

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v.12

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
49, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME DOUZIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1873

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C 699
V. 12

GRANDE
VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. — Saint Cyr et sainte Julitte, martyrs. — Saint Ferréol ou Fargeau, prêtre. — Saint Ferrution ou Fergeon, diacre, martyr à Besançon. — Saint Antide, évêque de Besançon, martyr. — Sainte Actinée et sainte Grécinienne, vierges et martyres. — Sainte Lybie, sainte Léonis et sainte Eutropie, martyres. — Saint Sembin ou Semblin, évêque de Nantes. — Saint Tycon, évêque d'Amathonte. — Saint Aurée et sainte Justine, martyrs. — Saint Aurélien, évêque d'Arles. — Saint Loup, évêque. — Sainte Aléna, vierge et martyre. — Saint Domnole, archevêque de Vienne. — Saint Éthère, archevêque de Vienne. — Saint Aubert, évêque d'Avranches. — Saint Sécard, évêque de Luna, martyr. — Le B. Rolland et ses compagnons, martyrs. — Saint Popon, archevêque de Trèves. — Saint Gébhard, archevêque de Saltzbourg. — Saint Beunon ou Bennon, évêque de la Misnie, apôtre des Slaves. — Sainte Lutgarde, vierge et abbesse. — La vénérable Mère de Combé, fondatrice des Filles du Bon-Pasteur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS [1].

Ce n'est point dans les actions d'éclat que consiste la vraie vertu; elle est dans le cœur, et s'allie avec les devoirs d'une vie commune qu'elle fait remplir avec une fidélité et une

[1] Tiré de sa vie, écrite en français par le P. Daubenton, jésuite, et de celle que le P. Croiset a donnée, t. I. Voyez aussi le P. Neuville, qui a publié un abrégé de la vie du même Saint, avec la relation de deux nouveaux miracles opérés par son intercession.

844412

Digitized by Google

ferveur qui ne se démentent jamais. Une pareille vie n'est pas sans combats, et l'on y trouve souvent la matière d'un martyre plus rigoureux que celui qui se consomme par les flammes. Nous avons une preuve de cette vérité dans la personne du grand serviteur de Dieu, Jean-François Régis.

Il naquit le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne. Son père, nommé Jean Régis, sortait d'une branche cadette de la noble maison de Deplas, établie dans le Rouergue. Madeleine Darcis, sa mère, était fille du seigneur de Ségur. Ils tiraient principalement de leur vertu la distinction dont ils jouissaient parmi la noblesse du Bas-Languedoc. Ils eurent plusieurs fils, dont l'aîné fut tué au siége de Villemur, dans une sortie que fit la garnison des huguenots. François, dont nous donnons la vie, était un des plus jeunes.

A l'âge de cinq ans, il entendit sa mère parler des peines éternelles que les damnés souffrent en enfer; ce discours fit sur lui la plus vive impression. On ne lui vit jamais de goût pour les amusements de l'enfance; il refusait, dans un âge où l'on est passionné pour le plaisir, de se livrer à des jeux innocents avec ses compagnons d'étude. On lui donna pour précepteur un de ces hommes qui sont d'une humeur brusque et chagrine. Le jeune Régis, aussi timide que modeste, eut beaucoup à souffrir sous un tel maître; il supporta toutes ses peines, sans laisser échapper la moindre plainte. Les jésuites ayant ouvert des classes publiques à Béziers, il fut un des premiers que la réputation des nouveaux professeurs y attira. Sa gravité croissant avec les années, il ne paraissait point dans les promenades, qui étaient fort fréquentées par les étudiants. Avare de son temps, il se permettait à peine quelques moments de récréation. Les dimanches et les fêtes, il ne s'occupait que d'exercices de piété tant à l'église que dans sa chambre. Souvent il se renfermait dans une chapelle, où il répandait son cœur en présence de Jésus-Christ, et on l'y vit plusieurs fois les yeux baignés de larmes. Les jeunes gens de son âge faisaient d'abord de sa conduite le

Digitized by Google

sujet de leurs railleries ; mais à la fin ils en devinrent les admirateurs.

Il avait une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge, et cette dévotion augmenta encore lorsqu'il eut été reçu dans une de ces pieuses associations qui ont été érigées en l'honneur de la Mère de Dieu dans les colléges des jésuites. Il avait aussi une confiance particulière en la protection de son Ange gardien ; il crut toujours lui être redevable du bonheur qu'il avait eu d'échapper à un grand péril, et jamais il ne cessa de lui en témoigner sa reconnaissance.

Les exemples de piété qu'il donnait influèrent sur ses compagnons d'étude. Il leur parlait de Dieu d'une manière si touchante et si persuasive, que plusieurs renoncèrent à leurs désordres, pour s'appliquer sérieusement à la pratique de la vertu. Six des plus fervents s'associèrent à lui ; ils vivaient ensemble dans la même maison, s'assujettissaient à certains exercices, et formèrent une espèce de séminaire. Régis était la règle vivante de leur conduite ; ils le révéraient comme un saint, et l'écoutaient avec respect comme leur maître dans la vie spirituelle.

Régis vécut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-huit ans, que Dieu l'éprouva par une maladie dangereuse. Sa patience et ses pieux discours touchèrent singulièrement tous ceux qui venaient le visiter. La santé lui ayant été rendue, il fit une retraite pour se décider sur le choix d'un état de vie. Il se sentit un désir ardent de travailler au salut des âmes dans la Compagnie de Jésus ; mais il ne voulut pas s'en rapporter à lui-même : il communiqua les vues qu'il avait à son confesseur, qui, après un mûr examen, le confirma dans ses résolutions. Le P. François Suarez, provincial des jésuites, étant alors venu faire la visite du collége de Béziers, Régis demanda avec instance à entrer dans la Compagnie, ce qui lui fut accordé. Il se rendit avec joie à Toulouse, et y commença son noviciat le 8 décembre 1616. Il était dans la dix-neuvième année de son âge.

Comme son temps ne se trouvait plus partagé entre la

Digitized by Google

prière et l'étude, il s'unit à Dieu d'une manière si intime, qu'il paraissait ne jamais perdre de vue sa présence. On admirait sa ferveur et sa ponctualité dans les moindres pratiques ; il les ennoblissait par l'excellence et la pureté des motifs, et s'en faisait des moyens de parvenir à la perfection. Il jeta dès lors les fondements de ces vertus qui formèrent depuis son caractère distinctif, de l'humilité, de la haine de lui-même, du mépris du monde, de la charité pour les pauvres, de l'amour de Dieu, et du désir de procurer sa gloire. Les plus bas emplois étaient ceux qu'il chérissait davantage ; rien ne paraissait plus de son goût que de servir à table et de balayer la maison. Il était au comble de la joie lorsqu'il avait l'occasion de faire les lits dans les hôpitaux et de panser les plaies des malades ; et cela, il le faisait avec un épanchement de cœur qui montrait qu'il ne voyait que Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Autant il avait de douceur pour les autres, autant il avait de dureté pour lui-même ; ce qui faisait dire à ses compagnons qu'il était son propre persécuteur. Il n'accordait aucune satisfaction à ses sens ; il les mortifiait au contraire dans tout ce qui eût été capable de les flatter. L'esprit de prière accompagnait toutes ses actions. Le feu qui le brûlait intérieurement rejaillissait jusque sur son visage. On le voyait souvent aux pieds des autels immobile et dans une espèce de ravissement. Il parlait de Dieu avec tant d'onction, qu'il le faisait aimer de tous ceux qui l'entendaient ; ses discours ranimaient aussi la ferveur des plus tièdes.

Il fit ses vœux en 1618, après deux ans de noviciat. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors pour qu'il y achevât sa rhétorique. L'année suivante, il alla à Tournon pour y faire son cours de philosophie. Persuadé que le propre des sciences en général est de dissiper l'esprit et de dessécher le cœur, il se précautionna contre cet écueil par de fréquentes visites au saint Sacrement, par de pieuses lectures et par la pratique du recueillement continuel ; il avait soin aussi de s'unir souvent à Dieu par des aspirations dévotes.

Digitized by Google

Outre cela, il avait des temps marqués pour rentrer en lui-même et pour examiner son intérieur. Sa fidélité à tous ses devoirs était si grande, que ses supérieurs ne le trouvaient jamais en faute, et on le désignait ordinairement sous le nom de l'*Ange du collége*.

Désirant avec ardeur de se former au ministère évangélique, et surtout à l'instruction du peuple, il se chargea, du consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de Tournon, qui à certains jours venaient recevoir les aumônes du collége. Les dimanches et les fêtes, il allait prêcher dans les villages qui sont autour de la ville. Il rassemblait les enfants avec une clochette, puis il leur expliquait les premiers principes de la doctrine chrétienne. Après ces premiers essais de son zèle, il entreprit la sanctification du bourg d'Andace; il en eut bientôt renouvelé la face. L'ivrognerie, les jurements et l'impureté disparurent; le fréquent usage de la communion fut rétabli. Il y institua la confrérie du saint Sacrement, et dressa lui-même les règlements de cette sainte pratique, qui depuis s'est répandue partout, mais dont il doit être regardé comme l'instituteur. Il n'avait alors que vingt-deux ou vingt-trois ans. Par son zèle et sa prudence, il vint à bout de régler les familles, d'accommoder les différends, de réformer les divers abus. Telle était l'autorité que lui donnait sa sainteté.

Son cours de philosophie étant fini en 1621, il fut chargé d'aller enseigner les humanités à Billom, puis à Auch, et enfin au Puy. Dans cet emploi il n'épargna aucune peine pour inspirer à ses écoliers l'application à l'étude et l'amour de la vertu. Il les aimait comme une mère aime ses enfants, et eux de leur côté l'écoutaient et le vénéraient comme un saint. Dans leurs maladies, il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui, et il obtint par ses prières la guérison de l'un d'entre eux dont la vie était désespérée; mais il était surtout extrêmement sensible à leurs infirmités spirituelles. Ayant appris qu'un de ses écoliers avait commis un péché

Digitized by Google

grave, il en fut si vivement consterné, qu'il versa un torrent de larmes; il se recueillit ensuite quelque temps, et il leur fit à tous un discours si pathétique sur la sévérité des jugements de Dieu, qu'ils en furent saisis d'effroi, et plusieurs ont avoué depuis qu'ils éprouvaient encore les mêmes sentiments lorsqu'ils se rappelaient ce qu'il leur avait dit en cette occasion. Il se fit toujours un devoir capital de les édifier par sa conduite. Un profond recueillement, un extérieur humble et modeste, un certain air de pénitence peint sur son visage, inspirait l'amour de la vertu aux âmes les plus insensibles, et l'on reconnaissait partout les jeunes gens qui avaient été formés par ses mains. Pour intéresser le ciel au succès de ses travaux, il passait toujours quelque temps aux pieds des autels avant que d'aller faire sa classe; il implorait aussi l'assistance des Anges tutélaires de ses disciples, afin que, par leur secours, ses peines et ses soins ne fussent pas inutiles. Tant de vertus avaient principalement leur principe dans l'union continuelle que Régis avait avec Dieu.

Pour s'entretenir dans l'esprit de ferveur, il ajoutait plusieurs pratiques de dévotion à celles qui lui étaient prescrites par sa règle. Il demandait souvent à son supérieur la permission de communier extraordinairement, et lorsqu'il l'avait obtenue, il faisait éclater sa joie par de vifs transports qui marquaient combien il désirait cette divine nourriture. Il se disposait toujours à la recevoir par des austérités secrètes et par des humiliations publiques. La nuit qui précédait sa communion, il en passait dans l'église une partie devant Jésus-Christ. Les dimanches et les fêtes, il instruisait les pauvres avec une onction qui lui faisait produire des fruits merveilleux; il savait aussi mêler dans les conversations les plus familières des choses qui portaient efficacement à la vertu.

Après avoir enseigné sept ans les humanités, tant à Billom qu'à Auch et au Puy, il commença ses études de théologie à Toulouse en 1628; il fit de rapides progrès, parce qu'il joignit un esprit excellent à un travail assidu. La crainte de

Digitized by Google

s'attirer des applaudissements le portait à chercher l'occasion de se rendre méprisable par des manières simples, et en contrefaisant l'ignorant. Lorsque les vacances étaient venues, il ne s'occupait point, comme les autres, à des plaisirs innocents; il se retirait seul dans des lieux écartés pour y converser avec Dieu pendant presque tout le jour. Chaque nuit, après avoir reposé quelque temps, il se levait, sortait secrètement de sa chambre, et allait prier dans la chapelle de la maison. Un de ses compagnons s'en étant aperçu, en avertit le supérieur, qui lui dit : « Ne troublez point les douces communications de cet ange avec son Dieu. Ce jeune homme est un saint, et je serai bien trompé si l'on ne célèbre pas quelque jour sa fête dans l'Église. »

Au commencement de l'année 1630, Régis eut ordre de se préparer à la prêtrise. Il s'éleva dans son cœur un combat occasionné par ses vertus. D'un côté, son humilité le remplissait d'une sainte frayeur; de l'autre, le zèle du salut des âmes lui faisait désirer l'honneur d'être associé au nombre des ministres de Jésus-Christ. Ces divers sentiments l'inquiétèrent quelques jours; mais l'ordre réitéré de ses supérieurs, dans la volonté desquels il reconnaissait celle de Dieu, fit cesser ses agitations, et lui rendit le calme. Il se prépara donc à la réception des ordres sacrés par la retraite, le jeûne, la prière et un ardent désir de ne vivre que pour Dieu. L'obéissance ayant banni la crainte que son humilité lui avait inspirée, il soupirait après le bonheur d'approcher des saints autels, et il promit à son supérieur de dire trente messes pour lui parce qu'il avait fait avancer le jour de son ordination. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, il prit du temps pour se préparer, par la prière et la pénitence, à l'oblation du saint Sacrifice. Il célébra sa première messe avec une si grande ferveur, qu'il ne fit que fondre en larmes pendant les sacrés Mystères. Ceux qui y assistaient ne purent eux-mêmes s'empêcher de pleurer; ils s'imaginaient voir un ange à l'autel, tant ils étaient frappés de la modestie et du feu divin qui brillait sur son visage.

Digitized by Google

La même année, la peste fit sentir ses ravages dans la ville de Toulouse. Régis regarda ce fléau comme une occasion que Dieu lui présentait d'exercer la charité. Il demanda à ses supérieurs la permission de se consacrer au service des pestiférés ; ce qu'il obtint enfin après plusieurs instances réitérées.

L'année suivante, il fit une troisième année de noviciat, comme cela se pratiquait chez les jésuites au sortir du cours d'études ; mais pendant qu'il travaillait dans la retraite à sa sanctification, il fut obligé d'aller à Foncouverte pour y régler quelques affaires de famille. En arrivant dans sa patrie, son premier soin fut de visiter les pauvres et les malades. Voici le genre de vie qu'il y mena. Le matin, il faisait le catéchisme aux enfants, et il prêchait au peuple deux fois par jour. Il recueillait les aumônes des riches, qu'il distribuait ensuite à ceux qui étaient dans le besoin. Dans les rues, il était toujours environné d'une troupe d'enfants et de pauvres. Il rendait à ces derniers les services les plus humiliants, ce qui attira une fois les insultes des soldats qui étaient en garnison à Foncouverte. Ses proches et ses amis lui firent à ce sujet de sévères réprimandes ; mais Régis leur répondit que c'était par les humiliations de la croix qu'on devenait véritablement un ministre de l'Évangile, puisque Dieu s'était servi de ce moyen pour l'établir. Le mépris que l'on avait d'abord conçu pour sa personne se changea en admiration. Pour peu qu'on eût de discernement, on découvrait dans tout ce qu'il faisait cette sagesse divine qui n'a rien de commun avec la fausse sagesse du monde, et qui comble de joie ceux qui la possèdent, même quand sa simplicité est l'objet des railleries des hommes. Il vivait au milieu de ses proches dans un parfait détachement de toutes les choses sensibles, et il n'avait aucune ressemblance avec ces religieux qui, faute d'avoir l'esprit de leur vocation, cherchent des consolations terrestres dans le sein de leur famille.

Sa présence n'étant plus nécessaire à Foncouverte, il en partit pour se rendre au collége de Pamiers. On l'y envoyait pour y prendre la place d'un régent qui était tombé malade.

Digitized by Google

En même temps, ses supérieurs, qui voyaient en lui une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'appliquer uniquement aux missions, et il y consacra les dix dernières années de sa vie. Il les commença dans le Languedoc ; il les continua dans le Vivarais, et les termina enfin dans le Velay, dont le Puy est la capitale. Il passait l'été dans les villes, parce que les habitants des campagnes sont alors occupés à leurs travaux. Pendant l'hiver, il prêchait dans les villages.

Ce fut au commencement de l'été de l'an 1631, que Régis entra dans la carrière apostolique. La ville de Montpellier devint le premier théâtre de son zèle. Il s'attacha d'abord à l'instruction des enfants, et il prêchait au peuple les dimanches et les fêtes dans l'église du collége. Ses discours étaient simples et familiers. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne qu'il avait prise pour son sujet, il en tirait des conséquences morales et pratiques, sur lesquelles il insistait fortement. Il finissait par des mouvements vifs et tendres, toujours proportionnés à la portée de ses auditeurs, et appropriés à la qualité du sujet qu'il avait entrepris de traiter. Il parlait avec tant de véhémence, que souvent la voix lui manquait avec les forces, et avec tant d'onction, que d'ordinaire le prédicateur et les auditeurs fondaient en larmes. Les personnes les plus qualifiées couraient à ses sermons, ainsi que les pauvres ; et les pécheurs les plus endurcis en sortaient tout pénétrés des sentiments d'une vive componction.

Un prédicateur célèbre passant par Montpellier, voulut entendre un homme dont on racontait tant de merveilles. Il marqua son étonnement de ce que de simples catéchismes étaient si fort admirés et opéraient un si grand nombre de conversions, tandis que de beaux discours attiraient à peine quelques auditeurs et produisaient si peu de fruit. Cette différence venait de ce que la parole divine était comme un glaive à deux tranchants dans la bouche de Régis, qui parlait de l'abondance d'un cœur plein de l'Esprit de Dieu, au

Digitized by Google

lieu qu'elle est comme étouffée sous les ornements d'une rhétorique affectée.

Quoique le saint missionnaire ne refusât pas son ministère aux personnes riches, il avait pourtant une sorte de prédilection pour les pauvres, et son confessional était toujours environné de ceux-ci. « Les gens de qualité, disait-il, ne manqueront pas de confesseurs ; les pauvres, cette portion la plus abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, doit être mon partage. » Il croyait ne devoir vivre que pour eux. Le matin il prêchait et entendait les confessions ; il employait l'après-midi à la visite des prisons et des hôpitaux. Souvent il oubliait ses propres besoins ; et comme on lui demandait un soir pourquoi il n'avait pris aucune nourriture de tout le jour, il répondit avec simplicité qu'il n'y avait point pensé. On le voyait aller de porte en porte pour solliciter des aumônes en faveur des pauvres ; il leur procurait des médecins dans leurs maladies, et les assistait en toutes les manières qui dépendaient de lui. Un jour, il traversa la rue chargé de bottes de paille qu'il avait mendiées pour coucher un malade dépourvu de tout secours. A ce spectacle, les enfants s'attroupèrent autour de lui pour se divertir. Quelqu'un ayant voulu lui représenter qu'il s'était rendu ridicule en agissant de la sorte, il répondit : « A la bonne heure ; on gagne doublement lorsqu'on soulage ses frères au prix de sa propre humiliation. » Il forma une association de trente dames des plus distinguées de la ville, dont la fin était d'assister les prisonniers et de les consoler dans leurs peines. Il convertit plusieurs hérétiques, et retira du désordre un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Quand on lui disait qu'il était rare que ces femmes se convertissent sincèrement, il avait coutume de répondre que ses travaux lui paraîtraient utilement employés s'il pouvait seulement empêcher un péché mortel.

A la fin de l'hiver, le serviteur de Dieu alla à Sommières, capitale du pays appelé le Lavonage, laquelle est à quatre lieues de Montpellier. Il y trouva une extrême ignorance,

Digitized by Google

avec tous les vices qui en sont la suite. Il entreprit de les détruire, et il eut la consolation de voir ses travaux couronnés par les plus heureux succès. La rigueur de la saison ne l'empêchait point de pénétrer dans les lieux les plus inaccessibles de tout le pays. Ses austérités étaient extraordinaires. Toute sa nourriture se réduisait au pain et à l'eau ; quelquefois il y ajoutait un peu de lait et quelques fruits. Dès ce temps-là, il s'était interdit la viande, le poisson, les œufs et le vin. Jamais il ne quittait le cilice, et le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur un banc ou sur le plancher. Des soldats calvinistes se préparant à piller une église, il s'avança vers eux le crucifix à la main, et il leur parla avec tant de force, qu'ils se désistèrent de la résolution sacrilége qu'ils avaient prise. Une autre fois, il alla demander à un officier, aussi calviniste, la restitution des biens qu'on avait enlevés à un pauvre homme. L'officier, instruit des mauvais traitements que Régis avait essuyés de la part des soldats, fut si édifié du silence qu'il garda sur ce qui le concernait personnellement, qu'il lui accorda sa demande.

En 1633, l'évêque de Viviers appela Régis dans son diocèse, qui, depuis cinquante ans, était le centre du calvinisme, le siége de la guerre et le théâtre des plus cruelles révolutions. Il le reçut avec de grandes marques de vénération, et voulut qu'il l'accompagnât dans ses visites. Le Père fit partout des missions qui produisirent des fruits surprenants. Le comte de la Mothe-Brion, qui avait vécu jusque-là comme les sages du monde, fut singulièrement touché de l'onction avec laquelle le saint homme annonçait la parole de Dieu ; il entra dans la carrière de la pénitence, et se dévoua tout entier à la pratique des bonnes œuvres. Par son zèle et ses aumônes, il contribua beaucoup à la réussite des pieuses entreprises du saint missionnaire. Un autre gentilhomme, nommé de la Suchère, qui autrefois avait été disciple de Régis, fut aussi d'une grande utilité à l'homme apostolique, qu'il révérait comme un saint.

Digitized by Google

Le Père Régis tourna ses principaux soins du côté de la réformation des curés qui ne remplissaient pas fidèlement leurs devoirs. L'expérience lui avait appris qu'il ne se fait jamais de bien dans une paroisse, qu'autant que le pasteur se conduit d'une manière conforme à sa vocation. Il fut amplement dédommagé de ses peines par le succès qu'eurent ses travaux. Les femmes de mauvaise vie lui semblaient aussi mériter particulièrement les attentions de son zèle ; il en convertit un grand nombre, et il y en eut plusieurs qui devinrent des modèles de pénitence. Il vainquit encore l'opiniâtreté d'une dame calviniste d'Usez qui était fort considérée parmi ceux de son parti, et la ramena dans le sein de l'Église. Cette dernière conversion donna un nouveau lustre à la sainteté de Régis, et confirma les peuples dans l'opinion où ils étaient déjà que Dieu agissait visiblement par son ministère.

Vers le même temps, le ciel permit qu'il s'élevât un violent orage contre le saint missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, de remplir ses discours de personnalités et d'invectives contraires à la décence. L'évêque de Viviers prit d'abord son parti ; mais à la fin il écouta les plaintes réitérées qu'on lui portait. Croyant qu'elles étaient au moins fondées en partie, il écrivit au supérieur des jésuites, afin qu'il rappelât Régis. En même temps il envoya chercher celui-ci ; puis, après lui avoir fait de sévères réprimandes, il lui dit qu'il était obligé de le renvoyer. Régis n'eut recours à aucune des raisons qui auraient pu le justifier ; il se contenta de répondre qu'il n'était que trop coupable devant Dieu, et que, vu son peu de lumières, il lui était sans doute échappé bien des fautes. « Au reste, ajouta-t-il, Dieu, qui voit le fond de mon cœur, sait que je n'ai eu d'autre fin que sa gloire. » Le prélat, charmé d'une réponse si humble et si modeste, soupçonna qu'il pouvait avoir été trompé. Les éclaircissements qu'on lui donna ensuite le firent entièrement revenir de ses préjugés. Il rendit publiquement hommage à la vertu du Père Régis, jusqu'au

Digitized by Google

commencement de l'année 1634, que celui-ci fut appelé au Puy par ses supérieurs. Le prélat, en renvoyant le missionnaire, écrivit au provincial une lettre où il faisait de grands éloges de la vertu et de la prudence du digne ouvrier qui avait travaillé dans son diocèse.

Le Père Régis étant arrivé au Puy, écrivit au général de la société pour demander qu'on l'employât aux missions du Canada, et qu'on l'envoyât chez les Hurons et les Iroquois. Il reçut une réponse telle qu'il la désirait : mais le comte de la Mothe insista si vivement auprès du provincial de la province de Toulouse, que le Saint reparut l'année suivante dans le diocèse de Viviers. Il s'y appliqua à la conversion des calvinistes et à l'instruction des habitants de la petite ville de Cheylard, qui étaient plongés dans une ignorance grossière du christianisme. On ne saurait exprimer ce qu'il eut à souffrir dans ce pays à demi sauvage et tout rempli de montagnes. Ayant été arrêté par la neige, qui l'empêchait de regagner Cheylard, il demeura trois semaines logé dans une misérable cabane, dormant sur la terre, ne mangeant que du pain noir, et ne buvant que de l'eau. Malgré les fatigues inséparables d'un tel genre de vie, il pratiquait diverses austérités volontaires, il jeûnait, portait le cilice, et prenait la discipline quelquefois jusqu'au sang. Le comte de la Mothe, touché des bénédictions que Dieu avait données au zèle apostolique de Régis, fonda à perpétuité une mission à Cheylard, cédant pour toujours aux Jésuites un capital de seize mille francs pour l'entretien de deux Jésuites, et la maison qu'il avait dans la ville pour leur servir de logement.

Après la mission dont nous venons de parler, le Saint alla en faire une à Privas, qui ne produisit pas moins de fruit. L'évêque de Valence l'appela ensuite dans son diocèse, et le pria d'exercer son zèle dans le bourg de Sainte-Aggrève, situé au milieu des montagnes, et rempli d'hérétiques. Il eut occasion d'y pratiquer plusieurs vertus héroïques.

Ayant appris un dimanche qu'il y avait dans une hôtellerie une troupe de libertins qui, échauffés par le vin, tenaient des

Digitized by Google

discours impies, et commettaient d'autres excès, il s'y transporta sur-le-champ pour essayer d'empêcher le désordre et le scandale. Ses discours furent méprisés; il y en eut même un de la troupe qui lui donna un soufflet. Le saint homme, sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue, en disant : « Je vous remercie, mon frère, du traitement que vous me faites ; si vous me connaissiez, vous jugeriez que j'en mérite bien davantage. » Cet exemple de patience charma tous ceux qui étaient présents, et ils se retirèrent pénétrés d'une confusion salutaire. Après trois mois passés tant à Sainte-Aggrève que dans le voisinage, le Père Régis travailla, toujours par l'ordre de l'évêque de Valence, à Saint-André de Fangas et dans les environs. Un jour, tandis qu'il était à prier dans un coin, un enfant tomba du haut d'un escalier sans se faire aucun mal. On ne douta point que cet enfant n'eût été délivré du danger par le crédit qu'avait le Saint auprès de Dieu.

Il se rendit à Marhles, dans le Vivarais, vers la fin de l'année 1635. Une femme ayant pris son manteau pour le raccommoder, en garda deux morceaux qu'elle conserva aussi précieusement que des reliques ; elle les appliqua depuis sur deux de ses enfants qui étaient malades, l'un d'une hydropisie formée, et l'autre d'une fièvre continue, et ils recouvrèrent une santé parfaite. Voici ce que le curé de Marhles a déposé, avec serment, dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu, touchant la mission qui se fit sous ses yeux. « Il était infatigable au travail, appliqué jour et nuit aux fonctions du ministère évangélique. Il était dans une affliction amère lorsqu'il apprenait que Dieu avait été offensé. Ce n'était que dans ces occasions-là qu'il oubliait sa douceur naturelle. Alors il paraissait transporté d'une sainte colère; avec un ton de voix foudroyant, il menaçait, il effrayait les plus déterminés libertins; il aurait sacrifié mille vies pour empêcher un seul péché mortel. Il n'avait qu'à dire une parole pour embraser les cœurs les plus froids et amollir les plus durs ; aussi les conversions furent-elles innombrables.

Digitized by Google

Après la mission, je ne reconnus plus mes paroissiens, tant je les trouvai changés. La rigueur du froid, qui est insupportable dans nos montagnes, les torrents enflés par les pluies, l'abondance des neiges qui fermaient les passages, rien n'était capable d'arrêter son zèle apostolique ; il semblait même avoir communiqué son intrépidité aux autres. Lorsqu'il allait prêcher en quelque endroit, malgré le péril, tout le monde le suivait ; les paysans l'attendaient sur le chemin, et se joignaient aux autres. Je l'ai vu moi-même dans les temps les plus rigoureux s'arrêter au milieu des forêts pour contenter l'avidité des fidèles qui voulaient l'entendre parler du salut. Je l'ai vu au haut d'une montagne, élevé sur un monceau de neige durcie par le froid, distribuer au peuple le pain de la parole divine, passer les jours entiers dans cet exercice, et s'occuper encore toute la nuit à entendre les confessions. »

L'hiver étant passé, le Père Régis retourna au Puy sur la fin d'avril de l'année 1636. Comme on lui demandait si tant de missions ne l'avaient pas beaucoup fatigué, il répondit qu'il ne s'était jamais senti plus de force que pendant ce temps-là. Il trouva au collége du Puy une lettre du général de la société, qui lui refusait la permission qu'il avait sollicitée une seconde fois d'aller au Canada. Il crut que par là on lui ravissait la couronne du martyre. Il attribua ce refus à ses péchés. Il ne se plaignit pourtant pas, reconnaissant la volonté de Dieu dans l'ordre de ses supérieurs.

Les quatre dernières années de sa vie furent employées à la sanctification du Velay. Il faisait la mission pendant les étés au Puy, et pendant les hivers à la campagne. L'évêque diocésain avait pour lui une vénération singulière ; souvent il se servit de ses conseils et de son ministère pour réformer les abus qui s'étaient glissés dans son troupeau.

Le saint religieux commença par prêcher et faire le catéchisme dans l'église du collége ; mais cette église se trouvant trop petite, il choisit celle de Saint-Pierre-le-Moutiers, qui appartient aux Bénédictins. La simplicité de ses discours rendait les vérités de la religion intelligibles aux personnes

Digitized by Google

les plus grossières; à cette simplicité se joignait une onction qui pénétrait tous les cœurs. On se disait l'un à l'autre : « Le Père Régis prêche Jésus-Christ, et la parole de Dieu telle qu'elle est en elle-même, au lieu que les autres se prêchent eux-mêmes, et substituent à la parole divine une parole toute humaine. » Son auditoire était pour l'ordinaire de quatre à cinq mille personnes. Son provincial l'ayant entendu un jour, ne fit que pleurer pendant tout le sermon.

Par un effet de sa charité envers les pauvres, il forma une association de quelques dames vertueuses, afin de fournir des secours perpétuels à ceux qui seraient dans le besoin; il en forma une seconde qui devait se dévouer à l'assistance des prisonniers. Il trouva le moyen d'avoir des sommes considérables qui le mettaient à portée de procurer du soulagement à tous les genres de malheureux. Dans un temps de disette, il multiplia trois fois miraculeusement les provisions qu'il avait amassées. On dressa des procès-verbaux de ces prodiges, et ils furent constatés par des informations juridiques faites devant les juges ecclésiastiques et séculiers. Quatorze témoins oculaires, dignes de foi, les confirmèrent dans les actes de sa canonisation. Régis volait avec une ardeur infatigable au secours des malades; il avait un soin extrême du salut de leur âme, et il en guérit plusieurs tout à coup par la vertu de ses prières [1].

On regarde aussi comme miraculeuse la conversion de plusieurs pécheurs désespérés. Nous allons citer quelques exemples de ces conversions. Un riche marchand qui vivait dans le libertinage, haïssait Régis, sans autre raison de le haïr que parce qu'il faisait la guerre au scandale; il noircissait même sa réputation par des calomnies atroces. Le Saint, sachant qu'il était avide de gain, s'appliqua à favoriser son commerce et le débit de ses marchandises; par ce pieux artifice, il s'insinua peu à peu dans son esprit. Le trouvant plus

[1] Ces différents miracles ont été attestés de la manière la plus authentique. Voyez le P. Daubenton, *Vie de saint Jean-François Régis*, l. III.

Digitized by Google

traitable, il saisit une occasion qui se présenta de lui parler de son salut. « Quel sera, lui dit-il, la fin de toutes vos peines? La mort vous ravira en un moment le fruit de vos travaux. Que vous servira d'avoir entassé biens sur biens, si vous perdez votre âme? » Ces paroles frappèrent le marchand; il les eut présentes à l'esprit pendant toute la nuit. Saisi d'une vive crainte, il alla trouver Régis dès le lendemain matin, pour lui faire part du trouble qui l'agitait. L'homme de Dieu l'entretint quelque temps de la sévérité du jugement dernier; puis faisant succéder aux motifs de la crainte ceux de l'espérance et de l'amour, il lui inspira les sentiments d'une sincère pénitence; il entendit ensuite sa confession générale. Le marchand s'accusa de ses péchés avec une si grande abondance de larmes, et avec de si vifs sentiments de conponction, qu'il ne lui imposa qu'une pénitence légère. Celui-ci ayant demandé pourquoi il le traitait avec tant de ménagement, il lui répondait : « J'acquitterai moi-même le reste de vos dettes. » Cette douceur piqua le marchand d'une sainte émulation, et ne servit qu'à exciter sa ferveur.

Un jeune homme, furieux de ce que Régis lui avait enlevé l'objet impur de sa passion, forma l'horrible projet de l'assassiner; il alla donc l'attendre dans un chemin écarté par où il savait qu'il devait passer. Régis connut par une lumière divine le dessein de ce misérable. « Mon frère, lui dit-il, pourquoi voulez-vous tant de mal à un homme qui vous veut tant de bien, et qui voudrait au prix de son sang vous procurer le salut éternel, qui est le plus grand de tous les biens? » Ce pécheur ne put tenir contre une telle charité; il se jeta aux pieds de Régis, lui demanda pardon, et rentra dans le sentier de la vertu.

Trois autres jeunes débauchés des premières familles du Puy avaient résolu de se venger du Saint pour une semblable raison; ils allèrent à l'entrée de la nuit le demander au collége. Régis s'avança vers eux sans rien craindre, et leur dit en les abordant : « Vous venez dans le dessein de m'ôter la vie. Ce qui me touche, ce n'est pas la mort, elle est l'objet de

Digitized by Google

mes désirs, c'est l'état de damnation où vous êtes, et qui paraît vous affecter si peu. » Ils restèrent confus et déconcertés. Régis les embrassa avec la tendresse d'un père, et les exhorta à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous trois la confession de leurs crimes, et menèrent toujours depuis une vie fort édifiante.

Le saint religieux savait parler avec fermeté lorsque les circonstances l'exigeaient, et ce fut par là qu'il vint à bout de retirer certains pécheurs du désordre. Ayant été insulté une fois d'une manière outrageante, les magistrats voulurent l'obliger à dénoncer le coupable, afin qu'on le punît de son insolence; mais Régis refusa de faire ce qu'on lui demandait. Sa charité toucha le coupable, qui se corrigea et répara sa vie passée par un sincère repentir.

Non content de faire la guerre au péché, il tâchait d'en éloigner jusqu'aux occasions; il avait soin surtout d'empêcher qu'il y eût trop de liaison entre les personnes de différents sexes. Pour précautionner contre la rechute les femmes de mauvaise vie qu'il avait converties, il entreprit de fonder une maison où elles seraient renfermées et assujetties à certains exercices de piété ; mais le recteur du collége, craignant que cette maison ne pût subsister faute de fonds, lui ordonna de renoncer à son projet; il lui fit en même temps de sévères réprimandes, et l'accusa publiquement de ne se conduire que par l'impétuosité d'un zèle indiscret. Il lui défendit de confesser, de prêcher et de visiter les malades qu'à certains jours et à certains moments. Régis souffrit cette humiliation sans se plaindre, et sans rien dire pour se justifier. Le recteur qui succéda à celui dont nous venons de parler, rendit plus de justice au serviteur de Dieu ; il lui permit de reprendre le soin du refuge, et de lui donner la dernière perfection : par là Régis se vit en liberté de continuer ses premiers travaux.

Plus d'une fois son zèle pensa lui coûter la vie. Il fut souvent insulté et accablé de coups. Plusieurs personnes censurèrent sa conduite avec aigreur, et firent de lui le portrai

Digitized by Google

le plus désavantageux; il eut même la douleur de voir quelques-uns de ses confrères se joindre à ses ennemis pour le décrier. Son recteur cependant prit toujours sa défense contre ceux qui l'attaquaient; mais Dieu le vengea hautement par le succès extraordinaire dont il combla tous ses travaux. Le saint missionnaire fut singulièrement secondé dans toutes ses entreprises par Pierre le Blanc, grand vicaire du Puy, qui ne cessa jamais de lui être tendrement attaché.

Voici en abrégé l'histoire de ce qu'il fit au Puy, pendant les quatre étés qu'il s'y consacra aux missions. Il passait les hivers à la campagne, pour y instruire la partie du troupeau de Jésus-Christ qui est ordinairement la plus abandonnée.

Les paysans de Velay, ceux surtout qui demeuraient dans les montagnes, étaient fort grossiers et presque sauvages. Le calvinisme avait pénétré dans plusieurs endroits, et l'hérésie y avait produit l'ignorance de la religion qu'accompagnent toujours les vices les plus opposés au christianisme. Ce fut à la sanctification de ces pauvres peuples que le Père Régis se consacra. Il parcourut, pendant les hivers des quatre dernières années de sa vie, les bourgs et les villages du Puy, de Vienne, de Valence et de Viviers, qui se trouvent dans le Velay.

La première mission qu'il fit fut dans la petite ville de Fay et dans les lieux voisins, au commencement de l'année 1636. Hugues Sourdon, docteur en droit, un des principaux habitants de Fay, le pria si instamment de loger chez lui, qu'il ne put s'en défendre. Le docteur fut bientôt récompensé de sa charité. Claude, son fils, âgé de quatorze ans, était aveugle depuis six mois, par suite d'une maladie qui lui avait causé les douleurs les plus aiguës. Régis, auquel on le présenta, après l'avoir exhorté à mettre toute sa confiance en Dieu, se retira dans une chambre voisine, où il pria avec quelques personnes de la maison. Il n'avait pas encore fini sa prière, que l'enfant recouvra la vue; de sorte qu'étant allé alors faire le catéchisme au peuple, Claude Sourdon y distingua tous ceux qui étaient dans l'assemblée. Depuis ce temps-là, il ne

Digitized by Google

ressentit plus aux yeux ni douleur ni fluxion. C'est ce qu'il a lui-même attesté, avec serment, à l'âge de quatre-vingts ans. Ce miracle fit espérer la guérison à un autre aveugle. C'était un homme qui était dans sa quarantième année, et qui avait perdu la vue depuis huit ans. On l'amena à Régis, qui le guérit sur-le-champ en faisant sur lui le signe de la croix. Ces deux miracles disposèrent merveilleusement les esprits, et la mission produisit les fruits les plus abondants. Pour donner une juste idée de la conduite qu'y tint Régis, nous allons insérer ici les propres paroles de Claude Sourdon, avec lequel il logea plusieurs mois. Voici ce qu'il en a déposé juridiquement en présence de deux évêques.

« Tout en lui inspirait la sainteté. On ne pouvait ni le voir ni l'entendre sans se sentir embrasé de l'amour divin. Il célébrait les saints Mystères avec une dévotion si tendre et si ardente, que l'on croyait voir à l'autel, non pas un homme, mais un ange. Je l'ai vu quelquefois, dans les entretiens familiers, se taire tout à coup, se recueillir et s'enflammer, après quoi il parlait des choses divines avec un feu et une véhémence qui marquaient que son cœur était transporté par une impulsion céleste. Il s'exprimait, dans les instructions qu'il faisait au peuple, avec une onction qui pénétrait tous ses auditeurs. Il passait le jour et une partie de la nuit à entendre les confessions, et il fallait lui faire une sorte de violence pour l'obliger à prendre un peu de nourriture. Jamais il ne se plaignait de la fatigue, ni des manières dégoûtantes de ceux qui s'adressaient à lui.

« Après avoir travaillé avec une ardeur infatigable au salut des habitants de Fay, il se donna tout entier à celui des peuples voisins. Il partait tous les jours de grand matin pour aller visiter les paysans dispersés dans les bois et sur les montagnes. Les pluies, la neige et les autres rigueurs de la saison ne pouvaient le retenir. Pendant tout le jour, il allait de chaumière en chaumière, et cela à pied et à jeun, si ce n'était que ma mère le forçait quelquefois à prendre une pomme qu'il mettait dans sa poche. Nous ne

Digitized by Google

le revoyions qu'à la nuit, et alors toutes les fatigues du jour ne l'empêchaient pas de reprendre ses fonctions ordinaires ; il ne se délassait du travail que par de nouveaux travaux. Les calvinistes le suivaient avec autant d'empressement que les catholiques. »

Ayant fini la mission à Fay, il retourna au Puy, selon sa coutume, au commencement de l'été de l'an 1637. Au mois de novembre de la même année, il alla faire à Marhles une seconde mission. Il fut attiré en cette paroisse par les vives instances de Jacques André, qui en était curé. Les chemins par où il fallut passer auraient effrayé les personnes les plus hardies. Il fallait tantôt grimper sur des rochers couverts de glace, tantôt descendre dans de profondes vallées remplies de neige, tantôt marcher à travers les ronces et les épines. Comme il grimpait avec beaucoup de peine sur une des plus hautes montagnes du Velay, n'ayant d'autre appui que des broussailles auxquelles il se tenait, la main et le pied lui manquèrent tout à coup ; il tomba, et se cassa une jambe. Cet accident ne l'empêcha point de continuer sa route avec sa tranquillité ordinaire, et de faire encore deux lieues appuyé sur son bâton et soutenu par celui qui l'accompagnait. Arrivé à Marhles, il ne lui vint seulement pas dans l'esprit d'envoyer chercher un chirurgien. Il alla droit à l'église, où une grande multitude de peuple l'attendait, et il y entendit les confessions pendant plusieurs heures. Le curé, averti par le compagnon de Régis de l'accident qui lui était arrivé, le pria, mais inutilement, de se retirer. Après que le Saint eut satisfait pleinement sa charité, il laissa visiter sa jambe, qui se trouva parfaitement guérie.

A ses immenses travaux, il ajoutait des macérations étonnantes. Le recteur du collége du Puy en ayant été informé lui ordonna d'obéir au curé de Marhles dans tout ce qui concernait le soin de sa santé. Le Saint fit ce que son supérieur exigeait de lui : il se soumit avec la dernière exactitude à tout ce qu'il plut au curé de lui prescrire, quoique les ménagements qu'on avait pour sa personne lui fussent à charge.

Digitized by Google

Le curé se levait quelquefois la nuit pour l'observer : il le voyait tantôt à genoux, le visage prosterné contre terre et baigné de larmes, tantôt debout, les yeux tournés vers le ciel, absorbé dans une profonde contemplation ; d'autres fois il l'entendait pousser de grands soupirs, et s'écrier dans les transports de son amour : « Qu'y a-t-il au monde qui puisse attacher mon cœur, si ce n'est vous, ô mon Dieu ? » Il lui arriva aussi de le voir souvent, tandis qu'il priait, enflammé comme un séraphin, immobile pendant plusieurs heures, ne paraissant avoir ni sentiment ni connaissance. C'est ce qu'il attesta depuis dans une déposition juridique. Il ajouta encore que le Saint avait en sa présence guéri, par une sainte bénédiction, un paysan qui s'était démis l'épaule, et que, par le signe de la croix, il avait délivré du démon un énergumène qui souffrait depuis plus de huit ans, sans que les exorcismes réitérés de l'Église lui eussent procuré aucun soulagement.

Régis étant à Saint-Bonnet-le-Froid, le curé du lieu, qui s'aperçut que toutes les nuits il sortait secrètement de sa chambre, eut la curiosité d'examiner où il allait et ce qu'il faisait. Après l'avoir inutilement cherché dans la maison, il s'avança vers l'église, qui n'en était pas éloignée ; il le trouva en prières devant la porte, à genoux, les mains jointes et la tête nue, malgré le froid qui était excessif. Il lui représenta le danger auquel il exposait sa santé ; mais le voyant déterminé à continuer ses entretiens avec Dieu, il lui donna la clef de l'église, afin qu'il y fût à couvert des injures de l'air. Le curé a souvent raconté ce fait, et il assurait que Régis ne cessa de passer les nuits dans l'église, quoique le froid fût intolérable cette année-là.

En retournant au Puy à la fin de l'hiver, il s'arrêta chez le curé de Voucy, qui autrefois avait été son écolier, et qui lui était tendrement attaché. Celui-ci lui représentant qu'il ne ménageait point assez sa santé, et qu'il était important, pour la sanctification des âmes, qu'il mesurât son travail sur ses forces, le saint homme lui dit en confidence ce qui lui était

Digitized by Google

arrivé quelques mois auparavant, lorsque, s'étant cassé une jambe, Dieu l'avait guéri miraculeusement. « Après une marque si visible de la bonté de Dieu, ajouta-t-il, ne dois-je pas mettre ma vie entre ses mains, et me reposer entièrement sur lui du soin de ma santé ? »

Ayant passé au Puy l'été de l'année 1638, il reprit dans l'hiver ses missions de la campagne : il les commença par le bourg de Montregard. La rigueur de la saison fit qu'il ne pût arriver que de nuit en ce lieu, qui est à sept lieues de la ville du Puy. Il alla, selon sa coutume, droit à l'église, qu'il trouva fermée. Il se mit à genoux à la porte; il y pria si longtemps, et avec un recueillement si profond, qu'il ne s'aperçut pas qu'il était tout couvert de la neige qui tombait avec abondance. Des paysans qui le virent en cet état, le pressèrent d'entrer dans une maison voisine pour y prendre un peu de nourriture.

La moisson ne fut nulle part plus abondante qu'à Montregard; Régis y retira de l'erreur un grand nombre de calvinistes, entre autres Louise de Romezin. C'était une jeune veuve de vingt-deux ans, qui était singulièrement estimée dans sa secte pour son savoir et sa naissance. Le saint missionnaire se fit estimer d'elle dans divers entretiens qu'ils eurent ensemble. Il éclaircit les difficultés qu'elle lui proposa sur les points controversés, et principalement sur l'Eucharistie, dissipa tous ses préjugés, et l'amena au point de faire abjuration de l'hérésie. La nouvelle de son changement souleva contre elle sa famille et tous les chefs du parti huguenot. On voulut la rengager dans la secte qu'elle avait abandonnée; mais sa foi était trop solide pour céder à une pareille épreuve. Dans la suite elle rendit un témoignage public à l'admirable sainteté du serviteur de Dieu. Durant sa déposition, qui dura quatre heures, et qu'elle fit en présence des évêques du Puy et de Valence, elle versa continuellement des larmes de joie.

La mission de Montregard étant finie, le Saint revint passer au Puy l'été de l'année 1639, et sur la fin de l'automne

Digitized by Google

suivant il alla reprendre ses missions aux environs de Montregard, à Issengeaux, à Marcou, à Chambon, à Monistéroles, où il n'avait, pour ainsi dire, fait que paraître. Au mois de janvier de l'an 1640, il se rendit à la petite ville de Montfaucon, qui est à sept lieues du Puy. Le succès répondait à son zèle et à ses désirs, lorsque le travail fut interrompu par les ravages de la peste. Régis se dévoua généreusement au service de ceux qui étaient attaqués de ce fléau. Lorsqu'en traversant les rues il trouvait un malade abandonné, il le portait sur ses épaules à l'hôpital. Sa charité ranima celle des ecclésiastiques. Le danger auquel il s'exposait donna de vives inquiétudes au curé de Montfaucon ; il lui ordonna de sortir de la ville, de peur qu'il ne devînt la victime de son zèle, comme cela était déjà arrivé à plusieurs ecclésiastiques. Il obéit, mais ce fut en versant un torrent de larmes. « Eh quoi, dit-il alors, on est donc jaloux de mon bonheur ! Faut-il que l'on m'envie, par une fausse compassion, le mérite d'une mort si précieuse, et que l'on m'enlève la couronne lorsque je suis sur le point de la recevoir ! »

La peste ayant cessé peu de temps après à Montfaucon, Régis y alla reprendre sa mission ; mais il fut bientôt rappelé par le recteur du collége du Puy, afin de remplacer un professeur qui manquait. Ce contre-temps le pénétra de la plus vive douleur. Il obéit toutefois, par respect pour l'ordre de son supérieur ; mais il écrivit à son général pour lui demander la permission de se dévouer le reste de ses jours aux missions de la campagne, et d'y employer au moins six mois chaque année. Le général, qui connaissait son zèle, ne balança pas de souscrire à ses désirs.

Le Saint forma vers ce temps-là le dessein d'établir une mission perpétuelle pour travailler à la sanctification des peuples qui habitaient sur les montagnes du Velay, du Vivarais et des Cévennes. Le collége du Puy ou de Tournon lui parut propre à l'établissement de cette société d'hommes apostoliques qu'il méditait. Il communiqua son projet à ses supérieurs, qui tous l'approuvèrent unanimement.

Digitized by Google

Quoiqu'on puisse juger de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu d'après ce que nous avons dit de ses héroïques vertus à mesure que l'occasion s'en est présentée, il est à propos de les rapprocher sous un même point de vue, afin qu'on puisse la connaître encore plus parfaitement.

Régis avait pour Dieu ce véritable amour qui se manifeste par une union continuelle de l'âme avec l'Esprit-Saint. Une simple parole pieuse suffisait pour lui causer des ravissements. Il ne pouvait quelquefois contenir les ardeurs de la flamme céleste qui brûlait son cœur. Des yeux ardents et un visage enflammé découvraient les fortes émotions qu'il éprouvait intérieurement. On l'entendait souvent répéter ces paroles du Psalmiste : « Qu'ai-je à désirer dans le ciel, ou que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu ? » Le but qu'il se proposait en toutes choses, était de procurer la gloire de Dieu. « Ayant été créés de rien pour Dieu seul, disait-il, nous n'appartenons qu'à lui seul, nous devons tout rapporter à sa gloire. » Il ne trouvait de délices que dans les croix. « Ce qu'on souffre pour Dieu lui paraissait ne pas mériter le nom de souffrances, à cause de l'onction qui adoucit et fait trouver légères les tribulations qui se rencontrent dans la vie apostolique. » Au milieu des persécutions, il avait coutume de s'écrier : « Puissé-je, ô mon Dieu, souffrir encore davantage pour votre saint nom ! » Il goûtait une joie inexprimable lorsqu'il éprouvait la rigueur de la faim, de la soif et du froid. « Je vous avoue, dit-il une fois à ses compagnons, que la vie me serait insupportable si je n'avais rien à souffrir pour Jésus-Christ; souffrir est ma seule consolation en ce monde. »

On avait beau lui faire des réprimandes, ou noircir sa réputation par des calomnies; jamais il ne cherchait à s'excuser ou à se justifier, même auprès de ses supérieurs. Également insensible aux louanges et aux mépris, il recevait en silence tous les mauvais traitements comme s'il les eût mérités. Le martyre était l'objet de ses plus ardents désirs, quoiqu'il se jugeât indigne d'avoir l'honneur de verser son sang pour

Digitized by Google

Jésus-Christ. Il disait, en parlant des injures, qu'elles devaient être son partage; que si on lui rendait justice, les hommes le fouleraient aux pieds. Son détachement de la vie parut en différentes occasions. « Ah! disait-il un jour à un pécheur qui ne voulait pas se convertir, donnez-moi la mort, plutôt que de continuer d'offenser la majesté divine.

Sa confiance en Dieu le rendait intrépide au milieu des dangers dont la vue seule glaçait d'effroi son compagnon. Il voyageait la nuit comme le jour. Souvent il marchait sur le bord des précipices; il gravissait des montagnes couvertes de neiges, et passait des torrents impétueux, afin de joindre promptement un pauvre peuple qui l'attendait. Dans ses peines il gardait la même égalité d'âme, et ne se laissait jamais troubler par aucune affection humaine.

Son amour pour Jésus-Christ lui avait inspiré une tendre dévotion envers la divine Eucharistie; aussi passait-il beaucoup de temps en prières devant le saint sacrement. Tous les jours il disait la messe, quoi qu'il lui en coûtât pour trouver une église. Il appelait l'Eucharistie son refuge, sa consolation et ses délices.

Il ne dormait que trois heures dans la nuit; souvent il lui arrivait de n'en dormir qu'une. Il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. La terre nue ou des planches lui servaient de lit. La chambre la plus incommode était toujours celle qu'il choisissait. Il avait pour vêtement une soutane et un manteau tout usés, qu'il ne quittait que quand ils ne pouvaient plus lui servir; jamais il ne voulait en porter de neufs. Son obéissance était si parfaite, qu'il n'agissait en rien d'après sa propre volonté; il faisait de celle de ses supérieurs la règle de toute sa conduite. Il avait un respect singulier pour les évêques et pour les grands vicaires des diocèses où il travaillait.

Sa pureté était vraiment angélique; sa présence seule inspirait l'amour de cette vertu. La calomnie même n'attaqua jamais sa réputation sur cet article. Ceux qui connaissaient le mieux son intérieur ont assuré qu'il n'avait éprouvé au-

Digitized by Google

cune révolte de la chair, tant il avait soumis parfaitement cet ennemi domestique par la mortification, l'humilité, la vigilance, la fuite des occasions. Les mêmes personnes ont aussi assuré qu'elles étaient persuadées qu'il n'avait commis de sa vie aucun péché mortel.

Le Père Régis reprit la mission de Montfaucon au commencement de l'automne de l'année 1640. Les heureuses dispositions qu'il trouva parmi le peuple redoublèrent sa ferveur et son courage. Après un mois de travail, il passa à Recoulles, et de Recoulles à Veirines, où il s'appliqua à la sanctification des âmes avec la même ardeur et le même succès; il annonça ensuite la mission de la Louvesc pour le dernier jour de l'Avent; mais ayant connu par une lumière céleste qu'il approchait de sa fin, il alla faire une retraite au Puy pour se préparer à la mort. Au bout de trois jours, passés dans une entière solitude, il fit sa confession générale comme s'il eût dû mourir ce jour-là; puis s'entretenant avec son confesseur, il lui témoigna, avec les sentiments les plus tendres et les plus vifs, l'impatience où il était de posséder Dieu. Il ne soupirait plus qu'après l'éternité. Il dit confidemment à un de ses amis qu'il ne reviendrait point de la mission qu'il allait entreprendre; il déclara aussi la même chose à d'autres personnes, mais ce ne fut qu'en termes mystérieux.

Le Saint partit du Puy le 22 décembre, afin de se trouver à la Louvesc pour la veille de Noël. Outre qu'il eut beaucoup à souffrir de la difficulté du chemin, il lui arriva encore de s'égarer le second jour. La nuit l'ayant surpris au milieu des bois, il marcha longtemps sans savoir où il allait. Enfin il se trouva près du village de Veirines. Accablé de fatigues, il se retira dans une maison abandonnée, qui était ouverte de tous côtés et qui tombait en ruines; il y passa la nuit, couché sur la terre et exposé à la violence d'une bise très-piquante. Il y était entré tout baigné de sueur. Le passage subit du froid au chaud lui donna une pleurésie qui fut accompagnée d'une fièvre très-violente. Ses douleurs devin-

Digitized by Google

rent bientôt très-vives. La vue de la maison où il était couché lui rappelait l'étable de Bethléem, et il s'estimait heureux de pouvoir imiter dans la même saison la pauvreté et les souffrances de son divin Maître.

Le lendemain matin, il gagna la Louvesc avec beaucoup de peine, et y fit l'ouverture de la mission par un discours qui ne se ressentait nullement de la faiblesse de son corps. Il prêcha trois fois le jour de Noël et le jour de saint Étienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Après le troisième sermon du jour de saint Étienne, il lui prit deux défaillances pendant qu'il entendait les confessions. Les médecins jugèrent que son mal était sans remède. Il commença sa confession générale, puis demanda le saint Viatique et l'Extrême-Onction, qu'il reçut en homme tout embrasé de l'amour divin. Comme on lui présentait ensuite un bouillon, il le refusa, en disant qu'il souhaitait d'être nourri de la même manière que les pauvres, et qu'on lui ferait plaisir de lui donner un peu de lait; il demanda ensuite, comme une grâce, qu'on le laissât seul.

Il souffrait des douleurs violentes; mais la vue d'un crucifix, qu'il tenait entre ses mains et qu'il baisait continuellement, adoucissait ses souffrances. Son visage fut toujours tranquille, et l'on n'entendait sortir de sa bouche que des aspirations tendres et affectueuses, que des soupirs ardents vers la céleste patrie. Il demanda à être porté dans une étable, afin d'avoir la consolation d'expirer dans un état semblable à celui de Jésus-Christ naissant sur la paille. On lui fit entendre que la faiblesse extrême où il était ne permettait pas de le transporter. Il remerciait Dieu sans cesse du bonheur qu'il avait de mourir au milieu des pauvres.

Il demeura tout le dernier jour de décembre dans une paix parfaite, les yeux tendrement attachés sur Jésus crucifié, qui seul occupait ses pensées. Sur le soir, il dit à son compagnon avec un transport extraordinaire : « Ah! mon frère, quel bonheur! que je meurs content! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi pour me conduire

Digitized by Google

dans le séjour des Saints. » Un moment après il joignit les mains, puis levant les yeux au ciel, il prononça distinctement ces paroles : « Jésus-Christ mon Sauveur, je vous recommande mon âme et la remets entre vos mains. » En les achevant, il rendit doucement l'esprit vers minuit du dernier jour de l'année 1640. Il avait près de quarante-quatre ans, et il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie de Jésus. On l'enterra le 2 janvier dans l'église de la Louvesc. Il y eut à ses funérailles vingt-deux curés et un concours prodigieux de peuple [1].

La douleur que sa mort avait causée se changea bientôt en vénération. On accourut de toutes parts pour visiter son tombeau. Ce fut ainsi que Dieu se plut à couronner de gloire un pauvre religieux qui n'avait cherché que les mépris et l'abjection; il accorda encore aux restes de sa dépouille mortelle la vertu d'opérer des prodiges. Vingt-deux prélats, tant archevêques qu'évêques du Languedoc, en écrivirent en ces

[1] Le corps de ce saint religieux ayant été levé de terre par l'archevêque de Vienne, le 30 septembre 1716, fut placé sur un autel qui lui était dédié dans l'église de la Louvesc. Avant la Révolution, les reliques étaient dans un coffret de bois et renfermées dans une châsse d'argent. A cette époque désastreuse, quatre jeunes gens du lieu, qui étaient frères et appartenaient à une famille chrétienne, pénétrèrent de nuit, avec l'agrément de leur curé, dans l'église, ouvrirent la châsse, en retirèrent les reliques, afin de les préserver de la profanation, et les emportèrent chez leur père, nommé Buisson, où elles restèrent cachées pendant plusieurs années. Peu de temps après ce pieux larcin, la châsse d'argent fut enlevée et détruite par les autorités révolutionnaires. Lorsque les Églises de France eurent recouvré quelque tranquillité après la publication du concordat, on songea à rendre les précieux restes de saint Jean-François Régis à la vénération des fidèles. Le 13 juillet 1802, M. de Chabot, évêque de Mende, dans le diocèse duquel se trouvait alors la Louvesc, se rendit dans ce village et procéda à la vérification des reliques, qui furent trouvées dans l'état que désignait le procès-verbal. La tête était entière, à l'exception de la mâchoire inférieure, et il y avait à peu près la moitié des ossements. Elles furent portées processionnellement à l'église, exposées au milieu du chœur et replacées ensuite dans le lieu qu'elles occupaient autrefois. Depuis ce moment, le pèlerinage de la Louvesc n'a cessé d'être fréquenté par un très-grand nombre de fidèles, qui accourent de toutes parts réclamer la protection auprès de Dieu du saint apôtre du Velay.

Digitized by Google

termes au pape Clément XI : « Nous sommes témoins que devant le tombeau du Père Jean-François Régis, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et le bruit de ces étonnantes merveilles est repandu chez toutes les nations. » Nous allons rapporter quelques-uns de ces miracles.

En 1656, une religieuse du Puy, nommée Madeleine Arnard, attaquée d'une hydropisie, et paralytique de tout le corps, sans pouvoir se remuer, était si mal qu'on lui administra les derniers sacrements. Elle s'affaiblissait au point que l'on crut qu'elle allait expirer, et les médecins ne lui donnaient plus qu'une demi-heure de vie. Comme elle était encore en pleine connaissance, on lui présenta une relique du serviteur de Dieu. Ayant prié avec ferveur, elle la mit sur sa poitrine, et dans le moment même elle se trouva parfaitement guérie. Ce fait a été attesté, avec serment, par quatorze témoins oculaires. Un bourgeois du Puy obtint par le même moyen la guérison d'une maladie absolument incurable. Deux femmes aveugles, plusieurs paralytiques et d'autres malades de toute espèce, furent aussi guéris par l'intercession du serviteur de Dieu. On comptait parmi ces malades des personnes distinguées par leur naissance. Tous les faits dont il s'agit ont été attestés par un grand nombre de témoins, et même par ceux sur qui les miracles s'étaient opérés.

L'héroïsme des vertus du Père Régis ayant été mûrement examiné à Rome, et la verité des miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement attestée [1], il y fut bé-

1 Le Saint-Siége apporte les plus grandes précautions dans l'examen des miracles qu'on lui propose. Un gentilhomme anglais, protestant, en fit autrefois l'aveu. Étant à Rome, un prélat avec lequel il était lié lui donna à lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Après l'avoir lu avec beaucoup d'attention, il dit en le rendant : « Si tous les miracles qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes que ceux-ci le sont, nous n'aurions aucune peine à y souscrire. — Eh bien, répondit le prélat, de tous ces miracles qui vous paraissent si avérés, aucun n'a été admis par la Congrégation des Rites, parce qu'on ne les a pas crus suffisamment prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse, avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle

Digitized by Google

tifié en 1716 par Clément XI. Clément XII le canonisa en 1737 [1], sur la requête de Louis XV, roi de France, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France assemblé à Paris en 1735. Sa fête a été fixée au 16 juin. (GODESCARD.)

Des traditions respectables, ajoute M. Albert du Boys, s'attachent à tous les pas que fit le grand Saint dans le lieu consacré par sa mort. Voici, du côté du nord, une fontaine où vous voyez se diriger une longue file de pèlerins [2]. C'est là, assure-t-on, que François Régis s'assit, près du tronc d'un sapin, en venant d'une longue et fatigante mission. Il avait gravi la montagne sous les ardeurs du soleil ; il était harassé, haletant : « Oh ! si j'avais un peu [3] d'eau pour étancher ma soif ! » s'écria-t-il, et aussitôt une source d'eau vive jaillit du tronc de sapin qui était près de lui. Cette source et ce tronc d'arbre ont été entourés d'un bassin carré en maçonnerie. Plus tard, on a construit une maison, dans laquelle le bassin a été enfermé, et aujourd'hui on rencontre souvent des malades qui boivent de cette eau miraculeuse et qui en obtiennent, dit-on, des guérisons surnaturelles.

Un peu plus loin, entre la fontaine et la croupe de la montagne, vous apercevez une croix.

On vous dira que ce fut dans cet endroit que François Régis s'étant cassé la cuisse, se prosterna pour implorer Dieu, afin que cet accident ne vînt pas interrompre le cours de ses tra-

prévention qui pût combattre la canonisation des Saints, et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Église romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles. Voyez le P. Daubenton, *Vie du bienheureux Jean-François Régis*, l. IV.

1 *Bullar. Roman.*, t. XV, p. 127.

2 L'affluence est immense à certaines époques de l'année, et surtout aux mois d'août et de septembre. Une statistique, que j'ai lieu de croire exacte, porte le nombre de pèlerins qui se réunissent à la Louvese à cent mille par an.

3 On fait une autre version sur l'origine de cette fontaine. On prétend que François Régis étant en prières près d'un tronc de sapin, fut accosté par un pauvre malade qui se plaignait d'une soif ardente, et que, pour le soulager, le Saint fit jaillir une source du tronc de ce sapin.

Digitized by Google

vaux évangéliques. Il fut exaucé sur-le-champ : quand il se releva, il était guéri.

Enfin voilà, dans cette église reconstruite depuis sa mort, la place où il prêchait les bons habitants de la Louvesc, quand il sentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter dans la force de l'âge. Et à quelques pas de là, on montre le foyer rustique auprès duquel il exhala son dernier soupir entre les mains du Seigneur.

On lit sur la porte de la cabane illustrée par cet événement :

Ici est mort saint Jean-François Régis.

Sa béatification fut demandée par tous les villages et toutes les villes où il avait exercé le saint ministère. La voix publique proclamait partout la sainteté de Régis ; partout on parlait des miracles opérés sur sa tombe. Le clergé du Languedoc et le roi Louis XIV lui-même se firent, en cette circonstance, les échos de la foule auprès des Papes Innocent XII et Clément XI. Clément XI, après dix ans d'informations et de procédures ecclésiastiques, le béatifia solennellement.

Cet hommage éclatant, rendu par le Chef de l'Église au saint missionnaire du Languedoc, ne parut pas encore suffisant aux concitoyens de ce grand serviteur de Dieu. Le clergé de France, dans son assemblée générale de 1735, sollicita la canonisation de Régis auprès du Saint-Siége. La même demande fut renouvelée un an après, par un corps dont les attributions paraissaient être exclusivement administratives et politiques. En 1736, les États du Languedoc, réunis à Narbonne, près du berceau de Régis, adressèrent au Saint-Père une lettre, dans laquelle ils le suppliaient de décerner les plus hauts honneurs du culte catholique au Saint *national* de leur province, dans laquelle il était né, où il avait vécu, où il était mort, et où il semblait encore, du fond de sa tombe, continuer son merveilleux apostolat. Il fut beau de voir les trois ordres qui composaient les États, et qui représentaient toutes les classes de la société, se réunissant ainsi dans un vœu unanime et pieux, revendiquer pour leur pays.

Digitized by Google

dans leur orgueil tout chrétien, la gloire la plus pure qui puisse couronner un héros de la foi.

SAINT CYR ET SAINTE JULITTE,

MARTYRS.

LETTRE DE THÉODORE, ÉVÊQUE D'ICONE, *contenant le martyre de saint Cyr et de sainte Julitte, sa mère.*

Vous m'ordonnez par votre lettre, mon très-saint Père, de vous informer des particularités du martyre de saint Cyr et de sainte Julitte : vous voulez savoir si l'on conserve leurs Actes à Icone, d'où l'on vous a dit que la mère et le fils étaient originaires. Vous vous plaignez que ceux qui vous sont tombés entre les mains sont peu corrects, remplis de fables, de contes frivoles, et de plusieurs choses que la solide et austère bienséance de la religion chétienne n'admet point ; vous les croyez supposés, apocryphes, et indignes de toute créance, et vous souhaitez enfin que je vous mande si l'on peut facilement recouvrer leurs véritables Actes. Comme je ne désire rien avec plus de passion, que de vous donner des marques de l'attachement sincère que j'ai pour votre personne, je n'ai pas eu plutôt votre lettre, que je me suis mis à lire avec toute l'exactitude possible les actes de ces deux Martyrs : j'y ai trouvé en effet toutes les marques de supposition ; je les crois, comme vous, corrompus et falsifiés. J'ai cru y reconnaître l'ouvrage d'une main profane et sacrilége, et si je ne me trompe, des Manichéens, ou de quelques autres semblables hérétiques, qui les ont gâtés , ces sales insectes les ayant couverts d'une bave infecte et empoisonnée. Cela m'a obligé de faire de nouvelles enquêtes, lesquelles toutefois m'auraient été inutiles, n'ayant pu rien découvrir qui me satisfît, si l'on ne m'avait indiqué quelques personnes de qualité, et des premières maisons d'Isaure [1], par le moyen desquelles je pourrais avoir des mémoires certains de ce que je désirais savoir. Je me suis donc adressé à elles, et

[1] Ou Claudiopolis, ville capitale de l'Isaurie.

Digitized by Google

je les ai trouvées très-bien instruites de toutes les circonstances de cette histoire : elles ont eu la bonté de m'en faire le récit tel qu'elles l'avaient ouï faire plusieurs fois à des seigneurs de Lycaonie, parents très-proches de la Sainte. Voici donc ce que Marcien, personnage d'une haute probité, et chancelier de l'empire [1], et Zénon, moins connu par la place honorable qu'il remplit dans le conseil du prince, que par sa sagesse et sa vertu ; voici, dis-je, ce que ces deux grands hommes m'ont bien voulu communiquer touchant les illustres martyrs Julitte et son fils.

Cette femme, dont la vie n'a pas été moins pure que la mort glorieuse, était de sang royal. Les plus anciennes maisons de Lycaoniese font gloire de la reconnaître pour leur parente, et elles s'assemblent tous les ans au jour de sa fête, pour la célébrer avec une magnificence digne d'une Sainte et d'une petite-fille de rois. La persécution qui ravagea l'Église sous l'empire de Dioclétien, se fit sentir par tout le monde. La Lycaonie n'en fut pas plus exempte que les autres provinces. Domitien, qui en avait le gouvernement, était un homme féroce, et qui se plaisait à répandre le sang des chrétiens. Cela obligea Julitte à quitter Icone, et à se retirer à Séleucie avec Cyr son fils, qui n'avait encore que trois ans, et deux filles qui la servaient, sans rien emporter de ses grandes richesses. Mais elle trouva que les affaires des chrétiens allaient encore plus mal à Séleucie qu'à Icone, et qu'Alexandre, qui en était gouverneur, était encore plus cruel que Domitien. Il venait de recevoir un nouvel édit, qui ordonnait que tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux Dieux seraient punis du dernier supplice, après avoir passé par tous les autres. Julitte, se ressouvenant de cette parole de saint Paul : *Donnez lieu à la colère,* quitta Séleucie, et se mit en chemin pour se réfugier à Tarse, capitale de Cilicie.

Mais il arriva qu'Alexandre partit ce jour-là même de Séleucie, et prit la même route que Julitte. Elle fut donc re-

[1] Sous le règne de Justinien.

Digitized by Google

connue et arrêtée avec son fils, qu'elle portait elle-même entre ses bras. Ses servantes prirent la fuite, et se cachèrent. Alexandre lui demanda son nom, son pays et sa condition. A toutes ces demandes elle ne répondit autre chose, sinon : « Je suis chrétienne. » Cela mit le gouverneur en colère, il commanda qu'on lui ôtât son enfant, et qu'on la frappât à coup de nerfs de bœuf. A l'égard du petit Cyr, il se le fit donner.

Rien n'était plus aimable que cet enfant; un certain air qui marquait son illustre origine, joint à son innocence, lui attirait l'inclination et les vœux de tous ceux qui étaient présents. On eut toutes les peines du monde à l'arracher des bras de sa mère. Il étendait vers elle les siens d'une manière tout à fait touchante. On ne put jamais l'obliger à retirer ses regards de dessus elle, et par ses gestes et les mouvements de son corps, autant que par ses cris et ses pleurs, il faisait connaître la violence qu'on lui faisait. Les bourreaux le portèrent au gouverneur, qui le prenant par une main s'efforçait de l'apaiser. Il le mit sur ses genoux, essayant plusieurs fois de le baiser, lui souriant, et lui faisant mille caresses. Mais l'enfant ayant toujours les yeux tournés vers sa mère, repoussait le gouverneur avec ses petites mains, lui égratignait le visage, lui donnait des coups de pied dans l'estomac, et se défendait enfin avec les faibles armes que la nature lui fournissait. Et lorsque sa mère au milieu des tourments s'écriait : « Je suis chrétienne, » il redisait aussitôt : « Je suis chrétien. » Ce qui excita de telle sorte la rage insensée du gouverneur, que cette bête farouche, sans avoir aucun égard pour un âge qui trouve de la pitié dans les âmes qui en sont le moins susceptibles, prit cet innocent par un pied et le jeta contre terre. Le petit Martyr, en tombant, se brisa la tête contre les marches du tribunal, qu'il ensanglanta, et sa cervelle se répandit jusque dans le parquet, où il vint expirer. Julitte le vit, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait couronné son fils avant elle.

Cependant le juge, honteux et tout épouvanté de son crime,

Digitized by Google

se mit à déplorer la destinée de l'enfant; mais sa fureur n'en fut pas moindre envers la mère : cela ne fit au contraire que l'augmenter. Car il la fit étendre sur une table, la menaçant de la faire écorcher toute vive; mais lui faisant en effet verser de la poix fondue sur les pieds, pendant qu'un des bourreaux lui criait : « Julitte, sacrifiez; » mais elle criait encore plus haut : « Je ne sacrifie point à des démons ou à des statues muettes et sourdes. J'adore Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été créées. J'ai impatience de rejoindre mon fils. » Le gouverneur la condamna à avoir la tête tranchée, et le corps de son fils à être traîné au lieu où l'on jette ceux des criminels. Les bourreaux s'approchèrent de Julitte pour lui couper la tête : elle s'agenouilla, et ayant obtenu de ces hommes quelques moments, elle fit cette prière: « Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans votre royaume; ayez la bonté, Seigneur, d'y vouloir recevoir aussi votre servante, tout indigne qu'elle en soit. Accordez-moi l'entrée de la chambre nuptiale, comme vous l'avez accordée aux vierges sages, afin que mon âme bénisse éternellement votre Père, qui est le seul Dieu qui a créé et qui conserve toutes choses; qu'elle vous bénisse, Seigneur, et qu'elle bénisse le Saint-Esprit! » Le bourreau lui abattit la tête dans le moment que sa bouche prononça *Amen*. Le corps fut jeté hors la ville, au même endroit où l'on avait jeté celui de son cher enfant.

Le lendemain, les deux servantes, qui s'étaient cachées durant cette exécution, sortirent de leur retraite, et eurent assez de courage et de résolution pour enlever les saintes reliques de leur maîtresse et de leur petit maître. Elles les enterrèrent dans un champ qui touche la ville. Et quelques années après, le grand Constantin ayant tiré de captivité la vérité et l'Église, l'une de ces servantes, qui était restée en vie, découvrit le lieu qui renfermait ce précieux dépôt. Ce lieu devint célèbre dans la suite, par la piété des fidèles qui y venaient implorer le secours de ces deux Martyrs.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

Digitized by Google

Saint Amatre, évêque d'Auxerre, rapporta d'Orient les reliques de saint Cyr, et c'est ainsi que les villes de Nevers, de Toulouse, d'Arles, d'Issoudun, de Saint-Cyr, de Saint-Amand en ont eu quelques portions, et se sont mises sous le patronage de ce saint Martyr et de sa mère.

SAINT FERRÉOL OU FARGEAU,

PRÊTRE,

ET SAINT FERRUTION OU FERGEON,

DIACRE, MARTYRS A BESANÇON.

Saint Irénée, évêque de Lyon, le premier docteur de l'Église des Gaules, forma un grand nombre de disciples dans la doctrine de l'Évangile et dans la pratique des vertus chrétiennes, pour en faire des maîtres capables de retirer les païens de l'erreur et du vice par leurs instructions et les exemples de leur vie. On met de ce nombre Ferréol et Ferrution, que nous appellons vulgairement saint Fargeau et saint Fergeon : il fit le premier prêtre, et l'autre diacre, et il les envoya prêcher la foi de Jésus-Christ à Besançon. La parole de Dieu fit de grands fruits dans cette ville et son territoire, par leur ministère ; mais Dieu, qui devait couronner leurs travaux par le martyre, voulut que ces succès leur coûtassent beaucoup de fatigues et de tourments, afin d'augmenter le prix de leur récompense. La persécution excitée par l'empereur Sévère contre les chrétiens rendait les temps de leur mission très-périlleux, mais d'ailleurs très-favorables au désir qu'ils avaient de pouvoir reconnaître les grâces qu'ils avaient reçues de Dieu, en donnant leur vie pour Jésus-Christ. Leurs Actes rapportent qu'il y eut peu de tourments qu'on ne leur fît éprouver pour les faire renoncer à leur religion, ou pour les punir de ce qu'ils faisaient pour détruire celle des païens. Bède témoigne que lorsqu'il fut question de rendre témoignage de leur confession devant les persécuteurs, ils furent étendus avec des poulies, fouettés, puis resserrés dans une étroite prison, qu'on leur coupa

Digitized by Google

même la langue le lendemain sans qu'on pût les empêcher de continuer leurs prédications, et les louanges de Dieu ; qu'on leur enfonça trente alènes à chacun dans les mains, dans les pieds et dans la poitrine ; et qu'enfin ils eurent la tête coupée par suite de la sentence que prononça contre eux le gouverneur ou le magistrat du pays, à qui il donne le nom de Claude.

Le jour de leur martyre est marqué au 16 juin dans les martyrologes de Bède, d'Adon et d'Usuard, et au 5 septembre dans quelques-uns de ceux qui portent le nom de saint Jérôme, où on leur donne des compagnons de leur combat. Ce n'est pas sans quelque fondement que l'on met leur mort en la première année de Caracalla, avant que la persécution excitée par son père fût entièrement éteinte, parce que ce prince s'appelait Marc-Aurèle Antonin.

Après l'exécution des deux saints Martyrs, les chrétiens du lieu allèrent secrètement retirer leurs corps de l'endroit où on les avait exposés, et ils les enterrèrent à quinze cents pas de la ville de Besançon, dans une caverne fort obscure et toute couverte de bois. Leurs corps demeurèrent en cet état pendant l'espace d'environ cent soixante ans, jusqu'à ce que saint Agnan, évêque de Besançon, qui vivait du temps des empereurs Valentinien et Valens, les découvrit vers l'an 370. On ajoute qu'il en fit une translation solennelle dans l'église cathédrale de la ville, le cinquième jour de septembre, qui a été depuis érigé en fête sous le nom d'*invention* de leurs corps, et qui est celui que marquent les martyrologes du nom de saint Jérôme. On dit que les deux corps avaient la tête percée de gros clous en forme de cercle et les mains aussi : ce que l'on a encore remarqué en plusieurs autres Martyrs des Gaules. Peu de temps après cette première translation, l'on bâtit en leur honneur une église au lieu de leur sépulture, et on y reporta leurs corps, que l'on remit dans une grotte où ils avaient été enterrés la première fois. On y établit une petite communauté de clercs pour y faire le service divin, et garder leur tombeau : ce qui ne contribua

Digitized by Google

guère moins à entretenir et à augmenter leur culte, que les miracles qui s'y firent, selon le témoignage de saint Grégoire de Tours, qui en rapporte un opéré en faveur de son beau-frère.

Les reliques des deux Saints furent ainsi honorées en ce lieu pendant l'espace de près de sept cents ans ; mais Hugues, archevêque de Besançon, les transféra de nouveau dans la cathédrale de Saint-Jean-l'Évangéliste, le 30 mai de l'an 1063, qui était un vendredi, lendemain de l'Ascension, et les mit dans la chapelle de la très-sainte Vierge par une translation solennelle, dont on a fait depuis une nouvelle fête tous les ans. Ce prélat, pour ne pas laisser périr le culte qu'on leur rendait dans le lieu de leur sépulture, y laissa une petite portion de leurs reliques qu'il renferma sous le grand autel de leur ancienne église. L'archevêque Guillaume, second du nom, fit une espèce de nouvelle translation de ces reliques le second jour de septembre de l'an 1246. La cérémonie se fit en présence de plusieurs évêques qu'il avait assemblés, même de dehors de sa province ; mais il n'était question que de les mettre dans une châsse neuve, et de les placer en un lieu plus exhaussé au-dessus de l'autel de la très-sainte Vierge. Elles furent divisées depuis par l'archevêque Jean IV, qui en transporta une partie considérable dans l'église de Saint-Vincent, l'an 1421.

Ce qui resta dans la cathédrale fut mis dans une châsse d'argent, le lundi de Pâques de l'an 1539, par l'archevêque Antoine de Vergey, et cette cérémonie, qui fut accompagnée aussi de beaucoup de solennité, passe pour la dernière de leurs translations. Mais la principale de leurs fêtes est celle du 16 juin : et l'on ne doit pas douter que ce ne fut en ce jour que l'on disait la messe de saint Fargeau et de saint Fergeon dès la fin de la première race de nos rois, telle que nous l'avons dans l'un des anciens sacramentaires ou missels publiés à Rome, puisqu'elle s'y trouve placée entre la messe de la Pentecôte et celle de la nativité de saint Jean-Baptiste.

Outre les fêtes diverses qui sont communes aux deux saints

Digitized by Google

Martyrs, on en trouve encore une particulière de saint Fergeon ou Ferruce, marquée au 4 janvier dans plusieurs martyrologes et calendriers ; mais cela pourrait regarder plutôt quelque autre Saint de ce nom. Florus, dans son martyrologe, marque au 5 septembre la fête particulière de saint Fargeau, comme s'il eût cru que c'était le jour de son martyre.

(BAILLET.)

Les reliques de ces saints Martyrs ont été, en 1819, transférées dans l'église de Notre-Dame, à Besançon, où elles sont l'objet de la vénération des fidèles.

SAINT ANTIDE,

ÉVÊQUE DE BESANÇON, MARTYR.

On conserve à Palleau, paroisse d'Écuelles, les reliques de saint Antide, évêque de Besançon, martyrisé par les barbares au commencement du v^e^ siècle. Renfermées dans une châsse de cuivre doré, ces reliques ont été vérifiées, en 1450, par Jean Germain, en 1630, par Jacques de Neuchèze, tous deux évêques de Châlons, et récemment par les vicaires généraux de Mgr l'évêque d'Autun.

Voici ce que nous lisons dans l'histoire de Franche-Comté, au sujet de l'invasion des barbares qui mirent à mort saint Antide : « Théâtre éternel des invasions, la Séquanie ne pouvait se défendre elle-même. Sa noblesse avait été tuée ou menée en servitude, une partie de ses habitants avait péri; les deux tiers et plus de ce qui restait étaient des esclaves. Jamais peuple ne fut livré à de plus mortelles angoisses. Ces effrayantes douleurs, il est vrai, n'ont pas trouvé d'historiens, mais elles ont laissé de douloureux, d'éloquents témoins dans ces grandes ruines où sont ensevelies nos populations romaines. Le v^e^ siècle commençait, et déjà la province comptait deux grandes invasions. Revêtu d'une autorité souvent respectée des barbares, l'évêque saint Antide, se dévouant pour son peuple, avait été mis à mort près de la ville romaine de Ruffey, vers l'an 409. »

(PÉQUÉGNOT.)

Digitized by Google

SAINTE ACTINÉE ET SAINTE GRÉCINIENNE,

VIERGES ET MARTYRES.

Actinée et Grécinienne étaient deux vierges qui s'étaient consacrées à Jésus-Christ. Elles vivaient aux jours ensanglantés par l'implacable persécution de Dioclétien, dans la petite ville de Volterra, sur la route de Sienne. On les dénonça comme ennemies des dieux de l'empire, et aussitôt elles furent conduites aux juges.

Comme elles confessèrent leur foi avec constance, elles subirent ensemble un cruel martyre qui leur ouvrit les cieux. On célèbre leur fête, dans le Siennois, le 16 juin.

SAINTE LYBIE, SAINTE LÉONIS ET SAINTE EUTROPIE,

MARTYRES.

L'Église célèbre encore aujourd'hui la mémoire de sainte Lybie et de sainte Léonis, sa sœur, qui, ayant été livrées aux bourreaux, avec une jeune fille de douze ans, nommée Eutropie, souffrirent toutes trois le martyre, pour la gloire du nom chrétien, dans l'ancienne ville de Palmyre, en Syrie. L'époque et les détails de leur histoire sont entourés d'incertitudes.

SAINT SEMBIN OU SEMBLIN,

ÉVÊQUE DE NANTES.

Saint Sembin ou Semblin, qu'on appelle aussi saint Similien, en le confondant avec un abbé breton qui avait été abbé de Taurac, monastère ruiné, saint Sembin est compté comme troisième évêque de Nantes. Mais on n'a rien de certain sur ce personnage vénéré, si ce n'est le peu qu'en dit saint Grégoire de Tours. Cet historien parle de saint Semblin comme d'un illustre confesseur qui avait, de son temps, une église dans la ville de Nantes, et qui, sous le règne de Clovis Ier, unissant ses intercessions à celles de saint Donatien et de saint Rogatien, avait sauvé Nantes d'une irruption de barbares.

Digitized by Google

Quelques-uns lui ont donné le titre de martyr, mais sans fondement, car l'Église de Nantes ne l'honore que comme confesseur pontife. On place sa mort à l'an 310, et on le fête le 16 juin.

SAINT TYCON,

ÉVÊQUE D'AMATHONTE.

Saint Tycon était un saint prêtre, qui florissait dans l'île de Chypre sous l'empire de Théodose II ou Théodose le Jeune. Sa vertu et sa science le recommandaient si bien que saint Épiphane, archevêque de Salamine et métropolitain de l'île, l'éleva sur le siége d'Amathonte en faisant violence à son humilité. Il répondit très-dignement à ce que saint Épiphane attendait de lui. Modèle des bons évêques, il mourut le 16 juin, jour où sa fête est marquée au martyrologe romain.

SAINT AURÉE [1] ET SAINTE JUSTINE,

MARTYRS.

Saint Aurée fut cruellement massacré, au v^e^ siècle, avec sainte Justine, sa sœur, dans une forêt de l'électorat de Mayence, par les Huns idolâtres qui ravageaient l'Allemagne. Ils furent enterrés au lieu même de leur mort. — Assez longtemps après, le roi Dagobert, dans ses guerres avec l'Allemagne, traversant cette forêt de grand matin, se trouva fatigué, descendit de cheval, et remarquant un beau gazon couvert de rosée, il s'y coucha; c'était au milieu de juin. Sans doute qu'il n'avait pas pris de repos dans la nuit qui venait de finir, car il s'endormit là.

Or, il était, depuis quelques semaines, affligé de la lèpre, maladie alors très-commune, et il remarqua à son réveil que les parties de son corps qui avaient été mouillés de la rosée se trouvaient entièrement guéries. Frappé de ce prodige, il revint au même lieu le lendemain matin, se déshabilla, se

[1] Aureus.

Digitized by Google

roula sur la rosée et se vit entièrement délivré de sa triste maladie. Il dit alors : « C'est ici assurément un lieu saint. »

On fouilla et on découvrit les corps des deux Martyrs, frais encore et sans corruption, après plus d'un siècle et demi. Dagobert bâtit sur ce lieu une église, autour de laquelle s'est élevée rapidement la ville d'Heiligenstadt (lieu saint), dans l'électorat de Mayence. — Les dévastateurs luthériens ont fait disparaître les reliques de saint Aurée et de sainte Justine.

SAINT AURÉLIEN,

ÉVÊQUE D'ARLES.

Après la mort d'Auxane, successeur immédiat de saint Césaire, saint Aurélien fut placé sur le siége d'Arles, en 546. Il envoya demander au pape Vigile le *pallium* et la qualité de vicaire du Saint-Siége; des lettres de recommandation du roi Childebert sollicitaient cette grâce en sa faveur; mais le Pape, avant tout, voulut attendre le consentement de l'empereur. Cette déférence était alors regardée comme nécessaire, parce que la ville de Rome étant soumise aux Grecs, le Souverain-Pontife, en accordant, sans l'aveu du prince, cette prérogative et cette marque de distinction à un évêque français, aurait craint de paraître rechercher la protection de nos rois contre les intérêts de l'empire. Bélisaire, qui commandait en Italie, se chargea d'en écrire à Constantinople. Dès que l'empereur y eut consenti, Vigile déclara Aurélien vicaire du Saint-Siége dans la partie des Gaules qui obéissait à Childebert; en conséquence, il lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends qui pourraient naître entre les prélats soumis à sa juridiction. « Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, dit-il, il s'élève des disputes sur la foi, ou s'il se présente quelqu'autre cause majeure, après avoir vérifié les faits et dressé votre rapport, réservez-en le jugement et la décision au Siége apostolique; car nous trouvons dans les archives de l'Église romaine que c'est ainsi qu'en ont usé à l'égard de nos prédécesseurs

Digitized by Google

ceux des vôtres qui ont été honorés de la qualité de vicaires du Saint-Siége. » Le Pape ajoute que pour rendre plus respectable la dignité dont il vient de le revêtir, il lui accorde l'usage du *pallium;* il l'exhorte en même temps à entretenir la paix entre Childebert et l'empereur, et finit par lui recommander de remercier Bélisaire, qui, pour épargner à son député la peine de faire le voyage de Constantinople, s'était chargé de solliciter le consentement de l'empereur Justinien, et s'était empressé de l'envoyer au Pape dès qu'il l'avait reçu. La lettre de Vigile à Aurélien est du 10 des calendes de septembre de la cinquième année après le consulat de Basile, c'est-à-dire du 23 août 546. Le même jour, le Pape écrivit aux évêques des États de Childebert, pour leur notifier qu'il a établi Aurélien son vicaire, et les avertir qu'ils aient à se rendre aux conciles qu'il indiquera, et à recevoir de lui des *lettres formées* lorsqu'ils entreprendront de longs voyages [1].

Peu de temps après avoir reçu le *pallium,* le saint évêque écrivit au roi Théodebert une lettre [2], qui contient un magnifique éloge de ce prince. Aux louanges le vertueux prélat joint des avis salutaires. Il exhorte Théodebert à penser sans cesse au jour des vengeances du Seigneur, à ce jour, dit-il, où il n'y aura plus de distinction de rang et de naissance, et où les richesses ne serviront de rien, excepté celles qu'on aura employées en bonnes œuvres.

En 548, Aurélien fonda à Arles un monastère pour des hommes, en quoi il fut secondé par les libéralités du roi Childebert, qui avait pour lui la plus haute estime. Il enrichit l'église du nouveau monastère de reliques fort précieuses,

1 Les *Lettres formées* étaient des lettres de communion et de recommandation. Les chrétiens en voyage prenaient des lettres de leurs évêques, pour témoigner qu'ils étaient dans la communion de l'Église. Les évêques qui étaient obligés de s'absenter de leur diocèse, les recevaient de leurs métropolitains.

2 Aurélien y appelle Théodebert son fils, ce qui n'était pas insolite dans le vi^e^ siècle, comme le remarque D. Mabillon, *de Re Dipl.*, l. 2, c. 2, p. 62. Le caractère épiscopal, accompagné d'une sainteté reconnue, donne bien des droits.

Digitized by Google

et la consacra sous le titre des Apôtres et des Martyrs. Pour entretenir ses moines dans l'esprit de leur état, il écrivit en leur faveur une règle pleine de sagesse, et leur donna pour premier abbé Florentin, qui, après un gouvernement de cinq ans et demi, mourut saintement le 12 avril 553, à l'âge de soixante-dix ans [1].

La règle de saint Aurélien est divisée en cinquante-cinq articles ou petits chapitres, précédés d'une préface et terminés par l'ordre de la psalmodie et des repas. Elle paraît avoir été tirée en grande partie de celles de saint Césaire et de saint Benoît; mais à bien des égards, elle les surpasse en austérité. Elle prescrit beaucoup plus de psaumes pour chaque heure canoniale. Elle ordonne une clôture si rigoureuse, qu'elle ne veut pas que ceux qui vivent dans le monastère en sortent jamais. Aucun séculier, de quelque qualité qu'il fût, ne pouvait entrer dans l'intérieur de la maison, pas même dans l'église. S'il avait à parler à un religieux, il le faisait au parloir, qui était près de la porte, et toujours en présence de l'abbé, du prévôt ou de quelque ancien. Toute communication avec les femmes était absolument interdite; les moines n'avaient pas même la liberté de parler à leur mère. La règle leur enjoint à tous d'apprendre les lettres, et de s'occuper à la lecture depuis prime jusqu'à tierce. L'article vingt-neuf veut que, pendant qu'on récite les leçons des nocturnes, chacun travaille à quelque ouvrage manuel, comme à faire des chaussures, à préparer du chanvre, de peur qu'on ne se laisse gagner par le sommeil. Ce règlement peut faire juger de la longueur des leçons de l'office de la nuit. Le travail manuel n'étant pas permis les jours de dimanches et de fêtes,

[1] Saint Florentin, abbé, est honoré à Arles le 21 mai. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. Le tombeau de marbre où elles étaient autrefois, est derrière le maître-autel. On y lit l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de cette sorte de poésie, dont tout le mérite consiste en une combinaison qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

Digitized by Google

ceux qui se sentaient pressés du sommeil pendant les leçons devaient se tenir debout sans s'appuyer. En déterminant les jours de jeûne, le saint fondateur dit que, depuis l'Épiphanie jusqu'à Pâques, il faut jeûner tous les jours, excepté les grandes fêtes, le dimanche et le samedi, ce qui prouve qu'il y avait encore en Provence des personnes qui ne jeûnaient pas les samedis du carême. C'étaient les Goths qui avaient apporté cet usage d'Orient dans les Gaules; et quoique le concile d'Agde et le quatrième d'Orléans l'eussent proscrit, il n'était point encore aboli à Arles. Suivant la même règle, un moine, qui pour quelque faute recevait la discipline, ne pouvait être condamné à plus de trente-neuf coups, conformément à ce qui est prescrit dans le Deutéronome. L'humble instituteur, à la fin de sa règle, ne se donne d'autre qualité que celle d'Aurélien le pécheur.

Vers le même temps, et probablement en 548, notre Saint fonda un autre monastère dans sa ville épiscopale, lequel fut destiné à réunir les filles qui voudraient se consacrer à Dieu dans la retraite; il le mit sous la protection de la sainte Vierge, et donna aux religieuses qui y vivaient une règle qui a été copiée sur celle des moines presque mot à mot. Elle n'en diffère que par quelques changements légers, et par le retranchement de certains articles qui parurent trop austères pour des filles, ou ne pas convenir à leur sexe; elle permet aux religieuses de parler à leurs parents. L'entrée de leur église n'est pas interdite aux séculiers; apparemment qu'elles chantaient l'office divin renfermées dans un chœur grillé où elles ne pouvaient ni voir ni être vues [1].

1 On trouve les deux règles de saint Aurélien dans le *Codex regularum* de saint Benoît d'Aniane, publié par Luc Holstenius, et dans les annales du P. le Cointe. A la suite de la première de ces règles sont les diptyques du monastère des moines. Le P. le Brun, *Explic. de la Messe*, t. II, p. 15[illegible] *dans sa note*, prétend qu'ils sont les plus anciens, et peut-être les seuls que nous ayons de l'ancien rit gallican. On y prie pour les morts qui avaient vécu dans le monastère, ou qui lui avaient fait du bien. Aurélien qui l'avait fondé, Florentin qui en fut le premier abbé, Childebert et Ultrogote sa femme qui l'avaient doté, y sont nommés avec d'autres abbés

Digitized by Google

Saint Aurélien assista au cinquième concile d'Orléans, qui se tint le 5 des calendes de novembre, la huitième année du règne de Childebert, indiction troisième, c'est-à-dire le 28 octobre 549; cinquante évêques, dont neuf étaient métropolitains, s'y trouvèrent, et vingt et un y envoyèrent des députés. Quelques manuscrits font présider l'évêque d'Arles à cette assemblée; mais d'autres portent que ce fut saint Sacerdos de Lyon. Le concile étant national, ou composé de prélats des trois royaumes qui partageaient alors la monarchie française, ce n'était pas le cas qu'Aurélien fît valoir sa qualité de vicaire du Saint-Siége, qui ne lui donnait que le droit de présider les évêques des États de Childebert. Quoi qu'il en soit, l'évêque d'Arles, toujours zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique, eut beaucoup de part à ce qui se fit dans le concile pour la réformation des mœurs et pour la conservation de la pureté de la foi dans les Gaules.

Il donna dans ce temps-là une preuve de son attachement à la saine doctrine. L'empereur Justinien avait condamné par un édit les trois chapitres c'est-à-dire, les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, la lettre d'Ibas, évêque d'Édesse, à Maris Persan, et les écrits et la personne de Théodore de Mopsueste. Les Eutychiens avaient poursuivi cette condamnation avec chaleur, parce qu'ils espéraient en tirer de grands avantages, et la plupart des catholiques en étaient alarmés, dans la crainte qu'on n'en abusât pour donner atteinte à l'autorité du concile général de Chalcédoine. Cet édit fut publié en 546.

Le Pape Vigile, qui s'était rendu à Constantinople en 547, refusa d'abord de recevoir l'édit de l'empereur; séduit ensuite par l'espérance de voir la paix rétablie dans l'Église,

et religieux; et l'on demande le repos de leurs âmes par l'intercession de la sainte Vierge, des Apôtres et des saints Genez, Symphorien, Baudile, Victor, martyrs; de saint Martin de Tours, des saints Hilaire de Poitiers et Césaire d'Arles. Si saint Trophime et les autres saints protecteurs d'Arles ne sont point invoqués ici, c'est qu'on se bornait à ne réclamer que la protection de ceux dont on avait les reliques, au moins en partie.

Digitized by Google

il condamna les trois chapitres, mais avec cette réserve, *sauf l'autorité du concile de Chalcédoine*. Cette décision ne contenta personne. Rustique et Sébastien, diacres de l'Église romaine, qui avaient été plus particulièrement dans la confidence de Vigile, se déclarèrent ouvertement contre lui, et mandèrent dans toutes les provinces que le Pape avait abandonné le concile de Chalcédoine ; ils écrivirent entr'autres à Aurélien, qui, pour éclaircir la vérité, envoya un clerc de son église nommé Anastase, avec des lettres pour Vigile. Elles lui furent rendues le 14 juillet 549 ; mais le Pape, qui, dans l'état où il était réduit à Constantinople, n'avait pas toute liberté de déclarer ses sentiments, n'y fit réponse que l'année suivante ; encore ne lui permit-on de s'expliquer qu'en termes généraux.

Après avoir marqué à Aurélien qu'il lui sait bon gré de sa sollicitude dans ce qui peut intéresser la foi, il lui parle ainsi : « Soyez assuré que nous n'avons rien fait qui puisse être contraire aux constitutions de nos prédécesseurs, à la foi des quatre conciles, savoir, de Nicée, de Constantinople, du premier d'Éphèse et de celui de Chalcédoine, ou qui puisse intéresser l'honneur des personnes qui ont souscrit cette foi, de Célestin, de Sixte, de Léon en particulier ; qu'au contraire, nous rejetons tous ceux qui n'adhèrent pas à la foi de ces quatre conciles.... Que Votre Fraternité, en qualité de vicaire du Saint-Siége, avertisse tous les évêques qu'ils ne doivent point se laisser surprendre par les écrits supposés qu'on répand, ou par les faux bruits qu'on débite... Votre envoyé Anastase vous rapportera ce qu'il a été en notre pouvoir de faire pour la défense du dépôt de la foi qui nous a été transmis par les saints conciles et nos prédécesseurs. Lorsque l'empereur nous aura permis de retourner en Italie, nous vous enverrons quelqu'un pour vous instruire plus en détail de ce qui se sera passé. » Le Pape exhorte ensuite Aurélien à prier instamment Childebert de protéger l'Église dans la triste nécessité où elle se trouvait. La lettre de Vigile est du 21 avril 550.

Digitized by Google

Anastase, au rapport duquel le Pape voulait qu'Aurélien ajoutât foi, ne méritait point cette confiance. N'ayant pu obtenir la permission de sortir de Constantinople, il se laissa gagner par les ennemis de Vigile, et promit que si on le laissait retourner, il engagerait les évêques des Gaules à condamner les trois chapitres. On l'accabla de présents, après lui avoir fait prêter serment qu'il tiendrait sa parole. Anastase n'y fut que trop fidèle. A son retour dans les Gaules, il mit tout en œuvre pour rendre le Pape odieux, et pour séduire les évêques. Celui d'Arles ne fut pas témoin de l'infidélité de son envoyé ; l'affaire des trois chapitres, à laquelle il avait pris tant de part, ne fut point terminée de son vivant.

Quelques écrivains mettent sa mort en 550, d'autres la reculent jusqu'en 553 ; mais une inscription, découverte en 1308 sur son tombeau dans l'église de Saint-Nizier de Lyon [1], en fixe la véritable époque. Il y est dit expressément qu'Aurélien mourut dans cette ville le 16 des calendes de juillet, la onzième année après le consulat de Justin, indiction quatorzième, ce qui revient au 16 juin 551, et s'accorde avec l'année en laquelle se tint le deuxième concile de Paris.

Les martyrologes d'Adon, d'Usuard et le romain, nomment Aurélien sous le 16 juin, et donnent à entendre qu'il

1 L'inscription porte que saint Aurélien mourut la onzième année après le consulat de Justin le Jeune. On sait que Justin fut consul en 150. A Lyon et dans plusieurs autres endroits, on data quelque temps les actes publics des années du post-consulat de Basile, qui fut seul consul en 541. La mort de saint Florentin, premier abbé du monastère de Saint-Aurélien, en fournit une preuve, *obiit pridie idus Aprilis, duodecies post consulatum Basilii V. C. junioris*; ce qui revient à l'an 553. Basile est le dernier dont le nom soit marqué dans les fastes consulaires. Voyez Pagi, *Dissert. Hypat. seu de Consul. Cæsareis*, l. 2 et 3, part. 3, et l'*Art de vérifier les dates*, p. 336.

Denys le Petit, abbé à Rome, commença le premier à dater les années de la naissance de Jésus-Christ, dans son cycle pascal, vers l'an 541. C'est à cette époque qu'on donne le nom d'*ère chrétienne*. De l'Italie, elle passa au VIIe siècle en France, où elle ne s'est même bien établie que vers le VIIIe. Les conciles de Germanie de 742, de Lestines de 743, et de Soissons de 744, sont datés des années de l'Incarnation. Depuis ce temps-là, et surtout depuis Charlemagne, les historiens ont coutume de dater les faits qu'ils rapportent par les années de Jésus-Christ.

Digitized by Google

avait été enterré à Lyon, où sans doute il était allé pour quelque raison que nous ne connaissons pas. En supposant qu'il aurait reçu la réponse de Vigile, on pourrait dire avec assez de vraisemblance qu'il avait été trouver Childebert pour s'acquitter de la commission que le Pape lui avait donnée auprès de ce prince. (GODESCARD.)

SAINT LOUP,

ÉVÊQUE.

Saint Loup était enfant de la Bourgogne, et vivait au v^e^ siècle. Étant entré dans le clergé, il fut élevé à la dignité épiscopale. Mais on ne connaît pas son siége ; ce qui le fait compter parmi les évêques missionnaires. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut chargé d'amener la pieuse Clotilde à Clovis dont elle devint l'épouse. Il est honoré le 16 juin à Auxerre, où sans doute il passa ses dernières années.

SAINTE ALÉNA,

VIERGE ET MARTYRE.

Dans tous les lieux où l'Évangile commence à répandre sa lumière et ses saintes inspirations, on rencontre ces effets étonnants de la grâce que l'Église nous révèle aux premiers âges du christianisme. Partout des âmes simples et droites sont amenées à la connaissance de la vérité par des moyens tout providentiels, et le sang, qui d'ordinaire met le sceau à ces conversions miraculeuses, devient, pour toute la contrée, comme une semence de nouveaux chrétiens. Tel est le spectacle touchant qu'offre ici à nos yeux la conversion extraordinaire et le martyre de la bienheureuse vierge Aléna.

Elle naquit dans les premières années du VII^e^ siècle de parents nobles et puissants ; son père, appelé Levolde, était chef ou seigneur de Dielbeck en Brabant ; sa mère avait nom Hildegarde. Comme la plupart des habitants du pays, ils étaient idolâtres et très-attachés à leurs fausses divinités. Un jour que Levolde, selon sa coutume, était allé à la chasse,

Digitized by Google

il rencontra, sur les bords de la Senne, un chrétien que les prédications des apôtres de l'Évangile avaient gagné depuis peu à Jésus-Christ. La conversation s'engageant entre eux, ils ne tardèrent pas à parler de la nouvelle doctrine que l'on entendait annoncer dans le Brabant, et tous deux avec une égale ardeur se mirent à défendre leur religion. La discussion se prolongeait, lorsque le chrétien, pour la terminer et sans doute dans l'espérance d'un plus facile succès, proposa au seigneur de Dielbeck de recevoir chez lui l'hospitalité. « Demain, dit-il, quand les sacrés Mystères seront célébrés, vous verrez par vous-même combien le Dieu des chrétiens est bon, et combien sont heureux ceux qui espèrent en lui. »

Cette proposition était bien de nature à étonner Levolde : une secrète curiosité le détermina à l'accepter, et il se dirigea vers le Forêt, où on lui témoigna tous les égards dus à sa qualité. Cette maison qu'habitait le fervent néophyte, et qui dans la suite fut changée en église par saint Amand, renfermait une petite chapelle dans laquelle un ministre de Dieu, cet apôtre lui-même selon l'opinion commune, célébrait quelquefois le sacrifice de la messe. C'est là que la famille convertie se réunissait, avec quelques fidèles des environs, pour assister à la prière, aux enseignements de la foi et à la participation des sacrements, renouvelant ainsi, dans les forêts de la Belgique, les scènes touchantes qu'avait offertes l'Église dans les catacombes de Rome ou dans les déserts de la Thébaïde.

Le prêtre célébra donc le divin Sacrifice au lever de l'aurore, en présence de Levolde qui considérait attentivement ce qui se passait sous ses yeux, et écoutait toutes les paroles que prononçait l'assemblée. Que de vœux ardents, de prières ferventes montaient alors au ciel pour sa conversion! Mais l'heure de la grâce n'était pas encore arrivée. Opiniâtrément attaché à ses idoles, il méprisa dans son cœur la loi de Jésus-Christ, et c'est avec ces sentiments qu'il revint dans son château. Là, il raconta à son épouse

Digitized by Google

et à Aléna sa fille tout ce qui lui était arrivé, et blasphémant le Dieu des chrétiens, il jura que les siens étaient plus grands et plus puissants.

Que les voies de Dieu sont admirables et qu'il sait bien par toutes sortes de moyens arriver à la sanctification de ses élus! Ces paroles qui auraient dû, ce semble, confirmer dans l'erreur deux âmes idolâtres, devinrent le principe de la conversion d'Aléna qui, par l'effusion de son sang, obtiendra plus tard celle de ses parents eux-mêmes. Dès ce moment, en effet, la grâce commença à agir sur cette innocente jeune fille qui, sans pouvoir s'expliquer ce qui se passait dans son cœur, éprouva un vif désir de voir le chrétien dont son père lui avait parlé, et chez qui il avait reçu l'hospitalité. Quelque chose la pressait de chercher à connaître cette loi des chrétiens qu'il méprisait et avait en horreur. Pour cela il fallait user d'adresse et agir avec le plus profond secret, car d'un côté Aléna redoutait la colère de Levolde qui ne manquerait pas de s'opposer à son dessein, de l'autre elle craignait que les gardes du château ne l'aperçussent. Oubliant donc la timidité naturelle de son sexe et les dangers d'une fuite nocturne, elle partit seule, à travers des taillis et des bois, et arriva au Forêt sans avoir rencontré personne dans sa course. C'est là que la grâce l'attendait, et elle triompha aisément dans un cœur simple et droit où la vérité ne trouvait point d'obstacles. Avec quelle ardeur Aléna priait dans ce modeste et solitaire oratoire, où Dieu commençait à se communiquer à elle! Quels pieux désirs elle formait pour le salut de son père et de sa mère! Quel amour de Dieu s'allumait dans son cœur, quand elle considérait la grâce inestimable qu'il lui avait accordée!

Ce fut pendant ce temps que saint Amand, comme on le voit dans de très-anciens hagiographes, instruisit dans la religion la pieuse néophyte, et eut la consolation de la baptiser. Il ne paraissait pas possible qu'elle continuât longtemps de venir en ce lieu, sans que son père en eût connaissance.

Digitized by Google

En effet Levolde, informé des visites fréquentes que rendait sa fille à la famille chrétienne de Forêt, s'abandonna à toute la brutalité de son caractère; et son fanatique attachement à l'idolâtrie le rendant encore plus furieux, il donna aussitôt à ses hommes d'armes les ordres les plus sévères. Quels étaient ces ordres? De quelle manière furent-ils exécutés? Quels sombres incidents signalèrent le tragique événement qui se passa alors? On ne trouve point dans les auteurs un récit qui offre assez de garantie d'authenticité pour entrer dans ce détail. Bornons-nous à dire qu'Aléna mourut, soit dans la lutte contre les gens qui voulurent l'arrêter, soit entre les mains des ministres sanguinaires d'un père irrité.

Un sang pur, versé pour la cause de Jésus-Christ, n'est jamais stérile, et Dieu se plaît souvent à montrer par des témoignages sensibles, combien lui est agréable ce sacrifice de la vie que lui font ses fidèles serviteurs. On le reconnut bientôt au Forêt, où avait été enterré le corps de la jeune vierge. Les nombreuses guérisons qui s'y opéraient firent grand bruit dans les contrées voisines; aussi le modeste sanctuaire ne tarda pas à être fréquenté par toutes sortes de personnes, qui venaient réclamer le secours de Dieu sur le tombeau de la nouvelle Martyre.

C'est alors, dit-on, qu'un seigneur du pays, nommé Osmonde, homme illustre et riche, mais aveugle et impotent, se fit amener près de Levolde, et lui parla en ces termes : « Puisque les malades se portent en foule vers la tombe d'Aléna et que par ses mérites ils y trouvent la guérison, je vais y aller moi-même et j'espère y recouvrer la vue. — Jusqu'ici, répondit Levolde, j'ai regardé comme des fables tout ce qu'on m'a rapporté, mais si tu reviens guéri, j'abandonne mes Dieux et j'embrasse la loi des chrétiens. » Osmonde, satisfait de cette promesse, se fit conduire à la chapelle où était enseveli le corps d'Aléna, pria le Seigneur de l'exaucer par les mérites de la jeune vierge et recouvra incontinent la vue. Transporté de joie, il retourna auprès de

Digitized by Google

Levolde qui abjura au même instant le culte de ses idoles et courut, les yeux baignés de larmes, au tombeau de sa fille, confessant publiquement qu'il était lui-même l'auteur de sa mort. Aussitôt il se fit instruire des vérités de l'Évangile, reçut le Baptême, changea son nom en celui d'Harold, et eut la consolation de voir son épouse partager sa foi et son bonheur. Tous deux commencèrent à mener une vie nouvelle et à pratiquer avec ferveur les vertus chrétiennes jusqu'au jour de leur mort. On les enterra à Dielbeck, dans l'église de Saint-Ambroise qu'ils avaient fait bâtir eux-mêmes.

La chapelle de Sainte-Aléna est très-célèbre par les bienfaits et les guérisons miraculeuses que Dieu y accorda de tout temps. Ces prodiges multipliés ont inspiré aux habitants du pays une grande dévotion pour leur patronne. Nicolas, de la famille de Chièvres, qui monta sur le siége de Cambrai en 1140, se proposait de consacrer cette église à cause de l'affluence extraordinaire du peuple ; mais, dit un historien contemporain, ayant appris qu'elle l'avait été par saint Amand dans des temps très-reculés, il s'en abstint, par respect pour le saint apôtre du Brabant [1].

En 1193, Gui, aussi évêque de Cambrai, ordonna à Godescale, abbé d'Afflighem, d'aller au Forêt lever les reliques de la sainte et les exposer à la vénération publique. De nombreux miracles furent encore opérés en cette occasion. On cite spécialement la guérison d'une jeune personne d'Enghien qui avait perdu un œil, et qui souffrait tellement de l'autre depuis sept ans, qu'à peine pouvait-elle diriger sûrement sa marche. Elle recouvra parfaitement la vue et retourna chez ses parents sans la moindre trace de son infirmité. En 1523, le 3 janvier, la châsse qui renfermait ces reliques fut ouverte et visitée, sur l'ordre de Robert de Croy, évêque de Cambrai, par Adrien, évêque *in partibus* et vicaire-évêque

[1] Corneille Van Gestell, dans son *Histoire sacrée et profane de l'archevêché de Malines*, t. II, p. 63, rapporte aussi que, d'après une tradition constante, saint Amand consacra cette église de Worst ou Forêt à l'époque où vivait la vierge Aléna.

Digitized by Google

du même diocèse. Le corps fut trouvé intact et parfaitement reconnu. En 1600, monseigneur Mathias Hove, archevêque de Malines, dans le diocèse duquel se trouvait alors cette église, la fit pareillement visiter par un doyen de Bruxelles, licencié en théologie, avec toutes les procédures ordinaires. Cette châsse fut, en 1644, remplacée par une autre en argent, et appartenant au monastère.

Lors de la révolution de 1793, au moment où les troupes républicaines pénétraient dans la Belgique, les religieuses de Forêt émigrèrent en Allemagne avec le corps de leur sainte patronne. Elles le rapportèrent après les jours de la Terreur, et l'autorité ecclésiastique le reconnut solennellement en 1823.

On voit encore aujourd'hui la petite chapelle élevée sur le tombeau de sainte Aléna; elle a été incorporée dans l'église bâtie en 1482. Ce tombeau est couvert d'une pierre de marbre noir, posée sur des arcades de même matière.

La fête patronale se célèbre le dimanche avant la Saint-Jean; on voit affluer ce jour-là au Forêt une multitude d'habitants de Bruxelles et des lieux voisins qui viennent vénérer les reliques de leur patronne et implorer sa protection auprès de Dieu [1].

SAINT DOMNOLE,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Domnole succéda à saint Didier, vers la fin du VI^e^ siècle, sur le siége de Vienne en Dauphiné. Il marcha sur ses traces et fut l'appui de tous les malheureux. On ne connaît guères qu'un trait de sa vie.

Le roi Clotaire I^er^, après avoir fait mourir la reine Brunehaut et deux des fils de Thierry dont il convoitait le royaume, voulut avoir le troisième qui s'appelait Childebert et qui lui faisait obstacle; mais ce petit prince avait disparu. Des imposteurs lui annoncèrent qu'il se cachait dans le monas-

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

tère des religieuses de Saint-Césaire d'Arles. Aussitôt il ordonna qu'on lui envoyât sous bonne escorte sainte Rusticle, abbesse de cette maison. Elle eut beau représenter qu'elle avait fait le vœu de ne jamais quitter l'enceinte de son monastère ; le tyran l'exigeait et il lui fallut obéir. Elle lui fut conduite à la cour de Clotaire, où des miracles attestèrent qu'elle était complétement étrangère à la disparition du petit Childebert. Alors Dieu lui suscita un défenseur en saint Domnole, évêque de Vienne, qui, voyant le roi Clotaire obstiné, lui prédit que Dieu, pour le punir, lui enlèverait son jeune fils. Ce qui eut lieu peu après. Clotaire effrayé rendit à sainte Rusticle la liberté de retourner à son monastère.

Alors Domnole, n'ayant plus rien qui l'arrêtât à la cour, s'en retourna à Vienne, où il continua à gouverner saintement son diocèse jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 16 juin, vers l'an 650.

SAINT ÉTHÈRE,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Saint Éthère succéda à saint Domnole, sur le siége de Vienne en Dauphiné. Saint Didier ayant été assassiné par trois bandits que la reine Brunehaut avait, dit-on, salariés pour ce meurtre, saint Domnole n'avait pas osé proclamer sa sainteté attestée par des miracles ; mais sainte Ethère fit avec pompe la translation de ses reliques, comme étant celles d'un martyr. Elle eut lieu au milieu d'un immense concours de fidèles. Son peuple fut heureux en même temps de retrouver et d'admirer les mêmes vertus dans saint Ethère. Il mourut vénéré et regretté le 16 juin, vers la fin du VII^e^ siècle.

SAINT AUBERT,

ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

Dans le V^e^ siècle, des ermites se retirèrent aux monts Jou et Belène, y bâtirent des logettes, et les deux monts for-

Digitized by Google

mèrent, cent ans plus tard, une sorte de monastère par l'union, sous un supérieur, des religieux de l'un et de l'autre, joints par une avenue de la forêt de Scisey. Les premiers ermites étaient approvisionnés par un curé de Beauvoir. Saint Pair régularisa la vie des religieux leurs successeurs, augmenta leur nombre, fit réparer les ermitages sur le mont Jou et pourvut à l'entretien des monastères.

Vers 705, saint Aubert, très-vertueux évêque d'Avranches, fit bâtir des cellules à la place des cabanes qui en avaient tenu lieu jusqu'alors, et il érigea au centre une église. Saint Michel lui avait apparu trois fois pour l'y déterminer. Pendant qu'on jetait les fondements du temple, le Saint envoya trois de ses clercs pour rapporter du mont Saint-Ange ou Gargan, qui est au bord de l'Adriatique, un morceau du tapis et de la table de marbre sur lesquels l'Archange s'était posé, lors d'une apparition dans ce lieu. Les envoyés, revenant environ un an après, virent la campagne entre la colline de Beauvoir et le mont, convertie en grève, et au milieu le majestueux édifice nouvellement achevé. Saint Aubert en fit la dédicace le 16 septembre, peu de temps après la terrible marée qui, au mois de mars 709, avait changé le cours du Couësnon. Depuis cette catastrophe, le mont Saint-Michel a cessé d'appartenir à l'Armorique, dont il faisait originairement partie. Comme saint Aubert étendait sa juridiction sur cette célèbre montagne, une portion de la Petite-Bretagne était de son diocèse. On ne sait combien d'années il vécut encore après cette création, dont les restes sont si admirés.

Saint Aubert mourut vers l'an 720, et fut enterré dans l'église du Mont-Saint-Michel. Il est honoré le 16 juin.

SAINT CÉCARD,

ÉVÊQUE DE LUNA, MARTYR.

Saint Cécard, l'une des lumières du VIIIe siècle, fut élevé sur le siége de Luna en des temps très-orageux. Luna était une ville de l'Étrurie ; elle avait un excellent port qui lui

Digitized by Google

amenait fréquemment des étrangers. C'était une ville de luxe, turbulente et avide de plaisirs.

Le Saint voulut retirer ces égarés de leurs débauches et de leurs vanités ; il combattit en chaire leurs désordres et leur prêcha la vertu. Son zèle lui valut d'insolents outrages; comme il les subit sans se plaindre, ses ennemis se réunirent en une bande et le massacrèrent.

Dieu vengea son martyre, car peu après, la ville de Luna fut saccagée, puis détruite. Elle ne s'est pas relevée.

On conserve le corps de saint Cécard dans l'église de Saint-André, à Carrare, en Toscane. On le fête le 16 juin.

LE B. ROLLAND ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Ce même jour moururent, pour la défense de la foi et de la religion chrétienne, les bienheureux Rolland, Ollivier et leurs compagnons, à Roncevaux, au pied des monts des Pyrénées. Le bienheureux Rolland était comte du Maine, seigneur de Blaye et neveu de Charlemagne, étant fils de Berthe, sa sœur, et de Milon d'Angers. Le bienheureux Olivier était duc de Gion et un puissant seigneur français.

Ils allèrent, sous la conduite du roi Charlemagne, délivrer l'Espagne des Sarrasins qui l'avaient envahie ; ils les défirent et les chassèrent plusieurs fois. Mais, comme ils s'en revenaient victorieux en France, Charlemagne les ayant mis pour conduire l'arrière-garde de son armée, composée de vingt mille chrétiens, à Roncevaux, ils furent surpris et attaqués par cinquante mille Sarrasins, qui s'étaient mis en embuscade, par la trahison d'un nommé Ganelon. Après avoir glorieusement combattu, ils demeurèrent tous sur la place, le 16 juin 778. Le bienheureux Rolland mourût blessé de quatre coups de lance. Le roi les fit tous inhumer dans l'église de Saint-Romain, qu'il avait fait bâtir.

Le martyrologe français fait mémoire de Rolland et de ses compagnons le 31 mai et le 16 juin.

Digitized by Google

SAINT POPON,

ARCHEVÊQUE DE TRÈVES.

Popon était prince, fils de Léopold d'Autriche. Il fut élevé sur le siége de Trèves dans la première moitié du XI^e^ siècle, il fit fleurir la foi catholique en divers lieux de son diocèse. Il fut le promoteur de la canonisation de saint Siméon le Reclus, honoré le 1^er^ juin. Nous manquons de détails sur la vie de ce saint, qui mourut le 16 juin de l'an 1047.

Saint Popon de Marchiennes est honoré le 25 janvier.

SAINT GÉBHARD,

ARCHEVÊQUE DE SALTZBOURG.

C'est un des plus grands prélats qui aient illustré le siége archiépiscopal de Saltzbourg. Il fit ses études à l'Université de Paris, qui commençait à acquérir alors cette célébrité dont elle a joui depuis à un si haut degré, et devint chanoine de Saltzbourg, après avoir été ordonné prêtre par l'archevêque Balduin, en 1053. L'empereur Henri, qui connaissait son illustre origine et ses éminentes qualités, le nomma bientôt chancelier de l'empire, et lorsque, en 1060, Balduin fut enlevé à son église, Gébhard fut élu à l'unanimité pour lui succéder.

La charité pour les pauvres, l'attachement au Saint-Siége, et le zèle pour l'observation des saints canons, telles sont les vertus qui distinguèrent le pieux pontife pendant son épiscopat. Ses immenses revenus étaient fidèlement versés dans le sein des pauvres ou employés à doter les monastères de son diocèse. Il fonda aussi la célèbre abbaye d'Admont (*ad montes*), dans le voisinage de la rivière d'Ems, et il eut la consolation d'y voir fleurir la piété et toutes les vertus religieuses sous la direction du saint abbé Arnold.

Gébhard était particulièrement estimé du Pape saint Grégoire VII, qui le fit son nonce apostolique en Allemagne ; et dans les longs démêlés qui existèrent alors entre le sacerdoce et l'empire, il ne balança pas un instant pour se prononcer en faveur du Vicaire de Jésus-Christ contre un prince

Digitized by Google

oppresseur, également ennemi de l'Église et de son peuple. Ainsi, quoiqu'il fût présent à l'assemblée de Worms, il refusa courageusement de prendre aucune part aux actes qui s'y firent contre le Souverain-Pontife, et il aima mieux encourir la haine de Henri, que de manquer au plus sacré de ses devoirs. Mais lorsque la diète générale des grands de l'empire se réunit à Forcheim en 1077, pour déposer l'empereur, auteur de tant de troubles et de désordres, saint Gébhard s'empressa d'élire avec eux, pour le remplacer, Rodolphe, duc de Souabe, qui périt ensuite d'une manière tragique. Cette démarche lui fit craindre avec raison que Henri, revenu de l'Italie, ne cherchât à tirer vengeance de tous ceux qui s'étaient prononcés contre lui, et il essaya de faire fortifier quelques châteaux de ses domaines pour se défendre à tout événement. Malheureusement ces précautions ne purent préserver son église du pillage et des dévastations que commirent les satellites de l'empereur, et lui-même ayant voulu réclamer en personne auprès de ce prince contre les violences et les injustices de tout genre dont son diocèse était le théâtre, il fut envoyé en exil avec plusieurs autres prélats, parmi lesquels figurait saint Attmann, évêque de Passau; puis on nomma pour le remplacer un évêque intrus, Berthold, comte de Mosbourg, homme d'une avidité insatiable, qui acheva de ruiner l'église de Saltzbourg par toute sorte de dilapidations.

Cependant les provinces d'Allemagne, écrasées par les impôts qui pesaient sur elles, songèrent sérieusement à secouer le joug tyrannique de leur maître odieux. Les habitants de Saltzbourg furent des premiers à se prononcer, et comme ils avaient pour leur évêque légitime une vénération profonde, ils se hâtèrent de le rappeler au milieu d'eux, après avoir ignominieusement chassé l'usurpateur de son siége. Saint Gébhard revint, après un exil de neuf ans, dans sa ville épiscopale; mais il mourut peu de temps après, sa fin prématurée ayant été sans doute avancée par les persécutions qu'il avait supportées. Sa mort arriva le 16 juin 1088.

Digitized by Google

Le culte de saint Gébhard a toujours existé dans le diocèse de Saltzbourg. (Mgr DONEY.)

SAINT BEUNON OU BENNON,

ÉVÊQUE DE LA MISNIE, APOTRE DES SLAVES.

Saint Beunon naquit en 1010, à Hildesheim, dans la Basse-Saxe. Il était fils d'un seigneur riche et puissant qui lui laissa de grands biens après sa mort. L'éducation du jeune Beunon fut une éducation toute chrétienne, comme elle l'était presque toujours dans ces temps de foi. Sous la direction de saint Bernward, évêque de cette ville, et celle du prieur de l'abbaye de Saint-Michel, il devint l'un des plus savants et des plus vertueux hommes de son temps. Après ses études d'humanité, l'impression que les fréquentes exhortations du bienheureux Bernward avaient faites sur son esprit le portèrent à chercher un asile pour mettre l'innocence de ses mœurs à couvert de la corruption du siècle, et du consentement de sa mère Bézèle, qui était demeurée veuve, il entra en religion à l'âge de dix-huit ans. Les exercices de la discipline régulière lui coûtèrent d'autant moins qu'il était déjà tout accoutumé aux jeûnes, aux veilles et à la prière : il y joignit l'étude de la théologie, qu'il apprit principalement dans les livres de l'Ecriture-Sainte, et les ouvrages choisis des saints Pères.

Ayant été honoré du titre de docteur, que l'on ne croyait pas incompatible avec l'humilité religieuse, il fut fait diacre à vingt-cinq ans et prêtre à trente. Il honora son ministère par toutes sortes de vertus, et lorsque l'on voyait sa patience, sa douceur, son humilité, son détachement, son amour pour la pauvreté, pour les humiliations et pour la pénitence, sa ferveur pour les choses de Dieu et pour le service de ses frères, on le regardait comme le modèle de la perfection chrétienne. Il vivait dans une pureté digne des autels, et il ne pouvait offrir le Sacrifice qu'il n'arrosât presque toujours la victime de ses larmes.

Son abbé Adalbert, qui l'avait obligé à recevoir la prêtrise,

Digitized by Google

étant mort quatre ans après, plusieurs des religieux donnèrent leur voix pour le faire élire à sa place. La communauté se trouva néanmoins partagée dans ses suffrages, dont une partie se portait pour un autre religieux nommé Sigebert, qui avait sans doute beaucoup de mérite, mais qui était beaucoup moins austère, moins retiré et plus versé que lui dans les affaires séculières. Bennon, quoique favorisé par la pluralité des voix, voulut céder à Sigebert, et il fut trois mois à combattre contre tous, jusqu'à ce que son humilité et sa confiance le rendirent enfin victorieux.

Il croyait par ce moyen s'être mis en état de passer le reste de sa vie sans emploi, pour servir Dieu avec plus de liberté dans la retraite et l'obscurité de son monastère, lorsqu'il fut fait chanoine de la chapelle impériale de Goslar, d'où lui vint le titre de chapelain de l'empereur. C'était une des places les plus honorables de l'Église d'Allemagne pour les ecclésiastiques du second ordre, et ce fut longtemps l'école des premiers prélats de l'empire. Bennon, que l'on avait arraché de son cloître contre son gré, par ordre du Pape Léon IX et de l'empereur Henri III, porta dans ce chapitre la régularité dont il avait fait profession, résolu de la garder toute sa vie partout où il se trouverait. Bientôt après il fut fait théologal ou maître des chanoines, et il joignit les exemples de sa vertu aux saintes instructions qu'il leur faisait. Pendant dix-sept ans qu'il occupa ce poste, il employa tout son temps à la prière et à l'étude des Livres saints, et les revenus de son patrimoine et de son bénéfice aux aumônes. Il y contracta avec saint Annon, qui fut depuis archevêque de Cologne, une amitié qui fut d'autant plus solide qu'elle se trouvait liée par la charité de Jésus-Christ dans une grande conformité de mœurs et d'occupations.

Cet ami, qui était devenu principal ministre de l'empire durant la minorité de Henri IV et la régence de l'impératrice Agnès, ne put souffrir que les grands talents de Bennon demeurassent toujours enfouis dans le chapitre de Goslar. Il fit si bien connaître à la cour la qualité des services qu'il

Digitized by Google

pouvait rendre à l'Église, qu'on le nomma à l'évêché de Meissen ou Misnie, ville qui a donné son nom à la Misnie, dans la Haute-Saxe. L'humilité de son ami était un grand obstacle à cette entreprise ; mais connaissant son esprit, il s'était préparé à lever toutes les difficultés qu'il y devait former. Il ne voulut point abandonner une affaire qu'il avait commencée, qu'il ne l'eût consommée. Les larmes que Bennon répandit durant la cérémonie de son sacre, sous les mains de l'archevêque de Magdebourg, furent prises pour des marques de la sincérité avec laquelle il fuyait les grands emplois et les dignités. Mais la manière dont il se conduisit après son ordination fit voir la fausseté des prétextes et des raisons qu'il avait prétendu alléguer pour persuader qu'il en était indigne. Il consacra tous ses travaux et ses veilles à son église, et remplit tous les devoirs d'un bon pasteur avec beaucoup de vigilance et de charité.

Il instruisait lui-même ses peuples dans sa ville et dans toute l'étendue de son diocèse, où il faisait la visite tous les ans avec une assiduité infatigable. Il portait partout où il allait non-seulement les remèdes aux maux des âmes, mais encore des coffres remplis d'argent pour soulager les pauvres. Il régla son chapitre et le reste de son clergé de telle manière qu'il en fit un modèle de vertu pour le pays. Il rétablit la discipline dans son ancienne vigueur, et fit refleurir le culte extérieur en le purgeant de diverses pratiques superstitieuses qui s'y étaient glissées. Il prit soin aussi du revenu des églises, persuadé que c'était un des moyens de réussir dans le désir qu'il avait de les pourvoir de bons sujets pour les desservir. Pour lui, rien ne fut capable de le faire départir de la pauvreté évangélique qu'il avait embrassée. Ce ne fut pas le seul point où il se rendit l'imitateur des Apôtres : il alla encore, à leur exemple, prêcher la foi de Jésus-Christ aux infidèles, et il convertit un grand nombre d'Esclavons qui s'étaient étendus jusqu'à la Lusace et la Bohême, qui bornaient son diocèse.

Dieu voulant éprouver la fidélité qu'il lui devait, permit

Digitized by Google

qu'il se trouvât enveloppé dans les troubles que les guerres de l'empereur Henri IV excitèrent dans l'empire et dans l'Église ; ce prince ayant conçu une grande adversion de la noblesse de Saxe, qu'il soupçonnait n'être pas fort affectionnée à son service, avait entrepris d'en détruire les principales forces. Bennon par sa naissance et par son siége en était un des membres les plus considérables ; aussi ne fut-il pas épargné, non plus que l'archevêque de Magdebourg, et les évêques de Halberstadt et de Meersbourg. Il n'avait nulle part aux pratiques des ducs de Saxe et des autres seigneurs du pays ; mais son innocence ne le garantit point de la prison, ni des autres effets de la mauvaise humeur de l'empereur. Il regarda cette tribulation comme un feu dans lequel Dieu voulait le purifier, et il n'oublia rien pour en faire un saint usage. S'il fut sensible à quelque chose dans sa disgrâce, ce fut à l'affliction de voir en son absence son église désolée par les ravages de Burckard, que l'empereur avait établi gouverneur du marquisat de Misnie, et presque tous les fruits de ses travaux dissipés.

Cette tempête fut bientôt suivie d'une autre encore plus violente et plus funeste à l'Église, excitée par le schisme qui se forma entre l'empereur Henri IV et le Pape saint Grégoire VII. Henri, cherchant à fortifier son parti, tâcha de se concilier les prélats et la noblesse de Saxe, à qui il avait déclaré la guerre. Il fit revenir ceux qu'il avait bannis, et rendit la liberté à ceux qu'il tenait prisonniers. Bennon rentra par ce moyen dans son église ; mais ce ne fut que pour la maintenir dans la fidélité qu'elle devait au Saint-Siége. Il se joignit en cette importante occasion aux archevêques de Cologne et de Magdebourg, aux évêques de Halberstadt et de Meersbourg. Les autres prélats suivirent les engagements qu'ils avaient avec l'empereur contre le Pape.

La mort de saint Annon de Cologne priva notre Saint d'un grand appui ; mais la perte d'un tel ami ne diminua rien de la fermeté avec laquelle sa vertu le soutint dans toutes ces agitations. Il refusa d'assister l'année suivante à l'assemblée

Digitized by Google

générale de l'empire convoquée à Worms par l'empereur, qui entreprit d'y faire déposer le Pape Grégoire par les évêques et quelques cardinaux schismatiques. Pour faire voir au Pape qu'il ne voulait point avoir de communication avec les ennemis du Saint-Siége, il s'en alla à Rome, et il se trouva au concile, dans lequel on excommunia les simoniaques et la personne même de l'empereur. Il en manda la nouvelle à deux de ses frères, chanoines de Misnie, à qui il avait laissé les clefs de son église, avec ordre de les jeter dans l'Elbe dès qu'ils sauraient l'excommunication, pour empêcher le prince ou ses adhérent d'y entrer. En quoi il fut ponctuellement obéi.

A son retour de Rome il fit repêcher les clefs, absout de l'excommunication ceux qu'il retira du schisme, et trouva un sage expédient pour pouvoir demeurer respectueusement attaché au Saint-Siége, sans se départir de l'obéissance qui était due au prince légitime. Il prit le parti de souffrir jusqu'à la fin les insultes et les persécutions du marquis de Misnie. Il tâcha ensuite de se retirer des troubles publics pour ne plus s'appliquer qu'aux soins de son diocèse, et il reprit les missions qu'il avait commencées dans l'Esclavonie, où il fit un grand nombre de conversions. Il continua toujours depuis à travailler au salut des peuples et au sien, avec une vigilance et une application qui n'eut point de relâche, et il mourut plus chargé du mérite de ses saintes actions que du poids de sa vieillesse, le 16 juin de l'an 1106, après quatre-vingt-seize ans ou environ de vie, et quarante d'épiscopat.

Dieu honora son tombeau de miracles, qui attestèrent la sainteté de sa vie, et qui servirent de sujet à sa canonisation, et l'on rapporte que, de son vivant, il avait reçu le don de prophétie. Son corps fut enterré dans un coin de son église d'une manière fort simple, comme il l'avait ordonné ; mais il en fut levé vers l'an 1270 par l'évêque Witigon, qui avait une vénération toute particulière pour sa mémoire. Il en fit une translation fort solennelle, et mit ses reliques dans un magnifique tombeau dressé au milieu de son église. Il

Digitized by Google

garda précieusement le vin dont il s'était servi pour laver ses os, et l'on prétend qu'il en guérit plusieurs malades à qui il en fit boire. On parla dès lors de travailler à sa canonisation, et l'affaire ayant été remise à des temps plus favorables, fut différée jusqu'au pontificat du Pape Alexandre VI, qui nomma des commissaires du collége des cardinaux pour examiner les informations qui s'étaient faites de sa vie et de ses miracles. La mort de ce Pape et des commissaires retarda encore les procédures, qui finirent enfin sous le Pape Adrien VI. Ce fut lui qui canonisa saint Bennon, auquel il joignit saint Antonin, archevêque de Florence, et il en fit la cérémonie le dimanche de la Trinité de l'an 1523, qui tombait au 31 mai.

La nouvelle de sa canonisation blessa tellement le cerveau de Luther, qu'elle le rendit furieux. Ce fut dans l'accès de sa frénésie qu'il fit le traité impie, auquel il donna pour titre en sa langue : *Contre la nouvelle idole que l'on devait élever à Misnie.* Jérôme Emser, qui avait déjà composé la Vie du Saint avant que l'on eut encore ouï parler de cet hérésiarque, répondit dans la même langue à toutes ses calomnies. Depuis ce temps, le culte de saint Bennon devint public dans les églises catholiques d'Allemagne, et son nom fut inséré au 16 juin dans le martyrologe romain. (BAILLET.)

SAINTE LUTGARDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Lutgarde était née au pays de Liége, dans l'ancienne ville de Tongres. Sa mère était une demoiselle noble, mais son père simple bourgeois de la ville, et d'une fortune assez médiocre. Comme il aimait beaucoup sa fille, et qu'il cherchait à la bien marier, il songea de bonne heure à lui faire sa dot, et il y destina vingt mares d'argent, qu'il mit entre les mains d'un marchand de ses amis pour les faire profiter.

Lutgarde ne répondait pas mal aux intentions de son père, et quoiqu'elle vécût sans scandale, elle aimait assez la

Digitized by Google

vanité du monde, et tâchait d'être toujours bien parée, témoignant sans déguisement qu'elle souhaitait d'être mariée.

Mais Dieu avait d'autres vues sur elle; il renversa les projets de son père, avec les affaires du marchand qui était chargé de sa dot; car celui-ci, loin de tirer un profit considérable des vingt marcs d'argent qu'il avait reçus, perdit même le capital. Cette mauvaise fortune causa du chagrin à Lutgarde; cependant elle ne la dégoûta pas encore du monde. Sa mère, qui avait de la piété, lui représenta qu'après la perte qu'ils avaient faite, son père et elle n'étaient plus en état de la pourvoir selon sa condition; que ne pouvant plus honnêtement soutenir son rang dans le monde, elle lui conseillait d'y renoncer; que Dieu voulait peut-être se servir d'une telle occasion pour l'attirer à lui et la consacrer à un Époux immortel, au lieu de celui qu'elle cherchait parmi les hommes. En un mot, elle voulut lui persuader d'entrer dans un monastère, mais sans artifice et sans violence.

Lutgarde eut peine à goûter les avis de sa mère, parce que les habitudes qu'elle avait déjà dans le monde se fortifiaient de jour en jour par les visites qu'elle s'accoutumait à recevoir et à rendre, par les parties de divertissement qu'elle faisait, et par diverses propositions de mariage qu'elle recevait de ceux qui la voyaient. Néanmoins un mouvement de dévotion qui lui survint, fit qu'elle consentit à être mise en pension, au monastère de Sainte-Catherine, auprès de la ville de Saint-Tron, à trois petites lieues de Tongres, sur les limites du Brabant et du pays de Liége. Elle y fut encore recherchée par quelques jeunes gens qui la voyaient dans le monde; mais Dieu lui fit la grâce de lui ouvrir les yeux de l'esprit, par le ministère de quelques bonnes religieuses, et de lui toucher aussi le cœur par de secrètes inspirations; de sorte que peu à peu il la guérit de l'amour des créatures et la remplit de lui seul, en se rendant l'objet unique de ses vœux et de ses affections.

Ayant été admise au noviciat à l'âge de vingt ans, elle commença une vie si pénitente, que les religieuses appré-

Digitized by Google

hendaient fort qu'elle ne fût pas de longue durée. Elle s'aperçut que son ardeur pour la prière et les exercices de la maison, son amour pour les humiliations, son empressement à embrasser tout ce qui pouvait la mortifier, leur était suspect. L'affliction qu'elle en eut, qui l'humilia et qui la mortifia plus que tout autre chose, lui fut salutaire, parce qu'elle lui apprit à se défier d'elle-même. Elle fit ainsi des progrès dans les voies de la perfection religieuse, et se rendit agréable à Dieu, qui lui accorda de grandes grâces.

La prieure de Sainte-Catherine étant venue à mourir, toutes les voix des religieuses tombèrent sur Lutgarde, et malgré sa résistance, elle fut obligée d'accepter la place de la défunte. La supérieure de la maison, qui était l'abbesse de de Saint-Tron, se trouvait alors à Rome; Lutgarde crut devoir attendre son retour pour lui demander ses avis, parce que son autorité était nécessaire pour empêcher le trouble que sa démission aurait pu causer dans la maison.

Peu de temps après le retour de cette abbesse, elle se détermina entièrement à faire la démission de sa charge; mais jugeant qu'elle n'en pourrait venir à bout qu'en sortant du monastère, son confesseur lui en proposa un autre dans le Brabant, appelé Ewijers. Lutgarde eut peine à s'y résoudre, parce qu'on y parlait français et qu'elle ne savait pas cette langue. Elle consulta sur cela une sainte vierge, nommée Christine, qui se contenta de lui dire qu'elle aimerait mieux être en enfer avec Dieu, qu'en paradis sans Dieu, fût-ce en la compagnie des Anges et des Bienheureux. Cette réponse fit comprendre à Lutgarde qu'elle devait suivre l'avis qu'on lui avait donné, et prenant congé des religieuses de Sainte-Catherine, parmi lesquelles elle avait été douze ans professe, elle se retira à Ewijers, où sa conduite fit connaître que Dieu l'avait amenée par un effet de sa miséricorde sur cette communauté.

La vie qu'elle y mena pendant l'espace de trente ans ne fut qu'une suite de miracles, dont le principal fut l'uniformité qu'elle garda dans les exercices de la pénitence et de la piété.

Digitized by Google

et dans l'attention continuelle qu'elle apportait à écarter d'elle tout ce qui aurait pu nuire à l'union étroite qu'elle entretenait avec Jésus-Christ. Sa réputation la fit demander souvent dans divers monastères de Brabant, de Flandre et de Hainaut, pour y être abbesse ; mais elle allégua toujours efficacement, pour s'en dispenser, l'ignorance de la langue française, qu'elle ne voulut jamais apprendre, afin d'avoir toujours une raison sans réplique pour n'être pas chargée de la conduite des autres.

Onze ans avant sa mort, elle devint aveugle, ce qui n'empêcha pas qu'elle se trouvât avec la même assiduité qu'auparavant aux offices de l'église et du cloître, et qu'elle pratiquât les austérités ordinaires de sa pénitence, pour essayer de fléchir la colère de Dieu envers les pécheurs, autant que le pouvait une personne qui avait elle-même besoin de sa miséricorde, et qui était toujours parfaitement soumise à sa volonté.

Lutgarde finit sa vie par une heureuse mort, l'an 1246, le seizième jour de juin.

LA VÉNÉRABLE MÈRE DE COMBÉ,

FONDATRICE DES FILLES DU BON-PASTEUR.

Madame de Combé, fondatrice des filles du Bon-Pasteur, était fille de Jean de Cyz, fils d'un gentilhomme hollandais, qui, s'étant signalé dans les guerres des Pays-Bas, n'en eut pas une fortune plus avantageuse, puisqu'il laissa si peu de bien à son fils, qu'il fut obligé d'abandonner sa province, où il n'avait pas de quoi se soutenir selon sa condition, pour aller s'établir à Leyde ; s'y étant marié, il eut six enfants, du nombre desquels fut madame de Combé, qui naquit en 1636, et reçut sur les fonts de baptême le nom de Marie. Cette enfant, quoique élevée dans l'hérésie, était choisie de Dieu pour l'exécution d'un nouveau dessein de sa miséricorde pour les âmes égarées de la voie du salut. Elle fit paraître tant d'inclination pour la religion catholique à mesure que la raison se développait en elle, que cela excita

Digitized by Google

un bon prêtre caché à Leyde pour y soutenir les fidèles qui, dans le changement de religion, étaient demeurés fermes dans la foi catholique, à chercher les moyens de l'instruire des vérités de notre sainte foi et de la prévenir contre les fausse-tés de l'erreur et du mensonge ; en quoi il réussit si bien qu'il jeta dans son cœur une divine semence qui a donné son fruit dans son temps. Avec la foi, les vertus croissaient en l'âme de la jeune Marie, principalement son amour pour Dieu et sa charité pour le prochain : heureuse si elle eût persévéré dans de si beaux commencements ; mais l'ennemi du genre humain, qui en craignait les suites, les troubla par le moyen de ses parents. Irrités de ce qu'elle ne laissait échapper aucune occasion de prendre le parti de l'Église romaine contre les hérétiques, ils n'oublièrent rien pour lui faire sentir les effets de leur ressentiment : ce qui eut un effet si funeste sur son cœur, qu'elle négligea peu à peu ses exercices de piété, et sacrifia à son repos, par un amour-propre trop ordinaire aux personnes de son sexe, les vérités que Dieu lui avait fait connaître ; mais aigrie plutôt que gagnée par leur conduite à son égard, elle passa en Angleterre, où elle demeura trois ans chez une dame amie de sa famille.

Ses parents la rappelèrent à l'âge de dix-neuf ans, pour la marier à un gentilhomme nommé de Combé, dont les richesses étaient assez grandes pour faire le bonheur de leur fille, si Dieu, qui est admirable dans ses saints, n'en eût disposé autrement, en se servant de son humeur violente et déréglée, pour punir l'infidélité de celle dont il ne voulait pas la mort, mais la conversion et la vie. Comme elle n'avait pas une patience à toute épreuve, au bout de dix-huit mois elle demanda sa séparation, et l'obtint. Son mari étant mort six mois après, un autre gentilhomme, considérable par ses biens et par son crédit, charmé de sa grande beauté, qui était soutenue d'un esprit solide, d'une humeur douce, et de manières insinuantes, la rechercha en mariage ; mais ce qu'elle avait souffert avec son mari l'en dégoûta si fort, qu'elle y renonça pour toujours.

Digitized by Google

Quelque temps après, sa sœur et son beau-frère la menèrent en France, où ses premiers sentiments de religion se renouvelèrent, et lui donnèrent de grands remords de conscience ; mais la commodité de celle qu'elle avait embrassée par les mauvais traitements de ses parents, et les compagnies mondaines qu'elle aimait, et où elle était bien reçue, l'empêchèrent de songer sérieusement à sa conversion, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir négligé pendant deux ans les grâces du ciel, se sentant un jour sollicitée par cette même grâce à sortir du funeste état où elle s'était malheureusement engagée, elle s'écria : « Que voulez-vous, Seigneur ? vous savez que je n'ai pas assez d'esprit pour faire le discernement de la véritable religion. Si je m'adresse à un calviniste, il me dit qu'il enseigne votre doctrine dans sa pureté. Le luthérien me veut entraîner dans son parti ; le catholique me soutient qu'il n'y a point de salut pour moi hors de l'Église romaine. Ah! je ne veux pas me damner ; mais que puis-je faire dans cette incertitude, sinon de m'adresser à vous? Éclairez-moi, conduisez-moi, vous êtes mon Dieu. » Sentant augmenter son agitation et son trouble, elle se jeta au pied de son lit, fondant en larmes ; et là, redoublant sa prière, elle disait avec la naïveté d'un enfant (car c'était son caractère) : « Quoi ! vous ne me parlerez pas, mon Dieu? Il y a si longtemps que je crie et vous ne faites pas semblant de m'entendre ! Je veux me sauver, et vous ne le voulez pas? Je vous cherche, ce me semble, de si bon cœur, et vous ne voulez point de moi ! Montrez-moi votre voie, faites-moi connaître la véritable religion, mon Seigneur et mon Dieu : je vous rends responsable de mon salut. » Après avoir passé une partie de la nuit à prier et à pleurer, épuisée et accablée de tristesse, elle se jeta sur son lit tout habillée et s'endormit.

Soit que son imagination encore échauffée retraçât les mêmes idées qui venaient de faire en elle de si vives impressions, ou que ce fût un de ces songes que Dieu envoie, selon le Prophète Joël, aux enfants de la nouvelle alliance, madame de Combé demandant à Dieu avec de nouvelles instances, toute

Digitized by Google

endormie qu'elle était, qu'il ne la laissât pas dans le sommeil de la mort, elle s'éveilla en sursaut, entendant ou croyant entendre une voix qui lui disait : *Levez-vous et allez à la fenêtre, vous y connaîtrez la véritable religion.* Frappée de cette voix, elle y courut aussitôt, et vit passer un prêtre qui portait le saint Viatique. Alors se prosternant en terre, et adorant le très-saint Sacrement, elle s'écria : « Je vous connais, ô mon Dieu ! me voici catholique ; soyez béni à jamais, je ne veux plus servir que vous seul. »

Son beau-frère ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'elle était convertie ; parce que craignant que Jésus-Christ ne la renonçât devant son Père, si elle rougissait de lui devant les hommes, elle n'en fit point un mystère. Le faux zèle du calviniste, joint à un esprit dur, hautain et emporté, fit entrer ce gentilhomme dans un tel excès de colère, qu'il la menaça de la perte de ses biens qu'elle avait en Hollande, et la chargea d'injures et de reproches outrageants. Ces mauvais traitements ne servirent qu'à affermir et purifier la foi de la nouvelle catholique, qui, quoique d'une humeur douce et patiente, ne laissa pas de tomber malade, par la violence qu'elle se fit pour ne rien répondre à des invectives qu'elle avait si peu méritées. Cette maladie, qui d'abord n'était pas fort considérable, ne laissa pas de la réduire à l'extrémité, par la malice ou l'ignorance de ceux qui lui donnèrent une médecine, dont l'effet fut si violent, qu'elle perdit ses dents, et que son tempérament en fut altéré le reste de ses jours.

L'état funeste où elle se vit réduite lui faisant craindre que sa mort ne prévînt sa réconciliation avec l'Église, elle envoya sa femme de chambre (qui était catholique) à Saint-Sulpice, afin qu'on lui envoyât un prêtre pour recevoir son abjuration ; ce qui ne se fit pas sans difficulté : car le vicaire de cette paroisse lui ayant été envoyé pour cet effet, il ne put lui parler, jusqu'à ce que l'ayant obtenu par autorité de la justice, qui lui fit ouvrir la porte de la maison de son beau-frère, fermée aux catholiques, il reçut son abjuration,

Digitized by Google

et lui administra les sacrements de la Pénitence, de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction. Elle les reçut avec tous les sentiments d'une véritable conversion à Dieu, qu'elle commença dès lors à regarder comme son seul et unique bien et comme son partage, prévoyant bien que s'il lui renvoyait la santé, elle n'avait rien à espérer de ses parents; en quoi elle ne se trompait pas : car irrités plus que jamais de l'action qu'elle venait de faire, ils n'oublièrent rien pour s'en venger, en lui ôtant la garde dont elle ne pouvait se passer, et lui refusant même jusqu'à la nourriture nécessaire; mais Dieu ne la laissa pas sans consolation. M. de la Barmondière, curé de Saint-Sulpice, prit d'elle un soin particulier : il la fit transporter dans une communauté de filles vertueuses, se chargea de son instruction et de sa subsistance, obtint pour elle deux cents livres de pension sur l'économat de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et se chargea de ce qu'il fallait de plus pour son honnête entretien.

Sa santé étant un peu rétablie, elle témoigna un grand désir pour la retraite : on la mena à la campagne, dans un couvent dont la supérieure éclairée et pleine de charité servit infiniment à la confirmer dans la foi et dans la pratique des bonnes œuvres. Elle revint ensuite à Paris, où elle voulut demeurer dans la même paroisse où elle avait reçu tant de grâces. Le prêtre du quartier l'étant allé voir à la prière d'une pieuse demoiselle qui la logeait, fut surpris du fonds de religion qu'il trouva dans cette néophyte, qui de son côté fut si édifiée de la sage conduite de cet ecclésiastique, qu'elle le prit ensuite pour son directeur. Le désir qu'elle avait de s'avancer dans le chemin de la perfection lui fit prendre la résolution de s'associer avec une pauvre fille qui passait pour vertueuse, afin qu'étant en sa compagnie, elle pût profiter de sa conversation, et être soutenue dans la pratique de la piété; mais au lieu de recevoir quelque soulagement de cette fille avec laquelle elle partageait sa petite pension, elle n'en reçut au contraire que des mortifications et des ingratitudes, qu'elle supporta avec une patience héroïque,

Digitized by Google

se trouvant trop heureuse d'être estimée digne de souffrir des injures et des mépris pour la gloire de Jésus-Christ, qu'elle préférait à toutes les consolations et vanités du monde. C'est pourquoi, afin de l'imiter plus parfaitement, elle vendit ses habits de soie pour en distribuer le prix aux pauvres, et se fit un habit de bure, si singulier, qu'il lui attira les risées de plusieurs personnes et l'indignation de son confesseur. Celui-ciayant fait son possible pour l'empêcher de prendre un habit si pénitent, et voyant que malgré ses avis elle avait exécuté ce dessein, la renvoya fort rudement, lorsqu'elle se présenta à confesse : ce qui joint à quelques remontrances qu'il lui fit, lui ayant donné quelque scrupule que ce ne fût plutôt un effet de son amour-propre qui l'eût portée à cela, que de la volonté de Dieu, qui se déclarait par la bouche de son confesseur, elle se mit d'une manière qui n'ayant plus rien de singulier conservait la pauvreté et la modestie. Elle se retira ensuite dans la rue du Pot-de-Fer, où elle loua une petite chambre, dont elle se fit un oratoire. Elle n'en sortait que le matin pour aller à la messe, après laquelle elle se renfermait pour vaquer le reste de la journée à ses exercices de piété.

L'oraison, la récitation de l'office de la très-sainte Vierge, le chant des cantiques de l'Église, et le travail des mains, l'occupaient successivement et la consolaient. Nonobstant ses infirmités, elle embrassait tout ce que le jeûne et les autres exercices de la pénitence ont de plus rigoureux. Car, outre qu'elle se contentait d'un peu de pain, de fromage et de lait pour sa nourriture, elle couchait sur une paillasse piquée, avec une simple couverture, la charité lui ayant ôté son matelas pour le donner aux pauvres. La haire, le cilice, les disciplines étaient pour elle d'un usage fréquent ; et tous les vendredis elle portait une ceinture de fer à trois rangs de pointes, afin de mieux imprimer dans son esprit les douleurs de la Passion de Jésus-Christ par celles que lui causait cet instrument.

La vie que menait madame de Combé ayant donné une

Digitized by Google

grande idée de sa vertu et de sa sainteté au maître de la maison, dont elle occupait une chambre, cet homme la vint prier un jour de parler à sa femme, qui n'était nullement dévote, et était fort attachée à la terre, la suppliant de la recommander à Dieu, et de l'exhorter à la piété et à l'amour des biens célestes : ce que cette sainte femme entreprit avec tant de zèle, et exécuta si heureusement, que cette femme, toute mondaine, changea de vie et mourut peu de temps après, avec toutes les marques d'une âme prédestinée. Dieu voulait par cet heureux succès disposer et encourager sa servante aux grands desseins qu'il avait sur elle, et qu'il lui fit connaître quelque temps après, se servant pour cet effet d'une pauvre femme fort âgée, qui, ayant rencontré madame de Combé dans la rue, et l'ayant regardée fixement, la suivit ensuite jusque dans sa chambre, où elle demeura pour la regarder avec plus d'attention, jusqu'à ce qu'ayant été interrogée sur ce qu'elle désirait, elle se mit à pleurer de joie, fit la révérence et se retira. Madame de Combé, surprise d'une action qui lui paraissait tout extraordinaire, la suivit aussi à son tour, et l'ayant pressée de parler, cette femme lui raconta avec simplicité ce qu'elle croyait que Dieu lui avait connaître. « Un jour que j'étais en oraison, lui dit-elle, il me sembla que je voyais Notre-Seigneur Jésus-Christ qui formait un nouveau monde, où la justice allait habiter. Une troupe de jeunes filles pénitentes, qui sortaient de différents endroits, venaient à lui et se prosternaient à ses pieds. La première qui se présenta, c'était vous, madame : vous présentiez toutes les autres à Jésus-Christ. Oui, c'est vous-même, je vous reconnais parfaitement. Vous me voyez demi-morte de vieillesse et d'infirmités, je suis sur le point de comparaître au tribunal de mon Dieu, et je le prends à témoin que je dis vrai. »

Madame de Combé, encore plus surprise de ce qu'elle entendait, alla aussitôt exposer le fait à son confesseur qui, pour éviter toute illusion, voulut voir lui-même la personne, afin d'examiner son esprit et de s'informer de sa conduite. Il

Digitized by Google

la chercha et la trouva enfin dans une petites alle basse où elle se tenait presque toujours enfermée et cachée aux yeux des hommes, n'y ayant qu'une dame pieuse et son directeur qui sussent le lieu de sa retraite. Le confesseur de madame de Combé l'ayant priée de lui répéter ce qu'elle avait dit à cette dame, elle le fit d'une manière simple et touchante, lui marquant plusieurs particularités de la maison et communauté future du Bon-Pasteur, à laquelle on ne pensait pas encore pour lors : ce qui se vérifia après son établissement, qui fut l'année suivante 1686, à l'occasion d'une fille qui, ayant été touchée par la force et l'éloquence d'un sermon qu'un célèbre prédicateur fit dans l'église de Saint-Sulpice, contre le vice d'impureté, alla se jeter aux pieds de ce même prédicateur, fondant en larmes, lui avouant l'état misérable où elle était, et l'inspiration que Dieu lui donnait d'en sortir. Ce serviteur de Dieu la reçut avec toute la charité que méritait une disposition si avantageuse; il la mena à M. de la Barmondière, curé de cette paroisse, qui la mit à l'instant sous la direction du confesseur de madame de Combé, que ce sage ecclésiastique chargea de cette nouvelle pénitente. Elle la reçut avec joie dans sa retraite, où, peu de temps après, elle forma une petite communauté de filles qui, renonçant aux faux plaisirs du siècle, dont elles avaient suivi les maximes, se retirèrent auprès d'elle pour embrasser, sous sa conduite, une vie pénitente et mortifiée, à laquelle cette sainte femme tâchait d'engager toutes celles dont on lui donnait connaissance : ce qui lui réussit principalement à l'égard d'une jeune fille qui, ayant quelque dessein de se retirer du désordre, y trouvait toujours des obstacles qui lui paraissaient insurmontables. Car cette nouvelle propagatrice de la pénitence en ayant été avertie, alla coucher chez une de ses amies, dans le quartier de cette pauvre malheureuse, qu'elle alla trouver de grand matin, et elle la persuada si bien de la nécessité de la pénitence, qu'elle abandonna tout et la suivit, sans différer davantage l'heureux moment de sa conversion.

Digitized by Google

Le nombre de ces nouvelles disciples de la pénitence augmentait si considérablement tous les jours, qu'il aurait été impossible, sans un miracle, qu'une étrangère dénuée de biens, comme était madame de Combé, les eût pu entretenir de tous les besoins de la vie; mais sa confiance en Dieu lui tenant *lieu de* rentes et de possessions, elle n'en refusait aucune, ce qui lui mérita des secours encore plus extraordinaires que ceux qu'elle avait reçus jusqu'alors. Car, comme elle n'avait plus de place pour les pauvres filles qui s'adressaient à elle, une dame la vint voir et s'engagea à fournir deux cents livres par an pour louer une maison un peu plus grande qu'elle trouva dans la rue du Cherche-Midi, où furent jetés les fondements de la communauté du Bon-Pasteur, dont les filles gagnaient leur vie du travail de leurs mains, qui, ne suffisant pas quelquefois, obligeait madame de Combé à aller de porte en porte demander de quoi les faire subsister. Mais un jour que tout lui manquait, voyant fort bien qu'il n'y avait que Dieu seul qui pût lui donner ce qui lui était nécessaire, elle courut à Saint-Sulpice, où, prosternée au pied de l'autel et priant le Seigneur de ne point abandonner son troupeau, un homme inconnu lui mit en main une bourse où il y avait cinquante écus d'or, la priant d'agréer cette petite aumône.

Un événement si miraculeux augmenta sa confiance jusqu'à un tel point, que les accidents les plus fâcheux n'étaient pas capables de l'ébranler. Tel fut celui de la dame qui, ayant retiré la parole qu'elle avait donnée de payer deux cents livres pour le louage de la maison du Bon-Pasteur, mettait cette communauté en danger de ne pouvoir subsister longtemps : car la sainte fondatrice, au lieu de se chagriner, ne fit que se recommander à Dieu, qui récompensa cette nouvelle confiance par un songe dans lequel il lui semblait qu'elle exposait au roi le malheureux état de ses filles, et que ce prince en était si touché, qu'il lui promettait une maison et sa protection, et que prenant ensuite à pleines mains de l'or et de l'argent, il le jetait dans son tablier, ce que

Digitized by Google

l'effet vérifia : car un jour qu'elle racontait ce songe à son confesseur, comme une chose fort consolante pour elle, un commissaire entra chez elle et lui dit qu'il venait de la part du roi et du lieutenant-général de police la mettre en possession d'une maison appartenant à un calviniste, qui avait quitté le royaume et s'était réfugié à Genève. C'était le 15 mars 1688. Cette maison, qui avait été abandonnée, était en si mauvais état, qu'on estima que les réparations monteraient à plus de deux mille livres. Cependant, quoique madame de Combé ne fût pas en état de faire une dépense de cette importance, elle ne laissa pas de commencer à y faire travailler, pleine de foi et d'espérance que Dieu ne laisserait pas son ouvrage imparfait, et que lui ayant donné une maison, il la rendrait logeable. Sa confiance ne fut point vaine; car elle reçut, peu de temps après, une ordonnance de quinze cents livres de la part du roi, qui lui fit sentir les effets de ses libéralités dans beaucoup d'autres rencontres.

La bonne odeur de cette maison de pénitentes se répandant insensiblement dans Paris, il y vint plusieurs personnes qui en furent si édifiées, qu'elles y laissèrent des aumônes considérables, par le moyen desquelles les logements furent bientôt agrandis et capables de recevoir plus de quarante pénitentes. Une dame y envoya un ornement, quoiqu'il n'y eût point encore de chapelle dans la maison, et que les filles sortissent pour aller entendre la messe. C'est ce qui fit penser à madame de Combé d'en avoir une. Le curé de Saint-Sulpice eut d'abord quelque peine à donner son consentement, mais il le donna enfin après avoir examiné la nécessité qu'il y avait de tenir ces filles dans la retraite. L'archevêque de Paris accorda sa permission, et envoya son grand vicaire pour bénir la nouvelle chapelle, où la première messe fut célébrée le jour de la Pentecôte de l'année 1688.

La chapelle et la maison se trouvèrent bientôt trop petites pour les filles, dont le nombre augmenta jusqu'à soixante-dix, et en moins d'un an il y en eut encore davantage, qui toutes pénétrées des sentiments d'une tendre et sincère péni-

Digitized by Google

tence, s'y étaient retirées pour réparer les outrages qu'elles avaient faits à la majesté de Dieu, par les dérèglements de leur vie passée. Mais le démon, jaloux de ces progrès et irrité de ce qu'on lui enlevait ainsi tant d'âmes qu'il avait déjà soumises à son empire, mit tout en usage pour faire échouer un si saint établissement, en rendant madame de Combé suspecte aux puissances et aux gens de bien, dans l'esprit desquels il la voulait faire passer pour une hypocrite qui se traitait aussi délicatement qu'elle traitait rudement ses pauvres filles, et qui après avoir fait sa bourse en France, retournerait en Hollande, où elle emporterait cinquante mille écus qu'on l'accusait d'avoir dans un coffre-fort. Cela ne laissa pas de faire impression sur quelques esprits crédules qui par leurs plaintes réitérées furent cause qu'on la cita devant les magistrats, et que l'official alla visiter sa maison de la part de l'archevêque. Mais le lieutenant-général de police prit hautement la défense de cette sainte fondatrice, et le roi, informé des intrigues que la malice et la crédulité formaient contre sa communauté, se déclara plus ouvertement que jamais pour elle, en ordonnant au marquis de Seignelay d'écrire à l'archevêque de sa part pour lui recommander cette communauté persécutée, qu'il prenait sous sa protection royale. Ce qui obligea l'archevêque d'envoyer sur-le-champ à madame de Combé pour l'assurer qu'il la protégerait contre tous ceux qui l'inquiéteraient.

Après que cet orage eut été dissipé, la maison du Bon-Pasteur fut en si grande estime, qu'on y vint de plusieurs provinces de la France pour en prendre l'esprit et les règles. Orléans, Angers, Troyes, Toulouse et Amiens demandèrent à madame de Combé des sœurs et des filles pénitentes, pour former de pareils établissements, qui réussirent fort heureusement par la capacité des sujets qu'elle leur envoya pour cet effet, Dieu lui ayant donné un discernement si juste, qu'elle ne se trompait presque jamais dans les jugements qu'elle faisait de l'esprit de ses filles, de leurs dispositions et des emplois qui leur convenaient. Quoique son institut ne

Digitized by Google

fût que pour des pénitentes volontaires, elle ne laissait pas d'en retenir quelquefois malgré elles, lorsque Dieu lui inspirant de s'opposer à la tentation qui les poussait à leur sortie et à leur perte. Elle en arrêta une un jour par la main, comme elle gagnait la porte sans rien dire. « Vous ne sortirez pas, ma sœur, lui dit-elle d'un ton sévère; nous verrons qui sera le plus fort de Dieu ou du démon. » Elle se crut obligée de parler dans cette occasion avec un ton de maîtresse et de supérieure, ce qui ne lui était pas ordinaire. Car les moyens dont elle se servait pour engager ses filles à se ranger à leur devoir, étaient des discours remplis d'une charité douce et compatissante capable de gagner leurs cœurs. Elle les faisait postuler quelque temps avant que de les recevoir. Après les avoir reçues, elles les tenait en retraite avant que de les mettre dans les exercices de la communauté, et là, par le moyen des Sœurs qui leur parlaient et qui les voyaient, elle tâchait de discerner leur esprit, leurs dispositions et leurs motifs. Ensuite elle leur faisait une vive peinture de la vie austère que l'on menait dans sa maison, adoucissant néanmoins ces idées effrayantes par la consolation et la récompense que Dieu destine aux pénitents. Pour conserver parmi ces filles une estime réciproque, et l'union sainte qui est le lien et le soutien des communautés, elle avait établi que, sans distinction de condition et de richesses, elles fussent toutes habillées et entretenues d'une manière uniforme. Bien loin d'avoir ces soins empressés qu'on voit dans des supérieures, qui ne sont occupées que de la subsistance de leur maison et qui voudraient que les autres ne pensassent qu'à cela, madame de Combé aurait volontiers étendu sa charité sur tous les pauvres, auxquels, si elle eût été crue, on aurait distribué chaque jour ce qui restait après la subsistance de ses filles, ne pouvant souffrir qu'on lui parlât de faire des réserves. Un jour, venant de recevoir cent francs de sa pension, elle rencontra une demoiselle dont elle connaissait les besoins, elle lui en donna cinquante et se fit violence pour ne pas lui donner la somme entière. Une dame

Digitized by Google

de qualité, extrêmement riche, voulut donner une grosse somme à la communauté du Bon-Pasteur ; le notaire apporta le contrat tout dressé à madame de Combé, qui le refusa : « A Dieu ne plaise, disait-elle, que j'affaiblisse par un fonds si considérable la confiance que nous ne devons mettre qu'en Dieu seul. »

Une autre dame, ayant résolu de faire en sorte que cette maison fût fondée, elle la remercia encore de ses bonnes intentions. Plus elle vivait, plus sa confiance augmentait.

Enfin, Dieu voulant l'en récompenser, elle mourut le 16 juin de l'année 1692, âgée seulement de trente-six ans, après avoir souffert pendant deux ans des douleurs continuelles, dans lesquelles elle donna des preuves incontestables de sa patience et de sa parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Elle fut enterrée, selon ses désirs, dans le petit cimetière de Saint-Sulpice, destiné principalement à la sépulture des pauvres.

La maison du Bon-Pasteur est composée de deux sortes de personnes : de filles que l'on nomme Sœurs, dont la conduite a toujours été régulière, et de filles pénitentes. Les Sœurs se consacrent gratuitement à la conversion et à la sanctification des filles qui sont tombées dans le désordre ; et les filles pénitentes, pour expier leurs péchés, embrassent volontairement une vie de mortification, de travail et de retraite. On ne fait point de distinction de pays ni de paroisse, on ne demande qu'une bonne volonté ; on ne reçoit point de pension, quelque modique qu'elle soit, on se contente de demander la première robe ; on ne reçoit point non plus de femmes tant que leur engagement subsiste, ni celles qui sont enceintes ou attaquées de quelque maladie qui pourrait se communiquer.

Rien n'est à négliger dans ce qui concerne l'établissement et les débuts d'une œuvre qui a pris, depuis la mort de sa vénérable fondatrice, les développements que chacun connaît. C'est pour cette raison que les écrivains du temps ont

Digitized by Google

pris soin de nous relater jusqu'aux détails du costume que madame de Combé imposa aux filles qu'elle admit dans sa maison et aux Sœurs qui en avaient la direction.

Les robes des filles pénitentes sont de bure ou de gros drap brun. Elles ont une ceinture de cuir noir, large d'environ un pouce et arrêtée par une boucle de fer noirci. Leur coiffe est d'étamine assez épaisse pour ne pas voir au travers. Elles ont une pointe qui avance sur la moitié du front en forme de bandeau, et portent à leur ceinture un gros chapelet de bois brun où il y a une croix, sur laquelle est un christ de cuivre jaune. Elles se servent de bas de laine qu'elles font elles-mêmes; et au lieu de souliers, elles ont des sandales de bois couvertes de cuir ou de chapeau.

Les Sœurs qui gouvernent la maison forment comme un corps de communauté. Elles y peuvent être reçues à l'âge de vingt-trois ans et après deux années d'épreuve. Quand quelque Sœur est admise à la pluralité des voix, on marque un jour pour la cérémonie publique de sa réception, à laquelle elle se dispose par trois jours de retraite, pour demander à Dieu la grâce de connaître et d'accomplir sa sainte volonté. Le jour destiné à la cérémonie, elle commence, avant la messe de communauté, le psaume *Miserere,* qui est continué par le chœur pendant qu'elle demeure prosternée. Sur le point de recevoir la sainte Eucharistie, elle prononce ces paroles d'une voix distincte : *Suscipe me secundum eloquium tuum et vivam, et non confundas me ab exspectatione mea.* Et après qu'elle a communié, le chœur chante le verset : *Gustate et videte quam suavis est Dominus; beatus vir qui sperat in eo.* La messe étant finie, elle embrasse toutes les filles qu'elle doit servir à table au dîner, et auxquelles elle doit ensuite baiser les pieds, pour marquer l'engagement qu'elle a pris d'être leur servante. Ces Sœurs sont habillées comme les pénitentes, excepté que leurs coiffes sont de taffetas, et il n'y a nulle distinction entre elles et les filles pénitentes, soit pour le logement, soit pour la nourriure.

L'utilité de cet établissement a paru si grande, qu'outre

Digitized by Google

ceux dont nous avons déjà parlé, il s'en était fait trois autres à Paris en moins de dix ans, qui étaient Sainte-Théodore, Sainte-Valère et le Sauveur.

(HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 16 juin 1218, Gérard, comte de Gueldres, et Marguerite sa femme fondent à Ruremonde un monastère de religieuses de Cîteaux, en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Le 16 juin, dans l'église des Pères Rédemptoristes à Rome, fête de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Cette église est érigée dans l'enclos de la villa Caserta, où l'on voit encore les fondations de l'ancienne église de Saint-Mathieu, qui possédait autrefois la sainte image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Depuis sa translation sur le maître-autel de la nouvelle église, qui eut lieu le 26 avril 1866, « le secours de Marie, continuellement invoqué, a été si constamment accordé, » que le 23 juin 1867, le vénérable Chapitre de la Basilique Vaticane a couronné d'un diadème d'or la sainte image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Sa fête, qui, comme nous venons de le dire, se célèbre aujourd'hui, a été approuvée par le Saint-Siége.

MARTYROLOGE ROMAIN [1]

A Besançon, les saints martyrs Fargeau, prêtre, et Fergeon, diacre, qui, ayant été envoyés par le saint évêque Irénée pour prêcher la parole divine, souffrirent plusieurs

1 SEXTO DECIMO KALENDAS JULII.

Vesontione, in Galliis, sanctorum Martyrum Ferreoli, Presbyteri, et Ferrutionis, Diaconi, qui a beato Irenæo Episcopo ad prædicandum verbum Dei missi, postea sub Claudio judice diversis pœnis excruciati, gladio feriuntur. —Tarsi, in Cilicia, sanctorum Martyrum Quirici et Julittæ matris ejus, sub Diocletiano Imperatore : quorum Quiricus triennis puellus, cum matrem, quæ ante Alexandrum Præsidem nervis dirissime cædebatur, implacabili luctu lugeret, ad gradus tribunalis illisus interiit : Julitta vero, post dira verbera et gravia tormenta, martyrii sui cursum obtruncatione capitis

Digitized by Google

sortes de tourments sous le juge Claude, et furent frappés par le glaive.

A Tarse, en Cilicie, les saints martyrs Cyr et Julitte, sa mère, du temps de Dioclétien. Cyr, jeune enfant de trois ans, voyant sa mère cruellement battue avec des nerfs de bœuf, devant le juge Alexandre, et la pleurant d'inconsolables pleurs, fut écrasé contre les degrés du tribunal et y expira. Quant à Julitte, après de cruelles flagellations et d'horribles tourments, elle acheva le cours de son martyre par la décollation.

A Mayence, martyre des saints Aurée, Justine, sa sœur, et des autres martyrs, qui furent massacrés dans l'église par les Huns qui ravageaient l'Allemagne, pendant la célébration des saints Mystères.

A Amathonte, en Chypre, saint Tycon, évêque, du temps de Théodose le Jeune.

A Lyon, décès de saint Aurélien, évêque d'Arles.

A Nantes, en Bretagne, saint Similien, évêque et confesseur.

A Messein, en Allemagne, saint Bennon, évêque.

En Brabant, sainte Lutgarde, vierge.

A la Louvesc, village de l'ancien diocèse de Vienne en Dauphiné, la fête de saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus, homme admirable par sa charité et sa patience pour le salut des âmes. Le Pape Clément XII le mit au nombre des Saints.

implevit. — Moguntiæ, passio sanctorum Aurei et Justinæ, sororis ejus, et cæterorum Martyrum, qui synaxim in Ecclesia agentes, ab Hunnis Germaniam diripientibus trucidati sunt. — Amathuntæ, in Cypro, sancti Tychonis, Episcopi, tempore Theodosii Junioris. — Lugduni, depositio beati Aureliani, Episcopi Arelatensis. — Nannetæ, in Britannia minori, sancti Similiani, Episcopi et Confessoris. — Misnæ, in Germania, sancti Bennonis, Episcopi. — In pago Lalovesci, Diœcesis Viennensis, in Delphinatu, depositio santi Joannis Francisci Regis, Confessoris, Societatis Jesu, eximiæ in procuranda animarum salute charitatis et patientiæ, quem Clemens Duodecimus in Sanctorum Canonem retulit. — In Brabantia, sanctæ Lutgardis, Virginis.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Saint Ilpide, martyr, honoré dans le diocèse de Mende.

Saint Agapit, évêque de Ravenne, au IVe siècle.

Saint Agapit, moine dans l'Ukraine, mort en 1100.

Saint Maximilien, évêque de Palerme, au VIIIe siècle.

Saint Huyergnove, Irlandais, dont les reliques furent apportées en Bretagne. L'église de Saint-Magloire, à Paris, possédait un de ses doigts.

Saint Bertaut (Berthaldus), confesseur dans le Réthelois, au VIe siècle.

Saint Fèle (Félix), confesseur à Spolète.

Sainte Hélie, quatrième évêque de Lyon, au IIIe siècle, mentionné par saint Grégoire de Tours.

Saint Remezaire, cinquième évêque de Nîmes, florissait au VIIe siècle.

Saint Marc, évêque et martyr, saint Maur, prêtre, honorés à Spolète, en Ombrie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Paul-Antoine Constant, prêtre du diocèse de Cahors, condamné à la déportation pour refus de serments schismatiques, mort dans le navire à l'âge de trente ans, le 16 juin 1794.

Charles Rabourdin, prêtre du diocèse d'Orléans, arrêté pour la même cause, conduit à Paris, condamné à mort, guillotiné le 16 juin 1794.

Thomas-Barnabé Duprey, prêtre Capucin, au diocèse de Rouen, n'ayant pas fait le serment schismatique, arrêté à Amiens où il avait fui, condamné dans cette ville et mis à mort le 16 juin 1794.

Langlois du Roulle (prénoms inconnus), autre Capucin, arrêté à Rouen, condamné à la déportation, mort dans le navire le 16 juin 1794.

Jacques Duval du Hazey, prêtre de Rouen, déporté comme le précédent et mort comme lui le 16 juin 1794.

Tanneguy-Damien Roussel, prêtre et enfant de Rouen,

Digitized by Google

arrêté et traité comme le précédent, mort avec lui le 16 juin 1794.

Georges Trudel, prêtre de Lyon, condamné à la déportation, mort avec les précédents, ce même jour 16 juin 1794.

Jean Roux, prêtre du diocèse de Clermont, condamné aussi à la déportation pour les mêmes griefs de refus de serment et mort dans le navire qui le déportait le 16 juin 1794.

Digitized by Google

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Marcien et saint Nicandre, martyrs. — Les cinq Martyrs d'Apollonie : Saint Isaure, saint Pérégrin, saint Innocent, saint Jérémie et saint Félix. — Saint Manuel, saint Sabel et saint Ismaël, martyrs. — Saint Pior, solitaire. — Saint Bessarion, anachorète. — Saint Avit, abbé de Miscy ou de Saint-Mesmin. — Saint Vorles, curé de Marcenay. — Saint Hervé de Nantes. — Saint Adulphe ou Adolphe, évêque d'Utrecht. — Saint Vérédème, évêque d'Avignon. — Saint Herbaud. — Saint Romuold, abbé à Ratisbonne. — La Bienheureuse Euphémie, abbesse. — Le Bienheureux Paul d'Arezzo, cardinal, archevêque de Naples. — Le Vénérable curé Jean-Baptiste Abeillon, confesseur de la Foi. — La Vénérable Sœur Marie Garnier. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MARCIEN ET SAINT NICANDRE,

MARTYRS.

Je vais exposer aux yeux de la postérité les glorieux combats que les saints Martyrs Nicandre et Marcien eurent à soutenir contre l'enfer. Ils portèrent quelque temps les armes pour les empereurs ; mais renonçant à la gloire vaine et frivole que le monde donne pour toute récompense, ils quittèrent le service des princes de la terre, et prirent parti dans l'armée de Jésus-Christ, où sa grâce les appelait. On leur fit bientôt un crime de ce changement, et on les déféra à Maxime, gouverneur de la Mésie [1], qui les ayant fait venir en sa présence, leur dit : « Vous n'ignorez pas qu'il y a des ordres précis des empereurs de sacrifier aux dieux. Venez donc, Nicandre, et vous aussi, Marcien, venez donner des marques de votre soumission. — Ces ordres, répondit Nicandre, sont pour ceux qui les veulent suivre ; pour nous, étant chrétiens, nous sommes dispensés d'y obéir. — Mais, à pro-

[1]. Suivant la conjecture de Dom Thierry Ruinart.

Digitized by Google

pos, reprit Maxime, d'où vient que vous ne vous présentez plus pour recevoir votre paye? — C'est, répliqua Nicandre, que l'argent fourni par l'impiété est une peste, qui infecte ceux qui veulent servir Dieu. — Je vous tiens quitte pour un peu d'encens, repartit Maxime ; donnez-en aux dieux. — De bonne foi, seigneur, répliqua aussitôt Nicandre, comment un chrétien qui adore un Dieu immortel, un Dieu qui a tout fait de rien, à qui il doit son être et sa conservation : comment, dis-je, ce chrétien pourra-t-il abandonner le culte de ce Dieu, pour le rendre à du bois et à des pierres ? »

La femme de saint Nicandre, nommée Daria, était présente lorsque le gouverneur interrogeait ainsi son mari. Elle prit la parole pour l'encourager : « Gardez-vous bien, lui dit-elle, mon cher mari, de faire ce que l'on veut exiger de vous; gardez-vous bien de renoncer à Jésus-Christ notre bon Maître. Levez les yeux au ciel, vous l'y verrez. Oui, c'est à lui que vous devez être fidèle jusqu'à la mort. Il ne manquera pas de venir à votre secours, de vous soutenir. » Maxime l'interrompant : « Méchante femme, lui dit-il, pourquoi souhaitez-vous que votre mari meure? — A Dieu ne plaise, seigneur, que j'aie cette pensée! répondit-elle. Je souhaite, au contraire, qu'il vive toujours, et qu'il ne meure jamais. — Ce n'est point cela, dit le gouverneur, c'est que vous voudriez avoir un autre mari. — Hélas! seigneur, répondit-elle, si vous me soupçonnez d'une pareille chose, vous pouvez m'en punir. Faites-moi mourir la première, si toutefois les femmes sont comprises dans l'édit; aussi bien je désire donner ma vie pour Jésus-Christ. — Je n'ai point d'ordre pour faire mourir les femmes, repartit Maxime ; je ne vous accorderai pas ce que vous me demandez, seulement vous irez en prison. »

Après que le gouverneur eut fait mettre Daria en prison, il revint à son mari. « Ne vous amusez pas, lui dit-il, aux discours de votre femme, ni à tout ce qu'on pourrait vous dire d'approchant, il y aurait du danger pour votre vie ; mais prenez du temps pour vous résoudre, et pour délibérer avec vous-même si vous voulez vivre ou mourir. — Imaginez-vous,

Digitized by Google

répondit Nicandre, que ce délai est déjà écoulé ; ma résolution est prise ; c'est de ne rien faire qui puisse me faire tort. » Le gouverneur tout joyeux dit : « Que les dieux soient bénis ! — Oui, dit en même temps Nicandre, que Dieu soit béni ! »

Le gouverneur croyait que le Martyr, en disant qu'il ne voulait rien faire qui lui fît tort, avait résolu de sacrifier pour sauver sa vie ; c'est ce qui lui avait fait dire : Que les Dieux soient bénis ! et sur cette espérance il se retirait fort content de lui-même avec Leuconius qui était de son conseil ; mais il fut bien surpris d'entendre le Saint rendre grâces à Dieu dans une espèce d'extase, et le prier de le délivrer des périls et des tentations du siècle. Car retournant sur ses pas, il lui dit : « Comment donc ! il n'y a qu'un moment que vous vouliez vivre, et maintenant vous demandez à mourir ? » Nicandre lui répondit : « Ne croyez pas que je renonce à la vie. Non, sans doute, je l'aime, j'en désire la jouissance avec passion, et je suis prêt à tout faire pour l'obtenir ; mais c'est la vie éternelle et non cette vie mortelle et passagère pour laquelle j'ai si peu d'attache, que je vous l'abandonne, faites-en ce que vous voudrez ; car enfin je suis chrétien. — Et vous, Marcien, dit le gouverneneur en se tournant vers cet autre Martyr, que me repondez-vous ? — Les mêmes choses que mon compagnon, repartit aussitôt Marcien. — Eh bien, dit le gouverneur, vous irez donc avec lui en prison, pour y attendre l'un et l'autre le même châtiment. »

Ils y demeurèrent vingt jours, au bout desquels ayant été introduits pour la seconde fois en la présence du gouverneur, il leur dit : « Je vous ai donné tout le temps que vous pouviez souhaiter pour vous déterminer ; êtes-vous enfin résolus d'obéir ? » Marcien, prenant la parole, répondit pour son compagnon et pour lui : « Seigneur, tous vos discours ne nous feront jamais abandonner la foi, ni méconnaître Celui de qui nous la tenons. Nous le voyons, nous entendons sa voix, il nous appelle ; de grâce, ne nous retenez plus. Notre foi s'accomplit aujourd'hui en Jésus-Christ, renvoyez-nous promptement, que nous puissions voir enfin le Crucifié que nous

Digitized by Google

adorons. — Vous voulez donc mourir, répliqua le gouverneur, vos désirs vont être accomplis, vous mourrez. — Ne nous faites plus languir après cette douce attente, dirent-ils, nous vous en conjurons, seigneur, par le salut des empereurs. Au reste, ce n'est point la crainte de succomber sous la rigueur des supplices qui nous fait vous prier de hâter notre mort; une sainte impatience d'être heureux nous rend si pressants, et peut-être si importuns. — Je suis bien aise, dit le gouverneur, que cela vienne de vous; ce n'est pas moi, comme vous voyez, qui vous fais mourir, mes mains sont innocentes de votre sang, vous me forcez à le répandre; mais enfin, puisque vous ne sortez pas du monde à l'aventure, que vous savez où vous allez, et que vous croyez que votre mort sera suivie d'un bonheur éternel, je vous en félicite. Allons, il faut vous satisfaire. » Il prononça en même temps l'arrêt qui les condamnait à perdre la tête. A peine eut-il fini, que nos saints Martyrs s'écrièrent tout d'une voix : « Que la paix soit avec vous, ô le plus doux et le plus humain des juges! » Puis se hâtant d'arriver au lieu de leur supplice, ils bénissaient le Seigneur, ils lui rendaient mille actions de grâces, ils étaient dans la joie.

Daria, mise en liberté, avait eu la permission d'accompagner son mari [1]; Papinien, frère du martyr Pasicrate, était avec elle. Daria portait entre ses bras le fils de Nicandre; et s'approchant du Saint, elle se réjouissait avec lui de l'heureuse destinée qui l'attendait. D'un autre côté, les parents de Marcien le suivaient fort désolés, et mêlaient leurs larmes et leurs plaintes aux plaintes et aux larmes de son épouse infortunée. Elle marchait immédiatement après lui. Ses cheveux épars et en désordre et sa robe déchirée marquaient la douleur profonde que ressentait son âme. « Marcien, disait-elle, mon cher Marcien, hélas! mes pressentiments n'étaient que trop véritables : voilà ce que j'avais toujours appréhendé, et ce qui m'a coûté tant de pleurs. Malheureuse que je suis! Ah! tu

[1]. Nicandre.

Digitized by Google

ne me réponds rien, cruel ! Cher époux, prends pitié de mon infortune ! Mon seigneur, ayez quelque compassion d'une épouse qui vous fut si chère autrefois, et qui vous fut toujours fidèle. Regardez du moins votre fils, ce gage si doux d'un innocent amour. Daignez laisser tomber sur nous un de vos regards. Notre misère nous rend-elle méprisables ? Où courez-vous ? à la mort. Pourquoi nous haïssez-vous ? On t'enlève, on t'arrache à ma tendresse, cher époux, et mes yeux te verront enfoncer un poignard dans le cœur, et tomber sous le couteau meurtrier comme une malheureuse victime. » Saint Marcien se retournant vers sa femme, et la regardant d'un air sévère : « Jusques à quand, lui dit-il, souffrirez-vous que le démon vous mette un bandeau sur les yeux? Eloignez-vous de nous, et laissez-nous achever en paix notre sacrifice. »

Zoticus, qui était chrétien, et qui aidait à marcher Marcien, lui dit : « Courage, vous venez de remporter une grande victoire. Hélas ! chétifs et faibles mortels que nous sommes, d'où nous vient une foi si vive et si pleine? Souvenez-vous, mon frère, des promesses que Dieu fait à ceux qui croient en lui, vous voilà sur le point d'en voir l'effet. Que vous êtes heureux ! vous êtes des chrétiens parfaits. » Cependant la femme de Marcien le suivait toujours en pleurant et le tirant à elle. Ce qui obligea le Saint de dire à Zoticus : « Retenez-la, je vous prie. » Zoticus quitta le Martyr, et fit ce qu'il souhaitait.

Lorsqu'on fut arrivé au lieu où on devait les faire mourir, Marcien, jetant les yeux autour de lui, appela Zoticus, et le pria de faire avancer sa femme. Elle vint, il l'embrassa, et lui dit : « Allez, au nom du Seigneur. Il n'est pas à propos que vous soyez témoin de ce qui va se passer, et ayant l'âme encore toute païenne, et soumise au démon, vous n'êtes pas digne d'assister au sacrifice que nous allons offrir. » Il prit ensuite son fils, qu'il baisa; puis regardant le ciel, il dit : « Dieu tout-puissant, servez-lui de père. » Après cela, les deux Martyrs s'embrassèrent, et s'éloignèrent un peu l'un de l'autre, pour se préparer à la mort.

Digitized by Google

Marcien ayant aperçu la femme de Nicandre, laquelle ne pouvait approcher à cause de la foule, il lui donna la main pour la faire passer, et la conduisit où était son mari. Ce Saint lui dit seulement : « Que le Seigneur demeure avec vous ! » Et elle restant toujours auprès de lui : « Mon seigneur, lui dit-elle, il faut jusqu'à la fin donner des marques de votre courage; j'ai été dix ans sans vous voir; le ciel est témoin des vœux que je faisais alors pour jouir de votre présence. Je vous revois enfin après une absence si longue, et je vous revois prêt à entrer dans la gloire. C'est maintenant que je vais être la plus heureuse de toutes les femmes, la plus digne de considération : en un mot, je serai la veuve d'un martyr. Courage donc, mon seigneur, rendez par votre mort un témoignage éclatant à la divinité de Jésus-Christ. Montrez-vous à lui au sortir du combat; jouissez, en le suivant, du fruit de votre victoire; et quelquefois aussi parlez-lui en faveur de votre femme. » Le bourreau interrompit cet entretien, il banda les yeux aux deux Martyrs, et il leur trancha la tête le 12 des calendes de juillet, sous le règne éternel de Jésus-Christ. (DROUET DE MAUPERTUY.)

LES CINQ MARTYRS D'APOLLONIE,

SAINT ISAURE, SAINT PÉRÉGRIN, SAINT INNOCENT, SAINT JÉRÉMIE ET SAINT FÉLIX.

Saint Isaure était diacre d'Athènes. Envoyé à Apollonie en Macédoine, il y rencontra des chrétiens de son diocèse. C'étaient saint Pérégrin, saint Innocent, saint Jérémie et saint Félix. Arrêtés par l'ordre d'un tribun cruel qui exerçait dans cette ville la surveillance des chrétiens, ils confessèrent fermement leur foi. Le tribun, qui s'appelait Triponce, avide de signaler son zèle, voulut les amener à brûler de l'encens devant les idoles, et n'y réussissant pas au moyen de promesses, il leur fit subir d'horribles tortures, à la suite desquelles n'ayant pu les vaincre, il les fit décapiter.

Digitized by Google

Ce martyre eut lieu le 17 juin, probablement dans la persécution de Dioclétien.

SAINT MANUEL, SAINT SABEL ET SAINT ISMAEL,

MARTYRS.

Le roi de Perse, Sapor II, sachant que l'empereur Julien l'Apostat se préparait à lui faire la guerre et ne se souciant pas d'en courir les dangers, lui envoya trois ambassadeurs ; c'étaient Manuel, Ismaël et Sabel, tous trois chrétiens. Ils arrivèrent à Chalcédoine, qui était un faubourg de Constantinople, et se présentèrent à Julien pour traiter de la paix. Julien les accueillit et leur proposa avant de rien conclure d'aller adorer ses dieux et brûler de l'encens devant leurs images. Il ignorait que ces trois ambassadeurs fussent chrétiens. Ils repoussèrent la proposition d'un ton indigné et déclarèrent leur foi. Julien appela ses bourreaux et fit décapiter les trois ambassadeurs, contre le droit des gens, le 17 juin 362.

SAINT PIOR,

SOLITAIRE.

Pior, originaire d'Égypte, fut un des plus anciens habitants de la solitude et des premiers disciples de saint Antoine. Il quitta fort jeune la maison de ses parents avec une si ferme détermination de renoncer parfaitement au monde, qu'il promit à Dieu, dans le mouvement de sa ferveur, de ne plus les revoir des yeux du corps. Il se rendit ainsi auprès de saint Antoine, qui le forma aux exercices de la vie religieuse, et les progrès qu'il y fit furent si rapides, qu'il fut en état en peu d'années de vivre seul dans le désert. Il fit connaître à son père spirituel le désir qu'il en avait ; et le Saint, qui voyait combien il avait profité, le confirma dans ce dessein par la permission qu'il lui en donna en lui disant : « Allez, Pior, demeurez où vous voudrez, et lorsque Dieu vous l'ordonnera, en faisant naître quelque occasion raisonnable, vous reviendrez me voir. »

Digitized by Google

Il n'avait alors que vingt-cinq ans ; et nous ne connaissons point d'autre désert où il se retira que celui de Nitrie. Nous ne savons rien de particulier de la conduite qu'il garda dans sa nouvelle solitude, si ce n'est qu'il paraît par quelques traits de sa vie, qu'on trouve parmi les actions des Pères des déserts, que sa vertu était principalement fondée sur le détachement de toutes les choses du monde, et de soi-même, et sur la mortification.

Son détachement parut dans une rencontre où, ayant été faire la moisson chez un laboureur, comme faisaient d'autres solitaires de ce quartier, pour gagner leur vie par le travail et à la sueur de leur front, lorsqu'il voulut retirer son salaire, le laboureur le remit à un autre temps. Pior s'en retourna dans sa cellule sans insister davantage, et ne laissa pas de retourner l'année suivante et de travailler avec le même soin qu'auparavant. Il n'en fut pas pour cela mieux payé ; celui qui le faisait travailler le renvoya encore sans lui rien donner, et en fit de même l'année d'après sans pourtant que Pior témoignât de l'impatience et se relâchât dans le travail.

Enfin cet homme, qui apparemment manquait plus de moyens que de bonne volonté, se trouvant en état de le satisfaire, parcourut pour cela différents monastères, et l'ayant rencontré, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon d'avoir tardé jusqu'alors de lui rendre son salaire et le lui présenta. Pior s'excusa de le recevoir ; il lui dit seulement d'aller à l'église et de le remettre au prêtre. C'était sans doute l'église de Nitrie, car il y en avait une dans ce désert pour les solitaires, comme nous le dirons ailleurs.

Tel était son dégagement des biens de la terre : celui qu'il avait de sa patrie et de ses parents ne parut pas avec moins d'édification pour les autres solitaires. Nous avons dit qu'en quittant le monde il avait résolu de ne plus revoir ses proches. Son père et sa mère étant morts, on vint le presser beaucoup de se rendre auprès de ceux qui lui restaient pour les consoler de cette perte ; mais il demeura ferme dans sa résolution. Enfin, après cinquante ans ou environ d'absence

Digitized by Google

de sa patrie, la sœur qui lui restait dans le monde étant devenue veuve, apprit par occasion qu'il vivait encore, et conçut un si grand désir de le voir, que ne pouvant elle-même traverser ces vastes déserts pour l'aller trouver, elle y envoya ses deux enfants, qui le trouvèrent enfin après l'avoir cherché longtemps, se firent connaître à lui, et lui témoignèrent l'empressement que leur mère avait de le voir, et le conjurèrent de ne pas lui refuser cette grâce ; mais il ne purent jamais l'y résoudre, et furent obligés de s'en retourner ainsi.

Sa sœur en conçut une si vive douleur, qu'on craignit qu'elle n'en perdît l'esprit, et n'espérant pas d'obtenir ce qu'elle souhaitait, si elle n'employait l'autorité épiscopale, elle s'adressa à l'évêque, que quelques-uns croient avoir été Dracence d'Hermopole, et en obtint par ses larmes des lettres aux supérieurs des monastères pour l'obliger à lui donner cette consolation.

Saint Antoine lui fit savoir là-dessus qu'il avait à lui parler, et Pior s'étant rendu aussitôt auprès de lui, le Saint lui demanda d'où venait qu'il avait été si longtemps sans l'aller voir ; à quoi il répondit qu'il ne lui avait commandé de le faire que quand il en aurait quelque sujet extraordinaire, qu'il n'en avait eu aucun jusqu'alors. Sur cela, saint Antoine lui déclara pourquoi il l'avait mandé, et lui dit d'aller donner à sa sœur la consolation qu'elle souhaitait avec tant d'empressement, lui faisant savoir sans doute en même temps l'intention de l'évêque.

Pior fut donc obligé d'obéir ; il prit un des Frères avec lui et se rendit auprès de sa sœur, à qui, lorsqu'il fut proche de sa maison, il fit annoncer son arrivée. Cette bonne femme fut au comble de sa joie en apprenant cette nouvelle, et courut aussitôt ; mais lorsque Pior entendit qu'elle ouvrait la porte pour le voir, il ferma les yeux et lui dit : « Ma sœur, je suis Pior votre frère, me voici, considérez-moi tant que vous voudrez. » Sa sœur le reconnut par le souvenir qu'elle avait des traits de son visage, bien qu'il eût quitté la maison fort jeune,

Digitized by Google

et ne put pas douter que ce ne fût lui. Elle rendit grâces à Dieu de la consolation qu'elle avait de le voir, et le pressa en même temps d'entrer dans la maison ; mais Pior voulut qu'elle se contentât de cette courte visite, fit sa prière à la porte de la maison, et retourna dans sa solitude. Il ne se proposa pas seulement en agissant de la sorte de garder sa résolution ; il voulut, dit Rufin, donner l'exemple aux autres solitaires, pour empêcher qu'on ne leur permît d'aller voir leurs parents et leurs proches toutes les fois qu'ils en auraient envie.

L'endroit où il se retira était un désert affreux et sans consolation humaine, situé entre ceux de Scété et de Nitrie. C'est là que cet homme, aussi mort à lui-même qu'il l'était au monde, entreprit les travaux de la pénitence avec une nouvelle ardeur, comme s'il n'avait rien fait jusqu'alors. Il creusa un puits dans l'intention de se contenter de l'eau que la Providence lui donnerait, quelle qu'elle fût, et elle se trouva si amère et si salée que personne n'en pouvait boire, en sorte que ceux qui venaient le voir, l'étaient obligés d'en porter d'autre pour leur usage. Il ne laissa pas de s'en servir, et persévéra pendant trente ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de sa vie, dans cette terrible austérité. Des solitaires lui représentèrent qu'il ne pouvait soutenir une si grande incommodité, et qu'il ferait bien de changer de demeure. Mais il leur fit cette admirable réponse : « Si nous fuyons, mes frères, l'amertume et le travail de l'abstinence pour trouver le repos dans ce monde, nous ne participerons pas après cette vie aux biens véritables et infiniment doux de l'éternité. Ainsi nous serons malheureusement privés des ineffables et perpétuelles délices du Paradis. »

Ajoutons à la rigueur de cette mortification la frugalité de ses repas ; car il n'y mangeait qu'un petit pain de six onces et cinq olives, encore le faisait-il en se promenant, de quoi quelqu'un lui ayant demandé la cause, il lui répondit qu'il ne voulait pas le faire comme une action à laquelle on se doive appliquer, mais seulement comme une chose passa-

Digitized by Google

gère. Il dit aussi à un Frère qui lui faisait la même question, qu'il en agissait de la sorte pour s'empêcher de sentir du plaisir en mangeant.

Quoiqu'il fût aussi sévère envers lui-même, il n'avait que de la douceur envers les autres, même envers ceux qui tombaient dans de grandes fautes; et on doit remarquer ici en passant que cet esprit de douceur a été celui des principaux Pères des déserts, de ceux qui ont éclaté au-dessus des autres par l'éminence de leurs lumières et la sainteté de leur vie. On rapporte de lui que dans une assemblée qu'on tint à Scété, où il se trouva, des solitaires conférant ensemble après le saint Sacrifice sur diverses choses, le discours tomba sur la conduite de plusieurs Frères absents, et nommément sur celle d'un d'entre eux qui avait commis une faute. Pior garda quelque temps le silence; mais à mesure qu'il vit qu'on engageait le discours contre la règle de la charité, il sortit de l'assemblée, remplit un sac de sable qu'il chargea sur ses épaules derrière le dos, mit aussi quelque peu de sable dans un panier qu'il porta devant lui, et vint se montrer aux solitaires dans cet équipage. Ils lui en demandèrent le sujet avec étonnement, et il leur fit cette belle leçon : « Ce grand sac rempli de sable représente mes péchés qui sont en grand nombre; c'est pour cela que je les ai mis derrière mon dos pour ne pas les voir, de peur d'être obligé de m'en attrister et de les pleurer. Ce petit panier, au contraire, que j'ai devant moi, et qui ne contient qu'un peu de sable, représente les péchés de ce Frère que je m'avise de considérer, pour le juger et le condamner sous le prétexte spécieux de m'en affliger. Cependant il vaudrait bien mieux que je misse mes péchés devant mes yeux, pour les bien connaître, pour y penser continuellement, et pour prier Dieu de me les pardonner! » Cette instruction les fit apercevoir de leur faute; ils rentrèrent en eux-mêmes et avouèrent que la leçon qu'il leur donnait était la véritable voie du salut. On rapporte de l'abbé Moïse une action à peu près semblable.

Également empressé à secourir ses frères, saint Pior n'em-

Digitized by Google

ployait pas seulement le discours pour leur avantage spirituel, il se servait aussi du don des miracles qu'il avait reçu de Dieu pour leur soulagement corporel. C'est ainsi que tandis qu'il se refusait par mortification d'user en sa faveur du pouvoir qu'il avait reçu du ciel, pour obtenir du Seigneur qu'il changeât l'eau amère de son puits en une meilleure, il en obtint d'excellente à quelques Frères qui avaient travaillé inutilement pour en avoir. Voici comme Pallade dit l'avoir appris de Moïse le Libyen, solitaire d'une très-éminente vertu : « Lorsque j'étais encore fort jeune dans le monastère, dit Moïse, nous nous mîmes, au nombre de quatre-vingts, à creuser un puits de vingt pieds de largeur. Il y avait déjà trois jours que nous travaillions ; mais ayant eu le malheur de passer d'une coudée la veine d'eau que nous avions vue auparavant et que nous tâchions de suivre, nous nous trouvâmes à sec. Cela nous découragea si fort, que dans la peine et l'affliction où nous étions, nous commençâmes à consulter entre nous si nous n'abandonnerions pas l'ouvrage. Nous étions dans cette irrésolution quand tout à coup nous vîmes venir à nous du fond du désert le saint vieillard Pior, couvert d'une peau de brebis à son ordinaire, qui s'avançait malgré le fort de la chaleur du midi. Quand il nous eut salués, il nous dit : « O gens de petite foi ! pourquoi vous affligez-vous et perdez-vous ainsi courage ? car vous n'en avez plus depuis hier. » Il descendit ensuite dans le puits, et après y avoir fait oraison avec nous, il donna trois coups de pic en terre en adressant à Dieu cette prière : « Mon Dieu, qui êtes le Dieu des Patriarches, ne permettez pas que le travail de vos serviteurs leur devienne inutile, mais accordez-leur l'eau dont ils ont besoin. » A peine eut-il dit ces paroles, que l'eau sortit avec une telle violence, qu'elle rejaillit sur tous tant que nous étions. Il fit encore oraison, et se retira tout de suite en nous disant : « Voilà le sujet pour lequel je suis venu ici. » Nous le conjurâmes beaucoup de vouloir s'arrêter pour prendre quelque nourriture, mais nous ne pûmes jamais l'y faire résoudre ; disant pour excuse qu'il

Digitized by Google

lui suffisait d'avoir accompli ce qui l'avait amené chez nous.

On rapporte aussi de lui, qu'allant visiter l'abbé Pambon, il porta du pain; de quoi saint Pambon lui témoignant être surpris, il lui dit que c'était de peur de l'incommoder. Pambon ne lui en parla pas davantage; mais quelque temps après l'étant allé voir à son tour, il porta du pain trempé dans l'eau, et quand Pior lui demanda pourquoi il l'avait trempé, il lui répondit que c'avait été de peur de l'incommoder.

Pallade conclut en ces termes ce qu'il rapporte de ce grand Saint : « Voilà quelles ont été les vertus merveilleuses de Pior, qu'on peut appeler une colonne de patience, et d'une patience admirable et extraordinaire. Telles ont été les vertus dans lesquelles il a consommé sa vie sainte. Au lieu de l'amertume de cette fontaine qui l'a fait souffrir si longtemps sur la terre, son âme goûte maintenant dans le ciel la douceur d'une source éternelle de délices. » Le même auteur dit que plusieurs solitaires ayant voulu, pour imiter sa pénitence, demeurer comme lui dans sa cellule, aucun d'eux n'y put rester un an entier, tant le lieu était incommode.

Ammon, religieux de Tabenne et depuis évêque, dont nous avons cité la lettre dans la Vie de saint Pacôme et de saint Théodore-le-Sanctifié, s'étant retiré par le conseil de celui-ci dans le désert de Nitrie, dit qu'entre les solitaires qui y fleurissaient en sainteté avec saint Amon, éclataient principalement saint Pambon et le serviteur de Dieu Pior, qui avaient reçu du Seigneur la grâce de guérir les malades. Saint Pior mourut à la fin du IVe siècle, comme le prouvent fort bien les doctes continuateurs de Bollandus, âgé d'environ cent ans, et il est honoré le 17 juin. (MARIN.).

SAINT BESSARION,

ANACHORÈTE.

Les Grecs, dans leurs *Ménées*, disent de saint Bessarion ou Bisarion, qu'il était Égyptien, qu'il fut instruit dès son en-

Digitized by Google

fance des Lettres saintes, et que le Seigneur le favorisa de sa divine lumière; que son amour pour Jésus-Christ reçut dans son cœur des accroissements avec l'âge; qu'il conserva l'innocence de son baptême et qu'il se retira de bonne heure dans la solitude, y combattant spirituellement comme s'il n'avait point de corps, méprisant ce corps qui devait être un jour la pâture des vers, et soumettant ainsi la moindre partie de lui-même à celle qui était la meilleure, ce qui lui attira, de la part de Dieu, de puissants secours et une protection particulière.

La vie de cet homme de Dieu justifie cet éloge. D'après le témoignage de ses disciples, on pouvait comparer sa vie à celle des oiseaux, ou des poissons, ou des animaux terrestres, par le détachement qu'il pratiquait. Il ne voulait avoir ni maison, ni possession, ni demeure fixe; il renonçait à toutes les vaines satisfactions des sens; il se priva même de celle qu'on peut trouver à faire amas de livres pour contenter la curiosité de l'esprit par la lecture; il se sevrait aussi de tous les plaisirs, se conduisant uniquement par la foi vive, qui lui faisait comprendre la vanité des choses de ce monde, et mettre toute sa consolation dans l'espérance des biens de l'éternité.

C'était sur ce principe d'une foi parfaite et d'une espérance animée de la charité, qu'il se regardait comme un étranger, détenu en captivité sur la terre; qu'il allait errant d'un côté et d'autre, exposé nuit et jour aux injures de l'air, souffrant avec une patience admirable la nudité, la rigueur du froid, les ardeurs brûlantes du soleil, tantôt parmi les précipices, et tantôt dans les vastes plaines de sable, où personne ne pouvait habiter.

Que s'il quittait quelquefois ces lieux inhabités pour venir à ceux où demeuraient les autres solitaires, il n'entrait point dans les monastères; mais il se tenait à la porte, soupirant, pleurant et poussant des cris comme un homme qui, après avoir tout perdu dans un naufrage, a été jeté à terre par les vagues; et si alors quelque Frère, entendant ses lamentations,

Digitized by Google

sortait pour lui en demander le sujet, et s'offrait à lui donner les secours dont il avait besoin, il répondait qu'il ne pouvait se résoudre à entrer nulle part, jusqu'à ce qu'il eût recouvré ce qu'il avait perdu ; car, disait-il, je suis tombé entre les mains des pirates ; j'ai fait un funeste naufrage ; je suis déchu de mon rang, et j'ai été dégradé de la noblesse dans laquelle j'étais né.

Il voulait parler de l'état d'innocence que nous avons perdu par le péché d'Adam ; mais le Frère à qui il parlait ainsi ne faisait pas cette réflexion. S'il arrivait, ajoutaient ses disciples, que celui à qui il se plaignait de son malheur, en étant touché et ne pouvant l'obliger d'entrer dans le monastère, y rentrait lui-même et lui apportait un morceau de pain qu'il accompagnait de quelque parole de consolation, il ne l'acceptait qu'en continuant de déplorer ses pertes, assurant qu'elles lui procureraient de plus grands maux encore, qu'il aurait à souffrir tous les jours de sa vie, et que sa ressource était de la passer dans les larmes, errant continuellement comme un homme qui n'a ni bien, ni lieu où il puisse demeurer.

Cette conduite et ces sentiments paraîtront extraordinaires à quelqu'un qui n'a qu'une foi superficielle, et qui est peu pénétré de la vanité des choses de ce monde, des suites funestes que la chute du premier père a eues en nous, des biens ineffables de l'éternité que nous sommes tous les jours en danger de perdre, et des flammes éternelles allumées par la justice de Dieu pour punir le crime. Mais un Saint, éclairé d'en haut d'une lumière peu commune, qui concevait les pertes que nous avons faites par le péché d'origine, et les risques que nous courons en péchant, comme nous faisons si souvent ; un Saint qui voyait dans cette lumière céleste, la grandeur des biens du ciel que nous risquons de perdre, et les tourments horribles de l'enfer où nous pouvons tomber si facilement, gémissait, soupirait, versait des larmes, se plaignait amèrement de notre misère ; et nous ne saurions qu'admirer cette sagesse céleste qui lui découvrait ces grandes vérités avec tant de clarté, qui les lui faisait sentir avec tant de force, et qui le portait à ce dégagement de la vie, à cette

Digitized by Google

pénitence si austère, à ces larmes si abondantes, et à ce mépris souverain des choses de ce monde et de lui-même, pourvu qu'il arrivât heureusement au port de l'éternité.

Il ne faut pas s'étonner après cela si la pénitence qu'il entreprit fut si grande. L'Esprit de Dieu qui élevait son cœur à des sentiments si héroïques de détachement, à mesure qu'il illustrait son esprit de ses célestes lumières, ne le portait pas moins aux plus grandes austérités.

En effet, Pélage nous rapporte que le vénérable solitaire passa quarante jours et quarante nuits de suite debout dans un buisson, au milieu des épines, sans donner à son corps le moindre soulagement. Il s'était condamné à l'immobilité la plus complète, et quand l'impérieux sommeil venait s'emparer de lui, il le trouvait debout, les mains levées vers le ciel. Pendant quarante ans, il ne se coucha point : il dormait debout ou assis.

Ces pratiques peuvent nous donner la mesure des mortifications que le Bienheureux Bessarion imposait à son corps.

Sa vie ne fut qu'une application constante de la maxime qu'il répétait souvent : « Un ermite doit être tout yeux comme les Chérubins et les Séraphins. » Aussi est-il écrit de lui que ce fut un homme de travail et de sueur, à qui sa mort valut une insigne récompense.

Rien cependant ne pouvait motiver ces austérités incroyables. L'Esprit de Dieu le guidait seul de ses inspirations, car la vie qu'il menait était si exempte de défauts, comme dit Pallade, que quand même il aurait été un Ange du ciel, il n'aurait pas vécu plus parfaitement sur la terre.

La discrétion de ses conseils montre encore que sa sagesse ne lui pouvait venir que de Dieu. Car un Frère qui demeurait en communauté lui ayant demandé quelle conduite il devait tenir, il lui dit de s'appliquer beaucoup à garder le silence et de ne pas se mesurer sur ce que faisaient les principaux des Pères ; voulant sans doute lui faire entendre que Dieu ne demandait pas de tous les mêmes austérités et la même conduite.

Toujours animé du même esprit, il portait sa charité

Digitized by Google

envers le prochain au même degré d'héroïsme que son dégagement des choses de la terre. Il n'avait pour tout bien qu'une tunique et un petit manteau, avec un Livre des Évangiles qu'il portait ordinairement sous le bras, pour connaître par là, dit Pallade, s'il obéissait fidèlement à la voix de Dieu. Or il arriva qu'étant entré dans un village, il trouva sur la place le cadavre d'un pauvre qui était nu; aussitôt il quitta son petit manteau et l'en couvrit. Ayant rencontré plus loin un pauvre qui était aussi sans habit, il délibéra en lui-même sur ce qu'il devait faire. « Puis-je conserver ma robe, disait-il, moi qui ai renoncé au monde, tandis que mon frère périt de froid? N'aurai-je pas à me reprocher sa mort, si je le laisse sans secours? Mais si je lui en donne la moitié, ni lui ni moi n'en profiterons, parce qu'elle ne suffira ni à l'un ni à l'autre. Cependant quel mal y aurait-il à exercer la charité au-delà de ce que Dieu commande? »

Ayant donc appelé ce pauvre sous un porche, il le revêtit avec joie de sa tunique. Comme il était nu, il s'assit en se couvrant des mains et en croisant les genoux, n'ayant plus que le Livre de l'Évangile, dont la parole enrichit ceux qui la mettent en pratique. Mais la Providence divine fit passer par là le Chef de la justice, qui le reconnut et demanda à un de ceux qui l'accompagnaient si ce n'était pas là le bon Père Bessarion. Il lui répondit qu'oui. Aussitôt descendant de cheval, il lui dit : « Qui vous a donc ainsi dépouillé, mon Père? — C'est ceci, répondit le Saint en montrant le Livre des Évangiles. » L'officier lui mit son manteau sur les épaules, et le Serviteur de Dieu s'éloigna aussitôt, dans la crainte qu'il ne louât son action; car il ne voulait d'autre récompense que celle de Dieu. Ayant encore rencontré un pauvre, il ne voulut rien conserver, et courant à la place, il vendit le Livre des Évangiles, dont il lui donna le prix.

Peu de jours après, l'abbé Dulas, qui était alors son disciple, lui demanda ce qu'il avait fait de ce Livre; le Saint lui répondit d'un air riant : « Ne vous fâchez pas, mon frère; e l'ai vendu pour avoir plus d'espérance du ciel, en obéissant

Digitized by Google

à la parole de Jésus-Christ, qui me dit sans cesse dans ce Livre : *Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres.*

Pallade ajoute qu'il fit beaucoup d'autres aumônes qui montraient en lui une grande vertu. L'abbé Dulas fut témoin d'un prodige qu'il racontait ainsi. « Marchant un jour sur le bord de la mer, je me sentis tellement altéré que je fus contraint de lui dire : « Mon Père, je n'en puis plus de soif. » Il se mit en prière et me dit : « Buvez de l'eau de la mer. » Je le fis et la trouvai douce. J'en remplis alors une bouteille. S'en étant aperçu, il m'en demanda la raison. « Pardonnez-moi, lui dis-je, c'est afin d'en boire si j'avais encore soif. » Mais il me dit : « Le Dieu qui est ici est partout. »

Après être resté plusieurs années toujours exposé à l'air, saint Bessarion fut enfin obligé de prendre une cellule. Dulas s'y étant rendu, l'y trouva qui priait debout, les mains levées vers le ciel ; ce qui était fort usité parmi les solitaires. « Il demeura dans cette situation pendant quatorze jours, dit son disciple, après quoi il m'appela et me dit de le suivre. Nous nous en allâmes dans le désert, où me trouvant fort altéré, je le lui dis. Il s'éloigna de moi d'un jet de pierre ; et après avoir fait sa prière, il revint à moi, m'apportant sa peau de brebis pleine d'eau. Nous continuâmes notre chemin, et nous passâmes devant une caverne, où nous trouvâmes un solitaire assis qui faisait une natte. Il ne leva pas les yeux pour nous regarder, il ne nous salua point, et ne nous dit pas un mot; ce que l'abbé Bessarion voyant, il me dit : « Allons-nous-en, ce Frère n'agrée pas que nous soyons ici, ou Dieu ne lui a pas inspiré d'entrer en conversation avec nous. » Nous reprîmes donc notre voyage, et nous allâmes trouver l'abbé Jean qui demeurait près de Lique. (C'est saint Jean de Latopolis, qui fut si célèbre par le don de prophétie dont Dieu l'avait favorisé.)

« Comme nous y fûmes arrivés, nous le saluâmes, nous fîmes la prière, après quoi les deux abbés s'étant assis, ils s'entretinrent ensemble d'une vision qu'ils avaient eue, et là-dessus l'abbé Bessarion dit : « Il est arrêté que les temples

Digitized by Google

des idoles seront détruits. » En effet, ils furent démolis en 389, ce qui fait voir que le Saint florissait dans ce temps-là, et devait être déjà fort avancé en âge.

« A notre retour, poursuit Dulas, nous repassâmes devant la caverne où nous avions trouvé le solitaire dont j'ai parlé, et l'abbé Bessarion nous dit : « Entrons, voyons si ce Frère y est et si Dieu lui aura inspiré de nous dire un mot d'édification. » Nous entrâmes, et nous trouvâmes qu'il était mort. Sur cela il me dit : « Venez, mon frère, donnons la sépulture à son corps ; assurément Dieu nous a envoyés pour cela. » Mais quand nous voulûmes l'accommoder pour le mettre en terre, nous reconnûmes que c'était une femme. Alors l'abbé s'écria : « Voyez comment les femmes combattent courageusement contre les démons dans le désert, tandis que nous vivons si lâchement dans les villes! » Nous rendîmes gloire au Seigneur, qui se rend le protecteur de ceux qui l'aiment, et nous nous retirâmes ainsi. »

L'abbé Dulas racontait encore que le Saint ayant eu besoin de passer une rivière appelée Chisoroas, et n'y ayant point de bateau, il se mit en prière, et après il la passa à pied, comme si c'eût été un chemin battu. Son disciple se prosterna devant lui, et le conjura de lui dire comment il sentait ses *pieds lorsqu*'il était sur l'eau, et il lui répondit qu'il sentait l'eau *jusqu*'à la cheville, et qu'au dessous elle était solide.

Ces merveilles et plusieurs autres qu'il a faites, lui ont fait donner le nom de Thaumaturge par les Grecs, et les grands hommes du désert qui sont venus après lui l'ont regardé comme un homme de prodiges. Car un solitaire nommé Élie, devant qui on louait la vertu de l'abbé Agathon, dit qu'il était bon pour son temps ; mais que quant à ceux qui étaient plus anciens, il en avait vu un à Scété qui pouvait faire arrêter le soleil comme Josué. Il l'entendait de saint Bessarion, dont son disciple Dulas le rapporte.

Ce don si éminent de faire des miracles n'affaiblissait point en lui les sentiments d'humilité dont il était rempli. Il fallait, pour obtenir de lui quelque prodige qui éclatât

Digitized by Google

devant les autres, qu'on usât de surprise ; car sa modestie se fût alarmée si on lui en avait demandé quelqu'un. C'est ainsi qu'on s'y prit dans l'église de Scété, pour délivrer un séculier possédé du malin esprit. Il y avait été amené afin d'obtenir sa délivrance par les prières des Frères, mais Dieu n'avait pas jugé à propos de les exaucer. Il le réservait à la prière du Saint, et il inspira aux ecclésiastiques qui desservaient l'église de le lui proposer. « Que ferons-nous? disaient-ils entre eux. Personne apparemment n'est capable de chasser le démon du corps de cet homme que l'abbé Bessarion. Mais si nous l'en prions, il ne voudra pas même venir à l'église; le meilleur parti est d'attendre qu'il y vienne. Comme il s'y rend toujours de grand matin et avant tous les autres, nous ferons asseoir le possédé à sa place comme s'il dormait, et lorsqu'il entrera nous nous lèverons pour prier, et nous lui dirons qu'il réveille le possédé. » Tout fut exécuté sur ce plan. Lorsque saint Bessarion fut entré, on se mit en devoir de faire la prière, et un des clercs lui dit : « Mon Père, éveillez ce Frère qui dort. » Le Saint dit donc au possédé : « Levez-vous et allez-vous-en ; » et à cette seule parole le démon le quitta, et il se trouva délivré.

Cet innocent artifice réussit de la même manière en faveur d'un enfant paralytique. Son père le mit à la porte de la cellule du Saint et s'en alla. L'enfant se mit à pleurer; le Saint l'ayant entendu, sortit de sa cellule, et ignorant son mal, lui dit de s'en aller chercher son père : ce qu'il fit aussitôt. On raconte la même merveille de saint Macaire.

Son humilité parut bien encore dans cette charité par laquelle il avait tant de compassion des fautes de ses frères, dans la conviction où il était qu'il n'était pas moins faible qu'eux. Sur quoi l'on raconte qu'un solitaire s'étant rendu coupable d'une faute, pour laquelle le prêtre de Scété l'avait voulu séparer des autres et chasser de l'église, lorsqu'il lui dit d'en sortir, le Saint se leva et sortit avec lui, en disant : « Je suis aussi un pécheur. »

Saint Bessarion eut entre autres disciples, comme nous

Digitized by Google

avons vu, l'abbé Dulas, qui tint un rang distingué parmi les Pères du désert. Il recommandait principalement l'abstinence et la paix de l'âme, comme de puissants secours contre les ennemis du salut. Il disait aussi qu'il fallait retrancher du cœur les affections inutiles, parce qu'elles sont une source de tentations à l'esprit et qu'elles troublent le repos de l'âme.

(MARIN.)

SAINT AVIT,

ABBÉ DE MISCY OU DE SAINT-MESMIN.

Saint Avit était fils d'un laboureur de Beauce et d'une étrangère venue d'Austrasie en mendiant son pain. La nécessité où étaient ses parents de donner tout leur temps au travail des mains pour faire subsister leur pauvre famille, ne fut point un obstacle à son éducation. Ils eurent soin au moins de lui faire apprendre les principes de la religion chrétienne, lorsque les Français, qui commençaient à se rendre les maîtres du pays sous Clovis, étaient encore idolâtres. Avit, porté naturellement à la vertu par une grâce particulière de Dieu, se fortifia avec l'âge dans les sentiments de la piété.

Comme il cherchait les moyens de la satisfaire, il apprit qu'il y avait un lieu près d'Orléans, dans le diocèse duquel il était né, où l'on en faisait les exercices, et où l'on vivait dégagé des embarras du monde. C'était l'abbaye de Miscy, fondée depuis peu d'années par le roi Clovis, et gouvernée par saint Euspice, prêtre du diocèse de Verdun, d'où était aussi la mère de saint Avit. Ce fut peut-être ce qui lui donna plus facilement entrée dans cette maison. Il y parut si humble, et tellement dépouillé de sa propre volonté, que la simplicité avec laquelle il obéissait à tout le monde devint un sujet de raillerie à ceux des Frères de la maison qui en abusaient. Ils le regardaient comme un homme stupide qui se laissait conduire de même qu'un animal, sans réflexion et sans résistance, mais ils manquaient eux-mêmes de discernement et de lumière pour ne pas voir que c'était l'Esprit de

Digitized by Google

Dieu qui conduisait Avit. Les autres surent estimer sa vertu ce qu'elle valait, et son abbé, fort satisfait de sa conduite, le fit cellérier de la maison. Ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance qu'il accepta cet emploi. Il semble que rien n'adoucit tant la peine qu'il avait à s'en acquitter que la facilité qu'il y trouva pour satisfaire à l'amour qu'il avait toujours eu pour les pauvres, et qui lui avait fait souvent retrancher de sa portion et quelquefois même de ses habits pour les nourrir et les revêtir. Il y avait dans l'abbaye de Miscy un saint religieux nommé Lætus, celui que nous appellons maintenant saint Lié, que la réputation du lieu y avait attiré du diocèse de Bourges. Saint Avit fit avec lui une liaison particulière, soutenue par une émulation réciproque pour la vertu.

Le désir de s'avancer davantage dans la perfection leur fit prendre la résolution de quitter la communauté pour se retirer dans quelque désert. Avit alla remettre secrètement les clefs de son office de cellérier sous le chevet de l'abbé, et sortit avec Lié, sans que ni l'un ni l'autre se fût mis en peine d'obtenir le consentement du supérieur et des Frères de la maison. Ils trouvèrent dans le pays de Sologne un désert fort éloigné de la fréquentation des hommes, et fort propre à leur dessein. Ils y vécurent pendant quelques années dans les exercices de la pénitence, jusqu'à ce que saint Avit fut rappelé à Miscy par l'abbé saint Maximin, qui avait succédé à son oncle saint Euspice vers l'an 508, et qui conduisit ce monastère avec tant de réputation, que dans la suite des temps on l'a appelé Saint-Mesmin, de son nom.

Il est aisé de juger que ce Saint, qui avait connu particulièrement la vertu d'Avit avant sa retraite, voulut, en l'obligeant de revenir, donner à ses religieux un modèle à suivre dans l'exacte observance de leur règle, et se procurer à lui-même un secours dans son administration. Ainsi saint Avit fit sous saint Maximin ce que celui-ci avait fait sous saint Euspice son oncle, et lors qu'il fut mort, toute la communauté le choisit comme le plus capable de remplir sa place. Il fut donc fait troisième abbé de Miscy, vers l'an 520, par la béné-

Digitized by Google

diction de l'évêque d'Orléans[1], qui employa son autorité pour le contraindre d'accepter cette charge. D'autres prétendent qu'il n'était venu se rendre religieux à Miscy, pour la première fois, que lorsque saint Maximin en était déjà abbé, et que l'ayant quitté pour se retirer dans le désert du pays de Sologne, qui n'en était qu'à cinq ou six lieues, il ne sortit de cette retraite qu'après la mort de ce Saint, lorsque les religieux l'obligèrent de revenir pour se charger de leur conduite.

Clodomir, l'aîné des fils que Clovis avait laissés de sainte Clotilde sa femme, régnait alors dans Orléans, et l'on rapporte que saint Avit lui donna divers conseils nécessaires pour le salut de son âme. Il voulut aussi porter ce prince à traiter Sigismond, roi de Bourgogne, son prisonnier, avec plus de douceur et d'équité. Saint Grégoire de Tours témoigne qu'il lui prédit que Dieu ne le laisserait pas longtemps jouir de son royaume ni de la vie même, s'il faisait mourir ce roi, comme il semblait s'y disposer. L'événement justifia la prédiction, et Clodomir fut tué par les Bourguignons un an après la mort de Sigismond.

Saint Avit quitta bientôt après la charge d'abbé pour s'en aller avec saint Calais dans le pays du Maine. Les deux Saints s'arrêtèrent quelque temps dans un village à qui la rivière de Braye avait donné son nom, et qui est devenu depuis un bourg considérable, qui s'appelle encore maintenant Vibraye. Saint Avit bâtit une chapelle en l'honneur de saint Pierre, qui dans la suite des temps devint un prieuré dépendant de l'abbaye de son nom, qui est à Châteaudun.

De Vibraye, qui est dans le diocèse du Mans, ils passèrent dans le Perche pour y chercher une plus grande solitude. Ils en trouvèrent une dans le pays de Dunois, au diocèse de Chartres, près du lieu où est aujourd'hui la ville de Châteaudun. Saint Avit y bâtit un monastère, dont il fut obligé de prendre la conduite après que saint Calais, suivi de deux compagnons qui les avaient accompagnés depuis Miscy, se

[1] Eusèbe ou Léonce, son successeur.

Digitized by Google

fut séparé de lui pour retourner dans le Maine. Cette abbaye qui est à Châteaudun portait le nom de Saint-Avit, mais elle appartenait à des religieuses. Il est dit dans sa Vie qu'il y établit l'institut des anciens Pères saint Paul et saint Antoine, et que cet institut s'y observait du temps de l'auteur. On ne sait combien d'années le Saint gouverna ce monastère. Quelques-uns mettent sa mort vers l'an 530, et d'autres plus tard. Saint Grégoire de Tours témoigne qu'il fut enterré à Orléans, et que les fidèles bâtirent depuis sur son tombeau une église où il se fit des miracles. Il ajoute que l'on célébrait tous les ans son anniversaire avec beaucoup de solennité : il rapporte même la punition miraculeuse d'un paysan qui avait osé travailler publiquement à la vigne le jour de sa fête, tandis que tout le monde chômait.

On rapporte que saint Avit avait demandé, dans sa dernière maladie, que son corps fût porté à Orléans, où il avait fait divers voyages depuis qu'il était sorti de l'abbaye de Micy. Ce choix fut le sujet d'une querelle entre le peuple d'Orléans et les habitants du pays de Dunois, à qui aurait le corps. Ceux-ci, se voyant contraints de céder à la force, obtinrent au moins qu'on leur donnerait une partie considérable de ce saint corps pour en faire une relique dans l'église de son monastère. Ce fut le roi Childebert qui fit bâtir une église en son honneur à Orléans, sur le lieu de sa sépulture, pour acquitter, au retour de son expédition d'Espagne, un vœu qu'il avait fait en y allant.

Les martyrologes de Bède et d'Usuard marquent sa fête au 17 juin, comme au jour de sa mort, et lui donnent le titre de prêtre et de confesseur, sans parler de celui d'abbé, qui était alors bien moins considérable que celui de prêtre. On le trouve joint avec saint Marcellien, martyr, au même jour dans le calendrier, dressé sous Louis-le-Débonnaire pour l'usage de quelques Églises de la France septentrionale, et il semble que la qualité de martyr y soit commune à tous deux. Mais c'est une erreur venue sans doute de ce que le lendemain on fait la fête de saint Marc et de saint Marcellien, martyrs.

Digitized by Google

SAINT VORLES,

CURÉ DE MARCENAY.

Saint Vorles *(Verulus)* descendait, dit-on, des anciens rois de Bourgogne. On croit qu'il naquit en l'an 511. Il fut le premier curé du bourg de Marcenay, près de Châtillon.

Les détails de la vie de saint Vorles sont peu connus. Le document le plus grave qui s'y rapporte, remonte au XI^e^ siècle. C'est l'homélie qu'un chanoine de Notre-Dame prononça, le jour de sa fête, devant un nombreux auditoire ; on y remarque le trait suivant, qui en est la partie la plus saillante, et qui a suffi pour populariser dans nos contrées la mémoire et le culte de ce Saint : « Le roi Gontran étant à Marcenay, assistait à la messe du saint pasteur. Au milieu du Sacrifice, après la lecture de l'Évangile, saint Vorles, tout à coup, fut saisi d'un ravissement extatique, assez semblable à celui qu'éprouva saint Ambroise au moment du trépas de saint Martin. Témoin de ce spectacle, le saint roi et les gens de sa suite furent frappés de stupéfaction ; mais personne n'osa s'approcher du bienheureux.

» Après une heure d'attente et de perplexité du côté des assistants, le serviteur de Dieu revint à son état naturel, et continua l'action du Sacrifice. A peine la messe fut-elle terminée, que Gontran aborda le Saint, et le pressa de lui expliquer l'incident extraordinaire qui lui avait fait interrompre les saints Mystères.

» A l'heure même où j'offrais le Saint Sacrifice, dit le Saint, les habitants de Plaines assistaient, à Mussy, à l'office divin. En leur absence, l'ennemi du genre humain incendiait leur village ; une maison, où reposait un enfant en bas âge, était en feu. Ce fut alors que Dieu me fit connaître le danger qui menaçait cet innocent ; j'ai couru en toute hâte pour arrêter les flammes et délivrer l'enfant. » A ce récit, Gontran dépêcha à Plaines des messagers fidèles, qui trouvèrent le peuple en émoi, et en apprirent les faits tels que le Saint les avait

Digitized by Google

racontés. On avait vu le saint prêtre de Marcenay, au milieu de flammes, prenant l'enfant entre ses bras, l'arrachant du sein de l'incendie, et le rendant plein de vie à ses parents. Gontran, assuré du miracle, conçut une vénération encore plus profonde pour saint Vorles, et fit de l'homme de Dieu son plus intime confident.

Saint Vorles trouvait dans son cœur charitable des consolations à toutes les misères, il savait faire comprendre aux nombreux chrétiens qui allaient à lui dans leur détresse que leurs peines ici-bas étaient des arrhes pour le ciel. Il mourut très-regretté à la fin du VI^e^ siècle, et sa mort fut glorifiée par de nombreux miracles.

L'évêque de Langres Isaac transféra ses reliques à Châtillon-sur-Seine, dont il devint l'un des patrons ; et le saint évêque Brunon, l'un des successeurs de saint Isaac sur le siége de Langres, établit à son tombeau une collégiale de chanoines. Il est fêté le 17 juin.

SAINT HERVÉ DE NANTES.

La Bretagne eut au VI^e^ siècle un grand nombre d'apôtres qui prêchèrent la foi et effacèrent les derniers vestiges du paganisme. Aux Magloire, aux Léonore, aux Malo, aux Brieuc, aux Guinolé, il faut joindre saint Hervé, qui fut une lumière du pays. Nous savons au reste fort peu de chose sur sa vie ; car les Actes qui existent sont tellement obscurs et surchargés de choses fabuleuses, qu'il est impossible d'y ajouter foi. Ce qu'il y a de constant, c'est l'ancienneté et la célébrité de son culte en Bretagne. Il a été honoré en tout temps le 17 juin à Nantes, où reposèrent ses saintes reliques.

SAINT ADULPHE OU ADOLPHE,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Saint Adulphe, père de saint Botulphe ou Botholphe, naquit dans un temps où l'Angleterre était plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il eut le bonheur d'être éclairé par de saints mis-

Digitized by Google

sionnaires de l'Irlande ou de l'Écosse. Ne se trouvant pas assez libre d'honorer Dieu et de vivre en chrétien dans son pays, il passa en France et se fixa dans la Belgique, où il y avait d'excellentes écoles de vertu. Il fit là de grands progrès dans la sainteté, et vécut quelques années dans un monastère où il fut élevé au sacerdoce et ensuite à l'épiscopat. On croit que le siége qu'il occupa fut celui d'Utrecht. Il tint ce poste très-dignement, et à sa mort tout son peuple l'invoqua comme un saint. Il mourut vers l'an 660, et on l'a toujours honoré le 17 juin.

Saint Botulphe son frèreest fêté le 9 mars.

SAINT VÉRÉDÈME,

ÉVÊQUE D'AVIGNON.

Vérédème, qu'on appelle à Avignon Vrime ou Vérédun, vivait en ermite dans une solitude auprès d'Avignon, dont les habitants allaient le consulter dans leurs doutes et dans leurs peines. Saint Agricole, qui occupa le siége d'Avignon quarante ans, de 660 à 700, faisait du pieux cénobite une grande estime. Aussi lorsqu'en l'an 700 il se vit près de sa fin, il laissa tous ses biens à l'Église d'Avignon; puis il fit rassembler dans l'église le clergé et le peuple, et dit qu'il déposait le fardeau épiscopal en priant son troupeau de lui donner Vérédème pour successeur. Le solitaire fut aussitôt élevé sur le siége épiscopal; il marcha constamment sur les traces de saint Agricole, et béni de tous, il mourut le 17 juin 722, ayant siégé vingt-deux ans.

SAINT HERBAUD.

Saint Herbaud naquit au VIII^e^ siècle, dans la Grande-Bretagne, de parents illustres et pieux. Une éducation chrétienne développa ses bonnes dispositions. Dès sa jeunesse, mortifié, recueilli, il édifiait par sa conduite régulière, par ses sages entretiens, par le soin d'éviter tout sujet de dissipation. Porté au silence, il aimait à couler paisiblement des heures dans la

Digitized by Google

retraite. Un jour il trouva dans une grotte, au fond d'une forêt, un fervent anachorète qui le fortifia dans le dessein de s'attacher uniquement à Dieu.

Ses parents, dociles aux impressions de la grâce, firent généreusement le sacrifice d'un fils unique, et l'encouragèrent à conquérir l'empire des cieux. Herbaud s'embarqua pour l'Armorique, et dans la périlleuse traversée, il sauva miraculeusement le vaisseau de plusieurs dangers. Il se fixa sur le rivage de la mer, et signala sa présence par ses bienfaits. Il enfanta des prodiges pour guérir de nombreux infirmes. Fuyant l'admiration que sa puissance surnaturelle excitait, il se réfugia dans une forêt écartée. Des méchants vinrent avec une meute le menacer, tandis qu'il bâtissait un ermitage. Le Saint gagna un autre bois, et s'y plut à parler à Dieu dans la prière, et à l'écouter dans la méditation. Sa vertu fut bientôt connue, et de partout les malades venaient retrouver la santé dans la cellule qu'il habitait dans la paroisse de Berrien, diocèse de Quimper. Il exerçait avec la même ardeur les œuvres spirituelles de miséricorde. Il pressait les pécheurs de se convertir et les bons de devenir meilleurs.

Diverses tentations l'éprouvèrent à la fin de sa vie, mais il invoqua le ciel, et l'enfer fut vaincu. Muni des secours de la religion par un religieux, il alla recevoir le prix de ses mérites et de ses victoires.

SAINT ROMUOLD,

ABBÉ A RATISBONNE.

Romuold, enfant d'une famille noble de Franconie, naquit dans le premier tiers du x^e^ siècle, et de bonne heure embrassa la vie religieuse. Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, connaissant son mérite, l'établit abbé du monastère de Saint-Emméran. Sa sagesse et sa douceur lui conquirent les cœurs de ses moines. Sa charité pour les pauvres lui fit élever deux asiles où l'on recevait les malheureux sans ressources. Il allait tous les jours les visiter et soigner ceux qui étaient malades.

Digitized by Google

A la mort de saint Wolfgang, qui eut lieu en 994, Romuold, déjà très-vieux, devint aveugle; et en même temps il perdit, sans en savoir la cause, les bonnes grâces de l'empereur Othon III, que des envieux avaient indisposé contre lui. Il subit sans se plaindre ces deux revers. Il en bénissait Dieu, sentant bien que c'était une épreuve. Mais après deux ans le Seigneur le consola : il recouvra la vue et en même temps l'affection d'Othon III.

Il mourut saintement le 17 juin de l'an 1001, et l'empereur saint Henri voulut assister à ses funérailles.

LE BIENHEUREUX BATHON.

Bathon sortait de l'illustre maison des comtes d'Andechs. Dès qu'il eut fini ses études, sa naissance et ses talents le firent nommer gouverneur des contrées qu'on appelle aujourd'hui l'Autriche et qui faisaient partie, au xe siècle, de la Bavière occidentale. Il remplit glorieusement ce poste, où il brilla à la fois par sa piété et par sa valeur. Il battit plusieurs fois et mit en déroute les peuplades barbares venues de la Pannonie, région formée de portions de l'Esclavonie, de la Croatie, de la Basse-Hongrie et de la Servie, et peuplée de Goths et de Huns. Après les avoir refoulées dans leurs contrées sauvages, il fit le pèlerinage de la Terre-Sainte. Il fonda en même temps plusieurs maisons religieuses et entre autres, dit-on, l'abbaye d'Andex, qui est devenue un grand pèlerinage.

Le Bienheureux Bathon mourut le 17 juin de l'an 954, et son nom a sa place en ce jour dans la plupart des calendriers de l'Allemagne.

LA BIENHEUREUSE EUPHÉMIE,

ABBESSE.

Nous voyons, dans les saintes Écritures, que la génération des justes est bénie. Un des arrière-petits-fils du Bienheureux Berthold, comte d'Andechs, eut deux filles qui furent saintes plus de deux siècles après leur tige. L'une fut la Bienheureuse Mechthilde de Diessen et l'autre la Bienheureuse Eu-

Digitized by Google

phémie, que nous honorons aujourd'hui. Elle renonça aux splendeurs de la naissance et de la fortune pour se donner tout à Dieu. Elle prit le voile dans le monastère d'Altumster, entre Munich et Augsbourg, et toute jeune elle s'élança dans les voies de la perfection.

Sa noble origine s'effaçait devant son humilité, et ce furent ses douces vertus qui l'élevèrent à la dignité d'abbesse. Sa bonté infatigable et sa charité constante lui avaient conquis tous les cœurs. Elle mourut sainte et pure le 17 juin 1180, et, suivant son désir, son corps fut porté à Diessen et inhumé, comme elle l'avait désiré, auprès de celui de sa chère sœur Mecthilde.

LE BIENHEUREUX PAUL D'AREZZO,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE NAPLES.

Le Bienheureux Paul d'Arezzo, issu d'une famille noble et ancienne, naquit en 1511 à Itri, petite ville du royaume de Naples, au diocèse de Gaëte. Il annonça dès son enfance qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Ses premières études achevées, il s'appliqua au droit, et fut reçu docteur en cette faculté dans l'Université de Bologne. Il exerça près de dix ans la charge d'avocat à Naples, où son désintéressement et son intégrité le firent universellement respecter. A l'âge de trente-sept ans, il retourna dans sa patrie pour s'y occuper dans la retraite de sa propre sanctification. On le força depuis de revenir à Naples en qualité de conseiller royal. Il choisit pour confesseur le Bienheureux Marinon, supérieur des Théatins de cette ville. Peu de temps après, il renonça aux espérances qu'il avait de s'avancer dans le monde; il entra chez les Théatins, et y fit son noviciat avec saint André Avellino. Il prononça ses vœux entre les mains du B. Marinon, le 2 février 1538. A peine eut-il été ordonné prêtre, qu'il se livra avec zèle aux fonctions du saint ministère. Ses vertus éminentes le firent choisir pour supérieur de la maison de Saint-Paul de Naples. Sa conduite prouva qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement. On fit d'inutiles

Digitized by Google

efforts pour le tirer de sa retraite ; on lui offrit deux évêchés qu'il refusa constamment. Il refusa également de se charger auprès de la cour d'Espagne d'une commission importante qui intéressait la ville de Naples. Saint Charles Borromée lui écrivit deux fois à ce sujet, pour lui représenter qu'il devait céder aux sollicitations des Napolitains. Il lui adressa une troisième lettre où il lui ordonnait, au nom du Pape, de partir au plus tôt. Il obéit alors. L'objet de sa demande éprouva d'abord de grandes difficultés ; mais il ne se rebuta point, et il obtint par sa persévérance qu'il ne serait porté aucune atteinte à la liberté et aux priviléges de la ville de Naples. En revenant, il passa par Rome, où il eut audience de Pie IV. De retour à Naples, il fut élu président du chapitre de sa congrégation. On le nomma ensuite supérieur à Rome. Pie V, qui occupait alors le Saint-Siége, le consulta sur des affaires importantes.

Ce Pape, qui s'appliquait à donner à l'Église des pasteurs zélés, le nomma à l'évêché de Plaisance. Il écouta ses représentations, mais il n'y eut point égard, et il lui ordonna d'accepter. Il partit pour son diocèse immédiatement après son sacre. Il eut la douleur de voir qu'on n'y approchait presque plus des Sacrements, qu'on y négligeait les pratiques de piété, que la corruption s'était introduite jusque dans le sanctuaire. Pour remédier à ces abus, il employa tous les moyens que peut suggérer un zèle éclairé. Mais parmi ces moyens, il n'y en eut point de plus efficace que son exemple. Sa ferveur, sa modestie, son affabilité, sa douceur, son amour pour la simplicité, la rigueur et la continuité de sa pénitence, ses aumônes, lui méritèrent la vénération et la confiance de tous ses diocésains.

Pie V l'ayant nommé cardinal, il fut obligé de venir à Rome. Une maladie dont il fut attaqué le retint quelque temps dans cette ville. Après le rétablissement de sa santé, il retourna à Plaisance, où il établit les Clercs réguliers de sa congrégation. La maladie de Pie V le rappela à Rome. Il assista au conclave où Grégoire XIII fut élu. Ce Pape le con-

Digitized by Google

sultant sur la manière de bien gouverner l'Église, il lui répondit qu'il fallait surtout obliger les évêques à la résidence. Il repartit pour son diocèse, lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Rome. Il assista au troisième concile provincial de saint Charles Borromée, et appuya de son suffrage les sages règlements qui y furent faits. Il fit à Plaisance divers établissements; il y fonda entre autres deux maisons, l'une pour les orphelines, et l'autre pour les filles ou femmes pénitentes. Il tint deux synodes, où il publia des règlements qui seront un monument éternel de son zèle pour la discipline ecclésiastique.

Grégoire XIII le transféra du siége de Plaisance à celui de Naples, malgré tout ce qu'il put alléguer pour empêcher cette translation. Il fut reçu dans cette dernière ville avec les plus grandes démonstrations de joie. Il travailla, comme il avait fait à Plaisance, à réformer les abus qui avaient pu se glisser dans son nouveau diocèse. La conversion des Juifs, des hérétiques et des esclaves mahométans devint un des principaux objets de sa sollicitude.

Cependant sa santé s'affaiblissait de jour en jour. On l'obligea d'aller prendre l'air à la campagne. Malheureusement il y fit une chute, et se cassa la cuisse. On fut obligé de le rapporter à Naples. La fièvre se joignit aux douleurs que lui causaient la fracture de sa cuisse et une toux continuelle. Son état devint bientôt dangereux. Il se soumit à la volonté de Dieu avec une parfaite résignation; puis, après avoir fait son testament, il reçut les derniers sacrements, et se prépara avec un redoublement de ferveur au passage de l'éternité. Il mourut le 17 juin 1578, à l'âge d'environ soixante-sept ans. Il fut enterré, comme il l'avait demandé, dans le cimetière commun des Théatins de Saint-Paul de Naples. On peut juger de ses vertus par l'estime singulière qu'eurent pour lui le saint Pape Pie V, saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint André Avellino, le Bienheureux Marinon. Il fut béatifié le 13 mai 1775. Les Théatins font sa fête le 17 juin.

(GODESCARD.)

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE CURÉ JEAN-BAPTISTE ABEILLON,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Le vénérable Abeillon, né vers l'an 1750, était curé d'Arlempède, au diocèse de Viviers, lorsque l'on exigea des prêtres le serment à *la Constitution civile du clergé*. Il le refusa courageusement, et se trouvant compris dans le décret d'août 1792 qui proscrivait tous les ecclésiastiques non assermentés, il se retira dans les montagnes du Velay (Haute-Loire) ; mais il ne put échapper à la recherche des commissaires Renaud, Lacoste et Faure, qui avaient été envoyés par la Convention pour faire, disaient-ils, la *guerre au fanatisme*, c'est-à-dire à la religion. Abeillon fut amené au Puy, où son martyre eut lieu le 17 juin 1794.

On condamna à mort, en même temps que lui, la pieuse femme qui lui avait donné l'hospitalité. Elle s'appelait Jeanne-Marie Aubert, et était ouvrière en dentelles, à Beaune, dans le diocèse du Puy. Mais elle ne fut exécutée que le lendemain.

LA VÉNÉRABLE SŒUR MARIE GARNIER.

Marie-Anne Garnier, religieuse dans le diocèse du Puy, habitait paisiblement, depuis la suppression des cloîtres, une modeste retraite où elle eut la générosité de donner asile à un prêtre catholique dont la tête était mise à prix. Les persécuteurs, instruits de cette action sainte, firent enlever la Sœur Marie et la jetèrent dans les prisons du Puy, d'où elle ne sortit que pour marcher à l'échafaud, comme recéleuse de prêtres réfractaires, le 17 juin 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Fête de Notre-Dame-de-la-Forêt, près Calais, sanctuaire très-renommé.

Chapelle de Notre-Dame-des-Voyageurs. — Dans les montagnes du canton d'Unterwalden, en Suisse, est un passage resserré entre les rochers et les précipices, que protége une

Digitized by Google

chapelle dédiée à la très-sainte Vierge. Il était autrefois si redouté, à cause des accidents nombreux qui y arrivaient, qu'on l'appelait le *Passage du Diable*. Beaucoup de voyageurs, de chasseurs, de bergers y avaient été précipités dans les abîmes, ou écrasés par des avalanches. On avait en vain essayé de rendre ce chemin sûr et praticable ; il semblait qu'une malédiction y fût attachée ; et la foudre même y faisait souvent des victimes. Enfin, on eut la pensée d'y construire une chapelle, où l'on plaça l'image de la très-sainte Vierge. A partir de ce jour, les accidents cessèrent, et la protection de la Reine du ciel s'étendit visiblement sur tous ceux qui traversaient ce dangereux passage. On remarqua que pendant tout le temps de la construction, il ne se détacha aucun rocher de cette partie de la montagne.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, la fête de deux cent soixante-deux Martyrs, qui, tués pour la foi de Jésus-Christ, dans la persécution de Dioclétien, furent enterrés sur l'ancienne voie Salaria, à la pente du Concombre.

A Terracine, saint Montan, soldat, qui, après des tourments

QUINTODECIMO KALENDAS JULII

[1] Romæ, natalis sanctorum ducentorum et sexagintaduorum Martyrum, qui in persecutione Diocletiani pro fide Christi necati, positi sunt via Salaria veteri ad Clivum Cucumeris.—Tarracinæ, sancti Montani, militis, qui sub Hadriano Imperatore et Leontio Consulari, post multa tormenta, martyrii coronam accepit. — Apud Venafrum, sanctorum Martyrum Nicandri et Marciani, qui in persecutione Maximiani capite cæsi sunt. — Chalcedone, sanctorum Martyrum Manuelis, Sabelis, et Ismaelis, qui pacis causa apud Julianum Apostatam pro Rege Persarum legatione fungentes, cum Imperatoris jussu idola venerari compellerentur, idque constanti animo recusarent, gladio feriuntur.— Appolloniæ, in Macedonia, sanctorum Martyrum Isauri Diaconi, Innocentii, Felicis, Jeremiæ et Peregrini, Atheniensium, qui a Tripontio Tribuno varie torti, capite obtruncati sunt. — Ameriæ, in Umbria, sancti Himerii Episcopi, cujus corpus Cremonam translatum est. — In pago Bituricensi, sancti Gundulphi Episcopi. — Aurelianis, sancti Aviti Presbyteri et Confessoris. — In Phrygia, sancti Hypatii Confessoris. — Item sancti Bessarionis Anachoretæ. — Pisis, in Tuscia, sancti Rainerii Confessoris.

Digitized by Google

multipliés, reçut la couronne du martyre, sous l'empereur Adrien et le consulaire Léonce.

A Vénafro, les saints Martyrs Nicandre et Marcien, qui furent décapités dans la persécution de Maximien.

A Chalcédoine, les saints Martyrs Manuel, Sabel et Ismaël, qui, étant venus vers Julien l'Apostat, en qualité d'ambassadeurs du roi de Perse, pour traiter de la paix, et cet empereur voulant les contraindre de vénérer les idoles, et eux le refusant avec constance, périrent par le glaive.

A Appollonie en Macédoine, les saints Martyrs Isaure, diacre, Innocent, Félix, Jérémie et Pérégrin, Athéniens, qui, après avoir été diversement torturés par l'ordre du tribun Triponce, furent décapités.

A Améria en Ombrie, saint Himère, évêque, dont le corps a été transféré à Crémone.

En Berri, saint Gondulphe, évêque.

A Orléans, saint Avit, prêtre et confesseur.

En Phrygie, saint Hypace, confesseur. De plus, saint Bessarion, anachorète.

A Pise en Toscane, saint Rainier, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Avit de Sarlat, solitaire.

Saint David, archevêque de Bourges, mort en 802.

Saint Agrippin, évêque de Côme, honoré en Italie.

Saint Caducan, évêque de Bangor, en Angleterre, puis moine à Douvres, où il est fêté.

Saint Julien, compagnon de saint Landoald.

Sainte Cyrie et sainte Musque *(Musca)*, martyres à Aquilée.

Saint Nob, abbé, honoré en Éthiopie.

Saint Diogènes, martyr à Rome en l'an 269.

Sainte Marie la Douloureuse, honorée à Bruxelles.

Saint Pozan, prêtre, honoré à Châtillon-sur-Loire, dans une chapelle fondée sous son patronage.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Forestier, prêtre du diocèse de Mende, pour avoir refusé le serment anti-catholique, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté le 17 juin 1794.

Philippe Papon, curé au diocèse de Clermont, condamné pour la même cause à la déportation, emmené à Rochefort avec soixante-quinze autres prêtres, mort dans le navire le 17 juin 1794.

Jacques Heyberger, prêtre et religieux Cordelier, pour la même cause condamné et déporté à Rochefort, mort à quarante-six ans dans le navire, le 17 juin 1794.

Edme-Jeanne Renault, religieuse à Paris, arrêtée avec son frère, sa nièce et son neveu, condamnés tous quatre comme ayant comploté contre Robespierre, guillotinés tous les quatre le 17 juin 1794.

Pierre Peyrot, prêtre du diocèse de Perpignan, refusa le serment, alla se réfugier à Sarlat dans le Périgord, y fut arrêté, conduit dans les prisons de Périgueux, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné le 17 juin 1794.

Digitized by Google

DIX-HUITIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Marc et saint Marcellien, frères et martyrs. — Saint Cyriaque et sainte Paule, martyrs. — Saint Léonce et ses compagnons, martyrs. — Sainte Marine, vierge. — Saint Amand, évêque de Bordeaux. — Saint Caloger, ermite. — Saint Fortunat, évêque. — Sainte Élisabeth, abbesse de Schœnaug. — La Bienheureuse Thérèse de Léon. — La Bienheureuse Osanne de Mantoue, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MARC ET SAINT MARCELLIEN,

FRÈRES ET MARTYRS.

Saint Marc et saint Marcellien, personnages illustres dans Rome, furent arrêtés pour la foi par l'ordre du préfet Agrestius Chromatius; ils supportèrent la torture avec courage, et furent condamnés à mort. Leur père, Tranquillinus, qui était païen, obtint un délai de trente jours, dans l'espoir de les ramener au culte des idoles. Chromatius leur donna même pour prison la maison de son assesseur Nicostrate, car il était l'ami de Tranquillinus. On leur envoya d'abord leurs amis les plus chers pour les supplier d'avoir pitié de la vieillesse de leur père et de ne point causer à leur vénérable mère une douleur plus cruelle que celle qu'elle avait éprouvée en leur donnant la vie. Pendant qu'ils pressaient les deux frères avec tendresse de mettre un terme aux malheurs de leur famille, et de se souvenir de leurs femmes et de leurs enfants, car eux aussi étaient pères, leur mère entra dans la prison. Le désespoir était peint sur son visage, ses cheveux blancs tombaient en désordre sur ses épaules ; elle s'approcha de ses fils, et déchirant le haut de sa robe, elle leur montra le sein qui les avait allaités, sur lequel ils avaient dormi, où ils avaient reçu de si douces caresses. A cette vue, ils se mirent tous à pleurer. « C'est toi, mon fils,

Digitized by Google

disait la mère à l'un de ses enfants, qui me marquais le plus de tendresse, et c'est toi, mon fils, disait-elle à l'autre, qui me témoignais le plus de respect. Ah ! malheureuse que je suis, je perds mes deux fils, et c'est d'eux-mêmes qu'ils vont se jeter dans la mort ! »

En ce moment le père arriva, malade, porté sur les bras de ses serviteurs. Sa tête blanche comme celle d'un cygne était couverte de poussière. « Mes enfants, dit-il aux deux frères, puisque vous voulez mourir, je suis venu vous faire mes adieux. Ce que j'avais préparé pour ma sépulture, c'est moi, malheureux, qui l'emploierai pour la vôtre. O mes chers fils, vous que j'avais élevés avec tant de soin, dont j'admirais l'esprit, la mémoire, l'éducation parfaite, d'où vous est venue cette soudaine folie qui vous fait aimer la mort avec passion ? »

Pendant que leur vieux père se lamentait ainsi, les femmes des deux frères survinrent, tenant leurs petits enfants dans leurs bras ; elles leur tendirent en pleurant les innocentes créatures : « Hélas ! disaient-elles, qui seront désormais les maîtres de ces enfants ? Qui serons-nous obligées de servir ? A qui livrez-vous les liens qui nous unissaient ? Des hommes avides envahiront vos maisons, s'empareront de votre famille, se partageront les serviteurs qui vivaient de votre pain. Aurez-vous cette cruauté impie de mépriser votre père et votre mère, de renier vos amis, d'abandonner vos épouses, de délaisser vos fils et de tendre vous-mêmes le cou au bourreau qui va vous égorger ? »

A la vue de personnes si chères, en entendant leurs sanglots et les soupirs de leurs petits enfants, les soldats de Jésus-Christ se sentirent émus d'une grande douleur, et leur courage commença de faiblir.

Saint Sébastien, un des chefs de la garde des empereurs, qui visitait chaque jour les deux frères pour les consoler et les encourager, assistait à ce triste spectacle. Les voyant près de succomber sous un si rude assaut, il s'approcha d'eux et leur dit : « O vaillants soldats, vous touchiez à la

Digitized by Google

palme, et voici que de misérables caresses vont vous faire perdre une couronne immortelle. Soldats de Jésus-Christ, couvrez-vous du bouclier de la Foi et non du fer, qui ne saurait défendre des faiblesses du cœur. N'abandonnez pas pour les larmes d'une femme les glorieux trophées de vos victoires, et pendant que vous tenez sous vos pieds la tête de votre ennemi vaincu, ne lui laissez pas recommencer contre vous une guerre encore plus cruelle. Dégagez-vous de vos affections terrestres ; que les soupirs de ces petits enfants ne vous ravissent pas un triomphe si chèrement acheté ! »

« Ah! si ceux dont les larmes vous émeuvent pouvaient connaître la vérité comme vous la connaissez, au lieu de pleurer ils seraient aujourd'hui dans la joie. Car ils pensent qu'il n'y a qu'une seule vie, et qu'après la mort il ne reste plus rien de nous. S'ils savaient qu'il existe une autre vie, où la mort n'a point d'empire, où la tristesse n'a plus de place, où règne l'immortalité avec un bonheur éternel, assurément ils feraient tous leurs efforts pour la mériter avec vous; ils regarderaient ce monde comme rien ; tous leurs désirs seraient tendus vers cette félicité qui n'aura point de fin. Car la vie présente est fugitive et trompeuse ; elle n'a jamais donné ce qu'elle promettait. »

Saint Sébastien leur parla de la sorte pendant près d'une heure, inspiré par les Anges, qui à la fin de son discours parurent dans la prison, tout resplendissants de lumière, et le couvrirent par-dessus sa chlamyde et son bouclier d'un manteau d'une blancheur admirable ; alors un jeune homme s'approcha et lui donna la paix en lui disant : « Tu seras toujours avec moi. » Cette apparition remplit de crainte tous les assistants, parmi lesquels étaient Nicostrate et sa femme. Celle-ci, qui était devenue muette à la suite d'une grande maladie, se mit à genoux devant saint Sébastien, et lui fit entendre par signes qu'elle désirait qu'il la guérît. Le Saint fit sur sa bouche le signe de la croix, en invoquant le nom du Seigneur, et aussitôt cette femme s'écria : « Bienheureux sois-tu, Sébastien, et béni soit le discours qui sortit de tes lèvres ; bienheureux

Digitized by Google

ceux qui croient par toi au Christ, Fils du Dieu vivant! »

Son mari, l'assesseur Nicostrate, voyant ce miracle, se mit aussi à genoux pour remercier saint Sébastien; puis il ôta les chaînes qui liaient les deux frères, en les priant de prendre la fuite. « Oh! quel bonheur ce serait pour moi, leur disait-il, si pour vous sauver j'étais arrêté! Peut-être que mes péchés seraient effacés par l'effusion de mon sang, en sorte que j'éviterais la mort éternelle, et que je parviendrais à cette vie que Dieu a daigné nous révéler par la bouche de mon seigneur Sébastien [1]. »

Touchés de ces instances, les saints Martyrs lui répondirent : « Toi qui ne croyais pas, voilà que tu as reçu la gloire de la foi, et nous, qui croyons dès l'enfance, tu voudrais que nous l'abandonnions, que nous te laissions le calice de notre passion, auquel tu peux bien prendre part, mais que nous ne pouvons te donner tout entier. » Les deux frères voulurent donc rester dans la prison; mais lorsque le préfet eut été converti lui-même par les miracles de saint Sébastien, ils ne purent refuser la liberté que Chromatius, devenu leur frère, leur rendit. Ils rentrèrent donc dans leur famille, que saint Sébastien avait aussi gagnée à la foi en guérissant leur père Tranquillinus.

Quelque temps après, Dioclétien ayant rallumé la persécution, Marcellien et Marc furent arrêtés par ordre du nouveau préfet de Rome, nommé Fabianus. On les attacha tous deux à un tronc d'arbre, sur lequel on cloua leurs pieds avec des pointes de fer longues et aiguës. Le préfet leur dit : « Vous resterez ainsi cloués par les pieds, jusqu'à ce que vous ayez rendu aux Dieux le culte qui leur est dû. » Mais pour toute réponse, les Martyrs chantèrent ce psaume : « *Ecce quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum :* » Oh! qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble réunis! (Ps. CXXXII.)

[1]. Les *Chrétiens à la cour de Dioclétien*. Je n'ai pu rapporter ici qu'un fragment de l'admirable discours de saint Sébastien.

Digitized by Google

— Malheureux ! misérables que vous êtes ! leur cria Fabianus, laissez là cette démence, et tâchez d'échapper aux tourments qui vous menacent.

— Nous n'avons jamais fait de meilleur festin, répondirent les deux frères, que depuis que nous sommes cloués pour l'amour de Jésus-Christ. Plût à Dieu que tu nous laissasses ainsi tant que nous serons revêtus de notre corps ! »

Après un jour et une nuit qu'ils passèrent à chanter des psaumes et des hymnes, le préfet, sans les détacher, leur fit donner quelques coups de lance dans le côté, et, par cette voie, leurs âmes s'élancèrent dans les cieux. Leurs corps furent ensevelis sur la route d'Ardée, à deux milles de la ville, dans un lieu appelé *aux Arènes,* parce que c'était une carrière dont on tirait du sable pour les constructions de Rome [1].

(E. DARAS.)

SAINT CYRIAQUE ET SAINTE PAULE,

MARTYRS.

Pendant les dix années que la sanglante persécution de Dioclétien et de Maximien exerça ses fureurs contre tous les membres du Christ, il y eut une si grande multitude de fidèles qui triomphèrent en mourant pour la foi, que, dans un seul mois, dix-sept mille obtinrent la palme du martyre. Alors l'Espagne compta une foule de vaillants soldats du Christ : la Bétique brilla par l'éclatante confession de ses Saints ; les prisons et les bagnes furent remplis par des légions de Martyrs, les tribunaux retentirent de la gloire du Seigneur, les idoles furent rejetées avec dédain, des hommes dignes de Dieu et prodigues de leur vie lui consacrèrent leur sang, qu'ils répandirent pour la gloire de son nom. Alors vous auriez vu, à Séville, Rufine et Justa combattre contre Diogénien ; à Saragosse, Encratide et ses nobles compagnons livrer

1 J'ai été obligé d'abréger beaucoup ce que disent de ces saints Martyrs les Actes de saint Sébastien, qui sont une des plus touchantes histoires de l'antiquité. — Voyez *les Chrétiens à la cour de Dioclétien.*

Digitized by Google

joyeusement leurs têtes au cruel Dacien ; les corps d'innombrables Martyrs consumés au milieu des flammes par ordre de ce persécuteur ; Valère et d'autres saints évêques souffrir les tortures et l'exil. Vous auriez vu, à Tolède, Léocadie mourir dans sa prison ; à Complute (Alcala de Hénarez), les jeunes enfants Pasteur et Juste laisser à l'école leurs livres pour aller se présenter à Dacien, s'offrir à la mort, et pleins de joie, tendre la gorge au bourreau. Cordoue vous aurait montré Acisele et sa sœur Victoire triomphant de Dion ; et Malaga, Cyriaque et Paule donnant avec allégresse leur vie pour le Seigneur. Ailleurs enfin, d'autres se seraient offerts à vos yeux, au milieu de cruels supplices que devait suivre la mort. Mais il serait trop long de tout raconter.

Les plus illustres athlètes dans cette persécution furent Cyriaque et la vierge Paule. Amenés au tribunal du juge païen, à Malaga, ils rendirent compte de leur foi et souffrirent pour la défendre d'innombrables tortures et de cruels supplices. Rien ne pouvant leur faire renier Jésus-Christ, le juge impie ordonna qu'ils fussent lapidés. Aussitôt les saints Martyrs courent pleins de joie au combat, et reçoivent avec intrépidité une grêle de pierres qui broie leurs corps, et sous laquelle ils tombent ensevelis. Les pierres se choquaient encore sur leurs membres brisés, quand ils rendirent leurs âmes à Dieu, environ l'an du salut 300, le 18 juin. La noble cité de Malaga fut empourprée de leur sang vénérable. Plus tard cette ville, après avoir été six cent soixante-dix ans au pouvoir des perfides mahométans, rentra sous la domination des Chrétiens, le 19 août de l'an du Seigneur 1487, sous le règne des princes catholiques Ferdinand et Isabelle, qui, le même jour, prenant possession de la très-noble cité, y entrèrent en triomphe. Les deux souverains, après avoir purifié la ville des souillures musulmanes, rendirent à Dieu de joyeuses actions de grâces et informèrent de leur victoire Innocent VIII, qui occupait alors le Siége Apostolique. Dans la joie que lui causa ce triomphe et le rétablissement de la foi dans un lieu qu'elle avait autrefois possédé, le Pontife romain adressa à Leurs

Digitized by Google

Majestés Catholiques un rescrit où il disait que la ville de Malaga a été consacrée par le martyre de saint Cyriaque et de sainte Paule, lapidés autrefois comme Étienne le premier Martyr. C'est pourquoi les habitants de Malaga se sont mis sous la tutelle et le patronage des deux Saints, et ont bâti une église sous leur invocation. A leur fête, qui est très-renommée, le Clergé et le Sénat en corps se rendent solennellement dans cette basilique; et tous les ans, en présence du Seigneur, ils célèbrent par des réjouissances extraordinaires la mémoire et la mort très-précieuse de ces saints Martyrs [1].

SAINT LÉONCE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Saint Léonce avait servi dans les armées de l'empire, au temps de Vespasien. Ayant été accusé de professer la foi chrétienne, le président Adrien, homme cruel et sanguinaire, envoya pour le prendre un tribun fort dévoué à l'idolâtrie. Comme ce tribun approchait de la ville de Tripoli, il fut saisi d'une fièvre si ardente, qu'il demeura trois jours sans boire ni manger, ni reposer aucunement. L'Ange du Seigneur lui apparut alors et lui dit qu'il se transportât chez Léonce, où il serait guéri en invoquant le nom du Seigneur.

Cependant les soldats s'informaient dans les rues de Tripoli du logement de Léonce, et Dieu permit qu'ils s'adressassent à lui-même pour savoir où il demeurait. Le saint Martyr, averti de Dieu, les mena chez lui, les reçut à sa table, et quand il les eut bien traités, leur déclara qu'il était celui qu'ils cherchaient. Les soldats eurent du regret d'être obligés de le prendre, à cause du bon accueil qu'il leur avait fait; toutefois ils l'emmenèrent; mais le tribun, qui s'appelait Hypace, et qui avait été guéri selon la parole de l'Ange, crut en Notre-Seigneur, avec un de ses gens nommé Théodule. Le président Adrien, averti de leur conversion et l'attribuant

[1] Emprunté à la Vie des Saints tirée et traduite du Bréviaire romain par MM. les abbés Dret et Lerouge.

Digitized by Google

à la magie, les fit mettre en prison avec saint Léonce. Ils y passèrent le reste du jour et de la nuit à prier le Seigneur de leur donner la force de combattre vaillamment pour son nom.

Le lendemain, le président interrogea Léonce, et ayant ouï de sa bouche qu'il était chrétien, le fit battre cruellement puis ramener en la prison. Il s'adressa ensuite à Hypace et à Théodule, leur demandant pourquoi ils étaient si hardis d'abandonner la loi du pays, de mépriser les ordres de l'empereur pour s'attacher à un homme qui avait été pendu et crucifié par les Juifs. Ceux-ci ayant répondu avec courage, il fit déchirer Hypace avec des ongles de fer et fouetter Théodule; mais comme ils persévéraient dans la foi, il leur fit trancher la tête. Léonce ayant été rappelé devant lui, il essaya de l'ébranler en lui montrant ce que ses compagnons étaient devenus ; il le fit déchirer et battre de nouveau, puis suspendre par les pieds, avec une grosse pierre attachée à la tête ; mais un Ange le soutenait et le consolait pendant ce cruel supplice. Le lendemain, il recommença de le tourmenter avec une telle furie, que le saint Martyr rendit l'âme à Notre-Seigneur entre les mains des bourreaux.

SAINTE MARINE,

VIERGE.

Il y avait, à Alexandrie, un homme du monde qui était père d'une fille encore en bas âge. Cet homme, désirant se convertir, confia son unique enfant à un de ses parents, et s'en alla dans un monastère éloigné de la ville de trente-deux milles. Il y fut reçu aussitôt, et s'acquitta si bien des fonctions qu'on lui confiait, que l'abbé l'aimait par-dessus tous les autres Frères, à cause qu'il était obéissant et fidèle.

Au bout de quelque temps, cet homme se ressouvint de sa fille, et l'amour qu'il lui portait se réveillant dans son cœur avec une nouvelle force, il commença de s'attrister et de s'affliger en lui-même. Sa douleur augmentant tous les jours, l'abbé s'en aperçut et lui dit : « Qu'avez-vous, mon Frère,

Digitized by Google

pour être si triste? Confiez-moi votre peine, et Dieu, qui console tous ses enfants, vous donnera la force de supporter vos chagrins. »

Alors cet homme se mit à pleurer, et se prosternant aux pieds de l'abbé, il lui dit : « Père, j'avais en mon pays un fils que j'ai laissé tout petit; c'est le souvenir de mon cher enfant qui cause ma douleur. »

Il ne voulut pas lui dire que c'était une fille, et l'abbé ignorant ce qu'il en était, désirant d'ailleurs le conserver, parce qu'il était fort utile au monastère, il lui dit : « Si vous aimez tant votre enfant, amenez-le ici, et il demeurera avec nous. »

Cet homme partit aussitôt et ramena sa fille. Elle s'appelait Marine; mais en lui faisant changer d'habits, il changea aussi son nom et l'appela Marin. Il la fit instruire dans le monastère, ne la quittant jamais, et personne ne s'aperçut que c'était une fille, en sorte que tous l'appelaient le petit Frère Marin.

Quand elle eut atteint l'âge de quatorze ans, son père commença à lui enseigner les voies du Seigneur, et il lui disait : « Prends bien garde, ma fille, que personne ne découvre jamais le secret de ton sexe; sois vigilante contre les piéges du démon, de peur qu'il ne te séduise et que ce saint monastère ne soit détruit par nous, afin que nous méritions d'être couronnés par Notre-Seigneur en présence de ses saints Anges, au lieu d'encourir une éternelle damnation avec les impies. » C'est ainsi qu'il lui parlait tous les jours du royaume de Dieu.

Sainte Marine avait dix-sept ans lorsque son père mourut. Elle resta seule dans la cellule qu'il occupait, se souvenant de ses saints enseignements, et obéissant à tous dans le monastère, en sorte que l'abbé et les autres Frères l'avaient en grande affection.

La mer était voisine du monastère, et il y avait un port à trois milles de là, où les moines allaient, avec un chariot et une paire de bœufs, chercher les objets qui leur étaient nécessaires. Un jour l'abbé lui dit : « Frère Marin, pourquoi ne vas-tu pas avec les Frères pour les aider ?

Digitized by Google

— Si vous l'ordonnez, mon Père, j'y vais aller, répondit la Sainte. »

Or, il y avait une hôtellerie dans le marché. Frère Marin y allait donc fréquemment avec son char, et lorsqu'il était trop tard pour rentrer au monastère, il logeait dans cette hôtellerie avec les autres Frères.

L'hôte avait une fille qui était vierge ; mais, par les embûches de l'ennemi, elle se laissa séduire par un soldat et commit une faute. Ses parents s'en aperçurent, et, après lui avoir fait de grands reproches, ils lui dirent : « Indique-nous au moins celui qui t'a séduite. » Cette malheureuse fille, trompée par le démon, nomma Frère Marin. Ses parents coururent aussitôt au monastère et dirent à l'abbé : « Voici, seigneur abbé, ce qu'a fait votre moine Marin : comment il a séduit notre fille. — Permettez, répondit l'abbé, que nous examinions sérieusement la chose. » Et comme la Sainte venait en ce moment, il lui dit : « Frère Marin, est-ce toi qui as commis le crime dont ces gens se plaignent au sujet de leur fille ? »

Le Frère resta longtemps sans répondre ; enfin il dit en gémissant profondément : « J'ai péché, mon Père, mais je veux faire pénitence de ce crime : priez pour moi. »

L'abbé, irrité de sa faute, ordonna qu'on le battît rudement. « En vérité, lui dit-il, puisque tu te conduis ainsi, tu n'es plus digne de rester au monastère. » Et il le mit à la porte.

La Sainte, cependant, ne voulut point découvrir son secret; elle sortit, et se jetant par terre à la porte du monastère, elle y fit pénitence du crime qu'elle n'avait point commis, demandant aux Frères qui entraient ou qui sortaient un peu de pain pour soutenir sa vie. Elle passa ainsi trois longues années, sans s'éloigner jamais du couvent.

Au bout de ce temps, la fille de l'hôte, qui avait mis au monde un fils et qui l'avait allaité, le donna à sa mère, se lassant de le nourrir. Celle-ci vint avec l'enfant au monastère, et le jetant aux pieds de la Sainte, elle lui dit : « Voici ton

Digitized by Google

fils, Frère Marin, nourris-le puisque tu l'as reconnu. » Elle laissa l'enfant et s'en alla. La Sainte le prit dans ses bras, comme si c'eût été son propre fils ; elle le nourrissait du peu de pain que lui donnaient ceux qui entraient au monastère. Cela dura deux années.

Cependant les Frères, qui voyaient sa misère et sa pénitence, en furent touchés. Ils allèrent trouver l'abbé et commencèrent à le supplier de laisser rentrer Frère Marin au couvent. « Soyez indulgent, Père, lui disaient-ils, et recevez-le de nouveau. Voici cinq années qu'il pleure et qu'il prie à la porte du monastère, sans s'en éloigner jamais. Soyez touché de son repentir, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a ordonné. »

Ils lui firent tant d'instances, que l'abbé se laissa fléchir ; il ordonna qu'on fît entrer Frère Marin, et l'appelant devant lui, il lui dit : « Ton père, tu le sais, était un saint homme ; c'est lui qui t'introduisit tout petit dans ce monastère, où il ne fit que le bien ; jamais il n'eût soupçonné, ni lui, ni aucun de nous, ce que tu as osé faire. Cependant, puisque te voilà rentré avec ce fils que tu as eu d'un adultère, il faut penser à faire pénitence. Tu as commis une grande faute, c'est pourquoi j'ordonne que tu sois seul chargé d'emporter toutes les immondices du monastère, de fournir l'eau dont nous avons besoin, de nettoyer tous les jours les chaussures des Frères et de les servir tous : c'est à ce prix que je te reçois en grâce. »

La Sainte accepta de bon cœur cette condition, et elle exécuta fidèlement les ordres qui lui étaient donnés ; mais quelques jours après, il arriva qu'elle s'endormit dans le Seigneur. Les Frères vinrent annoncer cette nouvelle à l'abbé. « Frère Marin est mort, lui dirent-ils. — Voyez, mes Frères, répondit l'abbé, combien était grand le crime qu'il a commis, puisque Dieu ne lui a pas laissé le temps d'en faire pénitence. Cependant allez laver son corps et enterrez-le loin du monastère. »

Ils y allèrent, mais en lavant le corps, ils reconnurent que

Digitized by Google

c'était celui d'une femme. Alors ils se mirent à pousser des sanglots et à se frapper la poitrine en disant : « Quelle vie admirable, quelle sainte patience, quelle force pour garder son secret au milieu de tant d'afflictions dont nous l'avons accablée ! »

Alors ils retournèrent auprès de l'abbé et lui dirent en pleurant : « Venez, Père, venez voir Frère Marin.

— Qu'est-ce, mes Frères, répondit l'abbé ?

— Venez, reprirent-ils, venez voir les prodiges de Dieu, venez voir ce que vous avez fait. »

L'abbé se leva tout épouvanté, et alla voir le corps ; et soulevant le manteau dont il était couvert, il reconnut que c'était une femme. Il se laissa tomber aussitôt, et frappant la terre de sa tête blanchie, il s'écriait en sanglotant : « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous en conjure, ne me condamnez pas au tribunal de Dieu pour tous les chagrins que je vous ai faits, car j'ai agi par ignorance. Hélas ! madame, pourquoi ne m'avez-vous pas dit votre secret, et comment n'ai-je pas découvert la vérité de votre vie admirable ? » Et il ordonna que ce saint corps fût inhumé avec honneur dans l'oratoire du monastère.

Le même jour, la fille de l'hôte fut possédée par le démon ; elle vint au monastère, confessant le crime qu'elle avait commis, et disant le nom de son séducteur. Sept jours après que la Sainte se fut endormie dans le Seigneur, cette fille fut délivrée du démon dans l'oratoire, par la puissance de sa douce victime.

Le bruit de ce miracle se répandit aussitôt dans le marché que fréquentait Frère Marin, et dans les monastères du voisinage ; alors les religieux et les habitants du pays prirent des croix et des cierges, et bénissant le Seigneur, ils vinrent au monastère en chantant des hymnes, des psaumes et des cantiques. Ils entrèrent dans l'oratoire où reposait le corps de sainte Marine, louant Dieu des prodiges de patience et d'humilité qui avaient éclaté en sa servante.

Depuis, Notre-Seigneur a fait en ce lieu beaucoup de mira-

Digitized by Google

cles, par l'intercession de cette illustre Vierge et à la gloire de son nom.

Le martyrologe romain appelle avec raison un martyre, l'héroïque patience qui causa la mort de sainte Marine.

(E. DARAS.)

SAINT AMAND,

ÉVÊQUE DE BORDEAUX.

On lit, dans saint Paulin de Nole, que saint Amand servait Dieu dès son enfance, qu'il fut élevé dans la connaissance de l'Écriture, et qu'il préserva son innocence des souillures que l'on a coutume de contracter dans le commerce du monde. Ayant été ordonné prêtre par saint Delphin, évêque de Bordeaux, qui l'attacha à son Église, il se montra fort zélé pour la gloire de Dieu. Ce fut lui qui instruisit saint Paulin des mystères de la foi, pour le préparer à la réception du Baptême. Depuis ce temps-là, Paulin entretint toujours avec saint Amand une amitié très-étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres ; et nous voyons par celles qui nous sont restées qu'il avait beaucoup de vénération pour sa vertu.

Saint Amand fut élu, après la mort de saint Delphin, pour gouverner l'Église de Bordeaux. Mais il se démit bientôt de sa dignité en faveur de saint Séverin, qui s'était retiré auprès de lui [1] ; et il ne voulut la reprendre que quand la mort eut enlevé ce Saint. Il se conduisit, au rapport de saint Paulin, comme un fidèle gardien de la religion et de la foi de Jésus-Christ. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. On ignore l'année précise de sa mort. C'est à lui qu'on est redevable de la conservation des écrits de saint Paulin, qui mourut en 431.

[1] Ce saint Séverin est différent de celui qui fut évêque de Cologne. Il est dit qu'il vint à Bordeaux du pays de l'Orient, *a partibus Orientis.*

Digitized by Google

SAINT CALOGER,

ERMITE.

Saint Caloger vivait dans une humble cellule, à Xacca, en Sicile. C'était un bon ermite d'une piété profonde et d'un grand calme. Il fut révéré de toute la Sicile à cause de ses vertus. On lui amenait des hommes exaltés, et même des fous furieux, et il les rendait à la raison. Il imposait aux exagérations par sa douce placidité. Il fut honoré de plusieurs miracles, tant qu'il vécut, et aussi après sa mort, qui eut lieu le 18 juin de l'an 486. On l'invoque pour la guérison des énergumènes.

SAINT FORTUNAT,

ÉVÊQUE.

Il ne faut pas confondre ce Saint avec Venance-Fortunat, évêque de Poitiers et contemporain de sainte Radegonde. Tous deux étaient Italiens d'origine. Celui qui nous occupe aujourd'hui était évêque en Lombardie. Son siége ne nous est pas indiqué, mais il était né à Verceil, et son mérite l'avait fait surnommer le Philosophe. Il fut chassé de son siége dans les invasions des Lombards et se réfugia en France, où il devint l'ami de saint Germain, évêque de Paris. Il se retira à Celles, nommée aujourd'hui la Grande-Paroisse, près de la Seine. C'est là qu'à la prière de saint Germain il composa la Vie de saint Marcel, évêque de Paris, mort en 436.

Saint Fortunat mourut vers l'an 570. Il y a un bourg dans le Languedoc qui porte le nom de saint Fortunat. En divers lieux on l'appelle saint Fortuné. On l'honore le 18 juin, jour de son passage à la bienheureuse Éternité. Une partie de son Chef est conservée religieusement à Verneuil, dans une église qui porte son nom.

SAINTE ÉLISABETH,

ABBESSE DE SCHOENAUG.

Sainte Hildegarde, dont l'Église célèbre la fête le 17 septembre, était liée d'amitié avec une autre Sainte d'Allemagne

Digitized by Google

qui la visitait quelquefois et qui avait fait des révélations semblables. C'est sainte Elisabeth, abbesse de Schoenaug, c'est à-dire Belle-Vue, dans le diocèse de Trèves, à seize milles de celui de sainte Hildegarde. En l'année 1152, étant âgée de vingt-trois ans, Élisabeth commença d'avoir des extases et des visions, ce qui lui arrivait ordinairement les dimanches et les fêtes, aux heures de l'Office divin. Comme plusieurs personnes désiraient savoir ce que Dieu lui révélait, elle le découvrit, par ordre de l'abbé Hildelin, à un frère qu'elle avait, nommé Ecbert, chanoine de l'église de Bonn ; mais elle eut bien de la peine à s'y résoudre, craignant que les uns ne la prissent pour une sainte, les autres pour une hypocrite qui voulût imposer, ou pour une folle. Enfin, de peur de résister à la volonté de Dieu, elle racontait à son frère ce qu'elle voyait et entendait de jour en jour, et il l'écrivait d'un style simple, où il ne paraît rien ajouter du sien. Il en composa quatre livres, dont le troisième, intitulé les *Voies du Seigneur,* contient plusieurs exhortations utiles.

Sainte Élisabeth avait eu pendant un temps de grandes épreuves : elle ne se sentait plus de goût pour les choses saintes et les exercices de piété. Il lui semblait qu'elle doutait des vérités les plus importantes de la religion, quelquefois même qu'elle était dans une espèce d'incrédulité complète, tant était grande l'obscurité dont Dieu permettait que son esprit fût enveloppé, pour l'éprouver et la rendre plus parfaite. Enfin elle tomba comme dans un profond désespoir, et fut tentée de se donner la mort. Mais sa volonté tint ferme au milieu de ces orages. Elle mit sa confiance en Dieu qui n'abandonne jamais les siens, qui ne permet pas que *nous soyons tentés au-delà de nos forces,* et son espérance ne fut pas trompée. A cet état si pénible, mais si méritoire, succédèrent des grâces et des consolations extraordinaires. Voici ce qu'elle en dit elle-même dans une lettre écrite à sainte Hildegarde : « Vous avez sans doute appris que le Seigneur a daigné manifester sa bonté envers moi, au-delà de tout ce que je méritais, et qu'il m'a fait connaître des choses qui sont

Digitized by Google

au-dessus de la raison et de la nature. Il m'a de même appris les maux qu'il doit faire tomber sur son peuple, s'il ne fait pas pénitence ; mais je cache ces faveurs le mieux qu'il m'est possible. » La Bienheureuse Élisabeth mourut le 18 juin 1165, à l'âge de trente-six ans. Son nom a été inséré dans le martyrologe romain.

LA BIENHEUREUSE THÉRÈSE DE LÉON.

La Bienheureuse Thérèse de Léon fut mariée en 1188 ou 1189 avec Alphonse IX, roi de Léon, dont elle fut la première femme. Ils étaient cousins germains, Alfonse ayant eu pour mère Urraque, sœur naturelle de Sanche, roi de Portugal. Ce mariage se fit sans qu'on eût demandé la dispense du Pape. Il fut désapprouvé de presque tout le clergé des deux royaumes, et Rome s'en plaignit.

Cette princesse offrit à Dieu sa disgrâce, et consacra le reste de sa vie à l'ouvrage de son salut. Elle s'occupait en même temps de tout ce qui pouvait être un bien pour la religion. Bien informée que la discipline monastique était très-relâchée dans le monastère de Lorban, et que les moines ne voulaient pas entendre parler de réforme, elle pria son père de lui donner cette maison pour y mettre des religieuses. Sanche fit consentir l'abbé Julien à lui céder son monastère; ce qui se fit sans doute après des arrangements convenables. La pieuse reine, en ayant pris aussitôt possession, le peupla de religieuses de Cîteaux, comme elle l'avait souhaité.

Dégoûtée tout à fait du monde, elle prit, en 1228, la résolution de se consacrer à Dieu, en prenant le voile dans ce monastère. Elle y fit consentir son père, et fit part de son dessein au roi de Léon, en lui recommandant les infantes ses filles. Ce prince applaudit à sa pieuse résolution, et lui donna pour dot la ville de Valbuena.

Le 18 juin 1230, elle consomma son sacrifice par une mort précieuse aux yeux de Dieu, qui manifesta, dit-on, sa sainteté par un grand nombre de miracles. Le Portugal la regarde comme une de ses Saintes.

Digitized by Google

LA BIENHEUREUSE OSANNE DE MANTOUE,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

La Bienheureuse Osanne vint au monde à Mantoue, en alie. Son père s'appelait Nicolas et sa mère Agnès. Ils aient chrétiens et ils élevèrent leur enfant dans les maximes la vraie foi. Elle profita merveilleusement des grâces que Seigneur lui fit dès son enfance. A l'âge de six ans elle ntit son cœur s'embraser de l'amour de Dieu, et tout ıtière à sa dévotion, ayant demandé au Saint-Esprit la ımière pour bien connaître ses devoirs et la force pour les en accomplir, elle entendit, au-dedans d'elle-même, une ɔix qui lui dit intelligiblement : « Ma fille, la bonne vie ɔnsiste à aimer Dieu de tout son cœur. »

Le bon Ange conduisit un jour la petite Osanne, en esprit, n séjour du Ciel, où il lui montra la gloire des Saints; quand lle fut revenue à ses sens, elle s'offrit à Dieu, sans nulle éserve, lui demandant pour unique faveur de lui être gréable pendant tout le cours de sa vie. Aussitôt Notre-eigneur lui apparut, sous la forme d'un petit enfant ravis-ant de beauté, le front couvert de belles boucles de cheveux londs, mais ceint d'une couronne d'épines, et une lourde roix sur les épaules ; il tendit, en souriant, ses petits bras ers la jeune Vierge, et ouvrant sa bouche divine, il lui dit : « Chère Osanne, je suis le Fils de Marie : à mon exemple, il aut te disposer à beaucoup souffrir; cependant ne crains oint, jamais je ne t'abandonnerai. » Il disparut ensuite, et la jeune enfant demeura toute pleine d'un amour brûlant pour son Dieu, et du désir de beaucoup endurer pour lui plaire.

A dater de ce moment, la jeune fille se livra plus entière-ment et plus avidement encore aux exercices de la plus tendre piété, à la prière, à l'austérité de vie, à la méditation de la Passion du Sauveur et à la fréquentation des Sacrements. Le divin Sauveur s'éprit pour cette vierge, si humble et si pure, d'une admirable affection : il descendit souvent vers

Digitized by Google

elle d'une façon toute familière, lui enseignant à comprendre les choses de Dieu. Un jour de la Purification, comme elle voyait en esprit l'offrande que faisait Marie de son Enfant céleste, au temple de Jérusalem, et l'Enfant Jésus aux bras du vieillard Siméon, la Vierge-Mère le prit, se tourna vers elle, le lui donna pour le baiser, et le reposa sur son cœur; Osanne en reçut une joie et une consolation inexprimables.

Ces faveurs insignes de Jésus et de Marie ne cessèrent point à son égard, pendant tout le cours de sa vie : elle eut le douloureux bonheur de se voir marquée des stigmates de la Croix, de la Couronne d'épines, et de la Lance déicide; elle reçut, plus d'une fois, en ses moments de plus intime ardeur, d'union intime avec son Bien-Aimé, la Communion de la main des Anges; Dieu lui communiqua souvent les secrets de l'avenir et il lui remit en main le pouvoir d'opérer des miracles.

Si la pieuse Vierge s'était donnée tout entière à Dieu, ce n'est point qu'elle n'eût été détournée de sa voie, et poussée à se donner au monde. Ses parents eux-mêmes, comme il arrive, hélas! trop souvent, avaient été les premiers à la solliciter à une conduite moins parfaite. A l'âge de quinze ans, ils lui avaient proposé l'état du mariage ; mais elle leur avait franchement répondu qu'elle s'était irrévocablement donnée, et qu'elle espérait ne se reprendre jamais : Jésus lui seul devait posséder tout son cœur. Néanmoins se voyant, malgré sa résolution bien exprimée, en butte à des sollicitations nouvelles, dans l'espoir d'y couper court, elle prit l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique, et le porta publiquement. Ses parents lui demandèrent pour combien de temps elle s'était choisi cet habit : « Pour toute ma vie, répondit-elle, et je l'emporterai avec moi en terre quand je mourrai. » Ils eurent assez de religion pour la laisser en paix.

L'ardeur de l'amour divin s'agrandit tellement dans cette âme sainte, qu'elle ne vivait plus et n'agissait plus que par lui ; cet amour sacré éclatait dans toutes ses paroles et dans toute sa conduite : elle avait coutume de dire : « Oui, j'aime-

Digitized by Google

is mieux, aimant mon Dieu, me trouver avec Judas en ıfer, que d'être, sans amour, la première sainte du pa-dis. »

On peut juger par là de l'amour qu'elle avait pour son pro-ain; car l'amour du prochain est dans une âme en raison ; son amour pour Dieu. Elle assistait les pauvres au-delà ; ses moyens; elle visitait les malades, leur procurant tous s secours qui étaient en son pouvoir; elle aimait à consoler ux qui gémissaient dans les angoisses de l'affliction ; elle privait pour soulager les malheureux, se tirant, comme ı dit, le morceau de la bouche pour leur donner à manger. Et sa charité reposait sur la base d'une humilité profonde; le s'estimait la dernière des créatures, la plus ingrate et la us indigne, comme ne sachant pas remercier Dieu pour utes les grâces qu'il lui avait faites, et comme multipliant ns cesse le nombre de ses offenses. Elle sentait une ré-ıgnance extrême pour tout eespèce de louanges, et fuyait ut ce qui pouvait tourner à sa propre gloire, notamment ur les sacrés Stigmates dont l'avait empreinte le Sauveur, qu'elle cachait, de son mieux, de peur d'en être estimée honorée.

Elle eut, cette humble fille, ce qu'elle souhaitait, le mépris s hommes, la haine des démons, les persécutions et les ıilleries. On la calomnia bassement ; on la traita de bigote de sorcière ; on la voulut faire passer pour folle, et on alla ısqu'à la confier aux médecins pour guérir sa tête dérangée. es tracasseries lui remplirent l'âme de perplexités et d'in-uiétudes ; elle tomba en proie aux scrupules, et fut tentée n moment de se livrer à un fatal désespoir. Les démons, ani-és contre elles d'une étrange furie, la maltraitèrent plus une fois, l'accablant de coups pendant la nuit, et la laissant uasi sur le carreau. Ils essayèrent d'enflammer son âme les feux impurs de la concupiscence charnelle, lui disant, ar moquerie, qu'elle pouvait bien tant se gêner et se vaincre, uisqu'elle était destinée aux flammes de l'enfer. « Allez, naudits, leur disait-elle ; oui, mes péchés méritent l'enfer,

Digitized by Google

mais je me confie aux mérites de mon Sauveur ; il aura pitié de mon âme. »

Enfin la paix lui revint : la prière, la confession, la confiance en Dieu, avaient tout dompté ; rien ne put contre cette âme uniquement appuyée sur son amour pour le Seigneur. Après avoir ainsi triomphé du monde, des démons et d'elle-même ; après tant de combats où s'était signalée sa vaillance : arrivée à la cinquante-sixième année de sa vie, Ozanne sentit qu'elle allait mourir. Elle se recueillit en son Dieu, recommanda son âme à l'Époux sacré qu'elle avait aimé de toutes les affections de son cœur, puis elle s'endormit du sommeil paisible de la mort des justes, le 18 juin 1505. Son corps fut inhumé en grande pompe dans l'église des Dominicains, où Dieu l'honora de nombreux miracles. Léon X a permis son office pour le diocèse de Mantoue. (CHAPIA.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 18 juin, apparition de la très-sainte Vierge et de l'Enfant Jésus à sainte Agnès de Montépulciano. On vénère encore dans l'église de cette ville une petite Croix qu'il lui laissèrent.

Dans ce même pays de Toscane, à Florence, le peuple, dit l'auteur de la *Légende de Notre-Dame,* se portait en foule un jour vers une église dédiée à la très-sainte Vierge pour y contempler un chef-d'œuvre de Fra Bartolomeo. La ville entière, avide de toutes les productions de son artiste favori, se pressait aux portes de la basilique, remplissait le chœur de l'immense édifice et refluait dans les nefs latérales. C'était une *Annonciation* que le peintre florentin livrait ainsi à la pieuse curiosité de ces concitoyens. Une espèce de transport religieux s'était emparé de toute la multitude à l'aspect de la Vierge si suave, si modeste et si belle. Jamais un mortel n'aurait pu rêver cette tête ravissante ; nul pinceau humain n'aurait pu lui prêter la transparence de son angélique lumière et son divin sourire. Le lendemain on disait partout

Digitized by Google

lans Florence, qu'après un long travail, l'artiste avait enfin achevé tout son tableau, à l'exception de la tête de la Madone. Avant d'y mettre la dernière main, il avait recueilli toutes ses forces et réveillé tous les élans de sa piété, afin de terminer dignement la partie la plus importante de sa tâche. Ce fut en vain. Fatigué de ses inutiles efforts, il s'endormit d'un profond sommeil devant son œuvre ébauchée. A son réveil, il s'aperçut que la main d'un Ange y avait ajouté une tête de vierge d'une beauté merveilleuse, et il tomba aussitôt à genoux devant elle.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur la voie d'Ardée, la fête des saints Martyrs Marc et Marcellien, frères, qui, ayant été arrêtés par le juge Fabien, durant la persécution de Dioclétien, furent attachés à un poteau, où on leur enfonça des clous aigus dans les pieds; et comme ils ne cessaient point de louer Jésus-Christ, on leur transperça les côtés avec des lances, et ils allèrent ainsi dans les royaumes célestes avec la gloire du martyre.

A Malaga, en Espagne, les saints Martyrs Cyriaque et Paule, vierge, qui, accablés sous les pierres, rendirent leurs âmes au ciel au milieu des cailloux.

1. QUARTODECIMO KALENDAS JULII.

Romæ, via Ardeatina, natalis sanctorum Martyrum Marci et Marcelliani fratrum, qui in persecutione Diocletiani à judice Fabiano tenti, et ad stipitem alligati, in pedibus clavos acutos acceperunt: cumque non cessarent laudare Christum, lanceis per latera transfixi, cum gloria martyrii ad sua deinde regna migrarunt.—Malacæ, in Hispania, sanctorum Martyrum Cyriaci et Paulæ Virginis, qui, lapidibus obruti, inter saxa animas cœlo reddiderunt. — Tripoli, in Phœnicia, sancti Leontii, militis, qui sub Hadriano Prideœ, una cum Hypatio Tribuno et Theodulo, quos convertit ad Christum, per acerba tormenta pervenit ad coronam martyrii. — Eodem die, sancti Ætherii Martyris, qui in persecutione Diocletiani post ignes et alios cruciatus gladio cæsus est. — Alexandriæ, passio sanctæ Mariæ Virginis. — Burdigalæ, sancti Amandi Episcopi et Confessoris. — Apud Saccam, in Sicilia, sancti Calogeri, Eremitæ, cujus sanctitas in eneratis liberandis maxime effulget. — Sconaugiæ, sanctæ Elisabeth Virginis monasticæ vitæ observantia celebris.

Digitized by Google

A Tripoli, en Phénicie, saint Léonce, soldat, qui, sous le président Adrien, parvint, avec Hypace et Théodule, qu'il convertit à Jésus-Christ, à la couronne du martyre par de cruels tourments.

Le même jour, saint Éthère, martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir souffert le feu et d'autres tortures, fut décapité.

A Alexandrie, martyre de sainte Marine, vierge.

A Bordeaux, saint Amand, évêque et confesseur.

A Xacca, en Sicile, saint Caloger, ermite, dont la sainteté éclate surtout pour la délivrance des énergumènes.

A Schœnauge, sainte Élisabeth, vierge, célèbre par l'observance de la vie religieuse.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Jubin, honoré en ce jour à Lyon, dans l'église de Saint-Irénée, où est son tombeau.

Saint Crispin, martyr à Ravenne, avec saint Félix.

Sainte Spéciosa, vierge du VII^e^ siècle, honorée à Pavie.

Saint Martyre ou Macaire, martyr avec saint Félix.

Le Bienheureux Gerland, chevalier de l'Ordre des Templiers, honoré en Sicile.

Saint Émile, martyr avec saint Macaire.

La bienheureuse Marine Vallarina, religieuse Augustine à Spolète.

Huit Solitaires, dont on n'a pas les noms, massacrés ce jour en Égypte.

Saint Teru, mentionné dans l'Épître de saint Paul aux Romains, martyr.

Saint Léon de Lucques, abbé de Cava, au royaume de Naples.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Gaussinel, prêtre du diocèse de Sarlat, en Périgord, chassé de sa cure pour refus de serment, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal de Périgieux, guillotiné le 18 mars 1794.

Digitized by Google

François Moulier, prêtre du diocèse de Saint-Flour, emprisonné au Puy pour refus de serment, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté le 18 juin 1794.

Pierre Rolland, prêtre de Bordeaux, refusa le serment, fut conduit malade à l'hôpital de Saint-André et y mourut le 18 juin 1794, à l'âge de soixante ans.

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Gervais et saint Protais, frères et martyrs. — Saint Ursicin, médecin et martyr. — Saint Gaudence, évêque d'Arezzo, et saint Culmace, son diacre, martyrs. — La Bienheureuse Rivanone. — Saint Meaugon, solitaire. — Saint Innocent, évêque du Mans. — Saint Dié ou Dieudonné, évêque de Nevers. — Saint Hildegrim, évêque de Châlons-sur-Marne. — Saint Boniface, apôtre de la Russie, archevêque et martyr. — Saint Odon, évêque de Cambrai. — Sainte Julienne Falconiéri, vierge, fondatrice de l'Ordre des religieuses Servites. — La Bienheureuse Micheline, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Vénérable prêtre Louis Agut, fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement. — Le Vénérable Père J.-J. Dincamps, Trappiste, confesseur de la foi. — Le Vénérable Père Muard, fondateur des Bénédictins-Prêcheurs du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur immaculé de Marie. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS,

FRÈRES ET MARTYRS.

Gervais et Protais, fils de saint Vital et de sainte Valérie, étaient nés jumeaux. On sait par les titres que l'on découvrit dans leur tombe que le juge Astase, qui présidait à Milan, les fit tuer à coups de fouets plombés et qu'ils furent décapités ensuite ; mais on ignorait où reposaient leurs corps. Ce lieu fut enfin révélé à saint Ambroise, dans une vision où les deux Saints lui apparurent. Voici ce qu'il en raconte lui-même dans une lettre qu'il écrivit sur ce sujet à tous les autres évêques d'Italie.

« Le Carême dernier, Dieu m'ayant fait la grâce de jeûner et de prier en la compagnie des fidèles, comme j'étais une nuit en oraison, il me prit un sommeil si léger, que je n'étais proprement ni éveillé ni endormi. En cet état, ayant ouvert les yeux, je vis devant moi deux jeunes hommes vêtus d'une robe longue et d'un manteau d'une blancheur extraordinaire, lesquels étendaient les mains pour prier. L'état où j'étais en

Digitized by Google

tre le sommeil et le plein usage des sens, ne me permettait pas de leur parler ni de leur répondre ; je fis alors un effort pour m'éveiller, et aussitôt tout ce spectacle disparut, et je ne vis plus rien.

« Aussitôt j'eus recours à Dieu, et le priai par les entrailles de sa miséricorde, que si c'était une illusion du démon, il l'éloignât entièrement de ma pensée, mais que si c'était au contraire une révélation de sa part, il eût la bonté de m'en donner une plus ample connaissance. Je redoublai pour cela mon jeûne, et une autre nuit les mêmes personnes m'apparurent encore vers le chant du coq, mais sans me rien dire. Enfin la troisième nuit, la rigueur du jeûne m'ayant ôté la faculté de dormir, ces mêmes jeunes hommes se présentèrent à moi pour la troisième fois avec un troisième personnage qui paraissait être saint Paul, selon que je le reconnus, parce que l'image que j'ai vue de ce grand Apôtre lui est tout à fait semblable.

« Les jeunes hommes ne dirent mot, mais l'Apôtre me parla, et me dit que ceux que je voyais étaient d'illustres Martyrs, lesquels ayant renoncé, selon la doctrine qu'ils avaient puisée dans ses Épîtres, aux richesses et aux possessions de la terre, s'étaient attachés uniquement à Jésus-Christ, et qui ne désirant rien de ce que la chair peut convoiter, avaient vécu dix années au milieu de cette ville de Milan dans le service de Dieu ; que leurs corps étaient enterrés dans le lieu même où je priais, et qu'en faisant fouiller la terre à la profondeur de douze pieds, je les y trouverais dans une pierre creuse ; que je devais les lever et faire bâtir une église en leur honneur pour les y placer. Je le remerciai de la faveur qu'il me faisait de me découvrir un si grand trésor, et le suppliai de me dire aussi les noms de ces glorieux soldats de Jésus-Christ. Il me dit que cela n'était point nécessaire, parce que je trouverais aussi à la tête de leur cercueil un écrit, où leur nom, leur pays, leur naissance, et le genre de leur mort étaient rapportés.

« En conséquence de ce cette apparition, j'assemblai les

Digitized by Google

évêques des villes voisines, et après leur avoir déclaré ce que j'avais vu et entendu, je pris le premier un instrument, et commençai à creuser la terre, les autres évêques firent la même chose; et enfin, après avoir creusé douze pieds, nous trouvâmes le tombeau que l'Apôtre m'avait indiqué : nous l'ouvrîmes aussitôt, et nous eûmes la consolation d'y voir ces saints corps aussi beaux et aussi frais que s'ils n'y eussent été mis que depuis une heure. L'odeur admirable qui en sortait les rendit encore plus vénérables. Le billet dont saint Paul m'avait parlé s'y trouvait aussi. Voici par ordre ce qu'il portait.

« Moi, Philippe, serviteur de Jésus-Christ, étant assisté de mon fils, j'ai levé et enseveli chez moi les corps de ces glorieux Martyrs : l'un s'appelle Gervais et l'autre Protais. Ils étaient tous deux enfants jumeaux de saint Vital, martyrisé à Ravenne pour le nom de Jésus-Christ, et de sainte Valérie, exécutée auprès de Milan pour la même cause. Ayant hérité de leurs biens, ils vendirent tous leurs héritages, et même la maison où ils demeuraient, et en donnèrent l'argent aux pauvres et à leurs esclaves, qu'ils mirent en liberté; ils se retirèrent ensuite dans une chambre, où ils passèrent dix ans en des exercices continuels de piété, occupés à la lecture, à l'oraison et aux pratiques de la mortification chrétienne ; et la onzième année, ils endurèrent le martyre. Car, comme le comte Astase passait par Milan pour aller à la guerre contre les Marcomans, les prêtres des idoles allèrent au-devant de lui et lui dirent : « Seigneur, si vous voulez remporter la victoire et retourner à Rome vers les empereurs, plein de gloire et triomphant, il faut que vous obligiez Gervais et Protais, deux chrétiens qui sont ici, de sacrifier aux dieux : car ces divinités sont tellement irritées de leur mépris qu'elles ne veulent plus rendre d'oracles ni répondre aux demandes qui leur sont faites. »

« Astase, sur ce récit, fit chercher ces bienheureux frères, et les ayant fait amener devant lui, il leur dit : « J'ai appris que vous êtes les ennemis de nos dieux et que vous leur refusez le culte et l'adoration qui leur est due, ce qui fait

Digitized by Google

qu'ils sont irrités contre nous et qu'ils ne veulent plus être favorables au bien de l'État; il faut que vous changiez de conduite et que vous leur offriez de l'encens, afin que nous puissions défaire les barbares et sauver les provinces de l'empire des cruautés qu'ils y exercent. » Saint Gervais répondit que c'était de Dieu, Créateur du ciel et de la terre, qu'il fallait attendre la victoire, et non pas de ces idoles inanimées qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, des narines et ne sentent point, une bouche et ne parlent point, des mains et ne touchent point, des pieds et ne peuvent marcher, et un ventre qui est vide et qui n'a point d'entrailles.

« Ce discours ne plut guère à Astase; il le prit pour un blasphème et une rébellion, et commanda sans autre forme de procès que Gervais fût fouetté avec des cordes plombées jusqu'à ce que la violence de ce supplice lui fît rendre l'âme: ce qui fut exécuté à l'heure même. Ensuite il fit enlever son corps, et s'adressant à Protais, il lui dit : « Misérable, ouvre les yeux, ne sois pas ennemi de ta propre vie et ne nous oblige pas de te faire mourir tout vivant. — Qui est le plus misérable de nous deux? répondit Protais, ou moi qui ne crains point, ou toi qui fais assez paraître que tu m'appréhendes et que tu as besoin de moi. — Comment est-ce, dit Astace, que tu as l'audace de dire que je t'appréhende? — Je le dis avec vérité, répliqua Protais : car si tu ne me craignais point, tu ne me presserais pas de sacrifier aux idoles pour avoir une issue avantageuse de ton expédition, et tu ne t'imaginerais pas que mon refus te pût être préjudiciable. Pour moi, qui ne reconnais point d'autre Dieu que cette souveraine Majesté qui règne dans les Cieux, je me moque de tes menaces et de tes tourments, et je ne fais pas plus d'état de tes dieux insensibles que de la boue et du fumier que l'on foule aux pieds. »

« Le comte, à cette réponse, ordonna qu'il fût bâtonné; et après qu'on l'eut rompu de coups sur le dos et sur le ventre, l'ayant fait relever, il lui dit encore : « Insensé que tu es,

Digitized by Google

demeureras-tu toujours dans ton orgueil et ta rébellion? Quoi donc, veux-tu que nous te fassions périr comme ton frère a péri entre nos mains? — Je ne saurais périr, répondit enfin le saint Martyr, en souffrant pour Jésus-Christ; c'est un bonheur infini pour moi que de donner ma vie pour la confession de son Nom. Ton aveuglement, au contraire, te rend digne de compassion, puisque tu ne connais pas Dieu qui est la source de tous les biens, et sans le secours duquel tu ne peux attendre qu'une infinité de maux. Bien loin de me fâcher contre toi et de te donner des malédictions, j'imite mon Seigneur Jésus-Christ qui priait pour ceux qui l'avaient crucifié; je plains ton malheur et implore pour toi sa miséricorde, parce que tu ne sais pas ce que tu fais. » Le comte fut insensible à un discours si plein de charité et condamna le saint Confesseur à perdre la tête. Ainsi cette seconde victime fut immolée, et son corps fut joint à celui de saint Gervais.

« Et moi, Philippe, serviteur de Jésus-Christ, voyant ces corps sacrés publiquement exposés, je les enlevai de nuit avec mon fils, et les transportai dans ma maison, sans autre témoin que Dieu qui voit toutes choses. Après quoi, je les ensevelis dans ce cercueil de marbre que je mis dans la terre, espérant que l'intercession de ces illustres Martyrs me ferait obtenir la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Voilà ce que contenait le billet qui fut trouvé avec les corps de saint Gervais et de saint Protais : et c'est aussi tout ce que porte la lettre que saint Ambroise adressa aux églises d'Italie.

Outre cette lettre, ce grand Docteur en écrivit encore une autre sur le même sujet à sa sœur sainte Marcelline, dans laquelle il lui mande que ces saints corps qu'il a eu le bonheur de trouver, étaient d'une merveilleuse grandeur, qu'il les transporta premièrement dans la basilique de Fauste, où le peuple passa la nuit en prière et où il donna la Confirmation ; qu'ensuite il les transféra dans une autre église, appelée

Digitized by Google

l'*Ambroisine,* où il prêcha deux jours de suite en leur honneur, et que durant le chemin un boucher nommé Sévère, qui était aveugle depuis longtemps, et de la cécité duquel les Ariens mêmes ne pouvaient pas douter, puisqu'elle avait été toute publique, fut heureusement guéri en touchant seulement le bord des vêtements dont ces précieuses reliques étaient enveloppées. Il lui mande une partie de ces choses dans le texte de ses deux sermons, dont il lui envoie la copie, où il invective encore puissamment contre les hérétiques, lesquels aimaient mieux nier effrontément et sans aucune raison un si grand miracle, et tant d'autres qui se faisaient par l'intercession des Martyrs, que d'avouer qu'ils étaient dans l'erreur, et de se réunir à l'Église catholique.

Saint Augustin était à Milan lorsque saint Ambroise découvrit ce grand trésor que son Église possédait sans le savoir, et dans le dernier livre de la *Cité de Dieu,* chapitre XXVIII, il fait mention de l'aveugle qui recouvra la vue par l'attouchement de ces saintes reliques. Il ajoute dans ses *Confessions* que Dieu fit ce miracle pour réprimer la fureur de l'impératrice Justine, mère de Valentinien le Jeune, laquelle étant du parti des Ariens, avait excité une cruelle persécution contre saint Ambroise, et prétendait le chasser de son siége archiépiscopal et de tout le diocèse de Milan.

Saint Grégoire de Tours écrit aussi dans le livre de la *Gloire des Martyrs,* chapitre XLVII, que durant qu'on célébrait l'auguste Mystère de la messe devant ces corps sacrés qui étaient exposés, une planche tomba du toit sur leurs têtes, et en fit sortir des ruisseaux de sang, lequel ayant été recueilli dans des linges et des vases fut distribué à beaucoup d'Églises des Gaules et d'Italie. Il ajoute que saint Paulin en eut une partie pour son Église de Tours, ce que j'ai cru devoir rapporter, dit saint Grégoire, parce que cette circonstance a été omise dans l'histoire de leur martyre. Je crois néanmoins que saint Ambroise en parle au moins obscurément dans son second sermon, lorsqu'après avoir vu que les démons étaient obligés de reconnaître la vertu de ces glo-

Digitized by Google

rieux témoins de l'Évangile en sortant des corps des possédés, il ajoute ces mots : « Mais il n'est pas nécessaire pour la gloire de ces Martyrs qu'ils aient le témoignage des démons, les bienfaits que l'on reçoit par leurs intercessions montrent assez le mérite de leurs souffrances. La santé qu'ils rendent aux malades est une voix plus puissante pour faire leur éloge. Et leur sang parle aussi avec plus d'éloquence, car il charme par la beauté de sa couleur, et il crie par la force et la vertu de ses opérations. »

Le cardinal Baronius remarque encore que lorsque saint Ambroise enferma ces précieuses dépouilles dans l'église qu'il avait fait bâtir, il s'en réserva quelque partie pour les lieux où on voudrait ériger des oratoires en leur honneur. Une portion fut portée à Rome, où une dame très-noble et très-riche lui fit édifier un titre de leur nom, qui fut dédié par le Pape Innocent Ier, comme il est rapporté dans le livre des Pontifes romains. Une autre portion fut donnée à saint Paulin, évêque de Nole, qui la fit mettre dans l'église de Fondi, qu'il avait fait nouvellement construire, comme il l'assure lui-même dans son Épitre XII, à Sévère. Une autre encore fut confiée à saint Gaudence, évêque de Brescia, qui la porta avec beaucoup d'honneur dans la basilique appelée *le Concile des Saints,* comme on le peut voir dans le discours qu'il prononça au jour de la Dédicace de cette basilique. Il y eut même une partie des reliques qui fut portée jusqu'en Afrique dans un bourg appelé *Victorien,* selon le témoignage de saint Augustin. Enfin Eugippius, en la Vie de saint Séverin, témoigne que l'Allemagne ne fut pas privée de la participation de ce trésor. D'où on peut voir quelle était la vénération des premiers siècles de l'Église pour les saintes reliques, que les hérétiques ont traitées avec tant de mépris et de barbarie.

En France, il y a trois cathédrales dont saint Gervais et saint Protais sont les principaux titulaires : celles de Soissons, de Séez et de Lectoure. Ils l'étaient aussi autrefois des églises de Nevers, de Senlis et du Mans ; mais quelques raisons par-

Digitized by Google

ticulières y ayant fait prendre de nouveaux titulaires, ils n'en sont plus présentement que les seconds patrons. Nous avons à Paris une des plus grandes et des plus célèbres paroisses sous les noms de ces saints Martyrs, où l'on voit aussi quelques-unes de leurs reliques, de même que dans l'église abbatiale de Saint-Germain-des-Prés.

Leur martyre, selon le cardinal Baronius, arriva le dix-neuvième jour de juin de l'année 170 ou 171, sous l'empire de Marc-Antonin et de Lucius Vérus, et l'invention de leurs corps eut lieu vers la fin du IVe siècle. (GIRY.)

SAINT URSICIN,

MÉDECIN ET MARTYR.

Ursicin vivait sous Néron ; il exerçait la médecine à Ravenne, et les prédications des Apôtres l'avaient amené à la foi en Jésus-Christ. Or, il y avait à Ravenne un juge nommé Paulin, trop esclave de la chair pour être chrétien. Il fit arrêter le néophyte Ursicin, pour le condamner à mort, s'il ne revenait pas aux dieux de l'empire. Ursicin, troublé devant les supplices qu'on lui préparait, semblait disposé à l'apostasie, lorsqu'un fidèle, qui le connaissait et qui s'appelait Vital, père des saints Gervais et Protais, releva son courage en lui exposant que quelques instants de souffrance allaient lui conquérir dans le ciel un bonheur éternel. Ces paroles rendirent toute sa force à Ursicin. Après quelques tortures qu'il subit en priant, il eut la tête tranchée, et son âme s'éleva dans les cieux.

Le soir venu, le Bienheureux Vital emporta les restes vénérables du Martyr et les enterra avec respect.

SAINT GAUDENCE,

ÉVÊQUE D'AREZZO,

ET SAINT CULMACE,

SON DIACRE, MARTYRS.

La ville d'Arezzo, en Toscane, si remarquable par ses monuments, avait pour évêque, dans la première moitié du

Digitized by Google

v^e^ siècle, le vertueux Gaudence, qui était secondé dans ses bonnes œuvres par Culmace, son diacre. Mais alors l'empire était gouverné par Valentinien III. Ses lâchetés et ses mœurs infâmes attirèrent les barbares, Huns, Vandales, Goths et Suèves; Arezzo fut prise et saccagée, et dans cette affreuse tourmente, le généreux Gaudence et le pieux Culmace, qui voulaient défendre leur sanctuaire, furent martyrisés le 19 juin 429 ou 430, jour auquel ils sont honorés en Toscane.

LA BIENHEUREUSE RIVANONE.

Née vers 500 en Basse-Bretagne, elle était douée d'une grande beauté et des meilleures qualités de l'esprit et du cœur. Une éducation religieuse et soignée développa ses heureuses dispositions. Toute jeune encore, elle eut à pleurer la perte des auteurs de ses jours; ses deux frères, saint Rivoaré et saint Urfol, furent ses guides et ses appuis. La vertueuse orpheline demeurait avec le premier au manoir de Lanrioull, en Plouzévédé. Elle sanctifiait son temps par un enchaînement de bonnes œuvres et par les soins du ménage, charmant ses travaux par la méditation et la culture de la poésie. On se rappelle encore les chants qui déterminèrent le barde saint Hoarneau ou Harvian à la demander pour épouse.

Ce poète chrétien, revenant de la cour de France, passait par l'Armorique, afin de rentrer dans la Grande-Bretagne, sa patrie. Sur un avis du ciel, il alla demander la vertueuse sœur d'Urfol, se faisant présenter par le prince saint Judual. Ils la trouvèrent près d'une fontaine, charmant les échos de ses doux accents. Bientôt, de l'aveu de sa famille, elle devint la digne compagne de l'édifiant étranger. Les nouveaux époux restèrent à Lanrioull.

Un an après, Rivanone était mère de Hervé. Cinq ans plus tard, elle reçut le dernier soupir de son mari, qui mourut en saint, comme il avait vécu. Sa veuve lui donna des regrets qu'on a essayé d'exhaler dans de touchantes élégies. Tendre tutrice du jeune Hervé, né aveugle, la Sainte l'éleva fort soi-

Digitized by Google

gneusement au manoir de Lannuzan, territoire de Kéran, partie de la commune de Tréflaouénan. Dès sa septième année, aussi éclairée que pieuse, elle avait donné à son fils une instruction étonnante et un goût insatiable de connaissances. Elle le mit à l'école du savant religieux saint Marcain. Alors parfaitement libre, elle renonça à ses biens, et accomplissant une résolution prise depuis longtemps, elle alla s'ensevelir dans la solitude avec de ferventes compagnes, parmi lesquelles était sa nièce sainte Christine. Elle s'y forma un ermitage avec des rameaux d'arbres, et y persévéra dans l'abstinence et l'oraison.

Cependant son fils surpassait ses condisciples en lumières et en sagesse. Quand il eut atteint l'adolescence et fini ses études, il revint vers son oncle saint Urfol et demanda à voir son excellente mère. Le Saint, qui connaissait la retraite de la servante de Dieu, y mena son neveu. L'entrevue fut attendrissante. Rivanone, enchantée de revoir un fils qui répondait si constamment à ses vœux, s'entretint avec lui sur une foule de choses qui les intéressaient; et comme elle était atteinte d'une grave maladie, elle ne lui cacha point que le Seigneur lui avait révélé qu'il allait l'appeler à lui. Elle le pria de l'assister à ses derniers moments avec saint Urfol, auquel elle recommanda le jeune aveugle, qui allait bientôt être orphelin. Les deux élus lui donnèrent les soins les plus charitables. Le bon fils lui fit administrer les secours de la religion. Elle mourut saintement le 19 juin, vers 535. Hervé l'inhuma avec piété et respect dans l'oratoire où elle avait passé tant d'heures dans la prière. C'est maintenant l'église paroissiale de Landouarnéan. Des miracles si nombreux illustrèrent son sépulcre, que les Bollandistes s'étonnent qu'Albert Legrand ne l'ait pas citée parmi les Saintes. Artus du Monstier la présente à nos hommages dans son *Gynécée*.

SAINT MEAUGON,

SOLITAIRE.

Saint Meaugon est honoré depuis un temps immémorial

Digitized by Google

dans le diocèse de Saint-Brieuc. Il vivait dans cette contrée, qui était partout couverte de bois, et il a donné son nom à une paroisse, qu'on appelle par abréviation la Meaugon, parce que l'église de ce village est, selon le dire des habitants, la chapelle où le Saint priait, laquelle s'est agrandie à diverses reprises.

On dit que de son vivant, au VI^e^ siècle, saint Meaugon dirigeait là ses nombreux disciples dans les voies de la perfection.

SAINT INNOCENT,

ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Innocent, appartenant au Maine par sa naissance, fut levé des fonts sacrés du baptême par saint Victor, qui prit le plus grand soin de son éducation et de son institution, et le fit avancer dans les degrés du sacerdoce. Dans la suite, saint Innocent ayant été choisi pour évêque du Mans à cause de ses éminentes qualités, remplit la charge pastorale avec le plus grand soin et une ferveur admirable, formant à la vertu par ses instructions et ses exemples le peuple qui lui était confié. Empressé surtout à propager la vie ascétique, il établit dans les déserts de son diocèse des moines ou des solitaires qui accouraient vers lui de toutes parts pour servir le Seigneur sous les auspices et sous la conduite du saint évêque. Entre tous se distinguèrent par une piété admirable saint Calais, saint Ulphace, saint Rigomer, saint Constantien, saint Fraimbault, saint Léonard, saint Bomer et beaucoup d'autres. Aux uns, qui étaient prêtres, il confia le soin d'instruire le peuple des campagnes, aux autres, la conduite des monastères.

Il bâtit à ses frais plusieurs églises, et il en augmenta un grand nombre ; il mit surtout ses soins à agrandir et à orner l'église cathédrale, que saint Victor avait déjà commencé à réparer. Il l'enrichit des reliques des saints Martyrs Gervais et Protais, que saint Martin lui avait données. Plein de dévo-

Digitized by Google

ion pour ces saints Martyrs, il envoya à Milan demander à l'évêque Dace, qui gouvernait alors cette Église, des reliques plus insignes. Il reçut avec une joie admirable et avec le plus grand honneur les saintes reliques qui lui furent apportées, et il les déposa dans l'autel principal de son église cathédrale. La fréquence et l'éclat des miracles qui suivirent cette translation furent cause que l'église du Mans, tout en conservant le patronage si vénérable de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et des saints Apôtres, fut dans la suite désignée sous le nom des bienheureux Martyrs Gervais et Protais.

Saint Innocent fit un grand nombre d'autres œuvres excellentes pour l'honneur de Dieu et l'édification du prochain. Enfin, plein de jours et de mérites, il mourut en la fête même des saints Martyrs Gervais et Protais, par une conduite bien admirable et bien consolante de la divine Providence. Il avait contribué à répandre le culte de ces saints Martyrs : comme par une juste réciprocité, appelé par eux à la gloire céleste, il s'endormit dans le Seigneur le 13 des calendes de juillet, l'an du Seigneur 542 [1]. Suivant son désir, il fut enterré au-delà de la Sarthe, dans l'église des Saints-Apôtres, qu'il avait magnifiquement restaurée, près des corps des saints Victeur et Victor [2]. Sa sainteté fut manifestée par d'innombrables miracles accomplis avant et après sa mort. Le Bienheureux Hildebert en fit recueillir les reliques dans le XI^e^ siècle, et il les exposa à la vénération des fidèles.

SAINT DIÉ OU DIEUDONNÉ,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Déodat ou Dieudonné, qu'on appelle communément saint Dié, sortait d'une famille très-noble de la Neustrie. Son père était le cadet de la maison, et lui le dernier de ses frères. Mais le mérite que lui fit ensuite la pureté de ses

[1] Les auteurs mettent la mort de saint Innocent à l'année 543.

[2] C'est aujourd'hui l'église paroissiale de Notre-Dame-du-Pré.

Digitized by Google

mœurs et la grandeur de ses actions l'éleva bientôt à un rang tout autrement considérable que n'était celui que lui ôtait sa naissance, qui lui procurait d'ailleurs tous les avantages qu'on peut recevoir de la fortune dans le monde. Il avait reçu de la nature toutes les qualités du corps et de l'esprit qui peuvent concilier l'amour et l'estime des hommes. Mais il en fit peu de cas au prix des grâces dont il plut à Dieu d'enrichir son âme : et de toutes ces qualités, il fit servir celles qu'il ne pouvait pas absolument mépriser au dessein qu'il avait de se consacrer entièrement à Dieu. Dès sa jeunesse il s'appliqua à la vertu, prenant pour la règle de toute sa conduite le double précepte d'aimer Dieu pour lui-même, et son prochain comme soi par rapport à lui. Il remplit son cœur encore plus que son esprit des maximes les plus importantes de la sagesse chrétienne, et les y garda comme un trésor incorruptible. Un si riche fonds produisit toutes les vertus qui le firent juger digne du sacerdoce de Jésus-Christ, premièrement dans l'ordre de la prêtrise, et peu de temps après dans celui de l'épiscopat. Le clergé et le peuple de Nevers le choisirent pour leur pasteur, vers l'an 655, lorsqu'ils perdirent leur évêque Raurac. Il répondit très-bien à la haute idée qu'on s'était formée de lui sur l'opinion qu'on avait de sa vertu. Il fit connaître, pendant tout le temps qu'il exerça son ministère, qu'il ne cherchait point ses intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. Il assista au second concile de Sens, assemblé l'an 657 par l'évêque du lieu, Emmon, et il eut la satisfaction d'y voir beaucoup de saints prélats comme lui, entr'autres saint Ouen, de Rouen, saint Éloi, de Noyon, saint Faron, de Meaux, saint Amand, de Maëstricht, saint Pallade, d'Auxerre, et saint Leuçon, de Troyes. Nous ne voyons point d'autre occasion qui ait pu interrompre la résidence exacte que saint Dié faisait dans son Église. Il y veillait jour et nuit, soit dans la prière, soit dans l'exercice des fonctions de sa charge, travaillant avec autant d'assiduité au salut des âmes qui lui étaient confiées, qu'à sa propre sanctification. Il prêchait sans cesse son peuple, moins encore par ses dis-

Digitized by Google

cours, qui étaient fréquents, que par les exemples continuels de sa vie. Son humilité le faisait paraître insensible à tous les honneurs que l'on rendait à sa dignité et à son mérite : il s'était fortemeut persuadé qu'il n'y a point de gloire solide que celle qui vient de Dieu, et dont il plaît à sa miséricorde de couronner ses élus.

Mais comme il jetait souvent la vue sur les dangers du siècle et sur les vices qui y règnent, il commença à regarder avec quelque espèce de jalousie le bonheur de ceux qui s'étaient mis en des lieux de sûreté contre l'attaque des tentations qui en pouvaient naître. Un jour qu'il faisait sur cela de profondes réflexions, il se sentit si pénétré de la crainte des jugements de Dieu et si pressé de sortir de cet air de corruption que l'on respire dans le monde, qu'il résolut de se démettre de sa charge et d'aller se cacher dans une solitude. Il communiqua son dessein à son clergé et à son peuple, afin de ne les point surprendre mal à propos; et les ayant préparés à souffrir sa séparation, il les fit songer à se pourvoir d'un autre pasteur. Il sortit ensuite accompagné de quelques disciples, dont le nombre s'accrut dans le cours des voyages qu'il fut obligé de faire avant que de pouvoir se fixer en un endroit. Les principaux d'entr'eux étaient saint Arbogaste et saint Florent, qui furent consécutivement évêques de Strasbourg, le B. Willigod, Domuole, et un autre, Déodat, qui s'attachèrent à lui jusqu'à la fin. Notre Saint alla d'abord du Nivernais dans les monts des Vosges, et passa, de là, dans les quartiers du Haut-Rhin, où est maintenant l'Alsace. Il essaya de demeurer en divers lieux sans pouvoir en venir à bout, parce qu'il était chassé des uns par la malice ou la brutalité des habitants, et qu'il se croyait obligé d'abandonner les autres, à cause de l'incommodité que lui causait la foule des peuples qui venaient à lui. Étant à Roman, qu'on a depuis appelé Romon, et qui était une terre du diocèse de Toul qui avait été nouvellement partagée entre deux frères, il y donna des marques si sensibles de sa sainteté que l'un des deux frères, nommé Asclas, lui fit présent de sa portion, dont il

Digitized by Google

lui fit une rente annuelle, en se réservant l'usufruit. Dié y bâtit quelques cellules pour retirer des serviteurs de Dieu, qui devaient y vaquer à la prière et aux exercices de la pénitence, et il en donna l'inspection à Willigod, qui y fut depuis enterré. De Romon, il passa à Arentel, où il jeta les fondements d'un monastère que les habitants, qui étaient tous gens de guerre, ne lui permirent point d'achever, craignant que ce ne fût une entreprise pour changer leurs mœurs et leurs coutumes. Saint Dié, obligé d'abandonner ce lieu, s'avança dans l'Alsace et tâcha de s'établir à Heiligwald, ou la Sainte-Forêt, du côté de Haguenau; mais il n'y put encore réussir. Dans l'incertitude où il était de savoir si Dieu approuvait son dessein, il se retira parmi les religieux d'Abresennes, qui, sachant ce qu'il était, l'obligèrent de se charger de leur conduite. Ce fut là que saint Arbogaste, qui était d'Aquitaine, et saint Florent, qui était d'Irlande, se joignirent à lui. Mais comme ce nouvel emploi ne lui laissait pas tout le temps qu'il souhaitait pour s'appliquer à la prière et à la contemplation, il l'abandonna bientôt après pour aller ailleurs chercher une demeure plus favorable à ses désirs. Il crut en avoir trouvé une dans la vallée de Wilre, entre les villages de Malrivillers [1] et d'Ongiville [2], au diocèse de Bâle. Il y bâtit un ermitage : mais les paysans du lieu, voyant que des personnes de piété lui donnaient des terres, craignirent qu'il ne se rendît le maître du pays, et que voulant étendre ses limites, il n'usurpât aussi leurs héritages. Sur une appréhension si mal fondée, ils lui firent divers outrages et le maltraitèrent tellement qu'ils le contraignirent de se retirer.

Quoique ces traverses dussent lui faire faire réflexion sur la conduite de Dieu à son égard, on ne voit pas qu'elles lui donnassent de scrupule sur la manière dont il avait abandonné son diocèse. Un seigneur, nommé Hun, avec lequel il avait fait amitié durant son séjour de Wilre, voulut le retenir en lui donnant une de ses terres en propre et sans

[1] Ou Mariville. [2] Ou Engeville.

Digitized by Google

aucune condition. Le Saint le remercia et lui dit qu'il n'avait pas quitté son évêché pour chercher ailleurs des domaines et des richesses, et que sa résolution était de se retirer en un lieu tout à fait désert pour tâcher de ne plus donner de jalousie à personne. Il reprit la route des monts des Vosges, et après avoir erré assez longtemps par les bois et les rochers, il se trouva dans une vallée fort écartée et sans habitants, sur les bords de la rivière de Meurthe. Il se retira dans une caverne qu'il y vit, près d'une fontaine, et il commença d'y mener une vie semblable à celle des anciens Pères du désert. Son esprit était si profondément appliqué aux choses saintes qu'il ne pensait point aux besoins du corps, et il passa bien du temps à ne vivre que des herbes du terrain inculte et des fruits sauvages des arbres. Le seigneur Hun, son ami, sachant la nécessité où il s'était réduit, ne put souffrir qu'il demeurât plus longtemps exposé à de telles extrémités. Lorsqu'il eut découvert le lieu où il se retirait, il l'alla voir et lui fit porter des provisions en abondance. D'autres personnes de piété lui fournirent aussi dans la suite de semblables secours : ce qui le fit connaître dans tout le pays. Quelque tort que sa réputation pût faire au désir qu'il avait de demeurer caché, il résolut de s'établir en ce lieu et de profiter des commodités qui se présentaient pour y élever des disciples dans les voies de la vie spirituelle et solitaire. Ayant bâti d'abord une cellule et une chapelle sous le nom de Saint-Martin, il accepta enfin la terre de son ami Hun, qu'il avait refusée, et où il y avait déjà une église. Il lui vint plusieurs disciples qui lui offrirent leurs biens pour la subsistance de leurs confrères. Childéric II, roi d'Austrasie, qui, depuis la mort de son frère, Clotaire III, régnait seul en France, lui donna en même temps toute la propriété de la vallée qu'il appela : *le Val de Galilée*. Il y avait dans cette vallée, assez près de la montagne d'Ormont, une petite colline qu'on appelait *Jointures*, à cause de la jonction du ruisseau de Rotbach avec la rivière de Meurthe. Le Saint trouva le lieu propre pour le dessein qu'il avait de bâtir un grand monastère. Il y rassem-

Digitized by Google

bla ses disciples sous la règle de saint Colomban, à laquelle succéda ensuite celle de saint Benoît. Pour lui, comme il était tout cassé et entièrement courbé de vieillesse, il aima mieux se retirer de la communauté que d'y demeurer sans donner l'exemple de la régularité qu'il devait aux autres, et surtout du travail des mains, auquel il ne pouvait plus vaquer. Il alla se renfermer dans son ancienne cellule, près de la chapelle de Saint-Martin, d'où il ne laissait pas de gouverner son monastère avec autant de vigilance et d'exactitude que s'il eût été présent.

Le Val de Galilée, inconnu jusque-là, et abandonné du genre humain, devint bientôt célèbre. L'exemple ou l'autorité de saint Dié y fit de son vivant et après sa mort multiplier les ermitages et les chapelles, d'où sont venues dans la suite dix-huit églises considérables. Ce Saint n'était pas le premier des prélats de France qui fût venu peupler ainsi ces déserts. Peu de temps auparavant, saint Gondelbert, autrement saint Gombert, évêque de Sens, avait quitté comme lui son évêché pour se retirer dans la solitude, et ayant bâti le monastère de Sénones, à deux ou trois lieues de Jointures, il y mourut vers l'an 675, lorsque saint Dié commençait principalement à faire connaître son monastère. Quatre ans avant cette mort, ou, selon d'autres, l'année suivante au plus tard, saint Hidulphe, celui qui avec saint Venne a donné le nom à une célèbre congrégation de Bénédictins, quitta aussi l'évêché de Trèves, soit qu'il en fût le véritable évêque, soit qu'il n'en fût que le chorévêque, pour se rendre solitaire dans le même désert. Il fit d'étroites liaisons avec saint Dié, et ayant obtenu des abbés d'Estival et de Sénones une place qui était entre leurs monastères, il y en bâtit un nouveau qui fut appelé Moyen-Moutier, parce qu'il se trouvait au milieu de quatre autres monastères, ayant celui de Sénones au levant, celui d'Estival au couchant, au midi celui de Jointures ou de saint Dié, et au septentrion celui de Bodonmunster [1], bâti par

[1] Depuis dit de Saint-Sauveur.

Digitized by Google

l'évêque de Toul, dans le diocèse duquel se trouvaient toutes ces abbayes, outre beaucoup d'autres que la commodité des déserts des Vosges y avait fait construire. Saint Dié et saint Hidulphe se visitèrent souvent pour se communiquer leurs lumières, et s'entr'aider dans le chemin où ils étaient entrés. Le premier mourut saintement entre les mains de cet ami, qui après l'avoir assisté jusqu'au dernier soupir, lui rendit encore les devoirs de la sépulture. La mort de saint Dié arriva le dix-neuvième jour de juin, qui était un dimanche, ce qui ne peut convenir qu'à l'an 679 ou à l'an 684. Ceux qui veulent que notre Saint ait fait le voyage de Rome avec saint Wilfrid d'York, l'an 679, prétendent qu'il ne mourut qu'en 684; mais il est à craindre qu'ils ne le confondent avec Déodat ou Adéodat, évêque de Toul, et saint Dié, à qui les forces du corps étaient usées par les fatigues, les austérités de la pénitence et la vieillesse dès l'année 673, ne se trouvait guère en état d'entreprendre un si long chemin six ans après. Le corps du Saint demeura enseveli dans l'église de son monastère de Jointures, ou du Val de Galilée, jusqu'à ce qu'en 1003 il fut levé de terre, et qu'il s'en fit une translation en un lieu plus honorable de la même église, par les soins de Béatrix, duchesse de Lorraine. Le lieu est devenu si célèbre qu'il s'y est formé une ville sur la Meurthe, que l'on appelle Saint-Dié, de son nom. Mais au lieu de l'ancien monastère on a fait de son église un chapitre de chanoines, et l'on y garde toujours ses reliques avec grande vénération.

Il y a un autre saint Dié, appelé aussi quelquefois saint *Dieudonné*, et en latin *Deodatus*, comme le saint évêque de Nevers dont nous venons de parler. C'est lui qui a donné le nom au bourg de Saint-Dié, sur la Loire, entre Blois et Baugency, près de Chambord. Il y est honoré dans l'église paroissiale, dont il est patron. On prétend qu'il vivait au VI^e^ siècle, sous les enfants ou les petits-fils de Clovis, qu'il était abbé du monastère de ce lieu, qui après avoir longtemps subsisté fut réduit dans la suite en un prieuré dépendant de l'abbaye de Pontlevoi, dans le Blaisois, du côté de la Touraine.

Digitized by Google

Ceux qui prétendent que Dié prédit à Clovis la victoire sur Alaric, roi des Wisigoths, sont obligés de le faire vivre dès la fin du v^e^ siècle pour se faire croire. Le roi Louis XI fit mettre les reliques du Saint dans une châsse d'argent, mais des voleurs, par une avarice sacrilége, les dérobèrent avec la châsse, l'an 1518.

SAINT HILDEGRIM,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE.

Hildegrim, né au milieu du VIII^e^ siècle, d'une noble famille de la Frise, reçut une éducation remarquable pour le temps. Il était frère de saint Ludger, qui fut le premier évêque de Munster. Comme lui, il avait grandi sous la direction de saint Grégoire d'Utrecht, et comme lui il désirait aller prêcher la foi dans les contrées où Jésus-Christ n'était ni connu ni adoré. Il se vit un jour élevé par Charlemagne sur le siége de Châlons-sur-Marne. C'était en l'an 804. Il s'y fit aimer et vénérer pour sa piété et son zèle, mais cinq ans après, en l'an 805, il apprit que son frère était gravement malade. Il se hâta de partir pour Munster, où il trouva saint Ludger mort et enseveli. Il fit transporter son corps à l'abbaye de Werden et il l'enterra au lieu qu'il avait choisi. Il fut retenu pour gouverner cette abbaye; et peu après on l'éleva sur le siége épiscopal d'Halberstardt. C'est là qu'il mourut saintement, le 19 juin, laissant dans cette ville, comme partout, une mémoire chérie et vénérée.

Il eut pour successeur, à Châlons-sur-Marne, le Vénérable Adélelme.

SAINT BONIFACE,

APOTRE DE LA RUSSIE, ARCHEVÊQUE ET MARTYR.

Boniface, appelé aussi Brunon, sorti de la première noblesse de Saxe, fut élevé, selon l'usage des grands, dans l'éclat et la pompe du siècle. Cependant, on ne négligea pas de le faire instruire dans les lettres, et il y fit de grands progrès.

Digitized by Google

L'empereur Othon III le fit venir auprès de lui et lui remit le soin de sa chapelle. Il goûta tellement l'esprit de ce jeune homme, et il eut pour lui une amitié si sincère, qu'il l'appelait son *âme*. C'est un malheur que d'avoir de l'ascendant sur un prince, car il est rare que ceux qui le prennent ne s'en servent pas pour parvenir aux premières places ou pour nuire à ceux dont ils croient avoir à se plaindre. Mais ce qui est pour la plupart une occasion de se perdre, fut pour Boniface une occasion de salut. Le soin qu'il prenait de la chapelle de l'Empereur lui donna du goût pour la prière. Il profita des premiers mouvements de piété que cette grâce heureuse mit dans son cœur, et sa fidélité lui en mérita de plus grandes. Entrant un jour dans une église dédiée à Dieu sous l'invocation de son patron, saint Boniface le Martyr, archevêque de Mayence, il se sentit saisi d'une généreuse ardeur de verser aussi son sang pour la foi de Jésus-Christ; et, dans ce transport, il se disait à lui-même : — Je m'appelle aussi Boniface; pourquoi ne serais-je pas également martyr de mon Seigneur, comme l'a été celui qu'on invoque ici? — Depuis ce moment, il conserva toujours ce désir, que Dieu accomplit en son temps.

Saint Romuald étant venu à la cour de l'Empereur, au commencement de l'an 998, Boniface s'attacha à lui et rompit entièrement avec le siècle. Accoutumé à vivre délicatement, à porter des habits précieux, à manger à la table d'un empereur qui le chérissait, cet homme, qui avait toujours été environné d'éclat et de pompe, se contenta d'un seul habit pauvre et grossier. Il marchait pieds nus, ne prenait que la nourriture la plus commune, travaillait des mains, gagnait son pain à la sueur de son corps, menait une vie retirée, et passait une partie de la nuit à prier, après avoir travaillé tout le jour.

A l'exemple de David, Boniface demandait à Dieu qu'il l'affermît dans le bien qu'il avait commencé en lui : sa prière fut exaucée. Il avançait à grands pas dans la voie des commandements du Seigneur, et s'essayait à souffrir le martyre,

Digitized by Google

après lequel il soupirait. Saint Romuald voulut qu'il l'accompagnât au Mont-Cassin, puis à Pérée, près de Ravenne; partout Boniface donna de grands exemples de sainteté. Enfin, après avoir passé quelques années sous la conduite de saint Romuald, il demanda à son supérieur la permission d'aller prêcher l'Evangile aux infidèles ; l'ayant obtenue, il se rendit à Rome. Le Pape Jean XVIII approuva son pieux dessein, et le mit en état de l'exécuter. Il l'obligea de recevoir un bref qui portait qu'on l'ordonnerait archevêque aussitôt qu'il aurait ouvert sa mission. Boniface s'offrit à Dieu comme une victime prête à être immolée pour le salut du prochain. Dans cette sainte disposition, il traversa l'Allemagne au milieu d'un hiver très-rigoureux. Il allait quelquefois à cheval, mais sans jamais porter de chaussure, et il fallait souvent prendre de l'eau chaude pour détacher ses pieds qui étaient gelés sur les étriers. Il alla à Mersbourg demander la protection du saint empereur Henri II; lorsqu'il l'eut obtenue, il fut sacré évêque par Taymont, archevêque de Magdebourg, qui lui donna le *pallium,* que Boniface avait lui-même apporté de Rome.

Le saint prélat, malgré les fatigues occasionnées par ses missions, ne diminua rien de ses austérités ordinaires. Les voyages n'interrompaient point sa prière; il récitait alors les psaumes, et y trouvait beaucoup de douceur et de consolation. Il serait difficile d'exprimer l'ardeur du désir dont il brûlait pour la conversion des âmes. Les habitants de la Prusse, encore sauvages, lui paraissant les plus opiniâtrés dans le mal, il en fit le premier objet de son zèle. Boleslas, duc de Pologne, et beaucoup d'autres personnes très-qualifiées, avaient pour lui autant d'affection que de respect; ils lui envoyèrent de riches présents, qu'il n'accepta que pour les distribuer aux pauvres et aux églises. Les biens temporels lui semblaient indignes de son ministère, et il n'attendait que de Dieu la récompense de ses travaux.

Ce fut la douzième année après son entière séparation du monde, que Boniface entra dans la Prusse. Il prêcha l'Evan-

Digitized by Google

gile aux idolâtres, qui profitèrent peu de ses instructions, parce que le temps de la miséricorde divine n'était pas encore arrivé pour eux. Il se serait cru dédommagé de ses peines, s'il avait eu l'avantage de verser son sang pour Jésus-Christ; mais les infidèles lui refusèrent cette satisfaction; ils se ressouvenaient que le martyre de saint Adalbert, et les miracles opérés ensuite par son intercession, avaient été pour plusieurs du pays un motif d'embrasser le christianisme. Boniface quitta la Prusse, où ses travaux étaient inutiles, et alla prêcher la foi sur les frontières de la Russie.

Les Russes étaient des barbares plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils avaient encore toute leur ancienne férocité, lorsque le saint missionnaire entreprit de les convertir à la religion chrétienne. Ils n'eurent pas plus tôt appris son arrivée, qu'ils lui défendirent de prêcher; ils lui ordonnèrent même de sortir de leur pays. Boniface n'eut égard ni à l'ordre, ni à la défense; il alla trouver le roi d'une petite province qui avait envie de l'entendre; mais comme il était nu-pieds, et pauvrement vêtu, le prince le traita avec mépris, et ne lui permit point de parler. Il se retira, et revint ensuite avec les vêtements qui lui servaient à célébrer la messe. Le roi lui dit qu'il se convertirait s'il le voyait passer à travers un grand feu sans se brûler. Le Saint, par une inspiration divine, opéra le miracle qu'on lui demandait. Le prince, qui en avait été témoin, se fit instruire, et reçut le Baptême avec plusieurs de ses sujets. Les barbares, furieux du progrès que faisait l'Évangile, menacèrent le Saint des plus cruels tourments s'il ne sortait aussitôt de leur pays. Voyant que leurs menaces ne produisaient aucun effet, ils se saisirent du Saint, et le décapitèrent en 1009, avec dix-huit autres chrétiens. Le martyrologe romain nomme saint Boniface en ce jour; il le nomme aussi le 15 octobre sous le nom de *saint Brunon*, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques.

Digitized by Google

SAINT ODON,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI.

Le Bienheureux Odon ou Oudard était natif d'Orléans: son père s'appelait Gérard et sa mère Cécile. Son enfance et les premières années de sa jeunesse ne sont point connues; on voit seulement qu'elles furent consacrées à l'étude des sciences, et surtout de la philosophie, pour laquelle Odon avait un attrait particulier. Il l'enseignait déjà avec éclat dans la ville de Toul, quand les chanoines de l'église de Tournai, aux oreilles desquels la réputation du jeune professeur était parvenue, lui adressèrent une lettre très-flatteuse, le priant de venir prendre la direction de l'école fondée dans cette ville par les soins du clergé. Odon s'y rendit, et à peine avait-il enseigné quelques jours, qu'il vit deux cents jeunes gens se presser autour de sa chaire pour recevoir les leçons publiques de philosophie qu'il donnait. « Les écoles retentissaient alors de la querelle des Réalistes et des Nominaux. Odon, dit un chroniqueur, n'enseignait pas la philosophie d'après les nouveaux professeurs *(in voce)*, mais à la manière de Boèce et des anciens docteurs réalistes *(in re)*. Pendant ce temps-là, un autre philosophe, nommé Raimbert, professait à Lille la doctrine opposée. Mais de ces deux écoles voisines et rivales, l'une ne tarda pas à éclipser l'autre; Raimbert fut abandonné, et Odon vit de jour en jour la foule se presser plus nombreuse pour l'entendre, soit que dans le cloître du chapitre il enseignât les subtilités de la dialectique, soit qu'au milieu de la nuit, assis devant la porte de l'église cathédrale, il montrât à ses disciples émerveillés les constellations du firmament, et leur fît comprendre le mouvement des astres. Il exerçait un tel ascendant sur ses écoliers, que ceux-ci le regardaient moins encore comme leur maître, en fait de sciences, que comme le père et le pasteur de leurs âmes. Voulant lui témoigner leur gratitude, il lui offrirent un anneau, avec une légende qui offrait un jeu de mots allusif à la patrie du célèbre professeur : *Annu-*

Digitized by Google

us Odonem decet aureus Aureliensem, un anneau d'or convient à Odon d'Orléans[1]. » La réputation d'Odon s'étendait de plus en plus, et il lui venait des élèves des pays les plus éloignés de la Flandre, de la Bourgogne, de la Normandie, et des autres provinces de la France, de l'Italie même et de la Saxe. La ville de Tournai était devenue comme un centre pour la jeunesse studieuse que l'on rencontrait partout à la suite d'Odon.

Le maître répondait dignement à cet empressement de ses élèves par les vertus qu'il pratiquait déjà alors. Il était doux, patient, humble, d'une conversation agréable, et d'un abord tranquille et attrayant. La médisance et la flatterie lui étaient également en horreur, et il les fuyait avec un soin continuel. Il avait pour la chasteté un amour extrême, et qui était d'un grand exemple pour ses nombreux disciples. « Tout entier à la recherche de la science, il ne se donnait aucun repos et travaillait sans cesse. Grammaire, rhétorique, dialectique, toutes les sciences, en un mot, lui étaient familières, et il les approfondissait toutes. Son esprit était vif et ardent, sa mémoire tenace, ses mœurs pures et à l'abri de tout reproche. Il était sobre de paroles, actif dans la recherche de la vérité, prudent dans les discussions, prompt dans la solution des questions. »

Jusqu'alors cependant Odon n'avait eu de goût que pour les sciences humaines, et cette affection se trahissait souvent dans ses paroles. Il ne sentait point pour les écrits des saints Docteurs de l'Église l'attrait si vif qui le portait vers les ouvrages de Platon et des autres philosophes anciens. Mais un jour le livre de saint Augustin, sur le *libre arbitre et la vraie religion,* lui étant tombé entre les mains, il le lut avec une attention si profonde et si religieuse, que peu à peu il se sentit changé en un autre homme. Bientôt même il comprit que la grâce l'appelait à un genre de vie plus parfait, et que Dieu lui persuadait de quitter le monde pour

[1] Camer. Christ. Introd., p. 31.

Digitized by Google

suivre ses inspirations, et travailler uniquement à l'affaire importante de son salut.

Plusieurs des élèves d'Odon ne tardèrent pas à connaître les dispositions de leur maître, et le dessein qu'il avait formé de s'éloigner du siècle, pour aller vivre dans la solitude. Ils résolurent aussitôt de le suivre, et d'embrasser avec lui la vie religieuse. Il ne s'agissait plus que de savoir dans quel lieu on se retirerait. Mais pendant qu'ils délibéraient tous entre eux sur ce sujet, des habitants de Tournai, informés par hasard du projet de leur savant professeur et de ses meilleurs élèves, et craignant de perdre des hommes si précieux, se transportèrent auprès de leur évêque Radbode II. Ils témoignèrent au prélat le regret sincère que leur causait le départ d'Odon, et le prièrent en même temps de lui demander, puisqu'il était disposé à embrasser la vie religieuse, qu'il se retirât dans le monastère de Saint-Martin. Cette antique abbaye, située sur une petite montagne à peu de distance de la ville, avait été autrefois détruite par les Normands, et depuis lors on ne l'avait point relevée. Les Tournaisiens s'engagèrent à la rendre habitable et à l'approprier aux besoins d'Odon et des disciples qui l'accompagnaient.

L'évêque accueillit avec empressement des offres si généreuses, et les communiqua à son chapitre qui en ressentit une grande joie. Les préparatifs du départ étant terminés, et les travaux suffisamment achevés, Odon et sa petite colonie furent conduits processionnellement à leur nouvelle demeure par l'évêque lui-même. Là ils prirent l'habit de Chanoines réguliers, et embrassèrent la règle de saint Augustin. Odon dirigea ses disciples, devenus maintenant ses fils spirituels, avec une sagesse et une prudence admirables. Il vivait avec eux comme un père au milieu de ses enfants, et quoique dans les commencements on eût à supporter toutes sortes de privations, l'exemple de sa patience et de sa conformité parfaite à la volonté de Dieu inspirait à tous les mêmes sentiments. Malgré la disette assez ordinaire des choses les plus nécessaires à la vie, le vénérable

Digitized by Google

don trouvait encore le moyen de soulager les pauvres. Il tait pénétré pour eux d'une si grande charité, qu'il ne savait ien leur refuser. On pourrait même dire que la bonté de son œur l'entraîna quelquefois trop loin, et exposa en plusieurs irconstances l'avenir de sa communauté ; ce fut pour cette aison que ses disciples le prièrent de confier à un prévôt administration temporelle du monastère.

Le Bienheureux Odon, dès ce moment, ne s'occupa plus ue de la direction spirituelle de ses religieux, dont le nom- re augmentait sans cesse. Beaucoup de jeunes gens, en ffet, attirés par la réputation de sainteté de l'abbé et de ses isciples, rompaient généreusement avec le siècle pour venir mbrasser la vie religieuse au monastère de Saint-Martin. 'armi ceux qui se distinguèrent surtout par leur courageuse onstance, il faut citer Adolphe, fils de Sohier, chantre de 'église cathédrale de Tournai. Son père ayant appris qu'il oulait renoncer à tous les avantages auxquels il pouvait rétendre dans le monde, et qu'il s'était même déjà retiré au nonastère de Saint-Martin, s'y rendit aussitôt avec plusieurs le ses amis, saisit son fils par les cheveux, l'accabla d'in- ures et de coups, et le força de rentrer chez lui. Quelques jours après le jeune homme retourna au monastère à l'insu le ses parents qui le croyaient à la cathédrale. Le père irrité s'y transporta de nouveau, et, après avoir maltraité son fils, le ramena dans sa maison, où il le tint étroitement renfermé. Le vertueux Adolphe persévéra néanmoins dans ses inten- tions, et Dieu accorda même à ses prières que son père chan- geât tout à coup de dispositions à son égard. Sohier, en effet, ne consentit pas seulement à ce que son fils embrassât la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Martin, mais encore il de- manda à y être admis lui-même, ainsi que son frère Herman, dont le cœur avait été également touché par la grâce. Ce changement extraordinaire fit grand bruit dans la ville de Tournai et y produisit les plus salutaires impressions.

Notre Bienheureux surtout se réjouissait de ces témoi- gnages éclatants de la miséricorde de Dieu envers sa nais-

Digitized by Google

sante communauté. Toutefois il n'était pas sans inquiétude à cause de certaines relations qu'entretenaient ses religieux avec des clercs de la ville. Il craignait que ces rapports ne nuisissent à leurs progrès dans la perfection. Un jour il en conféra avec son ami Aymeric, abbé du monastère d'Anchin, en qui il avait une entière confiance et qui venait souvent le visiter. Celui-ci lui conseilla alors d'adopter la règle de saint Benoît, afin de mettre une séparation plus entière entre ses religieux et les personnes du monde, de quelque condition qu'elles fussent. Cette proposition fut goûtée du Bienheureux Odon, qui en parla aussitôt à ses religieux. Ceux-ci l'accueillirent aussi avec joie, et demandèrent à recevoir, comme leur vénérable Père, l'habit de saint Benoît des mains de l'abbé Aymeric lui-même.

Le Bienheureux Odon fut de nouveau élu abbé par ses disciples selon les ordonnances de la règle de saint Benoît, et s'appliqua, avec une nouvelle ferveur, à leur donner à tous les exemples d'une vie sainte et laborieuse. « Voué à la pauvreté évangélique, il continua d'y assujettir sa communauté. Il ne voulut admettre pour son église ni croix d'argent ni aucun ornement précieux ; il refusa les autels et les dîmes qu'on lui offrait. Tous ses religieux devaient vivre du travail de leurs mains et du produit de leur culture. Lui-même se mit à copier des manuscrits, et employa au même soin douze Frères qui étaient impropres aux fatigues du labourage. C'est ainsi que commença la riche bibliothèque de Saint-Martin de Tournai . »

Il y avait treize ans que le Bienheureux Odon gouvernait son importante abbaye, où étaient déjà réunis soixante-dix religieux, quand il fut choisi pour occuper le siége épiscopal de Cambrai, en l'an 1105. Ce poste présentait alors de très-grandes difficultés, à cause des divisions qui avaient éclaté peu de temps auparavant, lors de la séparation des Églises de Cambrai et d'Arras. Un schisme avait même éclaté, et deux évêques, Gaucher et Manassès, avaient eu chacun leurs partisans dans la ville et dans le diocèse. Ce fut pour mettre

Digitized by Google

in à ces déplorables divisions, et pour obéir aux injonctions u Pape Pascal II, que plusieurs membres du chapitre de ambrai, et d'autres personnages importants de ce dio-èse, élurent Odon pour leur évêque dans la ville même de leims où ils s'étaient rendus. Ce choix fut approuvé par le létropolitain et par les évêques de la province, et quelques ours après, Odon, appelé à Reims par les prélats rassem-lés, recevait l'onction sacrée des mains de l'archevêque anassès.

Odon avait refusé de recevoir l'investiture des mains de empereur Henri IV, et l'entrée de sa ville épiscopale, où e trouvait toujours l'intrus Gaucher, lui était interdite, mal-gré les vœux d'une grande partie de la population. Le ver-ueux prélat, laissant à la Providence le soin d'aplanir les ifficultés qu'il rencontrait déjà de toutes parts, ne songea qu'à réparer au plus tôt les maux causés par de longues et unestes divisions. Tout entier à ses devoirs de pasteur, il parcourait les différentes contrées de son vaste diocèse pour y prêcher la parole de Dieu, et remplir les fonctions de sa harge épiscopale, puis il se retirait au monastère d'Anchin pour y prendre quelque repos. C'est là surtout, dans la com-pagnie de son intime et vertueux ami, l'abbé Aymeric, et du prieur Amand, qu'il se livrait à toutes sortes de pratiques ieuses.

L'empereur Henri IV ayant été déposé, son fils Henri V lui succéda, et, à la demande du Pape, ordonna que le Bienheu-reux Odon fût reçu dans sa ville épiscopale de Cambrai. Sur-le-champ le prélat travailla avec une infatigable ardeur à rétablir la bonne harmonie entre tous les habitants, ecclé-siastiques ou séculiers, et à faire disparaître les traces des anciennes dissensions. Toutefois, il ne paraît pas qu'il put longtemps continuer cette œuvre de paix et de réconcilia-tion, et bien que les récits des auteurs ne concordent pas entièrement, il résulte assez clairement de leur narration, qu'Odon fut encore obligé de s'éloigner de Cambrai. C'est de nouveau à l'abbaye d'Anchin qu'on le retrouve dans ses der-

Digitized by Google

nières années et jusqu'au moment de sa mort. Cette communauté était alors dirigée par le vertueux Alvise, avec qui le Bienheureux Odon était intimement lié, et qui devait bientôt après monter lui-même sur le siége d'Arras. Le saint prélat, au milieu de ces fervents religieux, se fit constamment admirer par les sentiments de piété et de résignation dont il était rempli. Sentant bientôt que la mort allait le frapper, il l'attendit avec un calme inaltérable, et se recommanda humblement aux prières de la communauté. Il remit paisiblement son âme à son Créateur, le 19 juin de l'année 1113, laissant après lui le souvenir d'un saint et savant Pontife [1].

SAINTE JULIENNE FALCONIÉRI,

VIERGE, FONDATRICE DE L'ORDRE DES RELIGIEUSES SERVITES.

Dans la ville de Florence étaient deux frères nobles et riches, Carissime et Alexis Falconiéri ; ils exerçaient le négoce, comme faisaient les plus illustres familles de Florence et des autres villes d'Italie. Le Bienheureux Alexis Falconiéri avait une dévotion particulière à la Mère de Dieu. Il fut un des sept marchands de Florence, tous Bienheureux, qui, avec saint Philippe Béniti, leur compatriote, fondèrent l'Ordre des Servites. On appelle *Servites* des personnes religieuses qui se consacrent au service de Dieu sous la protection spéciale de la très-sainte Vierge. Carissime Falconiéri, avançant en âge, fut touché de l'exemple et des exhortations de son pieux frère. Faisant une revue exacte de toute sa vie, il conçut de grandes inquiétudes qu'il n'eût acquis quelque chose par des voies injustes. Il pria Dieu de l'éclairer, fit des restitutions et des aumônes. Enfin, l'an 1263, il supplia le Pape Urbain IV de lui accorder une absolution générale pour tous les torts qu'il pourrait avoir faits sans le savoir. Le Souverain-Pontife la lui accorda sous certaines conditions, que Carissime remplit avec zèle. Outre les restitutions et les aumônes, il fit bâtir

[1] Emprunté à l'abbé Destombes.

Digitized by Google

à Florence une église de l'Annonciation, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille. Il en fut récompensé de plus d'une manière. Il était déjà vieux, lorsque lui naquit une fille, qui fut sainte Julienne Falconiéri. C'était vers l'an 1270. La joie fut grande par toute la famille.

Julienne perdit son père de bonne heure ; à peine se souvenait-elle de l'avoir vu ; elle conserva plus longtemps son bienheureux oncle Alexis, qui fut son père dans la piété. Les premiers mots que Julienne apprit à bégayer, furent les noms de Jésus et de Marie. Elle les prononçait si souvent, que sa nourrice en était dans l'admiration, et sa pieuse mère dans la joie. Le Bienheureux Alexis disait à sa belle-sœur qu'elle avait mis au monde, non pas une fille, mais un Ange. A mesure qu'elle grandissait, Julienne s'occupait beaucoup plus volontiers aux exercices de dévotion que lui apprenait son saint oncle, qu'aux ouvrages ordinaires de femmes, à quoi sa mère tâchait de l'habituer. Au lieu de manier l'aiguille et le fuseau, elle construisait de petits autels, lisait des livres de piété, chantait les louanges de la très-sainte Vierge, disait des prières. Sa mère la grondait quelquefois, disant que, si elle ne savait tenir un ménage, difficilement trouverait-elle un mari. Julienne se contentait de répondre : Quand il sera temps, la très-sainte Vierge y pourvoira. Comme elle embellissait avec l'âge et la vertu, sa mère concevait de jour en jour de plus grandes espérances de la voir recherchée par un parti des plus honorables : déjà l'on commençait à s'en entretenir parmi les gens de la maison. Mais Julienne avait de tout autres pensées. D'après les inspirations de son saint oncle, elle avait résolu de garder la virginité, et de se consacrer au service de la très-sainte Vierge. C'est pourquoi, malgré les exhortations de sa mère, malgré les caresses de sa famille et du monde, elle se lia d'elle-même par le vœu de continence, prête à renoncer au monde et à sa famille, pour suivre Jésus-Christ pauvre, dès qu'elle en aurait la permission.

Ayant donc atteint sa seizième année, elle reçut des mains

Digitized by Google

de saint Philippe Béniti l'habit du Tiers-Ordre des Servites. Elle en médita pieusement les mystères pendant l'année de sa probation. La tunique noire lui représentait la tristesse de Marie sur le Calvaire, et la longueur de son martyre par les souffrances de son Fils ; la ceinture de peau lui représentait la peau du Sauveur, déchirée par les fouets, les clous et la lance ; le voile blanc, la pureté de la Vierge ; la couronne, les louanges qui lui ont été données par l'Archange ; le livre lui suggérait des méditations sur la Passion de Jésus-Christ ; le manteau lui rappelait la protection de la Mère de Dieu, à qui elle se réjouissait d'appartenir ; le cierge, cette lampe allumée qu'on l'avertissait de tenir prête, comme une vierge sage, pour aller au-devant du céleste Époux. En méditant ainsi son pieux costume, Julienne fut une édification continuelle à sa mère, à sa famille et à toutes ses sœurs. L'année suivante, 1285, elle fit profession entre les mains de saint Philippe, qui mourut peu après.

Le souvenir de ce Saint homme l'excitait de jour en jour à une plus haute perfection. Elle continua de demeurer chez sa mère, mais elle augmenta de beaucoup ses austérités précédentes. Les mercredis et les vendredis, elle ne prenait d'autre nourriture que la Sainte Communion. Elle jeûnait encore le samedi au pain et à l'eau en l'honneur de la très-sainte Vierge, dont elle méditait en ce jour les sept douleurs. Elle employait le vendredi à méditer la Passion du Sauveur. Pour se rendre plus semblable à lui, elle macérait sa chair jusqu'au sang par de rudes disciplines. Bien des fois elle fut ravie en extase par le véhément désir d'être crucifiée avec Jésus souffrant. A sa mort, on lui trouva sur les reins une ceinture de fer qui était entrée dans la chair si avant, qu'on ne put la retirer sans lésion du corps : ce qui fit penser qu'elle la portait depuis sa jeunesse. A quoi elle aspirait surtout, c'est à l'humilité et à la pauvreté. Son oncle, le Bienheureux Alexis Falconiéri, lui en donait l'exemple ; il refusa toujours d'être promu aux ordres sacrés, et demeura toute sa vie dans l'ordre laïque, vaquant aux plus humbles offices.

Digitized by Google

et mendiant chaque jour le pain de ses frères. De même sa nièce, au lieu de vivre noblement de ses biens, aimait mieux gagner sa vie par le travail de ses mains, et en partager le profit avec ses sœurs. Ce qu'elle imita le plus spécialement de saint Philippe Béniti, ce fut son zèle pour la conversion des âmes.

A la mort de sa mère, elle entra au couvent de ses sœurs du Tiers-Ordre, et y attira plusieurs autres filles nobles de Florence. En 1316, il fut question de donner à cette maison un règlement définitif et une supérieure. Julienne Falconiéri fut élue prieure d'une voix unanime. Elle refusa longtemps, comme incapable et indigne, et ne finit par accepter qu'en se rappelant les paroles de saint Philippe Béniti, qui lui avait recommandé la congrégation naissante, comme prévoyant qu'elle en serait un jour la seconde fondatrice. Elle le fut moins par l'autorité que par l'exemple. C'était comme un privilége héréditaire dans sa famille de vivre longtemps : son oncle, le Bienheureux Alexis, comptait sa cent dixième année, quand il mourut le 17 février 1310. Si Julienne ne dépassa pas les soixante et dix, elle le dut à ses grandes austérités. Les religieuses du Tiers-Ordre des Servites se dévouaient particulièrement au service des malades et à d'autres œuvres de charité. Julienne éprouva elle-même une maladie longue et pénible, qu'elle supporta avec une patience inaltérable. Un vomissement continuel ne permettant pas qu'on lui administrât le saint Viatique dans ses derniers moments, le Sauveur voulut bien faire un prodige pour contenter son désir de s'unir à lui : la sainte Hostie, placée sur son cœur, disparut subitement. A l'instant même elle rendit l'esprit. C'était le 19 juin 1340 [1]. La vérité de plusieurs miracles, opérés par son intercession, ayant été prouvée juridiquement, Benoît XIII la béatifia l'an 1729, et Clément XII acheva le procès de canonisation. (ROHRBACHER.)

[1] Après sa mort, on trouva comme une hostie imprimée sur son corps, du côté du cœur.

Digitized by Google

LA BIENHEUREUSE MICHELINE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

La Bienheureuse Micheline, née à Pesaro, dans le duché d'Urbin, sortait d'une famille très-honorable; elle vit le jour en l'an 1300. Elle n'avait que douze ans, lorsqu'un homme considéré de la famille Malatesta la demanda en mariage et l'obtint. Elle eût mieux aimé se donner à Dieu; mais elle se soumit à la volonté de ses parents. A l'âge de treize ans, elle eut un fils qu'elle éleva dans l'amour de Dieu. Mais au bout de huit années de mariage, ayant perdu son fils et son mari, elle s'engagea dans le Tiers-Ordre de saint François d'Assise. Elle n'avait que vingt ans; et sa piété ardente la portant à des pratiques austères, ses parents, qui convoitaient son héritage, l'enfermèrent dans une tour et l'enchaînèrent. Sa disparition fit du bruit, car elle était aimée à cause de sa charité. Des plaintes s'élevèrent, et l'autorité la remit en liberté. Dès lors, elle ne s'occupa plus que de Dieu et des œuvres de miséricorde. Ayant épuisé ses ressources, elle fit le pèlerinage de la Terre-Sainte, et revint mourir dans sa ville de Ravennes, où elle rendit à Dieu son dernier soupir, le 19 juin de l'an 1356. Elle avait cinquante-six ans. Son culte fut approuvé par le Saint-Siége en 1737.

LE VÉNÉRABLE PRÊTRE LOUIS AGUT,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS-SAINT-SACREMENT.

Louis Agut naquit à Mâcon, en 1695. Son père, honnête artisan, ne pouvait, sans s'imposer de grands sacrifices, lui procurer les avantages d'une éducation soignée. Le jeune Agut n'hésita pas néanmoins à solliciter ce bienfait, persuadé, disait-il, que Dieu pourvoirait à ce que ses parents ne pourraient faire eux-mêmes. Admis au collége, il ne cessa d'édifier ses condisciples par sa ferveur et par son application; des succès constants furent la récompense de ses efforts.

Docile aux impressions de la grâce, il sut distinguer de

Digitized by Google

bonne heure quelles étaient, à son égard, les volontés du Seigneur, et sa jeunesse entière fut une préparation fervente à la réception des saints ordres. En 1730, il était prêtre, exerçant les fonctions de son ministère dans l'église collégiale de Saint-Pierre.

Dieu, qui appelait M. Agut à de hautes vertus et aux œuvres du zèle, voulut éprouver sa constance, en permettant qu'il eût à supporter d'amères tribulations. Une démarche, dictée cependant par une foi vive et une grande droiture de cœur, fut mal interprétée et provoqua contre M. Agut des rigueurs qui eussent abattu une âme moins forte que la sienne. Victime, pendant quelques mois, des reproches les moins mérités, et du mépris le plus accablant, il ne lui fut pas même permis de puiser, dans la célébration des saints Mystères, un adoucissement à ses maux. Pour calmer la douleur dont il était oppressé, il entreprit le voyage de Rome.

A son retour, les Carmélites de Mâcon, qui avaient eu l'occasion d'apprécier ses éminentes qualités, souhaitèrent de l'avoir pour guide dans les voies du salut. Les supérieurs ecclésiastiques ne voulurent point d'abord qu'il exerçât dans le monastère d'autres fonctions que celles de chapelain ; mais leurs préventions s'étant peu à peu dissipées, M. Agut fut chargé de la direction des religieuses. Suivant alors, sans obstacles, l'impulsion d'un zèle ardent que modérait une piété solide et éclairée, il fit de rapides progrès dans la vertu et acquit de grandes lumières pour la conduite des âmes.

Dès les premières années de son sacerdoce, on l'avait vu se réunir au célèbre P. Brydaine, pour donner une mission dans la paroisse de Matour. Plus tard, il exerça seul son zèle à Tournus et à Bagé-en-Bresse. Les fonctions de secrétaire du chapitre noble de la collégiale qui lui furent confiées, semblaient incompatibles avec une vie toute apostolique ; il sut néanmoins s'acquitter avec ponctualité de tous les devoirs de sa nouvelle charge, sans cesser de travailler à la conversion des pécheurs. Il établit même, dans l'église

Digitized by Google

des Carmélites, des conférences où, régulièrement, les dimanches et les fêtes, les grandes vérités de la religion étaient traitées à fond. Dans la suite, il substitua à ce genre d'instructions des discours simples, mais pleins d'onction. Plus d'une fois son zèle fut béni au delà de ses espérances, et les soins qu'il donnait aux pécheurs repentants achevèrent d'assurer en eux le triomphe de la grâce ; on raconte qu'il eut le bonheur de ramener dans le sein de l'Église plusieurs protestants dont il reçut l'abjuration solennelle.

M. Agut ne négligeait rien de tout ce qui peut contribuer à honorer la religion. A certains jours, il disposait lui-même les apprêts nécessaires pour donner de l'éclat aux grandes solennités ; d'autres fois, il employait ses courts instants de loisir à dessiner et à graver des images propres à nourrir la piété. Chaque jour il avait un temps marqué pendant lequel il étudiait les langues anciennes, s'exerçait aux mathématiques et composait des ouvrages.

Le zèle dont M. Agut donna tant de preuves, prenait sa source dans une ardente charité. Ce saint prêtre, qui s'efforça pendant toute sa vie d'étendre le royaume de Jésus-Christ, s'appliquait, en même temps, à soulager les misères corporelles de ses membres souffrants.

Les pauvres, qui habitaient en grand nombre le faubourg de la Barre, étaient souvent privés des secours spirituels et temporels. L'éloignement de la paroisse de Charnay les empêchait de recevoir les Sacrements, et quelquefois le genre de leurs maladies mettait obstacle à leur admission à l'Hôtel-Dieu. M. Agut, que tant de maux affligeaient profondément, conçut le dessein de fonder un petit hôpital pour le soulagement des malades abandonnés. Il communiqua son projet à plusieurs personnes pieuses, qui applaudirent à ses vues. Encouragé par leurs suffrages et par l'espoir de leur concours, il n'hésita pas à présenter une requête au vicaire-général de Mgr de Valras, évêque de Mâcon. Cet acte fut appointé et homologué le 15 mars 1735 ; les chanoines de Saint-Pierre, hauts justiciers de cette partie de la ville, et le

Digitized by Google

curé de Charnay, dont la paroisse comprenait le faubourg de la Barre, s'empressèrent de consentir à tout ce qui était nécessaire pour la réussite d'une si bonne œuvre.

M. Agut loua d'abord une petite maison et y reçut trois ou quatre incurables. Les aumônes du chapitre de la collégiale l'aidèrent à soutenir cet établissement naissant ; mais bientôt il fallut une maison plus spacieuse et des secours plus abondants. La charité du saint prêtre pourvut à tout. Il fit des quêtes à Mâcon, intéressa plusieurs évêques à son œuvre et parvint à construire un bâtiment pour le logement des pauvres, et une chapelle qu'il dédia à saint Jean-de-Dieu. La première pierre en fut posée en 1748.

Ce nouvel hospice ne s'établit pas néanmoins sans de grandes difficultés ; mais le fondateur supporta toujours avec calme les contradictions qui lui furent suscitées. « Si cette entreprise, disait-il, doit contribuer à la gloire de Dieu, les hommes les plus puissants et les plus mal intentionnés ne pourront la détruire. » Tant de dévouement, de persévérance et de résignation ne pouvaient manquer de triompher de tous les obstacles. En l'année 1770, des lettres patentes furent expédiées pour l'érection de l'hospice de la Providence.

Le soin des malades avait été confié, dans le principe, à quelques personnes dévouées : leur nombre s'accrut, et elles répondirent si bien à ce qu'on avait attendu d'elles, que M. Agut résolut de former une société de pieuses filles, qui, sous le nom de Sœurs du Saint-Sacrement, s'appliqueraient à soulager les infirmes et à instruire les enfants. Cet homme de Dieu voyait avec effroi les progrès toujours croissants de l'impiété et avait compris les éminents services que pouvait rendre à la religion une congrégation sagement dirigée. Dès l'année 1751, les Sœurs du Saint-Sacrement avaient des établissements hors de Mâcon.

M. Agut écrivait à quelques-unes d'entre elles, dont le zèle excitait la haine des méchants : « Soutenez généreusement une persécution que l'enfer ne vient de nous susciter que

Digitized by Google

parce qu'il voit cette sainte association comme un petit corps d'armée, toujours prêt à combattre le vice et à soutenir la vertu.... Quel bonheur de vous trouver associées aux Apôtres, les premières colonnes de l'Église ! »

Quand cette œuvre, qui couronnait toutes les autres, eut fait assez de progrès pour être désormais suffisamment établie, il ne resta plus au saint prêtre que d'achever sa propre perfection. Il reçut alors une de ces grâces dont les âmes privilégiées connaissent le prix. Vers l'année 1770, il devint infirme, son corps se couvrit de plaies et il eut à supporter de cruelles douleurs. On put admirer, dans cette circonstance, la force de son âme, la grandeur de sa résignation, l'étendue de son humilité et de sa confiance en Dieu. Cet état pénible, dont il sut profiter pour acquérir de nombreux mérites, dura près de huit années. Enfin, le 19 juin 1778, M. Agut fut appelé à recevoir la récompense due à tant de généreux travaux. On déposa son corps dans la chapelle de l'hospice de la Providence [1]. (DEVOUCOUX.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE J.-J DINCAMPS,

TRAPPISTE ET CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean-Joseph Dincamps, plus connu sous le nom de Père Macaire, naquit à Couserans. Il reçut le sacerdoce et prit l'habit religieux dans le monastère de Sept-Fonts, réforme de Cîteaux, en Bourbonnais. Il y fut chargé des fonctions d'hospitalier.

[1] M. Agut a laissé plusieurs ouvrages qui sont un monument précieux de son zèle, de sa parfaite connaissance des voies intérieures, et de l'esprit de foi qui animait ses actions.

1° *Règles et constitutions des Sœurs du Très-Saint-Sacrement*; Avignon, 1755.

2° *Histoire des révolutions de Mâcon, sur le fait de la religion*; Avignon, 1760.

3° *Instructions familières en forme de dialogues, en faveur des Sœurs du Très-Saint-Sacrement*, avec un recueil de lettres de M. Agut, prêtre, leur fondateur. — Cet ouvrage, qui est précédé d'une notice sur la vie de M. Agut, par M. Dumonet, a été publié à Milhau, en 1828.

Digitized by Google

Après la suppression des Ordres monastiques, le Père Macaire resta dans cette contrée, qui devint alors partie du département de l'Allier. Les exemples de fidélité qu'il donna dans ce pays, engagèrent les autorités à le poursuivre. Ce vénérable religieux fut donc arrêté en 1793. Comme il était plus que septuagénaire, on se borna d'abord à le tenir en réclusion. Mais bientôt on le traîna à Rochefort, pour être déporté à la Guyane. — Embarqué sur le navire *les Deux-Associés,* il ne tarda pas à succomber sous le poids des souffrances qu'il endurait dans l'entre-pont de ce bâtiment. Il mourut le 19 juin 1794, à l'âge de soixante-sept ans, et fut enterré dans l'île d'Aix.

LE VÉNÉRABLE PÈRE MUARD,

Le R. P. Marie J.-B. Muard, successivement curé des paroisses de Joux-la-Ville et d'Avallon, diocèse de Sens, fondateur de la société des Pères de Saint-Edme, à Pontigny, et du monastère des Bénédictins du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur immaculé de Marie, à la Pierre-qui-Vire, vint au monde le 24 avril 1809, dans la plus pauvre maison de Vireaux, l'un des plus modestes villages de la Bourgogne. Lorsqu'il était encore au berceau, sa mère disait de lui : « Mon enfant s'est montré jusqu'à présent si doux que je ne sais pas s'il sait pleurer. » Bien jeune encore, Jean-Baptiste manifestait une forte inclination pour la solitude, le silence et le recueillement. Son âme, profondément et comme naturellement religieuse, l'entraînait loin des jeux et des bruyantes futilités du jeune âge. Son aïeule s'en étant aperçue, elle en profita pour développer en lui ces précieuses dispositions. Lorsqu'il fut un peu plus âgé, le prêtre qui desservait l'église abandonnée de cette paroisse, ayant remarqué la sagesse exemplaire de Jean-Baptiste, voulut qu'il le servît à l'autel; il fit l'admiration des fidèles par sa modestie dans le lieu saint.

A mesure qu'il crût en âge, Jean-Baptiste croissait et en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Par l'opiniâtreté de son travail, il conservait toujours le premier

Digitized by Google

rang parmi ses condisciples; mais c'est surtout dans la pratique des vertus qu'il les surpassait de bien loin. Ses petits compagnons d'étude, jaloux d'une vertu si précoce qui les condamnait et de ses succès, le gratifiaient de dénominations injurieuses; mais il demeurait impassible, il cédait toujours pour éviter les contestations et se montrait pieux sans affectation, sérieux sans tristesse, gai sans dissipation et toujours obéissant. Sa mère, qui vivait dans l'ignorance et la négligence de ses devoirs religieux, le maltraita un jour pour l'avoir trouvé disant le chapelet avec un morceau de bois sur lequel il avait marqué des crans qui désignaient les grains; il avait alors à peine neuf ans. Lorsqu'il allait assister au catéchisme pour se disposer à la première communion, M. l'abbé Rolley avait remarqué Jean-Baptiste, dont la modestie, le visage sérieux, la candeur et la foi naïve l'avaient frappé. Un jour, l'ayant pris à part, il lui dit : « Voudrais-tu, mon ami, apprendre le latin pour devenir prêtre ensuite? » — « Lorsque j'entendis cette parole, disait encore deux ans avant sa mort M. Muard, j'en éprouvai plus de bonheur que si l'on m'eût offert tous les trésors du monde. »

Sa mère le maltraitait de temps en temps à cause de sa piété et parce qu'il ne voulait pas travailler le dimanche. Il supportait ses mauvais traitements sans se plaindre et même sans pleurer. Dans une circonstance où ils furent encore plus rigoureux, Jean-Baptiste les supporta avec une patience inaltérable, qui réveilla des remords dans le cœur de cette mère irritée; elle revint bientôt pour voir ce que faisait son fils. Après la scène qui venait d'avoir lieu, elle le trouva à genoux, les mains jointes, priant avec une ferveur inaccoutumée. Elle en fut touchée et émue, et garda le silence jusqu'au lendemain; mais son cœur était agité de sentiments indéfinissables. « Voyons, dis-moi franchement, pourquoi ne veux-tu pas fréquenter tes petits camarades? — Ma mère, c'est parce qu'ils jurent. — Alors, moi qui jure beaucoup, tu ne dois guère m'aimer? — Je voudrais bien que vous puissiez ne plus jurer; mais je vous aime toujours, parce

Digitized by Google

qu'un enfant doit aimer Dieu par-dessus tout, et ses parents après Dieu. — Eh bien! hier, après avoir été corrigé, qu'est-ce donc que tu faisais à genoux au milieu de ta chambre? — O ma mère, je priais pour vous, afin que le bon Dieu vous pardonne! » Heureuse mère! c'était là que l'attendait la grâce; elle se retire pour cacher ses larmes, et, à partir de ce moment, non-seulement elle ne le persécutera plus, mais elle marchera sur ses traces.

La première communion est un des actes les plus décisifs de la vie; l'expérience démontre chaque jour que, selon qu'il est bien ou mal accompli, il pèse d'un grand poids dans la destinée d'un homme pour le temps et pour l'éternité. Jean-Baptiste semblait l'avoir compris; il se prépara à cette grande action avec une ferveur que l'on trouve rarement dans un enfant de son âge; l'onction de la grâce s'épanouit tellement sur tous les traits de son visage le jour de sa première communion que chacun, dans son admiration, disait avoir vu ce jour-là un Ange ne adoration au pied des autels; et l'impression qu'il produisit fut si grande que, longtemps après, on le citait encore comme modèle aux enfants qui fréquentaient le catéchisme.

Cette grande action terminée, le jeune Muard se livra avec plus d'ardeur à l'étude chez M. le curé de Sacy. Il aimait beaucoup les récits simples et sublimes de la Vie des Saints; c'est peut-être à cette lecture qu'il dut en partie ce courage étonnant que l'on admira en lui. Un jour qu'un de ses camarades lui demandait ce qu'il désirait le plus : « Verser mon sang pour Jésus-Christ, » répondit-il sans balancer. Le désir du martyre n'était point stérile en lui; il lui faisait produire de nombreux actes de mortification; il était d'un calme imperturbable au milieu des plus grandes difficultés, et sa patience ne se démentait jamais au milieu des épreuves. A cet âge, ses jeunes compagnons s'aperçurent qu'il portait déjà un cilice; tout était pour lui une occasion de se mortifier. M. Rolley ayant remarqué cette tendance prononcée pour les austérités, et lui voyant une santé robuste et une volonté

Digitized by Google

pleine d'énergie, le dirigeait dans cette voie. A cet âge se révéla pour la première fois sa noble passion pour les missions étrangères. Dans un voyage, il était dévoré d'une soif ardente, lorsqu'il aperçut un peu d'eau chaude et bourbeuse dans une ornière ; il en but avidement ; puis, se relevant, il dit : « Elle est bien mauvaise, cette eau ; mais si un jour je suis missionnaire chez les sauvages, je n'en aurai peut-être pas toujours d'aussi bonne. »

M. Rolley se servait de préférence du jeune Muard pour enseigner le catéchisme aux enfants et pour les préparer à la première communion. Même après sa mort, plusieurs de ceux qu'il avait évangélisés dans un âge si tendre, se souvenaient avec bonheur de sa bonté, de son zèle et de sa douceur à leur inculquer les principes de la foi et à leur développer les avantages de la piété. Il rencontra beaucoup de difficultés quand il fallut aller continuer ses études au petit séminaire, mais il pria avec tant de ferveur et montra une telle fermeté que les difficultés s'aplanirent. Jean-Baptiste, au comble de ses désirs, entra au petit séminaire d'Auxerre au mois de septembre 1823 : M. le curé de Sacy dit en le présentant : « C'est un enfant bien petit encore, cependant il est déjà un grand saint. » Il avait alors quatorze ans. L'Esprit de Dieu qui habitait en lui comme dans son sanctuaire lui fit comprendre le double but qu'il devait se proposer : l'étude des sciences divines et humaines, l'acquisition des vertus chrétiennes et sacerdotales.

Son intelligence se développa de jour en jour ; il conquit un rang de plus en plus élevé à mesure qu'il avançait dans la carrière ; il fit sa rhétorique avec distinction et remporta presque toutes les couronnes. Dans une composition de poésie latine sur la prise d'Alger, non-seulement il remporta le premier prix sans concurrent, mais il mérita l'honneur, sans précédent, de faire imprimer son travail dans le programme de la distribution des prix. Mais pour le jeune Muard la première place était réservée à l'étude de la religion, à la pratique de la vertu. Il savait déjà que la science

Digitized by Google

des saints est bien plus nécessaire pour procurer la gloire de l'Église et le bonheur du peuple chrétien. Qu'on se représente un jeune homme doué du plus heureux caractère, observant les règlements en tous points, exemplaire et fervent dans les exercices de piété, doux et humble dans ses paroles, comme dans ses manières, studieux, complaisant et aimable avec ses condisciples, puis supposez des progrès continuels dans toutes ces belles qualités et vous aurez une idée de ce que fut Muard pendant les années qu'il passa au petit séminaire d'Auxerre. Mais son attrait pour les missions se manifestait de plus en plus. Il fut des premiers à participer à l'œuvre de la Propagation de la foi, et il faisait des Annales sa lecture de prédilection. Il n'avait alors personne à convertir, mais il fallait un élément à son zèle ardent ; après avoir bien prié Marie, sa bonne Mère, il proposa à quelques-uns de ses intimes amis de former une petite congrégation sous les auspices de Marie, pour avancer davantage dans la vertu. Il avait alors dix-sept ans. Dans le règlement qu'on a trouvé dans ses papiers on voit qu'il insistait surtout sur l'amour de Dieu, le zèle du salut des âmes, la pénitence et l'humilité. Ce sont ces solides vertus qu'il s'efforça toujours d'acquérir, en employant pour atteindre ce but une dévotion toute filiale à la très-sainte Vierge, la persévérance dans la prière, la puissance de l'association.

L'étroite enceinte du séminaire ne suffisait pas à celui dont l'âme apostolique aurait voulu embraser le monde entier de l'amour de son Dieu, il composa une collection de petits sermons à l'usage des gens de la campagne, que sa mère, devenue alors catholique ardente, portait aux veillées du village pendant les longues soirées de l'hiver et faisait lire par le plus jeune de ses enfants devant un auditoire nombreux, qui en était souvent ému jusqu'aux larmes.

Pendant ce temps Jean-Baptiste ne s'occupait, au milieu du monde comme dans la solitude, que d'études sérieuses et d'œuvres de charité. Toujours doux, toujours bon et aimable, il faisait la joie de ses parents, l'édification de la

Digitized by Google

paroisse et de son pasteur lui-même. Le supérieur du séminaire, qui est devenu vicaire-général de Tours, a dit de lui que nul ne lui a laissé un plus touchant souvenir ; qu'il était le modèle de ceux avec lesquels il vivait. Il lui appliqua ce texte de l'Écriture : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (*Sap.* IV, 13) : « En peu de temps il parcourut une longue carrière. »

Au mois d'octobre 1830, M. Muard entra au grand séminaire de Sens. Un trône venait de s'écrouler, celui qui le remplaçait devait bientôt disparaître à son tour. L'impiété marchait tête levée, la religion avait à subir d'inquiétantes persécutions, beaucoup de vocations furent ébranlées; la résolution de M. Muard s'affermit davantage. Il se livra à l'étude de la philosophie avec autant de zèle et de calme que si la France n'avait pas tremblé sous ses pieds. Mais le travail de son intelligence, si funeste à tant d'autres, ne nuisit point à son avancement dans la vertu; elle ne fit qu'en hâter les progrès. Quand il se dut consacrer d'une manière particulière à Dieu par la tonsure cléricale, il s'y disposa en excitant dans son cœur les sentiments d'une profonde humilité, et en ranimant son courage pour répondre à une si sainte et si sublime vocation. Il éprouva de saints et doux transports en faisant ce premier pas dans la milice ecclésiastique ; ses résolutions écrites dans cette circonstance sont empreintes d'un feu brûlant, d'un zèle ardent. Il s'excita à mener une vie pure et angélique, à pratiquer l'humilité, l'abnégation, la pénitence, l'amour de Dieu, l'union avec Notre-Seigneur pour le payer de retour. Ce travail incessant pour la sanctification qui prendra toujours de plus larges proportions, ne l'empêcha point de se livrer à l'étude des sciences ecclésiastiques avec une ardeur qui ne se démentit jamais. Il se livra à celle des Écritures, de la théologie dogmatique, morale, ascétique, des SS. Pères, de l'instruction ecclésiastique, des orateurs chrétiens, des sciences humaines. Il composait et apprenait par cœur des instructions, en les soumettant à son supérieur, en le priant de

Digitized by Google

vouloir bien donner son avis et ses conseils. M. Muard se formait de plus en plus à la science et aux vertus sacerdotales. Il s'adressait à Dieu avec de nouvelles instances et réclamait les prières de toutes les personnes qu'il croyait avoir plus de crédit auprès de Dieu pour se préparer à contracter avec Dieu, par le sous-diaconat, un engagement irrévocable. Son âme ardente le faisait passer des heures entières sous le charme enivrant de ravissantes pensées en se représentant les fruits du ministère sacerdotal pour la gloire de Dieu, l'exaltation de la sainte Église, le salut des pécheurs, l'augmentation du règne de Jésus-Christ.

Quand il se fut irrévocablement engagé en donnant son nom à la milice de Jésus-Christ, il renouvela le don de lui-même, de toutes ses facultés, de son exisfence ; il se proposa plus que jamais de prendre pour modèle celui qui a bien fait toutes choses, et il dressa un plan admirable de conduite qu'il suivit fidèlement.

Lorsqu'il dut recevoir le diaconat et la prêtrise, longtemps il fut préoccupé de la nécessité d'un genre de vie plus parfait, persuadé qu'il n'y a point d'amour de Dieu sans mortifications; il était ingénieux à trouver mille moyens invisibles de contrarier ses goûts et de se retrancher quelquefois du strict nécessaire ; il se servait encore, pour crucifier sa chair, de toutes sortes d'instruments de pénitence. Il est facile de se faire une idée des beaux sentiments qui l'animèrent quand il reçut de l'Église le pouvoir de servir de plus près au Sacrifice de l'autel et de prêcher l'Évangile :

Union continuelle avec Jésus-Christ, — offrande de ses actions à Dieu, — fidélité à tous ses devoirs, — ferveur soutenue dans ses exercices de piété, — amour de l'étude et du travail, — saint emploi de temps, — vigilance très-exacte sur lui-même, — abandon total à la volonté de Dieu, — oubli complet du monde et de ses biens créés, — sobriété et mortification, — recueillement intérieur dans les circonstances et dans les occupations les plus propres à le dissiper, — modestie dans l'extérieur et le maintien, — fidélité, dou-

Digitized by Google

cœur, cordialité, charité envers ses frères, — dévotion tendre à la très-sainte Vierge et aux saints patrons, — amour vif et généreux pour Notre-Seigneur sur la croix et au Saint-Sacrement, — se proposer Dieu et sa gloire pour unique but de ses actions, y tendre de toutes ses forces, tels sont les vertus et les objets des constants et toujours plus généreux efforts de M. Muard. C'est avec ces sentiments qu'il monta, non sans crainte, les derniers degrés du sanctuaire, le 24 mai 1834.

Aimer Dieu de toutes les puissances de son âme et croître tous les jours dans cet amour ; persévérer courageusement dans la pratique de toutes ses résolutions ; réciter son bréviaire avec la plus grande ferveur ; offrir le saint Sacrifice avec l'ardeur d'un Séraphin, voilà ce que fut M. Muard après sa promotion à la prêtrise.

Pendant six mois il mena la vie qu'il aimait tant, la vie d'un vrai missionnaire, prêchant, priant, catéchisant, confessant, préparant à la première communion des enfants qui n'oublieront jamais cette douceur inaltérable ni ce zèle enflammé qui lui concilièrent l'affection de toute la paroisse de Melissey, auprès de son ancien maître. Le 18 juin il reçut de son archevêque une lettre qui portait cette subscription : « A M. Muard, curé de Joux-la-Ville. »

Pour beaucoup d'autres c'eût été un coup de foudre que cette nomination, car tout le diocèse avait retenti des difficultés sans nombre éprouvées dans cette paroisse par plusieurs ecclésiastiques qui en avaient été successivement les pasteurs. Ce pays était vraiment à l'*index*. Mais c'était précisément pour cela qu'il avait été choisi. Il partit; déjà le bruit de ses vertus l'avait devancé et le jour de son arrivée fut un jour de fête. A la vue de son affabilité charmante, tous comprirent que l'Ange de paix était descendu dans la paroisse.

Bien persuadé que le meilleur moyen de régénérer une paroisse, c'est de s'attacher aux enfants, de semer des germes de la piété dans leurs cœurs, M. Muard ne négligea rien pour

Digitized by Google

cultiver ces jeunes plantes. C'est surtout pour la première communion qu'il redoublait d'ardeur pour les préparer par les exhortations pathétiques, par de bonnes confessions : il n'ignorait pas que le moment le plus dangereux pour les enfants est celui qui s'écoule entre la première communion et leur établissement dans le monde. Il faisait réunir les jeunes filles sous la surveillance de quelque fille vertueuse, et attirait chez lui les jeunes gens. Il cultiva la congrégation de la très-sainte Vierge avec un zèle qu'enflammait sa tendre piété pour Celle qu'il aimait tant à appeler sa Mère. Il dirigea ou établit les congrégations de Saint-Vincent de Paul et de Saint-Éloi pour réunir les hommes entre eux. C'était surtout quand ses paroissiens étaient malades, qu'il leur prodiguait les marques du plus vif intérêt. Aussitôt qu'il les savait arrêtés par la souffrance, il allait s'informer de leur santé, leur témoignait le plus vif intérêt ; puis il abordait toujours avec succès la question des Sacrements. On ne saurait croire combien cette conduite lui avait promptement concilié tous les cœurs.

Il avait compris l'éminente dignité des pauvres dans l'Église. Il en faisait souvent manger à sa table. Les plus nécessiteux recevaient chaque semaine ou chaque mois une aumône fixe, ce qui n'empêchait pas qu'il ne leur distribuât des secours dans l'intervalle. Il calculait si peu avec eux, qu'il craignait quelquefois de tenter la Providence ; il avait pour eux une estime singulière. M. Muard continuait l'œuvre de la sanctification de sa paroisse par tous les moyens dont il espérait quelques succès, ne reculant devant aucun sacrifice de temps, de peine ou d'argent. Il s'appliquait surtout à frapper les sens par la majesté du culte. C'est surtout pendant le temps consacré d'une manière spéciale au salut des fidèles, pendant l'Avent et le Carême, qu'il redoublait ses efforts pour faire produire à la divine parole et à son zèle des fruits plus abondants ; et comme entre le bourg principal, il y avait un certain nombre de hameaux dont les habitants ne pouvaient assister aux instructions, le pasteu

Digitized by Google

allait chercher les brebis qui ne pouvaient venir jusqu'à lui; il les réunissait le soir dans une chambre et leur prêchait avec son onction et l'entrain qui triomphaient de toutes les résistances.

La vertu de M. Muard n'était sévère que pour lui-même; il y avait dans ses manières avec les personnes du monde et avec ses confrères, une fleur de politesse chrétienne exquise; il remplissait les devoirs de la société avec une aisance et une bonne grâce assaisonnées de je ne sais quoi de cordial, d'édifiant qui laissait toujours de salutaires impressions dans les âmes.

C'était au pied des autels que M. Muard allait ranimer sa ferveur; il y passait de longues heures pour demander la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, et, pour lui la parfaite conformité à la volonté de Dieu. Il possédait à un degré éminent une autre marque de sa prédestination, la confiance à la sainte Vierge, confiance qui avait quelque chose de si tendre, de si naïf, de si filial, qu'elle portait à la dévotion tous ceux qui le voyaient la prier ou l'entendre parler d'elle. Outre l'oraison qu'il faisait pendant une heure, il était le reste du temps dans un recueillement habituel. Aussi comme il était chéri dans sa paroisse! Quand il rentrait dans le pays après quelques jours d'absence, c'était une sorte de satisfaction semblable à celle que cause la vue d'un père qui revient dans sa famille.

M. Muard faisait de temps en temps des tentatives auprès de Mgr de Cosnac, archevêque de Sens, le conjurant de la manière la plus pressante, la plus humble, de lui permettre d'aller travailler à la conversion des peuples sauvages; la réponse fut contraire à ses désirs, à ses inclinations, à ses projets; il fut nommé à la cure d'Avallon. Il se regarda comme le plus malheureux des hommes; il employa supplications et instances; mais Sa Grandeur, qui connaissait ses vertus et son mérite, ne se laissa point fléchir: Saint-Martin d'Avallon avait besoin de son zèle et de son expérience pour se renouveler, comme Joux-la-Ville, dans la connaissance et

Digitized by Google

l'amour de ses devoirs. M. Muard se soumit. Ce fut avec des déchirements inexprimables; le pasteur et le troupeau furent plongés dans la plus profonde douleur. M. Muard ne pouvait plus s'arracher du pied des autels, tant il avait de grâces à demander et pour lui et pour ceux qu'il abandonnait malgré lui.

Les mêmes raisons qui causaient tant de regrets à Joux-la-Ville, excitèrent une joie indicible à Avallon, où l'on connaissait le mérite, la vertu, le zèle, les talents de M. Muard; chacun s'en réjouit comme d'un bonheur public et particulier. Il était tellement pauvre que l'on fut obligé de lui prêter les meubles de son prédécesseur pour son nouveau presbytère.

A cette époque il était quelquefois souffrant, mais il était plus souvent accablé des fatigues que son zèle lui imposait; aux souffrances corporelles se joignaient des épreuves intérieures. Il dut recommencer à la ville ce qu'il avait accompli avec succès à la campagne; il établit à Avallon des conférences qu'il rendit si intéressantes qu'elles n'attirèrent pas seulement ses paroissiens, mais que fréquentaient les habitants des villes voisines. Peu de mois s'étaient écoulés que déjà il était chéri et que sa paroisse était renouvelée.

D'où venait donc à M. Muard ce prestige, qui l'accompagnait partout et qui lui attirait si promptement tous les cœurs? C'était la sublime vertu dont parle saint Paul, la charité et la fraternité. M. Muard, qui était envers lui-même si austère, si dur, qu'il paraisssit être comme le bourreau de son propre corps, le martyrisant par toutes sortes de supplices, était pour les autres la douceur, l'indulgence, la bienveilllance personnifiées. Il semblait que toutes les misères humaines se fussent ménagées un écho dans ce cœur vraiment sacerdotal.

Le zèle de M. Muard n'était pas limité par l'enceinte de sa paroisse. Il donna à Pont-Aubert une mission qui produisit des fruits merveilleux, Elle eut lieu pendant l'Avent et dura jusqu'à l'Épiphanie 1840 : il y prêcha tous les jours, tant les auditeurs du pays et des paroisses voisines furent considérables ; la communion générale fut nombreuse ; elle fut

Digitized by Google

terminée par la plantation de la Croix. Le nouveau missionnaire exalta, dans un discours plein d'éclat et d'onction, tous les bienfaits qui s'écoulent de l'Arbre sacré et ravit tout son auditoire. Il avait obtenu des fruits inespérés.

Ce fut dans cette occasion, et après une révélation qu'il avait eue peu de temps auparavant, qu'il prit la résolution définitive de se vouer aux Missions ; elles avaient fait toujours l'objet de ses désirs les plus ardents et de ses suppliques les plus pressantes auprès des Supérieurs ecclésiastiques. Dans une retraite pastorale que venait de donner Mgr l'évêque de Nevers, il avait fait ressortir avec éclat les avantages des Missions diocésaines et réfuté sans retour les objections que l'on opposait à ces moyens de salut, dont les effets sont cependant si incontestables ; il ne devait donc plus rencontrer les mêmes difficultés pour obtenir l'autorisation épiscopale. Sa lettre fit verser des larmes à Mgr de Cosnac, qui, vaincu cette fois par cette touchante persévérance, répondit enfin : « O prêtre, que votre zèle est grand ! Allez, et faites comme Dieu vous l'inspirera. »

Quel sujet de joie que cette parole ! Mais que de nouvelles angoisses, que de nouveaux sacrifices, que de nouvelles croix ! Pour faire taire les plaintes de la nature, M. Muard se disait en lui-même : « Dieu le veut... le salut des peuples le demande, » la générosité de son amour en accepte les sacrifices... les Missions sont donc une œuvre décidée ; il ne s'agit donc plus maintenant que d'aviser aux moyens d'exécution ; pour résumer en quelques mots les regrets qu'excite le départ de M. Muard dans la paroisse d'Avallon, nous nous contentons de citer le propos d'un témoin, qui, après avoir énuméré tous les titres à l'affection de ses paroissiens, dit : « *Enfin je pense* qu'il a bien fait de sortir d'Avallon, car on l'aimait tant qu'il aurait fini par faire tort au bon Dieu. »

Un des premiers jours du mois d'octobre, deux missionnaires se dirigeaient vers Lyon, où ils allaient chez les Pères Maristes faire une étude préparatoire des Missions ; ils allaient régler les ardeurs de leur charité à l'école des religieux ex-

Digitized by Google

périmentés qui devaient plus tard leur servir de guides et de modèles.

Quinze jours après son arrivée, ils furent en mission à Rive-de-Gier avec quatre autres Pères. On compta sept à huit mille communiants ; ils furent témoins de conversions qui tenaient du prodige ; peu de personnes, disait-il, parmi celles qui suivent les missions, qui puissent y résister. Le 16 décembre 1840, ils en terminaient une deuxième, dont le succès fut plus heureux encore, puisque sur dix-huit mille âmes il n'y eut que quinze individus qui refusèrent de se confesser. Ils en firent une troisième en janvier qui leur donna encore plus de consolation, à cause de l'affluence extraordinaire des habitants des villes voisines qui attendaient que la porte de l'église fût ouverte pour se précipiter vers les confessionnaux. Presque tous les habitants de trois paroisses voisines firent leur mission. A onze heures, les Pères étaient encore au confessionnal. Le 5 février, ils partaient pour une station de Carême. En avril, il allaient donner les mêmes exercices à Serrières. C'est lui-même qui raconte les fruits merveilleux des Missions et les consolations indicibles qu'il éprouvait dans sa correspondance avec ceux de ses confrères qui devaient s'associer à l'œuvre qu'il méditait.

Pendant les dix mois qu'il passa auprès des Pères Maristes, ces Pères firent leurs efforts pour attacher à leur maison ces deux prêtres si zélés et si embrasés du zèle de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais M. Muard avait entendu la voix de Dieu, il devait se vouer entièrement au divin Cœur de Jésus dans les Missions diocésaines. Avant de les entreprendre, il voulut aller visiter à Rome le tombeau des saints Apôtres. Il en obtint la permission de l'archevêque de Sens et partit de Lyon le 21 du mois de mai ; il fut de retour vers le mois de juillet.

Avant de quitter Lyon, il voulut aller visiter à Louvesc le tombeau de l'Apôtre du Velay, saint Jean-François Régis, le prédicateur des pauvres, avec lequel il devait avoir tant de ressemblance. Il arriva à Sens au mois d'octobre avec son

Digitized by Google

collaborateur. Quatre Missions leur étaient déjà demandées. Ils commencèrent par Vireaux, sa paroisse natale, le 20 décembre 1841. Le changement qui s'y opéra, excita l'admiration. Il fallait qu'on eût une bien haute idée de sa vertu pour qu'il devînt prophète dans son pays. Après cet heureux résultat, tous les curés des environs demandèrent des Missions pour leur paroisse. M. Muard désirait évidemment que le bon Dieu envoyât des ouvriers pour la culture de sa vigne. Ils en donnèrent plusieurs autres où les fruits ne furent ni moins abondants, ni moins consolants.

La moisson était mûre, quarante-cinq paroisses avaient déjà demandé des Missions.

Il fallait une maison pour cette Œuvre nouvelle des Missions. L'ancienne abbaye de Pontigny, à quatre lieues d'Auxerre, célèbre par le séjour de plusieurs saints et illustres personnages, but d'un pèlerinage autrefois très-renommé, où le corps de saint Edme se conservait tout entier, avec sa chair, d'une manière merveilleuse depuis plus de cinq cents ans, était à vendre. Il y avait une magnifique église. Que de motifs pour en faire l'acquisition ! Après beaucoup d'instances, l'archevêque donna son consentement.

En attendant qu'ils pussent entrer en jouissance de leur acquisition, nos deux ouvriers évangéliques continuaient leur œuvre, chacun de leur côté. Au mois de mai 1843, M. Muard évangélisait le chef-lieu du doyenné de sa paroisse natale, Ancy-le-Franc, puis Vermenton ; plus de quarante hommes mariés eurent le bonheur de faire la première communion ; le zélé missionnaire fut obligé de passer trois jours et trois nuits sans presque dormir, tant fut grande l'affluence des personnes qui s'approchèrent des Sacrements. Au mois de juillet de cette année 1843, M. Muard vint prendre définitivement possession de ce qui restait de l'abbaye de Pontigny, avec son premier collaborateur et deux jeunes prêtres qui étaient venus se joindre à eux pour partager leurs travaux et goûter le bonheur de se dévouer au salut

Digitized by Google

des âmes. Dans ce moment, la tempête des révolutions avait purifié l'atmosphère ; le ciel commençait à s'apaiser. De toutes parts, les Ordres religieux germaient au milieu des épines dont le sol de la France était couvert. Peu de temps après, la petite compagnie se composait de six prêtres tous animés du zèle le plus ardent. On s'occupa alors de donner à la société une existence régulière ; M. Muard ne négligea rien pour empêcher d'être nommé supérieur, mais on n'eut aucun égard à ses supplications. Il s'occupa de dresser les règles indispensables à une communauté bien organisée. Elles commençaient ainsi : « Le but que se proposent les prêtres auxiliaires est de travailler à la gloire de Dieu et au salut du prochain par la prédication. Ils forment une société sous le patronage des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, sous l'invocation de saint Edme et de saint François-Xavier, et sous la haute direction de Mgr l'archevêque de Sens. Elle sera une dans son but, car tous les membres doivent se proposer la même fin, avoir les mêmes vues, employer les mêmes moyens, enseigner la même doctrine et tenir la même conduite.

« Le prêtre auxiliaire doit rappeler cette parole de l'Évangile : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* (Matth. v, 48). La sainteté lui est nécessaire, non-seulement pour opérer son salut, mais encore pour le succès de son ministère. En effet, le plus puissant moyen de conversion, c'est la sainteté du prédicateur. Elle sert plus que les plus beaux, les plus éloquents discours ; elle attire sur ses travaux les bénédictions du bon Dieu ; elle donne à ses avis, à sa parole, à sa personne je ne sais quel charme qui émeut, qui ravit, enlève tous les cœurs et touche les pécheurs les plus endurcis. » Dans cette règle brillent la sagesse, le zèle, la piété. « Les prêtres auxiliaires, continue-t-il, exerçant le même ministère que les Apôtres, doivent avoir un esprit et un cœur d'Apôtre. Ce qui distinguait par-dessus tout les hommes apostoliques dans tous les temps, c'était le zèle, mais un zèle de feu qui voulait embraser l'univers. Ce doit

Digitized by Google

être l'objet de toutes nos pensées, le sujet de toutes nos paroles, le mobile de toutes nos actions. »

M. Muard passe en revue ensuite les vertus qui doivent principalement briller dans sa conduite pour se rendre semblables à leur Divin modèle. Il s'étend longuement sur la pénitence. « Vient ensuite, dit-il, l'abnégation, qui doit être comme le fond de la vie apostolique, en sorte que le missionnaire pratique aussi parfaitement que possible cette profonde maxime de l'Évangile : *Que celui qui veut venir après moi, renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* (Matth. XVI, 24).

« Mais ce n'est pas assez pour un prêtre qui tend à sa perfection. Il faut encore qu'il se revête de l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, et cela par la vie de foi, si opposée à la vie de la nature dans ses principes, dans ses moyens, dans ses conséquences. »

Voilà pourquoi M. Muard propose à ses frères Jésus-Christ pour modèle dans toutes leurs pensées, dans tous leurs sentiments, dans toutes leurs œuvres.

Muard allait de temps en temps évangéliser les campagnes, où l'on soupirait après le bonheur de l'entendre. Il donna des missions aux paroisses de Sermisselles, d'Island, d'Asnière, de Fresne, etc., et c'était partout le même zèle, la même conduite admirable de prudence et de dévouement. Le jour anniversaire de son baptême, le 25 avril 1845, il fut divinement inspiré : il vit une société composée de trois sortes de personnes, qui devaient suivre un genre de vie à peu près semblable, pour la mortification, à celle des Trappistes, les uns devaient se consacrer particulièrement à la prière, à la vie contemplative ; les autres, à l'étude, à la prédication ; les derniers, en qualité de frères, au travail des mains. Leur vie devait être une vie de victime et d'immolation continuelle. Ils devaient faire pénitence pour leurs péchés et pour les iniquités des autres, et rappeler les hommes à la mortification et à la vertu par leurs exemples encore plus que par leurs paroles, etc. Cette société devait dédommager Notre-

Digitized by Google

Seigneur des outrages qu'il reçoit de la part des pécheurs, et surtout des personnes qui lui sont spécialement consacrées; elle devait prendre pour base la règle de saint Benoît.

Cette vue fit sur M. Muard une impression extraordinaire. C'était un ordre qu'il recevait d'établir cette société. De graves et mûres réflexions lui firent comprendre que cette institution et ce genre de vie, parfaitement en rapport avec les besoins de notre époque, seraient très-propres à réparer la justice de Dieu irrité contre les hommes et un moyen d'obtenir plus sûrement la conversion des pécheurs. Il sentit qu'il convenait d'opposer au suprême orgueil de notre temps l'humilité la plus profonde, à l'insatiable passion des richesses, la pauvreté la plus absolue, et la mortification de la chair, au sensualisme, qui place la souveraine félicité dans la satisfaction des sens. A la suite de ces réflexions il sentit s'allumer en lui un grand désir d'embrasser ce genre de vie. Il ne cessa de prier et de faire prier; il consulta les personnes les plus éclairées et plusieurs religieux, recommandables par leur expérience et leurs vertus, et tous furent d'avis que cette idée venait de Dieu, qu'il fallait la suivre.

Tandis qu'un besoin presque irrésistible de dévouement s'était emparé d'un grand nombre d'âmes généreuses, qui sentaient la nécessité d'un travail énergique pour la reconstitution de la société, des hommes pervers continuaient avec acharnement l'œuvre de décomposition sociale qui devait éclater par une catastrophe. Tous les jours, la parole, dans les assemblées publiques, et la presse, par ses feuilles et ses brochures, versaient la calomnie, la luxure, l'impiété dans toutes les veines de la société. Le peuple, circonvenu par tant de mensonges colportés jusque dans les plus petits villages, se montrait impatient de toutes sortes de freins. Oh! qu'ils sont coupables, les hommes pervers qui s'efforcent de séparer le prêtre du peuple, qui ne peuvent vivre heureux l'un sans l'autre! Que deviendrait le prêtre, si le peuple, qui compose le genre humain presque tout entier, s'éloignait de lui et le laissait solitaire dans son église dé-

Digitized by Google

serte? Et le peuple, que deviendrait-il sans le prêtre? Qui va le visiter quand il est malade? Qui le console quand il est dans la peine? Qui ne craint pas de pénétrer dans sa pauvre chaumière? Qui instruit ses enfants? Qui l'aide à supporter les inévitables privations de la vie présente par l'espérance des biens à venir? En un mot, qui prête un oreille attentive et un cœur compatissant au récit de ses douleurs? Qui, si ce n'est le prêtre?

M. Muard fit part à un de ses amis, auquel il avait coutume de confier ses pensées les plus intimes, de la vocation nouvelle vers laquelle il se sentait presque irrésistiblement entraîné. Ils furent faire une retraite. M. Muard voulait essayer ses forces en y menant dans toute sa rigueur le nouveau genre de vie qu'il devait embrasser. Cette retraite dura quatorze jours, il se levait à trois heures du matin. On a retrouvé dans ses papiers tout le plan de cette retraite et les exercices qu'il y suivit, selon la règle de saint Ignace. Il y fut favorisé de grâces extraordinaires, et il prit l'engagement de se dévouer à l'exécution du projet que Dieu lui avait inspiré, à mener une vie humble, pauvre et mortifiée, et à fonder un ordre d'une pauvreté absolue, d'une pénitence austère, d'une grande humilité, qui aurait pour but de travailler à la gloire de Dieu, à la sanctification du prochain, et à leur propre sanctification par la prière, la pénitence et la prédication.

Cette décision étant irrévocablement prise, il s'agissait de l'annoncer aux prêtres de la Mission et d'obtenir l'autorisation de Monseigneur. Pour triompher de ce dernier obstacle, il sut joindre la prudence du serpent à la simplicité de la colombe, il eut la consolation d'entendre de la bouche du saint pasteur cette bonne parole, dont il fut toujours reconnaissant : « Eh bien! mon cher ami, suivez votre vocation, pourvu que cette œuvre nouvelle ne nuise pas à celle de Pontigny. » Il manifesta ses intentions à ses enfants à la suite d'une retraite générale; on fit toutes sortes d'instances pour le retenir. Il fit tout ce qu'il put pour adoucir les amer-

Digitized by Google

umes de cette séparation, il désigna, pour le remplacer, le P. Boyer, qu'il avait préparé, sans le faire connaître, à remplir ces fonctions.

Le 22 septembre 1848, tout était prêt pour un nouveau départ. Il venait de terminer une retraite à Avallon ; deux compagnons de voyage, qui prirent le nom de P. Benoît et le F. François, étaient arrivés. Sans rien connaître de ses desseins, ils savaient seulement qu'ils devaient suivre avec lui un genre de vie extrêmement austère. Voilà donc trois pèlerins, le sac de cuir sur le dos, le bréviaire sous le bras et la joie dans le cœur, cheminant sur la route de Lyon pour se rendre à Rome. Ils montent à Notre-Dame de Fourvières, puis à Notre-Dame de la Garde, à Marseille, pour mettre leur entreprise sous la puissante protection de la très-sainte Vierge.

Ils ne trouvèrent à Rome aucun gîte, pas même un abri dans les campagnes environnantes, au milieu de quelques ruines abandonnées qu'ils espéraient rencontrer. Après une neuvaine, il fut inspiré d'aller à Subiaco, à quinze lieues de Rome, célèbre par la grotte de saint Benoît et par les monastères qu'il y fonda, où il reçut la visite de la sainte Vierge et des Anges. Nos pèlerins remplis d'espérance se dirigèrent vers le monastère de Saint-Benoît, dont l'abbé les accueillit avec une rare charité, et, pour les favoriser dans leur pieux dessein, leur offrit l'ermitage de Subiaco, lieu vénérable, sanctifié par les austérités de saint Laurent de Fanello, au XIIe siècle, auprès duquel se trouvait cette grotte où saint Benoît avait reçu tant de précieuses faveurs. Elle est située au pied d'un rocher perpendiculaire de cent cinquante pieds de hauteur, ayant au-dessous un abîme de huit à neuf cents pieds de profondeur; elle semble attachée au flanc de la montagne comme un nid d'hirondelles. Grégoire XVI, n'étant encore que cardinal, fut célébrer la Messe à cet ermitage, à l'âge de soixante-treize ans, et s'y rendit à pied.

La Providence avait évidemment conduit d'une manière admirable ces pèlerins dans cette retraite. Ils commencèrent

Digitized by Google

aussitôt les exercices de la vie religieuse. Le P. Muard s'occupa de la règle et de la constitution; il adopta la règle de saint Benoît, qui passe généralement pour la plus parfaite de toutes, pour la plus riche en détails et la plus féconde, se prêtant merveilleusement à toutes les fins de la vie religieuse; aussi est-ce la source où sont venus puiser tous les fondateurs d'Ordres, qui ont paru dans l'Église depuis saint Benoît. Le P. Muard se convainquit de plus en plus qu'il ne faisait que suivre la main invisible qui le conduisait.

En outre des fréquentes visites du R. P. abbé de Saint-Benoît, la bonne odeur des vertus de nos solitaires attira de Rome nombre de personnages élevés en dignités, qui les encouragèrent dans leur projet; tous reconnaissaient que ce n'était qu'en enchaînant la sensualité, l'orgueil et la cupidité, qu'on pourrait rendre les hommes heureux, la société tranquille et les royaumes florissants. Pendant son séjour à l'ermitage de Subiaco, il eut le bonheur d'aller visiter le Pape Pie IX, qui, chassé de Rome par les révolutionnaires, s'était retiré à Gaëte. L'œil exercé de Sa Sainteté sut distinguer les splendeurs de l'âme; il lui prodigua les marques de la plus tendre affection; il accorda une audience de trois quarts d'heure à ce pauvre volontaire de Jésus-Christ. Il porta dès lors un intérêt tout particulier à cette œuvre naissante et promit d'accorder toutes les approbations nécessaires.

Il est facile de comprendre tout ce que le P. Muard éprouva de bonheur et de jouissance. De Naples, les deux pèlerins retournèrent à l'ermitage, priant sans cesse en marchant, comme c'était l'habitude du serviteur de Dieu. Le 9 février 1849, il déclara à ses compagnons qu'ils devaient retourner en France. En ce moment même on publiait à Rome la proclamation de la République. Ils arrivèrent à Marseille le 19 février. Ils étaient sans asile et sans ressources; plus que jamais, ils étaient les enfants de la Providence. Ils se dirigèrent vers Aiguebelles, abbaye de Trappistes des plus sévères, des plus ferventes, où ils désiraient aller se façonner à une foule de petits usages qui ne peuvent s'apprendre que

Digitized by Google

ans une communauté toute formée. Le P. Muard y arriva ans un état pitoyable, couvert d'un vieux chapeau, vêtu 'une soutane grossière, rapiécée. On le prit d'abord pour n vagabond. Les trois pèlerins furent admis tout de suite ans l'hôtellerie, puis dans la communauté. Ils étaient dis- osés à regagner Sens, en demandant l'aumône, si le R. P. bbé ne leur eût donné pour la dépense du voyage ce qui estait dans la caisse du couvent. Une communauté de deux ent trente personnes, qui donne à un pèlerin tout ce qui ui reste d'argent! Arrivé à l'abbaye de Pontigny au milieu e ses premiers enfants, qui le revirent avec un indicible onheur, le P. Muard s'occupa bientôt de chercher un lieu olitaire où il pût planter sa tente et abriter ses nouveaux isciples; après bien des démarches pour visiter différents mplacements qui ne convenaient qu'à demi, le bon Dieu lui ait rencontrer le lieu le plus propice à leur dessein, une soli- ude parfaite, un autre Saint-Laurent de Fanello, une véri- able Thébaïde, dans la forêt de Saint-Léger, où se trouve ne source qui ne tarit jamais et qui porte le nom de Sainte- Iarie.

Tandis qu'on construisait les appartements nécessaires, le . Muard ayant appris que le choléra faisait des ravages lans les pays voisins d'Avallon, il courut leur porter du se- ours. L'épidémie sévissait avec une affreuse intensité; il artit dans l'espérance de cueillir la palme du martyre de la harité; il fut à Sainte-Colombe, de là à Mussanguis, puis à onnerre, où la mort multipliait ses victimes d'une manière ffrayante; partout il n'épargna ni veilles ni fatigues pour rodiguer à ces infortunés les soins de l'âme et du corps.

Il devait aller faire son dernier noviciat à Aiguebelles, ù l'attendaient ses deux compagnons; mais auparavant il oulut bénir la première pierre de son monastère, dont les ondements étaient creusés. Au jour fixé, beaucoup de per- onnes étaient réunies pour assister à la cérémonie, lors- u'on apprit que le P. Muard était gravement malade. Déjà ès la veille il était en proie à d'horribles souffrances. Cette

Digitized by Google

triste nouvelle se répand avec la rapidité de la foudre à la Pierre-qui-Vire, où il avait été transporté, et y produit une stupeur générale. On commence une neuvaine à Notre-Dame de la Salette, on lui donne à boire de cette eau miraculeuse qui a déjà opéré de si étonnants prodiges, il acquiesce et prononce avec foi ces simples paroles : « Ma bonne Mère, si vous me guérissez, je promets d'aller vous en remercier sur la montagne de la Salette. » On lui administra cependant les derniers Sacrements, et le Père ne songea plus qu'à se préparer à la mort. A la suite de la réception des Sacrements, les crises du choléra devinrent plus rares, l'esprit commença à renaître et le mieux continua les jours suivants; il était sauvé. Le Seigneur, content de cette épreuve, dit à la mort d'abandonner sa proie.

A peine fut-il rétabli qu'il se dirigea vers Montélimart, et après avoir visité à Paray-le-Monial le tombeau de la célèbre Marguerite-Marie, il rentra dans ce paradis terrestre pour vivre encore quelque temps au milieu des anges du désert. « Exprimer la joie que je ressens, le bonheur que je goûte, écrivait le P. Muard, est chose impossible. Il me semble être dans le ciel au milieu des Bienheureux. En effet, s'il est sur la terre une image du ciel, c'est bien ici. » Il voulut pratiquer lui-même et dans les plus humbles détails cette vie de renoncement qu'il devait enseigner à ses disciples.

Avant de quitter le monastère d'Aiguebelles, où il laissa deux de ses Frères, il se rendit à pied avec deux autres pour acquitter son vœu sur la célèbre montagne sanctifiée par la présence de l'auguste Marie, où ils arrivèrent par les chemins les plus difficiles, à travers la neige et avec le froid le plus rigoureux, n'ayant d'autre guide qu'une carte de géographie à travers ces sentiers perdus. Les consolations qu'ils y goûtèrent les dédommagèrent des souffrances de leur voyage.

Le P. Muard avait donné rendez-vous à ses futurs disciples à la Pierre-qui-Vire pour le vendredi avant la Trinité, personne n'y manqua; les membres de la nouvelle famille Bénédictine étaient au nombre de cinq. L'habitation ne pou

Digitized by Google

ant encore les recevoir, ils commencèrent à observer leurs règles dans le presbytère de Saint-Léger, distant d'une lieue, que M. le curé leur avait offert avec bonheur. Dès trois heures du matin ils étaient aux pieds de l'autel, psalmodiant l'office, célébrant les saints Mystères. De là ils se rendaient à la Pierre-qui-Vire et par tous les temps, et ils revenaient le soir après un travail opiniâtre pour prendre un frugal repas, regagnant leur gîte provisoire, le chapelet à la main.

Le jour de la fête de la Visitation 1850, ces hommes admirables prirent possession du désert, en s'installant dans l'humble demeure qu'on venait de construire et qui était aussi pauvre que l'étable de Bethléem. Sur ces entrefaites, un jeune homme à l'âme ardente, qui n'entendait parler qu'en frémissant de la Pierre-qui-Vire vers laquelle cependant il se sentait entraîné malgré lui, quoique effrayé et dégoûté de la vie austère qu'on y menait, frappé de l'air de bonheur et de la sainte joie qui brillait sur tous les visages, fut les prémices du noviciat, et il apprit bientôt par l'expérience que les rigueurs de la pénitence ne sont pas aussi terribles qu'elles le paraissent d'abord.

Il est pour une congrégation religieuse un autre édifice que celui qui s'élève avec les pierres et le ciment, c'est l'édifice moral. Il consiste dans la règle qui détermine, en général, le genre de vie que l'on doit suivre d'après les conseils évangéliques, dans les constitutions qui développent la règle en l'adaptant au but particulier qu'on se propose ; dans les usages qui enseignent la manière dont on doit accomplir chaque devoir imposé, et enfin dans le règlement qui fixe les heures de chacun des exercices de la journée. Or cette œuvre était entièrement achevée. C'était ici la règle de saint Benoit que l'on devait suivre. Les constitutions avaient été choisies parmi les plus autorisées des Ordres les plus fervents ; les usages et règlements étaient à peu près calqués sur ceux d'Aiguebelles, et tous ces éléments avaient été coordonnés par le P. Muard durant ses

Digitized by Google

longues heures de solitude dans la grotte de Subiaco et dans sa cellule de la Trappe ; elles furent approuvées par Mgr l'archevêque de Sens, le 25 avril 1855. « Un jour, vendredi 25 avril 1845, dit le P. Muard dans le discours préliminaire, que j'étais parfaitement libre de toute préoccupation, se présenta tout à coup le plan tout formé d'une société religieuse qui se consacrerait à la pratique et à la prédication de la pénitence, embrassant pour cela un genre de vie humble, pauvre et mortifié, et dont les membres seraient employés, chacun selon son aptitude, les uns à la prédication, les autres à la prière et à l'étude, d'autres au travail des mains. Je connus bientôt que dans le siècle où nous vivons, il était nécessaire que des sociétés religieuses vinssent au secours du clergé, mais des sociétés telles qu'elles étaient au temps des saint Benoit, des saint Bernard, des saint Dominique, des saint François d'Assise, des sociétés dont la vie fût une prédication continuelle de ce que la religion offre de plus parfait. Je compris qu'il fallait joindre l'expiation à la prédication, s'unir à Notre-Seigneur Jésus-Christ souffrant et mourant pour les hommes, et s'immolant par le glaive de la mortification comme victime pour ses propres iniquités et pour les iniquités de ses frères, afin d'apaiser la justice de Dieu si prodigieusement outragée dans ce siècle et obtenir plus sûrement la conversion des pécheurs. »

Le P. Muard entre ensuite dans des considérations sur la nécessité d'opposer l'humilité, la pauvreté, la mortification, pratiquées au suprême degré, à l'orgueil, à la cupidité et au sensualisme effréné de notre époque.

Sa règle entre ensuite dans des détails sur le zèle, la pauvreté, la pénitence, l'humilité, l'obéissance, le travail, l'union avec Dieu, la charité fraternelle sur lesquelles le P. Muard fait des considérations tendant à la plus haute perfection. Les Bénédictins ne devaient jamais voyager ni à cheval ni en voiture, le monastère ne devait rien posséder, pas même le terrain sur lequel il était bâti. La communauté ne devait faire aucun emprunt. On devait donner en bonnes œuvres

Digitized by Google

excédant de la dépense indispensable. On ne devait recevoir aucun honoraire pour les missions.

Les Bénédictins du Sacré-Cœur doivent se regarder comme es missionnaires de la pénitence, que Dieu envoie comme l'autres Jean-Baptiste pour prêcher la pénitence aux peules et les préparer au grand événement. Le jeûne dure oute l'année : à la collation, ils ont quatre onces de pain avec des légumes et des fruits, s'il y en a. Elle est au pain et à l'eau tous les jours de jeûne ecclésiastique, tous les vendredis et quelques autres jours de l'année ; pendant l'Avent on ne donne que du dessert.

Les Bénédictins font abstinence en tout temps et en tout lieu, 1° de vin et de liqueurs ; 2° de toute espèce de chair ; 3° de poissons ; 4° d'œufs ; 5° de beurre, de fromage, de laitage ; 6° d'huile ; 7° de sucre et de miel, et se contentent l'eau pure pour boisson, de légumes, de plantes ou d'herbes potagères, et de fruits pour leur nourriture. Outre ces privations, les constitutions ordonnent des austérités corporelles en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur. Telle est la faiblesse de la nature humaine qu'après avoir commencé le bien avec ardeur, elle se ralentit peu à peu en face des difficultés qui s'élèvent. Or, à un si grand mal on ne saurait trouver de remède que dans la nécessité de la persévérance imposée à l'homme ou par la force physique, telle qu'elle se trouve, par exemple, dans l'organisation militaire, ou dans la force morale qui résulte principalement pour l'âme de l'oblication des vœux. L'âme qui les prononce ne perd pas de sa liberté ; mais bien plutôt jusqu'à un certain point la possibilité d'en abuser, en opposant un rempart à sa faiblesse, une digue à son inconstance.

Le 3 octobre avait été fixé pour la cérémonie. La chapelle de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire étant trop étroite, la cérémonie eut lieu à la paroisse de Saint-Léger de Fourcheret, patrie de Vauban, berceau de cette communauté naissante. Elle fut envahie jusqu'aux fenêtres par une foule nombreuse, accourue de toutes les paroisses d'alentour et

Digitized by Google

même des pays éloignés ; les membres du clergé, au nombre de quatre-vingts, s'y rendirent avec empressement. Mgr l'archevêque, qui devait présider la cérémonie, ayant été empêché, délégua M. l'archiprêtre d'Avallon pour recevoir les vœux. M. le supérieur des prêtres auxiliaires de Pontigny fit après l'Évangile un discours remarquable. Il esquissa à grands traits l'action que Dieu, à tous les âges, exerce sur le monde chrétien par les Ordres religieux.

Le P. Muard reçut le nom de Frère Marie-Jean-Baptiste du Cœur-de-Jésus. On conserva pour l'habit la couleur noire, qui est la couleur primitive. Cette cérémonie, qui dura quatre heures, présenta un spectacle attendrissant ; le cortége, plus nombreux et plus imposant encore que le matin, se disposa à accompagner les nouveaux religieux jusque dans leur solitude. Bientôt on vit cet immense cortége se dérouler dans les rues du village, descendre la colline et disparaître dans le chemin étroit et ombragé de la forêt. Rien n'était ravissant comme ces chants religieux répétés par des milliers de voix, et redits par les échos des bois et des rochers. Après plus d'une heure de marche, quand on aperçut au loin, assise sur une roche, la modeste habitation, on entonna tout à coup le *Lætatus sum,* puis le magnifique *In exitu ;* lorsque ces paroles retentissaient dans le vallon : *Pourquoi, ô montagnes, avez-vous bondi comme des béliers, et vous, collines, comme des agneaux ?* (*Psal.* CXIII, 6), on croyait sentir ces vieilles montagnes tressaillir d'allégresse et se revêtir d'un air de fête, à l'approche de leurs nouveaux habitants.

Le Frère Marie-Jean-Baptiste du Cœur-de-Jésus apporta dans les différentes paroisses qu'il évangélisa le même zèle, le même esprit de pénitence, la même charité, le même dévouement, mais élevé à un plus haut degré de perfection. Pendant l'année 1851, il évangélisa Avallon, Dommecy-sur-Vault, Noyers, Saint-Martin et Dun-les-Places, dans le diocèse de Nevers.

Le monastère est situé à quatre kilomètres de toute habitation, au milieu de forêts coupées par des montagnes, des

Digitized by Google

vallées et des ruisseaux, et cependant tel était le parfum de sainteté qui s'exhalait de ce désert, que les Bénédictins étaient en pleine mission à Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire. De nombreux fidèles s'y rendaient de tous les hameaux voisins, jusqu'au nombre de deux ou trois cents, pour être évangélisés. Le P. Muard fut ensuite faire entendre sa parole toujours aimée, toujours persuasive, dans les paroisses de Poilly, Saint-Fargeau et Saint-Clément.

L'année 1854, le P. Muard fut appelé à Saint-Etienne-en-Forêt pour donner la station du Carême dans l'église de Saint-Ennemond, l'une des plus importantes paroisses de la ville, quoiqu'il vînt de faire une maladie à la suite de ses fatigues, emporté par le zèle qui dévora sa vie en si peu de temps. Son auditoire fut immense, quoique dans toutes les autres églises il y eût des prédicateurs de stations distingués; deux d'entre eux passaient même pour des hommes d'une rare éloquence. Il ne se couchait jamais avant minuit: il devait être en chaire à six heures du matin, confesser tout le jour, puis prêcher encore tous les soirs, et ne sortait de l'église qu'après dix heures. Les derniers jours, il passait quatorze heures au confessionnal, avec une fièvre qui le consumait.

La fameuse pierre qui a donné son nom à cette contrée, ainsi qu'au monastère, est un énorme rocher de granit, de forme presque ovale et très-plate; cette sorte de table, que l'on dit avoir eu jadis la faculté de tourner, est posée sur un rocher noirci par les siècles. Le P. Muard avait sans cesse sous les yeux cette ruine antique d'un culte superstitieux, sur laquelle avait coulé le sang des animaux, et quelquefois un sang plus noble, le sang humain que versaient les druides. La vivacité de sa foi le pressait de la faire servir au culte du vrai Dieu, pour le salut d'une âme en proie à de terribles tentations : il crut devoir faire vœu à la très-sainte Vierge, pour obtenir sa délivrance, d'ériger une statue à sa gloire sur la Pierre-qui-Vire; on se mit aussitôt à l'œuvre. Le 27 septembre 1853, on érigea une statue de Notre-Dame

Digitized by Google

de sept pieds de haut, appuyée sur un piédestal de granit, avec l'inscription suivante : *Virgini Deiparæ hominumque matris sine labe conceptæ.* Le monument dans son ensemble s'élève à plus de neuf mètres. De quelque point de l'horizon que vous abordiez dans cette Thébaïde, vous voyez avec une sainte émotion cette douce image de la Mère de miséricorde, qui se lève éclatante de blancheur au-dessus des chênes qui croissent à ses pieds, et du monastère qu'elle domine : c'est vraiment la Reine du désert. Une magnifique cérémonie eut lieu le jour de sa bénédiction. Un éloquent Dominicain célébra, avec les louanges de Marie, le prodigieux dévouement de ses enfants bien-aimés ; il commença par ces paroles si bien adaptées à son sujet : *Quid existis in desertum videre,* « *Qu'êtes-vous venus voir dans ce désert ?* » (Matth. XI, 7.) Ce discours produisit la plus vive impression sur ses auditeurs, qui étaient environ au nombre de quatre mille.

Pour s'acquitter d'une manière héroïque du triple ministère de la pauvreté, de la pénitence, de l'apostolat, surtout quand un ennemi intérieur les attaque sans cesse, les Bénédictins Prêcheurs avaient besoin d'une grâce, d'une protection extraordinaire : ils la cherchèrent dans la Mère de Dieu ; ils voulurent qu'elle fût leur patronne, leur force, leur espérance, leur défense, leur gardienne, leur mère ; et ces sentiments, ils voulurent les manifester au monde pour la gloire de Marie.

Le Frère Marie-Jean-Baptiste du Cœur-de-Jésus méditait déjà de construire un monastère plus vaste, et des maisons dépendantes, pour donner à ses religieux situés dans les centres des populations plus de facilité d'évangéliser les pauvres. Mais l'heure était venue où un autre de ses désirs devait être exaucé, c'est celui qui lui faisait dire avec saint Paul : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo.* (*Philip.* I, 23). Mais avant que ce modèle vivant de toutes les vertus quittât cette vallée de larmes, il fut obligé de passer les six mois qui précédèrent son départ pour l'éternité, à revoir tous ses amis, à parcourir tous les lieux où on aimait

Digitized by Google

à le posséder ; il fit ces voyages comme tous les autres, prêchant et confessant partout où il s'arrêtait un instant ; le désir de faire une bonne œuvre lui faisait oublier qu'il souffrait et qu'il aggravait sa fâcheuse position par d'incessantes fatigues.

Partout il adressait de brûlantes paroles. Il fut favorisé d'une révélation dans l'ancienne abbaye de Sainte-Colombe, le 21 juin 1854. Il adressa au noviciat une instruction familière sur l'amour de Dieu, sur les moyens d'y parvenir et sur les marques auxquelles on peut connaître si on le possède ; il terminait en se plaignant d'avoir perdu les quarante-cinq ans qu'il avait passés sur la terre. Son cœur était continuellement brûlé du désir d'aimer et de faire aimer Notre-Seigneur comme il mérite de l'être.

En retournant à Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire, le P. Muard s'en allait mourir : il était épuisé, ses forces ne répondaient plus à l'ardeur de son âme. Il monta à l'infirmerie pour n'en plus descendre : une suette maligne s'était déclarée. On lui administra les derniers Sacrements. Il donna à ses disciples des avis remplis de sagesse, leur adressa les exhortations les plus pathétiques, édifia tout le monde par l'ardeur des sentiments qui l'animèrent jusqu'au dernier soupir. Toutes les vertus que le P. Muard avait pratiquées pendant sa vie vinrent lui faire cortége au moment de sa mort. Son âme languissait sur la terre de ne pouvoir se rassasier d'amour, comme elle le désirait. Dieu l'appela pour la désaltérer aux torrents ineffables de la Jérusalem céleste ; ce fut le lundi 19 juin 1854.

A l'annonce de cette mort soudaine, un deuil général se répandit dans tout le pays. C'est un saint de plus dans le ciel, se disait-on partout. Une foule nombreuse assista à ses obsèques. De toutes parts on envoya à la Pierre des témoignages d'un inexprimable regret, et chacun de raconter les différents traits de vertu dont il avait été témoin. Le 12 juillet, accoururent à Pontigny, de tous les points du diocèse de Sens, des représentants de toutes les classes de la société ;

Digitized by Google

on ne comptait pas moins de cent trente prêtres, appartenant à tous les rangs de la hiérarchie ; on allait célébrer un service solennel en présence du cœur du P. Muard, déposé sur un catafalque en forme de pyramide, abrité par de longues draperies qui descendaient de la voûte. Un des enfants du P. Muard, le P. Massé, fit un discours qui ressemblait plutôt au panégyrique d'un Saint qu'à une oraison funèbre. Il fut suivi de larmes abondantes.

Le monastère des religieux Bénédictins du Sacré-Cœur de la Pierre-qui-Vire n'était jusqu'ici qu'un simple bâtiment où les religieux trouvaient un modeste asile. Cette retraite empruntait toute sa grandeur et sa majesté à sa position si belle et si pittoresque. On a commencé cette année l'exécution d'un plan qui fera de la Pierre-qui-Vire un de ces monuments grandioses tels que le Moyen-Age nous en a laissé. Ces bâtiments, entièrement construits en granit, ont cinquante mètres de largeur sur soixante-dix mètres de longueur. Le bâtiment actuel, qui se trouvera à l'entrée, sera exclusivement consacré à donner asile aux visiteurs ; à gauche sera l'église ; les voûtes du cloître seront soutenues par deux cent quarante colonnettes avec une cour simulant un préau ; un étage souterrain sera consacré aux ateliers ; le rez-de-chaussée comprendra les cuisines, réfectoires, noviciats, salles d'étude, salles de distribution de travaux, salles capitulaires ; au premier étage cent cellules pour moines, bibliothèque, infirmerie, salle des morts, etc. L'église et un clocher avec flèche seront en granit [1]. (BADICHE.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

L'ordre des religieuses Servites, fondé par sainte Julienne Falconiéri, a reçu plusieurs fois des preuves manifestes de la protection de la très-sainte Vierge, à laquelle il est consacré. Au commencement du XVIIe siècle, cet Ordre n'était plus connu en Allemagne, lorsque l'archiduchesse Anne-Catherine

[1] Ce plan a pu être heureusement exécuté depuis.

Digitized by Google

de Gonzague, veuve de Ferdinand d'Autriche, priant avec ferveur dans l'église de Notre-Dame sur le mont de Waltrast, à trois lieues d'Inspruck, fut inspirée de fonder un monastère pour des religieuses de l'Ordre des Servites. Elle en fit jeter les fondements l'an 1607, et pendant que l'on travaillait à cet édifice, étant retournée au mont Waltrast, elle fut encore de nouveau inspirée de faire bâtir un autre monastère pour y faire vivre en commun des filles et des femmes qui ne seraient pas obligées à la clôture comme dans le premier, et qui suivraient la troisième règle de cet Ordre; elle se sentit en même temps portée à embrasser cet état : c'est pourquoi elle fit aussitôt travailler à cette maison, qui était contiguë au premier monastère et qui n'en était séparée que par une église commune pour les religieuses et pour les Tierciaires. Elle dressa elle-même des constitutions particulières pour ces deux maisons, autres que celles qui étaient pratiquées dans l'Ordre, et elle les fit approuver par le Pape Paul V, celles des religieuses l'an 1610, et celles des Tierciaires l'an 1617.

Cette princesse ne voulut entièrement renoncer au monde qu'après le mariage de sa fille Anne d'Autriche avec l'empereur Mathias, qui n'était pour lors que roi des Romains, et qui avait envoyé des ambassadeurs à Inspruck pour la demander. Elle la conduisit à Vienne l'an 1611, et après la cérémonie des noces, elle retourna à Inspruck, où elle se retira aussitôt dans le monastère destiné pour les religieuses, parce que l'autre maison, qu'elle faisait bâtir pour les Tierciaires, n'était pas achevée. Elle y entra le 2 janvier 1612, avec sa fille aînée la princesse Marie d'Autriche, et quelques demoiselles, dont les unes voulaient être religieuses et les autres seulement Tierciaires. Mais comme celles qui voulaient être religieuses étaient des jeunes filles qui n'avaient aucune expérience des observances régulières, le Pape accorda à l'archiduchesse la permission de faire venir quatre religieuses Augustines du monastère de Sblotz, pour leur apprendre les observances régulières, et l'une de ces religieuses Augustines fut établie prieure. L'église de ce monastère fut dédiée

Digitized by Google

le premier dimanche de Carême de la même année, en l'honneur de la Présentation de la très-sainte Vierge au temple.

Avant que celles qui devaient être religieuses Servites fussent revêtues de l'habit de cet Ordre, l'archiduchesse voulut prendre celui des Tierciaires du même Ordre. Elle le reçut le 1er juillet, avec sa fille et trois autres demoiselles. Elle changea de nom, et prit celui de sœur Anne-Julienne, et la princesse Marie celui de sa mère, Anne-Catherine. Dans le même temps les religieuses Augustines de Sblotz prirent aussi l'habit de l'Ordre des Servites, et le lendemain, fête de la Visitation de Notre-Dame, les autres demoiselles destinées pour être religieuses reçurent aussi l'habit de cet Ordre avec beaucoup de pompe et de cérémonie, et furent toutes appelées Marie, ajoutant à ce nom celui de quelque autre sainte, conformément aux constitutions qui leur avaient été données par la sainte fondatrice, qui dans celles des Tierciaires ordonna aussi qu'elles porteraient le nom d'Anne avec celui d'une autre sainte, en l'honneur de sainte Anne, patronne de leur maison.

Cette maison des Tierciaires étant achevée, elles y allèrent demeurer le 3 novembre 1613, et quelque temps après elles firent leur profession, par laquelle elles promirent obéissance au général de l'Ordre des Servites, chasteté, fidélité dans la dispensation du bien que l'archiduchesse laissait à ses monastères, protection et service envers les religieuses du monastère contigu à leur maison. On leur donna ensuite un voile blanc, sur lequel il y avait une étoile bleue, et un grand manteau noir, qui est la marque des professes de ce Tiers-Ordre en Allemagne, et l'habillement que leur a prescrit la sainte fondatrice, avec une robe noire, un scapulaire et une guimpe.

L'archiduchesse ne se contenta pas d'avoir fait bâtir ces deux monastères : elle voulut encore faire construire un autre couvent dans la même ville pour les religieux du même Ordre, qui en prirent possession l'an 1616. Outre les constitutions qu'elle avait dressées pour les deux monastères de

Digitized by Google

religieuses et de Tierciaires, elle fit encore d'autres règlements pour le bon gouvernement de ces deux maisons ; et après avoir eu la consolation de voir vingt et une religieuses professes dans la première, et vingt-sept Tierciaires, aussi professes, dans la seconde, sans compter les Sœurs Converses qu'elle y avait instituées sous le nom d'Oblates, elle mourut le 2 août 1622. L'on peut regarder cette princesse, non-seulement comme restauratrice de l'Ordre des Servites en Allemagne, mais comme la fondatrice de la première communauté de Tierciaires de cet Ordre.

MARTYROLOGE ROMAIN

A Milan, les saints Martyrs Gervais et Protais, frères. Le juge Astase fit battre le premier avec des fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit, et décapiter le second après qu'il eut été meurtri de coups de bâton. Saint

TERTIODECIMO KALENDAS JULII.

Florentiæ, sanctæ Julianæ Falconeriæ Virginis, Sororum Ordinis Servorum Beatæ Mariæ Virginis Institutricis, quam Clemens Duodecimus Pontifex Maximus in sanctarum Virginum numerum retulit. — Mediolani, sanctorum Martyrum Gervasii et Protasii fratrum : ex quibus priorem tamdiu jussit Astasius Judex plumbatis cædi, quousque spiritum exhalaret ; sequentem vero fustibus cæsum capite truncari. Horum corpora, Domino revelante, beatus Ambrosius sanguine conspersa, et ita incorrupta reperit, ac si eo die fuissent interempti : in quorum translatione cæcus feretri tactu lumen recepit, et plurimi vexati a dæmonibus liberati sunt. — Ravennæ, sancti Ursicini Martyris, qui sub Paulino Judice post plurima tormenta in confessione Domini immobilis permanens, capitis abscissione martyrium complevit. — Sozopoli, sancti Zosimi Martyris, qui in persecutione Trajani sub Domitiano Præside post acerbos cruciatus capite amputato victor migravit ad Dominum. — Aretii, in Tuscia, sanctorum Martyrum Gaudentii Episcopi et Culmatii Diaconi, qui tempore Valentiani furore Gentilium cæsi sunt. — Eodem die, sancti Bonifacii Martyris, discipuli beati Romualdi, qui a Romano Pontifice ad prædicandum Evangelium in Russiam missus, cum per ignem transisset illæsus, Regemque ac populum baptizasset, a furente Regis fratre necatus, optatam martyrii coronam accepit. — Ravennæ, sancti Romualdi Anachoretæ, Monachorum Camaldulensium Patris, qui collapsam in Italia eremiticam disciplinam restituit, ac mirifice propagavit : de quo etiam septimo Idus Februarii.

Digitized by Google

Ambroise, par une révélation du Seigneur, trouva leurs corps tout sanglants, et aussi entiers que s'ils eussent été tués ce jour même. Dans leur translation, un aveugle recouvra la vue par l'attouchement de leur cercueil, et plusieurs possédés furent délivrés.

A Ravenne, saint Ursicin, martyr, qui, sous le juge Paulin, après plusieurs tourments, demeurant immuable dans la confession du Seigneur, accomplit son martyre par la décollation.

A Sozopoli, saint Zozime, martyr, qui, dans la persécution de Trajan, sous le président Domitien, après de cruelles tortures, ayant eu la tête coupée, s'en alla victorieux vers le Seigneur.

A Arezzo, en Toscane, les saints martyrs Gaudence, évêque, et Culmace, diacre, qui furent massacrés par la fureur des Gentils, du temps de Valentinien.

Le même jour, saint Boniface, martyr, disciple de saint Romuald, qui, envoyé par le Pontife romain pour prêcher l'Evangile en Russie, ayant passé par le feu sans en recevoir aucune atteinte, et baptisé le roi avec son peuple, fut tué par le frère du roi, qui en était furieux, et reçut la couronne désirée du martyre.

A Ravenne, saint Romuald, anachorète, père des moines camaldules, qui rétablit et propagea merveilleusement la discipline érémitique en Italie, où elle était fort relâchée.

A Florence, sainte Julienne Falconiéri, vierge, institutrice de l'ordre des religieuses Servites, que Clément XII a mise au nombre des Vierges saintes.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Pierre, prieur du monastère d'Eygag, en Abyssinie.
Saint Bonmercato, martyr au XIVe siècle, honoré à Ferrare.
Saint Nazaire, évêque de Capo-d'Istria, honoré en Italie.
Sainte Cyrie et sainte Musque, martyres à Aquilée.
Sainte Hildemarque, abbesse de Fécamp, au XVIIe siècle.
Saint Lambert, laboureur, honoré à Saragosse.

Digitized by Google

Saint Honorius ou Honoré, martyr à Rome avec saint Évode et saint Pierre, et enterré avec eux au Champ-Véran.

Saint Zénon, solitaire en Palestine au IVe siècle, honoré pour son humilité.

Saint Rathon ou Rasson, comte d'Andech, mort vers l'an 953.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Julien Orève, prêtre du diocèse de Rennes, pour avoir refusé le serment schismatique, arrêté et condamné à mort par le tribunal d'Ille-et-Vilaine, guillotiné le 19 juin 1794.

Jacques Marcoux, prêtre du diocèse de Poitiers, condamné pour la même cause à la déportation, mort sur le navire le 19 juin 1794, à l'âge de soixante ans.

Pierre-Joseph Nonjan, prêtre d'Arras, condamné pour la même cause, guillotiné le 19 juin 1794.

Digitized by Google

VINGTIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Silvère, Pape et martyr. — Saint Macaire, évêque de Pétra. — Sainte Florentine ou Florence, vierge. — Saint Gobain, prêtre et martyr. — Saint Bain, évêque de Thérouanne. — Saint Adelbert, archevêque de Magdebourg. — Sainte Bénigne, vierge et martyre. — Saint Jean de Mathéra. — Saint Berthold et saint Menric, abbé. — Le Bienheureux Bénincasa, servite. — Le Bienheureux François Pacheco et huit autres religieux de la Compagnie de Jésus, martyrs au Japon. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SILVÈRE,

PAPE ET MARTYR.

Silvère était fils du saint Pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Église. Le Siége de Rome ayant vaqué, quarante-sept jours après la mort de saint Agapet, on élut Silvère pour le remplir, quoiqu'il ne fût alors que sous-diacre. La cérémonie de son sacre se fit le 3 juin de l'an 536, Théodat-le-Goth étant roi d'Italie.

Les peuples de cette contrée, supportant mal le joug odieux de Théodat, l'empereur Justinien profita de la circonstance pour chercher à reprendre l'Italie : il chargea Bélisaire de cette expédition.

Bélisaire était un homme accoutumé aux succès. Il avait remis dans le devoir ceux qui troublaient la tranquillité de l'empire; il avait battu les Perses en Orient et détruit le royaume des Vandales en Afrique. Ce fut en 535, que, revêtu de la dignité de consul, il marcha sur l'Italie avec son armée victorieuse. Il conquit la Sicile, dans sa première campagne. L'année suivante, il prit Naples. Les Goths, effrayés, déposèrent Théodat, et mirent à sa place Vitigès, officier plein

Digitized by Google

courage et d'expérience. Les Romains ouvrirent leur ville l'armée de l'empereur, qui entra par la porte Asinaria, ndis que les Goths sortaient par la porte Flaminia, pour gagner Ravenne où Vitigès s'était enfermé.

L'impératrice Théodora, princesse artificieuse et violente, oyant son époux maître de Rome, résolut de profiter de tte conquête pour y étendre la secte des Acéphales, qu'elle otégeait, et qui se refusaient, comme les Eutychiens qui aient leur souche, à reconnaître en Jésus-Christ deux naires, la nature divine et la nature humaine.

Pensant qu'elle gagnerait tout si elle amenait le Pape dans s intérêts, et oubliant que Jésus-Christ a promis d'être vec son Église jusqu'à la consommation des siècles, elle crivit à Silvère et le pria de venir à Constantinople pour xaminer sur les lieux la querelle. Silvère comprit sur-le-hamp les dangers qui venaient fondre sur lui; mais prêt à mourir et non à faillir : « Je vois, dit-il en soupirant, à uoi tout se terminera, et qu'il m'en coûtera la vie. » Il pondit à Théodora de manière à lui faire savoir convenablement que jamais il ne pourrait favoriser ses prétentions t trahir la cause de l'Église.

L'impératrice, désespérant de réussir avec Silvère, résolut de le faire déposer. Elle connaissait Vigile, archidiacre e l'Église romaine, jeune homme ambitieux, alors à Constantinople, où l'avait laissé le Pape Agapet. Elle lui communiqua ses vues; elle lui promit de le faire Pape, s'il s'engageait à recevoir dans sa communion Anthime de Constantinople, Sévère d'Antioche et Théodose d'Alexandrie, tous rois déposés pour leur attachement à l'Eutychianisme. Vigile, ar une faiblesse que plus tard il devait longuement pleurer, yant accepté ces conditions, partit pour Rome avec une ettre de Théodora pour Bélisaire; il était recommandé à illustre général de chasser Silvère et de faire élire Vigile n sa place. Bélisaire balança quelques instants devant l'inigne mission dont on le chargeait; puis il céda en disant : L'impératrice commande, je dois obéir. La ruine de Sil-

Digitized by Google

vère ne peut m'être imputée. L'auteur en répondra au dernier jour. »

Les ennemis de Silvère, pour couvrir l'odieux de leur conduite, eurent recours à un stratagème honteux : ils publièrent que le Pape était coupable de trahison. Vitigès, en 537, s'était avancé sur Rome avec une nombreuse armée, et il en faisait le siége. On accusa le saint Pape d'avoir entretenu pendant ce siége des correspondances avec l'ennemi. On produisit même une lettre supposée, qu'on prétendait écrite par lui au roi des Goths, pour l'inviter à entrer dans la ville, avec promesse de lui en ouvrir les portes.

Bélisaire découvrit que la lettre avait été forgée par un avocat nommé Marc, et par Julien, un des soldats de la garde, tous deux subornés. Il repoussa donc la calomnie ; mais il ne suivit pas moins le projet de Théodora. Il pressa le Pape de faire ce que l'impératrice exigeait, l'assurant qu'il n'avait pas d'autre moyen de conserver son siége et d'éviter les malheurs dont il était menacé. Silvère répondit toujours qu'il ne pouvait recevoir les Acéphales à la communion.

Étant sorti de la maison du général, il se retira dans la basilique de Sainte-Sabine, où il espérait trouver un asile assuré. Mais quelques jours après, il en fut tiré par un artifice et conduit au palais Pinciane, où Bélisaire avait fait sa résidence durant le siége. On le fit entrer seul ; son clergé, qui l'avait accompagné, resta à la porte et ne le revit plus. Antonina, femme de Bélisaire et favorite de Théodora, l'accabla de reproches, et aussitôt un sous-diacre lui ôta son *pallium*. On le mena ensuite dans un autre appartement, où il fut dépouillé de ses ornements pontificaux, revêtu d'un habit monastique ; après quoi on publia qu'il était déposé et qu'il s'était fait moine. Le lendemain, Bélisaire fit procéder à l'élection de son successeur. On installa Vigile le 22 novembre 537.

Silvère, exilé à Patare, en Lycie, y fut reçu par l'évêque de cette ville de la manière la plus honorable. L'évêque prit hautement sa défense ; il se rendit même à Constantinople.

Digitized by Google

à il demanda une audience à l'empereur. L'ayant obtenue, représenta au prince les jugements de Dieu, s'il ne répaait le scandale. « Il y a, lui dit-il, plusieurs rois dans le ıonde ; mais il n'y a qu'un Pape dans l'Église universelle. » Justinien, frappé, donna aussitôt des ordres pour le retour e Silvère à Rome, où il voulait qu'il fût rétabli sur son siége, uisqu'il était prouvé qu'il n'avait pas entretenu d'intelgences avec les Goths.

Bélisaire fut embarrassé de cette nouvelle. On arrêta donc ; saint Pape, qui s'en revenait à Rome, et ses ennemis se vient de nouveau maîtres de sa personne. Ils le conduisirent ans la petite île déserte de Pamaria, aujourd'hui *Palmeruelo*, is-à-vis de Terracine. Il n'y vécut pas longtemps.

Libérat raconte qu'il avait ouï dire que Silvère mourut de aim ; mais on lit dans Procope, qui était pour lors en Italie, ju'il fut massacré à l'instigation d'Antonia, femme de Bélisaire. Sa mort arriva le 20 juin 538.

Vigile, qui avait été jusqu'ici un intrus et un schismatique, levint légitime après la mort de Silvère ; car son élection fut atifiée par le clergé de Rome. Il renonça aussitôt à ses erreurs, n'eût plus de commerce avec les hérétiques, pleura très-amèrement ses torts et accepta, en expiation, les persécutions que lui attira son ferme attachement à la vérité. Entré dans la bergerie du Seigneur comme un mercenaire, il devint un zélé défenseur de l'orthodoxie. Ainsi la Providence de Dieu, par rapport à l'Église, ne paraît jamais plus visiblement que quand tout semble désespéré ; il fait alors éclater sa puissance et montre que ses promesses sont infaillibles.

Vigile écrivit alors à Théodora : « J'ai mal parlé ci-devant et d'une manière insensée. Je ne consens nullement à ce que vous avez exigé de moi, et je ne rappellerai pas les hérétiques excommuniés. » Il gouverna l'Église avec sagesse et fermeté ; mais il devait expier la faute qu'il avait commise étant diacre. Il avait convoqué un Concile à Constantinople pour condamner les Acéphales et les autres sectes de l'Eutychianisme : il eut le courage de comprendre l'impératrice

Digitized by Google

Théodora dans le nombre des excommuniés, et il subit aussitôt les ressentiments de cette femme furieuse. Des misérables, soldés par le patriarche Anthime, lui mirent la corde au cou, le traînèrent ainsi dans les rues, et l'enfermèrent dans un cachot. Mais Anthime, qui avait ameuté cette bande de meurtriers, étant mort quelques instants après, la liberté fut rendue à sa victime.

Quoi qu'il en soit, Bélisaire, coupable, subit un peu plus tard une complète disgrâce et tomba dans l'extrême misère. Marmontel et d'autres philosophes ont contesté cette fin : mais on montre encore à Constantinople, non loin du château des Sept-Tours, une vieille prison qu'on appelle toujours la *Tour de Bélisaire ;* et les personnages du quartier racontent cette tradition : « Que Bélisaire, enfermé là, pendait un petit sac au bout d'une corde, et le descendait en criant aux passants : Donnez une obole à Bélisaire, que la fortune éleva si haut et que la jalousie a privé des yeux [1]. »

Vigile retourna à Constantinople en 553, pour y asseoir encore la doctrine de l'Église. Dans cet autre Concile, il fut exposé à des violences telles que, pour mettre sa vie en sûreté, il fut obligé de se réfugier dans une église, où il embrassa les piliers qui soutenaient l'autel. On l'en arracha : il s'écria alors : « Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas saint Pierre. » Il fut délivré.

Rentré en Italie, souffrant des suites de ses deux martyres, il mourut saintement à Syracuse en 555.

SAINT MACAIRE,

ÉVÊQUE DE PÉTRA.

Macaire avait porté longtemps le nom d'*Arius,* et quoiqu'il eût des sentiments orthodoxes sur toutes les vérités de la religion catholique, il semble avoir été lié de communion avec les ennemis de la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire les sectateurs du fameux hérésiarque de son nom. Il fut fait

[1] *Date obolum Belisario, quem fortuna evexit, invidia oculis privavit.*

Digitized by Google

évêque de Pétra, ville de la première Palestine, entre Césarée et le Mont Carmel. Les empereurs Constant et Constance cherchant les moyens de pacifier les Églises troublées par la diversité des sentiments, et d'en réunir les pasteurs dans une même communion, convoquèrent l'an 347 un concile à Sardique, ville d'Illyrie, sur les limites des deux empires, qu'ils avaient choisie pour y rassembler plus commodément les évêques de l'Orient avec ceux de l'Occident. Les premiers étaient regardés comme les ennemis de saint Athanase qu'ils avaient condamné, et que les seconds avaient déjà absous, mais dont la cause devait être examinée tout de nouveau avec celle de quelques autres évêques catholiques bannis par les ariens, qui étaient soutenus du bras de l'empereur Constance. Ils amenèrent au Concile deux comtes ou officiers de cet empereur, pour intimider les catholiques, et ils croyaient à leur ordinaire dominer dans l'assemblée par l'autorité séculière. C'est ce qui les faisait venir au Concile avec plus d'empressement. Mais quand ils virent que les Occidentaux, c'est-à-dire les catholiques, n'avaient pour chef que l'évêque Osius de Cordoue, et que ce Concile serait un jugement purement ecclésiastique, sans officiers ni soldats, ils furent surpris et troublés par le remords de leur conscience. Ils furent aussi fort étonnés de voir que saint Athanase et les autres prélats accusés, loin de trembler, paraissaient hardiment au concile contre leur attente; qu'il était venu contre eux-mêmes des accusateurs de diverses Églises avec les preuves en main. Mais il semble que rien ne leur causa encore plus de déplaisir que la séparation de deux de leur compagnie, qui les quittèrent pour se joindre aux catholiques dans la défense de la vérité orthodoxe et de l'innocence de saint Athanase. Ces deux généreux prélats étaient Arius ou Macaire de Pétra, en Palestine, et Astère, évêque d'un autre Pétra, ville principale de l'Arabie Pétrée, que l'on nomme Herach depuis la domination des Sarrasins. Ils apprirent aux Pères du Concile que parmi ceux qui étaient venus avec eux il s'en trouvait plusieurs qui étaient dans de très-bons sentiments, mais qui

Digitized by Google

étaient retenus par les menaces continuelles qu'on leur faisait. Les Orientaux ou Eusébiens surent que Macaire et Astère avaient découvert aux catholiques leurs fourberies et leurs alarmes, et dès lors ils se crurent ruinés. De sorte qu'étant arrivés à Sardique, ils se renfermèrent dans le palais où ils étaient logés ; et au lieu de se trouver aux séances du Concile, ils ne travaillèrent qu'à inventer des prétextes pour se retirer, se disant les uns aux autres qu'il valait mieux s'enfuir que d'être convaincus en face et jugés calomniateurs. Ils quittèrent Sardique. S'étant arrêtés à Philippopoli, en Thrace, sur les terres de l'empereur Constance leur protecteur, ils écrivirent une lettre synodique partout, comme s'ils eussent composé eux-mêmes le vrai Concile de Sardique dans ce conciliabule, et trompèrent ainsi beaucoup de monde, se faisant passer pour le parti des catholiques en même temps qu'ils condamnaient Athanase et les autres orthodoxes, et qu'ils excommuniaient avec eux le Pape Jules. Ils redoublèrent ensuite leurs violences, et firent bannir dans la Haute-Lybie les deux évêques qui les avaient abandonnés à Sardique, Astère, Macaire qui s'était défait du nom d'Arius, soit pour marquer qu'il renonçait à tout ce qui regardait le parti de l'hérésiarque, ou parce que ce nom était devenu odieux parmi les hérétiques mêmes, qui souffraient plus volontiers qu'on les appelât Eusébiens qu'Ariens. Nous ne savons si saint Macaire revint de cet exil, ou s'il y mourut. Saint Athanase nous fait connaître seulement que lui et saint Astère y furent extrêmement maltraités par leurs persécuteurs, et qu'ils demeurèrent fermes dans la défense de la vérité et de la justice. L'Église honore la mémoire de saint Macaire le 20 juin; son nom est marqué dans le martyrologe romain, qui ajoute qu'il mourut en paix.

SAINTE FLORENTINE OU FLORENCE,

VIERGE.

Elle était d'une famille illustre de Carthagène en Espagne, et vécut vers le milieu du VI^e^ siècle. Son père se nommait

Digitized by Google

Sévérien, et sa mère Turtura ou Théodora. Leur famille fut une famille de Saints. Leur fils aîné fut saint Léandre, évêque de Séville, et ami du Pape saint Grégoire-le-Grand. Son frère puîné fut saint Isidore, son disciple et son successeur dans le siége épiscopal de Séville. Ils avaient un autre frère qui était saint Fulgence, évêque d'Ecija et de Carthagène, et une sœur consacrée à Dieu, qui était sainte Florentine. Plusieurs auteurs supposent qu'une autre sœur de saint Léandre, Théodosie, épousa Lévigide, roi des Visigoths, et fut mère de saint Herménigilde et du roi Recarède.

Sainte Florentine demanda un jour à son frère saint Léandre, quelle succession il lui laisserait en mourant. Léandre, y ayant fait réflexion, ne trouva rien qui fût digne d'elle dans les biens de la terre, parce qu'ils sont tous périssables. Il fallut donc chercher par-dessus les cieux, d'où lui était venue la grâce de la virginité ; et il lui parut que ce qu'il pouvait lui laisser de meilleur, était de lui apprendre à s'attacher entièrement à Celui qui est l'héritage des justes et l'Époux des vierges. « Ce n'est pas penser sagement, lui dit-il, de préférer le monde qui a été racheté du sang de Jésus-Christ, à Jésus-Christ même ; celui qui rachète est plus estimable que ce qu'il rachète. Les vierges ont cet avantage, qu'elles sont telles qu'elles ont été formées des mains de Dieu. Le premier homme ne s'est perdu, et avec lui le genre humain, qu'en ne voulant plus être ce que Dieu l'avait fait. Les vierges sont les prémices de l'Église. Quelle gloire n'ont-elles point à espérer dans le siècle futur, pour n'avoir pris conseil ni de la chair ni du sang, et pour s'être conservées pures de toute corruption ! » Saint Léandre signale en détail les avantages de la virginité, et les dangers où s'exposent celles qui, par de vains ornements, cherchent à plaire aux hommes. Il convient que le mariage a aussi ses prérogatives, ne fût-ce que d'engendrer des vierges et de faire naître des enfants pour le Ciel ; mais il soutient que les dangers en sont très-grands et en grand nombre, soit pour cette vie, soit pour l'autre. Il en fait la description, après

Digitized by Google

quoi il donne à Florentine, et aux vierges qui vivaient avec elle en communauté, une règle de vie qu'il distribue en vingt et un chapitres, dont voici le précis :

« Fuyez la conversation des femmes engagées dans le mariage ; elles ne vous parleront que des choses qu'elles aiment et qu'elles désirent. En vain paraîtront-elles approuver votre institut; ce ne sera qu'une feinte de leur part pour vous séduire plus aisément, comme des sirènes. Si vous devez fuir les femmes du siècle, combien plus les hommes! N'ayez donc de familiarité avec aucun, fût-il un saint. De fréquentes visites diffameraient la sainteté de l'un et de l'autre, ou même la feraient périr. C'est un mal de donner lieu aux autres d'en penser de nous. Deux personnes de différent sexe ne sont point ensemble sans péril : c'est mettre le feu près des étoupes. Que si la vierge doit fuir la familiarité même des saints, combien plus celle des jeunes gens, dont la vue ne peut faire sur elle que des impresssions dangereuses ! A l'égard du boire et du manger, il faut en user modérément et non au-delà du besoin, ni rechercher des mets sans lesquels on peut vivre. Si la faiblesse de la santé exige des soulagements, que l'esprit ne se relâche en rien. Daniel n'eut que du mépris pour les mets qu'on lui servit de la table du roi : il vécut de légumes. Quand vous aurez à parler à un homme, que ce soit en présence de deux ou trois de vos Sœurs. Jésus-Christ n'eût pas parlé seul à la Samaritaine, si les Apôtres n'avaient été obligés de s'absenter pour acheter de quoi manger; ils n'eussent pas été non plus surpris de le voir seul avec une femme, si la coutume n'avait été contraire.

» Partagez votre temps entre la prière et la lecture. Si vous travaillez des mains ou si vous prenez votre repas, qu'un autre vous lise pendant ce temps. Cherchez dans la lecture de l'Ancien Testament un sens spirituel, surtout dans le *Cantique des cantiques,* qui est une figure de l'amour de Jésus-Christ pour son Église, et dans l'Heptateuque, c'est-à-dire dans les cinq livres de Moïse, et dans ceux de Josué, et des

Digitized by Google

Juges, et de Ruth, que l'on défendait autrefois aux personnes trop charnelles, comme pouvant leur être plus nuisibles qu'utiles. Proportionnez le jeûne à la force du tempérament et à la violence des passions; le jeûne est un moyen de dompter la chair et de la soumettre à l'esprit. Si vos infirmités ne vous permettent point d'observer un jeûne si rigoureux, vous ne pécherez point, mais vous regarderez comme au-dessus de vous celles que l'infirmité ne dispensera pas de cette loi. Au reste, que celle qui par sa santé est en état de la suivre, ne se scandalise point des égards que l'on doit avoir pour celles qui se portent moins bien; que celles-ci, au contraire, s'humilient de leur infirmité et qu'elles aient de la douleur de ne pouvoir faire ce que font les autres. L'excès dans le vin est un crime mortel : une vierge donc qui est en santé fera bien de s'en abstenir; celle qui est d'une santé faible ou malade, peut en user avec la modération que saint Paul prescrit à Timothée; elle doit aussi user du bain uniquement pour le rétablissement de sa santé : tout autre motif le rend dangereux, surtout quand on le prend pour avoir la chair plus belle. La joie que donne une bonne conscience, voilà celle qu'elle doit chercher : nulle joie mondaine ne doit être de son goût; la tristesse qui est selon Dieu y est préférable : c'est celle-là qui rend heureux et qui mérite des consolations. »

Saint Léandre veut que sa sœur ait un amour égal pour toutes ses Sœurs, sans distinction de personnes, la qualité de servantes de Jésus-Christ étant commune à toutes, toutes étant baptisées et recevant ensemble le corps et le sang de Jésus-Christ; mais à l'égard des besoins, il lui conseille de les proportionner aux infirmités de chacune, donnant plus à celle qui a de plus grandes infirmités, les biens demeurant en commun à toutes. La Mère de Jésus-Christ n'était riche que dans le Seigneur, et Joseph, son Époux, réduit à gagner sa vie en travaillant à des ouvrages en fer. Il ne permet ni ne défend à Florentine l'usage de la viande, sachant qu'elle était d'une santé faible, mais il ordonne à celles qui se por-

Digitized by Google

tent bien de s'en abstenir; il est d'avis qu'elle passe le reste de ses jours dans le monastère où elle est entrée, parce que, encore qu'elle y rencontrât quelque sujet de tristesse par la discorde ou les murmures qui pouvaient y naître, elle y trouvait toujours des exemples de vertu à imiter. La vie commune des monastères a pris son origine dans les premiers fidèles, qui avaient tout en commun; cette vie est préférable à la vie privée que mènent certaines vierges qui demeurent seules dans les villes, où elles ne laissent pas d'être occupées de plaire par la propreté de leurs habits et les soins de leur ménage, qui les détournent des choses de Dieu. Il appelle vol ce qu'une religieuse possède en propre à l'insu de la communauté, parce que, tout devant être en commun, une ne doit pas s'approprier ce qui appartient également aux autres. S'il est permis aux hommes charnels de jurer pour ôter tout soupçon de fraude, il ne l'est pas aux personnes spirituelles, lors même qu'elles sont assurées de dire vrai; elles doivent se contenter de dire : cela est, ou cela n'est pas; tout ce qu'elles ajouteraient de plus ne pourrait venir que du malin esprit. N'affectez point de parler à une de vos Sœurs en particulier, à l'exclusion des autres; ce qu'il est utile à l'une de savoir, ne l'est pas moins à toutes; si ce que vous lui dites est bon, pourquoi ne pas le communiquer aux autres? s'il est mauvais, vous ne devez ni le penser ni le dire à personne. Saint Léandre finit sa règle en conjurant sa sœur de persévérer dans l'état qu'elle avait embrassé; et, après être sortie de sa famille et de son pays, à l'imitation d'Abraham, de ne pas regarder en arrière à l'exemple de la femme de Loth, de peur que ses Sœurs ne voient en elle ce qu'elles doivent éviter.

La fête de sainte Florentine est marquée en ce jour au martyrologe romain. (ROHRBACHER.)

SAINT GOBAIN,

PRÊTRE ET MARTYR.

Ce Saint, né en Irlande, y édifia dès sa jeunesse par son amour pour la vertu, et mérita par sa sainteté d'être élevé

Digitized by Google

au sacerdoce. Un ardent désir de se consacrer plus parfaitement au service de Dieu, le fit passer en France peu de temps après saint Fursy. Il s'arrêta d'abord à Corbény, où il n'y avait point encore de monastère ; de là il se retira à Laon, puis dans la grande forêt qui est près de l'Oise. Il s'y construisit une cellule à deux lieues de la rivière, et à une égale distance de la Fère et de Prémontré ; ensuite, avec l'aide du peuple, il y bâtit une église, qui fut dédiée sous l'invocation de saint Pierre, et qui depuis longtemps porte le nom de son fondateur. L'emplacement avait été donné par Clotaire III, qui régna sur la Neustrie et la Bourgogne depuis l'an 656 jusqu'à l'an 670, et qui ne cessa d'honorer l'homme de Dieu tant qu'il vécut. Le Saint servit Dieu en cet endroit dans le jeûne, les veilles et la prière. Des barbares venus du nord de l'Allemagne, ravageant le pays, lui coupèrent la tête en haine de son état. Le lieu où il fut martyrisé, anciennement appelé *le Mont-d'Ermitage,* se nomme aujourd'hui *Saint-Gobain*. Le chef du Saint s'y garde encore dans la grande église. Le reste de ses reliques fut perdu pendant la confusion des guerres civiles excitées par les Calvinistes [1].

SAINT BAIN,

ÉVÊQUE DE THÉROUANNE.

Saint Bain fut un digne successeur de saint Omer, et rappela au souvenir des habitants du pays les touchants exemples de vertu et de zèle apostolique qu'avait donnés ce grand Saint pendant toute sa vie. Comme lui, il parcourut très-souvent les différentes parties de son vaste diocèse, répandant partout avec ses bienfaits la bonne nouvelle de l'Évangile. « Les œuvres de sa vertu furent innombrables, disent les hagiographes, et il se montra en toutes choses un serviteur de Dieu courageux et fidèle. »

Ce témoignage, quelque concis qu'il soit, en dit assez pour

[1] Emprunté à Godescard.

Digitized by Google

faire apprécier tout le bien que dut faire saint Bain pendant son épiscopat de douze ans. Quoiqu'il ait évangélisé toutes les parties de son diocèse, il paraît néanmoins que sa parole se fit entendre plus souvent aux habitants des côtes de l'Océan. Ceux de Calais en particulier ont conservé un précieux souvenir des conversions nombreuses qu'il opéra au milieu d'eux, et c'est sans doute pour cette raison qu'ils ont adopté ce saint pour leur Patron et leur Apôtre spécial.

Ce fut pendant que saint Bain remplissait ainsi tout le pays des Morins de l'éclat de ses vertus et de ses bonnes œuvres, que deux missionnaires irlandais y furent indignement massacrés par des malfaiteurs. C'étaient saint Lugle et saint Luglien, tous deux fils d'un roi d'Irlande, et qui, après avoir quitté l'un son archevêché, l'autre sa principauté, s'en allaient faire à Rome un pèlerinage pour consacrer ensuite le reste de leur vie à la prédication de la parole de Dieu. Saint Bain fut promptement averti d'un si triste événement qui privait l'Église de deux apôtres dévoués, et qui exposait son peuple au juste châtiment que méritait un si grand crime. Pour l'expier autant qu'il était en lui, il se hâta de faire recueillir leurs corps sanglants, et les inhuma lui-même avec tous les honneurs dus à des martyrs, dans la petite ville de Lillers, en Artois. Les saints Lugle et Luglien sont devenus depuis les patrons de ce lieu.

Saint Bain fut invité peu de temps après par saint Mauront, abbé de Bruel (Merville), à transporter le corps de saint Amé, de l'église de Saint-Pierre, dans laquelle il avait été d'abord déposé, dans celle de Notre-Dame, qui venait d'être achevée. Le prélat se rendit avec joie à cette demande, qui lui permettait de nouveau de satisfaire sa dévotion envers les restes vénérables des serviteurs de Dieu. La cérémonie se fit avec une grande pompe et au milieu d'un immense concours de peuple. Dieu daigna récompenser en cette circonstance la piété des fidèles par plusieurs guérisons miraculeuses.

Certains auteurs placent aussi saint Bain au nombre des

Digitized by Google

évêques qui assistèrent à la consécration de l'église de Blangy, qu'avait fondée sainte Berthe, épouse de Sigefroy, frère de saint Adalbaud, de Douai.

Ces faits sont les seuls que rappellent en peu de mots les hagiographes qui ont écrit la vie de saint Bain ; leur narration devient plus abondante quand ils parlent de ses vertus et des œuvres admirables de son zèle. « Les grands et les petits, disent-ils, entendaient également de sa bouche la parole sainte de l'Évangile, et sa charité venait la confirmer par des exemples qui touchaient tous les cœurs. Bien que sa vigilance le portât à poursuivre tous les vices de son peuple, afin de les déraciner de l'âme de ceux qui en étaient attaqués, cependant il détestait par-dessus tout l'impureté qui souille les âmes et les corps. Ceux qui étaient abandonnés à ce vice devenaient l'objet spécial de sa sollicitude, et il n'épargnait rien pour les en retirer. Rencontrait-il quelqu'un qui refusât de se rendre à ses sollicitations pressantes, il ne se décourageait pas, mais il demandait à Dieu, par les pénitences qu'il s'imposait à lui-même, la conversion et le pardon pour le pécheur endurci. »

Tandis qu'il se livrait ainsi, avec une continuelle ardeur, à tous les devoirs de son ministère, saint Bain connut d'une manière surnaturelle que Dieu l'appelait à faire le pèlerinage de Rome. Il en conféra avec les archidiacres de son église, et particulièrement avec Ravenger, à qui il confia l'administration de son diocèse pendant son absence.

Le Pape Sergius, qui était alors assis sur le Saint-Siége apostolique, reçut avec tous les témoignages de la plus profonde vénération le pieux évêque des Morins, qui laissa partout sur son passage de touchants souvenirs.

Entre autres présents que fit le Pape à saint Bain, il lui donna des reliques de saint Silas, le compagnon de voyage de saint Paul. « Nul don ne pouvait être plus agréable, nul présent plus précieux. » Le saint évêque, rempli de joie, se remit en chemin presque aussitôt, rapportant à son église de Thérouanne ces trésors de la foi et ces gages touchants

Digitized by Google

de l'affection et de la bienveillance du Souverain-Pontife.

« Dans l'ardeur de ses désirs, il eût voulu franchir d'un seul pas tout l'espace qui le séparait de ses ouailles. Son cœur surabonde de joie à la pensée de son peuple chéri, des trésors et des bénédictions qu'il lui apporte. Autant que son âge et ses forces le permettent, il accélère sa marche : le voilà qui touche aux confins de son diocèse. Aussitôt des courriers sont expédiés, et, de toutes parts, ils convoquent dans la ville d'Aire les abbés, les pasteurs des âmes, les hommes nobles de la contrée. A cette nouvelle, une joie inexprimable éclate en tous lieux : le retour du pasteur, l'heureux succès de son voyage à Rome, les reliques qu'il en rapporte et qu'il a reçues des mains du Vicaire de Jésus-Christ, tout réveille dans les cœurs les sentiments de la foi et les doux transports de la piété.

« A peine le jour fixé commence-t-il à luire, que déjà le clergé, les religieux, le peuple, réunis dans l'ordre des solennités, viennent recevoir processionnellement leur pasteur et les reliques vénérables qu'il présente à leurs yeux. Tous, en pompe et au chant des hymnes et des cantiques, au milieu de l'allégresse générale, transportent dans l'église dédiée à la Mère de Dieu, la dépouille mortelle de saint Silas, le compagnon et le collègue de saint Paul, et l'un des premiers disciples de Jésus-Christ : perle précieuse du trésor sacré de Rome, don reçu de la main du Père commun de tous les chrétiens, ornement nouveau pour le sanctuaire et pour la cité, qui renouvellera tous les ans le souvenir de ce jour de joie et de félicité. Depuis cette époque, en effet, on célébra, chaque année, le treizième jour de juillet, une fête commémorative de cette solennité [1].

Après avoir encore gouverné son église pendant quelques années, saint Bain sentit naître dans son cœur le désir d'aller terminer sa carrière dans quelque solitude. Le souvenir

[1] *Acta SS. Belgii Selecta*, t. VI, p. 649. — On trouve dans l'ancien Bréviaire de Saint-Omer, publié en 1542, un office de saint Silas, au 13 juillet.

Digitized by Google

des jours calmes et heureux qu'il avait passés dans le monastère de Fontenelle, et l'affection particulière qu'il avait toujours conservée pour cette sainte communauté, le déterminèrent à s'y retirer.

La joie des religieux fut grande quand le vénérable évêque, après avoir quitté son siége de Thérouane, vint se fixer au milieu d'eux, et vivre comme un novice dans l'observance fidèle de la règle. Le souvenir encore récent de ses vertus, et toutes celles qu'il offrait de nouveau à l'admiration de ses frères, leur inspiraient le plus profond respect pour sa personne sacrée, et la plus entière confiance dans les conseils de son expérience. Aussi lorsque, trois ans plus tard, l'abbé de Fontenelle vint à mourir, tous les suffrages des religieux se réunirent pour confier cette charge importante à saint Bain. Ils trouvèrent en lui un père plein de bonté, un guide sûr et fidèle, et un modèle accompli de toutes les vertus monastiques.

La dévotion de saint Bain envers les reliques des serviteurs de Dieu le suivit dans sa retraite ; elle lui inspira la pensée de transporter dans l'église de Saint-Pierre, où les religieux célébraient habituellement l'office, les corps des saints Vandrille, Ansbert, Wulfran et Érembert.

En l'année 706, Pépin d'Héristal, par un sentiment de confiance qui honore encore saint Bain, plaça sous sa direction le célèbre monastère de Fleury, qu'il avait considérablement augmenté.

Le saint évêque-abbé se démit à la fin de sa vie de la charge abbatiale, comme il s'était démis précédemment de son évêché. Tout entier en Dieu, il ne s'occupa plus dès lors que de son âme et des choses du Ciel. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque de sa mort : l'hagiographe Ghesquière prouve assez longuement dans les Actes des Saints de Belgique, (t. VI, page 650), qu'elle dut arriver vers l'an 729. Le corps de saint Bain reposait à Fontenelle, où l'on faisait sa fête le 20 juin. Il est nommé en ce même jour dans les martyrologes de France.

Digitized by Google

SAINT ADELBERT,

ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG.

Adelbert donna les premières marques de sa sainteté dans le monastère de Saint-Maximin de Trèves, où il fut élevé dès son enfance. Ce fut de cette école qu'on le tira, du temps de l'empereur Othon Ier, pour l'envoyer porter l'Évangile aux peuples de l'ancienne Sarmatie, qui ont fait depuis partie de la Moscovie et de la Pologne. Il y fut reçu favorablement par la reine de ces peuples nouvellement convertie, qui étant allée recevoir le Baptême à Constantinople, y avait changé sur les fonts son premier nom d'Olga en celui d'Hélène, et qui avait ensuite député vers Othon, en Allemagne, pour lui demander des missionnaires. Le Bienheureux Libutz, qu'on avait destiné pour cet apostolat, et qui avait été sacré évêque des Rugiens par Adalgag, archevêque de Brême, étant mort au mois de février de l'an 961, durant les délais que l'on avait apportés à son voyage, il fallut lui chercher un successeur. Mais la mauvaise opinion que l'on avait de ces peuples barbares fit que personne ne se présenta pour se charger des fonctions d'un ministère si périlleux ; et il semblait que si quelqu'un avait un ennemi, il devait lui souhaiter cet emploi pour être vengé et bientôt défait de lui. L'archevêque de Mayence, Guillaume, fils de l'empereur Othon, jeta les yeux sur Adelbert, moine de Saint-Maximin de Trèves, pour le faire charger de cette mission : et l'on prétend qu'il y fut porté par un mouvement de la jalousie que lui donnait sa rare vertu. Cette vertu y servit même de prétexte ; et Adelbert ne pouvait se défendre d'une commission qui était toute de charité, où il ne s'agissait que de la gloire de Dieu et du salut des infidèles, sans démentir l'opinion avantageuse que l'on avait de lui. Il fut donc sacré évêque des Rugiens, à Mayence, l'an 962. Quoiqu'il vît bien que ce n'était pas pour lui faire plaisir, ou pour flatter ses inclinations, qu'on l'envoyait si loin, il fit néanmoins ce voyage avec d'autant plus de joie qu'il lui donnait

Digitized by Google

lieu d'espérer la récompense des Apôtres, puisqu'il le faisait entrer en participation de leurs travaux. Étant arrivé dans le lieu de sa mission, il trouva les esprits des grands du pays et du peuple dans une disposition bien différente de celle où était la reine Hélène : il reconnut qu'il n'y avait eu que de la feinte et de la complaisance pour leur reine, dans la députation qu'ils avaient faite en son nom à l'empereur Othon. Il ne laissa pas de s'employer pendant quelque temps à les instruire : mais voyant qu'il n'y faisait point de fruit, il prit le parti de revenir en Allemagne dès l'année suivante : c'est ce qu'il ne put faire qu'au grand péril de sa vie, plusieurs de ses compagnons ayant été tués par ces infidèles. L'archevêque de Mayence, fâché de lui avoir causé tant de fatigues inutilement, et à dessein même de lui faire de la peine, le reçut chez lui avec toutes les démonstrations possibles de bienveillance, n'oubliant rien pour tâcher d'effacer le souvenir du mauvais office qu'il croyait lui avoir rendu. Il le retint dans sa ville, le traita comme son confrère, fournit amplement à son entretien, et écrivit en sa faveur à l'empereur Othon son père, qui était pour lors en Italie. Ce prince, qui n'avait été couronné empereur à Rome que depuis un an, et qui se donnait encore des affaires pour longtemps au-delà des Alpes, manda à Adelbert d'attendre son retour dans son palais. Trois ans après, il le fit abbé de Weissembourg, au diocèse de Spire, dans la Basse-Alsace, sur la rivière de Lutter, où subsista longtemps le monastère de l'Ordre de saint Benoît, dont l'abbé était prince de l'empire, avec une ville impériale du même nom, mais appartenant à la France avec le reste du pays, à trois petites lieues de Landau, vers le midi. Adelbert, qu'on avait retiré du cloître malgré lui, quatre ans auparavant, fut ravi d'avoir cette occasion d'y rentrer, et il s'attendit à n'avoir plus autre chose à faire de ses jours, qu'à travailler à se sanctifier avec ses moines dans la retraite et le silence.

Mais la Providence divine, qui destinait un plus grand champ à sa vertu, ne lui laissa pas longtemps goûter le repos

Digitized by Google

de la solitude. Elle l'en tira au bout de deux ans pour l'élever sur un siége épiscopal et le faire travailler à la conversion des peuples dans le nord d'Allemagne avec plus de succès qu'il n'avait fait dans sa première mission. L'empereur Othon étant à Rome, l'an 962, pour recevoir la couronne impériale, avait sollicité le Pape Jean XII d'ériger une métropole à Magdebourg, où il n'y avait encore qu'une abbaye, avec quelques nouveaux évêchés suffragants, afin d'avoir des ministres pour instruire dans la religion chrétienne les esclaves ou Esclavons qu'il avait subjugués, et qui s'étaient habitués dans la Saxe le long de l'Elbe et de l'Oder. Le Pape, persuadé de l'utilité d'un établissement si important, avait donné une bulle d'érection dès la même année ; mais les affaires survenues au Saint-Siége et à l'empire en avaient fait surseoir l'exécution jusqu'en 968. Othon, qui connaissait le mérite extraordinaire d'Adelbert, ne crut pas pouvoir trouver un sujet plus digne que lui pour gouverner la nouvelle église de Magdebourg. C'était aussi le jugement de la plupart des prélats de l'Allemagne ; de sorte que d'un commun consentement de tout le monde, il fut fait premier archevêque de cette ville. Outre divers suffragants que l'on détacha de la métropole de Mayence pour la sienne, on créa un nouvel évêché à Meersbourg, dont il prit soin comme de son propre diocèse pendant l'absence du nouvel évêque que l'empereur retenait auprès de lui en Italie.

Il s'acquitta pendant treize ans de tous les devoirs d'un bon pasteur, avec vigilance, avec zèle, avec charité. La sollicitude avec laquelle il s'occupait de tous les biens spirituels de son troupeau le rendait infatigable au travail, et on peut dire qu'il mourut debout au milieu de ses fonctions pastorales. Dans le cours de ses visites, il se trouva un jour si fatigué que ses gens, s'apercevant qu'il baissait, le reçurent dans leurs bras, le couchèrent sur un tapis où les ecclésiastiques qui l'accompagnaient n'eurent pas plutôt achevé les prières des mourants qu'il rendit son âme à Dieu, le 20 juin de l'an 981.

Digitized by Google

SAINTE BÉNIGNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Bénigne, vierge chrétienne, vivait pour Dieu au XII[e] siècle. On croit qu'elle était de Breslau, en Silésie, et il paraît que le nom de Bénigne lui a été donné à cause de son extrême douceur. Elle vivait saintement à Breslau, dans un monastère de Cisterciennes, lorsqu'une invasion de Tartares surprit Breslau et saccagea cette ville. La douce Bénigne fut massacrée avec plusieurs de ses compagnes. On la fête le 20 juin.

SAINT JEAN DE MATÉRA.

Ce Saint se distingue de la phalange des saints qui ont vécu sous le patronage de saint Jean-le-Bien-Aimé, en ajoutant à son nom celui de la ville où il est né. Matéra est un bourg de la Pouille, en Italie. Saint Jean vint au monde vers l'an 1050; il sortait d'une famille illustre, à laquelle il fit honneur par sa sainteté, ses prédications et ses miracles. Il vécut assez longtemps sur le mont Gargano, où il institua un Ordre religieux, qui, après sa mort, se fondit dans d'autres congrégations. Il avait quatre-vingts ans, quand Dieu l'appela à lui, le 20 juin de l'an 1130.

SAINT BERTHOLD ET SAINT MENRIC,

ABBÉ.

Ces deux Saints étaient frères, et vivaient sous le règne de l'empereur Frédéric II. Les habitants des environs du monastère de Scheide, en Westphalie, avaient coutume de se rassembler à certains jours de fêtes sur le mont Hasley, et ils s'y livraient à toute sorte de désordres. Saint Berthold fit d'abord construire au pied de cette montagne une petite cellule et une chapelle sous l'invocation de la sainte Vierge, espérant d'y attirer les fidèles par un motif de piété, et de diminuer l'affluence de ceux qui recherchaient des divertis-

Digitized by Google

sements coupables. Son zèle eut peu de succès, et il mourut sans avoir eu la consolation de voir cesser les scandales qui l'affligeaient. Son frère ne se contenta pas de prendre sa place, et de continuer l'œuvre sainte qu'il avait commencée. Appuyé de la protection de l'archevêque de Cologne, et secondé par les libéralités de plusieurs grands seigneurs du pays, il fonda dans le même lieu le monastère de Frœndenberg, de l'Ordre des Cîteaux, où l'on vit accourir en peu de temps une multitude de vierges chrétiennes, la plupart des familles les plus distinguées du pays. Saint Menric eut la consolation de voir ce monastère prendre de rapides accroissements et acquérir une grande réputation de sainteté. Après l'avoir édifié et gouverné pendant de longues années, il mourut le 20 juin, vers le milieu du XIII^e^ siècle.

LE BIENHEUREUX BENINCASA,

SERVITE.

Le Bienheureux Benincasa naquit de parents pieux, à Florence, en 1376. Il se consacra au service de Dieu dès sa plus tendre jeunesse, et choisit l'Ordre des Servites. Ayant après sa profession obtenu de ses supérieurs la permission de suivre son attrait pour la solitude, il se retira sur une montagne du diocèse de Sienne, où il mena une vie très-pénitente, ne se nourrissant que de pain et d'eau. La crainte qu'il éprouva de se livrer à la vaine gloire, à cause de la haute idée que le peuple avait de sa sainteté, le détermina à quitter le séjour qu'il habitait, et à aller se cacher dans une espèce de grotte qui ressemblait à un sépulcre, et qui est située dans le diocèse de Pienza. Il se livra dans ce lieu à la contemplation des choses célestes, et après avoir opéré plusieurs miracles, il y mourut le 9 mai 1426. La grotte du Bienheureux Benincasa a été changée en une chapelle qui lui est dédiée, et le culte qu'on rendait à ce saint religieux fut confirmé par le Pape Pie VIII, le 25 décembre 1829. On célèbre sa fête le 20 juin.

Digitized by Google

LE B. FRANÇOIS PACHECO ET HUIT AUTRES RELIGIEUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MARTYRS AU JAPON.

Vers le milieu de l'année 1626, l'empereur envoya de Ieddo à Nangasaki Midzuno Cavaci, pour succéder à Gonrocu dans la charge de président et de juge ordinaire, non-seulement de la ville, mais de tous les petits royaumes qui l'entourent. A peine le nouveau gouverneur fut-il arrivé, qu'il publia de terribles édits pour détruire la foi et exterminer les fidèles. En voici la teneur : « Sous peine capitale : Qu'on ne baptise plus les enfants, qu'on ne lise pas de livres chrétiens, qu'on ne suive pas le calendrier européen, qu'on ne fasse aucune assemblée religieuse. Un homme né au Japon, et qui en est dehors, doit, s'il est chrétien, renier en y rentrant ; qu'aucun renégat ou païen, qui va trafiquer à Macao, ne prenne logis ailleurs que dans la maison d'un païen ou d'un renégat. Qu'on ne reçoive dans aucun port de vaisseau venant des Philippines. Celui qui sait où se trouvent des religieux, doit les dénoncer en même temps que les familles qui les logent ; celui qui le fera spontanément en aura mérite et récompense, celui qui s'en abstiendra sciemment sera puni de mort. » Cela fait, Cavaci envoya partout, jusque sur les montagnes et dans les lieux les plus déserts, des espions en grand nombre, qui devaient se tenir continuellement postés, comme des chasseurs aux aguets, pour arrêter les passants dans l'espérance de rencontrer quelque religieux.

Or, le premier qui tomba entre leurs mains fut, par la qualité de la personne, la plus grande et la plus précieuse proie qu'eussent encore faite les persécuteurs ; c'était le Bienheureux Père François Pacheco, provincial de la Compagnie de Jésus, et par commission apostolique administrateur de l'évêché et chef de toutes les chrétientés du Japon. Il avait établi sa résidence à Cocinotzu d'Arima, lieu situé sur le rivage de la mer, commode pour recevoir ou envoyer des messages et pour s'embarquer, si quelque affaire urgente le demandait ; il logeait chez les frères Mancius et Mathias, de

Digitized by Google

la très-noble famille des Araki, et avait placé le Frère Gaspard Sandamatzu, son compagnon, chez Pierre Kiobioie, parent des Araki, dont la demeure était presque contiguë. Un misérable, qui de plus était renégat, alla les dénoncer aux gouverneurs de Ximabara, afin d'obtenir la récompense promise. Ceux-ci prennent aussitôt une grande troupe armée, et, à la suite du traître, ils fondent à l'improviste sur les deux maisons des Araki et des Kiobioie, et en ramènent tout triomphants le Père François Pacheco, le Frère Gaspard, les deux familles des hôtes, et de plus Pierre Rinxei, catéchiste, Paul Xinsuke et Jean Kinsako, que leurs travaux pour la religion, pendant de longues années, firent enfin recevoir dans la Compagnie de Jésus.

Quatre jours après l'emprisonnement du Père Pacheco à Ximabara, vint celui du Père Jean-Baptiste Zola, de Vincent Caun, son catéchiste, et de son hôte Jean Niaisen, avec Monique sa femme et Louis leur fils. On mena les familles des hôtes à part, et nous en parlerons en son lieu ; les deux Pères, avec leurs catéchistes et leurs serviteurs, furent enfermés dans deux prisons étroites, construites exprès sur un rempart de la forteresse de Ximabara. Ils y endurèrent, six mois et plus, toute espèce de privations et de souffrances.

Enfin, le 15 mars 1626, on surprit le Père Balthasar de Torres avec Michel Tozo, son catéchiste et son compagnon, dans un petit village situé à moins d'un mille et demi de Nangasaki. Les gardes les conduisirent à Omura et les renfermèrent dans une enceinte palissadée de huit palmes en carré, où ils eurent pour nourriture quotidienne, pendant près de trois mois, une écuelle de riz noir avec une sardine salée, et plus d'une fois pourrie. Ils étaient néanmoins dans la jubilation aussi bien que leurs frères de Ximabara : ne touchaient-ils pas au terme de leurs désirs ? Cette joie éclata surtout dans les cinq compagnons du Père provincial, catéchistes et serviteurs, lorsqu'il leur accorda de faire les vœux de la Compagnie de Jésus, après les y avoir longuement préparés dans la prison par les exercices de la prière et de la pénitence.

Digitized by Google

Le nouveau président Cavaci, accompagné de Gonrocu, son prédécesseur, revint de Ieddo à Nangasaki, le 17 juin; ils se mirent aussitôt à expédier ensemble les causes capitales en matière de religion. Leur première sentence fut la peine de mort contre les neuf religieux emprisonnés. On dépêcha aux princes d'Omura et de Ximabara l'ordre de les envoyer à Nangasaki à un jour déterminé. Ceux de Ximabara furent tirés de leur prison et mis en route au milieu de la nuit. Les Pères François Pacheco, provincial, et Jean-Baptiste Zola, étaient par honneur dans des chaises fermées; les cinq Frères étaient à cheval, étroitement liés et ayant une corde au cou, dont un bourreau placé à l'étrier tenait l'extrémité. Leur escorte se composait de six officiers à cheval et de cinquante soldats, armés de fusils et de bâtons. Ils arrivèrent au lever du soleil à Fimi, éloigné de Nangasaki de deux lieues environ, et s'y arrêtèrent jusqu'à la matinée suivante. Pareillement, les deux prisonniers d'Omura furent conduits à Nixi de l'Uracami, le Père de Torres en chaise et le Frère Michel Tozo à cheval, avec une escorte de trente soldats commandés par trois officiers. A Fimi, les deux heureuses troupes furent logées chez les chrétiens.

Il y avait plus d'une année et demie que Nangasaki n'avait vu d'exécution capitale pour cause de la foi. Aussi il fallut nettoyer toute cette place que nous avons décrite ailleurs, et y construire une nouvelle haie ou barrière pour environner le bûcher. Les poteaux ayant été plantés et le bois disposé à l'entour, deux employés, l'un nommé Sanzo, apostat, et l'autre Nangaxe Xendaiu, païen, vinrent en faire l'inspection. Celui-ci, voyant les fascines en petite quantité et éloignées des poteaux, en demanda la raison. « On veut, lui dit Sanzo, brûler plus lentement les condamnés, afin de retarder leur mort; Gonrocu, mon maître, l'a ainsi ordonné. » Xendaiu en eut horreur : « C'est là, s'écria-t-il, une cruauté à n'employer que par des barbares et à peine contre des assassins, mais non par des Japonais contre des hommes qui meurent pour une cause aussi honorable que de prêcher leur loi ! » Il alla, dit-on,

Digitized by Google

en référer à Cavaci ; puis il revint, fit rapprocher le bois des poteaux et en ajouter une si grande quantité que les condamnés, placés au centre du bûcher, le dépassaient à peine de la tête. La matinée était déjà avancée quand le Père provincial et ses compagnons se rendirent au lieu du supplice. Tout Nangasaki courut pour les voir, mais on ne pouvait guère distinguer les Pères Pacheco et Zola enfermés dans leurs chaises. Un Père les reconnut de l'intérieur de la maison d'un chrétien, et cette vue lui inspira un tel désir d'aller les embrasser et de partager leur heureux sort, qu'il eut toutes les peines du monde à se contenir. Les chrétiens leur criaient au passage de se souvenir d'eux dans le ciel. D'un côté ils étaient contents du triomphe que la foi allait remporter en ce jour, et de l'autre fort tristes de ne pouvoir y assister, car le bruit s'était répandu à tort ou à raison qu'on avait placé des soldats hors de la ville pour y faire rentrer à coups de fusils ceux qui chercheraient à en sortir. Les spectateurs ne manquèrent pas toutefois ; ils venaient des pays voisins avec toute leur famille sans se douter ou se soucier du danger qu'ils couraient, et même un bon nombre d'habitants de Nangasaki se rendirent par un long détour à la montagne au pied de laquelle est située la colline déjà consacrée par la mort de tant de martyrs, et qu'on avait préparée pour recevoir les neuf nouvelles victimes. En y arrivant avec ses six compagnons, le Frère Gaspar Sandamatzu se mit à prêcher au peuple qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sauver son âme que de suivre la loi chrétienne. Ce sujet convenait également aux chrétiens, aux apostats et aux infidèles qui formaient cet auditoire. Ils trouvèrent au lieu de l'exécution le Père Balthasar de Torres et le Frère Michel Tozo qui, ayant moins de chemin à faire, étaient arrivés un peu plus tôt. Le Père de Torres s'avança vers le Père provincial en s'inclinant respectueusement ; puis tous ensemble, comme dans un beau jour de fête, de se saluer, de s'embrasser et de se montrer l'un à l'autre avec allégresse ces poteaux qui les attendaient maintenant et qu'ils avaient si longtemps attendus eux-

Digitized by Google

mêmes. Ce spectacle remplissait les chrétiens d'une douce émotion et les païens d'un profond étonnement. Il y avait assurément bien lieu pour nos Martyrs de se réjouir dans le Seigneur, ils se trouvaient neuf fils d'un même père, frères de religion sur le point de glorifier Dieu en lui sacrifiant leur vie, et de donner aux Japonais cette dernière preuve de la foi qu'ils avaient prêchée. En ce moment, le nouveau président Cavaci et le gouverneur apostat Feizo arrivèrent avec une nombreuse suite d'officiers et de soldats de diverses armes qui se rangèrent autour de l'enceinte palissadée. Les confesseurs de la foi s'y dirigèrent de leur côté, et le Père de Torres, en passant devant le président idolâtre, le salua pour lui témoigner qu'il n'y avait aucun ressentissement dans son cœur ou qu'il se regardait comme très-obligé du bienfait de sa mort, le plus grand qu'il pût recevoir. Cavaci lui rendit son salut avec une pareille courtoisie. Une petite porte placée du côté de la mer donnait entrée dans l'enceinte palissadée qui entourait le bûcher; les neuf confesseurs de la foi se mirent à genoux devant cette porte et prièrent quelque temps. Lorsqu'ils se furent relevés, les Japonais, très-observateurs des convenances, avertirent le Père de Torres de se reculer un peu pour laisser son supérieur, le Père provincial, entrer le premier ; car il leur semblait que, puisque les Pères réputaient à honneur de mourir ainsi, il fallait observer l'ordre dû à la dignité des personnes. Tous se mirent à genoux au pied du poteau assigné à chacun, l'embrassèrent et renouvelèrent l'offrande de leur vie. On les lia ensuite non pas seulement par les mains et très-légèrement, mais, selon l'ancien usage, en plusieurs endroits du corps et aussi étroitement que possible. Voici comme ils étaient rangés : le premier du côté de la mer, le Père Jean-Baptiste Zola ; après lui le Père Balthasar de Torres ; puis le Père François Pacheco, provincial ; ensuite les six Frères Pierre Rinxei, Michel Tozo, Vincent Caun, Paul Xinsuke, Jean Kinsaco et Gaspard Sandamatzu, qui fut le premier à recueillir la palme du martyre. Le supplice des huit autres ne dura qu'un quart d'heure

Digitized by Google

environ, car ils furent bientôt environnés de toutes parts par les grandes flammes qui s'élevaient de cette masse de bois. D'abord tout paraissait comme enseveli dans un nuage de fumée, bientôt les flammes s'en détachèrent, mais si épaisses et si hautes qu'elles laissaient encore les Martyrs invisibles; enfin peu à peu elles tombèrent, devinrent plus claires et permirent de les voir tous les neuf, le visage et les yeux tournés vers le ciel, pleins de consolation et de sérénité. On entendait les uns chanter des psaumes, les autres invoquer doucement les saints noms de Jésus et de Marie, et tous expiraient, ces paroles sacrées sur les lèvres. Leur triomphe eut lieu le 20 juin. Les corps continuèrent à être brûlés après leur mort, on ajouta du bois au bûcher jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en cendres, qu'on recueillit et qu'on dispersa en haute mer.

Nous avons maintenant à donner une courte notice sur ces illustres confesseurs de Jésus-Christ.

Le Bienheureux Père François Pacheco naquit d'une famille illustre à Ponte de Lima, dans l'évêché de Braga. Il n'avait encore que dix ans quand, touché des exemples des Martyrs dont il lisait les Actes, il fit vœu d'être martyr lui-même. Plus tard, la vue des trois Japonais qui passèrent par Lisbonne pour aller rendre obéissance au Souverain-Pontife, lui donna un ardent désir d'être missionnaire au Japon. Et ce fut pour y parvenir qu'il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de vingt ans, en 1586. Ses instances réitérées lui obtinrent en 1592 et à la fin de ses études, la permission de passer aux Indes. Les supérieurs lui firent enseigner la théologie scholastique à Macao jusqu'en 1604, où il put enfin pénétrer au Japon. Là, aussitôt qu'il parla la langue du pays, on lui assigna les royaumes de Cami pour champ de son apostolat. Il y revint plus tard en qualité de supérieur. Ses travaux à Ozaca, à Méaco, à Tacacu où il fut aussi supérieur, et en d'autres lieux, gagnèrent un grand nombre d'âmes à la foi. Il alla deux fois en Chine, l'une pour gouverner le collége de Macao, l'autre par arrêt de bannissement de Dai-

Digitized by Google

fusama. Pendant deux années, l'évêque D. Louis Cerquiera le prit pour compagnon et vicaire général, et finalement il fut provincial et administrateur de l'évêché pendant les quatre dernières années. Ce fut un homme d'une prudence rare, humble, doux, austère pour lui-même et plein de charité pour les autres, réunissant toutes les vertus qui font le religieux d'une vertu consommée. C'est ce que le Bienheureux Père Jérôme de Angelis écrivait de lui dès 1614. Il mourut âgé de soixante-un ans.

Le Bienheureux Père Jean-Baptiste Zola était de Brescia, en Italie. Son zèle ardent le porta aux Indes en 1602 et au Japon en 1606. Il n'y arriva qu'après avoir été surpris par un horrible typhon dont il n'échappa que par miracle. Pendant vingt ans, Tacacu avec les îles environnantes fut sa résidence ordinaire. Quoique toujours infirme, il travaillait avec un courage infatigable à la conversion des âmes et à la composition de livres très-utiles. Toutes ses consolations étaient dans la pensée de mourir pour la foi. Il en écrivit au Père Spinola et au Père Navarro quand ils étaient en prison, et tous deux lui firent une promesse formelle de plaider sa cause aussitôt qu'ils seraient au ciel. Ils tinrent parole. Dieu daigna lui accorder la grâce du martyre à l'âge de cinquante ans. Il était profès des quatre vœux et avait passé trente-trois ans dans la Compagnie de Jésus.

Le Bienheureux Père Balthazar de Torres naquit à Grenade, en Espagne, d'une famille noble, dans l'année 1563. Il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de seize ans. On fit de grandes difficultés, à cause de son génie supérieur, pour le laisser aller au Japon; il finit par en triompher et arriva dans cette mission en 1660, après avoir enseigné la théologie pendant huit ans, au collége de Macao. Il dépensa utilement ses forces dans presque tous les royaumes qu'il évangélisa en apôtre, jusqu'à ce que, épuisé de fatigue, parvenu à l'âge de soixante-trois ans, il se retira à Nangasaki chez Jean Tanaca et Catherine, sa femme, pauvres mais fervents chrétiens, avec lesquels il fut arrêté et brûlé vif.

Digitized by Google

Gaspard Sandamatzu, né dans le royaume d'Omura, fut élevé dès son enfance dans le séminaire d'Arima, et reçu en 1582 dans la Compagnie de Jésus, à Bungo, quand la religion y florissait du temps du roi D. François. Sa grande habileté à écrire en japonais le fit choisir pour compagnon par plusieurs provinciaux. Étant en dernier lieu rentré au Japon avec le Père Pacheco, il mérita de mourir avec lui à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie. Il était coadjuteur temporel formé.

Pierre Rinxei, né à Faciran, fut élevé, lui aussi, dans le séminaire d'Arima. Il devint un excellent catéchiste, et pratiqua toutes les vertus dans un degré éminent. Les Pères s'en servaient utilement pour le bien des fidèles, et le Père Pacheco le garda près de lui pendant les huit dernières années de sa vie.

Paul Xinsuke, âgé de quarante-cinq ans, né à Usanda, eut l'avantage d'accompagner le Père Jérôme de Angelis pendant plusieurs années. Il servit ensuite de catéchiste au Père Pierre-Paul Navarro, et après sa mort il s'attacha au Père Pacheco, dans l'espérance que toutes ces épreuves le feraient admettre dans la Compagnie de Jésus.

Jean Kinsaco de Cocinotzu, âgé de vingt et un ans, était dans la maison où le Frère Gaspard fut arrêté. L'un des envoyés de la justice demanda au Frère qu'on venait de lier, ce que ce jeune homme avait à faire là, et s'il n'était pas un des siens. Le Frère Gaspard, qui voulait lui sauver la vie, répondit qu'il avait sans doute quelque affaire particulière et se retourna d'un autre côté comme s'il ne le connaissait pas. Mais Jean s'avança vers lui, et, les larmes aux yeux : « Quoi donc, dit-il, après avoir été des vôtres jusqu'à cette heure, je commencerais à n'en être plus? Eh bien, j'en suis et j'en serai, Dieu merci, jusqu'à mourir avec vous. » Puis se tournant vers l'officier, il dit tant de choses pour prouver qu'il était un des compagnons du Père provincial, qu'on le crut. On lui mit en conséquence la corde au cou et plus tard il fut conduit à la mort.

Digitized by Google

Le catéchiste du Père de Torres était Michel Tozo, âgé de trente-huit ans, né à Cingiva, et à qui Dieu donna le privilége d'employer sa vie au service de trois prêtres martyrs. Il servit d'abord de compagnon au Père de Angelis, puis au Père Sébastien Kimura, et enfin au Père de Torres, avec qui il fut brûlé vif. Il avait été reçu auparavant dans la Compagnie de Jésus, seule grâce qu'il demandait en récompense de ses fatigues.

Mais Vincent Caun, né d'une famille noble dans la capitale de la Corée, semblait surpasser ses compagnons en tout genre de vertus. Il fut emmené au Japon comme prisonnier de guerre en 1591. Le Père Pierre de Morejon le baptisa dans le mois de décembre de la même année; il avait alors treize ans. Il passa quatre ans au séminaire d'Arima, et les vingt-neuf autres de sa vie dans l'emploi de catéchiste et de prédicateur, après avoir étudié dans ce but les principes de la théologie. On le chargea, en compagnie du Père Zola, de fonder une mission en Corée. N'ayant pu y passer par mer, ils tentèrent d'y pénétrer par la Chine, en 1612, et parvinrent, en la traversant presque entière, jusqu'à Pékin ; mais ils furent obligés de renoncer à leur entreprise. Comme Vincent Caun possédait en perfection la langue et les caractères chinois, Bungodono, roi d'Arima, désira l'avoir à sa cour dans l'emploi de secrétaire. Il donna ordre de le forcer à renier la foi par tous les moyens possibles; et comme les promesses étaient inutiles, on en vint aux menaces et à la torture. Les bourreaux l'ayant tiré de prison prirent des tenailles et se mirent à tordre les doigts d'articulation en articulation, puis à lui déchirer tout le bras avec une cruauté inouïe, en lui demandant à chaque instant s'il renonçait à Jésus-Christ. Ensuite ils employèrent le tourment de l'eau; après lui avoir fait avaler tout ce que son corps pouvait contenir, un des bourreaux mit les deux pieds sur son ventre, et le pressant avec force fit rejaillir toute cette eau au dehors avec une grande quantité de sang. Ils ne cessèrent de recommencer cet affreux supplice que quand ils le virent près d'ex-

Digitized by Google

pirer. Désespérant de le vaincre, ils le ramenèrent en prison, et le brûlèrent vif six mois après. C'est le quatrième martyr que nous a donné la Corée. (BOÉRO.)

Ces neuf saints Martyrs ont été béatifiés par Pie IX en 1867.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 20 juin 1523, dans l'année du Jubilé, les administrateurs de l'hôpital des Incurables, à Rome, font commencer la construction de l'église Sainte-Marie-des-Miracles, ainsi appelée à cause des grâces nombreuses obtenues au pied de la sainte Image qu'on y vénérait. Cette église est située à l'extrémité du Corso, près de la Place du Peuple. Les religieux réformés de saint François furent pendant longtemps chargés de la desservir. Mais en 1598, le cardinal Salviati fit transférer dans la belle église de l'hôpital de Saint-Jacques-des-Incurables, l'Image miraculeuse de la très-sainte Vierge qui y était.

Le 20 juin 1609, l'église collégiale de Bourbon-Lancy est consacrée et dédiée à Notre-Dame, par Pierre Saulnier, évêque d'Autun.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de saint Silvère, Pape et martyr, qui, n'ayant pas voulu rétablir l'évêque hérétique Anthime, déposé par Agapet, son prédécesseur, fut envoyé en exil par Bélisaire, à la sollicitation de l'impie Théodora, impératrice, dans l'île de Ponce, où il mourut consumé de misère pour la foi catholique.

1 DUODECIMO KALENDAS JULII.

Natalis sancti Silverii Papæ et Martyris, qui cum Anthimum Episcopum hæreticum ab Agapito prædecessore suo depositum restituere noluisset, agente impia Theodora Augusta, a Belisario in exilium pulsus ad insulam Pontiam, ibidem pro fide catholica multis ærumnis confectus defecit.—Romæ, depositio sancti Novati, filii beati Pudentis Senatoris, et fratris sancti Timothei Presbyteri, et sanctarum Christi Virginum Pudentianæ et Praxedis, qui ab Apostolis eruditi sunt in fide. Horum domus in Ecclesiam commutata, Pastoris Titulus appellatur.—Tomis, in Ponto, sanctorum Martyrum Pauli et Cyriaci.—Petræ, in Palæstina, sancti Macarii Episcopi, qui ab Arianis multa passus, in Africam relegatus quievit in Domino.—Hispali, in Hispania, sanctæ Florentinæ Virginis, sororis sanctorum Leandri et Isidori Episcoporum.

Digitized by Google

A Rome, décès de saint Novat, fils de saint Prudent, sénateur, et frère de saint Timothée, prêtre, et des saintes Vierges de Jésus-Christ, Pudentienne et Praxède, qui avaient été instruites dans la foi par les Apôtres. Leur maison, changée en église, porte le titre du Pasteur.

A Tomes, dans le Pont, les saints Martyrs Paul et Cyriaque.

A Pétra, en Palestine, saint Macaire, évêque, qui, après avoir beaucoup souffert de la part des Ariens, relégué en Afrique, s'y endormit dans le Seigneur.

A Séville, en Espagne, sainte Florence, vierge, sœur des Saints Léandre et Isidore, évêques.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Gemme, vierge et martyre, honorée à Saintes.

La Vénérable Élie, abbesse d'Horres.

Sainte Aldegonde, vierge, qui florissait aux premières années du VII^e^ siècle. Elle est honorée en ce jour au diocèse de Gand. — Une autre sainte Aldegonde, abbesse de Maubeuge, est fêtée le 30 janvier.

Saint Théodore, roi d'Éthiopie.

Saint Méthode, évêque de Patare et martyr.

Saint Thomas-Salus. Ce nom de *Salus* veut dire l'insensé dans la vieille langue des solitaires d'Égypte. Thomas se l'attira par son extrême humilité. Il était très-honoré à Antioche.

Saint Joseph de Thèbes, que visita saint Jérôme.

Sainte Avace (*Avatia*), honorée à Bellune, en Italie.

Les Bienheureux Berthold et Menrique, honorés en Westphalie.

Saint Thomas, différent de saint Thomas-Salus, martyrisé en Égypte avec plusieurs autres.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Clavet, prêtre du diocèse du Puy, ayant refusé le serment, se réfugia chez son frère. Deux autres prêtres trouvèrent, là aussi, un asile. Le frère d'Antoine avait pour épouse une femme sainte et dévouée qui s'appelait Catherine

Digitized by Google

Boutin. Les monstres de 1793 envahirent la maison, y arrêtèrent les trois prêtres, avec le frère d'Antoine et sa généreuse compagne; et ces cinq Serviteurs de Dieu, condamnés par le tribunal criminel de la Haute-Loire, furent guillotinés le 20 juin 1794.

Robert de Lamarre, prêtre du diocèse de Bayeux, réfugié à Paris, y fut vite dénoncé, arrêté, condamné et exécuté le 20 juin 1794.

Paul Ayoles, prêtre du diocèse de Cahors, emprisonné à Clermont dans une maison de réclusion, y fut trouvé mort le 20 juin 1794.

Pierre Mathieu, prêtre du diocèse de Nancy, toujours pour refus de serment, embarqué à Rochefort, mort là le 20 juin 1794.

Jeanne-Marie Saint-Sibert, née à Saint-Malo en 1754, religieuse Bénédictine dans sa ville natale, y resta honnêtement après la suppression des Ordres monastiques. Arrêtée comme fanatique et comme suspecte, elle fut emmenée à Paris et guillotinée le 20 juin 1794.

Digitized by Google

VINGT-UNIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus, patron des jeunes gens. — Les vénérables nièces de saint Louis de Gonzague, fondatrices de la Société des Vierges de Castiglione. — Sainte Démétrie, vierge et martyre. — Saint Martin, évêque de Tongres, apôtre des Hasbains. — Saint Eusèbe, évêque de Samosate, martyr. — Saint Riagat. — Saint Mars l'Ermite. — Saint Méen, abbé en Bretagne. — Saint Leufroy, abbé de la Croix, en Normandie. — Sainte Edburge ou Idaberge et ses sœurs. — Saint Roils ou Rodulphe, évêque de Bourges. — Saint Jean, abbé de Parme. — Saint Raymond, évêque de Balbastro. — Le Bienheureux Jean Loberdank, frère mineur. — Le Bienheureux Raymond, frère mineur. — La première fête du Sacré-Cœur de Jésus. — Fête de l'Invention des Reliques de saint Lazare, à Autun. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, PATRON DES JEUNES GENS.

Louis de Gonzague, parent du duc de Mantoue, était fils de Ferdinand de Gonzague, prince du Saint-Empire, et marquis de Châtillon en Lombardie. Il eut pour mère Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chéry en Piémont. Marthe était dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne. Le marquis de Châtillon vivait aussi à la cour, et jouissait des bonnes grâces de son prince. Marthe avait beaucoup de piété. Elle n'eut pas plus tôt appris que Ferdinand de Gonzague la recherchait en mariage, qu'elle se mit en prières pour connaître les vues de Dieu sur elle ; le jeûne fut encore un des moyens qu'elle employa pour s'attirer les bénédictions du ciel. Les deux époux reçurent le Sacrement avec de vifs sentiments de piété, qui augmentèrent encore à l'occasion du jubilé qu'ils voulurent gagner ensemble. Étant retournés en Italie, le marquis fut déclaré chambellan du roi et général de l'armée de Lombardie. Ces honneurs furent accompagnés d'une donation de plusieurs terres.

Digitized by Google

La marquise ne souhaitait rien tant que d'avoir un fils qu'elle pût entièrement consacrer au service de Dieu. Ses vœux furent exaucés. Notre Saint naquit au château de Châtillon, au diocèse de Brescia, le 9 mars 1568 ; il eut pour parrain Guillaume, duc de Mantoue, qui le nomma Louis. Dès qu'il fut capable d'intelligence, sa vertueuse mère lui apprit à faire le signe de la croix et à prononcer les noms sacrés de *Jésus* et de *Marie*. Par ses discours et ses exemples, elle lui inspira la crainte et l'amour de Dieu. Quoique dans l'âge le plus tendre, on le trouvait souvent caché dans des lieux écartés, où il priait avec une ferveur extraordinaire. A voir son recueillement, on l'eût pris pour un ange revêtu d'un corps mortel. Il montrait aussi dès lors une grande tendresse pour les pauvres.

Son père, qui avait dessein d'en faire un militaire, tâchait de lui donner du goût pour cet état, en lui fournissant des armes proportionnées à sa taille et à son âge. L'ayant mené à Casal avec lui pour qu'il assistât à une revue de trois mille soldats italiens, il eut beaucoup de joie de le voir, une petite pique à la main, marcher devant les rangs. Louis resta là quelques mois, et durant ce temps, il prit l'habitude de dire de ces mots grossiers si ordinaires parmi les gens de guerre, sans toutefois comprendre ce qu'ils signifiaient, puisqu'il n'avait que sept ans. Son gouverneur lui en fit des réprimandes, et l'engagea bientôt à se corriger. Depuis ce temps-là, le jeune Louis forma la résolution de ne plus fréquenter ceux qu'il avait entendus profaner le saint nom de Dieu. Quoique la faute qu'il avait commise fût légère à cause du défaut d'âge et de réflexion, il ne cessa de la déplorer toute sa vie, et de se la représenter sans cesse, pour s'en humilier profondément en la présence de Dieu.

Il datait sa conversion de sa septième année, parce qu'il avait alors commencé à se donner entièrement à Dieu. De retour à Châtillon, il se fit un devoir de réciter tous les jours, à genoux, l'office de la Vierge, les sept Psaumes de la Pénitence et plusieurs autres prières, pratiques dont il ne se

Digitized by Google

départit point tant qu'il vécut. Une fièvre quarte de dix-huit mois ne fut point capable d'interrompre ses exercices ; quelquefois seulement il disait à ses domestiques de réciter ces prières conjointement avec lui. Qu'on juge de sa régularité par le trait suivant : quatre de ses confesseurs, du nombre desquels était le cardinal Bellarmin, et tous ceux qui avaient le mieux connu son intérieur, déclarèrent, après sa mort, qu'ils étaient fermement persuadés qu'il n'avait de sa vie commis aucun péché mortel.

Il était encore dans sa huitième année lorsqu'il fut envoyé à Florence avec son frère Rodolphe. Le but de leur père était qu'ils fissent leur cour à François de Médicis, grand-duc de Toscane, qu'ils s'appliquassent à l'étude des langues latine et italienne, et qu'ils se rendissent habiles dans tous les exercices convenables à leur rang. Louis ne se contenta pas d'apprendre les belles-lettres, il étudia surtout la science des saints, dans laquelle il avança tellement qu'il disait depuis, en parlant de Florence, que cette ville avait été sa mère dans la piété. Sa dévotion pour la très-sainte Vierge s'y augmenta beaucoup par la lecture du livre du Père Gaspar Loartès sur les mystères du Rosaire. Il conçut en même temps une haute estime de la chasteté, et il posséda cette vertu dans un degré si éminent, que durant tout le cours de sa vie il n'éprouva pas la moindre révolte de la chair ; il la conservait par la prière, par la mortification tant intérieure qu'extérieure, et par la fuite de toutes les occasions. Sa vigilance était fondée sur les dangers continuels que court la pureté de l'âme, si l'on n'a soin d'écarter tout ce qui serait capable d'y donner la plus légère atteinte. Il savait que c'est une fleur dont la beauté peut aisément se flétrir, un miroir dont l'éclat peut être terni par le moindre souffle, même par un simple regard : de là cette attention à tenir toujours les yeux modestement baissés, et à ne regarder aucune femme en face, pas même celles qui étaient ses parentes. S'il arrivait qu'on le raillât sur cet article, il s'excusait sur sa timidité naturelle.

Son humilité n'était pas moins admirable. Il ne prenait

Digitized by Google

jamais le ton de maître quand il parlait à ses domestiques ; il ne leur demandait qu'en priant les services qu'il avait droit d'attendre d'eux. Aucun novice n'eût obéi avec plus de fidélité et plus de promptitude. Il respectait singulièrement ses supérieurs, et surtout François Tuccio, son gouverneur.

Les deux jeunes princes, après avoir passé un peu plus de deux ans à Florence, furent envoyés à Mantoue, et mis à la cour de Guillaume de Gonzague, qui venait de donner à leur père le gouvernement de Montferrat.

Ce fut au mois de novembre 1579 que Louis quitta Florence. Il n'avait point encore douze ans accomplis. Il prit alors la résolution de remettre à son frère Rodolphe, son droit au marquisat de Châtillon, dont l'empereur lui avait déjà donné l'investiture. Les hommes ordinaires ont moins d'ardeur pour les richesses et les dignités, qu'il n'en montra pour rompre tous les liens qui l'attachaient au monde. Il voulait renoncer entièrement à des plaisirs qui, sous une écorce séduisante, cachent des peines réelles, et se terminent toujours par le remords. Les délices de la vertu lui paraissaient seules capables de rendre l'homme heureux et remplir la capacité de son âme. L'état de langueur où le laissa une maladie dont il avait été attaqué, lui fournit un prétexte de vivre dans la retraite. Il sortait rarement, et il employait la plus grande partie de son temps à la lire les Vies des Saints, ainsi que plusieurs autres livres de piété. Son père lui ayant permis d'aller à Châtillon, il y continua le même genre de vie. Les domestiques qui le servaient le voyaient avec admiration donner à la prière plusieurs heures de suite ; souvent ils le trouvèrent prosterné devant un crucifix, et tellement absorbé en Dieu, qu'il paraissait ravi en extase. Ce fut dans cette retraite que, sans le secours d'aucun maître, il reçut dans un haut degré le don de l'oraison mentale à laquelle il avait disposé son âme par une grande pureté de cœur et par une humilité profonde. Il passait quelquefois les jours entiers à contempler l'économie admirable de la divine Providence dans les mystères de notre salut, et il goûtait des douceurs

Digitized by Google

ineffables durant cet exercice. La vue de la grandeur et de la bonté de Dieu le transportait hors de lui-même; il ne pouvait contenir la joie spirituelle dont il était inondé, ni retenir les larmes que l'amour lui faisait verser. Étant tombé sur un petit livre de méditations, composé par le Père Canisius, et sur quelques lettres écrites des Indes par des missionnaires jésuites, il se sentit un grand désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et enflammé d'un zèle ardent pour le salut des âmes. Il exhortait les autres enfants, surtout les pauvres, à apprendre les éléments de la religion, se chargeant quelquefois lui-même du soin de les instruire. Il parlait de Dieu d'une manière si intéressante, que des personnes avancées en âge, et d'ailleurs fort éclairées, en étaient singulièrement étonnées.

En 1580, saint Charles Borromée vint à Brescia en qualité de Visiteur apostolique, et prêcha dans cette ville le jour de sainte Marie-Madeleine. Le marquis de Châtillon, et d'autres personnes qualifiées le pressèrent en vain de venir passer quelque temps à leurs châteaux ; ils ne purent même le déterminer à prendre un logement chez eux. Le Saint logeait toujours dans la maison de quelque ecclésiastique du lieu où il se trouvait. Louis de Gonzague, qui n'avait encore que douze ans, se rendit à Brescia pour recevoir sa bénédiction. Le saint cardinal fut extrêment satisfait d'une conférence qu'il eut avec le jeune prince, et il ne pouvait se lasser d'admirer le trésor de grâce que Dieu avait mis en lui. Il l'exhorta à se préparer à sa première Communion qu'il n'avait point encore faite, et à recevoir ensuite fréquemment le sacrement adorable de l'Eucharistie. Il lui apprit en même temps de quelle manière il devait se préparer à cette grande action pour en retirer du fruit ; il lui donna encore des avis salutaires concernant plusieurs autres pratiques de piété. Le jeune Louis s'y conforma exactement, et n'oublia jamais le bonheur qu'il avait eu de voir saint Charles Borromée. Il éprouva depuis une si tendre dévotion pour l'Eucharistie, qu'à la Messe, surtout après la Consécration, il lui arrivait

Digitized by Google

souvent de fondre en larmes; il reçut aussi en communiant des faveurs extraordinaires; aussi l'auguste Sacrement faisait-il sa plus grande consolation et le plus tendre objet de son amour.

Le marquis de Châtillon ayant transporté sa famille à Casal où le gouverneur de Montferrat faisait sa résidence, le Saint allait souvent prier dans l'église des Capucins et dans celle des Barnabites. Il jeûnait trois fois la semaine. Son dîner des vendredis ne consistait qu'en un potage, et il ne mangeait à sa collation qu'un petit morceau de pain. Les autres jours, chacun de ses repas était si frugal, qu'on concevait à peine comment il pouvait vivre. Il couchait sur une planche qu'il mettait secrètement dans son lit, et se relevait à minuit pour prier, même dans la saison la plus rigoureuse.

En 1581, l'impératrice Marie d'Autriche, femme de Maximilien II, passa par la Lombardie pour aller en Espagne, auprès de Philippe II, son frère. Le marquis de Châtillon l'ayant accompagnée dans son voyage, mena avec lui trois de ses enfants, une fille nommée Isabelle, qui mourut en Espagne, et ses fils Louis et Rodolphe, qui furent l'un et l'autre attachés à la personne de don Jacques, frère de Philippe III. Le Saint avait alors treize ans et demi. Il continua ses études, sans jamais négliger ses exercices de piété. Il était si mortifié et si exact à veiller sur ses sens, qu'on disait communément à la cour que le jeune marquis de Châtillon paraissait n'avoir point de corps. Il retira beaucoup de fruit, pour son avancement spirituel, de la lecture du traité que Louis de Grenade a composé sur l'Oraison. Il se fit une loi de méditer tous les jours pendant une heure, et souvent il prolongeait cet exercice bien au-delà du temps qu'il s'était prescrit.

Enfin Louis prit la résolution de quitter entièrement le monde, et d'entrer dans la Compagnie de Jésus, afin de procurer la gloire de Dieu en travaillant à la sanctification des âmes. Il fut confirmé dans cette résolution par son confesseur, auquel il rendit compte des motifs qui le faisaient agir.

Digitized by Google

S'étant ouvert à ses parents du dessein qu'il avait, sa mère en ressentit une grande joie. Son père ne pensa pas de même; il entra dans une étrange colère, et le menaça de le punir rigoureusement. Le saint enfant répondit à ces menaces avec modestie, qu'il s'estimerait heureux d'avoir l'occasion de souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu. Ce qui augmenta encore la colère du marquis, fut l'idée qui lui vint dans l'esprit que c'était là une adresse de son fils pour le faire rentrer en lui-même et le retirer du jeu, pour lequel il avait une grande passion, et où il avait depuis peu perdu une somme considérable. Il se confirmait encore dans cette idée, en pensant que son fils détestait le jeu, et qu'il traitait d'injure faite à Dieu la perte que les joueurs font de leur argent. Il céda pourtant à la fin aux représentations de ses amis, et il aquiesça aux désirs de son fils.

Don Jacques étant mort, Louis de Gonzague se vit en liberté, et retourna en Italie au mois de juillet 1584. Il s'embarqua avec André Doria, que Sa Majesté Catholique avait fait général de ses galères, et ne voulut rien avoir de ce train magnifique qui accompagnait son frère Rodolphe. Durant le voyage, il conversait seul avec Dieu, on parlait de choses relatives à la piété. Aussitôt qu'il arrivait dans une hôtellerie, il demandait une petite chambre où il pût être sans compagnon, afin de vaquer plus librement à ses exercices. Lorsqu'il visitait les maisons religieuses, il allait d'abord à l'église pour y faire sa prière.

Arrivé à Châtillon, il eut de nouveaux assauts à soutenir : ils lui furent livrés par un cardinal, par des évêques et par plusieurs personnes de considération attachées au duc de Mantoue et à ses oncles. Il tint ferme, au point que quelques-uns de ceux qui l'avaient d'abord détourné de son dessein, entrèrent dans ses vues, et parlèrent en sa faveur : mais son père rétracta le consentement qu'il lui avait donné, et lui dit mille paroles outrageantes; il le chargea même de diverses commissions fort dissipantes, dans l'espérance de lui inspirer d'autres pensées. Il agissait comme les gens du monde,

Digitized by Google

qui, au lieu d'éprouver la vocation de leurs enfants, cherchent à la détruire. Louis souffrait en patience ; il priait avec une nouvelle ferveur, et redoublait ses austérités. Dieu fit prendre une nouvelle face aux affaires. Le marquis de Châtillon parut enfin ouvrir les yeux ; il permit à son fils de suivre sa vocation, et après l'avoir embrassé avec tendresse, il le recommanda à Claude Aquaviva, général des Jésuites, qui voulut que Rome fût le lieu de son noviciat ; mais il rétracta son consentement une seconde fois. Il retint son fils neuf mois à Milan, et ne cessa, pendant tout ce temps-là, d'employer mille moyens pour l'engager à rester dans le monde ; il le fit aller ensuite à Mantoue, puis à Châtillon, sans que rien pût ébranler sa résolution. Une si grande fermeté le désarma pour toujours, et il laissa son fils en liberté en lui disant : « Mon fils, vous m'avez fait au cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime, et vous le méritez. J'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma famille ; mais enfin, puisque vous êtes assuré que Dieu vous appelle à autre chose, je ne vous retiens plus : allez où le Seigneur vous veut ; fasse le ciel que vous y soyez heureux ! »

Louis, qui craignait que sa présence n'augmentât la douleur de son père, se retira après l'avoir remercié en peu de mots, et alla se prosterner dans son cabinet pour rendre grâce à Dieu. La cession qu'il avait faite de ses droits à son frère Rodolphe fut ratifiée par l'empereur, et l'acte en fut dressé à Mantoue au mois de novembre de l'année 1585. Les habitants de Châtillon témoignèrent une grande douleur lorsqu'ils virent Louis sur le point de les abandonner pour toujours ; il ne leur répondit autre chose, sinon qu'il voulait sauver son âme, et il leur conseilla d'entrer dans les mêmes sentiments.

En arrivant à Rome, son premier soin fut de visiter les églises et les principaux lieux de dévotion ; il baisa les pieds du Pape Sixte-Quint, et entra au noviciat le 21 novembre 1585, n'ayant point encore dix-huit ans accomplis. La chambre dans laquelle on le conduisit lui parut un véritable paradis terrestre, par la pensée qu'il pourrait y louer Dieu sans inter-

Digitized by Google

ruption. Transporté de joie, il s'écria avec le Prophète : *Voici le lieu de mon repos; j'y demeurerai, puisque je l'ai choisi.*

Le saint novice se fût accusé de lâcheté, s'il n'eût fait tous ses efforts pour surpasser ses compagnons en ferveur. Il avait pour tous un tendre respect, et se regardait comme le dernier d'entre eux, sentiments qui ne se démentirent jamais tant qu'il vécut. C'était une grande joie pour lui d'être employé aux plus vils ministères. Il mesurait la rigueur de ses austérités sur l'obéissance, persuadé que, sans cette vertu, il perdrait le mérite de toutes ses actions. Il avait coutume de dire à cet égard que l'état religieux ressemble à un vaisseau où ceux qui sont tranquillement assis voguent aussi bien que ceux qui manœuvrent. Sa mortification était si absolue, qu'il paraissait ne faire aucune attention aux choses extérieures qui n'avaient point la gloire de Dieu pour objet. Il ne connaissait point l'état du réfectoire où il mangeait tous les jours, ni les ornements des chapelles et des autels où il allait prier. On voyait à table qu'il ne goûtait rien de ce qu'on lui servait, et qu'il avait une attention extrême à éviter tout ce qui eût été capable de satisfaire la sensualité. Jamais il n'écoutait les discours qui roulaient sur les affaires du monde. Il parlait fort peu et ne proférait aucune parole qui eût rapport à sa personne, se jugeant digne d'être oublié de tous les hommes, et d'être compté pour rien dans le monde. L'artifice lui était en horreur; il avait coutume de l'appeler le poison de la simplicité chrétienne. On ne pouvait le mortifier plus sensiblement, que de le traiter avec la moindre marque de distinction. Il était enchanté de traverser les rues de Rome avec une besace pour mendier de porte en porte, de travailler à la cuisine, et de servir les pauvres dans les hôpitaux; dans ces différentes actions, il avait continuellement devant les yeux l'exemple d'un Dieu humilié pour nous. Les jours de fête, il catéchisait les enfants. Son amour pour la pauvreté était extraordinaire; il tâchait que tout ce qui servait à son usage ne fût point neuf. Sa prière était continuelle; il avait aussi un attrait singulier pour la méditation, qu'il appelait

Digitized by Google

un chemin abrégé pour arriver à la perfection chrétienne. Il goûtait dans cet exercice des délices ineffables; il y était comme immobile, tant étaient vifs les sentiments de respect et de ferveur qui pénétraient son âme. Plusieurs fois il eut des ravissements. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, surtout en présence de la divine Eucharistie et après qu'il avait communié. Les trois premiers jours qui suivaient sa communion, il les employait à remercier Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il lui avait faite; les trois jours suivants, il se préparait, par des aspirations et des désirs enflammés, à recevoir de nouveau son Sauveur, son Dieu, son médecin, son roi, et l'époux de son âme; la veille de sa communion, il était uniquement occupé de l'importance de cette grande action, et il ne pouvait s'entretenir d'autre chose. Ses paroles étaient toutes de feu lorsqu'il parlait de l'Eucharistie, où l'amour divin éclate d'une manière si admirable; et il faisait passer les sentiments dont il était pénétré, dans le cœur de ceux qui l'écoutaient. Chaque jour, il visitait au moins quatre fois le Saint-Sacrement. Les souffrances de Jésus-Christ étaient le plus tendre objet de sa dévotion. Il honorait spécialement la très-sainte Vierge, qu'il avait choisie, dès son enfance, pour patronne et pour avocate. Il avait aussi une dévotion particulière pour les saints Anges, et surtout pour les Anges gardiens. Au commencement de son noviciat, il fut éprouvé par des peines intérieures, qui ne servirent qu'à purifier son cœur plus parfaitement. Le bon usage qu'il en fit lui mérita de grandes consolations.

Six semaines après sa prise d'habit, il fut informé de la mort de son père. Il supporta ce coup avec une constance inébranlable, parce qu'il regardait tous les événements de la vie dans l'ordre de la Providence. Les sentiments de piété que son père avait marqués dans ses derniers moments ne contribuèrent pas peu à le consoler. Depuis le jour que son fils était entré chez les Jésuites, le marquis de Châtillon avait vécu avec une singulière édification, et avait travaillé à expier par la pénitence toutes les fautes qu'il pouvait avoir commises.

Digitized by Google

Par la pratique de l'humilité et de l'obéissance, Louis remporta une victoire complète sur lui-même. Il se trouvait le premier aux exercices, et se montrait rigide observateur de la règle dans tous ses points. Il ne parlait point sans permission au cardinal Roborei son parent, et il le quittait aussitôt que son devoir l'appelait ailleurs. Le pieux et savant Père Jérôme Platus, qui était son maître des novices, craignant que sa grande application à la prière ne nuisît à sa santé, lui ordonna de converser avec les autres pendant tout le temps de la récréation qui suivait le dîner, et lui donna même la demi-heure accordée à ceux qui mangeaient à la seconde table. Le Père ministre, nullement instruit de cet ordre, le reprit de transgresser la règle, et l'obligea à confesser publiquement la faute dont il le croyait coupable. Le fervent novice se soumit à la pénitence qui lui était imposée, sans rien dire pour sa justification. Lorsque le ministre eut été informé de l'état des choses, il admira le silence que Louis avait gardé ; mais afin de lui fournir en même temps l'occasion de méditer de nouveau, il lui imposa une autre pénitence pour n'avoir pas déclaré l'ordre que lui avait donné son supérieur. Le Saint était charmé d'être accusé et puni pour les autres, parce qu'il se trouvait par là dans le cas de pratiquer la patience, la douceur et l'humilité. Comme il avait contracté l'habitude de ne jamais perdre Dieu de vue, l'attention dans la prière lui devint en quelque sorte naturelle, et il n'éprouvait presque point de distractions, même involontaires.

Sa santé s'étant considérablement dérangée, on lui défendit de faire d'autres prières et d'autres méditations que celles qui étaient prescrites par la règle. Cette défense lui fut extrêmement sensible, tant il lui en coûtait de ne pas suivre l'attrait qu'il se sentait pour s'unir à Dieu sans interruption. Ses supérieurs l'envoyèrent à Naples pour rétablir sa santé. Son noviciat achevé, il fit ses vœux à Rome le 20 novembre 1587. Peu de temps après il reçut la tonsure et les ordres mineurs.

Son cours de philosophie étant fait, il tourna son application du côté de la théologie ; mais une contestation née dans

Digitized by Google

le sein de sa famille l'obligea d'interrompre ses études. Horace de Gonzague était sans enfants, et par son testament il avait donné sa terre de Sulphurino à Vincent, duc de Mantoue. Rodolphe de Gonzague, son neveu, prétendit que la donation était nulle : il se fondait sur ce que la terre en question étant un fief de l'empire, devait nécessairement revenir au plus proche héritier. Il eut recours à l'empereur, qui cassa le testament, et lui accorda gain de cause. Ce jugement ne termina point l'affaire, parce que le duc de Mantoue refusa d'y acquiescer. L'archiduc Ferdinand et plusieurs autres princes travaillèrent à trouver des voies d'accommodement, mais ils ne purent y réussir. On crut que personne ne serait plus propre que Louis à rétablir la paix entre les deux parents. Il venait de finir sa seconde année de théologie, et était pour lors à la maison de campagne que les Jésuites ont à Frascati. Ce fut le Père Robert Bellarmin qui lui apporta du général un ordre de partir pour Mantoue. Ses supérieurs lui donnèrent pour compagnon un Frère sage et vertueux qui pût prendre soin de sa santé, et qu'ils autorisèrent à lui commander à cet égard. Le Saint, par ses vertus et son zèle, fit des fruits merveilleux dans tous les endroits où il passa, principalement à Châtillon et à Mantoue. Les deux contendants, quoique extrêmement aigris l'un contre l'autre, ne l'eurent pas plus tôt vu paraître, qu'ils s'adoucirent et se réconcilièrent parfaitement. Le duc se désista de ses prétentions, et le marquis oublia ce qui s'était passé ; en sorte qu'ils vécurent toujours depuis dans une grande intelligence. Louis réconcilia plusieurs autres personnes qui étaient aussi divisées par des contestations ou des procès. Les haines les plus invétérées ne pouvaient tenir contre l'esprit de douceur et de charité dont ses paroles et toute sa conduite portaient l'empreinte. Il retira encore un grand nombre de pécheurs de leurs mauvaises habitudes, et en porta quelques-uns à une haute perfection. Son frère Rodolphe devint le plus tendre objet de son zèle. Ayant appris qu'il avait conçu une forte passion pour une fille qui lui était bien inférieure en naissance, et qu'en conséquence il l'avait

Digitized by Google

épousée, mais secrètement, de peur d'irriter Alphonse de Gonzague, son oncle, dont il devait être l'héritier, il entreprit de lui faire ouvrir les yeux sur l'irrégularité de sa conduite. Il lui représenta que, malgré la légitimité du mariage, il n'était pas pour cela innocent devant Dieu, vu le scandale qui subsistait toujours, et qui ne cesserait que quand il reconnaîtrait publiquement pour son épouse celle qui en était l'occasion. Il s'offrit en même temps de faire approuver par sa famille la démarche qu'il lui proposait, et il obtint effectivement cette approbation. Rodolphe ne balança plus pour lors, et se mit en règle par la publicité de son mariage.

Louis n'étant plus utile à sa famille, prit congé de ses proches, et se rendit à Milan, où il arriva le 22 mars 1590. Il continua dans cette ville d'étudier la théologie, conformément à l'ordre que lui en avaient donné ses supérieurs. Il sanctifiait cette étude par ses exercices ordinaires et par la pratique de toutes les vertus, spécialement par celle de l'humilité qu'il nourrissait dans son cœur, en saisissant les occasions qui se présentaient de vaquer aux plus bas emplois de la maison. Ce fut à Milan qu'il lui fut révélé dans la prière que la fin de sa vie approchait. Cette connaissance de la proximité de sa mort opéra dans son âme des effets merveilleux, et le détacha plus que jamais de toutes les choses sensibles. Il fut rappelé à Rome au mois de novembre de la même année, pour y achever son cours de théologie. Il demanda à être logé dans une chambre étroite et obscure, où il n'avait de meubles que son lit, une chaise de bois et un escabeau pour mettre ses livres. On remarquait qu'il était totalement abîmé en Dieu, aux fréquentes extases qui lui arrivaient, même en public. Souvent il parlait du bonheur qu'il y a à mourir jeune pour être plus tôt réuni à Dieu.

Durant une maladie épidémique qui fit de grands ravages à Rome en 1591, les Jésuites érigèrent un nouvel hôpital à leurs frais. Ils y reçurent les pauvres malades, et les y servirent avec beaucoup de charité, ayant le Père général à leur tête. Louis fut un de ceux qui se signalèrent le plus. Il instrui-

Digitized by Google

sait et exhortait les malades ; il leur lavait les pieds, faisait leurs lits, et leur rendait les services les plus dégoûtants. La contagion attaqua plusieurs Jésuites, qui moururent victimes de la charité. Louis en fut aussi attaqué. Il se mit au lit le 3 mars 1591. La pensée que Dieu allait l'appeler à lui le remplit d'une joie si vive, qu'il craignait qu'elle ne fût immodérée. Le Père Bellarmin, son confesseur, le rassura en lui disant que c'était une grande grâce de désirer la mort, quand ce désir ne venait point d'impatience et qu'il avait pour fin une prompte union avec Dieu. Le mal augmenta si considérablement, qu'il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il guérit cependant ; mais il lui resta une fièvre lente qui en trois mois le réduisit à une extrême faiblesse. Cela ne l'empêchait point de pratiquer diverses mortifications, et même de se lever à minuit pour prier devant son crucifix. L'infirmier l'ayant surpris, on lui défendit de faire la même chose à l'avenir, et il obéit ponctuellement. Il obéissait aussi aux médecins avec une grande exactitude, et prenait tous les remèdes qu'ils lui prescrivaient, sans marquer la plus légère répugnance pour ceux qui étaient les plus désagréables au goût. S'étant une fois entretenu avec son confesseur sur l'avantage de jouir de Dieu, il tomba dans une extase qui dura presque une nuit entière. On croit que ce fut durant cette extase qu'il connut par révélation qu'il mourrait le jour de l'Octave de la Fête-Dieu. Il remercia Dieu de ce que sa fin était si proche, et il pria un des Pères de la Compagnie de réciter le *Te Deum* avec lui. Il dit à un autre : « Mon Père, nous nous en allons, et nous nous en allons avec joie. » Tous les soirs, il récitait les sept Psaumes de la pénitence avec un autre religieux.

Le jour de l'Octave étant venu, il parut mieux, et l'on pensait déjà à l'envoyer à Frascati pour rétablir sa santé ; mais il répéta plusieurs fois qu'il ne vivrait plus le lendemain matin, et il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Le soir, rien ne marquait qu'il fût en danger, et on le laissa avec deux Frères pour avoir soin de lui ; mais vers minuit ceux

Digitized by Google

qui le gardaient s'aperçurent qu'il pâlissait, et qu'il était couvert de sueur. C'était le commencement de son agonie. Tant qu'elle dura, son âme ne cessa de s'élancer vers Dieu par des aspirations enflammées. Enfin, après avoir dit : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains, » et prononcé le nom de Jésus, il expira tranquillement un peu après le milieu de la nuit du 20 au 21 juin de l'année 1591. Il était âgé d'un peu plus de vingt-trois ans, et en avait passé plus de six dans la Société. On l'enterra dans l'église du collége des Jésuites. Son corps a été depuis transféré dans une chapelle qui y a été bâtie sous son nom par le marquis Scipion Lancelotti. Saint Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV en 1621, et canonisé par Benoît XIII en 1726. On trouve l'histoire de ses miracles dans le Père Cépario, et dans les Bollandistes.

Quel spectacle pour la foi, que de voir un jeune prince, l'espérance de sa famille et de son pays, sacrifier les avantages de la noblesse, les plaisirs, les honneurs, une souveraineté même, dans le dessein de se procurer plus de facilité pour conserver le trésor de l'amour divin, et pour parvenir à la béatitude éternelle ! Quoi de plus propre en même temps à confondre notre lâcheté dans le service de Dieu ! Il semble que par rapport à nous, la voie du ciel s'est élargie, et que ce que les Saints ont acheté par tant de sacrifices, ne doit rien nous coûter. Rentrons en nous-mêmes, et n'attendons pas au dernier moment à reconnaître notre erreur.

(GODESCARD.)

Par une bulle du 22 novembre 1729, le Pape Benoît XIII a donné saint Louis de Gonzague pour protecteur spécial à la jeunesse [1].

1 Le 23 juillet 1842, la Sacrée Congrégation des Rites a publié le décret suivant :

URBI ET ORBI :

« Saint Louis de Gonzague, cet angélique jeune homme qui fut si cher à Dieu, sur la terre, par sa fidélité, depuis qu'il est entré en possession de la félicité et de la gloire des Saints, a laissé un souvenir en bénédiction parmi les hommes ; son culte s'est tellement répandu que les nations même très-éloignées le vénèrent à l'envi, et invoquent sa

Digitized by Google

LES VÉNÉRABLES NIÈCES DE S. LOUIS DE GONZAGUE,

FONDATRICES DE LA SOCIÉTÉ DES VIERGES DE CASTIGLIONE.

Trois princesses de la maison d'Autriche, filles de l'empereur Ferdinand Ier, savoir: Madeleine, Marguerite et Hélène,

puissante protection. En peu de jours, ce jeune Saint remplit une longue carrière, et reçut de Dieu, distributeur des dons célestes, parmi tant d'autres grâces, la faveur spéciale d'allier à une admirable innocence une austérité non moins admirable, afin qu'il pût au moins être un modèle de pénitence pour ceux qui n'auront pas imité sa pureté. On ne pouvait plus former qu'un seul désir : c'était que l'office et la messe en son honneur, depuis longtemps approuvés, devinssent de précepte pour tous ceux qui sont tenus aux Heures canoniales dans tout l'univers. Or, il est arrivé, non sans un très-sage conseil de la miséricorde de Dieu, que cette grâce fut sollicitée, avec un zèle plus ardent, dans ce siècle, surtout où la malice abonde, la charité se refroidit, et où l'on a souvent à regretter, avec la perte de l'innocence, les fruits si rares d'une pénitence véritable. Occupés de ces pensées, les EE. et RR. cardinaux qui composent la cour pontificale, aussi bien que plusieurs de NN. SS. les évêques, et des généraux des Ordres religieux, ont jugé que, pour arrêter le déluge des maux qui nous menacent, il serait très-avantageux d'exciter tous les jours de plus en plus la vénération et la piété des fidèles envers ce Saint ; et, en conséquence, adressant leurs très-humbles prières à N. T.-S.-P. le Pape Grégoire XVI, ils lui ont instamment demandé qu'il daignât, par un décret général, étendre l'office et la messe en l'honneur de saint Louis de Gonzague au clergé tant séculier que régulier répandu dans l'univers, et aux religieuses, de quelque Ordre que ce soit, obligées aux Heures canoniales. N. S.-P., accueillant avec bonté ces instantes prières, plein, comme il est, du désir d'exciter la piété envers nos célestes protecteurs, et brûlant du zèle pour procurer le salut des âmes, a répondu par ces mots, écrits de sa propre main : « Nous accédons à cette demande. » Ainsi, pour se conformer aux intentions de S.-S., il est ordonné, par ce décret général de la Congrégation des saints Rites, qu'à l'avenir le clergé séculier et régulier répandu dans l'univers, y compris les religieuses, récitera d'obligation l'office et la messe de saint Louis de Gonzague, sous le rit double-mineur, le onzième jour des Calendes de juillet (21 juin), où, s'il y a empêchement, au premier jour libre, suivant la concession faite au clergé de Rome et d'un grand nombre de diocèses, en se conformant toutefois aux rubriques. Nonobstant tout ce qui pourrait être contraire au présent décret.

» Le 23 juillet 1842.

» † C. M., *évêque de Porto, cardinal* PEDICINI, *vice-chancelier de la sainte Église Romaine, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.* »

Digitized by Google.

ne voulant point avoir d'autre époux que Jésus-Christ, prirent la résolution de vivre dans la retraite, éloignées du tumulte et de l'embarras de la cour; mais, comme elles ne voulaient point quitter les Pères de la Compagnie de Jésus, sous la direction desquels elles s'étaient mises, et qu'elles appréhendaient qu'elles n'eussent pas cette liberté en se renfermant dans un monastère, elles établirent une communauté de filles dans Hall, ville du Tyrol, pour s'y retirer et y vivre sous la direction et la discipline de ces Pères, auxquels elles fondèrent aussi un collége dans la même ville. Elles écrivirent d'Inspruck, où elles demeuraient, à saint François de Borgia, pour lors général de la Compagnie de Jésus, afin d'avoir son consentement, qu'il accorda volontiers; et, l'ayant reçu, elles achetèrent à Hall deux maisons, l'une pour elles et l'autre pour les Jésuites. Mais, pendant que l'on disposait leur maison et que l'on bâtissait les lieux réguliers, la princesse Marguerite mourut; ainsi il n'y eut que ses deux sœurs, Madeleine et Hélène qui, avec quelques autres demoiselles de qualité, entrèrent dans cette communauté, le second dimanche de l'Avent de l'an 1569, et quelques jours après les Pères de la Compagnie de Jésus prirent possession du collége que ces princesses leur avaient fondé.

Trente-cinq ans ou environ après cet établissement, trois autres sœurs princesses de la maison de Gonzague, soit à l'exemple de ces princesses de la maison d'Autriche, ou par quelque autre motif, établirent une pareille communauté de filles dans la ville de Castiglione de Stiviera. Ces trois princesses furent Cynthie, Olympie et Guidonie, filles de Rodolphe, prince de Castiglione, et nièces de saint Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus. Leur père étant mort, l'an 1592, sans laisser aucun enfant mâle, et le prince François de Gonzague, son frère, lui ayant succédé dans la principauté de Castiglione, elles furent envoyées à Mantoue pour y être élevées dans la maison du marquis Aliprandi, sous la conduite de la marquise son épouse, leur aïeule maternelle, et elles y demeurèrent jusqu'à ce que le prince Fran-

Digitized by Google

çois, leur oncle, qui était à la cour de l'empereur Rodolphe II lorsque son frère mourut, étant retourné à Castiglione, prit leur tutelle, et les fit venir auprès de lui. Déjà Cynthie et Olympie, quoique enfants, avaient pris la résolution de vivre dans la retraite, et n'attendaient que l'âge nécessaire pour exécuter ce pieux dessein, lorsqu'elles apprirent avec beaucoup de chagrin la résolution que leur oncle (qui ne pensait qu'à les établir dans le monde) avait prise de les envoyer à la cour d'Espagne et à celle de Savoie ; ce qu'elles résolurent d'empêcher autant qu'il leur serait possible, principalement par la prière et l'oraison, qui leur parurent les moyens les plus puissants pour détourner ce coup ; car elles le regardaient comme un obstacle que le démon mettait à l'exécution de leur projet, qu'elles recommandèrent à la très-sainte Vierge.

La confiance que ces saintes princesses eurent dans le secours du ciel ne fut pas sans effet; car nonobstant toutes les mesures que le prince avait prises pour envoyer les deux aînées à la cour de Savoie, et de mener la plus jeune à Rome, où il était envoyé par le roi d'Espagne en qualité d'ambassadeur auprès de Paul V, pour ensuite la conduire en Espagne, tous ces projets n'eurent aucun effet, par la sollicitation de Marguerite de Gonzague, sœur de Vincent de Gonzague duc de Mantoue, et veuve du duc de Ferrare, qui, ayant fondé à Mantoue un monastère de religieuses de Sainte-Claire, où elle se retira, voulut avoir la princesse Olympie pour être élevée auprès d'elle. Guidonie fut mise dans le monastère de Saint-Jean de la même ville, et Cynthie, qui était l'aînée, suivit le prince à Rome, où, d'abord qu'elle fut arrivée, elle fit vœu de virginité, et prit la résolution de fonder un institut conforme à celui de la Compagnie de Jésus, et de vivre sous la direction de ces Pères.

Cette sainte princesse étant retournée à Castiglione au commencement de l'année 1607, et y ayant trouvé sa sœur Olympie, âgée de seize ans, elle lui découvrit la résolution qu'elle avait prise. Olympie, qui avait voulu embrasser

Digitized by Google

l'ordre de Sainte-Claire dans le monastère qui avait été fondé à Mantoue par la duchesse de Ferrare, mais que ses infirmités avaient obligée de quitter avant qu'elle y eût prononcé ses vœux, approuva la résolution de sa sœur, et voulut lui servir de compagne. Leur autre sœur Guidonie, qui était la plus jeune, voulut aussi les suivre, malgré le dessein qu'elle avait formé d'accompagner son oncle, qui était sur son départ pour aller à la cour d'Espagne.

Ainsi ces trois princesses, d'un commun consentement, cédèrent au prince de Castiglione tous les biens qui leur pouvaient appartenir, tant du côté de leur père que de leur mère, à condition qu'il fonderait deux maisons, l'une pour elles, et l'autre pour les Pères de la Compagnie de Jésus : ce qui ayant été accepté de part et d'autre, elles sortirent le premier juin de l'an 1607 du palais du prince, où elles avaient pris naissance, et allèrent demeurer dans celui du marquis et de la marquise Aliprandi, leurs aïeuls maternels, qui, après avoir marié leur fille au prince Rodolphe, étaient venus demeurer à Castiglione, où ils avaient fait bâtir ce palais avec beaucoup de magnificence.

Ce fut là qu'elles commencèrent leur communauté, qui fut d'abord composée de treize filles. Elles y demeurèrent pendant quatre mois sans changer leur habillement, s'occupant pendant ce temps-là à divers exercices de piété pour se disposer à l'institut qu'elles voulaient embrasser sous la direction du Père Cépaire, de la Compagnie de Jésus, qui était venu pour cet effet de Rome à Castiglione. C'est alors qu'elles quittèrent leurs habits mondains, qu'elles avaient gardés jusque-là, pour se couvrir de vêtements noirs.

Le Père Cépaire dressa leurs constitutions, qu'elles observèrent exactement ; et cet institut, qui prit le nom de *Vierges de Jésus,* fut approuvé de vive voix par le Pape Paul V.

Cynthie fut la première supérieure de cette communauté, jusqu'en l'an 1624, que ses grandes infirmités l'obligèrent à se démettre de cette charge en faveur de sa sœur Olympie, qui néanmoins mourut avant elle, l'an 1643. Cynthie vécut

Digitized by Google

encore quatre ans, et mourut l'an 1649. Elle fut suivie environ dix-huit mois après par sa sœur Guidonie, qui quitta ce monde l'an 1650. Dieu, pour manifester la sainteté de ces trois sœurs, a voulu préserver leur corps de corruption : car ils furent trouvés environ trente ans après tout entiers, quoique leurs cercueils fussent pourris, et que les habits dans lesquels ils avaient été ensevelis fussent mangés des vers.

Cette communauté a produit aussi plusieurs saintes filles d'une éminente vertu, comme Olympie Bertonacci de Castiglione, Hippolyte Gingini de Milan, qui furent les premières compagnes des fondatrices ; Isabelle Fracassani, Victoire de Guidi-de-Bagno, et plusieurs autres. Marie de Gonzague, fille du marquis de Louis-François de Gonzague et de Catherine de Gonzague, prit aussi l'habit de cet institut l'an 1645.

Ces Vierges de Jésus ne gardent point de clôture. Elles font vœu de chasteté perpétuelle, et promettent par serment qu'elles vivront et mourront dans cette société de Vierges. Elles promettent encore à l'abbesse, et à celles qui lui succéderont, obéissance perpétuelle : ce qu'elles font pendant la messe qui se dit dans leur chapelle domestique, en présence de toute la communauté ; et elles renouvellent ce vœu et ces promesses deux fois l'année ; la première, le jour de la Circoncision, et la seconde, le jour de la fête du Bienheureux Louis de Gonzague, après avoir fait auparavant une retraite de trois jours. Elles se confessent et communient trois fois la semaine, le dimanche, le mercredi et le vendredi. Elles jeûnent tous les samedis et la veille de la fête de saint Louis de Gonzague. Le vendredi, elles ne soupent point et prennent la discipline. Le mercredi, elles ne mangent point de viande, et ne font le soir qu'un léger souper. L'été, elles se lèvent à quatre heures du matin, et l'hiver à cinq, et font dans leurs chambres une heure d'oraison mentale. Elles vont ensuite à leur chapelle pour dire l'office de la très-sainte Vierge ; et, après qu'on a lu un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ, elles vont travailler en commun. Vers le midi, elles font un

Digitized by Google

quart d'heure d'examen de conscience, et vont ensuite au réfectoire ; et le dîner étant fini, elles ont une heure de récréation, après laquelle elles récitent les litanies de la très-sainte Vierge dans leur chapelle, d'où elles sortent pour aller chacune dans leur chambre, faire la méridienne pendant une heure : ensuite elles disent Vêpres et Complies, et vont au travail comme le matin. Après le travail, elles disent Matines et Laudes pour le lendemain, en faisant, aussi bien qu'à Vêpres, mémoire de saint Louis de Gonzague. Après les Matines, elles vont souper, et ont ensuite encore une heure de récréation, laquelle étant finie, elles disent les litanies des Saints et d'autres prières ; et après un quart d'heure d'examen de conscience, elles se retirent dans leur chambre pour se reposer.

Ces filles vont se confesser et communier à l'église des Jésuites, dans laquelle elles ont leur sépulture qui est couverte d'une tombe de marbre, où sont écrits ces mots : *Ossa Virginum Jesu*. Celles qui veulent être reçues dans cette société doivent être nobles, ou au moins de famille honorable, et apporter une dot suffisante. La supérieure a le titre d'abbesse ; celle qui gouverne sous elle, le nom de ministre, et a soin du temporel de la maison. Il y a une maîtresse des novices et quelques autres officières. (HÉLYOT.)

SAINTE DÉMÉTRIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Démétrie était fille de saint Flavien et de sainte Afrose, qui avaient témoigné par le martyre. Le gouverneur de Rome, Apronien, homme sans mœurs et sans cœur, ayant fait arrêter Démétrie et Bibiane sa sœur, voulut les vaincre dans leur constance en leur imposant les horreurs de la misère. Il les fit isoler dans un cachot, sans qu'on leur apportât aucun secours. Au bout d'un mois de cet horrible tourment, les fit amener à son tribunal ; Bibiane garda le silence, et Démétrie eut la force de confesser encore sa foi ; et aussitôt

Digitized by Google

qu'elle eut fini de parler, elle tomba morte devant son juge. C'était en l'an 363, sous Julien l'Apostat.

Les reliques de la Sainte furent précieusement recueillies, et le Pape Urbain VIII fit rétablir l'église où elles furent réunies à celles de sa sœur et de sa mère.

SAINT MARTIN,

ÉVÊQUE DE TONGRES, APOTRE DES HASBAINS.

On appelait autrefois les habitants de Tongres les Hasbains, et le pays qu'ils occupaient l'Hasbanie. Tongres a eu pour premier évêque l'apôtre de cette contrée, qui y sema la foi et y fit beaucoup de conversions. Molanus a placé saint Martin de Tongres au IIIe siècle. On croit, sur de graves indices, qu'il mourut en l'an du salut 276. Saint Servais a fait mention de ses reliques.

Saint Martin de Tongres est honoré le 21 juin.

SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE SAMOSATE, MARTYR.

De l'an 363 à 378, l'empereur Valens, livré aux Ariens, persécutait cruellement les catholiques dans tout l'empire d'Orient. D'après le conseil de saint Basile, les évêques d'Orient écrivirent à ceux de l'Occident pour les appeler à leur secours. On lit en tête de la lettre les noms de trente-deux évêques, dont les plus considérables sont : saint Mélèce d'Antioche, saint Eusèbe de Samosate, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Eustathe de Sébaste, Anthyme de Tyane, Narsès ou Nersès, patriarche d'Arménie. Cette lettre est des plus pathétiques et des plus pressantes; après y avoir reconnu qu'ils méritaient les maux qu'ils souffraient, ces évêques disent à ceux d'Occident :

« Nous vous conjurons de vous laisser attendrir et de vous abandonner, sans différer un moment, au zèle que la charité doit vous inspirer. Ne vous excusez point sur la longueur du chemin, sur vos affaires domestiques, ni sur un autre prétexte que ce soit. Ce n'est pas une Église qui est en péril ;

Digitized by Google

n'en est pas deux ou trois qui sont exposées à cette furieuse tempête. La peste de l'hérésie exerce ses ravages, peu s'en faut, des confins de l'Illyrie jusqu'à la Thébaïde. L'infâme Arius en a jeté les funestes semences; enracinées profondément par le grand nombre de ceux qui depuis ont cultivé avec ardeur l'impiété, elles produisent maintenant leurs fruits corrupteurs. Les dogmes de la piété sont abolis, les lois de l'Église sont confondues; l'ambition de ceux qui ne craignent pas Dieu envahit les prélatures; la première place est le prix notoire de l'impiété; qui profère les plus horribles blasphèmes est jugé le plus digne d'être l'évêque d'un peuple. La gravité sacerdotale a péri; il n'y en a plus qui paissent avec science le troupeau du Seigneur; les ambitieux consument à leur usage, et en fastueuses largesses, le bien des pauvres. L'exactitude des canons s'est évanouie; grande est la liberté de pécher. Car ceux qui sont parvenus au gouvernement par la faveur humaine, pour en témoigner la reconnaissance, accordent aux pécheurs tout ce qui leur plaît. Plus de justice dans les jugements, chacun marche suivant la volonté de son cœur. La corruption est sans bornes, les peuples sans lois, les chefs sans autorité; car ils sont les esclaves de ceux qu'ils ont rendus puissants. Déjà même la défense de l'orthodoxie est devenue, pour quelques-uns, le prétexte d'une guerre les uns contre les autres : cachant des haines particulières, ils font semblant de haïr pour la vérité. D'autres, en prenant la fuite pour n'être pas convaincus des crimes les plus honteux, excitent les peuples à des discordes intestines, afin de cacher à l'ombre des malheurs publics ce qui les regarde. C'est donc une guerre implacable, les méchants craignant la paix commune, parce qu'elle dévoilerait leurs secrètes infamies. Au milieu de tout cela, les infidèles se moquent, les gens de peu de foi chancellent; la foi est incertaine, l'ignorance se répand dans les esprits, parce que ceux qui faussent la doctrine imitent la vérité. La bouche des chrétiens pieux est muette, la langue du blasphème jubile; les choses saintes sont profanées; les populations les plus saines fuient les maisons de prières, comme

Digitized by Google

des écoles d'impiété, et, dispersées dans les solitudes, élèvent leurs mains, avec gémissements et avec larmes, vers Celui qui habite les cieux. Vous aurez appris sans doute ce qui se passe dans la plupart des cités. Les populations, avec les femmes, les enfants, les vieillards, enfuies hors des murs, y prient en plein air, souffrant avec une incroyable patience toutes les injures de la saison, et attendant le secours du Seigneur.

« Quelle lamentation égalera ces calamités ! quelles fontaines de larmes suffiront à de si grands maux ! C'est pourquoi, tandis qu'il en paraît encore quelques-uns debout, tandis qu'il reste encore un vestige de ce qui fut autrefois, et avant que les Églises n'éprouvent un naufrage complet, hâtez-vous, nos très-véritables frères, hâtez-vous et tendez la main à qui vous en supplie à genoux. Que vos entrailles fraternelles s'émeuvent et vous fassent répandre sur nous les larmes de la commisération. Ne permettez pas que la moitié de l'univers soit absorbée par l'erreur; ne souffrez pas que la foi s'éteigne chez qui elle a commencé à luire. Ce qu'il faut faire pour venir à notre secours, comment vous témoignerez votre compassion pour des affligés, vous n'avez aucun besoin de l'apprendre de nous; l'Esprit-Saint lui-même vous l'inspirera. Mais en tout cas, pour sauver ce qui reste, faut-il de la célérité et la présence de plusieurs Frères, afin qu'arrivant ici, ils présentent la plénitude d'un concile; afin que, non-seulement la majesté de ceux qui les envoient, mais encore leur nombre même, leur donne le poids et l'autorité nécessaires pour redresser les choses, restaurer la foi de Nicée, proscrire l'hérésie, recommander la paix aux Églises et réunir ceux qui ont les mêmes sentiments. Car ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la portion même qui paraît saine est divisée d'avec elle-même. Et nous sommes menacés, ce semble, de calamités pareilles à celles qu'éprouva Jérusalem au siége de Vespasien. Pressés par la guerre au dehors, ils se consumaient au dedans par des séditions. Également chez nous, outre la guerre ouverte des hérétiques, il en est une autre entre

Digitized by Google

ceux-là même qui paraissent orthodoxes, et qui a réduit les Églises à la dernière faiblesse. C'est pour cela, et pour cela principalement, que nous avons besoin de votre secours, afin que ceux qui professent la foi apostolique mettent fin à leurs divisions et se soumettent désormais à l'autorité de l'Église; en sorte que le corps mystique du Christ, restauré dans ses membres, soit parfait, et que nous ne soyons plus réduits, comme maintenant, à louer le bonheur des autres, mais que nous voyions nos propres Églises reprendre l'antique gloire de l'orthodoxie. En effet, on ne peut louer assez le bonheur que le Seigneur accorde à votre piété de discerner le faux du vrai, l'alliage de ce qui est pur, et de prêcher la foi des Pères sans aucune dissimulation ni réticence ; cette foi, nous l'avons reçue, nous l'avons reconnue à ses caractères apostoliques, et nous y acquiesçons, ainsi qu'à tout ce qui a été canoniquement et légitimement réglé dans votre lettre synodale. »

Ce tableau des Églises d'Orient est triste; la réalité était peut-être plus triste encore. Enflé de ses succès contre les Goths, Valens prétendait faire de l'Arianisme une loi pour tout l'empire. Mais il trouva plus de fermeté chez les catholiques qu'il ne s'y attendait, notamment dans les villes de Césarée en Cappadoce, d'Antioche, d'Édesse et de Samosate, à cause de leurs saints évêques Basile, Mélèce, Barsès et Eusèbe.

Saint Barsès, évêque d'Édesse en Mésopotamie, fut relégué d'abord dans l'île d'Arade, en Phénicie. Mais Valens ayant appris que les maladies qu'il guérissait par sa parole lui attiraient les peuples en foule, il l'envoya en Égypte, à la ville d'Oxyrinque ; et comme sa réputation y attirait encore tout le monde, il l'envoya en Thébaïde, à une place nommée Philo, sur la frontière des Barbares.

Édesse vit arriver un évêque arien de la part de l'empereur, mais tout le peuple sortait hors de la ville et s'assemblait dans la campagne. Valens en fut lui-même témoin

[1] Basil. Epist. 92.

Digitized by Google

lorsqu'il vint à Édesse visiter l'église fameuse de l'Apôtre saint Thomas. Il en fut si irrité, qu'il frappa de sa main le préfet Modeste, parce qu'il n'avait pas eu soin d'empêcher ces assemblées, et lui commanda de ramasser les soldats qu'il avait sous ses ordres et ce qui se trouverait de troupes, pour dissiper cette multitude. Modeste, quoique arien, fit secrètement avertir les catholiques de ne point s'assembler le lendemain au lieu où ils avaient accoutumé de prier, parce qu'il avait ordre de l'empereur de punir ceux qui s'y trouveraient. Il espérait par cette menace empêcher l'assemblée et apaiser l'empereur. Mais les fidèles d'Édesse n'en furent que plus excités à se réunir ; et, dès le grand matin, ils se rendirent avec plus de diligence qu'à l'ordinaire au lieu accoutumé, et le remplirent. Le préfet Modeste l'ayant appris, ne savait quel parti prendre. Toutefois, il marcha vers le lieu de l'assemblée, faisant avec sa suite un bruit extraordinaire pour épouvanter le peuple. En passant dans la ville, il vit une pauvre femme qui sortait brusquement de sa maison, sans même fermer la porte, tenant un enfant par la main, et laissant traîner son manteau négligemment, au lieu de se couvrir à la manière du pays. Elle traversa la file des soldats qui marchaient devant le préfet et passa avec un extrême empressement. Il la fit arrêter et lui demanda où elle allait si vite. « Je me presse, dit-elle, d'arriver au champ où les catholiques sont assemblés. — Tu es donc la seule, dit Modeste, qui ne sait pas que le préfet y marche, et qu'il fera mourir tous ceux qu'il y trouvera ! — Oui, répondit-elle, je l'ai ouï dire, et c'est pour cela même que je me presse, craignant de manquer l'occasion de souffrir le martyre. — Mais pourquoi mènes-tu cet enfant? dit le préfet. — Afin, dit-elle, qu'il ait part à la même gloire. » Modeste, étonné du courage de cette femme, retourna au palais, et en ayant entretenu l'empereur, lui persuada d'abandonner une entreprise dont le succès serait honteux ou malheureux.

Valens résolut donc d'épargner le peuple, et ordonna au préfet Modeste de prendre les prêtres et les diacres, et de leur persuader de communiquer avec l'évêque arien, ou les chas-

Digitized by Google

ser de la ville et les envoyer aux extrémités de l'empire. Modeste, les ayant tous assemblés, essaya de les persuader, en disant qu'il fallait être insensé pour vouloir résister à un si grand prince. Comme ils demeuraient tous en silence, le préfet s'adressa au prêtre Euloge, qui était leur chef, et lui demanda pourquoi il ne répondait point. Euloge dit : « Vous ne m'avez rien demandé. — Toutefois, dit le préfet, il y a longtemps que je vous parle. » Euloge dit : « Vous parliez à tout le monde. Si vous m'interrogez en particulier, je vous dirai ma pensée. — Eh bien donc, dit le préfet, communiquez avec l'empereur. » Euloge répondit : « Est-ce que l'empereur a reçu le sacerdoce avec l'empire ? » Le préfet, piqué de cette réponse, reprit : « Je ne dis pas cela, impertinent ; je vous exhorte à communiquer avec ceux avec qui l'empereur communique. — Nous avons un pasteur, dit Euloge, et nous suivons ses ordres. » Alors le préfet les envoya en Thrace, au nombre de quatre-vingts.

Les grands honneurs qu'ils reçurent pendant ce voyage excitèrent la jalousie de leurs ennemis. Car les villes et les bourgades venaient au-devant d'eux les féliciter de leur victoire. Valens en ayant reçu des plaintes, les fit séparer deux à deux, ayant soin de ne pas laisser ensemble ceux qui étaient parents. Les uns continuèrent de marcher en Thrace, d'autres furent envoyés aux extrémités de l'Arabie, d'autres dispersés dans les petites villes de Thébaïde. Euloge et Protogène furent envoyés à celle qui portait le nom d'Antinoüs. C'étaient les deux premiers du clergé d'Édesse, qui avaient longtemps pratiqué la vie monastique et fait de grands progrès dans la vertu. Ils trouvèrent que l'évêque d'Antinoüs était catholique, et assistèrent à ses assemblées. Mais voyant qu'elles étaient peu nombreuses, et que la plupart des habitants étaient païens, ils s'appliquèrent à les convertir. Euloge s'enferma dans une cellule, où il priait jour et nuit. Protogène, instruit dans les saintes Lettres et exercé à écrire en notes, ayant trouvé un lieu commode, y établit une école, où il montrait aux enfants cette manière d'écrire, et leur faisait

Digitized by Google

apprendre les psaumes de David, ainsi que les passages du Nouveau-Testament les plus convenables. Un de ces enfants étant tombé malade, Protogène alla dans la maison, le prit par la main et le guérit par sa prière. Les pères des autres enfants l'ayant appris, le menaient dans leurs maisons et le priaient de secourir leurs malades ; mais il refusait de prier pour eux jusqu'à ce qu'ils fussent baptisés, et le désir de la guérison les y faisait consentir. Si quelqu'un se convertissait en santé, il le menait à Euloge, frappait à sa porte et le priait de lui donner le Baptême. Euloge souffrait avec peine qu'on interrompît sa prière ; mais Protogène lui représentait que rien n'est préférable au salut des âmes. Tout le monde s'étonnait de voir un homme qui savait si bien instruire et qui faisait de tels miracles, céder à un autre l'honneur d'administrer le Baptême. On concluait que la vertu d'Euloge était encore plus éminente. Mais peut-être Protogène ne lui déférait-il que comme au plus ancien prêtre. C'est ainsi que ces deux Saints profitèrent de leur exil.

Quant à saint Eusèbe de Samosate, voici comme il se fit connaître sous l'empereur Constance. En 860, on élut saint Mélèce évêque d'Antioche; le décret en fut dressé, tout le monde y souscrivit, même les Ariens, et, d'un commun accord, on le mit en dépôt entre les mains de l'évêque de Samosate, qui l'emporta avec lui quand il retourna d'Antioche à son Église. Les Ariens, qui avaient souscrit au décret, craignant ce témoignage de leur mauvaise foi, persuadèrent à l'empereur de le redemander. Il y envoya en poste; mais Eusèbe répondit : « Je ne puis rendre un dépôt public, que tous ceux de qui je l'ai reçu ne soient assemblés. » L'empereur, irrité de cette réponse, lui écrivit encore, le pressant de rendre cet acte, et ajouta que, s'il ne le rendait, il avait ordonné qu'on lui coupât la main droite. Mais ce n'était que pour l'épouvanter, car il avait défendu au porteur de la lettre d'en rien faire. Eusèbe ayant lu la lettre, présenta ses deux mains et dit au porteur : « Coupez-les-moi toutes deux; car je ne rendrai point ce décret, qui est une conviction si claire de la

Digitized by Google

méchanceté des Ariens. » L'empereur Constance ne put s'empêcher de louer un si grand courage, et l'admira toujours depuis.

Pendant la persécution de Valens, comme il y avait beaucoup d'Églises privées de pasteurs, saint Eusèbe de Samosate parcourait la Syrie, la Phénicie et la Palestine, déguisé en soldat; il ordonnait des prêtres et des diacres, et d'autres clercs aux Églises qui en manquaient; et, quand il se rencontrait avec des évêques catholiques, il ordonnait même des évêques. Ce zèle le rendit insupportable aux Ariens. On résolut donc de le bannir et de l'envoyer en Thrace. Celui qui en apportait l'ordre arriva sur le soir. Saint Eusèbe lui dit : « Ne faites point de bruit et cachez le sujet de votre voyage; car si le peuple l'apprend, il vous jettera dans le fleuve et on m'accusera de votre mort. » Ayant ainsi parlé, il célébra à l'ordinaire l'office du soir, et, quand tout le monde fut endormi, il sortit à pied avec celui de ses domestiques auquel il se fiait le plus et qui le suivait, portant seulement un oreiller et un livre. Quand il fut arrivé au bord de l'Euphrate, qui passe au pied des murailles de la ville, il entra dans un bateau et se fit passer à Zeugma, autre ville à vingt-quatre lieues plus bas, sur l'Euphrate. Le jour venu, la consternation fut grande à Samosate; car le domestique avait dit aux amis de saint Eusèbe les ordres qu'il avait donnés touchant les personnes qui devaient le suivre et les livres qu'il fallait lui porter. Tous déploraient la perte de leur pasteur; le fleuve *fut* bientôt couvert de barques, et, étant descendus à Zeugma où il était encore, ils le conjuraient en soupirant et versant des torrents de larmes, de ne pas les abandonner à la merci des loups. Pour réponse, il leur lut le passage de l'Apôtre, qui ordonne d'obéir aux puissances. Quand ils virent qu'ils ne pouvaient le persuader, ils lui offrirent, pour les besoins d'un si grand voyage, de l'or, de l'argent, des habits et des esclaves. Il se contenta de très-peu de chose, qu'il reçut de ses amis particuliers, et il fortifia tous les assistants par ses instructions et ses prières, les exhortant à combattre pour la

Digitized by Google

doctrine apostolique. Ensuite il prit le chemin du Danube pour aller au lieu de son exil.

Les Ariens envoyèrent à Samosate, pour remplir sa place, un homme doux et modeste nommé Eunomius. Mais personne, de quelle condition que ce fût, ne venait avec lui s'assembler dans l'église; on le laissait seul, sans vouloir lui parler ni même le voir. Un jour, étant au bain, comme il vit que ses valets en avaient fermé les portes et que plusieurs personnes attendaient dehors, il fit ouvrir et invita tout le monde à venir librement se baigner. Mais voyant encore que ceux qui étaient entrés s'arrêtaient, sans se mettre dans l'eau, il les pria d'y entrer avec lui; et comme ils demeurèrent en silence, il crut que c'était par respect, et, pour ne pas les contraindre, il se retira promptement. Alors ils firent écouler l'eau dont il s'était lavé, comme infectée de son hérésie, et s'en firent donner d'autre. Ce qu'Eunomius ayant appris, il quitta la ville, jugeant qu'il y avait de la folie à y demeurer avec une telle aversion des habitants. A sa place, les Ariens envoyèrent un nommé Lucius, hardi et violent. Comme il passait dans la rue, une balle, que les enfants se jetaient en jouant, passa entre les jambes de l'âne sur lequel il était monté. Aussitôt les enfants firent un grand cri, pensant que leur balle était maudite. Lucius s'en aperçut, et commanda à un de ses gens de voir ce qu'ils feraient. Ces enfants allumèrent un feu et firent passer leur balle à travers, pour la purifier. Telle était l'aversion du peuple de Samosate pour Lucius. Il n'en fut pas touché; au contraire, il fit reléguer plusieurs ecclésiastiques, entre autres le prêtre Antiochus, neveu de saint Eusèbe, et fils de son frère. Mais tout cela n'arriva pas en même temps; car Antiochus fut quelque temps avec son oncle, et saint Basile, lui écrivant, le félicite de ce que l'exil lui donne occasion de le posséder plus en repos que lorsqu'il était occupé avec lui du gouvernement de l'Église.

A la mort de Valens, et à l'avénement de Théodose par la générosité de l'empereur Gratien, les évêques catholiques revinrent de l'exil. Un ordre de l'empereur Gratien prescrivait

Digitized by Google

de rendre les églises à ceux qui étaient en communion avec l'évêque de Rome, le Pape saint Damase. En 379, il se tint un concile à Antioche, où saint Mélèce et saint Eusèbe de Samosate, avec cent cinquante évêques d'Orient, souscrivirent à l'exposition de foi envoyée par le Pape Damase, touchant la consubstantialité du Verbe, la divinité du Saint-Esprit et les erreurs d'Apollinaire. La souscription authentique des évêques orientaux fut envoyée à Rome et s'y gardait dans les archives. La question de la divinité du Saint-Esprit et des erreurs d'Apollinaire était dès lors irrévocablement terminée, non-seulement par la définition expresse du Siége apostolique, mais encore par le plein consentement de l'Orient et de l'Occident.

Après ce concile, saint Eusèbe de Samosate s'occupait, ainsi que saint Mélèce, à donner des évêques catholiques aux églises qui n'en avaient point. Il venait d'ordonner pour la ville de Dolique, en Syrie, alors infectée de l'Arianisme, un nommé Maris, homme de mérite et de grandes vertus. Mais comme il entrait lui-même dans cette ville pour l'y installer, une femme arienne lui jeta du haut du toit une tuile dont elle lui cassa la tête. Se voyant près d'expirer, il fit jurer aux assistants de ne point poursuivre cette femme. Et de fait, les officiers de la justice ayant voulu informer, les catholiques obtinrent qu'elle ne serait pas punie. (ROHRBACHER.)

SAINT RIAGAT.

Né et élevé en Irlande, il s'y consacra au service de Dieu dans un fervent monastère, au v^e^ siècle. Heureux et seul heureux qui s'attache au Seigneur! C'est ce qu'il éprouva, ce qu'il chercha sans cesse à faire sentir aux autres. Ses talents et ses vertus le firent charger du gouvernement de la communauté. Le saint abbé remplit cet emploi avec un zèle qui ne laissait rien à désirer.

Divers fléaux forcèrent les habitants de l'Hibernie à chercher un asile dans quelque contrée amie. Le sage et chari-

Digitized by Google

table supérieur vint en Armorique et débarqua sur les côtes, à l'endroit nommé depuis Port-Riagat. Sans doute qu'il amena au moins une partie de ses religieux, car il continua d'en prendre soin et d'en être secondé. Pénétrant dans l'intérieur, il choisit sa retraite où se trouve le bourg de Trefflagat, au diocèse de Quimper. Jusqu'à la fin de sa carrière, il fut l'apôtre de ces parages. L'auge de pierre dans laquelle la tradition dit qu'il vint, était son tombeau.

Ce saint patron de la paroisse de Trefflagat est représenté en abbé, et est honoré comme tel l'avant-dernier dimanche de juin. Les fidèles l'invoquent avec confiance contre les douleurs. Il y a à Trefflagat une fontaine sacrée qu'on vide en le priant, et de nos jours, comme autrefois, l'ami de Dieu et des hommes signale son pouvoir en faveur de ceux qui ont recours à lui.

SAINT MARS,

L'ERMITE.

Mars naquit à Bais, qui est une bourgade à sept lieues de Rennes. Il vivait au VI^e^ siècle. De bonne heure il se donna tout à Dieu et s'enferma dans un ermitage auprès de Vitré. Il passa dans cette retraite sa vie presque entière. Mais enfin, épuisé par les austérités, il désira finir ses jours à Bais. Il y mourut dans les bonnes grâces de Dieu, et son tombeau fut honoré de plusieurs miracles.

SAINT MÉEN,

ABBÉ EN BRETAGNE.

Saint Méen (en latin *Mevennus*) est célèbre par ses miracles, par le monastère qu'il fonda, et par les pèlerinages qui se font à son tombeau. La légende lui donne ordinairement le nom de Conard-Meen. Il sortait d'une famille noble et riche de la province de Gwnent, dans le South-Wales. On dit qu'il était parent de saint Magloire et de saint Samson du côté de sa mère. Quoi qu'il en soit, il passa dans l'Armorique.

Digitized by Google

et y prêcha l'Évangile avec beaucoup d'édification et de fruit.

Le comte Caduon lui ayant donné des terres situées de chaque côté de la rivière de Meu, il y fonda un monastère. Guérech Ier, comte de Vannes, se déclara le protecteur de cet établissement, et fit même ressentir les effets de sa libéralité au monastère dont saint Meen fut établi abbé par saint Samson, vers l'an 550. Telle fut l'origine de l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste de Gael, dite aujourd'hui de Saint-Meen.

Le Saint abbé établit une régularité admirable parmi ses religieux. Ce fut lui qui donna l'habit à Judicael, roi de Domnonée, lorsqu'il quitta le monde dans la vingt-deuxième année de son âge. Il fonda un second monastère près d'Angers, qu'il peupla de ses disciples, et qu'il allait souvent visiter pour y entretenir la ferveur. Ses exemples et ses exhortations inspirèrent l'amour de la solitude à un grand nombre de personnes. Saint Meen mourut à Gael vers l'an 617. La dévotion attire beaucoup de monde à son tombeau, et il s'y est opéré plusieurs miracles. Durant les guerres des Normands, les reliques du Saint furent portées à l'abbaye de Saint-Florent, près de Saumur; il y en a cependant une portion dans celle qui porte son nom en Bretagne. Saint Meen était invoqué dans les litanies anglaises du VIIe siècle : il était aussi nommé dans le missel dont l'Église d'Angleterre se servait avant la conquête des Normands. Sa fête est marquée comme solennelle, dans les calendriers de la plupart des diocèses de Bretagne, sous le 21 juin.

SAINT LEUFROY,

ABBÉ DE LACROIX EN NORMANDIE.

Leufroy, qu'on trouve aussi nommé Leoffroy, était sorti d'une maison noble et ancienne du territoire d'Évreux : mais il renonça dès sa première jeunesse à tous les vains avantages qu'il aurait pu retirer de sa naissance et des richesses de sa famille, pour se dévouer au service de Dieu et suivre

Digitized by Google

Jésus-Christ dans la pauvreté et les humiliations. L'inclination qu'il avait pour la vertu lui fit souhaiter d'apprendre les lettres, s'étant imaginé que c'était un moyen pour y parvenir plus aisément. Ainsi se portant de lui-même à l'étude il commença de s'appliquer dans la maison paternelle. Mais comme il n'y trouvait pas de quoi se satisfaire, il pria ses parents de l'envoyer en quelque lieu où l'on enseignât la jeunesse. Son père lui répondit que n'ayant point d'enfant que lui, il ne pouvait se résoudre à le laisser sortir de la maison; il lui permit seulement d'aller de temps en temps à Évreux, pour y voir ses parents. Leufroy étant dans cette ville le fit connaître au sacristain de l'église de Saint-Taurin, qui montrait les lettres à quelques enfants, et le pria de le recevoir chez lui. Ce fut là qu'il commença tout de bon à étudier. Son maître conçut pour lui une affection toute particulière à cause de sa vertu et des excellentes qualités de son esprit. Ses parents, qui ne savaient rien de ce nouvel engagement, voyant qu'il ne retournait pas, eurent de son absence une inquiétude qui augmenta encore lorsqu'on leur dit qu'il pourrait s'être retiré dans quelque cloître ou dans le fond de quelque désert. Ils le firent chercher longtemps et fort loin, ne se doutant pas qu'il fût si près. On le trouva dans l'église de Saint-Taurin, et lorsqu'on voulut le réprimander d'avoir ainsi abandonné sa famille et inquiété ses parents, il répondit qu'il n'avait suivi que ce que Dieu lui avait inspiré, et qu'il avait appris de l'Évangile que pour mériter d'être disciple de Jésus-Christ, il fallait le préférer à ce que l'on avait de plus cher dans le monde, même à son père et à sa mère. Ses parents, qui avaient la crainte de Dieu, écoutèrent ses raisons, s'y rendirent, et lui laissèrent la liberté de faire ce qu'il jugerait à propos.

Leufroy demeura encore quelque temps chez le sacristain de Saint-Taurin, jusqu'à ce qu'ayant épuisé la capacité de son maître, et se croyant à Évreux trop près de sa parenté, il s'en alla à Condé, dont il avait jugé la retraite assez propre à son dessein. Mais n'y ayant pas trouvé un homme capable de le sa-

Digitized by Google

isfaire, il passa dans la ville de Chartres, où il avait ouï dire que les lettres étaient en vogue, qu'il y avait des maîtres habiles et en grand nombre qui en faisaient profession. Il s'y remit à l'étude avec une ardenr toute nouvelle, et Dieu bénit de telle sorte son travail, qu'il devint un des plus savants hommes de son temps. Il avait toujours eu grand soin de joindre la piété à l'étude ; il avait édifié ceux qui avaient vécu avec lui dans toutes ses actions et tous ses discours, et s'il fut jugé au sortir du collége capable d'enseigner les autres, il montra qu'il était encore un plus grand maître pour la vertu que pour les sciences. Il s'était attiré avec l'estime de tout le monde l'affection et le respect de plusieurs personnes dans la ville : mais cela ne put le garantir de l'envie de quelques esprits mal faits, à qui son mérite devint insupportable et qui se mirent à le persécuter. Afin de ne pas les irriter par sa présence et de se procurer à lui-même le repos dont il avait besoin, il quitta la ville de Chartres et s'en retourna dans son pays. Il se logea en son particulier dans le lieu même de sa naissance. L'amour qu'il avait pour la retraite n'empêcha point qu'il n'eût la charité d'instruire aux lettres et à la vertu des enfants du lieu qui lui étaient amenés par leurs parents. Il se chargea de ces soins par la vue des grands biens qui en pouvaient naître, d'autant plus volontiers qu'il se souvenait des difficultés qu'on lui avait faites sur cela dans son enfance. Il formait ces jeunes élèves dans la piété avec beaucoup de circonspection. Sa maison n'était presque ouverte que pour eux et pour les pauvres, qu'il y recevait avec grande joie, et qu'il ne renvoyait qu'avec des présents après leur avoir donné à manger. Il bâtit près de son logis une chapelle dont il interdit l'entrée aux femmes, de même que de sa maison : de sorte qu'il donna à sa demeure une apparence de monastère. Aussi y vivait-il d'une manière qui n'était ni moins régulière, ni moins austère que celle des religieux, quoiqu'il ne portât qu'un habit séculier.

Cependant il n'était pas content de cet état, et se persuadant qu'il ne trouverait le droit chemin de la perfection à

Digitized by Google

laquelle il tendait que dans la profession monastique, il se détermina à l'embrasser. Ayant disposé toutes choses pour l'exécution de son dessein, il invita ses parents à manger chez lui, et il leur fit un repas fort propre auquel il joignit des présents, selon la coutume du temps. Le soir, en les quittant, il leur dit en termes généraux, qu'avec la grâce de Dieu il exécuterait le lendemain une chose qu'il souhaitait avec beaucoup d'ardeur. On ne comprit rien à ce qu'il voulait dire, et chacun se retira sans que personne eût la curiosité de le faire expliquer. Au milieu de la nuit, Leufroy sortit secrètement pour aller chercher un monastère qui pût lui servir de retraite. Le jour venu, il rencontra sur son chemin un pauvre à qui il donna son manteau ; quelques heures après, il en trouva un autre à qui il donna une partie des habits qui lui restaient sur le corps. Il alla loger la nuit suivante au petit monastère de la Varenne, que quelques-uns croient être Notre-Dame de la Garenne, près de Gaillon. On voulut l'y retenir, mais comme c'était un couvent de religieuses, il ne crut pas devoir s'y arrêter, quoiqu'il n'y eût en ces temps là guère de monastères de filles qui n'eussent aussi quelque communauté d'hommes. Il passa de là à Cailli, où il demeura quelque temps avec un solitaire de grande piété, nommé Bertran. Cherchant à se perfectionner toujours de plus en plus, il fut attiré ensuite par la réputation de saint Saëns, Irlandais, religieux de Jumiéges, qui avait bâti un monastère dans le pays de Caux, dont il avait la conduite. Il se rendit auprès de lui, et reçut de sa main l'habit monastique qu'il conserva toujours depuis. Leufroy n'y fut pas longtemps sans être connu de l'évêque de Rouen, saint Ansbert, qui mit en lui sa confiance, et qui le consulta souvent sur les moyens les plus propres et les plus assurés de procurer le salut des âmes.

Ce saint prélat, considérant plutôt l'intérêt de l'Église en général que sa propre satisfaction, fut d'avis, quelques années après, que Leufroy retournât dans le diocèse d'Évreux, pour tâcher d'y multiplier le nombre des vrais serviteurs de Dieu, et y former quelque nouvelle communauté religieuse. C'est

Digitized by Google

ce que fit notre Saint dès qu'il fut arrivé dans son pays. Il choisit pour ce dessein un endroit dans le pays de Madric, près de la rivière d'Eure, où saint Ouen, prédécesseur de saint Ansbert, passant par le diocèse d'Evreux, avait planté une croix enrichie de reliques, et où les peuples depuis ce temps se rendaient, par dévotion, pour venir offrir leurs prières à Dieu. Le monastère que Leufroi y bâtit fut appelé pour ce sujet *la Croix Saint-Ouen*. Une sainte émulation s'éleva entre plusieurs personnes pour augmenter ou affermir ce pieux établissement. Quelques-uns vendirent leurs biens et en apportèrent le prix aux pieds du Saint, afin qu'il l'employât à ce qu'il jugerait à propos. D'autres donnèrent des terres à son monastère, ou s'y consacrèrent eux-mêmes à Dieu. Ce qui, joint aux grands exemples de vertus qu'y faisait paraître le nouvel abbé, donna beaucoup d'éclat à la réputation naissante de ce monastère. Sa patience et sa fidélité y furent éprouvées par quelques traverses que lui suscita l'évêque même du lieu, Didier, qui pensa le maltraiter après s'être laissé prévenir contre lui. Leufroy fut mandé à Évreux pour répondre de sa conduite au prélat. Ce fut une occasion que Dieu fit naître pour faire reconnaître le mérite du Saint et la malignité de ses envieux. Didier, fâché d'avoir eu part à l'injustice commise contre le Saint, ne se contenta pas de lui faire excuse, mais il le renvoya avec honneur, après lui avoir donné divers témoignages de son affection et de son estime. Leufroy, ravi d'avoir eu cette occasion de souffrir en conformité du maître qu'il servait, ne songea plus qu'à accomplir sur lui-même ce que Jésus-Christ a laissé à faire à ceux qui veulent le suivre par les voies de la mortification, pour pouvoir entrer dans sa gloire. Il semblait n'avoir qu'une affaire, qui était celle de sa sanctification et de celle de ses religieux, qui ne lui était pas moins précieuse que la sienne : c'est à quoi il travailla heureusement dans tout le cours de sa vie, qui fut de longue durée. Il se rendit si agréable à Dieu, que l'on assure qu'il reçut de lui le don des miracles de son vivant. On met de ce nombre la guérison de Griffon,

Digitized by Google

troisième fils de Charles Martel, encore enfant, qu'une fièvre continue avait réduit à l'extrémité, et l'on ajoute qu'après avoir commencé cette sainte opération par ses prières, pendant toute une nuit, et par de l'eau bénite, il l'acheva par le Sacrifice de la messe et la communion du Corps et du Sang de Jésus-Christ qu'il fit prendre à l'enfant, ce qui suppose que notre saint Abbé était prêtre.

Dieu l'ayant comblé de ses grâces voulut enfin le récompenser du saint usage qu'il en avait fait, et de la reconnaissance qu'il en avait eue. Il le retira du monde le 21 juin, vers l'an 738, après avoir gouverné pendant près de quarante-huit ans son monastère, à qui l'éclat des miracles qu'on lui a attribués après sa mort, a donné tant de réputation, qu'on ne l'a plus appelé autrement que *la Croix Saint-Leufroy*. Il voulut faire avant que de mourir un testament pour affermir la fondation qu'il avait faite d'un hôpital pour les pauvres. Le dernier jour de sa vie, quoiqu'il se sentît proche de sa fin, il voulut passer la nuit en oraison avec ses religieux, et récita encore avec eux tout le *Psautier*. Le matin, il assista aussi à l'office, et reçut le saint Viatique quelques moments avant que de rendre l'esprit. Il fut enterré dans une chapelle qu'il avait bâtie en l'honneur de saint Paul. Son corps fut levé de terre et exposé à la vénération des peuples l'an 851, le 22 juin, par Gunbert, évêque d'Évreux. Peu de temps après, Jean, abbé du lieu, que quelques-uns font aussi évêque de Dôle, le transporta de la petite église de Saint-Paul dans celle de la Croix.

Sur la fin du IX^e^ siècle, du temps du roi Charles-le-Simple, les moines de la Croix-Saint-Leufroy se trouvant obligés de fuir pour éviter la fureur des Normands, emportèrent avec eux les reliques de notre Saint et celles de saint Ouen, de saint Thuriaf, évêque en Bretagne et de saint Agofroy. Ils trouvèrent un refuge assuré dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où leurs reliques furent déposées, et eux admis dans la communauté après y avoir donné leurs personnes et leurs biens. De sorte que leur monastère de la Croix, au diocèse

Digitized by Google

d'Évreux, fut uni à celui de Saint-Germain ; union qui fut confirmée l'an 918 par le même roi. Les Normands étant devenus chrétiens et la tranquillité rétablie dans le pays qu'on fut obligé de leur abandonner, et qui fut appelée Normandie, à cause d'eux, les moines de Saint-Leufroy retournèrent à leur abbaye avec les reliques de saint Ouen et de saint Agofroi. Mais ils laissèrent celles de Leufroy avec celles de saint Thuriaf dans Saint-Germain-des-Prés, en reconnaissance de la charité que les religieux du lieu avaient exercée à leur égard dans leur disgrâce. L'on bâtit dans Paris, près du Grand-Châtelet, une église en l'honneur de saint Leufroy, où quelques-uns croient que les reliques reposèrent. Mais cette église ne subsiste plus, et dès l'an 1222 les reliques du Saint se retrouvaient dans Saint-Germain-des-Prés ; l'abbé Gautier y fit la cérémonie d'une nouvelle translation, lorsqu'il les mit dans une châsse neuve de bois, couverte de lames d'argent. Cet abbé détacha un os de l'un des bras du Saint pour en faire présent à l'abbaye de la Croix-Saint-Leufroy où on le reçut le 8 juin, jour qui fut érigé en fête pour en renouveler tous les ans la mémoire. Il s'est fait encore quelques autres distributions des reliques de saint Leufroy, surtout à Surènes, village sur la Seine, à une lieue et demie de Paris, où depuis ce temps il a été choisi pour le patron et le Saint tutélaire de la paroisse.

SAINTE EDBURGE OU IDABERGE ET SES SŒURS.

Edburge était fille de Penda, roi de Mercie, en Angleterre. Mais si Penda était l'ennemi déclaré du nom chrétien, ses enfants, et ses filles surtout, élevées par une mère sainte, vécurent dans la foi en Jésus-Christ. Edburge se fit religieuse dans un monastère du comté de Northampton, fondé, dit-on, par sa sœur sainte Kunneburge. Leurs sœurs sainte Kinesvithe et sainte Chinesdre s'y sanctifièrent aussi. Cependant on cite, dans l'Histoire des Saints, Kunneburge comme mariée à Alfred, roi des Northumbres. Ce qui eut lieu peut-être avant qu'elle fondât son monastère.

Digitized by Google

Les reliques de sainte Edburge, apportées dans l'abbaye de Bergues-Saint-Winoc, furent brûlées en 1588 dans l'incendie qui dévora ce monastère.

SAINT ROILS OU RODULPHE,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Saint Rodulphe, fils d'un comte de Cahors du même nom, commença à gouverner l'église de Bourges vers l'an 840. Il bâtit plusieurs monastères, et assista aux Conciles de Meaux en 845, de Mayence en 846, de Savonière auprès de Toul en 859, de Toussi, près de la même ville, en 860.

Le Pape Nicolas Ier le reconnaît pour primat des Aquitaines, et lui donne le titre de patriarche, dans une lettre qui se trouve au huitième tome des Conciles du P. Labbe, col. 504. Baluze dous a donné quelques ouvrages de lui, au sixième tome de ses Mélanges, page 139.

On fait la fête de saint Rodulphe le 21 juin, jour de sa mort.

On le blâma néanmoins dans le Concile de Toul de ce qu'il possédait une abbaye étant évêque. Charles-le-Chauve la lui avait donnée du vivant même de Bernard, qui en était abbé, croyant par là gagner l'affection de Rodulphe, qui pouvait beaucoup par les alliances qu'il avait avec tous les grands de l'Aquitaine, par la dignité de son siége et par la sainteté de sa vie. Le P. Mabillon dit qu'il se défit de cette abbaye, et que Bernard s'en chargea de nouveau.

SAINT JEAN,

ABBÉ DE PARME.

Saint Jean était sorti de l'une des meilleures familles de la ville de Parme : mais il n'en voulut point tirer grand avantage, et il sut toujours préférer la noblesse de l'esprit à celle du sang. Il vint au monde après la mort de sa mère, qui était demeurée en travail de lui, et l'on fut obligé de le tirer de son côté par une incision. On le mit à l'étude des lettres saintes dès l'âge de sept ans, et les progrès qu'il

Digitized by Google

fit dans la piété et les sciences portèrent l'évêque de Parme à lui donner un canonicat dans son église. Mais étant intérieurement éclairé par la lumière de la grâce que Dieu lui donna pour se conduire dans la voie de ses commandements, il crut devoir s'élever au-dessus des exemples de son siècle, qui était fort corrompu. Il résolut de le quitter avec tout ce qu'il en pouvait espérer pour suivre Jésus-Christ dans la pauvreté et dans les mortifications de la pénitence. Afin de ne point trouver d'obstacle à son dessein, et de pouvoir se détacher plus facilement des habitudes de sa parenté et de son pays, il entreprit le voyage de Jérusalem sous le pieux prétexte d'aller visiter les Lieux Saints. Il réitéra ce pèlerinage cinq ou six fois, jusqu'à ce que, voyant que l'on était enfin tout accoutumé à se passer de lui à Parme, il se fit religieux dans la ville de Jérusalem. Il y passa quelques années afin de se fortifier de plus en plus contre les tentations du siècle, et de s'avancer dans la perfection de l'état monastique. Mais lorsqu'il se crut à couvert des dangers et des obstacles que la vue de son pays semblait autrefois former à son salut, il revint à Parme comme un étranger et un homme nouveau. Il y arriva dans le temps que l'évêque Sigefroi, second du nom, ayant entrepris de bâtir un monastère de Saint-Jean-l'Évangéliste sur les fossés de la ville, était en peine de trouver un abbé pour le gouverner, qui fût agréable à Dieu par la pureté et la sainteté de sa vie, habile et expérimenté dans l'observance de la vie régulière et propre à y maintenir la discipline monastique. Il ne connut personne en qui toutes ces qualités se trouvassent plus heureusement réunies que Jean, et de l'avis de son clergé et de son peuple il le fit abbé de cette nouvelle maison, au grand contentement des religieux qu'il y avait rassemblés. Il fit approuver son choix par un synode d'évêques, tenu à Ravenne, dont il était suffragant, et par saint Mayeul, abbé de Cluny, qui envoya d'excellentes instructions pour toute la conduite que devait tenir l'abbé de Saint-Jean-l'Évangéliste.

Lorsqu'il se vit établi dans sa charge, il mit toute son ap-

Digitized by Google

plication à répondre à l'attente de son évêque, et plus encore aux obligations que Dieu lui imposait. Persuadé qu'il n'était à la tête de ses religieux que pour marcher devant eux dans la voie étroite et difficile du salut, il leur donnait dans ses actions l'exemple qu'il avait à leur proposer, avant que de le leur prescrire dans la règle écrite et les instructions qu'il leur faisait. Son humilité était profonde, et elle ne paraissait pas moins dans ses sentiments et ses discours, que dans toutes ses manières d'agir. Il vivait dans une mortification générale de ses sens, et dans un détachement parfait de toutes les choses de la terre. L'amour ardent qu'il avait pour Dieu lui donnait une grande aversion pour tout ce qu'il croyait capable de lui déplaire. C'est pourquoi il avait en horreur tout ce qui pouvait blesser la vérité, la justice et la pureté. Sa charité le rendait si tendre envers les pauvres, qu'il n'y en avait pas un dans la ville de Parme qui ne ressentît souvent les effets de ses libéralités. Il assistait aussi de tout son pouvoir les veuves, les orphelins et généralement tous les malheureux qui s'adressaient à lui dans leurs maux spirituels et corporels. Toutes ces bonnes œuvres, animées par une foi vive et soutenues dans une grande égalité d'esprit, formèrent en lui une si grande sainteté, qu'on rapporte que Dieu le voulut gratifier du don des miracles de son vivant. L'auteur de sa vie en raconte plusieurs sur la foi de ses disciples, ou de ceux mêmes sur lesquels ils avaient été opérés. On y voit entre autres la guérison d'une femme chez qui il avait logé en allant à Rome, où il faisait tous les ans un voyage de dévotion; ce fut la récompense non-seulement de sa foi, mais encore de la charité qu'il avait pour ses ennemis, suivant le précepte de Jésus-Christ.

Cette femme, n'ayant pu souffrir une douce remontrance qu'il lui avait faite sur une action criminelle qu'elle avait osé commettre devant lui, s'était tellement emportée en injures et en outrages, qu'il lui avait pris un mal de gorge dont elle se trouvait suffoquée. Le Saint, qui avait souffert toutes ses insultes avec une humilité et une patience surprenante, et

Digitized by Google

qui avait arrêté tous ceux qui le voulaient venger de cette malheureuse, se mit en prières pour elle, et la prompte délivrance qu'il lui procura fut suivie d'un changement salutaire dans son âme, qui nous fait connaître que Dieu accorde souvent aux prières de ses Saints ce qu'il refuse quelquefois à leurs instructions. Il mourut saintement comme il avait vécu, vers l'an 990, après avoir gouverné son monastère pendant l'espace de sept ans, trois mois et huit jours. Sa mort causa une affliction si générale dans toute la ville de Parme, que chacun crut avoir perdu son père ou son frère, et les regrets que tout le monde eut de sa perte ne finirent pas avec ses funérailles. Il fut enterré dans son cloître et mis dans un tombeau de marbre, du côté de la grande église, où l'on rapporte que Dieu accorda diverses faveurs à ceux qui eurent recours à son intercession. Sa mort est marquée au vingtième jour de juin dans les Actes des Saints de l'Ordre de saint Benoît : elle n'arriva néanmoins que le jour suivant, auquel les martyrologes des Bénédictins mêmes en font mention. C'est celui de la fête du Saint, à Parme, où l'on fait aussi celle de sa translation le 8 mai. Son corps avait été levé de terre dès le XI^e^ siècle, et mis dans l'église neuve du monastère de Saint-Jean-l'Évangéliste, par les soins de Hugues, qui fut le troisième évêque de Parme, d'après Sigefroi II dont nous avons parlé. Il semble néanmoins que l'on n'ait institué cette fête de sa translation qu'en 1388, dans l'assemblée générale de la Congrégation du Mont-Cassin.

SAINT RAYMOND,

ÉVÊQUE DE BALBASTRO.

Raymond naquit près de Toulouse, vers l'an 1030. Il sortait d'une grande famille, qui s'honorait de descendre du sang de nos rois, et il reçut une brillante éducation. Son père voulait qu'il embrassât la carrière des armes ; il le fit : mais son cœur s'élevait plus haut. Tout jeune qu'il était, il comprit que le service de Dieu était le plus digne et le plus

Digitized by Google

sûr. Il quitta donc la vie des camps et des batailles et il s'en alla à Pamiers, où il fut reçu dans une congrégation de Chanoines réguliers. Il y montra les plus heureuses dispositions ; et bientôt son mérite et ses vertus l'amenèrent à la direction d'un monastère du même Ordre établi à Toulouse sous le patronage de saint Saturnin.

Ses talents et sa sainteté lui firent une réputation qui s'étendit jusqu'au-delà des Pyrénées. Elle charma le clergé de Balbastro, ville épiscopale de cette partie de l'Espagne qu'on appelait alors le royaume d'Aragon, et le clergé, d'accord avec le peuple, témoigna le désir d'avoir le vénérable Raymond pour évêque. Pierre, roi de ce pays, envoya sur-le-champ une députation à Raymond pour le prier instamment de venir à sa cour, sans lui annoncer le projet qui l'appelait. Raymond partit, mais lorsqu'il arriva à Saragosse, le roi Pierre venait de mourir. Le pieux chanoine voulait s'en retourner à son couvent et il s'y préparait, lorsque Alphonse Ier, qui succédait au roi défunt son père, l'arrêta et lui fit accepter l'épiscopat qui lui était offert.

Il fut sacré sur-le-champ, et aussitôt il s'occupa à régénérer le diocèse. Il employa toutes ses ressources à relever les églises que les Maures avaient saccagées ; il ramena les bonnes mœurs dans son diocèse, réforma les abus du clergé et fit revivre la sainte discipline. Il osa aussi reprocher sévèrement au roi les petites guerres qu'il faisait aux chrétiens et lui représenter qu'il ne devait combattre que les ennemis de Dieu.

L'évêque de Rodez, Adhémar, qui avait convoité l'évêché de Balbastro, apprenant cette remontrance, écrivit au roi Alphonse une lettre hostile à Raymond, qu'il voulait supplanter. Il réussit, et Raymond fut invité à retourner dans son monastère de Rodez. Il le fit avec joie ; mais le Pape Pascal II, qui estimait Raymond, écrivit au roi Alphonse. Celui-ci, éclairé par cette lettre, rappela Raymond avec instance en s'appuyant sur la démarche du Souverain-Pontife. Raymond retourna donc à Balbastro, où il fut reçu par le roi avec une effusion

Digitized by Google

de joie et de respect; et faisant alors la guerre, non aux chrétiens, mais aux Maures qui étaient encore puissants dans les Espagnes, Alphonse pria Raymond de l'accompagner dans son expédition. Le saint évêque marcha donc avec l'armée et il dut assister à une grande bataille. Avant le combat, saint Raymond bénit les drapeaux chrétiens, et aussitôt que l'attaque commença, il pria à genoux, jusqu'à l'entière déroute des Maures. Cette victoire signalée sur les ennemis de la foi, Alphonse déclara généreusement qu'elle était due aux prières du saint évêque. Cet événement miraculeux eut lieu en l'an 1126.

Raymond mourut peu après, et le roi Alphonse lui fit élever un glorieux tombeau. Saint Raymond est honoré le 21 juin.

LE BIENHEUREUX JEAN LOBERDANK,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Jean Loberdank, né à Thorn, ville autrefois anséatique, et qui est aujourd'hui au roi de Prusse, embrassa de bonne heure la règle de saint François, et dès les temps de son noviciat, donna de grandes marques de sainteté. Il s'appliquait à l'oraison avec une ferveur extraordinaire, et ne la quittait que pour se livrer à de profondes méditations sur le mystère de la naissance et de l'enfance du Sauveur.

On rapporte que Jésus-Christ apparut à notre Bienheureux sous la forme d'un petit Enfant que sa Mère allaitait, pour lui faire comprendre que le genre de méditations qu'il avait choisi, était très-salutaire. On ajoute que pendant cette apparition, des religieux, qui entendaient Jean s'entretenir avec la sainte Vierge, ne pouvaient comprendre que leur frère, qui faisait profession d'une pureté parfaite, se trouvât enfermé avec une femme : mais que cette conversation suspecte ayant repris plusieurs fois, à divers temps, ils avaient inopinément enfoncé sa porte, et qu'ils l'avaient trouvé à genoux au pied d'un crucifix ; que par un second prodige, la figure du Christ, qui était sur cette croix, leur avait paru,

Digitized by Google

non-seulement à la vue, par la couleur, mais au toucher même, par la flexibilité, être de la chair.

Le supérieur, informé de ces merveilles, commanda à Jean de l'éclaircir sur ce qu'il avait ouï raconter. Alors ce religieux avoua que Jésus-Christ lui avait apparu sous diverses formes, et particulièrement sous celle d'un enfant, comme nous venons de le dire.

Jean, après avoir mené une vie très-mortifiée, alla recevoir la récompense de ses vertus, en mourant saintement à Culm, capitale d'un palatinat de la Prusse polonaise, le vingt-unième jour de 1271. Il y a été inhumé, et le Seigneur a honoré sa tombe de beaucoup de miracles. On assure que plusieurs personnes se trouvant en danger sur mer, ont éprouvé son assistance ; que son pouvoir s'est étendu même jusque sur des gens engloutis par les flots, et qu'on l'a vu souvent paraître au milieu des ténèbres, avec des flambeaux en ses mains, pour montrer aux marins la route qui les conduirait au port. C'est à raison de la protection qu'il donne aux navigateurs, qu'on l'a représenté tenant un flambeau. C'est ainsi qu'on le voit dans l'église cathédrale de Culm, à côté des Bienheureuses Dorothée et Jutta, patronnes de la Prusse royale avant la prétendue réformation. Son tombeau fut profané par les hérétiques, dès les commencements du Luthéranisme, au XVI^e^ siècle, et l'on ne sait plus aujourd'hui en quel lieu reposent ses reliques.

LE BIENHEUREUX RAYMOND,

FRÈRE MINEUR.

Nous n'avons rien de certain sur la naissance du bienheureux Raymond, ni sur le temps de sa vocation. Plusieurs auteurs prétendent qu'il fut disciple de saint François, ce qui supposerait qu'il aurait embrassé sa règle étant encore très-jeune.

Il paraît que Raymond était au couvent de Fabriano, dans la Marche d'Ancône, en 1267, lorsque le Bienheureux François, qui mourut en l'an 1322, y fut reçu, car il l'eut pour

Digitized by Google

disciple, et cultiva avec un grand succès les heureuses dispositions qu'avait ce jeune religieux pour la vie spirituelle.

Le zèle que Raymond montra pour l'exacte observance de sa règle lui suscita beaucoup de traverses de la part de ceux qui fomentaient le relâchement. Ils le noircirent dans l'esprit des supérieurs de l'Ordre, qui le firent retenir pendant de longues années dans une étroite prison ; mais son innocence triompha enfin de tant de persécutions. Raymond Gaufredy, ou Geoffroy, homme également pieux et éclairé, que les historiens placent au nombre des Bienheureux, étant devenu général de l'Ordre, en 1280, et faisant sa visite dans la province d'Ancône où notre Raymond était détenu, vérifia les accusations, et les trouvant fausses, fit élargir le prisonnier par un acte authentique du Définitoire.

Raymond fut comblé d'éloges par le nouveau général, qui était un observateur exact de l'Institut ; et sur ces entrefaites, le roi d'Arménie ayant demandé plusieurs Frères-Mineurs pour instruire ses peuples des vérités chrétiennes, que l'ignorance y avait fort défigurées, notre Bienheureux fut du nombre des Missionnaires.

Raymond, après avoir édifié l'Arménie par ses vertus, et avoir beaucoup contribué à dégager la religion des erreurs qui s'y étaient introduites dans ces contrées, y mourut de la mort des justes, le 21 juin 1290.

LA PREMIÈRE FÊTE

DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

Ce fut le 21 juin 1686, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, que l'on célébra, à Paray-le-Monial, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Depuis longtemps la Bienheureuse Marguerite-Marie s'efforçait d'inspirer cette dévotion à ses compagnes. Elle éprouva de leur part beaucoup de contradictions, auxquelles elle n'opposa que la patience et l'humilité. En 1675, le Père Claude de la Colombière, de la Compagnie

Digitized by Google

de Jésus [1], devint son confesseur ; et après un examen attentif, il s'assura que ses révélations venaient de Dieu. Il adopta la dévotion au Sacré-Cœur, et en devint l'apologiste et l'apôtre. Son exemple contribua puissamment à détruire les préventions dont la Bienheureuse Marguerite était l'objet. La communauté des filles de la Visitation de Semur-en-Auxois, dirigée par la Mère Greffier, ancienne supérieure de Paray, s'unit à Marguerite pour honorer le Cœur de Jésus.

La maison de Paray ne tarda pas à suivre cet exemple. On dressa, dans le chœur intérieur des religieuses, un autel orné de fleurs et de tout ce que la piété avait pu réunir de plus décent et de plus riche. Au milieu de cette décoration, était placée une miniature représentant le Cœur sacré de Jésus. Au-dessus était un écrit où l'on invitait toutes les âmes dévouées au Fils de Dieu à venir unir leur cœur au sien, et à lui rendre de concert les hommages profonds qui sont dus à son amour pour nous.

A mesure que les religieuses venaient le matin adorer le Saint-Sacrement, elles approchaient, non sans surprise, de cette nouvelle décoration pour en examiner l'objet et l'appareil. Mais l'étonnement se changea en admiration, quand on sut que celle qui avait élevé cet autel était la religieuse qui avait le plus déclamé contre la dévotion de Sœur Marguerite [2]. Ce changement inespéré fut attribué à la puissance divine. Toute la communauté se fit un devoir de céder à l'impression de la grâce qui change les cœurs et en dispose à son gré. La supérieure, les officières, les religieuses, les novices, les amies de Sœur Marguerite et ses critiques, toutes s'empressèrent, par une ferveur commune, à adorer, pendant tout le jour du 21 juin [3], le saint amour du Cœur de Jésus, à y répondre par des sentiments qui y répondent, et à célébrer

[1] Voyez sa Vie, le 15 février.

[2] Sœur Marie des Écures, morte à Paray en odeur de sainteté.

[3] Pâques étant le 14 avril en 1686, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu était le 21 juin.

Digitized by Google

ntre elles la première fête consacrée au Cœur adorable de ésus-Christ.

On alla plus loin. On résolut de faire un grand tableau du acré-Cœur[1], et de bâtir dans le jardin une chapelle pour l'y lacer décemment. Toutes les religieuses, jusqu'aux Sœurs onverses, voulurent y contribuer. On se mit à l'œuvre sans élai, et la pieuse Marguerite eut la consolation de voir vant sa mort cette chapelle achevée et bénite sous le nom e Jésus-Christ et de son Cœur divin.

Dès lors, la ferveur s'accrut dans le monastère de Paray. La harité, l'oraison, la modestie, le silence, la mortification et s autres vertus religieuses, pratiquées avec plus de soin, fi- ent bientôt connaître d'une manière sensible quel trésor n trouve dans le Cœur divin de Jésus, et quelle récompense e Sauveur prépare à ceux qui lui rendent le culte parfait que nérite son amour.

« On ne peut exprimer, dit la Bienheureuse Marguerite dans ne de ses lettres, les grandes bénédictions que cette dévotion ttire sur notre institut, et en particulier sur les maisons qui ui procurent le plus d'amour et de gloire. Cet aimable Cœur n'a fait voir qu'il était comme un bel arbre, destiné à prendre acine au milieu de notre institut, à étendre ensuite ses bran- hes dans les maisons qui le composent, afin que chacune uisse en cueillir les fruits. Il veut que les filles de la Vi- itation distribuent ces fruits à tous ceux qui en désireront, ans crainte qu'il leur manque ; parce qu'il prétend, comme l'a fait entendre à son indigne esclave, rendre par ce moyen vie à plusieurs, ruiner l'empire de Satan dans les âmes, et établir celui de son amour qui ne laissera périr aucun de eux qui lui sont consacrés. »

Ravie de voir ses désirs enfin exaucés, cette sainte reli- ieuse disait, dans une autre lettre : « Je mourrai contente, uisque le Cœur de mon Sauveur commence à être connu. »

[1] Ce tableau est dans la chapelle du Sacré-Cœur de l'église de Semur-n-Brionnais.

Digitized by Google

En 1734, il y avait déjà quatre cent vingt-sept confréries du Sacré-Cœur établies en France et ailleurs, toutes d'après des Brefs particuliers des Souverains-Pontifes. Approuvée par Clément XIII, Pie VI et Pie VII, par l'Assemblée du clergé de France et par les évêques de Pologne, cette dévotion s'est étendue dans toute l'Europe, elle a traversé les mers avec les prêtres zélés qui l'avaient propagée, et maintenant elle fait les délices des âmes pieuses dans toutes les régions de l'univers catholique.

FÊTE DE L'INVENTION DES RELIQUES DE S. LAZARE,

A AUTUN.

Le 20 et le 21 juin 1727, Antoine-François de Bliterswick de Montcley, évêque d'Autun, fit une nouvelle vérification des reliques de saint Lazare. La tradition portait qu'elles avaient été déposées en 1147 dans un riche mausolée, placé derrière le grand autel de la nouvelle cathédrale. Plusieurs preuves venaient à l'appui de cette tradition.

Les leçons du Bréviaire, les bas-reliefs et les inscriptions du monument, qui avaient toutes rapport à la résurrection de Lazare, les degrés du mausolée, usés par la dévotion publique, le concours des peuples qui n'avaient jamais cessé de visiter ce lieu saint, la pierre de porphyre rouge qui scellait l'entrée du caveau, enfin, les enquêtes faites en 1487 et 1490, à l'occasion du procès d'Avallon, attestaient d'une manière péremptoire que les reliques de saint Lazare reposaient dans ce tombeau.

Malgré toutes ces preuves, on avait presque oublié la première translation. L'anniversaire de l'évêque Girard ayant été transféré dans cette église, Saulnier, auteur d'*Autun chrétien,* assurait que le corps de cet évêque avait été enseveli sous ce magnifique mausolée de marbre. Cette erreur était augmentée par l'usage de tendre le maître-autel d'ornements noirs pendant la messe et les vigiles. On mettait en outre, sur le mausolée, un grand drap de couleur jaune.

Pour s'assurer de la vérité, combattre les incrédules et

Digitized by Google

animer la confiance des fidèles, le chapitre d'Autun résolut e procéder à une nouvelle découverte de ces précieuses re- ques. Mgr de Monteley devant consacrer une nouvelle pierre u maître-autel, fut prié de visiter le tombeau. Il se rendit ux désirs des chanoines, et procéda à cette visite avec toutes es formalités requises. Le tombeau fut ouvert solennelle- ent, et l'on y trouva, à la grande satisfaction des assistants, e cercueil de plomb tel qu'il y avait été déposé en 1147. Cette irconstance prouve la sincérité de l'ancien procès-verbal.

A l'instant, l'on ouvrit les portes de l'église, et l'on chanta e *Te Deum* en action de grâces d'un si grand bienfait. Le ndemain, on détacha les liens du cercueil, et le prélat fit rocéder à une reconnaissance juridique des ossements qui étaient renfermés. Ces saintes reliques furent exposées pen- ant quinze jours, dans une chapelle, à la vénération des peu- les qui vinrent en foule et de toutes parts les honorer. Enfin 'évêque, après les avoir fait porter en procession par toute a ville, les renferma dans le cercueil de plomb, qui fut remis eligieusement dans le même tombeau.

Depuis cette époque, l'église d'Autun célèbre une fête solen- elle le 21 juin, pour perpétuer la mémoire d'un si heureux vénement. En outre, le Chapitre adressa une circulaire aux glises cathédrales, pour leur annoncer cette importante écouverte, et confirmer une tradition si honorable pour le iocèse. (PÉQUÉGNOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le dimanche avant la fête de saint Jean-Baptiste, on célé- rait autrefois, dans la cathédrale de Langres, la fête des iracles de la très-sainte Vierge.

Si saint Louis de Gonzague ne fut pas en naissant la vic- me de la mort, il le dut à Marie, qui en ce moment le délivra d'un danger grave; car sa mère se voyant abandonnée e tous les médecins, voua son enfant à la très-sainte Vierge, t aussitôt il vint au monde heureusement. Les premiers

Digitized by Google

mots qu'il prononça furent ceux de Jésus et de Marie, et ce fut sous l'inspiration et la protection de la très-sainte Vierge qu'étant encore tout jeune il fit, à Florence, vœu de chasteté perpétuelle. Il fut dès lors en quelque sorte confirmé dans cette vertu par une grâce singulière ; ce que la Congrégation des Rites a confirmé en disant « qu'il ne ressentit aucune atteinte des aiguillons de la chair, et que son esprit ne fut jamais troublé par aucune pensée contraire à la pureté. » Grâce extraordinaire et vraiment angélique, puisqu'elle semble élever un homme jusqu'à l'état des Anges. Mettons-nous donc, comme saint Louis de Gonzague, sous la protection de la très-sainte Mère de Dieu, et prions-la chaque jour de nous défendre contre les suggestions impures de l'esprit des ténèbres : *Vitam præsta puram.*

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sainte Démétrie, vierge, qui reçut la couronne du martyre sous Julien l'Apostat.

A Syracuse, en Sicile, la fête des saints Martyrs Ruffin et Maurice.

En Afrique, les saints Martyrs Syriaque et Apollinaire.

A Mayence, saint Alban, martyr, qui, après de longs travaux et de rudes combats pour la foi de Jésus-Christ, mérita la couronne de vie.

1 UNDECIMO KALENDAS JULII.

Romæ, sancti Aloysii Gonzagæ, Societatis Jesu, principatus contemptu et innocentia vitæ clarissimi. — Item Romæ, sanctæ Demetriæ Virginis, quæ sub Juliano Apostata martyrio coronata est. — Syracusis, in Sicilia, natalis sanctorum Martyrum Rufini et Martiæ. — In Africa, sanctorum Martyrum Cyriaci et Apollinaris. — Moguntiæ, sancti Albani Martyris, qui ob Christi fidem post longos labores et dura certamina, factus est dignus corona vitæ. — Eodem die, sancti Eusebii Episcopi Samosatensis, qui tempore Constantii Imperatoris Ariani sub habitu militari incognitus Ecclesias Dei visitabat, ut in fide catholica illas confirmaret, deinde sub Valente in Thraciam relegatur : sed reddita pace Ecclesiæ tempore Theodosii, ab exilio revocatus, cum iterum Ecclesias visitaret, tegula ab Ariana muliere desuper immissa, confracto capite, martyr tandem occubuit. — Iconii, in Licaonia, sancti Terentii Episcopi et Martyris. — Papiæ, sancti Urcisceni Episcopi et Confessoris. — Apud Tungrenses, sancti Martini Episcopi. — In pago Ebroicensi, sancti Leutfridi Abbatis.

Digitized by Google

Le même jour, saint Eusèbe, évêque de Samosate, qui, du temps de Constance, empereur arien, visitait les églises de Dieu déguisé en soldat, pour les confirmer dans la foi catholique. Ensuite, sous Valens, il fut relégué en Thrace. Mais du temps de Théodose, la paix ayant été rendue à l'Église, il fut rappelé de son exil ; et comme il visitait de nouveau les églises, une femme arienne lui ayant jeté d'en haut une tuile qui lui brisa la tête, il mourut enfin martyr.

A Icone, en Lycaonie, saint Térence, évêque et martyr.

A Pavie, saint Ursiscène, évêque et confesseur.

A Tongres, saint Martin, évêque.

Au diocèse d'Évreux, saint Leufroy, abbé.

A Rome, saint Louis de Gonzague, jésuite, recommandable par l'innocence de ses mœurs et le mépris qu'il témoigna pour sa principauté.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Thomas, martyr en Abyssinie, avec trois mille hommes, ses compagnons, et neuf femmes.

Saint Englemond, abbé de Volsen, en Hollande, au VIIIe siècle.

Saint Pélade ou Pallade, évêque d'Embrun, au VIe siècle.

Saint Crison, saint Bellique, saint Janvier, saint Persée, saint Prime, saint Saturnin, et plusieurs autres, martyrs en Afrique.

Saint Innocent, honoré à Mérida, en Espagne.

Saint Aphrodise, martyr en Cilicie, honoré chez les Grecs.

Sainte Marcie, martyre à Syracuse avec saint Rufin et saint Maurice.

Saint Salman, prêtre, honoré dans le diocèse de Namur.

Sainte Saturnine, martyre avec trois autres.

Saint Julien de Tarse, martyr, qui fut cousu dans un sac plein de vipères et jeté la mer. Son corps fut porté à Antioche où il était honoré en ce jour.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Pierre Clavière, curé de Caussade, au diocèse de Mon-

Digitized by Google

tauban, arrêté comme fanatique, avec dix-sept de ses paroissiens; tous conduits en charrettes à Paris, et condamnés par le tribunal révolutionnaire pour avoir porté la cocarde noire en deuil de Louis XVI ; tous en fin guillotinés le 21 juin 1794.

Joseph Grangier, prêtre et religieux Bénédictin, pour avoir refusé le serment schismatique, condamné à la déportation, mort à Rochefort à fond de cale du navire le 21 juin 1794.

Jacques-Maurille Dupas, prêtre du diocèse de Poitiers, arrêté pour la même cause, mort comme le précédent sur le navire, le 21 juin 1794.

François-Maximilien Hadot, prêtre du diocèse de Nancy, condamné pour la même cause par le tribunal criminel du département de la Meurthe, guillotiné à Nancy, à l'âge de soixante ans, le 21 juin 1794.

Pierre-Jérôme Davergne, prêtre du diocèse d'Amiens, condamné pour la même cause à la déportation, mort sur le navire, le 21 juin 1794.

Digitized by Google

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Paulin, évêque de Nole. — Saint Flavien Clément, martyr. — Saint Alban, premier martyr de la Grande-Bretagne. — Les dix mille Martyrs du mont Ararath. — Sainte Julienne et son fils, martyrs. — Sainte Consorce, vierge. — Saint Marcan. — Saint Aaron, abbé d'Aleth. — Saint Hervé, saint Archian, saint Urfol, sainte Christine. — Saint Domitien. — Sainte Rotrude, vierge. — Saint Eberhard, archevêque de Saltzbourg.—Le Bienheureux Philippe de Plaisance.— Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PAULIN,

ÉVÊQUE DE NOLE.

Saint Paulin, appelé par les Latins Pontius-Meropius-Paulinus, naquit à Bordeaux en 353. On comptait une longue suite de sénateurs illustres dans sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel. Ponce-Paulin son père était préfet du prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident; mais les honneurs et les triomphes qui avaient décoré ses ancêtres furent éclipsés par l'éclat des vertus qui le rendirent l'admiration de son siècle et des suivants, et qui lui méritèrent d'avoir pour panégyristes saint Martin, saint Sulpice-Sévère, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Eucher, saint Grégoire de Tours, Apollinaire, Cassiodore, et plusieurs autres grands hommes.

A une naissance illustre, Paulin joignait les plus heureuses dispositions, un esprit élevé et pénétrant, un génie riche et fécond, une facilité merveilleuse à s'exprimer, et toutes les autres qualités qui annoncent qu'un jeune homme est né pour ce qu'il y a de plus grand. Il cultiva ces dispositions, dès son enfance, par une application sérieuse à l'étude des différentes branches de la littérature, et il se fit un fonds de connaissances aussi variées qu'étendues. Il eut pour maître de poésie et d'éloquence le célèbre Ausone, qui excellait

Digitized by Google

dans ces deux sciences plus qu'aucun homme de son siècle [1]. Il répondit parfaitement aux espérances que l'on avait conçues de lui, et ayant eu occasion de parler en public dans un âge où l'on n'est point ordinairement capable de rien produire d'achevé, il s'attira les plus grands applaudissements. « Chacun, dit saint Jérôme, admirait la pureté et l'élégance de sa diction, la noblesse et la délicatesse de ses pensées, la

[1] Il y avait environ trente ans qu'Ausone enseignait la rhétorique à Bordeaux, lorsque Valentinien Ier le fit venir à Trèves où était sa cour, et le choisit, en 367, pour précepteur de Gratien son fils, qui était alors Auguste. Il fut élevé aux premières dignités de l'empire, à celle de préfet du prétoire par Valentinien, et à celle de consul par Gratien. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 383, il revint à Bordeaux. Il y mourut en 394, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, et la quatrième depuis la retraite de saint Paulin. On le regardait comme le plus habile maître et le plus grand littérateur de son siècle. Saint Paulin n'oublia jamais le soin qu'il avait pris de son éducation, et lui en témoigna sa reconnaissance de la manière la plus forte et la plus tendre. Faisons-le parler lui-même.

Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
Linguæ, togæ, famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo,
Patrone, præceptor, pater, *etc. Carm.* 10, v. 93.
Gratia prima tibi, tibi gloria debita cedet, *etc.*

Ausone avait de l'esprit, de la facilité et une tournure de génie faite pour la poésie. La plupart de ses ouvrages manquent cependant de goût et de ces autres qualités qui rendent estimables les productions de l'esprit. Ce qu'il a fait de meilleur sont ses petits poèmes, et surtout sa dixième idylle, qui est une description de la Moselle. Cette pièce a été publiée séparément avec de longs commentaires par Marquard Frèher. Si Ausone eût mieux parlé latin, son panégyrique de Gratien serait quelque chose d'achevé. Son but, dans ce discours, était de remercier le prince de ce qu'il l'avait élevé au consulat en 378.

Quelques auteurs ont prétendu qu'Ausone était idolâtre ; mais il est prouvé qu'il était chrétien par son idylle sur la fête de Pâques, ainsi que par son *Ephemeris*, qui est un poème où il enseigne à ses disciples la manière de faire saintement toutes les actions de la journée. Les obscénités répandues dans quelques-uns de ses ouvrages montrent qu'il était peu pénétré de l'esprit de sa religion. On croit qu'il se convertit sur la fin de ses jours, et qu'il y fut excité par l'exemple et les lettres de saint Paulin.

La meilleure édition des œuvres d'Ausone est celle qui est connue sous le titre de *ad usum Delphini*, et qui fut publiée, en 1730, par l'abbé Souchay et par l'abbé Fleury, chanoines de Chartres.

Digitized by Google

douceur et l'énergie de son style, la richesse et la vivacité de son imagination. »

Telle était la gloire dont Paulin se couvrit dans sa jeunesse, lorsque le désir de plaire aux hommes régnait encore dans son cœur. Sa science toutefois le rendait bien moins recommandable que la réunion des vertus morales qui brillaient en lui. Ceux qui avaient l'administration des affaires publiques firent connaître son mérite aux empereurs; on l'éleva, quoique jeune encore, aux premières dignités, et il fut déclaré consul avant Ausone son maître, et conséquemment avant l'année 379. Il épousa une Espagnole nommée Thérasie, qui lui apporta de grands biens, et qui était surtout distinguée par son mérite personnel et par sa piété.

Sa prudence, sa générosité, sa douceur, son affabilité, et ses autres vertus morales et religieuses, lui attirèrent une estime et une vénération universelles. Il se fit un grand nombre d'amis en Italie, en Espagne et dans les Gaules, où il avait déployé, durant l'espace de quinze années, ses rares talents et sa merveilleuse capacité pour l'administration des affaires tant publiques que particulières : mais Dieu, qui voulait l'attacher uniquement à son service, lui ouvrit les yeux sur le néant de toutes les grandeurs humaines, et lui inspira la noble ambition de devenir petit pour le royaume du ciel.

Les entretiens qu'il eut à Milan avec saint Ambroise, à Vienne avec saint Martin, et avec saint Delphin, évêque de Bordeaux, lui donnèrent du goût pour la retraite, et le pénétrèrent d'un désir sincère de mener une vie plus chrétienne. Le dernier de ces saints évêques étant à portée de le voir souvent, parce que Bordeaux était le lieu ordinaire de sa résidence, saisissait toutes les occasions qui se présentaient de l'instruire, et lui parlait fréquemment du bonheur promis à ceux qui servent Dieu sans partage.

Paulin avait toujours su se garantir des atteintes de l'amour-propre, et de cette recherche des applaudissements dont les philosophes païens étaient si avides. Il regardait comme une

Digitized by Google

bassesse cet amour des louanges qui avait été le principal mobile des démarches de Cicéron et de Démosthènes, et il avait trop d'élévation dans l'âme pour tirer vanité de ses talents et pour régler sa conduite sur l'opinion des hommes; mais il trouvait beaucoup de difficulté à conserver le détachement et la pureté du cœur au milieu des richesses et des honneurs, et à se prémunir contre les amorces des passions les plus séduisantes. Effectivement, il faut presque un miracle pour garder son cœur et ses sens de l'impression qui est comme la suite nécessaire de tout ce qui environne les heureux du siècle. Les réflexions sérieuses qu'il faisait sur la vanité du monde lui tinrent lieu de préservatif contre les dangers auxquels son état l'exposait. Quelques dérangements de fortune, occasionnés par les révolutions qui arrivèrent dans l'empire, le convainquirent encore davantage de l'instabilité des choses humaines, et les amertumes qui sont inséparables des grandes places le confirmèrent dans le mépris qu'il avait déjà conçu pour le monde. Il voyait mieux que jamais le vide de ces brillantes chimères qui n'éblouissent que ceux qui les considèrent dans le lointain. Sa femme, quoique jeune et dans une situation propre à jouir de tous les plaisirs, fut la première à lui inculquer la nécessité de mépriser tout ce qui n'était pas Dieu, et ses exhortations produisirent d'heureux effets. Il était beau de les voir tous les deux s'encourager mutuellement à tout abandonner pour suivre Jésus-Christ d'une manière plus parfaite. Ils se retirèrent l'un et l'autre dans une petite terre qu'ils avaient en Espagne, et s'y occupèrent uniquement de leur sanctification depuis l'an 390 jusqu'à l'an 394. Ce fut là qu'ils perdirent le fils unique que Dieu leur avait donné ; ils l'enterrèrent à Alcala, auprès des saints Martyrs Just et Pasteur. Depuis ce temps-là, ils s'engagèrent d'un consentement mutuel à vivre dans une continence perpétuelle. Bientôt après, Paulin changea d'habit, afin d'annoncer au monde qu'il n'aurait plus rien de commun avec lui; il prit aussi la résolution d'abandonner le sénat, son pays, ses biens, et d'aller s'ensevelir dans un

Digitized by Google

monastère ou dans un désert. Il était fort riche; et Ausone, qui n'examinait point les choses avec les yeux de la foi, dit qu'il ressentait de la douleur de voir partager entre une centaine de possesseurs les terres de Paulin le père, auxquelles il donne le nom de *royaume* [1].

Le Saint vendit tous ses biens et en distribua le prix aux pauvres; il vendit aussi ceux de sa femme, qui n'aspirait pas avec moins de ferveur que lui à la pratique de la pauvreté volontaire. Une telle action reçut de grands éloges de la part des vrais serviteurs de Dieu; mais les partisans du monde en firent le sujet de la critique la plus amère; ils n'y voyaient que de la folie, parce qu'ils n'ont aucune idée des choses de Dieu. Paulin fut abandonné de tout le monde, même de ses proches, et de ses esclaves qui refusaient de lui rendre les devoirs les plus communs de l'humanité. Il devint comme inconnu à ses propres frères, et *comme étranger parmi les enfants de sa mère.* Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, pour le détacher plus parfaitement du monde. Sans cesse il se rappelait ces paroles de l'Apôtre : *Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.* Il se rappelait aussi que le Sauveur excluait du nombre de ses disciples ceux qui n'avaient pas le courage de s'élever au-dessus du respect humain. Soutenu et animé par ces réflexions, il supportait avec joie les reproches de ses amis et de ses parents, qui attribuaient sa retraite à une humeur noire, à une hypocrisie secrète, ou à d'autres motifs semblables. Il ne répondait, à toutes les invectives dont on l'accablait, que par ces paroles :

[1] On voit, par plusieurs lettres de saint Paulin, qu'il avait, dans un lieu voisin de la Garonne, et nommé *Ebromagus,* une terre et une maison de campagne où il se retirait souvent. *Ebromagus,* selon Sanson, est ce qu'on appelle aujourd'hui *Burg* ; c'est, selon d'autres, *Bram,* situé sur le Lers, qui se décharge dans la Garonne. Voyez D. de Vic, et D. Vaissette, *Hist. de Languedoc,* t. I, not. 39, p. 634.

Saint Paulin avait une autre terre près de Bordeaux, connue présentement sous le nom de *Le Puy-Paulin.* Il en possédait un grand nombre d'autres, dont les principales étaient à *Alengones* (aujourd'hui *Langon*) sur la Garonne, à trente lieues de l'embouchure de cette rivière, dans le voisinage de Narbonne, de Fondi, et de Cécube dans le *Latium.*

Digitized by Google

« O heureux affront, que de déplaire avec Jésus-Christ [1] ! » C'est ce qu'il écrivit à Aper pour le consoler et pour l'encourager à souffrir une persécution semblable à la sienne. Aper était un homme qui, par son savoir et son éloquence, gérait avec distinction, dans les Gaules, une des premières places de la magistrature ; mais il avait renoncé à tout ce qu'il possédait dans le monde. Il fut ordonné prêtre, et peu de temps après il embrassa l'état monastique. Sa femme suivit son exemple, et prit le voile de religieuse.

Ausone, qui avait toujours eu beaucoup d'estime et d'affection pour Paulin, fut sensiblement affligé de lui voir prendre le parti de la retraite ; et sa douleur était d'autant plus vive, qu'il était plus animé de l'esprit du monde. Il employa les prières les plus pressantes pour empêcher son ancien disciple d'exécuter sa résolution. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il eut recours aux invectives les plus amères. Il ne pouvait, disait-il, se consoler, dans la pensée qu'on voyait enseveli à Bilbao et à Calahora un homme fait pour être la gloire et l'appui du sénat et de l'empire romain [2]. Le Saint lui adressa une belle réponse en vers, où il marquait qu'il s'estimait heureux de souffrir des reproches pour Jésus-Christ, et qu'il s'inquiétait peu du jugement des hommes, pourvu qu'il méritât, par sa conduite, l'approbation de Celui auquel seul il voulait plaire [3]. On voit par là le mépris qu'il avait pour le monde et pour tous ceux qui lui appartenaient.

[1] O beata injuria displicere cum Christo.
Saint Paulin, ep. 38 (col. 29), p. 228, édit. Véron.

[2] Ergo meum, patriæque decus, columenque senatus
Bibilis, aut hærens scopulis Calagurris habebit.
Hic trabeam, Pauline, tuam, latiamque curulem
Constituis ! patriosque istic sepelibis honores ?
Ep. 25 *ad Paulin.* v. 56, *etc.* p. 361.

[3] Christi sub nomine probra placebunt.
Carm. 10. v. 186, p. 369.
Stultus diversa sequentibus esse
Nil moror, æterno mea dum sententia regi
Sit sapiens.
Ibid., v. 265.

Digitized by Google

Ceux qui l'avaient persécuté ou accablé de reproches devinrent bientôt ses panégyristes : ils ne purent s'empêcher de louer hautement sa douceur et sa modestie ; ils rendirent justice à sa grandeur d'âme et à la pureté de ses intentions. Il fut, dans le sein de la pauvreté et de la retraite, l'admiration de tout l'univers. Les personnes les plus qualifiées venaient le voir des extrémités de l'empire, comme nous l'apprenons de saint Augustin et de saint Jérôme. Thérasie sa femme le soutenait dans ses premières résolutions, et ne lui était point inférieure en vertu. S'étant dépouillée, à son exemple, de tout ce qu'elle avait dans le monde, elle se revêtit d'habits simples pour s'entretenir plus sûrement dans l'humilité et dans l'esprit de pénitence.

L'héroïque vertu de Paulin lui attira de justes louanges de la part de tout ce qu'il y avait de plus respectable dans l'Église, d'un saint Ambroise, d'un saint Augustin, d'un saint Jérôme, d'un saint Martin de Tours. En 392, saint Augustin, qui n'était encore que prêtre, le représentait comme un modèle accompli, et appelait sa résolution la gloire de Jésus-Christ. Il s'exprimait ainsi dans une lettre où il exhortait au mépris du monde un jeune seigneur nommé Licentius, qui avait été son disciple : « Allez dans la Campanie ; voyez Paulin, cet homme si grand par sa naissance, par son génie, par ses richesses ; voyez avec quelle générosité ce serviteur de Jésus-Christ s'est dépouillé de tout, pour ne posséder que Dieu ; voyez comment il a renoncé à l'orgueil du monde, pour embrasser l'humilité de la Croix ; voyez comment il emploie présentement à louer Dieu ces trésors de science qui sont perdus quand on ne les consacre pas à Celui qui les a donnés. »

Paulin ne pouvait supporter les applaudissements des hommes. Plus grand encore par son humilité que par ses

Si placet hoc, gratare tui spe divite amici ;
Si contra est, Christo tantum me linque proba.
Ibid., v. 285.

Digitized by Google

autres vertus, il désirait sincèrement d'être oublié du monde; il priait ses amis de s'abstenir de toute parole qui sentait le compliment, et de ne point aggraver le poids de ses péchés par des louanges qui ne lui étaient point dues. « Je suis étonné, disait-il, qu'on fasse un mérite à quelqu'un d'acheter le salut éternel, qui est le seul bien solide, par des choses viles et périssables, et qu'on le loue d'échanger la terre contre le ciel. Un homme, disait-il à ceux qui lui donnaient le titre de parfait, un homme qui doit passer une rivière à la nage, n'arrivera point de l'autre côté s'il se contente de quitter ses habits; il faut de plus qu'il se serve de ses jambes, et que tout son corps soit en action; il doit, en un mot, déployer toute sa force pour résister au courant. »

Le sacrifice que Paulin avait fait des richesses, des plaisirs, des honneurs, de la réputation que lui attiraient ses talents, n'était, pour ainsi dire, qu'une préparation au combat dans lequel il voulait s'engager. Attentif à veiller sur lui-même, il ne craignait rien tant que de tomber dans la lâcheté, et de perdre par là les avantages qu'il s'était procurés. Il travaillait donc de toutes ses forces à faire sans cesse de nouveaux progrès dans la vertu. Il commença par se vaincre lui-même, et par s'établir solidement dans l'humilité, la douceur et la patience. Si quelqu'un paraissait l'admirer à cause de son renoncement aux biens du monde; si on le félicitait sur tant de prisonniers dont il avait payé la rançon, sur tant de débiteurs qu'il avait délivrés en acquittant leurs dettes, sur les hôpitaux qu'il avait fondés et les églises qu'il avait bâties, il répondait que le sacrifice du cœur était le seul que Dieu agréât, et que pour lui il n'avait point encore commencé à faire ce qu'il devait. Il ajoutait que si les autres n'avaient pas tant donné aux pauvres, ils excellaient dans des vertus plus héroïques, les dons de la grâce étant fort diversifiés; que le sacrifice dont on lui parlait était extrêmement défectueux en lui-même, qu'il était purement extérieur, et par conséquent de peu de mérite, ou plutôt qu'il n'était qu'un acte d'hypocrisie. De pareils sentiments, exprimés avec autant de

Digitized by Google

simplicité que d'énergie, montrent jusqu'à quel point le serviteur de Dieu portait le mépris de lui-même.

A la pratique du renoncement intérieur, il joignait les austérités de la mortification corporelle. Il vivait dans une si grande pauvreté, que souvent il n'avait point de quoi se procurer un peu de sel pour assaisonner les herbes ou le pain dont il se nourrissait; en quoi il l'emportait sur les solitaires les plus pénitents. Un tel genre de vie ne l'empêchait pas de conserver une aimable gaieté qui charmait ceux qui avaient le bonheur de le connaître, et qui se fait encore aujourd'hui remarquer dans ses écrits.

La raison pour laquelle Paulin ne choisit une retraite ni à Jérusalem, ni à Rome, fut qu'il voulait être entièrement inconnu aux hommes. Son amour pour la solitude, et sa dévotion pour saint Félix, lui firent préférer une espèce d'ermitage qui était auprès de Nole, dans la Campanie. Son but était de se consacrer là plus spécialement au service de Jésus-Christ, et de se mettre à portée de prier souvent sur le tombeau de saint Félix, qui était hors des murailles de la ville. Toute son ambition se bornait à être le portier de l'église du Saint, à la balayer les matins, à veiller la nuit pour la garder et à exercer cette fonction pendant toute sa vie; mais son humilité ne put être satisfaite; il se vit obligé de recevoir les saints ordres avant de quitter l'Espagne. Le jour de Noël de l'année 393, le peuple de Barcelone se saisit de lui dans l'église, et demanda avec les plus vives instances qu'il fût élevé au sacerdoce. On n'eut point d'égard à toutes ses représentations, et il fallut qu'il consentît à ce qu'on exigeait de lui. Il ne donna toutefois son consentement qu'à condition qu'il aurait la liberté d'aller où il voudrait. Ce point lui ayant été accordé, il se laissa ordonner par l'évêque du lieu. Les habitants de Barcelone s'étaient flattés qu'ils trouveraient le moyen de le fixer parmi eux; mais ils virent bientôt leurs espérances trompées. En effet, Paulin quitta l'Espagne, et partit pour l'Italie après la fête de Pâques de l'année suivante. Il vit à Milan, ou plutôt à Florence, saint Ambroise, qui le

Digitized by Google

reçut avec de grandes marques d'honneur, et qui l'agrégea à son clergé, sans cependant l'obliger à résider dans son diocèse ; de là il se rendit à Rome, où saint Domnion, saint Pammachius, et plusieurs autres personnes recommandables par leurs vertus, lui donnèrent mille marques d'affection et de respect ; mais le Pape Sirice parut assez froid à son égard, parce qu'on l'avait prévenu contre lui. Paulin resta peu de temps dans la ville de Rome ; il se mit promptement en route pour aller au lieu où il avait résolu de fixer sa demeure [1].

Là était une église bâtie sur le tombeau de saint Félix, et située à un demi-mille de Nole. Auprès de cette église était un long bâtiment à deux étages avec une galerie partagée en cellules. Paulin logeait dans ces cellules les ecclésiastiques qui venaient le voir. De l'autre côté était un autre bâtiment destiné au logement des laïques. Le serviteur de Dieu avait aussi un petit jardin. Plusieurs personnes pieuses s'étant jointes à lui, il en forma une société, qu'il appelle *une compagnie de moines*. Ils s'assujettirent tous à une règle, et

[1] On voit, par les poèmes de Saint Paulin, qu'il eut, dès sa jeunesse, une tendre dévotion pour saint Félix ; il attribue aux prières de ce saint, sa conversion et plusieurs autres faveurs qu'il avait reçues du ciel.

Muratori pense avec le P. Chifflet (et ce sentiment paraît fort probable) que saint Paulin fut substitué dans le consulat à Malens, qui mourut en 378, à la vingt-cinquième année de son âge. Il ne fut que consul honoraire, selon le P. Pagi ; mais il est certain que ce savant critique se trompe En effet, saint Paulin remercie saint Félix de ce que, par sa protection, il n'avait mis personne à mort durant son consulat. Voyez Muratori, diss. 9, p. 816.

L'année d'après son consulat, saint Paulin fut fait consulaire de la Campanie, qui était la première des provinces consulaires, et dont le gouvernement ne se donnait qu'aux plus illustres d'entre les ex-consuls. Il entra dans cette charge en 379, et pendant qu'il la gérait, il assista à Nole à la fête de saint Félix en 380, comme il le dit lui-même dans un poème qu'il composa quinze ans après *(Natal.* 2). Durant ce temps-là, il résida à Nole, et non à Capoue, comme le faisaient ordinairement les gouverneurs de la province. Il fit faire un chemin pour aller à l'église de saint Félix, avec un aqueduc, tant pour l'usage de cette église que pour celui de la ville. On voit aussi par ses écrits qu'il avait été à Nole dans son enfance, qu'il s'y consacra à Dieu sous la protection de saint Félix, et qu'il conserva toujours depuis une dévotion singulière pour ce saint. Voyez Muratori, diss. 10, p. 817, et diss. 13, p. 823.

Digitized by Google

ratiquaient différentes austérités. Ils célébraient ensemble Office divin, portaient le cilice et s'interdisaient pour la plu- art l'usage du vin. Paulin cependant, à cause de ses infir- ités, en buvait quelquefois un peu ; mais il y mettait beau- oup d'eau. Tous ces solitaires pratiquaient de longues veilles t des jeûnes rigoureux. Ils ne se nourrissaient ordinairement ue d'herbes, et il ne leur arrivait jamais de manger et de oire assez pour satisfaire les désirs de la nature. Chaque our Paulin rendait à saint Félix tout l'honneur dont il était apable ; mais il essayait de se surpasser le jour de la fête le ce Saint. Tous les ans, il célébrait ses louanges par un oème qu'il appelait *le tribut de son hommage volontaire*. Nous avons encore, aujourd'hui, quatorze ou même quinze le ces poèmes, selon la différente manière de les compter [1].

1 Le onzième, le douzième et le treizième sont imparfaits, même dans 'édition de Le Brun des Marettes ; mais Muratori, historiographe du duc le Modène, les a donnés en entier dans ses *Anecdotes de la bibliothèque mbrosienne*, et ils ont été réimprimés dans l'édition des œuvres du saint ui a paru à Vérone, avec les *Dissertations* de Muratori *sur saint Paulin*.

Nous avons plusieurs autres poèmes du même saint. On voit par le ujet des trois premiers, qu'il les composa lorsqu'il était encore dans le monde. Il adressa le dixième et le onzième à Ausone, pour lui justifier a retraite. « Vous devriez, lui disait-il, *carm.* 10, me féliciter plutôt que le me blâmer, puisque, jusqu'au moment de ma retraite, je n'ai mangé ue des viandes de mort, et n'ai eu de goût que pour des choses qui sont ne folie aux yeux de Dieu. » Le poème à Jovius contient les preuves de la Providence. Celui que le Saint adressa à Julien à l'occasion de son mariage, renferme d'excellentes instructions pour les personnes mariées.

Outre les poèmes de saint Paulin, nous avons encore de lui des épîtres fort élégantes, et qui l'ont fait surnommer *les délices de l'ancienne piété hrétienne*. Saint Augustin dit, *ep.* 27, qu'elles ont la douceur du lait et du miel ; que les fidèles, en les lisant, sont transportés de leurs charmes, et qu'elles leur communiquent une ferveur de dévotion qu'il est impos- sible d'exprimer. Elles nous représentent au naturel l'âme de saint Paulin, n'étant que l'effusion de l'abondance de son cœur, et du zèle ardent avec lequel il cherchait le Seigneur. Les allusions pieuses qu'on y trouve montrent que l'auteur se servait de tout, des choses même les plus indifférentes, pour s'élever jusqu'à Dieu.

On doit regretter la perte du panégyrique que saint Paulin avait com- posé en l'honneur de Théodose, d'après les louanges que saint Jérôme, *ep. ad Paulin.*, donne à l'art et à l'éloquence qu'on y admirait : mais ces louanges, on peut les appliquer au discours du même saint sur l'aumône.

Digitized by Google

Nous apprenons du Saint que rien ne le portait si efficacement à la ferveur que la considération de la bonté infinie de Dieu, qui, malgré tout ce que nous lui devons, ne nous demande que notre amour. Tout pauvres et insolvables que nous sommes, si nous l'aimons, nous acquittons toutes nos dettes ; et il n'y a point en cela de difficulté, n'y ayant point d'homme qui n'ait un cœur et qui ne soit capable d'aimer. La bonté céleste va plus loin encore : en aimant Dieu nous acquérons un droit à ses plus grandes faveurs ; de créanciers qu'il était, il devient débiteur par rapport à nous.

Pour revenir aux poèmes de saint Paulin, ils sont pleins de feu et de douceur; on y remarque aussi un certain ton de gaieté qui attache singulièrement le lecteur : les pensées en sont belles, les comparaisons justes et nobles ; il n'y a rien de languissant, rien qui puisse en rendre la lecture fastidieuse. Ausone, *ep.* 20 *ad Paulin.*, avoue qu'il cède à son disciple la palme de la poésie; il ajoute que, parmi les poètes modernes, il n'en est aucun qui la lui dispute, aucun qui réunisse comme lui la brièveté et la clarté, *ep.* 19 *ad Paulin.*

Paulin montre partout une grande dévotion envers les Saints, et assure *ep.* 23 *ad Sever.*, p. 204, qu'on se servait de leurs reliques dans la consécration des autels et des églises, les fidèles ne doutant point qu'elles ne fussent pour eux une défense et un remède. Il dit que leurs châsses étaient ornées de fleurs, *poem.* 14 ; qu'il s'y faisait un grand concours de peuple, *poem.* 13 ; que ce concours avait pour principes les miracles qui s'y opéraient; que les choses perdues avaient été retrouvées, et les malades guéris par l'intercession des Saints, *poem.* 18. Il parle, comme témoin oculaire, d'un violent incendie, qui, n'ayant pu être éteint par tous les secours humains, le fut par un petit morceau de la vraie Croix, *poem.* 25. Il en envoya un enchâssé dans de l'or à saint Sulpice-Sévère. « Je vous fais, disait-il, un grand présent dans un petit atome; c'est un préservatif contre les maux de cette vie, et un gage de la vie éternelle, *ep.* 32. » Chaque année il faisait un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des Apôtres, *ep.* 45 *ad Augustin.*, p. 270, et pour assister à la fête de saint Pierre et de saint Paul, *ep.* 17, *ad Sever.* Tous ses poèmes sur saint Félix sont remplis de témoignages de la confiance qu'il avait aux mérites de ce Saint. Il le conjure de s'intéresser pour lui auprès de Dieu, et d'être son protecteur devant le trône de la Majesté divine, surtout au jour du Jugement, *poem.* 14, p. 43. Il déclare qu'en recevant l'Eucharistie, nous mangeons la chair de Jésus-Christ, cette même chair qui fut attachée sur la Croix.

In cruce fixa caro est, qua pascor; de cruce sanguis
Ille fluit, vitam quo bibo, corda lavo. *Ep.* 32, p. 201.

Souvent il parle des saintes images. Il fait la description des peintures

Digitized by Google

Il y avait quinze ans que Paulin vivait dans sa retraite, orsqu'on l'élut pour succéder à Paul, évêque de Nole, qui nourut sur la fin de l'année 409. Nous allons parler de sa onduite dans l'épiscopat, d'après Uranius, un de ses prêtres, qui fut témoin oculaire de ce qu'il rapporte, et qui nous a aissé une relation de sa mort. Il cherchait à se faire aimer lutôt qu'à se faire craindre. Les émotions de la colère ne lonnèrent jamais la moindre atteinte à la tranquillité de son ime. S'il lui arrivait d'employer la sévérité, il la tempérait oujours par la douceur. On ne s'adressait point à lui sans obtenir ce qu'on demandait. Tous avaient part à ses conseils ou à ses aumônes, selon leurs différents besoins. Il ne regardait comme de vraies richesses que celles que Jésus-Christ a promises à ses Saints. L'or et l'argent, disait-il, ne servent qu'autant qu'ils fournissent des moyens d'assister les malheureux. Sa libéralité envers les pauvres le réduisit lui-même à une extrême pauvreté [1].

qui étaient dans l'église de Saint-Félix de Noles, peintures où l'on voyait représentées les histoires dont on trouve le récit dans le Pentateuque, dans les livres de Josué, de Ruth, de Tobie, de Judith et d'Esther, *poem.* 24 et 25. Il dit, en parlant de ces peintures, qu'elles étaient les livres des ignorants, *poem.* 24, p. 156. Il exhorte ses amis à prier pour l'âme de son frère, qui était mort, dans la persuasion que ces prières lui procureront du rafraîchissement et de la consolation, en cas qu'il souffre quelque peine dans l'autre vie, *ep* 35, *ad Delphin.*, et 35 *ad Armand.*, p. 224. Rien de plus énergique et de plus touchant que la manière dont il exprime en plusieurs endroits les sentiments d'humilité et de componction dont il était pénétré, et l'estime qu'il faisait du don des larmes, *ep.* 23, p. 146, etc.

L'édition des œuvres de saint Paulin, par l'abbé Le Brun des Marettes, est plus complète que toutes celles qui l'avaient précédée. Elle parut à Paris en 1685, in-4°, et contient trente-deux poèmes et cinquante et une épîtres, avec la Vie du Saint, compilée par l'éditeur.

Les œuvres de saint Paulin furent réimprimées à Vérone en 1736, avec des corrections faites d'après un grand nombre de manuscrits, avec des notes et des dissertations de différents auteurs, et avec quatre poèmes entiers que Muratori avait déjà publiés, et qu'il prit soin de revoir de nouveau. Trois de ces poèmes sont sur saint Félix; le quatrième a pour objet de montrer l'extravagance de l'idolâtrie.

1 Saint Grégoire le Grand raconte dans ses *Dialogues*, l. 3, c. 1, que Paulin de Nole se vendit lui-même aux Vandales pour racheter le fils

Digitized by Google

Ayant été fait prisonnier par les Goths, qui ravageaient l'Italie en 410, il dit à Dieu avec confiance : « Ne permettez pas, Seigneur, que l'on me tourmente pour de l'or ou de l'argent : vous savez où j'ai mis tout ce que vous m'avez donné. » Sa prière fut exaucée ; les barbares ne le tourmentèrent point non plus que ceux qui avaient tout abandonné pour Jésus-Christ. C'est de saint Augustin que nous apprenons cette particularité.

Flora, femme pleine de vertu, dont le fils nommé Cynégius avait été enterré dans l'église de Saint-Félix, consulta Paulin sur l'avantage qui revenait aux morts d'être placés auprès des tombeaux des Saints. L'évêque de Nole, au lieu de décider lui-même la question, la renvoya à saint Augustin, qui à ce sujet composa le livre intitulé : *Du soin qu'on doit avoir des morts*. Il y montre que la pompe des funérailles et l'appareil

d'une pauvre veuve, après avoir employé tout ce qu'il possédait à payer la rançon de plusieurs autres prisonniers ; il ajoute qu'il travailla comme esclave dans un jardin, jusqu'à ce que son maître, ayant découvert son mérite, et qu'il était favorisé du don de prophétie, le mit en liberté et le renvoya. Quelques auteurs pensent que cet événement arriva sous les Goths, qui saccagèrent la ville de Nole du temps de notre Saint. Cette histoire, suivant Ceillier, appartient au successeur de saint Paulin, qui, dans quelques catalogues, est nommé *Paulin II*, et qui mourut en 442. Le savant Bénédictin apporte pour raison que les Vandales firent des descentes en Italie avant cette année, mais non avant l'an 431 que mourut saint Paulin. D'ailleurs saint Augustin, Uranius, etc., n'ont rien dit de cette captivité volontaire. Auraient-ils passé sous silence un fait de cette nature, s'il eût été réel ?

Plusieurs écrivains nient que le successeur immédiat de notre Saint se soit appelé Paulin : mais tout le monde s'accorde à dire que le siége de Nole a été occupé par un évêque nommé Paulin le Jeune, Paulin II, ou Paulin III, selon quelques autres, lequel vivait en 520, comme l'observe Muratori, *p.* 446. Il est probable que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit saint Grégoire.

Le P. Papebroch, t. IV *junii*, p. 193, *append. de tribus Paulinis*, distingue trois Paulins de Nole, et prétend que ce fut le troisième, surnommé *le Jeune*, qui se vendit aux Vandales avant l'année 535. Une épitaphe retrouvée dans le cimetière de Nole fait mention de lui. (Voyez Ferrarius, *in Thesauro Eccles. Nolan. an.* 1644.) Ce Paulin avait une grande vertu : il prédit la mort de Thrasimond. Saint Grégoire le Grand avait appris de témoins oculaires ce qu'il a dit de la captivité volontaire de ce bon évêque.

Digitized by Google

es cérémonies extérieures ne servent de rien aux morts, et 'ont été institués que pour la consolation des vivants ; mais ajoute qu'il n'en est pas de même de la sépulture dans un ieu sacré ; elle a pour principe un sentiment intérieur de iété qui recommande l'âme du mort à la miséricorde divine, t qui lui mérite l'intercession du Saint auprès duquel le orps a été enterré.

Saint Paulin vécut jusqu'à l'an 431. Nous ne ferons plus ue suivre la relation de sa mort donnée par Uranius. Dans a dernière maladie, et trois jours seulement avant sa mort, l fut visité par deux évêques qui se nommaient, l'un Symmaque, et l'autre Acyndinus. Il s'entretint avec eux de choses spirituelles, comme s'il eût jouid'une santé parfaite. La joie ue lui causait leur présence lui faisait oublier sa maladie. Il offrit avec eux le redoutable Sacrifice, après avoir prié qu'on apportât les vases sacrés à côté de son lit. Le prêtre Postumien int ensuite, et lui dit qu'on devait quarante pièces d'argent our les habits des pauvres. Le Saint répondit en souriant que uelqu'un paierait cette dette. Peu de temps après arriva un prêtre de Lucanie, qui apporta cinquante pièces d'argent de a part d'un évêque et d'un laïque. Paulin ayant remercié Dieu, donna deux de ces pièces à celui qui les avait apportées, et fit payer avec les autres ce qui était dû aux marchands qui avaient habillé les pauvres. La nuit étant venue, il dormit un peu ; puis il réveilla les personnes de son clergé pour dire matines suivant sa coutume, après quoi il les exhorta à a ferveur et à la paix. Il demeura en silence jusqu'à l'heure les vèpres. Les lampes étant allumées, il étendit les mains, et dit d'une voix basse : « J'ai préparé une lampe à mon Christ ». Sur les dix ou onze heures de la nuit, tous ceux qui étaient dans la chambre se sentirent agités comme par les secousses d'un tremblement de terre. Paulin rendit l'esprit dans ce moment. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Félix. Son corps fut depuis transféré à Rome, et il est dans l'église de Saint-Barthélemy au-delà du Tibre. (GODESCARD.)

Digitized by Google

SAINT FLAVIEN-CLÉMENT,

MARTYR.

Flavius Clément, noble Romain, était neveu de l'empereur Vespasien et cousin de Domitien qui succéda à Titus, en l'an du salut 95. Flavien-Clément était consul avec Domitien, et, en apparence au moins, ils étaient amis. Mais la foi en Jésus-Christ, apportée à Rome par saint Pierre et saint Paul, avait fait déjà beaucoup de conquêtes et enlevé au paganisme un grand nombre de nobles cœurs. En 96, l'année qui suivit son consulat, Flavius Clément reçut la foi, et demanda le Baptême. Dès que Domitien apprit qu'il était chrétien, il le condamna à mourir. En même temps, il envoya dans l'exil Flavie-Domitille, l'épouse du Martyr.

Saint Flavien-Clément est honoré le 22 juin.

SAINT ALBAN,

PREMIER MARTYR DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Lorsque sévissait la persécution qui, sous l'empereur Dioclétien, s'éleva contre les fidèles du Christ, un prêtre illustre par ses mérites et sa science, qui traversait la Bretagne, arriva, conduit par la Providence de Dieu, dans la ville de Vérulam. Dès qu'il y fut entré, il alla demander l'hospitalité à un homme riche qui se nommait Alban. C'était un des principaux de la cité : il descendait d'une noble famille romaine, et jouissait d'une grande considération parmi le peuple, non moins à cause de son rang qu'à cause de ses richesses et des dignités dont il était revêtu. Il reçut avec bonté le saint prêtre, qui se nommait Amphibale, et pourvut généreusement à ses besoins ; puis renvoyant ses serviteurs, et demeurant seul avec son hôte, il lui dit : « Comment se fait-il que toi, que es chrétien, tu aies pu parcourir tout un pays où ta religion est en horreur, et arriver sain et sauf jusque dans cette ville? » Amphibale lui répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, a protégé mes

Digitized by Google

pas et m'a gardé constamment de tout danger. C'est lui qui, pour le salut de plusieurs, m'a dirigé vers cette province, afin qu'annonçant aux nations la Foi qu'il a prêchée lui-même, je lui prépare un peuple choisi. — Mais, dit Alban, quel est donc ce Fils de Dieu? Prétendez-vous dire que Dieu est né? Ces choses me paraissent bien nouvelles, et j'en entends parler aujourd'hui pour la première fois. Je serais curieux de savoir comment vous expliquez tout cela, vous autres chrétiens. »

Alors le Bienheureux Amphibale, commençant à lui exposer les mystères de l'Évangile, parla en ces termes : « Notre foi nous enseigne à reconnaître Dieu le Père, et Dieu le Fils qui, pour notre salut, a daigné se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, et naître miraculeusement d'une Vierge. Quand les temps furent accomplis, un Ange du ciel descendit vers cette Vierge, nommée Marie, pour lui annoncer le mystère qui allait s'accomplir en elle; et Marie répondit : Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. Ainsi cette Vierge mérita de donner la naissance à son Dieu, à son Seigneur, à Celui de qui elle avait reçu elle-même l'existence. Elle devint mère sans perdre sa virginité. C'est ce qu'avaient depuis longtemps prédit les Prophètes, à qui Dieu avait révélé ce mystère dans les siècles passés. Si donc tu crois toutes ces choses, les promesses de salut faites aux chrétiens s'accompliront aussi en toi : quand tu seras chrétien, tu pourras, en invoquant le nom du Christ, guérir les infirmes et les malades; aucune adversité ne sera capable de t'abattre; enfin tu finiras ta vie par le martyre, et par une bienheureuse mort, tu quitteras cette terre pour aller vivre avec le Christ. C'est pour t'annoncer tout cela que je suis venu dans cette ville; le Seigneur veut récompenser ainsi l'hospitalité généreuse que tu m'as donnée. »

Alban dit alors : « Si je viens à croire au Christ, quel honneur devrai-je lui rendre? » Le prêtre lui répondit : « Crois que le Seigneur Jésus est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, et tu seras par là même très-agréable à ses

Digitized by Google

yeux. » Alban répliqua : « Que dis-tu? Tu parles comme un insensé, car mon esprit ne peut trouver un sens à cette parole, et ma raison se refuse à l'admettre. Si les habitants de cette ville entendaient ce que tu viens de me dire de ton Christ, ils ne tarderaient pas à punir tes discours blasphématoires selon la rigueur des lois portées contre votre secte. Pour moi, je suis bien disposé à ton égard; mais je crains fort qu'il ne t'arrive malheur. » Il se retira donc tout ému, sans vouloir écouter davantage les paroles du prêtre, ni prêter l'oreille à ses enseignements.

Amphibale resté seul passa toute la nuit en prière, tandis qu'Alban se retira dans sa chambre pour prendre son repos. Mais pendant qu'il dormait, il eut une vision que Dieu lui envoya pour l'instruire, et dont il fut tellement touché qu'il se leva sur l'heure, vint trouver son hôte, et lui dit : « Si ce que tu prêches au sujet du Christ est véritable, daigne me donner l'explication d'un songe mystérieux que je viens d'avoir. J'ai vu descendre du ciel un homme qu'une foule immense d'autres hommes a saisi pour lui faire souffrir des tourments de toute espèce. Ils lui ont lié les mains, puis ont frappé son corps à coups de verges, et mis ainsi toute sa chair comme en lambeaux. Puis ils ont suspendu à une croix ce corps ainsi déchiré, après l'avoir dépouillé de tous ses vêtements; ils ont étendu violemment ses bras sur cette croix; ils ont percé de clous ses pieds et ses mains : ils lui ont ouvert le côté d'un coup de lance, et de cette blessure j'ai cru voir sortir du sang et de l'eau. Ils l'avaient injurié longtemps en lui disant : Salut, Roi des Juifs; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix à cette heure, et nous croirons en toi. Mais lui, sans leur répondre, a jeté ce cri : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Et aussitôt après il expira. Ensuite j'ai vu descendre de la croix son corps inanimé, dont le sang s'épanchait par de larges blessures : on l'a mis dans un sépulcre de pierre qu'on a scellé et autour duquel on a placé des gardes. Mais, ô miracle! ce cadavre revient à la vie; il sort du tombeau sans briser les portes scellées; j'ai

Digitized by Google

vu de mes yeux comment il est ressuscité d'entre les morts. Des hommes vêtus d'habits blancs comme la neige sont descendus du ciel : ils ont pris avec eux cet homme ressuscité, et sont retournés au ciel ensemble. Une multitude innombrable d'hommes revêtus pareillement de robes blanches suit le vainqueur de la mort, ne cessant jamais de chanter ses louanges et de bénir le Père en disant : Béni soit Dieu le Père et son Fils unique. Tous sont dans une paix inaltérable à laquelle aucun bonheur ne saurait être comparé. Telle est la vision que j'ai eue cette nuit : explique-la-moi, je t'en supplie, et ne crains pas de me dire entièrement tout ce que signifient ces choses. »

A ce récit, le Bienheureux Amphibale comprit que Dieu avait daigné visiter le cœur d'Alban, et il en conçut une joie inexprimable. Aussitôt tirant l'image de la croix du Seigneur qu'il portait toujours sur lui : « Voilà, dit-il, le signe qui te fera connaître ce que signifie et ce que présage ta vision. L'homme que tu as vu descendre du ciel est mon Seigneur Jésus-Christ, qui n'a pas refusé de subir le supplice de la croix pour nous laver par son sang du péché auquel la prévarication d'Adam notre premier père nous avait rendus sujets. Ceux qui l'ont saisi et l'ont affligé par de si cruels tourments sont les Juifs, le peuple choisi de Dieu, à qui il avait promis d'envoyer du ciel son Fils : or, quand il est venu, ils ont refusé de le recevoir. Après une si longue et si pénible attente, ils n'ont pas voulu reconnaître l'auteur de leur salut; mais ils l'ont contredit sans cesse, lui ont rendu le mal pour le bien, et n'ont répondu que par la haine à l'amour qu'il leur avait témoigné. Enfin, remplis d'envie contre lui, ils ont bien osé le saisir, cet Homme-Dieu que les Gentils eux-mêmes jugeaient innocent : ils l'ont saisi, et l'ont fait mourir sur une croix. C'est ainsi que ce Seigneur très-miséricordieux nous a rachetés au prix de son sang, qu'il a vaincu la mort en mourant lui-même, et qu'étant élevé sur la croix, il a tout attiré à lui. Il est aussi descendu dans les cachots ténébreux de l'enfer : il a brisé les liens des justes qui y

Digitized by Google

étaient captifs, et enchaînant le diable, il l'a rejeté au plus profond de l'abîme. »

Alban fut saisi d'admiration en entendant ces paroles, et il s'écria : « Oui, les choses que tu viens de dire touchant le Christ sont vraies, et l'on ne saurait les accuser de fausseté. C'est le Christ que j'ai vu cette nuit combattre et vaincre le démon. Je veux donc désormais prêter une oreille docile à tes enseignements. Dis-moi, puisque ta science est si grande, quels sont mes devoirs envers le Père et le Saint-Esprit, maintenant que je reconnais le Fils pour mon Seigneur et mon Maître. » Le prêtre, rempli d'une grande joie, s'écria : « Je rends grâces à mon Seigneur Jésus-Christ de ce que tu as appris à invoquer de toi-même ces trois noms sacrés. Crois donc que ces trois Personnes que tu viens de nommer sont un seul et même Dieu, et confesse toujours généreusement cette foi. — Oui, répondit Alban, telle est ma ferme croyance. Il n'y a point d'autre Dieu que mon Seigneur Jésus-Christ qui, pour le salut des hommes, a daigné se revêtir de leur nature, et souffrir la mort de la croix : il est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, en dehors de qui il n'y a point d'autre Dieu. »

Plusieurs fois il répéta avec ferveur cette profession de foi ; il se prosternait devant l'image de la croix du Sauveur, et comme s'il y eût vu présent Jésus lui-même, il implorait avec larmes le pardon de ses péchés. Il baisait la place des pieds et des mains, comme s'il eût touché véritablement les plaies sacrées du Christ, et que sa vision de la nuit précédente se fût transformée en une réalité. Des larmes coulaient en abondance sur son visage et baignaient le signe du salut qu'il tenait embrassé. « Je renonce au démon, disait-il, je déteste tous les ennemis du Christ; je me donne et je me confie à ce divin Seigneur qui, le troisième jour, est ressuscité d'entre les morts. » Amphibale voyant ses bonnes dispositions et jugeant qu'il était déjà parfait chrétien dans son cœur, le baptisa au nom de la très-sainte Trinité. Puis il lui dit : « Sois sans crainte : le Seigneur est avec toi, et sa

Digitized by Google

grâce ne te manquera jamais. C'est de lui-même que tu as appris par révélation les mystères de notre foi, que les autres hommes reçoivent ordinairement par la prédication d'un homme faible comme eux; c'est pourquoi je suis maintenant tranquille sur ton compte. Je vais donc reprendre ma route pour aller continuer ailleurs les travaux de mon ministère. — Non, dit Alban; je te prie de ne pas me quitter si tôt, mais de passer encore une semaine avec moi, afin que tu m'apprennes en détail tout ce qui concerne les autres dogmes et les pratiques du culte chrétien. » Amphibale, voyant que la résolution qu'il avait prise de quitter ce lieu remplissait Alban d'une si grande tristesse, consentit à sa demande. Chaque jour donc, vers le soir, le maître et le disciple, fuyant le tumulte des hommes, se retiraient dans une maison à l'écart, et passaient ensemble toute la nuit à louer Dieu. Ils se cachaient ainsi pour n'être pas découverts par les infidèles qui cherchaient à connaître la vraie religion, moins pour l'embrasser que pour la persécuter.

Néanmoins, quelque temps après, un Gentil audacieux parvint à découvrir leur secret, et fit connaître au magistrat tout ce qui s'était passé entre eux. Il n'omit rien de ce qui était propre à perdre les innocents, en allumant contre eux la fureur du juge. En effet, celui-ci fut aussitôt enflammé de colère : il ordonna qu'on lui amenât Alban et celui qui l'avait instruit dans la foi chrétienne, afin de les obliger à offrir un sacrifice aux dieux du pays. Que s'ils ne voulaient pas consentir, ils devaient être saisis, enchaînés, et égorgés eux-mêmes en guise de sacrifice sur l'autel des dieux. Ces ordres toutefois ne purent être donnés d'une manière si secrète qu'ils ne parvinssent à la connaissance d'Alban qui, désirant sauver du péril le prêtre qui l'avait instruit, l'exhorta à sortir de la ville. Pour faciliter son évasion, il le revêtit de sa propre chlamyde qui était brodée d'or. Cet habit était alors celui des principaux du pays, et par là-même si honoré qu'il commandait à tous le respect envers quiconque en était revêtu. Ayant donc jugé qu'Amphibale serait sous cet habit

Digitized by Google

plus garanti contre les insultes et les violences, il prit lui-même le manteau de son cher maître, sachant bien que c'était un moyen de s'attirer la fureur des barbares. Alors Amphibale, cédant aux prières d'Alban, partit avant l'aurore et se dirigea du côté de l'aquilon, conduit quelque temps par son généreux disciple. Enfin il se dirent adieu et se séparèrent. Qui pourrait rester insensible au souvenir de toutes les larmes qu'ils versèrent dans cette cruelle séparation ? Le prêtre se rendit dans le pays de Galles, pour y continuer ses travaux apostoliques ; Alban, revêtu de la robe de son maître, revint seul à sa demeure, attendant paisiblement l'exécution des ordres qui avaient été donnés contre lui.

Quand le jour fut venu, une troupe nombreuse de soldats furieux se précipite tout à coup sur la maison d'Alban : ils pénètrent partout, visitent avec soin toutes les chambres, fouillent jusque dans les coins les plus obscurs, et remplissent tout de désordre et de tumulte. Enfin ils arrivent dans cet endroit solitaire où Alban avait coutume de venir prier avec Amphibale : ils entrent, ils le voient revêtu d'un habit étranger, prosterné devant la Croix du Sauveur, et se livrant à la prière. Alors ils se précipitent en foule, et lui demandent à grands cris de leur livrer le prêtre qu'il a reçu chez lui.

Alban, pour toute réponse, leur dit : « Pourquoi le cherchez-vous ? Il est sous la garde de Dieu ; et maintenant, avec ce tout-puissant secours, il ne craint pas vos menaces ». Les satellites, irrités de voir cette proie leur échapper, sentirent redoubler leur fureur ; et tournant contre Alban lui-même tout leur ressentiment, ils mirent aussitôt la main sur lui. On l'arrache, on l'entraîne, on le charge de chaînes pesantes, on le tire par les vêtements et par les cheveux ; on le conduit enfin, après mille injures, après mille traitements inhumains, jusqu'au temple des idoles, où le juge se trouvait avec le peuple de la ville accouru de tous côtés en ce lieu. Alban, voulant montrer à tous qu'il était disciple et serviteur de la Croix, portait sans cesse dans ses mains le signe du salut. Quand les Gentils virent ce signe sacré qui leur avait été in-

Digitized by Google

onnu jusqu'alors, ils furent étonnés et troublés ; le juge cependant regarda avec un visage irrité l'homme de Dieu et la roix qu'il tenait entre ses mains. Alban, loin d'être effrayé de sa colère, le méprisa tellement qu'il ne daigna pas ui répondre sur son rang et sa famille ; mais à l'interrogation ui lui fut faite sur ce sujet, il ne répondit qu'en faisant conaître son nom, et en déclarant à haute voix qu'il était hrétien.

Le juge lui dit : « Alban, fais-moi savoir où est ce prêtre nvoyé de je ne sais où pour mettre le trouble dans cette ville, qui est entré secrètement, et que tu as reçu dans ta maison. Si sa conscience n'était pas agitée de remords, s'il ne doutait pas lui-même de la bonté de sa cause, il se serait présenté devant nous pour rendre compte de sa doctrine, au lieu de laisser ce soin à son disciple. Mais au contraire il a fait voir par son exemple combien ses enseignements sont vains et trompeurs, puisqu'au lieu de défendre celui qu'il a gagné par ses belles paroles, il l'abandonne lâchement dès qu'il voit le péril. Je pense que cela suffira pour te faire voir que tu as accordé trop de confiance à un homme infatué de chimères, qui t'a poussé jusqu'à cet excès de folie de compter pour rien tous les biens de ce monde et de mépriser ouvertement nos grands dieux. Or, nous ne pouvons pas laisser impunie l'injure qui leur est faite : le contempteur des dieux doit être puni de mort. Mais comme il n'est personne qui ne puisse tomber dans l'erreur, il est aussi toujours possible d'en sortir. Tu peux donc te réconcilier encore avec les dieux que tu as offensés ; tu rentreras dans leurs bonnes grâces en te séparant de la secte perfide dans laquelle tu t'es laissé entraîner. Écoute les conseils que je te donne dans ton intérêt : fais aux dieux de grands sacrifices : alors non-seulement ils te pardonneront tes crimes et tes offenses, mais encore ils augmenteront ta fortune et tes honneurs, et combleront tous tes désirs, ainsi qu'ils ont coutume de faire pour leurs serviteurs fidèles. »

Alban, sans être effrayé par ces menaces, ni séduit par

Digitized by Google

cette feinte douceur, répondit : « Tu as parlé longuement, ô juge, mais la longueur de tes discours ne peut m'empêcher d'en apercevoir la fausseté. Le prêtre dont tu parles serait certainement venu à ton audience, si cela nous avait paru bon à l'un et à l'autre. Mais pour moi je n'ai pu consentir à ce qu'il m'accompagnât ici, parce que je connais trop ce peuple méchant et prompt à mal faire ; quant à lui, bien qu'il ne redoute pas la véritable justice, il ne peut souffrir les juges qui ne savent pas discerner le vrai du faux dans leurs jugements. J'avoue que j'ai embrassé sa doctrine, mais je ne saurais m'en repentir ; la suite te fera voir que je n'ai pas cru sur la foi d'un ignorant ou d'un imposteur. Les malades et les infirmes, recouvrant leur santé première, rendront témoignage à la vérité de notre foi. Cette foi m'est plus chère que toutes les richesses dont tu me parles, plus précieuse que tous les honneurs par la vue desquels tu veux me tenter. Car supposons un homme comblé d'honneurs et de richesses au gré de ses désirs, ne faudra-t-il pas qu'enfin il meure ? tout son or pourra-t-il le tirer du sépulcre et le ramener parmi les vivants? Mais à quoi bon prolonger ce discours? Je ne sacrifie pas à tes faux dieux ; car tous mes ancêtres les ont servis sans en recevoir d'autre salaire que leur damnation éternelle. Aidé du secours de mon Dieu, je ne crains pas les supplices dont tu me menaces. » Quand il eut ainsi parlé, un sourd murmure s'éleva parmi la foule : les uns étaient attendris, d'autres poussaient des cris d'insulte ; mais le Bienheureux Alban paraissait insensible et aux menaces du juge et aux clameurs du peuple irrité.

On lui intima de nouveau l'ordre de sacrifier aux dieux ; une troupe furieuse de Gentils se précipita vers lui pour l'y contraindre ; mais sa fermeté demeura inébranlable, et rien ne put l'amener à commettre un tel forfait. Alors, sur l'ordre du juge, on l'étendit pour le battre de verges. Mais tandis qu'on le frappait rudement, il se tourna vers le Seigneur et dit avec un visage serein : « Seigneur Jésus-Christ, daignez garder mon âme pour qu'elle ne soit pas ébranlée, et qu'elle

Digitized by Google

ne tombé pas du rang élevé où votre bonté l'a placée. C'est
i vous, Seigneur, que j'offre le sacrifice de ma vie ; et je
lésire répandre mon sang pour votre amour. » Ces paroles
ne purent être étouffées par le bruit épouvantable des coups
le fouet. Les bras des bourreaux se fatiguèrent sans que la
onstance du Martyr fût ébranlée. Le juge alors, sachant que
e courage cède quelquefois plus facilement à la durée des
ourments qu'à leur violence, le fit conduire dans une étroite
t affreuse prison, où il le retint pendant près de six mois
ntiers.

Mais le ciel ne tarda pas à venger l'injure faite au servi-
eur de Dieu. Depuis le jour où il fut arrêté jusqu'à celui où
l consomma par sa mort son glorieux sacrifice, la pluie et la
osée ne vinrent plus rafraîchir la terre, les vents retinrent
eur souffle bienfaisant : chaque jour les ardeurs du soleil
lesséchaient de plus en plus les campagnes, et même pen-
lant les nuits la chaleur était excessive ; les sillons et les ar-
res refusèrent de rendre aux laboureurs le fruit de leurs
ravaux ; en un mot, toute la nature combattit contre les mé-
hants pour venger le juste opprimé. Les habitants de Véru-
am furent bientôt réduits à l'extrémité par ce fléau ; mais ce
hâtiment, si rude qu'il fût, ne put les ramener à des senti-
ments meilleurs. Ils se réunirent donc, et dirent : « C'est
ar un art magique que notre terre a été ainsi désolée : tout
i péri dans nos campagnes, c'est le Christ, le Dieu d'Alban,
ui a brûlé nos moissons et ruiné les espérances de nos ré-
oltes. » Ils se firent donc amener Alban, qui parut devant
eux les pieds nus, le visage exténué, et tout le corps couvert
le la poussière du cachot. Quand ils le virent ainsi mécon-
naissable à cause des rigueurs qu'on lui avait fait souffrir, ils
furent touchés de compassion, et, après avoir longtemps dis-
uté entre eux, ils résolurent de le traiter plus humainement.
Ses parents, de leur côté, firent valoir en sa faveur son rang
et sa naissance, ajoutant que, puisqu'on ne pouvait le con-
vaincre d'avoir excité aucun tumulte ni sédition, il était indi-
gne de voir un homme noble et illustre chargé de fers

Digitized by Google

comme s'il eût été un voleur. Le peuple les écouta volontiers; de grands cris s'élevèrent pour demander sa délivrance; et aussitôt, par le jugement de la multitude, il fut délivré de ses chaînes et proclamé libre.

Une faveur de ce genre ne pouvait être agréable à Alban: il s'était préparé au martyre, et il craignait de voir encore cette fois son triomphe différé. Il se leva donc au milieu de la foule, et montrant à tous la croix du Seigneur, il se prosterna devant elle, et fit cette prière : « Seigneur Jésus, ne permettez pas que la malice du diable profite de la concorde de tout ce peuple pour me ravir ma couronne. Daignez réprimer son audace, et rendre inutiles toutes ses ruses perfides. » Puis se tournant vers la foule, il dit : « Qui peut vous conduire à changer ainsi de sentiments ? Si vous êtes indécis, consultez les lois de votre cité : elles vous indiqueront ce que vous avez à faire. Pourquoi tardez-vous ? Ne savez-vous pas que je suis l'irréconciliable ennemi de vos dieux ? En effet, comment pouvez-vous croire dignes d'adoration ceux qui, loin d'avoir quelque chose de divin, sont l'ouvrage de la main des hommes ? Vous êtes témoins vous-mêmes qu'ils ne peuvent rien voir, rien entendre ; est-il quelqu'un d'entre vous qui ait jamais souhaité d'être semblable aux dieux auxquels il rend ses hommages ? Comment donc qualifier ces êtres que vous adorez, étant contraints cependant d'avouer qu'ils sont d'une condition inférieure à la vôtre? O folie déplorable ! demander la vie à ceux qui ne l'ont jamais eue ; offrir des prières à des dieux qui ne peuvent entendre ; demander du secours à des dieux qui ne sauraient faire le moindre mouvement pour se sauver eux-mêmes ! Malheur aux idoles, et malheur à quiconque est assez insensé pour leur rendre hommage ! »

Les Gentils, entendant ces fermes et courageuses paroles, virent bien que la prison n'avait pas changé les dispositions d'Alban, et qu'il ne fallait pas espérer qu'aucun autre essai du même genre pût l'ébranler. Les sentiments de justice et de commisération qui les animaient naguère disparurent en face

Digitized by Google

leur zèle aveugle pour les faux dieux, et, après avoir délé ensemble, ils prononcèrent contre lui la peine de mort.- choisirent pour l'exécution un lieu appelé Holmhorst, si- à quelque distance de la ville ; mais ils furent un certain mps avant de s'accorder sur le genre de supplice qu'ils vaient lui faire subir. Les uns disaient : « C'est un sciple de la Croix : il faut le crucifier. » D'autres voulaient il fût enterré vif, parce que c'était le supplice ordinaire ce qui blasphémaient contre les dieux ; d'autres enfin proaient de lui crever les yeux, et de l'envoyer dans cet état a recherche de son maître fugitif. Mais le juge et la plus ande partie du peuple décidèrent qu'on lui trancherait la e. Alban, chargé une seconde fois de ses chaînes, sortit ne du tribunal pour être conduit au supplice ; et le peuple, ssant le juge bien loin derrière lui, se précipita en foule r le chemin qui conduisait au lieu de l'exécution. Chacun fforçait de devancer les autres pour mieux jouir de ce sanant spectacle ; et comme le Martyr marchait au milieu d'eux, le chargeaient d'injures en disant : « Sors, ennemi des eux, de cette ville souillée par ta présence : va recevoir le âtiment de ton impiété ; on va te traiter comme tu le mées, et tes crimes vont être punis. » Au milieu de ces injures, saint Martyr demeurait en paix et gardait le silence, metit sa confiance en Dieu.

ne si grande multitude était accourue de toutes parts que chemin, quoique large et spacieux, était encombré par les ts pressés du peuple ; d'autre part, ce jour-là la chaleur ait si forte que la terre semblait brûlante sous les pieds de foule. Cependant on avançait toujours ; enfin on arriva sur bord d'un fleuve très-rapide, qui devint pour la marche du uple un obstacle fort embarrassant. Beaucoup se tenaient rêtés sur la rive ; car le pont était trop étroit pour qu'il t possible à tous d'y passer. Alors quelques-uns, ne pouut supporter ce retard, se jetèrent à la nage malgré la ofondeur et la rapidité du courant, et parvinrent ainsi jusà la rive opposée. D'autres voulurent en faire autant ; mais

Digitized by Google

emportés par les eaux, ils furent submergés et périrent misérablement. La vue de cet accident jeta un grand trouble parmi le peuple, et des cris de douleur se firent entendre de tous côtés. Alban fut aussi, lui, touché de ce spectacle : il pleura la perte de ces malheureux, et se mettant à genoux, il éleva ses yeux vers le ciel et son âme vers le Christ, en disant : « Seigneur Jésus, vous du côté duquel j'ai vu couler du sang et de l'eau, faites que les flots s'abaissent et se séparent, afin que tout ce peuple puisse venir sans danger jusqu'au lieu où il sera témoin de mon martyre. » Chose admirable ! à peine Alban se fut-il agenouillé que le lit du fleuve, se desséchant aussitôt, laisse un libre passage à la foule impatiente. Mais là ne se bornent pas les miracles du saint Martyr : ceux que le fleuve avait entraînés et submergés sont, par un nouvel effet de la prière d'Alban, retrouvés sains et saufs, comme s'ils n'avaient éprouvé aucun accident.

Alors un des soldats qui conduisaient Alban au supplice obtint, par les mérites du serviteur de Dieu, la grâce d'arriver lui-même au salut. Car, voyant les merveilles qui venaient de s'opérer à sa prière, il se sent touché de repentir, jette au loin son épée, et se prosterne aux pieds du Saint en confessant son erreur et demandant pardon avec larmes. « O Alban, lui dit-il, ton Dieu est le Dieu véritable, et il n'y en a point d'autre que lui. Ce fleuve dont le cours s'est arrêté à ta prière fait bien voir qu'aucune autre divinité ne saurait opérer un semblable prodige. » Cette conversion ne fit qu'accroître la fureur des autres satellites, bien qu'elle parût auparavant déjà portée à son comble. Ils saisissent leur compagnon que la grâce avait touché, et ils lui disent : « Ce ne sont pas les prières d'Alban qui nous ont ouvert tout à coup un passage, mais c'est le dieu Soleil que nous adorons qui a daigné dessécher par sa chaleur bienfaisante le lit du fleuve, afin que sains et saufs nous puissions assister avec joie à la mort de son ennemi. Quant à toi qui t'efforces d'obscurcir par de fausses interprétations la connaissance que nous avons des bienfaits des dieux, tu vas subir la peine que méritent les

Digitized by Google

isphèmes. » Ils le saisissent alors, frappent avec violence
te bouche qui venait de rendre témoignage à la vérité,
squ'à ce qu'ils lui eussent brisé les dents. Puis ils déchirent
autres membres de ce nouvel athlète avec une égale fu-
ur, et le laissant pour mort sur le sable de la rive, ils se
tent de continuer leur route afin d'assouvir leur insatiable
auté sur la personne d'Alban lui-même.

Qui pourrait retracer sans émotion les souffrances qu'eut
rs à endurer le bienheureux Martyr, lorsque, traîné avec
olence au milieu des rochers et des broussailles, son corps
chiré laissait de tous côtés des traces sanglantes? Enfin
n parvint au sommet de la montagne, où devait se con-
mmer le sacrifice du généreux serviteur du Christ. La foule
ait innombrable, et la chaleur du soleil leur faisait endurer
tourment d'une soif ardente, en sorte que, accablés par le
ids de cette température brûlante, plusieurs semblaient
ès de périr. Ils frémissaient de rage contre Alban, et disaient :
Voilà que ce magicien nous a réduits, par ses maléfices,
x dernières angoisses : il nous abat par la force de ses sor-
éges : débarrassons-nous donc de lui, et nous retrouverons
repos que sa malice nous a fait perdre. » Le charitable
ban s'attendrit tout à la fois sur leurs maux et sur l'aveu-
ement de leur esprit, et il fit cette prière pour ses persé-
teurs impies : « Seigneur Dieu tout-puissant, qui avez
éé l'homme du limon de la terre, ne permettez pas que
rsonne souffre à mon occasion. Qu'une agréable fraîcheur
mplace cette chaleur excessive, et que, par votre miséri-
rde, un vent favorable tempère l'ardeur des rayons du
leil. » A peine avait-il achevé sa prière, qu'aussitôt elle
t exaucée; bien plus, une fontaine abondante jaillit aussi-
t à ses pieds. Admirable puissance du Christ! La terre brû-
e de toutes parts n'offrait que le triste aspect de la désola-
n; et cependant, à la voix du Martyr, une source d'eau
ve jaillit du milieu de la poussière et coule de toutes parts
ruisseaux abondants. Le peuple se voit ainsi délivré
iraculeusement du tourment de la soif. Mais ce bienfait

Digitized by Google

insigne ne les empêche pas d'être encore altérés du sang de leur bienfaiteur.

Alors ils saisissent Alban, et l'attachent par les cheveux à un poteau pour le décapiter. Un bourreau, choisi dans la foule pour accomplir au nom de tous le forfait exécrable, lève bien haut le glaive homicide et tranche d'un seul coup la tête du Martyr. Le corps sans vie retombe, tandis que la tête, retenue par les nœuds de la chevelure, reste suspendue au poteau où on l'avait attachée ; quant à la croix que le Saint avait toujours coutume de porter entre ses mains, elle tomba sur le gazon, rougie de son sang précieux; et un chrétien, que les païens ne connaissaient pas pour tel, put l'enlever secrètement et l'emporter. Le bourreau qui venait de consommer le crime était encore au même lieu, lorsque tout aussitôt, par un juste effet de la vengeance divine, ses yeux sortent de leur orbite, et tombent à terre près du corps du Martyr. A la vue de ce terrible châtiment, plusieurs ne purent s'empêcher d'en reconnaître la justice. Mais voilà que tout à coup se présente le soldat que l'on avait laissé pour mort au milieu du chemin. D'autre part survient le juge qui était d'abord resté dans la ville, mais qui, entendant parler des miracles qui avaient accompagné le supplice d'Alban, voulait voir par lui-même ce qui se passait. On lui présente le soldat que ses blessures précédentes avaient tout défiguré. Le juge lui dit par dérision : « Tu me parais malade : il faut aller implorer le secours d'Alban pour qu'il daigne guérir tes membres brisés. Cours, hâte-toi, va prendre sa tête, rapproche-la du tronc ; donne-lui la sépulture, rends-lui les honneurs usités dans votre secte ; et tu verras que cela te servira de remède contre les coups que tu as reçus. » Le soldat, rempli de ce zèle que donne une foi vive, répondit : « Je crois fermement que le Bienheureux Alban peut, par ses mérites, m'obtenir une guérison complète, et surtout m'obtenir la faveur bien plus précieuse de trouver grâce devant la Majesté divine. Tout ce que tu dis par dérision, il pourra, par la puissance de Dieu et l'intercession d'Alban,

Digitized by Google

accomplir en moi. » Alors, s'approchant du poteau avec
spect, il détache les nœuds de la chevelure, et prenant la
te du saint Martyr, il la pose auprès du tronc. Aussitôt
se sent guéri; et par un miracle visible aux yeux de tous,
recouvre à l'instant une santé parfaite. Alors, rempli d'une
rce nouvelle, il rend les derniers devoirs au saint Martyr,
reuse une fosse, y dépose le corps et le recouvre de terre.
uis, il se met à prêcher avec courage devant tout le peuple
puissance du Christ et les mérites d'Alban.

A cette vue, les païens, saisis d'une nouvelle fureur, se
irent entre eux : « Que ferons-nous? Sera-t-il donc impos-
ble de faire périr cet homme? Nous l'avions déjà accablé de
ups; et maintenant nous ne voyons plus en lui nulle trace
e blessure. Que ferons-nous donc maintenant? » L'un d'eux
it alors : « Cet homme est magicien : le seul moyen que
ous ayons de le faire périr, c'est de couper ses membres en
orceaux; autrement ses sortiléges émousseront le tran-
hant du glaive, et il sera impossible de le mettre à mort. »
n suivit ce conseil barbare; le généreux soldat du Christ
uffrit avec constance ce cruel supplice, et persévérant jus-
u'au dernier soupir dans la sainte foi, il mérita de partager
vec Alban l'honneur de la couronne.

La nuit suivante, Notre-Seigneur Jésus-Christ fit connaître
ar des signes évidents la gloire de son serviteur. Au milieu
es ténèbres, une immense Croix lumineuse parut sur le
mbeau d'Alban : elle s'élevait de la terre au ciel, et l'on y
oyait des Anges descendant et montant sans cesse, et chan-
nt pendant toute la nuit des hymnes et des cantiques de
uange. Quelques païens ayant vu ce miracle, en appelèrent
autres pour jouir du même spectacle; et ainsi ce prodige
répara les voies à un grand nombre de conversions parmi
s infidèles de ce pays. (Bénédictins de Solesmes.)

Plusieurs de ceux qui assistèrent à l'exécution ouvrirent
s yeux à la lumière de la foi. Ils s'attachèrent au prêtre qui
ait converti saint Alban, et passèrent avec lui dans le pays

Digitized by Google

de Galles, où ils reçurent le Baptême [1] ; mais ils furent mis en pièces par les idolâtres à cause de leur religion. Le prêtre qui les avait instruits fut lapidé à Rudburn, à trois milles de la ville de Saint-Alban[2]. Geoffroi de Monmouth et d'autres auteurs le nomment Amphibalus ; mais Ussérius conjecture qu'il s'appelait Caracalla, du nom de son habillement.

Saint Alban, au rapport de Bède, souffrit le 22 juin. Les uns placent son martyre en 286, les autres en 303, c'est-à-dire au commencement de la grande persécution de Dioclétien, à laquelle Constance mit fin l'année suivante dans la Bretagne.

Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles dont nous avons parlé. Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant : « Les miracles de saint Alban étant attestés par des auteurs si dignes de foi, je ne vois pas pourquoi on les révoquerait en doute. Il est certain, par les écrits des anciens, que de leur temps il s'opérait des miracles dans l'Église. Il n'y aurait pas de raison à soutenir que Dieu n'a manifesté sa puissance d'une manière surnaturelle que dans le siècle des Apôtres. Ceux-ci n'ayant pas converti le monde entier, pourquoi ne voudrions-nous pas convenir que Dieu aura donné aussi à ceux de ses serviteurs qui ont vécu ensuite, des lettres de créance auxquelles on ne pouvait se refuser ? Pourquoi enfin rejetterait-on les miracles de saint Alban, la circonstance où il se trouvait étant assez importante pour que le ciel interposât son pouvoir d'une manière surnaturelle [3] ? »

On bâtit, sous le règne de Constantin-le-Grand, une magni-

1 Ces chrétiens nouvellement convertis étaient au nombre de mille. V. Harpsfield.

2 Ceci est rapporté comme certain par Thomas Rudburn, qui était sur les lieux, par Matthieu Paris, etc., qui écrivaient d'après d'anciennes pièces qui se gardaient à l'abbaye de Saint-Alban.

3 Gildas, Bède, etc., disent expressément que saint Alban passa la rivière à sec, et qu'il fit jaillir une source à l'endroit où il fut décapité. Ce lieu, nommé Holmhurst par les Anglo-Saxons, et appelé depuis Holmswold-wood, a servi d'emplacement à la ville de Saint-Alban.

Digitized by Google

ique église à l'endroit où saint Alban avait souffert le mar-
yre, et cette église devint célèbre par un grand nombre de
niracles [1]. Les Saxons l'ayant détruite, Offa, roi des Merciens,
n fit bâtir une autre, avec un monastère auquel il donna des
evenus considérables [2]. Les Papes accordèrent à ce monas-
ère les plus grands priviléges, et remirent à toutes les terres
ui en dépendaient le *romescot* ou denier de saint Pierre. Il
ut détruit sous Henri VIII ; mais les habitants de la ville
lonnèrent une somme d'argent pour qu'on leur laissât l'é-
lise qui subsiste encore aujourd'hui, et qui est paroissiale[3].

On sauva une partie des reliques de saint Alban, qui se
ardent précieusement chez les Anglais de Valladolid ; il y
n a aussi une petite portion à Saint-Omer. L'Angleterre,
endant plusieurs siècles, a honoré saint Alban comme un
e ses principaux patrons, et elle a obtenu du ciel des grâces
ignalées par son intercession. Ce fut en l'invoquant que saint
ermain fit remporter aux Anglais, sans effusion de sang
hrétien, une victoire complète sur des ennemis aussi dan-
ereux pour les âmes que pour les corps. On ne voit plus rien
e sa châsse, qu'Offa, Egfrid son fils et plusieurs rois avaient
écorée avec magnificence ; mais on a couvert d'une pierre
e marbre le lieu où ses cendres sont renfermées. Sur la mu-
aille qui est vis-à-vis, on a gravé quelques vers, dont le sens
st que la châsse du Saint était anciennement en cet endroit [4].

(GODESCARD.)

[1] On peut voir sur ces miracles Henschénius dans ses *Analecta de S. Al-
ano*, et Papebroch, t. IV *junii*.

[2] Offa, roi de Mercie, fonda le monastère de Saint-Alban l'an de Jésus-
hrist 793, et le trente-troisième de son règne ; il y donna des biens
onsidérables dans le Concile de Celchyth, où se trouvèrent quinze évê-
ues, plusieurs rois, et un grand nombre de seigneurs. V. la Chronique
e Stow.

[3] L'abbé de Saint-Alban siégeait au Parlement à la tête de tous les
bbés mitrés. Cette préséance lui fut accordée par le Pape Adrien IV en
154. *Sicut B. Albanus protomartyr est Anglorum, item et abbas sui monas-
erii sedem primam habet in parliamento.* Plusieurs rois confirmèrent ce
rivilége.

[4] Un village du Forez, en France, porte le nom de Saint-Alban. Il est

Digitized by Google

LES DIX MILLE MARTYRS DU MONT ARARATH.

On vénère en ce jour, 22 juin, les dix mille chrétiens qui ont témoigné pour la foi en Jésus-Christ. Les martyrologes les appellent *les dix mille crucifiés*. Ils souffrirent en Arménie, sur le mont Ararath et dans ses alentours. On honore à Gueldre, dans le diocèse de Ruremonde, les reliques de deux d'entre eux, saint Galène et saint Valène, qui y furent apportées très-anciennement, et qui en sont regardés comme les patrons.

On mentionne aussi en Palestine mille quatre cent quatre-vingts chrétiens, immolés à Samarie par l'ordre du roi de Perse Chosroès.

SAINTE JULIENNE ET SON FILS,

MARTYRS.

Au temps des persécutions, il y avait des chrétiens à Pétra, dans la plus sèche contrée de l'Arabie. Parmi eux, on dis-

à une lieue et demie de Rouanne, et renommé par ses eaux minérales.

Le P. Papebroch parle d'un autre saint Alban, martyr, dont les reliques se gardent à Burano, près de Venise.

Il paraît, par le livre de Thomas More contre Tindal, et par les Notes de Ruinart sur l'Histoire de la persécution des Vandales, que quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de saint Alban, premier martyr d'Angleterre, et de celui qui est honoré le 21 de juin à Mayence, dans un monastère de son nom fondé en 804 : mais on lit dans le martyrologe de Raban-Maur, que le second était Africain ; qu'ayant été banni par Hunéric à cause de la foi, il se retira à Mayence, et qu'étant tombé entre les mains des Huns, il fut martyrisé par ces barbres.

Mabillon, *Annal. Ben.*, l. 28, et Papebroch, p. 68, fondés sur l'autorité de Raban-Maur, ont soutenu que saint Alban de Mayence était d'Afrique, mais Ruinart a été d'un sentiment différent, en quoi il a été suivi par M. Georgi, qui a fait de bonnes notes sur le martyrologe d'Usuard.

La célèbre église collégiale de Namur fut fondée sous l'invocation de saint Alban, en 1047, par Albert II, comte de Namur. L'abbé de Saint-Alban de Mayence l'enrichit de reliques fort précieuses. On y garde le morceau de la vraie Croix, que Henri, empereur de Constantinople, envoya en 1205 à Philippe son frère, comte de Namur. Cette église devint cathédrale lorsque Paul IV eut érigé un évêché dans cette ville en 1559.

Digitized by Google

inguait une sainte femme, nommée Julienne, qui avait un ils tout jeune qu'elle avait élevé dans la foi. La persécution 'étant ranimée, il arriva à Pétra un ennemi du nom chré- ien, qui fit arrêter Julienne, avec Saturnin, son fils. On en- reprit la mère, dont on ne put ébranler la foi; on attaqua enfant, qui se montra aussi ferme que sa mère. On crut les abattre par des tortures, mais l'Esprit divin les soutenait. On init par les mesures extrêmes : la mère et le fils furent jetés u feu et brûlés vifs.

SAINTE CONSORCE,

VIERGE.

Consorcie ou Consorce était, à ce qu'on croit, fille de saint Eucher le Jeune, évêque de Lyon, qui, avant de parvenir à 'épiscopat, avait épousé sainte Galle. De ce mariage naqui- ent deux fils, saint Véron et saint Serlone, et deux filles, ainte Tulle ou Tullie et sainte Consorcie.

Saint Eucher s'étant séparé d'avec sa femme pour servir ieu dans la pénitence et la solitude, sainte Galle vécut dans ne profonde retraite où Consorcie la suivit et demeura près 'elle jusqu'à sa mort, s'attachant à la servir et à l'imiter dans es exercices de la piété et la pratique des vertus chrétiennes.

Après la mort de saint Eucher et de sainte Galle, Consorcie ontinua de suivre la généreuse résolution qu'elle avait prise e vivre dans une virginité perpétuelle. Sans prendre le voile e religieuse, elle suivit la coutume d'un grand nombre de ierges chrétiennes qui vivaient retirées du monde, loin de a corruption du siècle. Elle mourut saintement, vers l'an 468, t l'Église honore sa mémoire le 22 juin, jour que l'on regarde omme celui de sa mort.

SAINT MARCAN.

Né vers 419, saint Marcan fut disciple de saint Brieuc, à a Vallée-Double. Les mêmes vertus établirent une sainte nion entre le maître et l'élève. Saint Marcan se trouvait à

Digitized by Google

l'abbaye de Grande-Laun, quand saint Brieuc quitta l'exil de cette vie. Il vit alors une colombe portée au ciel par des Anges. C'était l'indice de l'entrée de l'âme du vieillard dans le sein d'Abraham, et l'annonce d'une semblable récompense pour Marcan. Ce saint religieux se retira probablement, comme saint Cieux, son condisciple et son ami, dans une solitude avec des confrères, et par la sainteté de sa vie il mérita d'être le patron de la paroisse de son nom.

SAINT AARON,

ABBÉ D'ALETH.

Aaron naquit au commencement du VI^e^ siècle, en Bretagne, jadis appelée l'Armorique, et il fut le fondateur du premier monastère qui ait été élevé dans cette province. Il était situé dans une île qu'un bras de mer séparait de la ville d'Aleth: Aaron le dirigeait quand saint Malo passa en France. Il reçut ce saint homme de la manière qu'on devait attendre de son caractère; il partagea avec lui la gloire de son apostolat.

Saint Aaron gouverna son monastère avec autant de sagesse que d'édification, et mourut en 580. On l'honore le 22 juin dans le diocèse de Saint-Malo, et sa fête s'y célèbre du rit double-mineur. Il y a une église paroissiale de son nom dans le diocèse de Saint-Brieuc. L'île où était son monastère prit dans la suite le nom d'Aaron. En 1159, la ville d'Aleth ayant été abandonnée de ses habitants, Jean de la Grille donna naissance à la ville de Saint-Malo, qui occupa toute l'île d'Aaron.

L'Église honore un autre Saint du même nom, martyrisé en Angleterre.

SAINT HERVÉ, SAINT ARCHIAN, SAINT URFOL, SAINTE CHRISTINE.

L'Anglais Harvian, musicien et poète, après quatre ans de séjour à la cour de Childebert, vint en Bretagne pour repasser dans son pays. Mais arrivé dans l'Armorique, il obtint la main

Digitized by Google

le la Léonnaise Rivanone, sœur de Rigour, chez lequel ils 'estèrent au manoir de Lanrioull, dans la paroisse de Plouzé-'édé, et y donnèrent la vie à Hervé, qui naquit aveugle.

Cinq ans après, Harvian y mourut en réputation de sain-eté. Rivanone, très-sensible à cette perte, éleva soigneuse-nent son fils à Quéran, partie de la commune de Tréflaoué-ıan. Hervé savait à sept ans sa religion, le Psautier et les lymnes communes du bréviaire. Désireux de s'instruire de ılus en plus et de se sanctifier, il se fit conduire à l'école du 'énérable moine saint Archian. Il y demeura sept ans et surpassa ses condisciples. Sa mère s'était retirée dans une solitude avec de pieuses compagnes, et y sanctifiait le reste le ses jours. A la fin de ses études, notre Saint, qui avait pour guide Guiharan, alla trouver son oncle maternel, saint Urfol. Cet homme, distingué par ses lumières et par sa piété, ıabitait un petit monastère dans l'archidiaconé d'Ach. Il avertit son neveu que sa mère était malade; mais, vu l'infirmité du jeune homme, il alla d'abord la voir, et vint le prendre pour le lui mener, comme elle le désirait. La visite fut attendris-sante. La bonne mère bénit son enfant et le recommanda à son frère.

Hervé resta dans l'ermitage de son oncle avec quelques autres religieux, tandis que le Saint faisait un voyage dans a paroisse de la Forêt.

Cependant, averti que sa mère était mourante, il la fit veiller, envoyant les autres moines deux à deux lui donner les soins et prier dans sa cellule. Il la visita, lui fit administrer le saint Viatique et lui rendit les derniers devoirs. Elle fut enterrée dans l'oratoire, qui est devenu l'église de Lanhouar-ıeau, et des prodiges illustrèrent sa tombe.

Hervé resta dans cet oratoire, priant jour et nuit pour elle. Il ouvrit une école et instruisit les enfants qui, de toutes parts, venaient à lui. Il vivait, avec d'autres moines, dans une grande perfection. Fuyant l'admiration qu'excitaient ses mi-racles, il passa avec tous ses confrères dans la seconde re-traite d'Urfol, au canton de Plouzévédé. Il répara l'oratoire

Digitized by Google

du Saint et accommoda de pierres son sépulcre, que des prodiges rendirent glorieux.

Il se présenta à saint Houardon, évêque de Saint-Pol, et, ordonné exorciste, il emmena ses religieux du côté de Landerneau. Il bâtit une église et un monastère. Innoco donna le terrain, et le Saint fit une quête dans la Cornouaille, pour aider à la construction des édifices. Il y coula ses dernières années dans les exercices de la piété la plus fervente, et se trouva, dit-on, avec les évêques assemblés sur le Mené-Bré, en Pédernec, pour excommunier le cruel Comor. Hervé, attaqué d'une forte maladie, fut absous, béni, communié, muni de l'Extrême-Onction par son évêque, et mourut le 22 juin, vers l'an 566.

Sainte Christine, nièce de Rivanone, et dont la mort seule l'avait séparée, vint soigner son vertueux parent, et mourut au pied du lit du Saint, presque en même temps que lui. Elle l'avait prié d'obtenir de Dieu qu'elle ne restât point après lui sur la terre.

Les trois abbés saint Conogan, saint Maian et saint Mormède étaient aux funérailles du saint exorciste.

SAINT DOMITIEN.

Saint Landelin, dont on a lu la Vie sommaire le 15 juin, avait formé, dans son monastère de Lobes, plusieurs disciples qui parvinrent comme lui à la sainteté. L'un de ces heureux serviteurs de Dieu était Domitien; il accompagna son saint abbé dans sa retraite à Crespin, épaisse forêt du Hainaut, où ils se construisirent des cellules. Mais leur réputation leur attira un grand nombre de cœurs dévoués, et les cellules ne suffisant plus, ils fondèrent l'abbaye de Crespin, qui grandit rapidement. Ces religieux étaient en même temps missionnaires, ils allaient dans les contrées semer ou réveiller la foi ; et leurs travaux étaient bénis de Dieu. Domitien y brilla grandement; en 652, il fit avec saint Landelin le voyage de Rome, où ils furent félicités et bénits par le saint Pape Martin Ier.

Digitized by Google

On ignore l'époque de la mort de saint Domitien, qui vécut plusieurs années après ce voyage.

SAINTE ROTRUDE,

VIERGE.

Née probablement dans le pays de Thérouanne, sainte Rotrude sut plaire à Dieu par ses vertus et ses bonnes œuvres. Jamais les pauvres ne s'éloignaient d'elle sans avoir reçu quelque secours; elle se retranchait tout ce qu'elle pouvait pour le leur donner. La Passion de Notre-Seigneur était sans cesse présente à son esprit et lui faisait répandre d'abondantes larmes. Détachée de toutes les choses de la terre, elle n'avait de goût que pour les choses célestes et vivait comme les Anges du ciel. On ignore à quelle époque elle mourut; on sait seulement que son corps fut placé dans le monastère d'Andres, à Guines, et transféré plus tard dans l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, où l'on faisait sa fête le 22 juin.

SAINT ÉBERHARD,

ARCHEVÊQUE DE SALTZBOURG.

Saint Éberhard, né à Nuremberg en 1085, descendait de l'illustre famille des comtes de Bibourg. Sa mère était d'une piété exemplaire et versait dans le sein des pauvres tout le superflu des immenses richesses qu'elle possédait. Comme elle faisait bâtir une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, on la vit plusieurs fois porter elle-même de grosses pierres à une assez grande distance et se mêler aux ouvriers pour les aider et les encourager. Le jeune Éberhard, doué des plus heureuses dispositions de l'esprit et du cœur, fut confié aux moines de l'abbaye du mont Saint-Michel de Bamberg pour son éducation, et il posa déjà dans cette sainte maison les fondements de cette haute réputation de vertu et de science qui en firent plus tard une lumière brillante de l'Église d'Allemagne.

Il fut d'abord chanoine de l'église cathédrale de Bamberg;

Digitized by Google

mais il aspirait à une vie plus parfaite, et il obtint le consentement de ses parents pour entrer dans le monastère de Prufening, près de Ratisbonne. Éberhard avait alors quarante ans, et comme il avait toujours été animé du zèle de sa sanctification, il se trouva bientôt le modèle de ses frères par sa ferveur et sa réguralité. De là, malgré ses résistances et par l'ordre exprès du Pape Innocent II, il passa en qualité d'abbé dans le monastère de Bibourg, près d'Ingolstadt, qui venait d'être fondé par sa sœur et ses deux frères, et y fit fleurir toutes les vertus plus encore par son exemple que par ses leçons. Mais il était surtout l'ami des pauvres et des malades. Il les recevait avec bonté, leur lavait lui-même les pieds, les soignait lorsqu'ils étaient malades, et ne les renvoyait jamais de sa maison sans leur avoir donné les secours nécessaires à leur situation. Il en faisait de même pour tous les étrangers ; ils étaient assurés de trouver dans le saint abbé de Bibourg l'affabilité, l'empressement à leur être utile, et la charité la plus généreuse.

Mais la Providence devait l'appeler sur un théâtre où ses vertus et ses talents seraient encore plus utiles à l'Église. L'archevêché de Saltzbourg étant venu à vaquer, le peuple et le clergé l'élurent d'une voix unanime pour gouverner cet important diocèse. Cette dignité ne fit que rendre plus humble et plus modeste l'abbé de Bibourg, qui ne l'avait acceptée qu'avec la plus grande répugnance et par la crainte de s'opposer aux desseins de Dieu. Le bien que le nouvel archevêque opéra dans le diocèse de Saltzbourg, fut immense. Il rétablit la paix depuis longtemps troublée entre son chapitre et plusieurs monastères de sa ville épiscopale, ramena peu à peu les peuples au respect et à la soumission envers le clergé, dont le caractère et l'autorité étaient tombés dans un mépris général par suite des longues discordes du sacerdoce et de l'empire, et s'efforça de corriger tous les abus partout où il les rencontrait.

Le bienheureux Éberhard avait une telle dévotion envers la très-sainte Vierge, qu'il ne refusait jamais rien à per-

Digitized by Google

:onne, dès qu'on le lui demandait au nom de Marie. Il était l'une simplicité admirable et d'une charité sans bornes. Il ne :e contentait pas de faire distribuer aux pauvres la nourri- ure et les vêtements dont ils avaient besoin; souvent même l les admettait à sa table, et il allait les visiter jusque dans eurs réduits les plus dégoûtants, lorsqu'ils étaient malades. Aussi était-il l'objet de l'amour et de la vénération de tous ;es diocésains.

Ce qui prouve encore la haute influence de ses vertus, 'est le respect que lui témoigna constamment l'empereur Frédéric Barberousse, dans ses démêlés avec le Saint-Siége. Quoique l'archevêque de Saltzbourg fût trop attaché à l'unité le l'Église pour se ranger du côté de ce prince schismatique t de ses anti-papes, jamais néanmoins celui-ci n'osa le persécuter ni le troubler dans la paisible administration de son diocèse. Il sut même rendre justice à sa noble franchise, t sans doute que dans le fond de son cœur il estimait plus a courageuse fermeté que les basses adulations des évêques ourtisans dont il était environné.

Saint Éberhard mourut le 22 juin 1164, pendant qu'il rev- ait d'un voyage qu'il avait fait en Styrie pour rétablir la paix ntre le margrave Ottokar V et le commandant du fort de eibnitz. Les fatigues d'une si longue route épuisèrent ses orces et hâtèrent sa fin. Il avait près de quatre-vingts ans.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE

DE PLAISANCE.

Le Bienheureux Philippe, voulant embrasser la vie reli- ieuse, entra dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. a profonde humilité, son attrait pour la prière et la contem- ation s'unissaient dans son cœur à une vive charité pour prochain, et un grand zèle à soulager les malades. Devenu rêtre, il offrait le saint Sacrifice avec une vive tendresse. Il ourut en odeur de sainteté le 22 juin de l'an 1307, et fut econnu Bienheureux par le Pape Clément XIII.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Ouverture du Concile général d'Éphèse, dans lequel le principal titre d'honneur de Marie, qui est celui de *Mère de Dieu,* lui fut assuré contre l'impie Nestorius.

Ce fut le Pape Célestin Ier qui présida à ce Concile, en la personne de Cyrille, évêque d'Alexandrie. La première session fut tenue en ce jour, l'an 431, dans l'église de Sainte-Marie, qui en était la principale église. Voici la sentence de condamnation que les Pères de ce Concile rendirent contre Nestorius : *Dominus noster Jesus-Christus, quem suis ille (Nestorius) blasphemis vocibus impetivit, per sacram hanc sydodum eumdem Nestorium, omni pietatis dogmate privatum, et ab universo nihilominus Sacerdotum consortio et cœtu alienum esse decrevit.* « Notre-Seigneur Jésus-Christ, que Nestorius a attaqué par des paroles de blasphème, a résolu par ce saint Concile que ledit impie Nestorius serait retranché et excommunié de la croyance catholique, et séparé de tout commerce avec les prêtres. » Il y fut prononcé douze anathèmes, dont le premier est en ces termes : *Si quis non confitetur Emmanuelem verum Deum esse, adeoque sanctam Virginem, quæ incarnatum Dei Patris Verbum secundum carnem genuit, Deiparam esse, anathema sit.* « Si quelqu'un ne confesse pas qu'Emmanuel est le vrai Dieu, et que la très-sainte Vierge qui a engendré selon la chair le Verbe incarné de Dieu le Père, est la Mère de Dieu, qu'il soit anathème. »

Nestorius admettait en Jésus-Christ deux personnes : la personne divine et la personne de l'homme, et soutenait qu'il n'y avait que la personne de l'homme qui fût née de Marie, et par conséquent il niait opiniâtrément qu'elle fût Mère de Dieu. Ainsi il faisait une injure atroce à la très-sainte Vierge, en lui ôtant son titre le plus juste, le plus vrai et le plus glorieux, qui est celui de Mère de Dieu.

On croit que c'est depuis la tenue de ce Concile qu'on a ajouté à « la Salutation Angélique » ces paroles : *Sancta Maria mater Dei, ora pro nobis peccatoribus,* etc. De là nous

Digitized by Google

evons juger de quelle dévotion et de quel culte (que nous ppelons d'*hyperdulie*) Marie doit être honorée au-dessus de ous les Saints, à cause de sa proximité et de son affinité vec Dieu, dont elle est la Mère.

L'impie Nestorius mourut en exil, la langue rongée de ers. En mémoire de sa condamnation, l'impératrice Pulhérie fit élever à Constantinople, aux Blaquernes, une église agnifique, qu'elle dédia à Marie *Mère de Dieu.*

Disons en ce jour à la très-sainte Vierge, avec saint Bernard : *Sancta Maria, Mater Dei, per te accessum habeamus d Filium. O benedicta inventrix gratiæ, genitrix vitæ, Mater alutis, per te nos suscipiat, qui per te datus est nobis.* Sainte Marie, Mère de Dieu, donnez-nous accès auprès de otre Fils. O bénie qui avez trouvé la grâce, qui avez engendré la vie, Mère du salut, que Celui qui nous a été donné ar vous, nous reçoive par Vous. »

MARTYROLOGE ROMAIN [1]

A Nole, ville de Campanie, la fête de saint Paulin, évêque t confesseur, qui de très-noble et très-opulent se fit pauvre t humble pour Jésus-Christ, et qui, n'ayant plus autre chose, e rendit lui-même esclave pour racheter le fils d'une veuve, ue les Vandales avaient emmené captif en Afrique, lorsqu'ils urent ravagé la Campanie. Or, il brilla non-seulement par

1 DECIMO KALENDAS JULII.

Apud Nolam, Campaniæ urbem, natalis beati Paulini Episcopi et Confessoris, qui ex nobilissimo et opulentissimo factus est pro Christo pauper et humilis, et quod supererat, seipsum pro redimendo viduæ filio, quem Wandali Campania devastata captivum in Africam abduxerant, in servitutem dedit. Claruit autem non solum eruditione et copiosa vitæ sanctitate, sed etiam patentia adversus dæmones : cujus præclaras laudes sancti Ambrosius, Hieronymus, Augustinus, et Gregorius scriptis suis celebrarunt. Ejus corpus Romam translatum, in Ecclesia sancti Bartholomæi in insula una cum corpore ejusdem Apostoli honorifice asseratur. — In monte Ararath, passio sanctorum Martyrum decem millium crucifixorum. — Verolamii, in Britannia, sancti Albani Martyris, qui tempore Diocletiani pro clerico hospite, quem susceperat, seipsum tradens, post verbera et acerba tormenta capite plexus est. Passus est etiam

Digitized by Google

son érudition et par la grande sainteté de sa vie, mais encore par son pouvoir contre les démons. Les saints Ambroise, Jérôme, Augustin et Grégoire ont célébré ses louanges dans leurs écrits. Son corps, transféré à Rome dans l'église de Saint-Barthélemy-en-l'Ile, y est honorablement conservé avec celui de cet Apôtre.

Sur le mont Ararath, martyre de dix mille saints Martyrs crucifiés.

A Vérulam, en Angleterre, saint Alban, martyr, qui, du temps de l'empereur Dioclétien, s'étant livré lui-même à la place d'un ecclésiastique qu'il avait reçu dans sa maison, après avoir été fouetté et tourmenté cruellement, fut décapité. Un des soldats qui le menaient au supplice s'étant converti à Jésus-Christ en chemin, souffrit aussi avec lui, et mérita d'être baptisé dans son propre sang.

A Sămarie, mille quatre cent quatre-vingts saints Martyrs, sous Chosroès, roi de Perse.

Le même jour, saint Nicéas, évêque de Rémisiane, illustre par son savoir et par ses saintes mœurs.

A Naples, saint Jean, évêque, que saint Paulin, évêque de Nole, appela au royaume céleste.

Au monastère de Cluny, sainte Consorce, vierge.

A Rome, translation de saint Flavien-Clément, consulaire, tué pour la foi de Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Domitien. Son corps, qui a été trouvé dans la basilique de Saint-Clément, Pape, a été remis avec pompe dans le même lieu.

cum illo unus de militibus, qui eum ducebat ad supplicium, qui in via conversus ad Christum, proprio sanguine meruit baptizari. — Samariæ, sanctorum mille quadringentorum octoginta Martyrum, sub Chosroa Rege Persarum. — Romæ, translatio sancti Flavii Clementis viri consularis et Martyris, a Domitiano Imperatore pro Christi fide interempti, cujus corpus in Basilica sancti Clementis Papæ nuper inventum, ibidem solemni pompa reconditum est. — Eodem die, sancti Nicææ Romatianæ civitatis Episcopi, doctrina, sanctisque moribus clari. — Neapoli, in Campania, sancti Joannis Episcopi, quem beatus Paulinus Episcopus Nolanus ad cœlestia regna vocavit. — In monasterio Cluniacensi, sanctæ Consortiæ Virginis.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Saint Lambert, quarantième abbé de Saint-Omer.

Saint Badou (Badulfus), évêque régionnaire dans les Gaules.

Saint Biage (Blavius), évêque de Vérone, honoré là dans église de Saint-Étienne.

Saint Galaction, honoré à Constantinople.

Saint Julien, martyr en Istrie, honoré à Rimini.

Saint Julien, martyr à Carthage.

Sainte Séraute (Sicildis), vierge, honorée dans le diocèse u Mans, à Saint-Calais.

Saint Pompien, honoré à Constantinople, où l'on a ses reli-ques, dans l'église de Sainte-Euphémie.

Saint Exupérance, dont les reliques sont honorées à Côme, n Italie.

Saint Graphe, compagnon du martyre de saint Galaction.

Saint Fernand, évêque de Casa, en Italie, mort en 1024.

Saint Gandalisque, martyr à Antioche, avec huit cent quinze utres, sous Dioclétien.

Sainte Aprincie, vierge, du monastère de Saint-Clément, Metz.

Saint Julien de Rimini, martyr.

Martyrologe de la dernière persécution.

Nicolas Henri, prêtre du diocèse de Langres, arrêté dans e département de la Côte-d'Or, condamné à mort comme ontre-révolutionnaire, et guillotiné à Paris, le 22 juin 1794.

Martin Raynard, archidiacre et vicaire-général de Senez, yant refusé le serment schismatique, se retira sur la mon-agne de Modin, fut empoigné par les révolutionnaires et précipité dans le Var, le 22 juin 1792. Il avait soixante-dix-ept ans. Puis son corps ensanglanté fut retiré des eaux et porté dans une chapelle, où il fut livré à toutes sortes d'ou-rages. Après quoi, les impies le laissèrent enterrer.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Liébert, évêque de Cambrai et d'Arras. — Sainte Agrippine, vierge et martyre. — Saint Félix de Sutry, martyr. — Les martyrs de Nicomédie sous Dioclétien. — Saint Zénon et saint Zénas, martyrs. — Saint Jean, prêtre de Rome, martyr. — Sainte Ediltrude ou sainte Audry, reine, vierge et abbesse. — Saint Jacob, évêque de Toul. — Saint Bili II, évêque de Vannes. — Sainte Marie d'Oignies. — Sainte Christine l'Admirable. — Saint Valhir ou Vauhir, curé d'Onhaye, martyr. — Le Bienheureux Félix, moine de Cîteaux. — Marie, sœur de Moïse. Josias, roi de Judas. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LIÉBERT,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

Le nom de saint Liébert est un des plus beaux que présente au Moyen-Age l'histoire des Églises de Cambrai et d'Arras. Ce pontife, dont la sagesse et les vertus jetèrent alors un si vif éclat, nous offre un de ces caractères dans lesquels se révèle surtout la noble simplicité de la religion. Tout en lui plaît et réjouit, et nul n'est plus propre à montrer combien la foi relève les âmes par la noblesse des sentiments et la pureté des intentions qu'elle inspire, et comment elle sait donner cette douce fermeté, et cet esprit de bienveillance et de modération qui charment tous les hommes.

Saint Liébert reçut le jour dans le Brabant, d'une famille noble et puissante. Plusieurs auteurs disent qu'il était fils de la sœur de Gérard Ier de Florines, évêque de Cambrai et d'Arras. Ce qui est certain du moins, c'est qu'il était parent de cet illustre prélat, et que ce fut près de lui qu'il se forma à la connaissance des belles-lettres et de la philosophie. Le pieux adolescent fit de rapides progrès dans ces études, et grâce à la droiture de son esprit et à la pureté de son cœur, il avança aussi à grands pas dans la carrière des vertus. Les

Digitized by Google

difficultés que rencontre d'ordinaire le jeune âge pour maîriser les penchants de la nature et la vivacité du tempéraent ne paraissait nullement ébranler sa constance, et tout nnonçait que Dieu avait sur lui des desseins pour l'avenir. Déjà le jeune Liébert ne cachait pas l'attrait qui le portait au acerdoce, et bien que ses parents eussent l'intention d'en aire un héritier de leurs richesses et de leurs dignités, on oyait que son âme aspirait après le bonheur de se consacrer Dieu sans réserve.

Le vénérable évêque Gérard Ier se réjouissait beaucoup devant le Seigneur en considérant les rares progrès que faisait on cher neveu Liébert, et les saintes dispositions qui l'aniaient. Aussi, quand le cours de ses études fut terminé, bien u'il fût encore dans un âge peu avancé, il le chargea d'enseigner lui-même aux autres les lettres sacrées et profanes. e jeune Liébert se montra digne de la confiance qu'on lui émoignait, et il s'acquittait de cet emploi avec un plein succès. Il savait tempérer la sécheresse de certaines études par attrait innocent et la sage variété qu'il leur donnait, tellement que le cœur de ceux qui l'écoutaient était touché en ême temps que leur esprit était éclairé et orné des plus elles connaissances. « Et ainsi, continue son biographe, ce rès-prudent docteur conservait l'éloquence et la beauté du ngage harmonieux des auteurs païens, qu'il faisait servir relever la beauté de la céleste doctrine et des divines Écriures. Science sage et très-profitable, que l'on acquiert dans s études de l'école, et que l'on allait ensuite communiquer ux peuples. » Ce fut pendant qu'il était ainsi préposé à l'enseignement, que saint Liébert fut élevé à la dignité du sacerdoce, qui donna encore un nouvel éclat à ses vertus et à es éminentes qualités.

Cependant son vénérable oncle entendait, avec une satisaction bien légitime, les louanges que tout le monde rendait la piété et à la science de son neveu. « Chacun l'entretenait e son étonnant savoir, de la sagesse de ses discours, de sa ontinuelle sollicitude, de sa vie pure et sainte. » Aussi, sen-

Digitized by Google

tant que les infirmités de l'âge ne lui permettaient plus de suivre avec la même activité toutes les parties de la vaste administration de ses deux diocèses, il songea à retenir Liébert auprès de sa personne, et à lui confier certaines affaires importantes ainsi que la direction de sa maison. Le saint prêtre fut donc rappelé de l'école où il instruisait la jeunesse, et commença à diriger les officiers et les familiers du palais épiscopal et à exercer encore d'autres charges. Il sut, dans ce poste difficile, se faire aimer et respecter, grâce à la bonté qu'il témoignait indistinctement à tous ses subordonnés, et à la parfaite exactitude qu'il apportait en toutes choses.

Au milieu de ces occupations multipliées et sans cesse renaissantes, les années s'écoulaient rapidement et donnaient au Bienheureux Liébert une plus grande expérience des hommes et des choses. Il avait atteint l'âge parfait : son esprit s'était développé par de fortes études, son âme, toujours fidèle aux inspirations de la grâce, s'était enrichie des dons les plus précieux, et toute sa conduite, dans les choses temporelles comme dans les spirituelles, attestait une admirable prudence. L'évêque Gérard, qui voyait de plus près encore son neveu, et qui pouvait mieux que tout autre apprécier son mérite, conçut la pensée de le nommer à un archidiaconat alors vacant dans son diocèse de Cambrai. Ne voulant agir en toutes choses que conformément aux volontés du ciel, il prit soin de consulter d'abord le Seigneur dans la prière et de s'éclairer par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Sa résolution connue, on vit éclater une joie et une satisfaction générales de la part du clergé et du peuple.

La charge d'archidiacre et surtout celle de prévôt qui fut ajoutée pour saint Liébert, était très-difficile à remplir à une époque où des seigneurs et des hommes d'armes n'abusaient que trop souvent de leur force pour opprimer les innocents et les faibles, et entraver l'Église dans l'exercice légitime de ses droits et de son ministère. Cambrai avait particulièrement

Digitized by Google

à souffrir du châtelain Watier, lequel, malgré des protestations réitérées de repentir et de fidélité, ne cessait de commettre toutes sortes de rapines et de violences. Il s'attira ainsi une mort tragique que lui donnèrent plusieurs des nombreux ennemis qu'il s'était faits dans toute la contrée. Son épouse, qu'il laissait veuve avec un enfant en bas âge, était aussi violente que lui, et le nouvel époux qu'elle choisit bientôt après, Jean, avoué d'Arras, était loin de désapprouver les injustices de ses devanciers.

Au milieu des mille embarras que lui suscitait l'administration spirituelle de deux vastes diocèses et le gouvernement temporel du Cambrésis, le vénérable évêque Gérard trouvait sa principale consolation dans la sage conduite de Liébert, son neveu. Celui-ci s'était retiré dans la petite ville de Cateau-Cambrésis, d'où il protégeait tout le pays contre les incursions des ennemis et les entreprises des turbulents seigneurs du voisinage. Son nom seul était une défense assurée. Il suffisait souvent pour arrêter les plus hardis, de telle sorte que, dans toute la contrée, les gens de bien se réjouissaient d'être sous la garde d'un si vigilant archidiacre. « Il était le gage de la paix, le salut de la province, le pied du boiteux, la lumière de l'aveugle, la défense des pauvres, l'espérance des veuves, la protection des pupilles, la terreur des ennemis, la confiance des siens. »

Aussi modeste dans sa conduite qu'il était ferme et prudent, Liébert ne voulait en toutes choses qu'exécuter les volontés de son oncle. Souvent il se transportait auprès de lui, pour recevoir ses conseils, lui adoucir les infirmités de l'âge, et lui rendre les plus touchants devoirs de la piété filiale. Ce fut dans les bras de son bien-aimé neveu, au milieu des soins et des attentions qu'il lui prodiguait, que mourut, le 14 mars de l'année 1051, le vénérable évêque Gérard Ier, de Florines, l'un des plus illustres évêques de ce diocèse et de l'Église de France au XIe siècle.

Aussitôt que les honneurs de la sépulture lui eurent été rendus avec pompe et solennité, l'on songea à lui donner

Digitized by Google

un successeur. Les vœux unanimes du clergé et du peuple y appelaient l'archidiacre de Cambrai, Liébert. Nul, en effet, n'était plus digne et plus capable de remplir cette charge; nul n'avait donné de pareils témoignages de sagesse et de capacité dans la direction des affaires les plus difficiles. On se rappelait encore comment il avait su résister aux agressions des deux châtelains Watier et Jean, et l'on pouvait tout espérer de sa courageuse fermeté, s'il arrivait qu'on essayât de nouveau de troubler la tranquillité de la ville et de la contrée.

Il fut bien difficile de persuader à l'humble Liébert qu'il devait accepter la dignité à laquelle l'appelaient les vœux unanimes du clergé et du peuple. Les larmes qu'il répandait avec abondance trahirent plus d'une fois les saintes appréhensions dont son âme était remplie, à la vue de la responsabilité effrayante qui pèserait sur lui. Il fallut faire une sorte de violence à sa modestie pour arracher un consentement que tout le monde demandait avec instance. Enfin, il céda à la volonté de Dieu qui se manifestait d'une manière sensible, et ayant été conduit au palais épiscopal, il reçut de tous le serment de fidélité. Inçontinent après il se rendit à Cologne, auprès de l'empereur Henri III, qui confirma avec joie une élection à laquelle tous les seigneurs et les puissants de la cour applaudissaient. Ceci se passait le jour même de Pâques, trente-unième de mars de l'année 1051.

Le nouvel élu se hâta de revenir à Cambrai ; mais au moment où il approchait de la ville, il apprit que le châtelain, Jean d'Arras, profitant de la vacance du siége pour commettre les plus grands désordres, avait pénétré de force dans l'église de Notre-Dame, en avait chassé les clercs, pillé le trésor, et que des soldats y restaient par ses ordres pour en défendre l'entrée. Non content encore de cette sacrilége violence, il s'était emparé du palais épiscopal, qu'il habitait avec sa femme et un grand nombre des siens, et où ils commettaient chaque jour les désordres les plus criants et les plus scandaleux.

Digitized by Google

Cette nouvelle affligea beaucoup le cœur de saint Liébert. Elle lui fit connaître par avance les difficultés qu'il rencontrerait dans l'accomplissement des devoirs de son ministère de la part de cet homme pour qui rien ne paraissait sacré. Afin d'éviter des violences toujours regrettables, et espérant que le temps ferait naître une occasion favorable d'entrer sans obstacle dans sa ville épiscopale, le Saint se retira dans la forteresse du Cateau-Cambrésis. Il n'y demeura pas longtemps, car le comte de Flandre, Baudouin V, l'y ayant rencontré, au retour d'un voyage qu'il avait fait auprès du roi de France, se mit en devoir de contraindre Jean à laisser le prélat entrer dans la ville et dans le palais épiscopal. Cet homme, aussi lâche qu'arrogant, prit la fuite à cette seule injonction, et saint Liébert arriva à Cambrai au milieu des transports d'allégresse que faisait éclater le peuple partout sur son passage. Chacun se réjouissait d'être enfin délivré de l'insupportable tyrannie du châtelain. Les pertes qu'il avait causées par ses violences furent promptement réparées : tous, sans exception, clercs et laïques, riches et pauvres, partageaient le bonheur de leur délivrance et de ce retour tant désiré de leur premier pasteur.

Après avoir mis ordre à toutes choses et assuré la tranquillité du clergé et des habitants pendant la nouvelle absence qu'il devait faire, le Bienheureux Liébert se prépara à aller recevoir l'Onction sainte des mains de son métropolitain. Auparavant il se rendit à Châlons-sur-Marne, où il fut ordonné prêtre par Roger II, évêque de ce diocèse. L'émotion de Liébert en cette circonstance était grande, et elle se trahissait de toutes les manières. Au moment surtout où le Pontife lui adressa ces paroles : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » un frémissement involontaire le saisit, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux sur ses habits sacerdotaux.

De Châlons, le Saint se rendit à Reims, où déjà, sur l'invitation du métropolitain, s'étaient réunis tous les évêques de la province. Une circonstance extraordinaire augmenta

Digitized by Google

encore la solennité de ce jour. Le roi de France, Henri Ier, qui venait d'épouser la fille du grand-duc de Russie, voulut conduire la jeune reine à Reims afin d'assister à la cérémonie du sacre de saint Liébert, pour lequel il avait une très-haute estime. Il pria même le nouveau Pontife de bénir son épouse et de placer sur sa tête la couronne royale.

La cérémonie terminée, saint Liébert se disposa à revenir au milieu de ses bien-aimés diocésains. Il ne s'arrêta qu'un moment auprès de l'évêque de Laon, qui le reçut avec tous les honneurs dus à sa dignité. Quand on sut son approche à Cambrai, ce fut une fête dans toute la ville. Chacun répétait à l'envi les louanges du sage et vigilant pasteur que la Providence plaçait à la tête de deux grands diocèses, et tous se disposaient à célébrer son entrée dans la ville par les témoignages de la joie la plus sincère. « Heureux jour, en effet, s'écrie le biographe du Saint, dans lequel l'église de Cambrai reçut un pasteur qui se présenta à tous comme un exemple de justice et de sincérité ! Heureux jour dans lequel la liberté publique, en la personne de Liébert, prit possession de Cambrai, pour délivrer du faste des orgueilleux et de la rage des tyrans le peuple confié à sa sollicitude ! » Après avoir été accueilli par toute la population réunie, au milieu des transports d'allégresse, le pieux évêque se rendit à l'église de Notre-Dame pour y offrir ses hommages à Dieu et à sa sainte Mère, et attirer sur le pasteur et le troupeau toutes les bénédictions du ciel. Sa prière achevée, il se tourna vers le peuple et lui parla en ces termes : « Je vous exhorte, mes frères bien-aimés, à tendre sans cesse vers le terme auquel Dieu nous appelle. N'aimons point le monde, car tout y est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. Ceux, en effet, qui se répandent au dehors au lieu de rentrer en eux-mêmes, s'égarent beaucoup. Mais celui qui fait de tous les sens de son corps un bon usage, pour connaître les œuvres de Dieu et les publier, pour entretenir en lui-même son amour par ses œuvres et ses pensées, pour conserver la paix de l'âme et la connaissance de Dieu,

Digitized by Google

celui-là entre dans la joie de son Seigneur. » Le Saint ajouta encore d'autres paroles pour engager ses ouailles à remplir avec fidélité tous les devoirs que leur impose la religion, puis, rentré dans sa demeure, il commença à régler les affaires pressantes de l'administration.

Rien de plus beau et de plus touchant que le tableau de la vie de saint Liébert pendant son épiscopat. L'auteur qui l'a tracé n'a fait que reproduire la pensée et les sentiments qu'on trouvait dans tous les cœurs : « Ce Pontife, dit-il, amateur de la divine Loi, était un exemple pour les siens. Il fuyait toute recherche dans les vêtements, ne se livrait point à des jeux vains, à un sommeil prolongé ou à la paresse, avait en horreur la jalousie, la détraction, l'envie et l'amour de la gloire. Quant à la cupidité, il la regardait comme un véritable poison. Il faisait toutes choses sans précipitation et sans lenteur.... Il évitait avec soin toutes les inimitiés, les supportait avec un grand calme et s'efforçait d'y mettre un terme le plus tôt qu'il pouvait.... Il ne faisait rien par la force, mais par la persuasion et le conseil..... Toute sa conduite était une règle vivante pour les autres. Ainsi son âme était ornée de toutes les qualités que l'Apôtre saint Paul demande dans les évêques : il était doux, affable, officieux, plein de bonté pour son peuple, écoutant avec indulgence les plaintes des opprimés, se montrant bienveillant pour tous, donnant aux pauvres et aux indigents tout ce dont il pouvait disposer, agissant avec une sainte hardiesse et une évangélique liberté auprès des grands et des puissants du monde. Souvent aussi il adressait à ses ouailles les instructions les plus solides et les plus salutaires, les visitait dans leurs demeures, apaisait leurs querelles, terminait leurs différends et s'étudiait à plaire à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

Les églises de Cambrai et d'Arras jouissaient depuis plusieurs années des bienfaits de la sage et ferme direction de saint Liébert, quand Dieu lui inspira le désir d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte. Ce projet ne pouvait s'exécuter immédiatement ; il était nécessaire en effet de tout préparer

Digitized by Google

pour qu'une si longue absence ne troublât en rien l'administration régulière des deux diocèses et de la ville. C'est pour cette raison que saint Liébert ne le communiqua pas d'abord, et attendit pour en donner connaissance des temps plus favorables. Il commença donc par créer châtelain de Cambrai, à la place de Jean, avoué d'Arras, dont il avait tant eu à se plaindre, le jeune Hugues, fils de Watier. Il plaça cet enfant sous la tutelle d'Anselme, homme de bonne vie et brave guerrier. Le prélat pouvait espérer que, sous la direction d'un pareil maître, le jeune fils de Watier prendrait des habitudes de vertu et de sagesse qui le disposeraient à bien remplir les fonctions de châtelain qui devaient un jour lui être confiées.

Quand cette affaire et plusieurs autres également importantes furent terminées, saint Liébert fit les préparatifs de son voyage, dont il exposa alors le plan à ses amis. Il demanda, pour l'accompagner, Walcher, son archidiacre et prévôt de sa maison, Hugues son chapelain, homme d'une grande vertu, Erlebold, juge et procureur de la ville, et un autre Erlebold surnommé le Roux.

Le saint évêque Liébert sortit donc de la ville de Cambrai, suivi de son peuple qui l'accompagna l'espace de trois lieues, en répandant des larmes et en poussant des gémissements. Là, le pasteur leur donna à tous sa bénédiction, et suivi d'environ trois mille personnes qui s'étaient engagées à faire ce pèlerinage avec lui, il continua sa marche vers l'Allemagne. Après avoir traversé bien des villes et des villages, des provinces, des forêts, des montagnes, ils arrivèrent dans le pays des Huns (Hongrois), peuple barbare de mœurs et de langage. Afin d'abréger le chemin, ils passèrent tous le Danube et pénétrèrent dans la Pannonie, la patrie de l'illustre saint Martin, Apôtre des Gaules. Le roi de cette contrée ayant appris qu'un grand nombre d'étrangers se présentaient aux frontières de ses États et demandaient à les franchir, chercha à connaître leurs intentions et ordonna que quelques-uns d'entre eux lui fussent présentés. Quand il vit le saint Pon-

Digitized by Google

life Liébert portant la croix sur sa poitrine, il se sentit touché de respect pour sa personne, l'invita à s'asseoir près de son trône et lui demanda le sujet de son voyage. Il fut bien étonné quand il apprit le motif pieux qui déterminait cet homme, d'une complexion si faible, à entreprendre un voyage si long et si pénible. Néanmoins comme nul pèlerin jusqu'alors n'avait traversé la Pannonie pour aller en Terre-Sainte, le prince barbare ne voulut point s'en rapporter aveuglément aux réponses qu'on lui avait données. Il craignait un piége, sous les apparences d'un voyage religieux. Il ordonna donc à quelques-uns de ses gens de veiller attentivement sur les étrangers, afin de voir quelles étaient leurs occupations ordinaires et comment ils se comportaient entre eux. Ayant bientôt appris que tout leur temps était consacré au jeûne, à la prière et à la pratique des œuvres de charité, il les laissa entièrement libres et ordonna même de leur procurer toutes les choses dont ils auraient besoin.

« La petite armée du Seigneur, continue le biographe contemporain, en sortant de la Pannonie entra dans ces solitudes couvertes de bois que l'on appelait alors *désert de la Bulgarie*, et qui étaient habitées par des peuples vagabonds venus de l'ancienne Scythie (Tartarie.) Ces sauvages vivent comme des bêtes; ils n'ont ni lois, ni villes, demeurent exposés à l'air, s'arrêtent dans le lieu où la nuit les surprend, tendent des embûches aux voyageurs égarés, vivent de rapine et de pillage et se transportent partout avec leurs femmes et leurs enfants, peuple barbare, en un mot, et en qui l'on ne trouve presque aucune trace d'humanité et de religion. »

Pendant que le saint évêque Liébert traversait ces vastes déserts, plusieurs pèlerins des plus avancés de la troupe vinrent vers lui les yeux baignés de larmes. Ils avaient rencontré une bande de barbares qui s'étaient jetés sur eux, en avaient tué quelques-uns et blessé plusieurs autres. Le prélat, qui allait toujours à pied afin de vaquer plus facilement à la prière et à la récitation des psaumes, s'arrêta aussitôt, et étendant la main droite, fit un signe de croix du côté par

Digitized by Google

où il se proposait de passer ; puis élevant la voix, il adressa ces paroles à ceux qui l'environnaient : « Mes enfants, que le démon votre ennemi, qui, semblable à un lion, circule autour de vous cherchant à vous dévorer, que cet ennemi ne vous inspire aucune frayeur. Résistez-lui avec force par la foi : car si Dieu est avec nous, qui pourrait être contre nous ? Couvrez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez être inébranlables et parfaits en toutes choses ; car ce n'est qu'afin de voir si vous l'aimez que Dieu vous envoie cette épreuve. Il la ménagera lui-même de telle sorte que vous puissiez la supporter. C'est pourquoi, continuez le voyage que vous avez entrepris, car celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu. »

Durant les sept jours qui suivirent, les pèlerins s'avancèrent tranquillement et sans obstacle. Le huitième, ils aperçurent dans l'épaisseur des bois des hommes montés sur des chevaux et des chameaux. Leur chevelure était surmontée d'aigrettes et de bandelettes flottantes ; ils étaient à moitié nus, ne portaient qu'un manteau et de larges bottines ; un carquois rempli de flèches pendait sur leurs épaules et ils tenaient un arc à la main. A la vue de ces hommes, tous les pèlerins furent saisis de frayeur : l'évêque seul se réjouissait en pensant que son vœu le plus ardent serait bientôt accompli et que ces barbares allaient le tuer ou le retenir prisonnier. Mais en présence de ce vénérable pontife et des pieux voyageurs qui l'accompagnaient, les cavaliers nomades se sentirent touchés d'un respect involontaire. Ils les laissèrent passer tranquillement sans les inquiéter en aucune manière, et plusieurs même indiquèrent la route qu'il fallait suivre. Peu de temps après, les pèlerins arrivaient à Laodicée. Là, ils apprirent avec douleur que le sultan de Babylone avait ordonné de fermer pour jamais aux chrétiens l'entrée du Saint-Sépulcre, et qu'il était très-dangereux de chercher à pénétrer même dans la Palestine.

A cette nouvelle, beaucoup des compagnons de l'évêque

Digitized by Google

se dispersèrent ou retournèrent dans leur pays. Pour lui, il résolut, ainsi que les pèlerins attachés à sa personne, de s'embarquer pour essayer d'arriver jusqu'à la ville sainte. Un contretemps nouveau se présenta bientôt. Fulcher, l'un des fidèles compagnons de l'évêque et qui lui était très-affectionné, tomba tout à coup si dangereusement malade, qu'on désespérait de sa guérison. Il y avait déjà trois mois qu'ils étaient à Laodicée, des vents favorables soufflaient, et tous les préparatifs pour la traversée étaient achevés. Une seule chose retenait saint Liébert, c'était la maladie de Fulcher, que l'on s'attendait à chaque instant à voir mourir. Enfin, la veille du jour fixé pour le départ, le malade reçut de nouveau la visite et la bénédiction de son évêque, et se rappelant alors surtout les paroles par lesquelles saint Liébert l'avait mis sous la protection de la sainte Vierge et de l'Apôtre saint André, il prononça du fond du cœur cette naïve et touchante prière : « O saint André, à la protection duquel mon seigneur l'évêque Liébert m'a confié, et dont la mémoire est honorée dans le monastère bâti au Cateau-Cambrésis, si vous êtes véritablement cet illustre André, insigne Apôtre du Christ, ami de Dieu, que le Seigneur a aimé à cause de ses vertus, secourez-moi, hâtez-vous et ayez pitié de moi. Au nom de sainte Marie, Mère de Dieu et notre Maîtresse, soutenez par vos prières mon âme défaillante, secourez cette âme qui est dans les angoisses. Venez à mon aide, ô ami de Dieu, par la miséricorde de Jésus-Christ votre Maître. Voilà que je meurs. Demandez à la Mère de miséricorde qu'elle vienne me secourir, non pour mes mérites, car je n'ai mérité que de mourir, mais pour ceux du pontife qui m'a confié à vous par ses larmes et ses prières. » Toute cette nuit, en effet, le saint évêque n'avait fait que prier et se recommander, lui et les siens, au Dieu tout-puissant. Surtout il demandait, par ses gémissements et ses vœux, la vie de son ami mourant. Le lendemain, dès la première heure du jour, Fulcher, plein de santé, se présentait à saint Liébert, à ses compagnons de voyage, et tous ensemble remerciaient le Seigneur pour un

Digitized by Google

si grand bienfait qu'ils reconnaissaient ne devoir qu'à son infinie bonté.

Incontinent après on se mit en mer pour aller à Jérusalem; mais les vents contraires forcèrent de s'arrêter dans l'île de Chypre et bientôt de revenir à Laodicée. Les matelots, par crainte des Sarrasins, renonçaient à aller aborder dans les ports de la Palestine, et il fallut songer à retourner en Europe sans avoir pu contempler les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur. L'évêque de Laodicée lui-même jugeait que c'était le seul parti qu'il y eût à prendre. Saint Liébert, faisant violence aux désirs de son cœur, revint donc dans son diocèse de Cambrai avec Helinand, évêque de Laon, qui, à cette époque, avait entrepris le même pèlerinage.

Au retour de ce long voyage, saint Liébert passa par Ivoye, dans le Luxembourg, où se trouvaient alors le Pape Nicolas II, l'empereur d'Allemagne, les comtes Baudouin de Lille et Baudouin de Mons, son fils. Il assista à la réunion dans laquelle ces deux derniers se réconcilièrent et oublièrent les anciens griefs qu'ils avaient l'un contre l'autre. De là, saint Liébert se rendit au Cateau-Cambrésis, où, en compagnie de Fulcher, il rendit grâce à l'Apôtre saint André pour tous les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Dès ce jour, Fulcher se consacra au service de Dieu dans cette abbaye et y vécut saintement. Pour saint Liébert, il rentra dans sa ville de Cambrai, où il fut accueilli avec tous les transports de la plus vive allégresse.

Le bon évêque, qui ne songeait qu'au bonheur de son peuple, n'épargnait rien de tout ce qui pouvait y contribuer. Forcé pour un moment, par les injonctions de l'empereur, de céder à l'indigne Jean d'Arras la charge de châtelain de Cambrai, il trouva le moyen de soustraire la ville à la domination tyrannique de cet homme et de la remettre au jeune Hugues, alors encore sous la direction du sage Anselme. En attendant que cet enfant pût exercer ses fonctions par lui-même, le digne prélat y suppléait par son active vigilance; aussi toute la contrée jouissait-elle du bonheur et de la prospérité. « Les habitants de la cité, qui avaient été longtemps

Digitized by Google

exposés au trouble et réduits à la pauvreté, reprenaient en quelque sorte une vie nouvelle par les douceurs de la paix, et semblaient sortir des tombeaux. Grâces aux soins et à la sollicitude du pasteur, dans la ville de Cambrai et dans tous les lieux voisins, la miséricorde et la vérité allaient au-devant l'une de l'autre, la justice et la paix se donnaient un baiser mutuel. Toutes les portes étaient ouvertes, et nulle part on n'eût trouvé un voleur, un ravisseur, un homme injuste qui cherchât à faire tort à son prochain. Les clercs, pourvus de toutes choses avec abondance, chantaient les louanges de Dieu, et les laïques exerçaient en paix leur profession. Heureux, disaient-ils, le peuple qui jouit de tels bienfaits; mais plus heureux le pontife qui a su les procurer. »

Il ne tint pas à saint Liébert que cette félicité et cette prospérité de son peuple ne continuassent de longues années encore; mais le temps n'était pas éloigné où le jeune Hugues, se livrant comme son père à ses penchants mauvais, allait devenir un véritable fléau pour toute la contrée. Avant d'aborder cette partie si pénible de la vie de saint Liébert, faisons connaître la fondation importante de l'église et du monastère de Saint-Sépulcre qu'il bâtit au retour de son pèlerinage à Jérusalem.

Il y avait déjà, à cette époque, une petite église qui portait le nom du Saint-Sépulcre. Elle avait été construite sous l'évêque Gérard Ier, de Florines, lorsque ce prélat, durant une peste qui désola Cambrai et les environs, bénit un nouveau cimetière hors des murs de la ville pour y enterrer les pauvres et les étrangers. Saint Liébert voulut achever l'œuvre que son vénérable prédécesseur et son oncle n'avait pu que commencer, et avec le concours des principaux personnages qui l'avaient accompagné en Orient, surtout de l'archidiacre Walcher et d'Erlebold, juge et ministre de la ville, il jeta les fondements du célèbre monastère de Saint-Sépulcre. Il donna pour cette pieuse entreprise une partie considérable de ses biens et n'épargna rien pour assurer l'avenir et la prospérité de cette maison de Dieu. La dédicace du nouveau monastère

Digitized by Google

se fit avec une grande solennité. Sur l'invitation du prélat, les corps des Saints que possédaient les différentes abbayes de son diocèse y furent apportés comme autant de patrons fidèles dont il invoquait la protection en faveur de cette œuvre sainte. Ces corps vénérables, au nombre de vingt-deux, furent transportés à Cambrai par des religieux et religieuses ou des personnes d'une éminente piété. Cette consécration fut faite le vingt-huitième jour d'octobre, fête des Apôtres saint Simon et saint Jude, en l'année 1064, la quatorzième de l'épiscopat de saint Liébert et la troisième du pontificat d'Alexandre II.

Non content d'avoir élevé ce monastère où il plaça un abbé et des religieux d'une vertu éprouvée, il voulut encore y construire, dans le milieu de la basilique, un sépulcre de forme ronde sur le modèle du Saint-Sépulcre de Jérusalem. La pierre qui en couvrait l'entrée avait sept pieds de longueur comme celle du tombeau du Sauveur, et elle était d'une grande beauté, ainsi que les colonnes de marbre qui soutenaient l'édifice. Mais, continue le pieux historien qui rapporte ces détails, ce qu'il y avait de plus admirable « c'est que nul ne pouvait pénétrer dans l'intérieur de ce sépulcre, quelque dur que fût son cœur, sans éprouver aussitôt des sentiments de dévotion. » Ce fut peut-être afin de développer davantage ces heureux résultats dans les âmes que le prélat agrandit la ville de ce côté afin de renfermer le monastère dans ses murs et de donner de l'espace pour un plus grand nombre d'habitations.

Le 23 mai de l'an 1069, le vénérable Liébert assistait avec vingt-quatre autres prélats, tant évêques qu'archevêques, au sacre du fils de Henri Ier, qui allait bientôt après régner sous le nom de Philippe Ier. L'archevêque de Reims, Gervase, qui devait faire la cérémonie, avait invité d'une manière toute spéciale le vénérable évêque de Cambrai et d'Arras, pour lequel il ressentait une affection et un respect extraordinaires. Il en donna un éclatant témoignage dans une occasion solennelle. C'était un jeudi saint : au moment où le métropo

Digitized by Google

litain, revêtu des habits pontificaux, s'avançait pour célébrer les divins Mystères, il aperçut saint Liébert. Arrêtant aussitôt le cortége qui le précédait, il retourna sur ses pas, se dépouilla des ornements sacrés et fit tant d'instance auprès du vénérable évêque qu'il le contraignit de chanter lui-même les offices solennels de ce jour, en présence de tout le peuple, qui fut singulièrement édifié de cette déférence de l'archevêque pour son suffragant.

De retour dans la cité épiscopale, le vénérable Liébert eut la douleur de voir le châtelain Hugues se livrer à toutes sortes de violences. Ce seigneur ne respectait aucun droit, aucune personne, et semblait prendre à tâche de surpasser encore les débordements de celui auquel il succédait. Dans la ville comme dans les campagnes, contre l'évêque et ses officiers ou contre les simples laïques, partout il portait le trouble, le désordre et le pillage et commettait les plus criantes injustices. Tour à tour chassé de Cambrai, de Porgival [1], d'Inchy et d'autres lieux, il allait de toutes parts battant la campagne et cherchant à nuire, par tous les moyens possibles, à l'évêque Liébert et à ses ouailles.

Les violences et les emportements du châtelain Hugues arrivèrent enfin à un tel degré, que le saint évêque fut obligé de prononcer contre lui une sentence d'excommunication. Beaucoup de ses partisans l'abandonnèrent alors et le pays jouit de quelque tranquillité; mais l'intraitable vassal sut bientôt trouver de nouveaux bandits pour continuer ses brigandages. Un moment il parut vouloir se corriger et réparer les offenses qu'il avait commises. Il vint même à Cambrai demander au vénérable Liébert le pardon de ses crimes, l'ab-

[1] Le chroniqueur Balderic dit, *apud quemdam locum, Porrivallem*. Il s'agit soit de Pronville, arrondissement d'Arras, canton de Marquion, où se voient encore les ruines d'une ancienne forteresse, ou de Neuville-Bourjonval, même arrondissement, canton de Bertincourt.

Inchy-en-Artois, qu'il ne faut pas confondre avec Inchy-Beaumont, en Cambrésis, est situé dans le canton de Marquion et à la source de l'Hirondelle, petite rivière qui se joint à la Sensée, entre Arleux et Palluel. (Note de M. Le Glay.)

Digitized by Google

solution de la sentence d'excommunication portée contre lui et renouveler entre ses mains son serment de fidélité. Mais tous ces actes n'étaient de sa part qu'une pure hypocrisie. Hugues voulait épouser la nièce de Richilde, comtesse de Mons, et il savait qu'il n'y parviendrait qu'après s'être réconcilié avec son évêque.

Peu de jours, en effet, s'étaient écoulés depuis ce moment, et déjà il recommençait ses violences accoutumées. Le fait suivant, rapporté par Baldéric, donnera la mesure de l'audace et de la perversité de cet homme.

Un jour que saint Liébert s'était transporté au village de Boiry [1], pour y consacrer une église et donner le Sacrement de Confirmation aux enfants de ce canton, il se disposa à y passer la nuit pour prendre quelque repos. Hugues, qui parcourait toujours la campagne, en fut promptement informé, et rassemblant à la hâte les plus déterminés de ses complices, il se rendit avec eux durant la nuit à la maison où l'évêque reposait. Aussitôt il enfonce les portes, frappe, renverse et tue plusieurs de ceux qui veulent faire résistance, arrive au lit du vénérable vieillard, le force d'en sortir et le traîne dans cet état en son château d'Oisy, où il le renferme dans une prison.

A la nouvelle d'un pareil attentat, une indignation générale éclata dans le pays. Le comte de Flandre, Arnould, et sa mère, Richilde de Mons, réunirent sur-le-champ leurs troupes et marchèrent contre Oisy, dont les portes s'ouvrirent bientôt pour rendre à la liberté le saint évêque, qui fut reconduit en triomphe dans son église. Peu de temps après,

[1] Suivant Colvener, le village où saint Liébert fut fait prisonnier par Hugues d'Oisy serait Boiry-Notre-Dame, arrondissement d'Arras, canton de Vitry Il n'y a pas plus de motifs pour cette localité que pour trois autres villages portant le même nom et situés dans les mêmes parages : Boiry-Becquerel, Boiry-Sainte-Rictrude et Boiry-Saint-Martin. J'ajouterai que les noms de Bourlon et Buissy-Baralle, tous deux du canton de Marquion et de l'ancienne châtellenie d'Oisy, présentent assez de ressemblance avec *Buricellum*, pour entrer en concurrence avec Boiry. (Note de M. Le Glay, p . 543.)

Digitized by Google

saint Liébert chassa du pays le turbulent châtelain, et les habitants commencèrent à respirer en paix.

Saint Liébert, dont toutes les pensées tendaient à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes, ne cessait de travailler pour opérer le bien. Souvent on le rencontrait parcourant les diverses contrées de ses deux vastes diocèses, ou quelques-unes des églises plus importantes dans lesquelles il se plaisait à exercer les fonctions de son ministère. Il avait aussi la coutume d'aller, durant la nuit, visiter les églises de Cambrai, et y prier pour le salut de son troupeau. Il le faisait, les pieds nus, et accompagné des clercs qui étaient attachés à son service. Il arriva une fois, dans la nuit qui précède la fête de Pâques, que le saint évêque, après avoir visité toutes les églises et oratoires de sa ville épiscopale, entra dans la petite chapelle du Saint-Sépulcre, et ensuite dans le cimetière contigu. « Là, il fit à Dieu sa prière pour le repos des âmes des fidèles trépassés ; puis au moment où il terminait en silence l'oraison, comme cela se pratique dans les derniers jours de la Semaine-Sainte, tous ceux qui étaient avec lui entendirent distinctement un *Amen* répété sans doute par les âmes que la prière du Saint avait consolées et soulagées. »

Cette dévotion envers les fidèles trépassés était très-chère à saint Liébert, et il en donna des témoignages jusqu'après sa mort. On trouve en effet, parmi les dons et les offrandes qu'il accorda à l'église Notre-Dame de Cambrai, une clause d'après laquelle une messe doit être chantée tous les lundis, pour le repos de son âme et de celles des fidèles défunts.

Son église cathédrale ne fut pas la seule qui ressentit les effets de sa pieuse générosité. Il fit aussi des dons particuliers à celle de Notre-Dame à Arras, aux monastères de Saint-Éloi, près de cette même ville, de Saint-Humbert à Maroilles, de Saint-André au Cateau, de Saint-Géry à Cambrai, et de Saint-Aubert, où il plaça des clercs réguliers. C'est aussi par ses conseils et avec son concours qu'Erlebold fonda l'église de Sainte-Croix et restaura celle de Saint-Vaast. Ces travaux

Digitized by Google

multipliés du digne évêque le rendaient toujours de plus en plus cher à son peuple, « et la ville, auparavant malheureuse par les troubles et les guerres qui la désolaient si souvent, se trouvait alors populeuse et florissante. »

Ce bonheur eût encore été troublé dans les derniers jours de saint Liébert, si le courageux vieillard n'avait conjuré un nouveau et grand péril qui la menaçait. Robert, si connu dans l'histoire sous le nom de Robert-le-Frison, s'était emparé du comté de Flandre après la mort de son neveu Arnoul, tué à la bataille de Cassel. Presque aussitôt il se remit en campagne et s'avança vers Cambrai, pour enlever cette ville et tout le Cambrésis à la domination de l'empereur d'Allemagne. Ses troupes, répandues de toutes parts dans les villages, y causaient les plus affreux désordres. Déjà le saint évêque, brisé par l'âge et les maladies, avait envoyé vers Robert les plus honorables habitants de Cambrai pour engager l'usurpateur à ne point continuer une agression que rien ne pouvait légitimer ni même expliquer. Le comte restait sourd à toutes ces représentations et déclarait qu'il détruirait la ville si l'évêque ne la livrait en sa puissance.

En entendant cette réponse, le vénérable vieillard se sentait rempli de douleur et d'une juste indignation, et la pensée des malheurs que peut-être cet homme ferait souffrir à son peuple l'accablait d'une profonde tristesse. Tout à coup comme si Dieu lui eût inspiré lui-même ce dessein, il ordonne qu'on prépare une litière, et, malgré les souffrances de la maladie et les dangers auxquels il s'expose, il demande qu'on le transporte aussitôt au milieu du camp ennemi. Arrivé en présence du comte Robert, il lui reproche avec une sainte fermeté ses entreprises criminelles, et lui ordonne en vertu de l'autorité spirituelle qu'il a sur lui, de s'éloigner des terres de sa Maîtresse et Dame, Sainte Marie. Le comte plein d'arrogance et de hauteur, ne répond d'abord à cette injonction que par l'insulte. Alors l'intrépide vieillard, reprenant toutes ses forces, se soulève péniblement sur sa litière

Digitized by Google

et demandant aux clercs qui l'avaient accompagné l'étole sacerdotale et la crosse pastorale, il excommunie, sous les yeux de toute l'assemblée, le comte Robert et son armée, jusqu'à ce qu'ils aient entièrement satisfait pour l'injuste invasion qu'ils viennent de tenter dans ce pays.

En entendant ces paroles, Robert reste comme frappé de stupeur. La fermeté de l'homme de Dieu et la justice de la cause qu'il défend, son âge, son caractère sacré et sans doute la crainte des châtiments célestes, tout exerce sur lui une impression à laquelle il cherche vainement à résister. Au même instant, et quoique le jour fût déjà avancé, il donne avec colère et dépit le signal de la retraite. Quelques-uns dont l'âme était plus droite, continue le biographe du Saint, allèrent se jeter aux pieds du Pontife, lui demandèrent pardon pour tout le mal qu'ils avaient fait à l'église de Cambrai, et le réparèrent généreusement avant de retourner dans leurs demeures. Ainsi la ville de Cambrai fut délivrée, par la vertu courageuse de son saint évêque, du péril imminent qui la menaçait.

Ce trait, qui suffirait à lui seul pour illustrer un nom, est un des derniers de la vie si belle et si riche de saint Liébert. Avant de la terminer, rappelons quelques-unes de ses nombreuses vertus que les auteurs ont signalées. « Malgré la grande faiblesse à laquelle l'avait réduit la maladie, il ne changea point le cilice qu'il portait depuis les jours de son ordination et ne permit jamais que l'on rendît moins dure la couche sur laquelle il prenait son repos. Il ne se nourrissait d'ordinaire que de pain d'orge, et à table il plaçait ce pain près de lui, d'une manière si adroite, que nul ne s'en apercevait. Les pauvres partageaient chacun de ses repas, et il leur donnait, comme à ses autres serviteurs, leur portion chaque jour. Que s'il y avait parmi eux un lépreux, il lui faisait présenter sa coupe et y buvait lui-même après que celui-ci s'en était servi. Durant sa longue maladie, il lisait souvent, en versant des larmes, les Psaumes de la Pénitence; et afin que son esprit ne fût point détourné de son attention

Digitized by Google

à Dieu, il aimait à avoir sans cesse auprès de lui de pieux ecclésiastiques. »

Notre saint Pontife, brisé par la vieillesse et la maladie, attendait sa dernière heure, et comme le cerf soupire après les eaux de la fontaine, ainsi il soupirait après l'éternel repos. On l'entendait adresser des paroles d'exhortation à tous ceux qui s'approchaient de lui. Il les invitait à la douceur, à la miséricorde et à la libéralité envers les pauvres, et leur représentait la grande confiance dont jouiront auprès de Dieu ceux qui auront pratiqué ces vertus sur la terre. Pour lui, il avait accompli la parole du Sauveur, qui dit dans l'Évangile : vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. Il vendit, en effet, ses biens, mais à Dieu, car de tous les biens qu'il possédait, il en donna une partie aux églises et une autre aux pauvres de Jésus-Christ qu'il nourrissait. Et parce qu'il désirait que tous ceux dont le salut lui était confié fissent des efforts pour avancer dans les vertus, il les pressait et les exhortait à repousser tous les désirs terrestres et à n'aimer que les choses célestes. »

L'historien de la vie de saint Liébert rapporte ensuite un touchant discours que le vénérable veillard prononça comme un dernier adieu, au moment où, près de mourir, il voyait ses prêtres et ses serviteurs répandre des larmes autour de lui. Après leur avoir dit que, sur le point d'arriver au terme de sa course, il n'a nul regret de quitter la vie, que c'est le sort réservé à tous les hommes et que les vieillards surtout doivent être peu étonnés quand la mort se présente, il ajoute ces dernières paroles : « Donc, mes fils bien-aimés, méditons sur cette mort qui nous menace tous les jours ; car aussi longtemps que nous sommes attachés par les liens du corps, nous sommes retenus invinciblement ici-bas. Mais Dieu lui-même, l'auteur de l'immortalité, a mis un terme à cette impérieuse nécessité, en donnant aussi un terme à la vie du corps, afin que nous arrivions à l'immortalité. C'est pourquoi il ne faut pas pleurer une mort que l'immortalité doit suivre. Car si nous croyons que Jésus-Christ est mort et qu'il

Digitized by Google

est ressuscité, croyons que Dieu ressuscitera aussi ceux qui sont morts en Jésus-Christ. »

L'état du saint veillard étant devenu plus alarmant, on lut près de son lit la Passion de notre Sauveur, qu'il suivait avec une touchante ferveur. Quand on fut arrivé à ces paroles : « Jésus ayant pris du vinaigre, dit : tout est consommé, » on présenta au Saint le corps et le sang adorable de Jésus-Christ, et quelques moments après il rendit paisiblement son esprit à Dieu, le vingt-troisième jour de juin de l'année 1076. Saint Liébert était alors dans la vingt-sixième année de son épiscopat. Son corps, déposé d'abord dans l'église de Notre-Dame, fut ensuite enterré dans le monastère du Saint-Sépulcre. On grava cette épitaphe sur mon tombeau [1],

Vous êtes caché sous ces pierres, ô prêtre Liébert,
L'espérance et l'amour de la patrie; la louange et la gloire de l'Église.
Plein de l'espérance du Christ, vous avez fondé cette maison,
Afin que vous en jouissiez de nouveau au jour de la résurrection.
Le signe du Cancer a passé; le Soleil renaissant
Ramène le septième jour : qu'il soit pour vous le jour du repos.

(DESTOMBES.)

SAINTE AGRIPPINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Agrippine était une jeune vierge romaine qui, ne voulant d'autre époux et d'autre maître que Jésus-Christ, s'était consacrée à lui depuis ses plus jeunes années. Elle vivait solitaire dans Rome, au milieu du IIIe siècle, sous ce Valérien qui souleva une persécution. Quoiqu'on ne la vit, hors de sa solitude, que dans quelques humbles sanctuaires où l'on allait implorer le secours des Saints et des Martyrs,

[1] Clauderis hoc titulo lapidum, Lietberte sacerdos,
Spes et amor patriæ, laus, decus Ecclesiæ.
Hancque domum Christi spe felix instituisti,
Rursus ut octava luce fruaris ea.
Clauditur incessu Cancri, solisque recessu,
Orbi sexta dies : quæ tibi sit requies.

Digitized by Google

elle fut dénoncée aux agents de la persécution. On l'arrêta bientôt et on l'amena devant un des juges qui demandaient l'apostasie. Avec la grâce de Dieu, elle se montra si calme et si ferme dans sa foi, qu'on la soumit à d'horribles tortures; elle les reçut et les subit généreusement, puisqu'elles l'amenaient à son céleste Époux. Sa mort fut bien accueillie, et et son corps fut transporté en Sicile.

Il était vénéré là depuis bien longtemps lorsqu'une bande d'Agarènes, musulmans ismaélites qui devaient leur nom à la mère d'Ismaël, emporta ce corps saint. Mais ils ne l'emmenèrent pas loin; tous périrent à peine rembarqués, et le corps de la Sainte fut retrouvé.

Sainte Agrippine est invoquée en Sicile contre la lèpre et d'autres maladies de la peau.

SAINT FÉLIX DE SUTRI,

MARTYR.

Le généreux saint Félix, prêtre de Sutri, avait gagné beaucoup d'âmes à Jésus-Christ, lorsqu'en l'an 273 l'empereur Aurélien renouvela la persécution. Ayant appris que la ville de Sutri, qui n'est qu'à quelques lieues de Rome, était peuplée en majorité de chrétiens, il publia aussitôt un édit sanglant et envoya à Sutri un de ses officiers qui se nommait Turcius, avec ordre de mettre à mort tout chrétien qui ne reviendrait pas aux dieux de l'empire. Le prêtre Félix, averti du danger, assembla ses fidèles et leur annonça la tempête qui les menaçait. Il possédait de grands biens qu'il employait en bonnes œuvres, vivant lui-même comme les anachorètes; il donna des secours à ceux qui doutaient de leur courage et qui devaient fuir le péril; pour lui, il était prêt à la lutte.

Turcius, en arrivant à Sutri, fit sur-le-champ arrêter le prêtre Félix, que l'on mit en prison. Le lendemain, il le cita devant son tribunal. Félix y parut dans le plus grand calme.

« Qui donc, lui demanda Turcius, a pu vous pousser à mépriser les dieux de l'empire et les ordonnances de l'empereur?

Digitized by Google

— Ce qui nous pousse, répondit Félix, c'est le bonheur de prêcher Jésus-Christ et de conduire les hommes à la vie éternelle.

— Quelle est cette vie?

— C'est dans le ciel la vie qui récompense à jamais ceux qui adorent Dieu le Père, Notre-Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit.

Le calme du saint prêtre étonna Turcius, dont les arguments furent bientôt épuisés; et, furieux, il fit meurtrir avec une pierre la bouche du Saint qui le confondait; il le fit en même temps frapper de coups de bâton jusqu'à ce qu'il expirât. C'était le 23 juin 273. Le saint diacre Irénée, qui, la nuit venue, emporta le corps du saint Martyr et l'enterra tout auprès de la ville de Sutri, fut arrêté bientôt, comme nous le verrons au 3 juillet.

LES MARTYRS DE NICOMÉDIE,

SOUS DIOCLÉTIEN.

L'Église a choisi le vingt-troisième jour de juin pour honorer particulièrement la mémoire de plusieurs saints Martyrs, qui souffrirent à Nicomédie, en Bithynie, du temps de Dioclétien. Ce fut dans cette ville que ce prince fit l'ouverture de la plus sanglante des persécutions que les païens aient jamais faite aux chrétiens. Il y était venu passer l'hiver de l'an 302, qui était le dix-neuvième de son règne. Le César Galère Maximien ayant vaincu les Perses, s'y rendit auprès de lui, résolu de le faire entrer dans la haine qu'il entretenait depuis longtemps contre les chrétiens et de le porter enfin à les exterminer. C'est à quoi il employa tout l'hiver, à cause de la peine qu'il eut à surmonter la répugnance où était Dioclétien sur ce sujet. Car, selon Eusèbe, il avait été jusque-là assez favorable aux Chrétiens : jusqu'à leur donner les charges de son palais et les gouvernements de provinces, jusqu'à leur entendre volontiers parler de leur religion, et à leur en voir faire même les exercices avec leurs femmes et leurs enfants.

Digitized by Google

Galère l'attaqua par son faible, qui était la timidité et la superstition. Lui ayant enfin rempli l'esprit de la crainte de ses dieux, il le détermina à se déclarer contre leurs ennemis. C'est ainsi que la persécution fut résolue. Le jour qui fut pris pour en exécuter le projet fut la fête des Terminales, dernier jour de l'année romaine, selon l'ancien usage, qui était le 23 de février, pour entendre qu'on prétendait terminer et abolir en ce jour la religion chrétienne. Ce jour funeste étant venu, le commissaire de la persécution vint à l'église de Nicomédie dès le grand matin avec des capitaines et d'autres officiers. On rompit les portes ; on chercha la statue du Dieu des chrétiens, mais en vain. On brûla les Livres saints qui s'y trouvèrent : tout fut abandonné au pillage. Le César Galère voulait qu'on brûlât l'église. Dioclétien pour ce coup eut la force de lui résister et empêcha qu'on n'y mît le feu, parce qu'il était à craindre que l'église étant environnée de beaucoup de grandes maisons, l'embrasement ne consumât une grande partie de la ville : on se contenta donc de la faire abattre. Le lendemain, on afficha l'édit qui portait que toutes les églises seraient rasées, les Écritures brûlées ; que tous ceux de cette religion seraient privés de toutes charges et dignités, qu'ils seraient sujets aux tourments, de quelque ordre et de quelque condition qu'ils fussent ; que l'on aurait action contre eux et qu'ils n'en auraient contre personne, quelque droit qu'ils eussent ; que les affranchis perdraient leur liberté. Il y eut un chrétien de qualité fort distinguée, qui par un zèle trop ardent eut la hardiesse d'arracher l'édit en la présence de tout le monde et de le déchirer. Il fut pris aussitôt, tourmenté et brûlé : ce qu'il souffrit avec une patience admirable. Cet édit fut bientôt suivi d'un autre contre les évêques et les prêtres en particulier : l'un et l'autre furent publiés ensuite par toutes les provinces de l'empire dès le mois de mars.

Galère Maximien n'étant pas encore satisfait de ces édits, voulut obliger Dioclétien à d'autres violences plus grandes. Il fit mettre secrètement le feu au palais, et en fit accuser

Digitized by Google

les chrétiens comme des ennemis publics. Dioclétien crut les calomniateurs, et ordonna que l'on tourmentât ses gens pour leur faire avouer la vérité. Il commit pour juges tous les chefs des offices du palais, qui firent donner la question de tous côtés. C'était à qui découvrirait quelque chose ; mais on ne trouvait rien parce qu'on ne touchait point à la maison de Galère Maximien, parmi les domestiques duquel étaient les coupables. Les chrétiens, qui étaient assurés de leur innocence, et qui d'ailleurs n'étaient point accoutumés à juger mal des autres, aimaient mieux croire que c'était un effet de la foudre du ciel, comme il paraît que l'empereur Constantin en fut persuadé. Galère, impatient d'arriver à ses fins, entreprit encore un autre embrasement quinze jours après, et se retira brusquement de Nicomédie, disant que c'était de peur d'y être brûlé par les chrétiens. On ne garda plus de mesure, Dioclétien fit passer de son palais la persécution sur tout le peuple de Nicomédie. L'évêque du lieu, Anthime, eut la tête coupée ; les prêtres, les diacres, sur leur confession, furent conduits au supplice sans autre examen. Plusieurs laïques furent égorgés : il y en eut de tout âge et de tout sexe qui furent brûlés, non pas un à un, mais par bandes, en les renfermant ensemble dans des bûchers. D'autres, liés par les bourreaux en grande quantité, furent jetés dans la mer avec de grosses pierres au cou. On y jeta aussi les corps des officiers de l'empereur que l'on avait enterrés d'abord, et que l'on fit ensuite déterrer, de peur que, s'ils demeuraient dans des tombeaux, on ne les adorât comme des dieux : car c'est ainsi que les païens jugeaient des honneurs que les fidèles rendaient aux Martyrs. Les Grecs honorent le 28 décembre la mémoire de vingt mille Martyrs de Nicomédie, qui furent brûlés dans l'église au jour de Noël, et dont le martyrologe romain parle au 25 décembre. C'est pourquoi ils ne doivent pas être confondus avec ceux que l'Église honore le 23 juin, où le martyrologe ne fait mention que de ceux qui s'étaient réfugiés dans les montagnes et les cavernes pour éviter la fureur de la persécution.

Digitized by Google

SAINT ZÉNON ET SAINT ZÉNAS,

MARTYRS.

La persécution de Dioclétien et de ses collègues s'étendit jusque chez les Arabes. Dans Philadelphie, une de leurs villes, on arrêta comme chrétien un homme distingué qui professait la foi chrétienne. On le chargea de chaînes, quoiqu'il ne songeât pas à s'enfuir, et en attendant son supplice, son fidèle esclave Zénas baisait ses fers, en s'écriant qu'il était chrétien et qu'il voulait suivre son maître jusqu'à la mort. Il fut aussi arrêté ; après quelques tortures que souffrirent courageusement le maître et l'esclave, ils furent tous deux décapités.

SAINT JEAN,

PRÊTRE DE ROME, MARTYR.

Ce saint prêtre fut arrêté en l'an 362, dans la persécution de Julien l'Apostat, qui voulait ramener l'empire au culte des idoles. Comme, dans son interrogatoire, il affirma la foi chrétienne, et que les agents de l'Apostat ne purent le décider à renoncer à sa religion, on l'emmena sur la voie Salaria, et là, devant une vieille statue du Soleil, le bourreau lui trancha la tête, le 23 juin de l'an 362. Un pieux prêtre nommé Concorde enleva son corps et l'enterra avec respect.

SAINTE ÉDILTRUDE OU AUDRY [1],

REINE, VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Ediltrude, que l'on nomme vulgairement sainte Audry, était fille du pieux Annas, roi des Anglais orientaux, et de sainte Hereswide, et sœur de sainte Sexburge, de sainte Withburge et de sainte Ethelburge. Elle naquit à Ermynge, dans le comté de Suffolk, et fut élevée dans la crainte de Dieu. Les saints exemples qu'elle reçut de sa famille, fructifièrent tellement en elle, que dès sa première enfance, elle donna

[1] On l'appelle encore Éthildrite, Étheldrède et Elidru.

Digitized by Google

des marques de cette vertu éminente où on la vit parvenir depuis.

Elle montrait en toute rencontre le mépris qu'elle faisait des plaisirs de la vie, des grandeurs et des richesses de la terre, témoignant que les biens les plus solides qu'elle attendait, ne se trouvaient que dans le ciel.

Malgré la résolution secrète qu'elle avait faite de vivre dans la virginité, ses parents l'ayant pressée de s'engager dans l'état du mariage, elle épousa Tonbercht, prince des Girviens méridionaux; mais ayant trouvé en lui des dispositions semblables aux siennes, ils demeurèrent dans la continence. Trois ans après, elle quitta son mari, et se retira dans l'île d'Ély, qui lui avait été donnée pour douaire. Elle y mena, pendant l'espace de cinq années, une vie véritablement angélique. Pleine de mépris pour tout ce qui enchante les mondains, elle faisait consister sa gloire dans la pratique de la pauvreté volontaire et les humiliations. Son plus grand plaisir était de chanter nuit et jour les louanges du Seigneur.

Le prince Tonbercht étant mort, sainte Audry se flatta inutilement de vivre inconnue au monde. L'éclat de ses vertus perça le voile dont son humilité tâchait de les couvrir. Egfrid, roi de Northumberland, en fut singulièrement frappé, et employa des instances si réitérées, qu'enfin il détermina la sainte à l'épouser, après avoir consenti à vivre avec elle comme un frère.

Pendant l'espace de douze années, elle donna à la cour de Northumberland, l'exemple de toutes les vertus religieuses. Elle consacrait son temps à la prière et aux œuvres de charité. Egfrid, charmé de sa douceur, la laissait libre de suivre ses vertueux penchants, et s'efforçait même de l'imiter.

Cependant, la reine, désirant renoncer entièrement au monde, se retira dans l'abbaye de Coldingham, et y reçut le voile des mains de saint Wilfrid, évêque d'York, qui approuvait sa conduite, et l'avait même aidée de ses conseils.

Dans la cérémonie de sa profession, sainte Audry quitta la pourpre et la soie, pour se revêtir d'une étoffe noire très-

Digitized by Google

grossière. Elle ne se servit plus de linge, et l'estime qu'elle avait de sa vocation lui fit dire qu'elle ne se croyait véritablement reine que du jour de sa profession religieuse. Elle s'occupait avec joie des emplois les plus bas du monastère, ayant toujours devant les yeux cette maxime de l'Écriture, que l'on doit être d'autant plus exact à pratiquer l'humilité, que l'on a plus de grandeur et d'élévation.

Peu de temps après, elle retourna dans l'île d'Ely, y fonda un double monastère, et prit la conduite des personnes de son sexe, dont elle fut établie solennellement abbesse par saint Wilfrid. Elle mit aussitôt une étroite régularité dans cette maison, où les exemples de sa vertu formèrent la discipline, beaucoup mieux encore que ses instructions. Elle ne mangeait qu'une fois le jour, et ne prenait point de second repas comme les autres, à moins qu'elle n'y fût obligée par quelque incommodité ou par la rencontre de quelque fête solennelle.

Elle avait renoncé à tous les priviléges que sa naissance, son caractère de reine et sa charge d'abbesse semblaient lui offrir, et quoique les Sœurs se regardassent comme au-dessous d'elle, avec toute la soumission et le respect qui lui était dû, elle se considérait comme la moindre d'elles, et ne demeurait à leur tête que pour marcher la première dans les voies pénibles de la pénitence.

Il y avait plus de six ans qu'elle gouvernait ainsi l'abbaye d'Ély, lorsqu'une maladie contagieuse, qui désolait le pays, entra dans cette maison, pour y faire aussi le ravage. Après avoir assisté quelques-unes des Sœurs malades, avec son zèle et sa charité ordinaire, sainte Audry fut attaquée elle-même par le mal, qui lui causa une douleur très-violente et assez longue, pour faire admirer le don de patience qu'elle avait reçu de Dieu, parmi tant d'autres grâces qui servirent à la sanctifier.

Sa mort arriva le vingt-troisième jour de juin de l'an 67[illegible]. Elle laissa encore après elle un exemple de son humilité, ordonnant qu'on l'ensevelît dans le cimetière de l'église, avec

Digitized by Google

le commun des religieuses; et elle défendit que l'on fît rien pour la distinguer des autres. Cette dernière volonté fut ponctuellement exécutée.

Mais seize ans après, Sexburge, qui lui avait succédé, fit exhumer son corps. On le trouva sans corruption et aussi entier que le jour de sa mort. Il fut mis dans un tombeau de pierre, où il attira bientôt la vénération des peuples; et le vénérable Bède rapporte que plusieurs miracles furent opérés par l'application de ses reliques et des linges qu'on avait retirés de son tombeau.

On place la fête de sainte Audry au 23 juin.

SAINT JACOB,

ÉVÊQUE DE TOUL.

C'était un saint prêtre qui fut abbé du monastère d'Hornbach, dans la contrée de l'Allemagne qui avoisine la France; il succédait à saint Pirmin. En 756, il fut élevé sur le siége épiscopal de Toul, où il brilla par ses vertus et par sa sagesse. L'année suivante, il assista au Concile de Compiègne, et c'est dans cette assemblée que Pépin-le-Bref reçut les orgues que lui envoyait Constantin Copronyme, empereur d'Orient. Saint Jacob assista à la dédicace de l'abbaye de Gorze et au Concile d'Attigny. Quoique évêque, il conservait la direction de l'abbaye de Guémonde. Avec l'aide de Pépin, il racheta l'abbaye de Saint-Dié, qui était possédée par des laïques; et enfin il abandonna tous ses titres pour rentrer dans la solitude et se préparer à la mort. Mais avant de quitter ce monde, il voulut faire le pèlerinage de Rome, et à son retour il alla vénérer le tombeau de saint Bénigne, qu'il honorait grandement. Il s'arrêta donc à Dijon. Mais il y fut atteint d'une maladie qui en peu de jours le mit à l'extrémité. Il mourut en cette ville, et, selon son désir, il fut enterré auprès du tombeau du saint Apôtre de Dijon.

Digitized by Google

SAINT BILI II,

ÉVÊQUE DE VANNES.

Ce fut surtout par la charité, cette vertu distinctive d vrai chrétien, que saint Bili opéra son salut et qu'il contr bua à celui de son peuple. Le titre de Martyr, qu'on lui donn suppose qu'il souffrit pour la cause de Dieu et de la religio Il mourut le 23 juin 895. Il avait fondé, trois ans auparavan un prieuré dans la paroisse de Plaudren, qui était de so diocèse.

SAINTE MARIE D'OIGNIES.

Née l'année 1177, à Nivelle en Brabant, d'une famille trè riche, les richesses n'attirèrent jamais son âme, même d sa plus tendre enfance. Jamais ou rarement on la vit prend part aux jeux des enfants de son âge, non point par morosi de caractère, mais parce que dès lors la grâce divine l'att rait aux choses du ciel. Dès l'enfance, elle se levait de nu se mettait à genoux au pied de son lit, et redisait les prièr qu'elle avait apprises par cœur. La miséricorde et la pié semblaient nées avec elle et croissaient en elle avec les a nées. Enfant encore, quand elle voyait passer des religie cisterciens devant la maison de son père, elle les suivait à dérobée, pleine d'admiration, et, ne pouvant pas faire aut chose, elle mettait ses pieds dans les traces de leurs pa Ses parents, comme c'est la coutume des gens du mond voulurent la parer d'habits précieux ; elle les repoussait av chagrin, comme si elle lisait dans son âme ce que saint Pier et saint Paul ont dit contre la parure des femmes. Ses p rents, surpris, se moquaient d'elle, disant : Mais que sera- de notre fille? Ils la marièrent dès l'âge de quatorze ans un jeune homme qui lui convenait assez par la douceur son naturel. Eloignée de ses parents, sa ferveur et ses aus rités ne connurent presque plus de bornes. Souvent, apr avoir employé une partie de la nuit à travailler de ses mai et à prier, elle ne reposait que sur des planches qu'elle

Digitized by Google

chait sous son lit. Comme elle n'avait pas la liberté de disposer ouvertement de son corps, elle se servait en secret d'une corde extrêmement rude qu'elle portait sur la chair. Son mari, qui se nommait Jean, vivait d'abord avec elle comme avec son épouse ; mais bientôt, gagné par son exemple, il ne la regarda plus que comme sa sœur et sa compagne dans la piété. Dès lors, non-seulement il mena une vie chaste, mais il fut le gardien fidèle de la chasteté de son épouse, prit soin de tout ce qu'il lui fallait, afin que rien ne la détournât de la contemplation et des exercices de piété qui occupaient toutes les heures de sa vie. Comme elle, il donna aux pauvres, pour l'amour de Jésus-Christ, tout ce qu'il possédait, et il se joignit à elle dans la prière et dans toutes les œuvres de charité auxquelles il pouvait prendre part. De sorte que, plus il était séparé d'elle corporellement, en renonçant à toute affection charnelle, plus il lui était uni par les liens d'une société toute spirituelle. Ils ne se contentèrent pas de crucifier leur chair dans une si grande jeunesse ; mais, s'oubliant eux-mêmes, ils s'employèrent à servir les lépreux dans la ville de Nivelle.

Les hommes du siècle ne tardèrent point à censurer une conduite qui leur paraissait si surprenante ; et les parents de l'un et de l'autre ne pouvaient plus les voir qu'avec dépit. Il semblait qu'il y eût une conspiration générale dans le pays pour se moquer d'eux et en faire la matière de la raillerie publique. Au lieu que tout le monde les respectait quand ils étaient riches, on les méprisait depuis qu'ils s'étaient volontairement rendus pauvres pour l'amour de Jésus-Christ. On les regardait comme des personnes de néant, et plus on les voyait humbles et patients, plus on cherchait à les outrager d'injures. Marie, aussi bien que son époux, les recevait avec joie, dans le désir ardent qu'elle avait de participer aux humiliations que Jésus-Christ avait souffertes sur la Croix.

Le principe de sa conversion parfaite, la cause de son amour toujours plus fervent pour Dieu, fut la croix du Sauveur. Un jour, la méditation de ses souffrances la toucha

Digitized by Google

d'une componction si extraordinaire, que sa place à l'égliso se trouva toute trempée de larmes. Depuis, elle demeura for longtemps sans pouvoir regarder une image de la Croix, n parler ou entendre parler de Jésus-Christ, qu'elle ne tombà dans une défaillance qui allait jusqu'à l'extase. Elle avai reçu de Dieu le don des larmes à un tel point, qu'il n'étai point en son pouvoir d'en arrêter le cours. La sécheress même où ses longs jeûnes et ses grandes veilles avaient ré duit son corps, n'empêcha point qu'elles ne coulassent tou jours avec la même abondance. Elle disait même à ceux qu craignaient qu'elle n'en fût affaiblie, que ces larmes étaien sa nourriture ; que, loin de lui faire du mal, elles la soula geaient dans ses peines. C'était presque toujours la vue d ce que Jésus-Christ a souffert pour les péchés des hommes qui les lui faisait répandre. De son côté, elle tâchait de n rien faire qui pût l'obliger à en verser sur elle-même. El veillait avec tant de soin sur son âme et sur ses sens, el conservait son cœur dans une si grande pureté, que son d recteur spirituel ne put presque jamais remarquer en elle une parole indécente, ni un regard mal réglé, ni une actio tant soit peu libre, ni un rire immodéré, ni un geste qui n fût modeste. Lorsque, le soir, elle examinait sévèrement to ce qu'elle avait fait durant le jour, si elle croyait avoir excé en la moindre chose, elle s'en confessait sur-le-champ à prêtre, avec la plus vive contrition.

L'amour du Sauveur lui faisait aimer la Croix. Elle avi fait à Dieu le sacrifice de ses biens, elle lui faisait perpétu lement le sacrifice de son cœur, elle cherchait encore à l faire le sacrifice de son corps par une mortification con nuelle. Elle n'usait de la nourriture que pour ne pas mouri elle ne mangeait qu'une fois le jour et en très petite qua tité : l'été, à l'heure des Vêpres, l'hiver, à la première heu de la nuit. Elle ne buvait point de vin et ne mangeait poi de viande ; sa nourriture la plus ordinaire était quelqu fruits, des herbes et des légumes ; elle fut longtemps n'user que d'un pain noir, qui était si sec et si dur, qu'il

Digitized by Google

écorchait le palais à mesure qu'elle en prenait. Trois ans de suite, elle jeûna au pain et à l'eau, depuis l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques, et cela sans rien diminuer du travail de ses mains. Quelquefois même, pendant trente-cinq jours, elle se reposait affectueusement avec le Seigneur dans un doux et bienheureux silence, ne prenant aucune nourriture corporelle, et ne pouvant proférer que cette parole : « Je veux le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ. » L'ayant reçu, elle demeurait en silence avec le Seigneur. Ces jours-là, elle sentait son esprit comme séparé de son corps, et s'y trouvant comme dans un vase de boue, tant elle était détachée des choses sensibles, et ravie au-dessus d'elle-même. Enfin, après les cinq semaines de ravissement, au grand étonnement de tout le monde, elle revenait à elle, parlait aux assistants, et prenait de la nourriture.

Plus elle affaiblissait son corps par les jeûnes, plus son esprit se fortifiait dans la prière. Elle priait le jour et la nuit avec une assiduité infatigable ; elle priait sans cesse, ou dans le silence de son cœur sans l'entremise de la parole, ou en exprimant par la bouche les sentiments de son cœur. Lors même qu'elle filait ou qu'elle faisait quelque autre travail des mains, elle avait toujours le Psautier ouvert devant elle, pour chanter les louanges de Dieu et l'avoir toujours présent à sa pensée. Il ne se passait point d'années qu'elle n'allât en pèlerinage à Notre-Dame d'Oignies ; elle y obtenait toujours quelques grâces de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. Cette église était à une petite lieue de Nivelle, et le chemin en était fort mauvais en tout temps : Marie ne laissait pas de le faire pieds nus, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver. Elle ne mangeait rien durant tout ce jour et passait toute la nuit en prières dans cette église, et ne mangeait qu'à son retour, après Vêpres. Elle était d'ailleurs fort accoutumée à veiller ainsi dans l'église de Willenbrok, faubourg de Nivelle, où elle demeurait ; elle y veillait en prières, par la permission des sacristains, jusqu'à ce que, ne pouvant plus résister au sommeil, elle s'appuyait la tête contre la muraille

Digitized by Google

pour prendre un instant de repos. Le lit qu'elle avait chez elle, et où elle ne couchait presque jamais, ne valait guère mieux, sinon qu'il était garni d'un peu de paille.

En communication perpétuelle avec Dieu, avec ses Anges et ses Saints, Marie eut un grand nombre de visions surnaturelles et de révélations. Le cardinal Jacques de Vitry, son directeur spirituel et son biographe, en cite plusieurs. Elle avait reçu de Dieu un merveilleux discernement pour distinguer ce qui venait réellement de Dieu, d'avec ce qui venait de la nature ou de l'ange des ténèbres.

Elle demeura quelques années recluse à Willenbrok ; mais ne pouvant plus supporter la multitude de ceux qui venaient par dévotion la voir de Nivelle, elle pria Dieu de lui faire connaître un lieu plus favorable pour ne s'occuper que de lui seul. Elle n'en trouva point de plus favorable à ce dessein que le village d'Oignies, tant à cause qu'il était fort écarté des routes que parce qu'il était pauvre ; de plus, elle y avait déjà vu quelques servantes de Dieu, avec lesquelles elle espérait le servir avec plus de ferveur encore. Elle y alla donc avec la permission de son mari, et de Gui, son beau-frère, qu'elle avait choisi pour son père spirituel auquel elle joignit le célèbre Jacques de Vitry, qui fut depuis cardinal-évêque de Tusculum. Elle y vécut sans obstacle dans la perfection où elle aspirait. Enfin Dieu, l'ayant comblée de ses grâces avec une profusion continuelle, la fit arriver au terme qu'il lui avait marqué pour finir les travaux de sa vie mortelle.

Jacques de Vitry, ayant reçu ordre du Pape Innocent III d'aller prêcher la croisade contre les manichéens de l'Albigeois, fut obligé de la quitter l'année même où arriva sa mort. Elle lui prédit qu'il ne la reverrait que pour l'assister en ce dernier passage, et elle fit son testament, lui laissant sa ceinture usée et le méchant mouchoir avec lequel elle essuyait ses larmes. Elle se consola de l'absence d'un tel directeur, par la vue de sa transmigration prochaine et par la présence de l'évêque Foulque de Toulouse, qui, chassé de

Digitized by Google

son siége par les Albigeois, était venu se réfugier au pays de Liége.

Sa dernière maladie fut extrêmement longue et accompagnée de douleurs fort vives. Mais les consolations spirituelles égalaient, surpassaient même ses douleurs. Pendant les trois derniers mois de sa vie, elle ne prit que onze fois de la nourriture : sa répugnance ne cessait que quand on lui faisait recevoir la sainte Eucharistie. Elle marquait néanmoins la joie de son cœur par des hymnes et des cantiques qu'elle chantait continuellement en langue romane et en rythme ou rime. Peu de jours avant sa mort, elle fit transporter son lit dans l'église, au pied de l'autel, afin que les objets de sa piété lui fussent plus sensibles. Elle continua de chanter ses cantiques de joie, le *Magnificat* et le *Nunc dimittis,* au milieu de ses douleurs, jusqu'à ce que, le dimanche 23 juin 1213, elle rendit paisiblement son âme à Dieu, à l'âge d'environ trente-six ans. (ROHRBACHER.)

SAINTE CHRISTINE L'ADMIRABLE.

Cette glorieuse Sainte, que les peintres représentent avec des ailes d'Ange, et qui était si humble, vivait dans les mêmes régions et dans le même temps que sainte Lutgarde. On l'a nommée l'Admirable à cause des faveurs insignes que Dieu accorda en abondance à son intelligence et à ses prières. Sa vie fut riche en miracles, et l'auteur de la Vie de sainte Marie d'Oignies en a rapporté plusieurs. Car cette Sainte vivait dans ce même temps, qui était le premier tiers du XIII^e^ siècle.

Sainte Christine l'Admirable est grandement honorée à Tongres, à Saint-Tron et dans tout le Brabant. On la fête le 23 juin.

SAINT VALHER OU VAUHIR,

CURÉ D'ONHAYE, MARTYR.

Saint Valher était dans le clergé de Namur un curé modèle. Il édifiait tous ceux qui le voyaient par ses entretiens et ses exemples. Il ramenait les pécheurs à Dieu par sa mansuétude.

Digitized by Google

Indulgent à tous, il ne blessait jamais personne. Il priait au lieu de commander, mais il gémissait des dérangements de quelques-uns de ses confrères, et lorsqu'il avait à leur conseiller le respect qu'ils devaient à leur dignité, il le faisait avec de douces insinuations. Un curé de son doyenné se conduisant si malheureusement que sa vie faisait quelque scandale, il l'avertit et le reprit avec la plus grande mansuétude; mais comme ils passaient ensemble la Meuse, ce misérable, furieux de se voir découvert, le tua d'un coup de sa rame, et le jeta dans le fleuve. Ensuite il quitta le pays, où il n'osa jamais reparaître. Quant au saint curé, la Meuse le repoussa sur ses grèves. On l'enterra avec honneur, et des miracles attestèrent qu'il avait été martyr de son zèle.

On fait mémoire de ce Saint le 23 juin.

LE BIENHEUREUX FÉLIX,

MOINE DE CITEAUX.

Le Ménologe de Cîteaux fait un éloge remarquable de ce saint religieux. « Félix, dit-il, fut vraiment heureux par la pureté de sa vie, la douceur de son caractère et l'éclat de sa renommée. Il mérita que Dieu le choisît pour être l'interprète de ses desseins sur l'Ordre naissant de Cîteaux. »

Ses religieux, épuisés par d'excessives macérations, étaient presque tous enlevés par une effrayante épidémie. Cîteaux paraissait sur le point de s'éteindre comme un enfant condamné à mourir dans son berceau. Le saint abbé Étienne se sentit lui-même ébranlé dans sa confiance; il craignait que cette vie trop austère ne fût point réglée selon la sagesse chrétienne. Ne sachant quel parti prendre au milieu de ses tristes incertitudes, il eut recours, pour obtenir lumière, à un moyen inouï jusqu'alors, et qui marque en même temps la puissance de sa foi et la pureté de sa conscience. Le fait que nous allons rapporter, quelque étrange qu'il puisse paraître, nous a semblé réunir le caractère de la plus grande authenticité; c'est pourquoi nous croyons devoir le transcrire avec

Digitized by Google

peu de retranchements, tel que le racontent naïvement les annalistes de Cîteaux.

Félix, atteint de sa dernière maladie, était sur le point d'aller recevoir la récompense de ses travaux. Alors saint Étienne s'approchant de lui, plein de l'esprit de Dieu, lui parla de cette sorte, en présence de tous les religieux : « Vous voyez, mon frère bien-aimé, quelle est l'affliction, la peine et l'abbattement où nous nous trouvons. Nous croyons certainement marcher dans la voie étroite que notre Bienheureux Père saint Benoît nous a montrée ; mais nous ne savons pas si notre genre de vie est agréable à Dieu, surtout considérant que les religieux de ce pays nous condamnent comme des gens qui ont inventé de nouvelles manières de vivre et qui causent du scandale, le schisme et la division. Je suis encore sensiblement affligé de voir que le grand nombre de Frères qui nous quittent tous les jours, nous réduit à si peu de religieux ; et comme Dieu ne nous envoie personne pour remplir la place de ceux qu'il appelle à lui, je redoute fort que ce nouvel Institut ne finisse avec nous. C'est pourquoi, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour duquel nous avons choisi cette voie étroite qu'il a proposée dans son Évangile, je vous recommande, en vertu de la sainte obéissance, qu'après que vous serez allé à Dieu, vous nous reveniez trouver au temps et en la manière qu'il lui plaira, pour nous faire savoir, selon qu'il voudra, ce que nous devons penser de notre état et de la vie que nous menons. »

A ces paroles, le moribond répondit avec simplicité : « Mon Révérend Père, je ferai très-volontiers ce qu'il vous plaît de me commander, pourvu que vous m'assistiez toujours de vos saintes prières, afin que je puisse exécuter vos ordres. »

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la mort du religieux, et le saint abbé, au travail avec ses frères, avait donné le signal du repos, comme c'était la coutume. Il se retira un peu à l'écart, et, s'étant assis et recouvert la tête de son

Digitized by Google

scapulaire, il se mit en oraison. Dans cet instant, le moine défunt se présenta à lui, tout resplendissant de clarté ; il paraissait élevé en l'air sans toucher la terre.

Le saint abbé lui demanda comment il se trouvait. « Je suis heureux, lui répondit-il, et je prie Dieu qu'il vous rende aussi heureux que je suis ; car, par vos instructions salutaires et votre continuelle sollicitude, je jouis présentement de ces joies et de cette paix incompréhensibles qui passent toutes les pensées des hommes. Et maintenant, pour obéir au commandement qu'il vous a plu de m'imposer, je reviens pour vous faire savoir, à vous, mon Père, et à mes Frères, la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ au sujet de ce nouvel Ordre. Sachez-le donc et n'en doutez point : votre genre de vie est saint et agréable à Jésus-Christ. Bannissez votre affliction, ou plutôt qu'elle se change en joie ; car voici que dans peu de temps Dieu vous fera connaître la magnificence de sa miséricorde, et il vous enverra un grand nombre de personnes, entre lesquelles il y en aura de nobles, d'illustres et de savantes, et elles rempliront tellement cette maison, qu'elles en sortiront comme des essaims d'abeilles pour se répandre en diverses parties du monde, et elles les peupleront de monastères qui seront les heureux rejetons de la semence de bénédictions qui a crû et s'est fortifiée dans ce lieu-ci par la grâce de Dieu. »

» Le défunt, poursuit l'historien, après avoir proféré ces paroles solennelles, demanda et obtint la bénédiction de celui qui avait été son supérieur à l'école de la sanctification ; puis il disparut, laissant saint Étienne plongé dans l'extase de l'admiration et de la reconnaissance. »

Une révélation si extraordinaire ranima la confiance des moines, dont l'attente fut remplie bientôt après par l'arrivée de saint Bernard et de trente gentilshommes qui renoncèrent au monde et repeuplèrent la solitude de Cîteaux.

(PÉQUÉGNOT.)

Digitized by Google

MARIE,

SŒUR DE MOÏSE.

Marie, sœur aînée de Moïse et d'Aaron, et fille d'Amram et de Jacobed, naquit vers l'an 1578 avant Jésus-Christ. Lorsque la fille de Pharaon trouva Moïse exposé sur le bord du Nil, Marie, qui était présente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princesse ayant agréé ses offres, Marie courut chez sa mère, à qui on donna le jeune Moïse à nourrir.

On croit que Marie épousa Hur, de la tribu de Juda; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfants. Après le passage de la mer Rouge et la destruction entière de l'armée de Pharaon, Marie se mit à la tête des femmes de sa nation et chanta avec elles le magnifique cantique *Cantemus Domino*, pendant que Moïse le chantait à la tête du chœur des hommes.

Marie mourut près de Cadès, âgée d'environ cent vingt-six ans, l'an 1432 avant Jésus-Christ.

JOSIAS,

ROI DE JUDA.

Josias, roi de Juda, succéda à son frère Amon, l'an 641 avant Jésus-Christ, à l'âge de huit ans. Il renversa les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, et fit réparer le temple. Ce fut alors que l'original du Livre de la Loi, écrit de la main de Moïse, fut trouvé par le grand prêtre Helcias. Sur la fin de son règne, Néchao, roi d'Egypte, allant faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens, s'avança jusqu'auprès de la ville de Mageddo, qui était du royaume de Juda. Josias s'opposa à son passage et lui livra bataille au pied du Mont Carmel : il y fut blessé dangereusement, et après un règne de trente et un ans, il mourut de ses blessures l'an 610 avant Jésus-Christ. Le peuple donna à sa mort les marques de la plus vive douleur. Jérémie composa un cantique lugubre à sa louange.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 23 juin de l'an 431, seconde session du Concile d'Éphèse dans laquelle saint Cyrille de Jérusalem fit un magnifique discours à la louange de la très-sainte Mère de Dieu et s'éleva victorieusement contre l'hérésie de Nestorius.

L'an 1595, une dame de Recanati, près de Lorette, ordonna par son testament que si son fils venait à mourir sans enfants on fonderait dans sa maison un monastère de veuves. Le fils mourut sans enfants, mais laissa beaucoup de dettes, de sorte que ce ne fut qu'en 1626 que le cardinal Jules Roma, évêque de Recanati, put mettre dans cette maison quelques pauvres orphelines, dont six prirent l'habit religieux. C'est ainsi que la pensée de la fondatrice commença à être réalisée. La clôture fut établie en 1632, et, deux ans après, le Père Orazio Patiani, de la Compagnie de Jésus, leur donna des constitutions particulières, qui furent approuvées par le cardinal. Ces religieuses prirent le nom de l'Assomption de Notre-Dame, sous l'invocation de laquelle leur église était dédiée. Tous les jours elles disaient l'office de la très-sainte Vierge, et elles observaient une rigoureuse pauvreté. Elles portaient une robe bleue, avec une ceinture de laine blanche, un scapulaire et un voile blancs.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Vigile de saint Jean-Baptiste.

A Rome, saint Jean, prêtre, qui, sous Julien l'Apostat, fut décapité sur l'ancienne voie *Salaria*, devant l'idole du soleil. Son corps fut enterré par le Bienheureux Concorde,

1 NONO KALENDAS JULII.

Vigilia sancti Joannis Baptistæ. — Romæ, sancti Joannis Presbyteri, qui sub Juliano Apostata via Salaria veteri ante simulacrum Solis decollatus est, et corpus ejus a beato Concordio Presbytero juxta Martyrum Concilia sepultum. — Item Romæ, sanctæ Agrippinæ Virginis et Martyris sub Valeriano Imperatore, cujus corpus in Siciliam translatum, multis miraculis coruscat. — Sutrii, in Tuscia, sancti Felicis Presbyteri, cujus os tamdiu jussit Turcius præfectus lapide contundi, donec emitteret spiritum.

Digitized by Google

prêtre, près du lieu appelé *les conciles des Martyrs*.

A Rome encore, sainte Agrippine, vierge, martyrisée sous l'empereur Valérien. Son corps, porté en Sicile, y opère beaucoup de miracles.

A Sutri, en Toscane, saint Félix, prêtre, que le préfet Turcius fit frapper sur la bouche avec un caillou, jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit.

A Nicomédie, la commémoration de plusieurs saints Martyrs, qui, après s'être cachés dans les montagnes et dans les cavernes, du temps de Dioclétien, souffrirent le martyre avec joie pour le nom de Jésus-Christ.

A Philadelphie, en Arabie, saint Zénon, martyr, et saint Zénas, son esclave, qui, baisant les chaînes avec lesquelles son maître était lié, et le priant de trouver bon qu'il participât à ses tourments, fut pris par les soldats, et reçut par le martyre une couronne pareille à celle de son maître.

En Angleterre, sainte Éditrude, reine et vierge, qui, s'étant rendue célèbre par sa sainteté et ses miracles, passa de la terre au ciel. Onze ans après sa mort, son corps fut trouvé sans nulle marque de corruption.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Léger, prêtre, honoré à Perthes, en Champagne.

Saint Adramas, martyr en Égypte avec Pallade et cent soixante autres.

Saint Cotylas, martyr en Égypte.

Saint Lanfranc, évêque de Pavie au XIe siècle. Il a une église sous son patronage.

— Nicomediæ, commemoratio plurimorum sanctorum Martyrum, qui in montibus et speluncis tempore Diocletiani latentes, pro Christi nomine martyrium læto animo subierunt. — Philadelphiæ, in Arabia, sanctorum Martyrium Zenonis et Zenæ servi ejus, qui catenas domini sui vincti exosculans, eumque rogans, ut se in tormentis participem dignaretur habere, a militibus tentus parem cum domino martyrii coronam accepit. — In Britannia, sanctæ Editrudis Reginæ et Virginis, quæ sanctitate et miraculis clara migravit ad Dominum; cujus corpus undecim post annis inventum est incorruptum.

Digitized by Google

Saint Aristoclès, prêtre, martyr en Chypre, sous Galère.

Saint Palingène, martyr en Égypte.

Saint Eustoche, prêtre, martyr à Ancyre, en Galatie.

Saint Athanase, lecteur, martyr avec Aristoclès.

Saint Mose, martyr en Égypte.

Saint Lupicien, reclus, aux confins du Berri, mort en 500 et mentionné par saint Grégoire de Tours.

Saint Esas, martyr avec Adramas.

Saint Bisoé, solitaire, martyr en Éthiopie.

Saint Cinname, martyr.

Saint Démétrien, diacre, martyr avec Aristoclès.

Le Bienheureux Pierre de Juilly, honoré à Langres.

Le Bienheureux Pierre de Pesaro, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.

Martyrologe de la dernière persécution.

Édouard Govillard, prêtre du diocèse d'Arras, condamné à mort pour refus de serment, guillotiné à Arras, le 23 juin 1794. Il avait soixante-neuf ans.

Antoine-François-Xavier Morel, prêtre du diocèse de Carpentras, pour refus de serment, condamné à Orange par une commission populaire, mis à mort le 23 juin 1794.

Lefebvre (prénoms inconnus), prêtre du diocèse d'Angers, ayant refusé le serment et s'étant retiré à Dijon, fut arrêté et enfermé dans une maison de détention, où il mourut de misère le 23 juin 1794.

Margnerite Jobard, religieuse novice du diocèse de Besançon, expulsée de son couvent, emprisonnée comme fanatique, puis envoyée à Paris, guillotinée là à l'âge de vingt-trois ans, le 23 juin 1794.

Catherine Maret, religieuse à Bordeaux, arrêtée avec cinq autres religieuses, pour avoir assisté aux messes de prêtres réfractaires, guillotinées toutes ensemble le 23 juin 1794.

Robert Hamel, prêtre du diocèse de Coutances, arrêté à l'âge de soixante-treize ans, transporté au fort de Blaye, et mort là délaissé le 23 juin 1794.

Digitized by Google

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUIN.

La Nativité de Saint-Jean-Baptiste. — Les martyrs de Rome, sous Néron. — Sainte Romule, vierge romaine. — Saint Simplice, évêque d'Autun. — Saint Théodulphe ou saint Thiou, évêque de Lobbes. — La Bienheureuse Raingarde, religieuse de Marcigny. — Le Bienheureux Gerhoé, prévôt de Reichersberg. — Le Vénérable Jacques de Voragines, archevêque de Gênes. — La Vénérable Mère Galliotte de Vaillac, réformatrice des religieuses hospitalières de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. — Trois Martyrs de 1794. — Le Vénérable chanoine Triest, fondateur des Frères et des Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Saint Jean est avec saint Joseph le seul de tous les hommes conçus dans le péché qui ait pu bénir légitimement le jour de sa naissance. Il est vrai que l'Écriture-Sainte nous apprend que Jérémie, l'un des plus grands prophètes de l'Ancien-Testament, a été sanctifié avant de sortir du sein de sa mère, d'où il est aisé de conclure qu'il est né dans l'état de sainteté. Mais outre que plusieurs docteurs doutent si cette sanctification fut intérieure, et qu'il y en a qui croient que ce ne fut qu'une destination aux grands emplois dont il fut chargé dans le cours de sa vie, il est certain qu'elle ne fut ni si illustre, ni si abondante, ni si remplie d'allégresse que celle du bienheureux Précurseur, et que si elle ôta à ce Prophète le péché originel dont son âme était souillée, elle ne lui ôta pas l'ignorance de Dieu, ni l'incapacité de se porter vers lui par des actes d'espérance et d'amour, comme a fait celle dont nous parlons. Aussi l'Église a toujours célébré la naissance de saint Jean avec une solennité extraordinaire, comme une fête qui obligeait les fidèles à une rénovation de joie, d'action de grâces et de louange ; et nous apprenons d'Alcuin, d'Amalaire de

Digitized by Google

Metz et de l'Ordre romain, que les prêtres y disaient autrefois trois messes, comme au jour de la Nativité de Notre-Seigneur.

Saint Augustin se demande[1] pourquoi l'on célèbre plutôt cette naissance que celle des Apôtres, des Martyrs, des Patriarches et des Prophètes ; et il répond que les Apôtres et les Martyrs n'ont pas été choisis de Jésus-Christ dès qu'ils sont venus au monde, mais seulement dans le cours de leur vie, et qu'ainsi leur naissance ne lui a de rien servi pour manifester sa gloire ; que les Patriarches et les Prophètes sont nés avec les mêmes défauts que les autres hommes ; qu'ils n'ont été remplis du Saint-Esprit qu'après un certain nombre d'années, et qu'ils n'ont prophétisé la venue du Messie que longtemps après leur naissance, tandis qu'il n'en est pas ainsi de saint Jean-Baptiste, qui, par sa propre nativité, annonce celle du Sauveur, et qui étant dans le sein d'Élisabeth, l'a adoré comme son Dieu renfermé dans le sein de Marie. C'est donc, selon la pensée de ce grand Docteur, à cause des mystères opérés dans la Nativité de saint Jean-Baptiste, que l'Église a institué une solennité pour exciter la piété des fidèles à les honorer. Nous allons en faire une explication succincte, après que nous aurons rapporté ce que l'Évangéliste saint Luc nous en a appris.

Du temps d'Hérode l'Ancien, roi de Judée, il y avait parmi les Juifs un saint prêtre appelé Zacharie, de la famille d'Abia lequel, aussi bien que sa femme nommée Élisabeth, qui était comme lui de la lignée sacerdotale, gardait les commandements de Dieu d'une manière irrépréhensible. Ils étaient tous deux avancés en âge, et Dieu qui voulait éprouver leur vertu pour la récompenser dans la suite d'une manière plus éclatante, ne leur avait point donné d'enfants, et les laissait souffrir l'opprobre de la stérilité, qui était regardée alors comme un effet de la malédiction du Ciel. Un jour que Zacharie servait dans le Temple selon son rang, et qu'il offrait à l'autel les parfums ordonnés par la loi, l'Ange du Seigneu

1 Sermon 23e, *Des Saints*.

Digitized by Google

lui apparut au côté droit de l'autel, et lui annonça de la part de Dieu qu'il aurait un fils qu'il devait appeler Jean : que ce fils serait grand devant Dieu, et rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère ; qu'il convertirait plusieurs d'entre les enfants d'Israël, qu'il marcherait devant le Seigneur avec l'esprit et la vertu d'Élie, pour lui préparer les voies, en disposant les hommes à le recevoir.

Zacharie, ne pouvant croire la vérité de ces prédictions, répondit à l'Ange : « A quelle marque connaîtrai-je que ce que vous me dites s'exécutera ? car je suis vieux, et ma femme aussi est déjà fort avancée en âge. » L'Ange le reprit de cette incrédulité, et l'assura que parce qu'il n'avait pas ajouté foi à ses promesses, il allait à l'heure même devenir muet, et qu'il ne parlerait plus jusqu'à ce que les choses qu'il lui annonçait fussent arrivées. Ainsi ce prêtre perdit l'usage de la langue, et le peuple, auquel il ne put se faire entendre que par signes, reconnut à son silence qu'il avait eu une vision dans le Temple.

Quand le temps de son ministère fut passé, il s'en retourna en sa maison, qui était dans une ville de la tribu de Juda, et Dieu accomplit bientôt ce qu'il lui avait fait prédire par son Ange; car Élisabeth cessa d'être stérile, ce qui fit qu'elle se tint cachée pendant cinq mois, pour goûter plus parfaitement devant Dieu la grâce qu'il lui avait faite en la tirant de l'opprobre de la stérilité, et en lui donnant un enfant dont il lui faisait espérer de si grandes choses. Le sixième mois, elle fut honorée d'une visite de la très-sainte Vierge, et au bout de neuf mois elle mit un fils au monde, dont la naissance donna beaucoup d'allégresse à ses proches et à ses voisines, qui vinrent se réjouir avec elle de la grâce que Dieu lui avait faite.

Le huitième jour, auquel il fallait circoncire l'enfant et le nommer, ils lui donnaient tous le nom de Zacharie, qui était celui de son père. Il n'y eut qu'Élisabeth qui s'y opposa, voulant qu'il fût nommé Jean, comme Dieu l'avait ordonné par la parole de l'Ange. Ils lui représentèrent qu'il n'y avait

Digitized by Google

personne dans sa famille qui portât ce nom, et firent signe au père de déclarer sa volonté sur ce sujet. Il demanda des tablettes; il écrivit dessus : « Jean est le nom qu'il doit avoir. » Au même instant sa langue se délia, et la parole lui ayant été rendue, il s'en servit pour bénir Dieu. Tous ceux qui furent témoins de ces merveilles, ou qui en entendirent parler, furent saisis d'étonnement, et ils se disaient les uns aux autres par admiration : « Que pensez-vous que sera un jour cet enfant? » Mais ce qu'ils ne pouvaient pas pénétrer encore, fut révélé à Zacharie ; car étant rempli du Saint-Esprit, il connut le mystère ineffable de l'Incarnation du Verbe, et la part que son fils y devait avoir, et dit par un mouvement prophétique : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. »

Il déclara dans le même cantique, comme la très-sainte Vierge dans le sien, que Dieu faisait naître le Sauveur du monde de la Maison de David son serviteur, pour accomplir la promesse qu'il avait faite à Abraham, et qu'il avait si souvent renouvelée par la bouche de ses Prophètes, et ensuite il résuma en peu de mots tous les fruits de l'Incarnation : « Il nous a promis que nous serions délivrés de la puissance de nos ennemis, et que nous le servirions parfaitement, en marchant devant lui dans la sainteté et dans la justice tout le temps de notre vie. » Enfin il adressa ces paroles à son fils : « Et vous, petit enfant, vous serez appelé le Prophète du Très-Haut ; car vous marcherez devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies, et pour donner la connaissance du salut à son peuple. Voilà en substance ce que saint Luc rapporte de la naissance miraculeuse de saint Jean-Baptiste.

De quelque côté donc que nous considérions ce divin Prophète, nous ne trouverons rien en lui que de grand, selon la prédiction de l'Ange à Zacharie. Il est grand par le nom de Jean qui lui fut imposé. Il est grand par les grâces qui lui furent communiquées. Il est grand par les emplois auxquels il fut destiné, il est grand par les vertus héroïques qu'il a pratiquées. Il est grand devant Dieu, et il a été appelé grand par

Digitized by Google

la bouche de Jésus-Christ même, notre Seigneur et notre vrai Dieu. Il est grand dans l'opinion de tout le monde. Enfin il est grand dans sa naissance, dans tout le cours de sa vie et dans sa mort.

Il est grand par le nom de Jean qui lui fut imposé : car ce nom ne fut pas inventé par les hommes, mais il fut apporté du Ciel, et il le fut par le même Ange qui avait déclaré que le nom de Jésus était celui qu'il fallait donner au Messie, pour montrer que le fils de Zacharie devait être un homme tout céleste et tout consacré au mystère de l'Incarnation. Ce nom signifie grâce, pour marquer encore que ce fils était un enfant de grâce, c'est-à-dire accordé du Ciel par un privilége extraordinaire à un père vieux et à une mère stérile et déjà avancée en âge ; qu'il était envoyé sur la terre pour annoncer et commencer la loi de la grâce, et que lui-même étant déjà plein de grâce, en devait recevoir pendant toute sa vie des accroissements continuels.

Il est grand par les faveurs qui lui furent communiquées. Dieu se dispense des lois ordinaires de la Providence en sa considération. Il n'attend point le terme de la nature pour effacer de son âme la tache du péché originel ; il le sanctifie étant encore dans le sein de sa mère ; il l'anime de l'esprit de grâce, dit saint Ambroise, avant qu'il soit animé de l'esprit de la vie ; et pour me servir des paroles de saint Pierre Chrysologue, il le met dans le Ciel avant qu'il puisse toucher la terre, il lui donne l'Esprit divin avant qu'il ait reçu l'esprit humain, il lui fait présent de ses grâces avant que la nature ait formé les membres de son corps ; en un mot, il le fait vivre à Dieu avant qu'il commence de vivre à lui-même. Mais pour nous former une idée de l'excellence de la grâce de saint Jean-Baptiste, il ne faut que considérer la manière particulière dont elle lui fut communiquée.

La théologie nous enseigne qu'il y a trois causes de la grâce : le Saint-Esprit, Jésus-Christ et Marie ; que le Saint-Esprit en est la cause efficiente et principale ; que Jésus-Christ, comme homme, en est la cause méritoire et instru-

Digitized by Google

mentale, pour user du terme de l'École; et que Marie en es la dispensatrice. Or ces trois causes ont concouru à la sancti fication de Jean-Baptiste. Le Saint-Esprit, comme nous avons déjà dit, l'a rempli de ses lumières et de ses ardeurs dans l sein d'Élisabeth. Jésus-Christ ne fut pas plutôt conçu dan les chastes entrailles de Marie, qu'il lui inspira de se trans porter en la maison de Zacharie pour y opérer la sanctificatio de son Précurseur. Il semble, dit saint Pierre Damien, qu'i ne soit venu au monde que pour lui, il laisse tous les autre hommes, il ne cherche que Jean, il ne désire que lui, il n va trouver que lui, il donne même des forces surnaturelle à sa divine Mère pour traverser les montagnes avec un vitesse incroyable, afin de se rendre auprès de lui; et il n se sent pas plutôt près d'Élisabeth, dans le sein de laquelle i le voyait, qu'il le remplit de ses grâces. Heureuse sanctifi cation, opérée immédiatement par Jésus ! Heureuse sanctifi cation, puisque c'est la première que Jésus ait voulu opére lui-même! Heureuse sanctification enfin, opérée par Jésu avec tant de marques de bienveillance et tant d'empressement Ajoutons à cet amour prévenant de Jésus les profusions d Marie dispensatrice de toutes les grâces. Elle était présent elle portait dans son sein la Source de la grâce, et elle éta allée exprès par le mouvement de son cher Fils chez Élisa beth pour verser des grâces en abondance sur la personn de Jean-Baptiste.

Si quelques-unes des paroles qu'elle dit en entrant dan cette sainte maison, que l'abbé Guerric compare au Parad terrestre, firent tant d'impression sur lui, qu'il marqua pa des tressaillements miraculeux la joie qu'il avait d'être deva la Mère de son Dieu, qu'auront produit ses fréquentes con versations avec sa cousine durant les trois mois qu'el demeura avec elle ? Et s'il est véritable, comme plusieu auteurs l'ont dit, qu'elle se trouva à ses couches et qu'el reçut Jean-Baptiste entre ses bras au sortir du sein d'Élis beth, de combien de grâces penserons-nous qu'il aura é favorisé dans tous ces précieux moments? Ah ! il me sembl

Digitized by Google

lorsque je considère que Marie le portait, qu'elle l'approchait de sa bouche virginale pour lui donner des baisers de paix, qu'elle lui faisait mille caresses et qu'elle l'appliquait contre sa poitrine pour l'embrasser ; il me semble, dis-je, que je vois couler des torrents de grâces de sa bouche, de ses mains et de son sein dans le cœur de Jean-Baptiste, qu'elle produit de nouveaux degrés de grâce à chaque fois qu'elle le touche, et même que les regards affectueux qu'elle jette sans cesse sur lui, sont autant de flammes ardentes qui excitent en son âme de nouveaux brasiers de l'amour divin.

Nous ne finirions pas cette matière, puisqu'elle est inépuisable, si nous voulions prendre en particulier toutes les circonstances qui ont concouru à augmenter sa grâce : nous nous contenterons donc d'en dire encore une qui peut nous servir pour achever de former une idée de sa grandeur : c'est la fidélité qu'il a apportée lui-même à y correspondre. On sait assez que la grâce s'augmente à proportion des dispositions qu'elle trouve dans un sujet, et qu'il n'y a que les cœurs lâches et négligents qui ne reçoivent pas abondamment les bénédictions continuelles qu'elle y verse. Ah ! jamais cœur ne fut plus fervent que celui de Jean-Baptiste, et jamais âme n'a mieux coopéré que lui aux mouvements de la grâce. Il a commencé dès le sein de sa mère à profiter de ses saintes impressions. Il a vécu dans une parfaite correspondance à ses douces inspirations. Et enfin il a persévéré jusqu'à la mort dans une parfaite soumission à ses lumières et à ses ardeurs.

Jean-Baptiste est grand par les emplois auxquels il fut destiné. Le disciple bien-aimé nous apprend dans son Évangile qu'il fut envoyé exprès de Dieu pour rendre témoignage de la vérité, c'est-à-dire pour manifester le Messie aux hommes, afin que tous crussent par lui en Jésus-Christ. Les autres Prophètes n'avaient prédit sa venue que sous des figures, et d'une manière si énigmatique, que les Juifs demeuraient toujours dans l'ignorance et dans l'incertitude de ce temps précieux; mais ce divin Prophète parle clairement. Il est la voix

Digitized by Google

du Fils de Dieu qui crie dans le désert au peuple qui l'y v
trouver, que le Royaume des Cieux est proche, que le Sa
veur est déjà sur la terre, qu'il faut se préparer par la pén
tence à le recevoir. Il publie sa divinité, et enfin, il le montr
du doigt en disant : « Voilà l'Agneau de Dieu qui vient dé
livrer le monde de la captivité du péché. C'est lui dont j'a
parlé quand j'ai dit qu'un homme viendrait après moi q
était avant moi. Je vous baptise seulement avec de l'eau
mais pour lui, il vous baptisera par le feu et par le Sain
Esprit. » Les hommes étaient alors enveloppés de si épaiss
ténèbres, que leurs yeux n'étaient pas capables d'envisage
tout d'un coup les admirables clartés du Soleil de Justice.
fallait donc les accoutumer peu à peu à recevoir ses rayon
par des lumières plus proportionnées à leur faiblesse : Die
leur envoie pour cela un Précurseur. Il n'était pas la lumière
quoi qu'il fût tout rempli de clartés; mais il était un flambea
ardent et luisant qui devait leur découvrir la vraie lumièr
du monde. D'où vient que les Juifs sont inexcusables d
n'avoir pas ajouté foi à ses paroles.

Cet office de Précurseur du Messie est si relevé, que nou
n'avons point de termes pour en parler dignement. Le de
sein du Père Éternel, quand il a envoyé son Fils sur la terr
a été de le faire connaître aux hommes et de leur manifest
sa gloire : il n'a pas voulu le faire d'abord par lui-mêm
mais il a choisi saint Jean pour une fonction si considérabl
il l'a fait son organe et sa voix ; il lui a, pour ainsi dire, co
flé tous les intérêts de ce Fils en qui il avait mis toutes s
complaisances; en un mot, il l'a établi son Prophète po
annoncer sa venue et pour le montrer publiquement au
Juifs. Car, comme notre verbe intérieur est la conception q
se forme notre entendement, et que la voix est ce qui la fa
connaître, ainsi le Fils de Dieu est le Verbe, c'est-à-dire
conception du Père Éternel, la splendeur de sa gloire, l'ima
de sa divinité et la figure de sa substance, et Jean a été
voix qui l'a manifesté aux hommes, et qui a publié qu'il éta
l'Agneau immaculé descendu du Ciel pour effacer leurs p

Digitized by Google

chés. Le Verbe est enfermé et caché dans l'esprit avant que la voix le découvre, et le Messie est demeuré caché et inconnu sur la terre jusqu'à ce que Jean l'ait montré aux Juifs ; enfin, comme on connaît aussitôt une personne à sa voix, ainsi l'on a reconnu à la voix de saint Jean-Baptiste que Jésus-Christ était venu pour racheter les hommes.

Mais ce qui augmente encore la grandeur de saint Jean, c'est d'avoir eu l'honneur de baptiser Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet emploi est le comble de sa gloire. Car enfin, quelle plus grande gloire, s'écrie saint Augustin avec admiration, pour un serviteur que de baptiser son Souverain, et pour une créature que d'avoir son Créateur à ses pieds? Tertullien, considérant cette fonction, ne fait point difficulté de dire que pour toucher le corps du Fils de Dieu, il fallait que Jean-Baptiste eût une pureté proportionnée à celle de la très-sainte Vierge : ce qui nous donne encore une nouvelle idée de sa grandeur, puisque par là il est en quelque façon semblable à la divine Marie.

Jean-Baptiste est grand par les vertus héroïques qu'il a pratiquées : je ne parle pas de ses vertus intérieures, son cœur était un sanctuaire où les yeux des hommes ne pouvaient pas pénétrer, et quand ils auraient pu en découvrir quelque chose, leur éloquence serait trop faible pour en parler dignement : je n'entreprends pas non plus de rappeler ici toutes ses vertus extérieures, parce que ce dessein m'engagerait à un trop long discours ; je me contenterai donc de dire un mot de son admirable pénitence, de son zèle infatigable et de son humilité prodigieuse.

Il n'était encore qu'un enfant qu'il sortit de la maison de son père pour se retirer au désert, où il vécut seul sans autre compagnie que celle des bêtes. Il ne portait pour tout vêtement qu'une haire tissue de poil de chameau. Il ne mangeait qu'un peu de miel sauvage qu'il trouvait dans les bois, et des sauterelles, qui sont des insectes insipides et de peu de suc, fort communes dans les déserts de l'Orient; ou, selon quelques auteurs, les extrémités de certains arbres; il ne

Digitized by Google

buvait que de l'eau pure ; il en prenait même si peu, que Jésus-Christ, parlant de lui, disait qu'il ne mangeait ni ne buvait. Saint Bernard ajoute qu'on pouvait dire aussi qu'il n'était point vêtu, parce que, comme le miel et les sauterelles ne sont pas un aliment convenable aux hommes, ainsi le poil de chameau n'est pas un vêtement qui leur soit propre.

Nicéphore Calixte et Cédrène disent que dix-huit mois après sa naissance, sainte Élisabeth, sa mère, ayant été contrainte de quitter sa maison pour fuir la persécution du cruel Hérode, qui faisait massacrer tous les Innocents, elle le porta au désert ; mais que, s'étant retirée avec lui dans une caverne, où le Vénérable Bède dit que l'on fit depuis bâtir une église, elle n'y vécut que quarante jours, après lesquels elle passa de ce monde, l'abandonnant ainsi à la divine Providence. Saint Chrysostome et Pierre d'Alexandrie ajoutent que saint Zacharie, son père, avait déjà été mis à mort par les Juifs pour n'avoir pas voulu le découvrir : ainsi saint Jean demeura seul, sans aucun secours humain ; mais non pas sans la protection de son Dieu, qui le fit assister par les Anges jusqu'à ce qu'il fût en âge d'avoir soin de lui-même. Le grand Baronius ne juge pas le récit de ces auteurs incroyable ; mais de quelque manière que la chose soit arrivée, tous les Docteurs conviennent qu'il commença, dès son enfance, à faire pénitence dans les déserts et qu'il la continua jusqu'à l'âge de trente ans, qu'il en sortit pour la prêcher au peuple et pour le disposer à recevoir le Messie.

Ce fut alors qu'il fit éclater le zèle qui l'animait pour la gloire de son Dieu : car il parla de la pénitence avec tant d'ardeur que les Juifs crurent qu'il était Élie, qu'ils savaient par l'Écriture avoir été un homme tout de feu, et devoir revenir un jour pour confondre les pécheurs les plus endurcis. En effet, bien qu'il fût un autre Prophète, il avait néanmoins l'esprit d'Élie, c'est-à-dire qu'il était tout embrasé par les ardeurs de sa charité, par la ferveur de ses austérités, en un mot, par la véhémence de son zèle à reprendre les prévaricateurs de la Loi.

Digitized by Google

L'Évangile nous en fournit de beaux exemples : tantôt il nous le représente dans un saint emportement contre les Scribes, les Pharisiens et les prêtres des Juifs, tantôt il nous rapporte les paroles qu'il adressait au peuple pour le porter à changer de vie : « Race de vipères, disait-il un jour aux troupes qui étaient venues à lui pour être baptisées, qui vous a montré à fuir les effets de la colère de Dieu qui va tomber sur vous? Faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne pensez pas dire : Nous avons Abraham pour père : car je vous dis que Dieu, quand vous seriez tous exterminés, a la puissance de faire de ces pierres que vous voyez des enfants d'Abraham. Il ne faut pas tarder à vous convertir, car déjà la cognée est au pied de l'arbre; et tout arbre qui ne sera pas chargé de bon fruit sera coupé et jeté au feu. »

Ah! que ces paroles, s'écrie saint Bernard, procédaient d'un esprit animé d'une divine ferveur : ce sont des paroles de feu, ou plutôt ce sont des charbons ardents capables d'embraser des cœurs de glace et de gagner les hommes les plus opiniâtres. « Que celui qui a deux robes, disait-il à d'autres qui lui demandaient des instructions, en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger nourrisse celui qui est dans la nécessité de vivre. »

Enfin son zèle le transporta jusque dans le palais d'Hérode pour y combattre l'impureté qui y régnait : il s'adressa à ce prince qui abusait de la femme de son frère, et lui reprocha hardiment son adultère. Il ne craint rien quand il s'agit de reprendre le vice. Et quoiqu'il sût bien que ses exhortations lui coûteraient la vie, il aime mieux endurer une mort glorieuse que de rien souffrir contre la Loi de son Souverain. Mais nous parlerons de son martyre le vingt-neuvième jour d'août.

Le zèle est une vertu éclatante qui flatte aisément la vanité de l'homme, à moins qu'il ne soit soutenu d'une parfaite humilité. Il faut donc allier ces deux vertus ensemble : il faut tout entreprendre pour la gloire de son Dieu; mais il faut en même temps reconnaître que l'on n'est capable de rien et

Digitized by Google

que c'est la grâce qui fait tout en nous. Saint Jean-Baptiste est dans une haute réputation, tout le monde admire ses vertus, on croit que c'est un Ange envoyé du Ciel, on le prend même pour le Messie promis par la Loi ; les pontifes et les premiers d'entre les Juifs députent vers lui des prêtres et des lévites pour savoir de sa propre bouche qui il est ; on lui demande s'il est le Christ. Que répond-il? Il proteste hautement qu'il ne l'est pas. — Vous êtes donc Élie, ajoutent les députés. — Non, je ne le suis pas, dit Jean-Baptiste. — Êtes-vous Prophète? — Non. — Qui donc êtes-vous? afin que nous rapportions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Quels sentiments avez-vous de vous-même? — Je ne suis que la Voix qui crie dans le désert : Préparez-vous à recevoir le Messie qui est déjà au milieu de vous. C'est lui qui doit venir après moi, quoiqu'il soit avant moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. »

Y a-t-il une humilité plus profonde? Il pouvait avouer qu'il était Prophète, qu'il était envoyé de Dieu, qu'il avait été prédit dans l'Écriture, qu'il était le Précurseur du Messie : il se prive de toutes ces qualités et tâche de détruire les pensées avantageuses que l'on avait de lui. Ah! qu'il est aisé, s'écrie saint Augustin, de ne pas désirer les louanges des hommes quand les hommes ne veulent pas nous en donner ; mais qu'il est difficile de n'avoir pas de plaisir à les entendre lorsque quelqu'un les publie ! Il ne se contente pas de mépriser les éloges que l'on fait de sa vertu : comme il savait que c'était un honneur que l'on ravissait à Jésus-Christ pour le lui offrir, il le refuse généreusement pour rendre la gloire à celui à qui elle appartient ; car en confessant qu'il n'était pas celui que l'on pensait, il fit connaître clairement que Jésus-Christ était le Messie que l'on cherchait.

Il ne faut pas s'étonner, après avoir vu une humilité si profonde dans saint Jean, que l'Évangile assure de lui qu'il était grand devant Dieu, puisque c'est par le moyen de cette vertu que l'on devient quelque chose aux yeux de son infinie Majesté. Il y a bien de la différence entre les pensées des

Digitized by Google

hommes et les pensées de Dieu : souvent les hommes estiment ce qui ne mériterait que leur mépris, et méprisent ce qui demanderait leur vénération ; mais les jugements que Dieu fait des choses sont toujours équitables : ce qu'il estime est effectivement digne de respect, ce qu'il condamne est réellement digne de blâme, et ce qui est grand à ses yeux renferme en soi une grandeur véritable. Quelle gloire donc au saint Précurseur d'avoir été sur la terre grand devant Dieu! Toutes les nations du monde, selon l'Écriture, sont en sa présence comme si elles n'étaient point, et ne sont réputées que des néants, ou tout au plus, comme elle dit dans un autre endroit, elles ne sont que comme une goutte d'eau comparée à la vaste étendue de l'Océan. Que la perfection de celui qui est grand aux yeux de Sa Majesté doit donc être éminente! Il est dit de Moïse, de Joseph, de Nathan et d'Élie, que Dieu les a rendus grands devant les rois de la terre, mais il n'y a que Jean-Baptiste de qui l'on ait dit qu'il est grand devant Dieu. C'est entrer en quelque sorte en parallèle avec Jésus-Christ, puisque l'Ange annonçant son incarnation à Marie, il se servit des mêmes paroles, l'assurant que le Fils qu'elle enfanterait serait Grand, et qu'on l'appellerait le Fils du Très-Haut.

Après cela, ne pouvons-nous pas dire que les hommes les plus éloquents, et les Anges mêmes, n'étaient pas capables de faire l'éloge du grand Jean-Baptiste, et que pour publier dignement ses louanges, il fallait que Jésus-Christ se fît son panégyriste? C'est encore une autre vérité glorieuse pour lui que nous apprenons de l'Écriture. Il y a bien de la différence entre les louanges que donnent les hommes, et celles que donne le Fils de Dieu : les hommes se peuvent tromper et se trompent presque toujours quand ils veulent faire l'éloge de quelqu'un ; comme ils ne pénètrent pas le fond du cœur, ils ne jugent que sur des apparences qui ne peuvent fournir que des idées très-incertaines ; l'ignorance leur cache quelquefois bien des défauts, et la passion qu'ils ont pour leur héros grossit prodigieusement ses vertus dans leur esprit,

Digitized by Google

et souvent leur fait trouver des perfections où il n'y en a point. Mais il n'en est pas de même des louanges que donne Jésus-Christ. Comme rien n'est caché à sa science, et qu'il est incapable de flatterie ou de passion, il est toujours juste dans ses expressions et équitable dans ses sentiments.

Il est vrai qu'à considérer d'abord les choses à la lettre, il semble là que ce ne soit pas un privilége singulier à saint Jean d'avoir été loué par le Sauveur du monde. L'Écriture nous dit qu'il a loué Nathanaël, assurant de lui que c'était un vrai Israélite; qu'il a loué saint Pierre, quand il l'a appelé Bienheureux; qu'il a loué la Madeleine, approuvant le bon office qu'elle lui avait rendu par l'effusion de ses parfums; qu'il a loué la foi du Centenier et de la Chananéenne, protestant qu'elle était grande, et qu'il n'en avait pas trouvé de semblable parmi les enfants d'Israël. Cependant si nous faisons attention à l'éloge qu'il donne à saint Jean, nous verrons qu'il est infiniment au-dessus de celui qu'il donne aux autres hommes, car il ne s'arrête pas à rapporter de lui une vertu particulière, mais il fait un détail de toutes les perfections qui ornaient son âme. Il parle de sa fermeté quand il dit aux Juifs qu'ils ne devaient pas aller au désert pour y voir un homme du commun, qui a pour apanage l'inconstance, et qui se laisse plier comme un roseau à toutes sortes de vents, mais pour y admirer un saint attaché inviolablement aux lois de son Dieu. Il loue sa pénitence, quand il leur dit qu'on ne le verrait point vêtu délicatement comme les mondains, mais couvert d'une peau de chameau. Il déclare qu'il avait l'esprit de prophétie, quand il leur dit qu'il était Prophète et plus que Prophète. Il exalte sa pureté, quand il leur dit qu'il était un Ange envoyé de son Père. Il le reconnaît pour son Précurseur, quand il ajoute que c'était lui qui devait préparer le peuple à le recevoir. Enfin, pour renfermer en peu de mots une juste idée de la grandeur de Jean-Baptiste, il publie qu'entre tous les enfants des femmes on n'en trouverait pas un qui ne fût moindre que lui. On ne pouvait rien dire de plus avantageux à sa gloire. Quand

Digitized by Google

Jésus-Christ a loué la vertu de quelque particulier, il ne l'a pas mise au-dessus de celle de tous les autres ; mais quand il loue Jean-Baptiste, il compare sa sainteté à la sainteté de tous les hommes, et il assure qu'elle est quelque chose encore de plus grand. Il ne faut pas néanmoins, ajoute saint Bernard, comprendre Jésus-Christ même ni la très-sainte Vierge, car Jean-Baptiste ne va qu'après eux, et n'est que la troisième des merveilles que Dieu a produites et élevées au-dessus de toutes les créatures.

Un célèbre auteur remarque que toutes les fois que l'occasion se présentait de parler de lui, Jésus-Christ prenait un singulier plaisir de s'en entretenir et de s'arrêter à raconter ses vertus. Il est glorieux pour lui que le Fils de Dieu ne se soit pas contenté d'en parler en passant et en peu de paroles, mais qu'il se soit appliqué à dire ses louanges, qu'il en ait fait naître des sujets, et qu'il ait bien voulu en faire de longs discours.

Enfin Jean-Baptiste est grand dans l'opinion de tout le monde. Quand les Prophètes en ont parlé, ils se sont servis de termes choisis et d'expressions particulières pour faire connaître son mérite avec plus de pompe. Isaïe en parle sous la figure d'une voix éclatante, pour montrer les divines fonctions qu'il devait faire à l'égard du Messie. Jérémie, sous celle d'un mur d'airain et d'une flèche embrasée, pour faire connaître sa constance et son zèle pour la Loi de son Dieu. Malachie l'appelle un Ange, pour faire juger de sa vie toute sainte et toute ecclésiastique. Quand il a paru sur la terre, tout le peuple l'a suivi, et l'a pris pour le Messie. Saint Jean Damascène dit que l'opinion que l'on avait de lui était si grande, que lorsqu'il baptisa Jésus-Christ, on lui eût attribué ces paroles du Père éternel : C'est ici mon Fils bien-aimé, si le Saint-Esprit, qui parut alors sous la forme d'une colombe, n'eût pas fait connaître le Fils de Dieu en se reposant sur sa tête. Après sa mort, on a pris Jésus-Christ pour lui, et on le croyait ressuscité en sa personne.

Les Pères de l'Église se sont étudiés à lui donner des éloges

Digitized by Google

singuliers. Saint Pierre Chrysologue l'appelle l'École de la vertu, le Maître de la vie, le Modèle de la sainteté, la Règle de la justice, le Miroir de la virginité, l'Exemple de la chasteté, le Prédicateur de la Pénitence, le Pardon des péchés, le Docteur de la Foi, la Perfection de la Loi, l'Établissement de l'Évangile, la Voix des Apôtres, la Lumière du monde, le Héraut du Souverain juge, le Témoin de Dieu et le Sanctuaire de la très-sainte Trinité. Saint Bernard l'appelle le Patriarche, le Maître et le Guide des Religieux. André de Crète l'appelle l'Étoile qui annonce le lever du Soleil, le Disciple du Père Éternel, le Frein des impies et le Protecteur des gens de bien. Saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin et généralement tous les Pères n'en parlent qu'avec de grands éloges, que je passe ici sous silence, soit parce qu'on les peut voir dans leurs œuvres, soit parce qu'ils sont renfermés dans ce que nous en avons dit.

C'est cette grandeur admirable de saint Jean-Baptiste qui est le sujet des réjouissances de ce jour, et que l'on a toujours célébrée avec des solemnités particulières. Nous avons déjà remarqué qu'autrefois on y chantait trois messes comme à Noël. L'église de Saint-Maur-des-Fossés, à deux lieues de Paris, qui était un ancien monastère de l'ordre de Saint-Benoît, conservait une partie de cette auguste cérémonie, puisqu'en cette fête on y disait une grande messe à l'heure de minuit. La même chose se pratiquait anciennement en la paroisse de Saint-Jean-en-Grève à Paris, aussi bien qu'en quelques autres églises de France. Saint Bernard remarque dans l'un de ses sermons que cette grande joie au jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste n'est pas particulière aux chrétiens, mais que les Turcs et les Sarrasins y prennent part aussi, afin de vérifier l'oracle de l'Ange qui dit à Zacharie que plusieurs se réjouiraient au jour de sa naissance. Au reste, la France peut avec justice se persuader qu'il est son singulier protecteur, tant à cause de la grande quantité de ses Reliques qui y ont été apportées et qui y reposent en plusieurs de ses temples, ainsi que nous verrons au 29 août, qu'à

Digitized by Google

'anse du grand nombre d'églises et de lieux de piété qui y sont consacrés en son honneur : comme celle de Lyon qui est primatiale, celle de Belley en Bresse et celle de Bazas en Gascogne qui sont cathédrales, outre une grande quantité de paroisses, d'abbayes, de monastères et de chapelles que l'on voit dans toutes les villes. (GIRY.)

LES MARTYRS DE ROME, SOUS NÉRON.

L'Église romaine a choisi le 24 juin pour honorer la mémoire des Disciples, des Apôtres, et de ses premiers Enfants, qui souffrirent la mort pour Jésus-Christ, du temps de Néron. Elle les regarde comme les prémices sacrées de tant de Martyrs dont elle se glorifie d'avoir peuplé le Ciel, où ils ont même précédé saint Pierre et saint Paul, qui leur en avaient montré le chemin par leurs instructions. Néron, à qui il aurait été honteux de plaire, principalement dans les dernières années de son règne, ne fit rien de surprenant lorsqu'il conçut de la haine contre les chrétiens. La pureté seule de la religion dont ils faisaient profession ne pouvait manquer d'offenser ce monstre d'infamie. Dieu qui d'ailleurs semblait n'avoir pris cet instrument de sa colère que pour humilier l'orgueil des Romains, et châtier Rome païenne, comme il se servit encore depuis de Domitien, de Commode, de Caracalla, d'Héliogabale et de quelques autres fléaux de cette espèce pour les mêmes fins, voulut faire voir quels devaient être les ennemis de son peuple, en souffrant que Néron et Domitien fussent les premiers persécuteurs des chrétiens. Mais cette épreuve n'étant plus nécessaire dans la suite, il en ôta la pensée et la volonté à ces autres princes leurs semblables, qui n'étaient occupés comme eux qu'à déshonorer la majesté de l'empire par leurs crimes.

Néron, apprenant que dans Rome et dans les provinces de l'empire, beaucoup de personnes abandonnaient le culte des idoles, et condamnaient les superstitions anciennes, résolut de leur faire sentir les effets de son indignation. Il commença à répandre leur sang au sujet de l'incendie qui consuma au

Digitized by Google

mois de juillet de l'an 64 la plus grande partie de la ville d
Rome, où il avait eu la méchanceté de faire mettre le feu pou
se figurer l'embrasement de Troie. Car voyant que tous le
moyens dont il s'était servi pour déguiser une chose si odieus
n'empêchaient pas que chacun ne le crût l'auteur de l'embra
sement, il voulut étouffer la créance générale qu'on en avai
en rejetant la cause et la haine de l'incendie, selon le témoi
gnage même des païens, sur ceux que le peuple appelai
chrétiens. Il les fit tourmenter par les supplices les plu
cruels avec d'autant plus de liberté qu'ils étaient en horreu
à tout le monde, étant jugés coupables des crimes les plus dé
testables. On se saisit premièrement de ceux qui paraissaien
publiquement être chrétiens, et par le moyen de ces premiers
on en découvrit un grand nombre d'autres, qui furent con
damnés moins comme coupables de l'embrasement de la ville
au rapport de l'historien Tacite, que comme victimes de l
haine publique du genre humain. On joignit l'insulte au sup
plice, et l'on voulut que leur mort servît encore au divertis
sement du peuple. On en couvrit quelques-uns de peaux d
bêtes afin de les faire déchirer par les chiens ; on en attachai
d'autres à des poteaux et des gibets pour en faire le jouet de
spectateurs ; on les frottait de cire, d'huile, de poix, de soufr
ou d'autres matières combustibles : on les liait en cet état
des pieux pointus qu'on leur fichait sous le menton, on le
faisait brûler ainsi tout vifs durant la nuit comme des torche
et des flambeaux pour servir de lumière dans l'obscurité de
ténèbres. Néron donna ses jardins pour servir de théâtre
ce spectacle ; il voulut y contribuer de son côté, et représen
tant des jeux du cirque dans le même temps : il y paraissai
en habit de cocher, tantôt mêlé parmi la foule du peuple
tantôt monté sur l'un des chariots qui devaient courir. L'hor
reur qu'on avait de ses bouffonneries et de ses cruauté
faisait que les chrétiens, au milieu de leurs souffrances et d
la malédiction publique, ne laissaient pas de trouver de l
compassion dans le cœur des spectateurs. Car quoiqu'il
fussent regardés comme des criminels, comme des magiciens

Digitized by Google

omme des ennemis de la Religion et de l'État, tout le monde econnaissait néanmoins qu'ils étaient sacrifiés, non à la jus-ce ou à l'utilité publique, mais à la passion du prince. Ces ommencements de la persécution, que l'on compte pour la remière de celles que les empereurs romains ont faites à Église, furent suivis de la publication d'un édit pour dé-endre qu'on embrassât la religion chrétienne. Mais cette rdonnance n'étant point faite pour la seule ville de Rome, ultiplia encore le nombre des Martyrs dans les provinces le l'empire.

SAINTE ROMULE,

VIERGE ROMAINE.

Nous devons l'histoire de cette Sainte à un récit encadré ans la quarantième Homélie de saint Grégoire-le-Grand. Elle ivait de son temps, près de l'église de Sainte-Marie-Majeure, ous la direction de sainte Rédempte, qui est honorée le 3 juillet.

Elle était admirable par sa soumission et son obéissance, t n'ouvrait la bouche que pour prier. On la vit, dans ses der-ières années, paralysée de tous ses membres, mais priant oujours et ne laissant jamais échapper aucune plainte.

Une nuit, elle appela sainte Rédempte, qui se hâta de ve-nir avec une autre religieuse. Elle vit la chambre de Romule inondée de lumière, et elle entendit au dehors des bruits de pas qui annonçaient l'arrivée de quelques personnes. Ro-mule, voyant ses deux visiteuses étonnées de cette lumière et de ce bruit qu'elle ne comprenaient pas, leur dit : « Ne crai-gnez point, mes Sœurs, je ne meurs pas encore. »

Mais trois jours après, elle appela de nouveau, en deman-dant le saint Viatique. Pendant qu'elle le recevait avec amour, on entendit au dehors deux Chœurs qui chantaient harmo-nieusement des Psaumes, et l'âme de Romule s'en alla à Dieu pendant ces chants, qui s'éloignaient à mesure que la Sainte s'élevait dans les cieux.

Digitized by Google

SAINT SIMPLICE,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Simplice, issu d'une noble famille, épousa une femme di tinguée comme lui par la naissance et la fortune. Ils étaie justes, pieux, répandaient dans le sein des pauvres d'abor dantes aumônes, et gardaient dans le mariage la plus étroit continence. L'auteur de la Vie de saint Germain-d'Auxerr Constance, nous apprend que notre Saint était doué d'une a mirable simplicité et d'une charité ardente. Toute sa v confirme cet éloge.

Après la mort de saint Égémone, le clergé et le peup d'Autun, encore plus touchés des vertus de Simplice que son illustration, le choisirent pour évêque. Comme avant s épiscopat il avait conservé la virginité avec sa femme, il cru après son ordination, pouvoir encore demeurer avec elle. S peuple en fut scandalisé, et se souleva contre lui un jour Noël. Le saint évêque, afin de prouver sa parfaite pureté celle de son épouse, lui fit porter des charbons ardents da un pan de sa robe et en porta lui-même dans son mante pendant près d'une heure, sans que le feu leur causât aucu dommage.

Ce miracle apaisa le tumulte et convertit un grand nomb d'idolâtres. Plus de mille personnes reçurent le Baptême sept jours. C'est saint Grégoire [1] de Tours qui rapporte prodige, et ne fût-il pas aussi avéré, ce récit nous appre du moins ce qu'on pensait alors de l'obligation de la con nence dans l'épiscopat.

Le paganisme n'était pas entièrement détruit dans l Ganles, et le culte de Bérécynthe ou de Cybèle régnait enco à Autun. Le peuple avait conservé l'usage de conduire s un char la statue de cette déesse autour des champs et d vignes [2], afin d'attirer sur leurs terres la bénédiction du ci

[1] Greg. Tur. *de Gl. confess.*, 76. — *Gall. christ.*, t. IV.

[2] D'autres documents nous apprennent qu'il y avait alors des vign autour d'Autun

Digitized by Google

des chants et des danses accompagnaient cette pompe sacrilége. Un jour Simplice en fut témoin, et pénétré de douleur, il pria Dieu d'éclairer ces pauvres aveugles et de leur montrer l'impuissance de Cybèle. Ensuite il fait le signe de la croix sur la statue. L'idole tombe à terre, et les animaux qui conduisent le char restent immobiles. L'innombrable foule s'alarme et s'indigne de cette chute ; on immole des victimes, on frappe les bœufs qui ne peuvent avancer. Alors quatre cents hommes plus sensés que la foule se disent : « Si la déesse a quelque puissance, qu'elle se relève elle-même et commande aux bœufs de marcher. » Ils immolent en vain d'autres victimes : l'idole est convaincue d'impuissance ; cédant enfin à l'impulsion de la grâce, ils abjurent le paganisme, et reçoivent le Baptême des mains de leur saint évêque.

L'an 418, Simplice reçut à Autun saint Amateur, évêque d'Auxerre. Ayant appris son arrivée, il alla au-devant de lui avec son clergé, et le préfet Jules avec ses officiers.

Le lendemain, ils visitèrent ensemble le tombeau de saint Symphorien, dédièrent un oratoire nouvellement érigé en son honneur, et guérirent trois lépreux en revenant de cette cérémonie.

Saint Simplice mourut peu de temps après la visite de saint Amateur, et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Pierre-Létrier. On conservait naguère quelques portions de ses reliques dans les abbayes de Saint-Andoche d'Autun et du Val-de-Grâce.

SAINT THÉODULPHE OU SAINT THIOU,

ÉVÊQUE, ABBÉ DE LOBBES.

Saint Théodulphe paraît être le dernier des évêques-abbés qui gouvernèrent l'abbaye de Lobbes. Plusieurs auteurs supposent qu'il fut quelque temps archevêque de Reims ; mais cette opinion ne paraît pas très-fondée. On ne connaît rien de sa vie. Comme celle de saint Vulgise et de saint Amoluin, elle dut se consumer toute entière dans les travaux de l'apos-

Digitized by Google

tolat et de la direction de l'importante communauté de Lobbes.

Les religieux de ce monastère ayant un jour transporté le reliques de saint Théodulphe au village d'Erliac, près d Laon, d'où était originaire saint Ermin, passèrent, à leu retour, par Cambrai et Valenciennes. Les habitants de cett dernière ville, pour témoigner leur reconnaissance au sain évêque que la Providence avait envoyé dans leurs murs, qui avait accordé à leurs prières plusieurs bienfaits signalés, résolurent de bâtir une église sous son invocation. Ils s concertèrent même entre eux pour conserver ses reliques Les religieux eurent en effet de la peine pour franchir l'Es caut, et ce ne fut qu'à force d'instances et de prières qu'i purent retourner avec ce précieux dépôt dans leur abbaye d Lobbes.

Le Cointe, dans ses *Annales ecclésiastiques de la Franc* et le Père Longueval dans son *Histoire de l'Église gallican* mettent saint Théodulphe au nombre des prélats qui assi tèrent au Concile d'Attigny. Son culte était célèbre à Lobb et à Binch, où ses reliques furent transportées en 1489, av celles des autres saints abbés du monastère.

LA BIENHEUREUSE RAINGARDE,

RELIGIEUSE DE MARCIGNY.

Raingarde, alliée aux premières maisons d'Auvergne et Bourgogne, connut dès son enfance le néant des grandeu Ses parents lui firent épouser Maurice de Montboissier, q joignait une piété éminente à une naissance illustre et à u fortune considérable. Avant de s'engager dans l'état du m riage, Raingarde pria le ciel de ne pas permettre que d motifs profanes eussent la moindre part à la démarc qu'elle était sur le point de faire.

En remplissant les devoirs d'une femme mariée, elle v quait aux exercices de la plus sublime dévotion. L'édu tion de sa nombreuse famille lui parut toujours un de s principaux devoirs ; elle avait six fils dont deux se firent ligieux : Ponce, abbé de Vézelay, diocèse d'Autun, et Pier

Digitized by Google

le-Vénérable, abbé de Cluny. Attentive à prier pour ses enfants, à réprimer les premières saillies de leurs passions naissantes, elle les accoutumait à la tempérance et à la mortification, en leur faisant porter des habits simples et observer les règles de la plus exacte sobriété. Ses exemples ajoutaient une nouvelle force à ses instructions.

S'étant acquittée de ce qu'elle devait à sa famille, elle cherchait l'occasion de ne plus vivre que pour Dieu. Une conférence qu'elle eut avec le B. Robert d'Arbrisselles lui inspira un ardent désir de se retirer dans un monastère. Elle exécuta ce dessein après la mort de son mari et choisit pour retraite le prieuré de Marcigny, qui dépendait de Cluny. Plusieurs personnes de qualité la suivirent jusqu'à Marcigny, en fondant en larmes et en s'efforçant de la détourner de son dessein. Mais elle prit congé d'elles en leur disant avec fermeté : « Retournez dans le monde, car pour moi je vais à Dieu. »

Elle vécut dans la piété jusqu'au 24 juin 1135, et fut inhumée le 26 du même mois. Pierre-le-Vénérable n'était pas présent à sa mort. Il en reçut la triste nouvelle en revenant du Concile de Pise. Le cœur déchiré de douleur, il alla pleurer sur le tombeau de cette mère bien-aimée, et écrivit aussitôt à Jourdain, Ponce et Armand, ses frères, les pages éloquentes que nous allons reproduire, en regrettant que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'insérer ici en entier cet éloge funèbre. Rarement l'amour filial, la piété et la douleur ont parlé un aussi touchant langage [1].

« Il faut donc que je vous fasse entendre quelle a été la vie admirable d'une femme si excellente, afin qu'une lecture et un entretien agréables adoucissent votre douleur. Ma mère, toute absente et toute morte qu'elle est, nous deviendra réellement présente par ce discours, et nous nous représenterons si vivement ses vertus, que les ténèbres de la tombe ne pourront l'effacer de notre mémoire.

« Je ne veux parler ici ni de ses grands biens, ni de tant

[1] Biblioth. Clun., Epist. Petri Ven., l. II, ep. 17.

Digitized by Google

d'autres avantages séculiers ; elle était au-dessus de beau coup d'autres, et peu de gens étaient au-dessus d'elle ; mai je passerai sur ce sujet, pour vous entretenir de sa piété Lorsque étant encore à la fleur de l'âge, notre mère se trouv engagée dans le mariage, elle soupirait vers les choses cé lestes, comme un captif pour la liberté, un prisonnier pou son élargissement, un exilé pour sa patrie, et avec une dou leur inconnue aux hommes et connue de Dieu.

« Aussi, quand des personnes qui n'avaient comme ell aucun désir, que celui d'être un jour citoyens de la Jérusa lem céleste, venaient lui rendre visite, elle les recevait ave des honneurs extraordinaires et de grands témoignage d'affection. Elle accueillait les religieux ; elle contraignait loger chez elle les ermites qui passaient. Aucun serviteur d Dieu n'osait mettre le pied sur ses terres sans la venir voi et y demeurer quelques jours.

« Lorsqu'elle était en particulier avec des hommes d'un sainteté connue, elle pleurait, en leur présence, de se trou ver engagée dans l'embarras des affaires temporelles, et d n'avoir pas le loisir de s'employer à celles de son âme. Ell communiqua ses saintes intentions à son mari, dont elle tou cha tellement le cœur, qu'il lui promit de renoncer à tou avec elle au bout d'un certain temps. Ils convinrent auss que dans le cas où l'un d'eux mourrait avant de pouvoi exécuter ce dessein, l'autre accomplirait, au nom de tou les deux, le vœu qu'ils faisaient ensemble.

« Mon père n'avait pas vécu de son côté sans quelqu crainte de Dieu. Il avait une foi vive ; il assistait volontier aux prières de l'église ; il ne manquait point d'aller aux so lemnités qui se faisaient tous les ans sur les tombeaux de Saints. Il faisait de grandes aumônes, et l'on ne saurait expri mer combien il avait de joie à recevoir les hôtes nombreu qui venaient à lui.

« Cette résolution ayant été prise, des obstacles infin s'opposèrent à ce qu'elle fût suivie d'effet. Enfin arriva triste jour où, par la mort de son mari, ma mère se trouv

Digitized by Google

comme une chaste tourterelle qui a perdu sa compagne. Si je voulais raconter comment elle se conduisit dès cette époque, si je m'efforçais de peindre la fidélité qu'elle témoignait à son mari, même après sa mort, je mettrais mon incapacité à découvert. Croyez-moi, mes très-chers frères, j'appréhende d'ouvrir la bouche ; et lorsque j'examine ce qu'il y a à dire, et comment on doit le dire, je suis presque sur le point d'abandonner mon entreprise. Que ferais-je donc? Mon impuissance m'arrête, mon amour me presse, mon sujet m'étonne, ma charité m'excite ; un si grand fardeau m'épouvante, et la voix de la nature me crie de poursuivre. Mais j'estime qu'en cette circonstance, un discours, même inculte, vaut mieux qu'un injuste silence, et je vais parler comme je pourrai, plutôt que de rester, en me taisant, coupable d'ingratitude.

« Durant la maladie de son époux, elle demeurait auprès de lui, s'oubliant elle-même pour l'assister. Elle l'exhorta jusqu'au dernier moment, et le vit avec douleur et joie tout ensemble partir avant elle pour les cieux. Elle le fit inhumer à Selcine par des religieux et avec des religieux. Après avoir confié le corps à la terre, comme un dépôt qu'elle serait un jour obligée de rendre, notre mère ne songea plus qu'à procurer du repos à l'âme du défunt. Elle prépara ensuite tout ce qui était nécessaire pour sa retraite. Mais comme le monde lui tendait de nouveaux piéges pour l'arrêter, elle ne découvrit son dessein qu'à deux personnes, dans lesquelles elle pouvait avoir une entière confiance. L'un était un séculier, qui fut chargé de pourvoir aux arrangements matériels ; l'autre était un religieux d'une vertu éprouvée, auquel elle dévoila le fond de sa conscience.

« La nuit qui précéda le dernier jour qu'elle devait passer dans le monde, ô dévotion sans exemple ! elle va durant les ténèbres au sépulcre de son mari ! Là, sans autre témoin que ce religieux, elle se jette sur ce tombeau que ses yeux, comme deux sources d'eau vive, baignent de larmes abondantes. Elle pleure, en présence du créateur, les fautes de

Digitized by Google

son mari ; elle pleure aussi ses propres offenses avec une incomparable douleur. Ayant passé une partie de la nuit de cette manière, et satisfait son affection par tant de plaintes, elle se confesse en déclarant dès le commencement ce qu'elle savait des péchés de son mari, puis ses propres péchés. Jusqu'à minuit, elle parla comme par la bouche du défunt, et il semblait que, par une transformation inexplicable, l'époux eût fait pénitence en la personne de sa femme.

« Ainsi purifiée de toutes ses taches, et, pour ainsi dire, de la lie de ses péchés, elle prie son confesseur de l'assujettir aux dures lois d'une pénitence salutaire, et de l'enfermer dans Marcigny. Puis elle se relève d'esprit et de corps, et les ténèbres de la nuit couvrant ses actions à la vue des hommes, après avoir dit un dernier adieu à son mari, elle quitte ce tombeau pour aller s'enterrer elle-même.

« Étant entrée dans la maison du Seigneur, la première chose qu'elle fit fut de se soumettre par humilité à toutes les autres, se considérant comme la dernière de la maison et la moindre servante. Durant tout le reste de sa vie, elle consacra son corps au travail, son cœur à la pénitence, et ses yeux aux larmes. Elle disait souvent à son âme : « Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu? » Puis elle ajoutait pour se consoler : « Espère en Dieu, car je le louerai, parce qu'il est mon Dieu et mon Sauveur. » Elle s'occupait de tout son pouvoir de l'étude des choses spirituelles ; elle élevait de jour en jour son esprit au ciel ; mais ces bonnes religieuses la firent passer de la contemplation à l'action, en lui donnant la charge de cellérière du monastère. Elle s'acquitta de cet office avec une louable charité et l'on eût pensé que toutes les religieuses étaient ses filles en voyant les services qu'elle leur rendait. Cependant, bien qu'elle s'employât activement pour elles, notre mère n'oubliait pas les pauvres ; elle leur faisait souvent des aumônes, elle leur préparait des habits ; il y en avait qu'elle nommait en riant ses enfants, et auxquels elle donnait tous les jours à manger. Cette femme exemplaire, renonçant à elle-même

Digitized by Google

portant sa croix, et marchant avec Jésus-Christ, expiait, en vivant uniquement pour les autres, ce qu'elle avait vécu autrefois pour elle-même, lorsqu'elle était dans le siècle. Elle vivait à Dieu, elle vivait à son prochain : à Dieu, par l'obéissance; à son prochain, par la charité ; en sorte qu'elle pouvait dire avec l'Apôtre : « Je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

« Mais, ô mon âme, comment pourras-tu raconter la fin de sa vie? comment pourras-tu la considérer au lit de la mort? quelles paroles employer pour lui dire le dernier adieu? Il faut néanmoins en venir-là, et souffrir avec patience qu'elle rende ce que tous les hommes doivent à la nature, qu'elle soit délivrée de son corps mortel et corruptible, pour partager la gloire des Élus.

« Étant tombée malade, elle annonça aux Sœurs qu'elle allait mourir. Aussitôt elles coururent à elle, et l'environnèrent en pleurant. Leur douleur n'avait point de bornes, et il semblait qu'elles dussent mourir avec elle. Mais ma mère, sans s'émouvoir, confessa ses péchés, et demanda pardon à toutes ses compagnes, et reçut l'Onction sacrée. Après avoir été nourrie pour l'éternité du Corps de Jésus-Christ, elle pria qu'on lui apportât un crucifix, y colla ses lèvres et implora le Sauveur, en protestant qu'elle n'espérait qu'en lui. Comme on voulait lui enlever cette image, elle dit avec ardeur : « Pourquoi voulez-vous m'ôter mon Maître? Permettez que tant que je vivrai je demeure avec Celui vers lequel je dois aller aussitôt que je serai morte. »

« Elle fut réduite à l'extrémité le troisième jour de sa maladie. Comme sa fin approchait, elle adressa cette prière à Notre-Seigneur : « O mon Rédempteur, je sais où l'on portera ce corps : mais quelle retraite aura cette nuit mon âme? qui la recevra? qui viendra au-devant d'elle? qui la consolera? qui la délivrera des afflictions? qui, après tant de travaux qu'elle a supportés dans le monde, lui donnera l'heureux séjour, le repos et la vie? Personne, si ce n'est vous, mon Sauveur; car tous mes proches seront alors bien éloi-

Digitized by Google

gnés de moi ; et je ne puis, mon Dieu, espérer de refuge en d'autre qu'en vous. Je vous abandonne donc votre créature, je confesse que je suis coupable envers vous de tous les péchés. Je vous demande maintenant cette miséricorde que j'ai si longtemps attendue, et je remets mon corps et mon âme entre vos mains. »

« Après ces paroles, les religieuses la levèrent en renouvelant leurs pleurs et leurs soupirs, la revêtirent d'un cilice et la mirent sur la cendre, d'où elle passa, avec une extrême tranquillité, vers son Rédempteur, à l'heure à laquelle, mourant pour nous donner la vie, il avait rendu l'esprit sur la Croix.

« O vous, mes chers frères, à qui j'écris cette lettre, ne vous montrez jamais indignes d'une si excellente mère. Vous avez tiré d'elle cette vie terrestre et passagère ; tâchez de participer à son amour pour la vie céleste et éternelle. Elle a été la mère de vos corps, qu'elle le soit aussi de vos âmes ; et, lui étant semblables de visage, n'ayez pas le malheur d'en différer par vos actions. Qu'elle vous enfante par son exemple et par ses prières, et méritez par elle d'avoir Jésus-Christ pour père, ainsi que vous avez mérité par lui de l'avoir pour mère. »

On ne voit pas que la vénérable Raingarde ait été honorée d'un culte public par aucun décret solennel. Elle est cependant regardée comme sainte par les auteurs de l'Ordre de Cluny et les hagiographes d'Auvergne.

LE BIENHEUREUX GERHOÉ,

PRÉVOT DE REICHERSBERG.

Le Bienheureux Gerhoé naquit en Bavière en 1093. Il fut nommé grand écolâtre du Chapitre d'Augsbourg, presque aussitôt après qu'il eut reçu la prêtrise, et il s'acquitta des devoirs de cette charge avec tout le zèle qu'on pouvait attendre d'un prêtre rempli de l'esprit de son état et sincèrement attaché à l'Église. Malheureusement c'était le temps des

Digitized by Google

plus grandes divisions entre les Pontifes romains et les empereurs d'Allemagne. Ces longues dissensions avaient corrompu le clergé séculier d'une manière déplorable, et le mal était déjà si invétéré, à l'époque dont nous parlons, que les efforts du Bienheureux Gerhoé furent sans succès. Non-seulement le Chapitre s'opposa à la réforme qu'il voulait introduire parmi les chanoines, mais l'évêque lui-même, grand partisan de Henri V, voyant qu'il demeurait inviolablement attaché au Saint-Siége, le chassa de la ville. Cependant la paix ayant été conclue entre les deux puissances, il fut rappelé, et il accompagna son évêque à Rome, pour assister au Concile qui s'y tint en 1120.

A son retour, il reprit ses fonctions d'écolâtre ; mais il fut bientôt forcé de s'éloigner, tant la résistance des chanoines et leurs mœurs déréglées l'affligeaient. Il crut trouver le repos et la paix dans le monastère de Raitembuch, et il s'y retira, résolu de travailler uniquement à son salut. La prière, la méditation et la lecture des divines Écritures étaient son unique occupation et faisaient ses délices. Mais bientôt la ferveur de sa piété et la sainteté de ses exemples choquèrent cette communauté qui se trouvait dans un grand relâchement, et il fut encore obligé de quitter cet asile où il avait espéré de terminer tranquillement sa carrière.

Conrad, archevêque de Saltzbourg, plein d'estime pour ce saint prêtre, l'appela alors dans son diocèse, et lui donna des marques d'une confiance particulière dans plusieurs circonstances difficiles. En 1132, il le nomma prévôt des chanoines réguliers de Reichersberg, et il continua dans la suite à le consulter dans toutes les affaires importantes. Il l'envoya même plusieurs fois à Rome, pour les besoins de son diocèse et de l'Église d'Allemagne. Les évêques de Passau et de Bamberg avaient pour Gerhoé les mêmes sentiments : ils n'entreprenaient jamais rien sans recourir à ses lumières et à son expérience. Les Souverains-Pontifes Calixte II, Innocent II, Célestin II, Eugène III, Anastase II et III, et Alexandre III, lui témoignèrent aussi beaucoup d'estime et de con-

Digitized by Google

fiance dans toutes les affaires qu'il fut chargé de traiter avec le Saint-Siége.

Le Bienheureux Gerhoé mourut à l'âge de soixante-seize ans, le 24 juin 1169, et fut enterré dans l'église de son monastère.

Ajoutons que le Bienheureux Gerhoé n'était pas seulement l'un des plus saints, mais qu'il était encore l'un des plus savants hommes de son temps, comme le prouvent ses excellents ouvrages sur divers points de dogme, de discipline et de morale.

LE VÉNÉRABLE JACQUES DE VORAGINE,

ARCHEVÊQUE DE GÊNES.

Sur la côte de Gênes, à six milles de Savone vers l'orient,

[1] Voici la liste de ses écrits, d'après Fabricius.

1° *Liber de gloria et honore Filii hominis, sive de glorificatione naturæ humanæ in Christo,* adressé à Hermann, évêque de Brixen ; se trouve t. I *Anecdotorum* Bernardi Pezii, part. II, p. 164-280.

2° *Liber contra duas hæreses nestorianorum et excommunicatos presbyteros eorumque sacramenta admittentium,* adressé à Godefroi, abbé d'Admont. *Ibid.*, p. 283-341. Les doctrines enseignées dans cet ouvrage furent examinées dans le Synode de Saltzbourg de 1130.

3° *Epistola ad Eberhardum episcopum Babergensem, quomodo secundum Hilarium glorificaturus Filium Pater sit major. Ibid.*, p. 317-326. Dans le manuscrit d'Heilbronn, l'auteur de cette lettre est appelé *Gérard de Reichersberg.* Voyez Jean-Louis Hocker, p. 47.

4° Quatre autres lettres, p. 329-337.

5° *Syntagma de Henrico IV et V imperatoribus et Gregorio VII, etc.*, publié en 1610 à Ingolstadt, par Gester, in-4° ; se trouve aussi dans le tome IV des ouvrages de Gester.

6° *Vitæ abbatum Formbacensium, Berengerii et Wirntonis,* dans Pez, t. I, part. 3 *Anecdotorum*, p. 309-420.

7° *Liber de ædificio Dei,* contient d'excellentes leçons pour les évêques et les prêtres. *Ibid.*, t II, part. 2, p. 425-436.

8° Une dissertation sur la différence qui existe entre les prêtres séculiers et les moines, adressée au Pape Innocent II, *Ibid.*, p. 439-504.

9° *Expositio in psalmum LXIV, sive de corrupto Ecclesiæ statu,* adressée au Pape Eugène III ; Baluze, *Miscellan.*

10° Une dissertation *adversus Simoniacos.* Dans Martène, tom. V, *Thesaurus anecdoct.*, p. 1439-1496, mais incomplète.

11° Divers autres écrits, tels que : *Explication des psaumes, lettres, etc*, qui n'ont pas été imprimés, comme il paraît.

Digitized by Google

on trouve un petit bourg, que les Italiens appellent indifféremment, tantôt *Vicus Virginis*, tantôt *Varagium*, ou *Voragium*, et quelquefois *Varago*, ou *Vorago*. Le savant prélat, dont nous allons rapporter les principales actions, était natif de ce bourg. On ignore aujourd'hui le nom et la qualité de ses parents; mais on ne peut guère douter que ce ne soit du lieu de sa naissance qu'il est appelé de Voragine. Quelques auteurs ont cru, il est vrai, qu'il avait été ainsi nommé, ou à cause de sa grande application à l'étude, qui semblait lui faire dévorer les livres, ou parce que, dans ses discours et dans ses ouvrages, il citait fréquemment les textes des saintes Écritures. Mais cette conjecture, quoique adoptée par M. Sponde, paraît fort arbitraire. Et Baillet n'a pas eu plus de raison de dire que les admirateurs de Jacques de Voragine lui avaient donné ce nom par honneur, ses ennemis par malice, les indifférents par ignorance. Tout cela est gratuitement imaginé et avancé sans preuve.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le serviteur de Dieu, appliqué dès son enfance à tous les exercices de la piété chrétienne et à l'étude de la Religion, méprisa le monde dès qu'il fut en état de le connaître. Nous apprenons de lui-même qu'il prit l'habit des Frères-Prêcheurs dans le couvent de Saint-Dominique, à Gênes, la même année que le Pape Innocent IV arriva en cette ville, c'est-à-dire l'an 1244. Et sur ce qu'il remarque, dans un autre endroit de ses ouvrages, nous sommes fondés à croire qu'il n'était âgé que de quatorze ou quinze ans, lorsqu'il se consacra au Seigneur par le sacrifice de sa liberté. Dans un âge si tendre, le fervent novice soutint avec courage toutes les rigueurs d'un Ordre austère, qui conservait encore la première vigueur de sa discipline. La retraite, la prière, la mortification des sens, une sérieuse application à l'étude, il se servit de tous ces moyens, et pour conserver toujours son innocence, et pour se mettre en état de travailler un jour avec succès à la conversion des pécheurs.

On recueillit bientôt les fruits qu'on s'était promis de ses études et de ses pratiques de dévotion. Habile théologien et

Digitized by Google

prédicateur zélé, éloquent, pathétique, il parut avec honneur dans les écoles, où il expliqua les Livres saints, et dans les chaires, au milieu des plus nombreux auditoires, qu'il édifiait par la bonne odeur de ses vertus, et qu'il attachait par les charmes de son éloquence. On assure qu'il parlait la langue italienne avec tant de délicatesse et de pureté, qu'on l'écoutait toujours avec plaisir, et qu'on ne se lassait jamais de l'entendre. Pour mettre ce talent à profit en faveur de ceux mêmes qui ne pouvaient se trouver à ses prédications, Jacques de Voragine fit une version de la Bible en langue vulgaire : et selon plusieurs historiens, il est le premier qui ait traduit en italien toute l'Écriture sainte, tant l'Ancien que le Nouveau Testament. Sixte de Sienne et M. Sponde louent beaucoup le zèle, ou la diligence de l'auteur, et l'exactitude de sa traduction. Il avait puisé principalement dans les écrits de saint Augustin les principes de sa doctrine, et la lecture des ouvrages de ce grand Docteur lui était devenue si familière, qu'on n'a point fait difficulté de dire qu'il les avait presque tous appris par cœur.

Ces utiles occupations furent souvent interrompues, mais il ne les abandonna jamais, ni dans les emplois qu'il remplit dans son Ordre, ni parmi les soins de la sollicitude pastorale, lorsqu'il fut élevé sur le siége de l'Église de Gênes. Elu provincial de la province de Lombardie en 1267, il assembla l'année suivante son chapitre à Viterbe, et il se trouvait auprès du Pape Clément IV, lorsque ce Souverain-Pontife, prêchant dans l'église des Frères-Prêcheurs aux fêtes de la Pentecôte. dans le temps que le jeune Conrad entrait avec son armée en Italie, exhorta les fidèles à ne point craindre les forces des Allemands, ni leur colère : car, ajouta Sa Sainteté, nous savons que Conradin s'avance vers le terme fatal, comme une victime conduite à la mort par les conseils des méchants. La fin tragique de ce prince, qui, après la déroute de son armée, périt lui-même par la main d'un bourreau, ne vérifia que trop tôt et trop exactement cette prédiction du Pape. C'est dans sa Chronique de la ville de Gênes que notre auteur l'a rapportée.

Digitized by Google

Nous n'entrerons point dans le détail de tout ce que le zèle de la Religion ou l'amour de la régularité firent entreprendre au pieux provincial, pendant près de vingt années qu'il fut à la tête d'une grande province. Ce long gouvernement est déjà une preuve de son mérite, ou de l'estime particulière que faisaient les religieux de la sagesse de sa conduite et de la supériorité de ses talents. M. Dupin s'est trompé quand il a dit que Jacques de Voragine, après avoir été provincial de Lombardie, fut fait général de son Ordre. Nous savons qu'il n'a jamais occupé ce poste, et il n'était que définiteur de sa province en 1288, lorsque le Pape Honoré IV, fléchi enfin par les prières, le repentir et les promesses réitérées des Gènois, lui donna commission de les absoudre des censures et lever de l'interdit général que le Saint-Siége avait jeté sur leur ville, pour punir leur révolte ou leur désobéissance à l'Église, et la conspiration où ils étaient entrés contre le roi Charles Ier en faveur des factieux Siciliens. On peut bien présumer que Jacques de Voragine, fort connu depuis longtemps à la cour de Rome, avait été un de ceux qui s'étaient employés avec zèle pour obtenir la réconciliation des Gènois. Et il est encore plus certain que, si la commission dont Sa Sainteté jugea à propos de le charger, lui fut glorieuse, elle ne fut pas moins agréable au clergé et à tout le peuple de Gènes. Bernard de Parme, leur archevêque, était mort depuis peu de mois, et les chanoines assemblés pour lui donner un successeur élurent quatre sujets : Nicolini de Camillo, chapelain du Pape, Jacques de Voragine de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Thierri de Flisco, et Ottobon Spinola. Les deux premiers refusèrent toujours de consentir à une telle élection ; les deux derniers renoncèrent aussi dans la suite à tout le droit qu'elle pouvait leur donner. Et le Pape donna l'administration de l'Église de Gènes à Obizzon de Fieschi, patriarche d'Antioche, chassé alors de son siége par les Sarrasins.

Ce prélat mourut au commencement de l'année 1292, et le chapitre, plus réuni qu'il ne l'avait été quatre ans auparavant, élut tout d'une voix Jacques de Voragine pour son archevê-

Digitized by Google

que. Le sénat applaudit à cette élection, et le Pape Nicolas IV fit écrire aussitôt au prélat élu de venir à Rome recevoir de ses mains la consécration et le pallium. Mais peu de semaines après, la mort de ce Pape donna occasion au Sacré Collége de marquer son affection à notre archevêque. Les cardinaux firent promptement expédier ce qui restait à faire pour le mettre en place, et Latin Malabranche leur doyen fut prié de le sacrer : ce qu'il fit pendant la vacance du Saint-Siége.

La réception que lui firent les Gènois fut magnifique, et les grands avantages que leur procura le zélé pasteur répondirent à tout ce qu'ils s'étaient promis de la sagesse de son gouvernement. Depuis plus de cinquante ans les Guelfes et les Gibelins, par leurs cruelles divisions, causaient des maux infinis à leur patrie, et en faisaient de plus grands encore à la Religion. Ils tenaient toute la ville dans de continuelles alarmes et ne renouvelaient que trop souvent parmi les peuples tout ce qu'une guerre civile et opiniâtre peut avoir de plus tragique ou de plus affreux. Le nouvel archevêque pressé encore plus par l'ardeur de sa charité que par les vives sollicitations des cardinaux, tourna d'abord toutes ses attentions vers cet objet. Il sentait également la nécessité et la difficulté de réunir tous les esprits par une sincère réconciliation. Il n'ignorait point que quatre ou cinq de ses illustres prédécesseurs y avaient travaillé inutilement, que plusieurs légats apostoliques n'avaient pas mieux réussi, et que le Pape Innocent IV, quoiqu'il eût honoré de sa présence la ville de Gènes, dès les commencements de ces funestes divisions, n'avait pu ni les étouffer, ni en prévenir les suites. Les obstacles sans nombre qui s'opposaient à la conclusion de la paix, semblaient devenir tous les jours plus invincibles. Cependant toutes ces difficultés ne découragèrent point le serviteur de Dieu. Il entreprit de les surmonter, ou par la patience ou par l'adresse. Ses fréquentes exhortations, ses discours vifs et pathétiques, de bons services rendus à propos, et l'affection égale qu'il montrait aux deux partis opposés, lui concilièrent la confiance de tous, et il réussit enfin à les accorder.

Digitized by Google

Mais ce ne fut d'abord qu'une espèce de trêve, ou suspension d'armes ; pendant plusieurs années, l'homme de Dieu eut encore beaucoup à travailler et à souffrir. Il lui en coûta bien des gémissements, bien des larmes, des soins et des prières, pour ménager des esprits depuis si longtemps divisés, et les amener à ce qu'on appela depuis une paix générale. Notre prélat n'eut pas moins d'attention et il ne montra pas moins de zèle à renouveler parmi les fidèles et dans son clergé, l'esprit de religion, l'usage des Sacrements et toutes les pratiques de piété, que les malheurs des temps avaient fait presque entièrement oublier. La plupart de ceux qui auraient dû en instruire les autres et leur donner des exemples qu'ils pussent imiter, ne répandaient qu'une odeur de mort, par le dérèglement de leur vie. Le sage pasteur se persuada que pour faire rentrer les simples fidèles dans les voies de la justice, il fallait d'abord commencer par instruire et régler les conducteurs du peuple. Et c'est ce qu'il essaya de faire, soit par les nouveaux écrits qu'il mit au jour, soit par les visites qu'il fit dans tout son diocèse, pour connaître par lui-même les besoins des paroisses, la doctrine et les mœurs de ceux qui en avaient la conduite, soit enfin par le Concile provincial qu'il assembla dans l'église de Saint-Laurent, à Gênes, l'an 1293, la seconde année de son épiscopat. Outre les évêques ses suffragants, il avait appelé à ce Concile plusieurs abbés, doyens, archiprêtres et autres ecclésiastiques d'un mérite distingué. On y fit les règlements qui parurent nécessaires et praticables, selon le temps, et la grande attention de l'archevêque fut, depuis, de les faire observer. Lorsque quelques années après il écrivait sa Chronique de la ville de Gênes, il se glorifiait dans le Seigneur de ce que ces statuts servaient de règle à tout son clergé.

Pour donner au peuple un spectacle édifiant de religion et lever en même temps le doute de plusieurs, notre prélat, avant que de congédier les Pères du Concile, voulut faire la vérification et une translation solennelle des reliques saint Syr. Depuis plusieurs siècles, on voyait sur l'autel de Saint-

Digitized by Google

Laurent une urne de marbre, où, selon une ancienne tradition, les reliques de saint Syr étaient renfermées. Mais bien des gens doutaient de la vérité de ce fait, et le peuple avait souvent marqué un grand désir d'en avoir de plus grandes assurances. Pour répondre à ces pieux empressements des fidèles, l'archevêque fit ouvrir l'urne qui contenait le sacré dépôt, et on eut le plaisir d'y trouver, non-seulement les saintes reliques, mais encore une ancienne inscription, qui servit à dissiper toutes les difficultés qu'on pouvait s'être faites. L'assemblée des prélats célébra avec beaucoup de pompe la translation qu'on fit dès lors de ces reliques, et l'archevêque consacra des sommes considérables pour enrichir la magnifique châsse où il eut soin de les renfermer.

Mais la joie du charitable pasteur ne pouvait être parfaite tandis qu'il voyait une partie du troupeau toujours prête à se diviser de l'autre. Malgré les avances qu'on avait faites vers la paix, le feu des dissensions encore mal éteint jetait de temps en temps de nouvelles flammes, et quelque triste qu'en fussent ordinairement les suites, on en pouvait justement craindre de bien plus funestes. Ce ne fut qu'au commencement de l'année 1295 que cette paix, si longtemps et si ardemment désirée, fut enfin conclue dans une assemblée générale. Tous les citoyens parurent y entrer sincèrement et nul ne se dispensa d'ajouter le serment à la promesse solennelle de ne plus exciter de trouble, ou de ne jamais favoriser ceux qui en causeraient. La joie dès ce moment fut universelle dans la ville. Le clergé, le sénat, tout le peuple en rendirent à Dieu de publiques actions de grâce. Et le bon pasteur, au milieu de son troupeau, qui ne paraissait avoir qu'un cœur et qu'une âme, accompagné de quatre évêques ses suffragants, après un discours éloquent sur les avantages ou le bonheur de la paix, chanta le Cantique de louange, pour remercier le Seigneur d'un événement si peu attendu.

Pendant onze mois entiers, on jouit tranquillement à Gênes d'une espèce de félicité, que les jeunes gens n'avaient pas encore eu le bonheur de connaître par leur expérience

Digitized by Google

et dont les plus anciens se souvenaient à peine d'avoir vu une image dans leurs premières années. Mais l'ennemi de la paix ne laissa pas longtemps subsister celle dont les Génois commençaient à goûter les douceurs. Avant la fin de décembre de la même année, le feu de la discorde se ralluma avec tant de fureur, les esprits, comme poussés par un mauvais démon, parurent tout à coup si échauffés, et les cœurs si irrités, que dans toutes les rues, dans les places publiques, jusque dans les églises, on ne voyait que des citoyens armés les uns contre les autres. Ce n'était partout que des combats, des meurtres, des vols, des rapines, des incendies, des sacriléges. L'affreuse image de la mort se présentait dans tous les quartiers de la ville de Gênes, comme dans une place prise d'assaut. L'impiété se joignit à la haine ; car on n'écoute guère les sentiments que doit inspirer la religion, quand on se fait honneur d'avoir étouffé ceux de la raison, et les droits de la nature. Quelques scélérats, pour se rendre maîtres de la tour ou du clocher de Saint-Laurent, mirent le feu à l'église dédiée sous l'invocation du saint Martyr et en réduisirent le toit même en cendres. Cette sédition, qu'on peut appeler un acharnement sans exemple, dura avec la même violence depuis le trentième jour de décembre 1295 jusqu'au septième jour de février de l'année suivante.

Nous n'ajouterons rien à la description qu'en a fait l'archevêque même de Gênes, témoin et spectateur de tous ces désordres. Pendant les quarante jours qu'ils durèrent, le pieux prélat ne put que répandre son cœur et ses larmes devant Dieu, parce qu'il ne lui était plus possible de faire entendre sa voix, ni de donner ses instructions à des hommes furieux, qui, sans distinguer ni supérieur, ni parent, ni voisin, ni ami, ne cherchaient tous qu'à frapper ou à tuer : ils ne craignaient point la mort, qui les accablait quelquefois au moment qu'ils pensaient la donner à un autre.

Dieu écouta enfin les gémissements de son serviteur, et de quelques autres justes qui priaient avec la même ferveur et dans les mêmes sentiments d'humilité et de confiance. Il

Digitized by Google

leur inspira ce qu'ils devaient faire, et le conseil qu'il falla donner à ceux qui étaient encore capables d'en recevoir. Sa une plus grande effusion de sang, on exclut du gouvern ment quelques esprits brouillons, peu intéressés à la tra quillité de la république, et accoutumés à profiter de s divisions. Cet arrangement fut le retour de la paix, dont l Génois jouirent désormais tout le temps qu'ils eurent le bo heur de posséder leur charitable pasteur. Celui-ci sut bie mettre à profit ces précieux moments pour effacer les trac sanglantes d'une si cruelle tragédie, et rétablir toutes chos dans leur premier état. Les lieux saints, les églises, les m nastères, les hôpitaux, rien n'avait été épargné ; plusieu honnêtes familles se trouvaient ruinées, leurs maisons ayai été pillées, ou brûlées ; un grand nombre d'orphelins, ou veuves sans biens, et sans secours, et bien des gens, aup ravant en état de soulager les misérables, réduits eux-m mes à la dernière misère, éprouvaient toutes les horreu d'une affreuse pauvreté, ceux-là mutilés, ou dangereusemer malades, et ceux-ci obligés de se cacher, pour couvrir l marques encore plus honteuses de la part qu'ils avaie eue à ces criminelles querelles.

Tels furent les objets qui émurent les entrailles de l'arch vêque de Gènes. Comme un père commun, il ouvrit à to son cœur et ses mains. Ses riches revenus, ses meubles, bourse de ses amis, tout fut destiné et aussitôt employé nourrir les pauvres, à couvrir la nudité des uns, à loger l autres, à les consoler, et à les assister tous. Il n'avait poi attendu, il est vrai, une aussi pressante nécessité pour do ner des preuves de cette charité sans bornes qui faisait s caractère, et que les historiens relèvent au-dessus de tou ses autres vertus. Dès le commencement de son épiscopat, si grand nombre de pauvres familles et de personnes malad étaient venu chercher du secours dans la ville de Gènes, qu selon la remarque et l'expression de Bzovius cité par l'ab Ughelli, les richesses même d'un souverain auraient à pe

Digitized by Google

suffi pour fournir à tous la nourriture, les vêtements, et les remèdes nécessaires. Notre archevêque se dépouilla en leur faveur ; il fit généreusement distribuer ses revenus, qui étaient grands, et il continua jusqu'à la fin une pratique si digne d'un successeur des Apôtres. Mais après les nouvelles calamités dont on vient de parler, il fit servir son exemple, ses tendres exhortations, et toutes les adresses de sa charité, pour porter les riches à retrancher au moins une partie de leur superflu, afin qu'aucun citoyen ne manquât du nécessaire. Aimé et estimé de tous, et doué du talent de la parole pour persuader, il eut la consolation de voir une espèce d'empressesement à féconder ses pieuses intentions. Après avoir fait cesser la guerre, il mit encore fin à la misère, suite trop ordinaire de ce redoutable fléau. Il n'y eut ni hôpital, ni maison religieuse, ni église particulière, qui n'éprouvât en plusieurs manières l'effusion de sa charité. Mais il fut surtout magnifique envers les religieux de son Ordre ; il les enrichit de plusieurs précieuses reliques, que les Latins au commencement du XIII^e^ siècle avaient apportées d'Orient.

On sait que lorsque la ville de Constantinople fut prise par l'armée des Croisés, l'an 1203, le butin que ceux-ci se crurent le plus permis, fut ce trésor de reliques, dont il y avait dans la ville impériale une quantité prodigieuse. Les empereurs chrétiens, depuis le grand Constantin, les avaient ramassées avec soin, de presque toutes les parties du monde qui leur obéissaient. Et c'est de la capitale de l'empire d'Orient qu'on les répandit ensuite dans nos Églises d'Occident. Les Vénitiens surtout, sous la conduite du duc Henri Dandolo, qui était à leur tête dans la prise de Constantinople, en firent une grande provision ; mais les vaisseaux qui en furent chargés en divers temps n'arrivèrent pas tous à Venise. Jacques de Voragine, dans sa Chronique de Gènes, nous apprend que la guerre étant alors fort allumée entre les deux républiques, le vaisseau sur lequel les Vénitiens avaient mis une partie de la vraie Croix, avec plusieurs autres précieuses reliques, fut pris par deux galères de Gènes, sous la conduite d'un certain

Digitized by Google

Dundecleubos. Cet officier fit présent à la ville, ou à l'Égli de Gènes, d'une partie de son butin, et il retint l'autre, r solu de s'en défaire dans l'occasion en faveur de quelqu prince chrétien, de qui il devait espérer une grande récom pense. Mais, ajoute le saint archevêque, la Providence n'ayan point permis que cette ville fût privée de ce trésor, toute ces reliques, longtemps après, ont été accordées, par notre médiation, aux Frères-Prêcheurs, dans l'église desquels on les conserve avec beaucoup de respect sous deux table que nous avons fait couvrir de lames d'argent.

Il y avait déjà sept ans commencés que Jacques de Voragine conduisait avec beaucoup de sagesse et de gloire l'Église d Gènes, toujours appliqué aux œuvres de piété, au travail, la prière, édifiant les fidèles par l'éclat de ses vertus et n les instruisant pas moins par ses prédications que par se écrits, lorsqu'il plut au Seigneur de l'appeler au repos d l'éternité. Comme il avait toujours vécu fort saintement, mourut de même, dit l'abbé Ughelli, qui met sa mort a mois de juin 1298, c'est-à-dire dans la soixante-huitième o soixante-neuvième année de son âge. Son corps fut inhum dans l'église de Saint-Dominique, où le peuple de Gènes l'h nore comme Bienheureux.

Il est temps que nous disions quelque chose des écrits c ce savant prélat, dont l'abbé Trithème, Possevin et le Pè Échard nous ont donné le catalogue. Outre la version d toute la Bible, ouvrage qui doit lui faire d'autant plus d'ho neur, qu'il est le premier Italien qui ait entrepris de tradui les Livres Saints en sa langue, on lui attribue, 1° plusieu volumes de Sermons sur presque toutes sortes de sujets 2° une Table de toutes les histoires contenues dans les Saint Écritures : cette table est divisée en trois cent neuf peti chapitres ; 3° un Livre sur les ouvrages de saint Augusti où l'auteur fait également paraître son fidèle attachement la doctrine du grand Docteur de la grâce, et la grande co naissance qu'il avait de tout ce qui se trouve de beau da ses écrits ; 4° un abrégé de la Somme des vertus et des vic

Digitized by Google

composée par Guillaume Pérault, Dominicain, célèbre docteur de Paris ; 5° un Traité des louanges de la Vierge, contenant par ordre alphabétique un grand nombre de discours à l'honneur de la Mère de Dieu ; 6° un Traité de morale, ou la décision des cas de conscience, pour l'usage et la commodité des ecclésiastiques de son diocèse ; 7° une Chronique de la ville de Gènes, continuée jusqu'en l'année 1295 : 8° l'Histoire des archevèques de Gènes, ses prédécesseurs. Le Père Échard ne parle point de ce dernier écrit, que l'abbé Ughelli n'a pas cependant oublié ; 9° les Actes du Synode, ou concile provincial, assemblé à Gènes l'an 1293.

Mais de tous les ouvrages du saint auteur, le plus connu est son recueil des Vies des Saints, qu'il appelait une *Légende*, et auquel le public, ou peut-être les écrivains du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle, donnèrent le nom de *Légende d'or*. C'est un recueil d'Actes des Saints, actes composés par divers écrivains plus anciens que Jacques de Voragine, qui n'a fait que ranger dans un nouvel ordre et dans un même volume ce qui se trouvait répandu dans plusieurs. Aussi doit-il être moins considéré comme l'auteur que comme le compilateur de cette collection.

Bollandus remarque que dès que cette légende parut, elle fut reçue avec applaudissement et lue avec une avidité extraordinaire, tant à cause que les Vies étaient écrites succinctement, que parce que l'auteur avait bien pris le goût de son siècle, et qu'il s'était particulièrement attaché aux Saints les plus connus dans l'Église romaine. Il n'y eut point de livre après l'Écriture Sainte, et ceux des usages ordinaires, dont il se fit plus de copies ou plus de versions. Divers auteurs français, allemands, espagnols, anglais, le traduisirent en leurs langues. L'Anonyme, auteur d'une Version française, qui se trouve dans la Bibliothèque du Roi, à Paris, dit qu'il avait entrepris cette traduction de la Légende en faveur du roi de France Charles VIII. A Venise et ailleurs, on en fit des Abrégés pour l'usage et la commodité des fidèles. D'autres, au contraire, voulurent étendre cet écrit ; ils y ajoutèrent des suppléments, qui se trouvèrent bientôt incorporés à l'ou-

Digitized by Google

vrage, et attribués au même auteur. Enfin, dès la naissance de l'imprimerie, dans le xv^e^ siècle, la Légende occupa souvent les imprimeurs en Italie, en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, et presque dans tous les royaumes chrétiens où cet art s'était établi. En sorte, dit le Père Échard, que toutes les nations de l'Europe voulurent lire les Actes des Saints, comme ils se trouvaient dans la Légende dorée.

(TOURON.)

LA VÉNÉRABLE MÈRE GALLIOTTE DE VAILLAC.

RÉFORMATRICE DES RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM.

En 1235, Guibert de Thémines fonda pour les pèlerins un hôpital qui s'agrandit peu à peu et devint le célèbre hôpital de Beaulieu, de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont Angeline de Baras, épouse de Guibert de Thémines, fut la première prieure. Elle le gouverna jusqu'en l'an 1296, qu'Angeline de Thémines, sa fille, lui succéda.

En 1298, le grand-maître Guillaume de Villaret soumit les deux hôpitaux de Beaulieu et de Fieux à la visite du grand-prieur de Saint-Gilles, et accorda plusieurs priviléges à celui de Beaulieu, ordonnant entre autres que la prieure de ce monastère serait grande-prieure de tous les autres monastères de filles de cet Ordre en France, et qu'ils lui payeraient chacun un écu de redevance. Il fixa le nombre des religieuses de cet hôpital à quarante, y compris la prieure, et à douze celles de Fieux.

Ce fut dans cet hôpital de Beaulieu que la Vénérable Mère Galliotte de Gourdon-Genouillac et Vaillac prit l'habit de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Elle était fille de Louis de Gourdon-Genouillac, comte de Vaillac, et de sa première femme, Anne de Monberon, qui, étant enceinte d'elle, en fit une offrande à Dieu; et aussitôt qu'elle l'eut mise au monde, le 5 novembre 1589, elle renouvela le don qu'elle en avait fait. Étant âgée de cinq mois, elle fut portée dans l'hôpital de

Digitized by Google

Beaulieu pour y être nourrie ; et à l'âge de sept ans, elle y prit l'habit de novice. Elle avait déjà pratiqué dans un âge si tendre les vertus les plus excellentes et les plus relevées, et entre autres l'humilité, en rendant des services et des respects aux religieuses, comme si elle eût été leur servante; mais, se voyant revêtue de l'habit de religion, elle s'adonna entièrement à la pratique des vertus convenables à l'état qu'elle avait embrassé. Quatre ou cinq ans après qu'elle eut pris l'habit, son père voulut qu'elle fît profession, quoiqu'elle n'eût pas encore douze ans accomplis. Elle ne savait pas que le Concile de Trente avait déterminé que les professions faites avant l'âge de seize ans seraient nulles, et n'auraient point de force pour obliger; mais comme si elle en eût eu connaissance par un mouvement secret du Saint-Esprit, elle s'y opposa. Cependant, comme on lui reprochait que ce n'était que pour quitter la religion afin de se marier, elle fit profession dans ce bas âge, pour montrer qu'elle ne voulait point d'autre époux que Jésus-Christ.

Le monastère de l'hôpital de Beaulieu n'étant pas réformé, comme il l'a été depuis par son moyen, on n'avait pas voulu lui couper les cheveux à cause de leur beauté ; mais c'était un coup de la Providence, qui voulait qu'elle eût elle-même le mérite de cette action généreuse, car elle se les coupa elle-même quelque temps après sa profession, et les jeta au feu pour en faire un sacrifice à Dieu. Voyant que la règle de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem n'était point observée dans son monastère, elle prit la résolution de le quitter pour entrer dans celui des Feuillantines nouvellement établies à Toulouse; mais n'ayant pu exécuter son dessein, à cause que le comte de Vaillac, son père, s'y opposa, elle s'adonna aux pratiques de l'oraison et de la mortification. Elle employait ordinairement quatre heures par jour à la méditation, les genoux en terre, et demeurait une demi-heure en prières, le visage prosterné contre terre. Elle récitait tous les jours le chapelet de la très-sainte Vierge, et n'avait point de plus grande passion que de rendre quelque notable service à cette

Digitized by Google

Reine des Anges. Tout ce quelle pouvait faire pour elle lui semblait peu de chose, par rapport à l'amour qu'elle lui portait, et le plus souvent elle allait nu-pieds visiter l'église de Rocmadour, dédiée en son honneur, et éloignée de Beaulieu de deux lieues.

Avant la réforme de son monastère, la coutume était que les hommes qui rendaient visite aux religieuses les baisaient en les saluant; mais elle ne voulut jamais permettre à aucun homme de la saluer de cette manière, et sa plus grande peine, après qu'elle eut établi sa réforme, était de se voir obligée, en qualité de supérieure, d'entretenir des hommes au parloir. Elle jeûnait tous les vendredis et jeudis de l'année, ce qu'elle observait avec une abstinence si sévère et une austérité si grande, que l'on s'étonnait comment elle pouvait vivre. Si avant la réforme elle traitait son corps si rudement, l'on peut s'imaginer qu'elle l'affligea encore davantage lorsqu'elle voulut l'introduire, afin de donner l'exemple aux autres religieuses.

A l'âge de quinze ans, elle fut faite contre son gré coadjutrice de la prieure de Beaulieu. Elle prit à cette occasion la grande croix de l'Ordre que les prieures portent pour marque de leur dignité; mais elle le fit avec tant de confusion de se voir supérieure, qu'elle ne voulut jamais prendre aucun avantage sur les autres. Un an après, elle fut faite prieure du monastère de Fieux, charge qu'elle accepta volontiers et avec joie, puisqu'elle lui procurait le moyen de vivre en solitude; car ce monastère était fort retiré et peu fréquenté. Elle eut tout lieu d'y pratiquer aisément ses grandes pénitences, et ce fut dans cette maison qu'elle commença à jeûner les carêmes entiers au pain et à l'eau; encore ne mangeait-elle qu'une fois le jour quelques morceaux de pain d'orge cuit sous la cendre.

A peine eut-elle demeuré quatre ans dans cette solitude, qu'elle fut obligée de retourner à Beaulieu pour faire cesser les murmures de plusieurs personnes qui s'étonnaient qu'une jeune fille, qui avait tant de beauté, accompagnée de jeunes

Digitized by Google

religieuses comme elle, se hasardât de demeurer dans une maison si peu assurée que celle de Fieux, située au milieu d'un bois. C'est ce qui lui fit prendre la résolution d'abandonner cette maison, et d'unir ses revenus à ceux de la maison de Beaulieu. Elle eut pour lors le dessein d'entrer dans l'Ordre de Sainte-Claire ; mais ses directeurs et le visiteur de son Ordre l'en détournèrent et lui conseillèrent de travailler plutôt à la réforme de son monastère. Elle y consentit; mais comme elle n'était que coadjutrice de la prieure qui vivait encore, et qui s'opposait à ses bons desseins, elle eut beaucoup de peine à réussir dans son entreprise, et de quarante religieuses, il n'y en eut que six qui se joignirent à elle. Elles prirent ensemble le voile noir, renouvelèrent leurs vœux et le serment de clôture perpétuelle entre les mains du visiteur de l'Ordre, qui leur donna la règle que les autres monastères du même Ordre pratiquaient et qu'elles suivirent exactement; elles voulurent même renoncer au nom de leur famille, et la Mère de Vaillac prit celui de Sainte-Anne. Comme il y avait longtemps que la régularité était bannie de son monastère, elle alla, avec la permission de ses supérieurs, dans celui des religieuses de Sainte-Claire de Tulle, pour y apprendre les observances régulières. Elle y séjourna quelque temps, après quoi elle revint à Beaulieu, où elle établit de beaux règlements pour celles qui voulurent pratiquer la régularité. Elle donna des instructions salutaires aux religieuses qui s'étaient jetées un peu trop dans la liberté, et tâcha, par sa conduite et par son exemple, d'attirer à ce changement celles qui s'y opposaient le plus. Mais elle ne vécut pas assez longtemps pour donner la perfection à sa réforme et pour la rendre solide; car les pénitences excessives qu'elle avait pratiquées sur son corps dès son bas âge l'avaient rendue fort infirme, sans qu'elle interrompît pour cela ses mortifications continuelles. Elle fut attaquée à l'âge de vingt-neuf ans d'une violente maladie, dont elle fut affligée pendant dix mois, et à laquelle elle succomba enfin, étant morte l'an 1618, le 24 juin, jour que l'on solennisait la fête de saint Jean-Baptiste, patron

Digitized by Google

et protecteur de son Ordre, ayant à peine atteint l'âge de trente ans.

Comme la plupart des religieuses de ce monastère n'avaient pas voulu embrasser la réforme de la Mère de Vaillac, et qu'elles étaient autorisées par l'ancienne prieure qui s'y était toujours opposée, celles qui s'étaient soumises à la régularité se virent persécutées par celles qui voulurent vivre dans le relâchement. Elles furent contraintes, pour se mettre à l'abri de la persécution, de se disperser de côté et d'autre chez leurs parents, croyant y trouver un asile et de la protection; mais il semblait que tout le monde les abandonnait : leurs propres parents, de concert avec les religieuses relâchées, employèrent toutes sortes de mauvais traitements pour leur faire quitter la résolution qu'elles avaient prise de mourir dans la réforme, et ils leur refusèrent tous les secours dont elles avaient besoin : il y en eut même quelques-unes qui furent enfermées dans des prisons.

Ces persécutions durèrent pendant près de quatre ans, jusqu'en l'an 1623, qu'elles trouvèrent le moyen d'écrire toutes ensemble au grand-maître Antoine de Paulo, pour lui demander sa protection, et leur permettre de persévérer dans la réforme. Non-seulement il approuva leur résolution, mais il les assura qu'il contribuerait à leur établissement, en quelque lieu qu'elles voulussent aller, mais qu'elles lui feraient plaisir de choisir la ville de Toulouse. Elles y vinrent toutes six l'an 1624, et choisirent pour supérieure la Mère de Mirandol, religieuse qui avait beaucoup de capacité et beaucoup de zèle pour les observances régulières. Elle avait été faite prieure de Fieux après la mort de la Mère de Vaillac. On ne sait si cette réformatrice lui avait résigné ce prieuré; ce qui est certain, c'est que la Mère de Mirandol en était prieure depuis la mort de la Mère de Vaillac, et qu'elle espérait, par le moyen des revenus de ce prieuré, venir plus facilement à bout de leur établissement dans Toulouse.

A peine y furent-elles arrivées, que le commandeur de Montagu de Fromigières leur donna un jardin, une grange et

Digitized by Google

toute l'étendue d'une place que l'on appelait *la Cavalerie de Saint-Cyprien*. La donation fut faite le 7 septembre 1625, et fut approuvée par le grand-maître de Paulo le 1er juillet 1627. Non-seulement il voulut se charger de leur établissement, en faisant bâtir à ses frais leur monastère; mais il leur assigna à chacune cent écus de rente pour leur entretien, à prendre sur le trésor commun de l'Ordre. C'est pourquoi le grand-maître de Paulo est reconnu pour fondateur de ce monastère, dont la Mère de Mirandol, avec sa petite communauté de cinq religieuses, fut mise en possession par le chevalier de Tourette, le 13 septembre 1628.

C'est ainsi que fut enfin achevée l'œuvre de la Vénérable Mère de Vaillac.

TROIS MARTYRS DE 1794.

Anne Dégans, sa sœur Marie, et leur compagne Claire Garry, toutes trois simples ouvrières à Bordeaux, ayant donné asile à un prêtre fidèle, furent livrées, avec leur hôte, à la commission militaire, qui les condamna à la peine de mort, comme fanatiques, recéleuses de prêtres, et coupables de pratiquer clandestinement les exercices de la religion chrétienne. La mort de ces trois pieuses filles et de leur hôte respectable eut lieu le 24 juin 1794.

LE VÉNÉRABLE CHANOINE TRIEST

FONDATEUR DES FRÈRES ET DES SŒURS DE LA CHARITÉ DE JÉSUS ET DE MARIE.

Pierre-Joseph Triest, que la Belgique et la France ont appelé l'*Apôtre de l'humanité, la Providence des pauvres, le Vincent de Paul de la Belgique,* naquit à Bruxelles le 31 août 1760, de parents respectables qui regardaient une bonne éducation comme le meilleur héritage qu'on puisse laisser à ses enfants. Il commença ses études au collége des Jésuites de sa ville natale ; mais cette société ayant été supprimée en Belgique, il acheva ses humanités à Gheel, village de la province d'Anvers. Après avoir terminé sa philosophie à l'an-

Digitized by Google

cienne université de Louvain, il entra au séminaire de Malines et reçut la prêtrise le 10 juin 1786. Il fut envoyé successivement comme coadjuteur à Notre-Dame de Malines en 1788, puis en 1789 comme coadjuteur à Assche, près de Bruxelles, et comme desservant au même endroit, en 1791. La même année, il devint vicaire de l'église Notre-Dame de d'Hanswyk, à Malines. Le typhus, qui sévissait à l'hôpital militaire de cette ville, fournit au courageux vicaire l'occasion de montrer ce dévouement religieux dont il devait plus tard donner de si sublimes preuves. Cette effrayante épidémie faisait des ravages affreux ; la peur, le découragement s'emparaient de tous les esprits ; ceux mêmes que leurs fonctions ou leur position auraient dû retenir, fuyaient ce séjour de désolation et de mort. Seul, il resta au poste, et, plus fort que le danger, il se multipliait pour tenir tête au mal et pour porter en tout lieu les secours et les consolations de la religion.

Tant d'ardeur, tant de travaux l'épuisèrent ; il tomba lui-même atteint de la contagion. Mais Dieu, qui avait ses vues sur lui, ne permit pas qu'il succombât, lui qui devait encore essuyer tant de larmes, consoler tant de douleurs et soulager tant de misères !

Ses talents et ses vertus sacerdotales attirèrent l'attention de ses supérieurs ecclésiastiques. Au concours de Malines de 1797, il fut nommé curé et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Renaix. A cette époque de la vie du curé Triest se rattache une de ses plus belles actions. Les circonstances politiques forçaient les prêtres à se cacher pour se soustraire aux persécutions d'un pouvoir impie et despotique. M. le curé Triest, comme les autres, s'était caché : mais, plus que les autres, il était recherché par les gendarmes, parce que le zèle et la hardiesse qu'il mettait à exercer en secret les fonctions de son ministère rendaient la capture plus importante. Une nuit, au fond de sa retraite, il apprend que la femme du brigadier de la gendarmerie est à l'agonie. Que fera-t-il ? Laissera-t-il cette personne mourir sans les

Digitized by Google

secours de la religion, ou ira-t-il se jeter dans la gueule du loup, entre les mains du brigadier qui le poursuivait avec tant d'acharnement ? Il n'écoute que son devoir, se rend à la demeure du brigadier, va droit offrir son ministère à la femme agonisante. Le brigadier survient, trouve le curé Triest au chevet du lit de sa femme, et est tellement touché de cet acte de générosité, qu'il jure de ne plus jamais arrêter de prêtre. En 1802, après le Concordat, il devint desservant de l'église de Saint-Martin dans la même ville de Renaix. Alors encore, son zèle pour le prochain, zèle instinctif et que la religion augmenta, éclata par l'établissement d'une école pour les orphelines pauvres, laquelle existe encore de nos jours.

Transféré en 1803 à la cure de Lovendegem, beau village à deux lieues de Gand, il y jeta les fondements de l'Institution des Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie, dont les commencements furent humbles et obscurs. En effet, il commença cette première maison appelée la *Maison de Notre-Dame aux Anges,* car tous ses établissements ont reçu une dénomination pieuse et se trouvent sous un saint patronage, il la commença, dis-je, en réunissant trois filles pieuses dans une petite chambre qu'il prit à loyer le 4 novembre 1803, pour l'instruction des enfants pauvres. Puis, six enfants trouvés y furent envoyés de Gand, pour y être élevés, et furent ensuite avantageusement placés par leur bienfaiteur. Pendant les dernières années de sa vie, M. Triest, soit humilité, soit désir de faire admirer et louer la Providence, aimait à se reporter en souvenir vers cette époque décisive, à parler, les larmes aux yeux, de la bonté immense de Dieu, qui avait daigné jeter ses regards sur lui, et encourager son zèle par des succès trop rapides et trop éclatants pour ne pas indiquer clairement que le doigt de Dieu était là.

Il racontait qu'il avait loué une petite chambre et que s'associant deux filles pieuses, il s'occupait de l'instruction des enfants ; que bientôt une personne charitable lui ayant remis une somme modique, il augmenta son matériel et son personnel, qui montait alors à dix personnes.

Digitized by Google

L'homme bienfaisant dont nous esquissons la vie, pressentant de plus en plus sa belle vocation, se livra entièrement à l'œuvre importante qu'il avait entreprise, et dont lui-même, il l'a souvent avoué, ne soupçonnait pas le futur développement et les résultats.

Il avait cru d'abord faire de sa communauté une affiliation de la *Congrégation des filles de charité de saint Vincent de Paul,* de France ; ce qui le confirma dans cette pensée, ce fut de voir que le gouvernement français venait d'approuver cette utile Congrégation. Il proposa donc à ses filles de solliciter cette affiliation et de présenter à cette fin une requête à Mgr Fallot de Beaumont, évêque de Gand ; ce qu'elles firent. Ce prélat, qui toujours s'est montré si empressé de seconder le zèle du charitable curé, n'eut pas plutôt reçu cette requête qu'il se rendit à Lovendegem. Il fut si charmé de la sagesse de M. Triest et de l'ordre qui régnait dans sa naissante institution, qu'il promit d'écrire incessamment à Paris, et de ne négliger aucun moyen de lui faire obtenir ce qu'il demandait. Mais malgré la puissante intervention de Mgr de Beaumont, l'affaire ne réussit pas à Paris. Le 13 février 1805, on répondit par un refus de reconnaître la maison de Lovendegem comme affiliée de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul, surtout à cause de la différence du langage.

M. le curé de Triest comptait trop sur la Providence pour se rebuter par ce premier revers. Au contraire, il s'aperçut que cette dépendance, cette affiliation de la Congrégation de la France, aurait entravé le libre essor de son zèle et les développements de son institution. Il résolut donc de se maintenir indépendant, et se mit à composer pour sa jeune communauté des règles ou constitutions.

Il avait étudié profondément les règlements des différents Ordres, les avait comparés entre eux. Il en prit ce qu'ils ont de meilleur, et y ajouta de nouvelles dispositions, qui frappent par leur prudence et leur sagesse, et qui prouvent dans l'auteur une grande expérience du cœur humain et de la vie intérieure des couvents. Il se levait tous les jours à trois

Digitized by Google

heures, quelquefois plus tôt, pour apprendre les règlements aux Sœurs, et pour les soutenir par son exemple.

Mgr de Beaumont avait deviné M. Triest ; il l'appréciait à sa juste valeur, et cherchait à le mettre à même d'exercer son dévouement sur un plus vaste théâtre. Comme la ville de Gand, depuis le terrible contre-coup que la Belgique avait ressenti de la révolution française, avait perdu tous ses établissements pieux et de bienfaisance, le sage prélat se promit de le faire venir dans cette ville. Il en parla à M. Faipoult, préfet du département de l'Escaut, et à M. Delafaille, maire de la ville de Gand, les persuada de la nécessité d'un tel établissement pour le chef-lieu du diocèse et du département, et les engagea à l'accompagner à Lovendegem. Ces magistrats, cédant à la prière de Mgr l'évêque et au désir de visiter une institution dont la réputation était déjà si grande, se rendirent ensemble à Lovendegem. Voir cette institution, petite il est vrai, mais si bien organisée, c'était l'admirer ; voir M. Triest, c'était reconnaître en lui un homme supérieur. Aussi, quelque temps après, fut-il invité par les autorités ecclésiastiques et civiles à venir s'établir à Gand, dans l'ancienne abbaye de Terhaegen, qui, depuis la révolution, avait été vendue à un fabricant, mais était restée inoccupée. M. le curé Triest accepta l'offre, vint à Gand le 30 juillet 1805, mais avec si peu de ressources, que lui et les six Sœurs furent obligés de coucher, pendant quelque temps, sur des chaises ou des paillassons, et qu'une des Sœurs étant devenue malade, à force de fatigues et de travaux, un voisin généreux lui apporta un lit où elle put se reposer et se rétablir.

Cependant M. Triest, afin de donner à son établissement de l'importance et de la stabilité, sentit qu'il fallait essentiellement obtenir deux choses : l'approbation du gouvernement et la propriété de l'abbaye. A cet effet, il se rendit lui-même à Paris, au printemps de 1806, muni de belles lettres de recommandation de Mgr de Beaumont et de M. Faipoult. Là, M. Triest eut la satisfaction d'entendre de la bouche même de Son Éminence le cardinal Caprara, légat *a latere* de Sa Sainteté, que le

Digitized by Google

Souverain-Pontife approuvait hautement l'Institut des Sœu
de la Charité, et que, pour lui, il userait de toute son influen
pour lui faire accorder l'approbation du gouvernement fra
çais. Il fit aussi la connaissance du vicaire-général de
grande aumônerie de l'empire, qui le reçut avec distinct
et bonté, et lui promit son intercession auprès de l'empere
Tant et de si puissantes recommandations eurent le plus he
reux effet; l'empereur, par un décret du 25 juillet 180
approuva et autorisa le nouvel institut fondé à Gand, sous
nom de *Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie*. M. Trie
après ce premier succès, revint à Gand, persuadé qu'un s
cond triomphe lui était réservé. En effet, un décret impéri
en date du 18 septembre 1806, fit à la communauté d
Sœurs de la Charité, la concession gratuite de l'abbaye
Terhaegen. C'est là qu'est aujourd'hui la Maison-Mère.

Il est vraiment inconcevable comment un seul homme a
faire ce que M. Triest a accompli, comment il a pu seul s
fire à toutes les occupations qu'exigeaient des commen
ments si difficiles. Il ordonnait et surveillait tout; il dirige
et formait les Sœurs ; il était toujours auprès des malad
ne leur offrant pas seulement des consolations religieus
mais les soignant lui-même, faisant leur lit et pansant le
plaies. Même il avait pris son quartier près de l'hôpital
Incurables, et, la nuit, au moindre bruit, à la moindre plai
des patients, il se levait, interrompant ainsi le court re
qu'il goûtait, et volait au secours de ces malheureux. C'é
surtout quand une de ses Sœurs tombait malade, à force
travaux, qu'il encourageait par sa présence et par ses pa
les consolantes celles qui consacraient avec lui leurs jour
soulager les misères des pauvres infortunés. La nuit mê
il ne quittait pas ces martyres de la charité.

Il s'en faut que M. Triest n'ait pas été rudement éprou
par le Seigneur, et que de grandes difficultés n'aient pas su
au sein de sa nouvelle administration de Gand. Il avait bi
reçu gratuitement de l'empereur le local de Terhaegen ; m
cet édifice, entièrement délabré depuis la révolution, a

Digitized by Google

besoin de subir de grandes réparations ; il fallait un mobilier considérable, et le nouveau directeur n'avait que sa charité et celle de ses généreuses Sœurs. Heureusement, et ceci est encore une disposition de la Providence, les deux hauts dignitaires de la province, Mgr de Beaumont et M. Faipoult, étaient dignes de comprendre l'élévation des sentiments et la profondeur des pensées de M. Triest, et ne négligeaient rien pour mettre à la disposition de son zèle toutes les ressources de leur position. Mgr de Beaumont, comme il résulte d'une série de lettres écrites par lui et conservées dans les archives de notre chanoine, aimait celui-ci comme un frère, allait souvent visiter seul et comme particulier le nouvel établissement, encourageant le directeur au milieu de ses difficultés. Même quand il était à Paris et à Plaisance, ce digne prélat entretenait avec M. Triest une correspondance active et remarquable par cette effusion de cœur et cette confiance qui font voir qu'il y avait entre eux une honorable sympathie de charité. M. Faipoult aussi, ou demandait pour l'institut de M. Triest des subsides au gouvernement, ou lui avançait des fonds sur les secours à accorder aux pauvres. Des lettres qu'on a conservées prouvent quel cas il faisait du pieux directeur et quel intérêt il portait à son établissement. Il répétait *qu'il en suivait les progrès avec plaisir et les seconderait toujours avec zèle et affection ;* et malgré ses nombreuses occupations, il écrivait à M. Triest : *Venez quand il vous plaira ; j'aurai toujours le temps de conférer avec vous sur les bonnes œuvres à faire.* Une personne moins haut placée, mais aussi zélée que celles dont nous venons de parler, c'est le P. Linus, gardien de l'Ordre des Capucins, originaire du Brabant septentrional. Ce respectable prêtre, chassé de sa retraite par la révolution, mais décidé à consacrer sa vie à de bonnes œuvres, fut charmé de pouvoir aider le chanoine Triest, qu'il aimait et estimait beaucoup. On le vit du matin au soir se livrer aux occupations les plus diverses et même les plus humbles, s'utiliser partout et contribuer puissamment au succès de la nouvelle institution.

Digitized by Google

Soutenu par les conseils et les secours de ces trois hon
rables bienfaiteurs et renversant les obstacles que Dieu
lui avait opposés sans doute que pour l'éprouver, M. Tri
ne tarda pas à voir prospérer son institution. Sa santé, alté
par les veilles, les fatigues et les inquiétudes sur l'avenir
son établissement, se remit peu à peu. Ses Sœurs aussi p
sèrent dans leur succès un nouveau courage, parce qu'el
y voyaient une approbation de la Providence.

En 1806, M. Triest fut nommé, par Mgr de Beaumont, s
périeur général de toute la communauté, et en 1807, chanoi
honoraire de la cathédrale de Saint-Bavon.

Bientôt M. Triest sentit le besoin d'étendre ses bienfa
aux deux sexes et à tous les âges, et institua, sous l'inv
cation de saint Vincent de Paul, les « Frères de la Charité
destinés à servir les malades, à soigner les aliénés, à instru
les sourds-muets, les pauvres et les orphelins.

L'origine des Frères a été plus humble encore que cel
des Sœurs.

Leurs commencements furent aussi bien moins consola
pour le cœur de M. Triest. L'hospice des vieillards de Gan
qui, depuis 1788, avait été réuni à celui des vieilles femm
au couvent Saint-Antoine, quai de la Liéve, en fut déla
et transféré à Biloke, le 1er septembre 1806. Il y avait al
cent vieillards qui, soignés par des mercenaires sans autor
comme sans dévouement, ne leur obéissaient plus et
livraient impunément à tous les désordres. De nombre
abus existaient et la commission des hospices sentait q
était temps d'y remédier et de changer entièrement la dir
tion de cet établissement. M. Triest, dont la réputation gr
dissait et qui la justifiait déjà par le plein succès obten
l'abbaye de Terhaegen, où étaient établies ses Sœurs de
Charité, fut prié de se charger de cette administration.
n'ignorait pas combien cette tâche était difficile et combi
il en coûterait pour réformer la conduite de vieillards entê
cependant son zèle l'emporta. Il y avait du bien à fai
c'était tout dire. En conséquence, M. Triest, accompagné

Digitized by Google

maire et du préfet, y installa, le 28 décembre 1807, trois hommes dans le dessein de jeter ainsi les fondements d'une communauté de Frères de la Charité. Cependant comme les jeunes gens propres à cette œuvre étaient extrêmement rares à cause de la conscription de ce temps de guerre, M. Triest pressentit les obstacles qu'il rencontrerait de la part même de ceux qui devaient être ses instruments, et ne voulut faire qu'un essai. Ce qu'il avait prévu arriva ; d'un côté, les vieillards, gênés dans leurs mauvaises habitudes, se révoltaient contre les réformateurs des abus ; de l'autre côté, les hommes qu'il avait associés à son entreprise charitable ne lui convenaient guère. Après des tentatives infructueuses pour les améliorer et leur donner une impulsion convenable, il vit qu'il ne lui restait plus d'autre moyen que de détruire radicalement ce qu'il avait fait jusque-là, et de recommencer sur un tout autre pied. C'est ce qu'il exécuta. C'est donc le 7 novembre 1810 que M. Triest fonda, à proprement parler, la communauté des Frères de la Charité ; il leur appliqua avec quelques modifications la règle des Sœurs, et cette règle ainsi modifiée fut approuvée par Mgr de Broglie, évêque de Gand, le 26 novembre 1810.

En 1816, le chanoine Triest se rendit à Rome, pour obtenir du Saint-Siége l'approbation de sa communauté et de ses constitutions. Le Souverain-Pontife Pie VII, qui affectionnait particulièrement la Belgique et le clergé belge, reçut avec une bienveillance et une distinction méritées celui qui en était un si honorable représentant. Aussi s'empressa-t-il de sanctionner la généreuse entreprise du chanoine gantois, et approuva les constitutions de la communauté des Sœurs de la Charité, par un Bref du 9 septembre 1816. Ce qui fut une bien douce consolation pour le cœur de M. Triest, et pour son institution une garantie nouvelle de stabilité.

Le monde lui-même ne put rester insensible à tant de charité. Le roi Guillaume, quoique protestant, et se sentant peu de sympathie pour le clergé belge, le nomma, en 1818, chevalier de l'Ordre du Lion de Belgique, et lui envoya quelque

Digitized by Google

temps après, comme cadeau royal, une Bible de Sacy. Peut être que, par cette marque d'estime pour le supérieur, il voulait couvrir l'odieux des mauvaises tracasseries que son gouvernement devait susciter plus tard aux institutions des Sœurs dans les différentes villes du pays.

Ce fut en 1822 que M. Triest fonda à Gand la Congrégation des *Dames de la Charité maternelle,* pour avoir soin des femmes en couches, appartenant à la classe pauvre.

Deux communautés religieuses vont en ville garder les malades du sexe, les *Sœurs noires* et les *Fileuses* ; mais un semblable institution manquait pour les hommes. L'abbé Triest fut encore appelé à combler ce vide. En 1825, il institua à Gand, les « Frères de Saint-Jean de Dieu », qui vont soigner les particuliers de la ville en qualité de garde-malades.

En 1830, Mgr Van de Velde, pour récompenser ses hautes vertus et son mérite éminent, le nomma chanoine titulaire de Saint-Bavon. En 1834, le roi et la reine des Belges, lors de leur séjour en cette ville, ne purent se refuser le plaisir d'aller admirer l'institution des Sœurs de la Charité et de faire la connaissance de ce respectable prêtre, que la Belgique et l'étranger même ont appelé le *Vincent de Paul* de la Belgique. Le roi, en témoignage de satisfaction, et comme gage de son auguste sympathie, remit de ses propres mains à M. Triest la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold. Ce fut vers la même époque qu'une société étrangère, celle de Monthyon et Franklin, s'appuyant sur ce que *pour des bienfaits tels que ceux du vénérable abbé Triest, l'amour et la bénédiction des peuples ne connaissent plus de frontières,* lui décerna la médaille d'honneur et lui consacra, dans la *Biographie des hommes utiles de tous les pays,* une notice très intéressante, écrite par M. le professeur Voisin, de Gand. Triest, qui était loin d'aimer ces hommages publics, éprouva une répugnance réelle en subissant ainsi la corvée d'une ovation. Aussi ne fut-ce qu'après avoir pris conseil de ses supérieurs, et pour laisser rendre hommage à la religion de

Digitized by Google

il était le ministre, qu'il consentit à aller recevoir solennellement cette médaille d'honneur.

En 1835, notre respectable chanoine, dont l'âge ne pouvait ralentir le zèle, fonda l'institution des « Sœurs de l'enfance de Jésus, » pour soigner les enfants trouvés et les enfants malades au-dessous de dix ans. Mais le grand rêve de cet homme de bien, rêve que les circonstances ne lui ont pas permis de réaliser, c'était une maison de refuge pour les vieux prêtres pauvres et sans ressources.

Lui, qui des bras de son immense charité avait embrassé toutes les infortunes, dans quelque rang, dans quelque sexe, dans quelque âge qu'il les rencontrât, regrettait de voir des prêtres, qui souvent se sont appauvris ou cassés à soulager les malheurs des autres, mourir dans le besoin et les infirmités. Le digne évêque de Gand a nommé une commission pour réaliser ce projet et remplir une lacune qui existe encore dans le vaste système de charité du chanoine Triest.

A diverses reprises, M. Triest avait beaucoup souffert de la maladie de la pierre ; depuis quelque temps cependant il n'en ressentait plus les dangereuses incommodités. Tout faisait donc présumer que ce digne septuagénaire, jouissant d'ailleurs d'une excellente santé, vivrait encore longtemps pour la consolation des malheureux. Dieu en avait disposé autrement. Depuis deux jours, M. Triest s'était plaint de la difficulté qu'il avait à respirer et de la pesanteur de l'atmosphère qui l'étouffait, lorsque le vendredi, 17 juin, après le dîner, se promenant au jardin, il se sent mal. On l'aide à monter à sa chambre, une subite oppression de poitrine le met en un instant à deux doigts de la mort. On lui administre, à la hâte, sans cérémonies, les derniers Sacrements. Les médecins pratiquent plusieurs saignées, et, heureusement, une seconde crise ne se déclare point. Le bruit de cette subite indisposition consterne tous les cœurs. Cependant les saignées avaient réussi ; le malade allait de mieux en mieux. Le dimanche suivant, M. Triest se promena dans ses appartements ; mais soit par l'exercice qu'il fit, soit par le froid qu'il ressentit, le lende-

Digitized by Google

main se déclara une inflammation de poitrine qui fit des progrès rapides et le conduisit au tombeau.

Mais arrêtons-nous un instant : celui dont la vie a été si belle, si utile, si pleine de mérites, doit encore servir de modèle au monde par la sainteté de ses derniers moments. On l'a vu souvent au chevet des mourants ; il faut le voir lui-même sur son lit de mort. Trop souvent il faut détourner les yeux de ces morts ridiculement vaniteuses ou froidement horribles des héros de la terre ; voici un héros aussi, emportant avec lui les bénédictions de tout un peuple. N'ayant jamais travaillé pour la terre, il n'a point de regret de la quitter ; mais, ouvrier vigilant et fidèle, il vole chercher son salaire au sein de ce Dieu qui, pour récompense, donne des gloires éternelles et des couronnes que le temps ne peut flétrir.

La mort est l'écho de la vie : jamais cette vérité n'a trouvé une plus éclatante et plus consolante confirmation. Toutes les vertus dont, pendant sa longue et utile carrière, M. Triest avait donné tant de preuves, se sont montrées plus complètes, plus brillantes à l'approche de sa mort. Une exactitude admirable à remplir ses moindres devoirs, un courage mâle, inspiré surtout par une confiance vraiment filiale dans la Providence, et qui lui a fait opérer des prodiges de charité, une résignation exemplaire à la volonté de Dieu, une bienveillance naturelle, un désir insatiable de soulager les malheurs d'autrui, et par-dessus tout une ferveur angélique, voilà la sublime réunion des vertus qui, après avoir édifié les hommes sur la terre, est allée réjouir les Anges dans les cieux.

Malgré les généreuses illusions de l'art et de l'amitié, M. Triest sentit sa fin approcher. Il le répétait souvent, non pour exciter dans le cœur des assistants une compassion stérile, mais d'un ton à la fois de conviction et de désir. En effet, loin de se troubler ou de s'affliger à la pensée de la destruction de son être, il s'en réjouissait ; il savait très bien que son âme, se dépouillant de l'enveloppe du corps

Digitized by Google

allait revêtir la robe brillante d'une glorieuse immortalité. Il soupirait après ce moment heureux. Lui qui ne connaissait de la vie que les misères, comment se serait-il attaché à elle? Pourquoi s'inquiéter des établissements qu'il laisse après lui? La Providence n'est-elle pas là? Aussi l'entendait-on s'écrier souvent : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus (Psal.* CXXI, 1*)*, ou bien : *Misericordias Domini in æternum cantabo. (Psal.* LXXXVIII, 2.*)* Quelques heures avant sa mort, il fit venir toutes les Sœurs de la communauté, et de sa voix mourante il leur demanda pardon de toutes les fautes qu'il aurait pu avoir commises à leur égard; il les exhorta à conserver toujours entre elles la paix et la bonne intelligence, à remplir toujours avec zèle leurs pénibles fonctions, à aimer les pauvres, en un mot, à se souvenir qu'elles sont sœurs de la charité. Puis il leva encore la main pour les bénir une dernière fois. Au milieu de la douleur générale qui éclatait en sanglots, lui, remettant son sort entre les mains de Dieu, répétait toujours : *Fiat voluntas tua, Domine,* et : *Si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem.*

Il avait toujours eu une spéciale dévotion pour Jésus dans le Saint-Sacrement de l'autel. Tous les jours, dans ses actions de grâces, après la sainte Messe, il était d'une telle ferveur, d'une piété si extatique, que souvent il excita l'attention et l'admiration de ceux qui pouvaient le voir. Aussi pendant sa courte maladie demandait-il instamment à son coadjuteur d'offrir le saint Sacrifice pour lui, en disant qu'il s'unirait d'intention avec lui. Le jour de la fête de saint Louis de Gonzague, malgré les fatigues de la maladie, il se leva, s'habilla et voulut recevoir à genoux ce Dieu qu'il avait toujours aimé si tendrement, et qui rend si doux le passage de la vie à l'éternité. Une autre dévotion non moins recommandable, et qui était la dévotion favorite de M. Triest, c'était celle envers la très-sainte Vierge. C'était cette dévotion que durant sa vie il avait tant recommandée à ses Sœurs et aux personnes dont il avait la direction; c'est elle aussi qui lui fournit le plus de confiance et de consolation à l'heure de la mort. Enfin le moment

Digitized by Google

si désiré arriva. Il mourut le 24 juin 1836, à midi et demi, resta deux jours exposé à la vénération publique, et fut enterré, selon son désir, à Lovendegem, dans un caveau construit à cet effet au cimetière des Sœurs de la communauté. Le 29 juin, jour de la fête de saint Pierre, son patron, il allait célébrer solennellement son jubilé de cinquante ans de prêtrise. Tous les préparatifs étaient faits ; mais la mort vint déranger ces projets et convertir la fête en cérémonie de deuil. M. Triest a eu toujours dans sa vie privée ce même ordre, cette même régularité qui distinguent éminemment les communautés qu'il a dirigées. Le matin, se levant de bonne heure, après ses prières et une pieuse méditation, il ne manquait jamais, quand il était chez lui, de lire quelques chapitres de l'Écriture. La journée se passait toujours pleine de travaux et de mérites. Après avoir travaillé tout le jour, souvent même jusque fort tard dans la nuit, il ne se couchait jamais sans réciter le chapelet ; il a avoué, pendant sa dernière maladie, que, depuis cinquante ans, il n'avait pas omis un seul jour cette pieuse pratique. Les vertus et les connaissances administratives de ce généreux vieillard étaient si universellement connues et appréciées, qu'il était l'avocat, le conseiller de toutes les bonnes institutions de son pays et de l'étranger, car on le consultait de loin. Lorsque M. de Beaumont était évêque de Plaisance, il érigea une institution sur laquelle nous ne pouvons donner de détails spéciaux, puisqu'elle nous est inconnue, mais qui était formée sur le modèle de celle de M. Triest, et d'après ses conseils. Mgr l'évêque de Metz écrivit un grand nombre de lettres au pieux chanoine, dont le nom était devenu européen, pour lui demander des instructions et des avis ; il fonda aussi un établissement calqué sur ceux des Sœurs de la Charité. De toutes les villes de la Belgique on demandait le concours de cet homme de bien. Dans les circonstances extraordinaires, par exemple, dans le temps du *choléra*, la Régence de Gand se tournait vers les Sœurs de Charité, qui reçurent, pour leur belle conduite, la médaille du gouvernement. Leur saint fondateur était membre

Digitized by Google

de plusieurs bureaux ou commissions de charité. Il y a une chose que je ne veux pas omettre de consigner ici, sans la proposer comme exemple à ceux qui seraient tout autres que lui : il avait une confiance illimitée dans la Providence. Quand il faisait ses plans et ses calculs pour l'érection d'un nouve établissement et qu'on lui parlait d'argent, *n'est-ce que cela?* répondait-il, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qui chez d'autres, et avec raison, est le point principal. On l'a vu commencer des institutions sans avoir le sou, et toujours il arrivait que bientôt des sommes considérables affluaient chez ce dépositaire de la charité publique. (BADICHE.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

C'est à la très-sainte Vierge que saint Jean-Baptiste dut d'être purifié dès le sein de sa mère, et c'est par elle qu'il reçut la grâce qui le fit choisir pour être le Précurseur du Messie. Dès que Marie apprit du saint Archange Gabriel que sainte Élisabeth, sa cousine, avait conçu dans sa vieillesse, elle partit en hâte dans les montagnes pour la ville d'Hébron, de la tribu de Juda, afin de sanctifier par la présence et la grâce de son divin Fils celui qui devait le premier travailler à notre salut. Aussitôt que l'enfant entendit la voix de la Mère de son Seigneur, il tressaillit de joie dans le sein d'Élisabeth, parce qu'en ce moment il fut rempli du Saint-Esprit. Quand il naquit, il eut le bonheur d'être porté dans les bras qui allaient porter le Sauveur du monde; car le jour que l'Église a choisi pour la fête de la Visitation de la très-sainte Vierge nous fait croire qu'elle n'avait pas quitté sa cousine avant qu'elle la vît hors de danger. Marie était donc là, priant Dieu pour cette heureuse famille, lorsque son divin Fils ouvrit la bouche de Zacharie, et le remplissant de l'Esprit-Saint, lui fit dire du nouveau-né ces magnifiques paroles : « Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies, pour donner à son peuple la science du salut, afin qu'il obtienne

Digitized by Google

la rémission de ses péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, dans lesquelles le Soleil qui se lève des hauteurs des cieux nous a visités. »

Et en effet, ce divin Soleil, qui venait éclairer les Juifs assis dans les ténèbres, par leur volontaire aveuglement, et nous Gentils, assis dans l'ombre de la mort par notre soumission à l'auteur du péché et de la mort, ce divin Soleil qui devait diriger nos pieds dans la voie de la paix, était encore enfermé dans les entrailles de Celle qui est la miséricorde de notre Dieu, parce que c'est pour nous faire miséricorde que la toute-puissance divine lui a été donnée. Mais quand il se leva sur le monde, ce fut saint Jean-Baptiste qui le montra à nos pères.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Nativité de saint Jean-Baptiste, Précurseur du Seigneur, fils de Zacharie et d'Élisabeth, qui fut rempli du Saint-Esprit lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère.

A Rome, mémoire de plusieurs saints Martyrs, qui, sous

1 OCTAVO KALENDAS JULII.

Nativitas sancti Joannis Baptistæ Præcursoris Domini, Zachariæ, et Elisabeth filii, qui Spiritu sancto repletus est adhuc in utero matris suæ.— Romæ, commemoratio sanctorum plurimorum Martyrum, qui sub Nerone Imperatore de Urbis incendio per calumniam accusati, diverso mortis genere ab eodem jussi sunt sævissime interfici, quorum alii ferarum tergis contecti, laniatibus canum expositi sunt; alii crucibus affixi; aliique incendio traditi, ut, ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis deservirent. Erant hi omnes Apostolorum discipuli, et primitiæ Martyrum, quas Romana Ecclesia, fertilis ager Martyrum, ante Apostolorum necem transmisit ad Dominum. — Ibidem, sanctorum Martyrum Fausti et aliorum viginti trium. — Satalis, in Armenia, sanctorum Martyrum Septem fratrum Orentii, Herois, Pharnacii, Firmini, Firmi, Cyriaci et Longini militum, qui a Maximiano Imperatore, eo quod Christiani essent, cingulo militari privati sunt, et ab invicem separati, atque in diversa loca abducti, in doloribus et ærumnis positi quieverunt in Domino. — In territorio Parisiensi, in vico Christolio, passio sanctorum Martyrum Agoardi et Aglberti, cum aliis innumeris promiscui sexus.—Augustoduni, depositio sancti Simplicii Episcopi et Confessoris. — Laubisi, sancti Theodulphi Episcopi. —Apud Stylum in Calabria, sancti Joannis cognomento Theresti, monasticæ vitæ laude et sanctitate insignis.

Digitized by Google

l'empereur Néron, furent calomnieusement accusés de l'incendie de la ville, et que cet empereur fit tuer cruellement par divers genres de mort. Les uns, revêtus de peaux de bêtes, furent exposés aux morsures des chiens ; les autres crucifiés ; d'autres allumés pour servir de flambeaux de nuit dès que le jour fut tombé. Ils étaient tous disciples des Apôtres, et ce furent les prémices des martyrs que l'Église romaine, champ fertile de martyrs, offrit à Dieu avant la mort des Apôtres.

Au même lieu, les saints martyrs Fauste et vingt-trois autres.

A Satales, en Arménie, les sept saints Martyrs, frères, Orence, Héros, Pharnace, Firmin, Firme, Cyriaque et Longin, soldats, qui furent dépouillés de la ceinture militaire par l'empereur Maximien, parce qu'ils étaient chrétiens, et séparés les uns des autres pour être conduits en divers lieux où, accablés de misères et de douleurs, ils passèrent au repos du Seigneur.

A Créteil, au diocèse de Paris, martyre des saints Agoard, Aglibert et d'une foule innombrable d'autres chrétiens de tout sexe.

A Autun, décès de saint Simplice, évêque et confesseur.

A Lobbes, saint Thiou, évêque.

A Style, en Calabre, saint Jean, surnommé Théreste, fameux par sa sainteté et par la gloire de la vie monastique.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Colombe, sainte Materne et sainte Périne, vierges et martyres.

Saint Tujean, honoré dans la paroisse de Primelin, au diocèse de Quimper.

Saint Barthélemy Toste, solitaire dans l'île de Fairn, près du Northumberland.

Saint Frise, martyr.

Saint Gérasime ou Haurentin.

Saint Héire, moine à Auxerre, et saint Erry, moine du monastère de saint Germain, à Auxerre ; le même peut-être.

A Poitiers, sainte Péchine, vierge.

Digitized by Google

Sainte Lucée, martyre à Thessalonique, avec plusieurs autres.

A Constantinople, saint Urbas et ses soixante-dix-neuf compagnons, brûlés sur un vaisseau sous Valens.

Saint Géran, solitaire en Égypte.

Sainte Marthe, martyre en Égypte.

Saint Odvin, tué par des bandits en Brabant.

Saint Barthélemy, solitaire.

Martyrologe de la dernière persécution.

Louis-Augustin Bernard, prêtre du diocèse de Vannes, condamné, pour refus de serment, à la déportation, embarqué sur le navire *les Deux Associés,* mort à fond de cale le 24 juin 1794.

Jean Tournemine, curé de Florac, au diocèse de Mende, arrêté dans sa paroisse, envoyé à Paris, et là, condamné à mort comme ennemi du peuple, guillotiné le 24 juin 1794.

Jean-Baptiste Dudognon de Verneuil, prêtre non assermenté du diocèse de Périgueux, réfugié à Bordeaux chez trois pieuses femmes à qui il était recommandé, arrêté là, jugé et guillotiné le même jour, 24 juin 1794.

Jean du Haumont, prêtre aussi du diocèse de Périgueux, envoyé à Paris avec le curé de Florac, comdamné et guillotiné avec lui le 24 juin 1794.

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Prosper d'Aquitaine, évêque de Riez. — Notice des écrits de saint Prosper. — Saint Sosipatre, disciple de saint Paul. — Sainte Luce, vierge et martyre. — Saint Agoard et saint Aglibert, martyrs. — Saint Gallican, martyr. — Saint Gallican, évêque d'Embrun.—Saint Maxime, évêque de Turin. — Sainte Fébronie, vierge et martyre. — Saint Molock, évêque en Écosse. — Saint Dizeins, évêque de Saintes. — Saint Adalbert d'Egmond. — Saint Gohard, évêque de Nantes, martyr. — Sainte Pézenne et sainte Macrine, vierges. — Saint Salomon, roi de Bretagne, martyr. — Saint Guillaume de Verceil, fondateur des Bénédictins de l'ordre de Mont-Vierge. — La Vénérable Ève, recluse. — Le Bienheureux Guy Maramaldi, frère prêcheur.—Le Bienheureux Daniel, et ses compagnons, frères mineurs, martyrs. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PROSPER D'AQUITAINE,

ÉVÊQUE DE RIEZ.

L'Église honore saint Prosper comme un illustre défenseur de la foi orthodoxe contre les pélagiens. Il aima les sciences et la piété dès sa plus tendre jeunesse; il s'y consacra entièrement, et il y réussit de telle sorte, qu'il acquit la réputation d'un des plus savants et des plus saints personnages de son siècle.

Il était né dans l'Aquitaine, ce qui ne marque pas que la Guienne fût le lieu de sa naissance plutôt que le Poitou, le Berri, l'Auvergne, ou aucune autre des provinces de ce grand pays. Quelques-uns lui ont donné le surnom de *Tiron,* qu'il porte encore aujourd'hui à la tête de quelques-uns de ses ouvrages.

Saint Prosper vécut dans le mariage, sans que les engagements de la société conjugale, ni les soins temporels d'une famille, aient fait aucun obstacle à ses études ni à l'assiduité avec laquelle il s'appliquait à servir l'Église. Il paraît néan-

Digitized by Google

moins qu'il se retira du grand monde, c'est-à-dire des charges publiques et des occupations séculières, et qu'il choisit un genre de vie privée et tranquille. Dans cet état, il se remplissait sans cesse de l'esprit de vérité et de grâce, par la méditation continuelle qu'il faisait sur la loi du Seigneur, et par la lecture des Livres sacrés et des anciens Pères qui l'avaient précédé, s'instruisant, par ce moyen, de la tradition ecclésiastique et de la science véritable des mystères de notre religion.

Il étudia particulièrement les livres de saint Augustin, et il s'insinua si parfaitement dans tous ses sentiments, que ce grand Docteur n'eut point de disciple plus habile ni plus fidèle que lui. C'est ce qui donna occasion à d'étroites liaisons entr'eux, nonobstant la distance des lieux qui les tenait éloignés, et qui ne leur permettant ni de se voir ni de s'entretenir de vive voix, ce qui n'empêchait pas que saint Prosper n'eût pour la personne de saint Augustin autant d'estime et d'affection, qu'il avait d'attachement à sa doctrine.

Leur amitié ne se termina pas seulement à la satisfaction particulière de l'un et de l'autre ; saint Prosper eut soin de la rendre encore utile à l'Église, lorsque se déclarant le défenseur de sa doctrine, il prit aussi la défense de la vérité catholique, qui était intéressée dans cette cause.

Il y avait à Marseille et dans quelques autres villes voisines des prêtres recommandables d'ailleurs par leur piété et leur savoir, qui trouvaient quelque chose de dur et d'obscur dans la manière dont saint Augustin s'exprimait contre les Pélagiens sur la prédestination, sur la grâce prévenante et sur le nombre fixe des élus. Ces prêtres, dont le principal était le célèbre Cassien, l'auteur des *Institutions monastiques* et des *Conférences,* croyaient devoir tenir un milieu entre Pélage et saint Augustin, prétendant que l'homme, par les seules forces de la nature et sans être prévenu de la grâce, pouvait avoir la foi et commencer l'ouvrage de son salut. Quelques-uns s'écartaient aussi sur le sujet de la prédestination et du don de persévérance. Saint Prosper en écrivit à saint Augus-

Digitized by Google

in, pour l'engager à y rémédier ; ce que fit aussi un de ses mis nommé Hilaire, de Syracuse, en Sicile, compagnon de es études, homme laïque comme lui, également attaché à la loctrine de saint Augustin, et qu'il ne faut pas confondre avec saint Hilaire qui venait d'être élu évêque d'Arles après la mort de saint Honorat et qui est cité en cette qualité dans la ettre de saint Prosper. Saint Augustin, pour satisfaire au désir le ses deux disciples, composa les livres *de la Prédestination des saints, et du don de la Persévérance,* et par ce moyen, l fournit à l'Église avant de mourir les principales armes lont elle se servit ensuite pour terrasser le semi-pélagianisme.

Ce saint Docteur vivait encore lorsque saint Prosper, que lieu semblait lui destiner pour successeur dans la mission de défendre sa grâce contre ses ennemis, écrivit à Rujin pour expliquer et maintenir la doctrine de ce Père, contre es bruits désobligeants qu'en faisaient courir ses adversaires.

La mort de saint Augustin, survenue au mois d'août de l'an 430, loin d'arrêter la licence de ceux qui décriaient sa doctrine, parut augmenter encore leur hardiesse, d'autant plus qu'ils se sentaient délivrés de la crainte d'un censeur très-redoutable. Prosper, ne pouvant souffrir l'injure que l'on faisait à la mémoire de son maître, et plus encore à la vérité orthodoxe, se joignit à Hilaire, son ami, et ils allèrent ensemble à Rome trouver le Pape Célestin, et lui en faire des plaintes. Ils en furent si favorablement écoutés, que l'ayant persuadé de la calomnie et des erreurs de ces nouveaux ennemis de la grâce de Jésus-Christ, ils obtinrent de lui une lettre adressée à tous les évêques des Gaules, dans laquelle il condamnait les sentiments pernicieux des semi-pélagiens et approuvait avec de grands éloges la doctrine de saint Augustin.

Saint Prosper, content du succès de son voyage, revint dans les Gaules, vers la fin du pontificat de saint Célestin. Depuis ce temps, il répondit à divers écrits, que les semi-pélagiens répandaient dans les églises, et que l'on croyait sortis des

1 Qui n'est pas le prêtre d'Aquilée.

Digitized by Google

monastères de Saint-Victor de Marseille et de Lérins même. L'un d'entr'eux, nommé Vincent, mit en avant seize propositions erronées, qu'il prétendait avait été soutenues par saint Augustin et défendues par ses disciples. Saint Prosper répondit doctement à ces objections par un écrit que nous avons encore parmi ses ouvrages. Ses réponses ne satisfirent pas pleinement les personnes pour qui elles étaient faites, quoique le Saint n'oubliât rien pour y exposer la vérité orthodoxe d'une manière claire et facile ; mais il avait affaire à des esprits à qui la prévention ôtait la liberté de méditer ou de réfléchir sur la doctrine de saint Augustin. On prit même de là occasion de former de nouvelles objections, qui semblaient fondées sur les réponses de saint Prosper, et sur de nouvelles difficultés tirées des écrits de saint Augustin ; et saint Prosper fit paraître dans tous ses écrits tant de lumière et de force, qu'il en acquit la gloire d'avoir mis l'accomplissement à l'entreprise de saint Augustin, et d'avoir désarmé les restes de l'hérésie pélagienne.

Mais quelque important que soit cet ouvrage, il semble que le plus considérable de tous ceux que notre Saint a composés sur toutes ces matières soit le célèbre poëme qu'il publia *contre les ingrats,* c'est-à-dire contre les ennemis de la Grâce. On prétend qu'il l'avait composé dès le vivant de saint Augustin, lorsqu'il avait l'esprit nouvellement rempli des pensées de ce Père, et l'imagination encore toute échauffée de la lecture de ses ouvrages contre les pélagiens. On le regarde, avec raison, comme le chef-d'œuvre de ses écrits, et comme l'abrégé de tout ce que saint Augustin a fait de meilleur sur ce sujet. Il y explique admirablement les questions les plus difficiles de la grâce, malgré la contrainte des vers. On ne cesse point de s'étonner qu'un sujet si sublime, si abstrait et si profond ait été capable de prendre, entre les mains de saint Prosper, un tour aussi aisé, aussi heureux que celui qu'il lui a donné pour nous le rendre intelligible. On fit de ce beau poëme une traduction en notre langue, il y a cinquante ans, tant en vers qu'en prose, que les plus ha-

Digitized by Google

bles critiques n'ont pas fait difficulté de juger égale à l'original.

Les autres ouvrages que saint Prosper a faits, soit sur l'Écriture Sainte, soit sur des sujets particuliers de théologie, ne respirent pas moins l'esprit de saint Augustin, que ceux qu'il a fait sur la grâce.

Saint Léon-le-Grand, ayant été choisi pour succéder au Pape Sixte III, ne fut pas plus tôt établi sur le Saint-Siége qu'il voulut faire connaître l'estime qu'il faisait du mérite de saint Prosper. Il le fit venir auprès de lui, tant pour lui tenir lieu de secrétaire, que pour combattre comme d'un poste plus commode les pélagiens qui ne cessaient de troubler toujours l'Italie. Ce saint Pape ne se servait pas moins de ses conseils et de son érudition pour les choses auxquelles il vaquait par lui-même, que de sa plume, pour celles où il employait son ministère. Il s'en servit pour répondre à une infinité de questions importantes, sur lesquelles on le consultait de toutes parts. Il l'envoya, l'an 443, dans la Campanie, pour découvrir et ruiner les artifices par lesquels Julien, évêque d'Éclane, le chef et le soutien des pélagiens, tâchait de fait revivre l'hérésie.

L'année suivante, il fut occupé à la fameuse contestation sur la Pâque, qui s'était élevée entre les Occidentaux et ceux d'Alexandrie, et qui se renouvela encore onze ans après. Ce fut principalement en ces deux occasions qu'il fit connaître son habileté dans les sciences humaines, surtout dans les mathématiques, l'astronomie et la chronologie. Il composa en faveur de l'Église latine un Cycle pascal, que nous n'avons plus. Ce fut peut-être aussi ce qui lui donna occasion de publier une Chronique qu'il avait dressée sur des calculs assez exacts, et conduite depuis la création du monde jusqu'à l'an 455.

Nous sommes persuadés que saint Prosper ne quitta saint Léon qu'à la mort, et qu'il le servit toujours utilement dans la composition de ses lettres et de ses réponses publiques, jusque-là que Gennade de Marseille ne fait pas difficulté de

Digitized by Google

lui attribuer la belle lettre de saint Léon à saint Flavien
Constantinople contre les erreurs d'Eutichès, cette pièce d
venue si célèbre dans l'Église, qui servit de règle aux Pèr
du Concile de Chalcédoine l'an 451, pour expliquer la foi
l'Incarnation du Fils de Dieu, et que l'on a fait passer po
le chef-d'œuvre de ce saint Pape. Mais quoique nous ne s
chions pas positivement lequel de saint Léon ou de sai
Prosper décéda le premier, nous avons quelque lieu de co
jecturer que ce fut notre Saint, sur ce que Victorius d'Aq
taine, qui devait le connaître particulièrement pour plus d'u
raison, semble parler de lui à l'an 457, comme s'il n'eût pl
été au monde.

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT PROSPER.

1° Les *Lettres* à saint Augustin et à Hilaire contre les p
lagiens.

2° Le poème *contre les ingrats,* dont il a été parlé dans
Vie du Saint. A la suite de cet ouvrage sont quelques aut
poésies, comme l'*Épitaphe du nestorianisme et du pélag
nisme,* deux *Épigrammes* contre les ennemis de saint Aug
tin. Le poème *contre les ingrats* a été traduit en vers franç
par Le Maître de Sacy.

3° *Réponse aux objections des Gaulois.* C'est une défe
de la doctrine de saint Augustin sur la grâce.

4° *Réponses à saint Vincent.* Saint Prosper montre dans
ouvrage qu'il ne soutient point et qu'il n'a jamais soute
les seize propositions erronées qu'on lui avait calomnieu
ment attribuées. Le Vincent contre lequel il écrit pourr
être le prêtre gaulois de ce nom dont parle Gennade, et
assista au Concile de Riez en 439.

5° La *Réponse aux prêtres de Gênes* est une explication
quelques propositions de saint Augustin.

6° Le livre contre *le Collateur.* Ce collateur est le fame
Cassien, de qui nous avons un livre des *Conférences des Pèr*
Il avait avancé, dans la treizième de ses conférences, que
commencement de la Foi est de nous. Saint Prosper ne v

Digitized by Google

lut point le nommer, parce qu'à d'autres égards c'était un grand homme ; il se contenta de le désigner sous la dénomination de *Collateur*. Il lui prouve que les principes répandus dans sa treizième conférence avaient déjà été condamnés par l'Église dans ses décrets contre les pélagiens. Il termine son ouvrage par une exhortation à supporter avec patience les ennemis de la vérité, à ne se venger d'eux que par une sincère charité, à éviter toute dispute avec ceux qui ne sont pas capables d'entendre le langage de la raison, et à prier sans cesse Celui qui est le principe et la source de tout, afin qu'il daigne être le commencement de nos pensées, de nos désirs, de nos paroles, de nos actions.

7° Un *Commentaire sur les Psaumes,* qui n'est, à proprement parler, qu'un abrégé de celui de saint Augustin. Nous n'en avons plus qu'une partie.

8° Le livre des *Sentences.* C'est un recueil de trois cent quatre-vingt-dix sentences tirées des ouvrages de saint Augustin, lesquelles contiennent un excellent abrégé de la doctrine de ce Père sur la grâce.

9° Une *Chronique*, qui commence à la création du monde, et finit à l'an 455. La chronique de Tyro Prosper est la même que celle de notre Saint, excepté qu'elle a été falsifiée par quelque pélagien, et qu'elle est remplie de calomnies contre saint Augustin.

Le beau *Poème d'un mari à sa femme* n'est point de saint Prosper, mais il est de son temps. On ne peut non plus lui attribuer le livre *de la Providence,* écrit par quelque pélagien vers l'an 416.

Les deux livres *de la Vocation des Gentils,* écrits contre les pélagiens, furent cités en 492 par le Pape Gélase, comme l'ouvrage anonyme d'un docteur catholique. On les a attribués quelquefois, mais sans preuves, à saint Prosper, à saint Léon, à saint Ambroise et à saint Hilaire. La fameuse lettre à la vierge Démétriade, que Pélage avait tâché de séduire, est du même auteur, et ne peut conséquemment être donnée à saint Prosper.

Digitized by Google

Le livre *des Promesses de Dieu* porte faussement le nom du Saint; mais il fut écrit de son temps. C'est une explication de plusieurs prophéties, relatives au Sauveur, à l'antechrist, etc.

Quelques auteurs ont attribué à saint Prosper les trois livres *de la Vie contemplative ;* mais il est prouvé par le témoignage de saint Isidore de Séville, *de Script.,* c. 12, qu'ils sont de Julien Pomère, moine d'Afrique, qui fut abbé en France, près de Marseille, sur la fin du vi^e^ siècle.

On trouve dans les poésies de saint Prosper beaucoup de facilité, d'élégance, de douceur et de feu. Le style de ses ouvrages en prose est naturel, concis et nerveux; partout il se montre moins occupé des ornements du discours que de l'utilité de ses lecteurs. Ses raisonnements sont liés et concluants, ses expressions nobles, et ses pensées pleines d'élévation. Il joint à tous ces avantages un jugement sûr et une grande pénétration d'esprit.

M. Mangeant a donné une bonne édition des œuvres de saint Prosper, qui parut à Paris en 1711, in-folio. On y trouve la vie du Saint, traduite des mémoires de Tillemont par le docte éditeur.

Jean Salinas, chanoine régulier de la Congrégation de Saint-Jean-de-Latran, fit imprimer à Rome en 1732, in-8°, les œuvres de saint Prosper qui traitent des matières de la grâce, avec celles de saint Honorat de Marseille.

M. Pierre-François Foggini, ayant publié à Rome, en 1734, les traités de saint Augustin sur la grâce en deux petits volumes (réimprimés à Paris en 1757, a donné depuis un troisième volume, pour compléter la collection, sous le titre suivant : *S. Prosperi Aquitani, Leonis M. notarii de gratia Dei, opera omnia Editionem variis lectionibus præcipue e Cod. MSS. Vaticanis adornatam curavit P. F. F. Romæ,* 1758, in-8°.

Digitized by Google

SAINT SOSIPATRE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL.

Saint Sosipatre fut le compagnon du grand Apôtre dans plusieurs de ses courses apostoliques. On croit qu'il était né à Bérée, dans la Syrie. Origène dit qu'il fut évêque à Thessalonique ; selon d'autres, il aurait siégé à Icone.

SAINTE LUCE,

VIERGE ET MARTYRE.

On vénère encore aujourd'hui la mémoire de sainte Luce, vierge romaine, qui souffrit le martyre avec plusieurs fidèles pour le nom de Jésus-Christ. Son histoire est pleine d'incertitude. Ce qui paraît certain, c'est qu'entre les divers supplices que les tyrans lui firent endurer, ils eurent la barbarie de lui arracher les yeux. On l'invoque pour les maladies de la vue.

SAINT AGOARD ET SAINT AGLIBERT,

MARTYRS.

Ces deux Saints, venus d'au-delà du Rhin où ils étaient nés, s'arrêtèrent dans les Gaules, auprès de Lutèce, capitale des Parisiens, et se fixèrent dans le village de Créteil. C'était au IIIe siècle. Comme les peuplades germaines, ils étaient idolâtres, aussi bien que la région des Parisiens en général ; mais deux chrétiens de Sens, saint Altin et saint Évald, amenés à la foi par saint Savinien de Sens qui les avait faits chrétiens, vinrent à Lutèce annoncer aussi la bonne nouvelle. En parcourant la contrée, ils eurent la joie d'amener à l'église Agoard et Aglibert, qui, ravis de voir enfin la lumière, prêchèrent Jésus-Christ à leur tour. Ils osèrent même, dans leur zèle, renverser, auprès de Créteil, un temple des idoles. Agoard et Aglibert furent arrêtés, et il subirent le martyre, avec un grand nombre de chrétiens.

Digitized by Google

Les deux Saints qui leur avaient ouvert le chemin du ciel, saint Altin et saint Éoald, sont honorés le 31 décembre.

Les reliques de saint Agoard et de saint Aglibert ont été conservées à Créteil.

SAINT GALLICAN,

MARTYR.

Sous le règne de Constantin, Gallican, qui commandait l'armée romaine, ayant chassé les Perses de la Syrie, reçut à son retour à Rome les insignes du triomphe. Comme sa victoire l'avait rendu cher à l'empereur, il lui demanda en mariage sa fille Constance, vierge qui s'était consacrée à Dieu après avoir été guérie par sainte Agnès, et il le pressa de lui accorder sa main, parce qu'il devait repartir bientôt pour chasser les Scythes de la Thrace. Tous les comtes, les préfets, avec le peuple de Rome, unirent leurs instances aux siennes, car il avait une grande autorité. Sa demande causa à l'empereur un très-vif chagrin, parce qu'il savait que sa fille aimerait mieux mourir que de manquer à son vœu. Constance, le voyant tout inquiet, lui dit : « Je craindrais comme vous, mon père, si je n'avais la plus ferme confiance que le Seigneur ne m'abandonnera pas : mais tranquillisez-vous, car je suis certaine du secours de mon Dieu. Promettez à Gallican que, s'il est vainqueur des Scythes, vous lui donnerez votre fille avec le consulat. En gage de cette promesse, dites-lui que je désire avoir auprès de moi les deux jeunes filles qu'il a de son premier mariage, afin que je sache par elles quels sont ses goûts et ses habitudes, comme je le prie d'emmener avec lui Jean, prévôt de mes domestiques, et Paul mon primicier, afin qu'il puisse me connaître en s'entretenant de moi avec eux. »

Tout s'arrangea comme le désirait sainte Constance. Gallican partit avec saint Jean et saint Paul, deux frères qui le servaient depuis longtemps, et lui confia ses deux filles, Attica et Arthémie, qu'il avait fait instruire avec beaucoup de soin. Alors sainte Constance, élevant ses mains vers Dieu, fit cette

Digitized by Google

prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, qui m'avez guérie de la lèpre par l'intercession de votre martyre sainte Agnès, qui m'avez appris dans votre bonté à vous révérer, et qui m'avez inspiré de vous consacrer ma virginité; ô mon Époux, qui avez été engendré de Marie, et qui êtes le Père de Marie, vous qui avez été nourri du lait de Marie, et qui nourrissez tout ce qu'il y a dans le monde, jusqu'à Celle même qui vous a allaité; vous qui avez voulu croître en sagesse, quoique vous fussiez la sagesse même; ô petit Enfant, qui avez crû en âge, et qui donnez l'accroissement à tous les siècles; vous qui êtes si grand, qu'il n'y a rien de plus magnifique; vous qui êtes vrai homme né d'une Mère dans le temps; vous qui êtes vrai Dieu que votre Père a engendré sans mère dans l'éternité; Dieu de Dieu qui avez fait ce qui n'était point, qui avez relevé ce qui était tombé; vous qui avez voulu naître d'une Mère sans père selon la chair, être mis au jour, et être éclairé par le soleil, lorsque c'est vous qui éclairez tout homme venant en ce monde, je vous adresse ma prière avec la foi que vous avez ordonné d'avoir, je vous demande avec instance ce que vous avez promis par ces paroles : « En vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Je vous demande donc, Seigneur, de gagner à la foi les filles de Gallican, et de gagner Gallican lui-même qui cherche à m'enlever à vous. Inspirez-moi, Seigneur, ce que je dois leur dire, ouvrez leurs oreilles à mes discours, ouvrez-moi la porte de leur cœur; donnez tant de force à mes paroles, qu'elles renoncent aux plaisirs de la chair, qu'elles désirent se consacrer à vous; allumez en elles un si grand amour pour le divin Époux, qu'elles parviennent à la céleste chambre nuptiale avec des lampes pleines d'huile et les flammes resplendissantes de la charité, en sorte que prenant leur place parmi les vierges sages, elles ne se glorifient plus que de votre miséricorde, elles ne désirent plus rien de terrestre, mais qu'elles s'attachent à vous du fond de leurs entrailles et ne soupirent plus qu'après vous. » Telle fut la prière de Constance, que nous avons apprise de sa

Digitized by Google

bouche, est-il dit dans les Actes des saints Jean et Paul, et que nous avons lue écrite de sa main.

Gallican étant revenu vainqueur des Scythes, Constantin alla au-devant de lui, avec ses enfants, les comtes du palais et tout le sénat; mais avant d'entrer dans Rome, Gallican voulut se rendre au tombeau de saint Pierre. Constantin lui dit : « Lorsque tu partis pour la guerre, tu allas au Capitole et dans les temples faire des sacrifices aux démons, et maintenant que tu reviens victorieux, c'est le Christ et ses Apôtres que tu veux remercier; comment s'est opéré en toi un tel changement? » Gallican se mit à ses genoux, et dit : « Les Scythes me tenaient assiégé dans une ville de la Thrace appelée Philippopolis; j'avais perdu une grande partie de mon armée. Je n'osais livrer bataille, n'ayant plus assez de troupes, tandis que les barbares étaient innombrables; je faisais des sacrifices, j'offrais des victimes à Mars pour qu'il me secourût. La place ne pouvant plus tenir, mes tribuns et beaucoup de soldats se rendirent aux ennemis. Moi-même je cherchais les moyens de leur échapper, lorsque les deux principaux officiers de l'auguste Constance, fille de Votre Piété, me dirent : « Fais un vœu au Dieu du ciel : s'il te délivre, promets-lui de te faire chrétien, et tu remporteras une victoire telle que tu n'en as pas encore remporté. Je l'avoue, ô très-sacré empereur, aussitôt que mes lèvres eurent prononcé ce vœu, il m'apparut un jeune homme d'une stature élevée, portant une croix sur son épaule; il me dit : « Prends ton épée et suis-moi. » Je le suivis, et aussitôt des soldats armés apparurent à ma droite et à ma gauche, qui m'encourageaient en disant : « Nous venons à ton secours, entre dans le camp des ennemis, l'épée à la main, et va droit au roi. » Arrivé dans sa tente, le roi se prosterna à mes pieds, en me conjurant d'épargner sa vie. Touché de compassion, je ne voulus tuer personne et défendis qu'on fît aucun mal aux Scythes. Ils se retirèrent de la Thrace en s'engageant à payer un tribut [1]. Tous mes tribuns me rejoignirent alors avec leurs

[1] Eusèbe parle de cette guerre contre les Sarmates nomades, et dit

Digitized by Google

soldats, mais je ne voulus les recevoir qu'à la condition qu'ils se feraient chrétiens. J'élevai en grade ceux qui consentirent, et licenciai les autres. Pour moi, dès que j'eus reçu le Baptême, je résolus de renoncer au mariage pour me consacrer à Dieu. J'ai quadruplé ton armée, rendu les Scythes tributaires, délivré entièrement toute la Thrace : permets-moi maintenant de me retirer pour suivre en paix ma religion et accomplir tout ce que j'ai promis. »

Alors Constantin l'embrassa, et lui raconta comment ses deux filles, s'étant aussi converties, avaient voulu également se consacrer à Dieu, et marchaient à grands pas dans les voies de la perfection. Ils entrèrent ensuite au palais. La Bienheureuse Hélène, mère de l'empereur, vint au-devant d'eux avec Constance et les deux filles de Gallican; toutes quatre pleuraient de joie. L'empereur ne voulut pas que Gallican retournât chez lui; il le logea au palais, et le traita comme s'il eût été son gendre. Gallican, ayant eu la joie de voir ses filles chanter les louanges de Dieu, demanda à Constantin la permission de se retirer; l'empereur n'y consentit qu'après lui avoir fait prendre possession du consulat. Alors Gallican mit en liberté cinq mille esclaves qu'il avait; il leur donna des champs, des maisons, et les fit citoyens romains. Il vendit tous ses biens, hors ce qui appartenait à ses filles, pour en distribuer le prix aux pauvres. Il se retira ensuite dans la ville d'Ostie, où il se joignit à un saint homme nommé Hilarin, qui avait fondé un hospice pour les étrangers. Gallican en augmenta les constructions, afin qu'on y pût recevoir plus de monde. Plusieurs de ceux qu'il avait affranchis vinrent alors le trouver pour se consacrer avec lui à cette bonne œuvre.

La retraite de Gallican et sa généreuse abnégation furent

qu'elle fut en effet très-périlleuse. Le miracle qui la termina n'est pas plus étonnant que tous ceux que Dieu a faits pour les Juifs. Les saints Anges nous aimaient plus qu'ils n'aimaient les Hébreux. D'ailleurs les paroles de saint Jean et de saint Paul à saint Gallican ont été insérés dans le Bréviaire romain, 26 juin.

Digitized by Google

bientôt connues dans tout l'empire. De l'Orient et de l'Occident, ceux qui débarquaient à Ostie voulaient voir ce patricien, ce consul, ce général si cher aux empereurs, lavant les pieds des pèlerins, préparant les tables, apportant de l'eau pour les mains, soignant les malades, exerçant les plus humbles offices de la domesticité. Saint Gallican fut le premier qui fit bâtir une église à Ostie; il pourvut à l'entretien du clergé qui la desservait. Il fit aussi construire une église en l'honneur du diacre saint Laurent, à la porte qui en a pris le nom : c'est le saint Martyr lui-même qui lui en avait donné l'ordre. Le Pape voulut l'y attacher en l'élevant à la dignité épiscopale; mais il consentit seulement à désigner celui qui en serait titulaire.

Enfin ses mérites s'accrurent tellement devant Dieu, que les démons s'enfuyaient en sa présence, et qu'il guérissait les malades qu'on lui amenait.

Mais à la mort de Constance, Julien l'Apostat ayant confisqué tous les biens des chrétiens, les gens du fisc voulurent s'emparer des quatre maisons où Gallican logeait les pèlerins. Dieu vint au secours de son serviteur, et tous ceux qui entrèrent furent possédés du démon ou frappés de la lèpre. On consulta les démons, qui répondirent qu'il en serait ainsi tant que Gallican n'aurait pas sacrifié. Personne n'osant lui en parler, Julien donna l'ordre de le bannir de l'Italie, s'il ne voulait adorer les dieux. Saint Gallican s'exila de lui-même, et vint à Alexandrie, où pendant une année entière il se joignit à ceux qui confessaient la foi. Il se retira ensuite dans le désert; mais le comte Rancianus l'ayant fait poursuivre, et voyant qu'il refusait de sacrifier, lui fit donner un coup d'épée dans le corps; il gagna ainsi la couronne et s'en alla plein de joie triompher dans les cieux. On éleva aussitôt une basilique en son honneur, où s'accomplirent beaucoup de miracles.

Saint Hilarin, qui avait reçu saint Gallican à Ostie, obtint aussi la gloire du martyre. Comme les persécuteurs essayaient en vain de le faire sacrifier, ils le frappèrent de

Digitized by Google

tant de coups de bâton qu'il expira. Les chrétiens de la ville enlevèrent son corps et l'ensevelirent avec honneur.

(E. DARAS.)

SAINT GALLICAN,

ÉVÊQUE D'EMBRUN.

Nous manquons de détails sur la vie de ce saint prélat, qui siégea avec honneur dans le quatrième Concile d'Orléans, tenu en 541. Il est très-honoré dans l'Embrunois et dans les Hautes-Alpes. Il mourut le 25 juin, au milieu du VI^e^ siècle, et eut pour successeur saint Pélade, que lui-même avait proposé.

SAINT MAXIME,

ÉVÊQUE DE TURIN.

Quoique nous ne sachions presque rien des actions de saint Maxime, le rang qu'il tient entre les saints Pères et les auteurs ecclésiastiques nous oblige de le nommer au moins parmi les Saints du vingt-cinquième jour de juin, qui est le jour que l'on a choisi pour sa fête dans le martyrologe romain. Nous ne connaissons ni le temps ni le lieu de sa naissance, nous ne savons quelles furent les occupations de sa jeunesse. On nous apprend seulement qu'ayant été fait évêque de la ville de Turin, dans la Gaule, que les Romains appelaient Cisalpine, il florissait, c'est-à-dire qu'il gouvernait son église avec beaucoup de réputation, sous les empereurs Honorius et et Théodose le Jeune.

Gennade, de Marseille, qui est presque notre unique garant sur le sujet de ce saint évêque, témoigne qu'il s'était fort appliqué à l'Écriture Sainte, et qu'entre divers talents, il avait celui de parler sur-le-champ, et de faire des sermons à son peuple sans préparation. On a tout lieu de croire que les homélies que nous avons de lui sont de ce genre. Elles se divisent en quatre classes depuis qu'on les a séparées, la plupart, de celles de saint Ambroise et de saint Augustin : celles d'hiver prononcées depuis l'Avent jusqu'au samedi de la se-

Digitized by Google

maine sainte ; celles d'été, depuis Pâques jusqu'à la fin des fêtes mobiles, qui se terminaient alors à la Pentecôte ; celles des Saints ; et celles de sujets divers. On peut réduire à quelqu'une de ces classes les douze nouvelles homélies que dom Mabillon a publiées dans son *Cabinet italique,* dont il y en avait neuf au moins qui n'avaient pas encore vu la lumière. La multitude de ces homélies est une grande preuve de l'assiduité avec laquelle ce bon pasteur avait soin de nourrir son troupeau de la parole de Dieu. Tous ces discours sont peu travaillés à la vérité, sans affectation, et sans aucun de ces ornements que les orateurs du siècle ont coutume d'emprunter à l'éloquence humaine, parce que ce sage dispensateur des vérités du salut ne songeait qu'à se rendre intelligible au peuple, à la portée duquel il devait se proportionner pour lui être utile.

On rapporte que saint Maxime assista à divers Conciles tenus de son temps dans les Gaules et dans l'Italie, tant pour maintenir la pureté de la foi contre les hérétiques, que pour rétablir la discipline des saints canons contre le relâchement et la corruption des mœurs. On veut que le dernier où il se trouva ait été celui de Rome, assemblé l'an 465, par le Pape Hilar ou Hilaire, successeur de saint Léon, et qu'il y ait souscrit avant tous les autres prélats, immédiatement après ce Pape, par le privilége de son grand âge. Il n'y survécut pas de beaucoup, puisque l'on met sa mort à l'année suivante.

SAINTE FÉBRONIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Du temps de l'empereur Dioclétien, le préfet Anthime [1] tomba malade, et ayant appelé son frère Sélène, il lui parla ainsi : « Mon frère, je me vois obligé d'abandonner les affaires de ce monde, je remets donc mon fils Lysimaque entre vos mains, et comme nous avons arrêté ensemble de le ma-

[1] On croit que c'était le préfet de Nicomédie.

Digitized by Google

rier à la fille du sénateur Prosphore, je vous prie de terminer cette affaire au plus tôt, et de lui servir en tout de père. » Le préfet ayant ordonné ces choses, mourut trois jours après. L'empereur l'ayant su, fit venir Lysimaque, fils d'Anthime, avec son oncle Sélène, et adressant la parole à Lysimaque, il lui dit : « La considération que j'ai eue pour votre père m'avait fait prendre la résolution de vous donner sa charge après sa mort, mais comme j'apprends que vous aimez la religion des chrétiens, je différerai encore quelque temps. Cependant je veux que vous alliez en Orient, pour y abolir cette secte, et lorsque vous serez de retour, alors je vous donnerai la charge de préfet. »

Lysimaque ayant entendu ce discours de l'empereur, n'osa point lui répondre, car il était encore jeune, n'ayant qu'environ vingt ans ; mais son oncle Sélène se jetant aux pieds de l'empereur lui dit : « Je supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir bien différer de quelques jours ce voyage de Lysimaque, jusqu'à ce que j'aie conclu son mariage, après quoi je l'accompagnerai moi-même en Orient, et tout s'exécutera exactement suivant les ordres de Votre Majesté. » L'empereur répondit : « Je veux que vous alliez auparavant l'un et l'autre en Orient, et que vous y abolissiez entièrement le culte des chrétiens ; ce qu'ayant fait, je me joindrai à vous à votre retour pour terminer l'affaire du mariage de Lysimaque. » L'empereur ayant ainsi parlé, ils n'osèrent point lui résister davantage. Ayant donc pris ses ordres, avec un détachement considérable de troupes, ils se disposèrent à marcher vers l'Orient. Lysimaque engagea le comte Prime, son cousin du côté de sa mère, à faire le voyage avec lui, et il lui donna le commandement des troupes.

Étant arrivés en Orient, ils s'arrêtèrent d'abord dans la Palmyrène, et ensuite dans la Mésopotamie, et partout ils firent une recherche sévère des chrétiens, et ils condamnèrent tous ceux qu'ils purent trouver, les uns à être brûlés, et les autres d'avoir la tête coupée : car Sélène était extrêmement cruel et inhumain ; et non-seulement il les fit ainsi

Digitized by Google

mourir, mais de plus il ordonna que leurs corps seraient jetés à la voirie, et abandonnés à la pâture des bêtes : ce qui jeta l'épouvante partout.

Lysimaque ayant, une nuit, appelé le comte Prime, lui dit : « Vous savez, mon cousin, que quoique mon père soit mort païen, ma mère cependant a vécu et est morte chrétienne, et qu'elle a désiré ardemment que je fusse chrétien comme elle ; mais la crainte de l'empereur et de mon père ne lui a point permis d'exécuter ce dessein. Néanmoins, elle m'a fait un commandement exprès de ne jamais faire mourir aucun chrétien, mais de m'efforcer au contraire de me rendre Jésus-Christ favorable. Cependant je vois la cruauté avec laquelle mon oncle traite tous ceux qui tombent entre ses mains, et je ne saurais vous dire la douleur que mon cœur en souffre. Je souhaite donc que vous fassiez relâcher secrètement tous les chrétiens qui nous seront amenés dans la suite, afin qu'ils ne tombent point entre ses mains, et qu'ils évitent par là une mort cruelle. » Prime, pour lui obéir, ordonna aux soldats de ne plus rechercher les chrétiens, et fit avertir sous main les religieux et religieuses qui étaient dans les monastères de se retirer, pour éviter de tomber entre les mains de l'impitoyable Sélène.

Ayant demeuré encore quelque temps dans ce pays, ils prirent la résolution d'aller à Sibapolis, ville située sur les confins de l'Assyrie, mais dépendante de l'empire romain. Il y avait en cette ville un monastère de filles, où il se trouvait cinquante religieuses. La Mère supérieure s'appelait Bryène ; elle était disciple et élève de Platonisse, qui avait été avant elle supérieure de ce monastère, et elle en suivait exactement l'esprit et la conduite, comme elle a fait jusqu'à la fin. Voici une des pratiques de Platonisse. Elle ne voulait point permettre que les Sœurs travaillassent le vendredi, mais elle les assemblait dans l'oratoire, et la psalmodie achevée, elle prenait un livre, et leur expliquait les divines Écritures jusqu'à l'heure de Tierce ; et après l'heure de Tierce, elle donnait le livre à Bryène, en lui ordonnant de faire la lecture jusqu'à

Digitized by Google

Vêpres. Bryène ayant été choisie supérieure après elle, pratiquait la même chose. Elle avait deux jeunes filles qu'elle élevait, et qu'elle formait à la vie religieuse, l'une s'appelait Procle et l'autre Fébronie. Procle avait vingt-cinq ans et Fébronie dix-huit, et celle-ci était sa nièce.

Fébronie était parfaitement belle, d'une taille avantageuse, d'un agrément de visage et d'une fraîcheur de teint si vive et si brillante, que l'œil n'en pouvait soutenir l'éclat. Bryène, la voyant si bien faite, veillait avec une grande attention sur elle, jusque-là que toutes les autres Sœurs prenant tous les jours leur réfection, elle ne permettait à Fébronie de manger que de deux en deux jours. Fébronie de son côté n'était pas moins attentive sur elle-même, et craignant extrêmement pour sa pureté, elle ne buvait que de l'eau et ne mangeait jamais du pain jusqu'à se rassasier. Elle s'était aussi fait dresser un banc long de trois coudées, et large d'une palme et demie, et c'était là qu'elle prenait son repos pendant la nuit, à moins qu'elle ne se couchât sur la terre, comme elle le faisait souvent; et lorsqu'il lui arrivait durant son sommeil quelque songe fâcheux ou quelque tentation du démon, elle se levait aussitôt et, se mettant à genoux, elle priait le Seigneur avec beaucoup de larmes de la préserver des piéges du malin esprit. Ensuite elle prenait son livre et se mettait à lire avec une grande application les divines Écritures; ainsi s'appliquant avec ardeur à la lecture, elle apprit beaucoup en peu de temps, de sorte que Bryène même en était dans l'admiration.

Lors donc que les Sœurs étaient assemblées le vendredi dans l'oratoire, Bryène ordonnait à Fébronie de lire et d'expliquer aux Sœurs les saintes Écritures, et comme plusieurs dames de la ville se trouvaient aussi ce jour-là dans l'oratoire pour profiter d'une si sainte lecture, Bryène avait ordonné que le rideau serait toujours tiré lorsque Fébronie lirait; car elle n'avait jamais vu de femmes séculières, encore moins d'hommes. Le bruit de ses instructions se répandit bientôt par toute la ville, et on ne parlait pas moins avantageusement de sa beauté que de sa douceur et de son humilité.

Digitized by Google

Hiérie, qui était d'une famille de sénateurs, en ayant entendu parler, se sentit pressée d'un ardent désir de la voir et de l'entretenir. Elle était encore païenne, et avait demeuré seulement sept mois avec son mari. Étant devenue veuve, elle était retournée en son pays, et demeurait avec ses parents, qui étaient aussi païens. Elle vint donc au monastère, et se fit annoncer à Bryène par la portière. Bryène étant venue, Hiérie se jeta à ses pieds, et s'y tenant attachée, elle lui dit : « Je vous conjure par le Dieu qui a fait le ciel et la terre de ne me point rebuter, quoique je sois païenne, et que j'aie été jusqu'à présent l'esclave des idoles. Ne me privez pas des instructions et de la conversation de la Sœur Fébronie, afin que par son moyen j'apprenne le chemin du salut, et qu'en y marchant je puisse obtenir les biens que Dieu a préparés aux chrétiens. Tirez-moi des égarements de l'idolâtrie, et des vanités du monde, car mes parents veulent m'engager dans un second mariage ; mais j'espère que la conversation et les enseignements de Fébronie seront pour moi le commencement d'une vie toute nouvelle. J'ai été assez punie par l'ignorance où j'ai vécu jusqu'à présent. »

Hiérie parlant ainsi, et arrosant de ses pleurs les pieds de Bryène, la toucha jusqu'aux larmes, et la remplit de compassion pour elle. Bryène lui répondit : « Madame, Dieu m'est témoin que Fébronie n'avait encore que deux ans lorsque je l'ai reçue dans le monastère, et elle en a à présent dix-huit. Durant tout ce temps, elle n'a jamais vu ni homme ni femme du monde. Elle n'a pas même vu d'habits séculiers. Sa nourrice même ne l'a point vue depuis ce temps, quoiqu'elle m'ait prié plusieurs fois avec beaucoup d'instance de la lui laisser voir, mais je l'ai toujours refusée. Cependant, en considération du désir que vous avez de connaître Dieu par son moyen, je vous introduirai auprès d'elle ; mais il faut, s'il vous plaît, que ce soit en habit de religieuse. » Bryène l'ayant donc ainsi fait habiller, la conduisit à Fébronie. Celle-ci, voyant Hiérie revêtue d'un habit de religieuse, se jeta à ses pieds, croyant que c'était une religieuse de quelque autre monastère. S'étant

Digitized by Google

donc embrassées l'une l'autre, Bryène leur dit de s'asseoir, et ordonna à Fébronie de faire une lecture de l'Écriture Sainte. Hiérie se trouva si touchée et si charmée de cette lecture, et des instructions de Fébronie, qu'elles passèrent l'une et l'autre toute la nuit dans ce pieux exercice. Car Fébronie ne se lassait point de parler de Dieu, ni Hiérie d'écouter, et elle versa tant de larmes, que la terre en fut toute mouillée.

Le matin étant venu, Bryène ne put persuader qu'avec peine à Hiérie de sortir de l'oratoire, et de retourner chez ses parents. S'étant donc embrassées l'une et l'autre avec beaucoup de larmes, Hiérie s'en retourna, et étant dans sa maison elle fit tous ses efforts pour persuader ses parents de quitter leurs vieilles erreurs, et de reconnaître le vrai Dieu, Créateur du ciel et de la terre. Cependant Fébronie interrogea Thomaïsse, qui tenait la seconde place dans le monastère après la Mère supérieure, et lui dit : « Je vous prie, ma chère Mère, de me dire qui est cette Sœur étrangère qui a versé tant de larmes lorsque je lui faisais la lecture, comme si c'eût été la première fois qu'elle eût entendu les divines Écritures. — Est-ce que vous ne la connaissez pas, répondit Thomaïsse ? — Et comme la connaîtrais-je, répliqua Fébronie, puisqu'elle est étrangère? — C'est, reprit Thomaïsse, la sénatrice Hiérie. — Et pourquoi, ajouta Fébronie, ne me l'avez-vous pas dit d'abord ? En vérité, je lui ai parlé comme à une Sœur. Notre Mère, répliqua Thomaïsse, l'avait ainsi ordonné. » Vers ce temps-là, Fébronie eut une grosse maladie, qui la réduisit à l'extrémité, si bien qu'elle fut obligée de demeurer toujours couchée sur son banc. Hiérie était continuellement auprès d'elle et ne la quitta point qu'elle ne fût entièrement guérie.

Cependant le bruit se répandit que Sélène et Lysimaque venaient pour rechercher les chrétiens. A cette nouvelle, la plupart des fidèles qui étaient dans la ville, le clergé, les laïques et les religieux abandonnèrent tout et se retirèrent. L'évêque même fut obligé de se cacher, pour éviter la persécution. Les religieuses du monastère l'ayant appris, vinrent trouver la Mère supérieure et lui dirent : « Que ferons-nous, ma chère

Digitized by Google

Mère ? Ces bêtes féroces vont entrer dans la ville, et tout l monde a pris la fuite pour éviter leur cruauté.— Et que dé sirez-vous de moi, dit Bryène? — C'est dirent-elles, que vou nous ordonniez de nous retirer aussi, pour un peu de temp afin de mettre notre vie en sûreté. — Eh quoi ! leur repart Bryène, vous n'avez pas encore vu l'ennemi, et vous songe déjà à prendre la fuite ; vous n'avez pas encore combattu et vous êtes déjà vaincues. Non, mes chères filles, non, n faites pas cela, je vous en conjure ; mais demeurons ferme et combattons généreusement. Mourons pour Celui qui a bie voulu mourir pour nous, afin que nous puissions vivre éter nellement avec lui. »

Les Sœurs l'ayant entendue parler ainsi, demeurèrent pou lors en repos, mais le lendemain l'une d'elles, appelée Éthe rie, dit aux autres : « Je sais bien que c'est à cause de Fé bronie que notre Mère ne veut pas que nous quittions l monastère, et que nous nous retirions ailleurs. Elle voudrait pour l'amour d'elle, nous laisser périr ici toutes. Mais croyez- moi, retournons vers elle, je porterai la parole, et je lui di rai ce qui convient. » Les Sœurs, à ce discours, se trouvèren partagées entre elles. Les unes se laissèrent aller au senti ment d'Étherie ; les autres s'y opposèrent en la désapprouvant Ayant donc beaucoup raisonné là-dessus, durant plusieurs heures, enfin elles s'accordèrent d'aller trouver toutes en semble la Mère supérieure pour savoir d'elle quel parti elles prendraient. Lorsqu'elles furent arrivées en sa présence, la Mère supérieure, qui avait été avertie de la résolution d'Éthe rie, lui dit en la regardant fixement : « Que demandez-vous, ma sœur Etherie? — Que vous nous ordonniez, dit-elle, de nous retirer et de fuir le malheur dont nous sommes mena cées ; car, après tout, nous ne sommes pas meilleures que l'évêque et tout son clergé. Vous devez aussi faire attention qu'il y en a parmi nous qui sont jeunes, et que si elles vien nent à être prises par les soldats, elles seront en danger d'être déshonorées, et que par là nous perdrons le fruit et la récompense de nos travaux. D'ailleurs, vous devez aussi ap-

Digitized by Google

préhender que nous ne soyons pas assez fortes pour souffrir les tortures, et que nous ne nous trouvions contraintes d'adorer les idoles, et qu'ainsi nous ne perdions malheureusement nos âmes. Si donc vous nous ordonnez de nous retirer, nous prendrons avec nous notre chère sœur Fébronie, et nous éviterons ainsi les dangers dont nous sommes menacées. »

Fébronie ayant entendu ce discours d'Étherie, lui dit : « Je proteste en présence de Jésus-Christ que j'ai choisi pour mon Époux, et à qui j'ai donné mon cœur et toutes mes affections, que je ne sortirai point du monastère, mais que j'y mourrai et que j'y serai enterrée. » Alors la Mère supérieure dit à Étherie : « Voyez ce que vous avez à faire ; pour moi, je n'ai rien à vous ordonner. » Ensuite elle dit aux Sœurs : « Que chacune prenne sa résolution, qu'elle fasse ce qu'elle jugera le plus avantageux pour elle. » Alors toutes les Sœurs, dont la frayeur s'était emparé, après avoir dit adieu à Bryène et à Fébronie avec beaucoup de larmes et de sanglots, sortirent du monastère, frappant leur poitrine. Procle, qui avait été élevée avec Fébronie, se jeta à son cou en l'embrassant, et lui dit en pleurant : « Ma chère Sœur, priez pour moi ; » mais Fébronie la tenant par la main ne voulait point la laisser aller, et lui disait : « Mettez votre confiance en Dieu, ma chère Sœur, et ne nous abandonnez pas. Ne voyez-vous pas que je suis malade. Si je meurs, notre Mère n'aura pas assez de force pour me mettre en terre. Restez donc au moins pour m'ensevelir. — Puisque vous le souhaitez, ma chère Sœur, lui répondit Procle, je ne vous quitterai pas. » Fébronie ajouta : « Je vous en conjure encore une fois en la présence de Dieu qui nous entend, ma chère Sœur, ne m'abandonnez pas. » Cependant, le soir étant venu, Procle sortit secrètement et ne parut plus.

La Mère supérieure, voyant son monastère ainsi abandonné de toutes ses religieuses, par la crainte qu'elles avaient des maux dont on était menacé, entra dans l'Oratoire, et s'étant prosternée à terre, elle se mit à jeter les hauts cris

Digitized by Google

et à pleurer amèrement. Mais Thomaïsse, qui était son assistante, s'étant mise auprès d'elle, lui dit pour la consoler : « Cessez de vous affliger, ma chère Mère, Dieu est assez puissant pour nous soutenir dans la tentation, et pour nous en faire même retirer de grands avantages. Qui est celui qui ayant mis sa confiance en lui, a été trompé dans son attente ? Qui a persévéré dans son amour, sans ressentir des effets de sa protection? » Bryène lui répondit : « Tout ce que vous dites est vrai, ma chère Sœur ; mais que ferai-je de Fébronie? Où pourrai-je la cacher et la mettre en sûreté ? Avec quels yeux pourrai-je la voir emmener par ces barbares? » Thomaïsse lui répliqua : « Avez-vous donc oublié ce que je viens de dire ? Celui qui peut ressusciter les morts fortifiera Fébronie et la protégera. Ainsi donc, ma chère Mère, consolez-vous, et laissant vos pleurs, allons auprès de Fébronie pour l'animer, car vous savez qu'elle est malade. »

Étant donc arrivées auprès du banc où Fébronie était couchée, Bryène se mit d'abord à pleurer et à gémir, et se penchant sur les genoux de Fébronie, elle fondait en larmes, sans pouvoir lui rien dire. Fébronie la regardant, dit à Thomaïsse : « Dites-moi, je vous prie, ma chère Mère, que signifient ces pleurs et ces gémissements de notre Mère? car j'ai déjà entendu qu'elle pleurait lorsqu'elle était dans l'oratoire. » Alors Thomaïsse lui dit en pleurant elle-même : « C'est pour l'amour de vous que notre Mère pleure et se lamente ainsi, et cela à cause des maux que les tyrans nous vont faire souffrir, et ce qui l'inquiète davantage, c'est votre jeunesse et votre beauté. » Alors Fébronie leur dit : « Priez pour moi mes chères Mères, car Dieu est assez puissant pour soutenir ma faiblesse, et me donner la force et la patience dont j'ai besoin, comme il a toujours fait à l'égard de ceux qui l'aiment véritablement. »

Thomaïsse lui dit : « Fébronie, ma chère fille, voici le temps du combat. Pour nous, quand nous serons prises, comme nous sommes avancées en âge, les tyrans nous feront mourir d'abord sans beaucoup de façon. Pour vous, ils vous réserve-

Digitized by Google

ront à cause de votre jeunesse et de votre beauté. Lors donc que ces tyrans entreprendront de vous séduire par de belles paroles, ne les écoutez pas. Quand même ils vous offriraient de l'or, de l'argent, des pierreries et des mets exquis, prenez bien garde, ma chère fille, de vous laisser persuader. Ne perdez pas le fruit de vos travaux. Ne devenez pas la proie du démon et le jouet des idoles. Rien n'est si précieux que la virginité, sa récompense est infinie. L'Époux des vierges est immortel, et il donne l'immortalité bienheureuse à celles qui lui demeurent fidèlement attachées. Désirez donc, ma chère Fébronie, ma chère Sœur, d'aller trouver votre Époux à qui vous vous êtes entièrement consacrée. Prenez garde, ma chère enfant, de mépriser les gages qu'il vous a donnés de son amour. N'oubliez jamais les promesses que vous lui avez faites. Car ce jour-là sera bien terrible, où assis sur le trône de sa gloire en qualité de Juge, il rendra à chacun selon ses œuvres. » Fébronie parut fort encouragée par ce discours, et se prépara à soutenir constamment toutes les attaques du démon, et répondant à Thomaïsse : « Je vous remercie, ma chère Mère, lui dit-elle, de la bonté que vous avez de m'encourager. Vous m'avez rendue certainement par vos paroles plus forte et plus intrépide que je ne l'étais. Cependant, si j'avais eu dessein d'éviter le combat, j'aurais pu m'en aller avec les autres, et me cacher comme elles. Mais comme je désire ardemment de m'unir à Celui à qui j'ai donné mon cœur, il n'y a rien que je ne sois disposée de faire et de souffrir pour aller au plus tôt vers lui, pourvu néanmoins qu'il veuille bien me rendre digne de combattre et de mourir pour son nom. »

Bryène, ayant entendu cette réponse de Fébronie, commença pareillement à l'animer de son côté et lui dit : « Fébronie, mon enfant, souvenez-vous des enseignements que je vous ai donnés et que vous avez si bien retenus. Souvenez-vous de ceux que vous avez donnés aux autres, dont vous avez été la maîtresse. N'oubliez pas que je vous ai reçue entre mes bras, des mains de votre nourrice, que vous n'a-

Digitized by Google

viez encore que deux ans. Aucun homme jusqu'à présent ne vous a vue, et je n'ai jamais voulu permettre que vous eussiez des entretiens avec des femmes séculières. Voilà quelle a été l'attention avec laquelle je vous ai conservée. Vous le savez ! Que ferons-nous donc à présent, ma chère fille ? Voudriez-vous déshonorer la vieillesse de votre mère spirituelle ! Voudriez-vous rendre inutiles toutes les peines qu'elle a prises pour votre éducation? Souvenez-vous de la constance des Martyrs, non-seulement des hommes, mais encore des femmes et des enfants, qui ont donné si généreusement la vie pour Jésus-Christ, et qui ont reçu du souverain Juge la couronne de gloire qu'ils ont méritée par leur constance. Souvenez-vous des deux illustres Sœurs Lybe et Léonisse, qui ont souffert un si glorieux martyre ; Lybe, ayant eu la tête tranchée, et Léonisse ayant été consumée par le feu. Souvenez-vous d'Eutropie, qui n'était encore presque qu'un enfant, et qui à l'âge de douze ans souffrit si courageusement le martyre avec sa mère. Combien n'avez-vous pas été touchée de l'obéissance et du courage admirable de cette jeune fille ? Lorsque le juge l'ayant condamnée à être percée de flèches, mais sans être attachée, afin que la peur l'ayant saisie elle pût s'enfuir; et sa mère lui ayant crié : « Eutropie, ma chère fille, ne fuyez pas, » elle joignit ses mains par derrière et demeura ferme, comme si elle eût été attachée. Elle attendit sans crainte les coups de flèches, dont ayant été percée, elle tomba morte en obéissant à sa mère. Combien n'admiriez-vous pas sa constance ? Cependant ce n'était encore qu'un enfant qui se savait rien, au lieu que vous, vous avez instruit les autres dont vous êtes devenue la maîtresse. » Toute la nuit se passa dans ces sortes de discours et plusieurs autres semblables.

Mais le matin étant venu, on entendit un grand bruit et un grand tumulte dans toute la ville, causé par l'arrivée de Sélène et de Lysimaque. Un grand nombre de chrétiens ayant donc été d'abord arrêtés et conduits en prison, quelques païens donnèrent avis à Sélène qu'il y avait dans la ville un

Digitized by Google

monastère de filles. Il y envoya incontinent un détachement de troupes qui l'ayant environné, et les soldats en ayant brisé les portes à coups de hache, ils y entrèrent. Il se saisirent d'abord de Bryène, et se mirent en devoir de la tuer sur-le-champ. Mais Fébronie, voyant le péril où elle était, sauta incontinent à bas de son banc, et se jetant aux pieds des soldats leur disait : « Je vous conjure, par le Dieu du ciel, de me faire mourir la première afin que je n'aie pas la douleur de voir mourir ma chère Mère. » Sur ces entrefaites, arriva le comte Prime, qui s'étant mis en colère contre les soldats, de ce qu'ils étaient entrés sans son ordre, leur commanda de se retirer et de sortir du monastère. Ensuite, interrogeant Bryène : « Où sont, lui dit-il, toutes les religieuses qui demeurent ici? — La crainte, lui répondit Bryène, qu'elles ont eue de vous, les a obligées de quitter le monastère. — Plût à Dieu, dit Prime, que vous en eussiez fait autant! Mais, ajouta-t-il, allez, vous êtes encore en liberté de vous retirer, et de vous sauver où vous voudrez. » Ensuite, sortant du monastère, il se mit à la tête des troupes pour les reconduire. Étant de retour au prétoire, il trouva Lysimaque qui lui dit : « Eh bien ! l'avis qu'on nous avait donné de ce monastère de religieuses est-il vrai? — Très-vrai, lui répondit Prime ; » ensuite prenant à part Lysimaque il lui dit : « Toutes les religieuses ont pris la fuite, et nous n'avons trouvé de resté que deux anciennes et une jeune. Mais il faut vous dire une chose surprenante que j'ai vue dans ce monastère. C'est que cette jeune religieuse, dont je vous parle, est d'une beauté si ravissante, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vue de pareille. Je prends tous les dieux à témoin, que l'ayant vue couchée sur un banc, j'en ai été d'abord tout transporté hors de moi-même. Et certainement, si elle n'était aussi pauvre et aussi misérable qu'elle l'est, je la trouverais tout à fait digne d'être à vous. » Lysimaque lui répondit : « Ne savez-vous pas quels sont les ordres que ma mère m'a donnés de ne jamais persécuter les chrétiens, mais plutôt de les protéger en tout. Comment donc pourrais-je entreprendre de leur faire

Digitized by Google

violence ? Non, je ne le ferai jamais. Mais je vous conjure au contraire, mon cher cousin, de retourner vers elles et de les mettre en quelque lieu de sûreté hors du monastère. Sauvez-les, je vous en prie, afin qu'elles ne tombent pas entre les mains de l'impitoyable Sélène, mon oncle. »

Cependant un malheureux soldat ayant entendu une partie de ce discours, courut d'abord à Sélène pour lui dire qu'ils avaient trouvé dans le monastère une jeune fille d'une beauté extraordinaire, et que le comte Prime en entretenait son neveu Lysimaque, et voulait lui persuader de l'épouser. Sélène ayant reçu cet avis, fut outré de colère, et envoya sur-le-champ des gardes au monastère pour empêcher que personne n'en sortît. Ensuite il fit publier par toute la ville que le lendemain il ferait l'interrogatoire de Fébronie. Ce qui ayant été divulgué, non-seulement dans la ville, mais encore aux environs, une foule incroyable d'hommes et de femmes accoururent pour être spectateurs des combats de cette jeune fille.

Le lendemain de grand matin les soldats vinrent au monastère, et y étant entrés, ils tirèrent Fébronie de dessus son banc. Ensuite l'ayant enchaînée, et lui ayant mis au col un gros carcan de fer, ils se mirent en devoir de l'emmener en cet état. Bryène et Thomaïsse tenant Fébronie par les mains et jetant les hauts cris priaient les soldats de la leur laisser encore un petit moment pour lui dire adieu. Les soldats, touchés de compassion pour Fébronie, le leur accordèrent. Elles les conjurèrent d'abord de les emmener l'une et l'autre avec elle, pour ne pas la laisser seule, et pour l'animer par leur présence. Mais les soldats leur répondirent que l'ordre qu'ils avaient ne regardait que Fébronie. Elles commencèrent donc à l'exhorter et à l'encourager l'une et l'autre. Bryène lui dit: « Fébronie, ma chère fille, voilà que vous allez entrer au combat. Faites réflexion que votre Époux céleste en sera spectateur, et que déjà les Anges tiennent en main la couronne qui sera la récompense de votre victoire. Prenez garde, ma chère fille, de ne pas craindre les supplices et de ne pas

Digitized by Google

donner occasion au démon de vous insulter. N'ayez point de compassion de votre corps, lorsque les fouets et les tortures le déchireront. Car quand même nous ne le voudrions pas, il doit dans peu se résoudre en poussière dans le tombeau. Voici que je reste au monastère accablée de douleur et dans la cruelle inquiétude si j'apprendrai de vous de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Faites donc en sorte, ma chère fille, que j'en apprenne de bonnes. Oh! qui m'annoncera que Fébronie a consommé heureusement son sacrifice, et qu'elle est au rang des martyrs ! » Fébronie lui répondit : « J'ai confiance en Dieu, ma chère Mère, que comme je vous ai obéi fidèlement en tout jusqu'à présent, je vous obéirai de même sur ce point que vous me recommandez. J'espère que vous en recevrez de bonnes nouvelles de tous ceux qui seront témoins de mes combtas et qu'ils diront en vous félicitant : En vérité, on voit bien que c'est là une élève de la vénérable Mère Bryène; car j'espère que je ferai voir un courage d'homme dans un corps de femme. Cependant priez Dieu pour moi et laissez-moi aller. » Alors Thomaïsse lui dit : « Je proteste devant Dieu, ma chère fille, que je vous suivrai en habit de femme séculière, pour être aussi moi-même témoin de vos combats. » Comme les soldats se mettaient en devoir de l'emmener, Fébronie leur dit encore : « Mes chères Sœurs, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction et priez pour moi. Après quoi, laissez-moi aller. » Bryène levant donc les mains au ciel, dit à haute voix en s'adressant à Jésus-Christ : « Seigneur Jésus, qui avez apparu sous la forme de Paul à Thècle, votre servante, dans le temps de son supplice, apparaissez encore à votre servante Fébronie, et soutenez-la au milieu de ses combats. » Bryène, après avoir fait cette prière, se jeta au cou de Fébronie, l'embrassa et la baisa avec beaucoup de larmes et la laissa enfin aller. Les soldats l'emmenèrent, et Bryène rentra dans le monastère en pleurant et en gémissant, et s'étant jetée contre terre dans l'oratoire, elle priait Dieu pour Fébronie en poussant de grands cris.

Digitized by Google

Cependant Thomaïsse, qui était assistante de la Mère supérieure, la laissant dans l'oratoire, prit un habit séculier, et s'avança vers le lieu du combat. Là accourait aussi une foule de femmes séculières, de celles qui avaient coutume de venir au monastère tous les vendredis, pour y entendre la lecture de l'Écriture-Sainte que Fébronie y faisait. Elles se frappaient la poitrine en pleurant et en regrettant la perte qu'elles allaient faire de leur chère maîtresse. La sénatrice Hiérie ayant aussi appris que la Sœur Fébronie allait subir l'interrogatoire, se leva aussitôt en jetant les hauts cris, de sorte que ses parents et tous les domestiques en furent effrayés, et accoururent pour savoir ce qui lui était arrivé. « La Sœur Fébronie, leur répondit-elle en pleurant, va être interrogée publiquement ; ma chère maîtresse va être accusée comme chrétienne. » Ses parents s'efforçaient de la consoler et de faire cesser ses larmes ; mais elle redoublait ses cris et ses pleurs, leur disant : « Laissez-moi pleurer ma chère sœur et ma chère maîtresse. » Enfin comme elle continuait toujours, ses parents émus ne purent s'empêcher eux-mêmes de pleurer et de regretter Fébronie. Hiérie ayant donc obtenu d'eux la permission d'assister à l'interrogatoire, elle se fit suivre par un grand nombre de domestiques, et courut en hâte, toujours pleurant, au lieu du spectacle. Elle rencontra en chemin un grand nombre de femmes tout éplorées qui y couraient aussi, et en particulier Thomaïsse qu'elle reconnut, et à laquelle s'étant jointe, elles arrivèrent toutes deux également affligées et tout en pleurs au lieu du combat.

Une grande multitude de peuple étant donc assemblée en ce lieu, Sélène et Lysimaque qui étaient les juges arrivèrent, et s'étant assis sur leur tribunal, ils commandèrent qu'on amenât Fébronie. Elle parut les mains liées et un gros carcan au cou. Le peuple la voyant en cet état se mit à pleurer, et on n'entendait de tous côtés que des cris et des gémissements. Ayant donc été conduite au milieu de l'assemblée jusque devant le tribunal, Sélène commanda qu'on fît cesser le bruit et le tumulte, et tout le monde gardant un profond silence,

Digitized by Google

il dit à Lysimaque : « Commencez à l'interroger et recevez ses réponses. »

Lysimaque, s'adressant à Fébronie, lui dit : « Répondez-moi, jeune fille, quel est votre état ? Êtes-vous esclave ou libre? » Fébronie répondit : « Je suis esclave. — Et de qui êtes-vous esclave? ajouta Lysimaque. — De Jésus-Christ, » répartit Fébronie. Lysimaque lui dit : « Comment vous appelez-vous ? — Chrétienne quoique indigne, répondit Fébronie. — C'est votre nom que je demande, répliqua Lysimaque? — Je vous ai déjà dit, répondit Fébronie, que je suis et m'appelle chrétienne. Que si vous voulez savoir encore mon autre nom, ma chère Mère m'appelle Fébronie. »

Alors Sélène prenant la parole commença lui-même à interroger Fébronie et lui dit : « Fébronie, je prends les dieux à témoin que je n'avais pas dessein de vous faire l'honneur de vous interroger, mais comme votre modestie et votre douceur jointe à votre beauté m'ont bien disposé en votre faveur, je veux, non pas vous interroger comme criminelle, mais vous conseiller comme ma fille. Écoutez donc, ma fille, les dieux me sont témoins que mon frère Anthime et moi nous avons fiancé à Lysimaque mon neveu une fille qui a de grands biens et qui est d'une grande naissance. Cependant je romprai aujourd'hui le contrat conclu avec la fille de Prosphore, si vous voulez épouser mon neveu Lysimaque, à la droite duquel je suis assis, et que vous voyez assez vous-même ne vous le céder pas en beauté et en bonne mine. Écoutez donc l'avis que je vous donne avec la même affection que si j'étais votre père. J'ai dessein de vous rendre l'une des plus heureuses filles qui soient aujourd'hui sur la terre. Et que votre pauvreté ne vous fasse pas de peine, car comme je n'ai ni femme ni enfant, vous aurez tout ce qui m'appartient. Vous serez maîtresse de tout mon bien, je le donnerai pour votre dot à mon neveu Lysimaque, et je vous servirai à l'un et à l'autre de père. Vous vivrez contente et glorieuse avec lui, et il n'y aura point de femme qui ne vous porte envie en voyant la gloire où vous serez

Digitized by Google

élevée. De plus, le très-invincible empereur vous comblera de grâces et d'honneurs : car il m'a promis d'élever Lysimaque aux premières charges de l'empire, et de le faire préfet à son retour. Vous avez tout entendu, donnez-moi donc à présent une réponse comme à votre père, telle qu'elle puisse plaire aux dieux, et me donner de la joie. Car si vous me désobéissez, je jure tous les dieux que dans trois heures vous ne serez pas en vie, de la manière dont je vous traiterai. Répondez-moi donc et prenez votre parti. »

Fébronie lui répondit : « Ayant déjà dans le Ciel une chambre et une couche nuptiale qui m'est destinée, et un Époux immortel qui pour douaire et pour gage de son amour m'a promis tout le royaume des Cieux, je ne puis pas seulement souffrir qu'on me parle de m'unir à un homme mortel. Ainsi, ô juge, ne vous fatiguez pas d'avantage à me faire de semblables propositions, car, ni vous ne me gagnerez par vos flatteries, ni vous ne m'effrayerez jamais par vos menaces. » Le juge, furieusement irrité de cette réponse, dit aux soldats : « Otez-lui ses habits en ne lui laissant qu'un linge pour se couvrir, exposée dans cet état aux yeux de tout le monde, afin que, couverte de confusion, elle sente mieux la différence qu'il y a entre l'honneur que je voulais lui faire, et l'infamie qu'elle s'est attirée. » Aussitôt les soldats lui ôtèrent ses habits avec violence, et la ceignant seulement d'un vieux linge, l'exposèrent en cet état aux yeux de toute l'assemblée. Alors Selène lui dit : « Eh bien, Fébronie, que dites-vous à présent? Sentez-vous de quelle gloire vous êtes déchue, et dans quel opprobre vous êtes tombée? » Fébronie lui répondit : « Écoutez, juge, quand même vous ne m'auriez rien laissé pour me couvrir, je compterais pour rien cette honte. Le même Créateur qui a fait le corps de l'homme, a fait celui de la femme, et je ne me suis pas seulement attendue à être dépouillée de mes habits, mais à souffrir encore le fer et le feu, si cependant je suis trouvée digne de souffrir pour Celui qui a bien voulu mourir pour moi. » Sélène lui répliqua : « Impudente et digne de toute sorte de confusion, je sais que c'est

Digitized by Google

parce que tu te confies dans ta beauté, que tu ne te soucies pas de voir ton corps exposé à cette infamie. Tu crois au contraire qu'il t'est glorieux de paraître en cet état. » Fébronie lui répondit : « Jésus-Christ sait que jusqu'à présent jamais je n'ai vu le visage d'un seul homme, et comment, depuis que je suis en ta présence, peux-tu dire que je suis devenue impudente ? Dis-moi, juge inique et insensé, qui est l'athlète qui devant combattre aux jeux olympiques, s'est jamais présenté au combat avec ses habits? Ne se dépouille-t-il pas pour lutter avec son adversaire, jusqu'à ce qu'il l'ait vaincu? Pour moi qui me suis attendue à combattre le fer et le feu, et toute sorte de tortures, pouvais-je espérer de les vaincre en demeurant habillée? N'est-ce pas mon corps qui doit en éprouver la violence, jusqu'à ce que j'aie vaincu le démon dont tu es le ministre, par le mépris que je ferai de tous tes tourments ? « Sélène dit : « Puisqu'elle désire de souffrir les tortures et d'éprouver la violence du feu, attachez-la par les pieds et par les mains à quatre poteaux : qu'on allume un brasier sous elle, et que quatre soldats lui déchirent le dos à coups de fouets. » Cela étant fait et Fébronie ayant été ainsi frappée longtemps, le sang sortit en abondance de ses épaules et ruisselait sur toute la terre. Cependant le feu agissait et lui brûlait la poitrine : les bourreaux, pour en augmenter la violence, y jettaient de l'huile, d'où il s'élevait des flammes qui la consumaient. Comme le juge continuait à la faire battre, tout le peuple s'écria en s'adressant à lui : « Juge clément, épargnez cette jeune fille. » Celui-ci, loin d'être touché de ces cris, commandait qu'on redoublât les coups, jusqu'à ce qu'ayant vu la terre couverte de morceaux de chair mêlés avec le sang, il fit cesser ce supplice. Les bourreaux ayant détaché Fébronie et la croyant morte, la jetèrent à côté du brasier.

Cependant Thomaïsse ayant vu ce cruel supplice, tomba évanouie aux pieds d'Hiérie. Alors Hiérie se mit à crier à haute voix : « Ah! Fébronie, ma chère sœur! Fébronie, ma chère maîtresse, faut-il donc qu'en vous perdant aujourd'hui, je

Digitized by Google

perde aussi ma chère sœur Thomaïsse? Car la voilà qui expire à cause de vous. » Fébronie, ayant reconnu la voix d'Hiérie, pria les soldats, toute couchée qu'elle était par terre, de lui jeter un peu d'eau fraîche sur le visage. Les soldats, ayant apporté sur-le-champ de l'eau, et lui en ayant jeté, elle revint un peu à elle, et pria qu'on lui laissât voir Hiérie. Le juge ne l'ayant pas voulu permettre, l'obligea de se lever et de répondre à ses interrogations, lui disant : « Eh bien! Fébronie, qu'en pensez-vous? Comment vous trouvez-vous de ce premier effet? — Vous avez pu en apprendre, lui répondit Fébronie, que je suis invincible, et que je méprise vos tortures. » Sélène dit : « Qu'on l'attache au chevalet, et qu'on lui déchire les côtés avec des peignes de fer; ensuite, qu'on y applique le feu, et qu'on la brûle jusqu'aux os. » Les bourreaux ayant donc pris des peignes de fer, lui déchirèrent tellement les côtés, que les morceaux de chair tombaient à terre avec le sang. Ensuite, appliquant le feu à ses plaies, ils la brûlaient jusque dans les entrailles. Alors Fébronie, levant les yeux au ciel, dit : « Seigneur, venez à mon secours, et ne m'abandonnez pas dans ce moment. » Ce qu'ayant dit, elle se tut, car le feu la brûlait horriblement.

Plusieurs de ceux qui étaient accourus à ce spectacle ne purent le soutenir plus longtemps, et se retirèrent en détestant la cruauté de Sélène; les autres criaient et suppliaient le juge qu'on n'appliquât pas davantage le feu aux plaies de Fébronie. Ce qu'ayant accordé, il recommença à l'interroger, attachée et suspendue au chevalet comme elle était. Fébronie ne pouvant répondre, il la fit détacher du chevalet, et la fit lier à un poteau; il commanda ensuite qu'on fît venir un chirurgien, à qui il dit : « Qu'on coupe la langue à cette misérable qui ne veut pas répondre à son juge, et qu'on la jette ensuite au feu. » Fébronie avançant la langue, faisait signe à cet homme de la lui couper. Cet homme se disposait en effet à lui couper la langue ; tous les assistants conjurèrent Sélène, par tous les dieux, de ne le point permettre. Il y consentit, mais ce barbare et impitoyable juge ordonna qu'on

Digitized by Google

lui arrachât toutes les dents. Le chirurgien ayant donc pris ses tenailles, commença à arracher les dents de cette généreuse fille, et les jetait par terre après les avoir arrachées. Lui en ayant arraché dix-sept, et le sang coulant en abondance, Sélène lui ordonna de cesser. Fébronie tomba en défaillance par la quantité de sang qu'elle perdait, mais le chirurgien lui appliqua je ne sais quel remède, qui arrêta le sang aussitôt.

Sélène recommençant à interroger Fébronie, lui dit : « Fébronie, obéiras-tu enfin à la justice et reconnaîtras-tu les dieux? » Fébronie lui répondit : « Malheur à toi, détestable vieillard, qui retardes mon bonheur, et qui ne me laisses point aller à mon Époux. Hâte-toi et délivre-moi au plus tôt de ce corps mortel, car mon Époux m'attend. » Sélène lui dit : « Dans peu je détruirai ton corps par le fer et par le feu ; car je vois bien que la confiance que tu as dans ta jeunesse te rend ainsi audacieuse et arrogante. Mais tu n'y gagneras rien, car c'est cette arrogance même qui t'a attiré jusqu'ici tout ce que tu as souffert. » Fébronie, ne pouvant lui répondre à cause de ses tourments, augmenta la colère du juge. Il s'adressa donc au chirurgien et lui dit : « Qu'on coupe les mamelles à cette impudente. » Le chirurgien, tirant son rasoir et s'approchant de Fébronie, se mit en devoir de les couper ; mais la multitude se mit aussitôt à crier et à prier le juge en lui disant : « Nous vous conjurons de ne point faire souffrir ce supplice à cette pauvre fille. » Comme les cris continuaient toujours, Sélène se mettant en colère contre le chirurgien lui dit : « Coupe, malheureux ennemi des dieux, coupe. » Le chirurgien, prenant donc son rasoir, coupa la mamelle droite à Fébronie. Alors elle jeta un grand cri, et levant les yeux au ciel, elle dit : « Mon Seigneur et mon Dieu, voyez le tourment que j'endure, et recevez mon âme entre vos mains. » Après quoi elle ne parla plus.

Ses mamelles lui ayant été coupées et jetées à terre, le juge ordonna qu'on appliquât le feu aux plaies. Ce supplice ayant été continué longtemps, le feu pénétra jusques dans les en-

Digitized by Google

trailles. Une partie du peuple ne pouvant soutenir plus longtemps ce spectacle se retira en criant : « Anathème à Dioclétien et à ses dieux ! » Mais Thomaïsse et Hiérie envoyèrent en hâte une jeune fille au monastère pour apprendre à Bryène ce qui se passait. Cette fille étant arrivée lui dit : « Voici ce que Thomaïsse et Hiérie m'ont chargé de vous dire : Ne cessez point de tenir vos mains élevées vers le Seigneur ; que votre cœur ne se lasse point de recourir à lui et de le prier avec ardeur ; car Fébronie soutient de terribles combats. » Bryène ayant entendu ce discours, se mit à crier en disant à Dieu : « Jésus-Christ mon Sauveur, secourez votre servante Fébronie, » et continuant de prier, elle se jeta par terre, se lamentant, et disant : « Ah ! Fébronie, ma chère fille, où êtes-vous ! »

Cependant la jeune fille qui était venue l'avertir retourna au spectacle. Mais Bryène se relevant et tenant ses mains étendues vers le ciel, disait : « Seigneur, ayez pitié de votre pauvre servante Fébronie, et secourez-la ; que j'aie la consolation d'apprendre qu'elle a consommé son sacrifice et qu'elle est au nombre des Martyrs. »

Le juge cependant ordonna qu'on déliât Fébronie du poteau où elle était attachée, ce qu'étant fait, elle tomba par terre, car elle ne pouvait plus se soutenir. Prime dit alors à Lysimaque : « C'est pitié en vérité que de voir cette pauvre fille en cet état. — Laissez, laissez, lui répondit Lysimaque, c'est pour le salut de plusieurs qu'elle souffre ainsi, et peut-être pour le mien ; car j'ai souvent entendu dire à ma mère que pareilles choses étaient arrivées. Était-il en mon pouvoir de la délivrer ? Mais laissez-la achever son combat, car encore une fois c'est pour le salut de plusieurs qu'elle se trouve dans cet état. » Cependant Hiérie criait de toute sa force contre le juge, et lui disait : « Juge barbare, ne devais-tu pas être satisfait des autres supplices que tu avais fait souffrir à cette pauvre fille ? Ne devais-tu pas te souvenir que ta mère avait un corps semblable au sien ? Ne devais-tu pas te souvenir qu'après t'avoir enfanté avec beaucoup de douleurs, tu avais

Digitized by Google

tiré ta première nourriture de ses mamelles, et que c'est de là que tu es venu à cet âge où tu es à présent ? Comment s'est-il pu faire qu'aucune de ces considérations n'ait touché ton cœur inhumain ? Va, que le souverain Roi du ciel ne t'épargne pas plus que tu as épargné cette jeune fille ! » Ces reproches d'Hiérie ayant mis le juge en fureur, il commanda qu'on l'amenât à son tribunal pour la faire punir. Hiérie s'avança avec beaucoup de joie en disant : « O vous Seigneur ! qui êtes le Dieu de Fébronie, recevez-moi en sa compagnie, toute païenne et toute misérable que je suis. »

Cependant les amis de Sélène lui dirent en secret de ne rien entreprendre contre Hiérie, parce que infailliblement elle serait suivie de tout le peuple qui se déclarerait pour le Dieu des chrétiens, et que toute la ville serait dans une confusion et un renversement terrible. Sélène, suivant ce conseil, n'insista pas davantage à faire comparaître Hiérie en jugement, mais s'emportant contre elle avec fureur : « Je prends les dieux à témoin que vous êtes cause de tous les maux dont je vais accabler Fébronie. » Et sur-le-champ il ordonne qu'on lui coupe les deux mains et le pied droit. Aussitôt, les bourreaux mirent un billot sous la main droite de Fébronie, et la lui coupèrent d'un coup de hache ; ils lui coupèrent ensuite la main gauche de la même manière. Ensuite ayant mis le billot sous son pied droit, le bourreau frappa de toute sa force ; mais le coup ayant donné sur la cheville du pied, il ne put le lui couper : il recommença à frapper une seconde fois sans pouvoir en venir à bout. Il s'éleva dans le moment parmi le peuple de grands cris et de grandes clameurs. Enfin le bourreau ayant frappé une troisième fois, il lui coupa le pied, quoique avec peine. Alors on vit le corps de Fébronie saisi d'un tremblement universel, et comme elle expirait, elle fit encore un effort pour mettre son autre pied sur le billot, afin d'être coupé comme l'autre. Ce que voyant le juge, il s'écria : « Voyez quelle est la force de cette impudente ? » et plein de rage il dit au bourreau : « Frappe, et coupe encore cet autre pied »

Digitized by Google

Lysimaque se levant alors, dit à Sélène : « Que voulez-vous faire de plus à cette pauvre fille ? Il est temps de dîner. » L'impitoyable Sélène lui répondit en colère. « Je jure par les dieux que je ne la laisserai pas, tant qu'elle aura un souffle de vie. » Comme Fébronie palpitait encore, Sélène dit aux bourreaux : « Voyez si cette misérable est morte. — Seigneur, répondirent-il, elle est encore en vie. — Qu'on lui tranche la tête, répliqua-t-il. » Le soldat la prenant d'une main par les cheveux et la frappant de l'autre lui trancha la tête, et l'immola comme un agneau que l'on sacrifie. Alors les juges se levèrent pour aller dîner, Lysimaque ayant les yeux tout baignés de larmes. Le peuple accourant en foule voulait se jeter sur le corps de Fébronie pour l'enlever, mais Lysimaque commanda aux soldats de rester et de le garder. Lysimaque étant retourné dans le prétoire, extraordinairement ému, ne voulut ni boire ni manger, mais se renfermant dans sa chambre, il pleurait la mort de Fébronie. Sélène, apprenant l'affliction de son neveu, ne voulut point manger non plus, et s'étant levé de table, il se promenait à grands pas dans la salle du prétoire. Le chagrin et le désespoir s'emparèrent de son esprit, on le vit pendant un assez long espace de temps comme tout hors de lui-même, les yeux fixés vers le ciel. Enfin, transporté de rage et mugissant comme un taureau, il alla donner de la tête contre une des colonnes de la salle, et tomba roide mort.

Un grand bruit et de grandes clameurs s'étant élevées aussitôt, Lysimaque accourut, et voyant son oncle mort, il demanda comment cet accident était arrivé. On le lui raconta ; sur quoi, branlant la tête, il dit : « Que le Dieu des chrétiens est grand ! Que le Dieu de Fébronie soit béni ! il a vengé le sang injustement répandu. » Après quoi, ayant ordonné qu'on ensevelît son oncle, il fit appeler le comte Prime, et lui dit : « Je vous conjure, par le Dieu des chrétiens, d'exécuter fidèlement les ordres que je vais vous donner. Faites faire au plus tôt à Fébronie un cercueil de bois incorruptible, et faites publier par toute la ville que les chrétiens

Digitized by Google

qui voudront assister à ses funérailles le pourront faire sans rien craindre, surtout mon oncle étant mort. Vous voyez, mon cher cousin, quelles sont mes intentions. Prenez avec vous un détachement de soldats, et ordonnez à quelques-uns d'entr'eux de porter le corps de Fébronie, et qu'on le conduise en cette manière au monastère, pour le remettre entre les mains de la Mère supérieure. Au reste, que personne ne prenne rien de son corps, ni des parties qui en ont été coupées. Que l'on ne souffre pas qu'aucun chien ou autre animal lèche son sang, mais qu'on prenne la terre qui en sera teinte, et qu'on la transporte aussi au monastère. »

Le comte Prime ayant reçu ces ordres, les exécuta comme Lysimaque le désirait. Il ordonna à quelques soldats de porter le corps de Fébronie. Pour lui, prenant sa tête, ses mains et toutes les autres parties de son corps qui en avaient été séparées, il les enveloppa dans sa casaque, et marcha ainsi vers le monastère. Cependant le peuple, accourant de toute part, s'efforçait d'avoir quelque partie des membres coupés de Fébronie : si bien que le comte Prime ne fut pas exposé à un petit danger, tant la foule était grande et son empressement violent : mais les soldats, tirant leurs épées, vinrent à bout, quoique avec peine, de l'écarter. Étant arrivés au monastère, ils eurent encore plus de peine d'y faire entrer les reliques de la Bienheureuse, parce que toute la multitude voulut y entrer en même temps ; mais les soldats, faisant faire place, ne laissèrent entrer que Thomaïsse et Hiérie. Bryène ayant reçu le corps de Fébronie, et le voyant si horriblement mutilé, tomba sur-le-champ évanouie. Prime, après avoir laissé des gardes à la porte du monastère, retourna au prétoire auprès de Lysimaque. Bryène étant enfin revenue de son évanouissement, se leva, et courut embrasser le corps de Fébronie en criant : « Ah! Fébronie, ma chère fille, comment ai-je pu te laisser aller? Comment as-tu pu être enlevée aujourd'hui de devant les yeux de ta chère Mère? Qui fera désormais aux Sœurs la leçon de l'Écriture-Sainte? Quelles mains manieront tes livres? » Tandis que Bryène se lamentait

Digitized by Google

ainsi, toutes les Sœurs qui avaient suivi Éthérie arrivèrent au monastère, et embrassant toutes ce saint corps, le baisèrent avec une tendresse et une dévotion incroyables. Hiérie en fit de même, et disait en le baisant : « Que je baise ces saints pieds qui ont écrasé la tête du serpent ; que je baise toutes les plaies de ce saint corps qui a guéri mon âme ; que je couronne de fleurs cette tête qui fait la gloire et la couronne de notre sexe. » Tandis qu'Hiérie parlait ainsi, et que toutes les Sœurs donnaient, comme elles, à l'envi, les marques les plus touchantes de leur tendresse et de leur piété, l'heure de None arriva, et Bryène élevant sa voix, dit : « Fébronie, voilà l'heure de la prière ; levez-vous, ma chère fille, et venez prier avec nous. » Ce qu'elle répéta encore en syriaque, disant : « Où êtes-vous, Fébronie, ma chère fille? Levez-vous, et venez prier avec nous. » Thomaïsse ajouta : « Ma chère sœur Fébronie, jamais vous n'avez désobéi à notre Mère : d'où vient donc que vous ne faites pas à présent ce qu'elle vous dit? »

Pendant tous ces discours et cette confusion, l'heure de Vêpres arriva. Les Sœurs, prenant donc le saint corps, le lavèrent, et l'ayant mis sur une table, elles ajustèrent et remirent à leur place, comme elles purent, toutes les parties qui en avaient été séparées. Cela fait, Bryène ordonna qu'on laissât entrer le peuple, qui, en voyant ce saint corps, ne cessait de bénir et de glorifier Dieu. Les femmes du monde regrettaient surtout la perte qu'elles avaient faite de Fébronie, leur maîtresse. Quelques-uns des saints Pères, avec un grand nombre de religieux, vinrent aussi, et passèrent là toute la nuit en prières. Cependant Lysimaque, ayant fait appeler le comte Prime, lui dit : « Mon cher ami, pour moi, je renonce désormais à toutes les superstitions de nos pères, et, quittant même tous mes biens, je suis résolu de suivre Jésus-Christ. — C'est aussi ce que j'ai résolu de faire, lui répondit Prime. Anathème à Dioclétien et à toute sa puissance! Je renonce à nos vieilles erreurs, et je m'attache à Jésus-Christ. » Et, quittant sur-le-champ le prétoire, ils vinrent l'un et l'autre au monastère avec tout le peuple.

Digitized by Google

Le lendemain arrivèrent ceux qui apportaient le cercueil que Lysimaque avait commandé, et les Sœurs y mirent le corps de la Bienheureuse Fébronie, en récitant des prières, et versant beaucoup de larmes. Elles eurent soin aussi de remettre à leur place toutes les parties qui avaient été coupées, la tête, les pieds, les mains et le reste; pour les dents, elles les mirent sur sa poitrine. Le peuple cependant répandait des parfums, du musc et de l'encens sur le cercueil; ils l'en remplirent tellement, qu'on ne voyait plus le corps de la Sainte. Comme on voulut fermer la châsse, le peuple s'y opposa avec de grands cris, quoique l'évêque de la ville, les solitaires et les clercs fissent tous leurs efforts pour les obliger à laisser mettre ces saintes reliques dans leur place; mais ils ne purent rien gagner. Alors Bryène montant sur un lieu élevé, les pria en leur disant : « Je vous prie, mes frères, souffrez que l'on mette ce corps dans la place où il doit être. » Le peuple obéit à l'instant, de sorte que le saint corps fut porté avec beaucoup de larmes et de prières dans l'intérieur du monastère, et mis dans une place distinguée, de quoi tout le monde rendit grâces à Dieu. Un grand nombre de païens se convertirent, crurent en Jésus-Christ et furent baptisés. Lysimaque et Prime reçurent aussi le saint Baptême, et renonçant au monde se rangèrent sous la conduite de l'archimandrite Marcel, et après avoir parfaitement rempli tous les devoirs de la vie religieuse, ils se reposèrent dans le Seigneur. Quantité de soldats crurent aussi en Jésus-Christ et furent baptisés. Hiérie et ses parents le furent aussi; mais Hiérie quittant ses parents et renonçant au monde entra dans le monastère, et y apporta tout ce qu'elle avait, disant à la Mère supérieure : « Je vous prie, ma chère Mère, de me recevoir à la place de ma sœur Fébronie, je tâcherai de vous obéir aussi fidèlement qu'elle a fait. » Ensuite ayant défait tous ses ajustements et ses garnitures, elle les employa à orner la châsse de la Bienheureuse et elle l'enrichit de tout côté d'or et de pierreries.

Le jour auquel on célèbre la mémoire du martyre de la

Digitized by Google

Bienheureuse Fébronie, tous les monastères de religieuses et une multitude innombrable d'autres personnes, ont coutume de s'assembler au monastère, surtout à cause du miracle qui s'y fait; car vers l'heure de minuit, lorsque l'on dit les Matines, la Bienheureuse Fébronie apparaît, se tenant debout dans sa place jusqu'à Tierce. De sorte que tout le monde est dans la crainte et l'étonnement ; personne cependant n'ose la toucher ni lui rien dire. La première fois qu'elle apparut ainsi, toutes les Sœurs furent saisies de frayeur, mais Bryène s'écria : « Ah! voilà ma chère fille Fébronie, » et courut à elle pour l'embrasser ; mais Fébronie disparut aussitôt. Depuis ce temps personne n'ose plus s'approcher d'elle, ni la toucher. Mais lorsqu'elle apparaît, ce sont de tous côtés des torrents de larmes que l'on verse, et une joie incroyable dont toute l'assemblée se trouve pénétrée.

L'évêque de la ville, touché de ces merveilles, prit le dessein de bâtir une belle église en l'honneur de cette Bienheureuse, et employa six ans à la construire. L'ouvrage étant achevé, il invita tous les évêques d'alentour, et après leur avoir fait un grand régal, il célébra avec eux la fête de la dédicace le 25 du mois de juin, en passant toute la nuit en prières. Une multitude infinie de peuple y accourut de tout côté, de sorte que l'église ni le monastère ne pouvaient le contenir, et partout on n'entendait que le chant des psaumes. Le lendemain matin, après avoir dit Matines, les évêques vinrent au monastère pour faire la translation du corps de la Bienheureuse dans la nouvelle église. Ils étaient suivis d'une foule innombrable de chrétiens, tous portant des cierges et de l'encens. Étant entrés et ayant fait leurs prières, ils s'assirent, et ayant fait venir Bryène, ils lui parlèrent ainsi : « La sagesse de votre conduite, et votre exactitude à remplir tous les devoirs de votre charge, est tout à fait estimable, et on ne saurait la louer assez. Telles doivent être les supérieures des monastères, et ce sont de pareils fruits de leur conduite et de leurs soins qu'elles doivent offrir à Dieu. Mais

Digitized by Google

comme il n'est pas possible de faire l'éloge de la Bienheureuse, que vous avez si saintement élevée, il vaut mieux l'honorer par notre silence, d'autant plus que toutes les langues humaines ne sont pas capables de louer dignement une si glorieuse Martyre. Puis donc que nous ne pouvons ni rien faire ni rien dire qui soit digne d'elle, nous venons à vous comme à notre sœur, pour vous faire part du dessein qui nous amène ici. Honorez avec nous cette Bienheureuse Martyre, et donnez-nous son corps pour le mettre dans l'église que nous avons fait bâtir en son honneur. »

Les Sœurs ayant entendu ce discours s'écrièrent tout d'une voix et se jetant toutes ensemble aux pieds des évêques, elles leur dirent : « Nous vous conjurons, très-saints Pères, d'avoir compassion de vos humbles servantes et de ne pas les priver de ce qui fait toute notre gloire et toutes nos richesses. » Comme elles ne cessaient de pleurer et de redoubler leurs instances, l'évêque dit à la Mère supérieure : « Écoutez, ma Sœur, vous savez avec quel soin et quel travail j'ai fait construire une église en l'honneur de votre bienheureuse Martyre, et voici la sixième année accomplie, depuis que je l'ai commencée ; ne souffrez pas, s'il vous plaît, que mon travail demeure inutile et sans fruit. » Bryène lui répondit : « Très-saint Père, si cette translation est agréable à la Bienheureuse, qui suis-je, moi, pour pouvoir l'empêcher ? Entrez donc, prenez-la et emportez-la avec vous. » Là-dessus, les évêques s'approchèrent de l'endroit où reposait ce saint corps et y firent leur prière. Cependant Hiérie jetait les hauts cris et disait : « Malheur à nous puisque ce monastère va être privé de ce qui fait son bonheur ! Malheur à nous, puisque nous allons devenir orphelines ! Malheur à nous, puisque nous abandonnons notre trésor ! » Et s'adressant à Bryène elle lui disait : « Que faites-vous, ma Mère ? Pourquoi voulez-vous me priver de ma chère sœur Fébronie, pour l'amour de laquelle j'ai tout quitté et suis venue chercher un asile auprès de vous ? » Bryène voyant Hiérie ainsi désolée, se tourna vers elle et lui dit : « Ma fille, pourquoi vous affligez-vous ? Si cette

Digitized by Google

translation est agréable à Fébronie, elle se fera; si non, elle ne se fera pas. »

Les évêques ayant achevé leurs prières et tout le monde ayant répondu *Amen,* comme ils voulurent lever la châsse, il se fit dans l'air comme un grand éclat de tonnerre dont tout le monde fut épouvanté. Quelque temps après, comme ils poursuivaient leur dessein, il se fit un si grand tremblement de terre, qu'il semblait que toute la ville en dût être renversée. Les évêques et tout le peuple comprirent par là que la Bienheureuse Martyre n'avait pas cru agréable qu'on transportât son corps hors du monastère. De quoi étant affligés, ils dirent à Bryène : « Puisque la Bienheureuse Martyre ne veut pas quitter le monastère, prenez au moins quelqu'une des parties de son corps qui ont été coupées, et donnez-nous les, pour emporter avec nous. » Bryène, prenant la clef, ouvrit la châsse, et tout d'un coup, le corps de la Sainte parut éclatant comme le soleil, et une lumière semblable à celle d'un éclair brillait tout à l'entour. La Mère supérieure étendit donc la main avec une grande crainte, et prenant l'une des mains de la Sainte, elle voulut la donner à l'évêque, mais sa main s'engourdit de telle sorte qu'elle ne put la retirer, et qu'elle semblait morte. Bryène, fondant en larmes, s'écria disant : « Fébronie, ma chère fille, ne vous fâchez pas, je vous prie, contre votre chère Mère. Souvenez-vous des soins que j'ai eus de vous, et ne déshonorez pas ma vieillesse. » Ayant donc retiré sa main, elle l'étendit une seconde fois, en disant avec beaucoup de larmes : « Accordez-nous au moins une petite bénédiction, ma chère fille, ne me la refusez pas. » Et prenant une des dents de Fébronie qui étaient rangées sur sa poitrine, elle la donna à l'évêque, et aussitôt elle referma la châsse.

Les évêques prenant cette sainte relique et l'enfermant dans une boîte d'or, retournèrent avec joie. Tout le peuple marchait devant, en chantant et tenant des cierges allumés et des parfums. Étant arrivés à l'église, les évêques montèrent sur un lieu élevé, et montrèrent au peuple cette sainte reli-

Digitized by Google

que. Dans le moment, tous les malades qui se trouvèrent là, aveugles, boiteux ou démoniaques furent guéris. Ce qui étant divulgué, des jeunes gens se mirent à courir toute la ville, et amenèrent tous les malades qu'ils purent trouver, portant les uns sur leurs épaules, d'autres dans leurs lits et quelques-uns sur des bêtes de charge, et tous furent guéris à l'instant, quelle que pût être leur maladie. Et tant qu'il y eut des malades à guérir, le peuple ne voulut jamais souffrir qu'on renfermât cette précieuse relique. Tous les malades ayant donc été guéris, et remerciant Dieu de la guérison qu'ils avaient obtenue, enfin, on renferma la sainte relique, le vingt-cinq du mois de juin, et chacun retourna dans sa maison, en témoignant une grande joie, et en glorifiant Dieu, et Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, à qui soit honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

Bryène ayant survécu deux ans à la dédicace de sainte Fébronie, et ayant gouverné son monastère avec beaucoup de sagesse, reposa en paix. Pour moi, Thomaïsse, je fus chargée après sa mort de la conduite du monastère, et ayant su et vu par moi-même tout ce qui regarde la Bienheureuse Fébronie, et ayant appris le reste du saint solitaire Lysimaque, j'ai écrit sa vie et son histoire, à la louange de cette même glorieuse Vierge et Martyre, et pour exciter tous ceux qui la liront à bénir et glorifier le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à présent et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

(Traduit des Actes grecs.)

SAINT MOLOCK,

ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

Saint Molock, né en Écosse, et qui florissait au VII^e^ siècle, partagea les travaux apostoliques de saint Boniface de Ross, qui est honoré le 14 mars. Ses reliques se gardaient anciennement avec beaucoup de vénération à Murlack.

Les Danois, commandés par Olas et Enet, vinrent, au commencement du XI^e^ siècle, attaquer Malcolm II, roi d'Écosse,

Digitized by Google

et le défirent à Murlack : mais ce prince remporta sur eux l'avantage dans une seconde bataille. Malcolm attribua cette victoire à l'intercession de la Mère de Dieu et de saint Molock, qu'il avait implorés avec son armée. Par reconnaissance, il fonda une abbaye à Murlack, en 1010, sous l'invocation de l'une et de l'autre; il fit aussi bâtir au même endroit une cathédrale magnifique, et y établit un siége épiscopal, qui fut depuis transféré à Aberdeen.

Les Danois furent battus par Malcolm en deux autres rencontres. Ce prince religieux, pour perpétuer le souvenir de la première de ces victoires, fonda un second monastère, sous l'invocation de la très-sainte Vierge, dans la ville de Brechin, près de laquelle la bataille s'était donnée, et il fit élever, à l'endroit même où s'était livré le combat, un obélisque qu'on voit encore dans un village appelé *Cuin*, du nom d'un général danois qui y fut tué. En reconnaissance de la seconde des victoires dont nous parlons, il bâtit, dans le lieu où il l'avait gagnée, un troisième monastère, appelé *Deir*, qui embrassa, peu de temps après, la règle de Cîteaux, et qui a subsisté dans un état très-florissant jusqu'en 1550.

Le nom de saint Molock était autrefois fort célèbre en Écosse, surtout dans les comtés d'Argyle et de Ross. On gardait à Limore une portion considérable de ses reliques dans l'église qui porte encore son nom.

SAINT DIZEINS,

ÉVÊQUE DE SAINTES.

Saint Dizeins ou Dizans, en latin *Decentius*, évêque de Saintes, florissait au VIIIe siècle. Ses reliques étaient honorées à Ardes, ancienne capitale du duché de Melcœur, maintenant petite ville du département du Puy-de-Dôme. Saint Dizeins vivait du temps de Pépin-le-Bref. On raconte qu'il rendit la santé et même quelquefois la vie à des enfants, en les plongeant dans une fontaine qui porte toujours son nom et qui est près de la ville d'Ardes. Les nourrices et les mères de

Digitized by Google

cette contrée plongent encore leurs enfants dans la fontaine de Saint-Dizeins, pour les fortifier.

SAINT ADELBERT D'EGMOND.

Adelbert, qu'on appelle aussi Adalbert, était un jeune prince du sang des rois de Northumberland, aux temps de l'heptarchie anglaise. Il eut le bonheur de quitter le monde, décidé à ne vivre plus que pour Dieu. Tout à la fin du VII^e^ siècle, il se sentit entraîné à suivre saint Willibrord, qui s'en allait porter la foi dans la Basse-Germanie. Il prêcha la bonne nouvelle du salut dans la Frise et dans la Hollande, où il fit d'innombrables conversions. Les services qu'il rendit à la généreuse mission de saint Willibrord, le firent nommer archidiacre d'Utrecht. Après quarante ans de courageux travaux et d'innombrables conversions, il mourut à Egmond, dans la Hollande, le 25 juin 740, et y fut enterré. Dès lors, son tombeau fut illustré de nombreux miracles; et plus tard, une abbaye se fonda sur le sol qu'Adelbert avait sanctifié.

SAINT GOHARD,

ÉVÊQUE DE NANTES, MARTYR.

Pendant que Charles-le-Chauve était occupé à ramener dans ses États le calme qui avait été grandement troublé par la bataille de Fontenoy le 25 juin 842, le 25 juin 843 fut ensanglanté par un autre désastre. Nomenoé, qui se disait investi du duché de Bretagne par Louis-le-Débonnaire, s'empara de la ville de Nantes. Il était poussé à cet envahissement par un certain duc Lambert, avec qui il se brouilla peu après. Alors le duc Lambert appela les Normands en leur promettant le pillage de Nantes. Ils ne se firent pas attendre, et dans la nuit du 24 au 25 juin 843, ils escaladèrent les murs de la ville, qui était pleine de monde à cause de la fête de saint Jean-Baptiste ; elle fut pillée et beaucoup de Bretons furent massacrés.

Le pieux évêque Gohard s'était enfermé avec son clergé

Digitized by Google

dans la cathédrale ; les portes furent bientôt brisées, l'église dévastée, et dans la boucherie qui accompagna ces profanations, les Normands massacrèrent le saint évêque, ses prêtres, ses religieux et beaucoup de fidèles, les poursuivant jusques sur les autels où ils se réfugiaient.

On lit dans la Vie de ce saint évêque que les barbares étaient entrés au moment où il prononçait le *Sursum corda* de la préface. De vieilles traditions racontent que le corps de saint Gohard décapité se leva, prit sa tête dans ses mains, et sortit avec majesté, à la grande surprise des Normands, qui le suivirent sans oser l'approcher.

Arrivé au bord de la Loire où se trouvaitun bateau sans rameurs, le saint Martyr y entra, et le bateau le conduisit à Angers, où il fut reçu avec de grands transports de joie. Il est certain qu'au dernier siècle, Angers possédait encore toutes les reliques de ce bon Saint, c'est-à-dire son corps et sa tête.

SAINTE PEZENNE ET SAINTE MACRINE,

VIERGES.

La tradition et le respect des peuples ont si intimement lié l'un à l'autre le nom et l'histoire de ces deux saintes femmes, que nous n'avons pas cru pouvoir les séparer dans notre récit.

On s'est demandé fort souvent si la sainte vénérée à Magné, près de Niort, ne serait point la même que l'église d'Orient honore d'un culte tout particulier sous le nom de sainte Macrine, fille de saint Basile l'Ancien, et sœur de saint Basile le Grand, de saint Pierre de Sébaste et de saint Grégoire de Nysse. Dans cette hypothèse, le culte de cette Sainte aurait été importé en Poitou avec ses reliques par quelques-uns des Croisés, par un des nobles membres de la famille de Lusignan, par exemple, à son retour de la Palestine ; selon d'autres, ce culte ne daterait que du XVI^e^ siècle.

Cette hypothèse nous paraît contraire à une tradition respectable, que nous acceptons, et dont nous allons reproduire les principaux traits.

Digitized by Google

Macrine, appelée fort souvent *Magrine, Matrine, Materne,* et mieux encore, dans le langage populaire surtout, *Maigrine,* vivait dans la première partie du IXe siècle ; elle avait pour sœur sainte Colombe, dont le nom, qui ne figure sur aucun martyrologe, n'a été sauvé de l'oubli que par la tradition.

Issues d'une noble race et vouées dès leur plus tendre jeunesse aux œuvres de la piété la plus vive, les deux saintes filles avaient formé le projet de se consacrer tout entières au Seigneur, lorsqu'elles virent arriver près d'elles une compagne animée des mêmes sentiments. C'était *Pécine* ou *Pezine* (Pecinna), appelée aussi *Persévérante,* et dont on a fait aujourd'hui *Pezenne.* Elle était originaire d'Espagne, non loin des Pyrénées, et c'est ce qui a fait penser que les deux saintes sœurs qu'elle vint rejoindre pouvaient être sorties du même pays. Quoi qu'il en soit, elles se rendirent en Aquitaine et vinrent s'établir sur les confins du Poitou, à quelques journées de la ville de Niort. Le bruit de leurs vertus ayant attiré près d'elles de saintes compagnes, elles se firent bientôt construire un monastère, où elles espéraient vivre dans la paix et le recueillement. Mais un seigneur voisin, du nom d'Olivier, avait ouï parler de la beauté de ces anges de la terre, et comme il était aussi impie qu'il était grossier, il voulut les attirer près de lui et donna l'ordre à ses gardes d'aller au plus tôt les chercher. . . . .

Sainte Colombe avait su par révélation les malheurs dont était menacé le vertueux troupeau ; elle en avait prévenu ses sœurs, et lorsque les satellites d'Olivier se présentèrent, elle eut le bonheur de pouvoir se dévouer seule pour ses compagnes. Elle fut conduite devant l'infâme ; mais lorsque celui-ci apprit quels trésors de beauté renfermait encore le saint asile si miraculeusement respecté par ses soldats, il jura de s'en rendre maître et dirigea vers ce lieu de nouvelles cohortes.

Averties aussi par un songe des dangers qu'elles couraient, les pieuses recluses prirent aussitôt la fuite, suppliant le Seigneur d'être leur guide et leur appui.

Digitized by Google

Après sept jours d'une marche pénible au travers des forêts et des lieux déserts, les deux saintes filles, accablées de fatigue, s'arrêtèrent pour prendre quelque repos ; mais tout à coup Macrine vit sa compagne pâlir et expirer presque sur-le-champ dans ses bras.

Aidée par de généreux chrétiens, Macrine fit transporter les restes de Pécine dans un village tout près de Niort, sur la rive droite de la Sèvre. Ce village, alors appelé *Tauvinicus*, prit plus tard le nom de la Bienheureuse, et c'est aujourd'hui *Sainte-Pézenne*. Mais, avant d'atteindre ce lieu de repos, Macrine, poursuivie par les satellites d'Olivier, serait tombée au pouvoir du persécuteur, si le chef de la cohorte n'eût été lui-même frappé miraculeusement de cécité au moment où il allait porter une main profane sur l'Épouse du Seigneur.

Sauvée de ce danger, et conduite par l'aile rapide d'une douce colombe, Macrine avait fini par découvrir une retraite profonde, et elle s'y établit. Le nom de Sainte-Macrine, que portent encore aujourd'hui ces lieux, l'existence des restes d'une antique chapelle, tout confirme sur ce point la tradition populaire. Mais cette retraite n'étant point encore assez sûre, la sainte fille traversa de nouveau la Sèvre, aborda dans la petite île de Magné, et se plaça derrière la ceinture de marais qui formait comme un rempart inaccessible aux recherches de ses ennemis. Ce fut là, sur un plateau sauvage autrefois sans doute profané par le culte des idoles, dont un champ porte encore le nom, que Macrine fixa son séjour et qu'elle vécut dans la pratique des plus sublimes vertus et *sans cesse en conversation avec les cieux*. Elle mourut en paix dans sa chère solitude, vers l'an 850. Les populations qu'elle avait édifiées accoururent aussitôt sur sa tombe, se racontant les merveilles de cette vie sainte et les prodiges qui l'avaient souvent signalée. Leur reconnaissance éleva des autels à Macrine, nomma de son nom *Butte de Sainte-Macrine* le plateau qu'elle avait habité, et ce nom, qu'il porte encore, témoigne de la persévérance d'un culte mérité. Bientôt une chapelle fut construite en l'honneur de la Sainte, et fut desservie par des prêtres

Digitized by Google

que des fondations successives attachèrent à cette œuvre de piété, qui fut l'origine de la collégiale de Magné, établie en 1308. Puis, quand les mauvais jours dispersèrent les ministres de l'autel et les pierres de l'autel lui-même, la tradition survécut à tout ce que la main de l'homme avait détruit ; les ruines se virent honorées dans leur triste nudité par de pieux pèlerins qui vénéraient encore le souvenir de ce qu'ils ne pouvaient plus voir ni toucher comme autrefois. Cependant, le calme ayant succédé à l'orage, un heureux hasard fit trouver, il y a une trentaine d'années, un sarcophage renfermant un squelette de femme dont les précieux restes furent déposés avec soin dans le massif même de l'autel de la chapelle. Le souvenir des anciens, la tradition, les monuments de l'histoire permettaient de croire que ces restes étaient ceux de la sainte solitaire ; et si les fidèles ne sont pas autorisés à regarder cette croyance comme un article de foi, ce qui est incontestable pour eux, c'est que les lieux qui recèlent ce dépôt couvrent depuis six siècles le corps vénérable de leur bienfaitrice.

Aussi les populations empressées affluent-elles en certains jours, au 6 juillet surtout, pour invoquer cette *vertu puissante* dont elles ont maintes fois ressenti les effets. Tel est du reste l'empire des convictions populaires, qu'on y voit souvent, ces jours-là, les protestants confondre leurs vœux avec les vœux des frères dont ils se sont séparés, et proclamer hautement au pied de la tombe de sainte Macrine, et par une inconséquence de plus, combien nous sommes dans le vrai en conservant notre légitime confiance dans les amis de notre Dieu.

Des attestations dignes de toute confiance portent au nombre de quatre mille les pèlerins qui visitent l'ermitage de Macrine au jour de sa fête, et des hommes gravent estiment que cette dévotion, justifiée dans le présent comme dans le passé, a contribué pour beaucoup à conserver un reste de foi au sein des populations des environs, si tourmentées par l'esprit d'indifférence et d'incrédulité. On cite à

Digitized by Google

l'appui de cette observation ce fait remarquable, qu'il n'
pas rare de voir des personnes qui mettent ordinairement
côté toutes les pratiques religieures, se confesser pour
fête de sainte Macrine.

Parmi les images populaires qui représent la noble Sain
il en est deux qui semblent plus que toutes les autres donn
la raison de ce culte persévérant des campagnes. L'une r
produit un miracle de charité opéré par Macrine à la prié
d'un laboureur, dont le bœuf (sa seule fortune peut-être) e
guéri d'une affeuse blessure. La Sainte est représentée t
nant à la main la corne qu'elle va souder au front mutilé d
pauvre animal. Dans une autre page, Macrine, sous la form
d'un Ange, plane au milieu des airs ; à genoux à la porte d
sa chaumière, une laborieuse famille invoque la Sainte en fa
veur de la moisson que prépare dans le lointain la charru
du laboureur, et Macrine, tirant de son tablier des grain
féconds, les jette du haut du ciel dans le sillon qu'elle bénit
en disant ;

« Servez Dieu, travaillez, pauvres, la Providence
» Multipliera pour vous ces grains en abondance .»

SAINT SALOMON,

ROI DE BRETAGNE, MARTYR.

Ce prince tint le sceptre dans des temps difficiles, et se
montra fort zélé pour la défense de la religion. Il accueillit
dans ses États les moines chassés par les incursions des Nor-
mands, et se dirigea par les conseils du Pape Nicolas pour le
rétablissement de plusieurs évêques qui avaient été privés
de leurs siéges contre les canons. Cependant ses sujets ayant
formé une conspiration contre lui, il fut pris dans une église
où il avait espéré de trouver un refuge et traité avec une
cruauté inouïe. Il est honoré comme martyr en Bretagne.
Salomon avait eu à se reprocher des actes de violence envers
plusieurs seigneurs de son royaume ; on assure même qu'il

[1] Emprunté à M. de Chergé.

Digitized by Google

on avait fait mourir un, en le tuant de sa propre main, au pied de l'autel. Mais il avait expié cette faute par une sincère pénitence. Il mourut en 873.

SAINT GUILLAUME DE VERCEIL,

FONDATEUR DES BÉNÉDICTINS DE L'ORDRE DU MONT-VIERGE.

Saint Guillaume, fondateur de l'ordre du Mont-Vierge, naquit à Verceil, en Piémont, de parents nobles et recommandables par leur vertu. Les ayant perdus presque au sortir du berceau, il fut élevé par un de ses proches parents jusqu'à l'âge de quinze ans. Commençant à sentir dans son cœur un grand amour pour Dieu et un penchant pour la retraite, il résolut, dans un âge si tendre, de soumettre sa chair à l'esprit, avant qu'elle lui livrât des assauts pour engager son cœur dans les liens d'un monde corrompu, qu'il méprisait avant même que d'en connaître bien la vanité, au moins par expérience. C'est pourquoi, malgré les biens que ses parents lui avaient laissés en mourant, il prit le parti d'embrasser une vie pénitente, de renoncer à toutes choses, et d'abandonner jusqu'à son pays pour l'amour de Jésus-Christ qui faisait tout l'objet de ses désirs ; il se revêtit pour cet effet d'un habit d'ermite, et entreprit le voyage de Saint-Jacques en Galice. La longueur et la difficulté d'un si grand pèlerinage, la grossièreté de son habit, auquel il n'était pas accoutumé, la pauvreté volontaire qu'il exerça pendant toute la route, étaient sans doute une pénitence bien rude pour un enfant qui avait été élevé jusqu'alors d'une manière fort délicate. Cependant toutes ces peines ne furent pas suffisantes pour contenter son cœur déjà insatiable de mortifications ; car il voulut faire ce chemin nu-pieds, portant sur sa chair deux cercles de fer qui ne lui donnaient aucun relâche ni jour ni nuit. Quand il fut de retour à son pays, bien loin de songer à se procurer quelque soulagement en quittant ses cercles et en se dédommageant de toutes les autres peines qu'il avait endurées par la faim, la soif et les autres incommodités, il se proposa un autre pèlerinage en Palestine, pour

Digitized by Google

aller visiter le Saint-Sépulcre à Jérusalem ; mais Dieu, qui l'avait choisi pour le fondateur d'un Ordre religieux, lui ôta la pensée de faire ce voyage lorsqu'il s'y préparait, et lui inspira celle de se retirer dans une solitude.

Pour le faire avec moins d'obstacles, il passa au royaume de Naples, et y choisit pour retraite le mont Laceno, dans la province de la Pouille, où il trouva saint Jean de Matera. Ils demeurèrent quelque temps ensemble, aussi bien que sur le mont de Cogno, où ils firent encore quelque séjour. Mais saint Jean de Matera l'ayant quitté pour prêcher dans Bari et s'étant retiré ensuite au mont Gargan, où il fonda l'abbaye de Pulsano, saint Guillaume quitta aussi le mont de Cogno et vint dans la Principauté Ultérieure, où il choisit pour sa demeure le mont Virgilien, qu'on appelait ainsi à cause du séjour qu'on prétend que le poète Virgile y a fait ; mais cette montagne changea de nom après que notre Saint y eut fait bâtir une église en l'honneur de la Sainte-Vierge, et fut nommée pour cet effet le *Mont-Vierge*.

Il ne fut pas longtemps en ce lieu sans y être visité d'une infinité de personnes qui y accoururent au bruit de sa sainteté, les uns pour lui demander des instructions salutaires, et d'autres pour se recommander à ses prières. Il se trouva parmi ce grand nombre plusieurs prêtres séculiers des lieux voisins qui, touchés de ses entretiens, se jetèrent à ses pieds pour le supplier de leur permettre de demeurer avec lui, afin d'être les compagnons de sa pénitence. Il ne put refuser leur demande, et leur fit bâtir des cellules sur la même montagne ; et c'est ce qui commença la Congrégation du Mont-Vierge, dont il jeta les fondements l'an 1119, sous le pontificat de Calixte II.

Ces ermites ne vivaient d'abord que d'aumônes ; ils pratiquaient une grande abstinence : l'oraison et l'union avec Dieu étaient leur principale occupation. Ils macéraient leur corps par de grandes austérités, le travail des mains était en usage parmi eux ; mais quelques mois s'étant écoulés dans ces sortes de pratiques, ils murmurèrent contre le saint fon-

Digitized by Google

dateur sur ce qu'étant prêtres, il les occupait à des exercices vils : ils voulurent être employés aux fonctions de leur ministère, et obligèrent le Saint à bâtir une église où ils pussent célébrer la Messe et assister aux divins Offices.

Le Saint les contenta, et fit bâtir une église qui fut consacrée en l'honneur de la Sainte-Vierge par l'évêque d'Avellino. Ce fut pour lors que le Pape Calixte II approuva cette Congrégation et accorda beaucoup d'indulgences à ceux qui visiteraient l'église du Mont-Vierge. Les grandes aumônes qu'on y faisait, et que saint Guillaume, après en avoir pris le nécessaire, distribuait ensuite aux pauvres, excitèrent de nouveaux murmures parmi les religieux, dont le nombre était beaucoup augmenté. Ils trouvèrent mauvais de ce qu'il était si libéral des aumônes qui étaient données pour leur entretien et leur subsistance, ce qui pouvait causer la ruine de leur monastère. Ils se plaignirent aussi de ce que les règles qu'il leur prescrivait étaient trop austères et impraticables, lui demandant qu'il eût à se relâcher de la sévérité de son institut. Ce saint fondateur fit ce qu'il put pour arrêter leurs murmures, sans vouloir pourtant rien changer dans les pratiques de pénitence qu'il leur avait prescrites ; mais voyant que toutes ses remontrances étaient inutiles, il prit le parti de les abandonner, et leur donna pour supérieur le Bienheureux Albert, religieux d'une sainte vie, et qui sut, tant par sa piété que par ses belles manières, ramener à leur devoir ces esprits inquiets, et les faire vivre selon les règles qui leur avaient été prescrites. Le saint fondateur, après être sorti du Mont-Vierge avec cinq religieux qui ne voulurent point le quitter, fonda de nouveaux monastères, dont le premier fut à Serra Cognata ; il en bâtit ensuite deux autres à Guglieto, proche la ville de Nusco, l'un pour des hommes, l'autre pour des filles, avec une église commune pour les deux monastères, laquelle fut dédiée en l'honneur du Sauveur du monde. Il rassembla un grand nombre de vierges dans le monastère destiné pour les personnes de leur sexe, qui y vivaient dans une grande abstinence. Jamais elles ne buvaient de vin, non

Digitized by Google

pas même dans les maladies, et elles s'abstenaient en tou temps de l'usage de la viande et de toutes sortes de laitages trois fois la semaine elles mangeaient des herbes crues ave du pain, et les autres jours on ne leur servait qu'un seu mets accommodé à l'huile; depuis la fête de tous les Saint jusqu'à la Nativité de Notre-Seigneur et depuis la Septuagé sime jusqu'à Pâques, elles jeûnaient tous les jours au pain e à l'eau. Les hommes ne vivaient pas dans leur monastère d'une manière moins austère; de sorte que ce monastère de Guglieto devint très-considérable dans la suite, tant par sa piété que par ses grands revenus, qui se montèrent à plus de vingt mille ducats.

La sainteté de Guillaume se répandant de toutes parts, Roger, roi de Naples et de Sicile, le fit venir auprès de lui pour se servir de ses conseils. Le Saint profita de cette occasion pour porter ce prince à bannir de sa cour le dérèglement et le scandale. Les courtisans de Roger, qui ne respiraient que les plaisirs et le luxe, appréhendant que les discours de ce saint homme ne fissent impression sur l'esprit de ce prince, traversèrent ses pieux desseins par la calomnie qu'ils suscitèrent contre lui, tâchant de le faire passer pour un hypocrite, qui cachait sous un extérieur de piété un cœur rempli de passions et de vices; et afin de mieux réussir dans leur mauvais dessein, ils firent venir une courtisane qui promit de le faire tomber dans les filets qu'elle lui tendrait pour corrompre sa chasteté. Le roi y consentit, et cette femme impudique alla trouver le Saint avec tous les charmes qu'elle crut capables pour lui inspirer de l'amour, et, par des discours lascifs, elle le pressa de consentir à ses désirs. Il feignit d'y acquiescer, à condition qu'elle se coucherait dans le même lit qu'il préparerait pour lui. Elle s'imagina sur cette réponse avoir remporté la victoire : elle alla bien joyeuse en porter la nouvelle au roi; mais elle fut bien surprise, lorsque l'heure du rendez-vous étant arrivée et étant entrée dans le lieu destiné à sa prétendue conquête, elle n'y trouva qu'un lit de charbons ardents, sur lesquels le Saint se coucha, l'invitant à faire la

Digitized by Google

même chose; et elle fut encore plus étonnée de voir que le feu ne faisait aucun mal au serviteur de Dieu. Ce prodige la toucha si vivement qu'elle résolut de changer de vie, et ayant demandé pardon au Saint, elle voulut vivre sous sa conduite. Elle vendit tout ce qu'elle avait, et du prix qu'elle en retira, le Saint fonda un monastère de filles à Venosa, qui fut achevé par les libéralités du roi Roger. Cette courtisane y prit l'habit de l'Ordre du saint fondateur, et se sanctifia dans ce monastère, dont elle fut ensuite supérieure. Les pénitences et les austérités, jointes aux actes des vertus les plus héroïques qu'elle pratiqua depuis sa conversion, lui ont mérité après sa mort le titre de Bienheureuse, étant connue sous le nom de la Bienheureuse Agnès de Venosa.

Après ce miracle, le roi Roger eut une si grande estime pour saint Guillaume, qu'il fit bâtir plusieurs monastères de son Ordre, non-seulement dans le royaume de Naples, mais encore dans celui de Sicile. Le premier qu'il fonda fut à Palerme, sous le nom de Saint-Jean-des-Ermites, vis-à-vis son palais. Il en fonda aussi un autre dans la même ville pour des vierges, sous le nom de Saint-Sauveur; et la première qui y prit l'habit fut la princesse Constance, sa fille, laquelle fut tirée dans la suite de ce monastère, dont elle était supérieure, et relevée de ses vœux par le Pape Célestin III, pour épouser Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberousse. Ce prince fit encore bâtir un autre monastère de religieuses à Messine, appelé le monastère du Mont-Vierge, et entre ceux qu'il fonda dans le royaume de Naples, il y eut celui de Venosa pour des religieuses. Le nombre des monastères de filles de l'Institut de saint Guillaume fut si grand, qu'il y en a qui prétendent qu'il y en eut jusqu'à cinquante; mais à peine à présent en trouve-t-on deux ou trois, dont les religieuses ont même quitté l'habit et l'Institut du Mont-Vierge, quoique celui de Messine en retienne encore le nom.

Saint Guillaume, après avoir demeuré quelque temps dans son monastère de Palerme, où il avait fait venir des religieux de son propre monastère du Mont-Vierge, que le Bienheureux

Digitized by Google

Albert lui avait envoyés, quitta la Sicile pour retourner dans le royaume de Naples. Il alla visiter les religieux du Mont-Vierge, qui avaient été longtemps privés de sa présence : il y fit quelque séjour, et sentant par l'épuisement de ses forces et l'accroissement de ses infirmités qu'il ne pouvait vivre longtemps, il se retira au monastère de Guglieto, où il mourut le 25 juin 1142, laissant une nombreuse postérité, dont il donna la conduite au Bienheureux Albert, qui ne voulut pas néanmoins accepter cet emploi ; mais on ne voulut point en élire un autre qu'après sa mort, qui arriva l'an 1149. Ainsi il est reconnu pour le second général de cet Ordre.

Il eut pour successeur le Bienheureux Robert, qui retrancha quelque chose des grandes austérités auxquelles saint Guillaume avait obligé ses religieux ; et comme ce Saint ne leur avait rien laissé par écrit, il mit son Ordre sous la règle de saint Benoît par autorité du Pape Alexandre III. Ce Pontife l'approuva derechef, et prit sous la protection du Saint-Siége le monastère du Mont-Vierge. Jean, successeur de Robert, fit rebâtir l'église de ce chef d'Ordre avec beaucoup de magnificence, et elle fut consacrée par le Pape Lucius III, en présence de quinze évêques et de cinq abbés.

Le Mont-Vierge est fort élevé et couvert de neiges en tout temps. Le monastère n'est pas bâti au sommet de la montagne, mais dans le milieu. Il est magnifique et contient plusieurs corps de logis. Les religieux n'y mangent jamais ni viande, ni œufs, ni laitage, ni fromage ; non pas qu'ils y soient obligés par leurs constitutions, mais parce que Dieu a consacré ce lieu à la pénitence : ce qui est si manifeste, que si l'on y porte de la viande, des œufs, du fromage, même du suif de chandelle ou quelque autre graisse, l'air s'obscurcit tout d'un coup ; il s'élève des tempêtes et des orages furieux, mêlés d'éclairs et de tonnerre qui paraît prêt à tomber ; ce que les séculiers, qui ont voulu porter de la viande ou de la graisse, soit par curiosité, soit par ignorance, ont expérimenté plusieurs fois. C'est ce que rapportent tous les historiens qui ont parlé du Mont-Vierge, et dont le cardinal des Ursins, archevêque de

Digitized by Google

Bénévent, rendit témoignage l'an 1708, par un acte authentique, où, après avoir parlé de l'image de la très-sainte Vierge, qui est révérée en ce lieu, et de la manière qu'elle y a été portée, il finit par ces paroles : *Hoc præ cæteris memoriæ dignum perhibetur, quod ad hoc asceterium nec caro, nec caseum, nec ova, nec opus quodcumque lacterium, neque sebaceæ candelæ per decem milliaria undique versum duci queunt ; statim enim cœlum fulgurat ac tonat fragore, immensæ erumpunt pluviæ, æstivoque tempore vigere consuevit præfati populi innumeri concursus, summæque devotionis, nos ipsi qui semel atque iterum congregationis Montis-Virginis visitatorem egimus apostolicum et ad idem asceterium aut pro electione abbatum generalium, summis pontificibus demandantibus, vel pro eorumdem solemni benedictione pluries accessimus, oculati testes fuimus : ac proinde, in horum omnium et singulorum fidem, præsentes nostra manu subscritas nostroque sigillo obfirmatas expediendas jussimus. Datum Beneventi, ex nostro archiepiscopio, hac die* 9 *mensis Januarii* 1708. Il fait un froid extrême sur cette montagne, et aux mois de juillet et d'août les religieux sont quelquefois obligés de se chauffer. A quatre milles au-dessous du monastère, il y a un lieu fort agréable, où toutes choses nécessaires à la vie abondent. Ce lieu s'appelle *Laureta;* on y a bâti une belle infirmerie, qui pourrait passer pour un très-beau monastère. On n'y peut pas non plus porter ni viande, ni œufs, ni laitage. Ainsi les religieux et les personnes séculières, même les étrangers, quand ils sont à l'extrémité de maladie, n'en mangent point. Ceux qui y meurent sont portés au monastère d'en haut pour y être enterrés. Il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de fontaines sur cette montagne, nonobstant sa hauteur. Il s'y trouve aussi beaucoup de pâturages ; il y a même un pré qui a trois milles de tour, et on y recueille du blé et de l'avoine.

Les religieux de cet Ordre sont habillés de blanc. Leur habit ordinaire consiste en une robe et un scapulaire, et ils portent au chœur et dans les villes où sont situés leurs monastères, une coule comme les Bénédictins. (HÉLYOT.)

Digitized by Google

LA VÉNÉRABLE ÈVE,

RECLUSE.

Ève naquit aux environs de Liége, plusieurs années avant l'établissement de la fête du Saint-Sacrement, auquel le Seigneur la destinait à contribuer. Elle s'adonna, dès l'enfance, à la dévotion, et, déjà grande, elle délibéra de vivre en virginité toute sa vie, ayant le projet de se retirer en quelque coin solitaire, pour y vaquer à la contemplation des choses célestes, et s'y livrer à la mortification des sens.

Le démon, qui prévoyait de cette âme quelque chose de grand pour la gloire de Dieu, s'acharna contre elle de tout son pouvoir; il tâcha surtout de la détourner de son dessein de réclusion, pensant pouvoir mieux l'ébranler au milieu du monde. La pauvre âme ainsi tourmentée faillit succomber à la tentation : elle aurait autant de mérite, et, dans le monde, elle pourrait donner le bon exemple. Combien d'âmes cette funeste tentation a séduites, et combien elle en séduit encore!

Le Seigneur, qui ne permet pas la chute des âmes qui le cherchent de bonne foi, et qui leur envoie du secours au moment opportun, fit arriver à Ève une aide qui la tira des piéges de Satan; ce fut la Bienheureuse Julienne, du mont Cornillon. Elle fut encouragée par elle en son projet; elle vit et comprit les ruses du démon, et, victorieuse par les conseils et les prières de cette âme sainte, elle prit résolûment son parti de n'être qu'à Dieu seul et de se soustraire à tous les dangers du monde. Ève se fit donc enfermer, pour y vivre en recluse, dans une cellule de l'église collégiale de Saint-Martin, à Liége, avec promesse, néanmoins, de la part de Julienne, de venir une fois chaque année lui faire sa visite, passer quelque temps avec elle, pour s'entretenir ensemble des choses du ciel : ce qui eut lieu tous les ans, à la grande consolation de la pauvre recluse, et à son grand avancement spirituel.

Une fois, la bonne Ève, trouvant sa compagne toute pensive, et comme obsédée du poids d'un immense secret, elle

Digitized by Google

l'interrogea, la suppliant de ne lui rien cacher des secrets divins dont elle avait connaissance. Julienne lui fit la confidence de la révélation qu'elle avait eue touchant l'institution d'une fête solennelle en l'honneur du Saint-Sacrement : ce qui lui causait dans l'âme des affections qui la mettaient hors d'elle-même. Ève la supplia de lui obtenir de Dieu des affections semblables. « Oh! non, dit Julienne, il ne vous est pas expédient d'en avoir : elles ont épuisé toutes mes forces. Seulement, que le Seigneur vous fasse la grâce d'en concevoir selon la mesure de vos forces, afin que votre esprit puisse en expérimenter la douceur, sans que cela nuise à votre corps. »

Quelque temps après, la pieuse Ève s'affectionna tellement à cette fête du Saint-Sacrement, qu'elle ne pouvait attendre de la voir ordonnée par l'Église. Elle craignait que l'enfer et ses suppôts ne l'empêchassent par leurs efforts. Elle manifesta ses appréhensions à Julienne, qui la rassura complétement pour l'avenir. « Ne craignez point, lui dit-elle, ma sœur; cette solennité sera instituée par l'entremise des humbles; sans doute, l'ennemi de tout bien s'y opposera, par lui-même et par ses sectateurs; mais il échouera, et tous ses efforts s'en iront en fumée. »

Ève, grandement réjouie et fortifiée par cette réponse, priait Dieu jour et nuit pour la réussite de ce projet; elle faisait toutes ses pénitences dans ce but; elle n'eut plus d'autre pensée que de tourner tous ses efforts et ses humbles et ardents désirs vers Dieu, pour obtenir de sa Majesté suprême d'inspirer au Souverain-Pontife, vicaire de Jésus-Christ, l'institution de cette solennité. Julienne en faisait autant de son côté; mais leur persévérance fut mise à une longue épreuve.

A la prière de Julienne, devenue prieure de son couvent, l'évêque de Liége, Robert, pressé par de pieux et influents personnages qu'elle avait gagnés à sa cause, convoqua un Synode, où fut votée la célébration de la fête dans son diocèse. Mais l'évêque mourut bientôt; bientôt après, Julienne le suivit dans la tombe, et cette grande affaire commençait à

Digitized by Google

languir. Ève en entretint le feu sacré. Elle avait connu le Pape Urbain IV, alors qu'il était archidiacre à Liége ; quand elle eut appris son élévation au trône pontifical, elle eut recours à lui, par l'entremise des ecclésiastiques, partisans de la nouvelle fête.

Urbain IV se souvint de cette pieuse affaire, dont il avait eu parfaite connaissance pendant son séjour à Liége, et il adressa au monde catholique une bulle pour l'institution universelle de la fête du Saint-Sacrement, dans le but particulier de confondre les hérétiques, ses contempteurs sacriléges. Cette Bulle fut envoyée par le Pape à la pauvre Ève, à la dévote recluse, avec un Bref, du 8 septembre 1264, où il lui annonçait l'accomplissement de ses désirs; il lui envoyait aussi le magnifique office composé par saint Thomas d'Aquin.

La vénérable recluse, en voyant enfin l'accomplissement de ses vœux, en recevant ce Bref du Souverain-Pontife, ne put s'empêcher de faire éclater son allégresse. Elle ne cessait de répéter le cantique du vieux Siméon : « Maintenant, Seigneur, s'écriait-elle, retirez votre servante dans votre paix. » Elle mit tous ses soins et toute son ardeur à répandre autour d'elle le feu sacré de la dévotion qui l'embrasait, et à propager, au plus loin possible, le mouvement enfin donné par le centre même de l'unité catholique. Le Seigneur ne lui donna point de voir ici-bas cette belle fête dans toute la pompe que l'Église lui a donnée depuis : la mesure des forces de son humble servante se trouvait épuisée, et celle de ses mérites comblée ; elle alla, dès l'année suivante, recevoir au ciel la récompense de son amour, en participant au banquet des délices de l'Agneau sans tache. Elle mourut le 25 juin 1265.

(CHAPIA.)

LE BIENHEUREUX GUY MARAMALDI,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Les Bollandistes, dans les Actes des Saints, Ve tome de juin, ont fait l'éloge et rapporté un abrégé de la Vie de ce grand

Digitized by Google

serviteur de Dieu, à qui ils donnent le titre de Bienheureux.

Son père, nommé Landulphe Maramaldi, était fort distingué parmi les seigneurs de Naples ; et ses trois frères aînés, Landulphe, Feul et Charles, donnèrent un nouveau lustre à leur maison, par les grands emplois dont ils furent honorés dans l'Église et dans l'État, et par la manière dont ils en remplirent toujours les devoirs. Le premier fut archevêque de Bari, depuis cardinal et légat apostolique ; le second mérita la confiance du roi de Sicile, Charles III, qui lui donna la charge de son majordome, et le troisième fit profession des armes au service du même souverain. Guy, le quatrième et le plus jeune de tous, porté dès son enfance à la pratique de la vertu, prit le parti du cloître, et avant que le monde eut corrompu son innocence, il la consacra à Dieu, en prenant l'habit de saint Dominique, dans le couvent royal de Naples.

Comme il n'avait choisi cet état que par attrait et pour ne point manquer à sa vocation, il mérita d'en goûter les douceurs et d'en retirer de précieux avantages, soit pour sa propre perfection, ou pour l'utilité et le service du prochain. Dans le calme des passions et l'oubli des créatures, il apprit à connaître Dieu et à se connaître lui-même. L'étude de la religion fut sa première occupation, et la prière ne lui servit pas moins que les livres à se rendre habile théologien et célèbre prédicateur. Les grâces de l'éloquence et celle de la jeunesse, relevées par les talents naturels, lui attirèrent d'abord des applaudissements, qui auraient pu être une tentation pour une vertu moins solide. Le saint religieux en prit occasion de se défier toujours davantage de lui-même et de redoubler sa vigilance contre les surprises de l'amour-propre et de l'orgueil.

Maramaldi avait déjà fait de grands fruits dans la ville de Naples, tant par la sainteté de ses exemples que par ses prédications, et il avait répandu la bonne odeur de Jésus-Christ dans tout le royaume, lorsque ses supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer à Raguse, pour y continuer les fonctions de son ministère. Sa réputation l'y suivit : elle devint même

Digitized by Google

plus célèbre qu'elle n'avait été dans sa propre patrie. Mais le zélé prédicateur ne voulut s'en prévaloir que pour faire honorer la parole de Dieu et gagner un plus grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Plusieurs de ses auditeurs se firent ses disciples, et pour assurer leur conversion, ils se séparèrent du monde, résolus de passer le reste de leurs jours dans la retraite et dans les travaux de la pénitence. Les magistrats de Raguse, pour donner une preuve éclatante de leur satisfaction et engager l'homme de Dieu à demeurer plus longtemps parmi eux, firent bâtir un couvent qui fut bientôt rempli de religieux de son Ordre et dont le Bienheureux Guy Maramaldi a été regardé comme l'illustre fondateur.

Les grands services que ce saint homme et ses nouveaux disciples rendirent d'abord à la république et à l'Église de Raguse, ne contribuèrent pas peu aux choix que fit ce Chapitre de plusieurs religieux du même Institut pour remplir le siége de cette métropole. Depuis l'an 1363 jusqu'en 1406, il y a eu quatre Dominicains qui se sont succédé dans la dignité d'archevêque de Raguse. Mais quelque grande que fût l'affection du disciple de Jésus-Christ pour un peuple qui se montra toujours docile et reconnaissant, la Providence ne permit pas qu'il terminât sa carrière dans un pays où il était honoré comme un prophète et un apôtre. A peine sa nouvelle communauté parut-elle affermie dans les observances régulières et en état de continuer ses travaux, qu'elle se vit privée de son chef. Les besoins de l'Église le rappelèrent dans le royaume de Naples, où les hérétiques, qui se multipliaient tous les jours, répandaient impunément le venin de leurs erreurs. Le Souverain-Pontife en fut instruit, et Sa Sainteté choisit le Père Guy Maramaldi pour l'opposer aux progrès de l'hérésie, en lui donnant la charge d'inquisiteur général de la foi dans tout le royaume de Naples.

Quelque pénible et plein de dangers que fût cet emploi, le serviteur de Dieu ne put se refuser aux désirs du Pape, parce qu'il préférait, à son propre repos et à la conservation même de sa vie, le salut des âmes et les intérêts de la Reli-

Digitized by Google

gion. Persuadé cependant que la foi est un don de Dieu, et que tous les efforts des hommes sont vains si le Seigneur n'inspire et ne conduit lui-même leurs entreprises, il crut que pour conserver sûrement le sacré dépôt, c'est-à-dire pour affermir les fidèles dans la religion de leurs pères et y ramener ceux qui s'étaient déjà livrés à un esprit d'erreur, la prière et l'instruction ne sont pas moins nécessaires que la vigilance, le zèle et la fermeté. Sur ce principe, il régla toujours ses démarches. Particulièrement attentif à connaître ou à démasquer ces hommes dangereux, qui, selon l'avertissement de Jésus-Christ, viennent à nous couverts de peaux de brebis, et qui, au-dedans, sont des loups ravissants, il chercha moins à les effrayer par la terreur et la crainte des peines, qu'à les gagner par la douceur et à les changer par la persuasion. Si, jusqu'alors, il avait fait sa principale occupation de l'exercice de l'oraison et de celui de la prédication, il se livra à l'un et à l'autre avec une nouvelle ferveur, et il ne mit sa confiance que dans la vertu de la Croix. C'est par la Croix, disait-il, que le règne de Satan a été détruit, et que les lumières de la Foi ont dissipé les épaisses ténèbres du mensonge ; servons-nous encore du même moyen pour conserver toujours cette divine lumière et empêcher que l'erreur ne se répande de nouveau. Ce signe de notre salut, que la grâce avait profondément gravé dans son cœur, paraissait aussi toujours entre ses mains. C'était le bouclier qui le mettait à couvert de tous les traits de ses ennemis, et c'est avec le même symbole que les peintres ont coutume de le représenter.

On rapporte que pendant les persécutions qui lui furent suscitées par les hérétiques, il se délivra plus d'une fois de leurs mains en leur présentant seulement la Croix, et leur commandant avec autorité de se soumettre à la parole de Celui qui avait voulu être crucifié pour leur salut. Ceux qui, dans le royaume de Naples, ne cessaient de brouiller, afin de semer plus facilement leurs dogmes pervers, pendant les troubles, accusèrent souvent le saint religieux de donner lui-même occasion au tumulte par trop de sévérité, et ils réus-

Digitized by Google

sirent une fois à prévenir contre lui l'esprit du roi. Mais ce prince, aussitôt qu'il l'eut entendu, reconnut sans peine qu'on avait voulu surprendre sa religion : aussi le pria-t-il de continuer avec le même zèle les fonctions de sa charge, en lui promettant de nouveau sa protection royale contre les ennemis de l'Église.

Après de longs et pénibles travaux, qui ne furent point sans fruit, Guy Maramaldi prit le parti de la retraite, où il passa les dernières années de sa vie dans les exercices de la pénitence et la pratique de toutes les vertus. Chargé d'années et de mérites, il se reposa dans le Seigneur, le 25 juin 1391 [1]. L'éclat de sa sainteté et celui des miracles qui se firent, dit-on, à son tombeau, portèrent les fidèles à réclamer son intercession et à lui rendre un culte, comme à un ami de Dieu et à un Bienheureux. Le lieu où l'on enterra son corps fut appelé dès lors la Chapelle du B. Guy; on y exposa son tableau avec des rayons, et un Chapitre provincial de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, tenu dans le royaume de Naples l'an 1612, chargea le Père Séraphin de Nocera, provincial de Sicile, d'agir auprès du Saint-Siége pour sa canonisation. Le culte qu'on lui rendait, depuis plus de deux siècles, dans l'Église de Naples, n'avait été interrompu que depuis que cette ville étant assiégée par les Français l'an 1598, les Napolitains cachèrent ses reliques et son tableau avec leurs vases sacrés les plus précieux.

Daniel Papebroch a cru que les religieux n'avaient usé de cette précaution, par rapport aux reliques du Bienheureux Guy, que parce que Fabrice Maramaldi, gouverneur de Naples, qui défendait la ville et le château, et dont la bravoure arrêta plus d'une fois le feu de la valeur française, était de la même famille que notre Saint, « ce qui leur fit appréhender que si les Français venaient à prendre la ville, le soldat victorieux

[1] Cette époque ne semble pas s'accorder avec le témoignage d'un auteur cité dans les Actes des Saints, selon lequel le B. Guy était déjà célèbre dans le royaume de Naples du temps du roi Robert, qui mourut au commencement de l'année 1343.

Digitized by Google

ne profanât peut-être plus hardiment tout ce qu'il trouverait marqué aux armes de la maison de Maramaldi. » L'extrême disette, qu'on avait soufferte à Naples pendant le siége, fut suivie d'une maladie contagieuse qui enleva beaucoup de monde; ceux qui avaient été chargés du soin de cacher les reliques étant morts sans avoir déclaré à personne le lieu secret où était ce trésor, il n'a pas été possible de le découvrir. (TOURON.)

LE BIENHEUREUX DANIEL ET SES COMPAGNONS,

FRÈRES MINEURS, MARTYRS.

Pendant les guerres occasionnées par les hérésies de Luther et de Calvin, au XVI^e^ siècle, la Hollande, qui était plus infectée de l'erreur qu'aucune autre puissance, se servit du prétexte de la religion pour s'ériger en république indépendante. On sait que le fameux prince d'Orange était le soutien de la prétendue réformation, et que les Espagnols avaient à défendre dans la Hollande la religion catholique, et leurs droits de souveraineté. Aussitôt que la guerre fut allumée, les villes se déclarèrent les unes pour l'Espagne, les autres pour le prince d'Orange, selon que le parti protestant y était plus ou moins fort. La ville d'Alcmar ou Alcnaer, s'étant mise sous la protection de ce prince, en 1572, aussitôt que Van-der-Marck y fut entré, il envoya des troupes au couvent des Franciscaines, qui le pillèrent et arrêtèrent Daniel Arendoch, qui était gardien, avec trois prêtres, Corneille, Jean et Louis, et deux Frères lais, Adrien et Engilbert.

Les satellites se servirent des cordons mêmes dont ces religieux étaient ceints, pour les garrotter, et les conduisirent en prison. On ne sait pour quelle raison ils en furent tirés pour être conduits à la Brille, petite ville maritime de la Hollande; mais ceux qui les y menèrent semblaient avoir foulé aux pieds tous les droits de l'humanité à l'égard de leurs prisonniers ; les coups, les injures et les traitements les plus inouïs leur furent prodigués. Cependant la patience des religieux ne se

Digitized by Google

démentit point; et Daniel, sur lequel la rage des conducteurs s'exerçait le plus, donnait à ses frères l'exemple d'une fermeté peu commune, les exhortant continuellement à persévérer dans la foi pour laquelle ils souffraient, et ne cessant de prier pour leurs bourreaux.

Arrivés à la Brille, les sept religieux passèrent la nuit à chanter les louanges de Dieu, et lorsque le lendemain matin on leur lut la sentence qui les condamnait à être pendus pour avoir soutenu la présence réelle de Jésus-Christ au Sacrement de l'autel et l'autorité spirituelle du Souverain-Pontife, ils se mirent à rendre à Dieu de ferventes actions de grâces, de ce qu'il les trouvait dignes de mourir pour son nom. On leur proposa cependant d'abjurer leurs sentiments ; mais sur leur refus, on les tira de leur prison, et la sentence fut exécutée le 25 juin 1572.

Ces sept Martyrs sont vénérés par les catholiques de Hollande, qui ont obtenu plusieurs grâces du Ciel en les invoquant, et qui leur ont assigné une solennité.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On avait ordonné à saint Guillaume, fondateur du monastère du Mont-Vierge, de bâtir une église en l'honneur de la très-sainte Vierge. (Bolland, *Vie de saint Guil.*, c. III, nos 18, 20 et 21, et app. n° 10, 25 juin.) Il se mit donc à l'œuvre avec ardeur, et se servit à cet effet d'une jument pour transporter le bois, les pierres et les autres choses nécessaires à la construction de l'édifice. Un jour, la jument, qu'on avait laissée paître en liberté sur la montagne, rencontra un loup qui l'assaillit, la mit en pièces et se rassasia de sa chair. Guillaume, averti de ce qui venait de se passer, appela le loup au nom de la Bienheureuse Vierge et lui ordonna de remplacer la jument qu'il avait tuée. Puissance miraculeuse du nom de Marie! Le loup se dépouilla de sa férocité naturelle, inclina la tête au commandement de l'abbé, et jusqu'à ce que l'église fût achevée, il porta sur la montagne la charge de bois et de pierres.

Digitized by Google

Le jour de la Pentecôte, lorsque l'église fut terminée, l'évêque vint la consacrer et la dédier à Marie, par la volonté et avec la protection de laquelle cette œuvre avait été conduite et achevée. Guillaume fit ensuite faire un tableau où il était représenté à genoux aux pieds d'une image de la très-sainte Vierge, dans l'attitude de la prière; il était revêtu d'un habit et d'un froc semblable à celui que portaient les moines.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Bérée, la fête de saint Sosipatre, disciple de l'apôtre saint Paul.

A Rome, sainte Lucie, vierge et martyre, avec vingt-deux autres.

A Alexandrie, saint Gallican, martyr, homme consulaire,

1 SEPTIMO KALENDAS JULII.

In territorio Guleti, prope Nuscum, sancti Gulielmi Confessoris, Patris Eremitarum Montis Virginis. — Apud Beroeam, natalis sancti Sosipatris, discipuli beati Pauli Apostoli. — Romæ, sanctæ Luciæ Virginis et Martyris, cum alliis viginti duobus. — Alexandriæ, sancti Gallicani Martyris, viri Consularis, qui triumphalibus infulis sublimatus, et Constantino Augusto carus, a sanctis Joanne et Paulo ad fidem Christi conversus est : qua suscepta, cum sancto Hilarino ad ostia Tiberina secedens, hospitalitati et infirmorum servitio totum se dedit : cujus rei fama in toto orbe divulgata, multi undique illuc venientes videbant virum ex patricio et Consule lavantem pauperum pedes, ponentem mensam, aquam manibus effundentem, languentibus sollicite ministrantem, et cetera pietatis officia exhibentem. Qui postmodum sub Juliano Apostata inde expulsus, Alexandriam perrexit : ubi cum a Rauciano Judice sacrificare cogeretur, et contemneret, percussus gladio Christi martyr effectus est. — Sibapoli, in Syria, sanctæ Febroniæ Virginis et Martyris, quæ in persecutione Diocletiani sub Lysimacho Præside, ob fidem et pudicitiam servandam primo virgis cæsa et equuleo torta, deinde pectinibus laniata atque igne succensa, demum excussis dentibus, mammisque abscissis, capitis damnata, tot passionum ornata monilibus migravit ad sponsum — Vesontione, in Galliis, sancti Antidi Episcopi et Martyris, qui ob fidem Christit a Wandalis occisus fuit. — Apud Rhegium, sancti Prosperi Aquitani, ejusdem urbis Episcopi, eruditione ac pietate insignis, qui adversus Pelagianos pro fide catholica strenue decertavit. — Taurini, natalis sancti Maximi Episcopi et Confessoris, doctrina et sanctitate celeberrimi. — In Hollandia, sancti Adelberti Confessoris, discipuli sancti Willibrordi Episcopi.

Digitized by Google

qui, après avoir reçu les honneurs du triomphe, et avoir été ami de l'empereur Constantin, fut converti à la foi de Jésus-Christ par les saints Jean et Paul. Devenu chrétien, il se retira avec saint Hilarin, à Ostie, où il s'adonna tout entier à l'hospitalité et au service des malades. La renommée de ce dévouement ayant été publiée par toute la terre, une multitude de monde qui venaient de tous côtés, admiraient un homme qui avait été patrice et consul, laver les pieds aux pauvres, dresser les tables, leur donner à laver les mains, servir les malades avec sollicitude, et leur rendre tous les autres services de charité. Il fut depuis chassé de là, sous Julien l'Apostat, et se retira à Alexandrie. Là, ayant méprisé les ordres du juge Raucien, qui voulait le contraindre de sacrifier, il fut frappé par le glaive, et devint martyr de Jésus-Christ.

A Sibapolis, en Syrie, sainte Fébronie, vierge et martyre, qui, durant la persécution de Dioclétien, et sous le président Lysimaque, fut, pour la conservation de sa foi et de sa chasteté, d'abord frappée avec des verges, tourmentée sur le chevalet, ensuite déchirée avec des peignes de fer et jetée dans le feu. Enfin, ayant eu les dents brisées, les mamelles coupées et la tête tranchée, parée des précieux ornements de tant de souffrances, elle alla rejoindre son Époux.

A Besançon, saint Antide, évêque et martyr, qui fut tué par les Vandales pour la foi de Jésus-Christ.

A Riez, saint Prosper d'Aquitaine, évêque de cette ville, illustre par sa science et par sa piété, qui combattit vigoureusement contre les pélagiens pour la foi catholique.

A Turin, la fête de saint Maxime, évêque et confesseur, célèbre par sa science et sa sainteté.

En Hollande, saint Adelbert, confesseur, disciple de l'évêque saint Willibrord.

Au territoire de Golet, près de Nusco, saint Guillaume, confessur, père des Ermites de Mont-Vierge.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Dorothée, veuve, honorée à Quidzyne, en Prusse.

Saint Amphibas, confesseur en Angleterre, au v^e^ siècle.

Saint Ythier, évêque de Nevers, honoré près de Montargis.

Saint Bodard, confesseur au vii^e^ siècle, honoré en Poitou.

Saint Remnelle n'est connu que par une translation de ses reliques, qui a eu lieu le 25 juin.

Saint Onnoulé, confesseur en Limousin.

Sainte Lucie, martyre à Rome avec vingt-deux autres.

Saint Molonasch, évêque aux îles Hébrides.

Le Bienheureux Gerkin, frère convers dans l'Ordre de Cîteaux, mort au xii^e^ siècle sans être sorti jamais du monastère d'Alvastre, où il avait pris l'habit religieux.

Saint Chamans, fondateur d'un monastère qui porte son nom.

Saint Lambert, prêtre de Liége.

Martyrologe de la dernière persécution.

Philippine de Briffœil, abbesse d'Annay-Brailies, au diocèse d'Arras, condamnée à mort comme fanatique, guillotinée à Arras, âgée de soixante-huit ans, le 25 juin 1794.

Jean-Pierre Dufour, prêtre Bénédictin, réfugié à Paris après la suppression des Ordres monastiques, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, guillotiné le 25 juin 1794.

François Bernard, prêtre et religieux Capucin, condamné à mort comme conspirateur, par la commission populaire d'Orange, exécuté le 25 juin 1794.

Augustin Dadonville, prêtre et chanoine de Lille, vint à Paris dans sa famille, arrêté, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, guillottiné le 25 juin 1794.

Marie Thuilier, religieuse à l'hôpital de Château-Gonthier, ayant refusé le serment, fut arrêtée, mise en prison, condamnée à mort à Laval, et guillotinée à l'âge de cinquante ans, le 25 juin 1794.

Jean-Pierre Deforis, prêtre du diocèse de Lyon et Béné-

Digitized by Google

dictin, n'ayant pas fait le serment schismatique, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, guillotiné le 25 juin 1794.

Marie Boisard, ouvrière à la journée, des environs de Luçon, montra, en 1793, un attachement si pur à la religion catholique, qu'on l'arrêta pour la conduire à Paris, où le tribunal révolutionnaire la condamna à la peine de mort, comme coupable de s'être montrée l'ennemie du peuple, en servant *les complots des prêtres*. Elle fut exécutée le 25 juin 1794.

Digitized by Google

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Jean et Saint Paul, frères et martyrs. — L'invention et la translation des reliques de saint Hilaire. — Saint Maixent, abbé. — Sainte Albollède et sainte Théodéchilde, vierges. — Saint David, ermite. — Saint Babolein, abbé. — Saint Dieudonné, pape. — Saint Domitien et saint Adelin, disciples de saint Landelin. — Saint Pélage, martyr. — Le vénérable Pélage, roi des Asturies. — Saint Sauve et saint Supéry, martyrs. — Saint Lambert, évêque de Vence. — Saint Anthelme, évêque de Belley. — Le bienheureux Rouaud, évêque de Vannes. — Le bienheureux Jean de Navarette, frère mineur. — Le vénérable prêtre Pétiniaud, confesseur de la foi. — La vénérable Marguerite Durand. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN ET SAINT PAUL,

FRÈRES ET MARTYRS.

Cette vie est toute exemplaire, et les gens du monde y trouveront une belle leçon de la manière qu'ils se doivent conduire lorsque la cour s'abandonne à l'impiété, et que Dieu cesse d'y être servi et honoré. Saint Jean et saint Paul étaient Romains ; et il y a beaucoup d'apparence, quoique leur histoire n'en parle point, qu'ils avaient été élevés dès leur enfance dans le Christianisme. Lorsque l'empereur Constantin fit la maison de sa fille Constance, qui était une princesse de grande piété, et laquelle avait même fait vœu de virginité, pour n'avoir jamais d'autre Époux que Jésus-Christ, il lui donna ces deux illustres frères pour officiers ; Jean fut son surintendant, et Paul fut son premier maître d'hôtel. Leur vertu éclata merveilleusement dans ces emplois, et elle les rendit si chers à Constance leur maîtresse, et à toute la cour, qu'on ne les regardait qu'avec une estime et une vénération toute singulière.

Une chose fit connaître encore plus combien grand était leur mérite, et le crédit qu'ils avaient auprès de Dieu. Les

Digitized by Google

Scythes s'étant jetés dans la Thrace avec une armée formidable, qui faisait craindre qu'ils ne poussassent leur conquêtes jusqu'à Constantinople, que l'on bâtissait alors avec une magnificence extraordinaire, l'empereur leva aussitôt des troupes pour s'opposer à leur fureur ; et comme il venait de reconnaître, par la défaite des Perses, que Gallican avait toutes les qualités que l'on peut souhaiter dans un grand capitaine, il le nomma pour général de son armée. Ce seigneur voulut profiter de cette occasion, et se voyant comme nécessaire, il mit deux conditions à son obéissance, dont l'une fut que, s'il revenait victorieux, on le ferait consul pour la seconde fois, car il l'avait déjà été une fois, et l'autre, qu'on lui donnerait la princesse Constance en mariage, afin qu'il eût l'honneur d'être gendre de l'empereur.

Constantin n'eut pas de répugnance à la première, et il en convint bien volontiers ; mais pour la seconde, elle lui donna beaucoup d'inquiétude, parce qu'il savait que sa fille avait fait vœu de virginité, et qu'elle se laisserait plutôt mettre à mort que de le transgresser. Cette sainte princesse sachant la peine de son père, et que dans l'état où étaient les affaires il était bien difficile qu'il refusât rien à Gallican, elle le fut trouver d'elle-même, et lui dit qu'il ne fît point difficulté de la promettre en mariage à Gallican, s'il revenait victorieux de la guerre contre les Scythes, parce qu'elle avait cette confiance en Dieu qu'il serait le protecteur et le gardien de sa chasteté ; qu'elle demandait seulement que ce capitaine, pour gage mutuel de leur affection, menât avec lui à la guerre Jean et Paul, ses deux fidèles officiers, et qu'il laissât auprès d'elle deux filles qu'il avait de son premier mariage, dont l'une s'appelait Attique, et l'autre Artémie.

Les choses ayant été réglées comme elle le souhaitait, ces deux Vierges demeurèrent auprès d'elle, et les deux saints frères Jean et Paul partirent avec Gallican pour aller combattre les barbares. Alors la Bienheureuse princesse se prosternant devant la majesté de Dieu, qui a tous les cœurs des hommes dans ses mains, le pria avec grande ferveur et beaucoup de

Digitized by Google

soupirs d'ouvrir les yeux de l'âme à ce général et à ses deux filles, qui étaient encore enveloppées dans les erreurs du paganisme, et de leur faire la grâce de le reconnaître pour le seul vrai Dieu avec son Fils unique Jésus-Christ. Elle adressa aussi sa parole à Notre-Seigneur, et lui représentant l'une après l'autre toutes les actions de sa vie voyagère, elle le conjura de donner au père et aux filles, avec la lumière de la foi, le mépris du monde, l'amour de la pureté, le désir de lui plaire uniquement, et la constance à son service.

Sa prière fut exaucée, car d'un côté l'entretien qu'elle eut avec Attique et Artémie fut si salutaire, qu'elles renoncèrent au culte des idoles, et embrassèrent la profession de la chasteté avec le Christianisme ; et de l'autre, Gallican fut aussi converti au milieu de son armée par le moyen de Jean et Paul, et par un miracle que Dieu fit pour le rendre victorieux. En effet, comme il était près d'être entièrement détruit par les Scythes, une partie de ses troupes ayant déjà été taillée en pièces, et plusieurs de ses officiers s'étant rendus à ces barbares, Jean et Paul, qui le virent offrir inutilement des victimes aux idoles pour en obtenir un changement de fortune, s'adressèrent à lui, et lui dirent qu'encore que tout parût désespéré, et qu'il n'y eût plus d'apparence de pouvoir sauver sa vie que par une fuite honteuse qui allait attirer de grands maux sur l'État, ils étaient néanmoins assurés que s'il voulait promettre au Dieu du ciel de se faire chrétien, et de l'adorer comme l'unique Seigneur de toutes choses, il remporterait la victoire et se rendrait maître de ses ennemis. Gallican, dans la peine où il était, écouta volontiers cette proposition, et fit vœu sur-le-champ d'embrasser le Christianisme, s'il retournait victorieux vers l'empereur. A l'heure même, il vit auprès de lui un jeune homme d'une grande taille, et qui avait une croix sur l'épaule, lequel lui ayant ordonné de prendre son épée et de le suivre, le mena contre les ennemis ; il vit autour de lui une armée de soldats célestes, qui jetant la terreur de tous côtés, obligèrent les barbares de mettre bas les armes, de se rendre à sa discrétion, d'aban-

Digitized by Google

donner toutes leurs dépouilles pour se retirer en leur pays, et de payer perpétuellement un tribut à l'empereur.

Un succès si heureux fut suivi de la parfaite conversion de ce général. Il revint vers Constantin, non plus dans le dessein de prendre la robe consulaire, ni d'épouser Constance pour être son gendre, mais dans la résolution après son Baptême de se retirer entièrement du monde, et de suivre les conseils de l'Évangile. En effet, ce ne fut que contre sa volonté qu'il reçut l'honneur de triompher, et qu'il fut déclaré consul. Dans son consulat même, il affranchit cinq mille esclaves qu'il avait, et leur donna du bien pour vivre honorablement dans le monde; il vendit aussi une partie de ses héritages, dont il donna le prix aux pauvres. Après son consulat il se retira à Ostie, où il fit bâtir un grand hôpital, et se consacra avec saint Hilarin à recevoir les pauvres et les pèlerins; ce qui causa une si grande admiration dans le monde, qu'on y venait de tous côtés pour avoir le bonheur de voir cet homme si illustre par ses charges et par ses triomphes, laver humblement les pieds des pauvres, faire leurs lits, panser leurs plaies, les servir à table, et leur rendre tous les devoirs que l'humilité et la charité chrétienne peuvent inspirer.

Cependant saint Jean et saint Paul étant revenus à la cour auprès de la sainte princesse Constance, ils continuèrent d'y exercer les œuvres de piété et de miséricorde, dont ils avaient toujours fait profession, et comme ils recevaient de grands appointements de la libéralité de leur maîtresse, ils les distribuaient aussi avec une sainte profusion pour la subsistance et le soulagement des misérables. Après la mort de Constantin, ils demeurèrent au service de ses enfants et furent toujours au nombre de leurs principaux officiers, quoique Constance fût aussi décédée. Mais quand Julien l'Apostat fut monté sur le trône, voyant que ce prince avait quitté le Christianisme pour retourner au culte infâme des idoles, et qu'il travaillait même à le rétablir dans tout l'empire, ils renoncèrent à toutes leurs charges et au rang qu'ils tenaient dans l'État, et se retirèrent en leur particulier, ne voulant point

Digitized by Google

de commerce avec cet empereur, qui avait abandonné son Dieu pour offrir des sacrifices au démon.

Julien, qui n'était pas moins altéré des trésors que du sang des chrétiens, et qui les faisait dépouiller de tous côtés de leurs biens, disant par raillerie que puisque l'Évangile leur apprenait qu'il fallait se faire pauvre pour devenir parfait, c'était leur rendre un signalé service que de leur ôter cet empêchement à leur perfection, crut qu'il avait une belle occasion d'enrichir quelques-uns de ses favoris de la dépouille de ces bienheureux frères. Il ordonna donc à Térentien, capitaine d'une compagnie de ses gardes, de les aller voir, et de leur dire de sa part que son dessein étant d'honorer les vieux officiers de ses prédécesseurs, il souhaitait qu'ils se rendissent auprès de lui pour tenir à la cour le même rang qu'ils y avaient tenu sous Constantin et sous ses enfants. Jean et Paul répondirent qu'il y avait bien de la différence entre ces empereurs et Julien ; que ces grands princes faisaient profession d'être les serviteurs de Jésus-Christ, et que quand ils venaient à l'église ils mettaient bas leur couronne et leur diadème, et l'adoraient à genoux ; mais que pour Julien, c'était un apostat et un impie, qui ayant été baptisé dans l'Église catholique, avait depuis abandonné la véritable religion, qu'ainsi ils ne pouvaient pas lui rendre l'honneur et le respect qu'ils avaient rendus à leurs premiers maîtres ; mais qu'au contraire ils le détestaient, et avaient résolu de n'avoir aucune communication avec lui.

Térentien fit savoir cette réponse à Julien, lequel enflammé de colère leur fit dire qu'il s'était attendu qu'ils l'honoreraient comme leur empereur ; mais que puisqu'ils avaient la hardiesse de le mépriser, il saurait bien en tirer vengeance ; qu'il leur donnait dix jours pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire, et que si dans ce terme ils ne se rangeaient à leur devoir, il les punirait selon leur mérite. Les bienheureux frères répliquèrent à ce second message que Julien aurait sujet de se plaindre d'eux, s'ils lui avaient préféré toute autre personne mortelle ; mais que c'était à tort qu'il se plai-

Digitized by Google

gnait qu'ils lui eussent préféré le Roi immortel et le Créateur du ciel et de la terre ; qu'au reste ils n'avaient point besoin de dix jours pour délibérer sur ce sujet, que leur délibération était déjà faite, et leur résolution prise, et qu'on pouvait déjà regarder ces dix jours comme expirés, parce que rien au monde n'était capable de leur faire renoncer à la religion du vrai Dieu, dans laquelle ils espéraient de gagner la vie éternelle.

Cela n'empêcha pas qu'on ne les laissât encore dix jours en repos, et les Saints se servirent avantageusement de ce délai, non pas pour se cacher, ni pour prendre la fuite, mais pour se préparer au martyre par toutes sortes d'œuvres de charité et de religion. Ils vendirent ce qu'ils purent de leurs biens, ils distribuèrent aux pauvres non-seulement l'argent qu'ils en reçurent, mais aussi tout ce qu'ils avaient d'habits et de meubles précieux ; ils passèrent une grande partie de ce temps, ou en oraison, ou à fortifier les fidèles et les encourager à souffrir généreusement le martyre pour Jésus-Christ.

Enfin le terme étant expiré, Térentien les vint trouver en leur maison, apportant avec lui une petite idole de Jupiter pour les obliger de l'adorer. Il les trouva en prière et n'attendant que l'heure de donner leur vie pour la vérité. Il leur dit néanmoins qu'il venait une dernière fois les solliciter d'obéir à l'empereur : qu'il ne leur demandait pas qu'ils vinssent publiquement dans les temples y offrir des sacrifices aux anciennes divinités de l'empire, mais que tout ce qu'il souhaitait d'eux, pour sauver leurs biens, leur honneur et leur propre vie, était qu'ils se prosternassent devant cette image et qu'ils adorassent devant elle le grand Jupiter. « A Dieu ne plaise, répondirent les saints Martyrs, que nous adorions un démon ! Julien nous peut commander des choses purement temporelles pour le bien de l'État et de sa personne; mais lorsqu'il nous commande d'adorer des simulacres, ou des hommes qui ont été vicieux et impies, ou des démons, nous ne le reconnaissons plus pour seigneur et pour maître et nous avons sujet de lui refuser l'obéissance. En un mot, nous n'avons point d'autre Dieu que le Père, le Fils et le Saint-

Digitized by Google

Esprit, qui font un seul Dieu en trois personnes. » Après cette profession de foi, Térentien, voyant qu'il ne pouvait rien emporter sur le courage invincible de ces bienheureux frères, fit faire une fosse dans leur jardin, et à la troisième heure de la nuit, il les fit décapiter en sa présence et enterrer secrètement leurs corps dans la fosse qu'on leur avait faite.

Ensuite, craignant que cette exécution n'excitât une sédition dans Rome, il fit courir le bruit que Jean et Paul avaient été envoyés en exil : mais quelque diligence qu'il fît, il ne put cacher leur martyre ; car les démons qui étaient dans les corps des possédés, le publièrent de tous côtés, et confessèrent même qu'ils étaient tourmentés par leurs mérites. Mais ce qui le rendit plus célèbre, fut que le fils de Térentien, ce cruel exécuteur de la sentence injuste de Julien, fut aussi possédé d'un horrible démon, et n'en put être délivré qu'après que son père eut longtemps prié et pleuré au tombeau des saints Martyrs. La faveur qu'il obtint par leur intercession fut cause qu'il se convertit avec toute sa famille, et c'est de lui que nous avons l'histoire que nous venons de rapporter.

Saint Gallican, dont nous avons parlé, ne fut pas traité avec moins d'inhumanité que saint Jean et saint Paul. Julien, ne pouvant souffrir les actes de charité et de miséricorde qu'il exerçait envers les pauvres, les pèlerins et les malades, et qui étaient en même temps la preuve de la sainteté et de la vérité de notre religion et la condamnation de l'idolâtrie, commanda à ses officiers de s'emparer de quatre belles terres qu'il avait affectées à la subsistance de son hôpital. Ils envoyèrent aussitôt des hommes pour s'en saisir ; mais Dieu fit voir, par un grand miracle, que les héritages donnés aux pauvres sont sous sa protection spéciale, car tous ceux qui y allèrent dans ce dessein, furent frappés de lèpre et cruellement tourmentés par le démon.

Julien en étant informé et ayant appris du diable même qu'on ne pourrait jamais piller ces terres que Gallican n'eût sacrifié aux dieux, il lui envoya un ordre, ou d'adorer les idoles, ou de sortir d'Italie. Le Saint choisit ce dernier parti,

Digitized by Google

et se retira Alexandrie, où il continua d'aider de tout son pouvoir les fidèles, dans leurs besoins spirituels et temporels. Enfin, cet homme admirable, qui avait refusé l'alliance de Constantin, qui lui pouvait donner accès à l'empire, afin de servir Jésus-Christ dans ses membres et qui depuis avait encore refusé l'évêché d'Ostie, qu'on le pria très-instamment d'accepter, fut mis à mort pour la foi par le comte Raucien, dans une solitude où il s'était retiré. Sa mémoire est marquée dans le martyrologe au vingt-cinquième jour de juin, comme celle de saint Jean et saint Paul au vingt-sixième, en l'année 362.

Les corps de ces derniers furent transférés dans une église magnifique que l'on bâtit dans leur propre maison : c'est un titre cardinalice qu'on appelait autrefois de Pammachius et qui s'appelle communément de Saint-Jean et de Saint-Paul. Saint Grégoire de Tours assure aussi au livre de *la Gloire des Martyrs,* chapitre XIII, que quelques-unes de leurs reliques furent apportées en France au temps du Pape Pélage et qu'elles délivrèrent en chemin le vaisseau qui les portait du naufrage dont il était menacé. (GIRY.)

Nous avons de fortes raisons, ajoute l'abbé Auber, de croire que leur culte fut établi à Poitiers très-peu de temps après leur bienheureuse mort.

Cette mort, en effet, arriva en 363, lorsque saint Hilaire était déjà depuis trois ans revenu de son exil et vivait au milieu de son troupeau. Or, en 364, il fit le voyage de Milan pour y combattre l'Arianisme dans la personne d'Auxence, évêque de cette ville, l'un des plus obstinés soutiens de l'erreur en Italie. Le bruit des miracles qui se multipliaient au tombeau de saint Jean et de saint Paul dut frapper notre saint pontife, et nous ne pouvons guère douter que, dès ce moment, il n'ait ressenti une grande confiance en leur protection. On comprend que de retour à Poitiers l'année suivante, et tout plein de ce qu'il avait entendu et peut être vu des prodiges de protection des deux Martyrs, il n'ait eu rien de plus pressé que de leur donner une marque de son zèle en attirant leur

Digitized by Google

puissante intercession sur son peuple. C'est donc entre cette année 365 et celle de sa mort, en 368, qu'il faut placer la construction de l'église élevée par lui à Poitiers sous l'invocation de saint Jean et saint Paul. Il est probable que ce n'était qu'un édifice de dimensions assez restreintes, et d'ailleurs promptement achevé, si l'on considère qu'il dut être, comme toutes les églises de ce temps, formé en majeure partie de pièces de bois mêlées de briques et de mortier. On voit encore très-bien par là pourquoi le saint Docteur avait désigné cette église pour le lieu de sa sépulture, comme nous le disons en racontant la translation de ses reliques.

Quoi qu'il en soit, c'est bien ce sanctuaire qui, ayant été ruiné par les hordes d'Alaric ou d'autres barbares, couvrit de ses décombres la crypte où le Saint reposait, et où très-probablement des reliques rapportées par lui du tombeau des martyrs attiraient avant les siennes les hommages des fidèles. Quand ces ruines eurent été relevées par saint Fridolin, et que le nom de saint Hilaire eut consacré la nouvelle basilique, l'église de Poitiers ne voulut pas laisser sans honneur les noms glorieux des saints Martyrs qu'elle avait adoptés avant toute autre, et il fut dès lors établi qu'au jour où se ferait chaque année la fête de la Translation de saint Hilaire, on ajouterait à son office une oraison en mémoire de saint Jean et de saint Paul. (ALBER.)

L'INVENTION ET LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT HILAIRE.

Les vicissitudes diverses et plus ou moins multipliées qu'ont éprouvées les Saints, même après leur mort, les infortunes subies par les villes où reposaient leurs cendres et par les églises qui s'honoraient de garder leurs tombeaux forcèrent trop souvent, pour les soustraire aux entreprises de l'impiété triomphante, de les cacher sur les lieux même ou de les transporter au loin. Toutes ces translations, que les incursions des Normands rendirent si fréquentes au IXe siècle, comme avant eux les Vandales et les Sarrasins, furent suivies

Digitized by Google

de retours plus ou moins tardifs dont l'Église fit comme autant de triomphes destinés à compenser tant de profanations. Les nombreux miracles opérés dans ces circonstances solennelles, et qu'attestent d'innombrables témoins, autorisèrent d'autant plus le culte rendu à ces restes précieux, et fut bien propre à venger l'Église dans tous les temps des calomnieuses attaques de l'hérésie, quoique celle-ci ose soutenir encore, non-seulement que notre dévotion aux reliques n'est pas fondée, mais que nous rendons aux Saints, par une coupable idolâtrie, des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul.

Protester de son respect pour des corps qui furent les temples du Saint-Esprit, et qui devront ressusciter un jour tout radieux d'une gloire immortelle; nous ménager dans les saintes âmes qui animèrent ces corps, et qui maintenant voient Dieu face à face dans le ciel, des intercesseurs *contre* nos tentations et notre faiblesse : voilà pourquoi l'Épouse de Jésus-Christ célèbre les anniversaires de la naissance éternelle de ses enfants, et rend à leurs cendres le touchant hommage de ses hymnes et de ses prières. L'Église de Poitiers ne pouvait oublier d'honorer ainsi son grand Docteur, et dans la fête d'aujourd'hui, elle célèbre le souvenir de la première translation de ses reliques. Voici ce qui arriva à ce sujet :

Après la mort de saint Hilaire, la ville de Poitiers fut indécise sur le lieu où son corps devait reposer. Les uns voulaient que ce fût dans un oratoire qu'il avait élevé lui-même près de sa demeure ; d'autres préféraient la basilique de Saint-Jean et de Saint-Paul, en dehors des murs, bâtie par le saint Docteur sur la sépulture de sa famille. Ce dernier sentiment l'emporta comme plus conforme à ses dernières volontés. Les vénérables dépouilles furent donc portées dans l'église suburbicaire, et renfermées dans un tombeau de marbre. De nombreux miracles éclatèrent à cette occasion. Ceci se passait vers le milieu de janvier 368.

Le respect que les populations avaient eu pour le saint évêque, de son vivant, ne fit que s'accroître par les prodiges dont il plut à Dieu d'environner son tombeau. Aussi on peut

Digitized by Google

dire que son culte commença dès le jour de sa mort, et il rendit bientôt célèbre au loin la petite église qui lui devait son existence et sa gloire.

Mais les malheurs des temps vinrent troubler cette dévotion filiale. Le V^e^ siècle vit la Gaule inondée par les expéditions militaires des Vandales et des Goths qui réduisirent en cendres les cités les plus florissantes, et condamnèrent les campagnes à une longue et ruineuse stérilité [1]. Poitiers tomba aussi entre leurs mains; trois fois dans ce même siècle la cité vit renverser ses murailles, abattre ses monuments ; et l'église qui protégeait les restes de saint Hilaire, réduite des premières à un état complet de ruines, ensevelit sous ses décombres, avec une foule d'objets précieux, le saint dépôt qu'y avait honoré depuis plus de cent ans la piété publique. L'impossibilité d'aborder ce trésor perdu fit cesser les pèlerinages; on les oublia même jusque-là qu'après un siècle presque entier, pendant lequel la ville fut plusieurs fois reprise et envahie, on s'accoutuma à voir sans intérêt ces ruines qui ne se relevaient pas, et que de continuelles alarmes ne permettaient même pas d'interroger.

Dieu ménagea cependant un événement qui, en affermissant la monarchie française aux mains d'un roi puissant, devait redresser les murs sacrés et ranimer la mémoire du saint Confesseur.

Clovis, résolu de chasser Alaric de l'Aquitaine et avec lui les Visigoths sur lesquels régnait le conquérant, vint camper à quelques lieues de Poitiers et se prépara en observant l'armée ennemie à livrer une bataille décisive. Dans cette circonstance, le vigilant docteur sembla revivre pour combattre encore l'Arianisme que professaient les Visigoths, car au milieu de la nuit un globe de feu s'éleva des ruines de son église, et fut s'éteindre à sept lieues de là au-dessus de la tente de Clovis. Ce prodige, qui se manifestait à la veille

[1] C'est en 419 qu'Honorius céda l'Aquitaine aux Visigoths. *Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, t. X, p. 37.

Digitized by Google

d'une bataille qu'on regardait comme la dernière, sembla u présage de la victoire ; et, en effet, on eût dit que sai Hilaire, le plus illustre ennemi des ariens de son temps, co tinuait de les poursuivre sur un territoire qu'il leur ava interdit. Quoi qu'il en soit, l'événement confirma ces espé rances. Dès le lendemain, Alaric était vaincu et tué pa l'époux de sainte Clotilde, et les plaines de Voulon enseve lissaient la fortune des Visigoths.

Le monastère de Saint-Hilaire qui s'était élevé près de so tombeau n'avait pas été entraîné dans la perte de l'égliso où bien il s'était relevé de ses ruines mêmes et n'avait pa cessé d'exister, quoique de fréquentes vicissitudes fussen venues troubler sa paix. Lors du grand événement que nous venons de rappeler, saint Fridolin, dont nous avons raconté la vie au 6 mars, en était abbé et avait singulièrement contribué par ses soins au rétablissement de la demeure monastique. Mais un bonheur lui manquait encore : ses vœux ardents, qui aspiraient à découvrir les restes sacrés qu'il vénérait dans son cœur, n'étaient point exaucés. Les événements dont il venait d'être témoin, et aussi sans doute cette sorte d'intuition que Dieu donne aux Saints des grandes choses qu'il prépare pour sa gloire, commencèrent à ranimer ses espérances, et il s'en entretenait une nuit devant le Seigneur lorsqu'il reçut de saint Hilaire lui-même, dans une vision, l'indication précise du lieu où ses reliques étaient ensevelies, et de celui où il voulait qu'on les gardât à l'avenir. Nous avons rapporté comment, d'après cette manifestation formelle et l'ordre de relever les ruines du saint lieu, Fridolin s'en était allé, avec l'évêque de Poitiers Adelphius, solliciter de Clovis des secours que le prince leur accorda. Par suite de ces royales générosités qui payaient ainsi la protection singulière prêtée par l'illustre docteur au premier protecteur de l'Église en France, on vit s'élever rapidement et s'embellir bientôt le nouvel édifice. Toutefois cette entreprise toute princière ne fut pas seulement l'œuvre d'une telle munificence : celle-ci n'aurait pu suffire à des frais aussi consi-

Digitized by Google

dérables. Adelphius y suppléa de ses propres ressources ; et, quand le temple fut achevé, on procéda à une translation solennelle, qui se fit au jour indiqué d'avance avec un immense concours du clergé et du peuple. L'évêque ayant accompli le saint Sacrifice, il pénétra avec saint Fridolin dans la crypte enfin retrouvée où si longtemps s'était caché à tous les regards le corps vénéré du saint Pontife. Cette crypte avait été refermée avant la cérémonie : au moment où elle fut ouverte, on en vit rejaillir une éclatante lumière, une odeur suave s'en échappa. C'est au milieu de ces marques consolantes de l'assistance divine que les précieux ossements furent retirés de la crypte et déposés dans le lieu plus digne qui leur avait été préparé.

Cette translation ne fut donc, à proprement parler, qu'une élévation du corps qu'on changea de place sans le transporter d'un édifice dans un autre ; car on n'avait pas voulu toucher au saint dépôt aussitôt après l'avoir retrouvé sous les décombres. Il n'avait été alors que recouvert avec soin ; l'église nouvelle, plus vaste et plus magnifique, avait été construite sur le même emplacement ; la cérémonie que nous racontons ne dut plus consister, comme nous venons de le voir, qu'en une sorte d'inauguration de ces restes vénérés. Les auteurs de la Vie de notre Saint rapportent un grand nombre de miracles opérés dans ce religieux trajet. Dès ce jour, le concours des fidèles se porta de toutes parts vers l'église, et chaque année on y renouvela par une fête solennelle le souvenir de ce fait mémorable.

On ne sait combien de temps le corps saint demeura sans injures des barbares dans la paix de sa nouvelle et plus digne sépulture ; ce qui est certain, c'est que Poitiers le possédait encore en 878. Mais déjà les Normands s'étaient rendus maîtres de la ville jusqu'à trois fois après le règne de Charlemagne, et, dans une de ces expéditions, l'église Saint-Hilaire ayant été brûlée, les reliques se ressentirent de ces violences : elle ne furent arrachées qu'à grand'peine à une complète destruction. Ce fut sans doute pour les soustraire à

Digitized by Google

de nouveaux dangers dont on était menacé tous les jours qu'on les transporta, vers le commencement du x^e^ siècle dans la ville du Puy en Velay, où elles furent retrouvées en 1655. C'était après un oubli de six ou sept cents ans, qu'il faut attribuer, comme tant d'autres de ce genre, aux événements des époques intermédiaires. Sur la demande du chapitre de Saint-Hilaire de Poitiers, M. Henri de Maupas du Tour, évêque du Puy, ayant reconnu l'authenticité de ces reliques, voulut bien en céder une portion à notre célèbre collégiale : ce sont en partie celles qu'elle possède encore aujourd'hui. De cette autre translation le chapitre faisait une fête le 25 novembre de chaque année.

Enfin, en 1823, M. de Bouillé, évêque de Poitiers, obtint de Monseigneur de Bonald, évêque du Puy, et ensuite cardinal archevêque de Lyon, une nouvelle portion du chef de notre glorieux docteur, qui est conservée dans le trésor de la cathédrale, et qui reste exposée chaque année dans le sanctuaire pendant toute l'octave de sa fête. (AUBER.)

SAINT MAIXENT,

ABBÉ.

Vers l'an 448, naissait à Agde, ville de la Gaule Narbonnaise, au Languedoc, un enfant qui recevait au saint Baptême le nom d'Adjutor. Sa famille, distinguée par la noblesse et le rang qu'elle tenait, le confia aux soins d'un saint abbé nommé Severus, qui était venu de Syrie se fixer à Agde, et y avait dirigé une abbaye que son nom et le grand nombre de ses religieux rendirent célèbre longtemps après lui. Les enseignements de cet excellent maître firent aimer la vertu au jeune élève, qu'il s'efforçait de prémunir surtout contre les piéges du monde et du démon, en lui inspirant une exacte et continuelle vigilance sur lui-même, le portant à la garde de ses sens et à la pratique de l'humilité.

Adjutor profitait de la parole divine, et, quoique jeune, pratiquait déjà de grandes vertus dont l'éclat lui attirait en

Digitized by Google

même temps les sarcasmes des impies et les éloges des gens de bien. S'il savait dédaigner des blâmes injustes, il crut devoir craindre aussi des louanges toujours dangereuses par l'aliment qu'elles fournissent à l'amour-propre, et comme tant d'autres saints, il se décida à chercher loin du monde une vie qu'il pût donner toute à Jésus-Christ. Un jour, il disparut de chez ses parents et gagna un lieu solitaire où il pût demeurer caché, et s'occuper de Dieu seul, loin des importuns ennuyeux et des dangereux panégyristes. Mais sa famille désolée n'avait pu l'oublier ; ses amis s'étaient joints à elle, et à force de recherches, on découvrit sa retraite, qu'il habitait depuis deux ans. Pendant tout ce temps, une sécheresse persévérante avait désolé la ville d'Agde et son territoire. A peine y fut-il revenu, qu'une pluie abondante y ramena la fécondité. Ce fut un nouveau motif de l'honorer comme un Saint, et dès lors ses appréhensions renaissant encore, il prit le parti de s'en aller si loin qu'on ne vînt plus le découvrir et compromettre sa paix. Déterminé par le récit partout répété des miracles qui se faisaient au tombeau de saint Hilaire, il se dirigea vers le Poitou, vint s'agenouiller à Poitiers devant les reliques du grand Docteur, et chercha à se fixer dans le pays, où Dieu ne manqua pas de lui servir de guide.

Il y avait à douze lieues de Poitiers, sur les bords de la Sèvre Niortaise, une grande vallée connue sous le nom de Vauclair et que couvrait une forêt coupée par le cours paisible de la rivière. Une famille d'anachorètes s'était établie dans ce lieu tranquille et y servait Dieu sous la conduite d'un saint prêtre nommé Agapit. Ce bon prêtre, chassé du monastère de Saint-Hilaire de Poitiers par les barbares qui assiégeaient la ville, était venu aussi avec quelques-uns de ses compagnons abriter ses vertus dans la solitude, où sa réputation lui avait attiré bientôt de nombreux imitateurs. Ce petit établissement se fit en 459. Une église, dédiée par Agapit à saint Saturnin, était le rendez-vous de la prière commune; de modestes cellules en bois formaient l'ensemble de

Digitized by Google

la sainte demeure. Adjutor découvrit ce paradis terrestre, s
présenta, fut reçu ; et pour ne laisser à ceux qui pourraie
le chercher encore aucune trace de lui-même, il changea s
nom en celui de Maixent, qu'avait honoré un saint évêque
Poitiers, et sous lequel il a toujours été connu depuis.

On s'aperçut promptement quel trésor la Providence ava
procuré aux cénobites de Vauclair dans cet homme inconn
qui s'était proposé pour disciple, et se montrait en tout
digne émule des maîtres de la vie intérieure. Son humilité
sa douceur, son esprit de pénitence avaient leur source dan
un parfait détachement des créatures. Du pain d'orge et d
l'eau étaient les seuls aliments qu'il se permît, et encor
s'en privait-il souvent pour augmenter la rigueur de so
jeûne. Son amour et son habitude de la prière étaient tel
que ses genoux s'étaient endurcis, et qu'il marchait déj
courbé vers la terre lorsqu'à peine il atteignait sa soixan-
tième année. Une vie si exemplaire avait rempli ses frères
de vénération pour lui. Agapit, se sentant affaibli par l'âg
et désirant abdiquer les obligations d'une charge à laquelle il
craignait de ne plus suffire, songea à confier à Maixent la
direction du monastère. Il fit part de cette pensée à la com-
munauté, et tous d'un commun accord élurent pour abbé,
vers l'an 500, celui que tant de vertus rendaient digne en
effet de marcher à leur tête. Agapit de son côté profita de la
liberté qu'il venait de recouvrer pour se sanctifier dans la
pratique d'un silence plus sévère et d'une oraison plus assi-
due. Il vécut ainsi sept ou huit ans encore, et mourut plein
de mérites en laissant à son successeur le souvenir de son
admirable détachement. On lui donna le titre de Bienheureux,
et son corps fut longtemps conservé dans l'abbaye où Gar-
nier, trente-troisième abbé, l'avait découvert en 1099.

Les vertus que les hommes récompensaient en les hono
rant, Dieu se plut aussi à les exalter par des miracles et pa
des priviléges. Les auteurs de la Vie de saint Maixent rap
portent qu'il ressuscita un mort. Les Anges lui faisaient de
fréquentes apparitions et remplissaient d'une lumière écla

Digitized by Google

lante la cellule où le Saint chantait les psaumes avec ses frères. On vit dans les bois qui entouraient sa demeure, des oiseaux s'approcher de lui familièrement et manger dans ses mains, qui s'élevaient si souvent au ciel par la prière. Mais ces faits que Dieu a maintes fois permis en faveur de beaucoup d'autres dont il voulait bien proclamer la sainteté pour sa gloire, n'ont rien eu de comparable au mémorable prodige raconté par saint Grégoire de Tours.

En 507, Alaric Ier, roi arien des Visigoths, qui possédait l'Aquitaine, occupait le Poitou, dont il habitait la capitale. Clovis, roi de France, le seul des princes chrétiens de ce temps-là qui fût catholique, et qui avait chassé déjà de son territoire les Romains, les Allemands et les Bourguignons, résolut d'expulser ces autres barbares. Il s'avança jusqu'au-delà de Poitiers, tomba sur l'armée d'Alaric campée à Voulon, sur les bords du Clain et de la Clouère, la tailla en pièces et tua de sa main le rival qui lui avait disputé l'empire de la Gaule. C'est sans doute après cette victoire que Clovis était demeuré quelque temps à Poitiers, et son fils Théodoric ayant été envoyé par lui vers le midi pour y continuer ses conquêtes, des détachements de l'armée principale qui suivait la route de Poitiers à Bordeaux se répandirent dans la campagne. L'un d'eux s'engagea dans la forêt de Vauclair et arriva jusqu'au monastère. Les moines effrayés coururent au saint abbé qui, renfermé dans sa cellule, goûtait les douceurs de la prière et semblait peu se presser, ne comprenant pas sans doute l'imminence du péril, ou désirant ne quitter que le moins possible sa retraite : car il y vivait dans une réclusion presque continuelle. Il fallut que les religieux ouvrissent sa porte pour qu'enfin il se décidât à sortir ; et sans aucune émotion, maître de lui-même comme un homme qui ne craint que Dieu et met en lui toute sa confiance, il s'avance vers les ennemis qui déjà l'abordaient. Un soldat l'aperçoit à peine s'avançant vers lui, qu'il s'élance, lève son épée... et va le frapper. Mais la Providence punit le bourreau en sauvant la victime : le bras sacrilége se sèche tout

Digitized by Google

à coup, le glaive tombe, et le barbare saisi de terreur se jette aux pieds du saint homme en implorant son pardon, pendant que les autres, effrayés et se croyant tous poursuivis par la vengeance divine, se hâtent de rejoindre l'armée. Cependant le Bienheureux n'abandonne point le suppliant : par un signe de croix et une onction d'huile bénite, il rendit au bras paralysé le mouvement et la souplesse. Ce fait, raconté par tant de témoins, sauva le monastère du pillage, et lui valut la faveur de Clovis qui vint se jeter aux pieds du Saint, se recommanda à ses prières et donna aux religieux des terres considérables dans le pays conquis sur les Visigoths.

Maixent continua de gouverner ses Frères dans une paix et une sécurité que lui assurait la protection du roi. Il paraît qu'il savait aussi récréer son esprit par la composition d'écrits édifiants dans lesquels il cherchait à procurer la gloire de Dieu en faisant connaître ses serviteurs. De ce nombre était la Vie du saint prêtre Vivence, dont nous avons parlé au 16 janvier. Il l'avait écrite d'après ce qu'il avait vu lui-même et sur ce qu'on lui en rapportait. Il est regrettable que ce récit authentique ne soit pas venu jusqu'à nous.

Cependant son âge avançait, et sans être encore septuagénaire, il sentait s'affaiblir en lui le principe d'une vie où la pénitence et les veilles avaient eu la plus grande part. Une dernière faveur de la Providence lui fit comprendre quelles douces assurances il pouvait avoir de son salut : le jour de sa mort lui fut révélé, il en parla à ses Frères comme d'un terme prochain qu'il leur désigna; et l'événement prouva que ce n'était point une illusion. Il quitta la terre pour le ciel, le 26 juin 515, âgé de près de soixante-huit ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Saturnin. Son monastère, alors peu considérable, prit dans la suite assez de développements pour devenir l'un des premiers du diocèse. C'est autour de ces murs vénérés et de l'église dans laquelle furent transportées, vers 940, les dépouilles sacrées du saint Confesseur, que se forma la ville actuelle de Saint-Maixent.

Digitized by Google

De grandes vicissitudes éprouvèrent, comme tant d'autres, cette maison de piété : plusieurs fois les hordes indisciplinées qui débarquèrent sur les côtes du Poitou, au IXe siècle, l'incendièrent après l'avoir ruinée. Mais souvent aussi elle dut de se relever à la munificence de nos rois, depuis Louis-le-Débonnaire jusqu'à Louis XI. C'est à ce dernier qu'on doit la restauration qui porte encore les traces de l'architecture du XVe siècle. Mais les guerres civiles du XVIe lui portèrent de bien plus grands préjudices. Les protestants renouvelant, en 1562, les horreurs des barbares du Nord, ajoutèrent à leurs sacriléges contre le lieu saint la dispersion des reliques profanées. Ce qu'on put en retrouver après leur départ n'échappa point aux impies de 93, et la tombe du Saint, demeurée sous le grand autel de l'église, devenue paroissiale, ne renferme plus qu'une très-mince partie de lui-même.

Le martyrologe romain indique la fête de saint Maixent au 26 juin; mais l'Église de Poitiers l'anticipe au jour précédent, le 26 y étant consacré à célébrer la translation des reliques de saint Hilaire. (AUBER.)

SAINTE ALBOFLÈDE ET SAINTE THÉODECHILDE [1], VIERGES.

Clovis eut une sœur nommée Alboflède et qui, baptisée en même temps que lui, avait embrassé la vie religieuse. Elle mourut peu après, et Clovis l'avait pleurée au point d'avoir besoin d'être rappelé par saint Remi aux devoirs de sa charge royale. « Il n'y a pas lieu, lui écrivait l'apôtre des Francs, de pleurer cette sœur dont la fleur virginale répand son parfum en présence de Dieu, et qui a reçu une couronne céleste pour prix de sa virginité. Mon seigneur, chassez cette tristesse de votre cœur, il vous reste votre royaume à gouverner. Vous êtes le chef des peuples et vous avez à porter le poids de leur administration. »

Il eut aussi une fille qui s'appelait Théodechilde, et qui,

[1] Emprunté à M. de Montalembert, dans ses *Moines d'Occident*.

Digitized by Google

elle aussi, à ce que l'on croit, consacra à Dieu sa virginité. On discerne à peine son existence par quelques traits épars dans les écrits de Grégoire de Tours et les autres chroniques du temps. Ils nous permettent de la saluer en passant, comme une douce et consolante apparition au milieu des violences et des horreurs de l'époque où elle vécut. Elle voulut fonder, près de la métropole gallo-romaine de Sens, un monastère en l'honneur de saint Pierre et saint Paul (an 507,) à l'instar de celui que son père et sa mère avaient construit près de Paris, au midi de la Seine, et où était enterrée sainte Geneviève. Dans cette fondation, qui a pris depuis le nom de Saint-Pierre-le-Vif, Théodechilde établit des moines; elle y choisit sa sépulture après lui avoir fait donation de tout ce qu'elle avait possédé ou acquis en France et en Aquitaine, c'est-à-dire en-deçà et au-delà de la Loire.

Un acte de généreuse pitié dû à la royale fondatrice inaugure dignement les annales de ce fameux monastère. Basolus, que le roi des Visigoths d'Aquitaine, Gesalric, avait nommé duc d'Aquitaine, fait prisonnier par Clovis dans un dernier combat, avait été conduit enchaîné à Sens. Pendant que ses gardes le conduisaient au cachot, où il s'attendait à être mis à mort, il rencontra sur son passage la fille de son vainqueur, Théodechilde. Elle résolut aussitôt de demander la vie et la liberté du captif. Clovis se refusa longtemps à ses prières ; il céda enfin, mais à la condition que le chef vaincu serait envoyé au monastère que sa fille venait de constituer, pour qu'on lui rasât la tête et qu'on le fît moine. Basolus paraît avoir adopté de bon cœur sa nouvelle profession, car il donna à saint Pierre toutes les terres qu'il possédait en Auvergne, et fonda ainsi le monastère et la ville de Mauriac, dans les montagnes du Cantal.

SAINT DAVID,

ERMITE.

Au milieu du VI^e^ siècle, on vénérait, auprès de Thessalonique, un saint ermite nommé David, dont on admirait les

Digitized by Google

vertus. Tout le monde le connaissait. Dans les embarras, dans les doutes, on allait le consulter de toutes parts, et on s'en trouvait bien. Mais des pécheurs venaient à lui aussi dans leurs inquiétudes, et on rapporte que ses exhortations en convertirent un grand nombre. On honore sa mémoire le 26 juin.

SAINT BABOLEIN,

ABBÉ.

Saint Babolein, moine de Saint-Colomban, à Luxeuil, devint le premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, monastère fondé en 638 par Blidégisile, archidiacre de Paris, à trois lieues de cette ville, dans une péninsule formée par la Marne. Saint Babolein y fit régner toutes les vertus religieuses qui le rendirent fort célèbre. S'étant joint à saint Fursy de Lagny, il rendit de grands services à tout le diocèse de Paris, en fondant des églises et des hôpitaux. H fut merveilleusement secondé par le zèle de l'évêque Audebert et par saint Landry, son successeur. Il bâtit plusieurs églises et des hôpitaux pour les malades et les vieillards. Étant devenu vieux, il quitta le gouvernement de son monastère pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut le 26 juin 672.

SAINT DIEUDONNÉ II,

PAPE.

Après la mort du Souverain-Pontife Vitalien, Dieudonné (Adeodatus) fut tiré du monastère de Saint-Érasme, au mont Cœlius, pour lui succéder sur le Siége apostolique. Vertueux et prudent, saint et savant, il porta dignement la tiare. On croit que c'est lui qui, dans les lettres pontificales, a employé le premier la formule : *Salutem et apostolicam benedictionem*. Il régna très-dignement et fut grandement regretté lorsqu'il s'en alla à Dieu, le 26 juin 677, après cinq ans et deux mois de pontificat.

Digitized by Google

SAINT DOMITIEN ET SAINT ADELIN,

DISCIPLES DE SAINT LANDELIN.

On rencontre pour la première fois les noms de saint Domitien et de saint Adelin au moment où saint Landelin, après sa conversion, entreprend son troisième pèlerinage à Rome. Les auteurs les appellent ses disciples, et ils en remplissent en effet auprès de lui tous les devoirs ; mais rien n'indique quelle a pu être l'origine de leurs rapports mutuels. On ignore également si saint Domitien et saint Adelin étaient prêtres ou religieux, originaires de ce pays ou non, s'ils avaient été élevés dans leur première jeunesse avec saint Landelin, ou s'ils s'étaient attachés à lui après sa conversion. Il serait impossible d'éclaircir ces doutes. Bornons-nous donc aux quelques lignes que fournit la vie de saint Landelin.

A son exemple et sous sa conduite, saint Domitien et saint Adelin s'occupèrent à évangéliser les peuples des pays par où ils passaient, et à répandre partout la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ. Leur zèle religieux ne fit qu'augmenter encore pendant ce pieux voyage, qu'ils sanctifièrent par les exercices de la pénitence et de la dévotion. A leur retour, ils continuèrent de suivre le Maître si saint auquel ils s'étaient attachés, et l'accompagnèrent dans les lieux où il fonda des monastères, à Lobbes, à Alne, à Walers et à Crespin. Plus tard, saint Landelin, témoin du zèle et de la prudence de ses deux disciples chéris, les envoya dans différents endroits pour annoncer l'Évangile du salut et gagner des âmes à Jésus-Christ. Saint Domitien paraît avoir été dirigé vers les pays arrosés par la Hayne, et saint Adelin auprès de la rivière de Hon. C'est là qu'ils terminèrent saintement leur vie l'un et l'autre.

Dans la suite, leurs corps furent transportés au monastère de Crespin, où ils reposaient auprès de leur père spirituel saint Landelin.

Digitized by Google

SAINT PÉLAGE,

MARTYR.

Pélage était le neveu du vénérable Ermoge, évêque de Tuy en Galice, qui vivait au IXe siècle ; le pieux prélat l'avait élevé saintement, et il ne s'en séparait presque jamais. Dans une bataille que les hommes de la Galice devaient soutenir contre les Sarrasins, le bon évêque Ermoge, qui accompagnait l'armée chrétienne, fut pris par les Maures. Il dut se racheter par une rançon, et il donna son neveu pour otage. Pélage avait alors treize ans. Il était gracieux et bien fait. Emmené à Cordoue où régnait Abdérame II, l'abominable roi maure voulut lui faire renier sa foi, afin de le faire consentir à un crime honteux. Mais Pélage repoussa avec horreur cette ignominie. Aussitôt Abdérame II le tua et le fit couper par morceaux, le 26 juin de l'an 825.

LE VÉNÉRABLE PÉLAGE,

ROI DES ASTURIES.

Pélage, premier roi des Asturies, était fils de Favila, duc de Cantabrie, grande province de l'Espagne, qu'on appela plus tard la Biscaye. Après la désastreuse bataille de Xérès, en 711, il se retira dans cette province. Proche parent de Rodrigue, il s'acquit l'estime de tous ceux de sa nation, par ses vertus et son zèle pour la religion catholique. Alors il forma le dessein de secouer le joug des Sarrasins. Les Espagnols racontent que vaincu d'abord par eux, il se réfugia dans une vaste caverne et attendit là, avec mille soldats seulement, une nombreuse armée d'infidèles. Les Sarrasins lancèrent une grêle de pierres et de traits dans cette caverne ; mais, ce qu'on a regardé comme un miracle, les pierres et les traits, au lieu de blesser les chrétiens, rebondissaient sur les Maures qui tombaient de toutes parts. Pélage, voyant les ennemis consternés, s'élança avec sa troupe et les mit en fuite.

Dès lors, ses ennemis ne pouvant le vaincre, entrèrent en négociation avec lui et le laissèrent jouir d'une grande éten-

Digitized by Google

due de pays. Mais en l'an 716, ayant été insulté par les Maures, il marcha contre eux, les défit, leur enleva plusieurs provinces, et fut proclamé roi de Léon et des Asturies.

Il mourut en 737, en odeur de sainteté, ayant toujours vécu avec une piété exemplaire. La lutte des Espagnols contre les Maures dura de 716 à 1492, et le nom de Pélage est toujours resté dans la mémoire de cette nation, comme celui d'un saint roi.

SAINT SAUVE ET SAINT SUPÉRY,

MARTYRS.

Saint Sauve, évêque d'Angoulême, à la fin du VIIIe siècle, faisait des excursions pour combattre les restes d'idolâtrie qui affligeaient certaines contrées. En 801, il partit de son siége pour Valenciennes, où des idoles étaient honorées encore, à la vive douleur des chrétiens. Il avait pour compagnon son fidèle Supéry. Mais en arrivant à Brenne, près de Valenciennes, il y fut tué, ainsi que son disciple, par un certain Winigarad, qui leur coupa la tête et enterra leurs corps dans une étable. Bientôt des miracles révélèrent ces reliques. On raconte que Charlemagne, passant par le bourg de Brenne, entendit une voix qui le priait de chercher ces corps saints. Des habitants lui indiquèrent le lieu où ils étaient enfouis. Charlemagne les ayant levés, les fit transporter dans l'église du lieu, dédiée à saint Martin, où elles furent honorées de miracles. On fête ces deux Martyrs le 26 juin.

SAINT LAMBERT,

ÉVÊQUE DE VENCE.

Lambert, fils d'un gentilhomme de Provence, né à Baudun ou Beudon, dans le diocèse de Riez, vers les limites de celui de Fréjus, perdit sa mère avant de naître, et fut tiré de son côté par une incision pour voir le jour. Son père l'ayant ôté aux femmes qui lui donnèrent la première éducation, le mit dans le célèbre monastère de Lérins pour y apprendre la

Digitized by Google

piété et les lettres. Il avait le naturel si heureusement disposé pour les vertus et pour les sciences qu'il fit en peu d'années des progrès tout extraordinaires dans les unes et dans les autres. Il était extrêmement humble : c'est de là que venait cette douceur et cette modestie qui le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient. Il avait de plus un cœur généreux et une certaine grandeur d'âme qui marquait plus qu'autre chose la noblesse de son origine. Mais plus il se fortifiait dans la résolution de se consacrer au service de Dieu, plus il sentait augmenter en lui le mépris qu'il faisait du vain avantage qu'il aurait pu tirer de sa naissance et des richesses de sa famille. La grâce que Dieu lui faisait de le conserver toujours dans cette humilité profonde qu'on admirait en lui, fit qu'il aima en même temps la pauvreté et les mortifications comme d'excellents moyens pour parvenir à la perfection où Dieu l'appelait. Il demeura toujours dans une grande pureté du corps et du cœur, veillant sans cesse sur ses pensées et ses mouvements intérieurs avec autant de précaution que sur ses paroles et sur toutes ses actions. Toujours plein d'ardeur pour les études saintes et pour les exercices de son cloître, il servait Dieu dans tout le calme que l'innocence de la vie peut produire à une âme. Il n'y avait qu'une chose qui troublait quelquefois cette heureuse tranquillité, c'était le souvenir de la funeste aventure de sa mère qui était morte en travail de lui, après avoir beaucoup souffert dans tout le temps de sa grossesse. On ne pouvait lui persuader qu'il ne fût pas coupable de sa mort : il ne put se procurer de repos sur ce point que sur l'espérance de pouvoir expier ce crime par les larmes et les œuvres de la pénitence. Il entreprit de la faire toute sa vie tant pour lui que pour sa mère, et de solliciter auprès de Dieu le repos éternel de son âme : c'est ce qui lui fit augmenter ses jeûnes, ses veilles et les autres austérités qu'il soutenait par une prière continuelle.

Il passa ainsi plusieurs années dans le monastère de Lérins, montant par degrés au comble de la vertu, jusqu'à ce que la réputation de sainteté où il était parvenu le fit élever sur le

Digitized by Google

siége épiscopal de la ville de Vence, qui se trouva vac
par la mort de l'évêque Pierre, arrivée l'an 1114. Il po
avec lui dans l'épiscopat toutes les vertus qui avaient c
tribué à l'en rendre digne, et sans en perdre aucune de cel
qui l'avaient rendu parfait religieux, il acquit par les grâ
que Dieu lui accorda dans son ordination celles qui devai
le rendre un excellent évêque. Il gouverna son Église pe
dant l'espace de quarante ans, s'appliquant continuelleme
à nourrir son peuple de la parole de Dieu et à guérir s
maladies spirituelles ; mais l'on peut dire qu'il l'instruisa
encore plus efficacement par ses exemples que par ses instru
tions. Fort éloigné de vouloir dominer sur son clergé, il pr
nait plaisir à se confondre parmi les ecclésiastiques : il n'
était distingué que par sa vertu, et son humilité faisait q
ceux qui en auraient jugé à le voir ou à l'entendre, l'aurai
pris volontiers pour le dernier d'entr'eux. Il fit paraître u
égalité constante jusqu'à la fin, soit dans les austérités par
culières de sa vie, soit dans le zèle, la vigilance et la chari
pastorale avec laquelle il conduisait dans les voies du sal
les âmes que le souverain Pasteur lui avait confiées. Pe
dant les trente dernières années de sa vie, hors le temps d
sa maladie, il ne passa aucun jour sans réciter le Psauti
entier avant que de commencer à manger; ce qu'il faisa
sans rien soustraire à l'Office public de son église et au
fonctions journalières du ministère épiscopal. Il mour
comblé de grâces et de mérites, le 25 mai de l'an 1154, et so
corps fut enterré dans son église, par les évêques d'An
tibe et de Nice, ses voisins. Sa mort fut suivie de quelque
miracles, qui servirent de témoignage à sa sainteté devan
les hommes. Nous avons suivi les martyrologes qui l'ont mi
au 26 juin, sur l'autorité de Baronius, quoiqu'il eût peut-êtr
été mieux de le placer au 31 mai, jour de sa mort, ou plutô
de sa sépulture, auquel on fait sa fête à Vence et à Rie
en Provence.

Digitized by Google

SAINT ANTHELME,

ÉVÊQUE DE BELLEY.

Né vers l'an 1107, Anthelme était de la première noblesse
Savoie. Ses parents le firent étudier dès sa jeunesse, et
i procurèrent deux bénéfices considérables, un à Genève
un à Belley : c'étaient les principales dignités de ces deux
lises. Elles lui donnaient une grande considération et
amples revenus, dont il usait magnifiquement, prenant
isir à bien recevoir ceux qui allaient le voir, et à leur
ndre toutes sortes de services; ce qui lui acquit beaucoup
amis. Il était aussi très-libéral envers les pauvres, et sa vie
ait pure, mais dissipée et occupée des soins temporels.
ant passé la première jeunesse, il s'adonna à visiter les
ligieux, particulièrement les Chartreux, plus par curiosité
à dessein de se convertir. Un jour, étant allé avec quelques
unes gens de son âge à la Chartreuse des Portes, dont le
énérable Bernard était alors prieur, ce saint homme, qui
ait déjà fait un grand nombre de conversions, exhorta
rtement Anthelme à penser à son salut, et quelques autres
artreux en firent de même. Anthelme ne se rendit pas
ur lors, seulement il se recommanda à leurs prières et se
tira. Étant venu à la maison d'en bas de cette Chartreuse,
fut retenu pour y passer la nuit par les Frères convers et
procureur Boson, qui était son parent, et homme d'une
dustrie merveilleuse. Le lendemain, il remonta à la maison
en haut, visita les logements des moines, et fut tellement
uché de leur genre de vie et de leur discours, qu'il demanda
être reçu parmi eux. Ils l'exhortèrent à régler ses affaires
à prendre jour pour revenir ; mais il leur dit : « J'ai
ésolu de demeurer ici dès aujourd'hui ; je laisse de quoi
ayer mes dettes, et j'ai de bons amis pour tout exécuter. »
prit donc l'habit, et embrassa leur observance avec une
rande ferveur.

Il était encore novice quand il fut envoyé à la grande Char-
reuse, où le nombre des moines était très-petit. Là, il s'ap-

Digitized by Google

pliquait à la prière, à la méditation, au travail des mains, la mortification, prenant tous les jours la discipline, et avait un grand don de larmes. Ayant été fait procureur, s'acquitta très-dignement de cet emploi, soit pour la con duite des Frères convers, soit pour les aumônes et le soi du temporel. Ensuite on le fit prieur. Le vénérable Guigue après avoir exercé cette charge pendant vingt-sept ans mourut en 1136, laissant une telle réputation, qu'on l'appe lait simplement le Bon-Prieur. Son successeur fut Hugues sixième prieur de la grande Chartreuse, qui, après avoir gou verné deux ans, se démit de sa supériorité, et fit élire à s place saint Anthelme, en 1138. Quelques années auparavant des avalanches de neige tombant du haut des montagnes, e entraînant de la terre et des pierres, avaient accablé plusieur Chartreux sous les ruines de leurs cellules. Cet accident em porta en un jour la plus grande partie de cette sainte com munauté, et le peu de moines qui restèrent se relâchèren de l'observance après la mort du Bienheureux Guigues. Sain Anthelme s'appliqua donc à la rétablir, suivant les constitu tions écrites par ce saint prieur. Il employa la douceur et l sévérité, et chassa quelques indociles qui lui résistaient. En même temps il réparait les bâtiments, et remit la Chartreuse dans un état florissant. Un de ses deux frères l'avait précédé dans cette communauté sainte, le second l'y suivit ainsi que leur père. Saint Anthelme reçut encore au nombre des Frères convers un des plus grands seigneurs de son temps, le comte Guillaume de Nevers, le même que les évêques et les sei gneurs de France avaient désigné, par la bouche de saint Bernard, pour gouverner le royaume avec l'abbé Suger, pen dant le voyage du roi Louis-le-Jeune en Orient.

Après avoir gouverné douze ans la grande Chartreuse, saint Anthelme fit mettre à sa place Basile, qui en fut le hui tième prieur, et rentra dans le silence de sa cellule. Mais, quelque temps après, Bernard, prieur des Portes, le demanda pour son successeur, ne se croyant plus en état de gouverner cette maison à cause de son grand âge. Anthelme devint

Digitized by Google

onc prieur des Portes. Y ayant trouvé beaucoup d'argent
t de blé, il en fit de grandes distributions aux laboureurs
u voisinage, pour leur donner de quoi semer dans une année
e disette, et ne laissa pas ensuite d'augmenter les revenus
u monastère en défrichant des bois. En ce temps-là, c'est-à-
ire vers l'an 1138, Gui, comte de Forez, ayant surpris la
ille de Lyon, la pilla, et fit sentir son indignation principa-
ement au clergé, prétendant que l'Église avait usurpé sur
a famille la seigneurie de la ville, au moins pour la plus
rande partie. En cette occasion, l'archevêque Héraclius et
es principaux de son clergé se réfugièrent à la Chartreuse
es Portes, où le prieur Anthelme les reçut à bras ouverts et
es défraya libéralement tant que dura cette tempête. Mais à
eine avait-il gouverné deux ans cette maison, qu'il se retira
ncore et retourna à sa cellule de la grande Chartreuse.

Tel était saint Anthelme, quand il eut l'occasion et la
loire de combattre courageusement pour l'unité catholique
ontre l'antipape Octavien, qui, aveuglé par une ambition
iabolique, envahit le Siége du Prince des Apôtres, et, ce qui
st plus exécrable encore, livra l'Église à la puissance impé-
iale. Ces réflexions sont du biographe contemporain de
aint Anthelme.

L'an 1163, l'évêché de Belley, en Bourgogne, étant venu à
aquer, le parti le plus puissant du Chapitre élut un jeune
omme noble et le mit en possession de la maison épiscopale;
nais l'autre parti élut un moine et l'envoya au Pape Alexan-
re, qui était alors en France, pour faire confirmer l'élection.
e Pape différa de donner réponse aux députés, ne doutant
oint que l'autre parti n'envoyât aussi les siens; ce qui ne
nanqua pas. Cependant, quelques chanoines plus modérés,
uoique en petit nombre, voulant réunir les deux partis,
roposèrent d'élire le Chartreux Anthelme. Tous s'y accor-
lèrent avec joie, même celui qui avait été élu le premier,
ar il était parent de saint Anthelme. Mais ils savaient tous
u'il serait très-difficile de le tirer de sa solitude. Ils allèrent
promptement trouver le Pape Alexandre, qui, plein de joie,

Digitized by Google

les félicita d'avoir pris un si bon parti, et leur dit qu
seraient heureux sous un tel pasteur. Il y fit consentir, qu
que avec peine, les premiers députés, et, les ayant t
réunis, il écrivit à saint Anthelme, lui ordonnant, par l'au
rité du Siége apostolique, de se charger de l'Église *de Bell*
et manda au prieur et aux religieux de la grande Chartreu
de le donner à ceux qui le demandaient, et s'il refusait d'a
cepter, de l'y contraindre par autorité.

Mais saint Anthelme ayant appris ce qui se passait, et l'a
ri.ée de ceux qui devaient l'emmener, résolut de s'enfuir.
se cacha. Les Chartreux le cherchèrent si bien qu'ils le tro
vèrent; et, l'ayant amené avec bien de la peine à la *comm*
nauté assemblée, ils lui exposèrent l'ordre du Pape et l
montrèrent ses lettres. Le prieur y ajouta son *command*
ment, les religieux leurs exhortations, les députés leu
prières au nom de toute l'église de Belley. Mais Anthelm
demeura ferme à refuser, protestant qu'il ne sortirait jamai
de son désert. Enfin, par un pieux artifice, on lui proposa l
choix, ou d'obéir au Pape et d'accepter, ou d'aller trouver l
Pape même, qui, lui disait-on, connaissant votre résoluti
définitive, ne vous fera point de violence. Flatté de cette esp
rance, il se mit en chemin; mais les députés se gardèrent
bien de le quitter.

Quand il fut arrivé auprès Pape Alexandre, il fut reçu ave
honneur de lui et de toute sa cour ; car on l'y connaissait pou
un homme de grand mérite. Ayant eu audience du Pape, i
dit qu'il n'était venu que pour lui demander grâce et le sup
plier de ne pas le contraindre à faire ce qui n'était avantageu
ni à lui-même, ni à l'église qui le demandait; qu'il était u
ignorant, un homme sans expérience, un misérable; enfin,
qu'il avait fait vœu de ne point sortir de son désert. C
paroles étaient accompagnées de beaucoup de larmes. Le Pap
lui répondit : « Ne veuillez pas, mon fils, prétendre no
imposer par de mauvaises excuses; nous connaissons vot
capacité. Pourquoi vous découragez-vous? Il faut *obéir*. C
que j'ai écrit, je l'ai écrit. Faites attention à cette parole d

Digitized by Google

Écriture : C'est comme immoler aux idoles, que de n'obéir as; et c'est comme un péché de divination, que de ne vou- oir pas se soumettre. Considérez jusqu'où s'étend la vertu 'obéissance, dont vous avez fait profession. Vous avez fait œu de vous renoncer vous-même et de suivre Jésus-Christ; ous devez donc faire, non pas votre volonté, mais la sienne. » 'ar ces paroles et d'autres, le Pape tâcha de l'encourager et le persuader. Anthelme demeura confus, gardant le silence, ans oser rien dire. Enfin, le jour de la Nativité de la très- ainte Vierge, le Pape Alexandre le sacra solennellement de a main. Il le retint quelques jours auprès de lui, et comme es prélats de la cour de Rome s'entretenaient familièrement le diverses choses avec saint Anthelme, il leur citait souvent 'Écriture Sainte fort à propos ; ce qui leur faisait dire entre eux : « Certes, ce n'est point là un ignorant et un homme ans lettres comme il voulait le faire accroire, mais un homme rudent et docte. » Lui, désirant se retirer le plus tôt pos- ible, le Pape le congédia gracieusement avec sa bénédiction et quelques petits présents.

Depuis son épiscopat, il ajouta plutôt à ses austérités corpo- elles qu'il n'en diminua. Il faisait l'Office divin, non dans sa hapelle, mais dans la cathédrale, avec les chanoines, pour s'en acquitter avec plus de dignité. Il eut grand soin de pu- ifier son clergé, et, après des exhortations charitables, il éposa six ou sept prêtres concubinaires. Il n'avait pas moins le zèle pour le bien de son peuple. Par la négligence du omte Humbert de Savoie, les malfaiteurs se multipliaient, non-seulement dans le diocèse de Belley, mais dans la Savoie ntière. Ils vexaient sans crainte les clercs, les veuves, les rphelins et les pauvres. Seul, Anthelme entreprit de répri- ner leurs brigandages, ce que n'avait osé tenter aucun des vêques. Il menaça d'abord les coupables, et puis les frappa le l'excommunication. Ils avaient beau le menacer à leur our, lui qui ne demandait pas mieux que d'endurer le martyre pour la justice, ils étaient réduits finalement à se soumettre malgré qu'ils en eussent, et à faire péni-

Digitized by Google

tence. On en vit une preuve dans le comte même de Savoi

Ce prince ayant fait emprisonner injustement un prêtre d diocèse de Belley, le saint évêque le redemanda, et, sur s refus, il excommunia le prévôt qui l'avait fait arrêter. Il ensuite sortir le prêtre de prison, par le moyen de l'évêq de Saint-Jean de Maurienne. Les gens du prévôt tuèrent prêtre, et saint Anthelme, qui avait d'ailleurs quelque dif rend avec le comte Humbert touchant les droits de s église, le menaça de l'excommunier, s'il ne se désistait ses injustes entreprises, et s'il ne faisait faire satisfacti pour le meurtre du prêtre. Le comte, en colère, le mena de son côté. L'évêque réitéra ses admonitions ; le comte s'e moqua, disant qu'il avait un privilége du Pape pour ne pouvoi être excommunié. L'évêque excommunia le prince, en sa pré sence même. Le prince, furieux, le menace de tous les maux les courtisans ajoutent qu'il mérite d'être puni sur-le-champ L'évêque, plus intrépide que jamais, excommunie une second fois le prince, le livre à Satan et le frappe d'anathème. Tous les assistants tremblaient pour l'evêque, qui ne tremblait pas. Le comte se plaignit au Pape Alexandre de l'infraction de son privilége. Le Pape manda au bienheureux Anthelme, par saint Pierre, archevêque de Tarentaise, et un autre évêque, de lever cette excommunication comme ayant été *faite légè*rement. Il leur donna en même temps commission d'absoudre le comte, si le Saint, dont il connaissait la fermeté, refusait de le faire. Les évêques pressèrent Anthelme d'obéir au Souverain-Pontife et d'apaiser le prince. Mais il répondit : « Celui qui a été lié justement ne doit pas être délié qu'il n'ait satisfait par la pénitence à celui qu'il a offensé. Saint Pierre lui-même n'a pas reçu le pouvoir de lier ou de délier *ce qui ne* doit pas l'être. Soyez donc assurés que je ne me relâcherai point de la sentence que j'ai prononcée justement, à *moins* qu'il ne satisfasse pour son offense. Les deux prélats se retirèrent sans oser passer outre. Mais le Pape, l'ayant appris, donna lui-même l'absolution au comte, et le fit savoir à Anthelme.

Digitized by Google

Il en fut touché au point qu'il quitta son évêché et se retira dans sa cellule de la Chartreuse, pour ne plus penser qu'à servir Dieu dans le silence. Tout le pays fut alarmé de sa retraite, et on députa au Pape, qui le contraignit de revenir à son église. Cependant le comte, quoique absous par le Pape, n'osait se croire véritablement absous ni se présenter jusqu'à ce que, s'étant humilié devant le saint évêque et ayant promis de satisfaire à la pénitence qu'il lui ordonna, il eut reçu de lui l'absolution. Anthelme, qui l'avait toujours beaucoup aimé, même dans le moment qu'il le séparait de l'Église, l'exhorta depuis avec plus d'affection et de familiarité à faire le bien. Mais le voyant retomber dans sa négligence, manquer à ses promesses, et, au lieu de réprimer les désordres, en laisser commettre de plus grands encore, il lui fit de sévères reproches. Le comte le prit en haine, et disait souvent que nul homme sous le ciel ne lui était aussi odieux. Il lui faisait de grandes menaces, mais le respectait malgré lui, à cause de sa sainteté. Si un autre lui avait fait du mal, il en eût été bien aise. Un jour que l'évêque le sommait d'accomplir ses promesses et de réparer ses torts : « Je suis prêt à vous répondre devant un tribunal séculier, » répondit le comte. L'évêque répliqua : « Vous me citez devant un tribunal de la terre, et moi je vous cite devant le tribunal du ciel, au dernier jour, devant le juste Juge, qui est Dieu. »

Anthelme s'était acquis par sa vertu une autorité merveilleuse. Tout l'Ordre des Chartreux le regardait comme son supérieur général, et tous les prieurs étaient sous sa dépendance : aussi veillait-il avec un grand zèle pour y prévenir le moindre relâchement. Quand il se trouvait dans des conciles ou dans les assemblées pour affaires temporelles, il n'y avait ni évêque ni autre, de quelque rang qu'il fût, qui ne lui cédât : la cour de Rome elle-même le respectait. Aussi ne craignait-il point de reprendre, en qui ce fût, ce qui était répréhensible, et comme on voyait que ces corrections n'avaient pour principe que la charité, la plupart les recevaient de bon cœur. Quant aux pécheurs qui venaient à pénitence,

Digitized by Google

il était plein de miséricorde, et mêlait ses larmes avec le leurs. Sa compassion pour les pauvres ne pouvait être plu grande. Il n'avait rien qui ne fût à eux ; ne se réservant qu ce qu'il fallait pour sa subsistance, il leur distribuait tout l reste. Sa prédilection était pour deux communautés très pauvres de son diocèse, l'une de veuves et de vierges, l'autr de lépreux. L'année de sa mort fut une année de famine, o il régla de bonne heure tout ce qu'il ferait d'aumônes chaqu jour, jusqu'au vingt-sixième de juin, qui fut celui-là mêm où il passa de la terre au ciel.

Dans sa dernière maladie, comme on l'exhortait à pardonne au comte de Savoie, il répondit : « Je n'en ferai rien, à moin qu'il ne se désiste de son injuste prétention, qu'il ne promett de ne jamais rien demander à cette église, et ne se recon naisse coupable de la mort de ce prêtre. » Personne n'osai rapporter ce discours au comte, qui était dans le même lieu Il n'y eut que deux Chartreux, autrefois grands seigneurs dans le monde, qui s'en chargèrent. Le comte Humbert, tou ché de Dieu, fondit en larmes, vint trouver le saint homme reconnut sa faute, renonça à sa prétention et demanda par don. L'homme de Dieu lui imposa les mains, et, le bénissant, il dit : « Que le Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, vous accorde l'abondance de sa bénédiction et de sa grâce, qu'il vous fasse croître et multiplier, vous et votre fils! » Comme le comte n'avait qu'une fille, les assistants crurent que le saint vieillard se méprenait, et voulurent lui faire dire votre fille. Mais il répéta jusqu'à trois fois avec insistance : « Vous et votre fils. » L'événement justifia la prophétie du pontife mourant. Le comte eut dans l'année un fils, de qui descend la maison de Savoie. Saint Anthelme mourut le vingt-sixième de juin 1178, âgé de plus de soixante et dix ans, et dans la quinzième année de son épiscopat. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort.

(ROHRBACHER.)

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX ROUAUD,

ÉVÊQUE DE VANNES.

Il était moine de Cîteaux, et quand, par les libéralités d'Alain, baron de Lanvaux, commença en 1138 l'abbaye de Lanvaux, dans la paroisse de Grand-Champ, au diocèse de Vannes, ce religieux, distingué par ses lumières et par ses vertus, fut envoyé pour en être le premier abbé. Son mérite éclatant le fit élire et sacrer évêque de Vannes, en 1143. On ne sait s'il retint le gouvernement de son monastère; mais il est certain qu'il le combla de bienfaits. Il assista, quelques mois après, à la deuxième fondation de l'abbaye de Buzai et à la dédicace de l'église de Saint-Julien, du Mans.

En 1158, il donna l'absolution à Eudon de la Roche-Bernard, de l'excommunication qu'il avait encourue en enlevant le bétail et les gens de l'abbaye de Redon. Il mourut le 26 juin 1177. C'était un prélat d'une grande sainteté et d'une régularité exemplaire. Il fut inhumé dans le sanctuaire de l'église de Lanvaux, qu'il avait fait bâtir. Son tombeau fut couvert, en 1740, d'un parquet portant cette épitaphe :

Hic jacet beatus in Christo pater dominus Rotaldus, vir summæ sanctitatis et rigidæ justitiæ, hujus cœnobii primus abbas et rector, episcopus tum Venetensis, qui post multa virtutum monumenta laudabiliter edita, anno Domini 1177, *die vero* 26 *junii, obdormivit in Domino et in hac, quam condiderat, ecclesia sepeliri voluit.*

LE BIENHEUREUX JEAN DE NAVARETTE,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Jean prit naissance à Navarette, petite ville de la contrée de Rioxa, dans la Vieille-Castille, où il prit l'habit de saint François. Il se distingua par la pratique des vertus religieuses, l'obéissance, la pauvreté et la pureté, et surtout par une dévotion singulière envers l'auguste Sacrement de nos Autels. Il se faisait une pieuse occupation de l'entretien, de la propreté et de l'ornement des églises, afin

Digitized by Google

que les divins Mystères s'y célébrassent avec plus de décence.

Son exemple, à cet égard, eut des imitateurs, et il inspira ses sentiments entre autres à Thérèse Henriquez, femme du grand-commandeur de Léon. Non-seulement cette dame eut pendant sa vie un soin particulier de contribuer à la décoration des temples, mais elle laissa même en mourant au bourg de Terrixos une rente pour subvenir à l'entretien de ceux établis dans son domaine.

Jean quitta la Castille pour aller dans les montagnes des Asturies et de Galice, où il s'employa avec un zèle infatigable à catéchiser les enfants et à mettre les églises dans l'état de propreté qui leur convient. Après avoir séjourné quelque temps dans ces lieux, il eut envie de revenir en son pays, mais se trouvant à prêcher au bourg de Partneuf, il s'interrompit tout à coup pour dire à ses auditeurs qu'une des personnes qui étaient dans l'assemblée mourrait dans trois jours. La prédiction s'accomplit sur lui-même, car au bout de ce terme, passant par la montagne de Portbeil de Tabera, il tomba rudement dans un mauvais chemin, et, après avoir reçu les Sacrements, mourut des suites de cette chute, en 1558. On assure qu'après sa mort son corps devint brillant, et rendit une odeur très-agréable.

On l'enterra au couvent de Pontévédré, comme il l'avait demandé, et l'on a eu soin de faire dresser des Actes authentiques des miracles dont il a plu à Dieu d'honorer le tombeau de son serviteur, pour servir à sa béatification.

LE VÉNÉRABLE PÉTINIAUD,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Raymond Pétiniaud de Jourgnac naquit à Limoges en l'année 1747. Enfant d'une honnête et pieuse famille, il fit de bonnes études et se fit distinguer par sa douceur, ses mœurs affables et sa piété tendre et généreuse, qui le fit comparer dans sa ville à saint François de Sales. Bienveillant et charitable, il

Digitized by Google

était aimé de tous. Il entra dans l'état ecclésiastique après de brillantes études, et se fit recevoir docteur de Sorbonne. L'évêque de Limoges le fit son vicaire-général. Aux sinistres débuts de la Révolution, il refusa le serment qui l'eût séparé de Rome, et se retira à Riom. Mais il y fut arrêté, reconduit à Limoges, condamné à la déportation, avec quatre autres ecclésiastiques, et embarqué à Rochefort, où il mourut de misère et de douleur le 26 juin 1794. On l'enterra à l'île d'Aix.

LA VÉNÉRABLE MARGUERITE DURAND.

La commission militaire de Bordeaux, qui signala par tant de fanatisme sa haine contre la religion, fit mettre à mort une bonne religieuse nommée Marguerite Durand, et une autre pieuse femme, comme coupable « de ne s'être pas empressée de dénoncer l'asile où s'était réfugié un prêtre catholique. » Cette sentence atroce fut prononcée et exécutée le 26 juin 1794. Marguerite Durand avait trente ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En Perse, mort de l'empereur Julien l'Apostat, et entière liberté des chrétiens, par le secours de la très-sainte Mère de Dieu, l'an 363.

L'empereur Julien, surnommé l'Apostat, faisait la guerre en Perse, lorsqu'auprès du fleuve Euphrate, le septième jour au matin, au milieu même de ses gardes, un soldat inconnu approcha de lui avec ses armes, et le perça courageusement d'une lame avec une terrible impétuosité, et se retira sans plus paraître. Alors ce misérable empereur s'écria d'un ton de voix horrible, et vomit son âme en blasphémant. On rapporte qu'il s'écria : *Tu m'as vaincu, Galiléen,* et qu'ayant rempli sa main de son sang, il le jeta fortement en l'air par mépris pour le Christ de Galilée, fils d'un charpentier. Julien en effet avait coutume d'appeler les chrétiens Galiléens.

Un jour que cet empereur était à Antioche, il demanda à un chrétien bon catholique : « Que fait à présent le Fils du charpentier ? » Mais celui-ci, rempli de l'Esprit de Dieu, lui ré-

Digitized by Google

pondit en ces termes : *Ce Dieu qui a fait l'univers, et que vous appelez par dérision le Fils d'un charpentier, s'occupe à faire votre cercueil.* En effet, ce saint personnage apprit, peu de temps après, la mort de Julien.

Il y a des auteurs qui disent que ce scélérat fut tué par saint Mercure, martyr, à la prière de saint Basile, prosterné devant une image de la très-sainte Vierge. Car Julien avait promis la ruine du clergé et du peuple de la ville de Césarée, dont saint Basile était évêque. On dit que ce Saint se retira sur une montagne, où était une église consacrée sous le titre de la très-sainte Vierge, et qu'il y passa trois jours et trois nuits en jeûnes et en prières, et que là il eut une vision qui lui fit connaître que l'Apostat Julien serait tué dans peu. Ce qui arriva en effet.

Plusieurs ont ressenti les effets de la clémence et de la miséricorde de Marie, quand ils ont honoré Jésus-Christ son Fils ; mais aussi plusieurs ont éprouvé les effets de sa puissance vengeresse, quand ils ont fait quelques injures à Jésus-Christ. L'empereur Léon d'Arménie la ressentit, cette puissance vengeresse de la très-sainte Mère de Dieu, en mourant misérablement. Constantin Copronyme la ressentit, lui qui empêchait qu'on invoquât l'intercession de la très-sainte Vierge, et qui disait : « Elle ne peut secourir personne. » Mais par la puissance de la très-sainte Vierge, il brûla au-dedans de son corps d'un feu violent, qui lui causait des douleurs si cruelles, qu'il s'écria « qu'il était au milieu des flammes de l'enfer, » et voulut qu'on donnât à Marie de dignes louanges, lui qui auparavant avait si cruellement blasphémé contre elle.

Anatolius, Nestorius, et plusieurs autres l'ont ressentie, cette puissance de la très-sainte Vierge.

Qu'ils soient à la postérité autant d'exemples qui engagent à rendre à la très-sainte Mère de Dieu l'honneur et le culte qui lui sont dus.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur le mont Célius, les saints martyrs Jean et Paul, frères, dont le premier était intendant de la maison de la princesse Constance, fille de l'empereur Constantin ; le second était son primicier. Ayant été décapités sous Julien l'Apostolat, ils reçurent la palme du martyre.

A Trente, saint Vigile, évêque, qui, s'efforçant d'extirper les restes de l'idolâtrie, fut accablé sous une grêle de pierres que des hommes cruels et barbares lui jetèrent, et accomplit ainsi son martyre pour la défense du nom de Jésus-Christ.

A Cordoue, en Espagne, la fête de saint Pélage, jeune enfant qui, pour avoir confessé la foi, fut, par l'ordre d'Abdérame, roi des Sarrasins, déchiqueté et coupé en plusieurs morceaux avec des ciseaux, et acheva glorieusement son martyre.

A Valenciennes, saint Sauve, évêque d'Angoulême, et saint Supéry, martyrs.

En Poitou, saint Maixent, prêtre et confesseur, en qui Dieu fit éclater le don des miracles.

A Thessalonique, saint David, ermite.

Le même jour, sainte Persévérande, vierge.

De plus, mémoire de saint Anthelme, évêque de Belley.

1 SEXTO KALENDAS JULII.

Romæ, in monte Cœlio, sanctorum Martyrum Joannis et Pauli fratrum, quorum primus erat Præpositus domus, secundus Primicerius Constantiæ Virginis, filiæ Constantini Imperatoris, qui postea sub Juliano Apostata martyrii palmam gladio cædente perceperunt.—Apud Tridentum, sancti Vigilii Episcopi, qui cum reliquias idolatriæ penitus extirpare conaretur, a feris et barbaris hominibus lapidum imbre percussus, pro Christi nomine martyrium implevit.—Cordubæ, in Hispania, natalis sancti Pelagii adolescentuli, qui ob confessionem fidei jussu Abdarameni Sarracenorum Regis forcipibus ferreis membratim præcisus, martyrium suum gloriose consummavit.—Apud Valencenas, passio sanctorum Salvii Episcopi Engolismensis, et Superii, Martyrum.—Item, memoria sancti Anthelmi Episcopi Bellicensis. — In pago Pictaviensi, sancti Maxentii Presbyteri et Confessoris, qui miraculis claruit.—Thessalonicæ, sancti David Eremitæ. — Eodem die, sanctæ Perseverandæ Virginis.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Saint Agathon, sainte Lucie, vierge, et saint Diogène, martyrs à Alexandrie.

Saint Adjutor (vulgairement Ajudou), confesseur, honoré à Clermont, en Auvergne.

Saint Vambert, curé dans le diocèse de Bayeux, massacré au IXe siècle par les Normands.

Saint Bénédet (Benedictus), médecin à Otricoli, près de Rome, martyr de la foi en Jésus-Christ sous l'empereur Antonin.

Saint Thaddée, martyr en Abyssinie.

Saint Jean-le-Tauroscythe, évêque des Goths et confesseur, exilé par l'empereur Léon l'Isaurien, qui persécutait les défenseurs du culte des saintes images.

Sainte Eurose (Eurosia), vierge, mise à mort en Aquitaine par les Sarrasins, vers l'an 715.

Saint Corbican, Irlandais, qui vint se fixer, au VIIIe siècle, dans les Pays-Bas.

Sainte Deppe (Deppa), vierge et martyre, honorée à Tournai.

Martyrologe de la dernière persécution.

Mathurin Dornal de Guy, prêtre du diocèse de Bordeaux, condamné à mort par une commission militaire pour refus de serment, fusillé à Bordeaux le 26 juin 1794.

Augustin-Jacques Testard du Lys, prêtre réfugié à Paris, condamné à mort comme prêtre réfractaire et guillotiné le 26 juin 1794.

Louis Gardès, curé au diocèse de Viviers, condamné à mort pour refus de serment par le tribunal criminel de l'Allier, exécuté le 26 juin 1794, à Privas.

Jean Valette, curé de Pausac, au diocèse de Périgueux, condamné à la déportation pour refus de serment, mort de misère sur le navire, le 26 juin 1794.

Joseph-Blaise-Martin Guillabert, prêtre du diocèse de Toulon, mena dans la persécution une vie errante, fut arrêté en

Digitized by Google

Piémont, amené à Grenoble et mis à mort le 26 juin 1794.

Michel-Jean Perron, diacre du diocèse de Clermont-Ferrand, fut arrêté à Billom, emprisonné, condamné comme prêtre réfractaire, exécuté le 26 juin 1794.

Henri-Pierre-Martial de la Moudière, prêtre-chanoine de la cathédrale de Séez, n'ayant pas fait le serment, sortit de France en 1792, puis revint à Séez, y fut arrêté, conduit à Alençon, condamné à mort comme émigré, rentré, guillotiné le 26 juin 1794.

Susanne Loustaler, religieuse de Bordeaux, pour n'avoir pas dénoncé l'asile du prêtre Mathurin Dornal, dont la tête était mise à prix, condamnée à mort par une commission militaire et fusillée, à l'âge de trente-neuf ans, le 26 juin 1794.

Henri Senlis, prêtre du diocèse de Paris, vicaire de la paroisse Saint-Louis-en-l'Ile, condamné à la déportation comme prêtre réfractaire, en même temps emprisonné à Bicêtre, puis traduit de nouveau devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort comme complice de la conspiration des prisons et guillotiné, à l'âge de trente-six ans, le 26 juin 1794.

François-Marie Revenaz, prêtre du diocèse d'Annecy, chercha un refuge à Chambéry, puis à Grenoble, à Tullins, à Saint-Marcellin, à Romans, à Valence, sans trouver sécurité nulle part, retourna à Saint-Marcellin, y fut arrêté, conduit enchaîné à Grenoble, condamné à mort comme prêtre réfractaire et guillotiné avec un autre prêtre, le 26 juin 1794.

Digitized by Google

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Crescent, disciple de saint Paul, premier évêque de Vienne et martyr. — Sainte Pome, vierge, sœur de saint Memmie. — Saint Crispe et saint Crispien, martyrs. — Saint Anecte, martyr. — Saint Galactaire, évêque de Lescar, martyr. — Saint Samson, prêtre et médecin. — Saint Didier, prêtre. — Saint Jean de Moutier. — Saint Rodolphe, évêque de Gubbio. — Saint Ariald, diacre et martyr. — Saint Ladislas, roi de Hongrie. — La vénérable Mère Jeanne Biscot, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Agnès. — Les vénérables sœurs Briois. — Le vénérable Mgr Affre, archevêque de Paris. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CRESCENT,

DISCIPLE DE SAINT PAUL, PREMIER ÉVÊQUE DE VIENNE ET MARTYR.

« L'église de Vienne, dit Charvet, [1] est la première que saint Paul ait fondée en-deçà des Monts. Elle a été gouvernée par une longue suite de Saints.

Et plus loin, — parlant des voyages apostoliques de saint Paul dans les Gaules et en Espagne, — Charvet dit très-judicieusement :

« Si ces traditions n'eussent pas eu le fondement le plus solide, elles n'auraient jamais échappé au naufrage des temps après les ravages qu'ont exercés, dans les pays où passa l'Apôtre, les Suèves, les Vandales, les Goths et les Sarrasins.

Les églises qui ont conservé la mémoire du passage de saint Paul, sont celles de Vienne, d'Arles, de Narbonne, de Tortose et de Tarragone. Le bréviaire de Tarragone fait mention d'un saint Paul de Narbonne comme ayant accompagné l'Apôtre dans son voyage; Narbonne tient qu'elle a eu de sa main, pour premier évêque, Sergius Paulus, ce Proconsul qu'il avait converti dans l'île de Chypre ; Arles croit en avoir

[1] *Histoire de la sainte Église de Vienne*, publiée en 1761.

Digitized by Google

reçu saint Thophime, et Vienne se fait gloire d'avoir été la première fondée par ses prédications, et conduite par saint Crescent, l'un de ses disciples, qu'il y laissa pour la gouverner pendant son absence (l'an 63 de Jésus-Christ.)

Les traditions de ces églises se prêtent une force mutuelle. Que saint Paul ait fondé celle de Tarragone, il s'ensuit qu'il a passé par les Gaules, — l'usage constant des Apôtres ayant été de voyager par terre et de passer dans les grandes villes où les esprits mieux cultivés sont plus capables d'instruction, afin d'attaquer d'idolâtrie dans tous ses centres. Il aura donc suivi la route ordinaire des Romains, qui était de venir à Vienne, et pour passer en Espagne, son chemin était de descendre à Arles et de passer à Narbonne. La célébrité de ces villes ne lui permettait pas de s'en écarter. Si d'un autre côté il a prêché dans les Gaules, on ne peut raisonnablement douter qu'il n'ait poussé jusqu'en Espagne, après le témoignage qu'il rend lui-même du dessein qu'il en avait formé.

Plusieurs écrivains grecs concourent pour nous assurer que — du temps et par les soins de saint Paul — l'Évangile a été prêché dans les Gaules. Eusèbe dit en propres termes : « Saint Paul choisit parmi ses disciples saint Crescent pour l'envoyer dans les Gaules. » Le manuscrit de la Bibliothèque du Roi porte : *Epi tas Gallias,* et le savant M. de Valois traduit ainsi : *dans les Gaules.* On lit dans le livre des Écrivains ecclésiastiques de Sophrone : « Crescent prêcha l'Évangile dans les Gaules. » La Chronique d'Alexandrie porte de même : « Crescent ayant publié dans les Gaules l'Évangile de Jésus-Christ, mourut sous l'empire de Néron. » Saint Épiphane, parlant de saint Luc, dit : « Il fut chargé d'annoncer l'Évangile par tout le monde. Il s'acquitta de cet emploi avec un très-grand zèle, premièrement dans la Dalmatie, dans la Gaule, l'Italie, la Macédoine, mais principalement dans la Gaule, ce que saint Paul déclare lui-même dans ses Épîtres en parlant de quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient : *Crescent,* dit-il, *est allé dans la Gaule,* car il ne faut pas lire *dans la Galatie,* comme quelques-uns le prétendent sans fon-

Digitized by Google

dement, mais *dans la Gaule.* » Théodoret est d'accord avec saint Épiphane. En expliquant ces paroles de la seconde Épître à Timothée, *Crescent en Galatie,* il soutient que par Galatie saint Paul a entendu la Gaule; « car c'est ainsi, dit-il, que s'appelait autrefois ce pays. »

Il est surprenant qu'après des autorités si décisives, on ait dit que la Foi avait été apportée assez tard dans les Gaules, et que l'on ait regardé comme suspectes des traditions qui déposent le contraire. En effet, s'il en faut croire un peuple sur l'intelligence de sa propre langue, plutôt que tout autre, si Eusèbe de Césarée, l'un des plus doctes prélats de son siècle, saint Épiphane de Smyrne, très-voisin de la Galatie, et Théodoret de Cyr, le plus savant des Pères grecs, nous disent que par le nom de Galatie, dans l'Épître de saint Paul à Timothée, il faut entendre la Gaule; si Sophrone et la Chronique d'Alexandrie, attribuée à George, diacre de Constantinople, nous assurent, conjointement avec ces trois illustres Pères, que saint Crescent a prêché dans les Gaules, — de quelle autorité peut être le témoignage de Sulpice Sévère, prêtre d'Agen, qui avance que la foi est entrée assez tard dans les Gaules? Il vivait en 410, et les troubles dont l'empire, sur le penchant de sa ruine en Occident, était continuellement agité, ne lui permirent pas sans doute, ni de recueillir assez de mémoires, ni d'aller sur les lieux vérifier les traditions des Églises. La leçon commune de la deuxième Épître à Timothée l'a entraîné : mais en la corrigeant selon le sentiment des Pères grecs, on ne peut plus douter que saint Crescent n'ait été envoyé par saint Paul dans les Gaules.

Ce fut peu de temps avant son martyre que l'Apôtre des nations donna à son disciple la mission de la Gaule. En rapprochant ici ce que nous avons dit de son voyage en Espagne, et suivant l'usage de son temps où la province Viennoise était comprise dans l'Italie, et la ville de Lyon regardée comme l'entrée et la tête des Gaules, nous ne voyons plus rien qui nous empêche d'ajouter une foi entière à la tradition constante et immémoriale de l'Église de Vienne. Elle porte

Digitized by Google

que saint Paul, allant en Espagne, passa à Vienne et s'y arrêta quelque temps. Lorsque, par ses prédications, il eut converti plusieurs personnes, il consacra, pour l'usage de ces nouveaux chrétiens, une petite église en l'honneur des sept Frères Machabées, martyrs, dans un lieu appelé Paradis, où est aujourd'hui la chapelle de Maguellone.

On ne doit point, dans ces premiers temps, prendre à la lettre les termes d'église, de chapelle et de dédicace. L'Histoire Sainte nous apprend que les premiers fidèles étaient continuellement en prières dans le temple, et que chaque jour ils mangeaient le Pain céleste, tantôt dans une maison et tantôt dans une autre.

Dans les villes où l'Évangile fut annoncé, les chrétiens s'assemblaient le Dimanche, que les païens nommaient le jour du Soleil. Le lieu de l'assemblée était une maison particulière, où l'on choisissait une de ces salles à manger que les Latins appelaient *Cénacle,* et qui étaient au haut des maisons. La crainte des persécutions les obligeant souvent de se cacher dans des cryptes ou caves souterraines hors des villes, il ne paraît pas qu'ils se soient assemblés dans des lieux publics, connus pour être les églises des chrétiens, que vers la fin du IIe siècle, temps où l'on en voit des exemples sous les empereurs Alexandre et Gordien, et la persécution de Dioclétien commença par la ruine de ces bâtiments. Aussi les païens reprochaient-ils aux chrétiens que leur religion était la religion des pauvres et des esclaves, et qu'ils n'avaient ni temples ni autels.

Ainsi je pense que cette première église de Vienne fut une crypte, ou une maison particulière, dans laquelle les premiers chrétiens s'assemblaient et faisaient leurs offrandes à Dieu sous l'invocation des saints Machabées, martyrs, que saint Paul leur avait donnés pour patrons. C'est ce qu'insinue saint Adon, dans sa Chronique, lorsqu'il parle d'une église des saints Machabées plus grande que l'ancienne, dont les biens provenant des offrandes des fidèles étaient consacrés à Dieu, et lorsqu'il dit de saint Éolde, que ce saint évêque bâtit au-

Digitized by Google

dedans de la ville une petite maison cryptée ou en forme de crypte, en l'honneur de saint Maurice et de ses compagnons. Suivant Baronius et l'auteur de la Vie de sainte Praxède, la maison de Pudens, qui était à Rome au pied du mont Quirinal, servit aux fidèles depuis sa conversion pour tenir leurs assemblées.

Saint Paul ne fit pas vraisemblablement un long séjour à Vienne. Il y laissa saint Crescent pour conduire cette église naissante, et continua sa route vers l'Espagne. On ne sait point par quelle voie il retourna en Grèce, où l'on est assuré qu'il visita les Églises avant d'aller une seconde fois à Rome. Mais on peut juger qu'aussitôt qu'il y fut de retour, son disciple ne manqua point de l'aller joindre, afin de lui rendre compte de l'église qu'il lui avait confiée. Ce fut alors que l'Apôtre lui donna sa mission pour les Gaules.

Soit qu'avant de partir pour Vienne, soit qu'en y repassant saint Crescent se soit donné un successeur, il est certain qu'il ne mourut point dans cette ville, quoique l'on ne sache point ni dans quel lieu ni de quelle manière il termina sa sainte vie. C'est pourquoi saint Adon ne le met point dans le catalogue des évêques de cette Église. Frappé de l'idée commune que saint Paul l'avait renvoyé en Galatie, il pense qu'il en avait été d'abord fait évêque, et qu'après avoir résidé quelque temps à Vienne où saint Paul l'avait laissé, il retourna vers les Galates.

Mais ce que j'ai dit sur le terme des Galates, et les autorités que j'ai rapportées font voir que saint Adon s'est trompé comme beaucoup d'autres, et que saint Crescent revint dans les Gaules. Ainsi l'Église de Vienne est en droit de le compter pour son premier évêque. (CHARVET.)

Le martyrologe romain dit que saint Crescent fut martyrisé sous Trajan.

Digitized by Google

SAINTE POME,

VIERGE, SŒUR DE SAINT MEMMIE.

De l'illustre famille des Memmius, qui donna tant de consuls au monde, cette noble vierge naquit à Rome, peu après l'Ascension de Notre-Seigneur. Elle fut élevée dans le culte des faux dieux, mais elle eut le bonheur de recevoir la lumière de la vérité, avec son frère Memmius, qui devint évêque de Châlons, en Champagne, dans la suite. Le Prince des Apôtres, dit-on, fut leur maître dans la foi. Disciple pur et fidèle, Memmius y fit de si grands progrès que saint Pierre l'éleva aux honneurs de l'Église, et comme il était d'un courage intrépide, digne de ses ancêtres, il fut ordonné évêque et envoyé en mission dans les Gaules, avec le diacre Donatien et le sous-diacre Domitien. Ils vinrent à Châlons, évangélisèrent le peuple de cette contrée, et, au milieu des épreuves de toutes sortes, y plantèrent la Croix du Sauveur. Aussi cette antique église met-elle sa gloire à honorer saint Memmie comme son Apôtre et son premier pasteur.

Pome, la sœur de saint Memmie, était demeurée à Rome, dans la maison paternelle, où elle se livrait à la prière et à toutes les pratiques de la vie spirituelle, s'adonnant à toutes sortes de bonnes œuvres. Apprenant les succès de l'Évangile et les progrès du Christianisme dans les Gaules, et en particulier à Châlons, par le zèle de son frère et de ses compagnons d'apostolat, elle se sentit inspirée à les suivre dans cette glorieuse carrière, et à consacrer sa vie au salut des âmes. Elle vint donc se réunir à eux pour les aider de son mieux dans l'œuvre si belle de la conversion des peuples, quittant pour Dieu toutes les commodités de la fortune, les douceurs de la famille et les aises de la vie.

Saint Memmie accueillit avec bonheur cette sœur chérie, se chargea de la diriger dans les voies de Dieu, et en fit un apôtre, à l'imitation des sœurs de Lazare, à Marseille. Il lui donna la mission de traiter des choses de la foi et des mœurs avec les femmes et les filles de la ville et des environs : ce

Digitized by Google

dont elle s'acquitta merveilleusement, au grand profit d âmes. Ses discours, embrasés de l'amour du Sauveur, entr naient les cœurs vers la religion ; ses exemples achevaie de les convertir. Ses vêtements, ses démarches, ses parol tout en elle respirait la modestie et la piété. Elle gardait l silence et un grand recueillement pendant une bonne pa de la journée, afin de se maintenir en Dieu et de se bien po séder elle-même : on a besoin de beaucoup se recueillir, quan on est obligé de se livrer activement aux choses du dehors

La pieuse Vierge, aidée de la grâce, qui agit si puissam ment dans les Apôtres, eut des succès prodigieux parmi le personnes de son sexe : sa conversation était si douce, se paroles si ravissantes, qu'elle semblait avoir la persuasion sur les lèvres. Elle entraîna un bon nombre de jeunes personnes à consacrer, suivant son exemple, à Dieu leur virginité, et de veuves à lui donner leur cœur pour le reste de la vie. Elle s'adonnait aussi grandement à l'hospitalité, recevant charitablement les étrangers, faisant de larges aumônes aux pauvres et leur procurant surtout des secours en portant les dames à user de libéralité envers eux, comme étant les membres souffrants du Sauveur. Un hôpital ayant été formé pour retirer les pauvres et les malades, cette illustre descendante des patriciens romains y passait les nuits et les jours à leur servir à manger, à retourner leurs lits, à panser leurs plaies, à soigner leurs ulcères, à leur rendre les derniers services. Loin de se laisser rebuter, loin de concevoir d'insurmontables répugnances, elle mettait son plaisir à vivre au milieu d'eux, assurant que jamais elle n'avait mangé d'un meilleur appétit qu'en prenant sa petite réfection avec ces gens couverts des haillons de la misère. La servante de Dieu les consolait avec tant de douceur et d'affection, qu'ils s'estimaient heureux d'être pauvres et malades, pour jouir de sa présence, de ses soins et de ses pieux discours.

Dès qu'elle eut commencé de prendre soin des malades en cet hôpital, Pome y choisit sa demeure ; elle ne voulut plus en sortir, et tout le reste de ses jours y fut consacré aux

Digitized by Google

pauvres de Jésus-Christ. Elle attira, par ses vertus et par ses exemples, plusieurs filles de la ville à venir s'y consacrer à la charité ; elles se mirent sous sa direction, et lui obéirent comme à leur bonne et discrète maîtresse. Elle introduisit doucement l'usage de l'oraison et des pratiques de la vie religieuse, adonnée qu'elle était elle-même à la contemplation des choses divines, unissant sagement la vie active à la contemplative, et formant ainsi une communauté de Vierges chrétiennes, dès les commencements de l'Église : les communautés religieuses sortent du sein du Christianisme comme des fleurs sortent de la tige.

Ayant passé le reste de ses années en ce lieu et à ces charitables exercices, cette Vierge, bénie de Dieu et des hommes, sentit qu'elle approchait du terme de sa carrière ; son frère vint la visiter, lui prodigua les consolations et les encouragements, lui donna le saint Viatique, et pendant qu'il priait pour elle, son âme se détacha doucement et s'envola dans le sein de Dieu, le 27 juin, dans la première partie du second siècle de l'Ère chrétienne. Ses reliques furent, par la suite, placées dans la châsse de saint Memmie, où elles furent retrouvées en 1624. (CHAPIA.)

SAINT CRISPE ET SAINT CRISPIEN,

MARTYRS.

Saint Crispe et saint Crispien, sans doute deux frères, chrétiens ardents tous deux, souffrirent le martyre ensemble auprès de Rome, dans la persécution de Dioclétien. Nous ne savons de leur vie que ce qui en a été le terme glorieux. Leurs reliques sont conservées à Rome dans le monastère de Saint-Laurent *in panisperna ;* et nous ne citons ce fait que parce que les bonnes religieuses de ce couvent croient que ces précieux restes sont les reliques des saints Crépin et Crépinien. Or quelques erreurs semblables ont été traitées d'imposture ou de fraude par les ennemis de Rome, quand ce n'est qu'une confusion de noms. Les deux Martyrs de ce jour ont les noms de Crispus et Crispianus. Les saints patrons

Digitized by Google

des cordonniers sont *Crispinus* et *Crispinianus*, en français Crépin et Crépinien.

SAINT ANECTE,

MARTYR.

Saint Anecte, chrétien dévoué, habitait la ville de Césarée en Palestine. Quand vint la grande persécution de Dioclétien, il encourageait ses Frères à la persévérance, et par ses entretiens animait les faibles et encourageait les vaillants. On raconte que ses ardentes prières renversaient les idoles. Il fut arrêté comme magicien. Les païens donnaient ce nom aux chrétiens, toutes les fois que Dieu leur accordait des miracles. Les juges, qui étaient là, non pour juger, mais pour condamner, ordonnèrent à dix soldats de s'armer de fouets et de flageller le chrétien jusqu'à ce qu'il abjurât sa foi ; et lorsque le patient tomba brisé et broyé, on lui coupa les mains et les pieds ; enfin on lui trancha la tête.

SAINT GALACTAIRE,

ÉVÊQUE DE LESCAR, MARTYR.

Saint Galactaire ou Galactoire (Galactorius) était, au commencement du VI^e^ siècle, évêque de Lescar, qui s'appelait alors *Lascurra, Bearnensium civitas*. Cette ville, qui est à une lieue de Pau, fut ruinée au IX^e^ siècle par les Normands et rebâtie en l'an 1000. Elle n'est plus qu'un petit bourg.

Elle devait être importante au VI^e^ siècle, où saint Galactaire succéda à saint Julien, son premier évêque. Toutefois saint Galactaire assista en 506 au concile d'Agde et se montra le ferme soutien de la foi. Les Visigoths, qui étaient ariens fanatiques, voyant, en lui le plus ardent champion de la vérité, s'emparèrent de lui un jour et voulurent l'entraîner dans leur secte. N'ayant pu réussir par leurs arguments que le saint évêque réfutait sans peine, ils eurent recours à des tortures qu'il supporta sans faiblir. Furieux de son courage, ils le massacrèrent. Ses reliques, conservées à Lescar,

Digitized by Google

furent profanées et brûlées par les Huguenots en 1569. On le fête le 27 juin.

SAINT SAMSON,

PRÊTRE ET MÉDECIN.

Samson naquit à Rome dans la dernière moitié du v^e^ siècle; sa famille, honnête et distinguée, était chrétienne. Il fut élevé dans la foi et dans la charité, car ses parents étaient bons pour les pauvres. Voulant être digne d'eux en se rendant utile, il étudia la médecine, pour soigner les déshérités de ce monde dans leurs maladies. Quand il eut perdu ses parents, il vendit tous ses biens, ne gardant que ce qui lui était absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim. Il employa tout le reste en bonnes œuvres. Ensuite il quitta Rome et s'en alla à Constantinople, où il se proposait de vivre dans l'obscurité et de ne s'occuper que de son salut. Il comprenait pourtant dans ses devoirs le soin des pauvres malades, et il espérait vivre là ignoré.

Mais si le mal fait du bruit, le bien, par la permission de Dieu, a aussi son éclat, d'autant plus grand qu'il est plus humble.

Le patriarche de Constantinople apprit, par les rumeurs populaires, le bien que faisait généreusement Samson : il l'éleva au sacerdoce, malgré son humilité. Dès lors il soignait les âmes ainsi que les corps, et souvent il guérit des malades en les remettant en paix avec Dieu. Il y eut alors un fait remarquable : l'empereur Justinien fut atteint d'une maladie qui résista à tous les remèdes et contre laquelle la science des médecins les plus renommés échoua complétement. Déjà on annonçait sa mort imminente, lorsqu'un de ses serviteurs lui amena saint Samson, qui par ses soins et ses prières le releva et le remit en pleine santé.

En reconnaissance, Justinien fit bâtir un hôpital pour les pauvres et il en confia la direction au Saint qui l'avait guéri.

Saint Samson mourut le 25 ou le 27 juin de l'an 530, riche

Digitized by Google

de toutes les vertus que produit la charité, et beaucoup d malades implorent encore son secours.

SAINT DIDIER,

PRÊTRE.

Saint Grégoire de Tours, qui avait des relations intime avec nos contrées [1], nous a transmis le souvenir d'un sain prêtre nommé Didier ou Désiré, qui, en 534, pratiquait, Gourdon [2], les plus hautes vertus. « J'ai vu, dit-il [3], dans l monastère de Gourdon, cet homme d'une admirable sainteté Souvent il guérissait par ses prières les douleurs de dent et autres maladies. Il était reclus, et ne sortait jamais de s cellule; mais on pouvait l'y voir à volonté. Il mourut e 579, après s'être illustré, comme nous l'avons dit, par l sainteté la plus éminente. A la nouvelle de sa mort, le bien heureux Agricole, évêque de Châlons, envoya son archi diacre à Gourdon, en le chargeant de ramener le corps d Saint au cimetière de la ville. Mais les moines s'opposèrent à cette translation.

Quelque temps après, le même évêque, ayant bâti près de la ville un hôpital de lépreux [4], y transféra le corps d saint Didier, en présence de plusieurs abbés et de tout l clergé, et l'ensevelit, avec les plus grands honneurs, dans la basilique de cet hôpital. Les grands miracles qu'il opère attes tent qu'il vit maintenant avec Jésus-Christ.

Saint Didier fut relevé de terre et canonisé par le Pape Jean VIII en 879, sous l'épiscopat de Gerbold. Le Bréviaire de Châlons indique sa fête au 27 juin.

1 Il descendait par sa mère de Saint Grégoire, comte d'Autun, qui fut ensuite évêque de Langres. (Note de M. Pequegnot.)

2 *Monasterium gurthonense,* près le Mont Saint-Vincent. On y a fait d'intéressantes découvertes.

3 *De Glor. confess.*, cap. 36.

4 Léproserie de Saint-Jean-des-Vignes.

Digitized by Google

SAINT JEAN DE MOUTIER.

Saint Jean de Moutier, qu'on appelle aussi Jean de Chinon, parce qu'il passa dans cette ville une bonne partie de sa vie, était Breton de naissance. Il devint prêtre, et on lit dans quelques récits qu'il dirigea un certain temps la conscience de sainte Radegonde. Dans sa retraite paisible, il s'était fait faire auprès de l'église de Chinon une cellule et un oratoire au milieu d'un petit verger qu'il cultivait et dans lequel il avait planté quelques lauriers, dont il chérissait l'ombrage. Il vivait là avec Dieu et menait doucement une vie sainte, dans la seconde moitié du VI^e^ siècle. Il fit bénir le sol de son jardin où il voulut être enterré. On a bâti sur son tombeau une chapelle, dédiée à sainte Radegonde. On raconte que plusieurs malades étant venus prier à son tombeau ont été guéris par son intercession. Il est fêté le 27 juin.

SAINT RODOLPHE,

ÉVÊQUE DE GUBBIO.

Saint Rodolphe, né d'une famille noble de Gubbio, au diocèse d'Urbin, en Italie, eut le bonheur d'appartenir à des parents pieux et d'avoir dans ses maîtres de vrais chrétiens. Ayant perdu ses parents, il se mit sous la direction de saint Pierre Damien. Ayant achevé ses études, il trouva la vie religieuse si sûre et si douce, qu'il donna au Saint un grand château qui était son héritage, avec toutes les terres qui en dépendaient, pour en faire un monastère, alors il prit complétement l'habit monastique.

La réputation de ses vertus et de sa science fit que, bien qu'il n'eût pas encore l'âge canonique, il fut élu évêque de Gubbio par le suffrage des habitants. Il lui fallut se soumettre, et on vit un évêque conservant l'habit et les austérités monastiques. Saint Pierre Damien, qui a écrit sa Vie, raconte qu'il donnait tout aux pauvres, sanctifiait son clergé, prêchait tous les dimanches et tous les jours fériés, et réunissait

Digitized by Google

tous les ans un synode diocésain. Il avait fait de son palais épiscopal une hôtellerie pour les pauvres, qui lui étaient bien chers. Ce bon Saint mourut en l'an 1063, regretté de tous, à l'âge d'environ trente-trois ans. On le fête le 27 juin.

SAINT ARIALD,

DIACRE ET MARTYR.

Saint Ariald vint au monde dans un village voisin de Milan. Ses parents, sans doute, avaient quelque aisance, car ils lui firent faire ses études. Comme sa famille était chrétienne et que lui-même était pieux, il voulut se fortifier dans les sciences sacrées. Il vint en France, et dans les écoles de Laon et de Paris, il travailla avec tant de zèle qu'il devint assez fort pour enseigner les sciences divines. Il revint à Milan, où la sainteté ne brillait plus comme aux jours de saint Ambroise. C'était dans la première moitié du XI^e^ siècle. Il se présenta à l'archevêque de Milan qui le fit diacre et lui donna un canonicat.

Encouragé par les conseils des hommes habiles, il se livra à la prédication, et, à Milan, ses sermons attiraient la foule. Tant qu'il exposa les dogmes de la foi, tout alla bien. Mais lorsqu'il apprit que la simonie et les désordres affligeaient l'Église de Milan, il tonna contre ces plaies avec une grande vigueur. Les fidèles l'applaudirent et l'encouragèrent. Il n'en fut pas de même de l'archevêque Guy et de son clergé. L'archevêque lui-même était simoniaque et le clergé assez peu moral.

Guy lui fit de grandes réprimandes sur ce qu'il appelait sa témérité; et comme Ariald crut qu'il était de son devoir de lutter contre ces iniquités, Guy l'excommunia.

Ariald partit aussitôt pour Rome, où il en appela au saint Pape Étienne IX, qui tenait alors un Concile pour remédier principalement à la vie déréglée des clercs. Le Pape leva l'excommunication et renvoya l'ardent Ariald à Milan, en lui enjoignant de poursuivre sa lutte contre les abus et de ne rien négliger pour l'épuration du clergé milanais.

Digitized by Google

Saint Pierre Damien vint seconder Ariald, en l'appuyant comme légat du Saint-Siége. Il avait fait promettre à l'archevêque Guy de ne plus vendre les bénéfices, promesses qu'il oublia dès que le légat fut parti. Ariald envoya un de ses amis à Rome, où il signala cette rechute dans la simonie. Il revint avec une sentence qui excommuniait l'archevêque.

Dans ces luttes, Ariald entendait souvent des passants lui lancer des menaces de mort. Il répondait qu'il ne désirait rien autant que la palme du martyre.

Cependant, après avoir subi quelques voies de fait, Ariald crut devoir aller encore à Rome. Les partisans de Guy, informés de son départ, l'attendirent dans le voisinage du lac Majeur. Là, deux clercs l'assassinèrent, après l'avoir cruellement mutilé, et jetèrent le Saint dans le lac.

On n'eut plus de ses nouvelles ni à Milan, ni à Rome. C'était en l'an 1066; et ce ne fut que dix mois après que son corps fut retiré et rapporté à Milan. Il fut exposé dans l'église de Saint-Ambroise, le jour de l'Ascension, et y fut visité par tous les chrétiens jusqu'au jour de la Pentecôte. Il fut ensuite inhumé avec honneur, et un an après, le Pape Alexandre II l'admit parmi les Saints. — On l'honore le 27 juin.

SAINT LADISLAS,

ROI DE HONGRIE.

Ladislas, que le vulgaire appelle quelquefois *Lancelot,* ou *Laflo,* pour *Ladflaw,* était fils du roi Béla, et petit-fils d'un cousin germain du roi saint Étienne, appelé l'Apôtre de Hongrie. Il naquit en Pologne, où son père s'était retiré pour éviter les violences du roi Pierre, successeur de saint Étienne, et où il avait épousé la fille du duc vers l'an 1039. Il fut élevé près de sa mère avec son frère aîné Geyza, jusqu'à ce que Béla son père, voyant monter sur le trône son frère André dont il était cadet, revint en Hongrie avec sa famille. Ce fut principalement depuis ce temps que Ladislas, à la faveur d'une excellente éducation, fit paraître les semences de toutes les vertus où on le vit parvenir dans la vigueur de son

Digitized by Google

âge. Il était chaste, sobre, doux et modeste, porté à la piété affable à tout le monde, plein de tendresse et de charité pour les pauvres. Il n'était pas moins ennemi de l'ambition que de l'avarice, et il avait le cœur également détaché des grandeurs et des richesses de la terre. C'est ce qu'il fit assez connaître lorsque son père Béla fut parvenu à la couronne de Hongrie ; car il ne put dissimuler le déplaisir qu'il eut de ne le voir élevé sur le trône qu'après avoir ôté la vie au roi André, dans un sanglant combat ; ne croyant pas que la perfidie, dont ce prince avait usé à son égard, ni que le choix que les peuples faisaient de lui pour régner sur eux en sa place, fût un sujet suffisant pour détrôner un roi légitime, qui était son frère, d'ailleurs, quoique le royaume de Hongrie fût électif. Aussi travailla-t-il, après la mort de son père, à rétablir sur le trône Salomon, fils d'André, à qui la couronne avait été destinée auparavant, quelque intérêt qu'il eût de s'employer pour son frère Geyza ou pour lui-même. Mais voyant que Salomon était devenu ensuite odieux à ses sujets par ses autres déportements, il se joignit à Geyza pour le chasser, et aida celui-ci à monter sur le trône. Le règne de Geyza ne dura que trois ans ; et quoique Salomon fût toujours plein de vie dans le lieu de son exil, les prélats et la noblesse du royaume de Hongrie, joints aux magistrats des villes, présentèrent la couronne au duc Ladislas, persuadés, sur toutes les preuves qu'on avait de sa valeur, de sa prudence et de sa bonté, qu'il était seul capable de rendre l'État heureux. Il avait en effet toutes les qualités du corps et de l'esprit que l'on pouvait souhaiter dans un prince destiné pour régner sur les autres. Il avait la taille fort haute, le port majestueux, l'esprit égal et préparé à tout événement. Il entendait parfaitement les affaires de la paix, et celles de la guerre ; mais il n'en eut pas moins de répugnance à accepter la couronne, et sa modestie lui fit chercher des raisons ou pour la faire rendre à Salomon, ou pour la faire tomber sur la tête des enfants de son frère Geyza. Il fallut néanmoins céder aux instances des États, qui le couronnèrent roi de

Digitized by Google

Hongrie, l'an 1080, avec la satisfaction et la joie de tous les peuples du royaume. Il n'y eut que l'ancien roi Salomon qui n'en parut pas content, voyant qu'un consentement si général ne servait qu'à confirmer son exclusion, et que cette affection que tout le monde faisait paraître pour Ladislas lui ôtait pour jamais l'espérance de pouvoir remonter sur le trône. Ladislas lui fit savoir le peu d'attache qu'il avait pour la couronne, et déclara qu'il serait toujours prêt à la lui remettre, pour se retirer dans son duché et vivre dans une condition privée, s'il pouvait obtenir le consentement des Hongrois. Salomon, touché d'un si grand désintéressement, lui céda ses droits et ses prétentions et témoigna vouloir se contenter d'une pension. Mais son inconstance l'ayant fait remuer quelque temps après, obligea Ladislas de le renfermer pour rendre inutile la conspiration qu'il avait formée contre lui. Il l'élargit peu de temps après et le fit même venir à sa cour pour le vaincre par ses bienfaits. Mais Salomon, insensible à tant de bontés, se réfugia vers le roi des Huns, à qui il fit prendre les armes contre Ladislas, ce qui acheva de le perdre. Il n'est pas de notre sujet de rapporter ici toutes les expéditions militaires de notre Saint, et tout ce qu'il a fait pour agrandir ses États et pour y mettre l'abondance avec la sûreté. Il suffit de remarquer qu'il y joignit les royaumes de Dalmatie et de Croatie, qu'il fit rentrer les Bohémiens dans le devoir, qu'il chassa les Huns qui ravageaient la Hongrie, qu'il dompta les Polonais et les Russiens, et qu'il fit la guerre avec beaucoup de succès contre les Tartares et les autres envieux de sa grandeur et de sa gloire. Mais ces occupations de dehors n'ôtaient rien au soin et à l'application qu'il apportait pour faire régner Dieu dans les cœurs de tous ses sujets et pour maintenir entr'eux la piété chrétienne, la paix et le bon ordre ; elles ne l'empêchaient jamais de rendre justice par lui-même à ses peuples. Il accommodait leurs différends avec une patience admirable, protégeait les faibles contre la violence, traitait tout le monde avec tant de bonté que chacun le regardait comme son père.

Digitized by Google

Il menait une vie dure dans son palais, comme dans le camp de ses armées, par un esprit de pénitence. Frugal, simple et modeste avec la magnificence qu'il était obligé de souffrir dans sa table, ses meubles et son train ; il jeûnait fréquemment, couchait sur la dure, ne souffrait rien qui pût blesser la loi sévère de la chasteté qu'il s'était imposée. Il faisait garder exactement partout la discipline de l'Église, et voulait que lui et toute sa maison donnassent l'exemple d'une régularité sans dispense. Il avait toujours aspiré à la gloire de pouvoir sacrifier sa vie et répandre son sang pour l'honneur de Jésus-Christ, il accepta dans cette vue le commandement de la grande Croisade de l'Occident, qui lui fut offert par tous les princes croisés, pour aller délivrer la Terre-Sainte du joug des Sarrasins. Mais Dieu, se contentant de la disposition de son cœur, le retira du monde le trentième jour du mois de juillet de l'an 1095. Son corps fut enterré à Varadin, et ses miracles portèrent le Pape Célestin III à le canoniser, l'an 1198. Le martyrologe romain fait mention de lui au vingt-septième jour de juin, quoique ce jour ne soit pas celui de sa mort.

LA VÉNÉRABLE MÈRE JEANNE BISCOT,

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE SAINTE-AGNÈS.

Jeanne Biscot était la seconde fille d'un riche marchand d'Arras. Ayant perdu sa mère, elle se trouva, par cette mort et le mariage de sa sœur, à la tête de la maison, du commerce et de la fortune de son père. Le désir de mener une vie plus parfaite inspira bientôt à Jeanne le projet de se retirer dans un lieu où elle serait cachée aux créatures : c'était une cellule, où elle vivrait comme une recluse. Un saint religieux, dont elle estimait beaucoup la sainteté, et qu'elle écoutait comme un ange, parvint à la faire renoncer à ses projets, en lui persuadant qu'il valait mieux joindre l'action de Marthe au recueillement de Marie.

Le père de Jeanne avançait en âge, et réclamait des soins qu'il ne pouvait recevoir que d'elle. Malgré sa répugnance,

Digitized by Google

elle se livra au commerce et aux affaires temporelles, dont elle s'acquitta avec une facilité et une intelligence admirables, — tant il est vrai que la piété est utile à tout, — et elle prodigua à son père les soins les plus affectueux et les plus dévoués. Ses nouvelles occupations ne nuisaient pas à ses exercices spirituels. Elle savait distribuer son temps pour satisfaire à ses différents devoirs. Son père approuvait, avec une merveilleuse bonté, toutes les œuvres de charité qu'elle embrassait, la laissant libre de faire l'aumône à qui elle voulait ; et, pour dernière marque de sa confiance, il lui confia l'administration de tous ses biens par un acte public du 4 décembre 1636.

Si elle conduisait avec succès et prospérité les affaires temporelles de son père, elle montrait plus d'habileté encore dans les choses spirituelles, et on lui renvoyait les fidèles qui se trouvaient dans quelques embarras de conscience et des peines d'esprit, et auxquels elle donnait des conseils avec une sagesse remarquable. Le P. Huchette, Jésuite, disait : « Je n'entretiens jamais cette fille sans en recevoir beaucoup de lumière ; quand je l'écoute, il me semble que j'écoute une Sainte. »

Les relations que la servante de Dieu entretenait avec toutes sortes de personnes lui firent connaître une foule de misères. Le cœur de Jeanne, si porté à la compassion, fut touché de tant de maux qu'elle découvrit successivement, et elle prit la résolution de n'en laisser aucun sans secours. L'Artois, alors sous la domination espagnole, était depuis longtemps le théâtre de la guerre, et éprouvait toutes les calamités que ce fléau traîne à sa suite. Les pauvres, les malades, les pestiférés, les filles débauchées, les femmes des soldats délaissés, les militaires abandonnés, les pauvres villageois réfugiés, les petites orphelines exposées, les jeunes garçons vagabonds trouvèrent en la personne de Jeanne une mère pleine de tendresse, qui pourvoyait à leurs nombreux besoins. Ses exemples et ses discours furent assez puissants pour engager son père, sa sœur, des femmes et des filles

Digitized by Google

pieuses, des religieuses et des ecclésiastiques, à prendre part à ses œuvres de charité.

Ce fut surtout en 1636 que l'admirable charité de Jeanne éclata. La guerre exposa le pays aux plus affreuses calamités. Un grand nombre de filles et de femmes allemandes se trouvaient en proie à tous les besoins, et accablés de maux. Leur position était d'autant plus affreuse, qu'elles ne connaissaient pas la langue française. La misère qu'elles éprouvaient en portait plusieurs à se livrer au désordre. Voyant à quelle extrémité elles étaient réduites, la servante de Dieu loua une maison pour servir d'asile à ces infortunées, et chargea trois filles de ses amies d'aller visiter successivement ces étrangères, qui reçurent, pendant cinq mois, tous les services de la charité la plus empressée et la plus généreuse, jusqu'à ce que ces femmes fussent placées, et pussent pourvoir, par leur travail, à tous leurs besoins.

Ce n'était pas la seule bonne œuvre à laquelle Jeanne s'intéressât. La guerre avait rendu un grand nombre de petites filles orphelines, et ces pauvres enfants, abandonnées, couraient, pour leurs mœurs, les plus grands dangers. Souvent même de grands désordres ne lui prouvaient que trop combien ses craintes étaient fondées. De concert avec la mère d'une de ses amies, mademoiselle Jeanne de Citey, elle réunit et recueillit, dans cette maison, sept de ces petites filles, afin de les préserver de la corruption, de les élever, de les instruire, de les former à la vertu. Ce fut le jour de Saint-Joseph 1636, que, sous la protection de ce grand saint, elles ouvrirent cet asile à l'indigence. Elles mirent à la tête de cet établissement une fille d'Anvers, appelée Michel Dieu-y-soit, et bientôt, le nombre des filles augmentant, elles lui en joignirent une autre qui, plus tard, devint supérieure de la maison d'Arras, connue sous le nom de Sainte-Agnès.

De nouvelles œuvres de charité vinrent occuper Jeanne, sans lui faire abandonner celle des orphelines, dont l'établissement prit le nom de Sainte-Famille. La guerre continuait de ravager le pays, et la ville d'Arras se trouvait en-

Digitized by Google

combrée de paysans jeunes et vieux, qui venaient y chercher un refuge. Les uns étaient à demi morts de besoin, d'autres étaient couverts de blessures, ou rongés de maladies de la peau. On les trouvait étendus dans les rues, ou sur du fumier. Tant de maux touchèrent vivement le cœur de la servante de Dieu. Elle reçut d'abord les plus jeunes dans une maison, pansa leurs plaies, leur procura des remèdes et des aliments, et surtout les fit instruire des vérités du salut. Quand ils furent guéris, elle les plaça en apprentissage, afin de pouvoir recevoir, dans la même maison, d'autres malheureux qui avaient également besoin de ses soins et de ses secours. Elle n'oubliait pas les petits garçons qu'elle avait recueillis ; il fallait les nourrir et payer leurs maîtres. Son zèle pourvut à tout. Elle les réunissait, le soir, pour apprendre le catéchisme, et particulièrement la manière de s'approcher dignement des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Elle s'était personnellement chargée de blanchir leur linge.

Qui n'eût cru que sa charité n'eût été épuisée par tant de sollicitudes? Mais non. Il se présenta l'occasion de se vouer à des œuvres plus pénibles encore. Louis XIII ayant pris la résolution de conquérir l'Artois, une armée vint camper près des murs d'Arras. Elle fut bientôt en proie à une maladie contagieuse. Chaque matin, on en trouvait un grand nombre qui avaient succombé, sans qu'ils eussent pu recevoir aucun secours spirituel ou corporel : c'était près des portes de la ville qu'on rencontrait ces malheureuses victimes de la contagion. Jeanne Biscot fut émue d'un spectacle si affligeant, et sa compassion ne fut pas stérile.

Sa sœur et de pieuses femmes se partagèrent les divers quartiers de la ville, et chacune d'elles donnait ses soins aux soldats qui se trouvaient dans celui qui lui était échu. On les voyait avec admiration, les unes, porter la marmite de bouillon; les autres, de la paille, pour coucher ces pauvres militaires, qui n'avaient que le pavé ; d'autres, enfin, munies de linges, de charpie et d'onguent pour panser leurs plaies.

Digitized by Google

Le nombre des blessés était si grand que les soins duraien quelquefois jusqu'à onze heures et minuit.

La guerre continuant avec tous les maux qu'elle traîne à s suite, Arras devint une vaste infirmerie. Ces dames tinren conseil et résolurent de louer deux maisons où elles firen transporter les plus malades et les plus accablés de misères Les Sœurs directrices de la communauté des Orphelins, éta blies par Jeanne Biscot, allaient tour à tour rendre aux ma lades les services dont ils avaient besoin. Le P. Parmentier religieux dominicain, qui donnait dans la paroisse de Saint Géry la station du Carême, s'empressa de remettre à Jeanne toutes les aumônes qu'il put ramasser. Ce fut dans ces cir constances qu'ayant demandé aux magistrats un édifice qu servait autrefois à loger les passants, mais qui n'avait plus cette destination, les habitants du voisinage, apprenant qu'on le réparait pour en faire un hôpital, chargèrent d'injures ces femmes charitables, et surtout Jeanne Biscot, de laquelle ils dirent tout le mal que la colère et l'indignation pouvaient leur suggérer ; mais cette fille forte et généreuse, loin d'être émue de ces injures, continua tranquillement son entreprise. En peu d'heures le lieu fut nettoyé, et les malades trouvè rent un abri dans cet asile que la charité leur avait ouvert. Comme la plupart de ces malheureux étaient Allemands et que les confesseurs de la ville ne pouvaient les entendre, elle recevait tous les jours chez elle un soldat, nommé Paul, d'une piété remarquable, qui parlait parfaitement le français et l'allemand, afin qu'il servît d'interprète aux malades pour se confesser ; ce soldat devint ainsi pour un grand nombre d'entre eux l'instrument de la miséricorde divine jusqu'au moment où un Père Jésuite vint desservir l'hôpital.

Ces femmes admirables portaient elles-mêmes les corps à leur dernière demeure. Une d'entre elles marchait en tête du convoi, tenant la croix et accompagnée de deux autres, qui avaient des cierges. Elles traversaient ainsi les rues sans s'inquiéter de l'effet que pouvait produire la nouveauté de ce spectacle. Elles continuèrent cette œuvre de miséricorde

Digitized by Google

pendant les neuf mois que dura la contagion. Un autre fléau plus terrible encore que le premier vint donner un nouvel éclat à la charité de Jeanne Biscot : la peste se déclara dans son hôpital, et les magistrats effrayés obligèrent tous les malades d'en sortir et de se retirer dans un lieu hors de la ville, où on leur avait construit des cabanes séparées, dans lesquelles ils étaient renfermés. Rien ne put arrêter la charitable fille, elle allait assidûment visiter ces malheureux et leur porter les secours dont ils avaient besoin.

Une autre circonstance déplorable lui fournit un nouveau moyen de manifester son inépuisable charité pour le prochain. La guerre en fut l'occasion. En 1654, Arras eut à soutenir un siége qui dura une partie de l'année. Il avait été entrepris par le prince de Condé, alors révolté contre la France, et par les Espagnols, qui à cette époque étaient maîtres de la Belgique. La belle défense du gouverneur de la place et le secours que lui donna le célèbre Turenne forcèrent les ennemis à lever le siége dans la nuit du 24 au 25 août, et nos troupes firent d'eux un horrible carnage. L'armée française demeura le reste de l'année dans les environs de cette ville. Elle comptait dans ses rangs beaucoup de malades et de blessés tant à Arras que dans le voisinage. Les religieuses de l'abbaye d'Avesnes avaient cédé leur monastère pour recevoir ces malheureux et on y avait établi un hôpital ; mais tous les soldats n'avaient pu y trouver place, plusieurs demeuraient dans les champs, dénués de tout et exposés à toutes les intempéries de l'air ; attaqués de la dyssenterie, ils étaient privés de nourriture, de remèdes et de secours.

Les religieuses d'Avesnes s'étaient retirées à Arras, mais leur aumônier, le P. Côme de Mantes, Capucin, était resté dans l'abbaye pour donner les secours de son ministère aux malades. Ayant fait à Jeanne un tableau touchant de leur triste situation, son cœur charitable en fut si ému, qu'à l'instant elle consacra à ces infortunés ses soins et ceux de ses sœurs. Elle obtint d'un des nouveaux prêtres de s'adjoindre au P. Côme; d'un bon chirurgien, homme de bien, qu'il dou-

Digitized by Google

nerait gratuitement ses soins aux pauvres soldats. Quant à la vertueuse fille, elle partait de la maison de Sainte-Agnès avec plusieurs de ses compagnes pour aller les soulager. Toutes étaient chargées de gros paquets contenant du linge, de la charpie, du pain, de la viande, des fruits et d'autres douceurs. On ne saurait exprimer toute la joie que manifestaient les soldats, lorsqu'ils voyaient venir de loin ces charitables hospitalières qui, pour distribuer ces provisions, se partageaient les différents quartiers des cours et des jardins de l'abbaye. Pour ne pas laisser la nuit ces malades sans secours, Jeanne fit plus encore, elle prit à gages quelques femmes qui s'obligèrent à les veiller, avec deux de ses filles qu'elle leur envoyait, et qui s'acquittaient parfaitement de ce pénible emploi.

Le courage de ces héroïques filles était si grand que, parcourant les rangs des malades la nuit et le jour, elles enlevaient les morts qu'elles trouvaient parmi les moribonds, les ensevelissaient dans des draps qu'elles avaient apportés, et leur donnaient elles-mêmes la sépulture. Leur provision de draps s'étant épuisée, elles y suppléèrent par de la paille et du foin, puis elles les portaient en terre. Un jour que Jeanne était occupée dans l'abbaye à surveiller les charitables travaux auxquels ses Sœurs se livraient pour le soulagement des malades, une femme vint l'avertir que plus de cinquante soldats, couchés sur le pavé au bord de la rivière, se mouraient. Sans balancer un moment, elle prend une de ses filles afin de voir par quels moyens on pourrait assister ces soldats abandonnés. Ils n'avaient pas même une poignée de paille pour se reposer. Jeanne en fit apporter une quantité suffisante pour tous ces malades qui étaient atteints de la dysenterie et croupissaient dans l'ordure. Avec sa sœur et son beau-frère, elle lève du milieu de la fange ces corps à demi pourris et les couche sur de la paille fraîche; elle donna une somme suffisante pour fournir à tous leurs besoins aux personnes qu'elle chargea de les veiller, en recommandant de veiller la nuit ceux qui étaient en danger et d'aller l'en infor-

Digitized by Google

mer afin qu'elle pût leur procurer le secours des Sacrements, ce qui était l'objet constant de ses sollicitudes.

Chaque jour, cette admirable fille partait de grand matin avec deux de ses sœurs et allait changer la litière de ces malheureux soldats. Elle joignait l'aumône spirituelle aux soins corporels, elle les exhortait à la patience et les engageait à recourir à Dieu. Un dimanche, après avoir entendu la Messe, elle eut la pensée d'aller réitérer la visite qu'elle avait déjà faite à ses pauvres soldats, allant de rang en rang, suivant sa coutume, et adressant à chacun d'eux des paroles d'encouragement. S'apercevant qu'un de ses malades ne lui répondait pas, elle le prit par la main et s'assura qu'il était mort ; il avait succombé à une fièvre pernicieuse. Cet incident la jeta dans une grande perplexité, parce qu'elle craignait de porter la contagion à Sainte-Agnès. Elle passa la journée dans l'indécision, puis elle se décida à rentrer dans la maison. Dieu bénit des intentions si pures. Sa maison fut entièrement préservée de la contagion et cependant la charité y exposa souvent les Sœurs, car outre les soins personnels qu'elles donnaient aux soldats malades, elles blanchissaient chez elles le linge infect de ces malheureux et le raccommodaient, sans qu'aucune des Sœurs se refusât à leur rendre ce service, tant elles avaient, à l'exemple de leur digne supérieure, d'affection et d'ardeur pour les pauvres.

Ce ne fut pas la seule occasion où Jeanne Biscot montra de la compassion pour les soldats malades ou souffrants. Arras ayant alors une nombreuse garnison, lorsqu'elle rencontrait quelques soldats languissants ou sortant de maladie, elle les faisait venir à la porte de la maison de Sainte-Agnès et leur faisait servir à dîner ou leur donnait dans la rue une abondante aumône.

Le siége que soutint Arras avait fait autant de malheureux parmi les habitants qu'on en comptait dans la garnison. Ses infortunés compatriotes n'échappèrent pas plus que les soldats à l'active charité de la vertueuse fille. Elle savait où trouver les pauvres qui avaient le plus besoin de secours ;

Digitized by Google

sa compassion la conduisait, accompagnée de ses Sœur dans les lieux les plus misérables pour y chercher des veuv délaissées, des vieillards infirmes, afin de leur rendre l plus humbles services et d'adoucir ainsi les rigueurs de l'i digence, mais ces œuvres de miséricorde ne troublaien e rien l'ordre de la maison. Elle savait si bien calculer ses d marches et mettre à profit ses moments, qu'elle trouvait d temps pour remplir les fonctions de supérieure et donne des soins aux nombreux pauvres, et les filles qui la suivaien dans ses excursions charitables, revenaient ensuite à la mai son reprendre avec plus d'ardeur leurs occupations ordi naires.

Tant de bonnes œuvres ne pouvaient se faire sans des dé penses considérables, mais Jeanne Biscot cherchait avant tou le royaume de Dieu et la justice, et attendait le reste comm par surcroît. Elle redoutait plus les biens de la terre qu'elle n les désirait. Aussi quand il s'agissait d'admettre des filles dan la communauté de Sainte-Agnès, elle regardait surtout leurs bonnes dispositions. C'étaient souvent des orphelines de la maison qui s'y fixaient et qui devenaient ainsi ses compagnes après avoir été ses enfants. Et comme elles étaient sans for tune, elles n'avaient à offrir à la maison que leurs vertus, leur bonne volonté et leur travail. Ce ne fut qu'en 1660 que se présenta la première postulante qui pût payer une dot. « Si Dieu nous donne en abondance, disait-elle à ses Sœurs, que ce soit pour en faire plus de bien aux pauvres, car tout ce qu'il y a dans la communauté est le patrimoine du petit Jésus. »

A l'époque où elle opérait tant de merveilles de charité à Arras, elle entendit parler des religieux, des religieuses, des séculiers qui quittaient généreusement leur patrie pour aller répandre parmi les sauvages du Canada la connaissance du vrai Dieu. Elle prépara tout pour son départ, tant elle aimait à fuir l'éclat, à mener une vie cachée et à chercher l'occa sion de se dévouer au prochain, quand la peste ayant cessé à Arras et les douceurs de la paix ayant succédé aux horreurs

Digitized by Google

de la guerre, elle ne trouvait plus les mêmes occasions de se vouer aux bonnes œuvres. Mais deux prêtres s'étant fortement opposés à ce dessein, elle y renonça pour se consacrer au soin et à l'éducation des pauvres enfants, dont elle était devenue la seconde mère. Ces deux vertueuses filles, Jeanne et mademoiselle de Loitey, son amie, sollicitèrent des religieux de Saint-Vaast les bâtiments de Sainte-Agnès ; quoiqu'elles rencontrassent partout des difficultés, elles réussirent à les vaincre ; elles obtinrent même des lettres patentes de Louis XIV en faveur de leur établissement par l'entremise de saint Vincent de Paul.

La première orpheline qu'elles adoptèrent fut la fille d'un soldat, par lui abandonnée toute nue, enveloppée seulement d'un peu de paille, couverte de vermine et d'infirmités dégoûtantes. Une autre qu'elle rencontra sur la Place avait perdu les orteils, tellement elle avait souffert du froid. Ce furent les éléments de la nouvelle communauté, qui s'ouvrit le 7 décembre 1645. Le nombre des orphelines s'accrut bientôt jusqu'à dix-huit, et dans l'espace de quarante-cinq ans la maison de Sainte-Agnès en reçut quatre-vingt-six avec un nombre presque aussi grand d'externes, qui fréquentaient les classes. Cinq filles pieuses vinrent s'adjoindre à elles pour partager leurs soins et leurs sollicitudes.

C'est le propre des œuvres de Dieu d'éprouver de la contradiction de la part des hommes ; il faut qu'elles soient marquées du sceau de la Croix. La communauté de Sainte-Agnès n'en fut pas exempte. Le curé même de Saint-Étienne, qui n'était séparé que par une rue de la communauté de Sainte-Agnès, en devint lui-même l'ennemi et finit par dénoncer Jeanne aux supérieurs ecclésiastiques comme une personne d'une doctrine suspecte. Elle eut à se justifier sur le catéchisme qu'elle enseignait aux enfants, sur les cinq psaumes qu'elle leur apprenait et sur les cantiques qu'elle leur faisait chanter. Sa justification fut facile. Elle prouva qu'elle ne se servait que du catéchisme du diocèse, que son seul but était d'apprendre aux enfants à louer Dieu et à les préserver des

Digitized by Google

chansons déshonnêtes. Plus équitable à leur égard, le chanoine écolâtre de la cathédrale d'Arras, qui avait été chargé d'aller dans la maison pour examiner la doctrine qu'*on* y enseignait, dit à voix basse à M. le curé, mais cependant de manière à être entendu de plusieurs des assistants : « Vous devriez, monsieur, être mieux informé avant de faire vos plaintes contre ces personnes. » Ensuite se tournant vers la supérieure, il l'encouragea et l'exhorta à continuer, lui représentantl'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des Apôtres, des Saints, qui avaient souffert des contradictions dans leurs utiles entreprises, ajoutant qu'un arbre s'affermit et pousse de plus profondes racines lorsqu'il est battu des vents, et que Notre-Seigneur prendrait leur cause en main. En effet, cette épreuve servit à faire mieux connaître la sainteté et l'utilité de cet établissement.

Après avoir solidement établi cette communauté, Jeanne voulut y perpétuer le bien qu'elle avait commencé en lui donnant des règlements, ce qu'elle ne fit qu'après avoir consulté Dieu dans la prière.

La maison était composée de Sœurs qui se consacraient à Dieu par des vœux de religion et qui étaient chargées de tous les emplois, selon le bon plaisir de la supérieure, ensuite d'orphelines qu'on amenait ou que les Sœurs allaient elles-mêmes recueillir dans les rues. On les élevait et on les gardait jusqu'au moment où elles pouvaient gagner honorablement leur vie. Sans revenus fixes, la communauté ne subsistait que du casuel, des aumônes et du produit du travail. Les religieux de Saint-Vaast leur faisaient régulièrement des aumônes. D'autres habitants les secouraient également; Mgr de Sère, évêque d'Arras, portait tant d'intérêt à cette maison, qu'il disait qu'il aurait plutôt vendu ses tapisseries et sa vaisselle d'argent que de laisser les orphelines manquer de pain. Une autre ressource était le voyage que deux Sœurs faisaient chaque année à Paris pour y recueillir des aumônes. Elles y avaient des protectrices aussi puissantes que généreuses, qui plus d'une fois leur rendirent d'importants ser-

Digitized by Google

vices. On cite surtout les familles Seschosier et de Sarinvilliers et la fameuse duchesse de Montespan, qui ne se contenta pas de leur faire l'aumône, mais qui en obtint encore pour elles de Louis XIV lui-même.

La maison de Sainte-Agnès avait été établie dans un triple but : d'élever les orphelines, de les instruire et de leur apprendre à travailler ; elle ménageait si bien les divers intérêts dans les règles et les pratiques qu'elle prescrivit pour toutes choses, « qu'on peut y reconnaître, dit son historien, son admirable charité, sa prudence extraordinaire, son expérience et la pénétration de son esprit que Dieu lui avait communiqué. »

La charité qui avait dicté les statuts et les règlements avait prévu tous les besoins, corporels et spirituels des enfants qu'elle avait adoptés pour les former à la vertu en leur inspirant la crainte de Dieu et en leur donnant les habitudes de la piété chrétienne ; enfin, pour en faire des membres utiles à la société, capables de se suffire à elles-mêmes par une vie laborieuse. Après s'être occupée de ses chères orphelines, elle crut devoir donner une règle à sa communauté naissante : elle la composa avec tant de prudence et de discrétion que la vie intérieure ne nuisait pas aux œuvres de la charité, et que celles-ci n'empêchaient pas le développement et le perfectionnement de la vie intérieure. Les aspirantes devaient avoir dix-huit ans et de ne pas dépasser vingt-cinq ans ; elles étaient éprouvées par une année de postulat, et deux de noviciat. Après les vœux simples, mais perpétuels, la supérieure les appliquait, soit à faire la classe aux internes et aux externes, car les Sœurs avaient aussi une école pour instruire les petites filles du quartier, soit à montrer les ouvrages, et surtout la dentelle, qui était le travail le plus ordinaire des orphelines, soit enfin à remplir les autres emplois de la maison, qui sont communs à toutes les communautés.

Dieu avait appelé à lui sa vertueuse amie, c'est pourquoi Jeanne Biscot, qui n'avait différé d'établir une maison d'orphelines à Douai que par déférence pour elle, voulut exécuter

Digitized by Google

son dessein en 1659 ; mais elle rencontra d'abord l'opposition la plus prononcée de la part de la communauté; en 1660, ayant éprouvé une maladie qui la conduisit aux portes du tombeau, elle promit au Seigneur de réaliser son projet, si la santé lui était rendue. Ayant obtenu cette grâce, Jeanne demanda le consentement à la communauté d'une manière si pressante et si humble que toutes les Filles le lui donnèrent en pleurant, parce qu'elles craignaient de perdre pour toujours une si bonne Mère. La supérieure fit partir aussitôt pour Douai deux des Sœurs de Sainte-Agnès, Anne Lemaire et Catherine Pottier, pour aller jeter les fondements de cette nouvelle maison. Jeanne s'y rendit elle-même avec une de ses compagnes et deux petites orphelines. Elle fit plusieurs voyages à pied, pendant l'hiver et par des chemins que la saison rendait impraticables. Disciple fidèle du divin Maître qui disait à ses apôtres : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père (Joan.* IV, 34), elle ne s'occupait que de son œuvre et des moyens de la faire réussir. Comme elle ne songeait même pas à prendre sa nourriture, si on lui faisait quelque observation sur son imprudence, elle répondait aussitôt : *Tout pour Dieu, tout pour Dieu!* Elle rencontra beaucoup de difficultés de la part de plusieurs établissements qui semblaient se proposer le même but qu'elle, et qui redoutaient la concurrence. La charitable femme les rassura en leur disant qu'elle ne venait recueillir que les enfants dont les parents n'avaient pas les moyens de payer leurs mois d'école. Elle nomma des Sœurs, désigna une supérieure, pour devenir la seconde, et prit des mesures pour maintenir la régularité dans cette communauté.

Ses Filles qui, à son retour, avaient fait éclater leur joie, fondirent en larmes lorsqu'elles la virent sur le point de retourner à Douai. Elle ne put les consoler qu'en leur promettant d'être supérieure des deux maisons. Mais la Providence en ordonna autrement, et Douai la posséda pendant les quatre années qu'elle vécut encore. Le nombre des enfants s'accrut bientôt jusqu'à trente, avec la permission des magistrats:

Digitized by Google

elle donna un costume à ces petites orphelines le 5 septembre 1672. Cette uniformité de costume fit que les habitants de Douai appelèrent les orphelines de Jeanne, les filles de l'Enfant-Jésus, dont la statue était au-dessus de la porte d'entrée; et les Sœurs qui les gouvernaient, les filles de la Sainte-Famille, nom qu'elles ont conservé dans cette ville, tant que leur communauté y a subsisté.

Le nombre des enfants ayant beaucoup augmenté, la maison qu'elles habitaient fut bientôt trop petite; on fut obligé d'en louer une autre. Enfin, Jeanne en acheta une dans laquelle son établissement put être fixé d'une manière durable.

Si les œuvres de Jeanne Biscot furent si admirables, elles ne purent être que les fruits des vertus dont elle possédait un riche trésor, et qu'elle cultivait sans cesse dans son cœur.

La foi, qui est la première et le fondement de toutes les vertus, fut des plus fermes et des plus vives dans Jeanne Biscot. C'est elle qui lui inspira tant d'œuvres admirables. Car si elle n'avait pas cru à ces paroles de l'Évangile : *Tout ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites* (*Matth.* xxv, 40); si elle n'avait pas vu Jésus-Christ dans la personne des pauvres et de tous les affligés, elle n'eût pas eu certainement ce dévouement qu'on admire dans toute sa conduite. C'était sa foi qui donnait à cette vertueuse fille la vénération profonde qu'elle avait pour les mystères de notre religion, et la méditation de ces mystères fut l'occupation de sa jeunesse et de toute sa vie Elle se rappelait surtout souvent la Naissance, la Circoncision, l'Enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce fut par dévotion à la sainte Enfance qu'elle se dévoua si généreusement à l'éducation des orphelins et qu'elle adopta une couleur fixe pour leurs vêtements. Jésus-Christ, caché dans le sacrement de son amour, était aussi pour Jeanne l'objet du respect le plus profond. Ce fut pour répandre partout la connaissance de Dieu et de son adorable Sauveur qu'elle consacra la plus grande partie de sa vie et de celle de ses Sœurs à l'instruction chrétienne, à instruire sur les devoirs de son état et sur la réception des Sacrements.

Digitized by Google

Si la foi est nécessaire à la sanctification de l'homme, l'espérance ne l'est pas moins pour assurer son salut. Jeanne Biscot posséda cette vertu dans un degré éminent. Cette espérance qu'elle avait dans la bonté divine, relativement aux choses qui regardent le salut, était aussi profondément affermie dans son cœur, lorsqu'il s'agissait de besoins temporels. On peut dire que toute la vie de cette vertueuse fille a été une preuve perpétuelle de son éminente confiance en Dieu. Elle eut besoin d'être continuellement pénétrée de ce sentiment, pour entreprendre et soutenir ces nombreuses œuvres de charité qui lui durent l'existence; elle disait comme l'Apôtre : *Je puis tout en Celui qui me fortifie. (Philip.* IV, 13 ; sa maxime était que dans les bonnes œuvres, il faut aller en aveugle, et que nous devons ne nous considérer que comme des instruments; aussi sa communauté éprouva, dans une foule d'occasions, les effets visibles de cette grande confiance dans la Providence. Une simple écuelle de bois, nommée le plat de l'Enfant-Jésus, lui servait de caisse. Elle y déposait l'argent qu'elle recevait et y puisait dans tous ses besoins. Jamais cette écuelle ne fut vide.

La charité tirant son origine de Dieu même, elle en reçoit une admirable fécondité, que ne peuvent avoir les œuvres purement humaines. A la charité seule appartiennent les motifs purs et élevés, la compassion universelle, le zèle que rien ne rebute, la patience invincible et la persévérance qui ne se lasse point. C'était cette belle vertu qui était le mobile de sa conduite et qui lui inspirait ces actions généreuses dont sa carrière fut remplie. C'est parce qu'elle aimait beaucoup Dieu qu'elle aimait beaucoup son prochain, qui en est l'image. Attentive à sanctifier toutes ses œuvres, elle avait souvent ces paroles à la bouche : *Tout pour Dieu.* Quelle tendresse ne montrait-elle pas pour les orphelines ! Lorsqu'elle en avait rencontré quelques-unes, ou qu'on lui en amenait qui étaient presque nues, sales et pleines de vermine, elle prenait aussitôt chacune d'elles par la main, l'embrassait et l'accueillait avec autant de tendresse qu'une mère qui retrouve son en-

Digitized by Google

ant après l'avoir perdue : « Venez, mon enfant, lui disait-elle; avez-vous envie d'être la fille du petit Jésus et de sainte Agnès? Si cela est, venez, ma fille! Avec quel respect devons-nous servir les enfants, disait-elle à ses Sœurs, si nous regardons l'image de Jésus sous ces visages défigurés et sous ces habits déchirés! » Sa conduite répondait à ses paroles; ne voyant que Jésus-Christ dans la personne des pauvres enfants, elle leur donna constamment la préférence et s'opposa fortement à ce qu'on reçût dans la maison des enfants appartenant à des parents aisés. En vain on chercha à vaincre sa résistance sur ce point, elle leur répondait que la maison n'était établie que pour les plus pauvres et les plus abandonnées. Pleine de douceur et d'indulgence, elle voulait que ce fût cet esprit qui animât ses compagnes dans leurs rapports avec les enfants.

Cette charité de la vertueuse fille pour les orphelins, toujours si affectueuse, augmentait encore lorsqu'elles étaient malades. Non contente de s'occuper elle-même avec sollicitude de leur état, elle les recommandait à l'infirmière et aux autres officières. « Je m'en décharge sur vous, leur disait-elle; je veux que rien ne leur manque, ce sont les membres affligés du petit Jésus, regardez-les dans cet état, et, par ce moyen, vous leur rendrez une parfaite charité. » Une petite fille de dix ans avait une fluxion de poitrine et était en danger. Le médecin ne promettait sa guérison qu'autant qu'elle expectorerait beaucoup. La bonne supérieure, qui savait que cette enfant aimait l'argent, lui promit une pièce de monnaie pour chaque crachat qu'elle jetterait. L'appât du gain fit faire tant d'efforts incroyables à cette enfant, qu'elle expectora abondamment, et put ainsi échapper à la mort qui la menaçait.

Quand elles étaient convalescentes, elles éprouvaient les effets particuliers de la charité de la tendre supérieure. Elle voulait qu'on leur donnât tout ce qu'il y avait de meilleur. Si elles étaient en danger de mort, la bonne Mère ne les quittait plus. Lorsqu'elles avaient rendu le dernier soupir, elle les pleurait amèrement comme si elle leur eût donné le jour.

Digitized by Google

La sollicitude de Jeanne ne finissait pas avec leur éduca tion. Leur placement à la sortie de la maison était pour ell un grave sujet d'inquiétude; aussi, moins une enfant lu inspirait de confiance, plus elle cherchait à prolonger so séjour dans la maison. Une orpheline placée chez de mauvai maîtres, s'y trouva en grand danger pour son salut. Dieu l fit connaître aussitôt à la bonne supérieure, qui en versa des larmes abondantes; elle envoya quelqu'un pour la faire sor tir de la maison et la ramener dans celle de Sainte-Agnès le retour de cette fille lui causa une joie sensible. Elle rendi mille actions de grâces au Seigneur de ce qu'elle avait pu retirer cette pauvre brebis de la gueule du loup, et elle l garda encore quatre ans, tant elle avait à cœur que ses chère orphelines conservassent les fruits de l'éducation chrétienne qu'elles avaient reçue.

Ses compagnes qui la secondaient dans sa bonne œuvre lui étaient aussi très-chères, et elle leur donnait des preuves continuelles de l'estime qu'elle leur portait. Mais si la sollici tude de Jeanne était si grande pour rétablir et conserver leu santé, elle l'était bien davantage pour leurs besoins spirituels et pour leur avancement dans la perfection religieuse. Elle les instruisait par de fréquentes conférences. L'union des cœurs lui paraissait avec raison un des biens les plus précieux que puisse posséder une communauté, aussi la leur recomman dait-elle constamment. Que ne faisait-elle pas pour pénétrer et embraser du feu de sa charité les cœurs de ses compa gnes ! « Celle qui d'entre vous, leur disait-elle, dit qu'elle aime Dieu, est une menteuse, si elle n'aime pas sa sœur. Ces deux amours sont les chaînons d'une même chaine, ils ne peuvent subsister l'un sans l'autre. Faites les uns pour les autres ce que vous m'avez vu faire, disait Notre-Sei gneur, après avoir lavé les pieds à ses Apôtres. Le nom de Dieu est charité, Dieu c'est l'amour, et qui demeure en cha rité demeure en Dieu. » Elle parlait dans ses conférences de cet amour de Dieu et du prochain avec tant d'énergie, avec tant de feu, qu'elle était quelquefois obligée de dire : « Mes sœurs,

Digitized by Google

e me suis trop emportée. » En effet, cette charitable fille était hors d'elle-même et faisait partager son émotion à ses compagnes, puis, étendant ses bras, elle leur disait : « Venez, mes pauvres sœurs ; » puis les embrassant toutes elle les pressait sur son cœur et leur disait : « Qui pourra nous séparer n'ayant qu'un cœur dans tous ces corps? » S'apercevait-elle de quelque froideur entre ses Sœurs ou les enfants, elle les appelait, les écoutait attentivement ; puis elle blâmait la coupable, lui imposait une pénitence et les obligeait à s'embrasser; alors, les serrant dans ses bras, elle leur disait : « Voici comment il nous faut être unies l'une avec l'autre, et nous transporterons des montagnes. »

Non-seulement la sage supérieure s'appliquait à étouffer tous les germes de division qu'elle découvrait entre ses filles, mais elle faisait aussi de sérieux efforts pour leur procurer la paix de l'âme. Quand elle apercevait quelque nuage dans quelqu'une d'elles, d'un air bienveillant et d'une manière agréable, elle obtenait qu'elle lui fît connaître sa peine ; à l'instant elle se sentait soulagée. Personne ne s'adressait à cette vertueuse fille sans en recevoir des consolations, aussi bien ses Sœurs auraient souhaité, si la chose eût été permise, d'avoir souvent des besoins spirituels et des blessures dans l'âme pour avoir le plaisir d'être guéries par une main si charitable. Jeanne devinait quand quelqu'une de ses compagnes avait quelque peine ; alors elle la prenait en particulier et lui disait : « Venez ici auprès de moi ; asseyez-vous là ; qu'est-ce qu'il y a ? que dit le bon Jésus à votre âme ? en est-il le maître ? découvrez-moi votre pauvre cœur, car je ne saurais le voir triste. Quand il est dans le trouble, venez me voir sans différer, quand il serait minuit. » Dieu avait favorisé cette digne supérieure du don de discernement ; elle le posséda, ainsi que la direction des âmes, dès sa première jeunesse.

Tout dans la conduite de Jeanne prouvait l'amour de la pauvreté qu'elle ne cessait de recommander à ses Sœurs. Sa devise était : « Misère, douleur, pauvreté. » Son costume

Digitized by Google

était aussi simple que possible, dès l'âge de quatorze ans; cependant elle aurait pu trouver du plaisir à se parer et l'aurait fait avec succès, car elle possédait beaucoup d'agrémens naturels. Elle était d'une taille élevée, avait le teint délicat, les traits de la figure réguliers, la démarche noble et distinguée ; mais persuadée de bonne heure de la vanité de ces frivoles avantages, elle ne chercha jamais à orner un corps qu'elle savait devoir être la pâture des vers. Elle ne porta jamais que des vêtements usés ; quand on voulait lui en donner de neufs, elle obligeait quelques-unes de ses Sœurs ou des orphelines à les porter. « La forme et la qualité de l'étoffe, disait-elle un jour, ne sont que des accessoires, on n'a des habits que pour se couvrir. » Elle cherchait à inspirer les mêmes sentiments à ses filles. Tout dans la maison respirait la simplicité et la pauvreté. « Il faut être pauvre, disait-elle, puisque Jésus a tant aimé la pauvreté. » Elle estimait tellement cette vertu qu'elle disait sans cesse : « Mes pauvres Sœurs, pauvreté, mépris, douleur, voilà les trois vertus que Jésus-Christ a pratiquées jusqu'à sa mort. » Une âme si éclairée dans les voies de la perfection connaissait trop bien la misère de l'homme pour s'élever elle-même, aussi était-elle aussi humble que détachée des biens de la terre. Elle désirait être rassasiée d'opprobres à l'exemple de son divin Maître. Jeanne cherchait aussi à en pénétrer ses filles. Elle disait souvent de vive voix et dans ses lettres : « Il faut mourir à nous-mêmes ; il ne faut être rien, rien; rien dans notre esprit, dans nos paroles, dans notre conduite.... Pour Dieu seul, mes filles, pour Dieu seul. » Une de ses filles, qui vécut pendant dix ans dans sa compagnie, a assuré qu'elle ne lui a jamais entendu dire un mot à sa louange; qu'elle cachait soigneusement les grâces qu'elle recevait de Dieu, et qu'elle écoutait les choses qu'elle savait, comme si elle les eût apprises à l'instant même. Rien ne lui coûtait lorsqu'il se présentait quelque occasion de s'humilier; elle choisissait dans sa maison les travaux les plus obscurs et les plus abjects. Enlever les immondices était ses occupations les plus ordi-

Digitized by Google

aires. Il n'y avait pas de services qu'elle ne rendît aux or-belines; lorsqu'elle les avait chaussées, sa coutume était de eur baiser les pieds, les regardant comme les maîtresses et omme les princesses de la cour de Jésus-Christ. Quand elle tait obligée d'aller chez M. de la Tour, gouverneur d'Arras, lle se tenait toujours éloignée des autres personnes, qui, omme elle, attendaient audience. Sa place était alors dans un oin ou derrière une porte. Mais M. de la Tour, qui avait su pprécier, ainsi que son épouse, ses belles qualités, allait u-devant d'elle aussitôt qu'il l'apercevait. Madame la fai-ait asseoir auprès d'elle, et témoignait à tout le monde la oie qu'elle éprouvait lorsqu'elle jouissait de sa conversation ; ieu se plaisait ainsi à honorer sa servante à proportion qu'elle herchait à s'humilier. Cette vertueuse fille voulut que la sim-licité fût une des vertus fondamentales de la communauté le Sainte-Agnès, parce que la simplicité est la compagne in-éparable de l'humilité ; tout son soin était d'en inspirer l'a-mour à ses filles. *Tout pour Dieu, tout pour Dieu,* répétait-lle souvent à ses compagnes.

Jeanne, instruite des vérités de l'Évangile, ne se contenta as de pratiquer et de commander la vertu de simplicité, elle avait que si Jésus-Christ a recommandé à ses disciples d'être imples comme des colombes, il leur a dit aussi d'imiter la pru-lence du serpent. Elle ne perdit jamais de vue cette leçon du ouverain Maître ; mais sa prudence fut toute chrétienne, et lle se garda bien d'écouter la chair et le sang ; ainsi on ne a vit jamais dans cette inquiétude qui tourmente si souvent es prudents du siècle. Les affaires ne troublaient jamais la aix de son cœur et le calme de son esprit se peignait sur son isage.

Cette âme véritablement prudente fut toute sa vie soi-gneuse d'imiter les Vierges sages dont il est parlé dans l'É-angile et de conserver le feu de la divine charité. Elle avait e don de discernement des esprits, et ce don la guidait dans e choix des sujets qui se présentaient pour entrer dans sa ommunauté. Sa prudence se manifesta dans l'éducation

Digitized by Google

qu'elle donna aux orphelines dont elle était chargée. Elle l
accoutuma de bonne heure à l'amour du travail, à deven
laborieuses et à bien servir Dieu. Elle lui fit prendre toute
les précautions pour assurer l'affermissement et la conse
vation de la maison de Sainte-Agnès. Elle s'appliqua en to
tes choses à mener une vie commune ; elle corrigeait tou
les abus, réglait tous les devoirs de ses compagnes relat
vement à leur sanctification ; ne leur permettant rien d'e
traordinaire par rapport aux austérités, et tandis qu'elle e
pratiquait elle-même de très-rigoureuses, elle les exhortait
se mortifier plus d'esprit que de corps.

Outre les jeûnes prescrits par l'Église, on jeûnait encor
dans la maison la veille de toutes les fêtes de la très-sainte
Vierge, de sainte Agnès, fête de la Communauté, les vendre
dis et samedis soir, en mémoire de la Passion de Jésus-Chris
et des douleurs de Marie ; mais elle exigeait qu'on observâ
le silence, qu'un maître de la vie spirituelle appelle le con
servateur de l'amour divin et le compagnon inséparable d
la mortification. Jeanne parlait peu, ne le faisait qu'avec mo
destie et réserve ; elle évitait de louer sa Communauté et d
faire valoir les services qu'on y rendait au prochain.

Cette fille vertueuse puisait les règles de sa conduite dan
son union intime avec Dieu et dans l'oraison qui était s
nourriture particulière. A la prière elle joignait la mortifi
cation. Quoique d'une taille très-élevée, elle mangeait si pe
qu'on ne comprenait pas qu'elle pût subsister. Des herbes
ou des légumes à moitié cuits, un peu de salade ou du lai
froid faisaient toute sa nourriture ; elle n'usait jamais de
viande ni de bouillon, même pendant ses plus grandes ma-
ladies. Sa boisson n'était que de l'eau ou de la petite bière.
La paix et la pureté de son âme se reflétaient sur son visage
qui n'en devenait que plus beau, comme la fidélité du jeune
Daniel et de ses compagnons à la loi de Dieu les rendit plus
beaux et plus vigoureux que les autres enfants, qui, ainsi
qu'eux, étaient élevés dans le palais du roi de Babylone.

Cette admirable fille fut infirme pendant plusieurs années.

Digitized by Google

t cependant, quelque grandes que fussent ses infirmités, lle travaillait plus que les personnes qui jouissaient d'une xcellente santé. Quand elle avait fatigué extraordinairement, t qu'on croyait qu'elle prenait quelque repos, on la trouvait bsorbée en Dieu dans la prière. Dès l'âge de douze à treize ns, elle employa plusieurs heures du jour et de la nuit à la con- emplation ; afin d'y vaquer plus longtemps, elle ne dormait presque pas, et lorsque le sommeil la pressait, elle y résistait n demeurant les genoux nus sur le pavé et en se servant l'autres pieuses industries pour le vaincre. Elle voulait que ous les entretiens de ses Sœurs fussent de Dieu ou au moins les choses nécessaires pour se bien conduire dans leurs em- plois. Cette sage supérieure défendait expressément aux por- tières et à celles qui étaient obligées d'avoir des relations avec les personnes du dehors, de faire aucun rapport de ce qu'elles avaient entendu, et quand quelqu'un par mégarde donnait quelque nouvelle, Jeanne lui imposait aussitôt silence, en lui disant : « Laissez-les là les balayeurs de rue ; laissez les morts ensevelir les morts. »

Lorsqu'elle abordait quelqu'une de ses filles : « Êtes-vous toute à Dieu, ma chère Sœur, lui disait-elle aussitôt? Trouve-t-il place dans votre cœur? N'y a-t-il point d'entre- deux? — Agissons suivant les dispositions de notre cœur, disait-elle à ses compagnes ; avec l'amour d'un enfant pour son père, avec la confiance d'une épouse pour son époux, avec le respect d'un sujet pour son roi, avec la crainte d'un criminel pour son juge ! »

Non contente d'inculquer à la communauté la nécessité de l'oraison, Jeanne en enseignait la pratique aux jeunes Sœurs et aux enfants. La Passion de Jésus-Christ était le sujet qu'elle choisissait de préférence. Sa méthode était si facile, si solide, si attrayante, que toutes celles qui recevaient ses leçons en étaient ravies. Tout servait de matière à cette ver- tueuse fille pour instruire ses Sœurs dans la vie spirituelle. « Voyez-vous ces verdures, ces fleurs, leur disait-elle au prin- temps, si à la fin de la saison il n'y a point de fruits sur ces

Digitized by Google

arbres, quel profit en reviendra-t-il? O mes Sœurs! si n œuvres ne sont qu'apparentes, que nous en reviendra-t pour l'éternité? » Trouvait-elle des fruits véreux, elle en pr nait quelque-uns dans sa main, les leur montrait, en disant « Voyez, mes Sœurs, voilà ce que fait notre amour-propr il ronge, et gâte tous les fruits de nos meilleures actions.

Le renoncement à toutes satisfactions des sens était si pa fait chez elle qu'elle finit par ne plus pouvoir supporter l aliments les plus ordinaires dont elle s'était abstenue depui longtemps, et c'est ce qu'on éprouva toujours pendant l maladie qui précéda mort.

Une vie si pure et si féconde en bonnes œuvres devait êtr couronnée par une sainte mort. Dieu lui accorda cette faveu inestimable. Elle mourut à Douai, où elle avait fondé un maison de charité, le 27 juin 1664, à l'âge de soixante-troi ans. Sa mort fut si douce qu'à peine put-on s'apercevoi qu'elle expirait. Son corps fut transporté à Arras et inhum dans l'église Saint-Étienne, près de l'autel Saint-André. U monument en marbre fut élevé sur sa tombe.

L'abbaye de Saint-Vaast accorda toujours une protectio particulière à la communauté de Sainte-Agnès. Elle lui donn une maison contiguë à cet établissement, afin que les orphe lines fussent plus commodément logées. C'est en reconnais sance de ce bienfait que les Agnétiennes faisaient chaqu année, le jour de sainte Agnès, un hommage à l'abbé d Saint-Vaast. Ce prélat, son grand-prieur ou un député d leur part célébrait la messe ce jour-là dans leur chapelle : à l'Offertoire, la supérieure et la maîtresse conduisaient deux jeunes orphelines, qui après avoir récité quelques vers, offraient à l'officiant six aunes de dentelles.

La communauté de Sainte-Agnès s'acquit une telle réputa tion que les villes de Langres, de Péronne, de Dijon, voulu rent se procurer un établissement de ce genre. (Baduel.

LES VÉNÉRABLES SŒURS BRIOIS.

Albertine Briois, supérieure des Ursulines d'Arras, et Fran

Digitized by Google

coise-Marguerite Briois, sa sœur, prieure des Chartreuses de Gournay en Artois, se réfugièrent chez leur frère après la suppression des cloîtres, et continuèrent à mener dans Arras la vie la plus édifiante. Le proconsul Lebon les fit arrêter comme suspectes, parce que leur père était noble, et elles furent condamnées à mort comme fanatiques et contre-révolutionnaires. Albertine avait soixante-sept ans, sa sœur en avait plus de soixante. Elles furent exécutées le 27 juin 1794.

LE VÉNÉRABLE Mgr AFFRE,

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Nous ne raconterons pas la vie de Mgr Denis-Auguste Affre, né à Saint-Rome de Tarn le 27 septembre 1793, préconisé archevêque de Paris le 13 juillet 1840, mais seulement l'acte héroïque qui en fit un martyr de la charité.

Depuis le 23 jusqu'au 27 juin 1848, les rues et les places de la cité, transformées en champ de bataille, étaient ébranlées jour et nuit par le bruit du canon et de la fusillade ; le drapeau rouge, symbole de carnage, flottait sur de formidables barricades élevées à l'entrée de toutes les rues, et derrière lesquelles les insurgés s'abritaient pour opposer à l'armée la plus intrépide résistance. Le bruit du tocsin, le roulement sinistre de la générale qui appelaient les citoyens sous les armes, se mêlaient au bruit du combat et formaient un lugubre concert.

La Commission exécutive, incapable de résister au flot de l'insurrection, avait remis ses pouvoirs entre les mains du général Cavaignac. Les plus habiles généraux, formés par les guerres d'Afrique, prenaient le commandement des différents corps de l'armée, la garde mobile faisait des prodiges; cependant, le combat le plus acharné durait déjà depuis deux jours, les deux camps étaient jonchés de morts, plusieurs généraux avaient perdu la vie : jamais, de mémoire d'homme, aucune bataille n'avait été aussi meurtrière, et cette lutte sanglante semblait devoir se prolonger encore. tous les esprits étaient dans la plus cruelle anxiété.

Digitized by Google

Que faisait alors l'archevêque de Paris? Il priait, c'était le premier devoir du pasteur ; mais sa prière de pontife, si puissante cependant, sa prière qui partait d'un cœur si profondément navré de douleur, ne devait pas suffire pour sauver son troupeau. Aux jours des grandes calamités publiques, lorsque la main de Dieu s'est apresantie sur un peuple, il faut toujours une victime ; l'archevêque l'a compris, et cette victime, ce sera lui.

L'idée du sacrifice avait toujours germé dans l'esprit du saint pontife, elle avait dominé sa vie ; c'est là ce qui explique ce calme et cette sérénité qui ne l'ont pas abandonné un seul un instant durant les heures si longues de son martyre. La pensée de l'immolation n'était pas nouvelle pour lui : à ses yeux, et dans la simplicité de son cœur, l'immolation c'était le devoir.

Deux vicaires généraux, MM. Jacquemet et Ravinet, étaient auprès de l'archevêque ; il leur communiqua son dessein, il avait résolu d'aller se présenter aux insurgés, espérant, par l'ascendant de son caractère religieux, leur persuader de déposer les armes et de cesser la guerre civile. Les deux grands vicaires voulurent l'accompagner et partager avec lui les dangers que présentait cette entreprise.

Avant d'aller remplir sa sublime mission de pacificateur, le Pontife voulut lui donner une dernière sanction par un acte de déférence envers l'autorité civile ; il partit, accompagné de ses grands vicaires, pour se rendre chez le général Cavaignac. Dans le trajet qu'il eut à parcourir, il recueillit les plus vifs témoignages de sympathie et d'enthousiasme : la population, en le voyant passer, sentait renaître l'espérance : sa présence semblait être, dans ces rues ensanglantées, une bénédiction, un gage de paix et de salut. A son approche, les soldats portaient les armes, les tambours battaient aux champs. On entendait retentir les cris : Vive l'archevêque ! Vive la religion ! Arrivé à l'hôtel de la présidence, le prélat fit connaître au chef du pouvoir exécutif la détermination qu'il avait prise, et lui demanda quelles paroles de clémence

Digitized by Google

il pourrait porter aux insurgés de la part du gouvernement. Le général tenta vainement de détourner l'archevêque d'un dessein aussi périlleux, et qui présentait si peu de chances de succès dans l'état d'exaspération où se trouvaient les esprits; il lui raconta le malheureux résultat des tentatives de conciliation qui avaient été faites : plusieurs parlementaires avaient été mis à mort. Le général Bréa et son aide de camp avaient été massacrés avec une cruauté sauvage. On ne prévoyait pas à quels excès de fureur les insurgés pouvaient se livrer. Ces sanglants tableaux, ces sinistres présages, n'ébranlèrent point la fermeté de l'archevêque, il répondit avec un grand calme : « Ma vie est peu de chose, je l'exposerai sans regret. » Le général, voyant qu'il ne pouvait pas vaincre la résolution du prélat, lui remit une proclamation adressée aux insurgés, dans laquelle le gouvernement leur promettait le pardon s'ils déposaient les armes.

C'en était assez pour le saint pontife ; muni de sa proclamation, il regagne paisiblement son hôtel, accueilli sur son passage par les mêmes acclamations qui l'avaient salué à son départ.

L'archevêque, accablé de fatigue, rentre un instant dans sa demeure pour prendre un peu de nourriture. Bientôt il se lève comme poussé par l'Esprit de Dieu : « Allons, dit-il, nous avons beaucoup à faire. » Accompagné de ses vicaires généraux et suivi de son valet de chambre qui n'a pas voulu se séparer de lui, il part et marche à travers les rues dévastées pour se rendre à la place la Bastille.

D'où lui est venu le courage qui le conduit vers le théâtre même de la guerre, lui naturellement craintif à l'aspect du danger ; lui qui, deux jours avant, paraissait si ému lorsque l'insurrection éclatait autour de l'église Saint-Étienne où il administrait la Confirmation ? Pourquoi cette nature si délicate, qui redoutait d'autant plus la douleur qu'elle y était plus accessible, va-t-elle maintenant affronter la mort avec le sang-froid d'un guerrier vieilli dans les combats ?

Digitized by Google

C'est que la nature n'est plus qu'une victime obéissante dont la grâce a entièrement triomphé. Que lui importe la vie ou la mort, ou plutôt la souffrance et la mort ? Il les a choisies, il les veut, il les demande pour le salut de son peuple. Ne croyez pas que la pensée du sacrifice ait été un seul instant étrangère à cette âme destinée au sacrifice ; mais quel est l'homme qui abandonne la vie sans douleur ? Jésus, dans le jardin de Gethsémani, a reculé devant la mort ; il a prié son Père d'éloigner de lui le calice d'amertume ; l'archevêque de Paris, afin que son immolation fût plus complète et plus semblable à celle de son divin Maître, a dû dire, lui aussi, dans l'angoisse de son cœur : Mon Dieu, s'il se peut que ce calice passe ; puis se relevant comme Jésus-Christ, et fortifié comme lui par la prière, il s'est avancé généreusement vers le lieu de son sacrifice.

En se rendant au faubourg Saint-Antoine, l'archevêque rencontre des blessés et des mourants portés sur des civières, il les bénit et les absout. Les hommes et les femmes se précipitent au-devant de lui, le saluant déjà comme leur sauveur et leur père, et lui, comme le Christ montant au calvaire, il console ceux qui pleurent sur lui. On l'entendait se répéter à lui-même ces paroles qui contiennent toute la raison et toute l'énergie de son sacrifice : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

C'est ainsi que cette âme sublime comprenait l'enseignement évangélique : pasteur comme le Christ, comme lui, il devait mourir pour son troupeau.

Le pontife parvient jusqu'à la place de l'Arsenal ; là, le général Bertrand, qui commande l'attaque du faubourg, réitère auprès de lui les instances du général Cavaignac pour l'engager à se désister d'une entreprise périlleuse et peut-être inutile. Même fermeté de la part du prélat ; il répète avec calme la réponse qu'il a déjà opposée à de semblables conseils : « Ma vie est peu de chose, je ne puis renoncer à l'espoir de ramener à de meilleurs sentiments ce malheureux peuple qu'on a trompé. » La proximité du

Digitized by Google

danger semblait redoubler son courage : l'Esprit de Dieu le poussait au martyre.

A la demande de l'archevêque, le général fait suspendre le feu : on annonce une trêve d'une heure.

Maintenant plus d'obstacles, le moment suprême est arrivé. Le pontife s'avance vers la colonne de Juillet, son visage recueilli porte l'empreinte d'une sérénité parfaite et d'une illumination céleste. « Ceux qui l'ont vu à l'Arsenal rendent ce témoignage que ses traits prirent alors l'expression d'une beauté inaccoutumée, quelque chose d'une bonté divine ; on aurait dit que le premier apôtre de Paris, saint Denis, son patron et son prédécesseur, avait détaché son auréole de martyr pour la mettre sur son front afin qu'elle lui servît de couronne à ses derniers moments [1]. » Allons, dit-il à ceux qui veulent encore le retenir, et il se hâte avec l'impatience d'une mère qui vole au secours de ses enfants. Parvenu par une étroite issue de l'autre côté de la barricade, l'archevêque se trouve seul avec un garde national nommé Albert qui le précède portant un rameau de buis en signe de paix, et avec son fidèle domestique, Pierre Cellier, qui, malgré ses instances, n'a pas voulu le quitter. Les deux vicaires généraux se sont trouvés séparés du prélat.

L'archevêque est en face des insurgés : un étrange et affreux spectacle s'offre à ses yeux, au milieu du bruit produit par le choc des armes et les clameurs confuses d'une multitude en délire. Ces hommes ruisselants de sueur, les yeux farouches et enflammés, les vêtements souillés de poudre et de sang, regardaient avec étonnement la douce et noble figure du pontife qui leur apparaissait comme l'Ange de la paix. Les uns semblaient éprouver de la sympathie, les autres de la défiance.

Albert agite le rameau de la paix. L'archevêque veut élever la voix : « Mes amis, s'écrie-t-il, mes amis. » Au même instant, un coup de feu retentit, des cris se font entendre de

[1] Oraison funèbre de l'archevêque.

Digitized by Google

toutes parts : « Aux armes, nous sommes trahis. » Soudain une grêle de balles tombe de tous côtés. L'une d'elles va frapper le pontife dans les reins ; il chancelle, s'affaisse et tombe en disant : « Je suis blessé. »

Dieu avait accepté son sacrifice.

A cette vue, plusieurs insurgés jettent leurs fusils et s'empressent de relever le prélat en poussant des cris de désespoir. Ces hommes naguère si farouches, si exaltés par l'ardeur du combat, abandonnent leurs armes, et à l'aspect du martyr, ils s'attendrissent et pleurent comme des enfants.

Avec l'aide des insurgés, le brave Albert et Pierre Cellier prennent le blessé dans leurs bras et le transportent dans la maison la plus voisine ; mais la trouvant déserte et dévastée, ils vont chercher plus loin un asile. La nuit en tombant avait amené la fin de la trêve, le combat recommençait, les balles sifflaient dans l'air. Pierre, qui soutenait les pieds de son maître, est frappé à son tour. « Je suis blessé, » dit-il. L'archevêque relève la tête : « Comment, Pierre, vous êtes blessé ? — Oui, Monseigneur. — Pierre, laissez-moi, ne me portez pas, » disait le martyr. Mais le fidèle serviteur ne voulut point obéir, et désormais son nom sera prononcé avec gloire à côté de celui de son maître.

Dans une maison, à quelques pas de là, les insurgés trouvèrent une pauvre femme qui leur donna un matelas ; ils le posèrent sur des fusils croisés et, sur ce lit improvisé, ils transportèrent le pontife jusqu'au presbytère de Saint-Antoine. A chaque instant, il fallait s'arrêter et défaire le brancard pour franchir les barricades ; les insurgés portaient alors le blessé sur leurs épaules. Ces hommes ne cessaient de gémir : « Ce n'est pas nous, disaient-ils, qui vous avons blessé, c'est la garde mobile [1] ; mais nous vous vengerons. » Et le martyr leur répondait avec une voix pleine de douceur : « Non, non, mes amis, ne me vengez pas ; il y a assez de sang ré-

1 On ne sait pas d'où partit le coup qui blessa le prélat ; on dirait que la Providence a voulu jeter un voile sur le crime de cette mort pour ne laisser voir que le sacrifice.

Digitized by Google

pandu; je désire que le mien soit le dernier versé. » Puis il les remerciait du soin qu'ils prenaient de lui.

Arrivé chez le curé de Saint-Antoine, l'archevêque est déposé sur un lit préparé à la hâte, et là, on ne tarde pas à s'apercevoir de la gravité de sa blessure. La balle est demeurée dans la plaie et si profondément qu'il est impossible d'en opérer l'extraction; la lésion de la moelle épinière ne laisse aucune chance de guérison. Après les premiers moments d'engourdissement, le blessé ressentit des douleurs aiguës et incessantes qui lui arrachaient parfois des gémissements. Il s'en affligeait, et priait avec candeur ceux qui l'entouraient de lui pardonner ce qu'il appelait une faiblesse.

Ceci se passait à huit heures. L'abbé Jacquemet qu'il avait fait demander se rendit vers les onze heures auprès de lui. Agenouillé au pied du lit de douleurs où le martyr est étendu, il lui baise les mains et lui rappelle en pleurant les paroles qui ont été l'expression de sa résolution, et l'annonce de son sacrifice : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* « Mon ami, dit alors le prélat, vous avez un devoir sacré à remplir envers moi, vous devez m'avertir de ma situation. Ma blessure est-elle grave ? — Oui, Monseigneur, elle est très-grave. — Ainsi, il est probable que j'en mourrai ? — « Oui, Monseigneur, humainement, il est probable que vous en mourrez. » Le pontife se recueillit un instant, puis, avec l'expression d'une sérénité parfaite, il dit : « Mon Dieu, je vous offre ma vie, acceptez-la pour arrêter l'effusion du sang. Ma vie est bien peu de chose, mais je mourrais content, si je pouvais espérer la fin de cette horrible guerre, si mon sacrifice terminait tant de malheurs. » La certitude d'une mort prochaine ne l'effraye pas : pourquoi en serait-il ému? Cette mort, il l'a acceptée, il l'a affrontée avec un courage surhumain, lorsqu'il ignorait encore sous quelle forme elle se présenterait à lui; victime dévouée, il s'est offert volontairement au coup qui devait l'immoler; maintenant, il ne lui reste plus qu'à terminer son sacrifice dans la patience et la prière; mais sa grande âme, qui fut toujours si pure et qui

Digitized by Google

achève encore de se purifier dans les douleurs du martyre, veut recevoir les dernières bénédictions que l'Église verse sur ses enfants mourants, il demande à l'abbé Jacquemet d'entendre sa confession, puis il le prie de lui donner l'Extrême-Onction et le Viatique. Les assistants agenouillés font silence pour écouter la voix ferme du prélat, qui renouvelle sa profession de foi aux dogmes sacrés de la religion, et spécialement au dogme de l'Eucharistie. Puis, le mystère divin se consomme, deux victimes s'unissent et s'embrassent, Dieu et l'homme, tous deux pontifes, tous deux martyrs de la charité.

Au milieu de ses horribles souffrances, l'archevêque conservait l'usage plein et entier de ses facultés intellectuelles; mais il ne s'occupait pas de lui-même, toutes ses pensées étaient pour Dieu et pour son peuple si cruellement frappé. Dans sa sollicitude, il s'exprimait ainsi : « Dites aux ouvriers que je les conjure de déposer les armes, de cesser cette lutte atroce, de se soumettre aux dépositaires du pouvoir; assurément, le gouvernement ne les abandonnera pas. »

Une autre pensée le préoccupait et lui causait une pieuse inquiétude, c'était la crainte que son sacrifice ne fût trop exalté par les hommes. « Après ma mort, disait-il, on me donnera des louanges que j'ai peu méritées. Je n'ai fait que mon devoir. » Admirables paroles, simples et sublimes, comme le cœur qui les a dictées. Il a tout donné, il s'est donné lui-même, et son humilité redoute les honneurs dont on environnera sa mémoire.

Il était quatre heures du matin, quand le docteur Cayol, médecin de l'archevêque, arriva au presbytère, conduit par les insurgés. Il voulait que le blessé fût immédiatement transporté à l'Archevêché, mais ces hommes s'y opposèrent : « Laissez-nous-le, disaient-ils, il nous portera bonheur. Ne craignez rien pour lui, nous le défendrons, nous nous ferons tous tuer, plutôt que de permettre qu'il lui soit fait aucun mal [1]. »

[1] On doit dire à l'honneur de la nature humaine, qui retrouve sa no-

Digitized by Google

Ce ne fut que dans l'après-midi que l'on put reconduire le prélat à son hôtel. Les insurgés préparèrent eux-mêmes un brancard au-dessus duquel ils étendirent une tente pour abriter l'illustre victime, six ouvriers du faubourg le chargèrent sur leurs épaules, six autres se placèrent pour les relayer au besoin. Six soldats du 48e de ligne, autant de voltigeurs et de gardes mobiles, commandés par un officier de chaque arme, formèrent une escorte militaire.

Le peuple, en voyant passer le pontife, se livrait aux plus vifs sentiments d'enthousiasme et de douleur, chacun oubliait ses propres malheurs pour ne s'occuper que du coup funeste qui venait de frapper son pasteur et son père. A l'aspect du martyr sanglant, qui avait voulu partager les maux de son peuple et qui allait mourir pour lui, tous les cœurs comprenaient le langage de la religion, tous les cœurs se sentaient chrétiens.

Le martyr rentre enfin dans sa demeure; les soldats de l'escorte le déposent eux-mêmes sur son lit; tendant alors la main au curé de Saint-Antoine, il le remercie affectueusement des soins qu'il lui a prodigués. La fatigue du chemin, jointe aux douleurs aiguës qu'il éprouvait depuis la veille, ne lui avaient rien ôté de sa présence d'esprit ; le sort de son troupeau l'occupait sans cesse. Plein de sollicitude pour les autres, il ne pensait à lui-même que pour recommander son âme à Dieu : « Seigneur, disait-il souvent, épargnez votre peuple. » Puis il ajoutait avec l'accent d'une inexprimable confiance : « Mon Dieu ! je remets mon âme entre vos mains.

Les directeurs du séminaire de Saint-Sulpice étant venus exprimer au saint prélat leur admiration et leur douleur : « Priez Dieu pour moi, leur dit-il, non pas afin que je guérisse, mais afin que ma mort soit sainte. » Lorsque l'abbé Fabre, son neveu, se jeta en pleurant dans ses bras, l'archevêque au milieu de ses plus terribles égarements, que ces hommes si exaltés par cette lutte, multipliant leurs soins et leurs empressements, firent des gardes autour de la maison où gisait la victime pour en éloigner tous les bruits.

Digitized by Google

vêque ému versa quelques larmes, et il lui dit : « Mon am
ne t'afflige pas ; ce que Dieu veut est toujours le meilleur.

La nuit se passa dans des alternatives d'agitation et de fa
blesse ; pas une plainte, pas un regret n'échappaient au mar
tyr ; il soutenait jusqu'à la fin son caractère de pontife
offrant ses souffrances et sa mort pour le salut de son peuple
Vers trois heures et demie du soir, l'agonie commença ; se
souffrances ne paraissaient plus aussi vives, la nature s'affai
sait, la vie se retirait graduellement. L'abbé Jacquemet pré
sente alors un crucifix au mourant, qui le presse de ses lèvre
déjà glacées ; puis il récita les prières des agonisants ; tou
ceux qui étaient présents y répondaient en versant des larmes

A quatre heures et demie, le 27 juin, l'archevêque de Pari
rendit son âme à Dieu.

A la triste nouvelle du coup qui venait de frapper l'arche
vêque, la population s'était émue d'une immense douleur.
L'anxiété était au comble, et ceux qui avaient déjà des malheurs
personnels à déplorer, trouvaient encore des larmes pour le
bon pasteur. Aussi, lorsque le pontife eut succombé à sa bles
sure, le deuil fut général ; chacun croyait avoir perdu un père.
Les restes mortels du saint Martyr furent exposés pendant
neuf jours à la vénération de la foule, chacun voulait appro
cher du lit funèbre et contempler encore cette noble figure
qui semblait refléter déjà un rayon d'immortalité. On était
heureux de posséder les objets qui avaient touché à cette
dépouille sacrée. Les soldats venaient demander au contact
de ses saintes reliques la force et la vertu de leurs armes, et
les épées, qui avaient servi au combat, touchaient les mains
vénérables qui ont toujours béni au nom de la paix.

Les funérailles de l'archevêque de Paris eurent lieu le
7 juillet ; une multitude immense et silencieuse remplissait
les chemins que le cortége devait parcourir ; le Pontife, paré
de ses habits sacrés, comme aux jours des fêtes de l'Église,
apparaissait le visage découvert, sans autre dais que la voûte
du ciel. Les officiers de la garde nationale avaient encore
sollicité l'honneur de le porter sur leurs épaules. Il était con-

Digitized by Google

enable que l'appareil militaire se mêlât aux pompes de la eligion dans les funérailles de celui qui venait de faire l'acte u plus noble patriotisme et de la plus sublime charité. Des annières de velours noir retraçaient les dernières paroles u Martyr : « La paix soit avec vous ; Seigneur, épargnez otre peuple ; que mon sang soit le dernier versé, » et celles ui sont l'expression la plus sainte de son dévouement : « Le on pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Le rameau de la aix et la palme conquise au prix de tant de souffrances se alançaient devant lui. Les différents corps de l'État s'unis- aient au clergé et à l'armée pour escorter le Martyr dans sa arche triomphale ; c'était moins un convoi funèbre qu'une ranslation de reliques ; tout le peuple était là.

Le plus vif attendrissement, la vénération la plus profonde laient peints sur tous les traits ; tous les fronts s'inclinaient vec respect : ce n'étaient pas seulement des honneurs qu'on endait à l'illustre victime, c'était un culte religieux.

On a vu, ce jour-là, plus d'un noble visage mouillé de armes. Puissent ceux qui ont ainsi pleuré, se rappeler tou- ours leur douleur, leur reconnaissance et leur amour !

Les restes vénérés demeurèrent exposés dans le chœur de a cathédrale depuis la messe funèbre jusqu'à sept heures du oir ; les gémissements et les sanglots du peuple accompa- nèrent les reliques sacrées jusque dans le caveau sépulcral ù elles furent déposées auprès de celles de ses illustres rédécesseurs.

Un mois après, une touchante cérémonie convoquait encore e peuple de Paris dans la basilique de Notre-Dame. Le cœur u bon pasteur, ce cœur si noble et si dévoué, qui avait tant imé Dieu et les hommes, était là, exposé aux yeux de la mul- tude attendrie. L'éloge funèbre, prononcé par l'un des nembres les plus éloquents du chapitre métropolitain, fut routé avec une attention religieuse. On aimait à entendre édire les vertus de cette noble vie et, surtout, l'héroïsme e cette glorieuse mort.

Le soir du même jour, le cœur du Martyr fut porté à l'é-

Digitized by Google

glise des Carmes, dans ce sanctuaire qu'il avait tant aim
Cette sainte maison, déjà consacrée par le sang des victim
du 2 septembre, est devenue plus sainte et plus vénérab
encore depuis qu'elle sert d'asile à ce précieux dépôt. Cac
dans sa pieuse retraite, ce cœur veille encore sur l'Église
sur la patrie, et ceux qui l'ont invoqué avec confiance, n
l'ont pas invoqué en vain. Cette maison des Carmes avait é
autrefois pour l'archevêque de Paris une retraite privilégiée
son esprit grave et recueilli s'inspirait au souvenir du dé
vouement et du courage ; l'image d'une grande immolatio
peut effrayer les esprits faibles et pusillanimes ; mais, pou
les âmes fortes et généreuses, le sacrifice a un attrait symp
thique. On apprend, sur le tombeau des Martyrs, à donner s
vie pour Dieu et l'humanité. (CASTAN.)

Dans le consistoire du 11 septembre, le Saint-Père, préc
nisant un autre archevêque de Paris, voulut rendre « un te
moignage solennel et plein d'amour à l'illustre évêque d
cette Église, dont la mort cruelle nous a causé, dit-il, une s
vive douleur. Vous le comprenez, nous parlons de notre véné
rable Frère Denis-Auguste Affre, qui, distingué par sa piété
par sa charité, par le zèle et les autres vertus sacerdotales
ne négligea rien, dans l'administration et le gouvernemen
de ce diocèse, pour défendre la religion catholique, fortifie
la discipline ecclésiastique, éloigner des pâturages empoi
sonnés, amener dans ses pâturages salutaires les brebis con
fiées à sa foi ; pour secourir de toute manière, consoler, re
lever les pauvres, les malheureux, et, par ses paroles et pa
ses exemples, gagner tout le monde au Christ. Cet évêque a
entouré son troupeau d'un tel amour que, remplissant magni
fiquement la charge du bon Pasteur, il a donné un grand e
admirable exemple de charité chrétienne, spectacle aimé de
Dieu, des Anges et des hommes. Lorsqu'en effet, au mois de
juin dernier, une lugubre guerre civile s'éleva dans Paris
lui, vous le savez, s'oubliant complétement lui-même, uni
quement inquiet et préoccupé du salut commun des autres,
du désir d'apaiser les mouvements violents et ensanglantés

. . .

Digitized by Google

s citoyens, de détourner entièrement de son troupeau les
ıssacres et les ruines ; animé d'un courage vraiment chré-
n et épiscopal, au mépris des périls les plus sérieux, il
ésita pas à se jeter entre les combattants. Là, pendant
'il s'efforçait de rappeler les citoyens armés les uns contre
autres, à des sentiments, à des désirs, à des desseins de
ix, de calme, de tranquillité, de concorde mutuelle, frappé
ne blessure mortelle, il donna sa vie pour ses brebis. Tout
monde sait quelle gloire le clergé, l'épiscopat, non-seule-
ent de l'illustre nation française, mais encore de tout l'uni-
rs catholique, reçoivent de cet acte admirable de charité
rétienne qu'aucun siècle à venir ne passera sous silence,
que la postérité la plus reculée n'oubliera jamais. Cette
arité si ardente qui porta notre vénérable Frère à s'offrir
mme un holocauste au Dieu tout bon et tout-puissant, pour
n troupeau, pour toute la nation française; la religion et
piété souveraine avec laquelle, le cœur plein de joie, il
cueillit la mort, nous donnent le droit d'espérer que de
tte triste station de la vie mortelle, il s'est envolé dans la vie
ernelle et bienheureuse, et que là, il a reçu du divin Prince
s pasteurs la couronne de gloire que rien ne peut ternir. »

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On célébrait autrefois à Paris, le 27 juin, la fête de la Visi-
tion de la très-sainte Vierge, comme on le voit dans le
artyrologe de Jean Le Munerat, chantre de l'église de Paris.
martyrologe a été imprimé en 1491, et dédié à Louis de
eaumont, archevêque de Paris. On ignore pour quel motif
n avançait ainsi de cinq jours la célébration de cette fête.
n croit y voir une preuve de son antiquité ; sans quoi l'on
eût pas souffert que l'on choisît un jour différent de celui
ui avait été fixé à Rome et dans les autres églises. La date
u 2 juillet convient mieux en effet, parce qu'elle renferme
out le temps que la très-sainte Vierge demeura chez sainte
lisabeth, la charité exigeant en quelque sorte qu'elle ne

Digitized by Google

quittât point sa cousine avant qu'elle fût délivrée et que saint Jean-Baptiste eût reçu le nom qui lui avait été donné par l'Ange; ce qui eut lieu le 1er juillet.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En Galatie, saint Crescent, disciple de l'Apôtre saint Paul qui, traversant les Gaules, convertit par la parole de la prédication un grand nombre d'infidèles à la foi de Jésus-Christ. Étant ensuite retourné vers le peuple à qui il avait été spécialement donné pour évêque, et ayant affermi les Galates dans l'œuvre du Seigneur jusqu'à la fin de sa vie, il accomplit enfin son martyre sous Trajan.

A Cordoue, les saints martyrs Zoïle et dix-neuf autres.

A Césarée, en Palestine, saint Anecte, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, sous le président Urbain, après avoir exhorté les autres au martyre, et renversé les idoles par sa prière, fut condamné à être fouetté par dix soldats et ayant eu les mains et les pieds coupés, la tête tranchée il reçut la couronne du martyre.

A Constantinople, saint Samson, prêtre, qui logeait les pauvres.

En Touraine, saint Jean, prêtre et confesseur.

[1] QUINTO KALENDAS JULII.

In Galatia, sancti Crescentis, discipuli beati Pauli Apostoli, qui in Gallias transitum faciens, verbo prædicationis multos ad fidem Christi convertit; rediens vero ad gentem, cui specialiter datus erat Episcopus, cum Galatas ipsos usque ad finem vitæ suæ in opere Domini confirmasset, demum sub Trajano martyrium consummavit. — Cordubæ, sanctorum Martyrum Zoili, et aliorum decem et novem. — Cæsareæ, in Palestina, sancti Anecti Martyris, qui in persecutione Diocletiani sub Urbano Præside, cum alios ad martyrum hortatus esset, et oratione sua idola prostrasset, a decem militibus verberari jussus, manibus pedibusque præcisis, truncatus capite, martyrii coronam accepit. — Constantinopoli, sancti Samsonis Presbyteri, pauperum exceptoris. — In pago Turonico, sancti Joannis Presbyteri et Confessoris. — Varadini, in Hungaria, sancti Ladislai Regis, qui clarissimis miraculis usque ad diem hodiernum coruscat.

Digitized by Google

A Waradin, en Hongrie, saint Ladislas, roi, illustre encore ar d'éclatants miracles.

Additions des autres martyrologes.

Saint Luc, solitaire, honoré chez les Grecs.
Sainte Adélaïde, veuve, fêtée à Bergame.
Saint Capiton, martyr à Talga, en Espagne, avec Lélius, inne, et un autre.
Saint Déodat, évêque de Nole, en Campanie.
Saint Clément, l'un des compagnons du martyre de saint oile, mentionné au martyrologe romain.
Sainte Spinella et saint Félix, à Rome. Leurs reliques sont nservées au monastère de Saint-Laurent in Panisperna.
Saint Stactée, compagnon du martyre de saint Zoïle, à rdoue.
Saint Jean le Mirophore, honoré chez les Grecs.
Saint Julien, martyr, à Cordoue, avec saint Zoïle.
Saint Crescent, saint Marcellin, saint Vénuste, saint Ziddin, int Novatien, saint Ménèse, compagnons du martyre de int Zoïle.
Saint Majorin, évêque d'Acqui, en Piémont.
Saint Silvain et saint Turque, martyrs.
Sainte Marie et sainte Musque, martyres, avec une troi-ème chrétienne, à Aquilée.
Saint Timarée, martyr, honoré en ce jour.
Saint Ferdinand d'Arragona, évêque de Cajazzo, en Cam-anie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Philippe Bottot, prêtre du diocèse de Troyes, condamné à ort comme prêtre réfractaire, par le tribunal criminel du partement de l'Aube, le 27 juin 1794.
Pierre-Antoine Vialard, curé au diocèse de Castres, pour fus de serment, condamné à la déportation, enfermé au

Digitized by Google

fort du Hâ, près de Bordeaux, transporté à l'hôpital Saint-André, mort là, à soixante ans, le 27 juin 1794.

Nicolas-Louis Bourdet, curé au diocèse de Senlis, accusé d'un prétendu complot, condamné à mort le 27 juin 1794.

Alizier Chancelle, curé au Comtat Vénaissin, près Valréas, condamné à mort comme contre-révolutionnaire par la commission populaire d'Orange, exécuté le 27 juin 1794.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Irénée, évêque de Lyon, martyr. — Saint Léon II, pape. — Saint Paul Ier, pape. — Saint Plutarque et ses compagnons, disciples d'Origène, martyrs. — Sainte Potamienne, vierge, et sainte Marcelle, sa mère, martyrs. — Saint Bénigne, évêque d'Utrecht. — Sainte Théodéchilde, reine. — Saint Argimir, martyr en Espagne. — Saint Eigil, abbé. — Le bienheureux Sébastien de Saint-Joseph, frère mineur. — Le vénérable Père Paul Justinien, fondateur des Ermites Camaldules de Monte-Corona. — Le prophète Jéhu. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT IRÉNÉE,

ÉVÊQUE DE LYON, MARTYR.

Saint Irénée naquit vers l'an 120 de Jésus-Christ [1]. Il était Grec, et, selon toutes les apparences, de l'Asie-Mineure. Ses parents, qui étaient chrétiens, le mirent sous la conduite de saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Ce fut dans une si sainte école qu'il puisa cette science de la religion qui le rendit depuis un des plus beaux ornements de l'Église et la terreur des hérétiques. Saint Polycarpe lui forma tout à la fois l'esprit et le cœur par ses leçons et ses exemples, et de son côté le disciple tira tout l'avantage possible du bonheur qu'il avait de vivre sous un tel maître. Il était pénétré de vénération pour ses éminentes vertus, il observait chacune de ses actions, et il avait soin de remarquer tout ce qu'il voyait en lui, afin de se mettre à portée de mieux suivre ses traces, et de

[1] Personne ne suit l'opinion de du Pin, qui recule la naissance de saint Irénée jusqu'à l'an 140. Le Saint (l. v, *adv. Hær.*, c. 30) dit lui-même qu'il était né dans un temps fort voisin du règne de Domitien, mort en 96. On doit donc mettre sa naissance, non à la fin, mais au commencement du règne d'Adrien, c'est-à-dire vers l'an 120.

Digitized by Google

se revêtir, pour ainsi dire, de son esprit. Il écoutait ses discours avec une ardeur incroyable, et il les grava si profondément dans son cœur, que jamais il ne les oublia, pas même dans sa vieillesse, comme il le déclare dans sa lettre à Florin. Saint Jérôme dit que saint Irénée fut aussi disciple de saint Papias, qui avait vu les Apôtres.

Les hérésies des trois premiers siècles ne furent qu'un mélange grossier de fables, de philosophie et de christianisme. Saint Irénée, pour réfuter celle de son temps, s'appliqua sérieusement à l'étude de la mythologie et des différents systèmes philosophiques qui avaient cours parmi les païens. Cette étude le rendit capable d'exposer chaque erreur dans tout son jour et d'en découvrir la source. C'est pour cela que Tertullien dit, en parlant de lui, que personne n'avait fait plus de recherches pour s'instruire de toutes sortes de doctrines. Saint Jérôme en appelle souvent à son autorité. Eusèbe loue son exactitude. Saint Épiphane dit qu'il est *un homme très-docte, très-éloquent, et doué de tous les dons du Saint-Esprit.* Théodoret le regarde comme la *lumière des Gaules occidentales.*

La communication que le commerce établissait entre les ports de la Narbonnaise ou de Provence, et ceux de l'Asie-Mineure, facilita beaucoup la propagation de l'Évangile dans les Gaules. La lumière de la foi éclaira de bonne heure la Provence, puis, s'étendant peu à peu, elle parvint bientôt jusqu'à Vienne et à Lyon. Cette dernière ville, avantageusement située sur le Rhône, n'était pas moins fameuse alors par son commerce qu'elle l'est aujourd'hui. Si l'envie d'amasser des richesses engageait plusieurs personnes à courir les risques d'une navigation périlleuse, le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ faisait affronter à d'autres les mêmes dangers. Du nombre de ceux-ci furent la plupart de ces Orientaux, qui reçurent la couronne du martyre à Vienne et à Lyon. Saint Irénée, au rapport de saint Grégoire de Tours, fut envoyé dans les Gaules par saint Polycarpe, et l'on croit qu'il était accompagné de quelques prêtres. Ses éminentes vertus

Digitized by Google

le firent élever au sacerdoce par saint Pothin, premier évêque de Lyon. En 177, l'Église dont il était membre le députa vers le Pape Éleuthère, pour le prier de ne point retrancher de sa communion les Orientaux, qui continuaient de célébrer la Pâque le même jour que les Juifs.

Le nombre et le zèle des chrétiens de Lyon excita la fureur des idolâtres. Il y eut de grands tumultes à ce sujet, et il s'alluma une persécution sanglante dont nous avons parlé sous le 11 juin. Saint Irénée se distingua au-dessus des autres fidèles dans ce temps d'épreuves; il y survécut cependant. Il était parti pour son voyage de Rome, lorsque l'orage commença à éclater. A son retour, on était au plus fort de la persécution. Saint Pothin ayant versé son sang pour Jésus-Christ, il fut élu pour lui succéder. Par ses prédications, dit saint Grégoire de Tours, il convertit à la foi presque tout le pays. Il gouvernait, selon Eusèbe, les Églises des Gaules, c'est-à-dire des provinces voisines de la Narbonnaise.

Commode succéda à l'empereur Marc-Aurèle, son père, en 180. Quoique ce prince fût très-corrompu, il éteignit le feu de la persécution, et rendit la paix à l'Église; mais cette paix fut troublée par une foule d'hérétiques, nommément par les gnostiques et les valentiniens. Saint Irénée avait principalement ces derniers en vue lorsqu'il écrivit ses cinq livres *contre les hérésies*[1].

[1] Le texte grec de cet ouvrage, que saint Jérôme dit avoir été très-exact, n'existe plus, à l'exception d'un petit nombre de passages isolés. On ne saurait trop estimer la traduction latine qui nous en reste, quoique le style en soit diffus, embarrassé et peu poli. Il paraît que cette traduction fut faite du vivant de saint Irénée, et quelle est la même que celle dont se servit Tertullien. Voyez D. Massuet, *in op. S. Iren.* diss. 2, p. 101.

Dans son premier livre, saint Irénée exposa les rêveries de Valentin sur la généalogie des trente Eones. Ces êtres imaginaires étaient des espèces de divinités inférieures qu'on faisait produire par le Dieu éternel, invisible, incompréhensible, nommé *Bathos* ou *Profondeur*, auquel on donnait pour femme *Ennoia* ou *la Pensée* autrement appelée *Sigée* ou le *Silence*. Ce système absurde fut formé sur la théogonie d'Hésiode, et sur quelques idées de Platon, dans lesquelles Valentin mêla certaines vérités qu'il avait empruntées de l'Évangile selon saint Jean. Saint

Digitized by Google

Valentin, chef des valentiniens, avait une assez grande étendue de connaissances. Il prêcha en Égypte, puis à Rome, avec beaucoup d'applaudissements. On lit dans Tertullien, que l'orgueil et la jalousie furent la cause de sa perte. Pour se venger de ce qu'on ne l'avait point fait évêque en Égypte,

Irénée le réfute par l'autorité de l'Ecriture, par celle du Symbole dont il rapporte presque tous les articles, et par l'unanimité des différentes Églises dans la même foi, unanimité à laquelle il oppose la difficulté qu'ont les hérétiques de s'accorder entre eux. En effet, il n'y avait pas un disciple de Valentin qui n'essayât de corriger ou de changer la doctrine de son maître. Après avoir parlé de plusieurs de ces variations, il décrit avec étendue les superstitions et les impostures de Marc, chef des marcosiens. Cet hérésiarque prenait des calices remplis d'eau et de vin, puis, feignant de les consacrer à la façon des catholiques, il les faisait paraître pleins d'une liqueur rouge à laquelle il donnait le nom de sang; il permettait aussi aux femmes de consacrer. Saint Irénée expose encore les erreurs des autres hérétiques qui parurent à la naissance du christianisme.

Il montre, dans son second livre, que Dieu a créé l'univers, et réfute le système des Eones. Il assure (l. II, c. 27, édit. Ben. olim. 32) que les chrétiens opéraient des miracles au nom du Fils de Dieu. « Quelques-uns, dit-il, chassent les démons si puissamment et si réellement, que ceux qui en sont délivrés par leur moyen embrassent très-souvent la foi ; d'autres ont des visions, connaissent les événements futurs, et les prédisent. Il y en a qui guérissent les malades par l'imposition des mains. Plusieurs qui avaient été ressuscités ont ensuite vécu plusieurs années parmi nous. Enfin il n'est pas possible de faire l'énumération des différents miracles que l'Eglise opère chaque jour dans tout l'univers au nom de Jésus-Christ. » Voici comment il s'exprime dans le chapitre précédent, où il parle des disciples de Simon le Magicien, qui s'attribuaient le don des miracles. « Ils ne peuvent rendre la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds, ni chasser les démons sinon peut-être des corps de ceux où ils les ont fait entrer eux-mêmes ; ils peuvent encore moins ressusciter les morts, comme le Sauveur et les Apôtres l'ont fait, et comme le font les fidèles. Combien de fois n'est-il pas arrivé que la vie a été rendue à des hommes morts, en vue des jeûnes et des prières de l'Eglise ? » On voit par là que saint Irénée met le don des miracles au nombre des marques caractéristiques de la véritable Église. Eusèbe cite le premier des deux passages que nous venons de rapporter dans son *Histoire ecclésiastique*, (l. v, c 7.)

Cet auteur nous assure lui-même (*Démonst. évang.*, l. III, p. 109 et 132), que le don des miracles était encore dans l'Église de son temps, c'est-à-dire au IVe siècle. Il dit, en parlant des successeurs des Apôtres qui florissaient à fin du premier siècle et au commencement du second : « Ils étaient revêtus de la puissance de Dieu, qui agissait avec eux ; car même

Digitized by Google

comme il le désirait, il se mit à dogmatiser contre la doctrine de l'Église. Il répandit d'abord son hérésie dans l'île de Chypre, et de là elle passa dans l'Italie et dans les Gaules.

Florin avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée; il devint depuis prêtre de l'Église romaine. Ayant osé

alors le Saint-Esprit opérait beaucoup de prodiges par leur ministère. *Eis ti tote di auton pleistai paradoxoi dunameis energoun.* » Saint Justin, martyr, s'exprimait ainsi au milieu du second siècle : « Les dons prophétiques subsistent encore aujourd'hui parmi nous : *Para gar emin kai mechrinun prophetika Charismata estin.* » Il compte parmi ces dons le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, etc. p. 315, 330. Saint Théophile et les autres écrivains du même temps parlent d'une manière aussi expresse.

Dans son troisième livre, saint Irénée se plaint de ce que les hérétiques étant pressés par l'Ecriture, en éludaient l'autorité, prétendant que la tradition était pour eux ; et de ce que, quand on les attaquait par la tradition, ils l'abandonnaient et en appelaient à l'Ecriture seule, tandis que l'Ecriture et la tradition fournissaient des armes invincibles contre leurs erreurs. Il observe que les Apôtres ont transmis la vérité et tous les mystères de la foi aux pasteurs qui leur ont succédé, et que c'est à eux conséquemment que nous devons nous adresser pour en avoir la connaissance. « Nous devons surtout, dit-il, recourir à l'Eglise la plus grande, la plus ancienne, et qui est connue de tout le monde, à l'Eglise fondée à Rome par les glorieux Apôtres Pierre et Paul, laquelle conserve la tradition qu'elle a reçue de ses fondateurs, et qui est parvenue jusqu'à nous par une succession non interrompue : par là nous confondrons tous ceux qui embrassent l'erreur par amour-propre, par vaine gloire, par aveuglement, ou par quelqu'autre motif que ce soit ; car c'est à cette Eglise, à cause de sa prééminence, que chaque église particulière, c'est-à-dire chaque fidèle, doit s'adresser comme à la fidèle dépositaire de la tradition des Apôtres. » Pour montrer cette succession dans l'Église romaine, le saint Docteur nomme les évêques qui l'ont gouvernée. Il dit que Pierrre et Paul choisirent Lin, et qu'à Lin succédèrent Anaclet, Clément, Evariste, Alexandre, Sixte, Télesphore, Higin, Pie, Anicet, Soter et Eleuthère. Il ajoute, c. 4 : « Qu'aurions-nous fait si les Apôtres ne nous avaient laissé aucunes écritures ? Certainement nous aurions suivi le canal de la tradition : c'est ce que font plusieurs nations barbares qui possèdent la foi sans encre ni papier. On les verrait cependant se boucher les oreilles si elles entendaient les blasphèmes des hérétiques, qui n'ont en partage que la nouveauté de leur doctrine ; car les valentiniens n'étaient point avant Valentin, ni les marcionites avant Marcion.

Le saint Docteur dans son quatrième livre prouve l'unité de Dieu, et montre, c. 17, 18, que Jésus-Christ, en abolissant les anciens sacrifices, y a substitué celui de son corps et de son sang, qui doit être offert dans tout le monde, suivant la prédiction de Malachie. Il donne la multitude

Digitized by Google

avancer quelques blasphèmes, celui-ci, entr'autres, que Dieu est l'auteur du péché, on le déposa du sacerdoce. Saint Irénée lui écrivit une lettre, que nous n'avons plus, et qui était intitulée : *De la monarchie ou unité de Dieu, et que Dieu n'est point l'auteur du péché.* Eusèbe en cite un passage, où le saint Docteur conjure Florin, de la manière la plus touchante, de penser avec quelle horreur Polycarpe, leur maître commun, s'il vivait encore, entendrait les impiétés qu'il ne rougissait pas de débiter. Cette lettre fit impression sur l'esprit de celui auquel elle avait été écrite, et le retira de ses erreurs; mais comme il était d'un caractère orgueilleux et brouillon, il abandonna la foi de nouveau, et tomba dans l'hérésie des valentiniens. Ce fut à cette occasion que saint Irénée publia

des martyrs comme une marque de la véritable Eglise, et soutient que les hérétiques ne peuvent se vanter du même avantage, quoique quelques-uns d'entre eux aient été mêlés dans la foule de nos martyrs, c. 53.

Il parle dans son cinquième livre de notre rédemption par Jésus-Christ, et y rapporte les preuves de la résurrection des corps : il revient, c. 6, aux dons prophétiques et aux miracles qui, de son temps, subsistaient dans l'Eglise. Suit une récapitulation des hérésies réfutées dans l'ouvrage. Leur nouveauté, dit saint Irénée, suffirait seule pour les confondre. Il ajoute quelques remarques sur la venue de l'Antechrist. Il conclut d'un passage de l'Apocalypse, qu'il interprétait mal d'après Papias son maître, qu'avant le jugement dernier, Jésus-Christ règnerait mille ans sur la terre avec ses élus, dans la jouissance des plaisirs spirituels. (Cérinthe et d'autres hérétiques prétendaient que ces plaisirs seraient charnels.) En consultant la tradition, comme le saint Docteur l'ordonne lui-même, on condamna bientôt l'opinion des millénaristes. Elle a été renouvelée en Allemagne par plusieurs luthériens, et par quelques protestants d'Angleterre, nommément par le docteur Wells dans ses Notes sur l'Apocalypse.

Les œuvres de saint Irénée ont été publiées par Érasme et Feuardent. Grabe les fit imprimer à Oxford en 1702 ; mais il y a souvent altéré le texte de son auteur ; il y a joint aussi des notes qui le défigurent par leur hétérodoxie, et qui pour la plupart ont pour objet d'établir les idées particulières de l'éditeur par rapport à la nouvelle religion qu'il avait embrassée. La meilleure de toutes les éditions que nous ayons des œuvres du saint Docteur, est celle que D. Massuet, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1710, *in-fol.* Pfaff, luthérien, publia, en 1715, quatre nouveaux fragments de saint Irénée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin. Le second de ces fragments présente en abrégé la doctrine de l'Eglise sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Digitized by Google

son *Ogdoade,* ou réfutation des huit principaux Eones, auxquels Valentin attribuait la création et le gouvernement du monde. Il terminait son ouvrage par ces paroles qu'Eusèbe nous a conservées : « O vous qui transcrirez ce livre ! je vous conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par son glorieux avénement où il jugera les vivants et les morts, de le collationner après que vous l'aurez copié, et de le corriger exactement sur l'original. » On voit par là jusqu'où les Pères portaient l'exactitude par rapport aux copies des livres, et combien ils devaient avoir en horreur l'impudence de certains hérétiques qui falsifiaient les écrits qui passaient par leurs mains.

Un prêtre de Rome, nommé Blaste, avait rompu la paix de l'Église, en célébrant la Pâque le quatorzième de la première lune. Il ajouta depuis l'hérésie au schisme, en avançant que la pratique qu'il suivait était de précepte divin. Il fut déposé de l'ordre de prêtrise, et saint Irénée composa, pour le réfuter, son traité *du Schisme.*

La dispute de la célébration de la Pâque s'étant renouvelée, le Pape Victor menaça les Asiastiques de les excommunier. Saint Irénée lui écrivit pour l'engager à ne pas porter trop loin la sévérité. Il lui représenta avec autant de force que de respect, qu'il pouvait, à cause des circonstances, tolérer, au moins pour quelque temps, la différence de pratique dans le point dont il s'agissait. Il en est de cela, disait-il, comme de la manière dont on doit jeûner dans la semaine sainte. Les uns croient n'être obligés que de jeûner un jour, les autres deux, et les autres un plus grand nombre [1] . La sévérité du Pape Victor empêcha ceux qui tenaient pour la nécessité des cérémonies légales, de tirer avantage de la pratique des Orientaux; mais la modération de saint Irénée fit que plusieurs fidèles ne furent point exposés à la tentation d'offenser Dieu par leur opiniâtreté et leur désobéissance, jusqu'à ce que l'on eût trouvé un temps plus favorable pour établir une par-

[1] Il était question des jours où l'on ne prenait aucune sorte de nourriture. Voyez Eusèbe, *loc. cit.*, 24.

Digitized by Google

faite uniformité dans le point de discipline dont il s'agissait.

La paix dont l'Église jouissait alors, permit à saint Irénée d'exercer son zèle, et d'écrire pour la défense de la vérité. Commode fit paraître une modération extraordinaire au commencement de son règne, et, malgré les excès de débauche et de cruauté auxquels il s'abandonna depuis, il ne persécuta jamais les chrétiens. Ayant terminé ses jours par une mort violente, en 192, Pertinax se vit forcé à prendre la pourpre. C'était un vieillard qui ne cessa de craindre pour sa vie pendant les quatre-vingt-sept jours qu'il régna. Il fut assassiné, parce qu'on trouvait que son genre de vie était trop frugal et trop sévère. Les soldats de la garde prétorienne, qui s'étaient arrogé le droit de disposer de l'empire sans que le sénat osât leur résister, en vinrent jusqu'à le mettre à l'encan. Julien et Simplicien se présentèrent, et en offrirent chacun leur prix; mais il fut adjugé au premier, qui s'engagea à donner six mille deux cent cinquante drachmes à chaque soldat. Le Sénat eut la lâcheté de confirmer cette élection. Lorsqu'il fallut payer la somme promise, Julien ne trouva point d'argent. Il lui en coûta la vie, et il fut massacré après avoir porté la pourpre deux mois et six jours. Une partie des troupes plaça ensuite Sévère sur le siége impérial, et son élection eut les suffrages du sénat. Niger et Albin furent aussi proclamés empereurs en même temps : mais Sévère défit le premier, en 194, par ses généraux; il marcha en personne contre le second, et le vainquit dans les Gaules, près de Lyon, en 197.

Les chrétiens n'eurent aucune part à toutes ces révolutions. Tertullien donne de grands éloges à la fidélité qu'ils montrèrent envers leurs princes dans ces temps orageux. Il dit qu'on ne les trouva jamais dans les armées des rebelles, et qu'ils ne s'engagèrent ni dans le parti de Niger, ni dans celui d'Albin [1]. On avait toujours été persuadé, depuis l'extinction de la république, que la dignité impériale n'était point stric-

1 Nunquam albiani, nec nigriani, nec cassiani inveniri potuerunt christiani. Tertul. *ad Scap.*, c. 2.

Digitized by Google

ement héréditaire [1]; aussi, le sénat confirmait-il, au nom
lu peuple romain, l'élection de tous les empereurs, et cette
lection était regardée comme un acte solennel qui donnait
'investiture légale de la souveraine puissance. Sévère se
rouvant dans le cas, les chrétiens s'attachèrent à lui, et lui
béirent avec une fidélité inviolable. Ce prince leur avait
autres obligations. Un des fidèles, nommé Proculus, le gué-
it d'une maladie : par reconnaissance, il garda son bienfai-
eur dans son palais tant qu'il vécut, et parut même quelque
emps favoriser ceux qui professaient le christianisme. Pro-
ulus était intendant d'Évole, affranchi de l'empereur, qui le
omma précepteur de son fils Caracalla. Tertullien, de qui
ous apprenons ces particularités, dit que la guérison fut
miraculeuse, et il y joint une histoire de démons chassés. La
érité de cette même guérison est confirmée par le témoi-
gnage des auteurs païens.

Cependant les clameurs des idolâtres se firent entendre.
Sévère oublia ce qu'il devait aux chrétiens, et alluma le flam-

[1] Hikes pouvait supposer ce point comme indubitable, et s'épargner
es peines qu'il s'est données pour le prouver dans son *Jovien*. Pour en
tre convaincu, il suffit d'être médiocrement versé dans la connaissance
le l'histoire des empereurs romains.

Depuis que le Sénat avait été forcé de recevoir un maître, il ne lui était
as plus possible de s'opposer à une élection faite par les armées, que
le résister à la volonté même d'un empereur. Il se trouvait réduit à la plus
rande faiblesse. Le trait suivant en sera la preuve. Quelques sénateurs
étaient plaints de ce qu'on leur avait ôté la connaissance de toutes les
ffaires de l'État. Domitien, feignant d'avoir égard à ces plaintes, con-
ulta le sénat sur la meilleure manière d'apprêter un grand turbot qu'on
ui avait envoyé, et voulut qu'on délibérât sur ce sujet. Juvénal décrit
vec sa causticité ordinaire cette délibération burlesque, ainsi que les
latteries des sénateurs, qui en cette occasion promirent à l'empereur
es victoires et des triomphes. Nouvelle preuve de l'avilissement du
énat. On vit ce corps se dégrader au point de prodiguer les plus basses
latteries à un Caligula, à un Néron et à un Héliogabale, sur tant d'actes
l'extravagance et de tyrannie par lesquels ces princes déshonorèrent
eur règne. Cependant, malgré l'esclavage du sénat, les décrets qui
manaient de cette cour étaient toujours regardés comme un enregis-
rement solennel, et comme la forme nécessaire dont devaient être
evêtus les actes qui concernaient les affaires importantes de l'État.

Digitized by Google

beau de la cinquième persécution ; en quoi il suivit son caractère naturellement porté à la cruauté. En effet, les historiens le représentent comme un homme fier, cruel, entêté et inexorable [1]. Ce fut l'an 202 qu'il publia son édit contre les chrétiens. Ayant été autrefois gouverneur de Lyon, il avait vu de ses yeux l'état florissant de l'Église de cette ville. Ceci porte à croire qu'il donna des ordres particuliers pour que l'on sévît, avec une rigueur extraordinaire, contre ceux qui en étaient membres ; peut-être aussi cette persécution fut-elle l'effet de la fureur des magistrats de Lyon et d'une émeute populaire. Il paraît au moins que les infidèles de tout le pays, rassemblés pour célébrer des jeux en l'honneur de Sévère, la dixième année du règne de ce prince, crièrent tumultuairement contre les chrétiens, qui, sans doute, refusaient de participer à leurs cérémonies sacriléges ; ce qui donna lieu à Tertullien de dire dans son apologie : « Est-ce donc ainsi que vous souillez vos réjouissances par un déshonneur public [2] ? »

Adon, dans sa Chronique, rapporte que saint Irénée souffrit le martyre avec une multitude innombrable de chrétiens. Suivant une ancienne épitaphe en vers léonins, qui se lit sur un pavé de mosaïque qui est à Lyon, dans l'église du Saint, le nombre de ceux qui furent martyrisés avec lui était de dix-neuf mille [3]. On lit, dans saint Grégoire de Tours, que saint Irénée avait converti en fort peu de temps presque tous les habitants de Lyon, qui furent, pour la plupart, associés à ses combats, en sorte que des ruisseaux de sang coulaient dans les rues [4]. On met ordinairement le martyre de ces Saints

[1] Le peuple, faisant allusion aux noms de *Pertinax Severus,* disait de lui qu'il était *vere pertinax, vere severus.*

[2] Siccine exprimitur publicum gaudium per publicum dedecus ?

[3] Millia dena novemque ferunt sub duce tanto, *etc.* Voyez le Père de Colonia.

[4] Modici temporis spatio prædicatione suo maxime in integro civitatem reddidit christianam. Tanta multitudo christianorum est jugulata, ut per plateas flumina currerent de sanguine christiano, quorum nec numerum, nec omnia colligere potuerimus. B. Irenæum carnifex Dome-

Digitized by Google

202, au commencement de la persécution. Quelques auteurs reculent jusqu'à l'an 208, que Sévère passa par Lyon, allant rter la guerre dans la Bretagne. Les Grecs honorent saint énée le 23 août, et les Latins, le 28 juin. Les premiers disent l'il termina sa vie par le glaive. Son corps fut enterré par prêtre Zacharie, entre ceux des saints Martyrs Épipode et lexandre. Ses reliques se sont gardées à Lyon, dans une apelle souterraine de l'église dite de Saint-Irénée, sur la ontagne, jusqu'à l'an 1562, que les huguenots les dissipè-nt.

Leurs bandes s'emparèrent alors des deux châsses où on s conservait. Les reliques de la première furent brûlées il n'en resta que quelques os qui furent recueillis par les dèles ; les reliques de l'autre furent jetées dans le Rhône, ais les chrétiens les en retirèrent dans la nuit. Cette seconde ande, après avoir joué à la boule avec le crâne du Saint, le tèrent dans un égout, et un chirurgien l'en ayant retiré se-rètement, le garda jusqu'à ce que la ville de Lyon fut rentrée ous l'obéissance du roi Charles IX. Alors le clergé alla pro-essionnellement la recevoir et la porter dans l'église de son om, où elle fut réunie à ce qu'on avait sauvé des autres re-ques. (GODESCARD.)

Voici comment les Actes racontent le massacre des chré-ens, dans lequel il périt.

Aux jours où les cruels édits de Sévère donnaient dans le onde entier le signal de l'extermination des chrétiens, la ersécution prit une telle extension, que l'empire entier sem-lait pencher à une ruine d'autant plus imminente qu'une uerre civile s'élevait contre le tyran. Alors Sévère passe ans les Gaules, met à mort Claude, qui s'était déclaré César Lyon ; et là, informé que cette pieuse cité, sous l'influence

ium per martyrium dedicavit. S. Gregor. Turon. *Hist. Francor.*, l. 1, c. 17. oyez saint Grégoire le Grand, *Ep. ad Ether. Lugd.* ; saint Justin, ou lutôt l'auteur des réponses aux *Questions d'un Orthodoxe* ; Bède, Adon, -uard, et les menées des Grecs.

Digitized by Google

du Bienheureux Irénée, s'opposait au culte de ses dieux, inspiré par sa férocité habituelle, il fait choix des gladiateurs les plus cruels et leur fait enceindre la ville de toutes parts, en leur disant : « Fermez les portes, entourez les demeures, et que quiconque refusera de sacrifier à nos dieux soit immolé par le glaive vengeur. »

Mais la bonté du Christ députa un Ange au Bienheureux Irénée pour l'avertir du danger qu'il courait. Vers le milieu d'une nuit que le saint pontife passait en prières avec Zacharie, l'un de ses prêtres, tout à coup l'Ange du Seigneur lui apparaît tout brillant de lumière et lui tient ce discours : « Très-fidèle soldat du chef de la blanche milice, le Seigneur t'appelle au royaume céleste avec ton peuple, par le triomphe du martyre. Confirme donc tes frères, afin que leur fraternité soit intrépide ; le meurtrier approche, et l'heure est arrivée pour eux du glorieux combat du martyre pour le Christ, qu'ils aiment dans toute l'intégrité de la foi. Qu'ils ne redoutent point les menaces de l'antique ennemi, ni celui qui tue le corps, mais ne peut tuer l'âme. Une heure suffira à leurs tourments, mais une lutte plus prolongée t'est réservée ; ton triomphe en sera plus glorieux. Ne néglige rien pour soustraire à la mort ton prêtre Zacharie ; c'est lui qui doit te succéder et raffermir les frères dans le Christ. » Le Bienheureux Irénée, ayant entendu ceci, répondit : « Seigneur Jésus-Christ, lumière éternelle, splendeur de la justice, source et principe de piété, je vous rends grâces d'avoir daigné me réjouir et me consoler par le ministère de votre Ange. Donnez, Seigneur, à ce peuple, qui est le vôtre, la constance qui empêchera qu'aucun ne défaille dans la confession de votre nom ; soutenus par votre force, qu'ils obtiennent dans un noble triomphe le prix annoncé par vos saintes promesses, et qu'ils trouvent en mourant la gloire de l'immortalité. » Après cette prière, Irénée s'occupa à fortifier ses frères dans le Christ.

Alors se fit la distribution des biens aux pauvres, et le plus ardent désir du martyre embrasait les cœurs. Les jours et les

Digitized by Google

uits étaient consacrés à la prière et aux divins entretiens, ins l'attente de l'heure que le Christ avait signalée.

Le cruel césar, après avoir investi la ville par ses soldats, éclara que celui qui favoriserait la fuite ou le salut d'un rétien encourrait la sentence portée contre eux. « Et cela, t-il, afin de pouvoir dans notre ville rendre un culte et offrir s libations à nos dieux, qui ne souffrent pas que leurs sa-ifices soint mêlés à ceux des chrétiens. »

Tous étaient donc immolés çà et là, sans distinction de exe, d'âge et de condition. Bien plus, on les voyait, prompts joyeux, livrer leur vie pour la liberté de leur foi et tomber ous le glaive dont la fureur sévissait dans toute la ville. Des uisseaux d'un sang précieux coulaient sur les places publi-ues, et allaient rougir en s'y mêlant les flots des deux ri-ères. Le césar persécuteur donna ordre de faire comparaître Bienheureux Irénée en sa présence ; mais il serait trop ng de raconter en détail les tourments que la rage du tyran subir au saint évêque. Le livre de sa Passion en parle ssez au long. Après qu'il eut consommé l'invincible combat son martyre, le saint prêtre Zacharie enleva son corps endant la nuit et le renferma dans une crypte très-secrète. autel qu'on a construit dessus atteste que là repose une ctime agréable à Dieu, et qui, étant déposée au lieu même l'on sacrifie l'hostie du Christ, aide les fidèles à goûter le ystère divin, les protége de son patronage, ranime leur foi r des prodiges éclatants, selon le bon plaisir du Seigneur sus-Christ, notre Sauveur, en union avec le Père et le Saint-prit. Amen. *(Bénédictins de Solesmes.)*

SAINT LÉON II,

PAPE.

Saint Léon, Pape, second de nom, était Sicilien de nais-nce, et fils d'un médecin nommé Paul, qui eut grand soin l'élever dans la piété et dans l'étude des belles-lettres. Le au naturel et l'excellent esprit du jeune Léon lui firent faire

Digitized by Google

en peu de temps de merveilleux progrès dans l'une et l'autr science. Il devint saint et savant : des mœurs pures, un ai doux, des manières gracieuses et polies, une pénétratio d'esprit peu ordinaire, un grand cœur, une rare facilité pou les langues, un talent merveilleux pour les beaux-arts, et sur tout un génie supérieur pour toutes les sciences, tout cela l fit bientôt admirer. Le monde n'oublia rien pour gagner u un sujet qui brillait de si bonne heure ; mais Dieu l'avai choisi pour lui. Léon avait trop d'esprit pour se laisse éblouir par les espérances riantes dont on le flattait; il se pro posa une fortune plus solide; il embrassa l'état ecclésiastique et il s'y distingua.

Dévoué à l'Église, il se rendit fort habile dans la scienc de l'Écriture et des saints Pères; tout son désir était de con tribuer à la gloire de Dieu et de travailler au salut de se frères. Il s'adonna à l'éloquence, pour laquelle il avait beau coup de talent, et il fut l'homme de son siècle qui eut une plus grande connaissance de la musique ; mais il avait encor plus de piété que de savoir.

Sa charité pour les pauvres le fit se dépouiller plus d'un fois de tout ce qu'il possédait pour soulager les malheureux et cette générosité si chrétienne le fit choisir pour être l grand-aumônier de l'Église ; il recueillait les dons des fidèles et les revenus de l'Église destinés aux pauvres, et il en était le distributeur. Ayant reçu les ordres sacrés, il servait de modèle à tout le clergé de Rome, par la pureté de ses mœurs, par son savoir et par la sainteté de sa vie. Le saint Pape Agathon étant mort le 10 juin de l'an 683, Léon fut élu d'une commune voix, sans contradiction, dès le commencement du mois suivant, et sacré peu de jours après.

Il commença son pontificat par confirmer le sixième Concile œcuménique qui est le troisième de Constantinople. Assemblé contre les monothélites, le Pape saint Agathon, son prédécesseur, l'avait présidé par ses légats. Léon déclara hérétiques tous ceux qui diraient qu'il n'y avait qu'une seule volonté en Jésus-Christ, ainsi que le Concile l'avait décidé.

Digitized by Google

Macaire, patriarche d'Antioche, Anastase, prêtre, et Léonce, diacre de l'Église de Constantinople, et quelques autres que e Concile avait déposés et anathématisés comme hérétiques, ayant présenté une requête à l'empereur pour être envoyés au Pape, vinrent à Rome, qui leur fut donnée pour le lieu de eur exil. Le saint Pontife les reçut avec cette charité et cette douceur chrétienne qui le distinguaient; il les convainquit de leurs erreurs, leur démontra la vérité, et pour leur donner tous les moyens de faire les réflexions propres à les retirer de eur égarement, il les mit tous séparément en divers monastères. Macaire persista obstinément dans son erreur; le prêtre Anastase et le diacre Léonce l'abjurèrent; saint Léon, es ayant absous, les réconcilia à l'Église.

Autant ce saint Pape avait de douceur pour les pénitents, autant il fit toujours paraître de fermeté envers ceux qui manquaient de respect au Saint-Siége. Depuis l'an 568 que Justin-le-Jeune, empereur de Constantinople, avait envoyé un gouverneur en Italie, et qui demeurait à Ravenne, l'archevêque de cette ville s'était attribué des droits qui ne lui appartenaient pas; soutenu par les exarques qui avaient tenté eux-mêmes de s'attribuer le pouvoir d'élire les Papes, il refusait de se soumettre au Souverain-Pontife en bien des chefs. Saint Léon remit cet archevêque dans son devoir, et pour empêcher dans la suite un pareil abus, il obtint de l'empereur un décret par lequel il était défendu à l'exarque de soutenir l'archevêque contre le Saint-Siége; de sorte que l'Église de Ravenne fut entièrement remise sous l'autorité du Pape. Saint Léon défendit de faire l'anniversaire de Maur, archevêque de cette ville, qui, ayant voulu se soustraire à l'autorité du Saint-Siége, était mort excommunié.

Ce saint Pontife, aussi magnifique pour la gloire de Jésus-Christ que zélé défenseur des saints canons, fit bâtir une église à Rome, près Sainte-Bibiane, qu'il orna magnifiquement, et où il mit les corps des saints Simplicius, Faustin, Béatrix, et de quelques autres martyrs, et il la consacra sous le titre de Saint-Paul.

Digitized by Google

Son zèle et son attention sur tout ce qui pouvait contribuer à la dévotion des fidèles et à la prospérité de l'Église ne lui firent rien négliger. Il dressa divers règlements pour perfectionner la discipline de l'Église; il réforma le chant que nous appelons grégorien, et composa de nouvelles hymnes pour l'Office divin. Toute son application et sa sollicitude pastorale ne tendaient qu'à rétablir par toute l'Église la pureté de la foi et celle des mœurs, à quoi il contribuait si fort par ses exemples. Il menait une vie dure à lui-même, qu'il usait par ses continuelles et excessives austérités. Il n'avait de revenus que pour les pauvres, et il disait souvent qu'il voulait mourir dans l'indigence à force de les assister. Tant de vertus faisaient souhaiter aux fidèles de jouir longtemps des avantages que leur procurait son pontificat; mais Dieu en disposa autrement; car il se hâta de le retirer de ce monde, pour le combler de gloire dans le ciel, n'ayant fait que le montrer, pour ainsi dire, à son Église. Il mourut de la mort des saints, le 28 juin de l'an 684; il n'y avait pas encore une année entière qu'il était monté sur le siége pontifical.

La douleur fut universelle, non-seulement dans Rome, mais encore dans tout le monde chrétien, dès qu'on apprit sa mort. Chacun gémissait de n'avoir pas mérité que Dieu le conservât plus longtemps à l'Église pour le bien de laquelle ce saint Pontife travaillait si utilement. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, avec ce concours de peuple qui accompagne les Saints jusqu'au tombeau, et qui donne toujours à leurs funérailles un air de triomphe. Sa sainteté fut d'abord si universellement reconnue par toute l'Église, que quoique ce jour fût consacré à la vigile de la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul, l'Église cependant a voulu qu'on y célébrât la fête de ce saint Pape. (CROISET.)

SAINT PAUL Ier,

PAPE.

Le Pape Étienne III étant mort, le Siége de saint Pierre demeura vacant pendant trente-deux jours. Le 28 mai se fit l'élec-

Digitized by Google

tion de Paul Ier, contre l'archidiacre Théophylacte, schismatique.

Paul naquit à Rome et fut, dès son jeune âge, envoyé par son père Constantin, au Latéran, pour s'y former, avec Étienne, son frère et prédécesseur, aux vertus et à la science ecclésiastiques. Il se fit bientôt remarquer par sa sainteté et ses belles qualités ; alors le Pape Zacharie lui conféra le diaconat. Devenu Pape, orné de toutes les vertus, il faisait consister son bonheur à se consacrer au bien des fidèles, à la défense du Saint-Siége et à l'accroissement de la foi.

Il a laissé des preuves nombreuses de son zèle apostolique : entre autres, les églises qu'il fit bâtir, ses lettres pour l'exemption du monastère de Galliat et sa célèbre Constitution en faveur du monastère de Saint-Étienne et de Saint-Sylvestre, qu'il fonda lui-même dans la maison de son père.

Paul Ier nous a laissé un grand nombre d'Épitres très-instructives et très-estimées de Baronius. Elles sont adressées à Pépin et à ses enfants, Charles et Carloman, afin d'assurer au Saint-Siége le secours et la protection de la France.

En l'année 767, il fut attaqué d'une violente maladie, et le 29 juin de ladite année, après avoir occupé le Siége de Rome pendant dix ans et un mois, il alla recevoir dans le ciel la digne récompense de ses travaux et de sa piété.

Son corps fut inhumé dans l'église Saint-Paul. Trois mois après, il fut transporté dans l'église Saint-Pierre et enseveli dans la chapelle de Notre-Dame, qu'il avait lui-même fait construire.

SAINT PLUTARQUE ET SES COMPAGNONS.

DISCIPLES D'ORIGÈNE, MARTYRS.

Saint Plutarque, que nous regardons comme le premier disciple d'Origène et comme le premier martyr de son école, était frère de saint Héracle, évêque d'Alexandrie. Ayant été délivrés ensemble des ténèbres du paganisme par la lumière de la foi dont il plut à Dieu de les éclairer, ils ne cherchèrent

Digitized by Google

plus qu'à s'instruire de ce qu'ils devaient connaître et de ce qu'ils avaient à faire pour suivre leur vocation. On était alors dans le fort de la persécution que l'empereur Sévère avait excitée contre l'Église de Jésus-Christ. Tous ceux qui étaient chargés des instructions des fidèles et des catéchumènes, avaient pris la fuite ou demeuraient cachés, par la crainte des persécuteurs. Mais ces considérations ne furent point capables de modérer l'ardeur qu'avaient Plutarque et son frère, pour apprendre les vérités saintes de leur nouvelle religion. Ils s'adressèrent à Origène, qui enseignait actuellement la grammaire dans la ville d'Alexandrie ; sachant combien il s'était rendu habile dans la connaissance des saintes Écritures, sous la discipline du martyr Léonide son père, qui avait souffert la mort depuis un an pour la foi de Jésus-Christ, ils l'obligèrent tout jeune qu'il était, car il n'avait pas dix-huit ans accomplis, à enseigner les cathéchèses, c'est-à-dire les instructions de la foi. Voilà ce qui fit ouvrir à ce docteur l'école fameuse d'où sortirent depuis tant de grands évêques, tant d'illustres martyrs de l'un et de l'autre sexe. Plutarque y entra le premier, son frère Héracle l'y suivit peu de temps après : l'un et l'autre y firent de si grands progrès qu'ils se virent en état de rendre témoignage à la vérité : Plutarque, dès l'année suivante, ou peu après, par l'effusion de son sang dont il scella sa confession ; Héracle, dans la suite des temps, par l'administration de l'église d'Alexandrie qu'il conduisit avec beaucoup de sagesse et de sainteté après l'évêque Démètre.

Cependant la persécution était toujours très-violente en Égypte sous le préfet Aquila, elle tomba bientôt sur l'école d'Origène, qui faisait trop de bruit pour ne la point attirer. Plusieurs de ses disciples en furent tirés, comme des victimes qu'il avait préparées à Jésus-Christ, et ils vérifièrent leur religion par leur martyre, comme ils avaient déjà commencé de faire par la sainteté de leur vie beaucoup mieux encore que par l'étude des vérités divines qu'ils apprenaient dans cette école. Plutarque fut le premier de ces saints Martyrs, comme il avait

Digitized by Google

été le premier de ces disciples. Origène, qui eût souhaité pouvoir être participant d'un si glorieux martyre, offrit au moins ces prémices des fruits de sa discipline à Dieu. Non content d'avoir enseigné à ces Saints la foi, qui fait les vrais Martyrs, il les assista encore dans le combat sans les abandonner jusqu'au dernier soupir. Il les visitait dans les prisons, il demeurait avec eux pendant qu'on les interrogeait. Il ne les quittait pas même lorsqu'on leur avait prononcé la sentence de mort et qu'on les conduisait au supplice, et il s'exposait à toutes sortes de périls pour les soutenir, avec un courage intrépide et une hardiesse qui faisait bien voir qu'il était toujours animé de la même passion qu'il avait fait paraître du vivant de son père Léonide. Les païens qui se trouvaient à ces spectacles, entraient souvent en furie contre lui et étaient prêts à le lapider, si Dieu, qui le réservait pour d'autres fins, ne l'eût préservé en toutes rencontres, par une protection toute visible. Lorsqu'il assista saint Plutarque à la mort, il pensa être massacré par les parents de ce Saint, qui l'accusaient d'être la cause de sa perte.

Le second des martyrs qui sortirent alors de l'école d'Origène pour aller à Dieu, fut Sérénus, que l'on condamna au feu. Le troisième fut Héraclide, qui était encore catéchumène; le quatrième Héron, nouveau baptisé : ces deux derniers furent décollés avec la hache. Le cinquième fut un autre Sérénus, qui, après avoir enduré beaucoup de tourments, eut aussi la tête tranchée. Il fut suivi par une jeune fille nommée Héraïs qui fut brûlée toute vive, n'étant encore que catéchumène. Elle était écolière d'Origène comme les autres : car il enseignait indifféremment l'Écriture sainte et nos mystères les plus profonds aux femmes comme aux hommes. Le septième martyr fut un soldat ou un officier du préfet nommé Basilide, celui qui avait conduit au supplice la bienheureuse vierge Potamienne.

Les martyrologes de l'Église Latine font mémoire de tous ces Martyrs, hormis Basilide, le 28 juin, quoiqu'ils n'aient pas tous souffert le même jour, ni peut-être la même année,

Digitized by Google

Ils leur joignirent beaucoup de compagnons de la ville d'Alexandrie, mais non pas tous de l'école d'Origène, comme les huit que nous avons nommés. On ne voit pas que l'Église Grecque ait honoré publiquement leur mémoire, si l'on en excepte sainte Héraïs, que l'on trouve nommée quelquefois sainte Rhaïs, qui a son jour marqué au 5 septembre dans leurs ménologes.

SAINTE POTAMIENNE,

VIERGE,

ET SAINTE MARCELLE SA MÈRE,

MARTYRES.

Potamienne était esclave de condition. Sa mère, qui se nommait Marcelle, avait pris soin de l'élever dans la religion et la piété chrétienne. On dit même qu'elle lui fit suivre les leçons du célèbre Origène.

Potamienne était jeune et d'une rare beauté. Le maître qu'elle servait, et qui était un homme fort riche de la ville d'Alexandrie, avait conçu pour elle une passion violente. Il pressa son esclave de consentir à ses désirs infâmes; mais elle lui répondit toujours de manière à ne lui laisser aucune espérance. Il employa mille artifices qui ne lui réussirent pas plus que les promesses et les menaces. Résolu de s'en venger, il la livra au préfet, nommé Aquil, le priant toutefois de ne point lui faire de mal, s'il pouvait la déterminer à contenter sa passion, et lui promettant une somme d'argent considérable si les choses tournaient comme il le souhaitait.

Les offres réitérées du préfet n'eurent aucun succès. Voyant donc Potamienne inébranlable, il la condamna à diverses tortures. Il fit ensuite préparer une chaudière pleine de poix bouillante, et la menaça de l'y jeter, si elle refusait plus longtemps d'obéir à son maître. La Sainte répondit au juge : « Je vous conjure, par la vie de l'empereur que vous respectez, de ne pas permettre que je paraisse nue ; ordonnez plutôt qu'on me descende dans la chaudière peu à peu, avec mes

Digitized by Google

habits, et vous verrez quelle est la patience que Jésus-Christ, que vous ne connaissez pas, donne à ceux qui espèrent en lui. »

Le préfet accorda ce que la Sainte demandait, et chargea un des gardes de l'exécuter. Ce garde se nommait Basilide ; il traita Potamienne avec toutes sortes d'égards, et la préserva le long du chemin des insolences de la populace, qui insultait à sa pudeur par des paroles obscènes. Il reçut bientôt la récompense de son humanité ; la Sainte lui dit de prendre courage, l'assurant qu'après sa mort elle lui obtiendrait de Dieu la grâce du salut. A peine eut-elle fini de parler qu'on lui mit les pieds dans la poix bouillante, et on l'y enfonça peu à peu jusqu'au haut de la tête. Ce fut ainsi qu'elle consomma son sacrifice.

Marcelle sa mère fut brûlée dans le même temps.

Trois jours après son supplice, Potamienne apparut la nuit à Basilide, et lui mettant une couronne sur la tête, elle lui dit qu'elle avait obtenu sa grâce du Seigneur, et que dans peu il serait dans la gloire. En effet, Basilide ayant reçu le Baptême, fut condamné à mort peu de temps après, avec quelques autres chrétiens convertis par l'appariton de sainte Potamienne.

On célèbre la fête de cette illustre vierge, de sainte Marcelle sa mère et de quelques autres martyrs d'Alexandrie, le 28 juin. On croit qu'ils souffrirent vers l'an 205 de Jésus-Christ.

SAINT BÉNIGNE,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

On connaît assez peu l'histoire de ce Saint, qui vivait au VI^e^ siècle. Saint Grégoire de Tours, qui était son contemporain, le mentionne avec éloge. Il paraît qu'il était évêque d'Utrecht, et qu'il menait la vie de ces hommes apostoliques qui se consacraient à la propagation de la foi et s'imposaient le devoir de la porter partout. Ayant demandé au Pape Pélage II la permission de quitter son siége, le Pape l'engagea à le conserver pour le bien de son peuple. C'est sans doute en s'en revenant de Rome qu'il mourut en Italie, à la fin du VI^e^ siècle.

Digitized by Google

Mais, en l'an 996, de pieux personnages des Pays-Bas, en revenant du pèlerinage de Rome, rapportèrent à Utrecht les reliques de saint Bénigne, qui furent vénérées dans cette ville jusqu'aux dévastations des protestants. Ce Saint est fêté le 28 juin.

SAINTE THÉODECHILDE,

REINE.

Sainte Théodechilde, qu'il ne faut pas confondre avec sainte Theudechilde du 26 juin, était aussi fille de roi et Française. Elle eut pour père Thierry Ier, roi d'Austrasie, et Théodebert était son frère. On la maria à un prince qui régnait sur l'Auvergne et sur quelques parties de la Bourgogne et de la Champagne. Elle avait le titre de reine des Varnes ou des Arvernes. Nous ne trouvons pas le nom de ce mari, qui siégea un certain temps dans la ville de Sens. Théodechilde fonda dans cette ville le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, y prit le voile et y passa le reste de sa vie.

Le poëte Fortunat a loué ses vertus.

Pieuse et charitable, elle mourut très-saintement dans sa cellule, en l'an 600, et on la fête à Sens le 28 juin, que l'on croit le jour où Dieu l'appela à lui.

SAINT ARGIMIR,

MARTYR EN ESPAGNE.

Argimir, sorti d'une famille noble de la ville de Cabra, en Andalousie, avait vécu longtemps dans le monde avec la réputation d'un homme de grande probité. Son mérite l'avait même fait connaître au roi [1] des Sarrasins, maître de son pays, qui l'avait honoré de l'une des principales charges de la ville de Cordoue, où était le siége de son royaume. Après l'avoir exercée pendant plusieurs années, il en avait fait la démission et s'était retiré dans un couvent pour servir Dieu et travailler

[1] Mahomet, fils d'Abdérame.

Digitized by Google

à son salut dans le repos de la prière et de la contemplation.

Les chrétiens d'Espagne étaient alors persécutés pour leur religion par le roi des Sarrasins, qui faisait principalement rechercher ceux qui parlaient mal du prophète Mahomet et de son Alcoran. Quelques-uns des infidèles de Cordoue crurent avoir trouvé l'occasion favorable de venger sur Argimir l'injure qu'ils prétendaient être faite à l'auteur de leur religion et à eux-mêmes. Ils l'allèrent accuser de s'être moqué de leur prophète, de l'avoir traité comme un misérable, un scélérat, un auteur de superstition, et un chef de gens perdus, d'avoir élevé au contraire Jésus-Christ à l'égal de Dieu, d'avoir prétendu qu'il était Dieu même, et de ne reconnaître rien au-dessus de sa puissance. Argimir, sur cette dénonciation, fut arrêté, et conduit devant le juge, qui après lui avoir fait confesser ce qu'on lui imputait, l'envoya chargé de chaînes dans la prison. Quelques jours après il fut interrogé de nouveau et sollicité par toutes sortes de moyens de renoncer à la foi de Jésus-Christ, et d'embrasser la religion des Sarrasins. Mais le juge n'ayant pu l'abattre, le condamna à perdre la vie. Il le fit attacher au chevalet, sur lequel il commanda qu'on le perçât d'un coup d'épée. Ce qui arriva le vingt-huitième jour de juin de l'an 856. Son corps demeura plusieurs jours pendu au gibet, où le juge l'avait fait attacher après sa mort. Le temps de l'en retirer étant venu, il fut enlevé par une personne de piété, qui l'enterra honorablement dans l'église de saint Aciscle, auprès de ce saint Martyr, et de celui de saint Parfait.

Le martyrologe romain fait mention de saint Argimir au jour de sa mort.

SAINT EIGIL,

ABBÉ.

Saint Eigil fut d'abord abbé de Prum, à cinq milles de Trèves [1]. Ce monastère devint une école célèbre de piété et

[1] *Gall. Christ.*, t. IV.

Digitized by Google

d'érudition, sans que les travaux littéraires des savants moines qui y fleurirent, aient donné atteinte à la régularité monastique. Eigil s'étant démis volontairement des fonctions d'abbé, fut appelé vers l'an 860 par Charles-le-Chauve à restaurer l'abbaye de Flavigny, dans le diocèse d'Autun[1]. Il y transféra les reliques de sainte Reine, comme on l'a vu au 22 mars.

Il fonda dans le même diocèse l'abbaye de Corbigny. Ce n'était d'abord qu'une celle ou prieuré, dépendant de Flavigny ; on y conservait les reliques de saint Léonard. Saint Eigil y construisit, en 864, un monastère où il mit douze moines de Flavigny ; ces religieux avaient pour supérieur un doyen. Cette abbaye fut brûlée en 1626, et rétablie par l'abbé Érard de Rochefort.

Eigil fut ensuite archevêque de Sens, et mourut saintement le 28 juin 871.

Un autre saint Eigil est honoré le 17 décembre.

LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN DE SAINT-JOSEPH,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Sébastien, issu d'une famille noble, naquit à Medina-del-Campo, en Espagne, sur les confins de la province de Saint-Joseph. On ne sait pas au juste à quel âge il avait pris l'habit de Saint-François ; mais sa vie édifiante, et l'onction qu'il mettait dans ses paroles le firent placer par ses supérieurs dans la province religieuse de Saint-Georges, des îles Philippines, destinée à prêcher la foi aux idolâtres de ces contrées.

Sébastien passa dans les îles Moluques, y baptisa cinq des plus puissants rois ou princes du pays, et donna quelques connaissances du vrai Dieu à un grand nombre de barbares.

Ces succès l'encouragèrent, et son zèle le porta à pénétrer plus avant ; mais il fut pris par un corsaire hollandais, qui, après l'avoir maltraité, le débarqua dans une île ignorée.

[1] Aujourd'hui de Dijon.

Digitized by Google

Sébastien fut transporté miraculeusement de cette île dans celle de Togolande, où il trouva des musulmans, contre lesquels il soutint la foi chrétienne, et que l'Alcoran n'était qu'une extravagance. Les infidèles le déférèrent à leur juge, qui le condamna à avoir la tête tranchée et son corps jeté à la mer. Deux prodiges éclatèrent aussitôt après son martyre ; car le corps du Bienheureux ne put enfoncer dans les eaux, et il parut une Croix miraculeuse dans l'endroit où il avait souffert. Ces circonstances frappèrent tellement les barbares que plusienrs d'entre eux se firent chrétiens.

Ce fut le 28 juin de l'année 1610, que Sébastien remporta la palme de confesseur, et le procès de sa canonisation a été commencé en cour de Rome.

LE VÉNÉRABLE PÈRE PAUL JUSTINIEN,

FONDATEUR DES ERMITES CAMALDULES DE MONTE-CORONA.

A l'exception de l'ermitage de Camaldoli, où la vie érémitique n'a jamais cessé, l'on peut dire que tout l'Ordre des Camaldules, contre l'intention et l'esprit de son fondateur, saint Romuald, ne fut longtemps composé que de moines cénobites, qui étaient même divisés en observants et conventuels, lorsque Dieu suscita le vénérable Père Paul Justinien pour être le restaurateur des ermites de cet Ordre, et les faire vivre dans les bois et les solitudes.

Il naquit à Venise l'an 1476. Son père, qui était de l'illustre famille des Justinien, s'appelait François, et sa mère Paule de Moripeti, qui était aussi très-distinguée par sa noblesse. Il reçut le nom de Thomas au Baptême, et, dès ses plus tendres années, il fit paraître tant de vertu qu'il était déjà l'admiration de tout le monde. Il fit un si grand progrès dans les sciences que les langues grecque et latine lui étaient aussi familières que la maternelle. Après la mort de son père et de sa mère, ceux qui avaient soin de sa conduite l'ayant envoyé à Padoue, il s'appliqua pendant onze ans à l'étude de la philosophie et de la théologie, où il fit un merveilleux pro-

Digitized by Google

grès. Il était d'une riche taille et d'un port majestueux, qui, joints à une grande modestie, lui attiraient le respect de tout le monde. Il était si sobre et si retiré que ses amis disaient ordinairement qu'une chambre et un peu de pain suffisaient à Thomas Justinien. Après avoir quitté Padoue, il entreprit le voyage de Jérusalem pour y visiter les Saints-Lieux. A son retour, ayant mis ordre à ses affaires domestiques, il ne put être arrêté par les larmes ni par les prières de ses parents et de ses amis, auxquels il dit un dernier adieu pour se retirer dans la solitude de Camaldoli, où il devint un parfait disciple de saint Benoît, et un zélé imitateur de saint Romuald, en suivant la règle de l'un et la manière de vivre de l'autre.

Justinien avait alors trente-quatre ans ; ce fut le 25 décembre, le jour de Noël de l'année 1510, qu'il reçut l'habit des mains du général Pierre Delphino. On lui donna le nom de *Paul,* au lieu de celui de *Thomas* qu'il avait porté jusqu'alors. Il devint un si parfait modèle de la vie monastique, que ses vertus le firent élever dans la suite aux dignités de son Ordre malgré lui, car il aimait mieux obéir que commander. A peine eut-il fait profession, que les supérieurs l'envoyèrent à Rome pour implorer la protection du Pape contre un vicaire-général qui dissipait tous les revenus de Camaldoli, et qui semblait vouloir le détruire. Il avait déjà fait abattre tous ces beaux sapins qui en faisaient la beauté, et avait vendu beaucoup de terres des dépendances de l'ermitage. Ce vicaire-général, qui était du nombre des conventuels et abbé perpétuel de Saint-Félix de Florence, s'était rendu si redoutable dans l'Ordre que le général même n'osait lui rien dire. Ce fut donc ce qui obligea les ermites de Camaldoli d'avoir recours au Pape, qui ordonna que cet ermitage serait rétabli dans son premier état, et fit défense au vicaire-général de molester les ermites.

Ce fut à son retour de Rome que le général Pierre Delphino projeta avec lui les moyens de retrancher les abus qui s'étaient glissés dans l'Ordre. Les observants et les conventuels, dont le nombre surpassait de beaucoup les ermites qui étaient re-

Digitized by Google

nits au seul Camaldoli et à Fontebuono, avaient usurpé toute autorité de l'Ordre, qui appartenait de droit à l'ermitage comme au chef de l'Ordre ; les observants, qui étaient unis en congrégation, pratiquaient entre eux des observances régulières. Les supérieurs n'étaient que triennaux, et il y avait parmi eux de la subordination. Il n'en était pas de même des conventuels, dont les offices étaient perpétuels, qui ne connaissaient aucune observance, et qui se croyaient tous indépendants les uns des autres : ce qui causait beaucoup de confusion dans l'Ordre. Le général Delphino et Paul Justinien eurent recours au Pape Léon X, qui ordonna un chapitre général pour y travailler à la réformation de cet Ordre; il fut tenu en 1513. La préséance sur tous les monastères de l'Ordre y fut rendue à l'ermitage de Camaldoli, comme au chef d'ordre. Les ermites furent unis avec les moines, tant de l'observance que conventuels. Les uns et les autres devaient être généraux alternativement, excepté les conventuels, qui ne devaient point entrer dans les charges : on leur fit défense de s'augmenter, et ils furent enfin supprimés dans la suite par le Pape Pie V. Les généraux et les prieurs de Camaldoli ne furent plus perpétuels : ces deux dignités furent même séparées. Ainsi la paix fut rétablie dans l'Ordre par les soins du général Delphino et de Paul Justinien. Quoique dans ce chapitre on eût fait des règlements qui étaient communs pour les ermites et les moines, chaque congrégation conserva ses constitutions ; mais comme celles des ermites étaient confuses, on résolut de les mettre en meilleur ordre, et on en donna le soin à Paul Justinien. Après les avoir achevées, il les présenta au général Delphino, qui les trouva dans un si bel ordre qu'il ne voulut pas quelles eussent simplement le titre de Constitutions, mais il leur donna celui de *Règle de la vie érémitique*.

Justinien fut cependant envoyé en plusieurs lieux pour les affaires de son Ordre, et comme il fut retourné à Camaldoli, où il espérait jouir du repos dans la solitude, il en fut élu majeur l'an 1516, la quatrième année après sa profession.

Digitized by Google

Après avoir fini les trois ans de sa supériorité, il voulut s
renfermer dans une réclusion ; mais bien loin de le lui pe
mettre, on l'envoya encore à Rome pour les affaires de so
Ordre. Étant de retour à Camaldodi, il reprit son premi
dessein de multiplier les ermitages de cet Ordre. Trois ans s
passèrent encore sans qu'il l'exécutât, par les difficultés q
s'y rencontrèrent, et dans le temps qu'il cherchait les moye
pour y parvenir, il fut derechef élu majeur de Camaldol
Il refusa cette dignité ; mais les ermites persistant à n'en vo
loir point élire d'autre, il fut contraint de l'accepter. Néa
moins il ne l'exerça pas pendant trois ans ; car ayant é
trouver à Rome le Pape Léon X, et lui ayant parlé du dessei
qu'il avait formé de multiplier l'ordre érémitique parmi l
Camaldules, ce Pontife l'approuva et lui accorda un Bref l
22 août 1520, par lequel il lui permettait, et à ceux qui vo
draient se joindre à lui, de promulguer l'Ordre érémtiqu
des Camaldules, non-seulement en Italie, mais par tout l
monde ; de pouvoir recevoir des novices à l'habit et à la pr
fession, de faire des règles et des constitutions pour cet
nouvelle congrégation, à laquelle il donna le nom de Sain
Romuald de l'ordre des Camaldules, et l'exempta même d
la juridiction des supérieurs de l'Ordre et de tous autre
prélats.

Paul Justinien partit de Rome muni de ces lettres aposto
liques. A peine fut-il arrivé à Camaldodi qu'il fit assemble
tous les ermites, et après leur avoir fait la lecture de ce bre
il renonça à sa supériorité. Il prit congé de tous les ermite
qui jugeaient diversement de son dessein, les uns le regar
dant comme une inspiration divine, et les autres comme un
folie ; et ayant refusé les commodités qu'on lui présenta pou
son voyage, il partit à pied, un bâton à la main, accompagn
d'un frère, nommé Olivo, qui ne l'abandonna point dan
toutes ses fatigues. Ils allèrent trouver un saint ermite qu
faisait profession de la troisième règle de saint François, qu
demeurait sur le Mont-Calvo, proche Pérouse. Après plusieurs
conférences qu'ils eurent ensemble, ils résolurent d'alle

Digitized by Google

ıercher quelque solitude affreuse pour y faire leur demeure ; ayant encore attiré en leur compagnie un religieux de Ordre de Saint-Dominique, ils trouvèrent un lieu propre à ur dessein dans les Apennins. C'était un rocher d'une gros- ur prodigieuse, sous lequel était une caverne qui avait au- efois servi de retraite aux loups, qui avaient fait donner à lieu et à un village qui n'en était pas loin le nom de *ascia-Lupo*. Il y avait aussi une ancienne chapelle dédiée à int Jérôme qui, quoique toute ruinée, leur fut disputée par curé de Pascia-Lupo, qui prétendait que cette chapelle ap- artenait à son église ; mais Paul Justinien ayant encore eu ecours au Pape Léon X, il leur accorda ce lieu, où en peu e temps ils eurent encore deux autres compagnons.

D'abord chacun vécut à sa manière, sans changer d'ha- illement; mais lorsque Paul Justinien, auquel les autres étaient soumis comme à leur supérieur, leur eut proposé e suivre des observances uniformes, tant pour le vivre que our l'habillement, sous la règle des Camaldules, Thomas et aphaël, qui étaient l'un religieux de l'Ordre de Saint-Domi- ique, et l'autre ermite du troisième Ordre de Saint-François, y opposèrent et abandonnèrent Justinien, lequel resta en lieu avec ses trois autres compagnons. Mais les Camal- ules de l'ermitage de Camaldoli, conservant toujours beau- oup de tendresse et d'amitié pour lui, le prièrent de venir emeurer auprès d'eux, et pour cet effet lui accordèrent, à eux milles de Massacio, une solitude qui leur appartenait, ans laquelle il y avait plusieurs cavernes. Ils voulurent même ue lui et ses ermites fussent toujours réputés de la famille e Camaldoli, et leur assignèrent un fonds pour leur entre- ien. Paul Justinien accepta leur offre ; et ayant laissé à Pascia- upo deux de ses compagnons, il vint demeurer avec le Frère livo dans les cavernes de Massacio, où en peu de temps ils urent plusieurs compagnons. Il y eut même quelques ermites e Camaldoli qui se joignirent à eux, entre autres Auguste e Basciano et Nicolas Trevisani, qui en obtinrent la per- ission de leur supérieur, et qui furent peu de temps après

Digitized by Google

suivis par Jérôme Suessano, premier médecin du Pape Léon X.

La Congrégation de Paul Justinien fut presque dans le même temps augmentée de deux ermitages : l'un fut le monastère de Saint-Léonard, qui lui fut donné par Galéas Gabrielli, dont nous parlerons dans la suite, lequel monastère était situé sur le mont Volubrio, qui est d'une hauteur prodigieuse, au diocèse de Fermo; l'autre fut l'ermitage de Saint-Benoît, situé sur le mont d'Ancône. Les disciples de Justinien le sollicitaient de donner une forme de gouvernement à sa Congrégation; mais ne voulant pas la commencer qu'il ne fût assuré de n'être point inquiété dans la possession des ermitages qui lui avaient été accordés, il pria les Pères de l'ermitage de Camaldoli de lui abandonner en toute propriété et à sa Congrégation les cavernes de Massacio, ce qu'ils lui accordèrent dans le chapitre qu'ils tinrent l'an 1522, déclarant que ce lieu serait entièrement séparé de Camaldoli. Et pour montrer l'estime qu'ils faisaient de Justinien, ils confirmèrent cet acte par-devant notaire, s'obligeant de lui fournir, et aux ermites de Massacio, ce qu'ils avaient coutume de leur donner pour leur entretien, sans parler de beaucoup d'autres choses qui sont exprimées par cet acte. Pour lors, Justinien songea à prescrire des règlements à ses disciples. Il commença par changer l'habillement qu'ils avaient accoutumé de porter, afin qu'il y eût de la différence entre eux et les ermites de Camaldoli. Ceux-ci portaient des coules monacales; Justinien n'en voulut point porter, et ordonna à ses ermites qu'ils auraient une tunique de bure avec un scapulaire, auquel était attaché un capuce étroit. Pour ceinture, ils se servaient de la lisière de l'étoffe. La tunique ne descendait qu'à mi-jambe; leur manteau ne descendait que jusqu'aux genoux, et était attaché avec un morceau de bois. Ils allaient nu-pieds, avec des sandales de bois. Enfin cet habillement était si pauvre, qu'il ne fallait pas plus de quatre livres de notre monnaie pour habiller un religieux. Dans le commencement de cette Congrégation, leur nourriture consistait en du pain bien sec et souvent moisi, quelques choux et légumes mal assaisonnés; ils

Digitized by Google

avaient rarement du vin. Toutes les heures du jour et de la nuit étaient partagées pour les offices divins, les oraisons et le travail, qui se succédaient les uns aux autres. Quelques-uns ont écrit que les ermites de Camaldoli, voyant que ceux de la Congrégation de Saint-Romuald s'étaient soustraits de leur obéissance, les avaient obligés à quitter leur habit ou quelque monacale; mais le Père Luc, Espagnol, qui a fait l'histoire de cette dernière Congrégation, rejette cela comme une fausseté, n'y ayant pas d'apparence que les Camaldules de l'ermitage eussent regardé ceux de Paul Justinien comme des rebelles, puisqu'ils leur avaient donné l'ermitage de Massacio en toute propriété, et qu'ils avaient consenti qu'ils fussent entièrement séparés d'eux, et puisqu'enfin ce ne fut qu'après cette donation et cette séparation que Paul Justinien changea l'habillement des Camaldules. En effet le bref de Léon X, de l'an 1520, les exemptait de la juridiction des supérieurs de l'Ordre des Camaldules, et permettait à Justinien de faire tels règlements et changements qu'il jugerait à propos.

Ce saint fondateur voyant sa congrégation augmentée de quatre ermitages, qui étaient assez éloignés les uns des autres, ne pouvant pas les gouverner tous lui seul, il assembla le premier chapitre général de cette congrégation dans les cavernes de Massacio. Il y fut élu général ou majeur; on y élut aussi des définiteurs et des prieurs pour chaque ermitage, et on y confirma les règlements qu'il avait faits pour le bon gouvernement de cette congrégation naissante. Elle fut attaquée vivement, après la mort du Pape Léon X, par certains ermites de la Marche d'Ancône, qui, ayant gagné l'esprit du légat, firent chasser du mont d'Ancône ceux de Paul Justinien. Il fut même mis en prison à Macérata, où il demeura seize jours; mais le légat ayant été informé de la sainteté de sa vie, il l'en fit sortir, et lui rendit son ermitage.

Dans le même temps, un ermite nommé Innocent, étant venu aux cavernes de Massacio, donna à Justinien un ermitage qu'il avait dans la Pouille; celui-ci envoya de ses religieux, et à peine furent-ils arrivés qu'on leur donna encore

Digitized by Google

deux autres ermitages dans la même province. Cette congrégation s'augmentant, les ermites de Camaldoli voulurent s'unir avec elle; ils envoyèrent pour cet effet à Massacio deux de leurs visiteurs, qui firent cette union l'an 1524. L'abbé de Castro, vicaire général de tout l'Ordre des Camaldules, la confirma; mais elle ne subsista que jusqu'au chapitre général de tout l'Ordre qui se tint au monastère de Classe, l'année suivante.

Galéas Gabrielli, qui était abbé commendataire de Saint-Sauveur de Montaigu, proche Pérouse, et neveu du cardinal d'Urbino, avait donné à la Congrégation de Paul Justinien le monastère de Saint-Léonard de Volubrio, qu'il avait aussi en commende; mais non content de cela, il voulut être aussi disciple de Justinien, et en prenant l'habit d'ermite, il donna à cette Congrégation tous ses biens patrimoniaux et ecclésiastiques. Par ce moyen, elle eut de quoi faire subsister ses ermitages, qui avaient grand besoin de secours; car il y venait de toutes parts un si grand nombre de personnes, qu'il aurait été impossible de les nourrir sans le secours que Dieu leur envoya. Comme Galéas Gabrielli n'avait pu donner cette abbaye de Saint-Sauveur à la Congrégation de Justinien que sa vie durant, Justinien alla à Rome pour obtenir du Pape Clément VII l'union de cette abbaye à sa Congrégation; mais à peine fut-il arrivé à Rome que cette ville fut prise par l'armée de l'empereur Charles V, commandée par Charles de Bourbon, et Paul Justinien fut fait prisonnier avec ses compagnons. Cependant, comme ils n'avaient rien, ils furent mis bientôt après en liberté. Il revint à son ermitage de Massacio, où étant sollicité de nouveau par ses religieux de poursuivre l'union de l'abbaye de Saint-Sauveur à la Congrégation, il retourna encore à Rome, où étant arrivé, et ayant obtenu la permission de saluer le Pape, il trouva avec Sa Sainteté l'abbé de Saint-Paul hors des murs de Rome, à qui appartenait l'église de Saint-Sylvestre du Mont-Serat; et comme le Pape savait que Justinien la souhaitait depuis longtemps, il la lui fit donner par cet abbé. Peu de temps après, il tomba malade

Digitized by Google

à Rome; cependant toujours animé du même zèle, nonobstant cette maladie, il se mit en chemin pour aller au Mont-Serat, qui en est éloigné de vingt milles. A peine y fut-il arrivé que sa maladie augmenta de manière à lui faire comprendre qu'il ne pouvait aller loin; dans ces conjonctures, Dieu permit que Grégoire de Bergame, qui avait été majeur de Camaldoli, et autrefois grand ami de Paul Justinien, allant à Rome pour quelques affaires de son Ordre, passa par ce lieu, et vint tout à propos pour lui rendre les derniers devoirs. Paul, en l'apercevant, s'écria : « Que le Seigneur est doux et agréable à ses serviteurs, et que ses miséricordes sont infinies! ce n'est point à cause de mes mérites, mais par un effet de la Providence, que vous vous rencontrez ici, mon cher Père, pour me soulager dans ces derniers moments de ma vie, et pour me confirmer dans la foi par vos exhortations, lorsque mon âme abandonnera son corps mortel. » Et tournant ensuite les yeux vers le ciel, il dit : « O mon doux Jésus, qui êtes mon unique espérance, ne m'abandonnez pas. C'est pour vous que j'ai vécu, c'est pour vous que je meurs; recevez mon esprit, que je remets entre vos mains, parce que vous m'avez racheté par le prix de votre précieux sang; » et en finissant ces paroles, il mourut le 28 juin de l'année 1528, dans la cinquante-deuxième année de son âge.

Augustin de Basciano fut élu général après sa mort; mais dans le temps qu'il était dans la Pouille pour visiter ses monastères, la peste qui affligeait l'Italie l'enleva avec une grande partie de ses religieux, et Justinien de Bergame fut élu en sa place. C'était un homme consommé dans toutes sortes de sciences : il avait été autrefois Bénédictin, et s'était retiré ensuite à Camaldoli, où il avait demeuré pendant huit ans, avant que de passer à la Congrégation des ermites de Saint-Romuald. Un des premiers soins de ce général fut d'affermir sa congrégation, et dans un chapitre général qui se tint, on résolut d'ériger un ermitage comme celui de Camaldoli qui fût le chef de leur congrégation, afin que dans ce lieu il pût y avoir un plus grand nombre d'ermites, que les vieillards

Digitized by Google

pussent vivre plus commodément, et que tous les autres ermitages en dépendissent. Les uns voulaient que l'on préférât à tous les autres l'ermitage des cavernes de Massacio comme le plus ancien, mais le sentiment de ceux qui choisirent le mont de la Couronne prévalut, à cause de l'élévation de cette montagne, de la bonté de l'air, et que toutes les choses nécessaires à la vie y venaient en abondance, outre que l'abbaye de Saint-Sauveur, dont nous avons parlé, qui est située au pied de cette montagne, pouvait être regardée comme le monastère de Fontebuono par rapport à l'ermitage de Camaldoli; que de là on enverrait tous les jours aux ermites ce dont ils auraient besoin, et qu'il pourrait leur servir d'infirmerie et en même temps d'hospice pour recevoir les étrangers. On arrêta donc que l'on bâtirait un ermitage sur cette montagne, qui était une des dépendances de l'abbaye de Saint-Sauveur. On en jeta les fondements sur la cime; les ermites, par un travail continuel de quarante années, ont rendu ce lieu une des plus charmantes solitudes que l'on puisse voir, étant tout entourée de cyprès et de sapins d'une hauteur prodigieuse; et cet ermitage du mont de la Couronne, qui a donné son nom à toute la Congrégation, est devenu le chef d'ordre. Ainsi ceux qui ont dit que Paul Justinien avait fondé son premier monastère au Monte-Corona se sont trompés, puisque les fondements n'en furent jetés qu'après sa mort.

(HÉLYOT.)

LE PROPHÈTE JÉHU.

Jéhu, fils d'Hanani ou Ananias, fut Prophète comme son père. Le Seigneur l'envoya à Baasa, roi d'Israël, pour lui reprocher son ingratitude et son idolâtrie et pour lui annoncer, avec une mort funeste, la ruine de toute sa maison. Baasa, furieux, ordonna de tuer le Prophète, mais ceux qui reçurent cet ordre se gardèrent de l'exécuter. Baasa mourut peu après. Son fils aîné fut tué après un règne de deux ans. Zambri, qui extermina sa maison, ne jouit pas longtemps de son crime. Il n'y avait que sept jours qu'il s'était assis sur le

Digitized by Google

trône, lorsque l'armée d'Israël, qui assiégeait une place des Philistins, proclama Amri roi à sa place. Les dix tribus d'Israël confirmèrent cette élection. Amri vint aussitôt avec l'armée assiéger Zambri, qui, au désespoir, mit le feu à son palais et se brûla avec toute sa maison. Amri bâtit la ville de Samarie et y transporta le siége du royaume d'Israël.

Après douze ans de règne, il eut pour successeur Achab, son fils, qui surpassa en impiété les rois précédents. Josaphat, roi de Juda, fit alliance avec Achab. Il en fut repris par le Prophète Jéhu que, trente ans auparavant, Baasa avait condamné à mort. Jéhu survécut à Josaphat, dont il a écrit l'histoire, comme on le voit dans les Paralipomènes.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Irénée, si fidèle à conserver les traditions des Apôtres, a loué la très-sainte Vierge dans ses écrits, comme il l'avait appris de saint Polycarpe, disciple de saint Jean. Il se plaît à rappeler que c'est d'Elle que nous est venu le salut et la vie, comme c'est d'Ève que nous venait la mort éternelle. Nous voulons citer ce passage de saint Irénée, qui témoigne de la dévotion et de l'amour des premiers siècles envers la très-sainte Mère de Dieu. « De même qu'Ève, dit-il, épouse d'Adam, mais encore vierge, fut, par sa désobéissance, et pour elle, et pour tout le genre humain, une cause de mort, de même Marie, Épouse de Joseph, mais Vierge cependant, a été, par son obéissance, et pour elle et pour tout le genre humain, une cause de salut. Les chaînes de servitude que nous avait forgées Ève vierge par son incrédulité, Marie Vierge les a brisées par sa foi. L'une a été séduite par l'entretien d'un Ange, jusqu'à fuir Dieu en violant son précepte ; l'autre est disposée, par l'entretien d'un Ange, à concevoir et à porter Dieu dans son sein, en se soumettant à sa parole. Si celle-là désobéit à Dieu, celle-ci fut docile à lui obéir : en sorte que, d'Ève encore vierge, la Vierge Marie est devenue l'avocate, et que le genre humain, dévoué à la mort par une

Digitized by Google

vierge, est sauvé par une Vierge, la désobéissance de l'une se trouvant compensée par l'obéissance de l'autre, et la ruse du serpent vaincue par la simplicité de la colombe[1]. »

MARTYROLOGE ROMAIN [2].

Vigile des apôtres saint Pierre et saint Paul.

A Rome, saint Léon, pape.

A Lyon, en France, saint Irénée, évêque et martyr, qui, comme le rapporte saint Jérôme, fut disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne et voisin des temps apostoliques. Ce Saint, ayant combattu contre les hérétiques par ses paroles et par ses écrits, fut couronné par un glorieux martyre, avec la plus grande partie du peuple de la ville, dans la persécution de Sévère.

A Alexandrie, dans la même persécution de Sévère, les saints martyrs Plutarque, Serein, Héraclides, catéchumène : Héron, néophyte ; un autre nommé aussi Serein, Rhaïde, catéchumène, Potamienne et Marcelle sa mère, entre lesquels brilla d'un plus grand éclat la vierge Potamienne, qui, sou-

[1] L. III. *Advers. Hæreses*, c. 33.

[2] QUARTO KALENDAS JULII. LUNA.

Vigilia sanctorum Apostolorum Petri et Pauli. — Romæ, sancti Leonis Papæ Secundi.—Lugduni, in Gallia, sancti Irenæi Episcopi et Martyris, qui (ut scribit sanctus Hieronymus) beati Polycarpi Smyrnensis Episcopi discipulus fuit, et Apostolicorum temporum vicinus. Is cum adversus hæreticos verbis ac scriptis plurimum decertasset, in persecutione Severi cum omni fere civitatis suæ populo coronatus est glorioso martyrio.—Alexandriæ, in eadem Severi persecutione, sanctorum Martyrum Plutarchi, Sereni, Heraclidis catechumeni, Heronis neophyti, et alterius Sereni, Rhaidis catechumenæ, Potamianæ et Marcellæ ejus matris : inter quos præcipue enituit Potamiana virgo, quæ primo immensos innumerosque agones pro virginitate desudans, deinde, etiam exquisitâ et inaudita tormenta pro fide perpessa, ad ultimum una cum matre igne consumpta est. — Eodem die, sancti Papii Martyris, qui in persecutione Diocletiani flagris cæsus, et in lebetem oleo et adipe ferventi plenum injectus, aliaque horrenda supplicia perpessus, demum datis cervicibus coronatur.—Trajecti, sancti Benigni Episcopi et Martyris.—Cordubæ, sancti Argymiri Monachi et Martyris, qui in persecutione Arabica pro fide Christi necatus est.—Romæ, sancti Pauli Papæ et Confessoris.

Digitized by Google

tenant d'abord de grands et nombreux combats pour sa virginité, souffrant ensuite des tourments inouïs pour la foi, fut enfin brûlée avec sa mère.

Le même jour, saint Papias, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, ayant été fouetté et jeté dans une chaudière pleine d'huile et de graisse bouillante, et ayant souffert d'autres supplices horribles, fut enfin couronné en ayant la tête tranchée.

A Utrecht, saint Bénigne, évêque et martyr.

A Cordoue, saint Argimir, moine et martyr, qui fut tué pour la foi de Jésus-Christ dans la persécution des Arabes.

A Rome, saint Paul, pape et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Georges Limnote, de l'Ordre de Saint-Basile.

Saint Céron, archevêque de Cologne, mort en 970.

Saint Théon, martyr en Afrique avec saint Étaphe et plusieurs autres.

Le bienheureux Heimerad, moine de l'abbaye de Corvey, en Saxe.

Saint Gourdin (Gurdinus), martyr en Afrique avec saint Théron.

Saint Loubert, honoré en Armagnac; le diocèse de Bordeaux a une paroisse qui porte le nom de Saint-Loubert.

Saint Macédoine et ses compagnons, martyrs.

Saint Lucien et saint Paul, honorés chez les Grecs.

Saint Second, martyr en Afrique.

Sainte Udégèbe, vierge, qui florissait en Allemagne vers la fin du XII^e^ siècle. Elle est honorée à Spanheim et dans les environs.

Saint Victorin, martyr en Afrique, avec plusieurs autres

Martyrologe de la dernière persécution.

André-Charles Dorgueil, vicaire du diocèse du Mans, condamné, pour n'avoir pas fait le serment schismatique, à mourir comme prêtre refractaire, exécuté à Laval à l'âge de trente-

Digitized by Google

trois ans, avec Louis Chadaigne, sa sœur et sa fille, pour lui avoir donné l'hospitalité qui alors était un crime. Ces quatre coupables mis à mort ensemble, le 28 juin 1794.

Antoine Gély, curé de Barjac en Languedoc (diocèse d'Uzès), arrêté pour n'avoir pas fait le serment, traîné dans les prisons de Mende, exécuté comme prêtre réfractaire, le 28 juin 1794.

Esprit Vincent, prêtre du diocèse d'Orange, condamné comme conspirateur, par la commission populaire d'Orange, exécuté à l'âge de soixante-neuf ans, le 28 juin 1794.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Pierre, Prince des Apôtres, premier Pape. — Sainte Blande et saint Félix, martyrs. — Saint Gunthiern. — Saint Cassius, évêque de Narni. — Sainte Adilie, vierge. — Sainte Hemma, veuve. — Le bienheureux Henrick, martyr. — Le bienheureux Raymond Lulle, du Tiers-Ordre de Saint-François, martyr. — Le bienheureux Ildefonse, frère mineur. — Le vénérable Abdissi, évêque. — Le vénérable Pierre Famelart, curé de Tourcoing, confesseur de la foi. — La vénérable servante de Dieu Marie-Eustelle Harpain, vierge. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIERRE,

PRINCE DES APOTRES, PREMIER PAPE.

Saint Jean-Baptiste devait précéder Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme un serviteur qui annonce son maître. Non-seulement il l'annonça, mais il le montra du doigt. Étant sur le bord du Jourdain avec deux de ses disciples et regardant Jésus qui passait, il dit : « Voilà l'Agneau de Dieu. » Ces deux disciples l'ayant entendu parler ainsi, suivirent Jésus, et demeurèrent chez lui ce jour-là.

Or, André, frère de Simon-Pierre, fils de Jona ou Jean, de la ville de Bethsaïde, était l'un des deux qui avaient entendu dire ceci à Jean, et qui avaient suivi Jésus. Il rencontra d'abord son frère Simon à qui il dit : « Nous avons trouvé le Messie (c'est-à-dire le Christ). » Et il l'amena à Jésus. Or, Jésus l'ayant regardé, lui dit : « Tu es Simon fils de Jona ; tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. » Jésus le connaît du premier abord et sait à quoi il le destine. Il commence à former son Église ; il en désigne le fondement : « Vous vous appellerez Pierre. Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Église. » Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom, il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce

Digitized by Google

moment, mais qui n'est pas encore déclaré, et qui se découvrira dans la suite; car tout ceci n'était encore qu'un commencement ; ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ, ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent et que le grand ouvrage se commence, puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnaître Jésus et lui amener d'autres disciples.

Jésus ayant quitté la ville de Nazareth, près de Cana, alla s'établir tout à fait à Capharnaüm, où il avait déjà séjourné quelque peu de temps avant son dernier voyage de Jérusalem. Dès lors il commença à prêcher et à dire : « Le temps est accompli; le royaume de Dieu est proche; faites pénitence et croyez à l'Évangile, à la bonne nouvelle qui vous est annoncée. » Et sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour. Et il enseignait dans les synagogues ; et tout le monde célébrait ses louanges [1].

Or, marchant le long de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer ; car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : « Venez après moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Eux aussitôt, abandonnant leurs filets, le suivirent. De là s'avançant, il vit deux autres frères dans une barque, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, avec Zébédée, leur père, qui raccommodaient leurs filets ; et il les appela. Eux aussitôt le suivirent, abandonnant leur père dans la barque, avec les filets et les ouvriers [2].

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix, établir partout l'empire du Christ. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront

[1] Matth., IV, 13-17.
[2] Matth., IV, 18-22. Marc., I, 16-20.

Digitized by Google

en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la Croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains; ceux-ci recevront dans leurs propres États des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres; ils verront sans jalousie un empire s'élever au-dessus de leur empire, des lois au-dessus de leurs lois. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Évangile, et ce langage mystique, à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des Barbares. Les philosophes se rendront aussi; et, après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités, où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

Accompagné de ses disciples, Jésus vint à Capharnaüm, et entrant aussitôt dans la synagogue, le jour du sabbat, il enseignait les assistants, et guérit un homme possédé de l'esprit immonde. En sortant de la synagogue, Jésus vint avec Jacques et Jean en la maison de Simon et d'André. Or, la belle-mère de Simon était au lit, ayant une grosse fièvre; ils le prièrent aussitôt pour elle. Et lui s'approchant, la prit par la main, commanda à la fièvre : au même instant la fièvre la quitta; elle se leva et se mit aussitôt à les servir.

Sur le soir, après le coucher du soleil (car c'était un jour de sabbat auquel les Juifs ne faisaient rien avant cette heure), on lui apporta tous les malades et tous les possédés. Toute la ville était assemblée devant la porte. Jésus mit la main sur chacun d'eux et les guérit tous; de manière qu'il accomplit ce qui avait été dit par le Prophète Isaïe : Il a pris sur lui nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies. Les démons sortaient aussi du corps de plusieurs, criant et disant : « Vous

Digitized by Google

êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Mais il les menaçait, et les empêchait de dire qu'ils sussent qu'il était le Christ. Le diable étant le père du mensonge, Jésus ne voulut pas de son témoignage, même vrai [1].

Le lendemain, s'étant levé de fort grand matin, il sortit et s'en alla dans un lieu désert, et là il priait. Simon et ceux qui étaient avec lui l'y suivirent. Et, quand ils l'eurent trouvé, ils lui dirent : « Tout le monde vous cherche. » Et il leur dit : « Allons aux villages et aux villes qui sont ici autour, afin que je prêche là aussi; car c'est pour cela que je suis venu. » Et il parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume et guérissant toute langueur et toute infirmité parmi le peuple. Et sa renommée se répandit par toute la Syrie; et on lui présenta tous ceux qui étaient malades et affligés de diverses sortes de maux et de douleurs, des possédés, des lunatiques, des paralytiques ; et il les guérit. Et de nombreuses troupes le suivirent de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au-delà du Jourdain [2]. La Décapole était un pays de dix villes au-delà du lac ou de la mer de Génésareth ou de Tibériade.

Or, il arriva que la foule se pressait autour de lui pour ouïr la parole de Dieu, et qu'il était debout près du lac de Génézareth. Et il vit deux barques qui étaient près du lac; et les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Montant donc en l'une de ces barques, qui était à Simon, il le pria de le conduire à quelque distance de la terre ; et s'étant assis, il enseignait la multitude de dessus la barque. Et, quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avancez en pleine mer et jetez vos filets pour pêcher. » Simon lui répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais à votre parole, je jetterai le filet. » L'ayant donc fait, ils prirent une grande quantité de poissons, de manière que

[1] Matth., VIII, 14-17. Marc, I, 29-34. Luc, IV.
[2] Matth., IV, 23-5. Marc, I, 35-39. Luc, IV, 42-44.

Digitized by Google

urs filets se rompaient. Et ils firent signe à leurs compa-nons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils vinrent et remplirent les deux barques, de sorte qu'elles llaient enfoncer. Simon-Pierre ayant donc vu cela, tomba ux genoux de Jésus, disant : « Seigneur, éloignez-vous de oi, parce que je suis un homme pécheur. » Car il était saisi 'épouvante, et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de a capture de poissons qu'ils avaient faite, ainsi que Jacques t Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. t Jésus dit à Simon : « Ne crains point ; désormais tu seras insi preneur d'hommes. » Et quand ils eurent amené les arques à terre, ils abandonnèrent tout et le suivirent [1].

Simon avait été amené une première fois à Jésus par son ère André, et en avait reçu le nom de Pierre. Plus tard, ésus appela à sa suite les deux frères, ainsi que Jacques et ean. Ils quittèrent alors leurs filets et le suivirent habituel-ement. Mais comme ils vivaient de la pêche, ils revenaient ncore quelquefois à leurs barques. Peut-être qu'ils y em-loyaient la nuit, afin de suivre le Seigneur pendant le jour. près cette pêche miraculeuse, ils quittèrent non plus sim-lement leurs filets, mais tout : expression qui fait entendre ue c'est ici leur vocation dernière et définitive, et que dé-ormais ils s'attachent inséparablement à Jésus.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les cir-onstances de cette pêche miraculeuse, nous y verrons toute histoire de l'Église, figurée avec les traits les plus frappants. 'est dans la barque de Pierre que Jésus monte ; c'est dans a barque de Pierre qu'il est assis, enseignant la foule des euples ; c'est de la barque de Pierre qu'il instruit le genre umain. C'est à Pierre qu'il dit d'avancer en pleine mer. ette mer, c'est le monde : mer profonde et orageuse, pleine e tumulte et d'agitations, où les individus et les peuples ottent çà et là à tout vent de doctrine, et se dévorent les ns les autres comme des poissons. C'est à Pierre que Jésus

[1] Luc, v, 1-11.

Digitized by Google

commande de jeter le filet dans cet abîme. C'est à Pierre qu'il est donné d'y prendre cette multitude innombrable de toute tribu et de toute langue, savants et ignorants, riches et pauvres, peuples et rois, ces grands poissons, ces monstres marins qui fendent les eaux avec un grand tumulte. Dans ce grand nombre, il y aura des esprits inquiets et impatients qui ne pourront se donner de bornes ni se renfermer dans l'obéissance. La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte ; ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies ; ils s'égarent dans des questions infinies ; ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Mais la multitude n'en remplira pas moins les deux barques, la synagogue et la gentilité : la synagogue d'où Pierre a jeté son filet ; la gentilité restée vide jusque-là, mais qui se remplit de la pêche de Pierre. Elles seront même si pleines, qu'elles failliront être submergées. La multitude des fidèles sera si grande, les méchants y seront tellement mêlés aux bons, les scandales y deviendront quelquefois si forts, il sera si difficile d'y porter la correction nécessaire, que l'Église semblera près d'être submergée par son propre poids ; mais non : elle abordera au rivage de l'éternité ; Jésus est avec elle.

Or, après une année environ de prédications et de miracles, il arriva que Jésus alla sur une montagne pour prier, et il passa toute la nuit dans la prière de Dieu. Lorsqu'il fit jour, il appela ses disciples, et ils vinrent à lui. Il choisit douze d'entre eux, ceux que lui-même voulut, pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher. Il leur donna le nom d'Apôtres, qui signifie envoyés, et il leur accorda le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. C'étaient : Simon, qu'il surnomma Pierre, et André, son frère ; Jacques et Jean, fils de Zébédée, qu'il surnomma Boanergès ou enfants du tonnerre ; Philippe et Barthélemi ; Matthieu et Thomas ; Jacques, fils d'Alphée, et Judas, son frère, nommé Thaddée ; Simon, le Chananéen, surnommé le Zélé ; et Judas Iscariote, celui-là même qui le trahit. Puis, descendant avec eux, il

Digitized by Google

s'arrêta dans un lieu uni comme une plaine, avec la troupe de ses disciples, et une grande multitude de peuple de toute la Judée et de Jérusalem, et de la contrée maritime, et de Tyr, et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Et ceux qui étaient tourmentés des esprits immondes furent guéris. Et la multitude cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous [1].

Or, Jésus, voyant cette foule, leur fit un discours qui commence par les huit Béatitudes. Ce sermon sur la montagne est l'abrégé de tout l'Évangile, comme les huit Béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon.

Et Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités. Or, voyant la multitude de peuple, il en eut compassion, parce qu'ils étaient accablés de maux et gisant çà et là, comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson [2].

Et, ayant appelé ses douze disciples, il leur donna puissance sur les esprits impurs, pour les chasser, et pour guérir toutes sortes de langueurs et d'infirmités. Or, voici les noms des douze Apôtres. Le premier, Simon, qui est appelé Pierre, et André, son frère ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère ; Philippe et Barthélémi ; Thomas et Matthieu, le publicain ; Jacques, fils d'Alphée, et Lebbée, surnommé Thaddée ; Simon, Chananéen, et Judas Iscariote, qui est celui qui le trahit. Jésus envoya ces douze, deux à deux, après leur avoir donné ses instructions.

Cependant les Apôtres, de retour de leur mission, s'étant rassemblés auprès de Jésus, ils lui racontèrent ce qu'ils

[1] Marc, III, 13-19. Luc. VI, 12-16.
[2] Matth., IX, 35-38.

Digitized by Google

avaient fait et ce qu'ils avaient enseigné. Et il leur dit : Venez vous retirer en particulier dans quelque lieu solitaire, et vous reposer un peu. Car, comme il y avait beaucoup de personnes qui allaient et venaient, ils n'avaient pas seulement le temps de manger. Etant donc montés dans une barque, ils s'en allèrent à l'écart, dans un lieu désert du territoire de Bethsaïde, à l'autre bord de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade. Il y en eut qui les virent partir, et beaucoup le surent; de sorte qu'on y courut par terre de toutes les villes, et on y vint avant eux. Ils le suivaient en foule, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait dans la personne de ceux qui étaient malades. Jésus, sortant de la barque, vit cette grande multitude de peuple, et il en eut compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Il les reçut, et monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, la Pâque, qui est la fête des Juifs, était proche. Jésus commença à leur enseigner beaucoup de choses. Il leur parlait du royaume de Dieu, et il rendait la santé à ceux qui avaient besoin de guérison. Il nourrit ainsi cette multitude avec cinq pains et deux poissons, la congédia et s'enfuit sur la montagne, après avoir obligé ses disciples de passer avant lui de l'autre côté.

Il était déjà tard lorsque les disciples descendirent vers la mer. Ils montèrent dans la barque, et s'avançaient vers Capharnaüm, à l'autre bord de la mer. Or, il était déjà nuit, et Jésus n'était pas encore venu à eux. Cependant la barque au milieu de la mer était agitée des flots ; car un grand vent étant venu à souffler, la mer s'éleva. Jésus voyant qu'ils avaient beaucoup de peine à ramer, parce que le vent leur était contraire, il vint à eux vers la quatrième veille de la nuit, marchant sur la mer, et il voulait les passer. Lors donc qu'ils eurent fait, à force de rames, vingt-cinq ou trente stades, environ cinq quarts de lieue, ils aperçurent Jésus qui marchait sur la mer, et qui s'approchait de la barque, et ils eurent peur. C'est un fantôme, dirent-ils tout troublés, et la frayeur leur fit pousser un cri ; car ils l'aperçurent tous, et

Digitized by Google

l'effroi fut universel. Mais aussitôt il leur parla, et leur dit : « Rassurez-vous, c'est moi ; ne craignez point. — Seigneur, lui répondit Pierre, si c'est vous, commandez-moi d'aller à vous sur les eaux. — Venez, lui dit-il. » Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort, il eut peur, et, commençant d'enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauvez-moi ! » Et aussitôt Jésus étendant la main, le prit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » Alors les disciples désirèrent de recevoir Jésus dans la barque, et il y monta. Dès que Jésus et Pierre y furent montés, le vent cessa ; ce qui les étonna encore davantage. Car dans le trouble où ils étaient, ils ne firent point réflexion à ce qui était arrivé au sujet des pains, parce que leur cœur était aveuglé. Et aussitôt la barque aborda au lieu où ils allaient. Alors ceux qui étaient dans cette barque, s'approchant de lui, l'adorèrent, en lui disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. »

Après avoir ainsi traversé le lac, ils vinrent au pays de Génézareth. Les habitants reconnurent aussitôt Jésus, et parcourant toute la contrée, ils apportèrent les malades dans des lits, partout où ils entendaient dire qu'il était. En quelque lieu qu'il entrât, soit villages ou villes, on mettait les malades dans les places publiques, et on le priait de leur laisser seulement toucher le bord de sa robe. Et tous ceux qui le touchaient étaient guéris [1].

Ce miracle de la multiplication des pains, arrivé vers le temps de la Pâque judaïque, figurait le miracle plus grand de la Pâque chrétienne, dont Jésus allait annoncer l'institution.

Dans la synagogue de Capharnaüm, il annonça effectivement l'institution de la sainte Eucharistie, et dit entre autres ces paroles : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit

[1] Matth., xiv, 13-36. Marc, vi, 30-56. Luc, ix, 10-17. Joan, vi, 1-21.

Digitized by Google

mon sang, demeure en moi, et moi en lui. » Dès lors, beaucoup de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui. Jésus dit donc aux Douze : « Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi? » Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Quelque temps après, Jésus s'en alla de Bethsaïde avec ses disciples dans le village de Césarée de Philippe. Pendant qu'ils étaient en chemin, comme Jésus était en prières, seul avec ses disciples, il leur fit cette demande : « Qui disent les gens qu'est le Fils de l'homme? » Ils lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; les autres, Élie; les autres, Jérémie, ou l'un des prophètes ressuscité. — Et vous, leur dit alors Jésus, qui dites-vous que je suis? » Pierre, répondant, lui dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Jésus lui répartit : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona; car ce n'est point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi aussi je te dis que tu es Pierre, et que sur cette même Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux [1]. »

C'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ, Fils de Dieu, à Simon, fils de Jona; Jésus-Christ, qui est la vraie Pierre et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique; c'est à celui-là que Jésus-Christ parle, et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté; « et moi, dit-il, je te dis à toi, tu es Pierre; et, ajoute-t-il, sur cette Pierre j'établirai mon Église; et, conclut-il, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, ins-

1 Matth., XVI, 13-19. Marc, VIII, 27-29. Luc, IX, 18-20.

Digitized by Google

pire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice. « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de Pierre finisse avec lui; ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa Chaire; c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au Concile de Chalcédoine. Jésus-Christ poursuit son dessein; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, il ajoute : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Toi, qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Tout est soumis à ces clefs; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux [1].

C'est ainsi que le plus docte et le plus éloquent évêque de France commentait, devant ses collègues assemblés, la promesse de Jésus-Christ à saint Pierre. Promesse, prédiction, il faut bien le remarquer : promesse inviolable, prédiction infaillible, mais non encore accomplie. Il dit au futur : « Je bâtirai, je te donnerai. » Ces paroles n'auront leur plein effet que quand il dira au présent : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » D'ici là, ce que Pierre pourra éprouver de faiblesses ne touche aucunement les prérogatives qui lui sont annoncées, mais qu'il n'avait point encore reçues. Il n'était point encore institué Chef de l'Église, mais seulement désigné pour l'être.

Après que Pierre eut confessé si hautement la divinité de

[1] Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Église.*

Digitized by Google

son Maître, et reçu de lui de si magnifiques promesses, Jésus défendit fortement à ses disciples de dire à personne qu'il fût le Christ. Dès lors, il commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup; qu'il y fût rejeté par les sénateurs, par les princes des prêtres et les Scribes ou docteurs de la loi; qu'il y fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Et il tenait ouvertement ce discours. Alors Pierre, l'ayant tiré à part, commença de le reprendre, en lui disant : « Ah! Seigneur, que cela soit loin de vous! non, cela ne vous arrivera point! » Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : « Va derrière moi, Satan; tu m'es un scandale, parce que tu ne goûtes point les choses de Dieu, mais celles des hommes. » Puis, appelant à lui le peuple avec ses disciples, il leur dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver son âme (ou sa vie) la perdra; et celui qui perdra son âme pour l'amour de moi et de l'Évangile, la sauvera. En effet, que sert à un homme de gagner tout le monde, et de perdre son âme? ou par quel échange pourra-t-il la racheter? Car si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles parmi cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra, accompagné des saints Anges, dans la gloire de son Père. Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses Anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » Il ajouta : « En vérité, je vous le dis, parmi ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir en puissance, et le Fils de l'homme dans sa royauté [1]. »

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Cette parole est bien dure : oui, au premier abord; mais, dans le fond, elle n'est que gloire et que récompense. Si un roi mortel disait à des hommes de peine : « Si quelqu'un d'entre vous veut venir

[1] Matth., XVI, 20-28. Marc, VIII, 30-39. Luc, IX, 21-27.

Digitized by Google

avec moi dans mon palais, qu'il renonce à ce qu'il est pour devenir ce que je suis, qu'il rejette ses haillons pour prendre mes vêtements et mes armes, et qu'il me suive comme un ami fidèle, qu'il partage mes travaux pour partager ma gloire et mon royaume; » qui de ces hommes ne se croirait au comble du bonheur? Et voici le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui nous dit à tous : « Si quelqu'un veut venir après moi, non-seulement au combat, mais à la victoire, et à une victoire certaine, à un triomphe éternel : après moi au ciel, après moi dans ma gloire, après moi dans mon royaume; qu'il se renonce, qu'il se renonce en soi-même, pour se retrouver en moi; qu'il se renonce méchant, pour se retrouver bon; qu'il se renonce pécheur, pour se retrouver juste; qu'il se renonce imparfait, pour se retrouver parfait; qu'il se renonce esprit borné et incertain, pour se retrouver comme infini et infaillible; qu'il se renonce volonté dépravée et impuissante, pour se retrouver droite et toute-puissante; qu'il se renonce chair terrestre et corruptible, pour se retrouver corps céleste, glorieux et incorruptible; en un mot, qu'il se renonce homme, pour se retrouver Dieu, pour se retrouver Jésus-Christ. A cet effet, qu'il prenne sa croix, qu'il supporte avec courage les travaux, les souffrances, l'espèce de mort que nécessitera cette divine transformation de lui-même. Qu'il me suive, guidé par mon exemple, soutenu de ma force. » Tel est le mystère de l'abnégation chrétienne. Pierre ne le comprenait point encore. Par un attachement trop humain à son Maître, il le détourne de ce qui doit opérer la gloire de Dieu et le salut des hommes; c'est pourquoi il est appelé Satan, c'est-à-dire adversaire. Mais il comprendra plus tard : alors il se réjouira d'avoir été trouvé digne de souffrir des outrages pour le nom de Jésus, et de mourir comme lui sur une croix.

Le Seigneur avait ajouté que quelques-uns de ceux qui étaient là ne goûteraient point la mort, qu'ils n'eussent été témoins de sa gloire. Cette parole ne tarda point à s'accomplir.

« Environ huit jours après (il y en avait six de complets), Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et il les

Digitized by Google

mena seuls à l'écart, sur une haute montagne, où il monta pour prier. Et pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre, et il se transfigura devant eux. Sa face devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière, brillants comme l'éclair, d'une blancheur vive comme la neige, en sorte qu'il n'y a point de foulon au monde qui puisse en faire de si blancs. Et voici qu'il parut deux hommes, qui s'entretenaient avec lui. C'étaient Moïse et Élie. Ils parurent dans un état de gloire, et ils disaient sa sortie du monde, qu'il allait accomplir dans Jérusalem. Mais Pierre, et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil. En se réveillant, ils virent sa gloire et les deux hommes qui étaient avec lui. Moïse et Élie allaient le quitter, lorsque Pierre dit à Jésus : « Maître, il est bon pour nous de rester ici ; si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie. » Car il ne savait ce qu'il disait, tant ils étaient effrayés. Il parlait encore, lorsque parut une nuée lumineuse qui les couvrit de son ombre. Et ils eurent peur, lorsqu'ils les virent entrer dans la nuée. Et il vint de la nuée une voix disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le. » Tandis que la voix se faisait entendre, il ne se trouva que Jésus tout seul. A ces paroles, les disciples, saisis de frayeur, tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit : « Levez-vous, et ne craignez point. » Alors, levant les yeux et les jetant de tous côtés, ils ne virent plus avec eux que Jésus seul [1]. »

Dieu et les hommes, le ciel et la terre, sont témoins de la transfiguration de Jésus-Christ. Le Père éternel fait entendre sa voix. Moïse et Élie apparaissent ; Moïse, par qui avait été donnée la loi que Jésus accomplissait ; Élie, le plus grand thaumaturge parmi les Prophètes de l'ancienne alliance, de cette alliance dont Jésus-Christ accomplissait les promesses ; Moïse et Élie, qui avaient vu, l'un et l'autre, la gloire de Dieu

[1] Matth., XVII, 1-8. Marc, IX, 1-7. Luc, IX, 28-36.

Digitized by Google

sur le mont Horeb; Moïse et Élie, eux, dont l'un n'avait point goûté la mort, et dont l'autre avait été conduit à la mort d'une manière mystérieuse, et enseveli par Dieu même. Les trois témoins que Jésus-Christ amène avec lui, et qu'il avait coutume de distinguer parmi les autres Apôtres, c'est Pierre, le roc, auquel il avait promis, huit jours auparavant, de fonder sur lui son Église : Pierre, le chef des Apôtres ; ce sont les enfants du tonnerre, Jacques, le premier martyr parmi les douze, et Jean, que Jésus aimait, qui était destiné à voir l'exécution des jugements de Dieu sur Jérusalem, et à recevoir de hautes révélations sur la future histoire de l'Église et du monde. Pierre dira plus tard : « Ce n'est pas en suivant de doctes fables que nous avons fait connaître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque, de la nuée où la gloire souveraine paraissait avec tant d'éclat, cette voix fut entendue : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le. » Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte [1]. » Voilà ce que dira Pierre dans sa deuxième Épître. Mais sur le Thabor, au moment de la transfiguration, la joie, la surprise, la frayeur, le mettent hors de lui-même : il dit, sans savoir ce qu'il dit : Faisons trois tabernacles, trois tentes; il voudrait mettre et Jésus-Christ, et Moïse, et Élie, chacun à part ; Dieu réunit tout sous un même tabernacle, sous une même nuée lumineuse, il ramène tout à son Fils et à cette parole : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le; » Moïse et Élie disparaissent, on ne voit plus que Jésus, fin de la Loi et des Prophètes; Jésus, dont Moïse et Élie viennent de dire les souffrances et la mort; Jésus, qui doit être crucifié, la seule chose que sauront prêcher les Apôtres.

Et lorsque Jésus et ses disciples furent venus à Caphar-

[1] II. Petr., I.

Digitized by Google

naüm, ceux qui recevaient le tribut des deux drachmes vinrent à Pierre, et lui dirent : « Votre maître ne paie-t-il pas le tribut? » Il leur répondit : « Oui. » Et quand il fut entré dans la maison, Jésus le prévint et lui dit : « Simon, que t'en semble? De qui est-ce que les rois de la terre reçoivent les tributs et les impôts? Est-ce de leurs propres enfants ou des étrangers ? — Des étrangers, » répondit Pierre. Jésus lui dit : « Les enfants sont donc libres. Mais afin que nous ne les scandalisions point, va à la mer et y jette l'hameçon, et le premier poisson qui montera prends-le ; en lui ouvrant la bouche tu y trouveras un statère (valant quatre drachmes); prends-le et le leur donne pour moi et pour toi [1]. »

Dieu avait ordonné par Moïse que, toutes les fois qu'on ferait e dénombrement des enfants d'Israël, chaque homme paierait un demi-sicle ou deux drachmes de capitation, qui devait être employé à l'entretien du tabernacle, et qui le fut ensuite à l'entretien du temple. Il paraît même qu'avec le temps, les Juifs payèrent cette capitation tous les ans. De là les grandes sommes que, d'après le témoignage de Cicéron [2], ils envoyaient chaque année à Jérusalem, de toutes les parties de la domination romaine. Il y a toute apparence que c'est de cette collecte qu'il est ici question. La Galilée, dans laquelle était situé Capharnaüm, n'était pas encore réduite en province romaine, comme la Judée proprement dite, mais se voyait encore gouvernée par le tétrarque ou roi Hérode-Antipas. On n'y levait donc pas encore le tribut direct pour les empereurs romains, comme à Jérusalem et dans la Judée, qui se trouvaient sous le gouvernement de Ponce-Pilate ; mais on y levait, comme partout ailleurs, le didrachme pour le temple. Et ceci fait sentir toute la justesse du raisonnement que Jésus-Christ fait à saint Pierre; puisque les rois ne reçoivent de tribut que des étrangers, et non pas de leurs propres enfants, le tribut qu'on levait pour le temple, pour la maison de son Père, ne le regardait donc pas, lui, son Fils propre et unique.

[1] Matth., XVII, 23-26.
[2] Cicer., *Pro Flacco.*

Digitized by Google

Les Apôtres s'étaient disputés à qui serait le plus grand : Jésus leur enseigne à se disputer à qui serait le plus petit et le plus humble; à imiter la simplicité des petits enfants, à les respecter comme les pupilles des saints Anges, à se garder, comme du plus grand malheur, de les induire au péché par quelque mauvais exemple ; à pardonner volontiers les injures, à exercer la correction fraternelle. A ce sujet, il établit la souveraine autorité de l'Église dans les contestations qui s'élèvent entre les fidèles : quiconque ne l'écoute pas doit être regardé comme un païen et un publicain. La raison en est dans la puissance que Jésus-Christ a conférée à ses Apôtres par ces paroles : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Ces paroles avaient été adressées précédemment à saint Pierre. « C'était manifestement le dessein de Jésus-Christ, dit Bossuet, de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs ; mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous lierez ; » car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude [1]. »

Or, le premier jour des azymes, dans lequel il fallait immoler la Pâque, les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : « Où voulez-vous que nous allions vous faire les préparatifs pour manger la Pâque ? » Il envoya deux de ses disciples, Pierre et Jean : « Allez, dit-il, nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions. » Ceux-ci dirent encore : « Où voulez-vous que nous la préparions? » Il leur dit : «Al-

[1] Bossuet, *Unité de l'Église*.

Digitized by Google

lez dans la ville. Dès que vous y entrerez, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et quelque part qu'il entre, vous direz au père de famille de cette maison : Voici ce que dit le Maître : Mon temps approche, je fais la Pâque chez vous avec mes disciples ; où est le lieu où je puisse la manger avec eux ? Et il vous montrera une grande salle haute, toute tapissée. Faites-nous là les préparatifs. » Ses disciples s'en allèrent à la ville, et, y étant arrivés, ils trouvèrent les choses selon qu'il leur avait dit, et ils firent les préparatifs de la Pâque.

« Jésus ayant mangé la Pâque de la loi ancienne, se leva de table et quitta ses vêtements ; puis ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre. Mais Pierre lui dit : « Seigneur, vous me lavez les pieds? » Jésus lui répondit : « Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras dans la suite. » Pierre lui dit : « Jamais vous ne me laverez les pieds ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. » Alors Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! » Jésus lui dit : « Celui qui est déjà lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est pur tout entier. Et vous aussi vous êtes purs ; mais non pas tous. » Car il savait qui devait le livrer, et c'est pour cela qu'il dit : « Vous n'êtes pas tous purs. » Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : « Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns les autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes comme je vous l'ai fait [1]. »

[1] Joan., XIII, 1-15.

Digitized by Google

Ah ! que Jésus a vraiment aimé les siens, non-seulement jusqu'à la fin de sa vie, mais jusqu'à un excès d'amour. C'était la coutume en Orient de prendre fréquemment des bains : celui qui sortait de là n'avait plus besoin que de se laver les pieds : c'était la fonction du plus humble serviteur. Jésus la remplit à l'égard de tous ses disciples. Et cet amoureux abaissement pour leur procurer une entière pureté de corps, n'était que l'image d'un abaissement, d'un amour beaucoup plus grand, pour leur procurer une entière pureté d'âme : et l'un et l'autre afin de se donner lui-même à eux dans le mystère de son abaissement et de son amour. Car aussitôt il institua le sacrement de la sainte Eucharistie, et communia pour la première fois ses Apôtres.

« Il s'excita de nouveau parmi eux une contestation, lequel d'entre eux devait passer pour le plus grand. Mais il leur dit : Les rois des nations les traitent avec empire ; et ceux qui ont pouvoir sur elles, sont appelés bienfaiteurs ou évergètes. Or, vous, ne faites pas ainsi ; mais que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit ; et que celui qui gouverne, soit comme celui qui sert. Car lequel est le plus grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Et moi cependant, je suis parmi vous comme celui qui sert. C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations. Aussi je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table, dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.

« Le Seigneur dit ensuite : Simon, Simon, voilà que Satan a demandé à vous cribler, comme on crible le froment. Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras converti [1], affermis tes frères [2]. »

[1] Suivant de doctes interprètes, c'est ici un hébraïsme qui veut dire : *Et toi à ton tour, Et toi te tournant vers eux ;* comme quand David dit à Dieu : *Deus, tu conversus vivificabis nos.* Jansen. Maldonat.

[2] Luc, XXII, 24-32.

Digitized by Google

Les Apôtres s'étaient disputés, qui aurait la premièr place. Jésus, dans sa réponse, leur apprend que leur ambi tion les exposait au plus grand péril ; qu'il n'y avait d'espé rance pour eux qu'en lui seul, et que Pierre était leur futu chef. C'est à celui-ci qu'il s'adresse : Simon, Simon, voil que Satan vous a demandés, *vous,* au pluriel, vous tous qu disputez de la prééminence : Satan a demandé à vous cribler vous agiter, vous jeter en l'air, vous précipiter en bas, faire de vous, en un mot, tout ce qu'il veut. Quel péril ! Mais moi, j'ai prié pour toi, pour toi en particulier, pour toi avec dis tinction. Non que Jésus ait négligé les autres ; mais, comme l'expliquent les saints Pères, parce qu'en affermissant le chef, il voulait empêcher par là que les membres ne vacil lassent. C'est pourquoi il dit : J'ai prié pour toi, et non pas, j'ai prié pour vous. Et que l'effet de cette prière qu'il faisait pour Pierre, regardât les autres Apôtres, la suite du discours le fait paraître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : Et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères.

Quand il dit : « j'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas, » il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pé cheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan ; c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandait ainsi, lui qui dit : « Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours. » Qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invin cible, inébranlable, et si abondante, d'ailleurs, qu'elle fut capable d'affermir, non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les Apôtres et les pasteurs du trou peau, en empêchant Satan de les cribler [1].

Et cette parole revient manifestement à celle où il avait dit : « *Tu es Pierre,* » je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Église.

[1] Bossuet, *Méditat.*

Digitized by Google

ar je la veux bâtir sur cette pierre. Je veux mettre en toi, l'une manière éminente et particulière, la prédication de la oi, qui en sera le fondement, et les portes de l'enfer ne pré-audront point contre elle, c'est-à-dire qu'elle sera affermie ontre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et ela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : « Satan a demandé de vous cribler ; » mais, Pierre, j'ai prié our toi, ta foi ne défaillira pas ; et toi, confirme tes frères ?

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Église ; il est chargé le tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les ffermir dans cette foi qu'il venait de rendre invincible par sa rière.

Cette parole : « Affermis tes frères, » n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à saint Pierre ; c'est un ffice qu'il érige et qu'il institue dans son Église à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux disciples qu'il rassemblait autour de lui, est le modèle de l'Église chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du collége apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Église, par la foi qu'il y devait annoncer au nom de tous, dès ce moment se fit l'établissement, ou plutôt la désignation d'une primauté dans l'Église en la personne de saint Pierre. En disant à ses Apôtres : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles, » il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il en fut aussi destiné une semblable durée aux autres Apôtres. Il y devait toujours avoir un Pierre dans l'Église, pour confirmer ses frères dans la foi : c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité, que le Sauveur désirait plus que toutes choses ; et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des Apôtres, que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs.

Après plusieurs autres discours, Jésus ajouta : « Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, que vous serez dispersés chacun de votre côté, et que vous me laisserez seul. » Cepen-

Digitized by Google

dant je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi[1]. Oui, vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale ; car est écrit : « Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupea seront dispersées. » Mais après que je serai ressuscité, j vous précéderai en Galilée[2]. Je vous ait dit ces choses, afin qu vous ayez la paix en moi. Vous aurez de grandes tribulation dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde[3].

« Mais Pierre, prenant la parole, lui dit : Et quand tous les au tres seraient scandalisés à votre sujet, pour moi, je ne le sera jamais. Jésus lui repartit : En vérité, je te dis que toi-même aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deu fois, tu me renonceras trois fois. Mais Pierre insistait encor davantage : Et quand même il me faudrait mourir avec vous je ne vous renoncerai point. Et tous les autres disciples diren de même[4]. »

Les Apôtres parlaient sincèrement. Ils ne connaissaient pas encore toute la faiblesse, toute l'indigence humaine. Jésu leur avait dit : « Demandez, et vous obtiendrez. » Il oublien de rien demander : ils se croient assez forts, malgré le avertissements de leur Maître. Ils seront laissés à leur pré somption, pour apprendre que sans lui ils ne peuvent rien : que ce n'est que par lui qu'ils vaincront le monde.

Jésus étant allé à la montagne des Oliviers, dit à ses dis ciples : « Demeurez ici, pendant que je m'en irai prier là ; priez aussi afin que vous n'entriez pas en tentation. » Ensuite, laissant les autres, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à craindre et à être rempli de tristesse. Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, et veillez avec moi. Et, s'étant un peu avancé, il s'écarta d'eux à la distance d'un jet de pierre : et s'étant mis à genoux, la face contre terre, il priait. Se levant après sa prière, il vint vers ses disciples, et il les trouva endormis de tristesse. Et il dit

1 Joan., XVI, 23-32.
2 Matth., XXVI, 31-32. Marc, XIV, 27-28.
3 Joan., XVI, 33.
4 Matth., XVI, 33-35. Marc, XIV, 29-31.

Digitized by Google

Pierre : « Simon, vous dormez ? vous n'avez pu veiller une ure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point tentation : l'esprit est prompt, il est vrai ; mais la chair t faible. »

Peu après arriva une troupe de gens armés conduits par le aître Judas, qui mirent la main sur Jésus et l'arrêtèrent. Or, ux qui étaient avec Jésus voyant ce qui allait arriver, lui rent : « Seigneur, frapperons-nous du glaive ? » Et Simon-erre, qui avait un glaive, le tira, et frappa un serviteur du and-prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'ap-lait Malchus. Mais Jésus dit : « demeurez-en là ; » et, lui ant touché l'oreille, il le guérit. Ensuite il dit à Pierre : Remettez votre glaive dans le fourreau ; car tous ceux qui servent du glaive, périront par le glaive. » Quoi ? ne boi-ai-je pas le calice que mon Père m'a donné ? Pensez-vous que ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne me donnerait pas ussitôt plus de douze légions d'Anges ? Comment donc s'ac-mpliront les Écritures, qui déclarent qu'il faut que cela rive ainsi [1] ?

Jésus fut conduit premièrement chez Anne, ensuite chez aïphe. Or, Simon-Pierre suivait Jésus de loin avec un autre isciple. Ce disciple, qui était connu du grand-prêtre, entra ans la cour de la maison du pontife avec Jésus. Mais Pierre emeurait debout dehors à la porte. Cet autre disciple donc ui était connu du grand-prêtre, sortit et parla à celle qui ardait la porte, et fit entrer Pierre jusque dans la cour du rand-prêtre. Les domestiques et les officiers étaient là au-rès du feu (car il faisait froid), et ils se chauffaient, ayant llumé du feu au milieu de la cour. Pierre étant entré, s'assit vec les officiers pour voir la fin, et il se chauffait avec eux.

« Cependant une servante du grand-prêtre, c'était celle qui ardait la porte, étant venue où Pierre se chauffait, et l'ayant onsidéré attentivement à la lumière du feu, elle dit : Toi

[1] Matth., XXVI, 30-56. Marc., XIV, 46-52. Luc., XXII, 49-53. Joan., VIII, 2-12.

Digitized by Google

aussi, tu étais avec Jésus de Nazareth. Mais il le nia devant tout le monde, disant : Femme, je ne le connais point ; je ne sais ce que vous voulez dire. Et il sortit dans le vestibule, et le coq chanta. Mais, comme il sortait de la porte, une autre servante l'aperçut, et dit à ceux qui étaient là : Et celui-ci aussi était avec Jésus de Nazareth. Et peu de temps après un autre le voyant, dit : Tu es aussi de ces gens-là. Ils lui dirent donc : N'es-tu pas aussi de ses disciples ! Il nia donc une seconde fois avec serment, disant : Je n'en suis point ; je ne connais point cet homme. Environ une heure après, un des domestiques du grand-prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Est-ce que je ne t'ai pas vu avec lui dans le jardin? Un autre disait affirmativement : Certainement celui-ci était aussi avec lui, car il est Galiléen. Enfin ceux qui étaient dans la cour s'approchèrent et dirent à Pierre : Assurément tu es aussi de ces gens-là, car tu es Galiléen : ton langage fait voir qui tu es. Pierre donc le nia une troisième fois. Il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme-là que vous dites. Aussitôt, comme il parlait encore, le coq chanta pour la seconde fois, et le Seigneur s'étant retourné, regarda Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante deux fois, vous me renoncerez trois fois ; et étant sorti, il pleura amèrement [1]. »

Cette faute de Simon-Pierre est semblable à celle d'Adam et à celle d'Aaron. Adam, premier père et pontife du genre humain, non plus qu'Aaron, futur pontife du peuple juif, et Pierre, futur pontife du peuple chrétien, ne pécha que par faiblesse ; il ne crut ni n'enseigna l'erreur. Nous disons Pierre, *futur* pontife du peuple chrétien ; car il ne l'était pas encore de présent, mais seulement désigné pour l'être. Il devait apprendre auparavant par l'épreuve de sa propre faiblesse à compatir aux faiblesses des autres, et à pardonner à leur repentir, comme Jésus pardonna au sien.

[1] Matth., XXVI, 69-75. Marc, XIV, 66-72. Luc, XXII, 56-62. Joan., XVIII.

Digitized by Google

Les saintes femmes étant allées au sépulcre de Jésus, afin l'embaumer son corps, un Ange leur apparut et leur dit : « Ne craignez pas, vous, je le sais, vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il n'est point ici, car il ressuscité comme il l'a dit. Venez et voyez le lieu où avait été placé le Seigneur. Mais allez promptement, et dites à ses disciples et à Pierre, qu'il est ressuscité ; et le voilà qui vous précède en Galilée : là, vous le verrez comme il l'a dit. »

Mais avant que l'Ange se fût rendu visible à ces femmes, Marie-Madeleine, qui était venue avec elles, s'en était courue et venue trouver Simon-Pierre, et cet autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. » Pierre donc sortit, et cet autre disciple, et ils vinrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble ; mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et il arriva le premier au sépulcre. Et, s'étant baissé, il vit les linges posés à terre ; cependant il n'entra point. Simon-Pierre, qui le suivait, vint et entra dans le sépulcre, et il vit les linceuls posés à terre, et le suaire qu'on lui avait mis sur la tête, lequel n'était pas avec les linceuls, mais plié dans un lieu à part. Alors donc l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra, et il vit, et il crut (que le corps avait été enlevé). Car ils ne savaient pas encore ce que l'Ecriture enseigne, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. Les disciples donc retournèrent chez eux.

Mais Marie resta auprès du sépulcre, pleurant lorsque le Seigneur lui apparut et l'appela par son nom.

Quant aux disciples, ils étaient encore dans l'affliction et dans les larmes. Marie-Madeleine vint et leur dit : « J'ai vu le Seigneur, il m'a dit ces choses. » Mais eux ne la crurent point. Cependant Pierre, se levant, courant au sépulcre, et se baissant, il ne vit que les linceuls posés par terre. Et il s'en alla, admirant en lui-même ce qui était arrivé. Peu après le Seigneur lui apparut ; car ce jour-là même les disciples dirent à ceux qui revenaient d'Emmaüs : « Le Seigneur est vrai-

Digitized by Google

ment ressuscité, et il a apparu à Simon. » Ainsi, parmi les saintes femmes, la première à laquelle le Sauveur apparaît est Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons; et parmi ses disciples, le premier auquel il accorde le même bonheur, est Pierre, qui l'avait renié, mais qui pleurait sa faute.

Après plusieurs autres apparitions, Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade: et il se manifesta ainsi : Simon-Pierre et Thomas appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus étaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Et ils sortirent, et ils montèrent dans une barque ; et ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage : les disciples néanmoins ne s'aperçurent point que c'était Jésus. Jésus donc leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à la droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer, tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Simon-Pierre, entendant que c'était le Seigneur, prit sa tunique (car il était nu,) et se jeta à la mer. Les autres disciples vinrent avec la barque, traînant le filet plein de poissons ; car ils n'étaient éloignés de la terre que de deux cents coudées environ. Quand ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés et du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez quelques poissons de ceux que vous avez pris à l'instant. Simon-Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet, plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : Venez, dînez. Et nul de ceux qui se mirent là pour manger n'osaient lui demander : Qui êtes-vous? car ils savaient que c'était le Seigneur. Jésus s'approcha donc, prit le pain, leur en donna, et du poisson aussi. Ce fut la troisième fois que Jésus apparut à ses disciples, depuis sa résurrection d'entre les morts.

Digitized by Google

Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Oui. Seigneur, lui répondit-il, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre fut contristé de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois : m'aimes-tu ? et il lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses : vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis, lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais, lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. Or, il dit cela, pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu.

« Et lorsqu'il eut ainsi parlé, il lui dit : Suis-moi. Pierre, se retournant, vit ce disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la Cène, s'était reposé sur son sein et lui avait dit : Seigneur, qui est celui qui vous trahira? Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, et celui-ci, que deviendra-t-il ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Pour toi, suis-moi. Le bruit se répandit donc parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait point dit : Il ne mourra point ; mais, si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?

» C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit ceci, et nous savons que son témoignage est véritable. Il y a encore beaucoup de choses que fit Jésus, et si elles étaient rapportées en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres où elles seraient écrites [1]. »

C'est ainsi que saint Jean termine son Évangile. Le dernier fait qu'il rapporte, est la prérogative conférée à son

[1] Joan., XXI, 1-25.

Digitized by Google

ami. Pierre et Jean sont les disciples que Jésus aimait le plus. A celui-ci, il confie sa Mère ; à celui-là, il confie son Épouse, l'Église, qu'il s'est acquise par son sang. Il y avait un an à peu près qu'il lui avait dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jean : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Il parlait au futur : c'était une promesse. Aujourd'hui il dit au présent : Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis. C'est une installation impérative. C'est aujourd'hui que Pierre est effectivement institué, par Jésus-Christ, Pasteur suprême de son unique Troupeau ; et les brebis et les agneaux, et les mères, et les petits, et les pasteurs et les ouailles, tout est soumis à sa houlette : c'est à lui à les paître, c'est-à-dire à les instruire, à les gouverner ; suivant le style de l'antiquité sacrée et profane, où les rois sont appelés les pasteurs des peuples. C'est d'aujourd'hui seulement qu'il est investi de sa dignité souveraine et des grâces que le Seigneur a voulu y attacher. Lorsqu'il renia trois fois son Maître, il n'était pas encore chef actuel de l'Église, mais seulement désigné pour l'être un jour. Sa chute fut celle de l'homme, et non pas du pasteur. Il y a plus : il ne sera institué pasteur suprême qu'en expiant ses trois reniements par trois actes d'un amour plus grand que celui des autres. Vicaire de Jésus-Christ, semblable à lui par l'autorité, il le sera encore par le genre de sa mort : il mourra comme lui sur la croix, les mains étendues et percées de clous.

Après l'Ascension du Seigneur, les disciples retournèrent pleins de joie de la montagne des Oliviers à Jérusalem, et, entrés dans la maison, ils montèrent à la chambre haute où demeuraient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemi et Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, et Simon le Chananéen, et Jude, frère de Jacques. Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière avec les pieuses femmes, et Marie, Mère de Jésus, et ses frères ou ses parents[1].

[1] Act., 1, 9-14.

Digitized by Google

Jésus avait commandé à ses Apôtres de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, la vertu de l'Esprit-Saint qui devait descendre sur eux. Ce fut dans ces jours d'attente que Pierre déploya pour la première fois l'autorité dont il était revêtu. Le Sauveur avait choisi douze Apôtres suivant les douze tribus d'Israël; ce nombre sacré n'était plus complet depuis que le traître Judas s'était pendu. Il s'agissait de lui donner un successeur. « Pierre, sans aucun doute, dit le docteur le plus célèbre de tout l'Orient, saint Chrysostome, aurait pu, lui seul, faire ce choix, vu que le Seigneur, par ces paroles : *Affermis tes frères,* avait placé tous les autres sous sa main. Toutefois, par condescendance, il en remit le jugement à la multitude, afin de lui rendre plus vénérable celui qu'elle choisirait, et pour ne point exciter sa jalousie [1]. » Il tint donc une assemblée où se trouvèrent environ cent vingt hommes, il y rappela le funeste sort de Judas, ainsi que le champ du sang acheté du prix de sa trahison, et décida qu'il fallait qu'un autre prît sa charge d'évêque; puis il régla qu'on devait le choisir parmi ceux qui avaient toujours été avec Jésus-Christ, afin qu'il pût rendre témoignage de sa résurrection. L'assemblée en présenta deux, Joseph Barsabas, surnommé Juste, et Mathias. Comme ils paraissaient tous les deux également dignes, on résolut, après une fervente prière, de jeter le sort, qui tomba sur Mathias; et dès ce moment le disciple fut compté parmi les Apôtres, et devint participant de toutes leurs prérogatives [2].

Le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit étant descendu sur les Apôtres, saint Pierre fit une première prédication, qui convertit trois mille hommes. Ayant guéri un boiteux de naissance, il fit une seconde prédication, qui ne fut pas moins efficace que la première; car, sans compter les femmes et les

[1] Chrys. *Homél.* 3, in Act. apost., n° 2 et 3. Voir encore une autre Homélie qu'on croit être de S. Grégoire de Nysse, Combéfis. *Biblioth. PP. concionat.*, t. VII, p. 222.

[2] Act., I, 15-26.

Digitized by Google

enfants, qui ne devaient pas être en petit nombre, il se convertit cinq autres mille hommes.

Pierre et Jean parlaient encore au peuple, lorsque survinrent les prêtres, le commandant militaire du temple et les Saducéens, ne pouvant souffrir qu'ils enseignassent le peuple, et qu'ils enseignassent la résurrection des morts en la personne de Jésus. Et les ayant arrêtés, ils les mirent en prison jusqu'au lendemain; car c'était déjà le soir. Or il arriva que le lendemain les princes, les sénateurs et les docteurs de la loi s'assemblèrent dans Jérusalem, avec Anne, le grand-prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race pontificale. Et les faisant paraître au milieu d'eux, il les interrogèrent : « Par quelle puissance, ou au nom de qui avez-vous fait ceci? » Alors Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, leur dit : « Princes du peuple, et sénateurs d'Israël, écoutez : Puisque aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme impotent, et que l'on veut s'informer de la manière dont il a été guéri; sachez, vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël, que c'est au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts; oui, que c'est en ce Nom que cet homme est ici guéri devant vous. C'est lui cette pierre qui a été rejetée par vous, architectes, qui a été faite la principale pierre de l'angle. Et il n'est pas de salut en aucun autre; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. »

Or, voyant la hardiesse de Pierre et de Jean, connaissant d'ailleurs que c'étaient des hommes sans lettres et du commun du peuple, ils en furent étonnés; ils savaient aussi qu'ils avaient été avec Jésus; et, comme ils voyaient debout avec eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à contredire. Cependant ils leur commandèrent de sortir du conseil, et se mirent à délibérer entre eux, disant : « Que ferons-nous à ces hommes-là? Car il a été fait par eux un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem; cela est manifeste, et nous ne pouvons le nier. Mais pour empêcher que le bruit

Digitized by Google

ne s'en répande davantage parmi le peuple, défendons-leur avec menaces de parler à l'avenir de ce nom-là à qui que ce soit. » Et, les ayant fait appeler, ils leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean répondant, leur dirent : « Jugez-vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car, pour nous, nous ne pouvons ne point dire les choses que nous avons vues et entendues. » Mais eux les renvoyèrent avec menaces, ne sachant comment les punir à cause du peuple, parce que tous glorifiaient Dieu de ce qui était arrivé. Car l'homme sur qui avait été fait ce miracle de guérison avait plus de quarante ans. Après donc qu'on les eut laissés aller, ils vinrent vers les leurs, et leur racontèrent tout ce que les princes des prêtres et les sénateurs leur avaient dit. Ce qu'ayant entendu, ils élevèrent tous unanimement leur voix à Dieu, et quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés trembla, et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et ils annonçaient la parole de Dieu avec assurance.

Parmi ceux qui vendaient leurs possessions et en apportaient le prix aux Apôtres, par suite d'un vœu qu'ils avaient fait librement, comme l'expliquent les saints Pères, on loue spécialement la fidélité de Joseph, lévite, Cypriote de nation, que les Apôtres eux-mêmes surnommèrent Barnabé ou fils de consolation. Mais aussi on rappelle le châtiment dont Dieu punit la fraude d'Ananie et de sa femme Saphire. Ayant vendu un de leurs champs, Ananie résolut, de concert avec sa femme, de retenir secrètement pour eux une partie du prix, et d'en mettre le reste aux pieds des Apôtres, comme si c'était le tout. Mais Pierre dit : « Ananias, pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur pour mentir au Saint-Esprit, et frauder sur le prix du champ? En le gardant, ne vous demeurait-il pas? et, vendu, n'est-il pas en votre puissance? Pourquoi donc avez-vous formé ce dessein dans votre cœur? Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. » Or, Ananias, entendant ces paroles, tomba et expira; et une grande crainte se répandit sur tous ceux qui en entendirent parler. Et des jeunes gens, se levant,

Digitized by Google

l'emportèrent et l'ensevelirent. Or, il arriva, trois heures après, que sa femme, ne sachant ce qui s'était passé, entra. Et Pierre lui dit : « Femme, dites-moi : Avez-vous vendu tant votre fonds de terre? » Elle lui répondit : « Oui, nous l'avons vendu tant. » Alors Pierre lui dit : « Pourquoi vous êtes-vous accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voici à la porte les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari, et qui vont aussi vous porter en terre. » Et aussitôt elle tomba à ses pieds et expira. Et quand les jeunes gens furent entrés, ils la trouvèrent morte et l'emportèrent, et l'ensevelirent auprès de son mari. Et une grande crainte se répandit dans toute l'Église et sur tous ceux qui ouïrent ces choses.

Cependant le grand-prêtre, — c'était encore Caïphe, — et tous ceux qui étaient comme lui à la suite des Saducéens, furent transportés de colère. Ils mirent la main sur les Apôtres, et les enfermèrent dans la prison publique. Mais un Ange du Seigneur ouvrit durant la nuit les portes de la prison; et, les ayant fait sortir, il leur dit : « Allez dans le temple, et prêchez-y hardiment au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie. » Ce qu'ayant entendu, ils entrèrent au temple dès le point du jour et ils enseignaient.

Or, Caïphe et tout le sanhédrin s'étant assemblés, envoyèrent à la prison, qui fut trouvée vide. Mais quelqu'un arriva, qui leur dit : « Voici ces hommes que vous aviez mis en prison, qui sont dans le temple, et qui enseignent le peuple. » Alors le commandant partit avec ses gardes, et les amena sans violence, car ils craignaient d'être lapidés par le peuple. Et lorsqu'ils les eurent amenés, ils les présentèrent au sanhédrin; et le prince des prêtres les interrogea, disant : « Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce Nom-là? et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine; et vous voulez faire tomber sur nous le sang de cet homme. » Mais Pierre répondant, et les Apôtres, dirent : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en le sus-

Digitized by Google

pendant à une croix. C'est lui que Dieu, par sa main, a élevé Prince et Sauveur, pour donner le repentir à Israël, et la rémission des péchés. Et nous sommes témoins de ce que nous disons, nous et l'Esprit-Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent. »

A ces mots, ils furent transportés de rage, et délibéraient de les mettre à mort. Mais, sur les observations du pharisien Gamaliel, ils changèrent d'avis, et, appelant les Apôtres, après les avoir fait battre de verges, ils leur commandèrent de ne point parler au nom de Jésus, et les laissèrent aller. Eux donc s'en allaient pleins de joie, hors du sanhédrin, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir un outrage pour le nom de Jésus. Et tous les jours ils ne cessaient et dans le temple, et par les maisons, d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ [1].

Après le martyre de saint Étienne, le diacre saint Philippe étant allé à Samarie, il y convertit un grand nombre de personnes. Or, quand les Apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit; car il n'était encore descendu sur aucun d'eux; mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposaient les mains, et ils recevaient le Saint-Esprit.

Lorsque Simon (le Magicien) eut vu que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des Apôtres, il leur offrit de l'argent et leur dit : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi! puisque tu as cru que le Don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. Tu n'as ni part ni héritage en ce ministère; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de ta méchanceté que voilà; et prie Dieu qu'il te pardonne, s'il est possible, cette pensée de ton cœur. Car je vois que

[1] Act., v.

Digitized by Google

tu es rempli d'un fiel très-amer et engagé dans les liens de l'iniquité. »

Saul de Tarse ayant été converti sur le chemin de Damas, il se sauva plus tard de cette ville et vint à Jérusalem. « Il y vint, comme il dit lui-même, *pour voir Pierre,* et le voir selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée ; le contempler, l'étudier, dit saint Jean Chrysostome, et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui, dit le même Père [1]; le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. » Ce sont les paroles de Bossuet [2].

Or, il arriva que Pierre, visitant de ville en ville tous les disciples, arriva chez les Saints qui demeuraient à Lydda, autrement Diospolis. Et il y trouva un homme nommé Énée, qui, depuis huit ans, était couché sur un lit, étant paralytique. Et Pierre lui dit : « Énée, le Seigneur Jésus-Christ te guérit ; lève-toi, et fais toi-même ton lit ; » et il se leva aussitôt. Et tous ceux qui habitaient Lydda et la campagne de Saron se convertirent au Seigneur.

Il y avait aussi à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe, en grec, Dorcas, c'est-à-dire chèvre sauvage. Elle était remplie de bonnes œuvres, et faisait beaucoup d'aumônes. Or, il arriva en ce temps-là, qu'étant tombée malade, elle mourut, et après qu'on l'eut lavée, on la mit dans une chambre haute. Mais comme Lydda était près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir jusque chez eux. Et Pierre se levant, vint avec eux. Et, quand il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute. Et là, toutes les veuves

[1] *In Epist. ad Gal.*, c. I, n. 11.
[2] *Discours sur l'unité de l'Église.*

Digitized by Google

s'assemblèrent autour de lui, pleurant et lui montrant les tuniques et les vêtements que leur faisait Dorcas. Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria ; puis, se tournant vers le corps, il dit : Tabithe, levez-vous. Et elle ouvrit les yeux ; et, ayant vu Pierre, elle s'assit. Alors Pierre, lui donnant la main, l'aida à se lever; ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante. Or, ce miracle fut connu dans toute la ville de Joppé, et un grand nombre se convertirent au Seigneur. Et Pierre demeura bien des jours à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon [1].

Pierre a été le premier à convertir les Juifs ; il sera le premier à recevoir les Gentils ; le premier partout.

Il y avait à Césarée un homme, de nom Cornélius, centurion dans une cohorte de la légion appelée l'Italienne, religieux et craignant Dieu, avec toute sa famille, faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu sans cesse. Et il vit manifestement dans une vision, environ vers la neuvième heure du jour, un Ange de Dieu qui vint à lui et lui dit : « Corneille ! » Lui, regardant l'Ange, et saisi de frayeur, répondit : « Qu'y a-t-il, Seigneur ? — Vos prières, lui dit l'Ange, et vos aumônes sont montées devant Dieu et l'ont fait souvenir de vous. Et maintenant envoyez à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez un nommé Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer ; c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. » Et lorsque l'Ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, du nombre de ceux qu'il commandait, et, après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé.

Or, le lendemain, comme ils étaient en chemin et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison ou sur la plate-forme, vers la sixième heure, pour prier. Et, ayant faim, il voulut manger. Mais pendant qu'on lui préparait sa nourriture, il lui survint une extase ; et il vit le ciel

[1] Act., IX, 32-43.

Digitized by Google

ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel en terre, et où il y avait toutes sortes de quadrupèdes champêtres, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux du ciel. Et une voix vint à lui : « Lève-toi, Pierre, immole et mange. Mais Pierre répondit : « Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur ou immonde. » Et la voix, une seconde fois, lui dit : « N'appelle point impur ce que Dieu a purifié. » Cela fut fait par trois fois, et aussitôt la nappe fut retirée dans le ciel.

Et tandis que Pierre hésitait sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que les hommes que Corneille avait envoyés, ayant demandé la maison de Simon, se présentèrent à la porte. Et, ayant appelé quelqu'un, ils demandèrent si ce n'était pas là que logeait Simon, surnommé Pierre. Or, Pierre songeant à sa vision, l'Esprit lui dit : « Voilà trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et n'hésite pas d'aller avec eux, car c'est moi qui les ai envoyés. » Aussitôt Pierre descendit vers ces hommes et leur dit : « Me voici ; je suis celui que vous cherchez ; quelle est la cause pour laquelle vous êtes venus ? » Ils répondirent : « Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a été averti par un saint Ange de vous faire venir chez lui et d'écouter ce que vous auriez à lui dire. » Pierre donc les fit entrer et les logea. Et, le jour suivant, il partit avec eux ; et quelques-uns des frères de Joppé, ils étaient six, allèrent avec lui. Et le jour d'après ils arrivèrent à Césarée.

Corneille, qui les attendait, avait rassemblé ses parents et ses amis. Quand donc Pierre entra, Corneille vint au-devant de lui, et, se jetant à ses pieds, l'adora. Mais Pierre le releva, disant : « Levez-vous ; et moi aussi, je ne suis qu'un homme. » Et, s'entretenant avec lui, il entra dans la maison, où il trouva un grand nombre de personnes assemblées. Et il leur dit : « Vous savez combien il est odieux à un Juif de s'unir à un étranger, ou d'aller chez lui, mais Dieu m'a appris à n'appeler aucun homme profane ou impur. C'est pourquoi, dès que

Digitized by Google

vous m'avez appelé, je suis venu sans hésiter. Je vous demande donc pourquoi vous m'avez fait venir ? » Corneille répondit : « Il y a maintenant quatre jours qu'étant en prière dans ma maison, à la neuvième heure, voilà qu'un homme vêtu d'une robe blanche s'est présenté devant moi et m'a dit : Corneille, ta prière est exaucée, et Dieu s'est souvenu de tes aumônes. Envoie donc à Joppé, et fais venir Simon, surnommé Pierre ; il est logé dans la maison de Simon, le corroyeur, près de la mer. Lorsqu'il sera venu, il te parlera. J'ai envoyé vers vous aussitôt, et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc nous voilà tous devant Dieu et devant vous, pour entendre tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire. »

Alors Pierre ouvrit la bouche et dit : « En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché ; vous savez Jésus de Nazareth comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force, lui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu ; à nous, qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et de témoigner que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés. »

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, furent frappés d'étonnement,

Digitized by Google

de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur le nations ; car ils les entendaient parler plusieurs langues e glorifier Dieu. Alors Pierre dit : « Peut-on refuser l'eau d Baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous? Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Alor ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours [1].

Ainsi, le premier de la gentilité qui entra dans l'Égli chrétienne, fut un homme de guerre, un centurion romai Son nom est le nom de famille des Scipions et de la mèr des Gracques, dont nous verrons la postérité produire un foule de Saints. Et c'est Pierre qui lui ouvre la porte de l'É glise et du Ciel. C'est à Pierre seul que Dieu révèle d'abord l mystère de la réunion des Juifs et des Gentils dans une même Église, dans un même bercail : mystère le plus difficile à croire au commun des fidèles élevés dans les maximes du judaïsme.

Quant aux voyages du Chef des Apôtres, après leur dispersion, saint Pierre fonda d'abord l'Église l'Antioche, dont il fut le premier évêque; ensuite il vint à Rome, y prêcha l'Évangile, et en fut encore le premier évêque jusqu'à sa mort. Voilà ce qu'on lit, sous la troisième année de Caligula, l'an 40 de l'ère vulgaire, dans la Chronique d'Eusèbe, restaurée sur la version arménienne. Ces deux épiscopats de saint Pierre à Antioche et la Chaire de saint Pierre à Rome devinrent deux fêtes solennelles. On croit communément que cet Apôtre fut sept ans évêque d'Antioche et vingt-cinq ans de Rome. Saint Jérôme nous apprend qu'il fut mis à mort trente-sept ans après le crucifiement du Sauveur, que les plus doctes des anciens et des modernes placent en l'an 29 de l'ère vulgaire, le Sauveur étant né quatre ou cinq ans avant cette ère. De façon que l'épiscopat de saint Pierre à Antioche aurait commencé environ cinq ans, et son épiscopat à Rome environ douze ans après la mort de Jésus-Christ. Cela ne veut pas dire qu'il demeurait continuellement dans ces villes; car nous

[1] Act., x.

Digitized by Google

voyons, par sa première Épître et par le témoignage d'Eusèbe, qu'avant d'aller à Rome, il prêcha l'Évangile dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie-Mineure, s'adressant aux Juifs et aux Gentils, mais particulièrement aux premiers.

Saint Pierre fut encore mis en prison plus d'une fois : nous en verrons les détails au 1er août, jour auquel l'Église célèbre la fête de saint Pierre aux Liens.

Étant à Rome, saint Pierre écrivit sa première Épître aux Églises qu'il avait fondées en Asie. Sans s'arrêter en particulier à aucun point de dogme ou de discipline, il y parle en général à tous les chrétiens de leur vocation, et des devoirs qui en sont la suite. Il la termine par ces mots : « l'Église qui est en Babylone, qui est élue comme vous, et mon fils Marc vous saluent. Saluez-vous les uns les autres par le saint baiser de la charité. Que la grâce soit avec vous tous qui êtes en Jésus-Christ ! Amen ! »

Cette Babylone, d'où écrit Pierre et dont l'Église salue les chrétiens d'Asie, c'est Rome idolâtre. Ainsi l'a compris toute l'antiquité chrétienne. Saint Jean, l'ami particulier de Pierre, la désigne sous le même nom, et lui donne des caractères qui ne permettent pas de la méconnaître : c'est *la ville aux sept montagnes,* c'est *la grande ville qui commande à tous les rois de la terre,* et qui s'est *enivrée du sang des martyrs de Jésus*[1]. Cet échange de nom nous indique le mystère, le nœud de toute l'histoire humaine. Rome, Babylone, c'est au fond la même cité, la capitale du même empire, la tête de cet empire universel qui a passé successivement des Assyriens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, et dont les pieds commencent actuellement à être frappés par la pierre détachée de la montagne. Le nom même de Babylone, qui veut dire confusion, lui convenait mieux alors que celui de Rome, qui veut dire force. Car la force, concentrée dans la main des césars, ne servait qu'à la confusion.

[1] Apoc., XVII.

Digitized by Google

Merveilleux contraste ! Dans le même temps, Sénèque, philosophe éloquent, riche, fait l'éducation d'un nouvel empereur, et Pierre, pêcheur de Galilée, sans lettres, sans argent, sans crédit, fait l'éducation d'un nouveau genre humain. L'élève de Sénèque fut Néron ; l'élève de Pierre, c'est l'univers chrétien. Lisez les œuvres de Sénèque, vous rencontrez à chaque pas des phrases admirables pour le sens et pour l'expression : cherchez-y un ensemble, vous ne trouverez qu'un pêle-mêle sans force et sans consistance ; les parcelles y sont tout, et le tout n'y est rien. Le pêcheur Pierre, dans une seule épître, a posé les principes éternellement féconds de la régénération universelle, en apprenant aux hommes qu'ils sont les enfants de Dieu par Notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'ils doivent se montrer dignes de cette divine adoption. Deux ou trois lignes suffisent pour assurer les fondements de la société humaine. « Craignez Dieu, respectez le roi ; aimez vos frères, honorez tout le monde. A cause de Dieu, ou, suivant le grec, à cause du Seigneur, soyez soumis à toute créature, à toute constitution humaine : soit au roi, comme étant le plus élevé ; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui, pour la punition de ceux qui font mal et la louange de ceux qui font bien. » C'est à cause de Dieu, pour la gloire de sa loi sainte, qu'il faut être soumis à toute espèce de constitution publique ; c'est à cause de Dieu, dit très-bien l'un des plus illustres successeurs de saint Pierre, et non pas contre Dieu, car alors revient cette autre parole de Pierre : il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes [1].

L'Apôtre dit, à la fin de son Épître : Marc, mon fils, vous salue. C'est l'évangéliste saint Marc, son disciple et son interprète ou son secrétaire. Il écrivit son Évangile à la prière des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avait prêché de vive voix. Aussi a-t-il plus suivi l'ordre des prédications de l'Apôtre, que l'ordre des temps et des faits. Il passe sous silence ce qu'il y a de plus honorable

[1] Ep. Nicolai I, *ad episcopos*.

Digitized by Google

pour son maître, comme ces paroles que lui dit Jésus-Christ : Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, et il rapporte au contraire en détail ses trois reniements. On voit bien que ce n'est pas l'esprit de l'homme qui inspirait ni le maître ni le disciple. Pierre, ayant appris par révélation ce qui s'était passé, se réjouit beaucoup de l'affection des fidèles, et autorisa cet écrit pour être lu dans les Églises [1].

Rome était la capitale du monde, en particulier de l'Occident : Pierre y fonde l'Église romaine et y place sa Chaire, pour paître de là les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y aura pour tout l'univers qu'un Troupeau et qu'un Pasteur. Antioche était la capitale de l'Orient : Pierre y avait porté son siége. Alexandrie était la capitale de l'Égypte et du Midi : Pierre y envoie Marc, son disciple, pour y fonder une Église en son nom. Et ces trois Églises seront appelées suréminemment patriarcales et apostoliques, à cause de la suréminente dignité de Pierre. Cela est si constant, qu'au v^e^ siècle, un empereur et un concile œcuménique, voulant procurer la dignité de patriarche à l'évêque de la nouvelle Rome ou de Constantinople, ils la demandèrent en ces termes au successeur de Pierre : « Daignez répandre jusque sur l'église de Constantinople un rayon de votre primauté apostolique [2] . » Ce qui fait voir que, dans la pensée de l'Église, le patriarcat n'est qu'un écoulement partiel de la primauté de saint Pierre, dont la plénitude réside dans le Siége de Rome.

Ce fut de Rome encore que saint Pierre envoya d'autres de ses disciples dans les diverses régions de l'Occident ; et c'est un fait universellement admis parmi les anciens, qu'aucune Église n'a été fondée dans toute l'Italie, dans les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile, et dans les îles environnantes, que par ceux que l'Apôtre saint Pierre ou ses successeurs avaient établis évêques [3].

1 Eusèbe, *Hist.*, l. II, ch. XIV.
2 Lettre du concile de Chalcédoine à S. Léon, t. IV, *Concil.*, col. 817.
3 *Epist. Inn*, I, *ad Decent.*

Digitized by Google

D'après un accord fait entre les Apôtres, Pierre était spécialement chargé de la conversion des Juifs, et Paul de celle des Gentils. Un jour Paul, dans l'intérêt de ses pupilles, reprocha à Pierre de trop ménager les siens relativement à la circoncision et autres points semblables. Pierre reçut humblement la réprimande, quoiqu'il fût le Chef de toute l'Église et le Souverain Pasteur du Troupeau. C'est la réflexion des Pères, entre autres de saint Cyprien et de saint Augustin.

La question s'étant renouvelée quelque temps après, les Apôtres et les prêtres s'assemblèrent à Jérusalem pour considérer cette affaire. Or, un grand débat ayant eu lieu, Pierre se leva et leur dit : « Mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous, afin que les nations entendissent par ma bouche les paroles de l'Évangile, et qu'elles crussent. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, en leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous. Et il n'a point fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Mais nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés, aussi bien qu'eux [1] . »

Ainsi parla Pierre. Il ne décide pas précisément, il fait plus : il montre que depuis longtemps, et par son ministère, Dieu lui-même avait décidé la question et donné à entendre que ni les Gentils, ni même les Juifs, n'étaient plus obligés à la circoncision, mais obtenaient le salut par la foi en Jésus-Christ.

Alors toute la multitude se tut; et ils écoutaient Barnabé et Paul, racontant combien de miracles et de prodiges Dieu avait faits par eux parmi les nations. Et après qu'ils se furent tus, Jacques répondit, disant : « Mes frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment Dieu a commencé à regarder favorablement les nations, pour choisir parmi elles un peuple consacré

[1] Act. xv, 1-11.

Digitized by Google

à son nom. Et les paroles des Prophètes s'y accordent, selon qu'il est écrit : Après cela je reviendrai, et je rebâtirai le tabernacle de David qui est tombé ; je réparerai ses ruines, et je le relèverai. Afin que le reste des hommes et toutes les nations sur lesquelles est invoqué mon nom, cherchent le Seigneur, dit le Seigneur qui fait ces choses [1]. Dès l'éternité Dieu connaît son œuvre. C'est pourquoi je juge qu'il ne faut point inquiéter ceux d'entre les nations qui se convertissent à Dieu, mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. Car, quant à Moïse, dès les temps anciens, il y a dans chaque ville des hommes qui le prêchent dans les synagogues, où il est lu chaque jour de sabbat.

Alors il plut aux Apôtres et aux prêtres, avec toute l'Église, de choisir quelques-uns d'entre eux pour les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé. Ils choisirent donc Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient des principaux entre les frères. Et ils écrivirent par eux cette lettre : « Les Apôtres, les prêtres et les frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut : Comme nous avons appris que quelques-uns qui venaient d'avec nous, vous ont troublés par leurs paroles, et ont alarmé vos âmes, disant qu'il fallait être circoncis et garder la loi, sans que nous leur en eussions donné l'ordre, il nous a plu, assemblés que nous étions dans un même esprit, de vous envoyer des personnes choisies, avec nos très-chers Barnabé et Paul, qui ont exposé leurs vies pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Jude et Silas, lesquels vous feront entendre les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont nécessaires : c'est de vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux idoles, et du sang et des chairs étouffées, et de la fornica-

[1] Amos, IX, 11.

Digitized by Google

tion; toutes choses dont vous ferez bien de vous garder. Portez-vous bien [1].»

Telle fut l'occasion et la forme du premier Concile. Une grande contestation s'élève sur la doctrine à Antioche. Aussitôt elle est portée au lieu où était Pierre, le Prince des Apôtres, avec quelques-uns de ses collègues. Ils s'assemblent avec les prêtres ou anciens. Quels furent ces anciens ou prêtres? Saint Luc nous l'a fait connaître précédemment, lorsqu'il a dit que saint Paul en ordonnait dans chaque église par l'imposition des mains, accompagnée de prières et de jeûnes. On voit que c'étaient les premiers pasteurs régulièrement ordonnés. Suivant le sentiment le plus commun et le plus ancien, chacun des Apôtres, par conséquent leur Chef aussi et surtout, avait le don d'infaillibilité. Mais il convenait de donner l'exemple aux Conciles futurs. L'on commença donc par l'examen, par la discussion, qui fut très-grande. Pierre parle et tout le monde se tait : Pierre pose pour fondement la révélation qui lui a été faite sur la vocation des Gentils. Paul et Barnabé racontent les suites merveilleuses de cette vocation. Jacques, évêque de Jérusalem, partant de la sentence de Pierre, la montre appuyée dans les Prophètes, et en propose une application pratique, qui devait faciliter la réunion des deux peuples en un. Le décret du Concile est le décret du Saint-Esprit et de l'Église : il est envoyé aux autres églises particulières, non plus pour y être examiné, mais pour y être exécuté.

Ce qu'était Jérusalem par la présence de Pierre et de quelques-uns des plus illustres disciples, Rome l'est devenue comme siége des successeurs du même Pierre, assisté toujours d'hommes éminents en dignité et en doctrine. Et comme la contestation sur les cérémonies légales fut portée à Jérusalem où était Pierre, de même c'est une loi inviolable de l'Église de porter à Rome les causes difficiles de la foi. Et comme, au premier son de la voix de Pierre, se calmèrent à

[1] Act., xv, 12-29.

Digitized by Google

Jérusalem toutes les disputes, de même doivent cesser les contentions dès que le même Pierre a parlé par la bouche de ses successeurs. Enfin, comme la décision sortie de Jérusalem, encore qu'elle n'eût pas été formée dans un Concile réellement œcuménique, fut néanmoins proposée et reçue comme un oracle de l'Esprit-Saint, de même les Conciles particuliers de Rome, sous l'autorité des Pontifes romains, ont dans leurs définitions la force des Conciles œcuméniques, auxquels nul catholique ne refuse une autorité souveraine et infaillible.

Nous ne savons si c'est avant ou après saint Paul, ou bien avec lui, que, vers l'an 63, saint Pierre revint en Italie et à Rome. Ce qui est certain et attesté par toute la tradition, c'est que, vers les dernières années de Néron, les deux Apôtres furent à Rome, y prêchèrent la foi de Jésus-Christ, y affermirent l'Église, y étendirent la religion, y gagnèrent au ciel un grand nombre d'élus, y souffrirent de nombreuses et violentes persécutions, et y reçurent enfin, par une mort glorieuse, la couronne et la palme du martyre. Leur voyage fut précédé de révélations du Saint-Esprit, qui leur commanda de se porter dans cette ville, comme au champ de leurs derniers combats et de leur triomphe. Si jamais l'Église romaine avait eu besoin de leur assistance, ce fut certainement alors.

Néron, dégoûté de la rusticité et de la trop grande simplicité des anciens édifices de Rome, du peu de largeur et d'alignement des rues, ou bien voulant, par pur caprice et brutalité, se donner le divertissement d'un aussi nouveau et aussi cruel spectacle ; dans l'espoir encore de s'approprier, par ce moyen, les immenses trésors et les choses précieuses qu'on viendrait à découvrir sous les décombres, prit l'étrange et barbare résolution de livrer cette métropole de l'univers aux flammes. L'incendie dura six jours ; les ravages en furent si terribles que, des quatorze quartiers qui partageaient Rome alors, quatre seulement demeurèrent intacts, trois furent totalement détruits et, dans les sept autres, il ne resta que

Digitized by Google

quelques débris de maisons brûlées. Le tyran contemplait cette horrible tragédie du haut d'une tour, et vêtu d'un habit de théâtre, chantait un poëme qu'il avait composé sur la prise de Troie. Mais bientôt, revenu peut-être quelque peu de sa frénésie, il commença à rougir d'une action si détestable, et fit ce qu'il put pour se laver de cette infamie et ôter au peuple la persuasion que c'était lui l'auteur de cet affreux désastre. Comme il ne pouvait y parvenir par aucun moyen, les Romains étant trop persuadés du contraire, il voulut en faire retomber l'odieux sur les chrétiens.

Nous voyons par Tacite et Suétone quelle idée les païens se formaient des chrétiens. Ces deux historiens les représentent comme une secte pernicieuse, digne de la haine du genre humain, enfantée d'abord en Judée par le Christ, que Ponce Pilate fit mettre à mort, répandue ensuite à Rome même où, comme dans une sentine, se rassemblaient toutes les infamies de l'univers.

Se flattant donc qu'on croirait facilement, de gens aussi détestés, toute sorte de mal, le tyran rejeta sur eux l'effroyable incendie. Il fit arrêter d'abord ceux qui faisaient une profession plus ouverte du christianisme ; et, par leur moyen, en ayant découvert une immense multitude d'autres, il les condamna tous aux plus horribles tourments. Les uns, couverts de peaux de bêtes, étaient déchirés et dévorés par des chiens ; d'autres, mis en croix ; ceux-là, enveloppés de poix ou d'autres matières combustibles, et attachés le long des rues à des pieux qui leur perçaient la gorge ; puis, le jour tombant, on y mettait le feu, afin que se consumant insensiblement ils servissent de flambeaux nocturnes. Pendant ce temps Néron, habillé en cocher, célébrait dans ses jardins les jeux du cirque, et, entouré de la plus vile populace, conduisait lui-même un char à la lueur de ces torches funestes. Ce triste spectacle, auquel fait allusion Juvénal dans sa première satire, toucha de compassion les Gentils mêmes ; ils ne pouvaient voir sans peine immoler des malheureux, non point à l'utilité publique, mais au cruel divertissement d'un seul homme.

Digitized by Google

Telle fut la première persécution qu'eut à souffrir l'Église bâtie sur la Pierre ; l'enfer s'essaya, par Néron, à prévaloir contre elle ; mais c'est de ce premier champ de bataille, de Rome, que depuis lors cette Église gouverne l'univers. Ceux qui l'ont attaquée dans la suite des siècles, politiques, hérétiques, schismatiques, athées, n'ont pas plus réussi que leur devancier Néron.

Néron s'adonnait avec passion à la magie. Nous apprenons de Pline qu'il imaginait par ses enchantements commander même à ses divinités. Si, pour saisir les plus secrets mystères de l'art, il fallait les chercher dans les entrailles fumantes des victimes humaines, ce n'était là pour Néron qu'un des charmes de l'étude. Les maîtres les plus habiles étaient d'ailleurs à sa disposition. Jamais les édits les plus sévères n'avaient pu entièrement purger Rome des Chaldéens, astrologues et autres gens adonnés à ces arts exécrables, qui trouvaient toujours de puissants protecteurs. Lorsque l'empereur lui-même les protégea, ils accoururent de toutes les parties de l'univers. Tiridate, forcé vers ce temps, par Corbulon, d'aller à Rome pour recevoir, de la main de César, la couronne d'Arménie, y vint avec un grand nombre de mages ou magiciens, soit qu'il fût lui-même de leur profession, soit peut-être encore pour faire plaisir à l'empereur, auquel il communiqua tous les mystères de la secte.

Ce fut alors, disent les Actes de saint Pierre, que Néron, excité par Simon le Magicien, devint son mortel ennemi. Ce magicien, à l'aide des illusions des démons, avait tellement gagné l'esprit de César que celui-ci le regardait comme le protecteur assuré de son salut, le gardien de sa vie ; il était persuadé qu'il lui devrait la victoire dans ses guerres, la soumission des peuples, le succès enfin dans toutes ses entreprises. Mais l'Apôtre Pierre découvrit la vanité des intrigues de l'imposteur et tous ses crimes ; car la lumière de la vérité et les splendeurs de la parole divine qui venaient de briller pour le salut du monde, se répandant par les Apôtres, dissipaient les ténèbres de l'ignorance

Digitized by Google

et chassaient des âmes la nuit du mensonge qui les avait enveloppées.

Les rayons de cette véritable lumière avaient déjà frappé Simon le Magicien ; mais son âme, presque aussitôt, était tombée dans l'aveuglement d'un fol orgueil. Dans la Judée, en effet, l'Apôtre Pierre l'avait repris de ses crimes, et il s'était enfui au-delà des mers. Cependant, quoiqu'il eût aussi éprouvé dans d'autres contrées la puissance de Pierre, arrivant avant lui à Rome, il osa se vanter qu'il pourrait ressusciter les morts.

Or, en ces jours, un jeune homme d'un nom illustre et allié à la famille de César venait de mourir. Ses parents s'étaient réunis en grand nombre, et ils se demandaient les uns aux autres s'il y aurait quelqu'un qui pût le rappeler à la vie. Pierre, déjà, s'était acquis une grande célébrité par ses miracles ; mais les Gentils refusaient d'y croire ; la douleur cependant leur fit tenter ce moyen de salut. On alla donc trouver Pierre. Il est vrai qu'en même temps quelques-uns crurent devoir faire venir Simon, afin d'avoir à la fois le secours des deux thaumaturges. Alors Pierre leur dit : « Que Simon essaie le premier de ressusciter le mort, en vertu du pouvoir dont il se vante ; » et il ajouta que, dans le cas où Simon n'en viendrait pas à bout, il ne doutait pas que le Christ ne vînt lui-même au secours du défunt. Mais Simon qui, chez les Gentils, passait pour jouir d'un pouvoir presque sans limites, posa cette condition, que s'il ressuscitait le mort, on ferait périr Pierre, pour avoir insulté à sa puissance, en le provoquant par des paroles audacieuses. Que si au contraires il ne réussissait pas, et que Pierre rendît le mort à la vie, le magien consentait à subir la loi qu'il portait contre l'Apôtre.

Pierre attendit en silence, et Simon commença. Il s'approcha du lit du défunt, et se mit à murmurer tout bas ses invocations infernales. Il sembla aux assistants que la tête du mort s'agitait ; aussitôt un grand cri s'élève parmi les Gentils, que le mort vivait, qu'il parlait avec Simon, et tous sont

Digitized by Google

violemment indignés contre Pierre, qui a osé se mettre de pair avec une si haute puissance. Alors Pierre demanda qu'on fît silence, et leur dit : « Si le mort est ressuscité, qu'il parle, s'il est en vie, qu'il se lève, qu'il marche, qu'il nous adresse enfin la parole. Ce mouvement de la tête du mort est fantastique, il n'est pas réel. Enfin, ajouta-t-il, qu'on éloigne du lit le magicien, et les mensonges du diable seront pleinement dévoilés. » On éloigne donc Simon du lit du défunt, et le cadavre reste immobile, sans apparence de vie. Pierre ne s'approcha point, mais il se recueillit un moment dans la prière, puis élevant la voix : « Jeune homme, s'écria-t-il, c'est moi qui te le dis, lève-toi ; Notre-Seigneur Jésus-Christ te rend la vie. » Et aussitôt le jeune homme se leva, et il parla, et il marcha, et Pierre le rendit vivant à sa mère. Et comme on demandait à l'Apôtre que celui qui l'avait ressuscité voulût bien lui conserver la vie ; il reprit : « Que le Seigneur Jésus-Christ, dont nous sommes les serviteurs, le conserve. » Puis à la mère : « Sois sans inquiétude sur ton fils, ô mère ! ne crains pas, il a un gardien qui te le conservera. » Le peuple alors voulait lapider Simon le Magicien ; mais Pierre leur dit : « Le châtiment est assez grand pour lui d'avoir été forcé de se reconnaître vaincu dans ses artifices ; qu'il vive donc, et qu'il voie croître, malgré son dépit et ses efforts, le règne du Christ. »

Le magicien souffrait une cruelle torture, confondu par la gloire de l'Apôtre ; il se retire et songe à mettre en œuvre toute la puissance de ses enchantements. Il assemble le peuple, se plaint d'avoir été offensé par les Galiléens, et menace de quitter la ville que jusque-là il aimait à défendre. Il fixe le jour où on le verra s'élever en volant vers les célestes demeures, en assurant même qu'il est en sa puissance de monter au ciel, quand il le voudra. Au jour marqué il se rend au Capitole, et s'élançant du haut de la roche, il commençait à voler. Le peuple déjà l'admirait et vénérait son pouvoir. La plupart disaient : « Voler ainsi vers le ciel avec son corps, ce n'est pas d'un homme, c'est vraiment la puissance d'un Dieu. On

Digitized by Google

ne dit pas que le Christ ait jamais rien fait de semblable. » Alors Pierre, du milieu de la foule : « Seigneur Jésus, dit-il, montrez votre force, et ne laissez pas séduire par ces vains artifices un peuple qui vous a été donné en héritage. Que le séducteur tombe, Seigneur, mais qu'il vive encore assez pour connaître qu'il n'a rien pu contre votre puissance. »

Ainsi priait l'Apôtre avec larmes ; il ajouta : « Je vous adjure au nom de Jésus-Christ, vous qui soutenez en l'air cet imposteur, lâchez-le. » Et aussitôt, à la voix de Pierre, Simon est abandonné par les démons ; les ailes dont il s'était muni s'embarrassent, et il tombe à terre. Il n'expira pas sur-le-champ ; quoiqu'il eût tout le corps fracassé, et les jambes rompues, il vécut encore quelques heures, au bout desquelles il mourut, dans le lieu même de sa chute.

Après cet événement, Néron commença non-seulement à mépriser les magiciens, mais encore à les haïr et à les persécuter; et parce qu'un grand nombre de philosophes étaient adonnés à la magie, ou bien parce que, devenant lui-même chaque jour plus furieux et plus brutal, il voulut exterminer jusqu'à l'ombre de la vertu pour se livrer, sans aucune retenue, à l'impiété et au vice, il se mit encore à persécuter les philosophes, fit emprisonner et mettre à mort nombre de gens de bien, parce que, dans une ville et une cour aussi corrompues, ils menaient une vie quelque peu sobre et honnête, suivant principalement les maximes de la philosophie stoïcienne [1].

A l'un et à l'autre titre, les chrétiens, et spécialement les Apôtres, ne pouvaient n'être point compris dans cette persécution; car, d'une part, ils faisaient profession de la plus sublime philosophie, et ramenaient les hommes à la pratique des plus pures et plus parfaites vertus; et, de l'autre, à cause des miracles qu'ils opéraient, ils passaient dans l'esprit des Gentils pour auteurs de maléfices et coupables de superstition et de magie. Il se réveilla donc de nouveau dans

[1] Orsi, t. I, l. II.

Digitized by Google

le cœur du tyran la rage contre les chrétiens, spécialement contre saint Pierre, et l'ordre de l'arrêter ne pouvait tarder longtemps. En conséquence, les fidèles, craignant pour une vie si précieuse à l'Église, se mirent à le conjurer avec larmes de sortir incontinent de Rome, et de se soustraire aux griffes de ce lion furieux qui cherchait sa mort. A la fin, le bon Pasteur céda aux instances réitérées de ses brebis inquiètes [1]. Quoiqu'il sût qu'il devait dans peu répandre à Rome son sang et perdre la vie, il pouvait douter néanmoins que l'époque de son martyre fût aussi proche, et voulut, dans ce doute, consoler les fidèles qui l'engageaient avec tant d'amour et de sollicitude à partir. Mais, à peine sorti de Rome, il vit Jésus-Christ dirigeant ses pas du côté de la ville. Lui ayant demandé où il allait : « Je vais à Rome, lui dit le Seigneur, pour y être crucifié de nouveau. » Saint Pierre comprit aussitôt le sens de ces paroles. Comme Jésus-Christ ne pouvait être de nouveau crucifié dans sa propre personne, il entendit sans peine que le temps approchait où cela devait s'accomplir dans la personne de son Vicaire; il rentra donc dans la ville avec plus de promptitude qu'il ne s'était laissé persuader d'en sortir.

Ne pouvant donc plus douter de sa mort prochaine, il ne se borna point à exercer les derniers actes de sa sollicitude pastorale à l'égard des chrétiens de Rome, il voulut encore appeler ses instructions aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, ou plutôt, à tous les fidèles en général, en leur écrivant une seconde Épître. Ce sont les derniers adieux d'un père à ses enfants, d'un pasteur à ses ouailles : ses avis embrassent tous les siècles.

Rien ne se peut de plus grave que cette dernière instruction pastorale du Prince des Apôtres. Il y pourvoit au présent et à l'avenir; les fidèles d'alors, il les prémunit contre les séductions des gnostiques; les fidèles des derniers temps, il les prémunit contre les railleries des incrédules. Il juge les

1 Origen., *In Joan*, c. XXI. Ambr., *Sermo* 58.

Digitized by Google

Épîtres de saint Paul, les range parmi les Écritures divines; il signale les hommes ignorants et légers qui les détournent à de mauvais sens; il rappelle que l'Écriture ni ne s'est faite ni ne s'explique par le sens privé. On sent partout l'autorité de celui qui doit à jamais confirmer ses frères.

Cependant la persécution était imminente. Ce qui acheva de la rallumer, ce furent les conversions qu'opérèrent les deux Apôtres dans le palais même de Néron, et parmi les malheureuses victimes de ses débauches.

Néron, voulant donc exterminer le nom chrétien, fit mettre en croix le Prince des Apôtres et couper la tête à Paul, se flattant sans doute de pouvoir sans peine renverser l'édifice après en avoir abattu les deux colonnes principales. Déjà, comme nous avons vu, saint Paul était depuis quelque temps dans les fers. Saint Pierre fut également arrêté et placé dans la prison Mamertine, aux pieds du Capitole, où, à ce qu'on assure, il convertit à la foi ses deux gardes, Processe et Martinien, qui furent baptisés au lieu même, une fontaine s'y étant miraculeusement formée, dont les eaux, sans diminuer jamais, jaillissent encore maintenant du sein de ces rochers [1]. Suivant saint Jérôme, Pierre souffrit la trente-septième année après le crucifiement de Jésus-Christ [2]; ce qui revient à l'an 66 de l'ère vulgaire, Jésus-Christ étant mort, suivant l'opinion la mieux fondée, l'an 29, sous le consulat des deux Geminus. Saint Pierre aurait ainsi gouverné l'Église trente-sept ans. Quant au jour de son martyre, Eusèbe et la plupart des anciens le placent au 29 juin. Avant d'être mis en croix, il fut battu de verges, comme c'était la coutume. C'est encore une ancienne tradition qu'il fut crucifié la tête en bas, manière de crucifier plus ignominieuse à la fois et plus cruelle. Sans doute, Pierre, dans son humilité, se réjouissait d'être ainsi traité plus mal encore que le Fils de Dieu; et il se peut aussi, comme le veulent plusieurs, qu'il l'ait demandé lui-même aux juges,

1 *Acta SS.*, 29 *junii.*
2 *De script. de Petro.*

Digitized by Google

a du moins qu'il leur en donna l'occasion, en protestant qu'il ait indigne de mourir comme était mort son divin Maître.

Le même jour et la même année virent trancher la tête à int Paul ; jour fortuné et glorieux pour l'Église romaine, ù les deux Apôtres, après avoir versé dans son sein toute ur doctrine, lui donnèrent encore leur sang, l'enrichirent e leurs dépouilles et de leurs trophées : trophées et dépouilles ont Rome chrétienne s'enorgueillit et s'est enorgueillie tou- ours à plus juste titre que Rome païenne des dépouilles et es trophées du monde vaincu.

Les reliques sacrées du Prince des Apôtres furent placées ır le mont Vatican, près du palais de Néron, et celles de saint aul sur la voie d'Ostie. Nous en avons un témoignage cé- bre dans un auteur ecclésiastique, le prêtre Gaïus, qui flo- ssait à Rome un peu plus d'un siècle après la mort de nos eux Saints. « Je puis vous montrer, dit-il, les trophées des pôtres. Car, soit que vous alliez au Vatican, ou sur le che- in d'Ostie, vous rencontrerez les trophées de ceux qui ont ndé cette Église [1]. » C'est encore comme des trophées et des onuments de victoire sur l'impiété que les anciens Pères, écialement saint Chrysostome et saint Augustin, envisa- eaient ces saintes reliques, lorsqu'ils prouvaient, contre les ifs et les Gentils, la divinité du Fils de Dieu, son infinie issance et la vérité de sa religion, en montrant les empe- urs et les premières dignités de l'empire, abandonnant le lte des idoles, se prosterner humblement sur les sépulcres ces deux Apôtres qu'ils avaient traités d'abord comme de ils malfaiteurs.

« Ceux, dit saint Chrysostome, qui pendant la vie étaient aînés avec violence çà et là, bafoués, emprisonnés, en butte ux plus cruels outrages, sont, après leur mort, plus honorés ue les monarques mêmes. En voulez-vous la preuve ? Voyez, ans la royale cité de Rome, courir au sépulcre d'un pêcheur d'un faiseur de tentes, sans faire nulle attention au reste,

[1] *Apud Euseb.*, l. II, c. XXV.

Digitized by Google

les empereurs, les consuls et les chefs des armées [1]. » Et saint Augustin, écrivant aux habitants de Madaure, encore idolâtres : « Voyez-vous, leur dit-il, les temples des idoles, les uns tombés en ruine, les autres démolis, ceux-ci fermés, ceux-là destinés à d'autres usages; les idoles elles-mêmes mises en pièces, livrées aux flammes ou détruites de quelque autre manière? Les puissances du siècle qui, autrefois, pour ces mêmes idoles, persécutaient le peuple chrétien, vous les voyez, vaincues et subjuguées, non par résistance, mais par notre patience, tourner contre ces mêmes idoles leur zèle et leurs lois; vous voyez l'auguste chef du plus noble empire déposer son diadème et supplier humblement devant le sépulcre du pêcheur Pierre [2]. »

Une autre preuve de l'amour et de la reconnaissance des premiers fidèles, et, en particulier, des Romains pour les Princes des Apôtres, ce sont leurs images que l'on trouve en grand nombre dans les cimetières de Rome, sculptées fréquemment sur les urnes sépulcrales et sur les coupes qui servaient aux agapes ou repas de charité. De savants antiquaires ont démontré que ces vases sont antérieurs, non-seulement à la paix donnée à l'Église par Constantin, mais encore à la dernière persécution excitée contre elle par Dioclétien. Ce qui ne doit pas paraître étrange aux nouveaux iconoclastes, qui prétendent que l'idolâtrie entra dans l'Eglise avec la vénération des images ; car Eusèbe nous fournit un témoignage irréfragable d'une antiquité non-seulement pareille, mais plus reculée encore. Il atteste avoir vu les images peintes des deux Apôtres, lesquelles, dit-il, ont été conservées jusqu'à nos jours [3]. Et il avertit qu'il ne faut pas s'en étonner, parce que les anciens avaient coutume d'honorer ainsi leurs bienfaiteurs; qu'enfin, par le même motif, les chrétiens de Jérusalem avaient conservé toujours la chaire

[1] *Hist.*, l. VII, ch. XVIII.
[2] Chrysost., *in* II *Cor.*, h. 26.
[3] Ep., 232, alias, 42

Digitized by Google

e saint Jacques, leur premier évêque ; montrant assez clairement par là, conclut Eusèbe, de quelle manière, et les premiers chrétiens et ceux de nos jours, ont toujours rendu aux saints, et leur rendent encore l'honneur qui leur est dû à cause de leur amour envers Dieu.

Si, en tout temps, les hommes ont eu la louable coutume e conserver par la peinture les traits des illustres personages qui ont, ou affermi par des lois, ou éclairé par leur octrine, ou défendu et agrandi par leur valeur les républiues et les empires, qui voudra blâmer les anciens chrétiens e Rome de s'être fait un bonheur d'avoir toujours devant es yeux les images de ceux qu'ils regardaient justement omme les fondateurs de cette Église, comme leurs maîtres t leurs défenseurs? (ROHRBACHER.)

SAINTE BLANDE ET SAINT FÉLIX,

MARTYRS.

Sainte Blande, jeune fille chrétienne de Rome, fut recherchée en mariage par un jeune homme qui était encore plongé, insi que sa famille, dans l'idolatrie. Comme on renommait a bonne conduite et son honnêteté, Blande ne le repoussa as ; mais elle lui dit qu'elle ne pouvait lui donner sa main ue s'il adorait comme elle le vrai Dieu.

Elle lui fit connaître en peu de paroles la doctrine chréienne, qu'elle opposa au chaos du panthéisme. Le jeune omme comprit, admira et s'en alla recevoir le Baptême. Il evint donc époux de la jeune Sainte. C'était sous Alexandre évère, où l'on traquait un peu moins les chrétiens, et Félix écut quelque temps sans être dénoncé. Mais un jour on arrêta ainte Blande et on la conduisit devant un juge. Son mari oulut l'accompager ; tous deux confessèrent généreusement ur foi, et ne reculèrent pas devant le martyre, qui leur uvrait les cieux. L'époux et l'épouse furent décapités.

Digitized by Google

SAINT GUNTHIERN.

Ce zèlé serviteur de Dieu était un des souverains de la Cambrie ; mais, foulant généreusement aux pieds les grandeurs du monde, il se retira dans l'île de Groix, à une lieue de l'embouchure du Blavet.

C'est là qu'il passa bien des années, cachant sa qualité et ses vertus, connu des seuls pêcheurs du voisinage. Nuit et jour il méditait les vérités de la religion, priait pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes, et s'efforçait de mériter le ciel par ses austérités et son ardent amour de Dieu.

Le Seigneur manifesta la sainteté de l'humble ermite par des prodiges si nombreux et si éclatants, que les deux propriétaires de l'endroit lui prodiguèrent des marques d'un profond respect et le firent connaître à Grallon, de qui Groix dépendait.

Le prince fit prier le Saint de venir le voir, et fut si édifié de son humilité et de sa conversation, qu'il le fit quitter son affreuse solitude et lui donna une partie du lieu nommé Anaurot, où est la ville de Quimperlé.

Le comte de Vannes, voyant ses vassaux menacés de la famine, parce que des vers mangeaient le blé naissant, envoya prier le juste d'avoir pitié de tout le pays. Sensible aux misères du peuple, Gunthiern donna de l'eau bénite et dit d'en répandre quelques gouttes sur la campagne. On le fit et les insectes dévorants périrent. Le comte reconnaissant donna au charitable solitaire une terre nommée Vegnac, sur le Blavet. Il paraît que le prince bienfaisant y resta jusqu'à sa mort, qui arriva au commencement du VI^e^ siècle.

SAINT CASSIUS,

ÉVÊQUE DE NARNI.

Saint Cassius, élevé sur le siége épiscopal de Narni, dans le duché de Spolète, en l'an de Notre-Seigneur 537, mérita

Digitized by Google

l'estime et les éloges de saint Grégoire-le-Grand, son contemporain. Ce Pape dit, dans ses écrits, qu'aucun de ses jours ne se passait sans qu'il eût célébré le saint Sacrifice de la messe avec la piété la plus tendre, et qu'il donnait aux pauvres tout ce qu'il possédait.

Saint Cassius avait la coutume d'aller tous les ans à Rome pour y vénérer saint Pierre et dire la messe à l'un de ses sanctuaires, le jour de sa fête. Après avoir honoré le Prince des Apôtres le 29 juin 558, il rendit son âme à Dieu, et son corps fut reporté à Narni, où il est enterré dans la crypte de Saint-Juvénal.

SAINTE ADILIE,

VIERGE.

Adilie la Sainte, comme on l'appelait, florissait au VIIIe siècle, où elle brilla par sa charité, sa générosité envers les saints missionnaires, son appui pour les pauvres et aussi par les miracles que Dieu accordait à ses prières.

On l'honore à Orp-le-Grand, près de Jodogne, dans le canton de Nivelles en Brabant.

SAINTE HEMMA,

VEUVE.

Hemma était proche parente de l'empereur saint Henri. S'étant engagée dans le mariage, elle y édifia le monde et sa famille par l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Après la mort de son mari, elle fonda, sous la règle de Saint-Benoît, le monastère de Gurk, en Carinthie, et prit le voile parmi les religieuses, qui devaient être au nombre de soixante-douze. Elle termina sa vie, le 29 juin 1045, par une mort précieuse devant le Seigneur.

LE BIENHEUREUX HENRICK,

MARTYR.

C'est ici encore la triste et courte histoire d'un enfant chrétien, qui fut mis à mort par les Juifs de Wissembourg, en

Digitized by Google

des temps où les Juifs, pleins de haine contre les chrétiens, se vengaient, par des crimes, des mépris et des méfiances qu'ils méritaient. Le Bienheureux Henrick est honoré à Wissembourg depuis un temps immémorial. On fait mémoire le 29 juin.

LE BIENHEUREUX RAYMOND LULLE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, MARTYR.

Ce Bienheureux naquit à Majorque, capitale de l'île de ce nom, en l'an 1236, de Raymond Lulle et de Hérilie, tous deux sortis de maisons nobles de la Catalogne. Ses parents désiraient ardemment qu'il s'appliquât aux sciences ; mais l'aversion qu'il témoignait avoir pour l'étude, les détermina à le faire élever à la cour du roi de Majorque, où il se distingua par la tournure agréable de son esprit, par des manières nobles et aisées qui lui étaient naturelles, et captiva les bonnes grâces du monarque, qui le créa son sénéchal et le fit intendant de sa maison.

Né avec un caractère impétueux, Raymond Lulle étant épris d'une femme de Majorque, se livra à toutes les folies ordinaires aux amants, et n'épargna ni les soins ni les ruses pour la séduire ; il composa même pour elle des vers où brillait le feu de sa passion, et où les louanges n'étaient pas ménagées. Cette femme était trop honnête pour répondre aux désirs immodérés de Raymond, et enfin, pour faire cesser ses poursuites qui l'importunaient, elle lui montra un chancre qui lui rongeait le sein.

Cette leçon agit puissamment sur son cœur, et produisit l'effet le plus salutaire ; car dans l'instant, Raymond Lulle forma le projet de se consacrer uniquement à Dieu.

On rapporte qu'étant dans cette disposition, et priant avec ferveur pour apprendre du ciel quelle était sa destination, il entendit une voix qui lui dit : « Suis-moi ; » qu'il y résista d'abord ; mais que ces paroles ayant été répétées plusieurs fois, il obéit ; qu'alors il distribua ses biens aux pauvres,

Digitized by Google

n'en réservant que ce qui était nécessaire à l'entretien de sa femme et de ses enfants.

Après cette première démarche, il résolut de s'occuper de la conversion des Sarrasins. Quoiqu'il n'eût point fait d'études, il se trouva dès lors assez éclairé pour composer plusieurs ouvrages; mais sans doute il s'aperçut qu'il lui manquait des connaissances au moins élémentaires, il se mit donc à étudier la grammaire, dans son pays.

Il vint ensuite à Paris, où il se perfectionna dans la langue latine, et instruit que les Sarrasins n'entendaient que l'arabe, il acheta un esclave qui le lui enseigna; mais ayant pénétré le motif de son maître, et craignant qu'il ne se servît de cet idiome pour détruire le Mahométisme, ce barbare prit des mesures pour l'assassiner; Raymond le sut, et ne voulut point mettre son esclave entre les mains des juges.

De retour à Majorque, il y établit un collége où l'on enseigna l'arabe. Il en confia le soin aux Frères-Mineurs, afin qu'apprenant cette langue, ils fussent à portée d'aller annoncer l'Évangile dans le Levant, et il sollicita avec tant d'empressement auprès de Jacques II, roi de Majorque, que ce prince fonda un semblable collége vers l'an 1277.

Raymond Lulle s'occupa singulièrement du dessein de recouvrer la Terre-Sainte. Dans cette vue, il alla à Rome au commencement de 1287, pour y faire établir un collége où l'on enseignât les langues orientales ; mais trouvant le Pape Honorius IV mort, il prit la route de Paris, toujours conduit par le même motif.

Ces pieux projets ayant échoué, il passa en Afrique, bien résolu de répandre son sang pour la foi. Dans la ville de Bone, il convertit soixante-dix personnes des plus instruites, et ses exhortations produisirent les plus heureux effets à Alger. Mais il fut arrêté dans cette seconde ville, on l'y mit dans une étroite prison, où l'on assure qu'il demeura quatorze jours sans recevoir de nourriture ; puis après l'avoir cruellement fouetté, on le bannit de cet État.

Ces traitements rigoureux ne purent imposer à son zèle.

Digitized by Google

Il se rendit à Tunis, où il eut quelques succès, puis fut derechef arrêté à Bougie. Durant sa prison, il eut avec un Sarrasin une longue dispute sur les principaux Mystères de la religion chrétienne, et on la trouve dans ses œuvres. Son rare mérite et ses vertus lui méritèrent néanmoins l'estime d'un infidèle, qui obtint sa liberté à condition qu'il abandonnerait absolument le pays, et il s'embarqua sur un vaisseau de Gènes, qui fit naufrage au port de Pise.

Aussitôt que notre Bienheureux fut remis des fatigues de ce voyage, il prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, et retourna à Rome, pour solliciter le Pape à l'expédition de la Terre-Sainte; et sur l'assurance que lui donna le Souverain-Pontife, il pressa de nouveau tous les princes de la chrétienté de former cette entreprise. Jacques II, son souverain, était alors à Montpellier; Raymond vint l'y trouver, et, par son ordre, il dressa un *Mémoire bref et exact* de ses voyages, de ses desseins, des livres qu'il avait composés, avec plus de subtilité que de profondeur, mais qui, malgré leur inexactitude, n'ont pas laissé que de lui mériter le surnom de *Docteur illuminé;* et enfin des principales actions de sa vie.

En quittant Jacques II, Raymond Lulle alla en Sicile, puis revint à Majorque pour revoir sa famille; et quoiqu'il fût accablé de vieillesse et de travaux, il résolut un nouveau voyage en Afrique, toujours animé par l'espoir d'instruire les infidèles ou de sceller sa croyance par le martyre.

Il partit de Majorque le 14 août 1314, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il aborda à Tunis, où il confirma dans la foi les chrétiens qu'il avait convertis précédemment. Il passa ensuite à Bougie où il fit la même chose à l'égard de ceux qu'il y avait instruits; mais les ayant entretenus en secret pendant quelques jours, il se reprocha sa lâcheté et entreprit de prêcher publiquement. Cette hardiesse irrita les Sarrasins, qui le chargèrent de coups et le mirent en prison. Les magistrats de Bougie essayèrent d'abord de le faire apostasier, mais voyant que les tourments ne faisaient rien sur cette âme forte, ils le livrèrent à la fureur du peuple, qui tomba sur Raymond avec

Digitized by Google

tous les instruments que le hasard lui offrit, et le massacra. Quand ils crurent lui avoir ôté la vie, ils l'ensevelirent sous un monceau de pierres.

On rapporte qu'en cette circonstance, deux marchands génois ayant aperçu une vive lumière sur le lieu où gisait le Martyr, demandèrent et obtinrent la permission d'enlever son corps; que l'ayant dégagé de dessous les pierres, ils furent très-surpris de le trouver encore en vie, et que l'ayant emporté sur leur vaisseau, ils employèrent tout ce qu'ils purent de remèdes pour le guérir. Le second jour de leur départ, qui était le 29 juin 1315, Raymond Lulle mourut à la vue de l'île Majorque.

On ajoute que ces marchands étant entrés dans le port de Majorque avec le corps de Raymond, résolurent de le transporter à Gènes, mais qu'ils en furent empêchés par un événement miraculeux, qui arriva dans le lieu même où il était né. Les magistrats, avertis de ce qui se passait, vinrent recevoir le corps avec appareil, et lui donnèrent une sépulture honorable au couvent des Franciscains, comme ayant été engagé par des vœux dans le Tiers-Ordre.

Quelques années après, l'église où reposait Raymond Lulle fut réduite en cendres, excepté son corps. Ce fait prodigieux engagea les habitants de Majorque à édifier une chapelle en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, qui avait été un des objets de la dévotion du Martyr, et ils y déposèrent ses reliques dans un tombeau de marbre le 29 juin 1448. Il est en grande vénération dans cette île. Pour répondre à la pieuse croyance où sont les Marjorquins sur sa béatitude, le Saint-Siége leur a permis d'en célébrer l'Office au jour assigné pour sa fête [1]. (FÉROT.)

[1] Il s'est fait une édition complète des œuvres de Raymond Lulle, à Mayence.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX ILDEFONSE,

FRÈRE MINEUR.

Des parents dénués des biens de la fortune donnèrent naissance au Bienheureux Ildefonse, dans un lieu de l'Espagne dont on ne sait pas le nom. Dès sa plus tendre jeunesse, on admira en lui des marques d'une profonde humilité, et de l'attachement le plus respectueux envers ses père et mère. Obligé de travailler comme eux, il montrait une diligence dont à son âge on est rarement susceptible. Il était très-laborieux, et cependant vivait dans une abstinence sans égale. Ce qu'il épargnait par sa frugalité, il le donnait aux pauvres, et préférait un jeûne absolu au désagrément de refuser. Cependant il n'en remplissait pas moins sa tâche de labeur.

A peine eut-il connu le prix de la chasteté, qu'il résolut de conserver la sienne : cependant, quand il fut en âge, ses parents l'obligèrent de se marier. Il paraît qu'il eut le bonheur d'épouser une femme qui avait les mêmes vues que lui, et qui était prévenue des mêmes grâces; car ils vécurent ensemble dans une continence parfaite.

Devenu veuf, Ildefonse se sentit appelé au service de Dieu, et il fut inspiré d'entrer dans l'Ordre de Saint-François. Il y fut reçu en qualité de Frère lai, et est parvenu dans cet état à une extrême vieillesse. Ses principales vertus furent l'obéissance et une grande exactitude à la prière, à laquelle il vaquait avec tant d'ardeur, sans cependant négliger ses autres devoirs, qu'il y acquit des dons surnaturels, tels qu'une connaissance profonde de nos divins Mystères, qui étonnait et ravissait ceux qui l'en entendaient parler, et la connaissance de l'avenir. Plusieurs prophéties justifiées par l'événement, et les miracles qu'il a opérés durant sa vie et après sa mort, arrivée l'an 1528, le font respecter et invoquer comme un Bienheureux, quoique l'Église n'ait point encore décerné de culte en son honneur. C'est principalement en Espagne qu'il est vénéré, et il repose au couvent de Sainte-Marie-de-l'Espérance, à Fuente-Orejuna.

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE ABDISSI,

ÉVÊQUE.

Abdissi, patriarche de Muzal, dans l'Assyrie orientale, était un catholique vénéré. Il vint en 1562 baiser les pieds du Pape Pie IV, qui l'honora du pallium. Ce savant prélat promit formellement de faire observer, dans les pays de sa juridiction, les décisions du Concile de Trente qui avait approuvé sa profession de foi, et de retour dans son pays il convertit à la foi catholique un grand nombre de Nestoriens égarés. On l'honore le 29 juin.

LE VÉNÉRABLE PIERRE FAMELART,

CURÉ DE TOURCOING, CONFESSEUR DE LA FOI.

Les statuts synodaux de l'église de Tournai rappellent que, sous l'épiscopat de Guilbert d'Oignies, vers le milieu du XVI^e^ siècle, plusieurs prêtres et religieux de ce diocèse furent mis à mort par les hérétiques. Parmi eux se trouve Pierre Famelart, curé de Tourcoing, homme d'une vertu et d'une charité extraordinaire. Raissius lui consacre un article au vingt-neuf juin, d'après les documents qu'il a reçus du Père Gilles du Monin, jésuite, qui lui-même les avait recueillis à Tourcoing. Buzelin, qui a aussi visité cette ville, rapporte, dans les suppléments de son excellent ouvrage intitulé *Gallo-Flandria,* le même article, auquel son témoignage donne une nouvelle autorité.

Pierre Famelart était natif de Fresnes en Buisenteau, dans le Hainaut. Nommé à la cure de Tourcoing à l'époque où les protestants des Pays-Bas commençaient à exercer toutes sortes de violences et d'excès, il ne négligea rien pour maintenir ses paroissiens dans la fidélité à l'Église. Dans les sermons qu'il leur adressait, il les exhortait sans cesse à persévérer dans la foi catholique, et à repousser les doctrines des hérétiques dont il leur exposait la fausseté. Sa charité extraordinaire envers les pauvres, auxquels il lui arriva souvent

Digitized by Google

d'abandonner jusqu'aux choses qui lui étaient le plus nécessaires, donnait encore à ses paroles une plus grande autorité. Il est vraisemblable que ce fut même cette considération qui arrêta pour un temps le bras de quelques hérétiques qui avaient juré sa perte. On rapporte, en effet, qu'une nuit qu'ils s'étaient introduits dans sa maison avec l'intention de le tuer, ils l'aperçurent prenant son sommeil sur un lit dur et grossier et n'ayant pour oreiller qu'un morceau de bois. Cette vue fit tant d'impression sur l'un d'entre eux qu'il déclara qu'il ne permettrait pas qu'on portât la main sur cet homme innocent, ni qu'on le maltraitât. Le vénérable curé avait ainsi triomphé de la fureur de ses ennemis par l'ascendant de sa vertu. Toutefois sa mort n'était que différée, et lui-même semblait en avoir comme un pressentiment. Plusieurs fois en chaire il lui arriva d'y faire allusion, et l'on eût dit que, dans ses ferventes prières, il avait reçu du ciel une communication particulière sur le sort qui l'attendait.

Le 29 juin 1570, revenant de Tournai, où il avait été pour ramener dans le sein de l'Église plusieurs hommes égarés par les mauvaises doctrines, et qui s'étaient jetés dans les factions tumultueuses des hérétiques, il fut arrêté dans la paroisse de Wattrelos, auprès du pont connu sous le nom de *Pont des Mazures*. Les compagnons du digne prêtre ayant pris la fuite pour éviter l'explosion d'une bombe lancée contre eux, et qui venait de tomber à leurs côtés, purent échapper. Pour lui, comme le cheval sur lequel il était monté, reculait de frayeur et ne voulait point avancer, il fut saisi par les hérétiques qui le mirent à mort. Son corps, rapporté à Tourcoing par de pieux fidèles, fut déposé devant le maître-autel de l'église paroissiale. Environ vingt ans plus tard, comme on travaillait dans cette partie de l'église pour y chercher la boîte renfermant le cœur de la châtelaine de Tourcoing, afin d'y placer celui de son fils qu'on venait de recevoir d'Italie, M. Pierre Tricart, licencié en droit et bailli de la ville, ordonna d'ouvrir un coffre que par imprudence les ouvriers avaient découvert avec leurs instruments. On y trouva le

Digitized by Google

corps du vénérable Pierre Famelart dans le même état que quand on le rapporta de Wattrelos. Le bailli dressa lui-même l'acte qui constatait ce fait, d'autant plus surprenant que, dans ce lieu, à cause de la qualité du sol, les corps se dissolvaient en très-peu de temps. L'auteur des *Délices des Pays-Bas* ajoute que, cent ans plus tard, monseigneur de Choiseul, évêque de Tournai, retrouva le corps dans le même état d'intégrité.

(DESTOMBES.)

LA VÉNÉRABLE SERVANTE DE DIEU,

MARIE-EUSTELLE HARPAIN,

VIERGE.

Le Seigneur a ses élus dans tous les siècles; il n'a pas voulu que le nôtre, si tourmenté, fût privé des grands modèles de sainteté qui ont illustré les anciens âges : Marie-Eustelle en est un exemple. Née, en 1814, à Saint-Palais, près de Saintes, d'un père qui remplit toujours ses devoirs religieux, et d'une mère chrétienne, pleine de douceur et de patience, elle fut élevée religieusement, et instruite, autant que peuvent l'être des enfants de sa condition, des choses les plus nécessaires: ses parents n'avaient pour vivre que leur travail, et ils avaient quatre enfants à élever. Eustelle fréquenta l'école seulement de l'âge de cinq à dix ans ; mais comme elle avait beaucoup d'aptitude, elle apprit vite et bien tout ce qu'on put lui enseigner.

Sortie de classe, cette jeune fille, au caractère vif, à l'imagination ardente, au cœur sensible et tendre, s'ouvrit aux insinuations de l'esprit du monde ; la vanité s'empara de son âme encore innocente et candide, et y poussa de dangereuses racines qui pouvaient tôt ou tard la corrompre. La tendresse excessive de ses parents, qui jamais ne la contrariaient dans ses désirs, l'accoutumèrent à ne faire que sa volonté, et son amour-propre menaça bientôt de se tourner en orgueil. Heureusement, la première Communion vint mettre une halte dans

Digitized by Google

les progrès du mal : l'influence de la grâce divine commença de se faire sentir à son âme ; elle résolut d'éviter tout ce qui pourrait être un obstacle aux faveurs du Dieu qui allait se donner à elle dans le Sacrement de son amour. Aussi fut-elle heureuse, en ce jour fortuné, où le Sauveur daigna la nourrir de son corps et de son sang précieux. Elle crut se donner toute à lui ; hélas ! ses résolutions devaient être oubliées.

L'orgueil précoce qui régnait en elle eut bientôt étouffé sa piété, peu solide encore. On mit Eustelle en apprentissage, et les amies légères qu'elle y rencontra l'entraînèrent à ces réunions où l'attrait du plaisir porte vite à l'âme de dangereuses atteintes. Elle ne tarda pas à prendre goût à la parure ; elle aima et fréquenta les danses, les soirées, les promenades ; elle ne chercha plus qu'à plaire et à se faire remarquer. Tout occupée du monde et d'elle-même, elle négligea les dons de Dieu, se contentant d'aller aux divins Sacrements deux fois dans l'année, d'assister aux offices le dimanche, de faire ses prières du matin et du soir, et de garder les abstinences prescrites ; mais tout cela se faisait avec froideur et indifférence, et souvent elle allait à l'église, dit-elle, non tant pour prier que pour voir et pour être vue. Quelle peinture de la vie de tant de jeunes personnes, qui se croient cependant encore dans la voie du salut !

Au sein de l'orage des passions naissantes, une voix céleste cependant se faisait entendre ; mais déjà sa jeune âme sentait la pesanteur de ses chaînes, elle aurait bien voulu revenir à son Sauveur ; mais elle ne pouvait se décider à rompre avec ses affections et ses inclinations : le démon lui faisait entrevoir une impossibilité de vivre dans les sacrifices d'une vie de renoncement. Le lion infernal la tenait comme subjugée sous son empire, et il se jouait de ses faibles résolutions.

Ce qui la sauva, ce fut l'exemple des personnes pieuses. Plusieurs fois elle avait considéré, au pied des autels, une jeune fille d'une angélique piété, dont elle ne pouvait se défendre d'admirer le courage et d'envier le sort ; elle était partout poursuivie de son image ; elle se demandait pourquoi elle

Digitized by Google

ne pourrait pas l'imiter. La voix de sa conscience ne cessait de lui reprocher ses résistances continuelles à la grâce. Elle était prête à céder; mais le démon, furieux de ces touches de grâce, mettait tout en œuvre pour la retenir dans ses filets : elle était jeune ; comment se condamner à une vie triste et sérieuse ? N'avait-elle pas le droit d'accorder à son âge quelques jouissances ? Comment rompre avec ses compagnes ? Comment renoncer à ces parties de plaisir ? Qu'allait dire le monde ? Et puis elle n'aurait pas la force de se vaincre ; elle n'était pas appelée à une vie si pieuse ; elle ne pourrait peut-être pas persévérer ; et son âme flottait dans une extrême anxiété qui la tourmentait.

Lasse de lutter ainsi, Eustelle prit le parti d'aller à confesse ; elle eut soin de bien découvrir toute son âme : Dieu l'attendait là. Le confesseur, qui était un homme de Dieu, devina les desseins de Dieu sur elle, et lui enleva la promesse de renoncer au monde. Cette promesse fut faite de bon cœur, mise sous la protection de la très-sainte Vierge, et tenue pendant deux mois. Mais, ô fragilité humaine ! invitée à un repas et à une soirée qui se termina par un bal, le goût du plaisir l'emporta, et la pauvre fille se laissa entraîner. Pourtant le cœur était changé ; elle ne trouva plus le plaisir d'autrefois ; je ne sais quelle amertume vint s'y mêler, et cet amusement frivole lui inspira un dégoût qui lui fit dire ! « Jamais plus ! » La grâce l'avait emporté sur le monde : Eustelle était à Dieu, et cette fois sans retour.

Les railleries du public l'attendaient : rien ne fit impression sur son âme. Elle chercha même les occasions de faire connaître bien haut ses sentiments, son repentir d'avoir aimé le monde, sa disposition à l'éviter, son désir de mener une vie toute chrétienne. Elle forma la résolution d'entendre la messe tous les jours, de faire chaque soir une visite au saint Sacrement, de réciter son chapelet, de faire une lecture de piété et d'approcher plus souvent des Sacrements. Trois ou quatre mois après sa conversion, elle ne se reconnaissait plus, tant le Seigneur s'était entièrement emparé de son cœur ! « C'est à la

Digitized by Google

sainte Eucharistie, dit cette humble vierge, qu'elle dut d'avoir été si tôt délivrée des liens du péché. » Elle commença de la recevoir deux fois le mois ; mais à mesure que son âme se rassasiait de cette manne céleste, le désir grandissait de s'en nourrir plus souvent. Son directeur lui accorda la faveur insigne de communier tous les dimanches, puis deux fois par semaine, et le divin Sauveur la favorisa de l'abondance de ses consolations.

Cependant l'enfer ne se tint point pour vaincu ; il allait déchaîner contre la généreuse vierge toutes les passions du dehors et du dedans. Sa conduite éveilla l'attention des personnes du monde : une pauvre ouvrière occupa tous les esprits : leur fureur s'anima contre elle. Ce monde l'avait aimée, caressée ; qu'avait-elle donc fait de si coupable à ses yeux ? Il ne l'eût pas traitée avec plus de rigueur, si elle eût commis les plus grands crimes. Les sarcasmes, les persécutions pleuvaient sur elle ; on la montrait au doigt dans les rues ; on la couvrait des injures les plus grossières ; on la voulut faire passer pour folle. Partout où se trouvaient ses parents, on leur adressait des reproches, on les accablait de représentations. Jusque dans les cabarets, elle était devenue le sujet des entretiens méchants et pleins de calomnies. On lui fit un crime de ses communions fréquentes ; on l'accusa d'orgueil et d'entêtement. Elle répondit à tout par son silence : son âme était tranquille, et aucun nuage d'inquiétude ne venait obscurcir sa sérénité intérieure.

Le divin Maître dédommageait largement son humble servante en lui donnant un attrait singulier pour la prière : elle ne se plaisait qu'en sa présence, surtout au pied du Tabernacle. Chaque jour, elle s'y trouvait de grand matin, avant d'aller à son ouvrage, pour y faire sa petite méditation, pendant la sainte messe autant qu'elle pouvait ; mais toujours le soir, après sa journée de travail. Jésus était devenu l'unique objet de ses pensées et de ses désirs : elle s'appliqua franchement à mourir à tout autre objet. Souvent ce doux Sauveur lui disait au fond de l'âme : « Je dois te suffire en tout. »

Digitized by Google

Quand, le dimanche, après les offices, l'occasion se présentait de quelque récréation, elle l'entendait lui dire : « Ne suis-je pas tout pour toi ? Mes jouissances surpassent toutes celles d'ici-bas ; tout ce qui est à moi est pour ceux qui m'aiment. Le degré de ta générosité sera la mesure de mon amour. » Et, pour ne manquer pas de générosité, l'ardente vierge s'imposa plusieurs pratiques de mortification. Tous les vendredis, elle déjeûnait de pain sec, et ne faisait le soir qu'une collation ; les autres jours, elle se mit à manger du pain noir et à ne boire que de l'eau. Elle eût bien désiré d'autres pénitences ; mais la délicatesse de son tempérament ne le lui laissa pas obtenir. La pieuse fille s'en dédommagea par la mortification de tous les sens : elle fit un pacte avec ses yeux, avec ses oreilles, avec sa langue, pour ne voir, n'entendre, ne dire que ce qui pouvait être conforme à la volonté de son Dieu.

Quand les bourrasques extérieures furent appaisées, la paix intérieure cessa ; son âme se trouva livrée à un déluge de peines spirituelles qui furent si effroyables que, plus tard, le souvenir seul l'en faisait frémir. Elle fut assaillie d'une foule de distractions dans ses prières, et pleine de sécheresse dans ses oraisons. Vinrent ensuite d'effroyables tentations de l'esprit impur. La pauvre fille en fut d'abord fort épouvantée ; mais quand elle eut appris que la couronne des élus devient plus belle et plus éclatante par les victoires sur des ennemis de toute espèce, elle se résigna et mit toute sa confiance au Bien-Aimé de son cœur. Nuit et jour accablée de pensées et d'imaginations étranges, il lui semblait voir une légion d'esprits malins qui s'occupaient à la tourmenter. Jésus lui-même semblait l'abandonner ; elle tremblait que cette boue infecte, qui partout paraissait sous ses pas, ne finît par souiller son âme. Des ténèbres profondes enveloppèrent son esprit ; le Ciel semblait sourd aux gémissements de son âme. A ces tentations horribles succédèrent celle du blasphème et du désespoir, et par surcroît elle tomba dans un état de scrupule affreux : la crainte du sacrilége ne lui permettait plus de se

Digitized by Google

présenter à la Table sainte. Tout cela fut surmonté par une obéissance aveugle à son confesseur.

Cet état de peine, tant extérieure qu'intérieure, dura pendant dix ans. Son ancre de salut fut son inébranlable confiance en son Dieu, son amour invariable pour son tendre Sauveur; plus ses combats devenaient terribles, plus son espérance en lui redoublait. Et puis le divin Jésus, parfois, venait la consoler : quand, au plus fort de l'orage, elle se jetait en lui, ne sachant plus où se réfugier, il se présentait à son âme, et lui faisait entendre ces douces paroles : « Me voici, ne crains rien. » A la présence de ce Soleil de justice, la tempête s'apaisait, le calme renaissait, et la paix rentrait dans son cœur. Et puis Jésus lui fit aussi comprendre le prix de toutes ces souffrances et le profit qu'en recevait son âme : aussi ne demanda-t-elle jamais de s'en voir délivrée, mais seulement la grâce de n'y point succomber, et de ne jamais être séparée de son Dieu. Sa confiance, après son Jésus, fut en sa bonne et tendre Mère, en Marie, la Reine des Vierges, et le Salut des faibles, et sa protection puissante ne lui fit point défaut.

Eustelle, enfin revenue à la paix, sollicita l'honneur de se consacrer à son Bien-Aimé par un vœu de virginité perpétuelle, et quand elle eut obtenu cette faveur insigne, elle faillit expirer de bonheur en prononçant son vœu. Tout en elle, dès lors, tendit uniquement à s'unir à l'Époux de son âme. Détachée de plus en plus de toutes les créatures, elle se hâta de s'élever de vertus en vertus. Le temps pressait pour elle; car son séjour devait être abrégé sur la terre ; il lui fallait faire ses diligences pour profiter de tous les moments de travailler à sa perfection. Sa grande et irrévocable devise fut celle-ci: *Tout par amour pour mon Dieu !* Aussi était-elle heureuse de s'unir tous les jours à ce Dieu d'amour dans la sainte Communion ; ce fut ce pain quotidien de l'âme qui l'enivra des plus pures délices, et qui lui donna déjà sur la terre un avant-goût du ciel. Cependant, le divin Amour acheva de consumer sa languissante victime ; bientôt arriva le moment de son passage à l'éternelle patrie. Avant de rendre son dernier sou-

Digitized by Google

pir, elle parut dans une espèce d'extase ; ses yeux enflammés se tournèrent du côté du ciel, et, dans cette extase, elle rendit son âme à Dieu, le vingt-neuf juin 1842, à l'âge de vingt-huit ans. (CHAPIA.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Carême ou jeûne en l'honneur de la très-sainte Vierge depuis le 29 juin jusqu'au 15 août, dans l'Ordre de saint François. Ce Saint avait pour la très-sainte Vierge un amour et une dévotion toute particulière. Il la prit pour son avocate et pour celle de tout son Ordre ; c'est pourquoi en son honneur, depuis la fête des saints Apôtres Pierre et Paul jusqu'à la fête de l'Assomption, il jeûnait avec une grande dévotion et austérité, excepté les dimanches. Sainte Élisabeth, reine de Portugal, morte en 1338, observait fidèlement ce jeûne en l'honneur de la très-sainte Vierge. Saint Félix de Cantalice, de l'Ordre des Capucins, mort en 1587, l'observa aussi régulièrement, de même que Philippe, martyr aux Indes, de l'Ordre de saint Dominique.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul, qui

[1] TERTIO KALENDAS JULII.

Romæ, natalis sanctorum Apostolorum Petri et Pauli, qui eod em anno, eodemque die passi sunt sub Nerone Imperatore : quorum prior in eadem urbe capite ad terram verso cruci affixus, et in Vaticano juxta viam Triumphalem sepultus, totius orbis veneratione celebratur ; alter vero gladio animadversus, et via Ostiensi sepultus, pari habetur honore. — In castro Argentomacho, sancti Marcelli Martyris, qui pro fide Christi una cum Anastasio, viro militari capite plexus est. — Genuæ natalis sancti Syri Episcopi. — Narniæ, sancti Cassii ejusdem civitatis Episcopi, de quo sanctus Gregorius refert, quod nullus pene dies vitæ ejus abscedebat, quo omnipotenti Deo hostias placationis non offerret : cui et concordabat vita, quia cuncta, quæ habebat, in eleemosynis tribuens, in hora sacrificii totus in lacrymis diffluebat : demum natalitio Apostolorum die, quo singulis annis Romam venire consueverat, cum Missarum solemnia celebrasset, et corpus Dominicum, pacemque omnibus dedisset, migravit ad Dominum. — In Cypro, sanctæ Mariæ matris Joannis, qui cognominatus est Marcus. — In territorio Senonensi, sanctæ Benedictæ Virginis.

Digitized by Google

souffrirent la même année et le même jour sous l'empereur Néron : le premier, crucifié dans la même ville, la tête en bas, et enterré au Vatican auprès de la voie Thiomphale, est honoré de la vénération de toute la terre ; le second, immolé par le glaive et enterré sur le chemin d'Ostie, est honoré d'un culte pareil.

A Argenton, saint Marcel, martyr, qui fut décapité pour la foi de Jésus-Christ, avec un militaire appelé Anatase.

A Gênes, la fête de saint Syr, évêque.

A Narni, saint Cassius, évêque de cette ville, duquel saint Grégoire rapporte qu'il ne passait presque aucun jour de sa vie sans offrir au Dieu tout-puissant l'hostie d'expiation. A cette pratique répondait sa vie, puisque, donnant en aumônes tout ce qu'il avait, il fondait en larmes tout le temps du Sacrifice. Enfin, un jour de la fête des Apôtres, jour auquel il avait, chaque année, l'habitude de venir à Rome, ayant célébré la messe et donné aux assistants le corps du Seigneur et la paix, il rendit son âme à Dieu.

En Chypre, sainte Marie, mère de Jean, qui fut surnommé Marc.

Au territoire de Sens, sainte Benoîte, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Mastiole et sainte Béate, vierges, honorées dans le diocèse de Sens.

Saint Léolin et saint Hilaire, évêques de Padoue.

Sainte Homberge, femme mariée dont les vertus et la piété ont brillé au XII^e^ siècle, honorée à Saint-Mihiel, dans l'ancien duché de Bar.

La bienheureuse Salomé et la bienheureuse Judith, recluses, honorées en Bavière.

Saint Basile d'Ancyre, honoré en ce jour chez les Grecs.

Sainte Acrosie, honorée chez les Éthiopiens.

La bienheureuse Angélina, vierge, de l'Ordre de Sainte-Claire.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste Bédouin, prêtre et grand-vicaire du diocèse d'Avignon, accusé de fédéralisme et condamné à mort par la commission populaire d'Orange, exécuté le 29 juin 1794.

Nicolas Huard, vicaire à Rambouillet, refusa le serment schismatique et se réfugia à la Ferté-Bernard, arrêté et conduit à Paris, là condamné à mort, guillotiné le 29 juin 1794.

Jean-François Vaurs, prêtre du diocèse de Cahors, pour la même cause, se réfugia à Paris, y fut arrêté, condamné à mort comme prêtre réfractaire et guillotiné le 29 juin 1794.

Guillaume Trioullier, prêtre du diocèse de Saint-Flour, pour la même cause, expédié à Paris, condamné là comme fanatique et guillotiné le 29 juin 1794.

Digitized by Google

TRENTIÈME JOUR DE JUIN.

La Commémoration de l'Apôtre saint Paul. — S. Martial, apôtre d'Aquitaine, premier évêque de Limoges. — Sainte Lucine, disciple des Apôtres. — Saint Basilide, martyr. — Saint Parégoire et saint Léon, martyrs. — Saint Bertran, évêque du Mans. — Sainte Clotsende et sainte Adalsende, vierges. — Sainte Érentrude, abbesse. — Le vénérable Eude Arpin, religieux de Cluny. — Six religieuses, martyres. — Benjamin, fils de Jacob et de Rachel. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA COMMÉMORATION DE L'APOTRE SAINT PAUL.

La vocation miraculeuse de saint Paul par la voix même de Jésus-Christ, l'ordre exprès qu'il reçut du Saint-Esprit d'aller instruire toutes les nations ; son ravissement extraordinaire, par lequel il fut consacré pour l'apostolat dans le ciel même, où il apprit des mystères qu'il ne pouvait révéler aux hommes ; le don de prophétie et d'inspiration qu'il possédait dans le plus haut degré ; les choses étonnantes qu'il fit et souffrit tant pour la gloire de Dieu que pour la conversion du monde, lui ont mérité une place parmi les Apôtres, quoiqu'il ne fût point du nombre des douze auxquels on donne communément ce titre. Nous avons rapporté, sous le 25 janvier, de quelle manière le Sauveur l'amena à la connaissance de son Évangile.

Lorsqu'il eut été baptisé, il prêcha quelques jours Jésus-Christ dans la synagogue de Damas ; il se retira ensuite dans l'Arabie. On croit que ce fut dans un lieu peu éloigné de Damas. Cette ville était de la domination d'Arétas, roi d'Arabie, et beau-père d'Hérode Antipas. On ignore combien de temps saint Paul passa dans cette retraite. De retour à Damas, il y prêcha la foi de nouveau, et y confondit les Juifs avec une force merveilleuse.

Ceux-ci ne pouvant entrer en lice avec lui, formèrent le

Digitized by Google

projet de lui ôter la vie, et mirent dans leurs intérêts le gouverneur de Damas. Ils firent donc diverses perquisitions pour l'arrêter, et ils obtinrent du gouverneur qu'on gardât les portes de la ville, afin qu'il ne pût échapper ; mais l'Apôtre fut averti à temps du danger que courait sa vie. Les frères, pour le délivrer de la fureur de ses ennemis, le descendirent durant la nuit dans une corbeille, par une fenêtre qui donnait sur les murailles de la ville. Il passa trois ans, partie à Damas, partie dans le pays d'alentour ; il se rendit ensuite à Jérusalem pour voir saint Pierre.

Saint Barnabé, qui le connaissait, l'introduisit devant saint Pierre et saint Jacques, qui applaudirent, ainsi que les autres fidèles, à la sincérité de sa conversion. La plupart des chrétiens l'avaient d'abord évité, craignant quelque dessein caché de la part d'un homme qui avait persécuté l'Église avec tant de fureur. On voit par là qu'il n'y a rien eu d'humain dans l'établissement du christianisme. Si la doctrine que prêchaient les Apôtres n'eût pas été vraie, comment Paul, qui avait été un des plus ardents persécuteurs des chrétiens, aurait-il embrassé la foi ? Les fourbes sont ordinairement soupçonneux et jaloux. Quelle candeur et quelle sincérité dans les Apôtres ! Leurs disciples, plutôt que de les abandonner, ont sacrifié leurs biens et leurs vies, tandis qu'en révélant l'imposture, ils avaient tout à attendre des Juifs et des païens. Ils ne leur étaient donc attachés qu'à cause de l'évidence de leurs miracles, de l'humilité de leurs cœurs, de l'héroïque sainteté de leur vie, de leur constance dans leurs tourments. Il résulte de toutes ces circonstances réunies, qu'il est impossible de soupçonner d'erreur et d'imposture la doctrine et le témoignage des Apôtres. D'ailleurs cette sincérité des Apôtres envers saint Paul et de saint Paul envers les Apôtres, et cette uniformité constante à attester les mêmes vérités au milieu des plus cruelles persécutions, ne donnent-elles pas le plus haut degré d'évidence à l'histoire de la conversion miraculeuse de notre Saint, et à tout le christianisme ? Et prouver que cette conversion est un miracle proprement dit,

Digitized by Google

n'est-ce pas prouver que l'Évangile est vrai, et que son origine est divine ?

Saint Paul demeura quinze jours à Jérusalem. Durant ce temps-là, il jouit des entretiens de saint Pierre, et se montra très-zélé à disputer dans la synagogue : mais les Juifs fermèrent opiniâtrement les oreilles aux vérités du salut. Ne pouvant résister à la force des discours de Paul, ni à l'évidence dans laquelle il mettait la révélation évangélique, ils eurent recours à la violence, et cherchèrent les moyens de se défaire de lui. Les fidèles le tirèrent de leurs mains en le conduisant à Césarée, d'où il s'embarqua pour Tarse, sa patrie. Il s'occupa pendant plus de trois ans à y prêcher, ainsi que dans les contrées voisines de la Cilicie et de la Syrie, et ses prédications y eurent le plus grand succès. Les cœurs avaient été disposés à recevoir l'Évangile par les disciples qui s'étaient enfuis de Jérusalem à Antioche, après le martyre de saint Étienne.

Saint Barnabé étant venu à Antioche en 43, demanda saint Paul pour l'aider dans le ministère de la prédication. La proposition qu'il fit fut agréée par les Apôtres. Il se rendit donc à Tarse, d'où il amena saint Paul à Antioche avec lui. Ils y travaillèrent l'un et l'autre avec autant de fruit que de zèle durant l'espace d'uneannée. Ce fut vers ce temps-là que les disciples commencèrent à Antioche à porter le nom de *Chrétiens*. Le prophète Agabus étant venu de Jérusalem dans cette ville avec d'autres frères, prédit une grande famine qui arriva l'année suivante, la quatrième de l'empereur Claude, et la quarante-quatrième de l'ère chrétienne. Le fléau ravagea tout l'empire, et particulièrement la Judée. Les fidèles d'entre les Juifs se trouvèrent réduits à la plus grande misère. Ceux d'Antioche firent une quête pour eux, et la leur envoyèrent par saint Paul et saint Barnabé. Lorsque les deux Apôtres se furent acquittés de leur commission, ils revinrent à Antioche. L'Église de cette ville était très-florissante, et elle comptait un grand nombre de docteurs et de prophètes, dont les principaux étaient Barnabé, Simon,

Digitized by Google

surnommé *le Noir*, Lucius de Cyrène, Manahem, Saul ou Paul.

Il paraît que ce fut vers ce temps-là que saint Paul fut ravi jusqu'au troisième ciel, faveur dont il parlait quatorze ans après. Dieu, pour le préserver de l'orgueil, permit qu'il fût tourmenté par l'aiguillon de la chair, et comme par les soufflets de Satan ; ce que plusieurs Pères entendent des tentations honteuses. L'Apôtre châtiait son corps par de longues veilles et des jeûnes rigoureux, de peur qu'en prêchant aux autres, il ne tombât lui-même dans le danger, et ne perdît la couronne. Malgré ses travaux immenses et ses actions merveilleuses, il ne s'imaginait pas avoir rien fait : mais oubliant ce qui était derrière lui, il se portait toujours en avant pour entreprendre ce qui lui restait à faire, afin de pouvoir fournir heureusement la carrière. Semblable à un athlète qui n'envisage que le but où il doit arriver, de crainte qu'en considérant l'espace déjà parcouru, il ne perde l'avantage qu'il a sur ses adversaires, et ne soit privé du prix destiné au vainqueur, il se regardait comme un serviteur inutile et bien éloigné d'accomplir tout ce qu'il devait à Dieu ; car quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne se croyait pas pour cela justifié devant le Seigneur. Il se plaisait dans ses humiliations, dans sa faiblesse et son néant, afin que Dieu en qui il mettait son unique force fût glorifié en toutes choses. De cette disposition naissait l'ardeur avec laquelle il excitait sa langue, son âme, ses puissances et toutes les créatures à louer le saint nom de Dieu, et à rendre de continuelles actions de grâces à sa bonté et à sa miséricorde. Supérieur à la crainte des difficultés et des dangers, la vue des tourments et de la mort n'était point capable d'arrêter l'activité de son zèle. Il se réjouissait de souffrir dès qu'il s'agissait de faire connaître et aimer Jésus-Christ. Il se croyait redevable à l'univers entier, aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux insensés, aux savants et aux ignorants, aux Juifs et aux Gentils. De pareils sentiments annoncent qu'il était crucifié au monde et mort à lui-même.

Digitized by Google

Toujours il étudiait Jésus-Christ pour se pénétrer parfaitement de son esprit. Il pouvait dire avec confiance qu'il portait sur son corps les marques des plaies sacrées du Sauveur, qu'il était attaché avec lui à la croix, et qu'il ne se glorifiait point en autre chose ; qu'il ne vivait plus, mais que Jésus-Christ vivait en lui. Cet homme divin armé du pouvoir de la grâce, qui commandait à la nature, qui lisait dans l'avenir, et qui était élevé au-dessus de toutes les choses terrestres, foulait aux pieds les puissances de l'enfer et l'univers ligués contre lui ; aussi devint-il l'instrument dont Dieu se servit pour abattre l'orgueil du monde par l'humilité de la croix, et pour soumettre toutes les nations à l'empire de l'Évangile. Il fut élu, pour entreprendre ce grand ouvrage, dans un temps où les docteurs prêchaient à Antioche, et où les fidèles unis ensemble joignaient le jeûne à la prière. Ces pieux exercices accompagnaient toujours l'élection des nouveaux ministres de l'Église.

Le Saint-Esprit dit aux frères, par quelques Prophètes, de lui séparer Saul et Barnabé pour l'ouvrage auquel il les avait destinés, c'est-à-dire pour aller annoncer la foi à toutes les nations avec une pleine autorité. Telle fut l'élection de saint Paul à l'apostolat. Il ne voulut point, comme les autres Apôtres, vivre de l'Évangile : mais il gagnait de quoi subsister en faisant des tentes qui servaient aux soldats et aux mariniers. S'il recevait cependant quelquefois ce qui lui était offert par la charité des fidèles, c'était par amour pour eux, et non pour lui-même. Les différentes épreuves par lesquelles il avait passé faisaient qu'il était prêt à tout, et content de l'état où il se trouvait. Il savait également vivre dans la pauvreté et l'abondance.

La nécessité où il était de défendre la dignité de son apostolat, d'où dépendait le fruit de son ministère, l'a fait parler une fois de ses révélations et de ses priviléges ; mais on voit par les termes dont il se sert, qu'il en rapporte à Dieu toute la gloire. Il prend occasion des faveurs qu'il a reçues, de trembler et de s'humilier ; il ne relève ce qui pouvait être à

Digitized by Google

son avantage, que quand le salut de ses frères y est intéressé. Sans cesse il revient à ses infirmités, dans lesquelles il se glorifie. Sa langue est l'instrument de son cœur, lorsqu'il raconte ce qui était pour lui un sujet de confusion. Il est, dit-il, un blasphémateur, un persécuteur, un avorton, le dernier des Apôtres, indigne même de porter le nom d'Apôtre.

Nous avons dans les Actes des Apôtres une histoire abrégée des travaux de saint Paul après qu'il eut reçu l'imposition des mains. Étant parti d'Antioche avec Barnabé en 44, il se rendit à Séleucie, où il s'embarqua pour aller en Chypre. Il prêcha d'abord à Salamine, dans la synagogue des Juifs; il traversa ensuite tout le pays jusqu'à Paphos, ville située de l'autre côté de l'île, et où le proconsul romain faisait sa résidence. Ce proconsul se nommait Sergius Paulus; c'était un homme sage et prudent, mais qui s'était laissé séduire par le magicien Barjésus, autrement appelé Élymas. Il désira voir et entendre saint Paul, d'après la réputation que ses miracles lui avaient acquise. Comme Élymas s'opposait à la prédication de l'Apôtre, il devint tout à coup aveugle en punition de son péché, et il fut réduit à chercher quelqu'un pour le conduire. Le proconsul, touché de ce prodige et du discours de saint Paul, se convertit, et reçut le Baptême. Origène et saint Chrysostome disent qu'Élymas recouvra la vue en embrassant la foi. Quelques auteurs pensent que l'Apôtre prit le nom de Paul à l'occasion de cet événement, et saint Luc ne lui donne plus que celui-là dans la suite des Actes; mais d'autres estiment qu'il est plus probable qu'il changea de nom dès sa conversion.

Saint Paul et saint Barnabé ayant quitté l'île de Chypre, s'embarquèrent pour la ville de Perge, en Pamphilie. Ce fut là que Jean-Marc, qui s'était attaché à eux, les quitta, et retourna à Jérusalem, n'ayant pas le courage de supporter les fatigues inséparables de tant de missions.

De Perge, saint Paul alla à Antioche, capitale de la Pisidie, et y prêcha dans la synagogue deux jours de sabbat. Plu-

Digitized by Google

sieurs, frappés de ses discours, crurent en Jésus-Christ; mais la plupart des Juifs s'élevèrent contre lui, et le chassèrent du pays avec Barnabé. Les deux Apôtres secouèrent la poussière de leurs pieds comme pour servir de témoignage contre leur infidélité, et vinrent à Icône, dans la Lycaonie. Dieu y bénit tellement leurs travaux, qu'ils convertirent un grand nombre de Juifs et de Gentils. Ils restèrent un temps considérable dans cette ville pour affermir les nouveaux fidèles; mais à la fin ils furent obligés de s'enfuir secrètement pour éviter la fureur des ennemis de la vérité, qui voulaient les lapider; de là ils portèrent l'Évangile à Lystre, à Derbe, et dans d'autres lieux de la Lycaonie, prêchant à la campagne comme dans les villes. Ce fut à Lystre qu'arriva le miracle opéré sur un homme perclus de ses jambes, et qui n'avait jamais marché. Saint Paul le guérit, en lui ordonnant de se lever au milieu d'une nombreuse assemblée. Le peuple, témoin du prodige, se mit à crier, en parlant des deux Apôtres, que des dieux étaient venus les visiter sous une forme humaine. Il appelait Barnabé *Jupiter,* à cause de la gravité majestueuse de sa personne, et Paul, *Mercure,* parce que c'était lui qui portait la parole. On se préparait même à leur offrir des sacrifices, et déjà les victimes ornées de guirlandes étaient devant la porte. Paul et Barnabé déchirèrent leurs vêtements, pour marquer combien ils détestaient la conduite des païens, et pour prévenir la cérémonie sacrilége qu'ils avaient dessein de faire. Peu de temps après, saint Paul fut lapidé, et laissé comme mort par ce même peuple qui avait voulu l'adorer; mais la vie lui fut rendue par le soin que les fidèles prirent de lui, et il retourna dans la ville avec eux.

Cependant, pour ne point aigrir ses persécuteurs, il partit le lendemain avec saint Barnabé, et vint à Derbe, où il opéra de nombreuses conversions. Ils retournèrent l'un et l'autre à Lystre, à Icône, et en d'autres lieux, afin d'y ordonner des prêtres pour chaque église. Enfin ils arrivèrent à Antioche de Syrie après une absence d'environ trois ans. Les quatre années suivantes, saint Paul prêcha dans la Syrie et la Judée,

Digitized by Google

et l'on croit que ce fut durant cet intervalle qu'il porta l'Évangile dans l'occident jusqu'à l'Illyrie.

Lorsqu'il parle de ses missions, il passe sous silence les miracles et les conversions nombreuses qu'il avait opérés ; il déclare que ce qu'il a souffert pour la Croix fait toute sa gloire ; il dit qu'il a plus essuyé de travaux, plus reçu de coups et plus enduré de prisons que qui que ce soit. Souvent il se vit près de la mort, et exposé au danger de périr sur les rivières, de la part des voleurs, des Juifs et des faux frères, dans les villes et les déserts. Il souffrit toutes sortes de fatigues, de longues veilles, des jeûnes fréquents, la faim, la soif et la nudité. Cinq fois les Juifs lui donnèrent trente-neuf coups de fouet. Trois fois les Romains le battirent de verges. Il fit naufrage trois autres fois, et passa un jour et une nuit au fond de la mer.

Nous retrouvons saint Paul à Antioche en 51. Il alla de cette ville à Jérusalem, et y assista au premier Concile général de l'Église. Clément d'Alexandrie assure que tous les Apôtres y étaient. Saint Luc ne parle que de saint Pierre et de saint Jacques ; mais il ajoute que saint Paul et saint Barnabé racontèrent dans ce Concile le succès que leurs prédications avaient eu parmi les Gentils. Nous apprenons de saint Paul lui-même, que l'Église le reconnut pour l'Apôtre des Gentils. Jude et Silas ayant été députés à Antioche pour y porter les décrets du Concile, Paul et Barnabé les y accompagnèrent. Notre Saint resta quelque temps dans cette ville pour confirmer dans la foi les nouveaux convertis ; ce fut aussi alors qu'il reprit saint Pierre, comme nous l'avons rapporté dans la vie de cet Apôtre.

Dans la visite qu'il fit ensuite des Églises qu'il avait fondées en Orient, il ne voulut point recevoir Jean-Marc en sa compagnie ; mais saint Barnabé le prit avec lui, et alla en Chypre. Saint Chrysostome observe que les deux Apôtres eurent de bonnes raisons d'agir de la sorte ; qu'ils ne cherchaient que la plus grande gloire de Dieu, et qu'ils se séparèrent dans l'esprit d'une parfaite charité, comme le témoigne saint Paul

Digitized by Google

par la manière affectionnée dont il parle de saint Barnabé dans ses Épîtres. « Plût à Dieu, dit ce grand docteur à ce sujet, que nos disputes n'eussent jamais d'autre motif que le devoir, ni d'autre fin que le salut des âmes ! »

Saint Paul choisit Silas pour compagnon de ses voyages apostoliques, et visita les Églises de Syrie, de Cilicie et de Pisidie. Étant à Lystre, il circoncit Timothée son disciple, par condescendance pour les Juifs ; mais depuis il refusa de circoncire Tite, pour assurer la liberté de l'Évangile, qui affranchit les hommes de la servitude et des observances de la loi ancienne. Ces observances en effet n'étaient que des figures qui, étant accomplies dans la personne de Jésus-Christ, devaient disparaître pour faire place à la réalité.

De la Lycaonie, saint Paul passa dans la Phrygie et la Galatie. Il fut reçu des Galates comme un Ange de Dieu ; ils le révéraient et l'aimaient au point que, si cela eût été possible, ils se seraient arraché les yeux pour les lui donner.

(GODESCARD.)

Or, en allant de ville en ville, dit Rohrbacher, Paul, Silas et Timothée donnaient pour règle aux fidèles de garder les ordonnances qui avaient été établies par les Apôtres et les prêtres qui étaient à Jérusalem. Ainsi les Églises se confirmaient dans la foi, et croissaient en nombre de jour en jour. Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et la Galatie, en laquelle il paraît qne saint Paul convertit alors les Galates, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie proprement dite ou l'Ionie. Étant donc venus en Mysie, ils se disposèrent à passer en Bithynie ; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Ainsi ils passèrent la Mysie, et descendirent à Troade, sur la mer, non loin de l'ancienne Troie. Et une vision se montra à Paul durant la nuit ; un Macédonien se présenta devant lui, le priant et disant : Passez en Macédoine, et secourez-nous [1] !

On trouve, au Prophète Daniel, un Ange, prince des Juifs;

[1] Act., XVI, 1-9.

Digitized by Google

un autre, prince du royaume des Perses; et un autre, prince des Grecs. On voit par là que les Anges président à la garde des monarchies, des principautés, des provinces. Aussi est-il vraisemblable que ce fut l'Ange tutélaire de la Macédoine qui excita Paul à passer dans ce pays et à tendre la main à ces peuples oppressés sous la tyrannie du démon. La Macédoine avait deux villes, ainsi que deux parties principales : la première de ces villes était Philippes, ainsi nommée du père d'Alexandre, qui l'agrandit et la fortifia; la seconde était Thessalonique. Il n'y avait pas encore quatre siècles qu'Alexandre était parti d'auprès de cette dernière ville, après avoir subjugué la Grèce, pour aller accomplir, sans le savoir, les prophéties de Daniel, en renversant l'empire des Perses. Voici un autre conquérant qui s'apprête à passer d'Asie en Europe, pour conquérir à Jésus-Christ et la Macédoine, et la Grèce, et le reste de l'Occident.

« Aussitôt que Paul eut eu cette vision, nous nous disposâmes, dit saint Luc, qui montre, par cette manière de parler, que dès lors il accompagnait l'Apôtre, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine, assurés que Dieu nous y appelait pour y prêcher l'Évangile. S'étant donc embarqués à Troade, ils vinrent droit à Samothrace, et le lendemain à Naples, en grec Néapolis ou nouvelle-ville, et de là à Philippes, colonie romaine, et la première ville de cette partie de la Macédoine, où ils demeurèrent quelques jours. Le jour du sabbat, ils allèrent hors de la ville, près de la rivière, où il y avait une proseuque ou un oratoire, comme les Juifs avaient coutume d'en avoir dans les villes où ils n'avaient point de synagogue. Et, s'étant assis, ils parlèrent aux femmes qui étaient assemblées. Une d'entre elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, qui servait Dieu, les écouta, et le Seigneur lui ouvrit le cœur, et la rendit attentive à ce que Paul disait. Après qu'elle eut été baptisée, ainsi que sa famille, elle leur fit cette prière : « Si vous me croyez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et y demeurez. » Et elle les y força.

Digitized by Google

Or, il arriva que, comme ils allaient à l'oratoire, une servante les rencontra, qui avait l'esprit de Python, et qui, par ses divinations, apportait un grand gain à ses maîtres. Elle se mit à suivre Paul et ses compagnons, en criant : « Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. » Elle fit la même chose durant un grand nombre de jours. Mais Paul ayant peine à le souffrir, se retourna vers elle, et dit à l'esprit : « Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. » Et il sortit à l'heure même. Mais ses maîtres, voyant que l'espérance de leur gain s'en était allée, se saisirent de Paul et de Silas, et les traînant dans la place devant les magistrats, les leur présentèrent, en disant : « Ces hommes-ci sont des Juifs qui troublent notre ville, et qui enseignent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. » Alors le peuple aussi s'ameuta contre eux, et les magistrats, ayant fait déchirer leurs vêtements, commandèrent de les battre de verges. Après qu'on leur eut fait beaucoup de plaies, ils les mirent en prison, et ordonnèrent au geôlier de les garder sûrement. Le geôlier ayant reçu cet ordre, les mit dans la prison intérieure, et serra leurs pieds dans des entraves.

Sur le minuit, Paul et Silas, s'étant mis en prières, chantaient des hymnes à la louange de Dieu, et les prisonniers les entendaient. Mais soudain il se fit un grand tremblement de terre, et les fondements de la prison furent ébranlés; en même temps toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier s'étant éveillé, et voyant les portes de sa prison ouvertes, tira son épée, et voulait se tuer, s'imaginant que les prisonniers s'étaient enfuis. Mais Paul lui cria à haute voix : « Ne te fais aucun mal, car nous sommes tous ici! » Alors le geôlier ayant demandé de la lumière, s'élança au dedans, et, devenu tout tremblant, se jeta aux pieds de Paul et de Silas. Et les ayant tirés de ce lieu-là, il leur dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé? » Ils lui répondirent : « Crois au Seigneur Jésus-

Digitized by Google

hrist, et tu seras sauvé, toi et ta famille. » Ils lui annonèrent ensuite la parole du Seigneur, à lui et à tous ceux ui étaient dans sa maison. Et lui, les ayant pris à cette eure de la nuit, lava leurs plaies, et aussitôt il fut baptisé vec toute sa famille. Puis les ayant menés à son logis, il leur ervit à manger, et il se réjouit avec toute sa famille d'avoir ru en Dieu.

Dès qu'il fit jour, les magistrats envoyèrent des licteurs ou uissiers portant des faisceaux de verges, disant : « Renvoyez es hommes-là. » Aussitôt le geôlier vint dire à Paul : « Les agistrats ont mandé qu'on vous mît en liberté : sortez donc aintenant et allez en paix. » Mais Paul dit aux licteurs : Quoi! après nous avoir publiquement battus de verges, ans que nous ayons été jugés, nous, citoyens romains, ils ous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir n secret? Il n'en sera pas ainsi ; mais qu'ils viennent et qu'ils ous en tirent eux-mêmes! » Les licteurs rapportèrent ces aroles aux magistrats, qui eurent peur, en apprenant qu'ils taient citoyens romains. Ils vinrent donc leur faire des excuses, et, les ayant mis hors de la prison, ils les supplièrent e se retirer de leur ville. Eux, au sortir de la prison, allèent chez Lydie, et, ayant vu les frères, ils les consolèrent t partirent [1]. »

Les chrétiens de Philippes furent les prémices de saint aul; aussi eut-il pour eux et eux pour lui une affection inomparable, comme nous le voyons dans son Épître aux Phippiens, la plus aimante de toutes.

Paul et ses compagnons, ayant passé par Amphipolis et pollonie, vinrent à Thessalonique, où il y avait une synagogue des Juifs. Selon sa coutume, Paul y entra, et, durant ois jours de sabbat, il les entretint des Écritures, leur déouvrant et leur faisant voir qu'il avait fallu que le Christ uffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts, et ce Christ est ésus que je vous annonce. Quelques-uns d'entre eux crurent,

[1] Act., XVI, 10-40.

Digitized by Google

et se joignirent à Paul et à Silas ; mais des Grecs ou Gentils qui déjà adoraient Dieu, il y en eut une grande multitude, et un nombre des premières femmes qui n'était pas petit[1].

Le philosophe et le savant le plus universel de l'antiquité, Aristote, était né entre Philippes et Thessalonique. C'est non loin de cette dernière ville, à Pella, qu'il avait fait l'éducation du plus fameux conquérant. Et depuis deux siècles, les livres d'Aristote étaient tombés dans l'oubli ; et on ne lit point qu'il eût laissé une école de disciples dans toute la Macédoine. Et voilà que dans peu de semaines, un étranger qu'on persécute et qui s'enfuit de ville en ville, a fondé deux nombreuses églises, non-seulement parmi les Juifs, ses compatriotes, mais plus encore parmi les compatriotes du philosophe, même parmi les femmes ; deux églises où l'on professe, et par les paroles et par les œuvres, une doctrine et une morale si élevée, que ni Aristote ni Platon n'y ont pu atteindre! Et les lettres qu'écrira cet étranger à ces deux sociétés de sages et de saints, bien différentes de celles d'Aristote, seront lues, expliquées, admirées, mises en pratique, non-seulement dans toutes les villes de la Macédoine et de la Grèce, mais jusque dans les forêts de la Germanie et de la Bretagne!

Cependant les Juifs, demeurés incrédules à Thessalonique, prirent de la populace qui était sur la place publique quelques mauvaises gens, et, faisant une émeute, ils troublèrent la ville et entourèrent la maison de Jason, cherchant Paul et Silas pour les mener devant le peuple. Mais ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les princes de la ville, en criant : « Voilà ces gens qui troublent l'univers! Ils sont venus ici, et Jason les a reçus! Tous ceux-là agissent contre les décrets (ou dogmes) de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus! » Et ils émurent la foule, ainsi que les princes de la ville qui les entendaient. Mais Jason et les autres ayant donné satisfaction, les magistrats les laissèrent aller. Cependant, dès la nuit même, les frères

[1] Act., XVII, 1-4.

Digitized by Google

irent partir Paul et Silas pour Bérée, où, étant arrivés, ils ntrèrent dans la synagogue des Juifs.

Or, ces Juifs de Bérée étaient d'un naturel plus noble que eux de Thessalonique, et ils reçurent la parole avec le plus ifempressement, examinant tous les jours les Écritures, pour oir si les choses étaient ainsi ; de sorte qu'avec un grand ombre d'entre eux, il n'y eut pas peu de femmes grecques le qualité, ainsi que d'hommes, à embrasser la foi. Mais uand les Juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi nnoncé la parole de Dieu à Bérée, ils y vinrent pour exciter les émeutes. Aussitôt les frères firent partir Paul, pour aller vers la mer; mais Silas et Timothée restèrent à Bérée. Ceux qui conduisaient Paul le menèrent jusqu'à Athènes, où ils le quittèrent, après avoir reçu ordre de lui de dire à Silas et à Timothée qu'ils vinssent le trouver au plus tôt [1].

Athènes était toujours le centre de la politesse et des lettres humaines. Elle avait perdu son importance politique ; mais les futurs consuls et les futurs Césars venaient apprendre, dans ses écoles, à penser juste et à parler bien. Aussi les philosophes et les rhéteurs y affluaient-ils de toutes parts. Il y avait plus. Comme à Philippes, à Thessalonique, à Bérée, il existait à Athènes une synagogue de Juifs, où des Athéniens mêmes apprenaient à connaître et à servir le vrai Dieu. Elle devait être fort ancienne. Il y avait déjà près d'un siècle que le peuple d'Athènes avait décerné une couronne et une statue d'or au descendant des Machabées, le grand-prêtre Hyrcan, pour le remercier de la bienveillance avec laquelle il accueillait ceux qui d'Athènes allaient à Jérusalem.

Or, pendant que Paul attendait à Athènes Silas et Timothée, son esprit se sentait ému et comme irrité en lui-même, en voyant cette ville si pleine d'idoles. Il discutait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec les prosélytes, et tous les jours dans la place publique avec ceux qui s'y rencontraient. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens entrè-

[1] Act., XVII, 15.

Digitized by Google

rent en dispute avec lui. Les uns disaient : Que veut donc dire ce semeur de paroles? Les autres : Il semble qu'il annonce des dieux étrangers, à cause qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. Enfin, ils le prirent, et le menèrent à l'aréopage, en disant : « Pourrions-nous savoir de vous quelle est cette nouvelle doctrine que vous publiez? Car vous faites entendre à nos oreilles certaines choses qui sont étranges, nous voudrions donc bien savoir ce que c'est. » Or, tous les Athéniens, et les étrangers qui demeuraient à Athènes, n'avaient de temps que pour dire ou entendre quelque chose de nouveau [1].

On ne lit point que les disciples de Platon et d'Aristote, les philosophes platoniciens et péripatéticiens, aient disputé avec l'Apôtre. Comme ils admettaient l'existence de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie, et que Platon même paraît avoir eu un pressentiment de la résurrection des corps ; comme enfin les uns et les autres plaçaient en Dieu la source de la morale et des lois, la doctrine de Paul ne dut point leur paraître étrange ni méprisable. Il en était tout autrement des épicuriens et des stoïciens. Les premiers ne reconnaissaient ni Providence, ni immortalité de l'âme, et mettaient tout le bonheur de l'homme dans la volupté. Les stoïciens enseignaient qu'on ne pouvait être heureux que par la sagesse, c'est-à-dire la vertu ; mais ils prétendaient ne devoir la sagesse qu'à eux-mêmes, et mettaient leur prétendu sage au-dessus de la Divinité. On voit aisément combien ces deux sectes, nées de la volupté et de l'orgueil, devaient être opposées à une doctrine de pénitence et d'humilité.

Cependant Paul était debout au milieu de l'aréopage, et dit : « Hommes d'Athènes, je vous vois en tout comme plus religieux que d'autres. Car, passant et considérant les objets que vous adorez, j'ai trouvé même un autel où est écrit : Au Dieu inconnu. Celui-là donc que vous adorez sans le con-

[1] Act. xvii, 16-21.

Digitized by Google

naître, c'est lui que je vous annonce. Ce Dieu qui a fait tout le monde, et tout ce qu'il y a dans le monde ; lui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples que des mains ont faits. Il n'est point honoré par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration. Il a fait naître d'un même sang toute la race des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, déterminant les temps de leur durée et les limites de leur demeure ; afin qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils s'efforcent de le trouver, comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous ; car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes ; et comme quelques-uns de vos poètes ont dit : Nous sommes de sa race. Puis donc que nous sommes de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à l'or, à l'argent ou aux pierres, qui ont pris des figures par l'invention de l'homme. Or, Dieu, regardant par-dessus ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes de faire partout pénitence ; parce qu'il a établi un jour pour juger le monde selon la justice, faisant foi de cela à tous, en le ressuscitant d'entre les morts. »

On écouta tranquillement jusque-là. Mais lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns se moquèrent, les autres dirent : Nous vous entendrons sur cela une autre fois. Ainsi Paul sortit du milieu d'eux. Quelques hommes cependant se joignirent à lui et embrassèrent la foi ; entre lesquels fut Denis, sénateur de l'aréopage, et une femme nommée Damaris, et quelques autres[1].

Il y avait quatre cent cinquante ans que le plus illustre des philosophes, Socrate, avait été accusé des mêmes choses que saint Paul, et à peu près dans les mêmes termes. Socrate n'osa point confesser la vérité tout entière, indisposa ses juges par sa roideur, et fut condamné à boire la ciguë. Paul, au contraire, dit toute la vérité ; mais la dit de telle manière, qu'au

[1] Act. XVII, 22-34.

Digitized by Google

lieu d'offenser ses juges, il dut leur faire plaisir. La louange que les Athéniens ambitionnaient le plus, c'était d'être le plus religieux des peuples. Paul s'insinue par là. Le Dieu qu'il leur annonce, il leur fait voir que déjà ils l'adorent. Quand il veut leur donner à conclure que les idoles n'ont rien de divin, il cite avec éloge la parole de leurs poëtes. Un discours si plein de finesse et de sens ne pouvait manquer de plaire au plus spirituel de tous les peuples.

Mais quel était ce Dieu inconnu d'Athènes ? Nous croyons, avec saint Augustin [1], que c'était le Dieu véritable, et que l'Apôtre ne faisait point un sophisme quand il disait : « Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. » Dans un dialogue attribué à Lucien, un personnage que son ami convertit au Christianisme, veut d'abord jurer par les dieux de la mythologie ; le chrétien l'en empêche ; mais quand il jure par l'*Inconnu d'Athènes,* le chrétien ne l'empêche pas ; au contraire, après l'avoir instruit de la nature du vrai Dieu, il conclut : « Ayant donc trouvé l'Inconnu d'Athènes, levons les mains vers le ciel, et rendons-lui grâces. » Comme les Athéniens avaient depuis longtemps dans leur ville une synagogue de Juifs, que fréquentaient plusieurs d'entre eux, il n'est pas inconcevable qu'ils adorassent le vrai Dieu. D'ailleurs, depuis quatre siècles et demi, les Athéniens avaient entendu plus d'une fois Sophocle leur dire en plein théâtre ces paroles si souvent citées par les Pères de l'Église : « Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée et les vents impétueux. Mais la plupart des mortels, dans l'égarement de notre cœur, nous dressons des statues des dieux, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation de nos maux. Nous leur offrons des sacrifices, nous leur consacrons des fêtes, nous imaginant qu'en cela consiste la piété. » Saint Paul dit aux Athéniens : « Celui que vous adorez sans le connaître, » dans le même sens que Jésus-Christ dit à la Samaritaine : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ;

[1] Aug. l. I, *cont. Crescon.*, c. XXIX.

Digitized by Google

nous, au contraire, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs [1]. » Dieu est inconnu aux païens comparativement aux Juifs, aux Juifs comparativement aux Chrétiens, aux Chrétiens comparativement aux Saints du ciel.

Paul, après avoir demeuré assez longtemps à Athènes, vint à Corinthe. De toutes les villes grecques, c'était la plus commerçante et la plus voluptueuse. Six siècles et demi auparavant, les sept Sages de la Grèce s'y étaient rassemblés chez l'un d'entre eux, Périandre, maître absolu de la ville. Ce que pouvait ou ce que voulait la philosophie, on le vit alors. La réunion des Sages ne valut à la postérité que le récit de leur banquet. Périandre resta le tyran de Corinthe, et Corinthe la plus corrompue des villes. Dans un seul temple de Vénus, il y avait plus de mille courtisanes consacrées à cette infâme déité ; nous avons des vers du poëte Simonide en leur honneur. Telle était la ville à laquelle saint Paul allait prêcher l'Évangile, c'est-à-dire le mépris des richesses et la mortification des sens. Y ayant trouvé un Juif, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie avec Priscille, sa femme, parce que l'empereur Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome, il se joignit à eux ; et comme il savait le même métier, il demeurait chez eux et travaillait. Or, leur métier était de faire des tentes. Et il parlait tous les jours de sabbat dans la synagogue ; et il persuadait des Juifs et des Grecs. Suétone nous apprend que Claude chassa les Juifs de Rome, à cause des fréquents tumultes qu'ils y excitaient au sujet du Christ. On voit que les Juifs de Rome faisaient comme ceux de Philippes et de Thessalonique, et qu'ils montraient contre les chrétiens la même haine aveugle et emportée.

L'Église de cette dernière ville en eut beaucoup à souffrir. Saint Paul l'ayant appris, y envoya Timothée qui l'était venu rejoindre à Athènes. Timothée, ainsi que Silas ou Sylvain,

[1] Joan, IV, 22.

Digitized by Google

lui ayant apporté à Corinthe des nouvelles plus circonstanciées, il écrivit aux Thessaloniciens la première de ses Épitres.

Quelque chose d'inconnu à l'antiquité y respire : une charité toute céleste. Nous avons plusieurs lettres de ces sept Sages, qui autrefois s'étaient trouvés ensemble à Corinthe ; mais aucune ne peut se comparer aux lettres de saint Paul. Le seul philosophe grec qui puisse soutenir quelque peu le parallèle, c'est Platon. Il a treize épîtres ; Paul en a quatorze. Platon tendait, mais de très-loin, au même but : la régénération des hommes. Dans ses lettres, il expose pourquoi il n'a pris part à aucun gouvernement : c'est que toutes les constitutions politiques d'alors lui paraissaient mauvaises, et leur législation à peu près incurable, sans une préparation miraculeuse, secondée par les circonstances. La philosophie orthodoxe et véritable pouvait seule discerner ce qui était juste et pour l'État et pour l'individu ; et le genre humain ne cesserait d'être malheureux que quand, par la faveur divine, des philosophes orthodoxes et véritables viendraient à gouverner, ou que ceux qui gouvernent, seraient vraiment philosophes[1]. La véritable philosophie, c'est la constance, la foi, la sincérité[2]. Pour y parvenir, il faut surtout reconnaître le Dieu chef et auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera, ainsi que le Seigneur, Père du chef et de l'auteur, et le connaître autant qu'il est possible à qui est le plus favorisé[3]. La servitude et la liberté excessives sont également mauvaises : modérées, elles sont également bonnes. Est modérée, la servitude que l'on doit à Dieu ; immodérée, celle qu'exigent les hommes. Dieu est la loi des hommes sages : la loi des insensés, est la volupté[4]. Telles sont les idées et les paroles de Platon. Pour y amener les hommes, il cherchait, soit en Grèce, soit en

[1] *Epist.*, VII.
[2] *Ibid.*, X.
[3] Plat., *Epist,*, IV.
[4] *Ibid.*, VII.

Digitized by Google

Italie, des jeunes gens d'un naturel généreux, afin d'influer par eux sur la multitude. Car de s'adresser à la multitude même, il le regardait comme absurde et impossible. A Syracuse, en Sicile, il entreprit Dion, et, à sa persuasion, Denys le Jeune. Parmi ses lettres, il y en a trois pour Dion ou ses amis, et quatre pour Denys. C'est dans une lettre à ce dernier, qu'en parlant de la nature du premier Être, il semble y reconnaître comme trois personnes [1]. Quant au résultat, Denys chassa Dion, et fit vendre Platon comme esclave ; Dion, à son tour, chassa Denys, qui fut réduit à se faire maître d'école à Corinthe. Voilà comme réussit Platon. Et voici que Paul écrit sa première Épître à une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, après quelques mois d'instruction, professent, aiment et pratiquent ce que Platon trouvait impossible de persuader au peuple, et qu'il n'a pu effectivement persuader à quelques disciples choisis ! Et Paul leur parle un langage inconnu à la Grèce. Platon, dans ses lettres, est élégant et poli ; mais on y chercherait vainement cette âme, cette charité, cette surabondance de vie qui déborde chez Paul en pensées et en sentiments comme un fleuve qui, sorti de Dieu, rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Si Platon l'emporte par l'élégance des mots, Paul l'emporte infiniment par l'éloquence des choses.

Les chrétiens de Thessalonique ayant reçu sa lettre, le bruit se répandit que le jour du jugement, dont elle parlait, était proche. Paul les rassura dans une seconde Épître. Après les avoir félicités en Dieu de l'accroissement continuel de leur foi et de leur charité, au milieu des tribulations qui achevaient de les rendre dignes du royaume céleste, tandis que leurs persécuteurs se préparaient un châtiment éternel, il ajoute : « Or, nous vous conjurons, nos frères, touchant l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui, de ne vous laisser pas légèrement ébranler, ni de vous troubler, en croyant, sur la foi de quelque prophétie, ou sur quelque

[1] *Epist.* II.

Digitized by Google

discours, ou quelque lettre qu'on supposerait venir de nous, que le jour du Seigneur est près d'arriver. Que nul ne vous séduise, en quelque manière que ce soit ; car ce jour-là n'arrivera point, que ne vienne auparavant la défection, et que ne soit manifesté l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme Dieu dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. Ne vous souvient-il pas que je vous disais ces choses, lorsque j'étais encore avec vous ? Vous savez aussi ce qui arrête, afin qu'il soit dévoilé, en son temps. Car déjà s'opère le mystère de l'iniquité : il n'y a que celui qui arrête maintenant, jusqu'à ce qu'il soit mis de côté. Et alors sera dévoilé ce méchant, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il perdra par l'éclat de sa présence. Ce méchant, dis-je, qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes, et de prodiges trompeurs, et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une efficace d'erreur, en sorte qu'ils croient au mensonge ; afin que tous ceux qui n'ont pas cru la vérité, mais se sont plu dans l'iniquité, soient condamnés [1]. »

Ce méchant, dont parle ici l'Apôtre, c'est l'Antechrist, le dernier des faux prophètes et des faux christs, le dernier et le plus dangereux des séducteurs, le dernier et le plus violent des persécuteurs, à qui les autres ne font que préparer la voie, principalement Mahomet, le fondateur de l'empire antichrétien. Il arrivera lorsque disparaîtront les derniers restes du quatrième empire ou de l'empire romain. C'est là l'obstacle qui empêche qu'il ne paraisse dès à présent. Ainsi, du moins, l'ont pensé la plupart des Pères et des interprètes. Car il n'y a rien d'absolument certain sur le sens caché de ces paroles mystérieuses; les explications plus détaillées

[1] II. Thessalon., II, 1-12.

Digitized by Google

que l'Apôtre avait données de vive voix aux Thessaloniciens ne sont point venues jusqu'à nous avec certitude.

Dans cette même Épître, saint Paul engageait les Thessaloniciens à prier pour lui, afin que la parole de Dieu se répandît de plus en plus, et qu'elle fût en honneur et en gloire comme elle l'était parmi eux; et aussi afin que lui et ses compagnons fussent délivrés des hommes intraitables et méchants. Il entend les persécutions qu'il avait à souffrir à Corinthe. Depuis l'arrivée de Timothée et de Silas, il s'était mis à prêcher aux Juifs avec plus de force et d'ardeur, pour leur prouver que Jésus est le Christ. Mais l'obstination de ces derniers augmentant pareillement, ainsi que leur opposition à l'Évangile, Paul, ne pouvant souffrir davantage leurs blasphèmes, secoua ses vêtements en signe de sa juste indignation, et leur dit, comme pour leur annoncer les malheurs qui allaient fondre sur eux : « Votre sang sera sur vos têtes ; pour moi, j'en suis innocent. Voici que je me tourne vers les Gentils, et à l'avenir je serai tout à eux [1]. » Parmi les Juifs qui blasphémèrent Jésus-Christ et l'Évangile, étaient peut-être ceux dont l'Apôtre avait jusqu'alors habité la maison avec Aquila et Priscille. Et ce fut probablement pour cela qu'il en sortit et se transporta dans celle de Titus Justus, prosélyte converti, laquelle était contiguë à la synagogue, que présidait un certain Crispus. Celui-ci, profitant de ce voisinage du saint Apôtre, embrassa la religion chrétienne avec toute sa famille, et l'Apôtre le baptisa de ses propres mains : honneur que n'eurent, après lui, que Caïus, et la maison de Stéphanas, appelée par le même Apôtre, avec Fortunat et Achaïcus, les prémices de la foi et du christianisme dans l'Achaïe ; Paul laissait à Silas et à Timothée le soin de donner le Baptême, afin de s'appliquer lui-même tout entier à la prédication de la divine parole, y ayant été spécialement appelé par Jésus-Christ.

Telles furent les persécutions, les nécessités, les travaux,

[1] Act., XVIII, 6.

Digitized by Google

les craintes et les angoisses qui vinrent comme l'assaillir dans cette ville, qu'il eut besoin d'une vision céleste pour reprendre courage. Jésus-Christ lui apparut donc une nuit, et l'exhorta à ne pas craindre, ni se taire, mais à parler avec sa liberté accoutumée; parce que, dit-il, je suis avec toi, et personne ne pourra te faire de mal; car j'ai un peuple nombreux dans cette ville. Encouragé par ces paroles, l'Apôtre s'arrêta dix-huit mois à Corinthe [1]. Ce qui ne doit pas s'entendre de manière qu'il n'ait pas pu faire par lui-même des courses dans les lieux circonvoisins, et, par le moyen de ses compagnons, Silas et Timothée, porter la foi dans presque toute l'Achaïe, ou du moins dans ses principales cités. Nous voyons, en effet, sa seconde lettre, écrite peu d'années après, adressée non-seulement à ceux de Corinthe, mais encore aux fidèles de toute l'Achaïe.

Parmi les nombreuses conversions que fit à Corinthe saint Paul, aucune ne dut plus fâcher les Juifs, que celle de Sosthène, successeur de Crispus dans la présidence de leur synagogue. La conversion de deux personnages aussi distingués et chefs de leur secte, venant l'une sur l'autre, ne put que les irriter extrêmement et les porter à la fureur. Aussi se soulevèrent-ils tous à la fois contre l'Apôtre, et le présentèrent-ils au tribunal du proconsul de l'Achaïe, l'accusant d'enseigner une religion contraire à la loi judaïque, et, par conséquent, non autorisée, comme était la leur, par les lois romaines. Le proconsul de l'Achaïe était alors Gallion, frère du philosophe Sénèque. Au moment que Paul allait répondre aux accusations intentées contre lui par les Juifs, le proconsul le prévint, en disant à ses accusateurs : « S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque crime, je vous écouterais volontiers et avec patience. Mais s'il n'est question que de doctrine, de mots et de votre loi, examinez vous-mêmes; moi, je ne veux point en être juge [2]. »

Paul se voyant délivré de cette violente tempête, sans en

[1] Act., XXVII, 7-11.
[2] *Ibid.*, XVIII, 12-16.

Digitized by Google

avoir éprouvé aucun mauvais traitement, quoiqu'il fût le principal objet de la fureur des Juifs, fit à Dieu, pour lui rendre grâces, un vœu semblable à celui des Nazaréens; vœu que les Juifs avaient coutume de faire, lorsque, par la miséricorde divine, ils se voyaient échappés à quelque grand danger. Ceux qui faisaient ce vœu, devaient, tout le temps de leur nazaréat, s'abstenir de vin, ainsi que de tout ce qui pouvait enivrer, et laisser croître leurs cheveux : ce qui, chez les anciens, était une marque de servitude, de pénitence et de deuil. Le temps du vœu accompli, les mêmes devaient encore, à la porte du tabernacle ou du temple, offrir l'holocauste ou le sacrifice propitiatoire, et l'eucharistique, se raser la tête et jeter la chevelure dans le feu qui avait servi au dernier sacrifice. Paul qui, en tout ce qui n'était pas contraire à l'Évangile, se faisait volontiers Juif avec les Juifs et Gentil avec les Gentils, pensa ne pouvoir, dans cette occasion, faire à Dieu un vœu plus agréable que celui que les premiers avaient coutume de faire suivant ce qui est prescrit dans la loi de Moïse. Il se conciliait ainsi l'affection de ceux qui avaient moins d'éloignement pour lui, et confondait ses ennemis, qui le persécutaient comme un destructeur des rites et des cérémonies légales. Après s'être arrêté longtemps encore à Corinthe, et sur le point de s'embarquer dans le port de Cenchrée pour la Syrie, il voulut du moins accomplir son vœu en partie en se faisant couper les cheveux; se réservant, quand il serait arrivé à Jérusalem, d'offrir les sacrifices accoutumés, ou bien d'en commettre à sa place pour poser les mains sur la tête des victimes, lorsqu'on les immolerait en son nom dans le parvis du temple. Ce qui était permis à ceux qui, pour des affaires publiques, étaient éloignés de la sainte cité ou hors de la Judée. L'Apôtre étant donc pour entreprendre une si longue navigation, il voulut accomplir son vœu, craignant peut-être d'encourir, dans le navire, rempli de toutes sortes de personnes, quelque pollution légale : ce qui l'aurait contraint de recommencer le temps de son nazaréat[1]

[1] Act., XVIII. 18.

Digitized by Google

Après avoir accompli son vœu, Paul s'embarqua dans la compagnie d'Aquila et de Priscille, et prit terre à Éphèse, capitale de l'Ionie. Il entra, suivant sa coutume, à la synagogue pour disputer avec les Juifs. Mais ces premières discussions furent si pacifiques, que, comme l'Apôtre se pressait de partir et de continuer sa route pour la Syrie, ils le prièrent de vouloir rester plus longtemps. Toutefois il n'y consentit pas, mais leur promit de revenir. Et, en attendant, il laissa auprès d'eux Aquila et Priscille. S'étant donc remis en mer, il vint à Césarée, où, ayant débarqué, il se mit en chemin pour Jérusalem. Quand il eut salué l'Église et accompli les choses pour lesquelles principalement il avait entrepris ce voyage, il se rendit à Antioche et s'y arrêta quelque temps. Parti de là, il traversa de nouveau la Galatie et la Phrygie, visitant les Eglises qu'il avait déjà fondées dans ces provinces et confirmant les disciples dans la foi. Il fut reçu chez les Galates comme un Ange de Dieu, comme Jésus-Christ même. Ils auraient voulu, s'il eût été possible, s'arracher les yeux pour les lui donner [1].

Paul revint à Éphèse avec l'intention de s'y arrêter tout le temps nécessaire pour y fonder une illustre Église. Il y avait alors dans cette ville quelques disciples qui, comme Apollon, bien qu'ils crussent en Jésus-Christ, n'avaient encore reçu que le Baptême de Jean. L'Apôtre, les croyant baptisés de celui de Jésus-Christ, leur demanda s'ils avaient reçu l'Esprit-Saint. Il pouvait raisonnablement en douter; car jusqu'alors il n'y avait eu à Éphèse ni apôtre ni évêque qui pût leur imposer les mains et administrer le Sacrement de Confirmation. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas même entendu dire qu'il y eût un Saint-Esprit. Étonné de cette réponse, saint Paul leur demanda de nouveau quel Baptême donc ils avaient reçu ; et ayant appris que c'était celui de Jean, il ordonna qu'ils fussent baptisés au nom de Jésus-Christ. Ensuite, Paul lui-même leur ayant imposé les mains, le Saint-

[1] Act., XVIII, 19-23. Galat., IV, 14 et 15.

Digitized by Google

Esprit descendit sur eux, non-seulement avec les effets visibles de sa grâce, mais encore avec les signes extraordinaires et manifestes de sa divine présence ; les néophytes parlant distinctement les langues qui auparavant leur étaient inconnues, prédisant les choses futures, interprétant les Écritures divines, et célébrant les louanges de Dieu à haute voix et avec grande ferveur.

Les trois premiers mois après son retour à Éphèse, Paul eut, à son ordinaire, la synagogue pour théâtre de ses disputes, de ses prédications et de ses triomphes. Mais quand il vit quelques-uns, peut-être les principaux Juifs, toujours plus s'endurcir dans leur infidélité, et blasphémer même en public la voie du Seigneur, il abandonna la synagogue perfide, pour n'irriter pas davantage la fureur de ces impies, et sépara d'eux les nouveaux disciples. Il se retira donc chez un chrétien nommé Tyran, dans l'école duquel il donnait chaque jour ses instructions. Cela dura l'espace de deux ans, en sorte que tous les habitants de l'Asie, Juifs et Gentils, entendirent la parole du Seigneur. L'on peut conjecturer que l'Apôtre ne resta pas tout ce temps fixé à Éphèse, mais qu'il parcourut encore les autres villes de l'Ionie, peut-être même de toute l'Asie proconsulaire. On peut dire encore que, sans qu'il partît d'Éphèse, la même chose put avoir lieu, attendu l'immense concours de toute l'Asie en cette ville, qui, par son grand commerce, en était réputée le marché, où d'ordinaire le proconsul faisait sa résidence; où était enfin le fameux temple de Diane, regardé comme une des merveilles du monde, et qui attirait à Ephèse, non-seulement de toute l'Asie, mais encore de tout l'univers, un grand nombre d'étrangers. C'est donc avec raison que cette grande cité parut à l'Apôtre un théâtre digne de son zèle apostolique. Pour glorifier davantage, sous les yeux de tant de peuples, son fidèle ministre, et donner plus d'éclat à sa prédication, Dieu daigna y opérer par ses mains des miracles extraordinaires. Une chose que jamais plus on n'a vue ni entendue, c'est que, jusqu'aux linges qui avaient touché son corps, le Tout-

Digitized by Google

Puissant voulut s'en servir comme d'instruments à ses merveilles, pour chasser des malades leurs infirmités et des possédés les esprits malins. Les faux réformateurs de l'Eglise, qui ont tant déclamé et déclament encore contre l'usage des saintes reliques, n'auraient pu s'empêcher de condamner alors comme une folle superstition la dévotion de ces premiers chrétiens à appliquer sur les énergumènes et les malades les linceuls qui avaient touché au corps de Paul. Mais Dieu, qui aurait alors confondu le zèle amer de ces faux sages, au moyen des miracles par lesquels il montra qu'il avait pour agréable, dans l'usage de ces choses, la simplicité de la foi, n'a pas manqué de condamner leur témérité par des miracles semblables, opérés à l'application des reliques des Saints, d'après les témoignages irréfragables que présentent tous les siècles [1].

Les Juifs avaient aussi dans ces temps leurs exorcistes, qui allaient de ville en ville exorciser les possédés, pour en tirer de l'argent. De leur nombre étaient sept fils d'un certain Scéva, chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales. Étant donc arrivés à Éphèse, et voyant le pouvoir que saint Paul avait sur les démons par le nom de Jésus-Christ, ils entreprirent de les conjurer aussi par le nom de Jésus que Paul prêchait, quoiqu'ils n'eussent pas eux-mêmes le respect qu'ils devaient ni pour Jésus-Christ ni pour saint Paul. Cela était arrivé du vivant de Notre-Seigneur, qui l'avait souffert, parce que c'était alors le temps de faire éclater sa douceur. Mais il ne voulut pas toujours souffrir qu'on abusât de son nom par vanité et par intérêt, et il se servit du démon même pour en punir la profanation. Car le possédé dit à ces Juifs : « Je connais Jésus, et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ? » Et en même temps, se jetant sur eux, il les traita si mal, qu'ils furent contraints de s'enfuir nus et blessés. Cet événement ayant été su de tous les Juifs et de tous les Gentils qui demeuraient à Éphèse, ils furent tous saisis de crainte,

[1] Orsi, *Hist. eccl.*, t. IV.

Digitized by Google

t ils glorifiaient le nom du Seigneur Jésus. Et parmi ceux ui avaient cru, il vint un grand nombre, confessant et délarant leurs actions. Il y en eut aussi beaucoup de ceux qui vaient exercé les arts curieux, qui apportèrent leurs livres t les brûlèrent devant tout le monde ; et quand on eut suputé le prix, on trouva qu'il montait à cinquante mille pièces 'argent. Ces arts curieux étaient, suivant toute apparence, es arts magiques, auxquels les Éphésiens étaient fort donnés [1].

Ce fut pendant ce séjour à Éphèse que saint Paul écrivit on Épître aux Galates et sa première aux Corinthiens, pour ompléter leur instruction et réformer certains abus qui s'éaient glissés parmi eux.

Si le séjour de Paul à Éphèse fut pour lui un continuel nartyre, on peut le dire particulièrement des derniers mois, uxquels se doivent rapporter ces paroles de sa seconde Épître aux Corinthiens, écrite après son départ de l'Asie : « Nous ne voulons pas, nos frères, vous laisser ignorer la ribulation qui nous est survenue en Asie. Elle nous a tellenent accablé au-dessus de nos forces, que la vie même, que ous croyions certainement perdre au milieu de tant de péils, nous était à charge, et que nous étions intérieurement lisposé, comme ont coutume de l'être ceux auxquels on a otifié leur sentence de mort [2]. »

Parmi ces tribulations nouvelles que souffrit l'Apôtre après voir écrit sa première Épître, saint Luc décrit la sédition xcitée contre lui par un certain orfèvre, nommé Démétrius, ont le métier consistait à faire de petits temples d'argent, ui représentaient le fameux temple dédié à Diane dans la ille d'Éphèse. Comme la curiosité de voir ce superbe moument, compté parmi les merveilles du monde, ou bien la lévotion à l'idole, attirait de toutes les parties de l'univers n grand nombre de voyageurs, Démétrius faisait un grand

[1] *Act.*, XIX.
[2] *II. Cor.*, II.

Digitized by Google

débit de ces petits temples, et une foule d'ouvriers, qui travaillaient à son compte, en retiraient un bénéfice considérable. Les ayant donc tous réunis, il commença par exagérer d'une part l'immense profit qui leur revenait de la dévotion des peuples au temple et à l'image de Diane; et, de l'autre, les efforts de Paul et le succès de ses prédications contre le culte des idoles, d'où il arrivait déjà que, non-seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, un grand nombre ne regardait plus comme des dieux véritables ceux qui étaient l'œuvre de l'industrie humaine. Ce qui donnait à conclure que leur métier allait perdre de son importance, leur gain diminuer notablement, le temple de la grande Diane tomber dans le mépris, et qu'enfin, on verrait peu à peu s'anéantir la majesté de celle qu'adorait toute l'Asie et tout l'univers.

A ces mots, tous entrèrent en fureur, et, élevant la voix jusqu'aux nues, se mirent à crier : Vive la grande Diane d'Éphèse! Toute la ville fut en un clin d'œil remplie de tumulte. Ils coururent au théâtre, lieu ordinaire des assemblées publiques, traînant avec eux Gaïus et Aristarque de Macédoine, qui avaient accompagné l'Apôtre dans son voyage. Paul voulait aller se présenter au peuple, mais les disciples l'en empêchèrent. Quelques-uns même des principaux seigneurs de l'Asie, qui étaient de ses amis, l'envoyèrent prier de ne point se présenter au théâtre. Cependant les uns criaient d'une manière, et les autres d'une autre; car tout ce concours de peuple n'était qu'une multitude confuse, et la plupart même ne savaient pourquoi ils étaient assemblés. Les Juifs, que tout le monde connaissait pour avoir des idoles la même horreur, craignaient que cet orage n'éclatât sur eux. Ils prirent donc, du milieu de la foule, un certain Alexandre, afin que, d'un lieu éminent, il pérorât leur cause, et tournât toute la haine et la fureur du peuple contre les chrétiens. Alexandre, ayant fait signe de la main pour apaiser le tumulte et obtenir une audience favorable, se disposait à parler, lorsque soudain, l'ayant reconnu pour Juif, toute

Digitized by Google

a multitude éleva la voix, et, sans vouloir entendre aucune aison, continua de crier pendant deux heures : Vive la grande)iane des Éphésiens ! A la fin, un homme sage et en place ıpaisa ces clameurs, et dit : « Mais est-il personne qui ne ache que la cité d'Éphèse a une dévotion spéciale au temple le la grande Diane, fille de Jupiter? Puisque donc nul ne vous :onteste cette renommée, vous devez demeurer tranquilles t ne rien faire inconsidérément. Car ceux que vous avez ımenés ici ne sont ni sacriléges ni blasphémateurs de votre léesse. Si Démétrius, et les ouvriers qui sont avec lui, ont quelque plainte à faire contre quelqu'un, on tient l'audience ; l y a des proconsuls : qu'ils s'appellent donc en justice les ns les autres. Que si vous avez quelque autre affaire à pro-)oser, elle pourra se terminer dans une assemblée légitime. ar nous sommes en danger d'être accusés de sédition pour e qui s'est passé aujourd'hui, ne pouvant alléguer aucune raison pour justifier ce concours tumultuaire du peuple. Ayant dit cela, il congédia l'assemblée [1].

Alors Paul convoqua les disciples, leur fit ses adieux, et se mit en route pour la Macédoine et l'Achaïe, d'où il écrivit sa seconde lettre aux Corinthiens et celle aux Romains. Après avoir séjourné trois mois dans l'Achaïe, il fit de nouveau le voyage à Jérusalem, accompagné de saint Luc. Ils s'arrêtèrent cinq jours durant à Troade.

Le dernier jour, qui était un dimanche, les fidèles s'assemblèrent pour rompre le pain, ce qui, dans le langage des écrivains sacrés, signifie souvent la célébration des très-saints Mystères. Paul, qui devait partir le lendemain, prolongea le discours jusqu'au milieu de la nuit dans le cénacle ou chambre haute où se tenait l'assemblée et où brûlaient un grand nombre de flambeaux. Le jour de dimanche, le cénacle à l'étage le plus élevé de la maison, le long discours de Paul sur les choses divines, la multitude des lampes allumées, sont toutes circonstances qui indiquent que ce n'était pas pour un repas

[1] Act., XIX.

Digitized by Google

ordinaire que les fidèles s'étaient assemblés en ce lieu, mais pour la consécration solennelle et la reception des Mystères divins. Pendant qu'ils étaient tous attentifs à écouter le discours de Paul, il arriva qu'un jeune homme nommé Eutychus, qui, pour mieux voir ou mieux entendre l'Apôtre, s'était assis dans une fenêtre, vaincu par le sommeil, tomba du troisième étage où était le cénacle, dans la cour ou sur la voie publique, et on l'emporta mort. Paul descendit aussitôt, se jeta sur le cadavre, et, l'ayant embrassé, lui rendit la vie; puis, remonté au cénacle, il rompit le pain, c'est-à-dire célébra l'Eucharistie, continuant de parler jusqu'à la pointe du jour et laissant tous les fidèles au comble de la joie, de voir parmi eux le jeune homme ressuscité.

Comme ils demeurèrent quelques jours à Césarée de Palestine, il y arriva de Judée le prophète Agab, qui, étant venu les voir, prit la ceinture de Paul, et, s'en étant lié les mains et les pieds : « Voici, dit-il, ce que déclare l'Esprit-Saint : L'homme à qui est cette ceinture sera ainsi lié à Jérusalem par les Juifs, et, par eux, livré aux mains des Gentils. » Cette prophétie en action émut si fort les compagnons de Paul et les chrétiens de Césarée, qu'ils le conjurèrent tous de ne point aller à Jérusalem. Mais Paul répondit : « Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur ! Je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem non-seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus. » Voyant donc qu'ils ne pouvaient le persuader, ils ne le pressèrent pas davantage, et dirent : « Que la volonté du Seigneur soit faite ! » Encouragés par son exemple, non-seulement aucun de ses anciens compagnons ne l'abandonna par crainte, mais plusieurs même des chrétiens de Césarée se joignirent à lui et l'accompagnèrent à Jérusalem, conduisant avec eux un certain Mnason, originaire de Chypre et ancien disciple, qu'on croit communément avoir été du nombre des soixante et douze, et dans la maison duquel ils devaient loger ensemble.

Arrivés à Jérusalem, Paul et ses compagnons y furent accueillis des frères avec les marques d'une grande joie. Le

Digitized by Google

lendemain, étant allés visiter Jacques, évêque de la ville, ils trouvèrent tous les prêtres assemblés chez lui. Paul, les ayant salués et embrassés, leur raconta en détail tout ce que Dieu avait fait parmi les Gentils par son ministère. Et eux ayant entendu toutes ces choses, ils en glorifièrent Dieu, et lui dirent : « Vous voyez combien il y a de myriades de Juifs qui ont cru ; et cependant ils sont encore tous zélés pour la loi. Or, ils ont entendu dire de vous que vous enseignez aux Juifs qui sont parmi les nations, de renoncer à Moïse, disant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs enfants, ni vivre selon les anciennes coutumes. Que faire donc ? Certainement cette multitude s'assemblera ; car ils ne manqueront pas d'apprendre que vous êtes arrivé. Faites donc ce que nous allons vous dire. Nous avons ici quatre hommes qui ont fait un vœu de Nazaréens. Prenez-les avec vous ; purifiez-vous avec eux, et faites les frais de la cérémonie, afin qu'ils se fassent raser la tête. Et tous sauront que ce qu'ils ont entendu dire de vous est faux, et que vous continuez d'observer la loi. Quant aux Gentils qui ont cru, nous avons écrit qu'ils ne devaient rien observer de ces choses, mais seulement s'abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de la fornication. » Paul ayant donc pris ces hommes, et s'étant purifié avec eux, entra le lendemain dans le temple, faisant savoir les jours auxquels s'accomplirait leur purification, et quand l'offrande devait être présentée pour chacun d'eux.

Les sept jours que durait la purification des Nazaréens allaient finir, quand les Juifs d'Asie, ayant vu Paul dans le temple, soulevèrent tout le peuple et se saisirent de lui, criant : « Au secours, Israélites ! Voici cet homme qui enseigne partout contre la nation, contre la loi et contre ce lieu ; et qui de plus a introduit des Grecs dans le temple et profané ce lieu saint. » Car ayant vu dans la ville Trophime d'Éphèse avec Paul, ils croyaient qu'il l'avait introduit dans le temple. Aussitôt toute la ville fut émue et le peuple accourut en foule ; on se saisit de Paul, et on l'emmena hors du temple, et aussitôt les portes en furent fermées. Et comme ils se dispo-

Digitized by Google

saient à le tuer, le bruit vint au tribun de la cohorte romaine qui faisait garde auprès du temple, que tout Jérusalem était dans le trouble et la confusion. A l'instant, prenant avec lui des soldats et des centurions, il courut vers eux. Quand ils aperçurent le tribun et les soldats, ils cessèrent de battre Paul. Alors le tribun s'approchant, se saisit de lui, et l'ayant fait lier de deux chaînes, il demandait qui il était et ce qu'il avait fait. Mais dans cette foule, les uns criaient d'une façon et les autres d'une autre. Ne pouvant donc rien apprendre de certain, à cause du tumulte, il commanda qu'on le conduisit dans le camp. C'était la forteresse Antonia qui joignait le temple. Lorsque Paul arriva sur les degrés qui montaient à la forteresse, il fallut que les soldats le portassent, à cause de la violence du peuple; car une grande multitude le suivait, criant : « Tuez-le! »

Comme Paul allait entrer dans le camp, il dit au tribun : « M'est-il permis de vous dire un mot? » Le tribun lui dit : « Sais-tu parler grec? N'es-tu pas cet Égyptien qui, ces jours derniers, a excité une sédition et conduit dans le désert quatre mille sicaires? » Ainsi nommait-on une multitude d'assassins, répandus alors dans la Judée. Paul répondit : « Moi, je suis Juif, de Tarse en Cilicie, et citoyen de cette ville, qui n'est point inconnue. Mais permettez-moi, je vous prie, de parler au peuple. » Le tribun le lui permit; et Paul, se tenant debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple. Aussitôt il se fit un grand silence, et il leur parla en langue hébraïque, disant[1] : « Mes frères et mes pères, écoutez ce que j'ai à vous dire pour ma défense. » Quand ils l'entendirent parler hébreu, ils firent encore plus de silence. Et il dit : « Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie; j'ai été élevé en cette ville, instruit aux pieds de Gamaliel dans la vérité de la loi de nos pères, zélé pour la loi comme vous l'êtes aujourd'hui. J'ai persécuté jusqu'à la mort ceux de cette religion, les enchaînant et les mettant en prison, hommes et femmes, comme le grand-prêtre

[1] Act. XXI.

Digitized by Google

m'en est témoin, ainsi que tout le sénat. » Il fit ensuite l'histoire de sa conversion, telle qu'elle a été racontée, et ajouta que, de retour à Jérusalem, se trouvant en prière au temple, il vit dans une extase le Seigneur qui lui ordonna de sortir promptement de cette ville, parce qu'elle n'était pas disposée à recevoir son témoignage. « Mais, Seigneur, répondis-je, ils savent eux-mêmes que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous; et que, lorsqu'on répandait le sang de votre martyr Étienne, j'étais présent, j'y applaudissais, et que je gardais les habits des meurtriers. » Mais il me dit : « Va, car je t'enverrai au loin vers les Gentils. »

Les Juifs l'écoutèrent jusqu'à ce mot; mais au nom de gentils, ils élevèrent la voix et crièrent : « Otez du monde cet homme, car il n'est pas permis qu'il vive! » Et comme ils criaient, et jetaient leurs manteaux à terre, et faisaient voler la poussière en l'air, le tribun le fit mener dans la forteresse et commanda qu'on lui donnât la question en le fouettant, afin de savoir pourquoi ils criaient ainsi contre lui. Mais quand on l'eut attaché avec des courroies, Paul dit au centurion qui était présent : « Vous est-il permis de fouetter un homme qui est citoyen romain et qui n'a point été condamné? » Le centurion, entendant cela, alla trouver le tribun et lui dit : « Voyez ce que vous allez faire; car cet homme-là est citoyen romain. » Aussitôt le tribun vint à Paul et lui fit cette demande : « Dites-moi, êtes-vous citoyen romain? » Paul lui répondit : « Je le suis. » Le tribun lui repartit : « J'ai acheté ce droit-là fort cher. — Et moi, répliqua Paul, je l'ai par ma naissance. » On voit, en effet, dans Josèphe, par plusieurs décrets des villes et des proconsuls, que, dès le temps de César, il y avait des Juifs citoyens romains en Asie, entre autres à Éphèse et à Sardes. Il devait y en avoir à Tarse, d'autant plus que cette ville avait suivi constamment le parti de César et d'Auguste [1]. Ceux donc qui devaient lui donner la question se retirèrent

[1] Josèphe, *Ant.*, l. XIV, c. X. Dion, l. XLVII, n. 26 et 31.

Digitized by Google

à l'instant; et le tribun eut peur, voyant que Paul était citoyen romain, et qu'il l'avait fait lier. Le lendemain, voulant savoir plus exactement de quoi les Juifs l'accusaient, il lui fit ôter ses chaînes; et, ayant ordonné aux princes des prêtres et à tout le sanhédrin de s'assembler, il amena Paul et le plaça au milieu d'eux [1].

Paul, regardant d'un œil ferme et assuré le sanhédrin, dit : « Mes frères, jusqu'à ce jour je me suis conduit devant Dieu avec toute la droiture d'une bonne conscience. » Au même instant, le grand-prêtre Ananie commanda à ceux qui étaient près de lui de le frapper sur la bouche. Alors Paul lui dit : « Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie! Quoi! tu es assis pour me juger selon la loi, et contre la loi tu commandes qu'on me frappe? » Ceux qui étaient présents lui dirent : « Quoi! tu maudis le grand-prêtre de Dieu? » Paul répondit : « Je ne savais pas, mes frères, que ce fût un grand-prêtre. Car il est écrit : Vous ne maudirez point le prince de votre peuple. »

Or, Paul, sachant qu'entre ceux qui étaient là, les uns étaient saducéens et les autres pharisiens, dit tout haut dans l'assemblée : « Mes frères, je suis pharisien et fils de pharisien; et c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, et de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner! » Dès qu'il eut dit ces paroles, il s'éleva une contestation entre les pharisiens et saducéens, et l'assemblée fut divisée. Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni anges, ni esprits; les pharisiens, au contraire, reconnaissent l'un et l'autre. Il y eut donc un grand bruit; et les docteurs du parti des pharisiens, se levant, disputaient vivement et disaient : « Nous ne trouvons point de mal en cet homme. Que savons-nous si un esprit ou un Ange ne lui aurait point parlé? Ne combattons point contre Dieu. » Comme le tumulte s'augmentait, le tribun, qui craignait que Paul ne fût mis en pièces, fit descendre des soldats pour l'enlever et le conduire

1 Act., XXII.

Digitized by Google

dans la forteresse. La nuit suivante, le Seigneur apparut à Paul et lui dit : « Aie bon courage, Paul ! car comme tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, ainsi faut-il que tu me rendes témoignage à Rome. »

Le lendemain, il y eut plus de quarante Juifs qui vinrent se présenter aux princes des prêtres et aux sénateurs, et leur dirent : « Nous avons fait vœu, avec de grandes imprécations contre nous-mêmes, de ne prendre aucune nourriture que nous n'ayons tué Paul. Vous n'avez donc qu'à faire savoir au tribun, de la part du conseil, que vous le priez d'amener demain Paul devant vous, comme pour connaître plus sûrement son affaire. Nous, de notre côté, nous somme prêts à le tuer avant qu'il arrive. » Paul en fut averti par son neveu, fils de sa sœur, et le fit conduire au tribun par un centurion, qui dit : « Le prisonnier Paul m'a prié de de vous amener ce jeune homme, qui a quelque chose à vous dire. » Le tribun, le prenant par la main, le tira à l'écart, et lui demanda quel avis il avait à lui donner. Le jeune homme lui expliqua la conjuration ; et le tribun le renvoya, lui défendant de dire à personne qu'il lui eût parlé. Puis, ayant fait venir deux centurions, il leur commanda de tenir prêts pour la deuxième heure de la nuit deux cents soldats, soixante et dix cavaliers et deux cents lances, ainsi que des chevaux pour le service de Paul, que, cette nuit-là même, il voulait faire partir avec cette escorte pour Césarée, afin de le remettre en toute sûreté entre les mains du gouverneur Félix. Il craignait que les Juifs ne l'enlevassent sur la route pour l'assassiner suivant leur vœu sacrilége, et qu'ensuite on ne l'accusât lui-même d'avoir reçu de l'argent de leur part pour leur faciliter ce meurtre. Les soldats donc, ayant pris Paul, le conduisirent cette nuit-là même à Antipatride. De là, les autres soldats s'en étant retournés à Jérusalem, les cavaliers le rendirent le jour suivant à Césarée, où ils le présentèrent au gouverneur, avec la lettre du tribun, qui était conçue en ces termes : « Claude Lysias, au très-excellent gouverneur Félix, salut. Les Juifs s'étant saisis de cet homme, et étant

Digitized by Google

sur le point de le tuer, j'y arrivai avec des soldats et je le tirai de leurs mains, ayant appris qu'il était citoyen romain. Et voulant savoir de quel crime ils l'accusaient, je le conduisis dans leur conseil. Je trouvai qu'il était accusé sur des questions de leur loi, mais qu'il n'était coupable d'aucun crime qui méritât la mort ou la prison. Et comme j'ai été averti d'une entreprise que les Juifs avaient formée contre sa vie, je vous l'ai envoyé aussitôt, et j'ai déclaré à ses accusateurs qu'ils eussent à proposer devant vous ce qu'ils ont à dire contre lui. Portez-vous bien. » Le gouverneur ayant lu cette lettre, demanda de quelle province était Paul; et, apprenant qu'il était de Cilicie, il lui dit : « Je vous entendrai quand vos accusateurs seront venus. » Et il commanda qu'on le gardât dans le prétoire ou palais d'Hérode [1].

Félix entendit les accusateurs et les réponses de l'Apôtre. Il savait bien ce qu'il en était de la religion, mais il différa de prononcer le jugement, et remit à les entendre de nouveau lorsque Lysias serait venu en personne de Jérusalem à Césarée. Son véritable motif était autre. Il pensait que Paul lui donnerait de l'argent pour obtenir sa délivrance. Car ce gouverneur Félix, né esclave, était avare, cruel et débauché. Ayant donc été rappelé de son gouvernement, et craignant d'être accusé par les Juifs qu'il avait tyrannisés, il laissa Paul en prison pour les adoucir et s'assurer leurs bonnes grâces. Son successeur Festus, voulant de même gagner la bienveillance des Juifs au début de son gouvernement, dit à l'Apôtre : « Voulez-vous monter à Jérusalem et y être jugé devant moi des choses dont on vous accuse ? » Paul, qui sentait où allait une pareille demande, et que déjà Festus inclinait à le livrer aux Juifs qui avaient comploté de l'assassiner en route répondit : « Je suis devant le tribunal de César ; c'est là qu'il faut que je sois jugé. Je n'ai fait aux Juifs aucun tort, comme vous le savez très-bien vous-même. Si j'ai nui à quelqu'un, ou si j'ai fait quelque chose qui mérite la peine capitale, je

[1] Act, XXIII.

Digitized by Google

ne refuse pas de mourir; mais s'il n'y a rien de véritable dans toutes les accusations qu'ils font contre moi, personne ne peut me donner à eux. Citoyen romain, j'en appelle à César. » Festus, après en avoir conféré avec son conseil, répondit à son tour : « Vous en avez appelé à César, à César vous irez. »

Quelques jours après, le roi Agrippa étant venu rendre visite à Festus, et ayant à cette occasion entendu saint Paul, dit tout haut : « On pourrait le renvoyer et le mettre en liberté, s'il n'en avait appelé à César. »

Paul fut conduit par mer en Italie. Le vaisseau fit naufrage ; mais, selon que Dieu avait promis à l'Apôtre, aucun des passagers ne périt, mais tous se sauvèrent à terre. Dans le premier moment ils ne savaient sur quelle plage les avait jetés la tempête; ils apprirent des habitants du pays, qui s'empressèrent avec beaucoup d'humanité de venir à leur secours, que leur île s'appelait Melita, aujourd'hui Malte. Les barbares, car ainsi les nomme saint Luc, d'après l'usage des Grecs et des Romains, allumèrent un grand feu pour ressuyer et réchauffer ceux qui, dans une saison aussi froide et après tant de jours de continuelles fatigues, sortaient du milieu des flots. Paul ayant ramassé lui-même une quantité de sarments, les jeta dans le feu, lorsque tout à coup une vipère, engourdie jusque-là par le froid, mais subitement réveillée par la chaleur, lui sauta à la main. A cette vue, les barbares se disaient entre eux que sans doute cet homme était un meurtrier, puisque, après avoir échappé du naufrage, la vengeance divine le poursuivait encore et ne lui permettait pas de vivre.

Mais Paul, ayant secoué la vipère dans le feu, n'en souffrit aucun mal. Les insulaires, à qui les effets de ce mortel venin étaient connus, s'imaginaient que le malheureux allait enfler, tomber à terre et mourir. Mais après avoir attendu longtemps, voyant qu'il ne lui arrivait point de mal, ils passèrent d'une extrémité à l'autre, et dirent que c'était un dieu. Près de là étaient les terres du premier personnage de l'île, nommé

Digitized by Google

Publius, qui reçut chez lui l'Apôtre avec ses compagnons, et leur donna généreusement l'hospitalité pendant trois jours. Le père de Publius était retenu au lit par deux maladies très-dangereuses chez un vieillard, la fièvre et la dyssenterie. Paul alla le voir, et, s'étant mis en prières, il lui imposa les mains et le guérit. Après ce miracle, tous les malades de l'île recouraient à l'Apôtre et recouvraient également la santé. Aussi lui furent-ils très-affectionnés ; tant qu'il demeura parmi eux, ils lui rendaient de grands honneurs, et, à son départ, ils lui donnèrent tout ce qui lui était nécessaire.

Après un séjour de trois mois, ils s'embarquèrent pour Pouzzoles et y arrivèrent heureusement. Les chrétiens de Rome, informés par ceux de Pouzzoles, éprouvaient un si grand désir de voir et d'embrasser l'Apôtre, qu'ils ne purent s'empêcher d'aller à sa rencontre, les uns à plus de trente et les autres à plus de cinquante milles de Rome. Paul, en les voyant, fut si consolé, qu'il en fit à Dieu des actions de grâces et sentit son cœur se remplir d'une confiance nouvelle.

De cet emprisonnement à Rome, Paul écrivit plusieurs de ses Épîtres ; d'abord celle aux Philippiens. Ces chrétiens étaient les prémices de son apostolat en Europe et en Macédoine. Aussi semble-t-il qu'il n'y en avait point qui lui fussent et à qui il fût plus cher. Eux seuls avaient comme le privilége de pourvoir à ses besoins.

Dès qu'ils le surent donc à Rome, ils lui envoyèrent Épaphrodite, leur Apôtre, c'est-à-dire leur évêque, avec des secours abondants. Celui-ci, au nom des Philippiens, le servit avec un empressement si assidu dans ses chaînes, qu'il en prit une maladie mortelle ; mais il plut à Dieu de l'en délivrer, non-seulement en récompense de sa charité, mais encore par compassion pour l'Apôtre, afin qu'à ses autres afflictions ne se joignît pas encore celle de perdre un aussi cher et fidèle compagnon de ses travaux et de ses combats pour l'Évangile.

La nouvelle du danger d'Épaphrodite affligea sensiblement les Philippiens : Épaphrodite, à son tour, fut plus sensible à leur affliction qu'à sa propre maladie. Saint Paul donc, plus

Digitized by Google

occupé de leur consolation réciproque que de la sienne propre, sitôt qu'il le vit rétabli quelque peu, s'empressa de le renvoyer en Macédoine, avec une lettre aux saints de Philippes, principalement aux évêques et aux diacres ; par ces évêques, on entend communément les prêtres, Épaphrodite étant l'apôtre ou l'évêque proprement dit des Philippiens.

Cette Epître ne respire que tendresse et charité : on n'y voit pas un reproche. Ce qu'il y a entre autres de remarquable, c'est ce salut que l'Apôtre adresse aux Philippiens : Tous les Saints vous saluent, mais principalement ceux de la maison de César [1].

Ce César était Néron, qui alors tenait l'empire. Ainsi donc, dans la même cour où Sénèque, avec toute sa philosophie, avec toute son éloquence, avec toutes ses richesses, avec tout son crédit, ne sut faire de Néron qu'un monstre, dont il ne rougit point de justifier le plus exécrable forfait, le parricide ; dans cette même cour, Paul Juif, Paul prisonnier, Paul dans les chaînes, fait croire Jésus-Christ et sa religion ; persuade la continence, la modestie, la tempérance, la miséricorde, la charité, le mépris des plaisirs, des honneurs, des richesses ; en un mot, dans cette même cour, Paul forme des Saints ! Telle est la distance du philosophe à l'Apôtre.

Une des plus célèbres conversions que ce dernier fit au temps de sa première captivité à Rome, fut celle d'Onésime, esclave de Philémon. Il avait volé son maître ; et, pour éviter les châtiments qu'il méritait, s'était enfui en la capitale du monde, lorsqu'il fut amené par la divine Providence aux pieds du saint prisonnier. Philémon était un chrétien distingué de Colosse, ville célèbre de Phrygie, Saint Paul l'aimait avec tendresse et avait beaucoup de confiance en son amitié. Ayant donc converti et régénéré Onésime dans ses liens, il ne voulut point le garder auprès de sa personne, mais le lui renvoya avec une lettre où il l'engage et le prie avec les expressions les plus tendres et les plus efficaces de le recevoir,

[1] Philipp., IV, 22.

Digitized by Google

non plus comme un esclave, mais comme un frère; de lui pardonner ses fautes et lui remettre son larcin.

« Moi, Paul, déjà vieux, en outre, prisonnier de Jésus-Christ, pouvant vous commander par l'autorité que j'ai sur vous, toutefois je vous supplie pour mon fils que j'ai engendré dans les chaînes, pour Onésime ; lui qui vous a été autrefois inutile, mais qui est devenu utile et à vous et à moi, je vous l'ai renvoyé ; de votre côté, veuillez le recevoir comme mon propre cœur. »

Vers le même temps, Paul écrivit aux Colossiens, pour les prémunir contre la séduction de certains hérétiques, qui, sortis du judaïsme et imbus de la philosophie platonienne, cherchèrent à persuader aux Gentils convertis à la foi, l'observance des cérémonies judaïques, et leur enseignaient un culte faux et superstitieux des Anges, comme si eux seuls fussent nos médiateurs auprès de Dieu. L'Apôtre leur montre que Jésus-Christ est sur toutes choses. Il traite le même sujet avec plus d'élévation encore, dans l'Épître aux Éphésiens. Mais où il la développe dans toute son étendue, c'est dans l'Epître aux Hébreux. Il y prouve, par la loi même, la grandeur de Jésus-Christ au-dessus des Anges, des Patriarches et des Prophètes ; l'excellence de son sacerdoce ; la vertu de son sacrifice, le changement de la loi par l'avénement du Pontife éternel.

Délivré des chaînes qu'il avait portées deux ans à Césarée et deux ans à Rome, Paul exécuta sans doute le désir que nous lui avons vu témoigner aux Philippiens, à Philémon et aux Hébreux, et qui était d'aller les voir. Il ne paraît donc pas que ce fut en ce temps qu'il fit le voyage d'Espagne, si jamais il a fait ce voyage, dont nous n'avons pas de preuves certaines ni de tradition constante et unanime dans les anciens auteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en naviguant vers l'Orient, c'est-à-dire vers la Palestine, Paul aborda à l'île de Crète ou de Candie, et qu'après y avoir fait un séjour peu long, il laissa à Tite la surintendance générale de toute l'île, afin qu'il mît la dernière main à ce que la brièveté du temps

Digitized by Google

ne lui avait pas permis de régler lui-même, et particulièrement afin qu'il pourvût les villes principales d'évêques doués des qualités nécessaires pour former de vrais et excellents pasteurs. De l'île de Candie, on croit communément qu'il passa dans la Judée : n'y ayant aucune raison de douter qu'il ne satisfît son désir de revoir et d'embrasser ses bien-aimés frères, suivant la promesse qu'il leur avait faite d'aller les trouver promptement en la compagnie de Timothée. De la Palestine, l'Apôtre vint à Éphèse, d'où, après avoir laissé Timothée pour gouverner cette Église, et après avoir visité les autres de l'Asie, particulièrement Colosse, il se rendit en Macédoine. C'est de là que, suivant plusieurs, il écrivit sa première Épître au même Timothée. L'on y voit, ainsi que dans celle à Tite, écrite vers la même époque, bien des choses remarquables touchant l'état et la hiérarchie de l'Église, et la discipline ecclésiastique de ces temps-là.

Avant tout, nous voyons dans l'une et dans l'autre, ainsi que dans la seconde à Timothée, non pas un collége de prêtres, et encore moins de laïques, mais deux personnes particulières, savoir : Timothée et Tite, chargés par l'Apôtre de gouverner, l'un l'Église d'Éphèse, l'autre l'Église de Candie. C'est à eux en particulier qu'il prescrit les règles suivant lesquelles ils doivent se conduire dans le gouvernement ecclésiastique, principalement les ordinations d'évêques ou d'autres ministres ; promouvoir des veuves au rang de diaconesses, régler les assemblées publiques des fidèles, distribuer les biens de l'Église pour le soutien des pauvres veuves, et des prêtres employés au soin des âmes ou au ministère de la parole divine ; recevoir les accusations contre ces mêmes prêtres, et les corriger lorsque, par leur mauvaise conduite, ils donnaient un scandale public ; garder le dépôt de la foi et le défendre contre les attaques, les insultes et les profanations des novateurs ; réprimer enfin l'audace et la témérité de ceux qui cherchaient à introduire dans le Christianisme différentes sectes de perdition.

Quand l'Apôtre écrivit sa première Épître à Timothée, il

Digitized by Google

était déterminé à passer de nouveau en Asie et à aller le trouver à Éphèse. Écrivant ensuite à Tite, il lui ordonne de venir sans délai le rejoindre à Nicopolis, lorsqu'il lui aurait envoyé Artémas et Tychique, peut-être pour avoir soin, pendant son absence, des églises de Candie. C'est à Nicopolis qu'il avait résolu de passer l'hiver : en conséquence, il veut qu'en attendant il lui envoie un certain Zénas, jurisconsulte, dont il n'est point fait mention ailleurs, mais dont la mémoire est célébrée dans les Ménées des Grecs et dans plusieurs martyrologes. Nous ne savons de quelle Nicopolis l'Apôtre a parlé en cet endroit ; si c'est de celle qui était située sur le golfe d'Ambracie, en Épire, comme veulent quelques-uns; ou bien d'une autre Nicopolis, en Thrace, sur le Nessus, comme le veulent d'autres. Quoi qu'il en soit, il est certain que Paul accomplit sa résolution de retourner en Asie ; et c'est dans ce dernier voyage que quelques-uns croient qu'il souffrit, à Antioche, à Icone et à Lystre, les persécutions et les travaux dont il parle dans sa seconde Épître à Timothée.

Après avoir satisfait le désir de revoir et de visiter les principales Églises de l'Asie, l'Apôtre en partit pour Rome, ayant, à ce qu'il paraît, pour compagnons de voyage, Démas, Crescent, Tite, Luc, Tychique, Éraste et Trophime. En effet, invitant Timothée à venir promptement à Rome, et à mener avec lui Jean-Marc, il lui fait entendre que Luc était demeuré seul avec lui, Démas l'ayant abandonné par attachement aux biens de ce siècle, Crescent étant parti pour la Galatie ou la Gaule, car c'est en grec le même nom, et Tite pour la Dalmatie, sans doute pour y annoncer l'Évangile. Quant à Tychique, Éraste et Trophime, il avait envoyé le premier à Éphèse ; le second était resté à Corinthe, où il avait exercé autrefois la charge de questeur ou trésorier de la ville ; et le troisième, il l'avait laissé malade à Milet. Outre Milet et Corinthe, nous savons encore que, dans ce voyage, l'Apôtre passa par Troade ; car il y avait laissé, chez Carpus, un manteau, des livres et des parchemins, qu'il prie Timothée de lui apporter à Rome.

(ROHRBACHER.)

Digitized by Google

On comptait dans cette ville, même parmi les personnes les plus qualifiées, un grand nombre de fidèles, lorsque Néron alluma le feu de la première persécution générale. Saint Paul, au rapport de saint Chrysostome, convertit une concubine de Néron, qui était passionnément aimée du prince. Cette femme changea tout à coup de vie, abandonna la cour, et servit Dieu dans la pratique des vertus chrétiennes. Son changement irrita l'empereur, qui se vengea sur le Saint en le faisant mettre en prison. Le même Père ajoute que l'Apôtre, durant son emprisonnement, gagna à Jésus-Christ un échanson de Néron, ce qui augmenta de beaucoup la colère de ce tyran. Saint Paul nous apprend lui-même qu'étant en prison, il fut abandonné par tous ceux qui avaient du crédit à la cour; mais il ajoute que Dieu le combla de consolations et le fortifia lorsqu'il parut pour la première fois devant l'empereur. Un ouvrier en cuivre, nommé Alexandre, était un de ses plus ardents persécuteurs. C'était peut-être le même que celui qu'il avait excommunié peu de temps auparavant. Quelques auteurs le prennent pour un juif ou un chrétien apostat, dont l'orgueil et la jalousie avaient causé la chute. Saint Clément, Pape, disciple de saint Pierre, et qui pour lors était à Rome, attribue principalement à cette jalousie le martyre de l'Apôtre.

L'emprisonnement de saint Paul doit avoir duré au moins un an, puisque dans sa seconde Épître à Timothée, il désirait qu'il vînt le trouver d'Éphèse à Rome avant l'hiver; mais il ne souffrit la mort que l'année suivante. Outre sa seconde Épître à Timothée, qu'il écrivit pendant son second emprisonnement, il en écrivit encore une aux Éphésiens, où il prend le titre de prisonnier de Jésus-Christ, comme le plus honorable de tous; sur quoi saint Chrysostome fait cette observation : « Le titre de prisonnier de Jésus-Christ est plus glorieux que celui d'apôtre, de docteur ou d'évangéliste; c'est là une dignité beaucoup au-dessus de celle de consul ou de roi. Quand on aime le Sauveur, on aime mieux être dans les fers pour l'amour de lui, que de régner dans le ciel,

Digitized by Google

Le diadème le plus brillant décore moins que ne fait une chaîne portée pour Jésus-Christ. Dans le cas où l'on me donnerait à opter entre le ciel et cette chaîne, je choisirais celle-ci. Oui, je préférerais la prison et la gloire d'être enchaîné avec Paul, à l'avantage d'être avec les Anges auprès du trône de Dieu. Rien, encore une fois, n'est plus glorieux que de porter cette chaîne; aussi Paul me paraît-il plus heureux de l'avoir portée, que d'avoir été ravi au troisième ciel. Lequel auriez-vous mieux aimé, être l'Ange qui délivrait Pierre, ou Pierre chargé de fers? Pour moi, j'aurais voulu être Pierre. Ce don des chaînes est quelque chose de plus grand que d'arrêter le soleil dans sa course, que d'ébranler l'univers ou de commander aux démons. »

Saint Paul avait toujours regardé la mort comme un gain, et avait toujours désiré avec ardeur d'être réuni à Jésus-Christ. « Voilà, dit saint Hilaire, la disposition où se trouve celui qui aime Dieu; tout délai lui paraît insupportable : aussi voyons-nous les Saints soupirer après le moment où leur âme doit être affranchie des liens de leur corps. L'ardeur de ceux qui aiment est impatiente; ils savent que le Seigneur nous ordonne de prier que son royaume arrive. Saint Paul souffre de la prolongation de sa vie, parce qu'elle le tient éloigné de Jésus-Christ. » Il représente toutes les créatures inanimées comme dans un état de gémissement; il dit qu'elles désirent, chacune à leur manière, d'être affranchies de l'esclavage de la corruption, et d'être renouvelées au dernier jour pour la plus grande gloire des élus. Il ajoute que nous qui avons les prémices de l'Esprit, gémissons en nous-mêmes dans l'attente de l'adoption des enfants de Dieu et de la résurrection de nos corps. Il n'y avait que le désir d'accomplir la volonté céleste et le zèle du salut des âmes qui pussent modérer l'activité de l'ardeur qu'il avait de quitter la terre. Enfin il vit approcher le terme heureux de ses travaux et de ses peines, et il envisagea avec les plus vifs sentiments de joie le moment où Dieu l'appelait à la gloire. Le Saint-Esprit, au rapport de Prudence, lui avait révélé longtemps auparavant le

Digitized by Google

)ur et l'heure de sa mort [1]. Son martyre arriva le 29 juin 66 [1].

Saint Paul eut la tête tranchée, au rapport des anciens au-:urs ecclésiastiques, et il ne fut point crucifié, parce qu'il tait citoyen romain. Il souffrit dans un lieu appelé *aux Eaux 'alviennes,* et que saint Grégoire-le-Grand, auquel il appar-:nait, donna depuis à l'église où reposait son corps. Saint lément s'exprime sur la mort de l'Apôtre de manière à faire roire que Néron y assista. Il paraît que le corps du Saint était u second siècle sur le chemin d'Ostie, là où est aujourd'hui église de son nom.

On garde aussi ses chaînes à Rome. Saint Chrysostome, ui désirait ardemment aller les vénérer et les appliquer sur es yeux, dit qu'elles faisaient trembler les démons, et qu'elles taient respectées des Anges mêmes.

Ce Père se montre pénétré d'une vénération extraordinaire our le saint Apôtre dans les homélies qu'il a composées sur es Épîtres et dans ses sept panégyriques. Lorsqu'il y parle e sa charité, de sa patience, de son zèle, de ses souffrances t de la force invincible de sa voix, il s'exprime avec une évotion très-affectueuse et avec une douceur de style, une nergie de sentiment et une éloquence vraiment dignes de Apôtre et de son panégyriste.

[1] Voici comment s'exprime S. Prudence, *de Coron, hymn.* 6, alias 12.

Ipsa priùs sibimet finem cito dixerat futurum :
Ad Christum eumdem est : jam resolvor, inquit.
Non hora vatem, non dies fefellit.

[2] Saint Sulpice-Sévère dit que saint Paul souffrit avant la guerre des uifs, qui commença au mois de mai, la soixante-sixième année de ésus-Christ, et la douzième de Néron.

Pearson, dans ses Annales de saint Paul, et dom Maur dans ses Tables hronologiques, t I, mettent le martyre de saint Pierre et de saint aul, le 22 février, l'an soixante-huit de Jésus-Christ, et le quatorzième e Néron, celui où ce prince se donna lui-même la mort le 11 juin. Il vait régné treize ans sept mois et vingt-sept jours. Ses généraux s'étant évoltés contre lui, et le sénat l'ayant condamné à un supplice cruel et onteux, il mit le comble à ses crimes en devenant son propre bourreau. Ce fut ainsi que Dieu vengea sur lui le sang de ses martyrs.

Le calendrier de Libère et toute l'antiquité marquent le martyre des ints Apôtres au 29 juin.

Digitized by Google

Si, comme saint Chrysostome, nous avions soin d'étudier l'esprit de saint Paul dans sa vie et dans ses écrits, pour nous former sur ce beau modèle, nous apprendrions alors ce que c'est que d'être de vrais disciples de Jésus-Christ.

On a oublié le jour de la mort des plus fameux conquérants, tandis que l'on honore partout celui de la mort d'un pauvre artisan. Saint Chrysostome, qui fait cette remarque, ajoute que le tombeau de l'Apôtre est beaucoup plus respecté que ne l'ont jamais été les empereurs romains, même de leur vivant. Il est dans une magnifique église bâtie par Constantin-le-Grand. Les palais des princes et des rois n'ont rien de si admirable. On y vient de toutes les parties du monde implorer le secours et la protection de l'Apôtre ; les empereurs eux-mêmes se prosternent devant les restes de sa dépouille mortelle. (GODESCARD.)

SAINT MARTIAL,

APOTRE DE L'AQUITAINE.

Je ne puis être repris de donner à saint Martial le nom d'Apôtre, après que le Pape Jean XX et les Conciles de Poitiers, de Beauvais, de Limoges, de Bourges et encore de Limoges, dans le XI^e^ siècle, l'ont maintenu dans ce titre d'honneur. C'était aussi l'usage des Églises de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Constantinople et du Mont Sinaï, où de toute antiquité on l'invoquait dans les litanies et les autres prières publiques, au rang des Apôtres, et avant tous les Martyrs : comme il fut vérifié dans ces Conciles et surtout au second Concile de Limoges. Ce n'est pas qu'il soit du nombre des douze qui ont composé le collége apostolique; car c'est à tort que quelques-uns l'ont voulu confondre avec saint Matthias ; mais il est appelé Apôtre, parce qu'il a coopéré avec les principaux Apôtres, de même que saint Barnabé, saint Luc et saint Marc, à la conversion des infidèles, à la destruction de l'idolâtrie, à l'établissement du royaume de Jésus-Christ et à la fondation de l'Église chrétienne. Nous tirerons

Digitized by Google

sa vie des leçons du Bréviaire de Limoges, qu'on lisait tous les ans au jour de sa fête, des Actes des Conciles dont nous venons de parler et d'un ancien manuscrit attribué à Aurélien son successeur, dans lequel ses principales actions sont rapportées.

Saint Martial était Hébreu d'origine et de la tribu de Benjamin. Il naquit à Rama, petite ville de Palestine, dont il est souvent parlé dans l'Ecriture, vers l'an 15 de Notre-Seigneur. Son père s'appelait Marcel et sa mère Elisabeth; ils vivaient l'un et l'autre dans la crainte de Dieu et dans l'observance exacte de la loi de Moïse. Son éducation dans leur maison fut très-religieuse, et lorsqu'il eut quinze ans, Jésus-Christ commençant à prêcher et à faire de grands miracles dans la Galilée et dans la Judée, il eut le bonheur de le voir et de l'entendre avec ses parents. La parole de ce divin Maître opéra si puissamment dans leur cœur, qu'ils crurent en lui, et le reconnurent pour Sauveur et pour Messie, et ils furent du nombre de ceux dont il est parlé dans l'Évangile, qu'il baptisa, non pas par lui-même, mais par ses disciples. On dit que ce fut saint Pierre qui leur administra ce Sacrement, lequel était autant différent du Baptême de saint Jean que l'ombre est différente du corps, la figure de la vérité et l'ébauche de l'ouvrage parfait et achevé.

Martial, après son Baptême, quelque jeune qu'il fût, s'attacha inséparablement à Notre-Seigneur. On dit que c'était lui qui portait les cinq pains d'orge et les deux poissons que Notre-Seigneur multiplia si miraculeusement dans le désert, selon cette parole de saint Philippe : « Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux petits poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? » On ajoute que ce fut encore lui que Notre-Seigneur mit au milieu de ses disciples pour leur apprendre à être humbles, lorsqu'ils lui vinrent demander qui d'entr'eux serait le plus grand dans le royaume des cieux : mais comme l'Évangile dit que ce fut un petit enfant, et que la leçon qu'il voulait faire à ses disciples demandait aussi que ce fût un enfant incapable d'orgueil

Digitized by Google

et de malice, j'aurais de la peine à croire que ce fut saint Martial, qui avait alors environ seize ans.

Ses Actes manuscrits disent de plus qu'il eut l'honneur de servir Notre-Seigneur avec ses Apôtres à table, lorsqu'il mangea pour la dernière fois l'agneau pascal, et qu'après avoir lavé les pieds de ses convives, il institua le Sacrement adorable de l'Eucharistie; que son zèle le porta ensuite avec lui au jardin des Oliviers, qu'il y entra secrètement après les trois Apôtres, qu'il assista à sa capture, et qu'il est ce garçon dont il est parlé dans saint Marc, que les soldats prirent par son habit, et qui s'échappa nu de leurs mains, en leur abandonnant son vêtement. Ces traditions néanmoins ne sont pas certaines.

Il est plus assuré qu'étant des soixante-douze disciples du Fils de Dieu, il eut le bonheur de le voir et de converser quelquefois avec lui depuis sa résurrection, qu'il assista au glorieux triomphe de son Ascension, et qu'il fut un de ceux qui reçurent le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, comme Oldoric, abbé de Saint-Martial, le déclara publiquement dans la première session du second Concile de Limoges. Après la Pentecôte, il s'attacha à saint Pierre, Prince des Apôtres, dont il avait reçu le Baptême et qui dans cette cérémonie lui avait communiqué le nom de Céphas, que Notre-Seigneur lui avait donné. Ainsi après avoir fidèlement travaillé dans Jérusalem à la conversion des Juifs, il le suivit à Antioche, et ensuite à Rome, où il l'aida beaucoup dans la publication de l'Évangile. Le zèle qu'il témoigna pour la propagation de la foi, fit que ce grand Apôtre, dont la vue s'étendait sur toute la terre, le choisit le premier de tous pour porter la connaissance de Jésus-Christ dans les Gaules. Il partit donc de Rome accompagné de saint Austriclinien et de saint Alpinien, que saint Pierre lui donna pour ses collègues, portant dans sa bouche le glaive brillant et ardent de la parole de Dieu pour combattre les philosophes, la superstition des druides, la puissance des princes et des démons, la tyrannie du péché, et pour en même temps éclairer les âmes et les embraser du feu de la charité.

Digitized by Google

Mais à peine eut-il fait quelques jours de voyage qu'il se vit privé du secours que l'Apôtre lui avait donné, par la mort subite de saint Austriclinien, qui arriva à Else, petit bourg d'Italie peu éloigné de Rome. Cet accident imprévu le troubla d'abord et servit d'une grande épreuve à sa générosité. Le conseil qu'il prit fut de retourner sur ses pas pour en informer saint Pierre et le prier de suppléer au dommage qu'il souffrait par la perte de son compagnon. L'Apôtre le consola et le fortifia dans sa première résolution, et pour lui rendre le secours qu'il avait perdu, il lui donna son bâton, lui commandant de le mettre sur le corps du mort avec une ferme confiance qu'il ressusciterait. Martial le prit avec beaucoup de respect, obéit sans résistance à la voix de son maître, s'en revint promptement à Else et toucha Austriclinien avec ce bâton. Comme sa foi était incomparablement plus grande que celle de Giézi, serviteur d'Élisée, qui avait eu un ordre semblable d'appliquer le bâton de ce Prophète sur le cadavre du fils de la Sunamite, son action fut aussi plus heureuse et plus efficace. Austriclinien en sentit aussitôt la vertu, il ouvrit les yeux, il se leva en pleine santé et se trouva en état de continuer le voyage avec saint Martial, chef de la mission. On montre encore à Else le lieu de ce miracle, et le Pape Innocent III en rend témoignage dans les Décrétales de Grégoire IX, au titre *de sacra Unctione*.

Le lieu où la Providence divine conduisit cet excellent prédicateur de l'Évangile fut le pays qui s'étend depuis le Rhône jusqu'à l'océan Aquitanique, et comprend ce que nous appelons maintenant le Languedoc, la Gascogne, la Guienne, le Limousin et les autres provinces voisines : ce qui fait dire à un vénérable abbé, dans le second Concile de Limoges, que les Gaules, instruites et converties à la foi de Jésus-Christ, sont les signes de son apostolat. Son premier séjour dont nous ayons des mémoires fut la ville de Tulle, capitale du Bas-Limousin, où on a bâti depuis une abbaye de son nom, que le Pape Jean XXII a érigée en évêché. Le seigneur Arnoul, qui eut le bonheur de le recevoir et de le loger plusieurs jours

Digitized by Google

en sa maison, ne fut pas privé de la récompense de son hospitalité. Il avait une fille possédée d'un furieux démon qui lui faisait souffrir de grands maux et la réduisait à un état déplorable : le Saint en eut pitié, et ayant prié pour elle, il la délivra de cet ennemi. Il ressuscita aussi le fils de Nerva, gouverneur de la ville, qui était parent de l'empereur Néron. Ces miracles lui donnèrent beaucoup de crédit parmi les Gentils : ce qui fit qu'il convertit grand nombre d'infidèles, et qu'ayant abattu les idoles et les faux dieux, il bâtit des églises au nom du vrai Dieu.

De Tullè il passa à la ville d'Ahun, dans l'espérance d'y travailler avec le même succès : mais les prêtres des faux dieux ne pouvant souffrir que le culte qui leur faisait gagner leur vie fût aboli, l'en chassèrent avec ses bienheureux compagnons. Cette injure, bien loin de nuire à la propagation de la foi, lui fut au contraire extrêmement favorable : car nos saints missionnaires, se voyant repoussés d'Ahun, entrèrent courageusement dans Limoges, la principale et la plus peuplée de toutes les villes du Limousin, et y prêchèrent hardiment le nom de Jésus-Christ. Ils y logèrent chez une dame de qualité nommée Suzanne, laquelle avait une fille fort belle appelée Valérie, qu'elle avait fiancée au duc Étienne, l'un des plus grands seigneurs du pays. Comme elle eut le bonheur de converser familièrement avec ses hôtes, elle fut bientôt touchée de l'excellence de leur doctrine et de la sainteté merveilleuse qui paraissait en toutes leurs actions. Aussi, après avoir été pleinement instruite des vérités de notre sainte foi, elle embrassa le christianisme et fut baptisée avec Valérie, sa fille, et six cents autres personnes, dont Dieu avait aussi touché le cœur. Ce qui aida encore à leur conversion, fut la guérison d'un homme si furieux que l'on était obligé de le tenir enfermé et lié, de peur qu'il ne se jetât sur ceux qui l'approchaient : mais par la prière de saint Martial, il devint parfaitement doux, et recouvra entièrement son bon sens.

Les prêtres des idoles, voyant ces heureux commencements qui étaient des présages d'une prompte conversion de toute

Digitized by Google

la ville, conçurent une telle rage contre nos Saints, qu'ils se saisirent d'eux et les jetèrent en prison, dans le dessein de solliciter leur mort auprès des juges. Mais Martial s'étant mis la nuit en prière, il parut au milieu du cachot une lumière céleste qui en éclaira les ténèbres et le changea en un temple de gloire : et en même temps les fers tombèrent des pieds et des mains de ces bienheureux prisonniers, et les portes de la geôle s'ouvrirent pour leur donner la liberté de se retirer. Cependant toute la ville fut agitée d'un furieux tremblement de terre accompagné d'un tonnerre épouvantable qui la mit en feu et qui fit assez voir que Dieu vengeait l'affront que l'on avait fait à ses serviteurs. Ce qui en convainquit encore plus évidemment fut que les deux principaux prêtres des idoles, qui avaient mis la main sur eux, furent trouvés morts sur la place par la violence de cette tempête, sans que ni leurs vœux sacriléges ni leurs sacrifices impies eussent pu les sauver de la rigueur de la divine justice.

Les habitants, touchés de ces prodiges et craignant d'être enveloppés dans cette terrible punition, coururent promptement à la prison pour implorer le secours de leurs Apôtres. Martial leur promit qu'ils n'auraient point de mal pourvu qu'ils voulussent croire en Jésus-Christ, et s'offrit même de ressusciter les deux prêtres frappés du tonnerre, afin de leur faire voir la puissance infinie du Dieu qu'il leur prêchait. En effet, à peine leur eut-il commandé de se lever et de dire publiquement au peuple ce qu'il fallait faire pour être sauvé, qu'ils revinrent tous deux à la vie et devinrent en même temps les prédicateurs de la vérité. Ils détestèrent l'erreur dans laquelle ils avaient vécu et où ils avaient entretenu tant de misérables, et protestèrent qu'il n'y avait point d'autre Dieu au ciel ni sur la terre que celui que Martial leur était venu annoncer.

Un si grand miracle fit un merveilleux changement dans toute la ville : la plupart des idolâtres se convertirent, les statues des faux dieux furent renversées, leurs temples abattus ou changés en des églises pour honorer le vrai Dieu, et la

Digitized by Google

principale, qui est aujourd'hui la cathédrale, fut consacrée sous le titre de Saint-Étienne, premier Martyr. On dit que les personnes qui furent baptisées montèrent au nombre de vingt-deux mille : ce qui ne doit pas paraître incroyable puisque nous voyons qu'en d'autres lieux le nombre des martyrs a souvent été plus grand.

Après un si heureux succès, qui donna beaucoup d'emploi à saint Martial et à ses compagnons, Suzanne, leur bienheureuse hôtesse, mourut, laissant l'église héritière de tous ses biens. Valérie, sa fille, qu'elle avait fiancée à Étienne, grand-duc du pays, et dont le gouvernement sous les empereurs s'étendait depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées et à l'Océan (c'est ainsi qu'en parlent les Actes), méprisa cet époux de la terre pour mériter d'être l'épouse du Roi du ciel. Ayant appris de saint Martial, son maître, les avantages de la virginité, elle consacra la sienne à Jésus-Christ et fit vœu de la garder inviolablement toute sa vie. Cette résolution étant venue à la connaissance d'Étienne, il en fut touché d'une extrême douleur; et la rage succédant à la tristesse, il résolut de se venger par sa mort de l'affront qu'il prétendait recevoir de son refus. En effet, il envoya vers elle un officier nommé Ortérius, qui, n'ayant pu lui persuader de consentir au mariage avec son maître, lui trancha la tête : ce qui la rendit la première Martyre de toutes les Gaules, comme en effet elle est honorée en cette qualité au deuxième jour de décembre dans tout le diocèse de Limoges.

On dit que, par un miracle assez fréquent dans les premiers siècles de l'Église, cette glorieuse Martyre ayant été décapitée, prit sa tête entre ses mains et la porta comme en triomphe jusqu'au pied de l'autel de saint Étienne, où était saint Martial. Ortérius, surpris de ce prodige, courut en donner avis au duc Étienne; mais à peine lui en eut-il fait le récit, qu'il tomba mort à ses pieds, afin que sa mort fît voir à ce seigneur le grand crime qu'il avait commis en faisant massacrer la vierge de Jésus-Christ. Étienne, épouvanté, fit venir saint Martial à son palais, et lui ayant promis de faire

Digitized by Google

pénitence et d'embrasser la religion qu'il avait inspirée à Valérie s'il pouvait ressusciter Ortérius, il fut témoin lui-même de cette résurrection; après quoi, il exécuta très-solennellement la promesse qu'il avait faite. Sa conversion fut suivie de celle de quinze mille autres personnes, qui ne s'étaient pas encore rendues aux premiers miracles de saint Martial. Il fit ensuite bâtir un hôpital pour recevoir les pauvres et les pèlerins, et une église sur le tombeau de sainte Valérie, en réparation du sacrilége dont il s'était rendu coupable en la faisant décapiter. Enfin il aida beaucoup saint Martial à étendre le christianisme dans tout le pays, tant par lui-même que par ses fidèles disciples.

L'Apôtre ayant donc travaillé avec de si heureux succès à réduire la ville de Limoges sous le joug agréable de Jésus-Christ, il entreprit la conquête des autres villes de cette partie des Gaules, à savoir : de Toulouse, d'Agen, de Mende, de Saintes et des autres pays qui composaient alors ce que l'on appelait l'Aquitaine. Le titre qui lui est demeuré d'Apôtre d'Aquitaine fait assez voir que ses courses apostoliques ne furent pas inutiles. Il y alluma de tous côtés le flambeau de la foi; il y fit connaître et aimer Jésus-Christ, y établit des églises, ordonna des prêtres et des évêques, et fit les autres fonctions de son apostolat.

Enfin, la quarantième année après la résurrection de Notre-Seigneur, qui était la soixante-quatorzième année du salut, la cinquante-neuvième année de son âge et la vingt-huitième de sa mission, étant revenu à Limoges, il y reçut l'heureuse nouvelle de sa mort prochaine, qui le devait faire jouir de la récompense de ses travaux. Il la fit aussitôt savoir à ses disciples et à ses diocésains, et les ayant assemblés, il les exhorta à persévérer constamment dans la foi et la confession de la vérité qu'il leur avait enseignée, et leur donna sa bénédiction. Ensuite ayant prié pour eux et imploré pour lui-même la miséricorde de Celui qu'il avait servi avec tant de fidélité, il remit son âme entre ses mains pour être couronné de la gloire qui lui était préparée dès le temps de la création

Digitized by Google

du monde. On dit qu'au moment de sa mort, on entendit la voix du Fils de Dieu qui lui disait : « Ame bénie, sors de ton corps et viens jouir avec moi des douceurs d'une lumière immortelle, » et qu'aussitôt après, un chœur d'Esprits bienheureux entonna ce verset du psaume 64 : *Heureux celui que vous avez choisi et que vous avez pris, il aura éternellement votre Palais pour demeure.*

Son corps fut enterré dans l'église même que le duc Étienne avait fait bâtir sur le tombeau de sainte Valérie, et qui d'abord ayant porté le nom de saint Pierre, prit depuis le nom de saint Martial. Il s'y est fait dans la suite de grands miracles. Saint Grégoire de Tours en rapporte deux. Le premier est d'une fille, dont les doigts, en punition de quelques péchés, s'étaient tellement attachés à la paume de la main qu'il lui était impossible de les redresser. Elle vint au sépulcre du glorieux Apôtre de Limoges, elle y veilla et pria avec beaucoup de ferveur, et la nuit même du jour de sa fête elle obtint la guérison d'une incommodité si fâcheuse. Le second fut d'un homme qui était devenu muet pour avoir fait un faux serment dans l'église. Il eut recours au même tombeau, et ayant longtemps gémi dans son cœur pour obtenir le pardon de sa faute, et que la parole lui fût rendue, il sentit comme une main qui lui touchait la langue et le gosier, et y répandait une vertu secrète, ce qui fut si efficace qu'après qu'il eut fait faire par un prêtre le signe de la croix sur sa bouche, il commença à parler comme auparavant.

Nous avons marqué d'abord de quelles sources nous tirerions les actions principales de saint Martial. On a fort examiné dans ce dernier siècle le manuscrit de sa vie, attribué à Aurélien, que l'on dit être un de ces deux prêtres des idoles qui moururent d'un coup de tonnerre et qu'il ressuscita, et l'on y a trouvé de très-grandes difficultés. De là on ne s'est pas contenté de combattre l'apostolat de notre saint évêque, comme on avait fait dans le XI^e^ siècle, mais on a aussi combattu l'antiquité de sa mission et sa qualité de disciple de Jésus-Christ. Mais bien qu'il y ait quelque apparence

Digitized by Google

que cet écrit n'est pas d'Aurélien, disciple et successeur de saint Martial, à cause de quelques manières de parler qui paraissent beaucoup plus récentes, cela néanmoins ne doit point préjudicier à la vérité de l'histoire que nous avons écrite. La tradition de l'Église de Limoges, la définition des cinq Conciles qui ont recherché exactement les titres de l'apostolat du saint missionnaire, la déclaration de deux Souverains-Pontifes, le témoignage de tant de martyrologes, de rituels et de litanies qu'on lisait publiquement dans l'Église il y a plus de sept cents ans, nous doit suffire pour croire indubitablement qu'il est un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, et qu'il est venu dans les Gaules par la mission de saint Pierre. Il est vrai que saint Grégoire de Tours et Sulpice-Sévère ont mis plus tard sa mission; mais on a tant de fois et si savamment répondu à ces autorités, qu'on ne devrait plus s'en servir pour combattre l'antiquité du premier établissement de nos Églises de France. Et en effet, s'il fallait y déférer, les évêques des Conciles que nous avons cités, qui n'ont pu les ignorer, n'auraient eu garde de définir que saint Martial doit être appelé Apôtre, parce qu'étant des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, il a reçu mission de lui de prêcher l'Évangile, et a coopéré avec les douze Apôtres à la conversion du monde : ce que nous voyons néanmoins qu'ils ont fait sans aucune contestation bien considérable [1].

Nous avons, dans la Bibliothèque des Pères, deux épîtres sous le nom de saint Martial. Le cardinal Bellarmin prétend qu'elles sont supposées et en rapporte plusieurs raisons ; d'autres estiment qu'elles sont de notre saint évêque de Limoges et répondent aux difficultés de ce savant cardinal. Ce n'est pas ici le lieu de faire une critique sur l'auteur et le temps de ces écrits. Je dirai seulement qu'ils sont fort pieux

[1] On voit que la tradition n'était pas douteuse pour les hommes de foi dans le temps même où les Jansénites et les Gallicans faisaient les plus grands efforts pour diminuer la gloire et le culte des Saints. De nos jours, l'apostolat de saint Martial a été victorieusement défendu par le savant M. Arbellot, curé de Rochechouart.

Digitized by Google

et contiennent en abrégé les principaux points de la foi et de la doctrine chrétienne. (GIRY.)

SAINTE LUCINE,

DISCIPLE DES APOTRES.

On croit que Lucine était Romaine d'origine, et qu'elle fut convertie par saint Paul. Elle passa les années qui suivirent sa conversion dans l'exercice des bonnes œuvres et dans la pratique des plus sublimes vertus, assistant de ses biens ceux des fidèles que les persécuteurs avaient jetés dans la misère, visitant les chrétiens emprisonnés, et donnant la sépulture aux Martyrs.

Après une vie sainte, Lucine s'endormit devant le Seigneur, et fut ensevelie dans le sépulcre qu'elle avait fait bâtir pour les chrétiens qui tombaient sous le fer des bourreaux. Son corps est conservé à Rome dans l'église de Saint-Sébastien.

Il ne faut pas cependant confondre cette Sainte avec sainte Lucine qui donna sa maison au Pape saint Marcel.

SAINT BASILIDE,

MARTYR.

Basilide était un soldat, que le préfet d'Égypte Aquila avait admis parmi ses gardes et qui, tout païen qu'il était, portait un cœur honnête. Témoin du supplice que l'on préparait à sainte Potamienne (honorée le 23 de ce mois), il fut chargé de la descendre dans la cuve de poix bouillante. En récompense des égards qu'il eut pour sa pudeur, elle lui promit qu'il en serait bientôt récompensé et qu'elle prierait pour son salut.

Très-peu après le martyre de cette Sainte, les camarades de Basilide exigeant qu'il jurât par les faux dieux, il leur dit qu'il était chrétien.

Ils le menèrent au préfet Aquila qui, le voyant obstiné dans sa déclaration, l'envoya en prison, où quelques chrétiens vinrent le visiter en gagnant le concierge. Il leur dit : « Po-

Digitized by Google

lamienne m'est apparue; elle m'a mis une couronne sur la tête et m'a dit qu'elle m'avait obtenu la grâce du salut et que bientôt je serai comme elle heureux à jamais dans le ciel. » Les chrétiens lui donnèrent le Baptême; et le lendemain, ayant confessé sa foi devant le préfet Aquila, il eut la tête tranchée le 30 juin de l'an 205.

SAINT PARÉGOIRE ET SAINT LÉON,

MARTYRS.

Saint Parégoire ayant répandu son sang à Patare, le 30 juin, pour la cause de Jésus-Christ, saint Léon, qui avait été le témoin de son combat, se trouvait partagé entre la joie que lui causait le bonheur de son ami, et la douleur de n'avoir pu encore se signaler comme lui, lorsque l'intendance de la Lycie fut donnée au proconsul Lollien. Ce nouvel intendant voulant à son arrivée marquer son zèle pour le culte des dieux, indiqua une fête solennelle en l'honneur de Sérapis, et ordonna que tous les habitants de Patare, de quelque religion qu'ils fussent, s'y trouveraient. Plusieurs chrétiens obéirent, la crainte des hommes l'emportant sur celle des jugements de Dieu. Mais Léon, bien loin de marquer la moindre complaisance pour l'intendant, ne voulut pas même qu'on lui parlât de cette cérémonie sacrilége. Pensant alors en lui-même à ce qu'il avait à faire en cette rencontre, il sortit de son logis pour se rendre au lieu où étaient les reliques de saint Parégorius. Il passa pardevant le temple de Sérapis, où l'on offrait un sacrifice : ceux qui y assistaient ayant jeté les yeux sur lui, reconnurent qu'il étaient chrétien à sa démarche, à son visage et à son habit. Car on voyait en tout cela un air de modestie qui le rendait respectable. Mais on remarqua particulièrement, à quelque signe qu'il fit, qu'il avait une extrême horreur pour cette fête impie. Il s'était exercé dès sa jeunesse dans les pratiques de la vie solitaire, et outre les autres vertus qu'il y avait acquises, il possédait éminemment la chasteté et la tempérance. Son habit était d'une étoffe grossière, faite de poil de chameau : en un mot, il avait pris

Digitized by Google

pour modèles de ses actions les Apôtres et saint Jean-Baptiste.

Étant donc arrivé au tombeau de saint Parégorius, il y fit sa prière; il se retira ensuite chez lui, il y pria à son ordinaire, mangea un peu, et y demeura le reste du jour renfermé, repassant sans cesse dans son esprit la fin glorieuse de saint Parégorius. Tout occupé de ces pensées, il s'endormit et il vit en songe, comme un autre Joseph [1], ce qui devait lui arriver. Il lui sembla donc être au milieu d'un torrent : un orage effroyable obscurcissait tout l'air, et l'eau tombait à grands flots des nuées noires et épaisses qui passaient sur sa tête. Ayant aperçu dans le même torrent saint Parégorius qui s'avançait vers le Martyr, il courut à lui, malgré la rapidité du torrent, et le suivit. S'étant réveillé après cette vision, il n'eut pas de peine à comprendre qu'il aurait le même sort que Parégorius, et il en ressentit une joie qu'on ne peut exprimer.

Cette espérance augmenta la dévotion qu'il avait pour ce bienheureux Martyr, il allait plus souvent à son tombeau; il commença à se regarder comme le fidèle compagnon des travaux de Parégorius, et à considérer Parégorius comme son précurseur dans la gloire. Il ne cherchait point de chemin détourné, ni une route secrète pour aller visiter les reliques du Saint, il passait au milieu de la ville par la place publique, à la vue de tout le peuple. Un jour qu'il avait pris son chemin par devant le Tichée, il aperçut ce temple illuminé d'une infinité de flambeaux. Il eut compassion de ceux qui les avaient allumés et animé d'un zèle charitable, il éteignit tous ces flambeaux, les mit en pièces, les foula aux pieds, et dit : « Si vos dieux se sentent offensés de l'insulte que je leur viens de faire, ils n'ont qu'à m'en punir, je ne me déroberai point à leur ressentiment. » Il poursuivit ensuite froidement son chemin.

Cependant la populace s'assemble, une troupe d'impies se mêle parmi les plus séditieux, on murmure, on s'émeut, on crie, on charge Léon de malédictions. Il est cause, dit-on,

[1] Le Patriarche.

Digitized by Google

que la déesse Fortune ne regardera plus Patare de bon œil, il lui a fait une injure dont elle ne manquera pas de se venger si on ne l'apaise. Le tumulte augmentant, et le bruit de l'action de Léon se répandant de rue en rue et de quartier en quartier, fut bientôt porté aux oreilles de l'intendant, qui envoya en même temps des soldats pour observer le Saint et se saisir de lui à son retour. Ils le virent rentrer chez lui ; et ayant investi son logis, ils le prirent sans qu'il fît la moindre résistance et le menèrent à l'intendant.

Ce magistrat était déjà fort altéré du sang des chrétiens, et cette généreuse hardiesse du Martyr ne servit pas peu à l'allumer encore davantage. Il considérait que la chose était d'un très-dangereux exemple, qu'il était de la dernière importance de réprimer cette audace des chrétiens, contre laquelle les dieux mêmes n'étaient pas en sûreté. Ainsi dès que Léon fut en sa présence, il s'emporta fort contre lui. « Méchant vieillard, lui dit-il, ignorez-vous le pouvoir des dieux, lorsque vous osez entreprendre sur leur religion ? Ou avez-vous tellement perdu l'esprit que vous croyiez pouvoir mépriser impunément les ordonnances de nos divins empereurs, qui sont aussi nos dieux et nos sauveurs ?

— Seigneur intendant, répondit Léon, vous venez de parler de plusieurs dieux ; cependant il n'y en a qu'un, c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur, Fils de Dieu et Dieu du Ciel et de la terre, qui n'a pas besoin que les hommes lui rendent un pareil culte. Un cœur contrit et une âme qui sait s'humilier, voilà ce qui peut plaire à Dieu. Mais ces flambeaux, ces cierges, ces lampes que vous allumez devant vos idoles, sont toutes choses vaines et entièrement inutiles à des statues de bois, de pierre et de bronze, qui doivent tout ce qu'elles sont au sculpteur ou au fondeur. Si vous connaissiez celui qui est le vrai Dieu, vous ne perdriez pas ainsi votre encens à parfumer une fourche ou une pièce de marbre. Renoncez donc à ce culte vain et frivole, et réservez vos louanges et votre adoration pour celui qui est le vrai Dieu, et pour Jésus-Christ son Fils, le Sauveur du monde et le Créateur de nos âmes.

Digitized by Google

— Vous ne répondez pas juste, repartit l'intendant ; et au lieu de vous purger des crimes qu'on vous objecte, vous vous amusez à nous prêcher votre Christianisme. Mais je rends grâces aux dieux qui ont permis que vous vous décelassiez vous-même, et que vous vous fissiez connaître pour ce que vous êtes ; choisissez donc, ou d'adorer les dieux, et de leur offrir le sacrifice avec tous ceux qui sont ici présents, ou de souffrir la peine que mérite votre impiété.

— Je vous avoue, répliqua le Martyr, que j'eusse souhaité de n'avoir à déplorer la chute d'aucun de ceux que je vois si malheureusement tombés dans l'erreur. Hélas ! quelle douleur doit être la mienne, lorsque je jette les yeux sur cette multitude de chrétiens qui se sont laissés séduire ! Mais de peur que vous ne vous imaginiez que je suis de ce nombre, je vous déclare que je suis chrétien. Je conserve gravés en moi-même les préceptes des Apôtres, qui enseignent tous à rendre à Dieu l'obéissance qui lui est due. Si donc vous croyez devoir me punir à cause de cela, ne différez pas un moment. Car soyez persuadé que la crainte des tourments ne me fera jamais manquer à mon devoir. Je suis prêt à endurer tous ceux que vous voudrez me faire souffrir. Au reste, si quelqu'un est d'un autre sentiment, il peut se borner à la vie présente, sans prétendre à la vie future. On sait que ce n'est que par le chemin des souffrances qu'on y arrive, suivant cette maxime de l'Écriture : « La voie qui conduit à la vie est étroite.

— Eh bien, dit l'intendant, si elle est si étroite, quittez-la, pour suivre la nôtre qui est large et commode.

— Je n'ai pas dit, reprit Léon, qu'elle fût si resserrée qu'on ne pût y marcher ; et ne croyez pas qu'elle soit déserte, plusieurs l'ont parcourue, et plusieurs la suivent encore tous les jours ; elle est appelée étroite, parce que l'on y rencontre la mortification, la pauvreté, les afflictions, la persécution ; mais la foi adoucit les peines, elle fait surmonter les difficultés, elle aplanit le chemin, l'élargit et le rend aisé. Pourquoi enfin ne vous laissez-vous pas convaincre de cette vérité ?

Digitized by Google

et que ne prononcez-vous hardiment que cette voie étroite est cependant très-commode pour arriver au salut, puisque vous n'ignorez pas qu'une multitude innombrable de fidèles qui ont été justifiés par la même foi qui a justifié notre Père Abraham, ont marché par cette voie, et reposent maintenant dans le sein de ce Père des croyants, et qu'au contraire, l'incrédulité rend pénible, rude et embarrassée, celle par laquelle vous marchez ? Car les vertus qui sont si aisées à pratiquer, lorsqu'on a la foi, sont très-difficiles à acquérir, et deviennent en quelque sorte inaccessibles à ceux qui sont privés de ce secours. »

Comme le Saint discourait ainsi de la religion chrétienne, et qu'il en établissait solidement la vérité et les maximes, il fut interrompu par des cris confus que poussaient à l'envi les Juifs et les païens. « Ne souffrez pas de grâce, seigneur, disaient-ils à l'intendant, que cet homme parle davantage, imposez-lui silence.

— Je lui permets, au contraire, dit l'intendant, de parler tant qu'il voudra, et de plus, je lui offre mon amitié, s'il veut reconnaître nos dieux. » A quoi Léon répondit : « Seigneur intendant, si vous avez déjà oublié ce que je viens de dire, vous avez raison de me permettre de parler encore, mais si vous vous en souvenez, comment voulez-vous que je reconnaisse pour des dieux ce qui n'est rien ? »

Ces dernières paroles du Saint mirent l'intendant si fort en colère, qu'il le fit cruellement fouetter. Pendant que les bourreaux le déchiraient impitoyablement, l'intendant lui disait : « Ce n'est-là qu'un essai des tourments que je vous prépare. Si vous voulez que je m'en tienne à l'essai, il faut que vous adoriez nos dieux, et que vous leur sacrifiiez — O juge, je veux bien vous redire encore ce que je vous ai déjà dit tant de fois : Je ne connais point vos dieux, et je ne me résoudrai jamais à leur sacrifier. — Dites seulement : Les dieux ont un pouvoir souverain, et je vous renverrai. A vous dire vrai, j'ai pitié de votre vieillesse. — Oui, je consens de dire que les dieux ont un souverain pouvoir pour perdre ceux qui

Digitized by Google

croient en eux. — Qu'on le lie comme un furieux, et qu'on le traîne à travers les pierres et les cailloux jusqu'au torrent. — Il m'importe peu de quelle manière je meure ; je ne puis que je ne meure content, puisque le ciel doit être ma récompense. — Obéissez à l'édit, et dites : Les dieux sont les conservateurs du monde ; ou bien, je vous ferai mourir sur-le-champ. Vous n'avez que des paroles, venez-en enfin aux effets.

Le peuple, ne pouvant plus se contenir, commençait à s'émouvoir. L'intendant, appréhendant que cela n'eût des suites, fit, pour satisfaire le peuple, traîner le saint Martyr dans le torrent, pour y être exécuté. Les bourreaux le prirent, l'attachèrent par un pied, et se mirent à le traîner sur les cailloux dont la terre était semée. Pendant cette longue et pénible carrière, le Saint disait : « Je vous rends grâces, Père de Jésus-Christ, de ce que vous avez la bonté de me rejoindre si promptement à votre serviteur Parégorius. Je vous offre ma mort avec joie, je vous l'offre pour satisfaire aux péchés de ma jeunesse. Je remets mon âme entre les mains de vos Anges. Dans peu je serai remis en liberté, et ma destinée ne dépendra plus de l'injustice des méchants. Soyez-leur toutefois propice, Seigneur, ne vengez pas ma mort sur ceux qui en sont les auteurs, je demande grâce pour eux. Qu'ils vous connaissent, Seigneur, pour le Dieu de l'univers ; mais qu'ils éprouvent votre clémence, au moment qu'ils seront éclairés de votre lumière. Accordez-moi la grâce de souffrir patiemment pour votre gloire. *Amen.* » Et après avoir dit une seconde fois *amen*, il expira.

On précipita le corps du Saint du haut d'un rocher dans une fondrière qui était au-dessous, sans qu'il fût le moins du monde endommagé. Il fut trouvé dans le fond de cet abîme aussi entier, que si on l'y eût porté doucement ; il n'y paraissait que quelques légères égratignures qu'il s'était faites en roulant sur les pointes du rocher. Ce fut ainsi que Léon mérita plus d'une couronne pour avoir vaincu le démon ; mais parce qu'il est juste que la mémoire des exploits glo-

Digitized by Google

rieux des Saints, et des grâces dont le ciel les favorise, se conserve dans les siècles suivants, Dieu a voulu que le lieu même où le corps de saint Léon fut précipité, en fût un monument éternel. Ce lieu avant ce temps-là était un précipice affreux, dont la vue seule éloignait le voyageur ; mais depuis qu'il a servi de tombeau au Saint, il est devenu entièrement pratiquable, le terrain s'est affermi, on y peut marcher sans courir le moindre hasard. On se sent même détourné insensiblement du grand chemin par je ne sais quelle puissance inconnue, pour passer par cet endroit. Enfin on a vu un chariot tiré par plusieurs chevaux, tomber de fort haut dans le fond de cet abîme, sans que les chevaux ni le char fussent endommagés.

Lorsque les fidèles retirèrent le corps du soldat de Jésus-Christ, ils remarquèrent sur son visage une couleur vermeille, avec une majesté mêlée d'un doux sourire.

Les Grecs font la fête de saint Léon le 18 février, et de saint Parégoire, le 30 juin. (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT BERTRAN,

ÉVÊQUE DU MANS.

Le bienheureux Bertran, appartenant par son origine à une famille illustre, fut mis dès son enfance sous la conduite de saint Germain, évêque de Paris, qui l'ordonna prêtre et le nomma archidiacre. Ses hautes qualités le firent élire évêque du Mans, pour qu'il rendît son ancien éclat à cette Église affligée par les déprédations de l'évêque Badégésile.

Ayant eu à vaincre diverses difficultés, et, après les avoir surmontées, se trouvant à jouir de la paix qu'il souhaitait, il donna tous ses soins à faire fleurir, dans son diocèse, les vertus chrétiennes et à secourir les pauvres. Suivant les ordres qu'un Ange lui donna, il bâtit en l'honneur des bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul un célèbre monastère auquel il donna le nom de la Culture de Dieu (la Couture). Il fonda aussi plusieurs hôpitaux sur les voies qui servaient d'accès à la ville du Mans. Les rois Clotaire et Gontran l'en-

Digitized by Google

voyèrent en mission chez les Bretons, avec lesquels, contre toute espérance, il réussit à conclure la paix.

Mais ensuite ayant encouru la haine des rois Théodebert et Thierry, chassé de son siége épiscopal, il fut obligé de s'exiler jusqu'au moment où le roi Clotaire réunit sous son sceptre les royaumes d'Austrasie et de Bourgogne. Appuyé de la faveur de ce dernier prince, il ne cessa, dès qu'il fut rentré dans son diocèse, de ramener par ses exemples et par ses préceptes à l'observation exacte de la morale chrétienne et de la discipline ecclésiastique. Il prit soin de distribuer en œuvres pies, par un testament qui nous a été conservé, les richesses considérables qu'il possédait. Enfin, plein de jours et de mérites, il rendit son âme à Dieu la veille des calendes de juillet, vers l'an du Seigneur 624 ; mais sa fête a été fixée au 3 juillet à cause de l'occurrence d'autres fêtes. Il fut enseveli dans l'église du monastère de la Couture qu'il avait fondé au Mans.

SAINTE CLOTSENDE ET SAINTE ADALSENDE,

VIERGES.

Les liens du sang et de la vertu ont uni ces jeunes vierges pendant leur vie ; les auteurs ne les séparent pas non plus après leur mort. Elles étaient toutes deux filles de saint Adalbald et de sainte Rictrude. Ce vertueux seigneur ayant été assassiné dans un voyage qu'il fit en Gascogne au pays de son épouse, elles suivirent leur vénérable mère, qui se retira peu de temps après au monastère de Marchiennes.

Adalsende, qui était la plus jeune, mourut à la fleur de l'âge ; et comme le dit un pieux hagiographe, « celle qui était arrivée la dernière à la porte de la vie temporelle, entra la première, par la porte de la mort, dans la vie éternelle. » On peut encore ajouter avec lui, quand on considère la piété précoce de cette jeune enfant, qu'elle a, comme ses sœurs, foulé généreusement aux pieds les pompes du siècle, et méprisé les plus brillantes alliances pour se consacrer à Dieu.

Digitized by Google

Telles étaient les dispositions de son cœur, quand il plut au Seigneur de la rappeler à lui et de la récompenser des œuvres saintes qui avaient déjà rempli sa carrière de quelques années.

Clotsende, restée seule auprès de sa vénérable mère, s'appliqua avec soin à suivre ses sages conseils et à imiter ses vertus. Elle lui succéda, après sa mort, en qualité d'abbesse. Cette jeune vierge avait été tenue sur les fonts de Baptême par saint Amand lui-même, qui lui servit de père spirituel. Les leçons que lui donna cet illustre apôtre et celles qu'elle reçut de ses pieux parents en firent une religieuse accomplie. Selon Lecointe, Clotsende vécut soixante-dix-neuf ans, et mourut le 30 juin 714, après avoir dirigé vingt-six ans l'abbaye de Marchiennes [1].

Les reliques des vierges Adalsende et Clotsende reposaient dans l'église du monastère de Marchiennes, ainsi que celles de leur sœur sainte Eusébie qu'on y transporta en 1133. C'est là qu'elles étaient honorées d'un culte public.

SAINTE ÉRENTRUDE,

ABBESSE.

Érentrude descendait du sang royal de France, et l'archevêque de Salztbourg, Reyner, était son oncle. Elle vivait au VIIIe siècle. La nièce et l'oncle se rattachaient à la race mérovingienne.

Reyner fit venir sa nièce dans son diocèse, et, la sachant pieuse et habile, il la donna pour abbesse à un monastère de vierges qu'il venait de fonder. Elle répondit largement à ce qu'il espérait d'elle. Vertueuse et humble, elle se fit chérir de ses sœurs. Malgré sa naissance illustre, elle se réservait les fonctions les moins élevées ; elle se livrait à vêtir les pauvres, à soigner les malades, à instruire les enfants du peuple.

Sa mort, sainte comme sa vie, lui ouvrit les cieux le 30 juin d'une année qu'on ne précise pas.

[1] Extrait des *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE EUDE ARPIN,

RELIGIEUX DE CLUNY.

Eude Arpin possédait le Berri, du chef de sa femme, héritière des anciens souverains du pays. C'était un pieux chevalier, fort brave et fort pauvre malgré l'étendue de ses domaines. Mais il ne voulait pas fouler ses peuples et montrait à leur égard des scrupules très-généreux, car il était vicomte de Berri à la fin du XI^e^ siècle, sous le règne de Philippe I^er^, fils de Henri, troisième roi capétien. Or, peu après la mort de la vicomtesse de Berri, alors que son époux gémissait encore de sa perte, il arriva, en l'an 1100, que l'on fit par toute la France un nouvel appel aux chevaliers chrétiens, pour aller au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, frère de Godefroid de Bouillon. Le promoteur de cette prise d'armes était Étienne, comte de Chartres, de Blois, de Troyes et de Meaux, qui déjà avait fait partie de la première croisade.

Étienne était revenu en France aussitôt après la conquête de Jérusalem, et il commençait à se sentir honteux d'avoir si vite abandonné ses frères d'armes, au lieu de contribuer à défendre le nouveau royaume. Il voulait donc réparer sa faute en amenant à Baudouin des renforts qui lui devenaient chaque jour plus nécessaires, et il faisait partout publier son projet, tâchant de réunir le plus de guerriers possible sous sa bannière. Guillaume, duc d'Aquitaine, Hugues, comte de Vermandois, et plusieurs autres seigneurs, avaient promis leur concours et invitaient leurs vassaux à se mettre en campagne; enfin, les derniers préparatifs de l'expédition étaient achevés, le départ était prochain.

Eude Arpin n'aurait pas demandé mieux que de prendre la croix comme les autres, mais il manquait d'argent pour s'équiper et lever des hommes d'armes. Cependant sa conscience le pressait d'accomplir ce qui était alors un devoir pour tout bon chevalier; il ne voulait pas rester étranger au mouvement général et ne pas prendre sa part de la gloire réservée aux libérateurs de la Terre-Sainte.

Digitized by Google

Ce qu'on veut ardemment, on vient toujours à bout de le faire, quand on est décidé à ne reculer devant aucun sacrifice. Arpin vendit au roi de France son domaine du Berri pour soixante mille écus d'or, et consacra la somme entière aux frais nécessaires de son voyage en Orient. Le Berri fut ainsi réuni à la couronne de France par Philippe Ier, et n'en fut plus détaché depuis que pour être donné temporairement en apanage. Cette vente, dit l'historien Paul Émile, fut bien plus honorable au vendeur, qui vendit sa terre pour se croiser contre les infidèles, qu'à l'acheteur, qui le devait aider dans une si sainte entreprise plutôt que de le dépouiller de sa terre. Paul Émile n'a pas tort, mais Philippe Ier profitait des circonstances pour agrandir le patrimoine royal, comme les peuples eux-mêmes en profitaient pour étendre les franchises communales. Tout cela contribuait à constituer l'unité monarchique et les libertés nationales, double but de l'œuvre séculaire de la dynastie capétienne.

Quand ces nouveaux croisés arrivèrent en Palestine, Baudouin, pressé de toutes parts par les Sarrasins, commençait à être fort mal dans ses affaires; il était obligé de se tenir sur la défensive au lieu d'étendre les conquêtes de son frère, et ces troupes fraîches ne pouvaient arriver plus à propos. Malheureusement, au lieu de tirer bon parti de ces secours inattendus, il n'eut rien de plus pressé que de livrer combat pour essayer de réparer d'un seul coup ses échecs passés. Arpin s'opposa vainement à cette imprudente témérité, et la funeste issue de la bataille de Ramis prouva bientôt la sagesse de son avis. Le vicomte de Berri fut fait prisonnier et conduit à Babylone. Quelques années plus tard, il recouvra la liberté par les soins de l'empereur de Constantinople, Alexis Comnène; il se rendit à Rome, où il reçut la bénédiction du Pape Pascal II, et revint ensuite en France, ayant tout perdu, mais satisfait d'avoir arrosé de son sang les lieux témoins de la rédemption du genre humain.

Rien n'indique que Philippe Ier se soit mis en peine du retour d'Arpin, ni qu'il ait cherché à l'assister dans sa détresse.

Digitized by Google

On sait seulement que l'ancien vicomte de Berri se retira à l'abbaye de Cluny, où il prit l'habit religieux (1109) pour achever sa vie dans la pénitence [1].

SIX RELIGIEUSES MARTYRES.

Reine Beck, ursuline de Cassel, arrêtée par un détachement de l'armée républicaine et envoyée à Arras, où le tribunal révolutionnaire de cette ville la condamna à mort; guillottinée à l'âge de vingt-cinq ans, le 30 juin 1794.

Henriette de Buchy, arrêtée avec Reine Beck et condamnée comme fanatique à Arras; guillotinée le même jour 30 juin 1794, à l'âge de trente ans.

Barbe Grison, supérieure des Ursulines de Cassel, condamnée avec les deux précédentes et guillotinée à Arras, à l'âge de quarante ans, le 30 juin 1794.

Marie-Augustine-Scholastique Minne, Ursuline aussi de Cassel, expédiée à Arras, condamnée comme fanatique, guillotinée le 30 juin 1794.

Anne Van der Wick, supérieure des hospitalières de Comines en Flandre, enlevée par les troupes de la Convention, envoyée à Arras et condamnée à mort comme fanatique, guillotinée le 30 juin 1794.

Élisabeth Dorat, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, se retira, après la suppression des monastères, au village de Sauvessanges, dans le diocèse de Clermont. Là, occupée d'œuvres de piété, elle se faisait surtout un devoir de donner asile aux prêtres catholiques dont la tête était mise à prix. Elle fut traînée pour cela dans les prisons du Puy, où elle se vit condamnée à mort comme recéleuse de prêtres réfractaires, exécutée le 30 juin 1794.

BENJAMIN,

FILS DE JACOB ET DE RACHEL.

Benjamin, douzième et dernier fils de Jacob, naquit auprès

[1] Donné par M. A. de Santeul.

Digitized by Google

de Bethléem, vers l'an 1738 avant Jésus-Christ. Lorsque Joseph, devenu ministre de Pharaon, vit ses frères en Égypte, il leur ordonna de lui amener Benjamin. Il fut attendri en le voyant, et lui donna une portion cinq fois plus grande qu'à ses autres frères. Benjamin fut chef de la tribu de son nom, qui fut presque entièrement exterminée par les autres pour venger la violence faite à la femme d'un lévite dans la ville de Gabaa. Saint Paul était de cette tribu, et c'est à lui personnellement que saint Augustin applique ces paroles de la bénédiction et de la prophétie de Jacob mourant, en faisant allusion à la conversion de ce grand homme, et aux fruits de son apostolat : *Benjamin lupus rapax mane comedet prædam, et vespere dividit spolia.* (Gen. 49.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 30 juin, victoire remportée sur les Flamands par les habitants de Tournai, par la protection de la bienheureuse Vierge Marie, patronne de Tournai, l'an 1477. Dans le combat, Adolphe, général de l'armée des Flamands, fut tué. Leur armée était de huit mille hommes, qui furent taillés en pièces, et en partie prisonniers de guerre à Tournai. Tous leurs bagages furent pris. Les vainqueurs vinrent tous armés à la cathédrale et y présentèrent les enseignes prises aux ennemis, et on chanta en ce jour le *Te Deum* au son des cloches pour remercier Dieu et sa très-sainte Mère.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Commémoration de saint Paul, apôtre.

A Limoges, en France, saint Martial, évêque, avec les deux

1 PRIDIE KALENDAS JULII.

Commemoratio sancti Pauli Apostoli. — Lemovicis, in Gallia, sancti Martialis Episcopi cum duobus Presbyteris Alpiniano et Austricliniano, quorum vita miraculorum signis admodum effulsit. — Ipso die, sanctorum Caji Presbyteri, et Leonis Subdiaconi. — Alexandriæ, passio sancti Basilidis sub Severo Imperatore, qui cum sanctam Potamianam Virginem, quam ad supplicium ducebat, ab impudicorum hominum petulentia tuta-

Digitized by Google

prêtres Alpinien et Austriclinien, dont la vie brilla beaucoup par des miracles.

Le même jour, saint Caïus, prêtre, et Léon, sous-diacre.

A Alexandrie, martyre de saint Basilide, sous l'empereur Sévère. Ce saint ayant défendu de l'insulte des hommes impudiques la vierge sainte Potamienne, qu'il conduisait au supplice, reçut d'elle la récompense de ce service pieux, car, lui apparaissant elle-même trois jours après, et lui mettant une couronne sur la tête, non-seulement elle le convertit à la foi de Jésus-Christ, mais encore par ses prières elle lui obtint d'être un glorieux martyr, après avoir soutenu un combat de peu de durée.

A Rome, sainte Lucine, disciple des Apôtres, qui, subvenant de ses facultés aux nécessités des Saints, visitait les chrétiens prisonniers, et s'employait à la sépulture des martyrs, auprès desquels elle fut elle-même enterrée dans une crypte qu'elle avait fait construire.

Dans la même ville, sainte Émilienne, martyre.

Au territoire de Viviers, saint Ostien, prêtre et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Les saints martyrs Timothée, Zolique, Italique, Zoïle et Gélate, compagnons des saints Caius et Léon nommés au martyrologe romain.

Saint Pierre d'Asti, confesseur.

Saint Deusdedit ou Dieudonné, sixième évêque de Cantorbéry.

tus esset, religiosi officii mercedem ab ea recepit : nam ipsa post triduum illi apparens, et ejus capiti coronam imponens, non solum eum convertit ad Christum, sed etiam brevi agone certantem, suis precibus martyrem gloriosum effecit. — Romæ sanctæ Lucinæ Apostolorum discipulæ, quæ de facultatibus suis Sanctorum necessitatibus communicans, Christianos in carcere detentos visitabat, ac Martyrum sepulturæ inserviebat, juxta quos et ipsa in crypta a se constructa sepulta est. — Ibidem, sanctæ Æmilianæ Martyris. — In territorio Vivariensi, sancti Ostiani Presbyteri et Confessoris.

Digitized by Google

Saint Donat, martyr de Rome, transféré à Eisel en Allemagne.

Saint Marcien, évêque de Pampelune, au commencement du VIII^e^ siècle.

Saint Arnoul, moine de Cîteaux.

Le bienheureux Cornibout, frère convers de l'abbaye de Villiers en Brabant.

Sainte Elgive, reine d'Angleterre, vénérée pour ses vertus au X^e^ siècle.

La bienheureuse Frescende (Frescendis), vierge de l'Ordre de Cîteaux.

Saint Médique (Medicus), honoré comme martyr à Otricoli.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Abraham, prêtre de la cathédrale d'Arras, pour refus de serment, guillotiné à Arras.

Pierre Gabriel Bénard, prêtre du diocèse de Lisieux, pour la même cause, guillotiné à Paris.

Guillaume-François Boucquart, prêtre belge amené à Arras ; guillotiné le 30 juin.

Pierre-Joseph Charlet, religieux belge, amené aussi à Arras, guillotiné le même jour.

Simon Chartrel, prêtre-religieux belge, arraché de son couvent, emmené à Arras et guillotiné à l'âge de quatre-vingt un ans.

Pierre-Jacques Cleys, autre prêtre-religieux belge, guillotiné à Arras à l'âge de soixante ans.

Pierre-Simon Foly, religieux-prêtre belge, guillotiné à Arras à l'âge de soixante-trois ans.

Liévin-François Gamblain, prêtre-religieux belge, guillotiné à Arras, à l'âge de trente-neuf ans.

Druon-Joseph Lefrançois du Fétel, prêtre-religieux de l'abbaye d'Arrouaise au diocèse d'Arras, pour son attachement à l'Eglise catholique, guillotiné à Arras à l'âge de soixante-quatorze ans.

Digitized by Google

Philippe-Joseph-Maximilien Leroux, religieux-prêtre de la Belgique, emmené à Arras et guillotiné ce même jour à l'âge de cinquante-neuf ans.

Pierre-Charles-François Moncomble, prêtre Bénédictin attaché à la cathédrale d'Arras, guillotiné, à l'âge de soixante-quinze ans.

Pierre-Jean Montagne, religieux-prêtre de la Belgique, arraché à son couvent, expédié à Arras, guillotiné le même jour 30 juin 1794.

Jean-Antoine Pellaert, religieux-prêtre belge, guillotiné à l'âge de soixante ans.

Marcel Picavet, religieux du diocèse d'Arras, guillotiné ce même jour.

Louis Vertock, prêtre-religieux belge, guillotiné ce même jour 30 juin 1794, à l'âge de trente-neuf ans.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

16 — 30 JUIN.

XVI[e] JOUR DE JUIN.

Pages.

S. Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus 1
S. Cyr et S[te] Julitte, martyrs 33
S. Ferréol ou Fargeau, prêtre, et S. Ferrution ou Fergeon, diacre, martyr à Besançon 37
S. Antide, évêque de Besançon, martyr 40
S[te] Actinée et S[te] Grécinienne, vierges et martyres 41
S[te] Lybie, S[te] Léonis et S[te] Eutropie, martyres 41
S. Sembin ou Semblin, évêque de Nantes. 41
S. Tycon, évêque d'Amathonte. 42
S. Aurée et sainte Justine, martyrs 42
S. Aurélien, évêque d'Arles. 43
S. Loup, évêque 50
S[te] Aléna, vierge et martyre. 50
S. Domnole, archevêque de Vienne 55
S. Éthère, archevêque de Vienne. 56
S. Aubert, évêque d'Avranches. 56
S. Sécard, évêque de Luna, martyr 57
Le B. Rolland et ses compagnons, martyrs 58
S. Popon, archevêque de Trèves. 59
S. Gébhard, archevêque de Saltzbourg 59
S. Beunon ou Bennon, évêque de la Misnie, apôtre des Slaves . 61
S[te] Lutgarde, vierge et abbesse. 66
La V. Mère de Combé, fondatrice des Filles du Bon-Pasteur . . 69
Mémoire de la très-sainte Vierge. 83
Martyrologe romain 83
Additions des autres martyrologes 85
Martyrologe de la dernière persécution. 85

Digitized by Google

XVII[e] JOUR.

S. Marcien et saint Nicandre, martyrs 87
Les cinq martyrs d'Apollonie, saint Isaure, saint Pérégrin, saint Innocent, saint Jérémie et saint Félix 92
S. Manuel, saint Sabel et saint Ismaël, martyrs 93
S. Pior, solitaire 93
S. Bessarion, anachorète 99
S. Avit, abbé de Miscy ou de Saint-Mesmin 107
S. Vorles, curé de Marcenay. 111
S. Hervé de Nantes 112
S. Adulphe ou Adolphe, évêque d'Utrecht 112
S. Vérédème, évêque d'Avignon 113
S. Herbaud 113
S. Romuald, abbé à Ratisbonne. 114
Le B. Bathon. 115
La B[se] Euphémie, abbesse 115
Le B. Paul d'Arezzo, cardinal, archevêque de Naples 116
Le V. curé Jean-Baptiste Abeillon, confesseur de la foi. . . . 119
La V. sœur Marie Garnier 119
Mémoire de la très-sainte Vierge 119
Martyrologe romain 120
Additions des autres martyrologes. 121
Martyrologe de la dernière persécution 122

XVIII[e] JOUR.

S. Marc et saint Marcellien, frères et martyrs 123
S. Cyriaque et S[te] Paule, martyrs 127
S. Léonce et ses compagnons, martyrs 129
S[te] Marine, vierge 130
S. Amand, évêque de Bordeaux. 135
S. Caloger, ermite 136
S. Fortunat, évêque. 136
S[te] Élisabeth, abbesse de Schœnaug 136
La B[se] Thérèse de Léon 138
La B[se] Osanne de Mantoue, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique 139
Mémoire de la très-sainte Vierge 142
Martyrologe romain. 143
Additions des autres martyrologes 144
Martyrologe de la dernière persécution 144

Digitized by Google

XIX^e JOUR.

S. Gervais et saint Protais, frères et martyrs 146
S. Ursicin, médecin et martyr 153
S. Gaudence, évêque d'Arrezzo, et saint Culmace, son diacre, martyrs 153
La B^se Rivanone. 154
S. Meaugon, solitaire. 155
S. Innocent, évêque du Mans. 156
S. Dié ou Dieudonné, évêque de Nevers. 157
S. Hildegrim, évêque de Châlons-sur-Marne. 164
S. Boniface, apôtre de la Russie, archevêque et martyr. . . 164
S. Odon, évêque de Cambrai. 168
S^te Julienne Falconiéri, vierge, fondatrice de l'Ordre des religieuses Servites. 174
La B^se Micheline, du Tiers-Ordre de Saint-François. 178
Le V. prêtre Louis Agut, fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement. 178
Le V. Père J.-J. Dincamps, Trappiste, confesseur de la foi. . . 182
Le V. Père Muard, fondateur des Bénédictins-Prêcheurs du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur immaculé de Marie. 183
Mémoire de la très-sainte Vierge. 212
Martyrologe romain. 215
Additions des autres Martyrologes. 216
Martyrologe de la dernière persécution. 217

XX^e JOUR.

S. Silvère, Pape et martyr. 218
S. Macaire, évêque de Pétra. 222
S^te Florentine ou Florence, vierge. 224
S. Gobain, prêtre et martyr. 228
S. Bain, évêque de Thérouanne. 229
S. Adelbert, archevêque de Magdebourg. 234
S^te Bénigne, vierge et martyre. 237
S. Jean de Matéra. 237
S. Berthold et saint Menric, abbé. 237
Le B. Bénincasa, Servite. 238
Le B. François Pachéco et huit autres religieux de la Compagnie de Jésus, martyrs au Japon. 239
Mémoire de la très-sainte Vierge. 248
Martyrologe romain. 248
Additions des autres martyrologes. 249
Martyrologe de la dernière persécution. 249

Digitized by Google

XXI^e JOUR.

S. Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus, patron des jeunes gens 251
Les V. nièces de saint Louis de Gonzague, fondatrices de la Société des Vierges de Castiglione. 266
Ste Démétrie, vierge et martyre. 271
S. Martin, évêque de Tongres, apôtre des Hasbains. 272
S. Eusèbe, évêque de Samosate, martyr. 272
S. Riagat 281
S. Mars l'Ermite. 282
S. Méen, abbé en Bretagne. 282
S. Leufroy, abbé de la Croix, en Normandie. 283
Ste Edburge ou Idaberge et ses sœurs. 289
S. Roils ou Rodulphe, évêque de Bourges. 290
S. Jean, abbé de Parme. 290
S. Raymond, évêque de Balbastro. 293
Le B. Jean Loberdank, frère mineur. 295
Le B. Raymond, frère mineur. 296
La première fête du Sacré-Cœur de Jésus. 297
Fête de l'Invention des Reliques de saint Lazare, à Autun. . . 300
Mémoire de la très-sainte Vierge. 301
Martyrologe romain. 302
Additions des autres martyrologes. 303
Marytrologe de la dernière persécution. 303

XXII^e JOUR.

S. Paulin, évêque de Nole. 305
S. Flavien Clément, martyr. 320
S. Alban, premier martyr de la Grande-Bretagne. 320
Les dix mille Martyrs du mont Ararath. 338
Ste Julienne et son fils, martyrs. 338
Ste Consorce, vierge. 339
S. Marcan. 339
S. Aaron, abbé d'Aleth. 340
S. Hervé, saint Archian, saint Urfol, sainte Christine. . . . 340
S. Domitien 342
Ste Rotrude, vierge. 343
S. Éberhard, archevêque de Saltzbourg. 343
Le B. Philippe de Plaisance. 345
Mémoire de la très-sainte Vierge. 346
Martyrologe romain 347
Additions des autres martyrologes. 349
Martyrologe de la dernière persécution. 349

Digitized by Google

XXIII^e JOUR.

S. Liébert, évêque de Cambrai et d'Arras. 350
Ste Agrippine, vierge et martyre. 371
S. Félix de Sutry, martyr. 372
Les martyrs de Nicomédie sous Dioclétien. 373
S. Zénon et saint Zénas, martyrs. 376
S. Jean, prêtre de Rome, martyr. 376
Ste Ediltrude ou sainte Audry, reine, vierge et abbesse. . . 376
S. Jacob, évêque de Toul. 379
S. Bili II, évêque de Vannes. 380
Ste Marie d'Oignies. 380
Ste Christine l'Admirable. 385
S. Valher ou Vauhir, curé d'Onhaye, martyr. 385
Le B. Félix, moine de Cîteaux. 386
Marie, sœur de Moïse. 389
Josias, roi de Judas. 389
Mémoire de la très-sainte Vierge. 390
Martyrologe romain. 390
Additions des autres martyrologes. 391
Martyrologe de la dernière persécution. 392

XXIV^e JOUR.

La Nativité de Saint-Jean-Baptiste. 393
Les Martyrs de Rome, sous Néron. 409
Ste Romule, vierge romaine. 411
S. Simplice, évêque d'Autun. 412
S Théodulphe ou saint Thiou, évêque, abbé de Lobbes. . . . 413
La B. Raingarde, religieuse de Marcigny. 414
Le B. Gerhoé, prévôt de Reichersberg. 420
Le V. Jacques de Voragines, archevêque de Gênes. 422
La V. Mère Galliotte de Vaillac, réformatrice des religieuses hospitalières de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. 434
Trois Martyrs de 1794. 439
Le V. chanoine Triest, fondateur des Frères et des Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie. 439
Mémoire de la très-sainte Vierge. 453
Martyrologe romain. 454
Additions des autres martyrologes. 455
Martyrologe de la dernière persécution. 456

XXV^e JOUR.

S. Prosper d'Aquitaine, évêque de Riez. 457

Digitized by Google

Notice des écrits de saint Prosper. 462
S. Sosipatre, disciple de saint Paul. 465
Ste Luce, vierge et martyre. 465
S. Agoard et sainte Aglibert, martyrs. 465
S. Gallican, martyr. 466
S. Gallican, évêque d'Embrun. 471
S. Maxime, évêque de Turin. 471
Ste Fébronie, vierge et martyre. 472
S. Molock, évêque en Écosse. 501
S. Dizeins, évêque de Saintes. 502
S. Adelbert d'Egmont. 503
S. Gohard, évêque de Nantes, martyr. 503
Ste Pézenne et sainte Macrine, vierges. 504
S. Salomon, roi de Bretagne, martyr. 508
S. Guillaume de Verceil, fondateur des Bénédictins de l'ordre du Mont-Vierge. 509
La V. Ève, recluse. 516
Le B. Guy Maramaldi, frère prêcheur 518
Le B. Daniel et ses compagnons, frères mineurs, martyrs. . . 523
Mémoire de la très-sainte vierge. 524
Martyrologe romain 525
Additions des autres martyrologes. 527
Martyrologe de la dernière persécution. 527

XXVIe JOUR.

S. Jean et Saint Paul, frères et martyrs. 529
L'invention et la translation des reliques de saint Hilaire. . . 537
S Maixent, abbé. 542
SteAlboflède et sainte Théodéchilde, vierges. 547
S. David, ermite. 548
S. Babolein, abbé. 549
S. Dieudonné II, pape. 549
S. Domitien et saint Adelin, disciples de saint Landelin. . . 550
S. Pélage, martyr. 551
Le V. Pélage, roi des Asturies. 551
S. Sauve et saint Supéry, martyrs. 552
S. Lambert, évêque de Vence. 552
S. Anthelme, évêque de Belley. 555
Le B. Rouaud, évêque de Vannes. 563
Le B Jean de Navarette, frère mineur. 564
Le V. prêtre Pétiniaud, confesseur de la foi. 565
La V. Marguerite Durand. 565
Mémoire de la très-sainte Vierge. 565

Digitized by Google

Martyrologe romain 567
Additions des autres martyrologes. 568
Martyrologe de la dernière persécution. 568

XXVII^e JOUR.

S. Crescent, disciple de saint Paul, premier évêque de Vienne et martyr. 570
Ste Pome, vierge, sœur de saint Mémmie. 575
S. Crispe et saint Crispien, martyrs 577
S. Anecte, martyr. 578
S. Galactaire, évêque de Lescar, martyr. 578
S. Samson, prêtre et médecin. 579
S. Didier, prêtre. 580
S. Jean de Moutier. 581
S. Rodolphe, évêque de Gubbio. 581
S. Ariald, diacre et martyr. 582
S. Ladislas, roi de Hongrie. 583
La V. Mère Jeanne Biscot, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Agnès. 586
Les VV. sœurs Briois 608
Le V. Mgr Affre, archevêque de Paris. 609
Mémoire de la très-sainte Vierge 621
Martyrologe romain. 622
Additions des autres martyrologes. 623
Martyrologe de la dernière persécution. 623

XXVIII^e JOUR.

S. Irénée, évêque de Lyon, martyr. 625
S. Léon II, pape. 637
S. Paul I^er, pape. 640
S. Plutarque et ses compagnons, disciples d'Origène, martyrs. . 641
Ste Potamienne, vierge, et sainte Marcelle, sa mère, martyres. . 644
S. Bénigne, évêque d'Utrecht. 645
Ste Théodéchilde, reine. 646
S Argimir, martyr en Espagne 646
S. Eigil, abbé 647
Le B. Sébastien de Saint-Joseph, frère mineur. 648
Le V. Père Paul Justinien, fondateur des Ermites Camaldules de Monte-Corona 649
Le prophète Jéhu 658
Mémoire de la très-sainte vierge. 659
Martyrologe romain 660
Additions des autres martyrologes. 661
Martyrologe de la dernière persécution. 661

Digitized by Google

XXIXe JOUR.

S. Pierre, prince des apôtres, premier Pape. 663
Ste Blande et saint Félix, martyrs. 717
S. Gunthiern. 718
S. Cassius, évêque de Narni. 718
Ste Adilie, vierge. 719
Ste Hemma, veuve. 719
Le B. Henrick, martyr. 719
Le B. Raymond Lulle, du Tiers-Ordre de Saint-François, martyr. 720
Le B. Ildefonse, frère mineur. 724
Le V. Abdissi, évêque. 725
Le V. Pierre Famelart, curé de Tourcoing, confesseur de la foi. 725
La V. servante de Dieu Marie-Eustelle Harpain, vierge. . . . 727
Mémoire de la très-sainte Vierge. 733
Martyrologe romain. 733
Additions des autres martyrologes. 734
Martyrologe de la dernière persécution. 735

XXXe JOUR.

La Commémoration de l'Apôtre saint Paul. 736
S Martial, apôtre de l'Aquitaine, premier évêque de Limoges . 782
Ste Lucine, disciple des Apôtres. 792
S. Basilide, martyr. 792
S. Parégoire et saint Léon, martyrs 793
S. Bertran, évêque du Mans. 799
Ste Clotsende et sainte Adalsende, vierges. 800
Ste Érentrude, abbesse. 801
Le V. Eude Arpin, religieux de Cluny. 802
Six religieuses, martyres. 804
Benjamin, fils de Jacob et de Rachel. 804
Mémoire de la très-sainte Vierge 805
Martyrologe romain 805
Additions des autres martyrologes. 806
Martyrologe de la dernière persécution. 807

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Pages.

S. Aaron, abbé d'Aleth. — 22 j. 340
V. Abeillon (Jean-Baptiste), curé, confesseur de la foi.— 17 j. . 119
V. Abdissi, évêque. — 29 j. 725
Ste Actinée, vierge et martyre, avec sainte Grécinienne. — 16 j. 41
Ste Adalsende, vierge, avec sainte Clotsende. — 30 j. 800
S. Adelbert, archevêque de Magdebourg. — 20 j 234
S. Adelbert d'Egmont. — 25 j. 503
S. Adelin, disciple de saint Landelin, avec saint Domitien. — 26 j. 550
Ste Adilie, vierge. — 29 j. 719
S. Adulphe ou Adolphe, évêque d'Utrecht — 17 j. 112
V. Affre (Mgr), archevêque de Paris. — 27 j. 609
S. Aglibert, martyr, avec saint Agoard. — 25 j. 465
S. Agoard, martyr, avec saint Aglibert. — 25 j. 465
Ste Agrippine, vierge et martyre. — 23 j. 371
V. P. Agut (Louis), fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement. — 19 j. 178
S. Alban, premier martyr de la Grande-Bretagne. — 22 j. . . . 320
Ste Alboflède, vierge, avec sainte Théodéchilde. — 26 j. . . . 547
Ste Aléna, vierge et martyre. — 16 j. 50
S. Amand, évêque de Bordeaux. — 18 j. 135
S. Anecte, martyr. — 27 j. 578
S. Anthelme, évêque de Belley. — 26 j. 555
S. Antide, évêque de Besançon, martyr. — 16 j. 40
S. Archian — 22 j. 340
S. Argimir, martyr en Espagne — 28 j. 646
S. Ariald, diacre et martyr. — 27 j. 582
V. Arpin (Eude), religieux de Cluny. - 30 j. 802
S. Aubert, évêque d'Avranches. — 16 j. 56
Ste Audry, reine, vierge et abbesse. — 23 j. 376
S. Aurée, martyr, avec sainte Justine. — 16 j. 42
S. Aurélien, évêque d'Arles. — 16 j. 43
S. Avit, abbé de Miscy ou de Saint-Mesmin. — 17 j. 107

Digitized by Google

B.

S. Babolein, abbé. — 26 j. 549
S. Bain, évêque de Thérouanne. — 20 j. 229
S. Basilide, martyr. — 30 j. 792
B. Bathon. — 17 j. 115
S. Bénigne, évêque d'Utrecht. — 28 j. 645
Ste Bénigne, vierge et martyre. — 20 j. 237
B. Bénincasa, Servite. — 20 j. 238
Benjamin, fils de Jacob et de Rachel. — 30 j. 804
S. Berthold, avec son frère saint Menric, abbé. — 20 j. . . . 237
S. Bertran, évêque du Mans. — 30 j. 799
S. Bessarion, anachorète. — 17 j. 99
S. Beunon ou Bennon, évêque de la Misnie, apôtre des Slaves.— 16 j. 61
S. Bili II, évêque de Vannes. — 23 j. 380
La V. Mère Biscot (Jeanne), fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Agnès. — 27 j. 586
Ste Blande martyre, avec saint Félix. — 29 j. 717
S. Boniface, apôtre de la Russie, archevêque et martyr. — 19 j. 164
VV. Briois, sœurs. — 27 j. 608

C.

S. Caloger, ermite. — 18 j. 136
S. Cassius, évêque de Narni. — 29 j. 718
S. Cécard, évêque de Luna, martyr. — 16 j. 57
Ste Christine. — 22 j. 340
Ste Christine l'Admirable. — 23 j. 385
Ste Clotsende, vierge, avec sainte Adalsende. — 30 j. 800
V. Mère de Combé, fondatrice des Filles du Bon-Pasteur.— 16 j. 69
Ste Consorce, vierge. — 22 j. 339
S. Crescent, disciple de saint Paul, premier évêque de Vienne et martyr. — 26 j. 570
S. Crispe, martyr, avec saint Crispien. — 27 j. 577
S Crispien, martyr, avec saint Crispe. — 27 j. 577
S. Culmace, diacre, martyr, avec son évêque, saint Gaudence.— 19 j. 133
S. Cyr martyr, avec sainte Julitte, — 16 j. 33
S. Cyriaque, martyr, avec sainte Paule.— 18 j. 127

D.

B. Daniel et ses compagnons, frères mineurs, martyrs. — 25 j. 523
S. David, ermite. — 26 j. 548
Ste Démétrie, vierge et martyre. — 21 j. 271

Digitized by Google

S. Didier, prêtre. — 27 j. 580
S. Dié, le même que saint Dieudonné, évêque de Nevers. — 19 j. 157
S. Dieudonné, évêque de Nevers, le même que saint Dié. — 19 j. 157
S. Dieudonné II, pape. — 26 j. 549
V. P. Dincamps (J.-J.), trappiste, confesseur de la foi. — 19 j. . 182
S. Dizeins, évêque de Saintes. — 25 j. 502
S. Domitien. — 22 j. 342
S. Domitien, disciple de saint Landelin, avec saint Adelin. — 26 j. 550
S. Domnole, archevêque de Vienne. — 16 j. 55

E.

S. Éberhard, archevêque de Saltzbourg. — 22 j. 343
Ste Edburge et ses sœurs, la même que sainte Idaberge. — 21 j. 289
Ste Ediltrude, reine, vierge et abbesse, la même que sainte Audry. — 23 j. 376
S. Eigil, abbé. — 28 j. 647
Ste Élisabeth, abbesse de Schœnaug. — 18 j. 136
Ste Érentrude, abbesse. — 30 j 801
S. Éthère, archevêque de Vienne. — 16 j. 56
Bse Euphémie, abbesse. — 17 j. 115
S. Eusèbe, évêque de Samosate, martyr. — 21 j. 272
Ste Eutropie, martyre, avec sainte Lybie et sainte Léonis. — 16 j. 41
V. Ève, recluse. — 25 j. 516

F.

V. Famelart (Pierre), curé de Tourcoing, confesseur de la foi. — 29 j. 725
Ste Fébronie, vierge et martyre. — 25 j. 472
S. Félix de Sutry, martyr. — 23 j. 372
S. Félix, martyr. — 17 j. 92
S. Félix, martyr, avec sainte Blande. — 29 j. 717
B. Félix, moine de Cîteaux. — 23 j. 386
S. Ferréol ou Fargeau, prêtre, martyr, avec saint Ferrution ou Fergeon. — 16 j. 37
S Ferrution ou Fergeon, diacre, martyr, avec saint Ferréol ou Fargeau. — 16 j. 37
S. Flavien Clément, martyr. — 22 j. 320
Ste Florence, vierge, la même que sainte Florentine. — 20 j. . 224
Ste Florentine, vierge, la même que sainte Florence — 20 j. . 224
S. Fortunat, évêque. — 18 j. 136

G.

S. Galactaire, évêque de Lescar, martyr. — 27 j. 578

Digitized by Google

S. Gallican, évêque d'Embrun. — 25 j. 471
S. Gallican, martyr. — 25 j. 466
V. Mère Galliotte de Vaillac, réformatrice des religieuses hospitalières de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. — 24 j. . . 434
V. S. Garnier (Marie-Anne). — 17 j. 119
S. Gaudence, évêque d'Arrezzo, martyr, avec son diacre saint Culmace. — 19 j. 153
S. Gébhard, archevêque de Saltzbourg. — 16 j. 59
Le B. Gerhoé, prévôt de Reichersberg. — 24 j. 420
S. Gervais, martyr, avec son frère saint Protais. — 19 j. . . 146
S. Gobain, prêtre et martyr. — 20 j. 228
S. Gohard, évêque de Nantes, martyr. — 25 j. 503
Ste Grécinienne, vierge et martyre, avec sainte Actinée. — 16 j. 41
S. Guillaume de Verceil, fondateur des Bénédictins de l'ordre du Mont-Vierge. — 25 j 509
S. Gunthiern. — 29 j. 718
Le B. Guy Maramaldi, frère prêcheur. — 25 j. 519

H.

V. servante de Dieu Harpain (Marie-Eustelle), vierge. — 29 j. . 727
Ste Hemma, veuve. — 29 j. 719
B. Henrick, martyr. — 29 j. 719
S. Herbaud — 17 j. 113
S. Hervé — 22 j 340
S. Hervé de Nantes. — 17 j. 112
S. Hilaire (L'invention et la translation des reliques de). — 26 j. 536
S. Hildegrim, évêque de Châlons-sur-Marne. — 19 j. 164

I.

Ste Idaberge et ses sœurs, la même que sainte Edburge — 21 j. 289
B. Ildefonse, frère mineur. — 29 j. 724
S. Innocent, évêque du Mans. — 19 j. 156
S. Innocent, martyr. — 17 j. 92
S. Irénée, évêque de Lyon, martyr. — 28 j. 625
S. Isaure, martyr. — 17 j. 92
S. Ismaël, martyr, avec saint Manuel et saint Sabel. — 17 j. . 93

J.

S. Jacob, évêque de Toul. — 23 j. 379
V. Jacques de Voragines, archevêque de Gênes. — 24 j. . . . 422
S. Jean, abbé de Parme. — 21 j. 290
S. Jean-Baptiste (Nativité de). — 24 j. 393

Digitized by Google

S. Jean de Matéra. — 20 j. 237
S. Jean de Moutier. — 27 j. 581
B. Jean de Navarette, frère mineur. — 26 j. 563
S. Jean, martyr, avec son frère saint Paul.— 26 j. 529
S. Jean, prêtre de Rome, martyr. — 23 j 376
Jéhu (le Prophète). — 28 j. 658
S. Jérémie, martyr. — 17 j. 92
Josias, roi de Judas. — 23 j. 389
Ste Julienne et son fils, martyrs. — 22 j. 338
Ste Julienne Falconiéri, vierge, fondatrice de l'Ordre des religieuses Servites. — 19 j. 174
Ste Juliite, martyre, avec saint Cyr. — 16 j. 33
Ste Justine, martyre, avec saint Aurée — 16 j. 42

L.

S. Ladislas, roi de Hongrie. — 27 j. 583
S. Lambert, évêque de Vence. — 26 j. 553
S. Lazare (Fête de l'Invention des Reliques de), à Autun. — 21 j. 300
S. Léon II, pape. — 28 j. 637
S. Léon, martyr, avec saint Parégoire — 30 j. 793
S. Léonce et ses compagnons, martyrs — 18 j. 129
Ste Léonis, martyre, avec sainte Lybie et sainte Eutropie.—16 j. 41
S. Leufroy, abbé de la Croix, en Normandie. — 21 j. 287
S. Liébert, évêque de Cambrai et d'Arras. — 23 j. 350
B. Loberdank (Jean), frère mineur. — 21 j. 295
S. Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus, patron des jeunes gens. — 21 j. 251
S. Louis de Gonzague (Les V. nièces de), fondatrices de la Société des Vierges de Castiglione. — 21 j. 266
S. Loup, évêque. — 16 j. 50
Ste Luce, vierge et martyre. — 25 j 465
Ste Lucine, disciple des Apôtres. — 30 j. 792
Ste Lutgarde, vierge et abbesse. — 16 j. 66
Ste Lybie, martyre, avec sainte Léonis et sainte Eutropie.— 16 j. 41

M.

S. Macaire, évêque de Pétra. — 20 j. 222
Ste Macrine, vierge, avec sainte Pézenne — 25 j. 504
S Maixent, abbé. — 26 j. 542
S. Manuel, martyr, avec saint Sabel et saint Ismaël. — 17 j. . 93
S. Marc, martyr, avec son frère saint Marcellien. — 18 j. . . 123
S. Marcan. — 22 j. 339
Ste Marcelle, martyre, avec sa fille sainte Potamienne. — 28 j. . 644

Digitized by Google

S. Marcellien, martyr, avec son frère saint Marc. — 18 j. . . 123
S. Marcien, martyr, avec saint Nicandre. — 17 j. 87
V. Marguerite Durand. — 26 j. 565
Ste Marie d'Oignies. — 23 j. 389
Marie, sœur de Moïse. — 23 j. 389
Ste Marine, vierge. — 18 j. 130
S. Mars l'Ermite. — 21 j. 282
S Martial, apôtre de l'Aquitaine, premier évêque de Limoges. — 30 j. 782
S. Martin, évêque de Tongres, apôtre des Hasbains. — 21 j. . 272
Martyrs (Les) de Nicomédie sous Dioclétien. — 23 j. 373
Martyrs (Les cinq) d'Apollonie. — 17 j. 92
Martyrs (Les dix mille) du mont Ararath. — 22 j. 338
Martyrs (Les) de Rome, sous Néron. — 24 j. 409
Martyrs (Trois) de 1794. — 24 j. 439
S. Maxime, évêque de Turin. — 25 j. 471
S. Meaugon, solitaire. — 19 j. 155
S. Méen, abbé en Bretagne. — 21 j. 286
S. Menric, abbé, avec son frère saint Berthold. — 20 j. . . . 237
Bse Micheline, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 19 j. . . 178
S. Molock, évêque en Écosse. — 25 j. 501
V. Père Muard, fondateur des Bénédictins-Prêcheurs du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur immaculé de Marie. — 19 j. . . 183

N.

S. Nicandre, martyr, avec saint Marcien. — 17 j. 87
Notice des écrits de saint Prosper. — 25 j. 462

O.

S. Odon, évêque de Cambrai. — 19 j. 168
La Bse Osanne de Mantoue, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 18 j. 130

P.

B. Pachéco (François), et huit autres religieux de la Compagnie de Jésus, martyrs au Japon. — 20 j. 239
S. Parégoire, martyr, avec saint Léon. — 30 j. 790
S. Paul (la Commémoration de), Apôtre. — 30 j. 796
B. Paul d'Arezzo, cardinal, archevêque de Naples. — 17 j. . . 136
S. Paul Ier, pape. — 28 j. 640
V. P. Paul Justinien, fondateur des Ermites Camaldules de Monte-Corona. — 28 j. 649

Digitized by Google

S. Paul, martyr, avec saint Jean, son frère. — 26 j. 529
Ste Paule, martyre, avec saint Cyriaque. — 18 j. 127
S. Paulin, évêque de Nole. — 22 j. 305
S. Pélage, martyr. — 26 j. 551
V. Pélage, roi des Asturies. — 26 j. 551
S. Pérégrin, martyr. — 17 j. 92
V. Pétiniaud, prêtre, confesseur de la foi. — 26 j. 564
Ste Pézenne, vierge, avec sainte Macrine. — 25 j. 504
B. Philippe de Plaisance. — 22 j. 345
S. Pierre, prince des apôtres, premier Pape. — 29 j. 663
S. Pior, solitaire. — 17 j. 93
S. Plutarque et ses compagnons, disciples d'Origène, martyrs. — 28 j. 641
Ste Pome, vierge, sœur de saint Memmie. — 27 j. 575
S. Popon, archevêque de Trèves. — 16 j. 59
Ste Potamienne, vierge, martyre, avec sainte Marcelle, sa mère. — 28 j. 644
S. Prosper d'Aquitaine, évêque de Riez. — 25 j. 457
S. Protais, martyr, avec son père, saint Gervais. — 19 j. . . 146

R.

B. Raingarde, religieuse de Marcigny. — 24 j. 414
S. Raymond, évêque de Balbastro. — 21 j. 293
B. Raymond, frère mineur. — 21 j. 296
B. Raymond Lulle, du Tiers-Ordre de Saint-François, martyr. — 29 j. 720
S. Régis (Jean-François), de la Compagnie de Jésus. — 16 j. 1
Religieuses (Six), martyres. — 30 j. 804
S. Riagat. — 21 j. 281
Bsse Rivanone. — 19 j. 154
S Rodolphe, évêque de Gubbio. — 27 j. 581
S. Rodulphe, évêque de Bourges, le même que saint Roils. — 21 j. 290
S. Roils, évêque de Bourges, le même que saint Rodulphe. — 290
B. Rolland et ses compagnons, martyrs. — 16 j. 58
Ste Romule, vierge romaine. — 24 j. 411
S. Romuald, abbé à Ratisbonne. — 17 j. 114
Ste Rotrude, vierge. — 22 j. 343
Le B. Rouaud, évêque de Vannes. — 26 j. 563

S.

S. Sabel, martyr, avec saint Manuel et saint Ismaël. — 17 j. . . 93

Digitized by Google

Sacré-Cœur de Jésus (La première fête du). — 21 j. 296
S. Salomon, roi de Bretagne, martyr. — 25 j. 508
S. Samson, prêtre et médecin. — 27 j. 579
S. Sauve, martyr, avec saint Supéry. — 26 j. 552
B. Sébastien de Saint-Joseph, frère mineur. — 28 j. 648
S. Sembin ou Semblin, évêque de Nantes. — 16 j. . . . 41
S. Silvère, Pape et martyr. — 20 j. 218
S. Simplice, évêque d'Autun. — 24 j. 412
S. Sosipatre, disciple de saint Paul. 25 j. 465
S. Supéry, martyr, avec saint Sauve. 26 j. 552

T.

Ste Théodechilde, reine. — 28 j. 640
Ste Théodechilde, vierge, avec sainte Alboflède. — 26 j. . . . 547
S. Théodulphe, évêque, abbé de Lobbes, le même que saint Thiou. 24 j. 413
Bse Thérèse de Léon. — 18 j. 138
S. Thiou, évêque, abbé de Lobbes, le même que saint Théodulphe. — 24 j. 413
V. Triest, chanoine, fondateur des Frères et des Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie. — 24 j. 430
S. Tycon, évêque d'Amathonte. — 16 j. 42

U.

S. Urfol. — 22 j. 340
S. Ursicin, médecin et martyr. — 19 j. 153

V.

S. Valher, curé d'Onhaye, martyr, le même que S. Vauhir.—23 j. 385
S. Vauhir, curé d'Onhaye martyr, le même que S. Valher.—23 j. 385
S. Vérédème, évêque d'Avignon. — 17 j. 113
S. Vorles, curé de Marcenay. — 17 j. 111

Z.

S. Zénas, martyr, avec saint Zénon. — 23 j. 376
S. Zénon, martyr, avec saint Zénas. — 23 j. 376

IMP. J. LANCE, A SAINT-OMER (PAS-DE-CALAIS.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.12
Grande vie des saints : comprenant la vi
3 0112 089239732

Digitized by Google